TUFTS COLLEGE LIBRARY

Purchased

Bound October 1919

77144

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIXe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

HARVARD COLLEGE LIBRARY

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIXe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME CINQUANTIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1919

77144

LES NOUVEAUX OBERLÉ (1)

TROISIÈME PARTIE (2)

VII. — L'ALLIÉE IMPRÉVUE

Le 6 septembre, à l'Abadié, une lettre arriva. Le facteur était venu plus tôt que de coutume. Marie était là, avec son père, tous deux inquiets du long silence d'Hubert. Quand M. de Clairépée tint l'enveloppe entre ses doigts, il murmura quelques mots, si bas, que Marie ne les entendit pas. Remerciements? Demandes? Qu'y avait-il de bonheur ou de malheur dans ce petit papier plié qu'il serrait dans sa main tremblante?

— Tiens, dit-il enfin, puisqu'il est vivant, et que ce doit être une joie, tu seras la première à la connaître : ouvre la lettre.

En vérité, il n'osait pas ouvrir la lettre, il avait peur, moins pour son fils que pour la nouvelle qui viendrait de la bataille.

Marie se tenait près de lui sur le perron, en costume d'infirmière; elle prit les ciseaux pendus à sa ceinture, rompit l'enveloppe, et lut : « Beaucoup de mes camarades ne sont pas revenus, le régiment a été décimé : moi, j'ai échappé. Je n'ai pas même de blessure. Je ne puis vous dire où nous sommes, mais là où je suis, on tient. Nos chevaux sont à l'arrière : ne croyez pas que ce soit si dur, pour un cavalier, d'abandonner

(1) *Copyright by* René Bazin, 1919.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 février.

son cheval et de combattre à pied : on est sûr de reculer moins vite. Même la retraite est arrêtée à présent. On se fait vis-à-vis. Les cœurs sont magnifiques : comment voulez-vous qu'un pays, servi de la sorte, ne connaisse point le salut? Je vous embrasse.

HUBERT.

Trois jours plus tard, le brancardier volontaire, baron de Clairépée, venait de transporter vingt blessés, de la cour de l'hôpital dans les salles du premier et du second étage. Il attendait, dans le vestibule, l'arrivée des automobiles qui étaient repartis pour la gare et devaient ramener de nouveaux blessés, car, on le savait, une terrible bataille était engagée depuis plusieurs jours, et si près de Paris qu'on sentait bien que c'était la vie ou la mort de la France qui se décidait. Il était debout, à gauche de la civière tachée de sang. Il avait encore, sur les épaules, les bretelles de cuir, insigne de sa charge; près de lui, à gauche, son camarade de corvée, un marchand de Saint-Baudile, faisait comme lui, et s'épongeait le front. Soudain, un enfant, un petit porteur de journaux, monta en courant les marches du perron, un journal à la main, et, apparaissant dans le vestibule :

— Y a du bon, il paraît, y a du bon, monsieur de Clairépée!

— Donne vite!

En un instant, le brancardier parcourut les communiqués de la Marne, puis il mit un genou sur le bois de la civière, discrètement, tandis que son voisin, étonné de l'attitude et du silence, demandait :

— Que faites-vous là, monsieur?

— Je remercie, mon brave, ça en vaut la peine : vainqueurs, nous sommes vainqueurs, regardez!

Et d'un doigt qui tremblait, montrant les lignes du journal, n'y voyant plus, il récitait plutôt qu'il ne lisait :

« Communiqué du 8 septembre, 15 heures : A l'aile gauche, les armées alliées, y compris les éléments de la défense avancée de Paris, sont en progression continue, depuis les rives de l'Ourcq, jusqu'à la région de Montmirail. L'ennemi se replie dans la direction de la Marne, entre Meaux et Sézanne. Les troupes franco-anglaises ont fait de nombreux prisonniers... A notre centre, de violents combats se sont livrés, entre Fère-

Champenoise, Vitry-le-François et la pointe Sud de l'Argonne. Nous n'avons été refoulés nulle part... »

L'autre, moins frémissant à toute nouvelle bonne ou mauvaise, moins imaginatif, cherchait ce qu'il y avait de si victorieux dans ce communiqué, et il était partagé entre le désir de croire M. de Clairépée et la défiance que lui avait toujours inspirée la nature prime-sautière de son voisin de l'Abadié.

Une infirmière descendit le grand escalier; le marchand, d'habitude peu expansif, cria :

— Madame de la Move, c'est-il vrai qu'on est vainqueur?

— J'en ai l'idée, mon cher monsieur!

Après elle, ce fut Marie qui vint à son père, et qui dit :

— Eh bien! il me semble que cela va mieux!

M. de Clairépée répondit :

— Je suis encore un peu officier, tu sais; moi, je devine : ça va très bien. Tu n'as donc pas lu? « Refoulés nulle part,... progression continue,... prisonniers. » Et une bataille dont le front s'étend depuis Meaux jusqu'à Verdun! Mais, Marie, c'est la France sauvée!

Marie, étonnée, heureuse, n'osait pas croire ce qu'il disait, pas plus que n'avait fait le second brancardier.

— Vous êtes très sûr?

— Comme de te voir. Pourquoi vous étonnez-vous?

— C'est si beau!

— Moi, cela ne m'étonne pas : Notre-Seigneur a toujours été si bon Français!

A ce moment, la sirène d'un automobile appela les brancardiers. Tous deux se courbèrent pour relever le brancard, et descendirent vers les blessés.

Le lendemain, M. de Clairépée dit à Marie :

— Ni ceux d'Arles, ni ceux d'Avignon n'ont illuminé; peut-être qu'à Paris on va donner des ordres?

Et les jours passèrent. La France était un peu rassurée, elle ne se sentait pas victorieuse. La bénédiction était venue, et non la joie de la bénédiction. Avoir été trop malheureux, cela rend si défiant de la vie! On devient si lent à croire au bonheur qui revient!

Cependant, nous étions sauvés! Le vieux gentilhomme le savait. Le sang d'autrefois le lui avait dit. On commença donc

de réentendre, le matin, à l'heure où il faisait, avant de partir pour l'hôpital, son tour de promenade le long des cyprès, M. de Clairépée siffler dans son jardin. Au dîner, il fit venir le petit Maurice, que Dido l'Arlésienne amena, déjà demi-assoupi, et lui fit boire un doigt de vin, du grand clos. « A la Marne, mon gaillard! dit-il; à ton père qui en fut! » L'enfant ne comprit pas, Dido non plus. Quand ils furent hors de la salle, le maître de l'Abadié dit à Marie :

— Les cloches qui ont sonné le tocsin devraient sonner pour la gloire de la Marne! Elles ne font pas leur devoir, Marie! Elles n'ont pas toute l'éducation qu'il faudrait. La victoire, qu'est-ce que c'est? Une belle fille comme toi, qui s'en va devant nous. Pour qu'elle réjouisse les cœurs, il faut qu'on la voie passer. La victoire, Marie, c'est un mot bien puissant, mais il lui faut le consentement des cœurs.

Marie répondit :

— Je crois entendre Hubert.

Il lui appartenait bien, à la France, cet Hubert de Clairépée qui trouvait dans la guerre toute la jeunesse française, le mouvement, l'aventure, le danger, la chance de s'illustrer, l'occasion d'être entièrement vrai avec soi-même, d'accord avec toute sa foi et toute sa lignée. Il était, dans l'épreuve, plus libre que d'autres : les liens d'amour qui le retenaient au monde avaient été brisés; que lui importait le poste qu'il remplirait, la place où il se battrait, la mort même? Depuis le premier jour, il s'était juré de ne demander jamais rien, d'être celui qui n'a ni volonté, ni désir même contre l'ordre reçu.

Ses camarades et lui remontaient maintenant vers le Nord. Un nouveau danger menaçait la France, et quelques-uns seulement, parmi les hommes de guerre, commençaient à le voir. Après notre victoire de la Marne, toute l'énorme armée d'invasion, ayant fait volte-face, se retirait talonnée par la peur, lorsqu'elle s'aperçut que les Français n'arriveraient pas à profiter de leur victoire; alors elle se reforme; en même temps, à l'appel de ses chefs, de nouveaux corps d'armée sortent des forêts de Germanie. L'Allemand abandonne le rêve qu'il avait failli atteindre, d'entrer à Paris, il se dirige au Nord afin de déborder l'aile gauche des troupes françaises, de couper la retraite aux soldats de Belgique, de s'emparer de Boulogne, de Calais, de Dunkerque, et de canonner enfin, de cette pointe

extrême de la France, l'Angleterre détestée, suzeraine de la mer; il cache autant qu'il peut ce grand mouvement; pour qu'on ne le suive pas, il continue de nous attaquer sur l'Oise. On le contient à grand'peine. Qui donc va le joindre dans sa pointe menaçante? Le 4 octobre, le général Joffre a nommé Foch commandant en chef des armées du Nord; il lui a donné pour tout ordre : « Faites ce qu'il faudra, faites pour le mieux. » En somme, et quand on y songe bien, ce sont les paroles d'un roi à son premier ministre en qui il a confiance. Aussitôt, Foch quitte en automobile le quartier général. A quatre heures du matin, le 5 octobre, il réveille, dans Breteuil, le général de Castelnau, et il lui dit : « Tenez bon. » Un peu après, il passe par Aubigny, et il dit au général de Maudhuy : « Faites de même et tenez bon. » Puis, dans les terres plates, à Doullens, il établit son poste d'observation et de commandement. Les rumeurs qui lui viennent, les renseignements qu'il recueille feraient trembler un chef ordinaire. Autour de lui, il y a une vaste région à défendre, mais presque point de troupes : quelques bataillons tenant garnison ici ou là, quelques régiments anglais débarquant à Boulogne ou au Havre. Il y a bien l'armée belge; elle vient, mais en déroute. Le 9 octobre, les Allemands sont entrés dans Anvers, ils poursuivent les divisions belges, ils font passer le long de la mer, par Bruges, par Ostende, plus de quatre corps d'armée, qui vont se rabattre et cerner ces trop faibles troupes, ou qui vont enlever le haut bout de la France, en arrière de Calais.

Quelles heures! On apprend que le prince héritier de Bavière vient d'écrire un ordre du jour qui se termine ainsi : « Il s'agit maintenant de ne plus laisser traîner le combat avec notre ennemi le plus détesté;... le coup décisif reste à frapper. » Dans une autre proclamation militaire, le général de Demling crie aux soldats de l'Allemagne : « La percée sur Ypres sera d'une importance décisive. » L'empereur, qui devait dîner à Paris en août 1914, se propose à présent de faire, le 1er novembre, son entrée solennelle dans la ville d'Ypres, berceau des libertés belges, et de s'y faire couronner, dans le décor merveilleux de la place des Halles, roi de Belgique. Sire, la date est mal choisie! Vous n'y songez pas! Le 1er novembre, c'est la fête de tous les saints que vous ne connaissez guère, et le 2, c'est la fête des morts!

Le grand Français qui « doit faire pour le mieux » va bâtir son mur, pour tenter d'arrêter cette marée qui déferle. Le 16 octobre, il donne l'ordre, à l'amiral Ronarc'h d'occuper Dixmude, et de s'y maintenir. Au Sud de Dixmude, dans la région d'Ypres, pour fermer la brèche immense par où l'ennemi peut se ruer sur la France, il a tout juste, à la première heure, deux divisions territoriales, la 87e et la 89e, qui arrivent de Dunkerque. Ce fut le commencement de la muraille. Ils se mirent à creuser la terre et à s'abriter derrière de pauvres remparts de boue, ces hommes des vieilles classes, jetés là pour arrêter des armées jeunes, intactes, innombrables, qui, ne sachant pas que les autres avaient été vaincues à la Marne, croyaient continuer une victoire. Aux divisions belges, échappées d'Anvers, et qui traversaient, poursuivies, le Nord de la Belgique, le général demandait de s'arrêter sur l'Yser, et d'y faire tête. Mais, le 15 octobre, il apprenait que la fatigue, la douleur des batailles perdues, le spectacle des familles en fuite refluant vers la France, conseillaient mal les soldats, qui déclaraient qu'on ne pourrait tenir sur l'Yser. Le 16, le général Foch s'est donc décidé à aller voir le roi Albert. Il roule dans un automobile, avec M. de Broqueville, dans la direction de Furnes, et la voiture n'avance pas vite : elle croise un peuple entier qui fuit, ouvriers et bourgeois mêlés à des soldats ; le canon gronde en arrière et pousse cette foule. Au passage, quelques-uns reconnaissent le ministre et le soldat. On salue, on se range à peine. Deux hommes, l'un Belge et l'autre Français, sont dans le fleuve de douleur qu'ils remontent seuls ; difficilement, dans l'angoisse du retard qui peut être mortel pour deux nations, ils arrivent à Furnes, vers trois heures de l'après-midi.

Sur la place aux petits pavés réguliers et mouillés qui, d'ordinaire, ne sonnaient que sous le pas d'un promeneur, ou l'onde légère d'un carillon tombé de la tour abbatiale, il y avait bien des témoins. Ils étaient surtout rassemblés dans l'angle que forment le palais de justice et le vieil hôtel de ville bâti en briques blondes, et qui a un perron à baldaquin, tout fleuri et sculpté.

« *17 octobre 1914.* — Ma chère Marie. J'étais hier à Furnes, accompagnant le général D., qui m'a pris malgré moi, pour un temps court, j'espère, comme officier d'ordonnance.

« Il lui fallait, m'a-t-il dit, un homme débrouillard, capable

de faire, en automobile ou à cheval, les plus longues courses, ne doutant de rien, une espèce de casse-cou. Il connaissait notre famille, par les Troussergues, qui sont des alliés communs ; dans le grand désordre où sont les choses, il m'a rencontré, il m'a vu, il m'a dit de le suivre.

« Donc, j'étais sur cette exquise place de Furnes, hier, à trois heures moins dix. Il paraît que le Roi se tenait en permanence à l'hôtel de ville, avec son état-major, et mon général est monté seul, par l'escalier tournant, dont je ne voyais que l'ombre, aussi fine et nuancée que celle des tableaux de Rembrandt ou des palais de la brume. « Attendez-moi dehors, Clairépée. » J'avais laissé la voiture le long du palais de justice, et je regardais cette place que menaçait déjà le canon, dans le lointain. Il pleuvait, une petite pluie fine, et chez nous, peut-être, toutes choses eussent été ternes. Mais vois-tu, Marie, ce furent des artistes merveilleux, ces gens du Nord, bâtisseurs d'églises, d'hôtels de ville, de maisons corporatives. J'avais autour de moi des maisons à pignon bâties en briques dures, d'un jaune fin, que l'humidité n'entame pas. Je m'appuyais aux murs d'un hôtel de ville bâti, lui, en pierres bleues, et, de l'autre côté de la place, bien haut dans le ciel, se dressait la tour abbatiale et carrée de Saint-Nicolas, qui est faite en briques rouges, observatoire d'où l'on découvre, paraît-il, toute une Flandre verte où la guerre va passer, plus sacrilège qu'ailleurs. Elle est si bien faite pour la paix, cette petite ville, et sa campagne aussi ! Ce bleu, ce jaune, ce rouge si haut dressé dans le ciel pour recevoir et renvoyer le moindre rayon du levant ou du couchant, tout cela est fondu par la brume, faiseuse d'harmonie, qui ne quitte point ces terres basses; tout cela fut choisi par des architectes qui avaient des yeux de peintre, et qui travaillaient à remplacer ce qui manque, en leur contrée, à la lumière du jour. Je me rappelais le nom de l'un d'eux, Marc Boucquet, qui fut le maître de l'œuvre de cette muraille même contre laquelle j'avais le dos appuyé. Je souris, en t'écrivant ces choses qui sont si peu de la guerre et que j'ai vues dans le plus tragique moment. Je m'y complaisais cependant, j'étais comme un enfant en récréation, et sais-tu, toi la chère Provençale, que ce Furnes, entrevu par ton frère, c'est, après Sienne et Toulouse, le plus bel exemplaire peut-être de l'architecture en briques, en briques

entières et lisses, ou sculptées? Oui, ma chère, ils ont sculpté les briques à coups de ciseau et de marteau, ces joailliers du Nord qui cherchaient, avant tout, les surfaces et les pointes qui peuvent donner le plus d'éclat sous la moindre lumière. Je voyais aussi d'autres petits officiers comme moi fumer leur cigarette dehors, immobiles sous la pluie; d'autres regarder obstinément les fenêtres à meneaux derrière lesquelles le Roi tenait conseil, en ces heures d'agonie de la Belgique; d'autres, las d'attendre, allaient s'abriter sous la loggia dont le fronton, mieux ajouré qu'une dentelle de Flandre, repose sur quatre colonnettes aussi droites et fines que des fûts de bouleaux; d'autres avaient pénétré déjà dans le vestibule, à l'entrée de l'escalier de l'hôtel de ville. Il y avait de tout : quelques Français, des Belges surtout, des aviateurs, des officiers d'ordonnance, des officiers d'artillerie, boueux, engoncés dans leur capote, couverts d'une peau de bique au col relevé; ils parlaient bas, j'entendais des mots tristes, ils disaient : « Cela peut être un désastre; » ou bien : « Pourvu que, demain, il y ait encore une Belgique! » Ces mots-là, tu comprends, on va vers eux, il faut qu'on sache.

« Je m'avançai vers les groupes qui enveloppaient le perron; je montai les marches; on me laissa faire sans rien me demander; j'entrai dans l'ombre de ce bel escalier en spirale qui dut voir de si élégants cortèges. Ah! Marie, sur les marches qu'avait gravies, le matin, le roi des Belges, et qu'il allait descendre, j'aperçus, le long des murs, d'autres officiers, presque tous jeunes, et qui revenaient d'Anvers, ou d'Ostende, ou de Bruges. Plusieurs, de fatigue et de douleur, cachaient leur visage dans leurs mains, plusieurs pleuraient à découvert, n'ayant plus même le courage de dissimuler leurs larmes. Je m'assis près d'un de ceux-là, un peu épais, les joues rasées, les paupières lourdes sur des yeux bleus ingénus. Il avait la physionomie lamentable d'un fils taciturne pleurant sa mère. Il attendait, je ne sais quoi, je ne sais qui, peut-être n'était-il là que posé, comme un pigeon voyageur qui n'en peut plus. Je lui demandai : « Vous souffrez? » Il me montra sa jambe enveloppée de linges à la hauteur de la cheville. « Oui, un peu, j'irai faire soigner cela plus tard, mais ce n'est pas ce qui me fait pleurer : c'est tout mon pays perdu. — Pourquoi perdu? » Il me considéra un moment, comme s'il voyait en

moi un homme qui n'a plus sa raison, leva les épaules, et mit sa tête dans ses mains. Des officiers supérieurs descendirent, et passèrent à nous frôler. D'autres montèrent. Nous ne bougeâmes pas de notre place, ni lui, ni moi, mais, entre ses doigts écartés, il avait reconnu quelqu'un, car il me dit, quand le silence se fut un peu rétabli, dans cette cage sonore :

— Vous ne l'avez pas vu ?

— Qui ?

— Broqueville ? Il était avec un général français ; il va chez le Roi. Je pense bien que tous, là-haut, ils discutent l'évacuation. Ah ! Monsieur, je vous souhaite de ne jamais vivre des minutes comme celles que je vis en ce moment !

« Comme il était très jeune, et n'avait point d'habileté pour composer son visage, il eut, presque aussitôt après avoir dit ces choses, une espèce de sourire qui fit briller ses pauvres yeux en larmes.

— Je parie que vous ne connaissez pas l'hôtel de ville ?

— Non.

— Vous ne pouvez pas entrer parce que vous êtes trop petit officier, c'est comme moi ; ils sont là, au premier étage, dans la salle qui était tendue de cuir de Cordoue ; elle est belle, vous savez ; il n'y a plus de tentures, on a enlevé aussi, de crainte de ceux qui viennent, le portrait de l'archiduc Albert et de sa femme Isabelle, nos princes des temps anciens, mais la décoration est belle encore, et le plafond, et la hotte de la cheminée ; c'est là, devant la cheminée, que le roi Albert décide en ce moment, avec nos généraux et avec Broqueville, de se retirer en France et de laisser la place à Hohenzollern. Pauvre Roi ! il est plus grand que son royaume. Moi, je suis ici pour le voir, voyez-vous. Quand il sera passé, j'irai me faire soigner à l'hôpital. Et puis, demain, les Boches me prendront, avec tous les autres blessés, et ils m'enverront...

« Il fit un geste qui voulait dire : « dans l'Allemagne inconnue, bien loin, où je serai perdu. » Je cherchai une réponse, et je n'en trouvai pas. Je mis la main sur l'épaule de ce brave garçon, et je lui dis :

— Qu'en savez-vous ?

« Il écouta, ses yeux bleus fixés sur les miens, me demandant si j'avais quelque espoir à lui donner, puis il appuya la tête le long du mur en disant :

— Vous ne savez pas mentir, vous non plus : nous sommes perdus.

« Il se passa un peu de temps encore : sur les marches, derrière moi, trois officiers ou soldats, je ne sais trop, assis comme nous, fumaient, et je sentais les jambes de l'un d'eux, qui riait, heurter mon dos par saccades. Le bruit de plusieurs personnes, sortant ensemble de la salle au cuir de Cordoue, arrêta subitement le rire de mes voisins. Mon compagnon le plus proche tourna la tête; reconnaissant cette fois, peut-être, la voix d'un de ceux qui descendaient, je le vis s'appuyer et se soulever sur son poing gauche; je le soutins, l'aidai à se relever tout à fait, et, portant la main à son bonnet de police, il salua. Deux hommes descendaient rapidement, ils causaient à mots couverts, mais avec cette vivacité qui donne, aux phrases les plus banales, l'accent de la passion. Celui qui marchait le second disait :

— Je suis content, il a si bien compris! Vous verrez, on va bâtir, bâtir...

« La lumière n'entrait plus dans la cage de l'escalier; elle restait, bien pâle, dans l'ouverture de la porte; la silhouette des deux personnages, l'une après l'autre, s'y découpa; ils disparurent. J'eus le temps de remarquer que le second était plus petit que le premier, et large d'épaules. Marie, nul savant ne pourra calculer la force d'expansion d'une nouvelle; ni les murs, ni les recommandations, ni les distances, ni l'obligation du secret d'État, rien n'y fait : la nouvelle passe. A peine les deux visiteurs avaient-ils fermé la portière de leur automobile, qu'il vint du monde du dehors, montant l'escalier, qu'il en vint aussi du salon au cuir de Cordoue. Qui? je l'ignore, des gens sans mandat, des écouteurs, des devineurs : en quelques instants, l'escalier fut plein de gens qui se disaient les uns aux autres, sans même modérer leur voix, que le Roi pouvait entendre : « Eh bien, oui, le Roi est d'accord, le général français a parlé, Broqueville l'a soutenu, le Roi a décidé qu'on résisterait, on résiste, les troupes vont s'arrêter. » Mon voisin, qui était debout, dit d'une voix que je n'oublierai de ma vie :

— Il y a encore une Belgique, vive Dieu!

« Et quand je voulus lui répondre, il n'était plus là. Je demandai à un inconnu, un de ceux qui parlaient le plus haut :

— Qui était le général français?

« Il répondit d'un mot sonore et qui remplit sa bouche :

— Foch.

« Quelle occasion j'ai perdue! Cet homme qui a la réputation d'une espèce de génie, et que j'aurais tant aimé à connaître, il a passé à me toucher, et je n'ai vu de lui que la largeur de son dos

« Mon général à moi, l'autre, descendit un quart d'heure plus tard; il me prit par le bras, gravement, et me dit :

— Clairépée, il s'est passé de grandes choses devant moi.

« Puis, tout le temps du voyage de retour, dans l'automobile, dès que je cessais de causer avec lui, il les revoyait, il reprenait la physionomie qu'il avait eue, tout à l'heure, quand le Roi parlait; puis ses yeux levés cessaient de voir les images dans l'espace, et ses lèvres cessaient de rire, sans qu'il prononçât un seul mot. »

Toussaint 1914. — « L'empereur Guillaume ne sera pas couronné à Ypres, Marie; les fusiliers marins dont vous avez dû entendre parler, dans vos pays là-bas, et les territoriaux, et la cavalerie combattant à pied et qui se sacrifie, le lui ont interdit. De grosses armées teutonnes se sont bien ruées contre le mur du général Foch, et elles ont passé l'Yser, et fait reculer ces troupes braves, mais épuisées, de la Belgique. Mais le mur a été reporté plus loin. Foch, en grand architecte, en a dessiné ou plutôt reconnu l'orientation : c'est le remblai du chemin de fer de Nieuport à Dixmude. On se bat partout; la bataille est terrible, mais déjà, nous, les Belges nos amis, nous avons un nouvel allié, un allié formidable. Ils le connaissaient, tous les hommes du pays, ils avaient lutté contre lui pendant des siècles, ils n'avaient qu'un signe à faire pour que l'aide leur fût donnée : cependant, ils hésitaient, ils préféraient souffrir, et répandre leur sang. Je peux te raconter cela, Marie, à présent que c'est fait... J'ai été, depuis quinze jours, chargé de plusieurs missions par mon général, tantôt portant un message à Furnes, ou dans les villages environnants, tantôt passant plusieurs jours et plusieurs nuits à Nieuport, afin de rendre compte d'un événement si grand, et qui a déjà transformé les conditions de la lutte. Marie, notre allié puissant, et redoutable, c'est la mer.

« Je t'écris la nuit, dans la cave d'une maison où les bouteilles de vin ne devaient jamais avoir chaud ; dehors, il ne tombe pas que de la pluie : les obus, assez régulièrement, traversent l'ombre et le brouillard, et font éclater, comme une boîte d'allumettes écrasée entre les doigts, les quatre murs d'une de ces tranquilles demeures de commerçants, de retraités et de marins qui, au bout de la plaine, avaient trouvé un sol à peu près sec. Je t'écris pour te dire bonjour, Marie, par besoin d'exprimer la tendresse amassée dans la solitude, l'abandon, le danger, et aussi pour qu'un jour Maurice connaisse quelques-unes des choses extraordinaires que son père a vues en octobre 1914. Je me dis quelquefois qu'après la paix lointaine, nous viendrons tous trois en ce pays-ci, et que je vous montrerai une terre bien différente de la nôtre. Pas entièrement différente cependant. Tu connais un peu les canaux d'irrigation de la Durance, dont l'eau court si vite et partout, dans notre plaine, et surtout aux environs de Châteaurenard. La pointe de Flandre où je suis est sillonnée, elle aussi, comme disent les Flamands, de « coupures d'eau, » rigoles, fossés, canaux, rivières. Mais tandis que notre Durance est une coureuse ardente et qui remue les cailloux, qui les transporte au loin, et fait, les jours de grande crue, le bruit d'une avalanche, l'Yser, et je ne sais combien d'autres cours d'eau, s'avancent entre des rives molles et presque sans inclinaison, vers des sables où la mer les reçoit. Dans les champs détrempés que limitent des lignes de saules bas, combien de fois déjà n'ai-je pas longé le canal de Furnes! Un brin d'herbe qui tombe à l'eau met une journée à faire un voyage de cent mètres. De grandes étendues de pays sont même d'un niveau plus bas que celui de la mer du Nord ; il a fallu les protéger par des digues, empêcher, par toutes sortes de travaux d'art, ces estuaires paisibles de devenir, quand la marée monte et qu'elle est un peu forte, des chemins par où elle reprendrait possession de ses golfes abandonnés. Presque tout ce système de canaux aboutit, à droite de Nieuport, à des écluses qui forment patte d'oiseau, patte de coq, si tu veux : les doigts étant allongés vers la terre, et l'ergot vers la mer.

« C'est une maîtresse position que ces écluses, sur lesquelles veillaient tout un monde d'ingénieurs et de watringues; mais presque tous ces hommes, confidents des secrets de l'eau, ont

été dispersés; les écluses, sans gardiens, sont battues, la nuit surtout, par les canons allemands. Je me souviens, — n'est-ce pas une rencontre curieuse? — que, préparant mon concours de Saint-Cyr, j'avais pris plaisir à étudier l'histoire des écluses de Nieuport, expressément mentionnées dans le traité de Nimègue, et que le roi d'Espagne refusa obstinément de céder à Louis XIV. Je ris, sous le bombardement régulier, d'entendre encore m'arriver du passé, et résonner dans le fond paisible de mon âme, les noms des plénipotentiaires du roi de France : maréchal d'Estrades, Colbert, de Mesmes, d'Avaux, et celui d'un des envoyés de Charles II : le marquis de la Fuente, qui s'intitulait « maître perpétuel de la victoire, major perpétuel et grand escrivain de la ville de Séville. » Espagnols et Français connaissaient bien le suprême secours que les écluses pouvaient donner au parti qui les posséderait. Les paysans, les bourgeois, les artisans des Flandres, devenus soldats, cachés derrière la pierre d'un canal ou à l'abri de sacs de terre empilés, se souvenaient aussi. Écoute bien ce qu'ils disaient. Plusieurs, frappés à mort, voilà quelques semaines, portés dans les ambulances ou expirant au revers d'un talus, avaient attiré à eux le chirurgien ou l'officier : « Monsieur..., on ne va pas pouvoir tenir... Ils sont trop; pourquoi ne pas faire comme dans les anciennes guerres? » C'était leur testament. On n'osait dire ces choses qu'au moment de la mort, parce que, faire comme dans les anciennes guerres, c'était bien défendre le pays, mais aussi en détruire la richesse. Le 17 octobre, voilà donc treize jours, un paysan, à la brune, se glissa jusqu'à la maison, près de Ramscapelle, où était l'État-Major de la 7e brigade belge. Après quelque hésitation, il fut reçu; il disait : « Je veux parler au chef lui-même. » Introduit devant le général, il lui révéla, comme un grand message : « Y a moyen d'inonder le pays, et notamment le *Groot noordland Polder*. » On l'envoya au quartier général à Wulpen; il ne voulut point dire son nom, et continua sa course dans la nuit.

« Or, Nieuport était menacé, les attaques se faisaient plus fréquentes, et l'État-Major préparait déjà en secret la défense ruineuse et sûre. Dès le 21 octobre, à onze heures du soir, le capitaine Thys allait en reconnaissance, et se glissait, partant de Nieuport, vers les écluses bombardées. Il avait avec lui Henri Geeraert, père de huit enfants, homme solide et brave,

à la face large et peu mobile, aux moustaches grises, tombantes. Tous ceux qui, comme moi, ont gîté dans Nieuport, connaissent le batelier Henri Geeraert, qui a navigué sur tous les canaux de Belgique et de France. Ces deux hommes, tout seuls, s'avançaient sur les jetées, sur les quais pavés ou bétonnés, tandis que les obus éclataient et que les balles, frappant la pierre ou les balustrades des écluses, ricochaient en faisant des flammes. Tantôt debout, tantôt rampant, ils arrivèrent au bord du premier canal. C'était là, à vingt mètres des portes, que les manivelles avaient été jetées. Avec une gaffe, Geeraert les chercha longtemps dans la vase, et enfin il sentit que le croc avait happé un morceau de fer. Il retira la manivelle avec plus de précaution et de secret plaisir que si c'avait été une demi-douzaine de lingots d'or; mais, comme si les Allemands s'étaient doutés que, dans l'ombre, on travaillait contre eux, ils commencèrent à diriger sur les écluses un feu si nourri, qu'il fallut se retirer. Quelques jours plus tard, comme je me trouvais à Furnes, le dimanche 25 octobre, je fus emmené par un autre officier, qui sortait de l'Hôtel de Ville; j'avais un renseignement à lui demander. « Venez, dit-il, j'ai une mission pressée à rem- « plir. Vous m'accompagnerez. » Nous traversâmes ensemble la place, dans la direction de l'Est; nous tournâmes à l'angle, où se trouve une vieille maison à pignon, et, bientôt, l'officier frappa à la porte d'une petite maison de la rue des Sœurs-Noires.

— Bonjour, Kogge.

— Bonjour, mon capitaine.

« L'homme avait le type du vieux soldat légendaire : un maigre visage, des yeux bleus, de courtes moustaches et une mouche blanches. Comme il portait la main à son chapeau, je pus voir qu'il appartenait cependant à la marine ou à la batellerie, car son pouce droit était tatoué d'une ancre. C'était, comme je l'ai su trois jours plus tard, un garde watringue, auquel l'État-Major belge faisait demander un grand et dangereux service : ce vieil homme était l'un des seuls Belges, présents dans le pays, qui connût parfaitement le régime des eaux, des écluses, des ponts, et l'État-Major le priait de guider les terrassiers militaires qui rendraient complètement étanche la digue de l'immense lagune où entrerait la mer : le remblai du chemin de fer de Nieuport à Dixmude. Je m'étais retiré à

quelques pas en arrière; la femme de Charles Kogge l'avait rejoint. Comme elle avait la voix nette, je l'entendis qui disait « C'est déjà dur d'être ici, Kogge; ils vont te faire tuer; on ne peut tenir sur les écluses, ni sur la ligne du chemin de fer. Un père, ça ne se remplace pas; laisse donc aller les jeunes!

— Il n'y en a plus, dit le bonhomme; c'est à moi d'y aller.

« Je revins avec lui et l'officier, jusqu'à l'entrée de la place; il ne parlait que sur interrogation. Comme le capitaine lui demandait :

— Que connaissez-vous des eaux?

— Tout, répondit-il.

« Je les laissai, allant à mon devoir comme ils allaient au leur. Mais dans la nuit du 27 au 28, à trois heures du matin, grâce au courage et à l'expérience de deux officiers jeunes, de deux vieilles gens du service des eaux et d'une équipe de terrassiers, la première écluse fut ouverte. Le bruit du clapotis de l'eau qui entre, et qui court, monta aux oreilles des braves qui travaillaient sur les grandes écluses de Nieuport : ce fut la plus belle musique qu'ils eussent entendue dans leur vie. « Venez, les eaux de la mer, aidez les hommes, faites mourir nos arbres, les restes de nos maisons, et rendez stérile la terre porte-graine : mais chassez l'ennemi des Flandres! » La mer ne se précipita point; elle refoula seulement le courant insensible d'un grand canal qui remonta vers sa source. Peu à peu, elle se déversa dans les fossés. L'heure avait été choisie; c'était celle d'une forte marée, et l'eau, glissant, s'insinuant partout, à l'Est de la ligne du chemin de fer, mouillant les terres, fondant les mottes, commença d'inquiéter l'Allemand, qui ne comprenait point pourquoi les tranchées s'emplissaient d'un centimètre, puis de deux centimètres, puis de trois centimètres de boue liquide. Les officiers téléphonèrent aux généraux, qui répondirent : « Employez les pompes. » Ils bouchèrent les fossés, mais les fossés débordèrent; ils firent apporter des claies, mais elles furent submergées; ils essayèrent d'enlever leurs batteries, mais les canons étaient enlizés, et quand ils voulurent enfin, de désespoir, se jeter contre cette petite armée belge qui ne pouvait tenir plus longtemps, ils s'aperçurent que la mer est une grande puissance, elle aussi, et qu'un peuple opprimé l'avait mise de son côté. Les pêcheurs racontent

aujourd'hui que, sur les plages voisines, les eaux de la mer immense ont baissé, pendant une nuit, de l'épaisseur d'une main. »

Quelques jours plus tard, au mas de l'Abadié, Marie recevait une quatrième lettre d'Hubert : « Marie, Marie, tu ne devinerais jamais quelle visite je viens de faire! Je viens d'avoir deux belles chances : ma nomination de capitaine, qui fera plaisir à papa, — il paraît que j'ai mérité de l'avancement au cours de la retraite et pendant la Marne, — puis, avec mon général, une visite à Cassel. C'est là que se trouve, à présent, le quartier général des armées du Nord. Le mont Cassel, comme on dit ici, porte, sur sa plus longue pente, toute une ligne de moulins à vent, et, là où la pente, au Sud, devient plus rude, une cascade de maisons. Il y en a surtout des vieilles là-haut; dans la plaine elles sont jeunes ou vieilles : et toutes ont des toits bleus. Ville bleue dans la verte Flandre, voilà ce qu'aurait dit un peintre. Mais à présent, tu ne trouverais personne pour parler des ardoises et des briques : nous vivons dans la boue. Du diable si je savais ce qu'allait faire mon général dans cette petite ville flamande : il n'est pas plus loquace qu'il ne faut. Nous arrivons en automobile, sur la place, devant l'hôtel de ville. J'entre, avec mon chef, qui demande à parler au général Foch. Admis presque aussitôt, il me fait signe de le suivre, et je crois bien que je dois cet honneur à une grosse liasse de documents que j'avais dû prendre dans l'auto, et que je portais. Me voici donc en présence d'un grand homme de guerre, de celui qui vient de barrer le passage à la marée allemande et de couvrir tout le Nord de la France. Je le regarde avec cette attention que tu me connais, qui ne quitte point l'objet, qui le fouille, qui photographie, qui retient le détail. Eh bien! c'est un chic homme! J'effacerais le mot si je n'écrivais pas à ma sœur. En vérité, c'est beaucoup mieux : un homme simple, ferme, bon. Peu de démonstrations de politesse. Une poignée de main cordiale au général, un petit mot à moi et un regard aigu, d'une seconde, qui m'a deviné à fond. Tout de suite il est à l'affaire dont mon chef vient l'entretenir, affaire de service que je ne puis raconter. Pendant qu'il cause, écoute, répond, j'ai le temps de l'étudier. Je suis en arrière, et ils sont penchés

tous deux sur les cartes. Ni la carte n'est neuve, ni le mobilier de fortune du cabinet où nous causons n'indique un besoin de luxe ou de confort. L'homme est de taille moyenne; il a bien les larges épaules, que j'avais aperçues dans l'ombre de l'escalier de Furnes; une tête puissante, tout éclairée d'idéal dans la partie haute, rude en bas, comme s'il y avait en lui deux hommes. Une moustache bourrue couvre les lèvres; la mâchoire est épaisse, avançante, pesante, et l'on sent bien que, chez d'autres, elle aurait tiré à soi et qualifié toute la physionomie : mais l'âme a veillé, elle a lutté, elle est souveraine, elle a répandu sa force raisonnable sur le front qui est large et dénudé, dans ces yeux longs et enfoncés, solidement bridés, près des tempes, par l'arcade sourcilière tombant en pente rapide, et qui se meuvent sans hâte, entre les paupières ridées. Je suis sûr que ces yeux-là, qui ont lu beaucoup de livres, ne lisent plus à présent que des cartes; je suis sûr qu'ils ont pleuré; ils sont pleins de méditation. Ce Foch est sûrement un méditatif. Il parle, comme s'il expliquait à des enfants une chose difficile, sans élever la voix, sans jamais viser à l'effet, par petits groupes de mots que séparent des intervalles marqués. On devine, à des inflexions à peine sensibles de la parole, les grands sentiments et mouvements de cette âme passionnée, mais ils ne sont point exprimés. Un petit rire de bonhomie efface même, ou tente d'effacer, l'impression qu'aurait faite un mot plus haut qu'un autre. Ce que j'admirai surtout, dans les paroles de Foch, c'est qu'il n'en perdait point, qu'il n'entrait dans aucune explication inutile : la plus rigoureuse volonté dans le discours le plus nu, voilà un trait qui n'est guère de notre Midi, et cependant il en est, ce Foch, mais il appartient à la montagne, et nous sommes de la plaine, nous autres, Marie. Quand il eut donné son conseil et ses ordres, il a répondu à mon général, qui le félicitait d'avoir gagné la grande bataille de l'Yser, et lui demandait : « Comment avez-vous fait? » Je crois que je puis reproduire, presque sans altération, les mots de ce vainqueur modeste :

« — Bah! on fait comme on peut!... Dans les grandes circonstances, nous nous décidons souvent pour des raisons qui nous paraissent petites. On ne sait pas toujours ce qu'il y a à faire : on le sent... En guerre, il faut agir, surtout ne pas craindre; ne pas faire trop de calculs; choisir vite, et se fier à

son choix... Une décision est à prendre, elle presse, et c'est toujours ainsi : autour de moi, tout est pareil, dans ce cabinet ou dans un autre, ces meubles, cette carte, mon cigare que je mâchonne; pourtant il faut! il faut! Tant de choses possibles, et il faut!... La grande affaire, c'est de ne pas fléchir, quand le mot est dit, de ne pas trembler. On tient quand on veut tenir, avec presque rien. Ce mur que j'ai bâti, au début, c'était un fil, et il a arrêté la marée...

« Ces mots, cette physionomie, ce qu'il a fait déjà, tout indique plus qu'un bon général : un grand capitaine. Tu sais qu'il y a, dans ce terme-là, une ampleur que l'autre ne possède pas.

« Mon général court le pays en automobile. Je l'accompagne.

« J'ai vu dans la plaine de Saint-Pierrebrouck, sur une route bordée de ses fossés pleins d'eau, et à cette heure du soir où l'on dirait que l'air est semé de paille hachée, tant les rayons s'y brisent, j'ai vu une fille majestueuse qui te ressemblait. Ne te fâche pas si je dis majestueuse. Elle marchait bien, — es-tu contente? — elle avait un visage d'un calme trompeur, comme le tien, — es-tu fâchée? — Je répare tout de suite : elle portait, sur les épaules, un joug de bois très bien fait, aux bouts duquel pendaient deux seaux pleins d'eau. Cette fille revenait de la fontaine. Elle était de tes amies : une travailleuse, sûrement une honnête fille. Au loin, des peupliers étêtés, et un peu partout des saules ayant perdu leurs feuilles de bonne heure, par la raison qu'ils les ont montrées plus tôt que les chênes. Ma vision a vite disparu.

« Tu me demandes si j'ai beaucoup changé? Voici : je suis devenu un homme de guerre. Le temps que je vis a rejoint mes années de Saint-Cyr et mes années de garnison. J'ai toujours été soldat. Je n'ai vécu que pour vivre les heures d'à présent. Jure-moi que tu n'épouseras qu'un homme qui se sera battu, et chiquement. Celui-là seul sera digne de toi, princesse de la garrigue en fleur, qui aura d'abord secouru la France, ta maman et la mienne. Le reste...

« Marie, dis-moi quelque chose de l'Abadié et de ses habitants! »

De grand matin, après avoir fait son lit et mis en ordre toute chose, Marie s'asseyait devant sa table, et écrivait :

« Tu veux des nouvelles? Il n'y a que les vôtres qui

vaillent. Nous ne vivons que de vous, et vous vous trompez tous quand vous dites : « chez nous. » Il n'y a plus de chez nous, depuis que vous êtes partis. Aucun foyer n'est au complet, aucune âme n'habite plus son château, son étage ou sa ferme. Toute la vie est où vous êtes. Nous sommes ceux qui attendent, et nous passons nos jours à vous chercher par le désir, par le souvenir, par la prière. Le reste peut être le devoir : il occupe les mains, un peu l'esprit, mais pas tout le cœur. Oh non ! personne n'est heureux comme autrefois ; même si tu revenais en congé, ou blessé, — un peu seulement, — nous ne retrouverions pas la joie de notre ancien Abadié ; à cause de ce grand vent de guerre qui souffle partout ; à cause des passants dont chacun est une peine vivante ; à cause de la date de ton prochain départ, que nous aurions tous présente, à chaque seconde de notre joie. Il n'y a plus de chez nous, Hubert !

« Ton fils dort, dans la petite chambre à côté. Il grandit, il s'allonge, et le voyant jouer, — rarement, — avec quelques fils de nos amis, plus courts et plus joufflus, te le dirai-je ? je lui trouve déjà un corps de cavalier. Il a tes mollets de coq, tes épaules effacées, et cet œil de guetteur, tout à coup, dès qu'un bruit, un mouvement, ou seulement le travail de son imagination le met en éveil, en interrogation et en défi. Nous avons vu, au-dessus de nos oliviers, passer un aéroplane. D'où venait-il ? où allait-il ? « Il est en vacances, » a dit Maurice. Et que c'était bien trouvé ! Quelle autre explication ? Cette flamme de la coque, dans le ciel provençal, ces ailes, ce ronflement de bourdon : le petit a rêvé de la machine volante, et, chaque jour, sans le dire, il cherche cette apparition souveraine qui a traversé, une fois, l'air où il vit.

« Je te vois sourire ! Tu te demandes si je n'ai pas vu passer, moi aussi, dans mon ciel, quelque amour inattendu ? Non ! Je t'assure que je possède entièrement mon amour futur, celui que j'ai amassé pour le donner un jour. Je ne songe pas à me marier pendant la guerre. J'aurais trop peur. Et puis, vraiment, j'éprouve un certain déplaisir à apprendre qu'une infirmière s'est fiancée avec un blessé. Ne peut-on supposer qu'elle est venue là, dans ces pauvres salles d'hôpital, pour se faire aimer ? Je ne puis pas bien analyser un sentiment que je ne souhaite pas d'éprouver : mais il me semble que quelque chose manquerait

à la fierté de mon amour, si je me pouvais dire que j'ai conquis un homme affaibli par la souffrance, que je me suis approchée de lui avec un air de pitié; que mes soins, mes pas, mes retours, mon costume de demi-religieuse, rien de tout cela n'a été de pure charité, mais que je me cherchais moi-même en soignant un soldat. Je veux, après la guerre, si je suis aimée d'un homme qui aura bien combattu, le vaincre à mon tour. D'ailleurs, je n'ai point de mérite à penser de la sorte. Je soigne le plus souvent la souffrance anonyme. Inconnue, je soigne quelqu'un de France : c'est tout. Les confidences que je reçois ne me concernent point. Voilà mes mérites. Ils sont petits! Nous avons beaucoup de travail, parce que rien n'est jamais fini quand on s'essaye à la charité, qui est un grand art. Je pense souvent que les peintres, les musiciens, doivent connaître ce même tourment. Les femmes de journée, qui nous aident, se contentent à moins.

« Tu te souviens de Clarens, acheteur d'un brin de courant de la Durance? Il est en passe de devenir millionnaire. Ses ouvriers le détestent, comme il a détesté, avant eux, tous ceux qui l'ont fait vivre. Il paye cher, et il n'aime pas; sa femme continue d'aller au marché, chaque samedi, en corsage clair et en cheveux. Elle salue toujours papa, ce qui est pour moi un signe d'esprit. Son mari, quand il nous rencontre, ne manque jamais de tirer une lettre de sa poche, et de la lire, absorbé, les sourcils divisés par la profonde ride du génie des affaires. Mon cher papa souffre de ces grossièretés, qui sont souvent, autour de nous, des ingratitudes. Il me disait hier soir : « Marie, un « temps fut où le village était notre famille prolongée, et le « savait, et en témoignait. Mon père me l'a souvent dit. Mais la « bonne façon des anciens, qui aimaient, n'est plus aussi « répandue. Ce ne sont pas des partisans que je veux, mais des « parents. Et souvent, je m'accuse de n'avoir pas su m'en faire. « Je pense que Hubert saura mieux, lui : l'école de la guerre « lui aura bien appris les hommes. » Tu le vois : nous comptons sur toi, non pas seulement pour être heureux, mais pour qu'un coin de la France le soit avec nous et par toi.

« Tu demandes quel temps il fait? Du soleil, Hubert, du soleil chaud. Parce que tu piétines dans la boue du Nord, voudrais-tu que la Provence oubliât qu'elle est gardienne de la douceur de vivre, et que la poussière est sa brume? Un seul

signe me rappelle, chaque matin, que l'hiver se glisse dans le monde : c'est le froid de l'eau que je viens de verser dans une cuvette. L'air est tiède, tant que le jour combat. La vigne de la Garrigue, qui monte vers les oliviers, le clos où ton fils fut couché, sur ordre exprès de sa maman, et de toi, quatre jours après sa naissance, entre deux ceps royaux, afin de prendre contact avec la terre auguste, a revêtu la splendeur automnale. Elle n'a rien diminué de son train ordinaire. Elle n'a en rien adouci l'éclat de son or, de sa pourpre violette, de ses pampres au cœur lie-de-vin lisérés de vert. Jusqu'à la fin de septembre, les femmes ont fait la vendange. L'odeur du moût courait en rubans autour des moulins à cylindres, des cuves, des barriques alignées, et voyageait à travers les espaces. Aujourd'hui, les derniers grains oubliés, les pouillards de la prodigieuse compagnie des raisins, achèvent de sécher sur les ceps à demi dépouillés, et les grives sont éclatantes à la pointe des pêchers de plein vent. Chasseur, quand viendras-tu?

« Je t'embrasse, mon Hubert, et je cours à l'hôpital. Ta

MARIE. »

Novembre vint. Décembre vint. Hubert continuait de vivre la vie active de l'officier d'ordonnance attaché à un général jeune, audacieux et coureur d'étoiles. Il s'offrait à toutes les missions difficiles, et peu d'officiers, chargés régulièrement de la liaison, portèrent plus d'ordres que lui, et reconnurent plus de terrain, entre le mois d'octobre 1914 et le commencement de 1915. Le climat du Nord éprouvait à peine ce méridional sec, sobre et rompu dès l'enfance aux longues marches. Seul, l'ennui le tenait, et le tenaillait, de ne plus voir les choses dans la clarté. De la mer prochaine, du sol qui avait bu tant de pluie, et l'eau de tant de rivières, de canaux et de fossés, des brumes sortaient. Elles se mettaient en voyage. Le vent les rassemblait et les poussait en nuées, longues comme un grand pays, vers l'Allemagne ou vers la France. L'eau tombait le matin, le soir, la nuit; si, parfois, vers midi, les gouttes de pluie étaient moins pressées, si la couche des nuages s'amincissait et laissait filtrer une lumière jaune, qui ne faisait d'ombre nulle part, bientôt la nappe de ténèbres mouillées fermait sa déchirure, et continuait de couler dans le ciel, pareille aux armées allemandes, compactes elles aussi, et

toujours avançant; les gouttes rapprochées, égales, recommençaient de tomber sur les champs, où les navets, les choux, les racines du blé coupé, les tiges mortes des fèves tremblaient, dans les terres délayées. Sous ce déluge, les hommes se battaient, faisaient les corvées et les exercices, creusaient des tranchées et des abris, mangeaient, dormaient, trouvaient parfois la force de plaisanter; une petite fumée se levait autour de leur corps, comme de la fourrure d'un chien qui a pris un bain. Les planches neuves, apportées de loin, assemblées à la hâte pour bâtir les baraquements, moisissaient en deux semaines. Du rivage des Flandres aux frontières de Suisse, le sol, creusé de parallèles multipliées, que raccordaient entre elles d'autres lignes tordues, recevait des armées affrontées, invisibles, entre lesquelles s'étendait la zone des balles et de la mitraille, la zone de mort deux fois limitée par les réseaux de fil de fer barbelé. Étranger ou Français, personne ne pouvait penser à la France sans voir aussitôt, en esprit, la ligne de bataille qui la coupait en deux, et la trace de sang toujours frais qui courait de la mer aux Alpes.

VIII. — LA NUIT DE GUET ET LE JOUR D'APRÈS

Après avoir fait ses classes comme simple soldat, Pierre Ehrsam quitta Besançon, et fut envoyé sur le front de guerre. Un rapide passage dans un cantonnement, une revue de détail par le capitaine, puis, à la tombée du jour, c'est-à-dire de très bonne heure dans l'après-midi, formation par quatre sur la place d'un village, et ordre de départ : « On monte en ligne. » Deux mois passés à Besançon n'avaient fait qu'ajouter aux premiers griefs de Pierre contre sa patrie nouvelle. Il ne regrettait pas d'avoir quitté l'Alsace et pris du service en France, parce que la justice de la cause des Alliés lui apparaissait dans une si vive lumière qu'il ne comprenait pas qu'elle ne s'imposât point à tous les hommes. Mais la vie en commun, dans la chambrée, dans les cours, dans les marches, beaucoup de propos entendus dans les cafés, des phrases lues dans les journaux socialistes, l'espèce de suspicion qu'on lui marquait, le délai de probation tout au moins qu'on exigeait, avant de coudre des galons de laine sur les manches du sous-officier de l'armée allemande, étayaient ses premiers jugements, et ajoutaient à son

irritation. Sans doute, il aurait pu se faire recommander par des notables de la vallée de Massevaux, et, plus d'une fois, la pensée lui était venue d'écrire à l'un d'eux : « Apprenez-leur donc qui je suis, qui nous sommes, et que nous méritons mieux que cet accueil réservé, presque hostile, et si peu habile. » Mais il l'avait repoussée, par fierté. « Je ferai mon chemin, seul. » Il était bien seul, en effet. Les lettres de sa mère, régulières, une fois chaque semaine, — elle écrivait le lendemain à Joseph, — lui donnaient l'état des affaires de la fabrique, quelques nouvelles de Massevaux, et racontaient, le plus souvent, quelque trait à l'honneur des Français, soldats ou administrateurs. Pierre comprenait fort bien l'intention maternelle, et, sur ce point, ne répondait jamais. Vers la fin de son séjour à Besançon, il apprit qu'un chasseur, d'un autre bataillon, désirait permuter avec un chasseur du 5e. Ces mutations, en temps de guerre, sont naturellement difficiles. Pierre se présenta devant le capitaine, qui était un bel homme de guerre : « Pourquoi voulez-vous quitter le bataillon ? — Parce que, si je me présente ailleurs, venant du 5e, je serai bien reçu. — Ne l'avez-vous pas été ici ? — Non, je suis arrivé avec un état civil allemand. J'ai eu des scènes, des attrapades, et j'ai dans le cœur des rancunes. — Alors, j'appuierai la demande près de notre chef. Pas de rancunes dans le service, si ce n'est contre les Boches. Je sais que vous avez l'esprit militaire. — Pas celui de la caserne, pas celui de l'arrière. — Tant mieux ! Croyez-vous que je l'aie ? » L'officier considéra un moment ce pauvre chasseur qui, dans son regard, n'avait aucune crainte vulgaire ni aucune rouerie. « Allez, Pierre Lancier, il ne sera pas dit que votre première demande aura été refusée. Je vous regrette. »

Pierre s'en retourna, ayant vu un homme, et se disant : « Si j'avais dû aller au feu avec celui-là, j'aurais retiré ma demande ! »

Il faisait donc partie d'un autre bataillon, lorsqu'il « monta » au cantonnement de première ligne. C'était au début de cette guerre entre soldats terrés, alors que les chemins creusés ne formaient encore que des fossés sans clayonnage, coupant les vallons et montant les coteaux. On était mal abrité. On dormait où l'on pouvait, souvent dans un trou creusé dans le talus de glaise, de craie ou de rocaille, et les guetteurs levaient la tête au-dessus des parapets, pour observer l'ennemi, c'est-à-

dire le champ à travers lequel il pouvait s'avancer, et les rejets de terre marquant, à cinquante mètres, à cent mètres ou plus, le dessin des tranchées allemandes.

L'automne était rigoureux. Dans la région où Pierre allait passer les mois les plus froids, les hommes se plaignaient d'être mal couverts, de manquer de gilets de laine, de chaussettes, de caleçons, et le commandant, homme du monde, avait écrit à plusieurs amis et amies de Paris : « Quêtez de la laine pour mes chasseurs. » Le 18 novembre au soir, il y eut une éclaircie, la pluie cessa de tomber dans le secteur qu'il commandait, et, de l'Est, se mit à souffler un vent sec qui apportait une odeur de sapins. Au même moment, par un cycliste, le chef recevait un billet écrit sur papier glacé, timbré aux armes un peu voyantes d'une famille qui passait l'automne dans un château, à 15 kilomètres en arrière des lignes. Aussitôt, il donna des ordres à une demi-compagnie cantonnée dans le village, et, tandis qu'il téléphonait, ses officiers, qu'une porte seulement séparait de lui, furent surpris de l'entendre parler de la fanfare du bataillon.

Sur un plateau boisé, de trois côtés entouré de ravins, et de l'autre relié à l'Ouest par des terres de labour, quelques invités étaient réunis autour d'une femme qui n'était pas sans fraîcheur encore, mais croyait mieux à sa jeunesse que ceux qu'elle recevait. Les cheveux, d'un blond ardent, encadraient un visage de demi-sang, un peu empâté, dont le teint uniforme n'était pas dû seulement à la nature ; un peu d'ombre autour des yeux, des rides fines noyées parmi, avouaient une date de naissance que ni la blondeur des cheveux, ni l'éclat de la voix, ni le rire trop facile, ne faisaient oublier.

— Eh bien, messieurs, tout est convenu, n'est-ce pas? Je résume : M. de la Halleraie et M. de Céry ont bien voulu vérifier les paquets, qui sont en ordre dans le vestibule... Halleraie, vous êtes chargé de la distribution des caleçons ?

— Parfaitement.

— Vous, Céry, des cache-nez, des chandails, des chaussettes?

— Nous serons prêtes, nous aussi, dirent ensemble Mme de Céry et Mme de la Halleraie.

Mlle du Revoir, une enfant de quinze ans, inclina la tête en signe d'assentiment.

— Oh! ce n'est pas de vous que je doute!

— Merci, madame.

— Mais qu'est-ce que fera notre éminent ami, Albéric Fontaine?

— Moi, messieurs, j'annonce, je fais le boniment. J'ai préparé quelque chose de patriotique, d'aimable, d'envolé. Je descendrai, dès que la voiture régimentaire sera avancée, les six marches du perron, je me porterai au-devant de l'officier, et je lui dirai...

— Mais non, mais non, dit Mme du Revoir, l'interrompant, ménagez vos effets, mon ami : ce sera beaucoup mieux pour tous si nous avons de l'inédit.

Le comédien très connu d'un des théâtres du boulevard s'était déjà avancé de quelques pas vers la fenêtre, la figure grave, et, bien qu'il n'eût pas de chapeau, avait fait le geste de se découvrir devant l'officier. Ses bras retombèrent le long de son corps. Il redevint naturel.

— Puisque aussi bien, vous êtes tout près de la fenêtre, ouvrez-la donc, que nous jugions du temps, ajouta la châtelaine.

Albéric Fontaine tourna l'espagnolette, ouvrit la fenêtre, travailla un peu de temps le mécanisme rouillé des contrevents, et enfin, dans le rectangle des murs, le paysage nocturne apparut : les belles ondes descendantes d'une futaie, que les feuilles n'avaient pas encore quittée; au-dessus, le ciel, resplendissant et sombre. On était à l'époque de la nouvelle lune. Les plus petites étoiles luisaient. L'air froid, chargé de l'odeur des feuilles, le plus puissant et le plus durable des parfums de l'année, entra dans le salon, en fit le tour, et ranima M. de Céry, homme âgé, qui commençait à s'assoupir.

— Vous voyez, messieurs, nous aurons beau temps. Mais il faudra se lever de bonne heure.

— Je n'ai pas de réveil, dit Céry. A quelle heure pensez-vous qu'il faille être debout?

— A la pointe du jour; moi, je serai coiffée, habillée...

— Et divine... Mais, enfin, l'heure exacte?

— Sept heures.

— Sapristi, dit M. de la Halleraie, cela me rappellera mon temps de Saint-Cyr.

Albéric Fontaine se borna à s'incliner, et répondit :

— A vos ordres, madame.

Mme du Revoir se tourna vers un des familiers de la maison, un forestier, tout dernièrement nommé « chef de la circonscription des bois tendres, » qui feuilletait un album, près du piano, et dit :

— Commandant, vous ne serez malheureusement plus des nôtres demain matin. Je le regrette!

Par la fenêtre, le grondement du canon entrait avec le vent. Mme du Revoir et ses invités, d'ordinaire, n'y faisaient plus attention; ils essayaient de continuer la vie d'avant la guerre; on ne parlait du communiqué qu'à l'heure du courrier. Cependant, ces hommes du monde, cette maîtresse de maison, qui comprenaient mal la sévérité soudaine de la vie, et ne faisaient point d'efforts pour s'y adapter, mais, au contraire, luttaient contre elle et s'imaginaient être braves en cela, éprouvèrent ce soir une émotion secrète : l'image passa, dans leur esprit, des soldats surpris dans les tranchées par l'éclatement des obus.

— Fermez la fenêtre, voulez-vous, Fontaine? Il fait un peu froid.

Mme du Revoir se leva presque aussitôt; les invités montèrent dans les chambres; la nuit continua d'être claire partout, et grondante le long des lignes.

Avant le jour, des chasseurs, le bâton ou le fouet à la main, poussant des mulets, montaient les sentiers en lacets qui enveloppent le plateau du Revoir. Ils riaient. Les feuilles tombaient en planant dans l'air immobile. Quelques-uns, à leur béret, avaient mis une brindille de houx avec ses baies. « Faut être beaux, la dame est belle à ce qu'il paraît. » Ils étaient beaux de jeunesse et d'insouciance. D'autres, par un autre chemin, montaient aussi. Le rendez-vous était à six heures cinquante-cinq, sur l'esplanade sablée, rectangulaire, dessinée par un cordon de caisses d'orangers centenaires qui séparait de la forêt un château Renaissance, aux murs de pierres brutes, hautes en couleur, violettes et rousses, aux fenêtres étroites, au long toit réjoui par des girouettes, et par des cheminées claires autrefois, toutes moussues à présent et pareilles à des troncs de chênes enlierrés. Six belles marches en demi-cercle donnaient accès dans le vestibule. La porte était close, les fenêtres l'étaient aussi. Mais, dans le crépuscule, on voyait, sous les volets du premier étage, des rayons de lumière

qui se mêlaient au jour nouveau. Comme sept heures sonnaient, une fanfare éclata dans la futaie prochaine. On ne voyait point les musiciens, mais seulement les conducteurs, tenant en bride les six mules pomponnées de rouge, — où avaient-ils pris ces nœuds garance? dans le drap d'une culotte de fantassin? — et, en avant, un sous-lieutenant tout jeune, qui saluait de l'épée. Car la porte du château s'ouvrait. La châtelaine se plaçait au milieu de la plus haute marche, entre sa fille et Mme de Céry. On avait mis des robes du matin, des robes d'été qu'un manteau dégrafé laissait apercevoir. M. de Céry et M. de la Halleraie, selon leur promesse, et émus, et s'imaginant travailler, apportaient un premier paquet, enveloppé de toile d'emballage, et criaient :

— Couvertures! Où est la mule pour les couvertures, messieurs?

Albéric Fontaine, les devançant, car il ne portait rien, et déjà saluant comme il avait dit, le bras étendu, la main décrivant un arc et n'oubliant personne, commençait : « Nous sommes heureux, mon lieutenant, de dire à vos petits chasseurs les sentiments d'admiration que tous ici... » Il ne put continuer. Le jeune officier avait pris cette main à peine à bout de geste. « Merci, monsieur, merci pour le bataillon. Voulez-vous bien me présenter à Mme du Revoir : sous-lieutenant Balmin? » Arrêté au début de sa période, le comédien ne regretta rien. Le rôle nouveau ne lui déplaisait pas. L'officier, dès qu'il eut été nommé, baisa la main de Mme du Revoir, salua Mme de Céry et la fille de la maîtresse de maison, et, tandis que M. de la Halleraie et M. de Céry déménageaient le second paquet, — caleçons de laine, — demanda : « Vous me permettrez, madame, de faire relever ces messieurs. Nous devons être à huit heures vingt au cantonnement. » D'un signe, il appelait en même temps quelques-uns de ses chasseurs, qui arrivèrent au pas gymnastique, saluèrent en montant les marches du perron, enlevèrent chacun un paquet de lainages, et, en trois minutes, eurent tout chargé et ficelé sur le dos des mules.

— Quel âge avez-vous, monsieur?

— Vingt-deux ans, madame.

— Saint-Cyrien?

— Promotion de Montmirail.

— Prendrez-vous une tasse de chocolat ou du champagne?

— Champagne, madame.

— Vos hommes seront servis en même temps que vous. Venez vite. Ah! chère armée française! Mes amis et moi, nous ne cessons de penser à elle. Mon grand-père, un Parisien comme moi, était colonel dans l'armée...

Les invités entrèrent dans la salle à manger, pendant que deux valets de chambre, un très vieux et un très jeune, et trois femmes de service qui riaient et rougissaient d'une si rare occasion de « voir du monde, » apportaient, devant le château, sur la terrasse, des tables toutes préparées, et, versant à boire aux conducteurs et aux musiciens sortis de la forêt, montraient aussi le grand goût qu'ils avaient pour l'armée. Quand Mme du Revoir apparut de nouveau, tous les chasseurs, spontanément, saluèrent. Et c'était un joli remerciement, muet et cordial.

Dix minutes plus tard, les chasseurs descendaient, sous les arbres, vers le cantonnement. La fanfare allait devant. Puis venait un groupe d'hommes précédant le convoi.

— Chic, n'est-ce pas, la réception de là-haut? demanda le sous-lieutenant Balmin.

Le chasseur auquel il s'adressait, nouveau venu, que l'officier n'était pas fâché d'interroger et de tâter, c'était Pierre Lancier.

— Mon lieutenant, j'ai fait du service dans une armée plus rude.

— Plus bête aussi. Avez-vous vu les chasseurs qui remerciaient en saluant? Quels yeux! Quels gestes! Quel sentiment de courtoisie fine! On eût dit un cortège galant au lever d'une belle dame. Je vous abandonnne la dame, mais ce qu'elle a fait, la manière dont elle l'a fait, c'est de la pure France!

— A l'Opéra, je l'aurais compris : nous sommes en guerre, je crois?

Le jeune officier, étonné, jeta un regard sur le beau soldat qui marchait près de lui, dans le sentier descendant. Froissé d'abord, il comprit vite qu'il devait s'expliquer.

— Vous apprendrez cela. La guerre nous fait faire tous les sacrifices, excepté celui de la galanterie. Nous devions bien une aubade à cette châtelaine, qui nous donne pour plusieurs milliers de francs de lainage. Elle fait office de gouvernement.

— Elle usurpe!

— Heureusement. Vous les verrez bientôt, dans la bataille, vos camarades.

Mâchonnant une aiguille de sapin, Pierre dit à demi-voix :

— J'ai un peu honte de ce que je viens de faire : ce n'est pas de la guerre.

— Mais si ! de la guerre de gentilshommes !

— Combien sont-ils donc, de gentilshommes, dans le bataillon ?

— Ils le sont tous, et vous aussi. Pas tous élevés en nobles, mais tous nés. Bonaparte avait une bonne armée, mais pas ça, pas ça, croyez-moi.

A huit heure vingt-cinq seulement, le détachement arrivait près du cantonnement, au bas de la pente, à trois cents mètres du village. Quand ils furent en haut, le commandant regarda défiler ses hommes, assista au déchargement des mulets, félicita gaiement les chasseurs, puis, prenant à part le sous-lieutenant, lui dit, sans hausser le ton :

— Balmin, vous ferez vingt-quatre heures d'arrêts. Motif : avoir fait la cour dix minutes de trop à la donatrice.

L'officier passa près de l'Alsacien, et dit à demi-voix :

— Vous le voyez, chez nous aussi, la discipline a son tour.

Le surlendemain, Pierre Ehrsam, à la pointe d'un saillant de la ligne française, debout sur la banquette de tir, coiffé de son béret qui faisait visière et défendait les yeux contre la lueur du croissant de lune, son fusil allongé sur le parapet, la tête dépassant le rejet des terres, écoutait et regardait la nuit. Une brume froide, peu épaisse, mais qui formait peu à peu des gouttes d'eau sur le visage, sur les mains du soldat, sur le canon du lebel, tamisait la lumière et diminuait encore l'horizon. Derrière ses vagues, poussées par le vent d'Est à peine sensible, un homme aurait pu venir jusqu'à quinze pas sans être vu. Des bruits de mots, de coups de pioche, arrivaient par moments, sans qu'on pût deviner d'où ils étaient partis. Pierre éprouvait une joie d'être à ce poste de danger, et de veiller à l'honneur du pays. Il tressaillit. Quelqu'un, qu'il n'avait pas entendu venir, parlait derrière lui.

— C'est vous, Lancier ?

— Mais oui, dit l'homme en tournant la tête.

Et il salua une ombre qui s'appuya, et se tint immobile le long de la paroi, du côté droit.

— Commandant Nux, Lorrain. C'est votre première sortie contre le Boche, jeune homme?

Ehrsam, plus grand, considérait le chef, jeune, musclé, en pleine force de corps et d'âme; il supportait le regard de ces yeux bleu pâle, — oui, bleus même dans la nuit pluvieuse, — ce regard qui cherchait les autres regards, les faisait détaler comme un gibier, et les terrait. Le commandant, satisfait de la rencontre et de ce premier examen de la recrue, se disait en même temps : « Pas peureux, celui-là; capable de s'attacher; pas encore apprivoisé. » Pierre répondit :

— Je ne pouvais venir plus tôt, mon commandant. Dès le jour fixé pour la mobilisation, je devais rejoindre Mülheim : j'ai rejoint Besançon. Il n'y a pas eu de retard, de mon côté.

— Sang de France, à ce que je vois.

— D'Alsace, c'est à peu près pareil.

Quelques coups de fusil furent tirés dans l'ombre, à droite; une salve répondit. Le silence reprit sa majesté première. Le canon grondait, mais très loin, à la distance où il n'est plus un bruit qui interrompt la pensée et qui détourne du songe commencé.

— Êtes-vous content d'avoir retrouvé la patrie?

La réponse vint lentement. Elle était sincère et audacieuse, du soldat au chef :

— Pas entièrement.

— J'aime mieux cela. En temps de paix, nous n'étions pas nous-mêmes, ces dernières années, et vous n'avez pas pu juger vos frères d'armes. Mon cher, il faut invoquer Notre-Dame de Liesse, Notre-Dame de la belle humeur... Vous vous ferez à nous... Il faut nous avoir vus à la guerre, pour tout comprendre, — et pas civile. — Vous verrez bientôt. Ne vous pressez pas de nous aimer, je veux dire d'aimer la France... Cela viendra. J'espère que je pourrai vous nommer caporal d'ici peu,... puis sergent, n'est-ce pas? Vous étiez sous-officier, dans l'armée allemande?

— Oui, mon commandant.

— Puis, si nous avons des coups de chien, qui sait? le galon d'argent fin?... Vous doutez?

— Mais non.

— Chez les chasseurs, on n'avance pas facilement au choix. Mais la mort se charge de l'avancement à l'ancienneté... Il est

rapide depuis quatre mois. Allons, bon courage! Je continue ma ronde. Vous n'avez rien à me demander?

— Si, mon commandant.

— Dites.

— Savez-vous s'il y a beaucoup d'Alsaciens-Lorrains devant nous?

Le chef, qui s'était mis à regarder, par-dessus le remblai, les brumes en marche lente, regarda de nouveau Pierre, et celui-ci crut que c'était avec défiance.

— Les Allemands se sont gardés de faire des régiments alsaciens-lorrains. Je crois même qu'ils envoient, de préférence, vos compatriotes sur le front russe. Cependant, il doit bien rester quelques gens de chez vous dans les rangs. Vous avez des amis, naturellement...?

— Très proches.

— Oubliez-les. Vos amis, à présent, c'est nous tous. Bonne nuit, Lancier!

En trois pas, l'officier eut disparu dans la tranchée. La nuit était toute faite. Comme il arrive souvent, la brume s'agitait, et lentement voyageait; elle devenait, par couloirs, transparente, et on voyait alors, en face de la tranchée, ou à droite, ou à gauche, une avenue d'herbe boueuse, des rejets de terre, un arbre, un buisson. Puis tout s'effaçait à cet endroit, et le vent déplaçait la colonne creuse et couchée. Des files d'hommes arrivèrent des arrières, et, passant près du guetteur, se firent reconnaître : corvée de soupe, corvée de charbon, corvée de rondins et de claies. Le commandant voulait que les « avants » fussent confortables pour la saison d'hiver. Les hommes s'éloignèrent, mais le silence ne se rétablit pas. Des coups de marteau, des bruits de pas et de lourdes choses remuées voyageaient aussi dans la brume écouteuse, qui répète au loin les secrets. Le travail allait remplir les heures qui venaient. Les deux armées ennemies sortaient des souterrains et renforçaient leurs défenses. Un peu de lumière d'étoiles commença de tomber du ciel. Pierre, le menton appuyé sur le remblai d'argile, crut voir une forme convexe, de la même couleur que l'herbe, à une trentaine de mètres au delà du réseau de fils de fer. Cela ne bougeait pas. Monticule? Sillon ancien? Cadavre d'ennemi ou d'ami, auquel personne ne pourrait donner la sépulture? Affût brisé et sans roues? Outils abandonnés par

une patrouille surprise? Pierre dirigea le canon de son fusil vers cette chose qu'il ne se souvenait point d'avoir vue à cette place, lorsque, au coucher du soleil, il avait pris la faction. Il visa, moins dans l'intention de tirer que par désœuvrement, pour occuper ses yeux et ses mains, et pour pouvoir se dire : « Quelle que soit la chose, là-bas, je la tiens en ma puissance. » Le point de mire était logé dans cette forme obscure. La balle, si le doigt pressait la gâchette, irait droit à ce renflement de la pâture, et le traverserait, qu'il fût de terre, de bois ou de chair. Et, se courbant de nouveau, après avoir étudié le très court horizon, Pierre s'aperçut que l'objet s'était déplacé. Le brouillard commençait de se lever.

Sûrement, le fusil n'avait pas remué. C'était la chose qui avait avancé. De bien peu : d'un mètre environ. Il y avait un soldat, couché dans l'herbe, rampant, à trente mètres de Pierre. Pour être plus sûr, le guetteur attendit encore une demi-minute. Puis, ne pouvant plus douter qu'il eût, devant lui, un homme de patrouille, et allemand, il ramena légèrement le canon de son arme de gauche à droite, la faisant pivoter sur la terre du parapet, et ajusta. Sa main droite chercha la gâchette. Alors, il eut un frisson d'horreur. Dans son esprit, peut-être même dans l'air voilé de la nuit, devant lui, — que sait-on? — il vit une bonne figure blonde, tranquille, fumant la pipe recourbée, comme faisait Joseph en parcourant les ateliers de la fabrique, et qui disait : « Tu veux me tuer, mon frère? » Il essuya ses yeux, du drap de sa manche. Il tremblait. Il ne quitta plus du regard l'homme qui, se croyant caché par les herbes, ou confiant dans sa chance, rampait plus vite, et s'approchait du réseau de fil de fer. « Je dois tirer... Je suis le gardien de tous ceux qui dorment là... Il faut... S'il surprend un guetteur, — il n'est pas seul, cet homme; derrière lui, d'autres rampent, sans doute, dans les herbes, — je serai coupable du meurtre; j'aurai trahi ma patrie nouvelle. Je suis de France, à présent... » Ce mot-là décida de la mort de l'ennemi. Le doigt pesa sur la gâchette. Un éclair sortit du canon; tous les hommes postés le long des lignes, des deux côtés, jusque bien loin dans l'ombre, se dressèrent au bruit. Sur le champ d'herbes, un fantôme gris s'était levé. Il poussa un cri terrible, agita les bras en l'air, et s'abattit sans avoir fait un pas.

Pierre n'y put résister : il enjamba le parapet. C'était une action folle. Déjà vingt coups de fusil avaient répondu au sien. Des balles se vrillaient dans la terre autour de lui. Il aurait pu ramper, mais non, il était debout, cherchant la brèche entre les fils de fer du barrage. Un camarade, courbé dans la tranchée, cria : « Eh bien! quoi? T'as tué un Boche! Ça ne se ramasse pas! » Les gardiens avancés des deux armées, tirés de la torpeur de la veillée, et craignant une attaque, lançaient des fusées, tout le long des lignes. Des salves partaient à droite et à gauche du poste de Pierre. Celui-ci, à demi fou d'horreur, n'y prenait pas garde; ayant trouvé le passage, il traversait en zigzag le réseau, et s'avançait en courant, visé par les Allemands cachés dans les tranchées en face, et qui ouvraient le feu contre la forme humaine en mouvement. Pierre arriva près de sa victime, s'agenouilla, des deux mains lui prit la tête et la tourna. Courbé, tout entier à l'épouvante de ce qu'il imaginait, il vit une tempe trouée d'où le sang coulait à gros bouillons, des yeux convulsés, des joues pâles, une barbe en pointe, mais non point blonde, rousse plutôt, de la couleur des feuilles pourries des hêtres. En ce moment même, la lueur d'une fusée était vive au-dessus de lui. Oh! comme il regardait ce pauvre visage mort, et avec quelle certitude grandissante de ne le point connaître! Et il commençait de se redresser, ayant subitement repris l'usage de sa raison et le sentiment du danger, quand un choc violent et peu douloureux le renversa, et le coucha à deux pas de l'Allemand. Il essaya de se relever, sentit qu'une de ses jambes était inerte, se traîna sur les mains, en s'aidant de sa jambe valide, fit ainsi quarante mètres, s'affaiblit tout à coup, et s'évanouit.

Il se réveilla longtemps après, dans une salle d'auberge, qui servait d'ambulance, à quelques kilomètres du front. La jambe droite avait été traversée un peu au-dessus du genou, et l'os touché. Pierre avait perdu beaucoup de sang. Un pansement rapide fut fait par un chirurgien que cinq autres blessés attendaient. Puis, transporté à la gare la moins éloignée, — elle l'était de deux grandes lieues, — dans un camion que toute aspérité des chemins faisait sursauter, Pierre fut enfin tiré de là par des infirmiers, qui l'étendirent sur la paille d'un wagon à bestiaux, en compagnie de onze blessés. L'un des infirmiers compléta la treizaine de voyageurs. Et le

train se mit en marche. Il roula deux jours entiers. Nul ne sut jamais pourquoi les soldats qu'il portait souffrirent, pour la plupart, un si long supplément de torture, excepté le major, qui est mort depuis. La paille, non fraîche, mêlée de poussière contaminée par les débris secs d'excréments d'animaux, collait aux lèvres des plaies mal bandées, ou découvertes par les secousses du voyage, et y versait des poisons puissants. Des malades jouaient aux cartes; d'autres, abîmés dans la douleur, dans la composition laborieuse et désespérante du roman de la blessure, depuis le moment où elle fut reçue jusqu'à ses extrêmes et innombrables conséquences possibles, se taisaient; d'autres juraient et criaient, frappant à coups de poing les parois de bois noir maculées de taches : « Cochons! arrêtez-nous, descendez-nous! » Ils criaient surtout pendant les arrêts, malgré l'infirmier. Des agents venaient voir ce qui se passait. Ils appelaient une dame de la Croix-Rouge, qui donnait un bol de bouillon ou un verre de vin, et, s'il y avait le temps nécessaire, rajustait les bandes de toile; pour le reste, ils disaient bonnement : « N'y a pas d'ordres. C'est tout de même triste de faire tant voyager ces jeunesses. »

— En avons-nous encore pour longtemps?

— Je ne sais pas.

— Vous ne pourriez pas demander?

— Inutile.

La machine repartait, les chambres noires à bêtes, mal attelées, résistaient, cédaient, heurtaient dans un bond les tampons de la voiture de tête, et continuaient de rouler entre les campagnes qu'on ne voyait point. L'air froid descendait, en tourbillonnant, des ouvertures défendues par des barres de fer, que le mufle dressé des bœufs et des vaches de la Villette avaient vernies de bave.

D'assez bon matin, le mardi 24 novembre, le panneau mobile du wagon roula encore une fois sur ses roulettes d'acier. Quelques blessés furent descendus. Il n'en resta que trois de la douzaine primitive. Les autres avaient été hospitalisés dans les villes, çà et là, le long de l'immense ligne de Paris à Marseille. Comme le ciel devenait pur, et l'air plus chaud, l'infirmier laissa entr'ouverte la porte. Le voyage était presque achevé ; on apercevait, par la baie étroite, une campagne de plaine aux horizons de montagnes. Une heure encore, puis,

la porte s'ouvrit toute grande. Des infirmiers, avec des civières, s'approchèrent du wagon. Des curieux regardaient. Pierre n'avait pas entendu le nom de la station. Il demanda : « Où sommes-nous? » Le nom, drôlement prononcé, par des bouches qui chantent tout, ne lui dit rien. Deux automobiles attendaient, dans la cour d'une petite gare de campagne, au pied d'une montagne pelée. Il fallut traverser la moitié de la plaine. Pierre et ses deux compagnons furent emmenés ainsi jusqu'à l'hôpital, et là, chacun à son tour, salués par un vieux monsieur aux yeux très clairs, aux cheveux bouffants sur les tempes, et qui s'inclinait d'abord devant les hôtes, sans rien dire, comme pour demander la permission de les servir, puis, empoignait les brancards, en arrière, — côté le plus lourd, — tandis qu'un professionnel soulevait l'avant-train.

Ce matin-là, au déjeuner, M. de Clairépée dit à sa fille :

— J'ai transporté, ce matin, un blessé alsacien.

— Ah! c'est le premier;... très blessé?

— Je le crains. Informe-toi, Marie, je l'ai monté, avec Baptiste, dans le service de Mme de la Move.

La journée fut rude pour l'infirmier volontaire; d'autres blessés arrivèrent dans l'après-midi; il fallut aussi porter plusieurs d'entre eux, de la salle que dirigeait Mme de la Move jusqu'à la table d'opération, puis les reprendre, encore endormis, sanglants, pareils à des cadavres d'assassinés. C'était le devoir qui répugnait le plus à M. de Clairépée. Celui-ci ne pouvait, sans un serrement de cœur, assister à ce débat entre la vie et la mort, où la mort a l'air si près de triompher. A la fin de l'après-midi, grâce à une des voitures qui allait aux provisions, il put se rendre au bourg de Graveson. Un ami l'avait invité à dîner. Il était près de onze heures quand l'infirmier, les jambes grises de poussière jusqu'au-dessus du genou, poussa le verrou intérieur de l'Abadié. Il s'apprêtait à monter dans sa chambre, lorsqu'il entendit du bruit dans le salon. Il ouvrit la porte avec précaution, et, à sa table de travail, au milieu de ses propres manuscrits et de ses livres d'histoire qu'il délaissait depuis des semaines, il vit sa fille, penchée, qui écrivait. La lumière, contrainte entre les pentes de l'abat-jour de soie, illuminait le visage calme, la chevelure blonde qui semblait d'or fin. Le souvenir de ses épaulettes de capitaine vint à la pensée de M. de Clairépée, et le fit sourire.

— Eh bien! Marie, pas couchée?

Il est infiniment doux, au retour, après une absence que la tendresse a fait paraître longue, de rencontrer un regard qui n'a point cessé d'être à nous, et qui se pose, tout droit sur nos yeux, et qui dit : « Vous voilà enfin! »

— J'ai transcrit tout ce long passage des *Recherches sur la noblesse provençale,* que vous aviez commencé de copier. Il faut bien que je vous aide : cette guerre, d'ailleurs, serait trop dure à supporter, si chaque seconde n'en était employée.

— C'est captivant, n'est-ce pas?

— Très.

Il alla vers elle, l'entoura de ses bras, et l'embrassa.

— Moins que toi, moins que toi!

Heureux de se retrouver, assis du même côté de la table et tournés l'un vers l'autre, le père et la fille se sentaient l'âme ouverte à je ne sais quelle bénédiction, qui tombe sur nous le soir, après les journées bien remplies. Le père, selon son habitude, rendit un compte exact de tout ce qu'il avait fait; Marie raconta de même son après-midi et sa soirée, mais plus sobrement.

— A propos, dit-elle, votre Alsacien n'est pas bien.

— J'en avais le pressentiment; l'opération a été longue.

— Oui, Mme de la Move ne sait pas s'il aura encore deux jambes après-demain; il paraît que c'est un homme très courageux. Il doit souffrir terriblement; on l'a mis seul dans une des trois chambres au midi.

— Il n'est pas officier, cependant?

— Non, simple chasseur : mais c'est un grand malade. Je dis simple chasseur : c'est déjà beaucoup! Un corps d'élite. A des bouts de phrases qu'il a dits, Mme de la Move a fort bien vu que ce pauvre soldat était un homme de bonne éducation. Il a, dit-on, un visage d'une fermeté singulière, des sourcils bien arqués, une moustache fine; sans cette pâleur de mort qui ne l'a point quitté, on pourrait dire qu'il est un bel homme. Voilà ce qu'on m'a raconté. Il a choisi le nom de Pierre Lancier, quand il s'est engagé dans l'armée. Mais, au vrai, il s'appelle Ehrsam.

— Ehrsam, cela veut dire l'honnête homme, le brave homme, un beau nom!

M. de Clairépée, après avoir glissé, entre deux pages, une

bande de journal, ferma le livre dans lequel Marie avait copié la citation, et dit en se levant :

— Marie, as-tu essayé quelquefois de compter les familles bourgeoises qui seraient nobles aujourd'hui, si nous avions un roi ?

Quelques jours passèrent. Pierre eut une fièvre violente ; il délira ; le bruit de sa mort prochaine se transmit, comme un secret, de proche en proche, dans tout le personnel de l'hôpital. Puis la suppuration diminua, la couleur violacée de la peau commença à fondre par plaques, le sommeil revint, le sang jeune continua, dans les artères et les veines, contre les germes mortels, son offensive victorieuse, et, un matin de décembre, le médecin-chef, sortant de la cellule orientée au midi, où reposait Pierre Lancier, dit à demi-voix, pour son malade et pour lui-même : « Il vivra. »

Le blessé n'eut pas l'air d'entendre. Il avait reçu pourtant, dans son cœur, la promesse. Elle était en lui, comme une puissante joie qu'il ne pouvait pas dire. Elle l'endormit. Le rideau qui fermait la cellule, et la séparait seul du couloir par où venaient l'air et la lumière, avait été replié. Par la fenêtre, en face, de l'autre côté du passage, le soleil d'hiver, éclatant, pénétrait entre les cloisons et chauffait les pieds du blessé. Pierre dormit jusqu'à une heure avancée de la matinée. Au moment où il s'éveillait, une ombre passait dans le couloir. Il se souleva, et appuya sa tête au plus haut de l'oreiller.

— Madame ?

Celle qui vint, c'était Marie. Elle traversait le corridor, appelée par une infirmière dans la salle voisine.

— Que demandez-vous, monsieur ?

Il la regarda. Tout près de la cloison de gauche, elle s'était arrêtée, et, à demi détournée, blanche dans la lumière, encore dans l'attitude de la marche, un peu penchée en avant, elle allait disparaître, dès qu'il aurait répondu.

Il la regarda, et ne répondit pas.

— Dormez, reprit-elle, vous êtes encore trop faible.

La main qu'elle avait posée sur le rideau plié glissa le long de l'étoffe. Un léger mouvement de tout le corps, qui se lève et prend son élan, annonça que Marie allait continuer sa route.

— Non, ne partez pas ! Écoutez !

Elle attendit un peu, habituée aux caprices des malades. Elle avait de la pitié plein les yeux. Il but d'abord cette tendresse qui allait à sa souffrance. Et ses yeux, à lui, ses yeux sombres, s'avivèrent. La volonté, depuis des jours absente, revint, déjà maîtresse, au moins pour un moment, dans ce regard qui avait appartenu à la douleur et au rêve.

— Écoutez : je vais revivre !

Ce mot s'échappait de pauvres lèvres bleues ; les yeux aussi les disaient, et tout le visage tiré, qu'enveloppaient d'ombre des poils de barbe drue. Marie entendit, avec un battement de cœur, ce cri de la vie nouvelle, qui la prenait à témoin.

— Oui, vous allez revivre ! Le major vient de vous le dire, n'est-ce pas ?

— Il ne croyait pas que je l'entendrais si bien. Il aurait pu me faire mal. C'est si brusque et si nouveau ! Pourquoi avez-vous encore tant de compassion dans les yeux ? Le moment est passé. C'est hier que je pouvais mourir.

Il délirait à moitié. Il reprit :

— Chez moi, il y a quelqu'un qui attend...

— Vous êtes marié ?

— Ma mère habite la terre pour laquelle la guerre a été déchaînée... Comment vous appelez-vous, madame ?

— Que vous importe ?

— Pour que je me souvienne mieux.

— L'infirmière de service.

— Pour que je vous rappelle ?

— Marie de Clairépée.

— Comme c'est beau !

Il passa la main sur ses yeux, afin de les tenir un moment de plus éveillés, puis il dit :

— Mademoiselle de Clairépée, ayez la charité d'écrire à ma mère que je vais revivre. Je m'appelle Pierre Ehrsam.

Et, rompu de fatigue, il détourna la tête, les paupières closes.

Elle s'éloigna. Dans la grande salle voisine, ayant rencontré Mme de la Move, qui était chef de service, elle lui fit la commission de celui qui allait revivre. Mme de la Move promit d'écrire : réflexion faite, elle télégraphia.

Trois jours s'écoulèrent, et, un matin, le caporal de garde vit entrer une dame en deuil, bien mise, gantée, qui l'embarrassa en lui demandant :

— Monsieur, vous avez ici, parmi les blessés, un chasseur, M. Ehrsam?

— Non, madame,

— Voyez donc, j'ai été appelée par télégramme, il est ici, sûrement... Cherchez, je vous prie...

— Il y a bien un chasseur, l'Alsacien...

— C'est mon fils, alors!

— Mais il ne s'appelle pas comme ça. Je connais Lancier, je ne connais pas Ehrsam. Attendez donc...

Il alla aux renseignements, et, après dix minutes, fit monter, près du blessé, la mère, que précédait Mme de la Move, et que suivait un petit commissionnaire, rencontré à la gare. Car Mme Ehrsam était venue à pied.

— Comment est-il, madame?

— Pas encore très bien, mais nous le tirerons d'affaire. La fièvre a baissé, il a dormi. Est-ce votre seul fils?

— Non, madame, non.

— Vous en avez un autre dans nos armées? De quel régiment est-il? Peut-être aurions-nous quelqu'un parmi nos blessés...

— Non, madame, il est très loin, celui-là...

Cela fut dit d'un ton si net, et si dépourvu de l'ordinaire accent maternel, que, par-dessus l'épaule, l'infirmière-major, en montant l'escalier, jeta un coup d'œil sur cette femme qui avait un secret et ne le livrait pas. Quand elles furent au pied du lit du blessé, Mme Ehrsam s'avança entre la cloison et le lit, seule, jusqu'auprès de ce jeune homme si pâle, que la souffrance, on le devinait au pli profond entre les sourcils, tourmentait encore dans le sommeil. Pierre se plaignait parfois faiblement. Celle qui avait une si longue habitude de venir au cri de son enfant, passa la main, très doucement, sur ce front douloureux. La première fois, la ride diminua; la seconde, elle s'effaça; la troisième, Pierre s'éveilla, et vit sa mère.

— Ah! maman, qui est là! Maman! Maman!

— Oui, me voilà! Tu m'as appelée...

— Non, ce n'est pas moi!

Elle trouvait étrange l'expression de ces yeux que la fièvre occupait encore de ses rêves; elle eût voulu mettre de l'ordre, un ordre pareil à celui de son esprit, dans les pensées de son fils, celles qui échappaient et fuyaient. Pourtant, il ne fallait

pas le heurter. Il ne devait pas être averti qu'il divaguait. Elle demanda, tâchant de retrouver sa voix d'autrefois, quand lui, il était tout petit :

— Peut-être, en effet, n'est-ce pas toi qui m'as appelée. Qui donc, mon Pierre?

— Elle, maman, une jeune fille très belle qui passait; très bonne, qui s'est arrêtée... Elle refusait de me dire son nom...

— Peu importe, je t'assure... Qu'une personne ou l'autre ait porté le télégramme, je l'ai reçu. Moi qui n'ai guère voyagé, j'en ai fait un voyage! Notre amie, de la place du Chapitre, m'a prêté sa voiture pour aller jusqu'à Belfort. Et Belfort, que c'est loin de Saint-Baudile! Mais je ne regrette rien, mon Pierre; je te trouve mieux que je ne supposais; pas encore tout à fait bien, mais j'ai de quoi me réjouir...

Elle embrassait son enfant; elle s'asseyait près de lui. Mme de la Move s'était retirée presque tout de suite. La mère et le fils causèrent une demi-heure; puis, dans l'après-midi, une grande heure. On avait trouvé, pour Mme Ehrsam, une chambre à l'hôtel de la Durance, auberge de peu d'apparence mais renommée pour le bon accueil, où elle passa, ce jour-là et le lendemain, tout le temps qu'elle ne passa point près de son fils. Le second jour, elle dit à celui-ci :

— Je puis te laisser; demain, il faut que je retourne en Alsace, mon bien-aimé; mais je vais encore m'occuper de toi et de ton frère. J'ai la charge de défendre la fortune de mes deux fils, soldats l'un contre l'autre, et de faire vivre de nombreux ouvriers, en des temps difficiles. Mon Pierre, je suis fière que mon fils aîné ait été blessé de ce côté-ci de la frontière... Si mon autre fils l'était, ou s'il était tué, ma peine serait sans compensation... Quand tu seras capable de marcher, dis-moi, que fera-t-on de toi?

Elle penchait au-dessus de lui, en parlant, un visage encore jeune, et rose à la pointe des joues, et calme en apparence, mais autour des yeux bruns, si intelligents, dont le regard était toujours sans distraction ni partage, les paupières étaient devenues toutes brillantes. Elle défendait aux larmes de couler.

— Dis-moi, que fera-t-on de toi?

Lui, il comprenait ce qu'elle souffrait, ayant déjà repris, non pas toute sa force, mais ce qu'il en faut pour se décider, et pour sourire en répondant.

— Je crois que les blessés guéris, maman, ont d'abord un congé, avant de retourner au dépôt de leur régiment.

— Tu le passeras à Massevaux. Que ce sera bon, un mois ensemble! Même quinze jours!

— Trop bon!

— Pourquoi dis-tu cela? Que veux-tu donc que je comprenne? Vous êtes ainsi, vous, les hommes : quand vous avez pris une résolution qui doit nous briser le cœur, vous n'avez pas le courage de l'avouer; il faut que nous la devinions.

Dans son esprit, tout à coup, plusieurs souvenirs s'étaient éveillés ; elle les avait présentes, et vivantes en elle, ces heures du passé où, par faiblesse peut-être, avec une bonté maladroite, Louis-Pierre Ehrsam l'avait amenée, par degrés, à craindre, à voir, à formuler elle-même une décision qu'il avait formée seul. Et cependant, quelle différence entre le père, autoritaire et secret, et ce grand jeune homme affaibli, qui, pour ne plus rencontrer le regard de sa mère, avait posé la joue droite sur l'oreiller, et qui répondait :

— Maman! Maman! Quand vous devriez me soutenir!

Elle tressaillit; elle se pencha encore plus; elle baissa la voix, pour que les voisins de cellule n'entendissent point les secrets de la mère et du fils.

— Tu ne veux pas me faire de la peine, je le sais, Pierre. Mais, pourquoi dis-tu que l'Alsace, que la maison, que moi, ce serait trop bon ?

— Parce que ce n'est pas l'Alsace que j'ai besoin d'aimer, à présent...

Comme il disait cela, il se tourna de nouveau vers sa mère, et elle revit les yeux qui ne mentaient jamais.

— Vous ne comprenez donc pas que j'ai du mal à m'habituer à eux, à ceux de la patrie que j'ai choisie, qui est la vôtre aussi, maman?...

— Mais oui...

— Et que, si je vous retrouve, vous tous, là-bas, avant de la connaître bien, j'aurai contre elle trop d'arguments... Vous m'en donnerez sans le vouloir... J'en ai assez dans le souvenir... C'est d'abord pour cela que je parle comme je fais... Vous devriez avoir plus de pitié de moi...

Et elle aperçut, dans les yeux de son fils, un tel trouble, une

souffrance si vive, qu'elle se sentit changée en un instant, et que toute sa miséricorde maternelle lui revint.

— Non, va, je comprends... Dis-moi toute ta pensée, mon enfant chéri... Tu as peur que le retour chez nous ne retarde l'accoutumance au nouveau pays;... ancien et nouveau tout ensemble, n'est-ce pas?

Les paupières, en se baissant, répondirent oui.

— Elle est difficile? Tu as été froissé? Tu luttes contre toi-même?...

Les paupières s'abaissèrent encore.

— C'est pour cela que tu voudrais rejoindre, en sortant de l'hôpital,.. ton régiment?

— D'abord pour cela ; oui, dès que je serai à peu près bien.

— Hélas!... Mais tu as donc une autre raison? Tu dis : « D'abord... » Est-ce que je me trompe? Pour ne pas revenir à moi, mon Pierre a trouvé un autre motif?

Sur les joues de Mme Ehrsam, deux larmes coulaient. Elle se redressa. La réponse tardait à venir. Pierre, enfin, répondit :

— Maman, j'ai en effet une seconde raison...

— Laquelle?

— Joseph n'a pas cessé de se battre, lui, de l'autre côté : il faut bien que j'en fasse autant, du mien. C'est de l'équilibre...

Il avait trouvé la force de rire en disant cela.

La mère s'essuya les yeux, considéra un moment ce fils qui parlait selon la race, et elle dit :

— Ce sera mieux.

Mais ce matin-là, elle ne put rester à l'hôpital jusqu'à l'heure du déjeuner.

Les blessés, les infirmiers, les infirmières, voyant passer au milieu d'eux cette Alsacienne, si digne et silencieuse, parlaient d'elle et de Pierre. Au mot qu'elle avait dit à propos de Joseph : « Il est très loin celui-là ! » quelques-uns avaient deviné que le second fils devait se battre dans l'armée allemande. Ils discutaient, selon leur expression, « le cas de Pierre Lancier. » La sympathie pour le blessé s'en accrut, et la légende grandissait autour de lui sans qu'il en connût rien.

Le deuxième jour, pas plus que le premier, Mme Ehrsam ne chercha, soit à parcourir le bourg de Saint-Baudile, soit à rendre visite à l'infirmière-major ou au médecin. Elle désirait une seule chose : apercevoir cette Mlle de Clairépée dont, une seconde

fois, Pierre lui avait parlé. Elle se défiait, comme beaucoup de mères, de l'artifice féminin, et se croyait tenue de veiller sur le cœur trop enthousiaste de Pierre, de l'avertir, de le retenir. Ce qu'elle n'avait point fait encore, ayant l'horreur de passer pour curieuse, elle le fit, ce dernier jour, vers le soir : elle attendit, dans le vestibule, que les deux infirmières et une des lingères du pavillon de droite quittassent la maison. A six heures, et dans l'ardente lumière que répandaient les lampes électriques, Marie de Clairépée, Mlle Lérins et une de ses amies passèrent devant elle ; toutes trois s'inclinèrent : un instant, les yeux gris, les yeux limpides et graves rencontrèrent les yeux bruns de Mme Ehrsam. Celle-ci continua de regarder celle qui, plus grande que les autres, et marchant si bien, au milieu d'elles, s'éloignait. Et il lui vint au cœur une douceur extrême, seulement de l'avoir aperçue. « Je ne crains point celle-là, » pensa-t-elle.

Le lendemain, de grand matin, elle embrassa Pierre pour la dernière fois, et prit le train pour remonter vers le lointain Belfort.

La visite avait fait sensation ; le départ en grossit l'importance : on savait si peu de chose de ces Alsaciens, mère et fils! Quels gens secrets, et qu'il eût été intéressant de les chambrer un peu! Mais à qui faisaient-ils attention?

— Famille tragique, il me semble, disait en confidence, et tordant les lèvres à gauche, pour n'être pas entendu à droite, M. de Clairépée. — Il arrivait, il venait d'arrêter le médecin-chef, dans le vestibule où passaient quelques infirmiers et des fournisseurs. — J'ai pensé plusieurs fois que ce garçon-là devait être le héros de plusieurs histoires peu communes. Avez-vous remarqué cet air d'énergie, monsieur le médecin-chef?

— En effet.

— Et comment supposer qu'elle n'ait point été mise à l'épreuve? C'est tout à fait impossible. Je suis persuadé, d'abord, qu'il a quitté l'Alsace à la déclaration de guerre. Il fallait être un rude gars... J'ai voyagé autrefois en Allemagne. La surveillance était stricte. Vous devriez demander son histoire à votre malade, en faisant la visite?

— Demandez vous-même, mon cher monsieur de Clairépée moi, je n'ai pas le loisir et pas l'habitude.

Il salua poliment, et s'esquiva.

Dans le cabinet de repos, meublé de deux chaises, d'une table de bois blanc avec une cuvette, d'un miroir de 1 fr. 50, et où les infirmières se retiraient quand elles étaient par trop lasses, Mme de la Move, imposante et essoufflée, rabattant sur son front le bandeau qu'avait déplacé l'allure un peu vive à laquelle elle venait de monter l'escalier, confiait ses impressions à Mlle Lérins toute menue, noire, jeune encore, ridée avec des yeux ardents, vrai petit pruneau du Midi, qui se tenait assise, les genoux relevés, les talons accrochés au barreau de la chaise, la tête dressée vers l'infirmière-major.

— Mademoiselle, je ne comprends pas que cet homme-là ne soit pas encore officier. Sa mère est très bien. Lui aussi. Quand je lui apporte un bouillon, le matin, il a une manière de remercier, en inclinant la tête, qui m'émeut à chaque fois. Ce doit être un cœur. Pas bavard, par exemple.

— Il le deviendrait ici, dit Mlle Lérins, en montrant toutes ses dents blanches et toutes ses gencives.

— Je ne le crois pas. Il serait, tout au plus, éloquent. Un blessé, qui a quitté l'hôpital hier, m'a dit qu'il avait entendu M. Pierre Lancier, dans un cantonnement, entre soldats, s'exprimer avec une ardeur singulière, au sujet de la discipline et de l'organisation, qu'il trouve bien médiocres, en France. La section de chasseurs dont M. Lancier faisait alors partie, revenait d'une expédition peu ordinaire, en effet. Une châtelaine des environs avait distribué des ballots de lainage, pour le bataillon, dans la cour du château. La musique avait donné l'aubade aux invités, en remerciement...

— La fanfare, madame : un bataillon de chasseurs!

— Fanfare, si vous voulez. Mais c'est très bien !

— Il ne jugeait pas comme vous. Ses comparaisons désobligeantes, si elles faisaient rire la plupart de ses compagnons, toujours contents de la fronde, en blessaient quelques-uns secrètement. C'étaient les meilleurs Français qui souffraient. Moi, j'aurais souffert, et je n'aurais pas ri, et j'aurais dit pourquoi. Voyez-vous cet Alsacien qui fait la leçon!

— Pas souvent, riposta Mlle Lérins. Dans l'habitude de la vie, il est plutôt taciturne. J'aime assez cela : il faut une certaine force pour ne pas tout dire.

— Madame, on vous demande dans la salle, l'opéré d'hier.

Aussitôt l'infirmière-major quitta Mlle Lérins. Penchée

au-dessus du lit d'un grand blessé, maternelle, respirant, sans donner le plus léger signe de dégoût, sans détourner ou relever la tête, l'odeur des chairs travaillées de gangrène, touchant les linges maculés de pus et de sang vif, elle aida le chirurgien, pendant un quart d'heure, à laver la plaie, et refit le pansement. Elle n'eut ni un geste inutile, ni une parole. Puis elle continua la visite. On l'admirait avec raison, dans l'hôpital; les blessés qu'elle soignait étaient en confiance. Elle, simplement, se sentait utile, contente de ne plus être ce qu'elle était hier, de ne pas être ce qu'elle serait encore demain.

Deux toutes jeunes filles pliaient des draps, dans la lingerie, au-dessus du vestibule. Celle qui était blonde, d'un blond très ensoleillé, et toute rose de teint, passant les mains sur une de ces pièces de toile qu'elle venait de poser au sommet d'une pile d'autres pièces toutes pareilles, disait aussi :

— Je voudrais le voir, l'Alsacien; quand il sera debout, nous le verrons, par la fenêtre, se promener dans le jardin de l'hôpital. On dit qu'il a eu des romans!

— Ma chère, répondit sa compagne, les meilleurs d'entre eux ont eu le même roman : ils ont aimé la France, qui ne les aimait guère.

— Qui a inventé cela? Ce n'est pas toi, Ludovise.

— Non, c'est Marie de Clairépée.

— Oh! celle-là, elle est comme la fleur de grenadier : n'y en eût-il qu'une dans un verger, on ne peut ne pas la voir... Allons, prends un drap... Bien... En double!... En double encore! Secouons à présent. Tire un peu plus sur l'étoffe, Ludovise; tu mollis; les draps seraient mal pliés...

Lui, il ne se doutait pas qu'il fût l'objet de l'attention. Les forces lui revenaient. Vers le milieu de décembre, il commença de se promener dans les couloirs, appuyé d'abord sur des béquilles, bientôt sur des bâtons. Le matin de Noël, il assista à la messe, dans une chapelle de confrérie, qui touchait l'hôpital, et, en rentrant, s'assit, pour la première fois, dans une étroite salle de lecture et de jeux, que les organisateurs de l'œuvre avaient nommée : salle des convalescents. Il ne s'y attarda guère, et on le vit, promptement, revenir au fauteuil de rotin qu'il avait soin de placer au même endroit, depuis quelques jours : c'était dans le large couloir, à demi fermé par un paravent, et qui faisait communiquer le vestibule avec

les salles du rez-de-chaussée. Les blessés s'étendaient là, sur des chaises longues, et, fumant, lisant, écrivant des lettres, ils attendaient l'heure du dîner. On sortait peu. Le médecin-chef abrégeait, autant que possible, la durée des séjours à l'hôpital. Des avis lui venaient de Paris, de ne pas prolonger les traitements et de ne pas allonger les congés de convalescence. La bataille était engagée en Champagne, depuis le 21, et des noms inconnus, tout à coup, prenaient de l'auréole et devenaient des noms de villages nobles, inscrits dans les mémoires, à jamais : Perthes, Mesnil-les-Hurlus, d'autres encore. Il fallait que les blessés guérissent promptement. Ils le savaient, ils se laissaient vivre doucement, fainéantement. Des songes d'amour traversaient leurs heures inoccupées : besoin d'aimer, besoin d'oublier les spectacles de mort et les souffrances endurées, et de laisser bientôt derrière soi, ici ou là, une tendresse nouvelle qui rendît plus précieuse la vie aventurée.

Pierre avait donc choisi sa place. Il lisait beaucoup, la tête appuyée sur le dossier à demi renversé de la chaise de rotin. Des soldats, des médecins, des infirmières longeaient la muraille, d'une fenêtre à l'autre, de l'ombre à la lumière. Lui, d'un regard prompt, sans que la pensée fût interrompue, il enveloppait la silhouette en mouvement, et se remettait à guetter celle qui ne passait presque jamais. Il fallait que Marie fût appelée dans la salle du rez-de-chaussée, tout à l'extrémité, où se trouvaient les services administratifs de l'hôpital, pour qu'on la vît droite, simple, ne cherchant pas et ne craignant pas les regards, suivre la longue ligne des couloirs, et, blanche dans le demi-jour des intervalles, éclatante de blancheur dans la lumière des fenêtres, tourner au bout de ce passage encombré de chaises, de tables, de béquilles allongées, et entrer dans le bureau des administrateurs. Quand Marie avait passé, Pierre laissait tomber le livre et ne le rouvrait plus. Il attendait le retour de la jeune fille. Il la trouvait belle, mais, prévenu contre les jeunes filles françaises par ce qu'il avait lu dans tous les livres allemands, et souvent encore dans des romans dits « parisiens, » que des amis de Massevaux lui avaient prêtés, il cherchait à surprendre, en elle, ces signes de coquetterie, ces manèges savants, cet esprit de ruse et de perversité peut-être, qu'on semblait d'accord, parmi les étrangers, pour attribuer aux Françaises. Il découvrait, au contraire, un être d'une force

et d'une limpidité singulières, dont la vertu n'était pas pruderie, dont la bravoure avait l'air d'une ignorance et n'en était pas une. Elle passait au milieu de ces hommes, dans le couloir de l'hôpital, avec l'évidente volonté d'être, le plus possible, la charité. Elle se savait belle. Elle devait savoir qu'elle plairait. Mais elle était maîtresse de ses yeux.

Le jour de l'an, Pierre la vit ainsi, et il écrivit à Massevaux : « J'ai été moins seul que je ne craignais. Pour moi, l'année 1915 s'est ouverte sur quelques mots dont le sens indéfini a suffi à douze heures de méditation. Nous avons, nous autres blessés, dans ce petit hôpital de province, une liberté que n'ont peut-être pas tous les autres. Ce matin, quand nos infirmières ont paru dans les salles, elles nous ont salués gentiment du vœu traditionnel : « Bonne année! » Celle qui m'a prévenu, car je ne l'avais pas aperçue, dans le couloir, au moment où je m'étendais sur ma chaise longue, m'a dit : « Je « n'écourte pas les bonnes formules, monsieur: bonne année, « bonne santé, le paradis à la fin de vos jours! » Elle doit avoir beaucoup d'esprit. Cela se devine au pli léger de ses lèvres, qui remontent d'une demi-ligne et changent tout le visage. Je n'ai trouvé à répondre que : « Ainsi soit-il, mademoiselle! » Elle venait d'en dire autant à mon voisin de chaise longue. Je n'avais eu aucun traitement de faveur : cependant, j'ai vécu tout le jour des mots que vous me disiez, maman, quand j'étais petit et que j'entrais dans votre chambre, le jour des étrennes, et que m'a répétés, cette fois, une jeune fille inconnue. »

« Inconnue » était mis là pour prévenir le vagabondage de l'imagination maternelle. Si Marie se prêtait peu aux courts dialogues que d'autres acceptaient volontiers, M. de Clairépée, qui ne craignait pas les paroles, et parcourait les salles plus souvent que ne le faisait sa fille, manifestait une sympathie particulière à cet Alsacien en qui, bien vite, il avait deviné l'homme de belle éducation et de caractère. Il lui faisait signe de la main, au passage : « Bonjour, bonjour! » s'informait de la santé de Pierre, mais, jusqu'à présent, n'était pas entré en conversation.

Le 5 janvier, il s'enhardit, et, tendant la main à l'Alsacien :

— Je suis ravi, monsieur, de vous voir en pleine convalescence. Hier, vous êtes sorti avec deux cannes, sans béquilles, à ce qu'il paraît?

— Mais oui, j'ai pu aller jusqu'au bureau de tabac, à trois cents mètres de l'hôpital : c'est fort beau pour un homme de vingt-sept ans.

Pierre était étendu, comme de coutume, sur la chaise de rotin, derrière le paravent. M. de Clairépée prit un pliant, enleva ses bretelles d'infirmier, qu'il mit en travers de ses genoux, et il s'assit.

— Croiriez-vous, monsieur Pierre Lancier, dit-il, que j'ai eu hier une discussion à votre sujet?

— Je le crois, puisque vous le dites.

— Le médecin-chef, qui est de nos amis, prétendait avoir eu, plus d'une fois, l'occasion de défendre la France contre vous.

Pierre secoua la tête, et eut un sourire triste.

— Pas la France, monsieur, mais la manière dont elle est éduquée, administrée, gouvernée. Vous êtes l'exemple miraculeux d'un peuple qui fait tout pour mourir et qui ne meurt pas. Je suis loin de dire tout ce que je pense, cependant. Puisque le major me permet de causer librement avec lui, je pourrai, la prochaine fois, lui faire quelques observations au sujet de votre service de santé, qui est incomplet, mal outillé, improvisé comme le reste.

— Vous pourriez dire : notre!

— Je dis votre, quand je n'approuve pas.

— Vous savez le français dans les nuances.

— Ah çà! vous figurez-vous que nous ne savons pas le français, en Alsace?... Quelle singulière ignorance, — permettez-moi le mot, — de nos habitudes, de nos mœurs, de nos idées, de la géographie de mon pays natal! Les Français ont eu l'oubli facile et presque parfait...

— Monsieur, ce qu'il y a, au profond de chacun de nous et au profond des peuples, ne se voit pas aisément. Qui aurait dit, avant le mois d'août dernier, que la mobilisation se ferait sans troubles et même sans accidents, et que des Français, auxquels la Patrie avait été si peu ou si mal enseignée, trouveraient tant de courage pour la défendre? Quand il s'agit de juger un peuple comme celui de France, c'est une erreur de ne tenir compte que du bruit qu'il fait et des idées fausses dont on le gave : il faudrait pouvoir calculer les résurrections dont il est capable. Je ne prétends pas que vous soyez injuste, vous n'avez pas la volonté de l'être, et votre engagement dans l'armée

le prouve bien. Mais si nous vous ignorons, vous aussi vous ignorez la France.

— Il y a cinq mois que j'y vis.

— Il y a plus de mille ans qu'elle dure. Je vous assure qu'à certains jours, quand j'analyse mes idées, mes répulsions, mes sympathies, je me dis : d'où vient ceci, et d'où vient cela? Je crois alors voir la barbe grise et les bons yeux d'un Clairépée qui s'était fait taillader le corps au service de la France, il y a quelque cent ans, et qui me dit : « C'est moi, mon petit-fils, « c'est moi ! » Croyez-moi, monsieur, ne vous hâtez pas de vous prononcer, battez-vous encore, vous jugerez plus tard.

Ils étaient là, à l'abri du paravent, dans ce couloir d'hôpital, s'observant l'un l'autre, animés par un flot de pensées dont ils n'exprimaient que quelques-unes. S'ils se sentaient différents, ils en étaient déjà au point où deux hommes s'estiment. M. de Clairépée, qui avait plus que l'autre la tradition de courtoisie et la volonté de ne jamais blesser, baissa le ton le premier.

— Je vois, dit-il, que l'Alsacien n'a rien perdu de cet esprit frondeur dont il est fait mention dans toute son histoire.

Pierre dit, — sa voix tremblait un peu :

— Heureusement, monsieur.

— J'en suis d'accord.

— Non seulement nous ne l'avons pas perdu, mais il s'est déchaîné contre l'Allemand, depuis surtout la bataille de la Marne. Vous n'y perdez rien. Ils se sont mieux encore aperçus, nos maîtres, que nous vous aimions...

— A votre façon.

— Qui est la bonne. Ils ont dit : « Rien n'est fait, mais après la guerre, nous germaniserons définitivement l'Alsace et la Lorraine. Cette fois nous réussirons. »

— J'espère bien que l'occasion leur en sera enlevée.

— Je me suis battu et je me battrai pour cela, monsieur. Mais vous devez comprendre qu'ayant souffert, parce que nous sommes restés Français, nous avons quelque chose à reprocher aux Français qui ne sont pas suffisamment restés eux-mêmes.

— Vous voulez dire ?

L'Alsacien était un passionné, mais, comme beaucoup de ceux-là, il savait modérer son emportement et se faire persuasif. En cela apparaissait une des essentielles différences entre sa race, son éducation, et la race, l'éducation de ses maîtres alle-

mands. Pierre se souleva et se pencha vers M. de Clairépée, et ses yeux demeuraient ardents, mais sa voix se faisait plus prenante et plus savante.

— J'arrive, comprenez-le bien, d'un pays où tout est prévu, et vous ne prévoyez rien. Vous vivez dans le provisoire ; vos cinquante dernières années ne se rattachent à aucune grande conception française. Vous avez évité des affaires, évité des interpellations, évité des questions. Mais on peut se demander si vous avez fait de l'histoire de France.

— Vous oubliez nos conquêtes coloniales !

— Un collier de perles !

— Eh ! ce n'est déjà pas si mal !

— Destiné aux voleurs. Qu'avez-vous fait contre eux ? Et à l'intérieur, ces divisions, ces scandales, ces pillages...

— Je vous accorde que ce fut souvent une pauvre politique. Mais vous voyez que le peuple demeurait capable et digne d'en avoir une autre.

— Oui et non ; vous commenciez de déchoir.

— Et, s'il vous plaît, comment le sait-on, en Alsace ?

— Pensez-vous que nous ne lisions pas vos livres, en Alsace ? Eh bien ! votre esprit s'affinait jusqu'à perdre de sa solidité. Vous vous perdiez dans les nuances. Nous sentions bien que votre énergie baissait : vous balanciez, vous discutiez, vous mettiez en parallèle toutes les idées, les bonnes et les mauvaises, sans avoir presque jamais le très simple courage de choisir, et cela paraissait vous suffire. Pour nous, pendant ce temps-là, éloignés de vous, ayant perdu le contact, voyant nettement ce scepticisme, cette absence d'audace, ce goût de la vie facile qui sont des signes de décadence, nous commencions de pleurer sur vous et de nous détacher. Deux causes qui, Dieu merci, n'ont pas eu le temps de produire toutes leurs conséquences, tendaient à nous séparer de notre patrie véritable : cet excès de raffinement, l'excès aussi de votre crédulité. J'en ai encore de la colère dans le cœur ! Ah ! ma fière petite Alsace, monsieur, comme elle a mieux valu que vous autres ! Seule, elle ne croyait pas à la Kultur. Seule, elle résistait à ce poison du diable. Et c'étaient des paysans, des industriels, des marchands, des ouvriers, qui luttaient contre tout ce qui était boche, tandis que vos professeurs, vos savants, vos hommes d'État, levaient l'encensoir devant les philosophes et les politiques de la Germanie.

— La guerre nous a déjà guéris.

— J'en doute un peu, monsieur. Le remède, c'est nous qui vous l'apportons. L'Alsace gagnera à redevenir française, mais la France aussi gagnera singulièrement à retrouver l'Alsace. Ce n'est pas seulement des soldats, des contribuables, un sol magnifique, des forêts, des étangs, et les milliards de potasse, de minerais de fer et de charbon, que renferme la terre de chez nous. La grande valeur alsacienne, pour vous, elle est d'abord dans l'énergie que nous avons gardée.

— Bravo! j'aime ce mot-là.

— Peut-être parce que vous ne l'entendez pas assez souvent. Vous avez besoin de notre entêtement, et vous l'aurez; de notre esprit de commandement, et vous l'aurez; et puis vous aurez le Rhin, et vous sentirez enfin ce grand courant d'air, du Nord au Sud, où vous n'avez pas respiré depuis trop longtemps. Les autres nations se battent pour des possessions d'abord, pour le commerce; vous aussi, vous avez grand besoin de renouveler votre industrie et de vous répandre par le monde; mais le premier fruit de votre victoire sera celui-ci : vous aviez besoin d'un élément solide, volontaire, résistant, pour parfaire le caractère national qui est votre vraie richesse et votre vraie gloire, et c'est nous qui vous l'apporterons; une vertu nécessaire vous sera restituée.

Le vieux gentilhomme regardait maintenant, avec une sympathie profonde, celui qui, en exprimant ses griefs contre la France, venait de se montrer si Français. Il se mit à rire, et posant la main sur la main gauche de Pierre qui s'appuyait au bord de la chaise longue :

— J'aimerais à causer avec vous tout à loisir, monsieur; il faut que nous nous revoyions; demain, c'est la fête des Rois; nous avons coutume de la fêter, dans nos familles provençales : faites-moi le plaisir de venir dîner à l'Abadié. Je n'ai plus de voiture, et depuis longtemps; les deux chevaux de Francès Bouisset sont malades : mais j'ai un brave garçon de locataire, aux environs, qui veut bien, quelquefois, atteler pour moi, et je vous ferai reconduire, le soir, à l'hôpital.

Pierre accepta.

René Bazin.

(La quatrième partie au prochain numéro.)

L'ORDRE DU JOUR

1916

En un seul ce mot semble tordre
Les deux plus beaux que nous ayons.
L'Ordre du Jour : le Jour et l'Ordre!
La Discipline et les Rayons!
La Volonté, mais la Lumière!
Ces deux mots sont la France entière;
Et, comme les plus beaux rameaux
Servent à former la couronne,
Pour qu'un nom d'honneur s'environne
On pose sur lui ces deux mots.

Ordre du Jour! — Cri péremptoire!
Injonction de la Clarté!
Ordre qu'un Jour donne à l'Histoire!
Ordre aux jours par un Jour jeté!
Qu'on les sache, qu'on les récite,
Ces brusques proses dont Tacite
Eût envié l'âme et le tour!
On apprend la justice exacte
Que le Verbe doit rendre à l'Acte,
En lisant les Ordres du Jour!

Oui, le goût devenant hostile
Aux phrases que nous entassions,
Je crois qu'on rapprendra le Style
En lisant les Citations.
Perdant toute trace d'usure,

Les vieux mots remplis de mesure,
Les vrais mots, reprennent leur sens;
Belle louange sèche et verte,
Les soldats t'ont redécouverte,
Le Laurier remplace l'Encens.

Sobriété que l'on savoure!
Achille, à cet Ordre cité,
N'eût tenu que d'un mot : « Bravoure, »
Son brevet d'héroïcité.
Mais ce mot vaut une *Iliade;*
Et lorsqu'un lanceur de grenade
Meurt debout sur les parapets :
« Bon soldat, » dit la prose altière,
Car l'adjectif, en temps de guerre,
Est plus calme qu'en temps de paix.

Dans ce langage, enfin avare
De tout ce qui semble éloquent,
« Superbe » est l'épithète rare,
« Magnifique » n'est pas fréquent.
Mais « beau » suffit; on s'en contente.
Et sur une toile de tente
On s'endort satisfait pour peu
Qu'un chef qui vous vit à l'ouvrage
Ait dit simplement : « Beau courage, »
Ou bien : « Belle tenue au feu! »

Le mot reluit et se retrempe.
« Dévoûment » semble refourbi.
« Patience » est comme la lampe
Allumée au fond du gourbi.
« Champ d'honneur, » quel soleil sur l'herbe!
« Brillamment » redevient l'adverbe
Qui dit qu'un homme étincela;
Chaque parole est sérieuse;
Et quand on lit : « Mort glorieuse, »
On sait que la Gloire était là!

C'est ainsi. Les plus nobles rimes
S'usent aux lèvres des rimeurs;
Vertu des mots, tu te périmes;
Fierté du langage, tu meurs...
Et soudain, quand tu t'édulcores,
Un grand blessé du Bois des Caures,
Un moribond de Givenchy,
Pâle et mordant sa jugulaire,
Jette sur le vocabulaire
La pourpre qui le rafraîchit!

*

Pudeur qu'exige l'héroïsme!
Style hautain et détaché!
« A trouvé la mort, » euphémisme
Qui veut toujours dire : « A cherché! »
L'expression : « Soldat dans l'âme »
Semble inscrite sur une lame!
Oh! comme vous rédigez bien,
Témoins qui nous initiâtes
A ces histoires spartiates
En français lacédémonien!

Que nous sont des beautés verbales
Quand nous pouvons lire aujourd'hui :
« Eut ses habits percés de balles
Et deux chevaux tués sous lui! »
A demain la littérature!
Je préfère à toute lecture
De hauts faits dits en termes brefs;
A tous les discours je préfère
Ces huit mots : « N'a cessé de faire
L'admiration de ses chefs! »

Cela semble dit d'un ton ferme
Sur un glacis à la Vauban,
Tandis qu'un tambour ouvre et ferme
Les guillemets sombres du ban!
— Lisons comment on peut reprendre

Le hameau qu'on retrouve en cendre,
Le bois qu'on retrouve en tisons!
Lisons : « S'est porté seul en tête... »
Lisons : « A sauté sur la crête... »
Lisons : « S'est emparé... » Lisons...

Quand l'Ordre du Jour énumère
L'Alpin, le Zouave et le Hussard,
Il fait ce que faisait Homère :
Faisons ce que faisait Ronsard!
Pendant un jour, posant sa lyre,
Pour lire Homère et le relire,
Il s'enfermait à double tour ;
Nous, quand notre âme est embrumée,
Pour lire l'Ordre de l'Armée
Enfermons-nous pendant un jour!

*

Le nom, le lieu, la circonstance,
Un seul détail, c'est tout... et c'est
Une Épopée en une stance,
Un Évangile en un verset!
Et toujours, pour que s'élabore
Le Livre Sacré de l'Aurore
Où l'Avenir se recréa,
Le Nomenclateur anonyme
Pose un alinéa sublime
Sous un sublime alinéa!

En cette écriture guerrière
Pas un mot ne chante, et pourtant
La Victoire ouvre la barrière
Entre chaque ligne, — en chantant!
« Prit un drapeau... Prit la redoute... »
Voilà qui vous guérit du doute!
Quand on lit : « S'est précipité..., »
Du Cid même on a la visite,
Et l'on sent Hamlet qui vous quitte
Quand on lit : « N'a pas hésité! »

Ordres Sacrés des Jours augustes
Où le pays se releva!
C'est à chacun de vos mots justes,
Un peu de brume qui s'en va,
Un peu de clarté reconstruite!
« A pris d'assaut... A mis en fuite...
« A tenu tête... A rétabli...
« A donné le plus bel exemple... »
O paroles par qui le Temple
A cessé d'être enseveli!

O doigts crispés sur les étoffes
Des drapeaux! — Et puis, tout le temps,
Ce même refrain de ces strophes :
« A fait preuve... » O mots éclatants!
Oh! combien de ces : « A fait preuve »
Sont l'héritage d'une veuve!
« A fait preuve... A fait preuve... » Quoi!
Ce peuple était perdu de vices?
Et tout à coup on lit : « Services...
« Valeur morale... Oubli de soi... »

La France était vague et perverse?
Sans idéal et sans autels?
Et puis on lit ceci : « Traverse
Gaîment les feux les plus mortels! »
Gaîment! A ce mot, tout en larmes,
La Marseillaise crie : « Aux armes,
Citoyens! » — Qui donc avait dit
Que cette France était penchante?
Qu'elle fredonnait? — Elle chante!
Qu'elle dansait? — Elle bondit!

Un grand soldat idéaliste
S'est brusquement recomposé.
Et voici tous ceux, sur la liste,
Dont il est dit : « S'est proposé; »
Tous ceux, avides d'holocauste,

Pour qui le plus terrible poste
Est un irrésistible aimant,
Troupe frissonnante et bénie,
Jeunes frères d'Iphigénie...
« S'est proposé spontanément ! »

« S'est offert... » — Mourir à leur âge,
Et quand vient la belle saison !
« S'est offert pour le repérage...
« S'est offert pour la liaison...
« S'est offert... » Jamais notre Histoire
Ne fut un plus large Offertoire !
Ah ! comme on s'est toujours offert
Sans espoir de croix ni de grade !
Et chaque fois qu'un camarade
Est resté dans les fils de fer !

L'Ordre du Jour est le lexique
De l'orgueil enfin revenu.
« A résisté, » verbe stoïque.
« A témoigné... S'est maintenu... »
Ah ! si pauvre que soit sa vie,
Que chacun de nous ait l'envie,
Prenant ces mots à l'avenir
Dans leur forte acception neuve,
De « témoigner, » de « faire preuve, »
« De résister, » de « maintenir ! »

*

Un détail profond se détache
Dans chaque rapide lueur :
On voit soudain une moustache...
Une âme... un sang... une sueur...
Des gants blancs... de grosses mitaines...
Les casques font aux capitaines
Des profils de centurions...
Qu'est-ce qu'un ordre de l'Armée ?
Du Vigny dans du Mérimée...
Un colonel dit : « Sourions ! »

« N'a quitté son observatoire
Que lorsque le mur s'écroula... »
« Blesse un homme et lui donne à boire... »
Tout le soldat de France est là!
Un lieutenant, — splendide groupe! —
Rapporte son chasseur en croupe,
Car de l'horreur naît la douceur;
Et le lieutenant qu'on rapporte
Laisse pendre sa tête morte
Sur l'épaule de son chasseur!

Fraternité toujours croissante!
Quel est ce vieux, poussant, là-bas,
Sur la brouette gémissante,
Le blessé qui ne gémit pas?
C'est un chef qui vers l'ambulance
Ramène ainsi son ordonnance;
Et lorsque, d'un pas monacal,
S'éloigne cette silhouette,
Nous savons pourquoi la brouette
Fut l'invention de Pascal!

Un commandant, pris du délire
Dont peut être pris un lion,
S'écroule en criant, dans un rire :
« Comme il est beau, mon bataillon! »
Vingt éclats criblent la poitrine
D'un jeune artilleur de marine
Qui ne daignera consentir
A s'évanouir comme un mousse
Qu'après avoir, d'une voix douce,
Dicté ses éléments de tir!

Chargé d'une reconnaissance
Au-dessus d'un sombre rempart,
L'avion vibre : « Essence? — Essence!
— Contact? — Contact! » L'avion part.
Un shrapnell au cri de hulotte

Vient couper le pied du pilote.
Le pilote reste railleur,
Et, rattrapant son pied qui bouge
Dans le grand fuselage rouge,
Il le passe à son mitrailleur!

Mais, en bas, d'autres vont, sans ailes,
Prendre un aussi terrible essor.
On vient de placer les échelles.
C'est à dix heures que l'on sort.
Il se peut qu'un souvenir pleure;
Il se peut qu'on regarde l'heure :
L'heure au poignet n'a pas tremblé!
La Mort, naguère, aimait l'emphase;
Mais, aujourd'hui, sur quelle phrase
Meurt-on au bord d'un champ de blé?

Que disent-ils, ces grands poètes?
Ils disent : « Je meurs, ce n'est rien. »
— « Deuxième section, faites
Votre devoir. J'ai fait le mien. »
Voilà quelles sont les paroles
Au bord d'un champ de féveroles!
« Avertissez le lieutenant
Qu'ils ont franchi la passerelle... »
— « Pour la France... je meurs pour elle... »
Corneille est simple maintenant!

A son commandant qui l'embrasse,
Effrayé de le voir souffrir,
Un soldat de deuxième classe
Dit : « Je suis heureux de mourir! »
On lit sans trouver le mot « plainte. »
On trouve parfois le mot « crainte : »
La crainte d'être évacué.
Oh! comme à leur poste ils demeurent!
Comme ils y meurent! Comme ils meurent!
Lisons : « Tué... Tué... Tué... »

L'un, sous quelque sapin des Vosges
Aussi bleu qu'un conte de Grimm,
A mordu la pourpre des sauges
En chantant la *Sidi-Brahim;*
L'autre, avant de mourir, ajoute
Son âme à son carnet de route;
L'un prie et meurt sur son canon;
L'autre jure : on croit qu'il blasphème;
Mais Dieu, dans le juron suprême,
Ne veut entendre que Son Nom!

Large victoire populaire!
Toute à chacun! N'aimez-vous pas
Qu'il n'y ait plus qu'une colère,
Qu'un serment, qu'un souffle et qu'un pas,
Et, quand l'homme de Rivesalte
Crie enfin sur la Marne : « Halte! »
Qu'un bon petit être joyeux
Meure au coin de l'immense drame
En disant : « Dites à ma femme
Que je suis mort victorieux! »

Espoir! espoir dans la lumière!
Les yeux larges comme des lacs,
Le veilleur est debout derrière
Des architectures de sacs.
La peau de mouton qui l'affuble
Dans l'ombre a l'air d'une chasuble.
Le vent chante un long Requiem.
Un blessé cherche de l'iode.
Le Bois des Corbeaux crie : « Hérode! »
Une étoile dit : « Bethléem! »

Veille, veilleur! Un paysage
T'a confié tout son destin.
Mets un mouchoir sur le visage
De l'officier mort ce matin.
Veille! et songe, dans ta vigile,

Qu'avant d'expirer sur l'argile,
Il a retrouvé, ce héros,
L'accent du Jardin des Olives
Pour dire à vos ombres pensives :
» Allez et veillez aux créneaux! »

Prête au vol, l'aile qui s'écarte,
Derrière l'homme au képi d'or,
La Victoire observe la carte;
L'homme apprend que son fils est mort.
La Déesse ferme son aile.
« Pleure, moi j'attendrai, » dit-elle.
— « Non, dit l'homme, je sais qu'on doit
Vaincre d'abord, pleurer ensuite.
— Eh bien, l'ennemi prend la fuite...
Pleure! — Je n'en ai plus le droit! »

*

...Et sur cette liste infinie
Il n'est pas un de ces exploits
— Émouvante monotonie! —
Qui ne revienne plusieurs fois!
On imite l'exploit qu'on aime.
Contagion qui gagne même
Le Noir fier d'éblouir le Blanc!
Beaux plagiats dont on s'enivre!
— Regardons les exploits se suivre,
Et se suivre en se ressemblant!

Comme de l'aulne sort le vergne,
Comme du hêtre le fayard,
D'Assas produit La Tour-d'Auvergne,
Du Guesclin, sans cesse, Bayard!
Multiplication farouche!
Regardons drageonner la souche
Et naître, en ces profonds terreaux
Où chaque geste en sème d'autres,
De l'apôtre un buisson d'apôtres,
Du héros un bois de héros!

Bon Dieu! quel sang! la forte sève!
Vieille race, tu te cabras!
— Un gars de la campagne enlève
La mitrailleuse entre ses bras
Comme il emportait une poule!
— Pour pouvoir, tant que son sang coule,
Crier sus aux fuyards lourdauds,
L'officier tombé sur la face
Ordonne au caporal qui passe
De le retourner sur le dos!

La Mort souffle avec violence.
Flocons d'ouate dans le ciel,
Flocons d'ouate à l'ambulance!
Le brome est pestilentiel.
Mais de peur qu'une note fausse
N'échappe aux clairons que l'on hausse
Sous d'effroyables aquilons,
Le chef de la Clique sonore,
Pour battre la mesure encore,
Monte à l'assaut à reculons!

Pas de cœur où ne s'abolisse
Le plus antique différend.
Un prêtre en bonnet de police
Veut s'élancer vers un mourant :
Il tombe. Un rabbin le remplace,
Voit le crucifix, le ramasse,
Le porte à son frère chrétien,
Et sur ce mourant qu'il assiste
Tombe et meurt, merveilleux déiste,
Pour un Dieu qui n'est pas le sien!

Chacun, sans galonnage aux vestes,
Obscur sous un casque embué,
Veut avoir, — quels verbes modestes! —
« Participé, » « Contribué. »
Allemagne, du Nord aux Alpes,

La France est dure que tu palpes!
Nos petits canons magistraux
Ont allongé leur trajectoire,
Et l'on sonne une goutte à boire
Qui n'est plus celle des bistros!

Quand la charge sonne, on halète,
Mais on fera ce qu'il faudra,
Sobre, et n'ayant pour épaulette
Qu'un seul petit rouleau de drap!
La goutte à boire sera bue!
Et tandis que l'on « contribue »
En soldat simple d'aujourd'hui,
Et tandis que l'on « participe, »
C'est au nuage d'une pipe
Que tout le panache est réduit!

Plus de cheval noir qui se cabre
Pour les Géricault de demain!
Le plus sabreur jette son sabre
Et s'en va la canne à la main.
Canne à la main, pipe à la bouche,
Ce héros sans geste nous touche
Autant que Ney ou que Murat.
Mais si la mitraille le tue,
Comment fera-t-on sa statue?
Je suis tranquille : on la fera.

— Grenadier, ta main?... — Elle flambe!
Mais j'ai mis le feu. — Dur blessé,
Ta jambe?... — Pas besoin de jambe
Pour tirer du fond d'un fossé!
— Est-ce toi, Fanfan-la-Tulipe,
Qui pleures du sang comme Œdipe?
— C'est bien moi. — Que veux-tu? — Je veux
Rendre compte à mon capitaine
De ce que j'ai vu dans la plaine
Lorsque j'avais encor des yeux!

Gloire à ceux qui perdent la vue
Pour sauver ce que nous voyons!
Gloire aux âmes qui dans la rue
Ont des béquilles pour rayons!
Et puisqu'elles se sont crispées
Sur de plus sublimes épées
Que celles des combats humains,
Avec d'humbles lèvres avides
Allons, au bord des manches vides,
Baiser les invisibles mains!

Ah! que d'une voix métallique,
Aux quatre coins de la Cité,
Comme une prière publique
L'Ordre du Jour soit récité!
Mettons les noms en litanies.
Sachons par cœur les agonies.
Et croyons voir, du livre ouvert,
S'envoler chaque paragraphe,
Pour aller devenir agrafe
Sur quelque ruban rouge et vert!

Combien de ces Croix, réservées
A des Morts pour la Nation,
N'auront pas été soulevées
Par une respiration!
La Croix, faite pour la poitrine,
Se sent mourir dans la vitrine,
Et c'est comme un second trépas;
J'ai toujours pensé que la mère
Devrait porter la Croix de Guerre
Quand le fils ne la porte pas.

Oui, demandons que sur leur voile,
Avec un déchirant orgueil,
Les mères portent cette étoile,
Tant qu'elles porteront le deuil,
Pour qu'aux yeux de la foule émue

L'étoile de leur cœur venue
Revienne à leur cœur douloureux,
Pour que, de larmes arrosée,
La Croix de Guerre soit posée
Sur Sept Glaives au lieu de deux!

Dieu! quelle aube nous verrons poindre
A travers nos pleurs éblouis!
Joignons les mains! Il faut les joindre
Pour dire en pleurant : « Quel pays! »
Et quel paysan que le nôtre,
Qui, se faisant un cœur d'apôtre
Par un effort de sa raison,
Va, sous une nouvelle bure,
Mettre son antique courbure
Au service de l'Horizon!

Pour que la capote fameuse
Ne s'accroche pas au réseau,
En sifflant l'air de *Sambre-et-Meuse*
Il l'a retroussée en biseau.
Au drap bleu de la République
Il fait ce pli de forme oblique;
Mais un jour, l'ouvrage accompli,
Il laissera, comme d'une aile,
Tomber sur la terre éternelle
La paix qu'il porte dans ce pli!

Quand le Bois Sabot sent la brise
Succéder au vent de l'obus,
Quand, sur les noirs chevaux de frise,
On croit voir tomber Sirius,
— Mais c'est l'astre d'une fusée, —
Ils sortent, et sur l'herbe usée
Ils rôdent... Qu'ils sont beaux à voir!
Casqués de ciel, bottés de bourbe,
Le regard droit, la pipe courbe...
Je les ai vus, un soir. Un soir,

A l'heure où l'on compte les pertes,
Ceux que l'on nomme les Poilus,
Je les ai vus près de ce Perthes
Que l'on appelle les Hurlus.
J'ai vu, sur les rondins sylvestres,
S'asseoir ces Archanges terrestres,
Habillés d'un azur terreux;
Car leur symbole involontaire,
C'est que, sous le gris de leur terre,
Ils sont du bleu de tous les cieux!

La torpille non explosée
S'enfonçait au flanc du ravin,
Et des Ombres, dans la rosée,
Apportaient le pain et le vin;
Le canon d'un bosquet sinistre
Rayait de feu le ciel de bistre;
Et là, sans l'avoir mérité,
Près des Croix que la pluie écorce,
Je les ai vus. J'ai vu leur force,
Leur gravité, leur vérité.

Sur la ronce qu'elle cisaille
Avant d'aller mourir pour nous,
J'ai vu cette sainte Bleusaille
Devant qui l'on tombe à genoux!
Bleusaille! mot gouailleur et triste!
Mot qui sent le peuple et l'artiste!
Qui contient Danton et Watteau,
Le paysage et la colère,
Tout le bleu du sang populaire
Coulant pour le bleu du coteau!

Et je me disais, dans cette ombre :
Les voilà, ceux dont il est dit :
« N'a pas cessé, malgré le nombre...
N'a pas cessé d'être hardi...
D'avoir du calme... du courage...

N'a pas cessé, malgré son âge...
N'a pas cessé, quoique blessé...
N'a pas cessé, malgré la neige... »
Ah! les voilà donc, me disais-je,
Voilà ceux qui « n'ont pas cessé! »

Qu'ils sont beaux! La triple courroie
Plaque à leur dos l'anneau luisant
Qu'ils mettront un jour avec joie
Aux naseaux du monstre pesant.
« Héros! » dit mon regard. — « Nous sommes, »
Répond leur silence, « des hommes :
C'est beaucoup moins, et c'est bien mieux! »
Ces hommes, comment les décrire?
Ils ont dans leur barbe du rire,
De la tristesse dans leurs yeux.

Le rire dit : « Je m'habitue
A me faire pour vous tuer. »
Et l'œil triste ajoute : « Je tue
Sans pouvoir m'y habituer. »
Ah! cher homme de notre race,
Qui n'a pas rêvé, loup vorace,
De mettre un dur pays de loup
Au-dessus de tout par la haine,
Mais une douce France humaine,
Par l'amour, au milieu de tout!

Lorsqu'il chante : « Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon..., » il dit dans son cœur :
« Mais quand j'aurai sauvé le Monde,
Auprès d'elle il fera meilleur! »
— Quel est le vrai nom qui te nomme,
Cher soldat bleuâtre? — « Bonhomme! »
Humanité... bonté... j'entends!
Héros du Linge ou des Éparges,
Poilu, c'est pendant que tu charges,
Mais Bonhomme, c'est tout le temps!

Et puisque cette guerre, en somme,
N'est qu'un dernier duel fatal
Du Bonhomme avec le Surhomme,
De la Vie avec le Métal,
Il faut, pour que la Paix ramène
La respiration humaine,
Que le Bonhomme de chez nous
Abatte le Surhomme, et sente
Craquer l'armure éblouissante
Sous sa grosse semelle à clous!

*

Méphistophélès, dont le rire
Perdit quelques dents à Verdun,
Espère encor voir se détruire
Tous les hommes à cause d'un;
Nous, chantons déjà nos prodiges!
O Promontoire de Massiges,
O Lorette, ô Buval profond,
Chantons! Chantons, Puits de Calonne,
L'Ode à la Seconde Colonne
Que les Ordres du Jour nous font!

Sans cesse, comme une fumée
Qui se changerait en airain,
Les Ordres du Jour de l'Armée
Montent du farouche terrain.
Et le tournoyant édifice
Qui s'exhale du sacrifice
Où fondent nos soldats de fer
S'accroît d'une volute neuve
Chaque fois qu'un d'eux « a fait preuve, »
Chaque fois qu'un d'eux « s'est offert! »

Et toujours, toujours plus opaque
Chaque fois qu'on se prodigua,
Et plus haute après une attaque
De Mangin ou de Passaga,
La Colonne monte en volutes,

Grâce aux martyrs des sombres luttes
Qui, dans la cuve des vallons,
Ont jeté leur cœur à la fonte,
Et, pour que la Colonne monte,
Meurent pendant que nous parlons!

O Colonne toute morale,
Noble pendant spirituel
De cette Autre dont la spirale
Porte un héros dans notre ciel!
« Quoi! » dit la Colonne de bronze,
« Le souffle de Mil-huit-cent-onze
N'était donc que le précurseur
Des âmes de Dix-neuf-cent-seize?
Seconde Colonne française,
Tu vas plus haut que moi, ma sœur!

Plus haut dans la pure atmosphère!
Car la Colonne va plus haut
Qui ne s'arrête pas pour faire
Un socle de son chapiteau!
Plus haut dans l'azur même! Et comme
Ce n'est pas, cette fois, un Homme
Qu'aux étoiles tu veux mêler,
Ce qu'au-dessus des clameurs fauves
Tu portes, tu soutiens, tu sauves,
C'est le Ciel, — qui faillit crouler! »

EDMOND ROSTAND.

LES MERVEILLEUSES HEURES

D'ALSACE ET DE LORRAINE

II[1]

LES JOURS DE GLOIRE

LA PREMIÈRE ENTRÉE

La nuit du 16 au 17 novembre fut d'une rare beauté. Il gelait : le ciel découvert semblait presque bleu; la lune inondait de sa lumière pâle les Vosges, y laissant de grands trous d'ombre, mais faisant scintiller comme une immense masse de diamants les sapins givrés, les clairières argentées. Quelle plénitude de joie, tandis que ma voiture escaladait la montagne et redescendait vers la plaine alsacienne!

Ce col sans doute est nôtre depuis quatre ans et plus : car c'est par Bussang que je gagne cette vallée de Saint-Amarin, dès les premiers jours de cette guerre occupée, et où, comme dans tout le Sundgau alors reconquis, j'ai vu en d'inoubliables jours régner une sorte d'âge d'or en plein âge de fer : c'était ce « paradis tricolore » que peint Hansi et où régnait alors le commandant Poulet. Mais sous le même ciel semé d'étoiles, par les chemins baignés de la même lumière pâle, à travers les sapinières argentées toutes pareilles, les escadrons, les bataillons, les batteries, en marche vers l'Alsace qui attendait, franchissaient les Vosges; dans le silence de cette nuit magnifique,

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

je croyais les entendre s'acheminant vers les petites villes où, dans le décor si familier que j'évoquais facilement, nos soldats allaient entrer le lendemain sous le soleil d'une radieuse journée et au milieu du délire des Alsaciens libérés : Dagsbourg en direction de Wasselone, Schirmeck en direction de Molsheim, Saales en direction de Schlestadt, Sainte-Marie en direction de Ribeauvillé, Munster en direction de Colmar. Ne jouissant pas du don d'ubiquité, — quel regret aujourd'hui! — je rejoignais, au delà de Saint-Amarin, à Bitschwiller, le grand chef qui demain entrerait à Mulhouse à la tête de ses troupes.

Le général Hirschauer est un Mulhousien. Et voilà encore qui donne l'impression que, dans cette merveilleuse chronique de la rentrée en Alsace-Lorraine, tout est à souhait : sur dix généraux d'armée, — exactement, — on a pu trouver un Mulhousien pour entrer à Mulhouse, Hirschauer, un Messin pour entrer à Metz, Mangin ; le gouverneur de Strasbourg sera un Alsacien, le gouverneur de Metz, un Lorrain ; le commandant du corps d'armée qui, le premier, entrera à Strasbourg, Vandenberg, sera de Phalsbourg ; le haut chef qui viendra à Neuf-Brisach aborder le Rhin, Herr, sera de Neuf-Brisach. Songeons, au regard de ce fait, que l'Allemagne n'a jamais pu obtenir de l'Alsace qu'une poignée d'officiers et un seul officier général : Scheuch.

Bref la France rentrant chez elle en Alsace, Hirschauer plus spécialement rentrait chez lui à Mulhouse. Hirschauer! Hier il commandait l'armée de Verdun, bien digne par les services rendus de succéder, en cet historique quartier général de Souilly, à un Pétain, à un Nivelle et à un Guillaumat, — série hors pair. Pétain est général en chef, Nivelle l'a été, Guillaumat commandait naguère, lui aussi en chef, l'armée d'Orient, mais je crois bien que, ce soir du 16, leur successeur Hirschauer n'échangerait point contre un commandement en chef la mission d'entrer le premier dans la première ville alsacienne recouvrée.

« Mon général, à quelle heure entrez-vous? — A midi. — Puis-je vous précéder? — Hum! En principe, non. En fait, oui, si vous voulez. » Je sentais fort bien l'énormité de la requête et, partant, apprécie à son prix la valeur du privilège : il ne tient plus qu'à moi d'entrer, premier officier, dans cette première ville alsacienne.

Dès 8 heures du matin, le 17, je roule, avec le camarade G... pris à Thann, vers Mulhouse. Dans quelques jours, il paraîtra banal de dire à un chauffeur : « A Mulhouse ! » Ce matin-là le mot, au moment même où je le crie, retentit à nos propres oreilles comme les sons entendus dans un rêve : « A Mulhouse ! »

Cette ville où je vais pour la première fois trouver l'Alsace libre, c'est la dernière, on se le rappelle, que j'aie, en 1914, laissée derrière moi asservie, celle que je quittais en me disant : « Quand et comment *les* retrouverai-je ? » Je les vais retrouver après ces quatre ans et demi : je ne suis plus le conférencier en frac qu'on fête discrètement et qui cherche, dans la salle où un millier d'Alsaciens l'écoutent, à ne point faire de « gaffe, » de nature à faire dissoudre le Cercle des Annales. Là où je crois rêver, — toujours, — c'est de me voir sous cet habit bleu, le baudrier de cuir en sautoir et le revolver au flanc, traversant les lignes françaises et allemandes bouleversées, et, par tout ce pays haché de tranchées, courant vers la cité qui attend la France. Avril 1914, novembre 1918. Ne me dites point que quatre ans et demi se sont écoulés : non, un siècle ; tout est autre : les choses et les gens. Un souvenir encore pendant que je roule : un cimetière de Woëvre, le 11 août 1914 ; je suis sergent de garde et tiens sous un œil sévère la route d'Étain ; un hussard, un beau hussard d'autrefois, dolman bleu de ciel et pantalon garance, passe au galop, l'estafette classique, et il nous crie : « Mulhouse est prise ! » Le soleil en parut plus chaud, le ciel plus bleu. Mulhouse prise deux fois, deux fois fut perdue en ces tragiques semaines d'août et parce que Mulhouse avait acclamé les soldats du général Pau, qui, hélas ! ne purent y rester, nulle ville n'a peut-être été soumise à plus dure loi de la part du tyran revenu. Aujourd'hui Mulhouse, qui, en 1914, a salué le soldat français ivre de ce premier assaut donné et qui si follement combattait, va contempler la grande armée victorieuse, sereine et solide, qui a reconquis l'Alsace dans les plaines de France.

Les lignes allemandes abandonnées : de grands entonnoirs déjà recouverts d'herbe, la trace de nos obus de 1914 et de 1915 ; des boyaux, des tranchées vides de troupes, mais où gisent paquets de cartouches et *bandes* de mitrailleuses ; des casques camou-

flés; un canon de tranchée laissé là; le long des routes, d'énormes masques de papier tressé, gris, triste et qui déjà pend en certains endroits; la route un peu rompue, hâtivement refaite. Et soudain le premier village : Lutterbach; des drapeaux aux chaumières, des bras levés, des chapeaux agités, des cris : « Vive les libérateurs ! » Nous crions : « Vive l'Alsace ! » Nous dépassons les carrioles où foisonnent les rubans tricolores. Tout ce monde court vers la ville où va se faire le miracle. Et soudain, par Dornach, nous entrons à Mulhouse. La voiture vient stopper devant l'Hôtel de Ville.

C'est un émerveillement. Puis-je dire que chaque maison a son drapeau? Non : la cité tout entière semble roulée dans un immense pavois tricolore; les rues paraissent, — tant les oriflammes couvrent les façades, — tendues de tricolore et, — tant les drapeaux saillent des fenêtres, — de tricolore plafonnées. De Dornach à l'Hôtel de Ville, une foule un peu éparse, incertaine, encore dans l'émoi du rêve incroyable : des chapeaux qui se lèvent sur notre passage, de larges sourires, des yeux qu'on essuie; mais les cris hésitants. Nous mettons pied à terre et la foule reflue vers nous, mais avec une sorte de respect simplement souriant, presque muet; les officiers allemands ne les ont point habitués à la pensée qu'on peut aborder familièrement un monsieur à galons. Et puis nos uniformes bleus peut-être déconcertent. Soudain un gamin se précipite et, se jetant sur moi, baise le pan de ma vareuse; un vieux à ruban vert et noir me dit : « Mon lieutenant, voulez-vous me permettre d'embrasser votre Légion d'honneur? » Nous avons les larmes aux yeux. Un gamin de huit ans portant dolman noir, pantalon garance et képi rouge vient nous offrir la main. Je le prends dans mes bras, le soulève au-dessus de la foule. Alors c'est fini : les relations sont établies, un immense cri de *Vive la France!* et nous voici assaillis, des cris, des rires, des larmes, la débâcle de tous les sentiments doux et forts, l'écluse levée devant un torrent d'amour. Ah ! la belle heure! l'heure merveilleuse !

Mulhouse nous attendait dans la frénésie d'un amour que surexcitait la reconnaissance. Ayant déjà connu deux fois, en 1914, les horreurs des combats, la cité était, par surcroît, depuis quatre ans, prise dans le front allemand. Et déjà son cœur battait de gratitude parce que, — le mot me fut dit cent fois, — « les

Français n'avaient point envoyé un obus sur la ville. » Dans les heures dernières cependant, elle s'était crue perdue. A tort, l'Allemand affirmait que les Français allaient attaquer sur ce front, et déjà ordre était donné d'évacuer la population; c'était, en attendant le combat destructeur qui peut-être ne laisserait subsister que des ruines, la ville abandonnée, livrée à la soldatesque allemande. « Nous ne vous aurions même pas vus *les* rosser, » me disait un vétéran.

Et soudain la ville sauvée, intacte en son opulence, avait vu sans combats le Boche s'éloigner, allait voir le Français arriver. Je ne résiste pas à produire ici la lettre d'un Mulhousien qu'on a bien voulu me communiquer : elle explique l'accueil que tout à l'heure la cité fera aux libérateurs; elle est du 16, veille de l'*entrée :* « Vous dire quels sentiments nous animent en ce moment est totalement impossible. On respire, on rit, on pleure, on se serre la main, on voudrait embrasser tout le monde, on est agité. En un mot, on vit, on revit. Et le cœur déborde de reconnaissance, car, nous, surtout à Mulhouse, à dix kilomètres du front, pris souvent entre deux feux, nous vivons encore. A peine avait-on appris, vers quatre heures de l'après-midi, que l'armistice était signé que déjà, en ville, la foule parcourait les rues. *En un clin d'œil, tout le monde arbora le drapeau tricolore* (le 11 !). *On criait :* « *Vive la France! On reparlait français. Quel réveil! Et tout cela au nez des Boches!* Dans la soirée, plus un sergent de ville, plus un officier, mais des cris de joie, une agitation sans pareille. Je ne vous parle pas des affiches, des caricatures, des étalages séditieux... Tout est aux trois couleurs. Qu'on vienne un peu voir maintenant s'il faut un plébiscite! Presque tous les soldats (allemands) arborent des cocardes françaises, on arrache de force les épaulettes aux officiers, on se bouscule, on s'agite, on chante. Presque chaque famille avait son drapeau tout prêt et jamais la ville n'aura été aussi pavoisée que pour l'arrivée de nos chers *pioupious*. Les gens, faute de mieux, teignent des draps de lit, des taies d'oreillers, des housses, des nappes, tout ce qui est étoffe. On improvise des costumes d'Alsaciennes pour recevoir nos amis. » C'est dans cette ville surchauffée que nous venions de mettre pied à terre, et l'on pense si cela alla vite !

A l'église, la messe finit; à la sortie, nous sommes entourés : les grands *papillons* noirs à cocardes des femmes et l'accorte

tenue d'Alsace, les uniformes des petits hommes repris aux vieilles *panoplies* d'étrennes, les rubans tricolores à toutes les poitrines, les flots tricolores à tous les chapeaux font de cette sortie de messe quelque chose de charmant, et pour nous, en cette toute première heure, de vraiment incroyable. Là, comme devant la mairie, un moment d'effarement dans la foule : « Mais ce sont des officiers français! » Déjà nous ne sommes plus les seuls : pendant la messe, une dizaine d'officiers de l'état-major Hirschauer sont arrivés en ville. On nous interroge : « A quelle heure arrive le général? — A midi! » et j'ajoute : « Heure française! » — « C'est vrai, s'écrie un *papillon*, l'air fort animé, c'est vrai aussi, on a oublié l'horloge (et la jeune fille montre le clocher), c'est honteux d'avoir cette *sale heure de Berlin!* » Encore une joie : avoir d'un mot fait changer « la sale heure de Berlin; » le cadran qui marquait dix heures ne va plus en marquer que neuf et, dans son exaltation, un autre *papillon* crie : « On aura été Français une heure plus tôt! »

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, la foule grossissait : sur le perron, quelques officiers s'entretenaient avec les conseillers; nous entrons dans le vestibule; deux prêtres y pénètrent comme portés par des ailes, la figure extasiée; on s'embrasse. L'un d'eux est le curé de Saint-Joseph, l'historien de Winterer, l'abbé Cetty, qui tout à l'heure va tomber mort, succombant à la joie qui en effet rayonne, dans l'expression exacte du mot, de tout son être. Ils sont d'ailleurs tous deux dans un tel état que déjà tout dépasse mon attente.

« Allons au-devant du général! » Il entrait par Dornach à la tête de la 168e division (général Manivielle), ou plutôt quelques-unes de ses troupes : un escadron de cavalerie, une compagnie du génie, le 344e de ligne, des batteries.

Il était, cet Alsacien, à cette heure, un privilégié parmi les privilégiés. Le premier de tous ses frères d'armes de la grande guerre, il faisait rentrer la France en Alsace. Il faut se le figurer, ce général Hirschauer, droit sur son cheval, figure de l'Est, forte carrure, puissante tête, et dans la face aux larges méplats où la forte moustache met une note énergique de plus, le regard fin, pénétrant, facilement railleur; mais émerveillé, stupéfait en dépit de son attente, manifestement bouleversé, il cheminait déjà sur les fleurs semant le sol,

digne, grave, pâle, dans la tenue maintenant insolite des généraux d'avant-guerre : le dolman noir et la culotte rouge. Car Mulhouse s'étant parée pour lui, il s'était paré pour elle, et sachant que la ville attendait « les pantalons rouges, » voulait qu'elle en vît au moins un. Près de lui, tout en bleu pâle au contraire, tenue de campagne, droit, mince, élégant, le général de Mitry, commandant l'armée des Vosges, dont le sourire faisait tourner la tête à plus d'une accorte Alsacienne. Derrière eux l'État-Major suivait, dominant une mer démontée.

J'eusse dû m'attendre à tout. Et cependant je restais autant qu'un autre effaré, et d'ailleurs transporté. Dès le faubourg où s'était portée la foule, l'ovation prenait telles proportions qu'elle dépassait l'attente même de ceux qui s'y livraient. Après le faubourg, elle s'enflait encore, devenait surhumaine. Rien de ce que j'allais voir par la suite, — et Dieu sait... — ne devait effacer cette impression d'ivresse que me donnait le délire de cette première captive dont les fers tombaient devant nous. Acclamations formidables, baisers des deux mains envoyés, les yeux en larmes, le rire aux lèvres, les fronts illuminés, — littéralement illuminés, — par la joie, un courant entre les âmes, des effluves grisants, tout pour la satisfaction de l'œil et du cœur, bientôt les embrassades, des bouquets présentés, et, des fenêtres, une telle pluie de fleurs que c'est miracle en cette mauvaise saison. Ce restera pour moi la caractéristique de l'entrée à Mulhouse : les fleurs, les milliers de chrysanthèmes blancs, roses, de marguerites d'automne rouges, mauves, blanches, pétales légers et satinés qui volent comme les cœurs et bientôt s'étalent où sont les cœurs : sur la poitrine des braves. C'était, après la rue du Sauvage, beau spectacle que ce cortège tout fleuri, sous ce ciel éclatant, azur vif et soleil d'or, et la voûte des drapeaux frissonnants, entre les murs amoureusement tendus, dans la pluie continue des baisers et des fleurs, les cris, les chants, les *Marseillaises* coupées par les cris, les cris mal étouffés par les *Marseillaises*, et cette acclamation unique, grondante, presque terrible d'amour : « Vive! vive! vive! vive la France! Vive, vive, vive! » Ah! *elle vivra*, soyez-en sûrs, Alsaciens, mes frères, elle vivra de longs siècles, car une nation ne meurt pas quand elle a pu vivre un demi-siècle, à ce point aimée, dans les cœurs qui lui avaient été arrachés.

« Vive ! vive ! vive la France ! » On ne se blasait point. En vain nos troupes essaient-elles de garder quelque impassibilité. Dans les rangs peu à peu les yeux se mouillent, les bouches sourient. Plus un fusil bientôt qui n'ait son bouquet, pas un sabre dont la garde n'ait sa gerbe, pas une poitrine sans quelques fleurs ; certaines en sont cuirassées. Par les rues larges de la grande cité, le général Hirschauer continuait à s'avancer, saluant avec une gravité émue, les yeux parfois brillants de larmes. Au vol, j'entendais : « Quel beau général ! Ça, c'est un vrai chef français ! Tu as vu comme il a souri en passant ! — Et l'autre, le bleu, qui est-ce ? — *Qu'est-ce que ça fait? C'est des Français.* »

Vous avez raison, Lisel, Suzel ou Katel, vous avez raison ! Qu'Hirschauer et Mitry aient bravement combattu, que la France connaisse leurs noms et sache leurs exploits, peu importe ici : avec eux, c'est la France qui entre et qu'on fête ! « C'est des Français. »

Le général a arrêté son cheval : les vétérans, vieilles barbiches d'autrefois et moustaches blanches, l'essaim des Alsaciennes à papillon, — des milliers, — les tout jeunes gens des sociétés sportives, le conseil municipal aux écharpes tricolores, se massent autour de lui : le défilé commence.

Ah ! quel défilé ! A Metz, à Strasbourg, à Colmar, quand les très grands chefs entreront, du 19 au 25, on aura eu le temps de se préparer, les troupes auront parfois rafraîchi la tenue, raccommodé les capotes, fourbi les casques. Mais ces hommes qui défilent ici, à peine sortent-ils des combats et ils ont fait de rudes marches pour gagner l'Alsace. Ils sont hâves, la figure fatiguée des dernières luttes et ces capotes, usées, lavées par les pluies, rongées par les boues, évoquent ces autres grands soldats d'une autre grande époque qu'a chantés Béranger :

Ces habits bleus par la victoire usés...

Oui, c'est bien *le Poilu :* le casque encore bossué, les habits élimés, un régiment réduit à quelques compagnies, une compagnie de soixante hommes, le *corps* sortant de la fournaise d'hier comme le drapeau qui le domine, — déchiqueté et pâli, — d'autant plus superbe, d'autant plus acclamé. Et sur tous ces habits bleus, des fleurs, des fleurs, des fleurs ! Le Général qui regarde passer ces braves, émerge des fleurs. Soudain une petite

Alsacienne, rompant les barrières, — qui leur peut résister? — en apporte un nouveau tribut. Il faut voir le mâle soldat se pencher, empoigner la jolie petite sous les bras, la hisser sur sa selle d'où l'enfant regarde, dix bonnes minutes, passer les poilus, et les cris de joie de la foule. Ce fut un moment unique, le geste résumait la journée : la France reprenait l'Alsace. Est-ce, en cette minute, le grand soldat ou la petite fille que, du sabre haut levé, puis largement abaissé, cet officier qui passe salue, droit sur sa selle et la figure en feu?

Longtemps on parlera d'Hirschauer à Mulhouse : soldat magnifique qui entra, si beau de dignité sans raideur, comprimant ses larmes parce qu'il était « le chef, » et cheminant, redressé par son émotion même, dans les effluves d'amour Par surcroît, il se fit tribun quand, de l'estrade où l'adjoint au maire venait de le saluer au nom de la vieille république de Mulhouse, il eut l'heureuse pensée de répondre non aux notables de l'estrade, mais à la foule entière se pressant sur la place. Sa forte voix portait, jusqu'aux extrémités de ce Forum alsacien, de fortes paroles fortement pensées.

Qui dira la soirée de Mulhouse? Le volcan s'est ouvert; la lave qui a jailli par une bouche unique, maintenant se répand dans la cité. Les soldats qui se « disloquent » sont assaillis, embrassés, portés. Les citoyens s'embrassent entre eux. Ce 17 au soir, y a-t-il de par le monde un seul lieu où règne plus de joie? « Vous ne pouvez imaginer, écrit le lendemain une Alsacienne, ce qu'a été l'entrée à Mulhouse, de vos admirables soldats; on les couvrait de fleurs, on les embrassait; les enfants s'accrochaient à eux, ne voulant plus les quitter. Cette victoire si complète enchante l'âme, le bonheur guérit tous les maux. »

La nuit enveloppait la cité lorsque je la quittai. De toutes les visions qu'elle m'avait données, j'en gardais une très présente : pendant ce défilé, un brave homme, près de moi, saisi par l'extase, ouvrait les bras, à chaque compagnie qui devant lui passait, et, sans souci du beau chapeau de soie qui roulait dans la poussière, il répétait avec un sourire d'illuminé sur sa face congestionnée : « *Voilà les Poilus! Oh! les Poilus!* » Jamais le culte à nos héros anonymes ne m'avait paru revêtir forme si parfaite d'admiration.

Dans la banlieue de Mulhouse, je rencontrai de grands fourgons qui montaient vers la ville : c'était le « ravitaillement. » La

France, qui apportait la Liberté, apportait aussi la pure farine blanche. Le règne du pain noir finissait et cela aussi faisait image.

Entre Mulhouse et Thann, soudain la nuit s'éclaira de grandes lueurs : les gamins mettaient le feu aux *masques* de papier tressé, séchés par trois années d'usage et qui, tout le long des routes, flambaient magnifiquement. C'était le bouquet du feu d'artifice : Mulhouse apparaissait au loin comme enveloppée d'une auréole de feu.

LA DESCENTE DES VOSGES

Au moment où, dans un délire de joie, Mulhouse accueillait Hirschauer, nos troupes, sous un gai soleil, descendaient des Vosges vers l'Alsace par les routes en lacets. On les vit entrer au commencement de l'après-midi à Dagsbourg, Schirmeck, Saales, Sainte-Marie-aux-Mines, Munster; déjà quelques éléments avancés se montraient aux portes de Schlestadt. Le 18, les Français franchissaient le col de Saverne; les avant-gardes s'installaient à Wasselone, et le général Messimy faisait à Colmar une entrée que, j'y reviendrai, l'émotion publique transformait en triomphe. Cependant, toutes les charmantes petites villes alsaciennes de la région : Marmoutiers, Wasselone, Molsheim, Obernai, Barr, Ribeauvillé, et jusqu'aux plus petits villages, faisaient fête à nos troupes.

En ces deux premiers jours, ce fut dans les Vosges alsaciennes un bruissement d'armes, — et un bruissement de baisers. J'ai dit quelle était la tension des esprits et des cœurs en cette *vigile* du 16 où, le cœur battant, la région attendait les libérateurs. Pas de partie de l'Alsace restée plus ardemment française; les habitants de Schirmeck ou de Sainte-Marie, tout voisins de Saint-Dié, sont des petits-fils de Lorrains, mais à Ribeauvillé ou à Saverne les Alsaciens ne sont pas des Français moins chauds. Durant de longues années de servitude, le voisinage de la France les a en quelque sorte tous étayés. « Le petit joue au soldat, » me disait, en 1900, un hôtelier de Sainte-Marie, tandis que le gamin défilait seul, pour son plaisir, un clairon aux lèvres, devant un général imaginaire. « Il a donc vu des soldats! Vous n'avez cependant pas de garnison? — Pensez-vous, monsieur, se récriait le père, pensez-vous qu'il irait imiter

des soldats allemands? Non, mais je le mène, tous les 14 juillet, à Saint-Dié, où il voit défiler les chasseurs. Fritz, ajoutait-il, montre à ce monsieur comme tu sais la *Sidi-Brahim.* » Il disait : *Siti Prahim*, mais ce n'en était que plus à mon gré. Depuis cinq ans, on n'allait plus aux 14 juillet de Saint-Dié. On n'irait plus maintenant : le 14 juillet se ferait, en 1919, en 1920, longtemps, toujours, chez soi et on n'aurait plus à passer la frontière, sous l'œil irrité du gendarme prussien, pour aller voir défiler les chasseurs à pied.

Des récits, des lettres et de rapides visions m'ont permis de vivre l'émoi de ces heures. La route débouche presque du col vers la petite ville : la route rose des Vosges qui semble une écharpe tendre jetée à travers la sombre forêt de sapins; c'est par là qu'*ils* vont arriver. Depuis la veille, tous les drapeaux sont aux fenêtres, les sapins plantés le long de la grand'rue reliés par les guirlandes tricolores; ces demoiselles ont préparé leurs costumes, — vieux ou neufs, complets ou incomplets, transmis depuis des générations, ou improvisés avec les doublures des rideaux; — les vétérans ont une belle chemise blanche bien empesée, se sont fait *repasser* une cravate blanche, ont essayé de donner un lustre nouveau à leur *gibus* et leur redingote porte à la boutonnière un ample nœud vert et noir de 1870; le maire bon Alsacien, a retrouvé la « sous-ventrière » tricolore. On n'a pas partout les fleurs de Mulhouse; on en a fabriqué d'artificielles, en étamine, en soie, en papier, des bouquets tricolores. On fait fête à M. le Curé qu'on revoit en soutane. On fait fête à M. X..., à M. Y..., enlevés par les Boches, mis en forteresse et rentrés de la veille, comme M. Simonin de Schirmeck à qui ses quatre ans et plus de prison et d'exil font une auréole. Tout le monde est sous les armes : « Est-ce pour aujourd'hui? Fritz, va voir s'*ils* viennent. » Fritz, qui a arboré un superbe costume de zouave d'avant 1870, cadeau qui fut fait à son père vers 1880, trotte aussitôt et disparaît au tournant. On ne le reverra plus tout à l'heure qu'à la main d'un magnifique tambour-major. Mais déjà des gens accourent des hameaux de la montagne, criant : « *Ils* arrivent! *ils* arrivent! » Et voici les *Hansi* d'avant-guerre tenus pour fabuleux par les gens de peu de foi, ces *rêves* colorés qui enchantaient nos yeux et faisaient hausser les épaules aux sceptiques, aux pessimistes, il y a seulement six mois, oui, voici les *visions* de Hansi qui

tout entières prennent corps. Les arcs de triomphe qui portent : « *Vivent les libérateurs! Vivent les vainqueurs! Salut à nos frères! Salut aux héros de la Liberté! Vive l'Armée française! Vive la France!* » se dressent à l'entrée des cités. La foule impatiente se porte bien au delà. Et voici qu'au dernier tournant de la route rose, on voit déboucher une fanfare : les clairons sonnent, les tambours roulent, les cuivres éclatent : *Marche de Sambre-et-Meuse*, *Sidi-Brahim*, ou simplement *Casquette du père Bugeaud*, la plus aimée peut-être. Ah! cette minute! longtemps, de génération en génération, on s'en transmettra le souvenir.

Qu'importe la troupe, qu'importe l'arme ou le numéro, qu'importe que ce soit une division précédée d'un général aux feuilles de chêne ou un bataillon ayant à sa tête un jeune commandant? Comme on disait à Mulhouse : « Qu'est-ce que ça fait? C'est les Français! » Le chef, à cheval, jeune ou vieux, s'avance raidi par l'émotion même, droit sur son cheval, car il est l'homme qui, à cet instant, — tout comme demain à Metz le général en chef, — s'appelle, quel que soit son grade, tout simplement : *la France*. Devant lui, la musique joue l'hymne national ou la marche favorite du régiment. L'arc de triomphe se dresse. A Schirmeck, j'ai lu une inscription touchante : « *Chers libérateurs, soyez les bienvenus!* » Il y a des larmes de tendresse dans ce feuillage tressé. Le maire s'avance, son écharpe tricolore largement étalée, flanqué du curé, le *rabat* reconquis au vent; ou bien, dans certains villages, le clergé a revêtu ses ornements, et les bannières religieuses se mêlent aux oriflammes des sociétés civiles; car elles sont toutes là, des pompiers, réarborant le haut casque datant de Louis-Philippe aux jeunes *boys-scouts*, de la fanfare municipale aux vétérans de 70.

On ne respire plus : le maire, le curé haranguent avec les yeux brouillés de larmes; ils ne font que commenter le salut de l'arc de triomphe : « Chers libérateurs, soyez les bienvenus! » Parfois le notable qui harangue, maire, adjoint, curé ou simple particulier, est sorti des geôles allemandes depuis quarante-huit heures : on pense s'il se sent deux fois « libéré » par notre victoire et s'il a le droit de parler « des fers » que l'Allemand a mis aux mains de l'Alsace. Le soldat, du haut de son cheval, répond en quelques mots; alors, rougissantes, Liesel, Katel, Suzel s'avancent : c'est à qui donnera la première son bouquet. Qu'il soit vieux ou jeune, commandant de corps

d'armée ou chef de bataillon, l'officier est remué de la même émotion, car le général se sentant rajeuni au contact de ces jolis minois, le jeune commandant se reprocherait, en revanche, de n'être point quasi paternel; il y a dans les baisers donnés ou pris une galanterie de jeune chevalier avec un sentiment de bienveillante protection, naturel chez le « libérateur. » Défilé des troupes, — petites ou grandes, — acclamations; toujours cette stridente et inapaisable clameur : « Vive, vive, vive la France! » On les trouve « superbes, » nos poilus. Et « comme ils marchent légèrement! » Ce ne sont point ces balourds d'Allemands qui faisaient trembler le sol sous leurs lourdes bottes. Cette perpétuelle comparaison achève d'exalter les cœurs : « *Enfin*, s'écrie naïvement un petit *papillon*, *enfin! on va pouvoir aimer les soldats!* » Vin d'honneur à la mairie, discours encore, toasts : les vétérans embrassent le chef de guerre : « Quelles campagnes avez-vous faites? demande celui-ci. — Mexique, Armée des Vosges en 1870. — Tenez, mon général, en voici un qui a *fait* l'Italie. » Le vieux étale en effet trois médailles. Encore des *papillons :* cette petite robe rouge brûle d'être embrassée, puisque la petite robe verte l'a été; le chef embrasse : « Vous êtes contente d'être Française? — Oh! monsieur le général! » Et une paire d'yeux brillent comme des escarboucles. « Vous avez commandé le soleil pour nous recevoir. — Oh! monsieur le général, il fait toujours beau (c'est le proverbe alsacien aimablement rappelé) quand les anges passent. » Nos hommes ne demandent qu'à jouer le rôle d'archanges, et même d'archanges valseurs : et le soir, après une retraite aux flambeaux, il y a bal; on danse partout : à la petite place enrubannée, à la salle de la mairie, dans les auberges papillons noirs ou chamarrés et vareuses bleu horizon; je sais un bourg où le curé, connu pour être à l'ordinaire « féroce » pour le bal, ses pompes et ses œuvres, s'en allait par la foule en frappant dans ses mains et criant, me rapporte-t-on : « Allez, jeunesses, allez, dansez, dansez! » — « C'est tout juste, si sa soutane troussée, notre bon curé n'esquissait pas un entre-chat, » me dit une bonne paroissienne. Et elle ajoute en baissant les yeux (c'est une personne mûre) : « Je dansais bien, moi. »

On ne dormit point ces nuits-là. Les troupes parfois ne faisaient que passer, poussaient plus avant; mais d'autres

allaient venir : des *chacals* après des *vitriers*, des *biffins* après des *cuirs*, des *turcos* après des *artiflots*. Et comme l'ivresse s'augmentait de leur « gentillesse, » on voulait faire toujours mieux : « Dansez, dansez, jeunesses ! »

Parfois on va bien avant du bourg, — tant on est pressé de prendre contact, — au-devant de la troupe. « *Ils viennent* de Mutzig, » ont crié des personnes arrivant en carriole à Molsheim : vite la charmante petite ville, — vrai décor pour l'Opéra, avec ses places pittoresques et ses grosses portes gothiques, — est en émoi : un cortège se forme devant l'exquis hôtel de ville, court au-devant du 47e de ligne : le capitaine qui commande l'avant-garde est porté en triomphe; le maire, M. Jehl, le reçoit à la mairie tout comme s'il s'agissait du maréchal Foch. Le régiment entre. Quel beau bal, ce 18 ! Et le 20, on recommencera pour le général Desvoyes qui sera reçu bannières déployées par le maire et le « recteur, » l'abbé Metz, qui bénit le Dieu des armées et les armées de Dieu. Le cortège s'arrêtera au monument élevé aux soldats et, de là, à l'église; puis, — toujours, — bals partout. Lorsque j'arrivai quelques heures après, la ville continuait à danser : les musiques parcouraient les rues. Pavoisé, Molsheim semblait l'heureuse invention d'un peintre de génie : ah ! le joli décor pour une fête pittoresque et le joli cadre à cette féerie !

A Sainte-Marie, — que ces barbares appelaient *Markirsch*, — les soldats n'en reviennent point de la fête. « Hier, à la tombée de la nuit, note l'un d'eux, nous sommes entrés musique en tête et en grand tralala. Je ne puis décrire la réception qui nous a été faite par cette population, qui a tant souffert de l'occupation de ces barbares. Je n'ai jamais vu une ville aussi pavoisée. On se demandait comment ces gens avaient pu confectionner tant de drapeaux tricolores de toutes les formes et tant de guirlandes. Inutile de te dire que les *poilus* avaient plusieurs bouquets au bout du fusil et à la boutonnière. Ces gens-là nous sautaient au cou et si on leur donnait du pain, ils pleuraient toutes leurs larmes. » A Barr, musique de la ville, pompiers, les jeunes filles habillées en Alsaciennes nous attendaient. Le colonel a été obligé de descendre de cheval. Nous étions enlevés. Jamais je n'ai assisté à pareille fête. Malgré que nous étions fatigués, tu penses si on marchait. » Parfois, il n'est pas besoin d'atteindre une petite ville pour être « *reçu*. » « Nous avons été reçus à

bras ouverts; depuis la frontière (col du Bonhomme) jusqu'à Kaisersberg, ce n'a été que fêtes. Tout le monde nous donnait des fleurs, du pinard, — et les demoiselles sautaient même au cou des poilus. » A la Poutroye; — qu'absurdement le Boche a baptisé *Schnierlach*, — on montre bien qu'on est des gens de la Poutroye et non de *Schnierlach*. « Là ce fut l'apothéose ; c'était magnifique : une décoration superbe, pleine de feuillages de sapins, de verdure, lampions et drapeaux français. Un arc de triomphe avec cette inscription : *Porte de l'Alsace*. Nous traversons la ville musique en tête d'un pas allongé, malgré les 35 kilomètres que nous venions de faire depuis le matin. La foule était ivre de joie. »

A Andlau, l'avant-veille occupé par des Hongrois (cette guerre a eu de ces surprises) et qui, la veille, avait vu passer des Allemands en déroute et criant : « Les Français nous suivent de près, » il y avait eu doute : « Les Français passeraient-ils en ce petit endroit? » Il en arriva tout un régiment : l'ivresse était telle que les jeunes filles dansaient devant les chevaux; des vieillards pleuraient : « On peut mourir! » Le soir il y eut bal. « J'ai dansé, me racontait une aimable vieille demoiselle. Cela ne m'était pas arrivé depuis bien trente ans. J'avais été invitée par un vieux capitaine qu'on appelait « le Papa » dans le régiment. Et les jeunes filles du pays me criaient : « Eh! quoi, mademoiselle, vous dansez! » et à mon cavalier les jeunes officiers disaient : « Comment, le Papa, on danse! » Qui ne dansait pas ces soirs d'ivresse des 17, 18, 19 entre les Vosges et l'Ill? On dansait, Alsaciennes et poilus enlacés, dans la vallée de la Bruche comme dans celle de la Liepvrette, aux bords de la Fecht comme aux bords de la Zorn. Et déjà, le 18, nos soldats atteignaient le Rhin, à l'Est de Mulhouse, le 414e ayant le privilège de venir, premiers soldats de France, s'arrêter au Nord d'Huningue devant le grand fleuve remis « en notre verre. »

Cependant, le 19, le général Gérard, commandant la 8e armée, faisait une entrée solennelle, — tout le pays de Sarrebourg et Phalsbourg étant, nous le verrons, occupé de la veille, — à Saverne. L'hommage était bien dû à la ville d'où, en 1913, était parti le cri de révolte qui avait ému l'Europe. « *Aux héros de la liberté, ceux qui ont souffert pour elle*, criait un arc de triomphe, et, pour qu'on ne s'y trompât point : « *Affaire de Saverne. Novembre 1913. Entrée des Français à Saverne.*

Novembre 1918. » Aucune ville peut-être plus ornée : les rues transformées en avenues de sapins enrubannés, et, le soir, illuminées, — un gigantesque arbre de Noël dressé au seuil de l'Alsace. Le général français arrêta son cheval devant le palais princier des Rohan, cette caserne où le petit *ober-lieutenant* avait proféré l'outrage. — Et c'est là que défila la troupe de la Revanche.

Ainsi, de Saverne, à Guebwiller, les Vosges ainsi que leurs contreforts étaient en deux jours redevenus français. Les morts de l'Hartmannswillerkopf et du Linge étaient vengés. La montagne de Sainte-Odile dressait sa masse sombre au-dessus de la plaine où déjà bataillons, escadrons et batteries s'acheminaient vers Marckolsheim, Strasbourg et Haguenau. Sur le sommet du célèbre sanctuaire un drapeau tricolore flottait sur le ciel admirablement bleu, miraculeusement bleu pour ces jours de fin de novembre ; mais tout était miracle.

LA VIGILE DE METZ

Le quartier général de Mangin, ce 18 au soir où j'étais de retour de Mulhouse par les Vosges en fête, offrait le plus émouvant aspect. On se préparait à entrer à Metz le lendemain, et tel était le caractère qu'on pressentait à cette entrée en cette ville religieuse et comme sacrée, tels étaient les sentiments qui, d'avance, se donnaient licence dans nos cœurs, que l'on s'y préparait comme à un sacrement. « Ne vous croyez-vous pas, disais-je à un ami rencontré là, ne vous croyez-vous pas à la veille de quelqu'une de ces fêtes de l'âme que nous avons connues, — un catholique dirait la veille d'une première communion ? »

Les nouvelles qui venaient des premiers villages, bourgs et cités de Lorraine occupés, nous faisaient en effet pressentir facilement l'esprit dans lequel la grande ville lorraine nous allait accueillir. A Jouy-aux-Arches, — banlieue de Metz, — le 140e avait été, le 17, reçu avec une émotion profonde par un des incarcérés d'Ehrenbreistein, M. Jules Antoine; les soldats, abordés sur le mode sentimental par les petites Lorraines, en restaient pénétrés : quelques jours après, un de ces soldats à qui l'on demandera « s'il veut bien donner la cocarde tricolore qu'il porte, » répondra avec émotion : « Je ne la donnerais pas pour un sac d'or : je la garde comme souvenir, car c'est d'une

petite Française de Jouy-aux-Arches. » De Luppy, où le général Caron va entrer, on écrira : « Pour un court moment, les battements du cœur sont suspendus. Sont-ce vraiment les Français? — Oui, oui, les voilà! » A Châtel-Saint-Germain, le maire et le curé ont présenté au colonel, entre autres gens, « les parents en deuil à qui il a adressé de bien bonnes paroles » qui ont fait verser des larmes. A Ancy-sur-Moselle, entre Arnaville et Metz, on avait produit un drapeau tricolore d'avant 1870 portant encore l'aigle impériale, et on l'avait processionnellement porté dans les bras du Sacré-Cœur. Partout le curé, qui souvent sortait de prison, avait été aux côtés du maire pour accueillir les chefs militaires.

A Château-Salins, la fête offerte à l'admirable division du Maroc devait rester l'une des plus touchantes de toute la province. Le général Daugan avait dit à ses soldats : « Vos drapeaux et vos fanions flotteront et salueront bien bas des Lorrains qui depuis près de cinquante ans pleurent en silence sous l'oppression de leurs lourds vainqueurs et appellent de tout leur cœur la France chérie. » Le 17, à huit heures, la division, en marche depuis l'aube, avait vu soudain, dans la brume du matin, flotter des bannières qui venaient au-devant d'elle. Les soldats avaient été accueillis au milieu d'un tel frémissement, partant si évidemment du plus profond de l'être que, disait-on, le soldat sans peur qu'est Daugan, n'avait pu se défendre contre les larmes. La Légion étrangère, ayant à sa tête le colonel Rollet, ayant défilé superbement, les notables, s'avançant en une attitude religieuse, avaient demandé au général la permission d'embrasser ce drapeau qui, depuis 1914, avait été de toutes les grandes batailles.

A Morhange, un officier (qui m'a communiqué ses notes) arrivant le 17, le premier, avec quelques camarades, produit une sensation telle que lui-même en reste le cœur étreint : conduits chez le maire comme des envoyés du ciel, nos officiers marchent « entourés de gens qui rient, qui pleurent, qui touchent leurs vêtements comme des reliques; » chez le maire, on boit à la France, on chante la *Marseillaise*, « une Marseillaise coupée de sanglots, plus sublime que toutes celles entendues jusqu'ici; les larmes coulent, de ces larmes qui ne sortent pas seulement des yeux, mais qui débordent du cœur brisé de joie. » Un vieux combattant de 70, parmi les gens qui

affluent, dit d'une voix grave : « J'avais demandé à Dieu de ne pas me prendre avant ce jour : voilà quarante-huit ans que je l'attends. » L'adjoint revient avec la vieille écharpe tricolore de son père, maire en 1870. Le curé-doyen accourt, ayant, — fait sans précédent, — abandonné les vêpres à son vicaire : il veut que les officiers fassent à son presbytère l'honneur d'une visite; un peu plus, il admettrait qu'en y entrant ils vont sanctifier l'église. Un soldat, qui a été d'une des entrées de Lorraine, écrit : « Après la présentation du drapeau, toutes les femmes présentes sont venus l'embrasser. C'était émotionnant. » On allait voir, à Saint-Avold, la musique militaire accompagner les vêpres chantées par l'aumônier de la division, évêque de Gap, Mgr de Llobet, car si en Alsace des curés excitent les jeunes ouailles à la danse « pour la France, » en Lorraine, des curés donnent aux entrées le caractère que pouvaient donner à celles des Croisés en Terre Sainte les moines délivrés du joug des Infidèles. A Sarrebourg, la messe du *Requiem* sera chantée par la maîtrise du corps d'armée; à Thionville, on sera reçu par le vénérable abbé Wagner, déporté pour avoir refusé de faire un sermon aux prières publiques ordonnées par l'évêque pour le triomphe de l'Allemagne. Réellement, dans ces journées de novembre, régnait en Lorraine une atmosphère prodigieuse. Les Tancrède ou les Rodrigue, ayant terrassé le Maure, devaient être ainsi reçus au seuil des sanctuaires délivrés.

On savait, d'autre part, qu'à Metz même courait une émotion intense. Le 17 au matin, le Conseil municipal réuni au sein d'une nombreuse assistance avait entendu M. Iung, député à l'ancien Landtag, qui, arrivant de Strasbourg, avait donné la note. En cette ville de Metz où le baron de Gemingen continuait, au nom de l'empereur d'Allemagne, ses fonctions préfectorales, M. Iung put s'écrier en pleine mairie qu'il fallait faire aux soldats de France « une entrée digne de notre mère patrie la France. » M. Guenser, élu président, fit éclater la joie d'un vieux cœur français longtemps oppressé. « Réjouissons-nous de cette réunion où, pour la première fois, il nous est permis de nous servir de notre langue maternelle et de nous entretenir fraternellement. Ouvrons cette séance en criant : Vive la France! Vive l'armée française! » Des acclamations lui répondirent. Il reprit : « Mesdames, messieurs,

levez-vous en souvenir de ceux qui sont morts pour nous libérer. Ce souvenir sera éternel. *A eux nos prières!* » Et, suivant la teneur du procès-verbal, l'assemblée « *se leva dans un silence religieux.* »

C'était là ce qu'on appelle souvent la « froide Lorraine. » « On nous juge, a écrit Barrès, sur la discrétion de notre cœur. » Et ailleurs : « Ces gens de Metz sont de vieux civilisés, modérés, nuancés, jaloux de cacher leurs puissances d'enthousiasme. » Ils ne les cachaient plus, mais elles se traduisaient suivant le mode grave et je dirai pieux. « Lorsque les Juifs, au retour de Babylone, virent poindre à l'horizon les hauteurs de Sion, écrira le *Messin* pour expliquer aux Français le caractère de la réception, ils éclatèrent en sanglots et s'agenouillèrent. Nous aussi nous avons voulu fléchir le genou devant les soldats de France. Ne pouvant le faire, nous pleurons. » Dans la tour de la cathédrale, le « grand moûtier de Lorraine, » la *Mute* dont l'airain porte : « *J'annonce la Justice,* » frémissait : jamais pareille occasion ne lui serait offerte, pareille fête servie. Les officiers, qui le 17, le 18, vinrent à Metz s'entendre avec la municipalité, virent qu'après le drapeau impérial et féodal d'Allemagne, le drapeau rouge avait été abattu. Mais dans la cathédrale, des gens agenouillés ornaient de fleurs le tombeau de Mgr Dupont des Loges ; des prières d'actions de grâces montaient vers les ogives de l'admirable nef comme un encens. Et soudain, — fait incroyable en cette ville « discrète, » il sembla que les pavés se soulevaient ; c'était le 18 au soir; les trois Hohenzollern de bronze, Guillaume Ier, Frédéric III et le « vainqueur de Metz, » le prince Frédéric-Charles qui, de leur lourd poids opprimaient encore le sol, — et les cœurs, — roulèrent en bas de leurs piédestaux. La « discrète » ville mettait en pratique le « *Deposuit potentes de sede* » et aidait Dieu à « déposer les puissants. » Le Guillaume II qui, au fronton de la cathédrale, en vain se dissimulait sous le manteau du prophète Daniel, était enchaîné et cloué comme au pilori, sous la pancarte désormais célèbre : « *Sic transit gloria mundi.* »

Au quartier général de Champigneulle, on était pénétré d'une sorte de respect : chacun avait conscience de la valeur du geste qui s'allait faire; on se rappelait cette journée du 20 octobre 1870, où le maréchal Bazaine livrait la ville, où les

régiments signant des protestations et criant qu'ils se voulaient battre, des bandes d'ouvriers et de bourgeois parcourant les rues avec des drapeaux, protestant aussi contre l'infamie, tandis que, sonnant le tocsin, la Mute appelait à l'aide, — dans le vide. Déjà Frédéric-Charles enserrait la cité. Bazaine faisait afficher, ce 20 octobre, la proclamation où il annonçait à l'armée du Rhin que tout était fini. Or, le 18 novembre 1918, je vis Mangin signer la proclamation qui restera célèbre : « Lorrains, mes chers compatriotes, enfin l'heure a sonné de la délivrance que vous attendiez depuis quarante-sept ans avec une fidélité qui a fait l'admiration du monde... La France dont vous avez été la rançon, ouvre largement ses bras à tous ses enfants retrouvés; ceux qu'elle aime le mieux sont ceux qui ont le plus souffert. » Le soir, l'affiche était placardée sur les murs de Metz, couvrant celles de la Kommandantur impériale, comme elles du Conseil de la Révolution. L'ombre enveloppa, ce soir du 18, une ville où, — en attendant la visite de Pétain à la cathédrale, s'élevaient de mille foyers les *Te Deum*, les *Magnificat* et les *Nunc dimittis*, — tandis qu'autour des bronzes renversés se répétait le philosophique et narquois *Sic transit gloria mundi.*

LE SACREMENT

« Jamais, écrivait l'auteur de *Colette Baudoche*, je ne passe le seuil de cette ville désaffectée sans qu'elle me ramène au sentiment de nos destinées interrompues. » Nos destinées françaises se renouaient de toutes parts magnifiquement, Metz allait voir entrer en ses vieux murs, — ce mardi 19 novembre 1918, — un maréchal de France. Fabert, maréchal de Richelieu, Ney, maréchal de Napoléon, recevraient l'hommage du maréchal Pétain, en attendant celui du maréchal Foch.

C'est grosse émotion pour un pèlerin du Metz de 1905, que d'apercevoir dans la brume bleue du matin, au centre du cirque des collines au sommet desquelles les forts, rendus par la capitulation allemande, sont en nos mains, la ville délivrée et le magnifique vaisseau de sa cathédrale sur lequel flotte notre drapeau. Alors « le pauvre Lélian, » cet étrange Verlaine, que j'ai jadis vu au Quartier Latin, me revient à l'esprit et son prophétique *Metz :*

. . . . . .

Patiente, ma belle ville,
Nous serons mille contre mille
Non plus un contre cent, bientôt!
A l'ombre, où maint éclair se croise,
De Ney, dès lors âpre et narquoise,
Forçant la Porte Serpenoise
Nous ne dirons plus : ils sont trop.

Nous chasserons l'atroce engeance,
Et ce sera notre vengeance
De voir jusqu'aux petits enfants
Dont ils voulaient, — bêtise infâme! —
Nous prendre la chair avec l'âme,
Sourire, alors que l'on acclame
Nos drapeaux enfin triomphants...

. . . . . .

Mute, joins à la générale
Ton tocsin, rumeur sépulcrale,
Prophétise à ces lourds bandits
Leur déroute absolue, entière
Bien au delà de leur frontière,
Que suivra la volée altière
Des *Te Deum* enfin redits.

Tout y est : nous avons enfin été mille contre mille; Ney se dresse tandis que Mangin va passer la porte Serpenoise que de loin il « forçait » dans les héroïques journées de cet été; les enfants dont « ils voulaient, — bêtise infâme, — nous prendre la chair avec l'âme » nous sourient à notre entrée et vont acclamer « nos drapeaux triomphants. » Attendons une heure, et la Mute va porter ses sons au loin, poursuivant dans « leur déroute absolue, entière, bien au delà de leur frontière, » l'oppresseur déconfit par nos nouveaux Fabert et nos nouveaux Ney. Tout à l'heure s'élèveront au son de l'orgue, dans les églises de Metz, « les *Te Deum* enfin redits. »

Verlaine sans doute avait soulevé la dérision de ces « pédants incultes » dont une autre strophe flétrit la lourde tyrannie. Pour avoir intitulé, en un petit livre sur la Lorraine, le chapitre consacré à Metz : « La captive lorraine, » je me vis, moi qui n'étais pas Verlaine, en butte, en l'espèce de ce petit volume, à la proscription. Aujourd'hui, la « captive lorraine » est libre

et je viens, comme nous y incitait jadis Barrès, « baiser ses fers brisés. » Je connais peu d'heures où j'aie plus vivement senti la joie de vivre et de vivre Français. Et pour que ma joie soit complète, voici que, sur le seuil même de Metz, un peu en avant de la barrière, le meilleur des Lorrains me tend les bras en souriant : le général de Maud'huy, que j'embrasse les larmes aux yeux. Car le nouveau gouverneur, ce Messin enragé, attend impatiemment Pétain avant d'entrer dans *sa* ville. Et tout à l'heure, j'aurai cette autre joie de voir, dans Metz délivrée, Maurice Barrès au milieu d'une jolie foule de petites « Colette. »

Les faubourgs sont fort peu pavoisés : il y a là une grosse population allemande : eût-elle fait mine de pavoiser que les Messins, — tout comme l'ont fait les Mulhousiens, comme le feront les Strasbourgeois, — leur eussent fait rentrer leurs drapeaux. Mais le vieux Metz offre un aspect magnifique et réchauffant. Les rues étroites de la cité française se prêtent à la décoration : rue aux Clercs comme rue Serpenoise, les hampes des drapeaux ne sont pas loin de se croiser au-dessus de nos têtes. C'est un foisonnement. Ce n'est point cependant l'impression que m'a laissée le Mulhouse de dimanche littéralement tendu de tricolore. Sauf cet îlot proprement lorrain entre l'Esplanade et la place d'armes, les drapeaux sont espacés ; on mesure mieux encore que devant, à ce trait, que c'est bien un îlot en effet peu à peu rongé par le flot des Barbares. Dans certaines rues lorraines même, chaque maison a bien mis son drapeau, mais s'en contente; le Lorrain n'est pas homme à « se faire remarquer. » A quelqu'un qui lui reprochait sa rudesse, — « un vrai buisson d'épines, » — notre compatriote Jules Ferry répondait presque douloureusement : « Mes roses poussent en dedans. » Les roses de Metz poussent en dedans, comme celles de ce Lorrain de marque. Cependant l'animation est joyeuse, mais on sent bien que le sentiment est en grandes nappes qui ne jailliront que par maintes échappées, — vives et courtes. Je ne m'attends pas à plus, mais je contemple avec édification cette belle fauchée de Hohenzollerns par quoi s'est affirmée, — une heure, — la violente haine de Metz longtemps opprimé.

Guillaume Ier reste entier; naguère sa statue m'avait si fort offusqué que je n'avais pu m'empêcher de réclamer, dès 1906, qu'on la jetât bas au premier jour; elle dominait orgueilleuse-

ment la vallée de la Moselle et les champs de bataille de 1870, que, de son côté, le prince Frédéric-Charles semblait contempler, de son coin, d'un œil plein de superbe narquoise. Guillaume gît, la tête couverte de terre et, couché, il semble un gigantesque cadavre : Frédéric-Charles sert de jouet à des gamins qui courent sur son corps en agitant de petits drapeaux. Quant à Frédéric III, il a perdu sa tête en la bagarre. Un Messin dit près de la statue gisant décapitée : « C'était encore le meilleur de la famille. — Allons donc, riposte, un autre impitoyable, c'est qu'il n'a presque pas régné. Il aurait été comme les autres. » Il ne faut point demander une équitable mesure et des nuances trop fines à des gens qui, près de cinquante ans ont été écrasés par ces Brandebourgeois.

Ney et Fabert sont entourés de drapeaux; j'en rêverais plus encore ; ces héros de Lorraine, comme ceux d'Alsace, étaient le meilleur lien entre les provinces perdues et la mère patrie ; ils étaient les grands témoins, à Phalsbourg Mouton, à Strasbourg Kléber, à Colmar Rapp, ici ce soldat de Richelieu et ce soldat de Napoléon, et dans tous les cimetières, —tel ce curieux champ des morts de Neuviller où trente officiers généraux et supérieurs d'une seule génération reposent, — une légion de grands soldats de la Révolution et de l'Empire. Mais Ney et Fabert vont sous peu s'entourer de plus beaux drapeaux : ceux qui leur arrivent, décorés de leurs fourragères, des champs de bataille de France et qui dans leurs plis leur apportent l'hommage de l'éternelle Grande Armée.

A midi, la foule se met à circuler : il s'y remarque plus d'épanouissement attendri que de joie bruyante; mais si vous alliez au fond des cœurs, vous y verriez chanter « le jour de gloire » et le plus ardent des hymnes d'allégresse. Lorsque, à cette heure même, la Société des Jeunes Ouvriers descendit du Haut-de-Sainte-Croix, faisant enfin, pour la première fois depuis le 28 octobre 1870, retentir les murs de la *Marseillaise*, je vis des figures convulsées et des gens pris d'un grand tremblement. Samain, qui ensuite traversa la ville avec sa *Lorraine sportive* toute couverte de tricolore, entraîna vers l'Esplanade des cœurs en liesse. Mais cette ville forte et pieuse attend, pour que son émoi éclate, d'autres appels : à une heure après-midi, la *Mute* se mettant enfin, — après ces quarante-huit ans, — à « annoncer la justice, » les yeux se tournèrent vers le ciel,

pour revenir très vite sur la terre, où le canon s'était mis à gronder : le bronze de *la Mute* et celui des canons signalaient que le général en chef des armées françaises franchissait la barrière de Metz, et de toutes parts la foule refluait vers l'Esplanade où, devant Ney, Mangin, entrant à la suite, devait présenter les troupes à Pétain.

Un maréchal de France félon avait livré Metz : il avait sans doute paru qu'il fallait qu'un maréchal de France, un des plus beaux soldats de notre histoire, lui vînt rapporter la Patrie. Avant que Pétain apparût, le bruit se répandait comme une traînée de poudre que le général en chef était, de la veille au soir, maréchal. Metz y vit une attention, ou s'en flatta. En revanche, la déception fut singulière, que causait l'absence de Mangin à ses côtés, Mangin, enfant de la cité et qui, depuis Saint-Cyr, avait juré qu'il passerait sous la porte Serpenoise : le Destin, jaloux d'un homme si constamment heureux (pour notre fortune), en avait décidé autrement; on déplorait un accident qui dérobait à ce vaillant Lorrain la joie de goûter un des fruits les plus savoureux de ses victoires. A la vérité, on disait dans Metz : « Mieux vaut que, s'il devait arriver, cet accident se soit produit aujourd'hui que le matin du 18 juillet, » et, le soir, un homme d'esprit ajoutait : « Son cheval a succombé sous le poids des lauriers. »

Le maréchal Pétain parut dans le large faubourg, plus beau en sa simplicité que nous ne l'avions jamais vu. Le vainqueur de Verdun entrait à Metz : la Fortune faisait, là comme ailleurs, au mieux les choses, et la solennité de l'entrée de la France à Metz en était augmentée. Je me rappelais cette soirée du 26 février 1916, où sous la neige volant dans l'air glacé, je l'avais vu arriver à la mairie de Souilly, tandis que, dans toute l'armée de Verdun en mauvais arroi, on se passait de bouche en bouche la rassurante nouvelle : « Pétain arrive! » Ce qui m'avait alors frappé, chez le nouveau venu, c'était cette simplicité de tenue et d'allures qu'une dignité marmoréenne, voilant la bonté la plus profonde, préservait de toute tentative de familiarité. A peine était-il d'aspect plus pompeux en entrant à Metz : ample manteau bleu couvrant du col aux pieds la tenue, si bien que pas une plaque ni même un ruban ne s'apercevait; ses yeux bleus, où passait seulement de temps à autre une lueur de joie, fixaient la foule avec une bienveillance

sereine, et sous la forte moustache, naguère blonde et qui s'argente, un sourire un peu pâle enlevait toute morgue et même toute roideur à sa naturelle dignité. Quelqu'un dit près de moi : « Il a de la majesté, » et un autre, bon Lorrain et par là fort ennemi du « *flafla :* » « J'aime mieux cette majesté-là que tout le toc *du Guigui* avec son oiseau d'or et son bâton sur le cuisseau. » Moi qui le connais maintenant bien et ses jeux de physionomie, j'avais l'impression cependant que cette âme si forte était certainement mille fois plus émue, en ce triomphe, que lorsqu'en pleine tempête, à Verdun, il prenait en main la barre. Mais il lui plaisait de ne point « triompher » et de paraître égal à la bonne comme à la mauvaise fortune.

Quoi qu'il en soit, il y avait certainement « de la majesté, » suivant le mot que je venais d'entendre, dans cette haute silhouette : la figure pâle et sereine sous le képi à feuilles de chêne, la grande capote bleue où ne brillaient encore que les trois étoiles d'argent d'un simple divisionnaire, tombant comme une housse sur les flancs d'un cheval blanc. La brillante escorte de cent officiers de l'État-major général, escadron de colonels et de généraux du Grand Quartier général, augmentait plutôt, l'*effet*, que d'ailleurs le grand chef ne cherchait pas plus que l'autre. Le soir, un Lorrain me dit : « Cela me rappelait les tableaux de l'entrée du Petit Caporal dans une capitale : l'Homme tout simple dans sa redingote grise, suivi de l'escorte chamarrée. »

Au fait, rien ne pouvait plus plaire à des Lorrains (je verrais les Strasbourgeois un peu plus étonnés de cette absence de *tralala*). Mes compatriotes ne sont point amateurs de panache ; leur Drouot leur a toujours plus convenu qu'un Murat, et le grave Fabert était bien de chez nous. Ils n'aiment point qu'on les veuille *épater*, et, dans cette fête de Metz, plus recueillie que toutes les autres et où les larmes restaient suspendues dans chaque sourire, cette simplicité du chef paraissait plus émouvante.

Le public gardait, en effet, en dépit d'une joie immense, devant le défilé militaire, l'attitude d'une foule dévote devant une procession : on n'acclame point le prêtre, même s'il est cardinal, qui porte le Saint Sacrement. Pétain leur paraissait porter le Saint Sacrement, et le rapprochement, si hardi

qu'il paraisse, s'imposait sans doute, puisque, pour rendre son impression enthousiaste, un Messin devait dire devant moi, ce soir-là : « C'était dix fois plus beau encore que notre Congrès eucharistique. » Le général Leconte, commandant le 33e corps, qui, remplaçant Mangin, marchait derrière l'État-major du Maréchal, à la tête des premières troupes, m'a conté que, s'avançant dans le faubourg, il aperçut à la fenêtre d'un hospice une vieille qui, les doigts crispés aux barres de fer de la fenêtre grillagée, à la vue des troupes, soudain, lâcha le grillage et joignit dévotieusement les deux mains. Cette humble vieille fit le geste que tout Metz était tenté de faire devant la France qui rentrait.

Est-il étonnant, en ces conditions, que le moment caractéristique, et certainement le plus émouvant, de la journée ait été celui où, pénétrant sous les voûtes du « grand moûtier de Lorraine, » le maréchal alla porter son hommage au tombeau de Mgr Dupont des Loges? Sans doute la 39e division Pougin, — une des plus belles de l'armée, puisque tous ses éléments portent la fourragère jaune, — ces magnifiques corps : 146e, 153e, 156e de ligne, 39e d'artillerie, compagnies du 10e génie, les cavaliers du corps Féraud, superbes de prestance et d'allure, les braves Sénégalais du 29e bataillon, le détachement de l'artillerie d'assaut et quelques gros canons furent-ils salués avec une amitié constante, qui d'ailleurs ne se faisait bruyante qu'au passage des drapeaux. Sans doute y avait-il quelque grandeur de rêve dans le spectacle de ces commandants d'unités, généraux, colonels, chefs de bataillon, saluant, d'un même geste large du sabre, deux maréchaux à la fois, Ney et Pétain. Sans doute s'attendrit-on ou s'égaya-t-on à voir de délicieuses petites Lorraines, — coquets bonnets de linon blanc à cocarde tricolore, cotillons courts et souliers plats, — venir verser leurs fleurs devant le grand chef, souriant cette fois pour tout de bon. Sans doute l'arrivée du cortège militaire sur cette place d'armes était-elle saisissante, où Fabert, haut et ferme sur son socle pavoisé, ce Fabert qui, « pour empêcher qu'une place que le Roi lui avait confiée ne tombât au pouvoir de l'ennemi, » eût « mis dans la brèche sa personne, sa famille et son bien, » regardait entrer à l'Hôtel de Ville celui qui, Verdun ébréché lui ayant été confié, avait tout jeté dans la brèche et sauvé la place. Sans doute les harangues de l'Hôtel de Ville, toutes

traversées de sanglots étouffés, trouvaient-elles un écho émouvant dans nos cœurs français. Mais ce ne fut qu'au moment où, salué par le vicaire général l'abbé Pelt, en termes brefs et nobles, le maréchal, au son de l'orgue et aux accents du *Te Deum*, s'en vint, toujours grave et simple, s'arrêter, tout droit, devant le tombeau de l'évêque protestataire, qu'on eut l'impression la plus haute, la plus pure et la plus pathétique et, en dernière analyse, la plus juste de toute cette fête empruntant au caractère de cette ville de soldats et de prêtres une allure, — le mot fut dit, — de « sacrement. »

METZ EN LIESSE

La brume légère qui avait enveloppé toutes ces scènes, s'était, vers 3 heures, faite d'un bleu plus foncé sur la place d'Armes et il sembla qu'à la sortie du sanctuaire, le maréchal se fût évanoui dans la nuit tombante, car on ne le vit plus. Mais de même qu'après certaines fêtes religieuses, les enfants, par une réaction naturelle, se livrent à de bruyants jeux profanes, soudain Metz s'allumant de mille feux sembla secouer sa « dévotion : » le Poilu qui, lui, n'est mystique ni dévotieux, sortait, le temps étant venu de rire après avoir pleuré, Colette Baudoche et toutes les Colettes de leurs rêves pieux. Le fracas des cuivres, lancés à travers toutes les rues de la Cité, donna le signal de la jolie fête. Tandis que s'allumaient les *lampions* tricolores et que de leurs reflets la forêt des drapeaux s'éclairait, la retraite aux flambeaux apparut qui serpenta une heure à travers le dédale des rues messines : c'était un joli pêle-mêle de soldats bleus, de jeunes étudiants et surtout de petites Colettes, des centaines, portant le costume seyant que, pour *s'affirmer*, les petites Lorraines ont adopté, et les *charlottes* blanches les plus coquettes du monde. La connaissance se fait entre Gaspard et Colette, les longues bandes, bras dessus bras dessous, tiennent à la vérité facilement la largeur des rues : du reste Colette n'a nullement jeté sa charlotte par-dessus les moulins ; *pépères* et *bleuets* se reprocheraient d'être trop entreprenants, j'entends vilainement, — et Colette a un petit rire, clair, honnête, confiant, que justifie l'attitude du *poilu*. Les cavaliers, porteurs de torches, sont d'un superbe effet en ce lacis du vieux Metz; les fantassins, utilisant leurs pistolets lance-fusées, font de la

retraite un feu d'artifice qui se promène, tandis qu'en bons gamins lorrains, pour qui il n'est point de bonne fête, même religieuse, sans que pétards s'ensuivent, des gamins font éclater dans les jambes des passants les traditionnels, les inévitables pétards. Ils ont aussi allumé sur l'esplanade un feu de joie qui aussitôt se propage jusqu'à la place d'Armes où l'on va danser.

Car c'est fait : Colette a sa cour de poilus. A 8 heures du soir, la joie se déchaîne franchement, toujours décemment. Après avoir chanté à tue-tête *Marseillaise* et *Madelon*, à travers toute la vieille ville française ressuscitée, les joyeuses bandes ont reflué vers la cathédrale et la fête s'est concentrée sur la place. Devant l'Hôtel de Ville se sont allumés de grands feux de joie tout pareils à ceux de la Saint-Jean; car « on y danse, on y danse, on y danse tous en rond. » Quelles rondes! Voici que, chose touchante, les Lorraines qui, à la vérité, viennent d'apprendre (vaguement) ce qui se passe « quand Madelon vient nous servir à boire, » rapprennent, en revanche, à nos poilus — même les *pépères* — les *rondes* de l'ancienne France : *Savez-vous planter les choux* ou *Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés;* rien n'amuse plus nos poilus, qui sont de grands enfants joueurs, rieurs, très près du vieux berceau : « *Belle, entrez dans la danse...*; » on ne chante plus guère cela en France, mais les provinces séparées ont gardé du premier Empire, voire du temps de Mme de Pompadour, les chansons, les danses, les rondes, comme elles ont tout gardé de France, avec une sorte de respect attendri : cela a été *serré* dans les mémoires comme les drapeaux dans les placards. « *Chantez, dansez, embrassez qui vous voudrez.* » Le joli spectacle et si français, français de tous les temps, que celui de cette place à 10 heures du soir! Parfois, ayant dansé en rond, *charlottes* blanches et bonnets de police bleus repartent en belles bandes, et chantant cette fois la romance : « *Flotte, flotte, petit drapeau...* » ou « *Marguerite, prête-moi ton cœur...* »

A la vérité, j'éprouvai, un moment, quelque peine à m'arracher à pareil spectacle. J'avais passé à Metz, jadis, des soirées mélancoliques! Il me fallait cette revanche, et je voulais en goûter jusqu'au bout la saveur. Était-ce bien cet hôtel de ville d'où, un soir, j'étais sorti avec Henry Houssaye, si triste, si consterné, parce que sa conférence avait été, à 9 heures

coupée par les fifres et tambours de la retraite allemande? J'ai conté la chose ici même et redit en 1912 son mot : « Vous ne pouvez pas mesurer ma tristesse, mon ami, me disait-il en pesant très fort sur mon bras, parce que vous ne savez pas comme je suis mal. Vous, vous entendrez les clairons français à Metz ; moi pas. » Et j'ai une pensée pour le grand historien, le chaud patriote, l'ami de Déroulède; j'évoque sa belle tête pâle dans sa barbe blanche, ses yeux fins et, ce soir-là, si tristes, si tristes! « Vous entendrez les clairons français à Metz! » C'est fait, maître, et vous étiez là, puisque j'ai voulu que votre souvenir m'y accompagnât.

***

Le général de Maud'huy, le maréchal parti, s'était rendu au gouvernement militaire. Le palais est celui des anciens gouverneurs français : on y a vu passer Canrobert, Mac Mahon, et, pour notre malheur, Bazaine. Maud'huy, Messin par tous les bouts, y est venu, lieutenant, capitaine, faire viser sa permission dans les bureaux du maréchal von Haeseler. Mais lorsqu'on pénètre dans les salons, on voit que là comme ailleurs la France est restée. Un grand portrait de Napoléon III, assez beau pour une toile officielle, remplit presque un panneau. Le général de Maud'huy se campa devant Napoléon III et alluma sa pipe, le général, de son propre aveu, ne pensant que lorsqu'il fume. Et le tabac de France n'était pas de trop en l'occurrence; le simili-soviet de Metz, installé un instant dans le palais, y avait — l'*Arbeiter und Soldaten Rath* étant composé d'incorrigibles Allemands, — laissé de ces souvenirs malodorants qui, je le crains bien, passeront des traditions de l'Empire germanique aux institutions de la République allemande. Et ayant pris sommairement possession, Maud'huy, heureux comme un prince — et d'ailleurs prince en cette principauté d'élection — était allé ensuite installer le commissaire de la République en ses fonctions. Les honneurs furent rendus, la *Marseillaise* jouée, et M. Mirman fit un petit discours comme il les aime, où il y a de la bonhomie, de la diplomatie et un brin de romantisme à la 48. « Embrassez-vous, maires de Metz et de Nancy! » avait-il dit à MM. Jung et Simon; et, à ses collaborateurs, il avait exposé son programme qu'il résumait ainsi : « En deux mots, mes enfants, vous allez administrer avec toute votre tête et tout

votre cœur. » C'était la note ; la cordialité débordant de toute part, M. Mirman était l'homme de la situation, autant que le général de Maud'huy, et, sous ce duumvivat, Metz oublierait vite ses misères. En attendant, la ville se gausse de l'aventure du préfet allemand, baron de Gemingen, qui eut tant de peine à abandonner à M. Mirman son confortable bureau, — « un homme *collant*. »

Le lendemain fut plein de satisfaction. La ville n'était point lasse. La fête continua. Les soldats acclamés, suivant l'expression de l'un d'eux, « buvaient du lait. »

A 5 heures, la musique militaire joue sur la place d'armes : le général de Maud'huy n'y tient pas, il lui faut descendre de sa grandeur sur la place même où il nous entraîne. Et ce sont de belles embrassades, car le général est avec *sa* ville en pleine lune de miel. « On me dirait : voulez-vous être le Bon Dieu ? Je dirais : Enfin ! enfin ! voilà : je suis gouverneur de Metz. Eh bien ! décidément, j'aime mieux rester gouverneur de Metz. » On pense si le mot se colportera. Et il est si sincère ! Et puis contrairement à ce qu'on dit des mots historiques, il a été prononcé et même plusieurs fois.

La cathédrale au cœur de la Cité se dresse
Comme un vaisseau vainqueur.....
Elle s'élance au ciel, mais n'a ni tour ni flèche,
Droite comme un soldat... (1).

Tandis que la musique envoie à ses murs, comme à ceux de la vieille maison municipale, comme à Fabert impassible, les accents de *Sambre-et-Meuse*, la cathédrale reste bien le cœur de la cité et presque de la fête. Pénétrant derechef dans la vénérable nef, je vois qu'une Vierge très antique a été dotée d'un magnifique bouquet tricolore. Ce qui me touche plus, c'est, lorsque je m'en vais faire mon pèlerinage à la tombe de Mgr Dupont des Loges (à peine entrevue hier dans l'énorme groupe militaire qui l'a un instant investie), d'y trouver la magnifique couronne que le Commissaire de la République y a fait déposer : « *A Mgr Dupont des Loges, député protestataire de Metz, le Commissaire de la République Française.* » Lorsque je sors du sanctuaire, je n'ai point l'impression d'un si grand

(1) Georges Ducrocq. Poésies lorraine (*Austrasie*, n° 3, janvier 1916).

contraste, il s'en faut : car la place elle-même est un sanctuaire; Fabert, droit et ferme, semble prononcer les fortes paroles qui, gravées sur le socle, y mettent une note grave et, la *Marseillaise* éclatant pour clore le concert, mille personnes la chantent, non point, je vous le jure, ainsi que l'hymne national l'est trop souvent chez nous, je veux dire en braillant ou du bout des lèvres, mais avec une dévotion recueillie et inspirée. La *Mute* là-dessus sonne, sonne, sonne, sans se lasser,

De par la Cité ci-posée
Pour servir à la Cité,
Aux jours de grandes solennités
Et aussi pour crier justice,
Prendre ban de bonne police,
Les contredire quand bon me semble
Et pour convoquer gens ensemble.

Les gens « convoqués ensemble » s'écoulent quand le jour baisse. Mais soudain un tribun les « convoque » de nouveau : on a oublié *le Feldgrau*, « l'homme de fer : » c'est cette statue en fonte, élevée, je l'ai conté, aux toutes premières semaines de la bataille de Verdun, jours d'ivresse, par l'orgueil allemand et traitée en fétiche par les Boches de la Cité. « Au *Feldgrau!* » Ce fut une belle scène d'émeute, mais qui m'entraînerait loin. Ne croyez point cependant que ce fut une populace que je vis là se déchaîner : si la danse était menée par quelques ouvriers que soulevait, les Boches les ayant emprisonnés, un légitime esprit de vengeance, le public était fort composite et un Allemand ayant protesté contre les coups portés à l'idole, je vis une bonne dame, de ces dames qu'on voit sortir avec un *paroissien* de la cathédrale à sept heures du matin, empoigner une belle motte de terre et la jeter si fortement sur le protestataire mis en fuite que, la recevant sur la nuque, il s'étala fort proprement et faillit y rester. « Allons, dit tranquillement un poilu qui voyait passer l'Allemand pourchassé, les Boches ne seront pas heureux ici; ils feront bien de s'en aller ou de rester tranquilles. » Le *Feldgrau* fut renversé finalement — sinon ce soir-là, un autre.

Ce que j'entends me rappeler, c'est la motte de terre de la bonne dame. Ville insondable à qui la croit voir d'un coup d'œil : elle s'était montrée à moi sous tous les aspects de son

caractère, et telle qu'en Lorrain je l'avais toujours comprise, ville qui, comme toute ma province, bouillonne en dedans et se révèle par courtes et fortes explosions. Quelle lave circulait dans ces âmes, tandis que, presque silencieux, tout pâles de l'effort qu'ils faisaient pour se contenir, mais offrant comme le plus bel hommage une émotion toute en profondeur, les Messins, hier, regardaient, avec Pétain, les poilus, les drapeaux, la France rentrer en leur cité et ayant adopté — même les plus ardents — l'attitude de dévots devant les mystères de l'autel, éclataient en joie autour des feux de la place d'Armes, en indignation redoutable au pied de la dernière idole allemande.

Ce sont d'autres joies pour moi que celle, — un peu bien puérile, — que j'avais pu éprouver en prenant, au *Kommando*, où l'état-major Mangin a établi son Quartier Général, mon déjeuner dans les assiettes marqués au chiffre du XVIe corps allemand et qui furent celles du vieil Haeseler.

Que j'aimerais m'attarder dans les bras de la chère captive délivrée. Mais d'autres fers, cependant, tombent là-bas entre Vosges et Rhin et tout m'y appelle. Strasbourg va s'ouvrir aux libérateurs et déjà, à travers toute la province, le bruit court que la capitale va faire aux vainqueurs « le grand accueil. »

ENTRE METZ ET STRASBOURG

De Metz à Strasbourg par Delme, Château-Salins, Vic, la région des étangs, Sarrebourg, Phalsbourg, on suit, pour la plus grande part du chemin, la route courant derrière la ligne allemande qu'en prévision d'une attaque, effectivement menaçante, l'ennemi avait garnie de tout ce qui lui restait de matériel et de personnel disponible. Sans doute était-il (on en tient la preuve aujourd'hui) résolu, tant son désarroi militaire était grand, à abandonner la place de Metz, mais ce n'eût pas été sans une résistance d'autant plus acharnée, car il eût fallu « couvrir » l'opération. On s'en doute à voir le matériel abandonné aujourd'hui, les travaux désertés, les immenses cités de bois, le pays piétiné par une armée qui dut, la capitulation étant devenue générale, regagner le Rhin sans même essayer de se battre pour l'honneur. On a bien l'impression qu'un instant, ils y songèrent et l'appareil de guerre fait contraste aujourd'hui avec celui d'une fête qui, de village en village, de

ville en ville, se manifeste à nos yeux sans qu'ils s'y blasent un instant. Je cours de Metz à Strasbourg, ce 21 novembre, entre la lamentable ligne des tranchées allemandes abandonnées en déroute, et les bourgs en liesse où s'installent nos soldats.

Plus que les citadins même, en ce moment, les paysans sont beaux à voir. Ces villages lorrains vivaient avant la guerre dans un calme qui trompait. A la campagne, surtout en Lorraine, on se manifeste peu : un paysan de chez moi me disait : « Ici on ne crie ni *Vive* ni *A bas!* » Ceux d'entre nous qui visitaient tel gros bourg ou tel petit village des environs de Château-Salins, de Dieuze, de Morhange, de Saint-Avold ou de Sarrebourg, ne rapportaient, en fait d'impression rassurante, que cette constatation, toute pareille à celle que me permettaient, je l'ai dit, les salons de Colmar et de Mulhouse : « Ils restent Français. » Le fond rural ne change point : ces gros fermiers et leurs valets étaient des Lorrains, qui par la langue inaltérée, l'accent chantant, les patois locaux, les expressions courantes, la physionomie rude et forte, la tenue, les coutumes, les procédés de culture, les croyances restées religieuses, étaient tout semblables à leurs cousins des environs de Saint-Nicolas, de Lunéville, de Blamont, de Badonviller; la Seille, le Sanon, la Vezouze, qu'est-ce? Des riviérettes larges de quelques pieds. Seul un Rhin peut séparer des races. Qu'ils fussent chagrins d'être retranchés d'une communauté à laquelle tout les apparentait, — même la forme de leur charrue, — cela était visible; qu'ils en fussent désespérés, il n'y paraissait point, parce que ce sont gens modérés en leurs sentiments et rendus prudents à l'usage. Ils ne s'extériorisent point.

Mais ce 21, ils étaient tous, le cas est de le dire, hors d'eux, secoués qu'ils avaient été sur toute cette ligne par un grand frisson de joie, lorsque l'avant-veille, la veille, des soldats français, franchissant joyeusement la frontière anormale, étaient arrivés chez eux. Il n'y avait pas eu partout de grandes « entrées, » comme cette fête de Château-Salins dont tous s'entretenaient, cette belle débauche de larmes de joie, ces embrassades prodiguées aux drapeaux par les vieux et les femmes. Mais chaque village avait vu passer, qui des chasseurs, qui des zouaves, qui des biffins, qui des canonniers, et restait disposé à en bavarder, insolite disposition en ce pays où le silence est d'or. Le départ des Boches leur demeure d'ailleurs un souvenir presque

plus émouvant ; le reste avait suivi tout naturellement. Un paysan, un grand diable de paysan lorrain, la peau sèche, tannée, craquelée par le grand air, les yeux fins sous le sourcil fort, le dos un peu arrondi, a ce mot caractéristique : « Ma femme vous dirait, messieurs : j'étais voûté, n'est-ce pas? Je ne dis point que je ne le suis plus ; tout de même, depuis que ces cochons-là ne sont plus là, je me suis redressé. » Et il rit d'un rire de Bas-de-Cuir, silencieux et ironique, et ajoute : « Ces gueusards-là ne sont point partis à leur aise. Ils sentaient bien, allez, qu'ils s'en allaient bien détestés, et plus d'un regardait en arrière pour voir les drapeaux qu'on sortait, — en vrai chien à qui on aurait mis un fagot d'épines à la queue. » Ailleurs, nous disons : « Enfin, nous voici revenus. — Ah ! il était grand temps : si ce n'avait été ça, *on serait mort damné.* »

Partout des drapeaux, plus touchants peut-être que ceux des villes; ils ne sont pas destinés à fêter les soldats, mais de les mettre aux fenêtres a satisfait les cœurs ; drapeaux et même arcs de triomphe, les uns modestes, simple calicot tricolore jeté d'une maison à l'autre avec, sur le blanc, le souhait de bienvenue; les autres plus ambitieux, deux sapins reliés par des branchages, portent la longue cartouche : « Salut aux libérateurs! Vive la France! » des guirlandes de papier, des fleurs artificielles. Mais le comble de l'émotion vient de telle maison tout à fait isolée, ferme ou petite chaumière, qui, loin de toute agglomération, a sorti un drapeau ; c'est bien l'âme de cette petite maison, qui, inconnue, méconnue, soudain a jailli.

Le spectacle des lignes allemandes abandonnées ne nous réjouit pas moins que celui des villages pavoisés. Quelle déroute, et une déroute en plein armistice, accusent certains détails : caisses de cartouches restées pleines, des mitrailleuses, des canons de tranchée laissés là, toutes les voies de 60 intactes, près de Lezey un magnifique canon barrant presque la route, les baraques pleines d'effets! Qu'eût été le désastre si Mangin eût, le 14, donné son coup de bélier entre Château-Salins et Sarrebourg! Mais doit-on le regretter? Dans quel état ce malheureux pays nous fût-il revenu? Et le voici qui, prospère, bien cultivé, solidement bâti, nous revient aujourd'hui dans la double joie du retour de la paix et du retour à la France.

Sarrebourg est magnifiquement pavoisé. Le 18, le général

Lebrun, commandant le 3e corps, y est entré : on avait planté tout le long de la rue des sapins enguirlandés de tricolore; les pompiers, le cercle catholique, les vétérans, toutes les jeunes filles ont reçu le « beau général » sur la route d'Imling; sept petites Lorraines « en tenue » lui ont offert une gerbe; le 19 à 10 heures, il y a eu messe de *Requiem* à laquelle les généraux ont assisté; les soldats ont chanté dans l'église où le chanoine Dupont a salué les vivants et les morts et, à 5 heures, vin d'honneur aux Halles; depuis, Sarrebourg est en fête; on ne travaille plus, « on est au paradis. »

Mais à Phalsbourg, c'est mieux pour nous; nous ne tombons point sur un lendemain de fête, mais sur la fête elle-même. La 21e division vient d'y entrer ayant à sa tête le général Roux : depuis quatre jours, les compatriotes d'Erckmann frémissaient d'impatience; tous les matins on allait au *Metzerthor* rebaptisé Porte de France pour guetter s'*ils* n'arrivaient pas. Et *ils* étaient arrivés. Lorsque nous-même arrivons, les poilus déjà remplissent la ville. Un chœur de jeunes filles avait chanté la *Marseillaise* au pied de ce rude Mouton, comte Lobau, soldat de la Révolution, général de la Grande Armée, le fils du boulanger de Phalsbourg, devenu comte de l'Empire et maréchal de Louis-Philippe, le héros de Medina, d'Eckmühl, d'Essling, dont Napoléon disait : « Mon Mouton est un lion, » l'un de nos témoins de bronze, le plus célèbre des soldats de cette ville incroyable qui, disait-on, en 1814 comptait un général pour dix maisons, un colonel pour quatre. On l'a pavoisé, l'illustre maréchal, et il se dresse le bâton à la main dans les sapins fleuris de tricolore. Pour nous la ville a une saveur particulière; Erckmann nous l'a rendue si familière, du baron Parmentier au juif Moïse, à l'horloger Goulden : quoique situé du côté lorrain des Vosges, Phalsbourg fleure déjà l'Alsace de l'Ami Fritz et de la blonde Liesel. Errant dans la ville, nous n'y trouvons que motifs à nous satisfaire les yeux, l'esprit et le cœur : des bandes féminines où se marient le papillon d'Alsace et la charlotte lorraine s'en vont, riant de toutes leurs bouches rouges, de toutes leurs dents blanches, aux poilus du général Roux; il va y avoir bal à la Mairie : « Ne restez-vous pas, messieurs? » Hélas! non! D'ailleurs, on resterait partout. Et les Vosges nous appellent, et l'Alsace au delà des Vosges où nous attendent d'autres spectacles.

Passer le col de Saverne par une belle journée d'hiver, le ciel tout rouge du côté de la France, orange au-dessus de nous, vert pâle du côté de l'Alsace, passer le col de Saverne avec tout un régiment d'artillerie roulant au bruit sourd de ses pièces et de ses caissons vers la plaine d'Alsace, quel rêve ! On dépasse les canons, encore camouflés, de la grande guerre, mais couverts de sapin fleuri de chrysanthèmes, ornés de petits drapeaux, enrubannés de banderoles, car s'ils vont vers l'Alsace, c'est portant sur leurs flancs les tributs de la Lorraine, traversée dans la joie et l'amour. Et soudain, les derniers lacets de la route rose laissés derrière nous, Saverne s'ouvre comme une autre ville de rêve.

Rien ne me fera oublier ce Saverne de novembre 1918. J'en ai vu avant, j'en ai vu après, de ces villes pavoisées, ornées, enguirlandées, fleuries, illuminées, grandes ou petites, toutes pittoresques et charmantes. Mais Saverne reste pour moi la ville type de cette inoubliable semaine. Pas un mètre carré qui ne crie la fête, qui ne crie la joie, qui ne crie le souvenir, qui ne crie l'espérance, qui ne crie l'enthousiasme. Les sapins plantés tous les deux mètres le long des rues, devant les maisons de si pur style alsacien, hauts toits aux tuiles brunies, murs d'ocre où les bois noirs dessinent les losanges, fenêtres aux tablettes fleuries où Fritz et Liesel vont sûrement apparaître en leurs costumes de fête, mais non, les voici dans la rue, par cinquante, par cent multipliés; des arcs de triomphe tous les deux cents pas, et quels arcs ! Arcs de feuillage fleuri, arcs de sapin enrubannés, arcs de bois, de carton, peints aux trois couleurs; banderoles encore, oriflammes pendantes, drapeaux énormes, drapeaux d'Alsace, drapeaux de France. Sapins de l'avenue, arcs de triomphe, décorations des maisons ne font qu'une masse, car les guirlandes de mousse, où les rubans s'enlacent, les relient et les groupent.

Mais ce n'est rien encore ! Ce qui frappe, c'est que chaque devanture, chaque fenêtre est une sorte de *reposoir* élevé au souvenir de la France, à la gloire de la France, à l'amour de la France. Tout a été sorti : cadres d'or bruni où pâlit un vieux ruban de la Légion d'honneur, où pendent des croix d'honneur, des médailles militaires, des médailles de Sainte-Hélène, des médailles de Crimée, d'Italie et de Mexique, brevets d'officier au papier jauni par les ans, daguerréotypes, photographies,

dessins, portraits de grands parents soldats de la Révolution, de la Grande Armée, de l'armée d'Afrique, du second Empire, chromos où Gambetta, emphatique et chevelu, s'entoure de Chanzy, Faidherbe, Bourbaki, Trochu, portraits de Napoléon Ier, de Louis-Philippe, des princes d'Orléans de la belle génération, portraits de Gambetta encore, de Thiers, de Mac-Mahon, images d'Épinal où les régiments s'alignent, des *guides* verts aux zouaves rouges, drapeaux à la soie passée sur lesquels le coq chante, au-dessus desquels l'aigle étend ses ailes, reproductions en gravure, en peinture, en chromolithographie, des toiles d'Alphonse de Neuville et de Detaille, aigles et coqs dorés qui jadis surmontèrent les enseignes, épaulettes d'or fané, fourragères, sabretaches, hausse-cols de cuivre, panoplies d'enfants, où de petits uniformes de turcos, de « chasseurs d'Orléans, » de cuirassiers, de hussards nains s'étalent, soldats de plomb et de bois verni d'autrefois ressortis des boîtes, forts en carton avec garnison lilliputienne, simples feuilles de journaux illustrés bien jaunis aussi, mais où se voient nos présidents et même le général Boulanger en qui, une heure, tint l'idée de revanche, cartes où Joffre, la grand'croix en sautoir, cause avec Pau et Castelnau, statuettes de marbre, de plâtre, de stuc, de bois colorié, statuettes de généraux et d'hommes politiques de jadis, mais surtout, partout, statuettes et bustes du grand Napoléon, général aux longs cheveux, Consul plein de jeunesse, Petit Caporal au chapeau légendaire, empereur gras dans la redingote grise : tout cela a été étalé dans des flots d'étoffe tricolore. Du tricolore partout : les pièces de boucherie, les saucissons et boudins, les boîtes de conserves, les paquets de cigares et de cigarettes, en sont enrubannés ; chez les modistes, ce ne sont que rubans aux trois couleurs, étoffe aux trois couleurs aux devantures des lingères. On a illuminé ces devantures : tout ce qu'on avait encore de bougies, d'huile, de pétrole y a passé — là où les rampes d'électricité ne suffisaient pas. Et précisément tout s'illumine quand nous arrivons.

Et tandis que nous nous promenons avec délices dans ce décor incroyable, ce « paradis tricolore, » comme dirait Hansi, où tous les *élus* de l'histoire de France pendant un siècle, — du volontaire de 1792 aux zouaves de 1870, — trouvent leur place, voici que le régiment d'artillerie arrive, roulant à grand bruit sur le pavé de la ville et s'arrête, se forme en parc dans la

brume bleue épaissie devant le palais de Rohan, — aujourd'hui deux fois célèbre puisque c'est là que surgit « l'affaire » en novembre 1913. Les gamins crient : « *Vive, vive la France!* » et le chœur reprend.

Il faut cependant s'arracher à la fête qui, tous les soirs, depuis trois jours, se déchaîne, et repartir pour le sud : Marmoutier, Wasselone, Molsheim, charmantes petites cités en liesse; en chacune d'elles, un général de division a planté un fanion et les poilus circulent au milieu d'Alsaciennes dans leur tenue de gala et d'une foule au large sourire. Voici bientôt trois jours qu'ils entrèrent là et nul ni des « libérateurs » ni des « libérés, » ne se blase sur le « spectacle. » A Molsheim, il faut s'arrêter. La nuit nous enveloppe et d'ailleurs où allons-nous? En principe à Colmar où Castelnau va entrer : Colmar, Castelnau, deux attractions singulièrement prenantes; mais ce soir-là, le bruit court que, devançant l'heure, une armée française va entrer à Strasbourg qui, depuis trois jours, appelle à l'aide dans un frémissement à chaque heure plus fébrile d'attente et d'amour. Dans la petite ville si pittoresque, il y a un bruissement d'armes et de danses. Tout y sent encore la fête de l'entrée que j'ai dite plus haut. Sous un ciel d'hiver magnifique, d'un bleu sombre, mais piqué d'étoiles, les fanfares retentissent et les *Marseillaises*, mais les officiers de l'état-major s'attendent pour demain à fête plus belle encore. Le nom de Strasbourg court dans la division, comme celui de Jérusalem parmi les croisés quand, à Bethléem, ils prévoyaient l'entrée avant quelques heures, dans la ville sacrée.

LOUIS MADELIN.

(A suivre.)

LE " CAS " DE LAMENNAIS

On ne cesse d'écrire sur lui, et l'on ne parvient pas à le comprendre. Y parviendra-t-on jamais? Verra-t-on jamais parfaitement clair au fond de cette âme obscure? Je voudrais, à la lumière de récentes publications, analyser, avec toute la précision dont je puis être capable, ce que je crois pouvoir appeler le « cas » de Lamennais.

I

Si j'avais à dénombrer et à apprécier ici tous les travaux dont l'auteur des *Paroles d'un croyant* a été l'objet, depuis qu'en 1893 Brunetière prenait prétexte des ouvrages de Spuller et du P. Roussel pour lui consacrer un vigoureux article, il me faudrait de très longues pages. Un érudit breton dont tous les « mennaisiens » sont tributaires, M. l'abbé Duine, a publié naguère, de 1907 à 1914, dans les *Annales de Bretagne*, une fort précieuse bibliographie de Lamennais : il y relève *cent trente* titres de livres, d'opuscules ou d'articles sur son héros, et il n'est certainement pas complet; les livres proprement dits sont au nombre d'une *vingtaine*, et il en est bien peu qui soient entièrement négligeables. Il faut avouer qu'ils sont assez rares les grands écrivains qui, plus d'un demi-siècle après leur mort, font encore lever, en un aussi court espace de temps, — *sept* années seulement, — une aussi abondante « littérature. »

Remontons jusqu'à 1893, et indiquons brièvement, en essayant de les classer, l'intérêt des principaux travaux parus depuis lors sur Lamennais.

Quand un écrivain comme l'auteur de l'*Essai sur l'Indiffé-*

rence a, durant sa vie, noirci beaucoup de papier, il est inévitable qu'après sa mort son œuvre publique s'enrichisse encore de nombreuses pages inédites. On recueille d'abord sa *Correspondance*, et si l'écrivain se trouve avoir été, comme Lamennais, un correspondant régulier et infatigable, — il écrivait souvent plus de dix lettres par jour, — c'est là une tâche qui n'est pour ainsi dire jamais terminée. Aux cinq ou six recueils que nous possédions en 1892 sont venues s'ajouter successivement, — je ne parle que des ouvrages, — les lettres à Eugène Boré (1), à Benoît d'Azy (2), à Montalembert (3), à David Richard (4), à la baronne Cottu (5), et à divers correspondants que, tout récemment, le P. Roussel a groupées en un volume (6). Le P. Roussel, à qui nous devons d'ailleurs plusieurs de ces publications, mérite une place à part parmi les « mennaisiens » d'aujourd'hui. La gloire de Lamennais est pour lui comme un patrimoine de famille, et, dans l'intervalle de ses travaux sur le Bouddhisme, il ne se lasse pas de revenir sur un sujet qui lui tient au cœur, et de publier les lettres ou documents mennaisiens qui sont venus entre ses mains : c'est ainsi que, non content de nous avoir encore donné, il y a quelques années, un intéressant volume sur *Lamennais à La Chênaie* (7), il se propose de nous faire prochainement connaître un choix des principales lettres reçues par Lamennais de correspondants ignorés au cours de sa carrière; et nul doute que ce livre ne nous aide à mieux comprendre, et à saisir en quelque sorte sur le vif la nature et le degré de l'action que la parole de l'ardent écrivain exerçait sur les âmes.

C'est une leçon du même genre que l'on peut tirer du

(1) *Lamennais intime, d'après une correspondance inédite*, par Alfred Roussel, 1 vol. in-16; Paris, Lethielleux, 1897.

(2) *Un Lamennais inconnu, Lettres inédites à Benoît d'Azy*, publiées avec une introduction et des notes, par Auguste Laveille, 1 vol. in-16; Paris, Perrin, 1898.

(3) *Lettres inédites de Lamennais à Montalembert*, avec un avant-propos et des notes, par Eugène Forgues, 1 vol. in-8°; Perrin, 1898.

(4) *Lamennais et David Richard*, documents inédits publiés par A. Roussel et A.-M.-P. Ingold, 1 vol. in-16; Paris, Téqui, 1909.

(5) *Le Prêtre et l'Ami : Lettres inédites de Lamennais à la baronne Cottu (1818-1854)*, publiées avec une introduction et des notes, par le comte d'Haussonville, 1 vol. in-8°; Perrin, 1910.

(6) A. Roussel, *Lamennais et ses correspondants inconnus (Des Saudrais, Querret, Caron, Guéranger, Vuarin, Macé de la Villéon)*, 1 vol. in-16; Paris, Téqui, 1912.

(7) A. Roussel, *Lamennais à la Chênaie*, 1 vol. in-16; Téqui, 1909.

volume où M. Camille Latreille a recueilli les lettres du marquis de Coriolis à Lamennais (1). Les lettres de Lamennais avaient été publiées par Forgues; nous sommes bien aises aujourd'hui d'avoir les réponses de Coriolis. Si intéressantes, et même essentielles, que soient les lettres d'un grand écrivain, elles ne s'expliquent bien, et complètement, que si l'on connaît les lettres auxquelles elles répondent. Toute correspondance véritable est un dialogue : elle perd un peu de son vrai sens à être réduite à l'état de monologue perpétuel. Et Lamennais l'avait si bien compris qu'il avait fait faire une copie des lettres échangées entre Coriolis et lui-même, et qu'il se proposait de les publier. M. Latreille a réalisé son vœu. Il avait auparavant édité les *Souvenirs de jeunesse* de Charles Sainte-Foi (Éloi Jourdain) (2), qui fut quelque temps, à la Chesnaie et à Malestroit, le disciple de Lamennais, et qui a écrit sur son ancien maître et sur l'école qu'il avait fondée des pages très vivantes, très clairvoyantes et d'une extrême importance. Il eût été fâcheux que ce témoignage, qu'on avait déjà plus d'une fois invoqué, ne nous parvînt pas dans son intégrité.

Les mémoires et correspondances ne sont pas les seuls documents qu'on puisse exhumer sur un écrivain disparu. L'examen de ses papiers, de ses notes, des livres de sa bibliothèque, le dépouillement des archives publiques ou privées peuvent fournir de précieux renseignements sur sa vie, son œuvre ou sa pensée. Sans négliger les autres sources d'information, deux érudits, M. l'abbé Duine et le P. Dudon, ont de leur mieux puisé à celles-ci, et leur enquête, plus d'une fois, a été des plus fructueuses. Nous retrouverons tout à l'heure le P. Dudon. Dans ses nombreux articles sur tel ou tel point particulier de la biographie ou de l'œuvre de Lamennais, M. Duine a fixé avec la dernière précision des détails souvent importants, toujours instructifs. Il a fait presque mieux encore : dans un volume de *Pages choisies* de Lamennais (3), qui semblait, par son objet

(1) *Un témoin de la Restauration et de la monarchie de Juillet : le marquis de Coriolis, Lettres à Lamennais (1825-1837)*, avec introduction et notes, par Camille Latreille, 1 vol. gr. in-8°; Paris, Champion, 1912.

(2) Charles Sainte-Foi, *Souvenirs de jeunesse (1828-1835)*, publiés avec une introduction et des notes, par Camille Latreille, 1 vol. in-8° écu; Paris, Perrin, 1911.

(3) F. Duine, *Lamennais : l'homme et l'écrivain, Pages choisies*, 1 vol. in-8°, Lyon et Paris, Emmanuel Ville, 1912.

même, ne devoir être qu'un simple ouvrage de vulgarisation, il a trouvé le moyen d'utiliser des imprimés rares, des documents inédits, et de ramasser nombre d'indications positives qu'on ne saurait trouver ailleurs : de telle sorte que les spécialistes les plus avertis ne consulteront pas sans profit ce modeste livre. Si M. Duine voulait reprendre et développer un peu l'étude biographique et bibliographique qu'il a placée en tête de ces *Pages choisies*, il nous donnerait peut-être la « monographie » la plus précise et la plus complète que nous ayons encore sur l'auteur des *Affaires de Rome*.

A ces travaux d'ordre un peu fragmentaire il en faut joindre d'autres d'un caractère plus général où l'on s'est efforcé d'embrasser d'un regard d'ensemble tel aspect particulier de son œuvre ou de sa personne morale. Tel est, par exemple, le volume où M. Anatole Feugère a étudié avec infiniment de conscience, de scrupule et de méthode *Lamennais avant l'« Essai sur l'indifférence »* (1) : sur ces longues années de formation et d'apprentissage, toujours si importantes pour le développement ultérieur, M. Feugère nous a apporté quelques documents inédits : surtout il a essayé, en utilisant et en interprétant tous les documents, tous les textes alors connus, de projeter sur l'évolution morale et religieuse de son héros toute la lumière possible ; on a, depuis, repris et complété son enquête ; on ne l'a pas fait oublier. Enfin, — et tous ceux qui ont étudié d'un peu près Lamennais savent quelle est l'importance d'un pareil service, — M. Feugère a dressé un inventaire extrêmement complet de la *Correspondance générale* recueillie ou dispersée de son auteur ; il ne s'est d'ailleurs pas contenté de grouper et de disposer dans l'ordre chronologique une série d'indications bibliographiques ; quand les lettres par lui signalées sont difficilement accessibles au commun des lecteurs, il en donne de rapides analyses, et en cite les passages essentiels : de telle sorte qu'il nous fournit tout à la fois un excellent instrument de travail et comme un inappréciable supplément à la *Correspondance générale* du grand écrivain. On ne remerciera jamais trop l'ingénieux érudit de la peine qu'il a prise pour épargner la nôtre.

(1) Anatole Feugère, *Lamennais avant l'« Essai sur l'Indifférence, » d'après des documents inédits (1782-1817). Étude sur sa vie et sur ses ouvrages, suivie de la liste chronologique de sa correspondance et des extraits de ses lettres dispersées ou inédites*, 1 vol. gr. in-8° ; Paris. Bloud, 1906.

C'est un autre côté de Lamennais qu'après diverses études fragmentaires le P. Dudon s'est efforcé de préciser et d'éclaircir. Le titre même de son livre, *Lamennais et le Saint-Siège* (1), dit assez nettement la question, du reste capitale, qui l'a préoccupé. Il a contrôlé et complété les documents connus à l'aide des documents inédits empruntés notamment aux archives du ministère des Affaires étrangères, et surtout à celles du Vatican, qu'il a été le premier à consulter. Son enquête a fait surgir bien des faits nouveaux, versé aux débats bien des pièces essentielles : si le sujet n'est peut-être pas définitivement traité, il est du moins en grande partie renouvelé. On voudrait seulement pouvoir rassurer pleinement le P. Dudon sur les inquiétudes qu'il éprouve, et que trahit sa Préface, touchant l'impartialité dont il essaie de ne se point départir. Or, il n'est pas tendre pour Lamennais, et il prodigue un peu bien aisément à ce grand vaincu les traits d'une ironie aussi facile qu'inutile. De plus, il ne saurait admettre que jamais aucun membre de la Compagnie de Jésus ait pu avoir le moindre tort envers l'auteur de *l'Indifférence*, ni qu'aucun agent du Saint-Siège ait jamais pu commettre à son égard la moindre maladresse. Sur tous ces points, le P. Dudon a des certitudes, — des certitudes *a priori*, — qu'il ne fera pas, j'en ai peur, partager à tout le monde. Mais il suffit qu'on soit prévenu pour retirer de ses consciencieux travaux tout le sérieux profit qu'ils promettent.

Bien qu'il reste assurément du nouveau à trouver et à dire sur Lamennais, le détail de sa vie et de son œuvre est assez connu pour que l'on puisse déjà tenter une étude d'ensemble. Déjà, en 1895, le P. Mercier avait élégamment résumé dans un bon livre de vulgarisation (2) les principaux résultats alors acquis. Depuis lors, deux ouvrages plus considérables de synthèse ont été entrepris, et l'un d'eux même, celui de M. l'abbé Boutard, est aujourd'hui achevé (3). Les trois volumes de l'abbé Boutard sont intéressants, généralement bien informés, écrits avec une

(1) Paul Dudon, *Lamennais et le Saint-Siège (1820-1834), d'après des documents inédits et les archives du Vatican*, 1 vol. in-8° écu; Paris, Perrin, 1911.

(2) P. Mercier, *Lamennais, d'après sa correspondance et les travaux les plus récents*. Paris, Lecoffre, 1895, in-16.

(3) Abbé Charles Boutard, *Lamennais, sa vie et ses doctrines*, 3 vol. in-8°, Paris, Perrin, 1905-1913.

certaine chaleur oratoire qui n'est pas sans agrément. L'auteur a le désir, louable et presque toujours heureux, d'être impartial. « Ici, point de thèse, écrit-il, ni de conclusions arrêtées d'avance; mais un récit exact des faits, et un exposé aussi consciencieux que possible des doctrines. » Peut-être lui manque-t-il une certaine curiosité d'érudition et de psychologie que nous exigeons d'avance, pour ainsi dire, en un admirable sujet auquel a touché Sainte-Beuve. Et l'on pourrait aussi relever, surtout dans son premier volume, des inexactitudes, des inadvertances ou des méprises. Mais ils sont assez rares, avouons-le, les ouvrages de très longue haleine dont on ne puisse en dire autant.

Il faut rendre cette justice au dernier et au plus considérable des historiens de Lamennais, à M. Christian Maréchal, qu'il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour échapper aux reproches que l'on était parfois en droit d'adresser à ses prédécesseurs. Il a eu un sentiment très vif de l'intérêt et de la complexité de son sujet, des difficultés qu'il comporte, de la diversité des qualités ou des dons qu'il exige. Il a compris que pour le traiter idéalement, si l'on peut ainsi dire, il fallait être tout ensemble érudit et critique, psychologue, philosophe, — et écrivain; et il a été, il s'est efforcé d'être du moins tout cela à la fois. Tout d'abord, avant d'aborder son sujet en face, il a, par une série de travaux d'approche, essayé de l'investir; et, sans parler de diverses publications de textes ou de correspondances, il nous a donné une suite de curieuses et savantes études sur les rapports de Lamennais avec Sainte-Beuve, Victor Hugo et Lamartine (1). Il s'est laissé, chemin faisant, séduire par la grande figure du poète des *Méditations*, et il a réédité le *Voyage en Orient* et *Jocelyn* (2), d'après les manuscrits originaux. Entre temps, il avait retrouvé et reconstitué, d'après les cahiers de notes des disciples de Lamennais à Juilly, la première version de l'*Esquisse d'une philosophie*, version qui, datant de 1830, s'intitulait alors

(1) Christian Maréchal, *la Clef de Volupté* (*Lamennais et Sainte-Beuve*), 1 vol. in-8°, Paris, Savaète, 1905; — *Lamennais et Victor Hugo*, 1 vol. in-8°, Savaète, 1906; — *Lamennais et Lamartine*, 1 vol. in-16, Blond, 1907.

(2) Christian Maréchal, *le Véritable voyage en Orient de Lamartine*, d'après les manuscrits originaux de la Bibliothèque nationale (documents inédits), 1 vol. in-8°, Blond, 1908; — *Josselin inédit*, de Lamartine, d'après les manuscrits originaux, 1 vol. in-8°, Blond, 1909.

Exposé d'un système de philosophie catholique (1). Et voici enfin qu'à la veille de la guerre, en même temps qu'un copieux et très érudit ouvrage sur *la Famille de Lamennais sous l'ancien régime et la Révolution* (2), il a commencé à livrer au public la grande œuvre de synthèse historique à laquelle il travaillait depuis quinze ans. Par l'abondance des documents nouveaux qu'il met en œuvre, et des idées générales qu'il soulève, par le talent d'écrivain qu'il dénote, ce premier volume sur *la Jeunesse de Lamennais* (3) s'imposera longtemps à l'attention des « mennaisiens, » de ceux-là même qui seraient le plus tentés de le discuter, ou de le refaire.

Car le livre, avec certaines parties probablement définitives, en a d'autres plus discutables. Œuvre d'un philosophe de profession, plus peut-être que d'un critique ou d'un historien, on lui souhaiterait une allure moins systématique, plus souple, plus conforme au libre mouvement de la vie. La forme même en a quelque chose d'un peu tendu qui ne laisse pas assez transparaître les remarquables qualités littéraires du biographe. Si, dans ces développements trop compacts, l'air et la lumière circulaient plus librement, comme les ingénieuses et vives formules, comme les jolis coins de description, comme les pages de chaude émotion ou de fine analyse auraient plus de relief ou d'agrément! D'autre part, M. Maréchal a trop souvent cédé au désir, bien naturel, mais fort dangereux, d'utiliser dans le dernier détail les inédits qu'il avait en mains : de là bien des longueurs, et des inutilités qu'on aurait gagné à nous épargner. Ajoutez à cela que tous ces documents nouveaux, dont nous sommes très loin de faire fi, ne sont pas toujours peut-être interprétés avec toute la rigueur souhaitable. A chaque instant, nous rencontrons des textes intéressants, mais non datés, et l'auteur néglige de nous dire les raisons qu'il a de les dater d'une époque plutôt que d'une autre. Nous l'en croirions bien volontiers sur parole, si quelquefois, quand nous pouvons vérifier, nous ne constations

(1) F. de Lamennais, *Essai d'un système de philosophie catholique*, ouvrage inédit recueilli et publié avec une introduction, des notes et un appendice, par Christian Maréchal, 1 vol. in-16; Bloud, 1906.

(2) Christian Maréchal, *la Famille de Lamennais sous l'Ancien Régime et la Révolution*, d'après des documents nouveaux et inédits, 1 vol. in-8°; Perrin, 1913.

(3) Christian Maréchal, *la Jeunesse de Lamennais, contribution à l'étude des origines du Romantisme religieux en France au* XIX*e siècle*, d'après des documents nouveaux et inédits, 1 vol. in-8°; Perrin, 1913

quelque arbitraire dans l'interprétation des faits ou des textes allégués (1). Et enfin, il arrive parfois à M. Maréchal d'exagérer, de pousser jusqu'à l'extrême et au paradoxe ses idées les plus justes. Son sous-titre : *Contribution à l'étude des origines du Romantisme religieux en France au XIXe siècle*, nous révèle la conception particulière qu'il se forme de la personne de Lamennais et de son rôle historique. Pour lui, Lamennais est un romantique, — terme un peu vague, et dont je voudrais bien une définition nette, — un disciple invétéré de Rousseau. Or, il y a du vrai, beaucoup de vrai, dans cette conception; mais encore faut-il ne pas la convertir en idée fixe. A bien des égards, Lamennais dépasse et déborde le romantisme, et l'influence de Rousseau sur lui n'est pas aussi prépondérante et tyrannique que M. Maréchal voudrait nous le faire croire. « C'est la faute à Rousseau » est un mot que M. Maréchal, s'il ne le prononce pas, a toujours dans l'esprit et sous la plume pour la moindre des démarches de son héros. Est-il donc bien certain que, si Lamennais n'avait jamais connu Rousseau, il eût été très différent de ce qu'il a été? J'en suis, pour ma part, moins sûr que lui... Mais je n'ai garde d'insister, et ces quelques observations critiques ne doivent pas donner le change sur l'estime singulière où il faut tenir cette vaste, savante et originale enquête, dont nous attendons la suite avec confiance et impatience, et sur laquelle nous aurons sans doute plus d'une fois à revenir.

De tous ces divers travaux, j'en voudrais retenir trois principalement : la grande étude de M. Maréchal sur *la Jeunesse de Lamennais*, le livre du P. Dudon sur *Lamennais et le Saint-Siège*, et la *Correspondance avec Mme Cottu*, publiée par

(1) Par exemple, p. 97, M. Maréchal voudrait attribuer à Félicité un opuscule inédit, intitulé *Réponse aux objections des athées*, bien qu'il soit « de la main de Jean-Marie, » sous prétexte qu'il croit y « reconnaître la touche de Félicité. » Mais dans les *Lettres inédites de J.-M. et F. de Lamennais adressées à Mgr Bruté* (Paris, Bray, 1862, p. 48), l'abbé Jean revendique la paternité de cet opuscule : « *Ma* réponse... *mes* fautes... *je* l'ai composé, » écrit-il. — Ailleurs, à propos d'un manuscrit inédit de Lamennais, intitulé : *Témoignages des philosophes modernes en faveur de la religion chrétienne*, M. Maréchal écrit : « Ces 70 pages si soigneusement rédigées sont *probablement* destinées à l'impression : elles commenceront *sans doute* une collection d'apologétique chrétienne » (p. 98). J'ai eu ce registre entre les mains; j'y ai vu tout simplement un cahier de notes de lectures, un recueil de matériaux tout personnel; et Lamennais devait d'autant moins songer à l'imprimer qu'il existait déjà des ouvrages de cette nature, un entre autres qui s'intitule, si j'ai bonne mémoire, *les Apologistes involontaires*

M. d'Haussonville. Ces trois ouvrages vont nous permettre, si je ne me trompe, de saisir et de fixer en quelque sorte l'auteur des *Paroles d'un Croyant* dans trois attitudes différentes, mais essentielles, de sa biographie morale.

II

Le livre de M. Maréchal pose une double question qui intéresse au plus haut degré la psychologie du grand écrivain : celle de sa conversion et celle de sa vocation. Essayons de serrer l'une et l'autre d'aussi près que nous le pourrons.

Un fait d'abord est sûr : le futur auteur de l'*Essai sur l'indifférence* a débuté par l'incrédulité, et il s'est converti, il a fait sa première communion à vingt-deux ans.

On a essayé d'atténuer, et même de nier le fait, sans succès selon moi. On oublie le témoignage formel, — et de plus en plus formel (1), — de Sainte-Beuve, qui écrivait du vivant, presque sous les yeux de Lamennais, et qui n'a pas été démenti par lui, le témoignage non moins formel de son neveu Ange Blaize. Je ne vois aucune raison valable pour ne pas accepter purement et simplement une tradition aussi solidement établie. Déjà nourri des philosophes du XVIIIe siècle, surtout de Jean-Jacques, l'enfant fit tant d'objections au prêtre chargé de le préparer à sa première communion qu'on ajourna la réception du sacrement, et ce n'est qu'au bout de dix ans qu'il en vint, — qu'il revint plutôt, — à la croyance et à la pratique religieuses.

Car sa première enfance avait été pieuse, très pieuse même; ses camarades le surnommaient « le petit bigot, » et il n'est pas douteux, pour lui comme pour Chateaubriand, que ce sont ces souvenirs de piété enfantine qui lui sont remontés au cœur quand, en 1804, il revint à la foi. Mais entre dix et onze ans, son père, qui ne paraît pas avoir attaché à ces questions-là beaucoup d'importance, l'ayant confié à son beau-frère, le naïf et imprudent oncle des Saudrais, celui-ci, — candeur ou manie pédagogique à la Rousseau, — laissa vagabonder l'enfant dans une bibliothèque où abondaient les écrits philosophiques du

(1) Le portrait de Lamennais que Sainte-Beuve a publié ici même, dans la *Revue* du 1er février 1832, *d'après des notes fournies par l'abbé Jean* (*Nouveaux Lundis*, t. XI, p. 372), a subi, dans les diverses éditions des *Critiques et Portraits contemporains*, une série de retouches et d'additions successives qu'il serait fort curieux d'étudier de près

XVIIIe siècle. Félicité dévora tout ce qui lui tombait sous la main, et quoique Sainte-Beuve nous déclare qu'il n'en ait alors « rien conclu contre la religion » et que « sa dévotion continuât d'être pure, » on est bien obligé de constater, de l'aveu même de Sainte-Beuve, que ce sont ces lectures et les raisonnements qu'il y avait puisés qui firent écarter le précoce disputeur de la première communion.

Jusqu'où l'entraîna cette première crise d'incroyance? C'est ce qu'il est assez difficile de dire en l'absence de tout témoignage direct et personnel. « En 1796 ou 1797, écrit Sainte-Beuve, — il avait donc quatorze ou quinze ans, — il envoyait au concours de je ne sais quelle Académie de province un discours dans lequel il combattait avec beaucoup de chaleur la moderne philosophie, et qu'il terminait par un tableau animé de la Terreur. » On n'a pas retrouvé ce discours. Mais M. Maréchal a retrouvé un petit écrit de Robert des Saudrais, intitulé : *les Philosophes*, que Blaize date de 1802, et auquel les deux frères Jean-Marie et surtout Félicité, — dans quelle mesure exacte, on l'ignore, — semblent bien avoir collaboré : c'est un manifeste contre les « philosophes, » un essai, inspiré de Rousseau et de Pascal, pour démontrer l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. « L'âge des emportements et des passions survint, — écrit encore Sainte-Beuve ; — il (Félicité) le passa, à ce qu'il paraît, dans un état non pas d'irréligion (ceci est essentiel à remarquer), mais de conviction rationnelle sans pratique. Le christianisme était devenu pour le bouillant jeune homme une opinion très probable qu'il défendait dans le monde, qu'il produisait en conversation, mais qui ne gouvernait plus son cœur ni sa vie. Ce retour imparfait n'eut lieu toutefois qu'après un premier chaos et au sortir des doutes tumultueux qui avaient pour un temps prévalu. » Ces indications ne laissent pas d'être un peu vagues et obscures, et l'on voudrait bien pouvoir préciser davantage. Si l'on rapproche et si l'on essaie d'interpréter ces diverses données, voici, sur ce point délicat, ce qui paraît le plus probable. Entre 1792 et 1802, sous l'influence des « philosophes, » notamment de Rousseau, — et de l'oncle des Saudrais, — Lamennais s'est détaché du christianisme, d'abord progressivement, doucement, et comme à son insu, puis plus violemment, mais sans jamais, si je ne me trompe, dépasser, dans ses négations, celles qui

constituent le fonds doctrinal du déisme. Beaucoup d'inconséquences, j'imagine, dans tout cela, et, sous la pression des événements publics, à la vue de certaines scènes de la Terreur, quelques prises d'armes contre les « philosophes, » et même certains retours chrétiens passagers, bref, quelque chose comme l'état d'esprit troublé et contradictoire que Chateaubriand, vers la même époque, traduisait dans son curieux *Essai sur les Révolutions*. Et peu à peu, sous l'action sans doute croissante du futur abbé Jean, cette âme orageuse s'apaise : elle entrevoit et, au besoin même, elle défend la probabilité théorique du christianisme : cet état de « conviction rationnelle sans pratique, » c'est, probablement, l'indifférence religieuse qu'elle condamnera si éloquemment plus tard.

Les choses en étaient là quand parut le *Génie du Christianisme*. Nous sommes bien aises d'apprendre par M. Maréchal que Félicité le lut avec passion et l'annota dès le moment de son apparition ; mais le contraire nous eût bien surpris : comment un livre de cette valeur, sur un pareil sujet, écrit par un compatriote, aurait-il pu passer inaperçu d'un esprit curieux, et qu'on devine très préoccupé alors de la question religieuse? Est-ce Chateaubriand qui, par ses belles pages sur Pascal, inspira à son jeune lecteur le désir de lire, ou plutôt de relire le grand écrivain? M. Maréchal n'en doute guère, et il est possible qu'il ait raison. En tout cas, c'est en 1802, — M. Duine nous l'affirme, pièces en mains, — que Lamennais se nourrit des *Pensées* et en fait des extraits. Et, — conséquence naturelle de ces lectures, ou simple développement logique d'une tendance particulière d'esprit, — M. Maréchal a retrouvé des articles inédits signés de lui, et datant de 1803 et de 1804, sur *les Indulgences*, sur *la Réception de Parny*, et où déjà l'impatient journaliste se transforme en apologiste.

Et cependant, il n'est pas converti, il n'a pas la foi. Évidemment, il est ébranlé, mais il hésite sur le seuil du temple. D'où lui viendra l'impulsion définitive, la volonté ferme de mettre sa vie d'accord avec ses idées, et presque ses croyances, de suivre, en un mot, sur l' « abêtissement » nécessaire, les mystiques conseils du pari de Pascal? Selon toutes les vraisemblances, de son propre frère, l'abbé Jean, qui, ordonné prêtre au mois de mars 1804, ne pouvait avoir de cesse qu'il ne l'eût « regagné à Dieu : » au reste, le témoignage de l'abbé Bruté

est formel sur ce point. Quelques mois après, « Féli » faisait sa première communion.

Nous connaissons encore une fois trop mal tout le détail de ces démarches intimes pour avoir le droit de les juger avec quelque rigueur. Et c'est dommage, car on pressent que ce premier Lamennais nous éclairerait singulièrement le second. Est-il pourtant bien téméraire de présenter, à propos de cette évolution religieuse, les observations suivantes? Et d'abord, parmi les troubles, les incertitudes et les incohérences de cette longue période d'incroyance, il ne semble pas, comme pour Pascal ou Chateaubriand, par exemple, qu'il y ait eu de « crise » à proprement parler, — une de ces crises douloureuses et fécondes d'où l'âme sort totalement transformée. D'autre part, ce mouvement qui, après avoir détaché Lamennais du catholicisme, l'y ramène progressivement, c'est le mouvement même de la pensée contemporaine, et l'on sait qu'à cet égard son cas est alors légion. Bien mieux, c'est dans sa propre famille qu'il trouve des exemples, des exemples contagieux de ces retours : son père, surtout son oncle des Saudrais, qui avaient jadis trempé dans le schisme constitutionnel, reviennent aux « préjugés » d'autrefois. Lamennais a subi toutes ces influences, générales et familiales, comme il a subi celle des livres qu'il a lus; son histoire morale n'est que l'écho de celle d'alentour. On dirait même, — faut-il aller jusque-là? — que ses convictions religieuses ne sont pas le prolongement nécessaire de sa vie intérieure, qu'elles ne répondent pas à un besoin profond, impérieux de son âme, qu'elles lui sont comme imposées ou dictées, ou suggérées du dehors, et qu'il les accepte, sur la foi d'autrui, comme un système d'idées plus satisfaisant pour l'esprit que pour le cœur. Ce violent, comme beaucoup de violents, était un faible; il était peut-être incapable de trouver en lui-même le principe de discipline spirituelle dont sa haute nature lui faisait éprouver la nécessité. En dépit des apparences, peu d'hommes ont été plus soumis aux influences, aux circonstances extérieures, et ce dur logicien a peut-être été, plus que le commun des poètes et des artistes, livré aux surprises de sa sensibilité.

C'est pour cette raison sans doute qu'il hésita si longtemps à se ranger au parti qui devait décider de sa vie. Converti à vingt-deux ans, en 1804, ce n'est qu'à trente-quatre ans, en 1816, qu'il fut définitivement ordonné prêtre. Faut-il voir dans

cette décision tardive une preuve qu'il obéissait à une vocation factice? On l'a souvent prétendu. Encore qu'une pareille question, qui touche aux mystères les plus impénétrables de la conscience individuelle, soit dans son fond peut-être insoluble, — elle l'eût été d'abord, et peut-être surtout, pour Lamennais lui-même, — il n'est pas impossible aujourd'hui d'en préciser les données et de fournir à nos intuitions, à nos conjectures, à nos impressions personnelles, une base d'opérations plus solide et plus large que celle sur laquelle, jusqu'à ces dernières années, les critiques fondaient leurs opinions respectives.

Et d'abord, à quelle époque l'idée de la prêtrise a-t-elle surgi dans l'esprit de Lamennais? Une lettre de l'oncle des Saudrais retrouvée par le P. Roussel et citée par lui dans son livre sur *Lamennais et ses correspondants inconnus* fait une allusion très claire à ce projet dès le mois de juillet 1806. Je ne serais point étonné qu'il datât du jour ou du lendemain de la conversion. Ce devait être là, — on peut, je crois, le conjecturer sans témérité, — le vœu secret de l'abbé Jean, et, formulé ou non, une âme ardente et généreuse comme celle de Félicité, une âme d'apologiste avant la foi, ne pouvait guère manquer de l'accueillir avec transport. A peine converti, notons-le, Félicité s'associe aux travaux, aux préoccupations, aux études de son frère; visiblement il se prépare à son œuvre apologétique, en ramassant des matériaux contre les « philosophes : » la première lettre que nous ayons de lui (11 janvier 1806), au baron de Sainte-Croix, est pour reprocher à cet historien son scepticisme en matière de miracles; son premier écrit public est cet opuscule anonyme des *Réflexions sur l'état de l'Église de France au XVIIIe siècle et sur sa situation actuelle* (1808), qui fut promptement saisi par la police impériale; l'année suivante, il publiait une traduction du *Guide spirituel* du bienheureux Louis de Blois; et la même année (1809) il recevait les ordres mineurs.

Nous étonnerons-nous qu'il ait mis trois, et peut-être cinq ans à se résoudre à une démarche de cette nature? M. Maréchal, qui a une double thèse à démontrer, triomphe un peu bien vite là-dessus. Pour lui, Lamennais est un « romantique, » un disciple effréné de Rousseau, et qui, comme tel, ne peut consentir à aliéner, à sacrifier son « moi, » à ensevelir son impérieuse personnalité dans l'ombre et l'humilité du sanctuaire; il est, de plus, — et je crois bien qu'ici on reprend en

l'exagérant une fine et spécieuse observation de M. Henri Bremond, — une âme à la fois assoiffée et privée par nature des joies sensibles du mysticisme, et puisant, dans ses multiples déceptions intérieures, des raisons sans cesse renaissantes de se décourager, d'ajourner les décisions suprêmes. Et il faut voir avec quelle terrible ingéniosité M. Maréchal interprète dans ce double sens les moindres déclarations de son héros, et jusqu'à ses plus innocentes traductions. Je vois les choses, pour l'instant, je l'avoue, plus simplement, sous un aspect moins littéraire et moins dramatique. A la veille de sa tonsure, Féli écrit à Bruté (17 février 1809) :

Quand je réfléchis sur ma vie passée, sur cette vie toute de crimes que les austérités les plus rigoureuses, la pénitence la plus sévère et la plus longue ne seraient pas suffisantes pour expier, et qu'après cela je viens à considérer mon état présent, cette tiédeur, cette mollesse, ce poids des sens qui me lasse et qui m'abat, *cet amour-propre qui ne se sacrifie jamais qu'à demi et qui renaît sous le couteau même*, j'entre dans une frayeur qui n'a que trop de fondement, et je me demande si c'est donc à un malheureux tel que moi de pénétrer dans le sanctuaire, et si je ne devrais pas bien plutôt me tenir prosterné au bas du temple, comme ce pécheur de l'ancienne loi, moins pécheur que moi...

Je m'apitoierais bien volontiers sur cette sainte détresse, si je ne me rappelais des aveux analogues sous la plume de tous les mystiques, de tous les excellents prêtres, — voyez, par exemple, les lettres de Bossuet au maréchal de Bellefonds, — bien mieux, si je n'en retrouvais de semblables sous la plume de l'abbé Jean, lequel pourtant n'a été atteint à aucun degré du « mal de Rousseau. » Lui aussi, écrivant au même abbé Bruté, parlera de sa « pauvreté, » de sa « faiblesse, » de ses « crimes, » de « toutes les passions encore vivantes au fond de son cœur. » « Lorsqu'il en faut venir, dira-t-il encore, à porter le dernier coup à l'amour-propre, le fond de l'âme se déchire, et le courage manque. » Qu'en conclure, sinon qu'il n'en faut rien conclure pour ou contre le « romantisme » de Lamennais? Jusqu'ici, son cas est « classique, » parfaitement classique, et les scrupules mêmes qu'il éprouve, le sentiment qu'il a de son indignité personnelle et qu'il exprime d'ailleurs si éloquemment nous seraient, au besoin, une preuve assez forte de la réalité de sa vocation sacerdotale.

Car jusqu'à quel point ces scrupules ne l'ont-ils point, quelque temps, écarté de l'autel? Ajoutez à cela que, né avec une imagination mobile, une humeur changeante et un caractère très indécis, étant d'ailleurs venu tard à la foi, et n'ayant pas subi l'entraînement de l'éducation en commun dans un séminaire, on s'explique assez bien qu'il ait, plus qu'un autre, soumis à l'épreuve de la réflexion, de la prière et du temps l'idée de se vouer au sacerdoce. A cette épreuve même il se croyait d'autant plus tenu qu'il prévoyait une opposition sérieuse de la part de son père, lequel fut mis très tard au courant des projets de Félicité et y donna son consentement avec plus de « résignation » que de plaisir. Bref, on s'explique assez bien que, même si l'idée de se faire prêtre lui est venue de bonne heure, Lamennais ait mis cinq ans d'intervalle entre le moment de sa conversion et celui où il se fit conférer les ordres mineurs.

On s'explique moins bien, il faut l'avouer, que sept années se soient encore écoulées avant les engagements suprêmes. Mais qu'on ouvre la *Correspondance*. A chaque instant, on y trouve des déclarations comme celles-ci : « Sécheresse, amertume, et paix crucifiante, voilà ce que j'éprouve, et je ne veux rien de plus; la souffrance est mon lit de repos. » Et encore : « Toute liaison et même toute communication avec les hommes m'est à charge; je voudrais pouvoir rompre avec moi-même... Rien ne me remue, rien ne m'intéresse, tout me dégoûte... Je ne sais sur quoi porter un reste de sensibilité qui s'éteint; des désirs, je n'en ai plus. J'ai usé la vie; c'est de tous les états le plus pénible, et de toutes les maladies la plus douloureuse comme la plus irrémédiable. » Et enfin :

La cause première de tous mes maux n'est pas, à beaucoup près, récente; je portais depuis plusieurs mois le germe de cette mélancolie aride et sombre, dans ce noir dégoût de la vie qui, s'emparant de mon âme peu à peu, finit par la remplir tout entière. Abandonné alors à une accablante apathie, totalement dépourvu d'idées, de sentiments et de ressorts, tout me devient à charge, la prière, l'oraison, tous les exercices de piété, et la lecture, et l'étude, et la retraite, et la société; je ne tenais plus à la vie que par le désir de la quitter, *et mon cœur éteint ne trouvait une sorte de repos léthargique que dans la pensée du tombeau.*

Ces crises de sombre tristesse physique et morale sont fré-

quentes chez lui, et l'on conçoit sans peine qu'elles l'aient, pour un temps, écarté de l'autel. Ce « noir dégoût de la vie » n'est évidemment pas très chrétien. Il a beau chercher à se faire « une âme vraiment résignée, » « s'efforcer d'acquérir cette résignation paisible et amoureuse dans son amertume même, » il n'y parvient guère.

Le plus grave est que « ces défaillances intérieures, ces angoisses, cette agonie de l'âme » obscurcissent pour lui le problème de sa destinée. « Cette pauvre âme, écrit-il, languit et s'épuise *entre deux vocations incertaines qui l'attirent tour à tour*. Il n'y a point de martyre comme celui-là. » N'allons point pourtant conclure à la légère, comme on l'a si souvent fait, que ces douloureuses hésitations, ces langueurs, ces alternatives d'abattement et d'espoir sont un signe de non vocation sacerdotale. « Épreuves » ou « tentations, » il semble bien tout d'abord que Lamennais ne soit pas le seul prêtre qui, dans ses années de noviciat, ait connu des troubles de ce genre (1). D'autre part, si le propre d'une âme vraiment sacerdotale est d'être comme obsédée par le problème religieux, par le désir de travailler pour l'Église et de lui conquérir de nouvelles âmes, peu d'hommes ont, dès cette époque, mieux répondu à ce signalement que le futur auteur des *Paroles d'un croyant*. Il s'intéresse passionnément à toutes les œuvres de son frère, il poursuit activement ses études historiques ou théologiques, et souvent, dans les lettres mêmes où il se plaint le plus de ses misères morales, il réclame des livres destinés à compléter son éducation cléricale; il commence enfin, en collaboration avec l'abbé Jean, un gros ouvrage sur *la Tradition de l'Église sur l'institution des évêques*. Et l'on est bien obligé de lui donner raison quand il écrit en 1811 à l'abbé Jean : « *Un désir constant*, qui semble résister à tous les obstacles et triompher des répugnances naturelles les plus vives, *n'offre-t-il pas un caractère de vocation digne au moins d'être examiné?* »

Aux Cent-Jours, se croyant, à tort ou à raison, menacé par la police impériale pour le livre sur la *Tradition*, il s'enfuit en Angleterre, où il reste sept mois. C'est là qu'il rencontra

(1) Voyez à ce sujet les deux intéressants articles du P. Dudon sur *la Vocation ecclésiastique* dans *le Recrutement sacerdotal* de janvier et mars 1912. J'aboutis, on le verra, à peu près aux mêmes conclusions que le P. Dudon.

l'abbé Carron, cet admirable prêtre qui prit tout de suite sur lui un très grand ascendant et qui triompha de ses dernières hésitations. Car il en éprouva jusqu'au bout, et il parle dans ses lettres de ses « irrésolutions, » de ses « incertitudes, » de « l'extrême répugnance où il se sent à prendre le parti auquel *on* veut *qu'il* se résolve. » « Ce n'est assurément pas mon goût que j'ai écouté, dit-il encore, en me décidant à reprendre l'état ecclésiastique. » Et une autre fois : « Mon âme est usée, je le sens tous les jours. Je me cherche et ne me trouve plus. Mais encore une fois, qu'importe? Je ne m'oppose à rien, je consens à tout : qu'on fasse du cadavre ce qu'on voudra. » Rentré en France, il reçoit le sous-diaconat le 21 décembre 1815 : « Cette démarche m'a prodigieusement coûté, déclare-t-il. Dieu veuille en retirer sa gloire! » Quelques mois après, vers la fin de février 1816, il recevait le diaconat, et, le 9 mars, la prêtrise : « Il lui a singulièrement coûté, — écrivait à ce propos l'abbé Jean, pour prendre sa dernière résolution. — M. Carron d'un côté, moi de l'autre, l'avons entraîné; mais sa pauvre âme est encore ébranlée du coup. » Et le 25 juin, Félicité écrivait à son frère la lettre célèbre qu'il faut bien citer ici presque tout entière :

Quoique M. Carron m'ait plusieurs fois recommandé de me taire sur mes sentiments, je crois pouvoir et devoir m'expliquer avec toi une fois pour toutes. *Je suis et ne puis qu'être désormais extraordinairement malheureux.* Qu'on raisonne là-dessus tant qu'on voudra, qu'on s'alambique l'esprit pour me prouver qu'il n'en est rien, ou qu'il ne tient qu'à moi qu'il en soit autrement, il n'est pas fort difficile de croire qu'on ne réussira pas sans peine à me persuader un fait personnel contre l'évidence de ce que je sens. Toutes les considérations que je puis recevoir se bornent donc au conseil banal de faire de nécessité vertu. Or, sans fatiguer inutilement l'esprit d'autrui, il me semble que chacun peut aisément trouver dans le sien des choses si neuves; quant aux avis qu'on y pourrait ajouter, l'expérience que j'en ai a tellement rétréci ma confiance, qu'à moins d'être contraint d'en demander, je suis bien résolu à ne jamais procurer à personne l'embarras de m'en donner; et j'en dis autant des exhortations. Ainsi, par exemple, rien au monde qu'un ordre formel ne me décidera jamais à aller demeurer chez M. de Janson. Où que je sois à l'avenir, je serai chez moi, ce chez moi fût-il un grenier. Je n'aspire qu'à l'oubli, dans tous les sens, et plût à Dieu que je pusse m'oublier moi-même! La seule manière de me

servir véritablement est de ne s'occuper de moi en aucune façon. Je ne tracasse personne; qu'on me laisse en repos de mon côté; ce n'est pas trop exiger, je pense. Il suit de tout cela qu'il n'y a point de correspondance qui ne me soit à charge. Écrire m'ennuie mortellement, et de tout ce qu'on peut me marquer, rien ne m'intéresse. Le mieux est donc, de part et d'autre, de s'en tenir au strict nécessaire en fait de lettres. J'ai trente-quatre ans écoulés; j'ai vu la vie sous tous ses aspects, et ne saurais dorénavant être la dupe des illusions dont on essaierait de me bercer encore. *Je n'entends faire de reproches à qui que ce soit; il y a des destins inévitables;* mais si j'avais été moins confiant ou moins faible, ma position serait bien différente. Enfin elle est ce qu'elle est, et, tout ce qui me reste à faire est de m'arranger de mon mieux, *et, s'il se peut, de m'endormir au pied du poteau où l'on a rivé ma chaîne;* heureux si je puis obtenir qu'on ne vienne point, sous mille prétextes fatigants, troubler mon sommeil.

Quand on rapproche, comme nous venons de le faire, — à dessein, mais à tort, — tous ces textes les uns des autres, il est bien difficile de se dérober à l'impression que presque tous les critiques ont exprimée, à savoir que Lamennais n'était pas né pour être prêtre, qu'il a eu la main forcée, que ses directeurs se sont lourdement trompés sur son compte, et qu'ils ont assumé une terrible responsabilité devant l'Église et devant l'histoire... J'ose ne point partager cet avis, et bien loin d'incriminer la prudence ou la clairvoyance de l'abbé Carron et de l'abbé Jean, de l'abbé Bruté et de l'abbé Teyssère, je suis bien plutôt tenté, — avec quelques bons juges, — de leur donner raison. Pourquoi, profanes et incompétents que nous sommes, en des matières si délicates et si complexes, avec les pauvres éléments d'information dont nous disposons, verrions-nous plus clair que de saints et intelligents prêtres? La « défection » de Lamennais, à laquelle on songe toujours en pareil cas, n'est ici qu'un trompe-l'œil. La défection de Lamennais s'explique par des circonstances et par des raisons toutes particulières, et elle ne l'a pas empêché d'être, quinze ou seize ans durant, un très bon, un excellent prêtre. Trompe-l'œil aussi, j'ai failli dire surtout, ces extraits ingénieusement choisis et artificieusement groupés de lettres du grand écrivain, et qui, — c'est le mieux qu'on en puisse dire, — ne représentent que des moments de sa pensée, et non pas l'état permanent de son

âme. Car nous ne connaissons pas toute la correspondance de Lamennais durant cette longue période de douze années : si nous la connaissions tout entière, sommes-nous bien assurés que les quelques lignes qui nous ont frappés par leur caractère d'âpre amertume, et presque de désespérance, ne nous apparaîtraient pas singulièrement plus clairsemées, et comme fondues ou presque noyées dans le cours de beaucoup d'autres préoccupations? Relisons même à la suite et sans parti pris les quelque cent quatre-vingts lettres qui nous ont été conservées de cette époque de tâtonnements et d'incertitudes; et avouons que le « noir dégoût de la vie » n'en est pas la note dominante. Il serait facile d'en extraire, parmi bien des détails familiers, des observations piquantes ou moqueuses, de beaux élans d'ardeur mystique et de spiritualité confiante. Plus on étudie Lamennais, et plus on se convainc qu'il était la mobilité même, et qu'on lui ferait le plus grand tort en le fixant ou en le figeant dans une seule attitude morale. Extraordinairement impressionnable, vibrant à tous les souffles du dedans ou du dehors, souvent malade d'ailleurs, doué d'une imagination et d'une sensibilité excessives, c'était avant tout peut-être une âme de poète et d'artiste, — une pauvre âme chantante et flottante de poète et d'artiste dont les sentiments et les paroles ne doivent pas être évalués à la mesure commune.

Je reprends ici une très pénétrante observation d'un fin connaisseur en matière de psychologie religieuse, M. Henri Bremond, dans une fort suggestive étude sur Lamennais (1). Je suis peut-être moins convaincu que M. Bremond, que l'auteur des *Réflexions sur l'Imitation* ne fût pas né pour le mysticisme, mais je crois comme lui qu'il était trop écrivain né pour ne pas, à son insu, donner le change à ses lecteurs sur la vraie nature des sentiments qu'il éprouvait. Qu'il ait eu, à de certains moments, pour le sacerdoce, des répugnances, des dégoûts réels, — chose, paraît-il, plus fréquente qu'on ne le pense, dans les vocations même les plus assurées, — c'est ce que je n'ai garde de nier. Mais ces impressions, comme il les déforme peut-être, comme il les exagère en tout cas, et comme il les dramatise en les exprimant! Comme il se laisse entraîner par sa plume, et attirer et séduire par la forte, brillante et émou-

(1) Henri Bremond, *l'Inquiétude religieuse*, 2e série, 1 vol. in-16; Paris, Perrin, 1909 *la Détresse de Lamennais*.

vante image qu'il *sent venir*, et qu'il entrevoit au bout de son développement! Relisez à cet égard les lettres les plus sombrement désolées de cette période. La lettre même du 25 juin 1846, quand elle ne s'expliquerait pas par les circonstances particulières qu'a si bien analysées M. Maréchal, s'expliquerait encore par le mot qui la termine; elle a été écrite, n'en doutez pas, — au moins en partie, — pour ce mot même, pour cette saisissante image du « poteau où l'on a rivé sa chaîne. » Réduite à ses justes proportions, elle se ramène, ou peu s'en faut, à un violent accès de mauvaise humeur. Mais Lamennais avait, si je puis dire, la mauvaise humeur volontiers tragique, — très romantique en tout cas, et très littéraire.

Dans ces conditions, faut-il blâmer, comme on l'a trop souvent fait, les très bons prêtres qui l'entouraient, qui le voyaient tel qu'il était dans la réalité de la vie quotidienne, qui savaient de lui et sur lui mille choses que nous ne saurons jamais, d'avoir agi sur sa volonté débile, et, convaincus qu'ils étaient de la réalité de sa vocation ecclésiastique, de l'avoir aidé à triompher de ses irrésolutions éternelles? Je ne le pense pas. Oui, je le sais, l'abbé Jean a écrit : « Je prie le bon Dieu de tout cœur de les éclairer l'un et l'autre; mais je suis enchanté de n'être pour rien dans cette décision-là. » C'est qu'il était loin de Félicité alors, et qu'il a, comme nous sommes tous tentés de le faire, pris au pied de la lettre telle déclaration farouchement éplorée du pauvre exilé. Mais plus tard, au moment décisif, il a su prendre sa large part des responsabilités communes. Et peut-être tous ensemble, Bruté, Teyssère, Carron et l'abbé Jean, ont-ils vu plus clair qu'on ne veut bien le dire dans le cas de Lamennais, si, après tout, la seule période sa vie où il ait été, je n'ose dire vraiment heureux, — il ne pouvait pas l'être, — mais en tout cas le moins malheureux est sans contredit celle où il a été prêtre.

Seulement, — et peut-être parce qu'ils n'avaient pas l'expérience d'un vrai tempérament de poète, — les amis et les conseillers de Lamennais semblent ne pas s'être assez rendu compte qu'il n'était pas un prêtre « comme tous les autres. » Ils en ont fait un « prêtre libre. » Sous prétexte de le « divertir » de ses humeurs noires, et de faire servir son talent à une sainte cause, ils l'ont plongé dans la controverse, dans la polémique, toutes choses auxquelles il n'avait déjà que trop

de pente, et où il risquait de s'exalter et de s'aigrir. Il aurait fallu l'*encadrer*, l'assujettir à une discipline extérieure, puisqu'il n'en trouvait pas une en lui-même, assagir cette sensibilité exaspérée et régler cette volonté défaillante par la contrainte salutaire d'une vie active et non pas uniquement livresque. A plusieurs reprises, dans sa *Correspondance*, il manifeste le désir d'entrer dans la Compagnie de Jésus, et l'on s'est, naturellement, beaucoup égayé de cette velléité restée d'ailleurs platonique. Je crains qu'ici encore la raillerie ne soit une forme de l'inintelligence. Je ne suis pas sûr du tout que la règle d'un ordre religieux n'eût pas convenu à cette nature inquiète et maladive. En tout cas, ce que l'on peut bien affirmer, c'est que, fait plutôt peut-être pour obéir que pour commander, la destinée de ce malheureux Lamennais eût été tout autre, s'il avait toujours eu à ses côtés l'abbé Jean ou l'abbé Carron.

III

Franchissons une quinzaine d'années. C'est le moment, décisif et douloureux, de sa rupture avec Rome. Je crois qu'il est trop tôt pour écrire avec toute la précision souhaitable ce douloureux chapitre de l'histoire morale du fougueux écrivain. D'importantes correspondances nous font sans doute encore défaut, et certains côtés de la question ne sont pas suffisamment éclairées pour qu'on puisse, en pleine connaissance de cause, décrire et juger la longue crise d'âme d'où sont sorties les *Paroles d'un croyant* et les *Affaires de Rome*. Par exemple, nous aurions besoin de savoir presque par le menu les principales polémiques qui se sont engagées notamment autour de *l'Avenir* et des décisions pontificales, pour bien comprendre l'exaspération croissante où elles plongèrent Lamennais. J'espère que tous ces éléments d'information seront à notre portée quand M. Maréchal en viendra à cet épisode essentiel de la vaste biographie qu'il a entreprise. En attendant, et quitte à ne pas toujours interpréter comme lui les documents nouveaux qu'il met en œuvre, on ne saurait trop remercier le P. Dudon d'avoir refait à sa manière les *Affaires de Rome*, et d'avoir projeté une très vive lumière sur un côté capital de la question, en étudiant comme il l'a fait les rapports authentiques de Lamennais avec le Saint-Siège.

Lamennais a été en relations personnelles avec deux papes, Léon XII et Grégoire XVI. C'est en 1824 qu'il fit son premier voyage de Rome. Très attaqué, très discuté, il eût été heureux de recevoir quelque marque d'encouragement et de sympathie de la part de cette autorité suprême qu'il avait défendue avec tant d'ardeur. Léon XII, qu'il vit trois fois, le reçut avec infiniment de bonne grâce et, de l'aveu même de Féli, le « combla de bontés. » Nous ne savons pas quels propos furent échangés dans ces trois audiences; mais le P. Dudon qui, trop visiblement, voudrait réduire à l'insignifiance les rapports du pontife et du prêtre, conjecture bien gratuitement qu'ils furent « peu importants. » Le pape aurait-il dit de l'auteur de l'*Indifférence :* « C'est un exalté; » et encore : « Ce Français est un homme distingué; il a du talent, de l'instruction, je lui crois de la bonne foi; mais c'est un de ces amants de la perfection qui, si on les laissait faire, bouleverseraient le monde! » Ces témoignages de deux cardinaux italiens nous inspireraient plus de confiance, si nous ne les trouvions pas dans les dépêches du chargé d'affaires de France à Rome, le chevalier Artaud, qui n'aimait guère Lamennais. Ce qui est sûr, c'est que Léon XII garda un excellent souvenir de Lamennais; c'est qu'à plusieurs reprises il se fit donner des nouvelles de l'écrivain français par Ventura, Coriolis, et qu'il chargeait ce dernier avec insistance de « l'assurer de toute son affection; » c'est qu'il accepta son portrait avec le plus grand plaisir, et le fit mettre à une place d'honneur dans son propre cabinet. Ce qui est sûr encore, c'est que Lamennais, et jusque dans les *Affaires de Rome*, a toujours parlé de Léon XII avec gratitude, avec respect et avec tendresse ; c'est qu'en 1827, probablement, il adressa au pape un Mémoire confidentiel où il lui exposait ses vues sur l'état présent de l'Église et de la société (1). Est-il exact que Léon XII ait eu l'intention de créer Lamennais cardinal, et qu'il l'ait réservé *in petto?* Le P. Dudon n'en croit rien; mais sa conviction paraît surtout fondée sur le désir qu'il a que la conviction contraire soit erronée; il discute bien rapidement, et sans apporter de preuves péremptoires, les témoignages formels de Lamennais, de Wiseman, et des Senfft. La comtesse de Senfft avait écrit à

(1) Ce mémoire, publié partiellement par Blaize, a été retrouvé dans les archives du Vatican par le P. Dudon, qui en a publié les parties inédites dans les *Recherches de science religieuse* de septembre-octobre 1910.

Lamennais, en 1830, qu'on avait retrouvé, parmi les papiers du défunt pape, la désignation de leur ami au cardinalat : parlait-elle à la légère, ou en connaissance de cause? Le fait doit pouvoir être vérifié. Et, en attendant, on peut suspendre son jugement; mais on peut croire aussi que l'opinion courante n'est pas aussi dénuée de vraisemblance que veut bien le dire le P. Dudon.

Deux choses ressortent avec une pleine évidence du livre de ce dernier. La première est qu'entre l'encyclique *Mirari vos* et l'encyclique *Singulari nos* l'attitude de Rome à l'égard de Lamennais a été parfaite ; et la seconde, — le P. Dudon aurait pu insister bien davantage sur ce point, — que le clergé français, par ses dénonciations, ses exigences, ses suspicions, ses plaintes, ses appels constants à l'autorité pontificale et la pression qu'il a exercée sur le Saint-Siège, a tout, ou presque tout fait pour exaspérer Lamennais et le rejeter hors de l'Église. Mais, pour bien comprendre la suite des événements, il faut reprendre les choses d'un peu plus haut.

Poursuivant son rêve de théocratie populaire, Lamennais, avec générosité, avec hardiesse, mais avec violence et avec une témérité singulière, avait déclaré la guerre aux rois et dressé, dans *l'Avenir*, la charte du droit nouveau. Il fallait toute sa naïveté, toute son inexpérience théologique et diplomatique, tout son dédain et son ignorance des contingences historiques, — tout son orgueil aussi de prophète plébéien, — pour s'imaginer que Rome, en 1830, pouvait et devait le suivre dans cette voie. Entre l'idéal révolutionnaire dont, à son insu, relevait Lamennais, et la tradition constante d'une Église fortement hiérarchisée, fondée sur l'autorité, et dont l'action, toute religieuse et morale, s'exerce dans les cadres respectés d'une société régulièrement constituée, il y avait une opposition secrète qui ne pouvait manquer d'éclater bientôt au grand jour. On le fit bien voir au fougueux tribun! Traqué, honni, dénoncé sans relâche par toute une partie du clergé français, persécuté, comme il était naturel, par le gouvernement de Juillet, il se décida à suspendre *l'Avenir*, et à en appeler directement à Rome. On a souvent dit que c'était là une imprudence, et une imprudence bien française; que Rome, dans les questions délicates et controversées, n'aime pas à intervenir; qu'elle hésite à décourager les initiatives individuelles; et

qu'elle ne se prononce enfin qu'à son corps défendant, quand elle y est pour ainsi dire contrainte par les circonstances ou par les hommes. Je crois, au contraire, pour ma part, que Lamennais n'a fait tout au plus que hâter la décision pontificale; que les questions qu'il avait soulevées étaient trop graves pour que le Saint-Siège pût longtemps s'abstenir de prendre parti; et qu'enfin les multiples dénonciations ecclésiastiques dont le directeur de *l'Avenir* était l'objet auraient largement suffi à faire instruire son procès.

Arrivés à Rome le 30 décembre 1831, « les pèlerins de Dieu et de la liberté, » — suivant l'expression dont s'égaie peut-être avec trop d'insistance le P. Dudon, — firent remettre au pape, par l'intermédiaire du cardinal Pacca, le doyen du Sacré-Collège, un mémoire justificatif qui avait été rédigé par Lacordaire. Grégoire XVI fit écrire par Pacca à Lamennais « une lettre de remontrances et de conseils paternels : » on louait leurs bonnes intentions et leur docilité; mais on se plaignait de leur témérité, des divisions entre catholiques qu'ils avaient provoquées; au demeurant, on leur laissait espérer qu'on examinerait à fond leurs doctrines, et on les engageait, en attendant, à rentrer en France. Lacordaire seul comprit, et tandis qu'il se décidait à repasser les Alpes, que Montalembert poursuivait son voyage d'Italie, Lamennais s'obstina à rester à Rome ou à la porte de Rome, « afin de fournir les explications indispensables et de répondre aux questions que l'on jugerait à propos de lui faire. » Le pape consentit à les recevoir avant leur séparation; l'audience fut aimable, mais assez banale : « il ne fut en aucune façon question d'affaires. » De plus en plus convaincu qu'il ne pourrait être condamné et qu'il n'avait qu'à poursuivre son œuvre, Lamennais se retira à Frascati et y écrivit son livre *Des Maux de l'Église*. Mais le séjour en Italie lui pesait. Impatient de reprendre sa vie d'action, ignorant, à ce qu'il semble, qu'en ce moment même la congrégation des affaires ecclésiastiques extraordinaires examinait ses doctrines, et croyant que, parmi toutes les préoccupations présentes du Saint-Siège, on avait oublié la réponse qu'on lui avait presque promise, le fondateur de *l'Avenir*, accompagné de Montalembert, se remit en route dans les premiers jours de juillet 1832. Le soir du 30 août, à Munich, à la fin d'un banquet, auquel assistait aussi Lacordaire, on lui remit, par les soins de la

nonciature, le texte de l'encyclique *Mirari vos*, qu'accompagnait une lettre de Pacca. « Il y a une encyclique du pape contre nous, dit-il à Lacordaire; nous n'avons qu'à nous soumettre. »

Cette sage résolution, on le sait, ne devait pas durer. Aurait-on pu, en procédant différemment, même avant l'encyclique, éviter l'éclat final?

Je me suis souvent étonné, — a écrit Lamennais dans les *Affaires de Rome*, — que le pape, au lieu de déployer envers nous cette sévérité silencieuse dont il ne résultait qu'une vague et pénible incertitude, ne nous ait pas dit simplement : « Vous avez cru bien faire, mais vous vous êtes trompés. Placé à la tête de l'Église, j'en connais mieux que vous les besoins, les intérêts, et seul j'en suis juge. En désapprouvant la direction que vous avez donnée à vos efforts, je rends justice à vos intentions. Allez, et désormais, avant d'intervenir dans des affaires aussi délicates, prenez conseil de ceux dont l'autorité doit être votre guide. » Ce peu de paroles aurait tout fini. Jamais aucun de nous n'aurait songé à continuer l'action déjà suspendue.

C'est là ce que le P. Dudon, à aucun prix, ne saurait admettre. L'obstination orgueilleuse de Lamennais est pour lui un dogme, une de ces évidences psychologiques qui doivent s'imposer aux esprits les plus prévenus. Cette idée « d'une scène évangélique se déroulant dans un salon du Vatican, à la première rencontre de Grégoire XVI et de Lamennais » lui inspire une douce et peut-être peu « évangélique » gaîté. Car enfin, si cette scène avait eu lieu, — et peut-être sous Léon XII ou sous Léon XIII aurait-elle eu lieu, — ni le P. Dudon, ni moi, nous ne savons ce qui aurait pu en résulter. En tout cas, Lamennais n'aurait pas eu le droit d'écrire la page un peu inquiétante que nous venons de rappeler; et peut-être eût-il été habile et charitable tout ensemble de ne pas lui laisser ce droit. Lamennais, — c'est un mot de Léon XII que le P. Dudon n'a pas cru devoir citer, — était « un homme qu'il fallait conduire avec la main dans le cœur. » De plus, ce n'était pas, si j'ose le dire, une âme « protocolaire. »

> Ayant la nuque dure aux saluts inutiles,
> Et se dérangeant peu pour des rois inconnus,

resté très plébéien d'allures et d'idées, comme il l'était de tempérament et d'hérédité, peu diplomate, assez peu théologien,

aussi peu « Romain » ou Italien que possible, les conventions, les formules, les habitudes de la cour de Rome étaient faites pour le surprendre et le choquer. Il n'était pas l'homme des sous-entendus, et il ne comprenait pas les choses à demi-mot : il ne vit pas dans la lettre de Pacca le blâme discret qu'elle contenait. A-t-on tenu suffisamment compte au Vatican de ces dispositions particulières, et n'aurait-on pu, en raison même des services que Lamennais avait rendus au Saint-Siège, faire fléchir en sa faveur les règles, ou plutôt les usages d'une administration demeurée, comme toutes les administrations, un peu formaliste ? L'archevêque de Paris, Quélen, qui n'était point un révolutionnaire, et qui n'est point suspect d'une partialité excessive à l'égard de l'auteur de *l'Indifférence*, eût souhaité, — et il le fit savoir au pape, — une démarche personnelle, à la fois très ferme et très paternelle, de Grégoire XVI auprès de Lamennais. Si cette démarche avait été faite, est-il bien sûr qu'elle n'eût abouti à rien ?

Elle eût abouti, en tout cas, à adoucir un peu, — et plus peut-être qu'on ne pense, — l'amertume que Lamennais n'a pu manquer de concevoir de l'encyclique *Mirari vos*. Car, pour être entièrement juste envers cette pauvre âme ulcérée et maladive, il faut se la représenter telle qu'elle était, au retour de Rome. Il convient de se rappeler que Lamennais avait conçu un vaste système sur lequel il comptait pour régénérer la société par l'Église elle-même renouvelée et devenue une grande force démocratique. En butte à de multiples contradictions et à d'innombrables adversaires, il était venu prendre l'Église à témoin de la justice de sa cause. Et voici que Rome, au lieu de l'accueillir comme un libérateur, ou même comme un généreux et loyal serviteur, se dérobe et, finalement, le désapprouve et le condamne. Bien mieux, lui, l'homme du rêve et de l'absolu, il retrouve à Rome, tout au moins dans l'entourage du Saint-Père, toutes les menues intrigues, toutes les compromissions, toutes les misères qu'il avait constatées dans les autres gouvernements temporels, et qui l'en avaient détaché. Son inexpérience des hommes et de la vie, sa touchante naïveté, sa sensibilité ardente et généreuse en furent profondément troublées et scandalisées. On a comparé l'impression que lui fit Rome à celle que, trois siècles plus tôt, Luther avait emportée de la Ville Éternelle : la comparaison est exces-

sive ; mais elle comporte une petite part de vérité. Pour l'amener aux concessions nécessaires, à l'intelligence des exactes conditions historiques où devait évoluer la papauté, il aurait fallu qu'on le traitât avec infiniment de tact et de bonté ; on vit en lui non pas un homme, une âme inquiète et candide, mais une doctrine abstraite ; et l'on agit en conséquence.

On a beau jeu là-dessus à crier à la susceptibilité et à l'orgueil. Orgueilleux, assurément Lamennais l'était ; il l'était d'ailleurs beaucoup plus pour ses idées que pour sa personne : et plus encore qu'orgueilleux, il était ombrageux et d'un maniement difficile. *Genus irritabile vatum*. Surtout, il était poète, et comme tous les poètes, depuis Rousseau, ce perpétuel « écorché moral, » il avait ce manque d'équilibre, cette imagination ardente et sombre, cette sensibilité exacerbée qui ont été le douloureux apanage de tant d'écrivains modernes. Et non seulement il était poète, il était prophète. Plus clairvoyant que beaucoup d'autres, qu'un Guizot par exemple, il prévoyait, il pressentait l'avènement de la démocratie, et le rôle grandiose et bienfaisant que les conditions nouvelles de la vie politique et sociale allaient réserver à la papauté, l'unique pouvoir spirituel resté debout sur les ruines du passé. La condamnation dont il était l'objet lui fit l'effet, de la part du Saint-Siège, d'une sorte d'abdication, volontaire et définitive ; et cette désillusion, d'ordre intellectuel et religieux, venant s'ajouter aux déceptions d'ordre sentimental que son séjour à Rome lui avait values, il fut dès lors très fortement tenté de s'affranchir d'une autorité qui lui paraissait aveugle et arbitraire, et de suivre tout seul les voies où l'entraînait son instinct.

Ce qui contribua sans contredit à précipiter le dénouement, ce fut l'attitude du clergé français à son égard. J'ai déjà dit que Rome, comme si elle avait senti que peut-être aurait-elle pu le ménager davantage, fut, après la promulgation de l'encyclique, et jusqu'à la rupture, pour le grand écrivain condamné, d'une douceur et d'une longanimité qu'on ne saurait trop louer. Mais en France, notamment, on se garda bien de suivre un exemple qui venait pourtant de si haut. On laissa de tous côtés, à la nouvelle de la condamnation, éclater une joie totalement dénuée d'élégance. Lettres, articles, brochures, mandements, plurent sur le malheureux prêtre. Ses moindres paroles étaient suspectées ; ses rétractations les plus solennelles

étaient jugées insuffisantes, dénoncées comme renfermant les pires réticences. On aurait voulu pousser Lamennais hors de l'Église qu'on n'eût pas agi autrement. Qu'il ait été aigri, exaspéré par toutes ces fâcheuses manifestations d'un zèle intempestif, c'est ce qui n'est que trop aisé à comprendre. Hélas! ce n'était pas un saint, et l'intégrité de sa foi avait d'ailleurs subi plus d'une atteinte. Mais parmi ceux qui ont le plus sévèrement flétri son « apostasie, » est-il bien sûr que personne n'ait eu dans sa défection une petite part de responsabilité morale?

IV

« Mes derniers jours sont fort amers, amers de toutes les façons. J'ai eu confiance dans la probité des hommes, et ils m'ont trompé. Je n'ai pas voulu croire à leur fausseté, à leur malice, et je suis victime de leur malice et de leur fausseté. J'élevais ma frêle tige vers le ciel, sur la foi de quelques rayons qui l'attiraient par leur éclat et leur douce chaleur : et l'orage est venu; et les vents ont soufflé, et la pauvre tige est là, gisante, sur la terre froide et nue. » C'est à une admirable femme, à une amie, la baronne Cottu, que Lamennais, vers la fin de 1832, tenait ces propos découragés et pessimistes. La correspondance qu'il a échangée avec elle pendant trente-cinq ans, et que M. d'Haussonville nous a fait connaître, est peut-être celle qui éclaire le mieux la question, obscure et complexe, de sa sensibilité. S'il est vrai, comme l'a dit Pascal, que « tout notre raisonnement se réduit au sentiment, » cela est encore plus vrai de Lamennais que de la généralité des hommes. Qui connaîtrait à fond la nature et l'espèce et les réactions habituelles de sa sensibilité serait bien près de l'avoir expliqué tout entier.

La vie sentimentale de Lamennais, jusqu'à sa prêtrise tout au moins, nous est fort mal connue. Je laisse, bien entendu, de côté, de fâcheuses insinuations que je n'aime guère à rencontrer sous certaines plumes, et qui, ne reposant d'ailleurs sur rien de sérieux, se sont pourtant imposées à quelques biographes Faut-il admettre d'autre part, avec tous les historiens, que le grand écrivain eut, vers dix-huit ans, un amour malheureux, que cette déception le plongea dans une mélancolie profonde et ne fut pas étrangère à sa vocation sacerdotale? Et Lamennais

faisait-il allusion à cette aventure de jeunesse quand, bien longtemps après, en 1840, il répondait en balbutiant à Mme Cottu qui lui reprochait de calomnier une profession où il était jadis librement entré : « J'avais eu de grands chagrins auxquels je cherchais une consolation? (1) » Il est possible, encore que, sur ce point, nous en soyons réduits à un témoignage unique, assez indirect, très postérieur aux événements, et peut-être sujet à caution (2). Je sais qu'on peut alléguer, et qu'on allègue généralement, le témoignage, infiniment plus autorisé, de Sainte-Beuve : « Quant à ce qui touche, écrivait ce dernier en 1832, le genre d'émotion auquel dut échapper difficilement une âme si ardente, et ceux qui la connaissent peuvent ajouter si tendre, je dirai seulement que, sous le voile épais de pudeur et de silence qui recouvre aux yeux même de ses plus proches ces années ensevelies, on entreverrait de loin, en le voulant bien, de grandes douleurs, comme quelque chose d'unique et de profond, puis un malheur décisif, qui du même coup brisa cette âme et la rejeta dans la vive pratique chrétienne d'où elle n'est plus sortie (3). » Mais on oublie que Sainte-Beuve, en réimprimant plus tard son article, se rétractait dans la note que voici : « Il serait même possible que notre soupçon sur une passion unique et profonde qu'il aurait ressentie fût excessif et au delà du vrai. On s'expliquerait peut-être encore mieux par cette absence d'emploi en son temps la jeunesse perpétuellement recrudescente de son âme, ses naïves et fougueuses échappées dans les choses, n'ayant pas été attendri ni réduit dans l'âge par l'humaine passion (4). » On voit combien tout cela est obscur, difficile à préciser, et combien il serait imprudent d'être, en pareille matière, trop affirmatif.

Quelle qu'ait été d'ailleurs la première jeunesse de Lamennais, — et j'inclinerais, sur cette question, à partager le dernier avis de Sainte-Beuve, — quand, en 1818, il fit la connaissance de la baronne Cottu, — alors Mme de Lacan, — il était l'auteur, déjà célèbre, de l'*Essai sur l'Indifférence*, et sa vie, retirée, laborieuse, austère, était bien celle qui convenait à

(1) *Lettres à la baronne Cottu*, p. XLIV.

(2) J.-Marie Peigné, *Lamennais, sa vie intime à la Chênaie*, Paris, 1864, p. 28.

(3) Sainte-Beuve, *l'Abbé de Lamennais* (*Revue des Deux Mondes* du 1er février 1832, p. 368), et *Critiques et Portraits littéraires*, 1re édition, Paris, Renduel, in-8°, 1836, p. 549-550.

(4) Sainte-Beuve, *Portraits contemporains* (éditions actuelles, t. I, p. 211-212).

l'auteur d'un pareil livre. Il s'intéressa à cette âme généreuse et ardente que sa parole avait touchée et ramenée à l'exacte pratique religieuse ; et une vive amitié se noua entre eux. Que Lamennais n'ait pas été insensible au charme qui se dégageait de cette jeune femme aimable, intelligente et belle, c'est ce qui est tout naturel et trop évident. A en juger même par le ton et le texte de certaines des lettres de Lamennais, on pourrait croire, avec un pénétrant critique, savant et ingénieux amateur d'âmes religieuses, M. Alfred Rebelliau (1), qu'un sentiment plus tendre que la simple amitié est entré dans son âme. Il est difficile, avouons-le, en lisant cette fort belle correspondance de l'auteur de l'*Essai*, de ne pas se dire quelquefois qu'un véritable amoureux ne parlerait pas autrement. Ils ne se connaissent pas depuis deux mois que déjà Lamennais écrit : « J'aurai l'honneur de me rendre chez vous. Ma santé, fût-elle plus mauvaise, ne souffrira pas de ce voyage, puisque je vous verrai. » Et voilà qui est, n'est-il pas vrai? du dernier galant. Quelques jours après : « Recevez l'assurance de mes *tendres* et respectueux sentiments. » Et encore : « Ne craignez pas pour moi la fatigue; il m'est utile de marcher un peu. Et puis, *je penserai à vous en allant, j'y penserai en revenant; le chemin me paraîtra bien court.* » Quelques jours après : « Il me serait, madame, bien agréable d'apprendre que notre promenade d'hier ne vous a point incommodée... Un mot de vous, en me rassurant, exciterait toute ma reconnaissance. *J'aurais trop à souffrir, si les moments heureux que vous m'avez procurés* en avaient amené de pénibles pour vous. » Huit jours après : « Je n'ai, madame, presque ressenti aucune fatigue de ma promenade d'hier; *je revenais si content d'esprit et de cœur!...* Pourquoi ne m'avez-vous point parlé de votre santé? Vous n'oubliez rien, excepté vous-même, *excepté ce qui m'intéresse le plus.* » Cette lettre est du 16 octobre 1818, et la première lettre de Lamennais à Mme de Lacan est tout au plus du début d'août.

Et à mesure que l'on avance dans la lecture de cette correspondance, les expressions chaudement, tendrement affectueuses se pressent sous la plume de l'écrivain. Du 5 février 1820 : « Adieu, *vous savez combien je vous aime;* jamais qui que ce

(1) Alfred Rebelliau, *Une Amitié féminine de Lamennais*, *Mercure de France* du 1er février 1911.

soit n'aura pour vous une plus sûre et plus tendre affection. — Du 16 avril : « Adieu, vous savez si je vous aime. Je n'ai pas besoin de vous le redire, n'est-ce pas? » — Du 3 août : « Deux esprits peuvent se toucher, mais il n'y a que le cœur qui se pénètre. *Le mien est à vous pour jamais.* » — Du 29 novembre 1822 : « Aimez-le votre fils, pour Dieu, pour lui, pour vous : voilà l'ordre. Aimez-moi aussi un peu, car je n'ose dire : comme je vous aime. » — Du 9 janvier 1824 : « Salies ou non, je réclame les feuilles du manuscrit (le manuscrit d'un petit roman de Mme Cottu). Elles sont à moi, vous me les avez données. Donnez-moi aussi quelques souvenirs; les souvenirs, c'est mon bien. *Pourquoi me dites-vous de vous aimer? Est-ce que je puis faire autre chose?* » — Du 26 octobre 1853, après un silence et une séparation de neuf ans : « Le silence n'est pas l'oubli, mais, je l'avoue, je craignais le vôtre. *Vous retrouver, retrouver votre cœur m'a fait plus de bien que je ne saurais vous l'exprimer... A vous, comme il y a trente-cinq ans.* » Quelques semaines plus tard : « Je suis d'avis que vous m'aimiez un peu, attendu que je vous aime beaucoup, et ce n'est pas d'hier. » Et le dernier billet qu'il adresse, moins de deux mois avant de mourir, à Mme Cottu, se termine par ces mots : « Mille tendresses. »

Qu'est-ce à dire? Et ne faut-il pas admettre que c'est là le langage « d'un cœur vraiment épris? » Ce qui pourrait le faire croire, c'est qu'à un moment donné, le confesseur et directeur de Lamennais, l'abbé Carron, crut devoir intervenir et prêcher la prudence. C'était au mois de mai 1819. Lamennais revenait « le cœur content » de Cernay où il était allé passer quelques jours auprès de Mme de Lacan. Peu après il lui écrivait : « Ce soir, après ma confession, M. Carron m'a dit que plusieurs personnes l'avaient averti qu'on s'étonnait dans le monde que je demeurasse à la campagne avec une jeune femme, et que cela produisait un mauvais effet; qu'il croyait, d'après cela, devoir m'engager à ne plus retourner à Cernay. Que vous dirai-je de plus? Si j'étais le seul à souffrir, je souffrirais beaucoup moins... Je voudrais qu'il me restât un peu de bonheur pour vous le donner. » Peut-être dans son for intérieur, et tout en en souffrant un peu, Lamennais trouva-t-il que la décision de l'abbé Carron n'était pas entièrement injustifiée, car, quelques semaines auparavant, voici ce qu'il écrivait.

lui-même à Mme de Lacan : « Quoi que vous pensiez, oui, je crains que votre affection ne soit trop humaine... Et ici-bas, voyez combien de différences les devoirs, l'état, les bienséances doivent mettre dans l'expression du même sentiment. *Je ne dois pas même m'abandonner à tous ceux que vous m'inspirez ;* j'en dois être le maître ; je dois les contenir dans certaines limites, sous peine de manquer à l'esprit comme aux devoirs de ma vocation. *Le trouble même ne doit pas arriver jusqu'au cœur d'un prêtre.* Vous m'accusez, et *Dieu peut-être me fait des reproches bien différents.* Vous le dirai-je? même d'homme à homme, où la réserve est moins nécessaire, *il y a une mesure chrétienne d'affections que je crains quelquefois de passer* (1)... »

Ces scrupules, cette docilité font le plus grand honneur à la gravité sacerdotale de Lamennais. Ceux-là mêmes qui, pour caractériser la nature de l'affection qu'il portait à Mme Cottu, seraient tentés de parler d' « amitié amoureuse, » doivent convenir que jamais cette amitié ne dépassa certaines limites, et qu'elle a toujours été modifiée par « ce respect délicat qui interdit presque tout ce qui ressemblerait à l'abandon (2). » Est-il même bien sûr que cette interprétation n'aille pas au delà de l'exacte réalité? Car enfin, si l'abbé Carron avait eu des craintes sérieuses pour l'âme de son pénitent, on ne s'expliquerait guère qu'il n'eût pas interdit les échanges de lettres et les longues visites : or, il n'en a rien fait. D'autre part, si Lamennais a certainement regretté ses allées et venues à Cernay, il ne semble pas qu'il en ait souffert outre mesure. N'écrivait-il pas quelques jours après l'intervention de l'abbé Carron, à son ami Benoît d'Azy : « Je passe mes jours dans ma chambre, je ne sors point et ne vois personne que le dimanche. Cette vie me convient mieux que celle de Cernay. *Je n'y allais réellement que par complaisance*, parce qu'il me semblait que je devais? (3) » Et enfin, en isolant, comme nous l'avons fait, certains passages un peu plus chauds, des lettres de Lamennais à Mme Cottu, nous avons sûrement donné le change sur cette correspondance. Les déclarations affectueuses n'y

(1) *Id.*, p. 39, 32.

(2) *Lettres inédites de Lamennais à Benoît d'Azy*, publiées avec une introduction et des notes par Auguste Laveille, Perrin, 1898, p. 19. — C'est justement à propos de Mme de Lacan que Lamennais s'exprime ainsi.

(3) *Lettres à Benoît d'Azy*, p. 75.

tiennent, au total, qu'une place fort restreinte, et les détails familiers, les impressions de nature, les considérations générales, les exhortations et les conseils de spiritualité s'y rencontrent avec une bien plus large abondance. Même les choses de l'amitié y sont à chaque instant interprétées et comme épurées dans un sens religieux : « Oui, écrivait-il un jour, je sais que vous avez pour moi une véritable affection, et cette affection m'est chère, parce qu'elle vient de Dieu et se rapporte à Dieu. *Ce n'est point une amitié du temps, je n'en voudrais pas;* tout ce qui finit m'est importun ; c'est un attachement plus élevé et dès lors plus durable ; c'est comme un commencement de cette douce et immense charité qui doit unir à jamais les enfants de Dieu dans le ciel (1). » A lire dans son ensemble la correspondance de Lamennais à Mme Cottu, on n'y rencontre rien qui inflige à cette haute conception de l'amitié chrétienne un démenti formel (2).

D'autres faits conduisent à la même conclusion. On observera tout d'abord, que Lamennais ne s'est pas constitué, — comme il eût été pourtant trop naturel, s'il s'était mêlé à son amitié un sentiment plus tendre, — le confesseur et le directeur de Mme de Lacan ; il a délégué à cette fonction un excellent prêtre, l'abbé Desjardins. En second lieu, quand Mme de Lacan se remaria, on ne voit pas qu'il ait éprouvé à l'égard du baron Cottu ces classiques sentiments de jalousie qui sont l'accompagnement obligatoire des passions ombrageuses et exclusives. Pour prétendre le contraire, il faut, si je ne me trompe, lire les textes avec une idée préconçue, et les « solliciter » assez fortement. Par exemple, nous avons quelques lettres de Lamennais se rapportant aux difficultés qui faillirent compromettre ce second mariage. La famille de M. Cottu s'y montra d'abord opposée, et comme Mme de Lacan n'avait qu'une modeste fortune, on lui prêta des vues intéressées. Indignée de pareilles calomnies, la pauvre femme revint sur sa parole. Lamennais l'en approuve et lui prodigue les consolations religieuses : « Votre conduite a été belle et noble ; elle

(1) *Lettres à la baronne Cottu*, p. 77.

(2) Pour être tout à fait exact et scrupuleux, il faut noter qu'un certain nombre de passages des lettres de Lamennais ont été biffés. Pour quelle raison? Nous l'ignorons. Mais il va sans dire que nos interprétations et conjectures ne s'appliquent qu'aux textes qui nous ont été livrés.

a été tout ce qu'elle devait être; ne regrettez rien, le jour de la justice viendra, et aussi celui du bonheur... Ayez confiance, Dieu vous protège, il veille sur vous. » Peu après, elle rêve de conserver pour ami le très galant homme qu'elle n'a pu épouser. Lamennais l'en dissuade, et avec une sévérité tempérée d'affection, la rappelle à une notion plus haute, plus vraiment chrétienne de son devoir : « Il faut que vous vous vainquiez, il le faut absolument, Dieu le veut. Je vous le demande en son nom, je vous en conjure à genoux. Soyez *vous*, c'est-à-dire résolue à tout ce qu'il y a de bon, de noble, d'honorable et de saint, quoi qu'il vous en doive coûter. N'altérez pas votre image au fond de mon cœur. » On n'aurait le droit de suspecter ce langage, d'y voir comme un retour offensif d'égoïsme masculin que s'il n'était pas de tous points conforme à celui... de l'abbé Desjardins.

Dira-t-on que l'abbé Desjardins devait s'exprimer sur un ton moins lyrique et moins chaleureux? Cela est, en effet, assez vraisemblable. Mais le style, on le sait, n'est pas toujours l'homme, et le ton d'une lettre n'est pas toujours exactement révélateur des sentiments qu'elle paraît exprimer. Des cœurs secs ont le style aisément passionné, et des âmes tendres se dissimulent parfois sous une forme verbale incolore et impersonnelle. Nous étions tentés de trouver tout à l'heure qu'il y avait autre chose que de la simple amitié dans tels ou tels passages des lettres de Lamennais à Mme Cottu ? — « Il est l'heure où je te voyais ordinairement, et ce bonheur n'est plus qu'un souvenir, et bien des jours se passeront encore avant que mon pauvre cœur repose sur le tien. » — « *Les lieux où tu n'es pas me paraissent un désert.* Je te dis ceci, parce qu'il me serait impossible de ne pas te dire tout ce qui se passe en moi. » Quel est l'amoureux qui parle ainsi? C'est Lamennais encore; et, cette fois, ce n'est pas à une femme qu'il s'adresse; c'est à un ami qu'il ne connaît que depuis deux ou trois mois par l'intermédiaire de Mme de Lacan, Denys Benoît, plus connu sous le nom de Benoît d'Azy. Et à cet ami tout récent, qui a quinze ans de moins que lui, Lamennais écrit presque tous les jours, sur un ton d'exaltation extraordinaire : « Par où avais-je mérité de te connaître, d'être aimé de toi? Ton amitié est un don tout gratuit de la Providence. Quand elle me refuserait la consolation de te revoir en ce monde, ne devrais-je pas encore

admirer sa bonté, en pensant que tu m'aimes, que je n'avais aucun titre à ton amitié, que ce bien si doux, je le tiens d'elle?... Adieu, *mon frère, mon bien-aimé*. Je t'embrasse de toute la tendresse de mon cœur. » Et encore : « Tu m'es si présent, que je ne crois pas, hors le temps du sommeil, *avoir passé une demi-heure sans penser à toi*. Qu'il est doux de s'aimer, de s'aimer en Dieu! Mais il ne faudrait pas se séparer, cela fait trop de mal. Quelquefois il me semble que je ne t'ai point assez dit combien tu m'es cher, mais tu n'en doutes point, n'est-ce pas? *Dis-moi, mon Denis, que tu n'en doutes pas*. » Et encore : « Mon frère, mon tendre frère, si tu savais combien ton petit billet de Tours m'a fait du bien! Le voilà, je l'ai déjà relu dix fois. *Il ne me quittera jamais*. O mon Dieu, que vous êtes bon de m'avoir donné un frère ; je méritais si peu un pareil bonheur! Mon Dieu, je vous rends grâces! Mon Dieu, conservez-le-moi, unissez-nous en vous, à jamais (1)! » Nous voilà maintenant, je pense, suffisamment fixés et édifiés. Nous comprenons ce que voulait dire Lamennais quand il écrivait : « Vous le dirais-je ? Même d'homme à homme, où la réserve est moins nécessaire, il y a une mesure chrétienne d'affections que je crains quelquefois de passer. » Ne nous étonnons donc plus de rencontrer dans les lettres à la baronne Cottu certaines expressions un peu vives ou un peu trop tendres qui, sous une autre plume, — et à une autre époque, — pourraient paraître ne pas relever de la pure et simple amitié. Ce sont là façons de parler romantiques qui ne tirent point à conséquence. La rhétorique du temps veut que le lyrisme règne partout, et elle n'admet pour sentiments sincères que ceux qui s'expriment sans aucune simplicité. Tous ces gens-là ont lu *la Nouvelle Héloïse* et *René ;* ils vont lire Lamartine (2) ;

(1) Auguste Laveille, *Un Lamennais inconnu : Lettres inédites de Lamennais, à Benoît d'Azy*, pp. 1, 4, 5; 2, 3, 7. — Les onze premières lettres sont mal datées de 1818; elles doivent l'être évidemment de 1819, les premières relations de Lamennais et de Denys Benoît datant de la fin de l'année 1818.

(2) On a noté tout à l'heure au passage, dans un fragment de lettre à Benoît d'Azy, le thème et presque la formule d'un vers de Lamartine :

Un seul être me manque, et tout est dépeuplé.

Et voici du *René* dans une lettre à Mme Cottu (*Lettres*, p. 31) : « Il faut donc que tous ceux qui m'aiment et que j'aime souffrent de moi et par moi. Cela ne me rattache pas à la terre. Peut-être que, quand je ne serai plus, ils seront moins malheureux. Qui sait cependant si mon souvenir ne les tourmentera pas encore! Il y aura dans le souvenir quelque chose de moi, et je porte l'affliction partout... »

le calme et la mesure, ces vertus bourgeoises, leur sont inconnus; il leur faut, ou du moins ils se l'imaginent, les orages de la passion. Et ils agissent, ou plutôt ils écrivent en conséquence. Lamennais, lui, n'avait déjà que trop de pente à suivre la mode régnante. Il avait la sensibilité très vive et très mobile, mais il ne me semble pas qu'il l'ait eue démesurée et exceptionnelle, et, — volonté ou nature, il est difficile de le dire, — elle paraît avoir été tournée vers l'amitié plutôt que vers l'amour. Sans nier le moins du monde qu'il ait beaucoup vécu par le cœur, je crois pourtant qu'il a vécu plus encore par l'imagination. Son imagination ardente et sombre, excessive et un peu maladive lui amplifiait toutes choses, sentiments et idées, et le rendait éminemment propre au travail de la plume. Il se rendait assez bien compte lui-même de tout ceci : « Qu'est-ce que le cœur? disait-il un jour à Benoît d'Azy. Est-ce autre chose que l'imagination?... Il faut que mon âme souffre pour produire; je ne saurais rien faire quand j'ai le cœur content : *ingemuit et parturit*. C'est ce qui me console dans mes travaux ; naturellement ils m'inspirent une profonde répugnance ; aucun goût ne me porte à écrire, *mais il y a quelque chose d'étranger à moi qui m'y force*. » On ne saurait faire plus clairement entendre qu'on a pour le métier d'écrivain une vocation irrésistible. Et en effet, tel est bien là, ce semble, le fonds même de Lamennais. Cet apôtre, ce conducteur d'âmes est né écrivain et même poète; il ne se « réalise » pleinement, il n'exprime toute sa personnalité que la plume à la main ; il a besoin que les idées, les sentiments qui s'agitent en lui prennent corps sur le papier, et que sa propre parole lui en renvoie l'écho sonore et agrandi. Sainte-Beuve, qui l'a bien connu et bien curieusement étudié, a noté ce trait essentiel avec sa perspicacité coutumière : « Il est beaucoup plus du siècle, beaucoup moins prêtre, et beaucoup plus *écrivain* et *poète* que nous n'avions cru le voir, » écrivait-il, dans une note rectificatrice de 1836. Et dès 1832, il recueillait et consignait de très suggestifs aveux : « L'imagination de l'abbé de Lamennais, observait-il, est restée ardente jusqu'à quarante ans : il eût aimé s'en laisser conduire dans le choix et la forme de ses écrits. *Le genre du roman s'est offert à lui maintes fois avec un inconcevable attrait. Son vœu à l'origine, son faible secret ne fut autre, assure-t-il, que celui des poètes, une solitude profonde, un loisir*

semé de fantaisie comme l'ont imaginé Horace et Montaigne, ou encore le vague des passions indéfinies, ou l'entretien mélancolique des souvenirs. »

Habemus confitentem... Quand on apporte en naissant une disposition de cette nature, elle vous suit partout, elle se mêle à tout, elle transforme et, parfois, dénature, tous les gestes de la vie. A leur insu, et de la meilleure foi du monde, ceux qui sont nés écrivains mettent un peu de « littérature » dans leurs sentiments les plus naturels, dans leurs démarches les plus spontanées. A Dieu ne plaise que je prétende que Lamennais n'ait point aimé, réellement aimé d'amitié, Benoît d'Azy ou Mme Cottu ! Mais quand il leur écrivait à l'un ou à l'autre, le poète, — ou le romancier, — qu'il avait failli être reprenait ses droits et lui dictait de fort belles pages, un peu montées de ton, et qu'on aurait peut-être tort de prendre pour l'expression tout à fait adéquate de ses sentiments intérieurs. Le don littéraire a ceci de dangereux qu'il peut aisément conduire, si l'on n'y prend garde, à une demi-insincérité morale. Nos sentiments, quand nous voulons les exprimer, ne nous apparaissent plus à l'état pur en quelque sorte, mais à travers l'écran d'une imagination qui les déforme. Les écrivains classiques, toujours en défiance contre les « puissances trompeuses, » veillaient jalousement à ce que leurs paroles ne trahissent pas leur pensée, n'en fussent que le clair et fidèle miroir, et, parfois même, — voyez leurs correspondances, — ils ne disent pas tout ce qu'ils ont dans l'âme, et la pudeur de leur sensibilité se communique à leur style. Les romantiques ont changé tout cela. Loin d'en réprimer les écarts, ils obéissent docilement aux suggestions de leur sensibilité, de leur imagination surtout, et le style, au lieu de leur être un moyen de traduire scrupuleusement leurs impressions naturelles, ou même de les atténuer, leur en est un, au contraire, de les amplifier, de les dramatiser sans mesure. Il faut toujours en rabattre de leurs propos, même les plus intimes. A cet égard, Lamennais était bien de son époque. Pour le juger avec clairvoyance et avec équité, il faut toujours songer que l'homme en lui était doublé d'un poète.

C'est sans doute pour ne l'avoir pas fait qu'on s'est formé de Lamennais, — surtout depuis la publication de sa *Correspondance*, — une idée quelque peu romantique, et qui est assez loin de correspondre à l'exacte réalité. Une âme très tendre, et

passionnée, faite non seulement pour l'amitié, mais pour l'amour, et qui, après une jeunesse orageuse, souffrira toujours de n'avoir pas vécu de la vie commune, et, plus d'une fois, dans ses lettres, laissera échapper son secret ; une vocation sacerdotale tardive et factice qui lui aurait été littéralement imposée par des prêtres candides et imprudents ; au bout d'un certain nombre d'années d'une vie contrainte, active et douloureuse tout ensemble, un brusque éclat ; la révolte longtemps contenue d'une âme impatiente qui rompt sa chaîne et ne veut enfin relever que d'elle-même : voilà le Lamennais de la légende qui a défrayé tant d'articles, et même de livres.

La vérité de l'histoire ne laisse pas d'être un peu différente. Quelle qu'ait pu être avant la prêtrise la vie « sentimentale » de Lamennais, elle n'a jamais été pour lui l'obstacle ou le secret écueil qu'on a si souvent imaginé. Rien, dans l'ordre du « cœur, » n'aurait jamais empêché Lamennais d'être, jusqu'à la fin de ses jours, un excellent prêtre, et même les déceptions dont j'ai parlé n'auraient pas suffi à le détacher de l'Église. C'est entre sa vocation littéraire ou poétique et sa vocation sacerdotale que le conflit, longtemps latent, a fini par éclater. Durant bien des années son rôle d'apologiste lui fit illusion, et, en mettant sa plume au service de la cause catholique, il put s'imaginer concilier toutes les tendances de sa nature. Mais un prêtre n'est pas un libre écrivain ; il doit discipliner sa pensée, la contenir dans les limites d'une tradition doctrinale. Un prêtre ne peut pas suivre sa fantaisie et s'abandonner aux rêveries qui sollicitent son imagination. Il n'a pas le droit d'écrire, ni même de penser les *Paroles d'un croyant*. Condamné par Rome, suspect à ses coreligionnaires, sentant bien que son indépendance de poète et d'écrivain n'allait plus être entière, allait subir de dures atteintes, Lamennais ne put ou ne voulut pas consentir aux retranchements nécessaires. A de fidèles amitiés, à d'enthousiastes admirations, au bien des âmes et des consciences qui s'étaient attachées à lui, il a préféré la liberté solitaire de son rêve.

VICTOR GIRAUD.

AU LENDEMAIN DE LA VICTOIRE

L'Alsace et la Lorraine ont fait retour à la France. Elles lui sont revenues dans la joie. Les manifestations éclatantes, qui ont marqué l'entrée des troupes françaises dans les grandes villes, comme dans les moindres bourgades, remplacent avantageusement le plébiscite que quelques théoriciens s'obstinaient à exiger avant la reprise des deux provinces par leur légitime propriétaire. La question de droit est donc liquidée.

Restent à régler certaines questions de fait, qui sont d'une importance capitale, si on ne veut pas qu'à la joie sans mélange de la population alsacienne-lorraine succède la déconvenue. Pendant quarante-sept ans les annexés, tout en gardant précieusement le dépôt des sympathies nationales de leurs pères, n'ont pas vécu de la vie française. Bien mieux, ils devaient fatalement s'en écarter chaque jour davantage. Ils appartenaient à un organisme étatique qu'ils haïssaient, mais auquel il fallait bien accommoder leurs institutions particulières, pour ne pas s'exposer à de nouvelles mesures de rigueur et pour éviter la ruine complète et définitive.

Il y avait en Alsace-Lorraine trois législations qui se superposaient : la législation de l'Empire, la législation française d'avant 1871, les lois votées par le Parlement local. Comme on le sait, la compétence de l'Empire, en matière législative, était limitée. Elle ne pouvait porter que sur les matières énumérées à l'article VI de la Constitution. Pour toutes les autres matières, les Etats pouvaient légiférer à leur guise.

Quand les Allemands s'emparèrent de l'Alsace-Lorraine, ils y maintinrent toutes les lois françaises. Ce sont ces lois qui, en partie, furent modifiées par le Parlement de Strasbourg, d'accord avec le Conseil fédéral.

Donnons des exemples. Code criminel, code civil avec loi spéciale d'introduction, jurisprudence, sont lois d'Empire, Droit administratif, un héritage de la France. Les lois fiscales sont l'œuvre du Landesausschuss ou de la Chambre d'Alsace-Lorraine.

Il y a donc eu, pendant la longue période d'exil des deux provinces, éloignement progressif entre les deux législations, et cet état a créé des intérêts divergents qu'on ne saurait rapprocher violemment sans léser des droits acquis et sans blesser des sentiments légitimes. L'Alsace et la Lorraine ne sont pas responsables des suites forcées d'une annexion contre laquelle elles n'ont cessé de protester. Il serait injuste et cruel de les punir d'avoir payé si durement la rançon de la France vaincue.

On sera donc forcé, quoi qu'il arrive, de tenir très largement compte d'une situation de fait que les habitants des deux provinces retrouvées avaient, non pas créée, mais subie, comme aussi de ses inéluctables conséquences. Une législation provisoire sera nécessaire pour préparer, sans heurt et sans à-coup, un rapprochement qui, s'il s'opérait brutalement, troublerait toutes les habitudes prises et créerait un malaise prolongé, pour ne pas dire davantage.

Assurances ouvrières, lois de protection du travail, autonomie des municipalités, charges et privilèges, droit de chasse, scolarité, enseignement professionnel, assistance publique (pour ne citer que ces quelques exemples), autant de matières où l'application immédiate des lois françaises entraînerait une perturbation profonde de la vie publique dans les provinces reconquises. Il semble bien d'ailleurs que tout le monde soit d'accord sur la nécessité de procéder à des transformations successives et prudentes sur la plupart des questions si copieusement étudiées, depuis quatre années, par la Conférence d'Alsace-Lorraine.

Néanmoins, des difficultés surgissent. Elles viennent de deux camps opposés : de celui des régionalistes et de celui des professionnels de l'anticléricalisme.

Les premiers souhaitent qu'une autonomie très large soit accordée aux deux provinces. Pour eux il y a là un champ d'expérimentation, dont on pourrait se servir pour leurs théories. La période d'accommodation progressive ne leur suffit pas. Ils voudraient créer un état durable, qui servirait de modèle à l'organisation future des autres provinces françaises.

Présentées sous cette forme, les revendications et les programmes des régionalistes sont de nature à compromettre une cause, dont, par ailleurs, la justice ne saurait être discutée. Les partisans de l'unité nationale seraient tout naturellement amenés à repousser tout régime transitoire, s'ils étaient autorisés à supposer que ce provisoire dût se perpétuer. Le régionalisme est parfaitement défendable. Il ne peut cependant pas être question de profiter des conditions exceptionnelles dans lesquelles s'opère le retour de l'Alsace et de la Lorraine à la France, pour tenter de l'imposer à tout le pays. Les anciens annexés n'entendent nullement prendre impérativement position dans le débat. Ils reconnaissent que l'unification de la législation est le but ultime à poursuivre. Ils insistent simplement sur l'impossibilité qu'il y aurait à la réaliser sans tenir compte de leurs intérêts matériels et moraux. Le régionalisme comptera peut-être de nombreux adeptes dans leurs rangs. Pour l'heure, ils n'en font pas, collectivement, un des principaux articles de leur programme. Qu'on veuille donc bien les laisser en dehors de la querelle, pour ne pas leur créer artificiellement des hostilités, dont ils seraient seuls à payer les frais et à subir le contre-coup.

Chez les tenants de l'introduction immédiate et complète des lois françaises en Alsace-Lorraine, on découvre surtout la préoccupation d'introduire au plus tôt dans les pays reconquis la laïcité de l'enseignement et la séparation des Églises et de l'État. Peu leur importe qu'au point de vue administratif, économique et social, des exceptions soient étudiées et décrétées. Pour eux, tout tourne autour de la question religieuse. Ils ont beau s'en défendre; c'est là leur unique préoccupation. A cette obsession ils sacrifient toutes les considérations d'ordre pratique qui, par ailleurs, devraient les arrêter. N'ont-ils pas, pour ne citer que cet exemple, proposé, afin d'arriver plus sûrement à leur but, de revenir, immédiatement après la conclusion de la paix, à l'ancienne délimitation des départements du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et de la Moselle? Le projet semble, à première vue, séduisant, puisqu'il effacerait les dernières traces du traité de Francfort. Quelles en seraient cependant les conséquences? Si le territoire de Belfort était incorporé au Haut-Rhin, si le canton de Saales faisait retour au département des Vosges, si, sur les frontières de Meurthe-et-Moselle, des

échanges de territoires avaient lieu, l'application des lois provisoires, dont la nécessité semble s'imposer, se compliquerait considérablement du fait que, dans un seul et même département, les deux législations seraient en vigueur. Que l'ancienne Alsace-Lorraine forme trois départements bien distincts, le droit spécial, qui la régira provisoirement, pourra facilement y être introduit et appliqué. Qu'au contraire, des enclaves « législatives » soient créées dans cinq départements limitrophes, tout se compliquera, au point que l'unification immédiate s'imposera fatalement.

Faisons remarquer qu'à la conférence d'Alsace-Lorraine, lorsque la question de la délimitation des trois nouveaux départements fut posée, les délégués, par toutes les voix contre trois seulement, exprimèrent l'avis qu'il fallait, pour le moment, s'en tenir aux divisions administratives actuelles.

Ceci posé, examinons rapidement le problème, tel qu'il se présentera demain, lorsque la France rentrera en possession de ses deux anciennes provinces.

*
* *

L'Alsace et la Lorraine vivent, au point de vue scolaire, sous le régime de la loi française de 1852. Celle-ci prévoit la confessionnalité de l'enseignement primaire. Dans les écoles publiques, les enfants sont donc séparés suivant la confession religieuse à laquelle ils appartiennent. Comme conséquence, les écoles normales d'instituteurs sont également confessionnelles. L'enseignement religieux fait partie du programme scolaire. Il est donné par les maîtres habituels et par les ministres des différents cultes, dans les bâtiments scolaires, et contrôlé par des inspecteurs spéciaux.

Dans les établissements d'instruction secondaire, qui sont mixtes, c'est-à-dire où les élèves de toutes les confessions sont mêlés, l'enseignement religieux, qui reste obligatoire, est donné par des *Religionslehrer* (professeurs de religion) qui ont le titre et le traitement des autres professeurs.

L'Alsace-Lorraine ne connaît pas l'enseignement libre. Il y a bien les gymnases épiscopaux de Strasbourg, Zillisheim et Montigny, et le gymnase protestant de Strasbourg; mais dans ces établissements tous les professeurs doivent posséder les qualifications requises pour leurs collègues des maisons offi-

cielles, et ils restent soumis, pour tout ce qui concerne les programmes et la discipline scolaire, à l'autorité directe du Conseil de l'Instruction publique.

Comme on le voit par ce qui précède, le régime scolaire de l'Alsace-Lorraine n'a pas varié depuis 1871. Tandis qu'en France la neutralité de l'enseignement était progressivement introduite dans la loi, le monopole de l'État, corrigé par la confessionnalité de l'enseignement, s'affirmait chaque jour davantage de l'autre côté des Vosges. En aucune autre matière, l'écart des deux législations n'apparaît plus considérable. De là l'obligation pour les pouvoirs publics de ne pas provoquer un mécontentement profond dans la population des deux provinces retrouvées en opérant un changement trop brusque.

En 1911, la nouvelle loi constitutionnelle fut, pour la première fois, appliquée en Alsace-Lorraine. Le pays venait d'être partagé en 60 circonscriptions de 30000 habitants chacune. La lutte électorale porta presque exclusivement sur la question scolaire. Centre et Lorrains demandaient le maintien de l'école confessionnelle, les libéraux voulaient l'école mixte, mais avec enseignement religieux obligatoire. Seuls les socialistes étaient partisans de l'école neutre. Le résultat des élections fut le suivant : 40 députés du centre et du groupe lorrain, 9 libéraux, 11 socialistes. Ces chiffres sont probants. Ils nous disent combien l'Alsace-Lorraine est attachée à ses traditions religieuses et combien hostile à tout ce qui pourrait en compromettre la transmission aux générations nouvelles.

La Conférence d'Alsace-Lorraine s'est tout naturellement occupée de cet angoissant problème. L'ancien vice-recteur de l'Université, M. Liard, y avait fait les propositions suivantes : On ne procéderait à aucune laïcisation d'école primaire avant la fin d'une période d'au moins 10 ans; l'*Ortsschulvorstand* (conseil scolaire communal dont font partie de droit les ministres des différents cultes) serait maintenu et on s'abstiendrait, dès lors, d'introduire en Alsace-Lorraine l'institution des délégués cantonaux; enfin les ministres des différents cultes seraient autorisés à donner l'enseignement religieux dans les bâtiments scolaires, en dehors des heures de classe. C'étaient là des concessions insuffisantes. Il était néanmoins de quelque intérêt de noter qu'un des défenseurs les plus convaincus de la neutralité de l'enseignement les avait jugées nécessaires.

Il ne faut pas oublier que les écoles publiques donnant toute garantie aux parents attachés à leur foi religieuse, les croyants de toutes les confessions n'avaient pas, dans le « pays d'Empire, » essayé de créer des écoles libres. Ils se trouveraient donc complètement sans défense, si, avant qu'il leur fût possible d'organiser l'enseignement privé, ils se voyaient contraints de confier leurs enfants aux seuls établissements publics.

*
* *

Si maintenant nous passons à la législation religieuse proprement dite, l'opposition est encore plus frappante. Quand les Allemands s'emparèrent de l'Alsace-Lorraine, ils y trouvèrent le Concordat français de 1801 et ils obtinrent du Saint-Siège son maintien dans les deux provinces. Le Parlement local s'attacha ensuite à améliorer considérablement la situation matérielle des ministres des cultes. C'est ainsi qu'au moment où la guerre éclata, les curés catholiques touchaient une indemnité de 3 200 mark, les succursalistes, de 2 100, les pasteurs protestants de 4 400, les rabbins, de 3 300, à laquelle s'ajoutaient des suppléments versés par les communes et le logement gratuit. De plus, la loi leur assurait à tous une pension de retraite et le budget prévoyait, outre des secours individuels, des subventions élevées pour la construction et les réparations des édifices consacrés au culte et des presbytères. Les fabriques d'églises et les « cures » *(Pfarraemter)* avaient la personnalité civile et pouvaient recevoir des donations et des legs. Les protestants, en particulier, disposent, en Alsace-Lorraine, de biens considérables.

On voit par là quel changement profond produirait dans les habitudes du pays l'introduction immédiate et brutale de la loi de séparation. Je le sais, d'aucuns se sont imaginé qu'en assurant aux prêtres, aux pasteurs et aux rabbins, actuellement en exercice, le paiement des indemnités prévues jusqu'à leur mort, on atténuerait l'effet de cette innovation. Ceux qui argumentent de la sorte oublient que la loi ne porte pas seulement sur la suppression des traitements, mais qu'elle comporte l'introduction obligatoire des cultuelles, que le clergé d'Alsace-Lorraine, pas plus que le clergé du reste de la France, n'acceptera dans la forme jusqu'ici prévue, les inventaires, les confiscations, l'interdiction aux communes de mettre gratuitement les presbytères à la disposition des ministres des cultes. Quel joli don

de joyeux avènement la France octroierait là aux Alsaciens-Lorrains si heureux de lui revenir !

Où se trouve la solution au moins provisoire de ce problème? En dehors de celle qui provoquerait dans les deux provinces une véritable révolte, je n'en vois que deux. Voici la première. Les Chambres françaises pourraient être invitées à donner aux Églises de l'Alsace et de la Lorraine un statut spécial en dérogation de la loi de séparation. Le remède serait, en l'espèce, pire que le mal, puisque toute l'irritante question religieuse serait de nouveau soulevée au moment même où, après quatre années et demie de guerre, le pays aspire au calme dans l'union. Ni les partisans de l'intangibilité des lois républicaines, ni ceux qui désirent les transformer dans un sens plus libéral ne peuvent raisonnablement souhaiter que ce débat dangereux vienne devant un Parlement, dont le mandat est près d'expirer.

Reste la dernière solution qui, à mon humble avis, est la seule acceptable. La France retrouve en Alsace-Lorraine son Concordat de 1801. D'accord avec le Saint-Siège, elle le maintient pour cette partie de son territoire. Il n'y a rien là qui puisse porter atteinte à l'unité nationale. Le précédent de la Savoie nous le prouve.

A l'heure présente, les préoccupations d'ordre national doivent, même pour les anticléricaux les plus farouches, primer toutes les autres. Or, dans les provinces retrouvées, où le clergé occupe une situation exceptionnelle et jouit d'une grande influence, le choix des évêques, des curés, des présidents des consistoires jouera, au point de vue de l'évolution du sentiment national, un rôle prépondérant. L'instrument concordataire permettrait au gouvernement d'exercer, en cette question primordiale, une influence décisive.

Je le sais, le maintien, même provisoire, du Concordat en Alsace-Lorraine aurait pour conséquence immédiate la représentation officielle de la France auprès du Saint-Siège et c'est là ce qui arrête les adversaires irréductibles de ce retour au passé. Je ne m'attarderai pas à discuter les avantages de la reprise des rapports avec le Vatican. Qu'il me suffise d'établir que, dans les Chambres françaises, le nombre des intransigeants a considérablement diminué et que des hommes qui ne sauraient être suspectés de cléricalisme, comme MM. de Monzie et Lazare

Weiler, ont défendu la thèse du rapprochement nécessaire.

Toujours est-il que, régulièrement, la France devrait déjà être représentée à la cour romaine. En effet, d'après les conventions de la Haye, les lois locales doivent être appliquées par l'occupant, dans les territoires qu'il administre. La France n'a pas cherché à se dérober à cette obligation en Alsace-Lorraine. Or, le Concordat fait loi dans les deux provinces occupées, et ce Concordat ne peut jouer normalement que si les deux pouvoirs s'entendent. Donc, la conversation devrait être engagée, et cela, même sans intervention des Chambres, puisqu'il s'agit en l'espèce de l'exécution pour ainsi dire automatique de conventions internationales.

Ce raisonnement n'a rien de scolastiquement spécieux. Il est évident que le gouvernement français ne pourra pas obtenir du Saint-Siège la retraite volontaire des évêques allemands de Strasbourg et de Metz, s'il se refuse à toute conversation. La situation présente est théoriquement intenable. Une cure devient vacante dans un des deux diocèses alsaciens-lorrains. L'évêque ne peut procéder à la nomination du nouveau curé qu'avec l'agrément du gouvernement qui, par ailleurs, ignore et veut ignorer la convention qui lui confère le droit de nomination. On vit donc en pleine illégalité.

Mais, objecte-t-on encore, une représentation auprès du Saint-Siège, même limitée à l'Alsace et à la Lorraine, pourrait entraîner des conversations d'ordre plus général. Le grand mal vraiment! Il ne m'appartient pas de préjuger des intentions du Pape, mais est-il bien sûr que l'Église ne s'accommoderait pas de la loi de séparation, si celle-ci était soumise à des retouches, dont la nécessité s'impose? Et, du jour où ces transformations, qui n'atteindraient en aucune manière le principe même de la loi, auraient été réalisées, l'exception faite pour l'Alsace et la Lorraine ne pourrait-elle pas, sans inconvénient, disparaître? Quel beau cadeau nos deux provinces feraient à la Mère Patrie, si leur retour rendait à celle-ci la paix religieuse!

D'aucuns ont proposé de faire garantir aux Alsaciens-Lorrains l'exercice de leurs libertés et de leurs propriétés ecclésiastiques actuelles par les gouvernements alliés et ont invoqué, pour appuyer leur thèse, certains précédents historiques. Personnellement j'y verrais les plus grands inconvé-

nients. La France peut et doit se montrer généreuse. Il est inadmissible qu'on l'y contraigne. Le principe de la souveraineté nationale ne saurait s'accommoder de ces durables interventions étrangères. Les Alsaciens-Lorrains n'attendent donc pas le respect de leurs croyances et de leurs traditions d'un traité : ils ont le légitime espoir que leurs compatriotes sauront sauvegarder leurs intérêts sans aucune pression venant du dehors. Il s'agit là de confiance mutuelle entre membres d'une même famille, et non pas de solennels accords entre Puissances traitant d'égal à égal.

Une dernière remarque. La question religieuse a, pendant la guerre, joué un rôle capital. Si, dans plusieurs pays neutres, la France a trouvé si peu de sympathies, malgré la justice de sa cause, si, même dans les nations alliées, des minorités bruyantes lui ont fait une opposition que rien ne désarmait, c'est surtout parce que le souvenir de son anticléricalisme officiel s'opposait à des rapprochements qui, sans lui, se seraient infailliblement produits. Or, nous retrouvons les mêmes préjugés à l'heure actuelle dans les contrées où, sans cela, l'opinion publique nous faciliterait, non pas des annexions mais le libre retour à la France victorieuse, de peuples qui, jadis lui avaient appartenu. Les catholiques luxembourgeois, (et ils forment la majorité dans leur pays, ne sont partisans de l'autonomie de l'ancien Département des Forêts, que parce qu'ils redoutent l'introduction chez eux des lois antireligieuses. Et dans la province rhénane également, où toutes les vieilles sympathies françaises revivent aujourd'hui, comme aussi les vieilles haines pour la Prusse orientale, le grand obstacle à un plébiscite spontané en faveur de la France se trouve dans la législation « laïque » de l'ancienne patrie.

« Périsse le monde, plutôt qu'un principe! » diront les anticléricaux impénitents. Théorie simpliste qui ne conduit qu'aux pires déconvenues. Les lois doivent s'adapter aux besoins du pays. Or ces besoins varient, surtout lorsqu'il s'agit de territoires qui, pendant de longues années, ont été régis par un droit étranger. Il est de la plus élémentaire sagesse, dans ce dernier cas, de ne pas sacrifier des intérêts divergents à un besoin d'unification hâtive et inconsidérée.

E. Wetterlé.

PROBLÈMES ÉCONOMIQUES
D'APRÈS GUERRE

V [1]

LES FORCES NATURELLES

Quand il s'est agi de ravitailler la France d'après-guerre en matières premières, en moyens de transport ou en main-d'œuvre, nous avons pu nous borner à envisager l'état de choses actuel et à chercher les moyens de le perfectionner. Il eût été très ambitieux de vouloir imaginer une transformation industrielle qui nous ferait recourir à des matières entièrement nouvelles et nous n'avons pas cru utile de concevoir, ce qui pourtant rentre davantage dans les possibilités d'un avenir relativement prochain, l'organisation de transports aériens venant prêter leur concours aux transports maritimes, fluviaux ou terrestres. En abordant maintenant l'étude des forces naturelles, nous sommes amenés à philosopher un peu sur les éventualités futures d'une évolution qui modifie chaque jour le domaine des énergies utilisées et leur mode d'emploi. Dans cet ordre d'idées, il ne suffit pas de se tenir à ce qui existe, ou de prévoir, comme nous n'oublierons pas de le faire d'ailleurs, les agencements de détail qui peuvent améliorer un rendement. Si l'on ne veut être surpris par la marche rapide des événements, il est bon d'envisager l'ensemble de l'industrie avec un esprit de généralisation plus large, au

(1) Voyez la *Revue* des 1er juillet, 1er août, 15 septembre 1918 et 1er janvier 1919.

risque d'abandonner quelques instants le terrain solide des statistiques et des faits. Nous commencerons donc par un inventaire méthodique des forces disponibles, afin d'en oublier le moins possible quand nous étudierons ensuite une à une celles, assez rares, qui peuvent nous être d'un secours immédiat.

Le progrès matériel, dont nous prétendons ainsi deviner les prochaines étapes afin de les accélérer à notre profit, consiste en somme à absorber, à s'assimiler successivement toutes les ressources, toutes les énergies que la nature nous offre, en nous et autour de nous, à en tirer parti pour économiser notre fatigue et accroître notre bien-être. En fait de forces, il s'agit de dompter les violences nuisibles et de faire apparaître les énergies latentes. Vigueur et adresse humaines aidées par des instruments et des outils, animaux domestiqués, plantes cultivées, minéraux extraits et élaborés, météores asservis, tous les moyens nous sont devenus bons, qui rendent la vie plus facile. Toutefois, l'homme s'est borné longtemps à chercher un secours et un aliment dans les manifestations diverses de la vie, qui ressemblaient mieux que le reste de l'univers à ce qu'il était lui-même. Aujourd'hui encore, il ne sait pas se nourrir directement de la matière minérale et laisse la plante, puis l'animal, réaliser, en une ou deux étapes antérieures, la première assimilation nécessaire pour faire contribuer l'azote ou le carbone à la satisfaction de son appétit. Les tablettes d'azote de Berthelot restent un rêve. Pendant des milliers d'années, de même, il a borné son ambition à faire travailler pour lui des bêtes de somme ou des esclaves et, jusqu'à une époque bien voisine de nous, c'est très timidement qu'il a capté l'impulsion des eaux et des vents. Parfois il brûlait alors un peu de charbon minéral, mais sans se douter que, sous cette enveloppe noire, se cachait un génie capable de traîner des chars et des bateaux; ou bien il regardait ses murs se salpêtrer sans soupçonner qu'une puissance démoniaque, cachée dans ces paillettes blanches, transporterait un jour, à travers les airs, avec une effroyable violence, des boulets de pierre ou de métal. Mais, depuis bientôt deux siècles, une ère nouvelle a commencé; le pauvre artisan humain a commencé à se rendre compte, avec une perspicacité croissante, qu'il existe, sur la terre ou dans la terre, d'autres vigueurs plus robustes que

celles des bœufs, des chevaux ou des captifs, plus fortes même que les petits moulins prêtant leurs palettes de bois à l'eau courante ou leurs ailes de toile au vent. Ces forces, il en connaissait auparavant quelques-unes, mais uniquement pour trembler devant leur fureur; les autres, qui dormaient cachées dans leurs retraites minérales, il n'en soupçonnait même pas l'existence. Aujourd'hui, il les aborde l'une après l'autre, il les scrute, les combine et les plie sous le joug.

C'est ainsi que les grandes étapes industrielles du XIXe siècle ont été marquées : la première par l'emploi de la vapeur; la seconde par l'utilisation de l'électricité; la troisième, qui commence à peine, par une application beaucoup plus délicate et plus variée de la physico-chimie : violences explosives des gaz, actions catalytiques, énergies radioactives, etc. Dans quelle direction cette évolution a-t-elle chance de se poursuivre après la guerre, par l'impulsion de progrès scientifiques incessants, sous la pression de besoins accrus, et jusqu'à quel point la transformation de nos sociétés modernes, produite par la disette de charbon ou de pétrole, par le fret plus coûteux, par la main-d'œuvre raréfiée, par la vie plus chère, peut-elle faciliter telle ou telle application nouvelle : c'est ce que nous nous proposons de chercher en terminant ici cette série d'études. Tel est le sens dans lequel nous allons examiner et classer les forces naturelles autres que les manifestations vitales, employées jusqu'ici, en les dégageant autant que possible de leur apparence extérieure pour remonter à leur principe et en étudiant les artifices mécaniques, physiques ou chimiques, au moyen desquels on réussit à en tirer une aide pour notre labeur.

Envisagées ainsi dans leur origine première, ces forces naturelles, utilisables à notre profit, peuvent, je crois, se ramener à quatre groupes seulement : l'activité solaire, l'attraction universelle, la chaleur interne et la rotation terrestre. Les deux premières nous rattachent par un lien de solidarité présente à l'ensemble de l'univers; les dernières, tout en ayant une origine cosmique analogue, sont propres à notre planète. Pour les utiliser, il faut les reconnaître, les capter, les amener à une forme avantageuse et les transporter au lieu de leur emploi.

Dans l'application, on remarquera qu'une grande partie de

l'énergie absorbée par notre cycle industriel y entre à l'état de chaleur : forme stable que cette énergie a un penchant constant à réaliser spontanément, tandis qu'artificiellement et avec déchet nous nous attachons ensuite à transformer, par une opération inverse, la chaleur en travail. L'équivalence mécanique de la chaleur et du travail est le principe fondamental de toute la dynamique moderne. Cet emploi de la force à l'état calorifique est évident pour les combustibles divers, qu'on applique d'ordinaire à produire de la vapeur, ou que l'on brûle parfois, avec ou sans détonation, dans des moteurs à combustion interne. Mais il en est de même, plus généralement, pour les réactions chimiques, lorsqu'elles se produisent sans aucune intervention d'agents extérieurs, lorsqu'elles tendent vers l'équilibre et vers la stabilité, dégageant des calories et mettant ainsi en liberté du travail. Seules, quelques forces naturelles font exception et, tout en tirant leur origine d'une action calorifique, tout en représentant par conséquent une transformation de la chaleur en puissance, n'impliquent plus la manifestation de cette chaleur, déjà métamorphosée en énergie. Telle la houille blanche, produite en résumé par la vaporisation de l'eau remontée aux nuages et de là arrivée aux sources; tel le vent, qui a pour cause première des aspirations, des expansions, dues à des différences de température entre les parties de l'atmosphère, mais pour lequel intervient aussi, dans le cas des alizés ou des moussons, un autre mode de mouvement, la rotation de la terre.

Des quatre principes auxquels nous avons ramené l'énergie naturelle, l'activité solaire est de beaucoup la plus utile. Nous vivons du soleil et nous faisons presque toujours, sous une forme ou sous une autre, travailler pour nous le soleil : soit que nous lui demandions de développer la végétation ; soit que nous récoltions dans la terre les vieux produits de son activité, le charbon et le pétrole ; soit que nous captions, comme on vient de le voir, le courant de l'eau et la pression du vent ; soit que nous commencions à utiliser avec quelque incertitude ses radiations calorifiques, lumineuses et électriques ou sa radioactivité. Le moyen élémentaire de produire du travail consiste à recueillir des composés de carbone et d'hydrogène que l'intervention du soleil a réussi à produire plus ou moins anciennement en les isolant alors de l'oxygène sous la forme de bois,

de tourbe, de lignite, de houille ou de pétrole et à provoquer la recombinaison avec l'oxygène, la combustion, qui doit les ramener à une forme stable. Il se dégage alors des calories, dont on réalise habituellement la transformation en travail par un artifice consistant à vaporiser de l'eau sous pression. La chaudière à vapeur a été, pendant tout le dernier siècle, la forme essentielle de l'énergie motrice ; elle est restée en jeu, alors même que l'on a cru avantageux d'employer la vapeur à son tour pour lancer un courant électrique et, si, aujourd'hui, elle a dû perdre une faible partie de son domaine, sa supériorité n'en durera pas moins, suivant toutes vraisemblances, longtemps encore. Néanmoins, de plus en plus, on s'aperçoit que, pour utiliser la chaleur solaire, on peut, on pourra un jour se passer des combustibles et surtout que, pour employer les combustibles, il n'est pas nécessaire de recourir à la vapeur. C'est l'ordre d'idées relativement nouveau sur lequel nous allons insister.

Observons-le en passant, quand nous recueillons un morceau de charbon ou quand nous aménageons une chute d'eau, nous mettons à profit une force naturelle qui s'est développée indépendamment de nous. Il est sans exemple que nous ne soyons pas forcés d'ajouter à ce travail solaire le nôtre propre : culture et abatage de bois ; creusement de mines ; construction de foyers et de machines ; installation de barrages et de conduites forcées ; gréement d'une voile sur un navire, etc. Mais, en général, cette part de notre travail personnel est accessoire ; sinon, nous utiliserions plus simplement nos efforts directs sans recourir à des procédés compliqués, longs et coûteux. On vise par tous les moyens à la réduire encore. La proportion relative de la main-d'œuvre et de l'énergie naturelle (visible ou latente) dans le prix de revient est un élément économique de premier ordre, qui varie avec les temps, les lieux, les engins et les hommes et dont les variations attendues à la suite d'un cataclysme comme celui de la guerre peuvent exercer la plus grande influence sur les transformations futures de notre industrie.

Après l'activité solaire, une force dont nous rencontrons sans cesse l'application est l'attraction universelle. Pour les philosophes du moyen âge, chaque chose tendait vers son « lieu naturel. » Nous expliquons, depuis Galilée et Newton, la chute des corps, comme le mouvement des planètes, par l'attraction

réciproque que tous les atomes de l'univers semblent exercer les uns sur les autres, à des distances quelconques, malgré les interpositions immenses de l'éther. Entre toutes les attractions dont les calculs astronomiques tiennent compte, deux seulement présentent assez d'intensité pour être utilisables : celles exercées par la terre elle-même et celles résultant de la lune. Pour nous servir de la gravité, notre moyen le plus pratique est de faire ou de laisser agir l'attraction centrale sur l'eau. La force de la houille blanche procède de la vaporisation solaire. Cependant elle n'existerait pas si cette vaporisation n'avait pas dû combattre la tendance de l'eau à descendre, comme lorsqu'on bande le ressort d'une montre ou remonte les poids d'une horloge et c'est la chute de l'eau sous l'influence de la gravité qui, en fin de compte, fait tourner la turbine ou le moulin. De même et plus visiblement quand, au haut d'un funiculaire alpin, on remplit une caisse à eau qui équilibre le poids du wagon montant.

L'attraction de la lune produit, de son côté, une force énorme, restée encore sans emploi, celle des marées.

La chaleur terrestre a, jusqu'ici, peu d'applications directes, sauf dans les sources thermales. Mais il est logique de lui rattacher les formations de minéraux qui ont été réalisées par voie de fusion et qui peuvent aujourd'hui alimenter des combustions ou provoquer des courants de piles et, peut-être même, d'après certaines hypothèses modernes, les constitutions de corps simples, dans lesquels a été emprisonnée de l'énergie interne, prête à subir une dégradation avec dégagement de chaleur, analogue à celle qui accompagne la transformation du radium en hélium. Généralement, les minéraux de la superficie terrestre ont eu le temps de dépenser leur force interne avec leur chaleur en subissant la loi universelle qui ramène la tension de l'énergie vers le repos. Mais il n'en est pas de même quand on s'enfonce dans la terre, en échappant aux influences oxydantes, par lesquelles a été, depuis longtemps, brûlée sa surface. Alors on rencontre des minéraux sulfurés ou des métaux natifs qui sont de véritables combustibles. Si l'on descendait davantage, on en trouverait peut-être d'autres, également formés avec absorption de calorique et gardant en réserve une énergie plus puissante, toute prête à se dépenser spontanément à la manière de nos explosifs. Quant à l'énergie intra-

atomique, qui paraît contribuer à la conservation de la chaleur solaire, son utilisation terrestre apparaît aujourd'hui à notre ambition comme la réserve de force par excellence, destinée à nous fournir, dans un temps où il ne sera plus question de houille ni de pétrole, l'équivalent des forces mises en jeu pendant la période primitive de la terre.

L'inégalité du relief terrestre, qui permet les applications de la gravité, est encore une conséquence des surrections montagneuses produites, aux époques géologiques, par cette même chaleur interne.

N'est-ce pas également dans ce groupe qu'il faut classer les forces magnétiques, où se combine, à ce qu'il semble, la production ancienne d'un noyau ferrugineux interne et de certains états moléculaires, avec des interventions solaires actuelles? Peut-être aussi surprenons-nous là l'intervention d'une dernière force qui intervient avec plus de netteté dans la production des vents et des courants marins : la rotation terrestre.

Cette énumération rapide aura suffi pour montrer la diversité des énergies que la nature met à la disposition de l'homme, et on n'aura pas manqué de remarquer en même temps combien, jusqu'ici, un petit nombre de ces énergies ont été seules utilisées : encore depuis fort peu de temps. Il en existe certainement d'autres que nous ne soupçonnons pas. Mais, pour celles que nous avons énumérées et que l'on n'applique pas, notre ignorance scientifique n'est pas en cause. Si nous ne nous en servons pas davantage, ce n'est même pas en général parce que nous manquons de moyens pratiques pour les capter et les transformer en mouvement de nos machines : c'est uniquement, comme je l'ai fait remarquer en étudiant l'ensemble de notre organisation industrielle (1), parce qu'il est plus économique, en l'état actuel de nos connaissances et de nos ressources, d'avoir recours à d'autres.

Il y a là une notion essentielle, sur laquelle je tiens d'autant plus à insister que nous laissons de côté, dans ce travail, les problèmes financiers de l'après-guerre. En réalité, on ne doit jamais oublier que ces problèmes financiers sont à la base de tout le reste. La grande difficulté de l'après-guerre sera de trouver des capitaux ayant une valeur internationale : des

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet 1918.

capitaux réels et ne reposant pas uniquement sur l'exagération du crédit. Quand nous voulons nous procurer de la force pour nos industries, la question que nous nous posons n'est pas seulement à résoudre d'une manière absolue dans un laboratoire : sous cette forme, elle est toute tranchée d'avance. L'homme a, pour longtemps encore, et probablement pour toute la durée de son séjour terrestre, jusqu'à ce que le soleil soit éteint et la terre refroidie, de la force disponible en quantités très suffisantes. Mais cette énergie peut se présenter à lui sous une forme plus ou moins avantageuse et, entre les diverses formes, il est amené à choisir suivant les circonstances et les temps. Dans la concurrence industrielle entre les nations comme dans la lutte entre les individus, posséder de la force à meilleur compte est un des principaux éléments de supériorité. En obtenir seulement dans des conditions qui entraînent un prix de revient supérieur au prix de vente, c'est être dénué de tout. L'industriel ne saurait envisager l'achat de tel ou tel moteur, de tel ou tel combustible d'après des principes théoriques, ou d'après l'avantage général. A moins d'avoir intérêt à créer une industrie nouvelle à côté de la sienne et de pouvoir le faire, comme les métallurgistes qui achètent une mine de houille ou une chute d'eau, il est simplement amené à établir son choix d'après des calculs de prix de revient fondés sur les conditions déjà existantes, qui, elles-mêmes, sont, plus souvent qu'on ne le croit, logiquement déterminées par tout un ensemble de circonstances très complexes et difficiles à modifier sans beaucoup d'efforts, de capitaux et de temps. On saisit là une erreur qui est très fréquemment commise par les inventeurs et même par les gouvernants. Les premiers constatent qu'une force naturelle n'est pas utilisée, par exemple la chaleur solaire ou les marées ; ils combinent un système plus ou moins ingénieux, plus ou moins nouveau, pour en tirer parti et, lorsqu'ils y ont réussi, ils accusent la routine qui s'oppose à leur succès. De même, il arrive que des hommes politiques découvrent l'existence en France d'une force utilisable, telle qu'un mauvais charbon, un schiste bitumineux ou le courant d'un ruisseau, alors que nous achetons du charbon ou du pétrole à l'étranger et ils en déduisent la nécessité d'établir des droits d'entrée prohibitifs pour assurer l'emploi de nos ressources nationales. La conséquence, dans les deux cas, est pareille ;

produire, avec cette force plus coûteuse, des marchandises plus chères et, par conséquent, être hors d'état de les écouler au dehors, en même temps qu'on augmente le prix de la vie.

Cela ne veut pas dire qu'il faille s'en tenir aux énergies déjà connues et ne pas accorder une préférence à celles que produit notre sol. Tout notre travail montre le contraire et nous allons pousser cette tendance au point d'étudier en terminant une série de propositions nouvelles plus ou moins ingénieuses, pour conclure en connaissance de cause que la plupart d'entre elles sont actuellement irréalisables.

Mais on doit retenir que l'utilisation des forces naturelles est appelée à se faire dans un ordre logiquement déterminé suivant l'économie de leur emploi : celle-ci étant elle-même modifiée chaque jour par les découvertes scientifiques. Nous sommes au temps de la houille, du pétrole et des forces hydrauliques. Plus tard viendra l'époque de la chaleur solaire et des marées. Le véritable précurseur n'est pas celui qui prétend méconnaître les conditions de son temps pour s'adapter de force à un état de choses futur ; mais celui qui, par une invention heureuse, fait franchir à une idée souvent fort ancienne l'étape décisive, après laquelle elle devient avantageuse, ou tout au moins celui qui s'aperçoit le premier de cette étape accomplie en dehors de lui. Les découvertes, qui constituent des révolutions économiques, sont aussi rares que les plantes tropicales dont la fleur jaillit à plusieurs mètres en une nuit. Généralement, les saisons accomplissent peu à peu leur œuvre ; le bouton, la fleur, puis le fruit se succèdent lentement, à mesure que tout un concours de circonstances nécessaires est réalisé. C'est pourquoi le passage de la théorie à la pratique est presque toujours progressif et accompli simultanément par de nombreux inventeurs qui s'en disputent la gloire.

En tenant compte de cette observation, on voit aussitôt que l'emploi des énergies naturelles pose au moins deux questions techniques distinctes : réaliser un mécanisme susceptible de capter la force avantageusement et trouver un moyen pratique d'amener cette force captée au consommateur, à l'acheteur, dans des conditions telles que celui-ci n'ait pas intérêt à s'adresser ailleurs. Les deux points sont également importants. Le charbon qui se trouve à mille mètres de profondeur au fond de la Sibérie ou de la Chine, le torrent qui coule dans le

Tibet, l'alizé qui souffle sur la mer des Indes constituent des énergies disponibles et représentant des milliers de chevaux-vapeur dont la découverte serait précieuse à Paris ou à Londres; mais, là où on les rencontre, leur valeur est insignifiante ou nulle. C'est dans ce transport de la force au point de consommation qu'intervient surtout l'électricité, dont nous nous sommes à peine trouvé mentionner le nom jusqu'ici. Contrairement à ce qu'on pense souvent, l'électricité n'est pas d'ordinaire une force naturelle, mais un instrument comparable à la vapeur, parfois superposé à elle. Il en serait autrement si on actionnait des dynamos par la foudre, par l'électricité solaire, ou encore par un courant de pile développé au contact de minéraux naturels. Mais, quand on produit, avec de la houille noire ou blanche, un courant qui circule le long d'un fil vers la ville voisine, le charbon ou la chute d'eau représentent la véritable énergie initiale; l'électricité intervient comme un mécanisme intermédiaire ou comme un engin de transport. De même, si notre électricité est employée à fabriquer des nitrates qui fourniront plus tard des explosifs, ces nitrates artificiels constituent un moyen de fixer et de transporter la puissance de la chute d'eau productrice.

Dès lors, le problème des forces naturelles dans l'après-guerre se pose à nous de la manière suivante. Nous aurons d'abord à chercher par quels moyens on pourra économiser les formes d'énergie déjà en usage et en perfectionner l'emploi. Mais nous devrons examiner en même temps si le bouleversement amené dans toutes les conditions de la vie par un désastre aussi exceptionnel, si le coup de fouet donné à l'esprit de recherche et d'invention par l'intérêt militaire du pays, par des besoins accrus, par des chances de bénéfices inespérées, ne sont pas susceptibles d'accélérer une évolution qui se fût produite autrement avec plus de lenteur. Parmi les conséquence les plus immédiatement visibles et probablement les plus durables de la guerre, il faut compter l'accroissement de prix qui s'est produit pour la houille et le pétrole, pour les transports, pour la main-d'œuvre. Indépendamment de tout progrès technique, voilà trois éléments essentiels du prix de revient qui vont se trouver notablement modifiés et dont les relations nouvelles peuvent entraîner la possibilité d'utiliser un genre de forces auquel on ne songeait pas, ou de chercher des forces anciennes

dans des conditions géographiques inusitées, ou encore de mettre à profit des forces déjà captées en se servant d'artifices jusqu'alors inapplicables. C'est bien le point de vue où nous nous sommes placé dès le début de ces études en envisageant l'intervention de la science dans l'organisation industrielle.

On peut se faire une idée de ce qui va se produire en pensant à ce qui a lieu constamment pour les minerais. Un minerai d'or, au-dessous d'une certaine teneur, est absolument sans valeur à une époque donnée, parce que l'extraction de l'or contenu coûterait plus cher qu'elle ne rapporterait. Mais chaque progrès de la chimie permet d'exploiter une tranche nouvelle de minerais, considérés jusqu'alors comme des cailloux. Ainsi, tour à tour, l'amalgamation, la chloruration, la cyanuration ont amené la résurrection périodique de vieilles mines alternativement prospères, puis abandonnées par épuisement.

Sans insister davantage, nous allons maintenant reprendre les principales formes d'énergie naturelle, en examinant, pour chacune d'elles, quelles vont être nos ressources d'après-guerre et par quels moyens ces ressources pourraient être améliorées. Rappelons toutefois, auparavant, la proportion actuelle de leur emploi relatif pour éviter des erreurs d'optique que pourrait entraîner notre insistance à mettre en évidence des procédés intéressants par leur nouveauté ou leur avenir probable, mais dont l'usage reste encore tout à fait restreint. Sur les 10 millions de chevaux, auxquels on estime la puissance motrice de tous les moteurs en Grande-Bretagne, 91 pour 100 sont fournis par des moteurs à vapeur ; 6,5 par des moteurs à explosion ; 1,7 par des forces hydrauliques et 0,8 par tous les autres systèmes. Ces chiffres, dont la France nous offrirait à peu près l'équivalent, accusent assez la très grande supériorité que conservent et que garderont encore longtemps les machines à vapeur ; mais cette supériorité n'a plus les allures d'un monopole et, si on établissait une comparaison avec des statistiques plus anciennes d'une vingtaine d'années, on verrait s'accuser progressivement une tendance à diversifier les moyens de production de la force motrice, en choisissant tel ou tel système suivant les circonstances et les besoins.

Ainsi, le moteur à vapeur reste préféré toutes les fois que l'on doit utiliser en même temps de la vapeur pour le chauffage ou la fabrication. Il garde en outre ses avantages de permettre

une grande élasticité dans la puissance, une variété extrême dans la vitesse. L'emploi de la turbine permet d'atteindre d'énormes énergies individuelles en réduisant l'encombrement. Le moteur à gaz industriel est surtout le moteur à gaz pauvre alimenté par un gazogène, le moteur à gaz de hauts fourneaux ; mais c'est aussi le petit moteur à gaz d'éclairage pour l'usage domestique. Le moteur à huile lourde se présente comme très économique dans son emploi et peu encombrant, mais délicat, manquant d'élasticité et comportant la mise en mouvement d'une grande masse. Quant à l'électricité, elle a, comme agent, des avantages évidents, dont le premier est la souplesse. Économiquement, elle est préférable en principe pour les petites forces jusqu'à 200 chevaux. Au delà, la question doit être discutée dans chaque cas.

LA HOUILLE

Sans aucun doute, la houille restera donc, dans toute la période qui peut nous intéresser ici, notre principale source d'énergie et, longtemps aussi, on continuera à l'utiliser surtout par l'intermédiaire de la vapeur. On sait combien la France est pauvre en combustibles minéraux ; je n'ai pas besoin de répéter à quel point des conceptions de politique économique regrettables ont paralysé depuis vingt ans le développement de notre industrie minière et j'ai également assez montré autrefois (1) comment tout l'avenir industriel de notre pays se trouve compromis par cette disette. Je me contente de rappeler à ce propos l'importance capitale que doit présenter pour nous la récupération du bassin houiller de la Sarre, conformément aux traités de 1814. On me permettra de renvoyer à cette étude antérieure pour tous les points qui y ont été traités. Nous avons vu également, dès le début du présent travail, quelles économies on pouvait réaliser, sans invention ni conception nouvelle, simplement par l'application méthodique et scientifique de principes connus dans les consommations industrielles de la houille (2).

Cependant, ce double monopole du charbon minéral et de la vapeur est, je viens de le rappeler, depuis quelque temps,

(1) *Le problème de la Houille*, 1er septembre 1915.
(2) *L'organisation industrielle*, 1er juillet 1918.

battu en brèche. Nous consacrerons des développements ultérieurs au lignite et à la tourbe, au pétrole et à ses dérivés, à la houille blanche. Il existe, d'autre part, des procédés qui, tout en conservant le charbon minéral comme combustible, en tirent un meilleur parti que par sa combustion sur une grille au-dessous d'une chaudière à vapeur. Enfin, que l'on ait ou non commencé par produire de la vapeur, on trouve souvent avantage à intercaler une transformation de l'énergie en électricité. Ces deux derniers genres de progrès, qui réalisent des applications intéressantes de la science à l'industrie, méritent, par leur développement possible dans l'après-guerre, un rapide examen.

La première idée avec laquelle il faut se familiariser est que la machine à vapeur, si raffinée dans ses mécanismes qu'on la suppose, constitue théoriquement un moyen tout à fait barbare d'utiliser les kilogrammètres renfermés en puissance dans la houille, de même que notre système de nous chauffer par des cheminées laisse perdre la presque totalité de la chaleur. Quelques chiffres vont préciser cette défectuosité. Une bonne houille grasse dépourvue de cendres produit couramment, à l'essai de laboratoire, 8 600 calories par kilogramme. Ce qui veut dire qu'employé à chauffer de l'eau, ce charbon devrait théoriquement élever d'un degré 8 600 kilogrammes d'eau, ou porter, depuis la température extérieure moyenne de 15 degrés jusqu'à l'ébullition, sous une pression de 10 atmosphères, 14 kilogrammes d'eau. L'équivalent mécanique de chaque calorie étant de 427 kilogrammètres, le kilogramme d'une telle houille devrait produire, pour ce nombre de calories, 3 672 000 kilogrammètres et, pour obtenir un cheval-heure, ou 270 000 kilogrammètres, il devrait suffire de 73 grammes de houille. Or, en deux mots, le résultat pratique d'une machine à vapeur est qu'au lieu de 73 grammes, on en dépense facilement 730 : soit 10 fois plus et même, avec des machines inférieures, de 1 à 2 kilogrammes. Si on s'étonne du résultat et si on cherche où se produit une telle perte, on constate d'abord que le kilogramme de houille, au lieu de 14 kilogrammes de vapeur théoriques, en donne seulement, dans la plupart des cas, 6 ou 7 : la combustion, toujours incomplète, laissant perdre, soit du charbon, soit de l'oxyde de carbone et une partie de la chaleur se dissipant au dehors. Mais le déchet est beaucoup plus consi-

dérable dans l'utilisation mécanique de cette vapeur et, là, il n'y a pas seulement mécanisme imparfait, mais, ce qui est plus grave, limitation théorique de la chute thermique par les températures données au système chauffeur et au système réfrigérant qui réduisent aussitôt le rendement théorique au quart (principe de Carnot). Le cheval-heure devrait correspondre à 635 calories, soit à peu près à 1 kilogramme de vapeur; il en consomme de 5 à 10 kilogrammes en marche industrielle.

Pour remédier à ce défaut dans la mesure où la théorie le permettait, on s'est ingénié, pendant un siècle, à améliorer les chaudières et les machines, à accroître la hauteur de chute thermique, à récupérer sous toutes les formes la chaleur du charbon et la force élastique de la vapeur, à éviter les échauffements inutiles et les frottements, à combattre par des chemises de vapeur et des surchauffeurs les refroidissements des parois, par suite desquels la vapeur se condense pour se vaporiser ensuite de nouveau pendant l'échappement sans produire le moindre travail, etc., etc. On a réalisé, dans cet ordre d'idées, des merveilles et l'on confine à la perfection mécanique. Mais nous apercevons aujourd'hui un moyen plus radical, qui consiste à supprimer l'intermédiaire de la vapeur avec les limites qu'elle impose et à remplacer, en grande partie, le combustible solide par les combustibles liquides et gazeux que la distillation permet d'en extraire, tout en récupérant une série de sous-produits utilisables avec grand profit. L'idée consiste à transformer la houille, dans la mesure où elle s'y prête, en trois combustibles indépendants : le coke, le gaz et l'huile de goudron; le coke allant à la métallurgie, le gaz étant brûlé dans des moteurs à gaz et l'huile lourde servant dans des moteurs du type Diesel. Si le principe n'a pas encore fait une fortune plus générale, c'est qu'il exige tout un agencement d'installations compliqué et coûteux avec un combustible très cher et que les moteurs correspondants sont eux-mêmes d'un prix élevé et d'un maniement délicat; on rencontre là une application entre bien d'autres de la notion développée en commençant que le mode d'emploi d'une force naturelle est, avant tout, une question financière. Autre chose est d'examiner, comme nous le faisons ici, dans quel sens l'intérêt du pays conseille d'intervenir; autre chose de décider, quand on est industriel, si l'on prendra du pétrole ou de la houille, un moteur Diesel ou une turbine. Mais l'idée

théorique dont nous montrons l'avantage a néanmoins fait son chemin et nous allons la voir utilisée, avec des rendements très avantageux, même pour d'aussi mauvais combustibles que le lignite ou la tourbe.

L'emploi des gazogènes, auquel nous venons de faire allusion, est suffisamment connu et vulgarisé, du moins pour les combustibles supérieurs. Quant au moteur Diesel, dont nous aurons à reparler pour le pétrole, on sait qu'il est fondé sur une combustion graduelle et sans détonation des diverses huiles minérales ou végétales, contrairement à ce qui se passe d'ordinaire dans les moteurs à essence à quatre temps. Ce système, qui s'est tant répandu depuis 1898, a pu causer quelques déceptions parce qu'on en avait trop attendu. Je le cite seulement comme le moyen le plus pratique de substituer, suivant la conception précédente, un combustible liquide au charbon solide, en développant directement dans le cylindre l'énergie empruntée au combustible. C'est un appareil délicat, mais avec lequel le rendement thermique d'un moteur atteint presque 30 p. 100. Une machine de 100 chevaux ne dépensera que 200 grammes de combustible par cheval-heure, tandis qu'une turbine Rateau de 3 000 chevaux dépenserait au moins 400 grammes du même combustible pour la même production de force et une machine à vapeur Corliss plus de 600. En adoptant les perfectionnements nécessaires pour y employer l'huile de goudron extraite de la houille, qui a le défaut de présenter une composition trop variable, on pourrait tripler le rendement obtenu dans la machine à vapeur, doubler celui de la turbine.

Le développement du système s'associe presque nécessairement, — et c'est à la fois un avantage et un défaut, — avec la fabrication des matières colorantes, des produits pharmaceutiques et des explosifs empruntés à la houille, dont on avait trop laissé le monopole aux Allemands avant la guerre. Dans les mêmes fabrications, on peut, comme sous-produit du coke, pousser à la production du benzol, dont on obtient cinq à six litres par tonne de houille, et qui est susceptible de remplacer l'essence minérale dans le moteur à explosion.

Une autre voie toute différente en principe, dans laquelle on était entré depuis quelques années et où l'on va sans doute marcher à pas rapides, c'est la création de nombreuses centrales

électriques, alimentées, non pas seulement par de la houille blanche comme nous allons le voir bientôt, mais aussi par du charbon pris à sa sortie de la mine et consumé notamment dans des gazogènes, avec récupération des sous-produits. Je me suis déjà trouvé en dire un mot. Quelle que soit l'origine de la force, sa production par une usine centrale qui la transmettra ensuite électriquement, a pour but de créer, et de répartir cette énergie à des consommateurs épars, souvent très éloignés, avec la souplesse que permet l'établissement de fils électriques. Quand on utilise la houille, la centrale offre le triple avantage de transporter le courant impondérable au lieu du charbon pesant, destiné à produire l'électricité, de brûler ce charbon en grand, dans des conditions d'économie industrielle que ne pourraient atteindre, à beaucoup près, les consommateurs isolés et enfin de permettre une utilisation beaucoup plus continue qu'avec des moteurs particuliers. On retrouve là cette tendance à la centralisation et à la spécialisation qui domine toute l'industrie moderne.

Une étude faite dans un de nos districts du Nord a montré qu'à dix ans d'intervalle, la consommation de charbon par cheval-heure avait passé de 3 kilogrames à 0,7 kilogramme par l'établissement d'une centrale électrique. La proportion est exceptionnelle ; mais l'économie dans ces conditions est générale. On peut également citer, à ce propos, les résultats d'une enquête faite en 1917 par le ministère de reconstruction anglais. On a constaté alors que la Grande-Bretagne consomme 189 millions de tonnes de houille pour une puissance motrice disponible de 10 millions de chevaux, dont à peine le cinquième apparaît utilisé quand on calcule les durées de marche. Or, un quart seulement de ce total est fourni par les dynamos réceptrices des stations centrales, et le reste provient de moteurs indépendants. On a donc proposé de diviser le pays en seize régions, desservies chacune par un réseau à voltage déterminé et à courant de nature fixe, avec centrales près des mines. L'Allemagne paraît disposée à s'inspirer largement des mêmes idées : création de puissantes centrales régionales utilisables pour l'industrie, les usages domestiques et l'agriculture ; suppression des usines à gaz secondaires.

En France, nous aurons certainement à progresser dans ce sens, et cela d'autant plus que nous sommes plus pauvres en

houille. Toutefois, lorsqu'on aborde des solutions aussi grandioses que les précédentes, on se trouve en présence d'une difficulté sociale qu'on ne saurait passer sous silence. La centrale, qui alimenterait ainsi tout une région, détiendrait un tel monopole de fait qu'on est conduit à envisager en même temps l'intervention de l'État, tout au moins sous la forme de commissaires fixant les prix de vente maxima, les dividendes, l'organisation du capital, ou même à admettre l'organisation de centrales nationales. Or, s'il est, à l'extrême rigueur, possible d'attribuer à l'État le contrôle ou la vente de l'énergie électrique une fois produite, on ne saurait lui confier les opérations antérieures si délicates qui commencent à l'exploitation de la mine pour se continuer par la direction d'une usine à gaz, avec production du coke, fabrication de matières colorantes, etc. Chacune des avenues qui conduisent à la centralisation moderne nous fait ainsi apercevoir à son terme la figure inquiétante du socialisme d'État.

LE LIGNITE ET LA TOURBE

Tirer par les méthodes précédentes un profit avantageux d'une bonne houille, c'est, nous dirait Molière par la bouche d'Harpagon, à peu près aussi facile que de faire bonne chère avec beaucoup d'argent. L'ingéniosité provoquée par la vie coûteuse conduit de plus en plus à consommer également en industrie de mauvais combustibles. Le lignite ne peut pas être très appliqué en France, faute de gisements importants; nous aurions toutefois quelques leçons à prendre en Allemagne, où son extraction a pris un grand développement, en raison des facilités que ses principaux gisements y présentent pour une exploitation à ciel ouvert par des procédés mécaniques. Quand un tel système est applicable, on arrive à produire, par ouvrier, quatre fois plus de lignite qu'on n'obtiendrait de houille et, dans certains cas, la proportion est même de sept à un. Le combustible obtenu n'a, il est vrai, qu'une valeur calorifique inférieure dans la proportion des deux tiers. Néanmoins, l'ouvrier extrait encore presque trois fois plus de calorique dans une carrière de lignite que dans une mine de houille, et cet avantage s'est trouvé sensiblement accru pendant la guerre par le manque de bons ouvriers, qui prêtait un intérêt parti-

culier aux exploitations faciles où l'on pouvait employer des prisonniers ou des manœuvres inexpérimentés.

Ce lignite est surtout utilisé par distillation, ainsi que nous l'indiquions tout à l'heure pour la houille. En l'employant dans des gazogènes, on obtient, outre le gaz pauvre (à raison de 2000 mètres cubes par tonne), du goudron donnant de l'huile lubrifiante, de l'huile à gaz, de la paraffine, de la poix et de l'ammoniaque. Le gaz à l'eau peut, brûlé sur place dans des moteurs à explosion, actionner des centrales électriques; ou bien on le distribue par des conduites analogues aux canalisations de gaz d'éclairage pour le chauffage industriel ou domestique. En distillant ainsi le charbon consommé, on récupère la benzine, le toluène, le xylène, la naphtaline, l'anthracène, tous produits trouvant leur application dans les usines de produits chimiques ou d'explosifs, dans les moteurs Diesel, etc. La même méthode et des appareils analogues peuvent également servir pour la tourbe.

La France ne possède guère qu'un grand gisement de lignite, celui de Fuveau dans les Bouches-du-Rhône, qui est largement exploité à raison de 628.000 tonnes par an. Mais la guerre a amené à remettre en marche un certain nombre de petites mines. Quant à la tourbe, bien qu'il en existe en de nombreuses régions, dans la Somme, en Loire-Inférieure, dans les Deux-Sèvres, l'Ain, le Plateau Central, etc., la production est insignifiante et singulièrement dispersée : à peine 58 000 tonnes par an, produites par plus de 1800 tourbières.

Il y a, dans cet ordre d'idées purement minier, quelques progrès à réaliser, dont l'effet a des chances pour rester toujours inférieur aux économies résultant d'une combustion plus savante : gazogènes, moteurs Diesel et Centrales électriques.

LE PÉTROLE

Le pétrole a, sur la houille, une supériorité qui attire immédiatement l'attention, celle de pouvoir fournir 11 000 à 12.000 calories par kilogramme, contre 7 à 8 000 pour une bonne houille. Inutile d'ajouter, comme compensation logique, qu'il coûte plus cher. Les questions posées à son propos offrent une importance nationale, qui nous amènera peut-être un jour

à les reprendre spécialement. Voici, en deux mots, comment elles se présentent. L'emploi du pétrole et, plus généralement, des hydrocarbures liquides est, par rapport à l'usage des charbons solides, une nouveauté, qui ne remonte guère qu'à 1850. Pendant longtemps, les diverses huiles minérales ont eu des applications à peu près limitées à l'éclairage et au chauffage, qu'elles ont, elles-mêmes, conquises de haute lutte, après une série de crises successives, où l'on a pu craindre la surproduction. Dans les centres pétrolifères, il est vrai, on avait réalisé depuis longtemps l'application du pétrole ou des gaz naturels connexes à la production de force ou à des opérations métallurgiques. Mais il y a peu de temps que l'emploi des combustibles liquides comme source d'énergie a pris une extension considérable. Depuis quinze ans, les moteurs à essence se sont généralisés pour les automobiles et les aéroplanes; puis sont venus les moteurs à huile lourde genre Diesel, qui, après avoir remporté de nombreux succès sur terre, ont amené, dans la marine, une véritable révolution. Nous venons d'avoir, durant la guerre, la preuve fâcheuse de l'importance prise par ces applications, qui ont aussitôt affecté un caractère militaire, en constatant le peu de pétrole et d'essence réservé à l'éclairage ou aux déplacements des civils. Le pétrole est devenu un instrument de guerre indispensable, dont la valeur ne diminuera pas en temps de paix, si, comme tout le fait prévoir, la circulation automobile se développe rapidement, parallèlement avec l'installation de nombreux petits moteurs privés.

Les avantages qui font préférer le pétrole, l'essence ou l'huile lourde au charbon (notamment quand il y a déplacement du moteur, et tout particulièrement dans la marine), sont de plusieurs genres : grande économie de calorique, réduisant du même coup le poids mort à emporter par un navire ou un véhicule et accroissant son rayon d'action; facilités de mise en marche et d'arrêt; forte diminution du personnel; subdivision aisée de l'énergie; chargement rapide et pratique sur les bateaux; suppression presque complète des fumées, etc. L'essence a fait immédiatement son chemin avec l'automobilisme qu'elle a rendu possible. Après des tâtonnements qui ont duré jusqu'en 1910, les qualités de l'huile lourde ont également paru assez déterminantes pour que, dans les

diverses marines de commerce et de guerre, il se soit produit, pendant les quatre ans qui ont précédé la guerre, un mouvement précipité vers la transformation du matériel par adoption des moteurs Diesel : d'abord en Allemagne, puis en France, enfin en Angleterre. Sans vouloir aucunement réagir contre cette tendance, il y a lieu de faire, à ce sujet, quelques observations générales qui s'appliquent avec un caractère particulier d'acuité à notre pays.

Quand on adopte les moteurs à combustibles liquides, il est un point à considérer d'abord, que l'on passe pourtant très habituellement sous silence : c'est la possibilité de se procurer ce combustible dans des conditions pratiques et avantageuses. En temps de paix et pour l'usage des particuliers, la question ne se posait guère. Le prix de l'essence pouvait monter légèrement; on ne craignait aucune disette. La production de l'huile lourde, dont le moteur Diesel constitue l'application principale, grandissait d'année en année, et les industriels souriaient volontiers quand les géologues émettaient quelques doutes sur le temps pendant lequel l'humanité trouvera du pétrole dans la terre. Cependant, les réserves de ce corps sont très limitées et, dans chaque champ pétrolifère, elles s'épuisent avec une vitesse extrême par suite de la facilité même avec laquelle l'opération s'opère et d'un gaspillage qui en fait perdre généralement, à l'extraction, au moins le quart, parfois les neuf dixièmes. Il n'y a guère de champ pétrolifère qui puisse compter sur un demi-siècle d'existence. Mais la terre est encore grande; les régions inexplorées abondent; les zones où l'on a chance de trouver du pétrole restent étendues; des cas, comme celui du Mexique, où, en dix ans, on a atteint 6 750 000 tonnes (1916) sont de nature à entretenir toutes les illusions; on peut également compter sur la distillation des schistes bitumineux qui abondent dans l'Ouest-Américain ou sur la production croissante des benzols dans l'industrie du coke; et nous ne sommes plus dans une disposition d'esprit à nous préoccuper industriellement de ce qui pourra se passer au bout d'un siècle.

Il en est tout autrement si on envisage la question d'un point de vue national et, par conséquent, militaire. Le rôle militaire du pétrole, que je viens de rappeler, rend grave la situation dans laquelle peut se trouver un pays qui n'en possède pas sur son territoire. Or, l'absence du pétrole est, si l'on fait

abstraction de quelques gisements insignifiants, le cas pour presque tous les grands pays européens, sauf la Russie, l'Autriche-Hongrie et la Roumanie. La Grande-Bretagne et l'Espagne ne produisent pas un litre de pétrole; la France, qui était dans le même cas, reste réduite à la faible production de l'Alsace et de l'Algérie; ce qu'on peut extraire d'huile minérale en Allemagne ou en Italie est hors de toute proportion avec les besoins. Les conséquences se devinent, et la guerre les a soulignées. Rappelons-les pour les principaux pays, en montrant aussitôt les mesures qui ont été prises ailleurs pour parer au danger:

Dans les premiers temps de la guerre, l'Allemagne a passé, à cet égard, par une phase très critique, quand les champs pétrolifères d'Autriche ont été envahis; mais, à cette époque, elle n'était pas encore en guerre avec la Roumanie; puis, quand la Roumanie est devenue hostile, le pétrole autrichien a été récupéré; bientôt, celui de Roumanie a été conquis et, plus tard, celui de Russie a paru s'y adjoindre. Malgré la très habile destruction des puits roumains et l'anarchie russe, l'Allemagne s'est donc crue, pour le pétrole, tirée d'affaire. Dans le traité qu'elle avait imposé à la Roumanie, elle s'était tout particulièrement attachée à s'assurer la possession complète des pétroles roumains. Aujourd'hui, la Roumanie lui échappe de nouveau; mais elle compte encore sur l'appui de ses amis les Bolcheviks et sur les tergiversations de la politique alliée pour garder, sous sa dépendance, les pétroles russes dont les chances d'extension géographique restent très vastes.

L'Angleterre s'est occupée officiellement de cette question, avant la guerre, avec son esprit de décision habituel, dès le jour où elle a envisagé l'adoption des moteurs à huile lourde pour sa marine de guerre. En juin 1914, on a eu la surprise de voir l'Amirauté anglaise acheter, pour un bon nombre de millions, des champs pétrolifères situés aux confins de la Turquie et de la Perse. La campagne heureuse de Mésopotamie, qui a conduit l'armée anglaise à Bagdad, a été directement influencée par l'intérêt capital de ces gisements. Enfin, depuis le début de la guerre, le gouvernement anglais s'est tout particulièrement occupé de s'assurer les pétroles des possessions anglaises, notamment ceux de la Birmanie. Dans ces conditions et avec la puissance maritime qui lui permet d'aller chercher le pétrole dis-

ponible dans le monde entier, la Grande-Bretagne peut envisager l'avenir avec confiance.

Il en est tout naturellement de même pour les États-Unis, qui sont le grand pays pétrolifère du monde, avec des réserves assurées au taux actuel de l'exploitation pour au moins trente ans et des possibilités considérables, sans parler du Mexique à leurs portes. Les besoins américains sont cependant de plus en plus considérables. La production de pétrole aux États-Unis est montée de 8,5 millions de tonnes en 1900 à 37 millions en 1916, et c'est à peine s'il en est résulté une crise de surproduction très momentanée.

Tout autre apparaît malheureusement le cas de la France et, si j'ai dû souligner notre pauvreté en houille, notre disette de pétrole est encore bien plus affligeante. En dehors de l'Alsace qui nous revient, notre pays ne contient aucun gisement pétrolifère exploité. Quand on veut parler des pétroles français, on est réduit à insister sur les résultats très encourageants donnés par un petit nombre de sondages algériens et sur le peu d'huile minérale qu'on obtient en distillant les schistes bitumineux d'Autun ou de l'Allier. Il est fort possible que la zone algérienne se développe et s'étende vers le Maroc, où on en connaît des indices. Il peut également arriver qu'on rencontre du pétrole en France dans l'une ou l'autre des régions où la géologie invite à tenter des sondages. Mais la différence est grande entre espérer et tenir. Jusqu'à nouvel ordre, nous devons nous considérer comme dépendants des pétroles américains, ou de leurs concurrents hollandais. Même en temps de paix, cela peut devenir gênant, les Américains ayant tendance à consommer eux-mêmes une proportion croissante de leur pétrole. Dans l'hypothèse d'une guerre future, ce serait beaucoup plus grave, si nous n'avions pas, comme aujourd'hui, l'alliance efficace des États-Unis et de l'Angleterre. L'infériorité combative de notre marine nous mettrait immédiatement dans une situation cruelle. Il semble donc que nous devions apporter quelque prudence à trop généraliser l'emploi militaire du pétrole et, surtout, que nous aurions dû employer à temps les moyens nécessaires pour nous procurer du combustible liquide : soit en distillant davantage notre houille et nos lignites de manière à obtenir des huiles de goudron et de la paraffine (comme on y pousse aujourd'hui les industriels); soit en favorisant les

recherches par sondages, contrairement à la tendance officielle depuis quelques années; soit enfin, suivant l'exemple prudent du gouvernement anglais, en nous assurant la possession de champs pétrolifères étrangers, alors qu'il en était temps encore.

LA HOUILLE BLANCHE

Je passe maintenant à la houille blanche, qui constitue une de nos plus abondantes réserves, l'une de celles sur lesquelles le changement de conditions économiques amené par la guerre et destiné à se poursuivre dans l'après-guerre a le plus vivement attiré l'attention, avec les résultats les plus fructueux. Posséder de l'énergie disponible et la laisser se perdre dans le lit des rivières ou des torrents quand le charbon était introuvable ou valait 150 et 200 francs la tonne et quand, d'autre part, la guerre amenait des acheteurs à tout prix pour le carbure de calcium, la cyanamide, les nitrates, les aciers spéciaux, etc., était si évidemment illogique que l'on s'est mis à l'œuvre de tous les côtés pour aménager nos forces hydrauliques. La notion prix de revient ayant quelque peu disparu avec des prix de vente illimités, les capitaux étant surabondants pour toutes les industries touchant aux fournitures de guerre, l'on n'était plus arrêté par les considérations d'économie habituelles. Parfois aussi, il faut bien l'ajouter, les formalités paralysantes du temps de paix se trouvaient un peu simplifiées. Un mouvement, qui était déjà lancé avant 1914, s'est ainsi rapidement accéléré et, comme une grande partie des travaux et des installations vont se trouver amortis sur les bénéfices, cet essor laissera des résultats durables, quand bien même le prix du combustible concurrent s'abaisserait un peu après la paix. Il y a là, pour la France, un grand nombre de millions à arrêter dans leur fuite vers la mer.

Sans traiter ici un sujet qui comporterait de longs développements, je dirai quelques mots tout à l'heure sur nos ressources hydrauliques en espérance. Commençons par indiquer ce qui a été déjà réalisé, ou ce qui, du moins, est déjà entré dans la voie de la réalisation immédiate.

Les forces hydrauliques utilisées en France étaient estimées : en 1902, à 200 000 chevaux; en 1916, à 350 000; en 1910 à 600 000; en 1914, à environ 750 000. L'effort fait

depuis la guerre nous a conduits, fin 1917, à 870 000 chevaux réalisés (petites forces non comprises); auquels une statistique du ministère de l'Agriculture en ajoutait alors, avec quelque exagération, 1 100 000 en installation et 862 000 à l'étude. De fait, il pourra être obtenu : en 1918, 280 000 chevaux; 175 000 en 1919; 225 000 en 1920. Si l'on totalise, on dépasserait donc, dans trois ans, 1 550 000 chevaux aménagés. Il n'est pas inutile d'ajouter que, dès à présent, 1 450 millions de francs ont pu être engagés en installations hydrauliques (dont 660 millions depuis la guerre).

C'est dans le Dauphiné et, plus généralement, dans les Alpes que cette industrie a pris son premier essor dès 1868. C'est là aussi que s'est porté de préférence le mouvement récent. A la fin de 1917, on y avait installé, depuis la début de la guerre, plus de 100 000 chevaux et des travaux étaient alors engagés pour 100 000 autres : sans tenir compte des projets grandioses que nous avons déjà signalés pour l'aménagement du Haut-Rhône.

Dans les Pyrénées, la guerre nous a trouvés avec 75 000 chevaux installés; il s'en est ajouté, depuis lors, 185 000 (y compris les installations qui touchent à leur achèvement).

Dans le Plateau Central, on compte également plus de 180 000 chevaux en voie d'installation ou finis : sur l'Anse (10 000); sur le Bès (20 000); sur la Truyère (40 000), etc.

Et, comme il est facile de le comprendre, nous n'avons pas seulement assisté à la création de grandes usines, où la puissance se compte par 10 000 chevaux. Dans toutes nos provinces françaises, on a repris des moulins à eau de l'ancien temps, souvent si méprisés depuis quelques années que, dans le bâtiment construit sur une chute d'eau inutilisée, on avait installé le paradoxe d'une machine à vapeur.

Ainsi, la houille blanche est actuellement très en faveur, et c'est justice. Notre intérêt national le plus évident nous commande d'utiliser cette force incessamment renouvelable, et constamment perdue, au lieu du charbon trop limité. Il faut donc applaudir à tous les efforts qui sont faits dans ce sens et inviter l'État à les encourager. Le rôle du Gouvernement est ici très simple. L'appui que lui demandent les industriels consiste uniquement à leur fournir une législation pratique, précise et exempte de fiscalité exagérée. Tel n'était pas le cas avant la

guerre, et les complications, souvent inextricables, qu'exigeait l'établissement d'une usine hydraulique, les négociations multipliées, les frais, les chances de procès, ont empêché bien des installations, qui, techniquement, semblaient séduisantes. Si la France entière trouve un avantage à ce que l'on consomme sa houille blanche plutôt que la noire, il ne faut cependant pas que, pour l'industriel, par le fait des charges et des impôts, la première coûte plus cher que la seconde. Jusqu'ici, l'impuissance parlementaire à aboutir dans aucune œuvre utile et les prétentions socialistes à l'étatisme ont joué, pour les forces hydrauliques, le même rôle paralysant que pour la houille et pour le pétrole. On a cependant déposé, le 24 juillet 1917, un dernier projet de loi, qui, contestable sur quelques points, aurait le très grand avantage de substituer l'ordre au chaos. Le principe en est de soumettre au régime de la concession les usines à réaliser disposant de plus de 500 kilowatts et d'autoriser simplement les plus petites. La propriété des eaux courantes est, contrairement aux lois antérieures, retirée partout aux particuliers pour être attribuée au domaine public. Les usines concédées acquièrent un droit de servitude sur les propriétaires riverains contre payement d'une indemnité réglée par les tribunaux. Elles payent à l'État une taxe fixe et une redevance proportionnelle, et leurs installations reviennent à l'État au bout de soixante-quinze ans.

Si, comme on peut l'espérer, une loi de ce genre vient un jour faciliter la mise en valeur de cette richesse publique, on verra certainement l'aménagement de notre houille blanche atteindre vite le degré de croissance compatible avec les conditions industrielles de l'après-guerre. A quels chiffres atteindra-t-on ainsi et dans quelle mesure nos cours d'eau compenseront-ils notre pauvreté minière? Peut-être n'est-il pas inutile de mettre sur ce point une sourdine à certains enthousiasmes excessifs, qui pourraient constituer un danger sérieux, s'ils amenaient l'opinion publique abusée à se montrer trop facile relativement au charbon dans nos négociations ou nos transactions avec l'Allemagne. Les estimations d'ensemble ont grandi, depuis dix ans, dans des proportions remarquables. Vers 1910, l'énergie disponible à l'étiage, pendant la période des basses eaux, était évaluée à 4 600 000 chevaux pour l'ensemble de la France. En 1911, la force disponible, en eaux moyennes

(180 jours par an) atteignait, suivant les auteurs, entre 6 et 9 millions de chevaux. Aujourd'hui, on nous parle de 10 millions pour la puissance hydraulique correspondant aux débits moyens de nos cours d'eau, dont un tiers dans les Alpes. La seule énergie hydraulique des Alpes pourrait ainsi fournir, en fonctionnant nuit et jour, pendant toute l'année, 27 milliards de chevaux-heure : 5 milliards en travaillant une dizaine d'heures par jour, la moitié de l'année. A 2 kilogrammes de charbon par cheval-heure, cela ferait, pour toute la France, 30 millions de tonnes de houille par an...

Que faut-il penser de ces chiffres? Un peu sans doute ce que l'on penserait d'une appréciation minière où, pour évaluer nos ressources en houille, on additionnerait sans discussion toutes les veines de charbon enfouies dans le sol jusqu'à 1 500 mètres de profondeur. Ils doivent être exacts, peut-être même modérés d'une façon absolue, et quand on envisage un avenir très lointain. Pour la période de temps qui nous intéresse ici, mieux vaut, ce nous semble, envisager comme un idéal difficile à atteindre, 3 ou 4 millions de chevaux, dont 1,5 dans les Alpes et 1 million dans les Pyrénées. Avoir de la houille blanche ne compte, nous ne cessons de faire cette distinction essentielle, que le jour où on peut l'utiliser avec bénéfice. La seule évaluation légitime consisterait à estimer, dans chaque cas, le coût de l'installation, le prix de revient du cheval-vapeur et, par suite, celui de tels ou tels produits fabriqués; enfin, le prix auquel ces mêmes produits pourraient être vendus. N'est économiquement utilisable que la chute susceptible, dans ces conditions, de payer au moins, outre les taxes et impôts, l'intérêt de l'argent et l'amortissement. C'est une estimation industrielle extrêmement délicate à répéter dans plusieurs milliers de cas. Je ne la tenterai pas, cela va de soi. Mais une remarque générale me paraît avoir sa valeur. Quoiqu'on accuse nos capitalistes de pusillanimité, il est néanmoins bien rare qu'une affaire vraiment séduisante d'un genre aussi connu ne trouve pas vite des amateurs et, quand on suit de près l'histoire de nos industries, on en voit plutôt naître un grand nombre qui borneront toute leur existence éphémère à avoir donné des promesses. Surtout dans un moment comme celui-ci, où l'esprit d'invention et de hardiesse est surexcité, les entreprises, non pas seulement exécutées ou en voie d'exé-

cution, mais à l'étude, semblent donc fournir une approximation très suffisante de nos possibilités. C'est pourquoi je parlais tout à l'heure de 3 à 4 millions de chevaux. Je serais d'autant plus tenté de voir là un maximum pour une après-guerre même lointaine que, dans beaucoup de ces études préliminaires, on néglige certains points de première importance : d'abord, techniquement, les difficultés d'ordre géologique que peut comporter l'établissement d'un barrage durable ; puis les inégalités et les irrégularités du débit, avec les chômages qui doivent en résulter ; enfin et surtout la difficulté de vendre ou d'utiliser les chevaux-vapeur produits au fond d'une chaîne montagneuse. Cette difficulté existe pourtant, étant donnés les applications encore restreintes de la houille blanche en électrochimie ou électro-métallurgie, l'impossibilité de s'en servir toutes les fois que l'on a besoin de mobilité et les crises de surproduction qui risquent d'en résulter au lendemain de la paix.

La houille blanche a de si chauds partisans et suscite, en ce moment, de tels dithyrambes que, tout en partageant soi-même en grande partie cet enthousiasme, on est plutôt tenté d'insister sur quelques points faibles que sur les avantages trop connus et trop célébrés. Il existe une tendance à aligner d'un côté les besoins de la France en énergie, de l'autre ses ressources en houille blanche ou noire que l'on additionne sans restrictions et à établir la balance. Ce n'est pas ainsi que les choses se passent. Nos industries du Nord, nos chemins de fer du Nord et de l'État, notre métallurgie ne vont pas se contenter demain de houille blanche. Celle-ci a son rôle tout indiqué, encore très large, mais cependant plus restreint, dans le bassin du Rhône, le Plateau Central et les Pyrénées. Le bassin du Rhône en particulier, si on y établit en même temps une communication fluviale avec la mer, paraît appelé à prendre de ce chef un développement intense, qui est déjà commencé et que la découverte de la houille dans la plaine lyonnaise peut favoriser. Mais, là même, pour que la houille blanche prenne toute la place à laquelle elle a droit, il faudra du temps. L'ascension d'un procédé comme d'un produit industriel ne se fait guère suivant une pente continue. Elle est coupée de larges paliers où le producteur trop pressé doit attendre en se morfondant, parfois même en rebroussant chemin, son associé, le consommateur, qui s'essouffle. La guerre a fait gravir avec une rapi-

dité extrême un degré de cet escalier. Depuis quatre ans, le consommateur tire sans cesse le producteur en avant, et celui-ci a gagné assez de millions à ce jeu pour se laisser faire. Mais, la consommation exceptionnelle de la guerre étant désormais suspendue, il pourra se produire un temps d'arrêt dans les mises en valeur de forces hydrauliques, avec le tassement habituel en pareil cas, jusqu'à ce que les industries de paix aient entièrement occupé les places vacantes...

LE VENT

Avec la houille blanche, nous avons achevé de parcourir les grandes sources d'énergie qui, dans un avenir prochain, ont des chances pour alimenter à peu près seules l'humanité. Cependant, nous allons encore en examiner d'autres, dont le nom s'est déjà trouvé prononcé, tant pour indiquer dans quelle mesure nous pouvons compter sur elles dans une période ultérieure que pour discuter des conceptions, parfois séduisantes, mais destinées, suivant toutes vraisemblances, à rester quelque temps encore sans réalisations utiles. Et, d'abord, après avoir signalé la grande importance prise par les emplois de l'eau courante, ne faut-il pas songer à une résurrection analogue pour une autre force utilisée de même en des temps anciens : pour le vent, qui met lui aussi à notre disposition des réserves d'énergie gigantesques?

A cet égard, il est certain que nous avons reculé par rapport à nos ancêtres. Les moulins à vent tombent les uns après les autres en ruine dans notre pays ; le joli conte de Daudet y est d'une application universelle et les voiles des navires ont été, elles aussi, remplacées par des chaudières ou des turbines. La force du vent a, pour un moderne, un défaut capital, son irrégularité allant fréquemment jusqu'à l'intermittence. Le moulin à vent garde sa place marquée dans ces pays d'Orient, où la notion du temps n'existe pas. En Europe, nous demandons plus de continuité que n'en offre ce travailleur fantaisiste. Nous désirons également plus de centralisation et des moteurs dont le maximum ne soit pas de 16 ou 20 chevaux. De fait, l'usage du vent se borne à de faibles productions de force motrice dans les châteaux, villas ou installations agricoles. Il faudrait, pour en tirer parti davantage, une conception technique nouvelle,

permettant par exemple de réaliser à peu de frais un courant de tension constante susceptible de charger des accumulateurs, en utilisant les vents les plus violents. On a bien conçu des moulins à vent électriques marchant par des vents faibles; mais ils ne sauraient fonctionner sans une machine de secours pour les moments de calme ou de tempête. Le temps ne semble pas venu, où le vent nous viendra sérieusement en aide, si ce n'est peut-être dans quelques régions coloniales.

LA CHALEUR SOLAIRE

Jusqu'ici, nous n'avons employé la chaleur du soleil que très indirectement. Mais pourquoi ne pas puiser dans ce rayonnement même qui embrase notre ciel d'été et qui, dans nos possessions africaines, où la houille manque, atteint une telle intensité?

Quand on émet cette idée d'utiliser la chaleur solaire, la pensée vient d'abord de chauffer quelque appareil par le soleil du Sahara. Avant d'examiner tout à l'heure de tels systèmes, dont les résultats demeurent très médiocres, il est logique de signaler une application beaucoup plus sérieuse, susceptible de prendre rapidement sa place dans nos colonies : c'est celle qui consiste à convertir la chaleur solaire en huile ou en alcool par l'intermédiaire de la végétation et à brûler ces combustibles dans un moteur. Il paraît, notamment, tout indiqué de développer, dans nos colonies africaines, les arachides ordinaires ou souterraines, dont on peut aisément produire de très grandes quantités. Des essais qui datent de 1900 ont montré que les huiles végétales extraites de ces plantes peuvent être employées avec succès dans un moteur Diesel et fournir de la force à bon compte.

Les cultures de plantes pouvant fournir l'alcool inférieur et à bon marché par distillation, telles que les céréales, les pommes de terre et les betteraves (sans parler de la vigne) sont loin d'exiger un climat aussi spécial. La question des moteurs à alcool a été bien des fois posée pour remédier à notre pauvreté en pétrole. Mais le problème économique est difficile. L'alcool coûte cher et l'on n'aurait guère songé à lui, si l'on n'avait eu en vue d'encourager les agriculteurs, ou de trouver un autre débouché pour les 3 ou 4 millions d'hectolitres, qui constituent

annuellement la consommation de bouche française. Les solutions que l'on a proposées avaient généralement un côté artificiel, puisqu'il s'agissait de donner des encouragements sous la forme de primes, en augmentant par contrepartie les taxes sur l'alcool utilisé en boisson. Il est peu probable que l'alcool prenne jamais, dans l'industrie, le rôle ainsi rêvé, si la situation n'est pas entièrement renouvelée par la production de l'alcool synthétique. On commence actuellement à fabriquer de tel alcool en partant du carbure de calcium, obtenu électriquement. L'industrie est toute neuve. Le jour où elle se développera, ce ne sera plus la chaleur du soleil que cet alcool minéral se trouvera utiliser, mais la houille blanche.

Quant aux procédés destinés à produire un échauffement de liquides divers par le soleil, il ne faut y voir, d'ici quelques années au moins, que des expériences ingénieuses. L'on a généralement employé des miroirs paraboliques, ou plutôt tronconiques, à faire bouillir de l'eau dans une petite chaudière cylindrique disposée suivant leur axe. C'est le procédé, qui, dès 1880, avait paru donner des résultats industriels à MM. Mouchot et Abel Pifre et qui a été repris depuis en Californie.

On a pu également vaporiser de l'eau contenue dans des tubes de fer noircis sous un châssis de verre analogue à ceux qu'emploient les jardiniers, mais avec double paroi vitrée. Une usine d'énergie solaire a, vers 1911, fonctionné, suivant ce principe, à Philadelphie. La chaleur radiante, traversant le verre, venait porter l'eau à l'ébullition ; le rayonnement inverse de la chaleur produite était arrêté par le châssis isolant. On a encore utilisé la chaleur du soleil à vaporiser de l'ammoniaque sous pression. Enfin, on a proposé d'emmagasiner des calories dans un bain de saumure recouvert par de l'eau douce.

Je signalerai aussi, à propos de la chaleur solaire, une idée qui met en jeu, avec elle, des principes différents. A voir les effets de propulsion considérables obtenus en temps de guerre par les explosifs, on s'est parfois demandé si ces mêmes explosifs, modérés et régularisés par un artifice quelconque, ne pourraient pas être employés pacifiquement à actionner des moteurs. Tout ce qui, dans ces explosifs, est produit artificiel de l'industrie chimique ou électrique ne pourrait, il est vrai, que nous rendre l'énergie fournie par nous préalablement;

mais on retrouverait en outre la chaleur solaire qui a été dépensée pour produire le salpêtre ou les nitrates de soude naturels : celle qui a fait pousser le coton destiné à donner le fulmicoton, ou les graines oléagineuses dont la glycérine fournit la nitro-glycérine.

Employer des explosions comme moyen de propulsion, c'est ce qu'on réalise couramment dans tous ces moteurs où l'on fait détoner un mélange d'hydrocarbures et d'air. Quant à la possibilité d'adoucir un explosif trop violent, il suffit de se rappeler comment la seule idée d'employer le coton-poudre à l'état colloïdal a permis d'utiliser dans l'armement ce corps aux effets extrêmement brisants. Mais, quoiqu'on puisse, dans cet ordre d'idées, réaliser un jour des combinaisons utiles, il ne faut pas se laisser abuser par les effets intensifs des poudres et explosifs pour en conclure qu'ils renferment des énergies formidables. Leur particularité est précisément de développer cette énergie par une production considérable de gaz très chauds dans un temps très court. Le travail spécial qu'on leur demande n'est pas seulement fonction de la pression produite par les gaz et, par conséquent, du potentiel renfermé par l'explosif, mais aussi de la vitesse avec laquelle cette pression se développe. Ralentir cette dépense de force, c'est ramener progressivement l'explosif à n'être plus qu'un combustible vulgaire. Si l'on a produit le système explosif par des transformations chimiques absorbant de la chaleur ou de l'énergie, une loi de la thermodynamique veut qu'en revenant à l'état initial, on récupère la même quantité de chaleur, quelles que soient la nature et la succession des états intermédiaires.

LA GRAVITÉ

On ne saurait fonder non plus grand espoir sur les applications de la gravité, autres que celles connues par tout le monde : descente et triage de matériaux, funiculaires, houille blanche. Mais on a souvent prétendu réaliser ainsi, par tel ou tel artifice, une sorte de mouvement perpétuel. Ainsi, en se fondant sur l'existence de puits absorbants, on a proposé de forer une série de tels puits, dans lesquels on ferait tomber des courants d'eau actionnant, au fond, des turbines, sous des chutes artificielles. Je mentionne la suggestion en passant,

parce qu'elle a pu sembler rationnelle. Mais elle équivaut à supposer, contrairement à la réalité, qu'il existe, dans le fond de la terre, sous la zone très restreinte des grottes, de grands vides analogues à ceux qu'a imaginés Jules Verne. Au contraire, à une certaine profondeur, tout travail souterrain, qui recoupe un vide restreint, a les plus grandes chances d'y rencontrer déjà de l'eau; et, si on reste plus près de la surface, les nappes poreuses ou fissurées présentent, à de rares exceptions près, une puissance d'absorption si lente et si restreinte qu'il serait impossible de faire fonctionner ainsi le plus faible moteur.

LES MARÉES

Nous ne pouvons pas compter davantage sur les marées, quoiqu'il y ait là, de toute évidence, une immense énergie perdue et qui sera certainement utilisée en partie un jour. Si l'on multiplie seulement les cubes d'eau soulevés sur les côtes de l'Atlantique par la hauteur d'une marée moyenne, on arrive à des chiffres de chevaux-vapeur impressionnants. La lune nous propose là de travailler chaque jour quelques heures pour nous et nous ne savons pas en profiter. Cependant, la solution technique est bien simple. Il suffit de remplir des bassins à marée montante et de les vider à marée descendante, ou de faire actionner par la marée des accumulateurs hydrauliques. Par exemple, un premier bassin, où pénètre directement la marée, peut déverser ses eaux à travers des turbines dans un second plus bas, et l'eau de ce second bassin retourner à marée basse dans la mer. La marée offre les inconvénients ordinaires de toutes les forces naturelles : irrégularité, intermittences et phases de violence destructrices. Les accumulateurs d'énergie sont des outils coûteux et d'un rendement médiocre. L'emploi de bassins exige de grands frais pour les terrains à acheter et la construction. Il est également coûteux d'utiliser la violence des vagues, quoiqu'on ait obtenu quelques résultats en agissant sur une turbine pneumatique par la compression d'une chambre à air. Peut-être cependant verra-t-on un jour, sur nos côtes, un long réseau d'énergie naturelle, captant et collectant à la fois les marées et le vent.

LA CHALEUR INTERNE

L'emploi de la chaleur interne, sans être non plus bien pratique, pourrait offrir, à plus brève échéance, quelques ressources hypothétiques. On sait que la température augmente en moyenne de 3 degrés par 100 mètres quand on s'enfonce et que l'accroissement se fait notablement plus vite dans les régions à volcanisme récent ou même ancien. Nous trouvons une application de cette loi dans les sources thermales qui apportent chaque jour à la surface une quantité de calories, dont on pourrait aisément faire un autre usage que le seul traitement médical. J'ai calculé autrefois que nos sources thermales françaises équivalent au moins à 100 000 tonnes de houille consommées par an. Quand ces sources atteignent l'ébullition ou s'en rapprochent assez pour qu'on puisse obtenir de l'eau bouillante par un forage, leur usage dans des chaudières à vapeur semble naturel. On a appliqué récemment cette idée en Italie pour les Soffioni de Toscane ; les Islandais utilisent ainsi des sources chaudes ; une installation de ce genre pourrait être créée en Algérie, à Hammam Meskoutine. Mais on peut imaginer une conception plus hardie. Un sondage de 2 500 mètres, au fond duquel arriverait de l'eau, fournirait une chaudière à vapeur permanente, dont le prix de revient serait évidemment coûteux, mais dont la réalisation ne doit pas être techniquement impossible. Une telle tentative, peu économique par elle-même, pourrait être aisément combinée avec la recherche du terrain houiller à très grande profondeur. On avait parlé d'un sondage semblable près de Paris, avant une de nos expositions universelles. Je rappelle en passant l'idée qui n'a rien d'absurde, mais sur laquelle il serait prématuré de compter pour obtenir une quantité notable d'énergie.

Il existe, dans les profondeurs de la terre, d'autres réserves de force, que je me borne également à mentionner. L'emploi du radium nous donne un premier exemple de ce que peut représenter pour l'avenir la dégradation intra-atomique. Le monde minéralogique des grandes profondeurs, exploré dans cet ordre d'idées nouveau, a des chances pour apporter un jour des révélations. La radioactivité, que l'on est tenté aujourd'hui d'invoquer pour expliquer la prolongation mystérieuse

du rayonnement solaire, a dû laisser, dans notre planète éteinte, des énergies fossilisées, plus puissantes que toutes les autres. Mais il ne saurait être encore question d'en tirer un profit industriel.

Ainsi cette énumération rapide des forces naturelles, auxquelles pourraient songer des esprits imaginatifs, nous ramène à la conclusion prévue que, dans l'après-guerre, il faut d'abord, et presque uniquement, songer aux combustibles minéraux, au pétrole et à la houille blanche. Donc notre programme d'action est simple : utiliser le traité de paix pour obtenir un supplément de houille ; favoriser et encourager les sondages par l'octroi de concessions rapides ou même automatiques ; économiser et employer scientifiquement les combustibles que nous possédons déjà ; généraliser l'application de la distillation, l'emploi des gazogènes et des moteurs à huile lourde ; obtenir, s'il en est temps encore, des gisements pétrolifères à l'étranger ; permettre la mise en valeur rapide de nos richesses hydrauliques par une loi simple, pratique et exempte de fiscalité. Aucun de ces moyens n'est à négliger si nous voulons que la France puisse se relever, réparer ses ruines, revivre, cesser d'étouffer dans ses frontières, prendre la place économique et industrielle à laquelle la fécondité, la richesse, l'heureuse situation du sol français lui donnent droit, comme l'esprit d'invention, l'ardeur au travail et le courage de ses habitants. Si l'on rapproche ces conclusions de celles auxquelles nous ont amenés nos études antérieures, travaux publics à réaliser pour améliorer nos transports, main-d'œuvre à recruter, etc., on voit quel effort de coordination méthodique et de continuité politique, quelle réaction contre l'abus des théories spécieuses et des chimères socialistes vont nous être nécessaires, quel appel à la confiance publique et, par conséquent, à la concorde, ils comporteront.

L. De Launay.

LA
PASSION DES INNOCENTS

Quelques années avant la guerre, nous voyagions en Allemagne. A Munich, un Herr Professor, notre voisin à l'hôtel, tenta à plusieurs reprises de lier connaissance. De grosses lunettes, des cheveux grisonnants lui donnaient un air respectable. Croyant gagner notre bienveillance, il nous adressa sur la France et ses habitants, des compliments que leur excès même rendait suspects. Lui ne s'en doutait pas et, craignant peut-être que la fumée de ses louanges ne nous montât au cerveau, il voulut, un jour, apporter lui-même un correctif à ses discours flagorneurs :

— Oui, fit-il, — les Français sont charmants, aimables, séduisants et subtils, mais, outre qu'ils manquent de sérieux, ils sont égoïstes. Voyez, pour ne pas gêner vos aises, la famille, chez vous, est réduite au minimum...

En manière de comparaison, tout gonflé de vanité, il parlait alors de l' « admirable » famille allemande et, louant de manière hyperbolique le « bon cœur, » la sensibilité de ses compatriotes, il concluait avec un sourire paterne :

« Nous autres Allemands, nous aimons les enfants. »

Que de fois cette phrase m'est revenue à la mémoire quand des enfants des régions occupées m'ont fait le récit des traitements que nos ennemis leur avaient infligés!

***

« Ils ont pris des garçons de quinze ans qui n'avaient pas onze ans au moment de la guerre, afin de les contraindre

à travailler pour eux, » a déclaré M. Ragheboom à la séance de la Chambre du 22 octobre 1918.

« Dans la région de Douai et je suppose qu'il en fut de même dans toute la France envahie, dit un de ces enfants, Jean R... les Allemands, ayant besoin de main-d'œuvre, firent, au mois de mai 1917, passer un ordre dans toutes les Kommandanturs. Ils demandaient des travailleurs volontaires pour travailler dans les tranchées. Personne ne s'étant présenté, les Boches, dans chaque village, ont dressé des listes d'une cinquantaine de travailleurs pris dans toutes les conditions et ayant de quinze à soixante ans. »

Impossible de ne pas répondre à l'appel, car, tous les mois, les hommes étaient contraints de se présenter à la Kommandantur et d'y faire viser leur carte : « A Lille, dit un jeune Lillois, Étienne H..., le visa était fait rue de Pas, au bureau de l'A. O. K. 6. Des policiers surveillaient le défilé, et si l'on oubliait de se découvrir dans le couloir, si l'on fumait, *si l'on mettait simplement la main dans sa poche* ou si l'on prononçait un mot (1), on pouvait s'attendre à recevoir une gifle ou à être emmené au poste de police de la « Mondiale » pour y être condamné à de la prison ou à une amende. »

Quand Étienne H... fut désigné pour partir, il venait d'avoir quinze ans : « Un jour, je reçus avis d'avoir à me présenter cour des Bourloirs. Quand j'y arrivai, il y avait des quantités de jeunes gens de mon âge; beaucoup étaient, comme moi, des écoliers, faisant leurs études. Nous étions six cents. On nous fit passer un conseil de revision. Quatre cents furent reconnus bons pour le travail. Un officier nous dit que, le lendemain, nous devions revenir, à huit heures, avec notre paquet : deux chemises, un col, une cravate, une paire de gants, un costume de travail, un pardessus, deux couvertures, deux paires de chaussettes et une paire de bons souliers de travail. » A cette époque où, dans la région occupée, on en était à faire des chaussures avec du carton et de la toile, cette dernière recommandation est d'une ironie vraiment cynique.

Le lendemain arrive. Les enfants ont dit adieu à leur famille. S'il y a eu des larmes répandues, nul ne s'en aperçoit,

(1) A Marcq-en-Bareul, raconte le jeune Leclerc, mon voisin me chuchote : « Viens. » Je n'entends pas; je lui demande : « Qu'est-ce que tu dis? » J'attrape trois jours de citadelle.

tant ils montrent de fermeté. Ces petits qui, à peine, entrent dans l'adolescence, ont un courage, une énergie dignes de leurs aînés. Les voilà au long des routes. Des soldats les encadrent, lourds gaillards que leur vaste manteau fait paraître plus amples. Sur la terre, le soleil projette l'ombre sinistre des baïonnettes et des fusils. Les enfants ont leur petit bagage sur l'épaule. Ils le portent sans broncher. Ils passent à travers les villages. Comme ils sont jeunes! Est-il possible qu'on les emmène?

« Ils faisaient pitié, dit un témoin, anémiés pour la plupart, car, depuis l'occupation, pas un jour, ils n'avaient mangé à leur faim... » Ils redressent la tête en voyant qu'on les regarde et, malgré les vociférations des Boches, malgré les coups, les bourrades, d'une seule voix ils entonnent *la Marseillaise*. Ainsi prouvent-ils qu'en dépit du brassard qu'on a attaché à la manche gauche de leur veste et qui porte les mots « travailleur volontaire, » ils sont de bons Français.

« Le premier jour, reprend Étienne H..., nous avons marché sans arrêt et nous étions bien fatigués. Quand nous sommes arrivés à Haubourdin, on nous a fait coucher par terre. Dès le lendemain, on nous a emmenés au travail. Habituellement, le réveil était à cinq heures, mais souvent il eut lieu à deux et trois heures, en pleine nuit. Nous allions boire le « jus, » on aurait mieux aimé de l'eau chaude, ç'aurait été aussi nourrissant et ça n'aurait pas eu mauvais goût. L'endroit où l'on nous conduisait travailler était tout près des lignes. Il nous fallait marcher deux heures avant que d'y être. » Quand les pauvres petits arrivent, ils sont déjà exténués. Jamais un jour de repos, même le dimanche. Quel que soit le temps, ils marchent, ils travaillent, chargés de boue, si l'on est en hiver, couverts de poussière, de sueur, si l'on est en été. Les semelles de leurs chaussures s'usent. Les Boches, généreusement, leur octroient des sabots : « Lorsque nous changions de camp, ce qui arrivait en moyenne tous les quinze jours, on nous faisait faire jusqu'à quarante et même cinquante kilomètres avec notre bagage. Une fois, nous avons marché sous une pluie battante depuis le matin jusqu'à près de minuit. A tout instant, à cause de l'obscurité, on glissait, on tombait dans la boue avec tout son fourbi. Nous étions trempés, harassés. Le lendemain matin, à trois heures, on nous faisait lever et partir au travail!... »

Au lendemain de l'armistice, j'ai vu, à Lille, quelques-uns de ces petits qui venaient de rentrer. Ils avaient la poitrine rétrécie, le dos voûté comme des vieillards. Leurs yeux d'eau pure étaient entourés d'un cercle de charbon. Leurs pauvres petites figures, grosses comme le poing, étaient navrantes à regarder : toutes naïves encore et déjà altérées par la souffrance.

Le labeur auquel on condamne ces enfants est celui d'un bagne. Soufflant dans leurs bajoues, ce sont de vrais garde-chiourmes qui les surveillent : « Ah! qu'ils pouvaient donc être méchants (1)! » Ils étaient toujours armés de gros gourdins. Si l'on s'arrêtait un instant, ils couraient sur vous, vous frappaient à coups de crosse, à coups de bâton, à coups de botte, n'importe où : dans les jambes, dans les reins, dans le dos. Ils criaient :

— *Los, arbeit, arbeit...*

« Nous n'étions pas à plus de *deux kilomètres* des lignes, nous étions battus par les obus anglais... Il y en avait, parmi nous, qui étaient tués, d'autres blessés. A côté de moi, l'un l'a été à la jambe, un autre à la figure; sa joue a été enlevée; beaucoup recevaient des éclats d'obus dans les bras. Ils criaient, leur sang coulait; on les emmenait, et chacun de nous se demandait :

— Quand est-ce que ce sera mon tour? »

Plus tard, ayant été évacué dans un hôpital, Étienne H... peut nous dire ce qu'il y a vu : « Le médecin allemand ne venait qu'une fois par semaine. Heureusement, nous étions aux soins d'infirmières françaises; mais, le 3 octobre 1918, tous les malades et blessés ont dû quitter l'hôpital pour être dirigés sur Tournai. On les a laissés en gare de Lille, depuis sept heures du matin jusqu'à onze heures et demie du soir, sans soins, sans une goutte d'eau. Les fiévreux grelottaient, accroupis par terre; les blessés à mort étaient couchés sur des civières, sans une couverture. Arrivés à Tournai, on les a conduits dans un hôpital, un ancien couvent, où ils furent laissés sans pansement, sans docteur, dénués de tout, pendant quinze jours. Voilà ce dont j'ai été témoin... » « A l'hôpital militaire de Lille, certifie de son côté une infirmière, on renvoyait les jeunes gens atteints « d'incapacité physique. » Ils mouraient comme des mouches, *sans secours d'aucune sorte, sans médicaments.* »

(1) M. Georges Lyon a raconté ici même l'assassinat du fils du docteur Vanneuverswyn qui avait été enrégimenté comme travailleur et celui d'une jeune fille qui avait voulu protéger son frère emmené en prison.

Revenons au régime imposé aux « travailleurs volontaires. » « Vers midi, on nous donnait une gamelle d'orge (1) et, le soir, du jus noir, comme le matin, avec un tiers de pain d'Allemand qui ne pèse pas trois livres. » Jamais de viande. Les enfants souffrent atrocement de la faim. Ils dépérissent. La vie se retire d'eux. Ils usent leurs forces à un labeur excessif qui n'est pas de leur âge et nourris juste assez pour mourir lentement : « Nous étions tous ravagés par la dysenterie. Tous les jours, il en tombait. Une fois, sur le bord d'un talus, nous avons aperçu un lapin crevé. Il était là, depuis plusieurs jours; il y avait de grosses mouches dessus et il sentait. Nous nous sommes jetés dessus et ça a commencé une dispute; on s'arrachait les morceaux. Nous les avons dévorés tout crus, tels quels, mais la viande était gâtée; tous, nous avons été encore plus malades. »

En épuisant ainsi ces enfants, le but des Allemands n'était-il pas de les mettre plus tard dans l'impossibilité de devenir des soldats? Une Lilloise, Mlle G..., raconte qu'un jour, comme elle disait à l'officier qu'elle logeait :

— C'est abominable, ce que vous faites; vous vous en prenez aux femmes et aux enfants.

Celui-ci lui répondit :

— Évidemment, puisque nous voulons l'extermination de la race.

Comment dépeindre le désespoir des mères à qui l'on avait enlevé leur enfant et qui le savaient continuellement exposé aux dangers des bombardements et aux souffrances de la faim ! On m'a cité le cas d'une Lilloise. Elle appartenait à la haute bourgeoisie. Son fils lui avait été enlevé, comme « travailleur volontaire. » Pour le ravitailler, elle s'habilla en femme du peuple : tablier de cotonnade et fichu sur la tête. Chargée d'un grand panier dans lequel elle avait entassé des vivres, à plusieurs reprises, elle parvint à sortir de la ville et, risquant sa vie, chaque fois, à joindre son fils. Le travail des enfants ne cessait qu'au coucher du soleil, quand le ciel devenait sombre : « Alors, on nous ramenait à l'arrière; il fallait refaire le chemin fait le matin; mais il est arrivé aussi que nous couchions près des

(1) « A Guise, atteste le jeune Loiseau, l'unique soupe que nous avions était faite, non avec des rutabagas, mais avec des feuilles de rutabagas... Nous étions campés dans une ancienne salle de théâtre pour le peuple... Nous y sommes restés, couchant par terre durant des mois, et sans couvertures. Quand on a fini par nous en donner, c'étaient des couvertures faites avec du papier. »

lignes, dans des usines en partie détruites. A Fromelles, par exemple, nous étions à cinq cents mètres de gros dépôts de munitions qui, toutes les nuits, attiraient les avions anglais. Nous ne pouvions plus dormir. »

S'imagine-t-on ce qu'a dû être l'existence de ces enfants en proie, constamment, à la plus grande des terreurs humaines, celle de la mort! « Quand les bombes cessaient de taper, avoue l'un, je pensais à la maison, à la vie d'autrefois... » Vision de paix! Temps lointain et pourtant si proche où il suffisait d'être un enfant sage pour être heureux! « Je pensais à maman; je me disais : je vais être tué, c'est sûr; plus jamais je ne la reverrai, et je pleurais tout bas de peur que les autres ne m'entendent et ne se moquent de moi... »

Pour fuir cette géhenne, quelques-uns tentaient de s'évader, de rentrer chez eux avec l'espoir de s'y pouvoir cacher. Ils étaient vite repris ou dénoncés. A titre d'exemple et pour ôter aux fugitifs l'envie de recommencer, les Boches les punissaient cruellement : « Comme nous étions dans la région de Carvin, un de mes camarades veut se sauver à Lille. Les Boches le rattrapent, le mettent au cachot dans une cave où, sur le sol, il y avait une couche de boue et d'ordures plus haut que la cheville... »

Et, d'abord, en arrivant du grand jour, le condamné est comme aveugle. Tout d'un coup, venant d'un des angles, il entend des grognements, des gémissements. Il se tourne. Ses yeux se sont faits à la pénombre.

Un Russe est là qui, vautré dans la boue, ronge un bâton. Il agonise, épuisé par la faim, il râle et meurt. L'épouvante s'empare de son compagnon, qui se précipite sur la porte et, comme fou, frappe dans le vantail à coups pressés, en criant :

— Il y a un mort, il y a un mort!

Personne ne lui répond. Pendant trois jours, il demeure blotti contre un des murs, en compagnie du cadavre qui se décompose et emplit l'air de sa pestilence.

***

« Nous étions des « travailleurs volontaires! (1). » Notre salaire était de trois francs ou d'un franc soixante, selon que

(1) Les Allemands avaient tellement répété que tous les travailleurs étaient des « volontaires, » qu'on a raconté que les Anglais, en ayant fait quelques-uns prisonniers, les ont pendus pour avoir travaillé contre leur patrie.

l'on avait plus ou moins de dix-huit ans. Cependant, les Boches tenaient beaucoup à nous extorquer un engagement comme quoi nous travaillions volontairement. Les quelques-uns qui acceptaient de signer étaient mieux nourris, obtenaient des permissions pour aller chez eux et recevaient une haute paye qui pouvait aller jusqu'à six francs... Ceux qui refusaient ne recevaient plus que six sous...

« Tant qu'ils nous ont ordonné de refaire les routes, nous avons obéi, mais quand ils ont voulu nous contraindre à poser des barbelés, à décharger des munitions, à faire des abris bétonnés, à creuser des trous destinés à faire des blockhaus, nous avons refusé. » Alors, se passent des scènes d'une brutalité odieuse. Aux environs d'Armentières, les enfants révoltés se sont massés dans un champ. Les Allemands les chargent avec leurs fusils et leurs baïonnettes : « Comme nous ne cédions pas, que nous n'avions pas peur et que nous leur répétions : « Nous ne travaillerons pas contre notre pays, » ils nous ont ficelés à un poteau pendant des heures, sans rien nous donner à boire ou à manger, avec défense de parler, de tourner la tête, si peu que ce soit. Au moindre mouvement, on recevait un coup de crosse (1). »

Au bois de Bourlon, Jean R... relate un refus analogue de la part de ses camarades : « Un officier est venu de Cambrai et a essayé de nous intimider :

— Si vous ne cédez pas, nous vous ferons souffrir toutes les souffrances physiques et morales... Si vous consentez à travailler, au contraire, vous serez bien payés, bien nourris.

« Nous avons persisté à refuser. Quelques jours plus tard, un nouvel officier arrive, qui nous crie :

— Que ceux qui veulent travailler viennent de ce côté-ci. Ceux qui refuseront, nous les mettrons dans des camps où ils mourront de faim. »

La menace n'est pas vaine. Ainsi que le remarque un de ces petits, avec les Boches ce n'est pas comme avec les Français; quand ils vous disent qu'ils vous feront une chose, ils vous la font toujours « recta. »

Ce que les Allemands ont pu inventer pour faire plier la résistance héroïque qui dressait nos enfants contre eux dépasse

(1) Le maire de Saint-Saulve, ayant protesté contre l'atrocité de ce supplice qu'on infligeait dans sa commune, fut immédiatement déporté.

tout ce qu'on pourrait imaginer. Jamais la volonté de torturer ne s'est affirmée plus tenace, plus cruelle chez nos ennemis. On est épouvanté, quand on songe à ce qu'il faut de férocité naturelle pour traiter ainsi des enfants, des êtres sans défense. Les moyens employés sont variés. L'imagination allemande est fertile en supplices. Ces gens-là ont encore l'âme des tortionnaires du moyen âge : « A la prison de Hasselt, raconte M. W..., ils nous laissaient trois et quatre jours, sans nous donner quoi que ce soit à manger. Puis, au milieu de la nuit, par le temps le plus épouvantable, pluie, neige, vent ou verglas, ils nous faisaient marcher quatre et cinq heures, en pleine campagne, le ventre vide. Beaucoup tombaient en route et ne se relevaient pas. Beaucoup ne rentraient à la prison que pour y mourir. » Alors, montrant leurs cadavres aux survivants, les Boches disaient en ricanant :

— Camarades, capout. Si vous, pas travailler, vous, capout demain.

Quelques-uns cédaient. C'était l'infime minorité : « Plus ils nous torturaient, plus ils ancraient en nous la volonté de résister. J'ai entendu nombre de mes compagnons dire :

— Je crèverai, mais « ils » ne m'auront pas!

Le sentiment du devoir accompli, la satisfaction de penser qu'ils n'avaient rien à se reprocher étaient aux prisonniers un réconfort continuel : « La vraie souffrance pour nous n'était pas d'avoir faim jusqu'à en mourir... Elle aurait été de commettre un acte contre notre conscience. »

Exemple admirable : les plus constants, dans leur martyre, sont les plus jeunes : « Parmi nous, il y avait un gamin de quatorze à quinze ans. Il était si épuisé qu'il ne pouvait même plus se soulever sur sa paillasse. Les Boches venaient le tenter en lui présentant des aliments :

— Vous, travailler; vous, manger.

Le petit les repoussait :

— Jamais!

Il a tenu sa parole jusqu'au bout... jusqu'à la mort.

***

« Ils ont pendu, par les poignets, afin de les contraindre à travailler pour eux, ceux qui refusaient. Ils les ont laissés enfermés pendant trois jours, sans manger, » a déclaré un des

députés du Nord, et sa protestation a soulevé la Chambre tout entière d'un même mouvement d'horreur! « Ils ont enfermé les réfractaires dans une cave avec 60 à 70 centimètres d'eau, afin de les contraindre à rester debout... Ils les ont forcés à s'asseoir sur le bord d'un fossé plein d'eau, dans lequel leurs jambes étaient plongées jusqu'aux genoux, les laissant sans nourriture et leur faisant voir leurs camarades qui avaient signé leur adhésion bien nourris et grassement payés. Ils ont pris, à Lille, un groupe de jeunes gens qui avaient au moins 1 mètre 76. Pendant huit jours, il les ont tenus dans des abris de mitrailleuses, n'ayant qu'un mètre cinquante de haut et, pour les empêcher de s'asseoir, ils leur jetaient des seaux d'eau froide... A Lille, ils les ont enfermés dans l'usine de réparations de la Compagnie du Nord, d'Hellemmes; ils les ont mis alternativement dans des salles surchauffées, puis à la température glaciale du dehors, pendant l'hiver de 1916... Du côté de Valenciennes, ils faisaient monter le condamné sur un billot, ils l'attachaient à un arbre par une corde qui le prenait aux fausses côtes, puis ils retiraient le marchepied. La victime restait suspendue, le corps ployé. Beaucoup sont morts de ce supplice. Quand on parlait aux Allemands de ce qu'ils faisaient subir à tant de malheureux, ils répondaient :

— C'est leur faute, ils n'ont qu'à céder (1). »

« Ils nous ont mis « en pâture, » selon leur expression. Voici ce que c'était : de cinq heures du matin, au coucher du soleil, nus jusqu'à la ceinture, ils nous ficelaient à un poteau, la figure vers le soleil en été, à la bise en hiver. » A mesure que le soleil se déplaçait ou que le vent changeait, on faisait se tourner les victimes. Beaucoup s'évanouissaient.

« Nous étions huit cents dans notre camp, raconte un enfant lillois. On nous commanda de faire des tranchées... des tranchées contre les nôtres. Naturellement, à part trois ou quatre, nous avons tous refusé; alors, on nous tint dans une prairie à la pluie, pendant quatre jours, sans rien à manger. Quelques-uns avaient un peu de nourriture dans leur poche et la mangeaient en cachette; mais s'ils étaient surpris, les Boches la leur prenaient et les battaient. Plusieurs n'ont pu résister et ont été obligés d'accepter, — oh! combien à contre-cœur,

(1) Récits de N. D..., de Lille et de Mme D..., d'Orchies.

— de travailler. D'autres sont tombés gravement malades. »

Un Lillois, l'abbé D..., a raconté qu edes prisonniers étaient mis, « en pâture, » avec des vivres et une gourde pleine à leurs pieds. Ils n'avaient qu'à se baisser pour apaiser la faim, la soif qui les torturaient. Ce geste était le signe de leur soumission. Bien peu l'ont fait. Pourtant, à mesure que le supplice se prolongeait, son horreur allait croissant. Ah! si seulement on pouvait être fusillé! On souffrirait une seconde, puis tout s'abîmerait. Ce serait fini.

— Tuez-nous! Tuez-nous par pitié! crient les captifs à leurs bourreaux. Mais eux :

— Jamais de la vie! Nous avons besoin de travailleurs. »

Si un mot, si un geste « irrespectueux » échappe aux victimes, alors, c'est l'enfer qui s'ouvre, c'est le bataillon de discipline : « J'étais dans la forêt de Velu, près de Bapaume, écrit Robert M... (quinze ans) ; nous logions dans les tentes laissées par les Anglais. On voulut nous forcer à creuser des tranchées. Avec cinq de mes camarades, je refusai :

— Nous sommes Français, nous ne travaillerons jamais pour les Boches!

« Le lieutenant à qui nous avions ainsi répondu fut furieux. Il dit :

— Vous n'oserez pas répondre ça au commandant.

« Il le fit venir, mais celui-ci reçut la même réponse. Alors, il ordonna que nous serions condamnés pour six semaines aux bataillons de discipline de Sedan; il dit que nous avions été très malhonnêtes, que nous l'avions insulté, en nous servant du mot boche, que nous souffririons beaucoup à Sedan, mais que c'était bien fait, que nous l'avions cherché et que personne ne nous plaindrait. »

A ces bataillons de discipline, les condamnés atteignent jusqu'au fond de la misère où peut descendre un être humain.

Logés tout en haut de la citadelle, « avec je ne sais combien de marches à monter, » pour rendre plus difficile toute tentative d'évasion, ils sont réveillés, chaque jour, à trois heures du matin. Ils descendent. Pendant deux heures, au froid, à la pluie, il leur faut faire queue pour avoir un peu de jus. Puis, on les emmène au travail. A la gare, ils doivent décharger des ballots de foin comprimé pesant cent vingt kilos. Leurs bras minces sont trop faibles pour un tel effort. N'importe, ils

doivent l'accomplir. Ceux qui flanchent, ceux qui tombent, les soldats les relèvent à coups de pied, à coups de crosse ou de baïonnette : « Ils nous faisaient travailler jusqu'à épuisement total. Chaque jour, j'en ai vu s'abattre au milieu de leur travail et mourir sur place, dit Pierre W... N'ont pu résister que ceux dont le temps de condamnation était court et qui, à une grande résistance morale, joignaient une constitution très robuste. »

Les soldats étaient d'une férocité qu'excitaient encore leurs chefs : « Un lieutenant leur disait en nous montrant :

— Fortes têtes, ceux-là. Ce sont eux qui ont coupé les oreilles de vos camarades. Vengez-vous. Faites-leur tout ce que vous pourrez, vous ne leur en ferez jamais assez; ce sont des *barbares!* Toutes les tortures, les soldats pouvaient se les permettre. Impossible de se plaindre contre eux; quoi qu'ils aient fait, ils avaient toujours eu raison. »

Parfois, durant le travail, un condamné essayait de se dissimuler et de s'évader. C'était le seul moment propice; mais les sentinelles faisaient bonne garde. Leur attention était aiguisée : « ils touchaient une prime de cinquante marks pour chaque fugitif qu'ils rattrapaient ou abattaient. » Le travail était imposé : « *A la tâche.* » « Au début, chacun de nous devait faire deux rames de wagons; dans la suite, ce fut trois rames. » En théorie, le travail finissait à cinq heures. En réalité, il se prolongeait bien avant dans la nuit. Rentrés à la citadelle, les prisonniers devaient encore faire queue pour obtenir avec une écuelle de soupe aux rutabagas, les deux cent cinquante grammes de pain du ravitaillement américain qui constituaient leur seule nourriture.

Ravagés par la dysenterie, par l'anémie et les bronchites attrapées en faisant queue, « on mourait, on mourait comme des mouches!... » Un jeune Roubaisien, Jean R..., condamné aux bataillons de discipline de Sedan, mais que l'armistice a délivré à temps, a vu, dans la prison d'Avesnes qui servait de dépôt, revenir quelques-uns des malheureux qui avaient survécu : « Ils étaient d'une maigreur effroyable et tellement torturés par la faim, qu'ils attrapaient les gros rats dont la prison était infestée et les dévoraient tout crus... Ce qu'ils nous racontaient de leurs souffrances, nous faisait dresser les cheveux sur la tête et, pourtant ils disaient : « Heureux, encore, que nous n'ayons pas été aux bataillons de Longwy. Tous ceux qu'on y

envoie sont condamnés à mort. Là, on leur fait travailler de grandes terries de poussières métalliques qui leur donnent des maladies de foie et les empoisonnent en quelques mois. »

*
* *

« Cependant, reprend Robert M... que nous avons vu, tout à l'heure, condamné aux bataillons de discipline, ce n'est pas parce qu'ils nous avaient mis à Sedan que notre résolution avait changé. Nous ne voulions toujours pas travailler pour eux. Alors, après nous avoir attachés pendant une semaine à un arbre, les mains derrière le dos, sans rien nous donner à manger de toute la journée, ils nous ont enfermés au cachot. Deux fois par jour, ils nous en sortaient et renouvelaient leur demande.

— Voulez-vous travailler? Si vous travaillez, vous aurez à manger.

Ils croyaient toujours que nous allions fléchir. Ils ne savaient pas, ces Boches, que, lorsqu'un Français répond : non, ce n'est pas : oui... » Braves petits! Nous-mêmes, dont ils sont les frères plus jeunes, soupçonnions-nous, dans leur âme, une telle force, une telle noblesse et, pour tout dire, un tel stoïcisme! Obstinés dans leur refus héroïque, ces enfants n'ignorent pas, cependant, le supplice qui les attend. Leurs vêtements leur sont enlevés, leur chemise tombe. Deux mains cruelles et fortes les saisissent, les flagellent. Les coups de schlague s'abattent sur eux et, tandis que la chair se déchire, que le sang gicle, une voix rauque compte les coups, afin qu'il ne soit pas fait grâce d'un seul... « Ils nous en donnaient cent vingt chaque fois; tantôt nous faisant coucher sur le ventre et tantôt sur le dos... » A Sedan, la flagellation a lieu dans l'intérieur de la citadelle. Les cris des suppliciés peuvent monter, nul ne les entend.

Ailleurs, à Saint-Quentin, une femme m'a dit :

— Dans le faubourg d'Isle où j'habitais, quand venait l'heure où ils schlaguaient ces pauvres petits, toutes, nous fermions nos portes, nos fenêtres; nous nous bouchions les oreilles... On ne pouvait pas supporter leurs hurlements, cela faisait mal...

« En plus de ce supplice, continue Robert M..., nous recevions à tout moment, sans seulement savoir pourquoi, des coups de crosse, des coups de poing, des coups de botte. En temps ordinaire, on aurait eu mal; mais c'était si peu de chose

à côté de la schlague que nous n'y faisions même plus attention... » Au bout de six semaines, Robert M... dut être évacué sur un des hôpitaux de Valenciennes; son corps n'était qu'une plaie : « N'importe, écrit-il, je n'avais jamais montré aux Allemands que je souffrais. Je me réservais cette satisfaction de leur prouver que tout ce qu'ils m'auraient fait ne m'aurait jamais fait fléchir et surtout manquer à mon devoir de bon Français. » C'est parce qu'il était exceptionnellement vigoureux, bâti en athlète, que Robert M... a pu résister à un pareil supplice et aussi prolongé. Un de ses oncles, qui l'a vu à sa sortie de l'hôpital, a attesté :

— Ses plaies étaient cicatrisées; mais tout son corps, ses jambes, ses bras, le dos, les reins, la poitrine n'étaient que bourrelets et sillons...

Devant moi, son père lui a dit :

— Quand ils t'avaient ainsi roué de coups, le matin, tu n'avais pas envie de céder le soir?

L'enfant a relevé la tête et comme une réponse toute naturelle :

— Mais non, voyons, puisque je savais que je ne devais pas travailler pour eux...

Des milliers d'enfants, dans la région envahie, ont été ainsi torturés. Par leurs souffrances, par leur courage, eux aussi nous ont acheté la victoire. Vénérons pieusement leur martyre et souvenons-nous.

HENRIETTE CELARIÉ.

REVUE LITTÉRAIRE

« L'HISTOIRE RELIGIEUSE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE » DE M. PIERRE DE LA GORCE (1).

En vérité, l'histoire n'est jamais gaie, à moins que l'on n'ait pris le parti étrange de trouver drôles la sottise et la méchanceté des hommes, leur maladresse et la vanité de leur agitation ; mais il reste leur souffrance : et la quantité de souffrance qu'il y a dans l'histoire est à décourager l'ironie. Or, la souffrance n'a jamais été plus abondante et plus variée qu'à l'époque de la Révolution, jusqu'à l'époque toute récente et encore inachevée de la Guerre. Dans le temps où nous sommes, on ne lit pas sans un amer chagrin, sans désespoir et sans un repentir national, pour ainsi dire, le récit du mal affreux que des Français ont fait à des Français il y a cinq quarts de siècle. On voudrait écarter un si monstrueux souvenir de misère inutile, évitable et redondante : car nous avons l'ennemi, et qui suffit.

Du même train qu'il avait commencé, M. Pierre de La Gorce continue d'écrire son *Histoire religieuse de la Révolution française* : le premier tome et le deuxième sont de peu d'années antérieurs à la guerre ; voici le troisième, et plus terrible que les précédents. Comment la plume n'est-elle pas tombée des mains de l'écrivain, quand on voit d'ailleurs cet écrivain sensible infiniment, prompt à la pitié, raisonnable aussi, désolé de la folie autant que de la brutalité qu'il examine, incapable enfin de se divertir à des sarcasmes et de chercher dans le mépris un orgueilleux réconfort de l'intelligence ? Un sentiment l'anime, que révèle toute son œuvre et qu'il a une fois noté avec une justesse éloquente.

(1) Trois volumes in-octavo, librairie Plon.

C'est à propos de Louis XVI. Le roi malheureux, avec toutes ses intentions les meilleures, fait le plus triste personnage depuis qu'a éclaté la Révolution. Pas un instant il n'a cessé d'être inégal à son devoir ou sa besogne qui est de gouverner. Il ne gouverne pas : on ne peut appeler gouverner, l'habitude qu'il a de subir les journées les unes après les autres, et de céder lentement sur tous les points où il semblait avoir résolu de s'établir. Les circonstances sont telles que de plus forts et plus malins s'y fussent perdus. Mais lui ne lutte pas : ce n'est pas lutter, que de n'inventer jamais le stratagème d'une attaque. Ses bonnes qualités ne servent qu'à lui donner des scrupules : autant de retardements ; il hésite et il gaspille même le bénéfice de ses complaisances. On le plaint et l'on se lasse de le plaindre. Somme toute, il est un roi : qu'il règne ! ou qu'il s'en aille ; sa faiblesse a trop de conséquences, dont pâtit le royaume présentement et pour de très longues années. Soudain, le 20 juin 1792, Louis XVI passe de la faiblesse à l'énergie. Les énergumènes ont envahi les Tuileries : les menaces, les insultes, les piques n'ont pas effrayé le roi, ne l'ont pas fait pâlir ou trembler. Il a dit à l'un de ses grenadiers : « Mettez la main sur mon cœur et voyez s'il bat plus vite. » Sur les six heures, après deux heures abominables, arrive Pétion, qui s'excuse hypocritement : « Sire, je viens d'apprendre la situation dans laquelle vous êtes... » Le roi répond : « C'est étonnant ; il y a deux heures que cela dure. » Il ne demande pas à Pétion de le secourir. Les énergumènes crient : « La sanction ! la sanction ! » Mais il n'accordera pas la sanction que l'on réclame et dont le refus lui coûtera probablement la vie. Pourquoi ? Est-ce une idée de politique ? C'est une volonté de conscience : « Ce fut, dit M. Pierre de La Gorce, le *Non possumus* du chrétien, non le fier refus d'un roi. » Louis XVI, une demi-année avant de mourir, devient-il un roi ? Il devient un confesseur de la foi chrétienne. Il endure, en quelque sorte, sa passion, comme endurent la leur les martyrs à l'imitation du Christ : « Le peuple armé de piques qui avait rempli les Tuileries rappelait cette autre foule armée de bâtons qui avait vociféré ses insultes dans le prétoire de Jérusalem ; l'humiliation du bonnet rouge figurait assez bien la dérision de la couronne d'épines et Pilate se retrouvait dans Pétion. » Mais il fallait un roi sur le trône de France, non pas un confesseur ? « Dans la suite des rois de France, l'histoire s'est accoutumée à honorer ceux qui ont su vaincre, ceux qui ont su négocier, ceux qui ont su mettre à profit les chances heureuses ou lasser, à force de sagesse et de patience, la mauvaise fortune elle-

même... » Mais elle a raison, l'histoire ; et les rois qui ont été les plus habiles gérants de leurs États sont les seuls qui méritent l'estime et la reconnaissance des peuples ?... « Une place reste vide, celle de la souffrance, mais d'une souffrance si saintement supportée qu'elle attire, resplendit et, à travers l'humiliation même, retrouve et rejoint la gloire. C'est cette place que Dieu, qui frappe et relève, réserve à Louis XVI. Il va la prendre, cette place auguste, celle du roi qui expie et liquide tout l'arriéré des dettes de sa race envers Dieu... Il semblera que l'unique vocation de cet homme, tout passif, mais passivement sublime, ait été de toute éternité de porter héroïquement la souffrance expiatrice... » Mais il expie et pour sa race et pour lui, tout son peuple avec lui ?... « Et plus le prince souffrira, plus il grandira, plus il s'affermira dans sa mission qui est de payer, pour son siècle, pour sa dynastie, pour son peuple. » Ces trois derniers mots, terribles et qu'on n'adoucit pas, rétorquent vos objections.

Si l'on ne cherche dans l'histoire que le bonheur de l'humanité, l'on est déçu comme on l'est dans une vie où l'on ne cherche que plaisir. Il n'y a point, au cours des siècles, une époque heureuse : les époques les moins malheureuses y attrapent l'indulgence et, par la comparaison plus tard et par l'envie, de fausses renommées d'âges d'or. Il n'y a point de peuples qui aient été longtemps bien gouvernés. Il n'y a point de régimes qui n'aient commis de fautes impardonnables. Et il est trop facile de supposer que les régimes et les rois fussent les seuls coupables, si jamais les peuples n'ont cessé d'être durs et cruels à eux-mêmes. Regardée avec l'unique souci du bonheur, l'histoire est scandaleuse et ridicule, par l'infamie qu'on y découvre et par l'échec continuel d'un zèle forcené. M. Pierre de La Gorce, après avoir raconté la journée du 20 juin, constate que cet épisode appartient à l'histoire religieuse : « Il lui appartient par la seule chose qui vaille la peine que l'histoire soit écrite, c'est-à-dire par le spectacle d'une âme plus forte que le péril. » Cette pensée, si belle, contenterait aussi les stoïciens : elle est chrétienne, chez M. Pierre de La Gorce.

L'*Histoire religieuse de la Révolution française* est l'histoire de la religion, des prêtres et généralement des personnes religieuses pendant la Révolution, comme une histoire militaire de la Révolution serait l'histoire des armées de la République. L'auteur accepterait probablement que son *Histoire* fût appelée « religieuse, » pour l'esprit dans lequel il l'a conçue et composée. Ce qu'il a vu et ce qu'il montre, parmi les tribulations épouvantables qu'il relate, c'est une

volonté divine; ou bien, c'est une épreuve de qualité divine; ou bien encore, c'est le débat de l'animalité humaine ou des présomptions humaines contre la vérité divine. Dieu est toujours là : le Dieu des chrétiens et des catholiques, suivant leur foi totale et minutieuse. Regardée de cette façon, l'histoire n'apparaît plus comme un désordre monstrueux, même l'histoire de la Révolution, même l'histoire de la Terreur. Le désespoir que je disais que l'on éprouve à remuer tout le passé de la souffrance tourne aux méditations les plus poignantes et enfin les plus sereines. Bénies soient les idées qui purifient l'histoire, lui donnent un sens, la dégagent de l'absurdité, permettent aux hommes de se retourner vers leurs siècles morts sans honte et sans dégoût!

Mais alors, si vous êtes chrétien, si vous êtes catholique et le dites et, en quelque sorte, l'affichez, comment serez-vous impartial, dans le récit d'une révolution qui met aux prises le catholicisme et la libre-pensée? Les historiens de gauche, là-dessus, poussent des cris : « Il y a, répond M. Pierre de La Gorce, l'impartialité qui nait de l'indifférence. Celle-là, je n'ai ni l'espoir ni le désir d'y atteindre; et, en racontant les épreuves chrétiennes de nos pères, je n'ose assurer que mon cœur ne vibre jamais de leurs souffrances pour l'Église et pour Dieu. Si, au début de ce livre, je promettais d'être impassible, je risquerais de tromper tout à la fois les autres et moi-même, deux sortes de faussetés pareillement haïssables. Il y a une autre impartialité : celle qui réside, non dans l'abdication de la pensée personnelle, mais dans le strict respect de la vérité; celle qui consiste à ne jamais altérer un fait, dût ce fait déplaire, à ne jamais mutiler un texte, dût ce texte être importun, à ne jamais défigurer sciemment les traits d'une âme humaine, cette âme fût-elle celle d'un ennemi. C'est cette grâce d'impartialité supérieure, c'est ce don d'intégrale justice que je demande à Dieu de m'accorder, comme une émanation de sa lumière, comme une faveur de sa bonté. » Vous êtes avertis : l'auteur achève en prière sa promesse de vérité. Plusieurs historiens de gauche ont dissimulé davantage et leur doctrine et les sacrifices qu'ils devaient lui consentir.

Bref, il y a, en histoire, les faits et leur interprétation : les faits qui sont les matériaux de l'histoire; et l'interprétation qui, pour continuer l'image, en est l'architecture. Avec de mauvais matériaux, l'on ne bâtit rien qui vaille. Et il faut dénigrer ces historiens de néant, qui ramassent les faits n'importe où, ne les contrôlent pas, ne cherchent pas les meilleurs, emploient ce qu'ils trouvent de plus

commode. Mais, une fois que l'on s'est procuré les matériaux, l'on a tort de dire ou de se figurer qu'ils ne peuvent servir qu'à une seule architecture : avec les mêmes matériaux, l'on édifie un temple, si l'on veut, ou le palais du peuple ou une maison de fous. Depuis un demi-siècle que fut inventée, non la méthode, mais la superstition de la méthode, en histoire, et depuis qu'on appelle sciences les différentes études qui autrefois gardaient une excellente modestie, beaucoup de théoriciens prétendent imposer à l'histoire une rigueur dialectique ou à peu près géométrique. A les croire, les faits seraient les prémisses du théorème : et l'historien conclurait.

Cette conception de l'histoire est saugrenue : quel échantillon des idoles prétentieuses dressées par les glorieux farceurs de la science ! Comme les matériaux de granit, de brique ou de marbre n'exigent pas d'entrer dans la construction d'un temple, d'un palais ou d'un asile, les faits ne vont pas d'eux-mêmes, et sans qu'on les conduise, à une conclusion d'athéisme ou de foi. Les faits sont de plus humble caractère : et l'on méconnaît leur indifférence naïve. Les faits que l'érudition la plus attentive recueille, touchant l'histoire des prêtres et des personnes pieuses pendant la Révolution, peuvent servir à célébrer le triomphe de la libre-pensée ou l'éternité invincible de la croyance. Il n'est pas vrai que nul fragment de l'histoire enseigne ou démontre l'existence ou la non-existence de Dieu. Et M. Pierre de La Gorce ne le dit pas.

Mais il y a d'autres raisons de croire ou de ne pas croire. La preuve de Dieu n'est pas au bout d'un récit; non, pas plus qu'elle n'est au bout d'un syllogisme. Quand saint Anselme a formulé cet argument très ingénieux que l'on appelle « ontologique, » il n'entendait pas offrir aux mécréants une preuve : il dédiait à sa croyance l'effort de sa dialectique. Pareillement, l'*Histoire religieuse de la Révolution française* n'est pas du tout, ce qui prêterait à la risée des esprits forts, un théorème clérical. Tout simplement, et avec la plus intelligente et loyale estimation des possibilités, un croyant, sûr de ses croyances, mais pour des motifs étrangers à l'œuvre qui l'occupe, raconte les événements selon leur vérité : les événements ne contredisent point à ses croyances. Même, les événements se prêtent à ses croyances, venues d'ailleurs : dont il se réjouit. Aucune idée de l'histoire n'est plus honnête, parfaitement pure et belle.

L'épisode le plus extraordinaire de cette *Histoire* est l'aventure vendéenne. M. Pierre de La Gorce l'a étudiée avec un soin méticuleux. Et qui aime-t-il, en cette aventure? Les Vendéens, les mainte-

neurs du catholicisme. Or, il les a menés jusqu'à Saumur. Après cela, que vont-ils faire? S'ils continuent de vaincre et d'avancer, ils gagneront du terrain, du monde à la cause du catholicisme. Ils n'ont, pour vaincre, ni le nombre, ni l'armement, ni la discipline; et ils manquent de chefs. Ils ont, pour vaincre, la force des héros qui ne craignent rien, pas même de mourir. Et l'historien se consulte : « Doit-on souhaiter leur victoire définitive, qui serait peut-être le brisement de l'unité nationale? » Cathelineau devient le chef principal. Angers est occupé. Les Vendéens marchent sur Nantes; c'est là qu'ils sont vaincus. L'armée vendéenne se retire; ses longues files descendent la route d'Ancenis. Cathelineau a succombé; ses fidèles l'ensevelissent sur la colline de Saint-Florent... Imaginez, à Nantes, au lieu d'une défaite, une victoire. Nantes prise, la Bretagne se soulève... Cela ne se pouvait pas? Les historiens qui font de l'histoire une science analogue à la chimie ou à la logique n'admettent pas une éventualité qui ne s'est pas réalisée; on les dirait dans le secret des choses : tout bonnement, ils savent ce qui advint et nient le reste, sans difficulté... « Oui, la Vendée est victorieuse; mais elle n'est victorieuse que pour être absorbée. L'Angleterre, qui l'ignorait, la connaît et ne la connaît que pour occuper ses ports. L'émigration, qui ne savait rien d'elle, lui impose ses petitesses. L'étranger prétend la discipliner et l'assujettir à ses lois. Du rôle de soldat de Dieu, elle descend à celui d'instrument de la contre-révolution, et d'une contre-révolution si étroite, si égoïste, si périlleuse que les insurgés eux-mêmes, par une vive et naturelle réaction de leur âme française, l'eussent bientôt désavouée. J'aime mieux la Vendée vaincue. J'aime mieux l'humble cortège qui gravit la colline de Saint-Florent et y dépose tout près de la terre natale le héros expirant. J'aime mieux les dévots paysans des Mauges, fixant pieusement sur la poitrine de leur chef mort l'image du Sacré-Cœur et l'ensevelissant dans sa tunique sanglante comme une vierge en sa robe immaculée... » Cette pathétique méditation s'achève en ces termes admirables : « Pour l'honneur du nom chrétien, il était bon qu'il y eût une Vendée. Pour l'unité de notre histoire, pour le renom futur des révoltés sublimes, il valait mieux, je crois, que cette Vendée succombât. La vocation divine de la nation française voulait tout à la fois cette résistance et cette immolation, c'est-à-dire des rebelles qui fussent des martyrs, non des victorieux. » Une telle page, d'un tel accent, pleine d'une pensée soumise à Dieu et riche de songer à Dieu, est de celles qui demeurent dans la mémoire. Les ennemis des

Vendéens et, comme les Vendéens étaient les défenseurs de la foi, les ennemis de la foi, on les nommait, ils se nommaient les patriotes. M. Pierre de La Gorce ne leur chicane pas ce nom. Même, il approuve leur victoire, en considération de l'unité française et en considération de la patrie. Le catholicisme vaincu se retire, « comme se retire la mer, en laissant sur le rivage des ruisselets et des flaques d'eau. » Premièrement, il fallait que la continuité française fût assurée. Le catholicisme pouvait se retirer : car il reviendrait, comme la mer.

Le catholicisme impérissable : cette croyance domine l'ouvrage de M. Pierre de La Gorce. Et les événements l'ont vérifiée. La chasse aux prêtres, moines et personnes religieuses a été faite par les agents de la libre-pensée avec un soin minutieux et avec une impitoyable sévérité. Les battues ont donné tout le gibier possible. On a cherché, fureté partout. Et l'on a tué, sans ménagement. On a tué des centaines et des milliers de catholiques : on n'a pas tué le catholicisme. Enfin, pour employer une formule de science et qui se tient aux faits, tout s'est passé comme si le catholicisme était impérissable. Cette remarque donne à l'*Histoire religieuse de la Révolution française*, lugubre par les crimes et la douleur qu'elle raconte, une allégresse religieuse.

« Comme se retire la mer, en laissant sur le rivage des ruisselets et des flaques d'eau... » M. Pierre de La Gorce, qui a peint magnifiquement ce large reflux, s'est approché aussi des ruisselets et flaques d'eau laissés sur le rivage. Il les a dénombrés et dessinés avec amour. Ses croquis valent ses tableaux. Mais ne séparons pas les uns des autres. Son *Histoire* n'est pas de celles qui vous esquissent à grands traits et des époques et des doctrines. Tant mieux! La séparation des érudits et des philosophes, en histoire, est bien funeste : les érudits vous présentent de la réalité morte; les philosophes, du néant. Ce que l'on appelle, en histoire, les grandes lignes, ce n'est le plus souvent rien du tout : ce n'est que la rapidité d'une éloquence pressée d'aller d'un point à un autre par le chemin le plus court. Dans la réalité, les chemins ne sont pas courts : la ligne droite est a rêverie des géomètres. Il n'y a pas de lignes droites, en histoire. Et, en histoire, il n'y a que la quantité des petits faits. Qui les néglige devrait s'établir ou philosophe ou orateur, ou s'en aller jouer à la bloquette. Seulement, il ne faut pas se perdre dans la quantité des petits faits et dans leur confusion. Voir et le détail et l'ensemble, composer l'ensemble par le détail, c'est le talent de l'historien.

L'*Histoire* de M. Pierre de La Gorce procède ainsi, à merveille. Les plans se distinguent, les masses. Approchez-vous, comme il a fait lui-même : et, dans les masses, découvrez les individus, les plus humbles, cachés, les plus analogues à des parcelles, mais à des parcelles vivantes, à des parcelles d'organes et à des parcelles sensibles et indispensables.

Le 21 nivôse an II, un représentant, Blutel, étant de congé, visite une petite commune, Magny-la-Freule, dans le Calvados. Le 21 nivôse, on fêtait la reprise de Toulon. Les paysans accueillirent le représentant, lui chantèrent *la Marseillaise* et plantèrent un arbre de la liberté. Puis un cortège se forma, Blutel en tête. Blutel conduisait le cortège : mais ce sont toujours les cortèges qui vous conduisent; les meneurs sont toujours menés. « Non loin de là, à travers les arbres dépouillés, le clocher émergeait. Justement, l'église n'avait point encore été fermée; et l'on ne pouvait douter que la foule ne s'orientât de ce côté... » Blutel ne s'attendait pas d'être mené à l'église. Que faire? S'il protesta un peu, il savait bien qu'étant le chef, et autant dire un contre tous, il n'avait qu'à se résigner. Il écrit un peu plus tard : « Je ne crus pas devoir fronder cette opinion. Mais je profitai de la circonstance pour tonner contre le fanatisme et dépeindre les atrocités commises par les Vendéens. » C'est la revanche de Blutel : l'éloquence est la consolation des politiciens. « Les campagnards écoutèrent, en gens qui savent que les harangues les plus courtes sont celles qu'on n'interrompt pas. Quand le représentant eut parlé, tout à son aise, ils reprirent leurs rangs; et, en vrais Normands, doucement têtus, ne contestant rien, n'abandonnant rien non plus, ils se rangèrent dans le sanctuaire. Là, ils entonnèrent le *Te Deum*. Puis, ayant accompli leur programme, ils se rassemblèrent en un banquet; et, toujours en bons Normands qui ne se soucient pas plus de se compromettre avec l'État qu'avec l'Église, ils crièrent vive la République! autant qu'on le voulut. » L'église n'avait pas cessé d'être, dans le village, le centre de la vie commune : et l'on s'y rend et pour les deuils et pour les joies. Et l'on y chante le *Te Deum* devant le représentant Blutel.

Mais, si le représentant Blutel tonne contre le fanatisme, on n'est pas bête et l'on entend que, le fanatisme, c'est la religion. Pas un instant on n'a l'idée de faire à ce représentant Blutel un mauvais parti. Lâcheté? Non : car on lui chante au nez le *Te Deum*. Le principal est que les idées s'embrouillent, dans ces pauvres cervelles : on ne sait plus. Cet embrouillement, le voilà chez les Normands de

Magny-la-Freule : une douceur et une finesse normandes apaisent le tumulte des idées. Un pareil embrouillement, M. Pierre de La Gorce le montre ailleurs, en d'autres régions où les âmes ont diverses manières de réagir. Et c'est un des mérites de son *Histoire :* il n'a pas cantonné la Révolution française à Paris; il l'a examinée dans les provinces, dans les petites villes, les bourgs et les campagnes, où elle offense plus ou moins les traditions et les coutumes, où elle flatte les passions nouvelles ou anciennes et où ses résultats sont le produit de ce qu'elle apporte et de ce qu'elle trouve. Normands, Périgourdins, Provençaux, Vendéens et Lorrains n'avaient ni la même piété, ni la même routine, si l'on veut, ni le même attachement au passé, ni le même entrain vers l'avenir et le même goût de cette illusion d'avenir, le changement. Partout la Révolution qui survenait mit le désordre dans les consciences. Et enfin, cet embrouilement, il se manifesta jusque dans l'âme des prêtres et des religieux, jureurs ou non, transigeants et même intransigeants.

L'analyse de ces âmes-là, M. Pierre de La Gorce l'a faite avec un sens aigu de la vérité, avec l'indulgence la plus délicate et avec le bon désir de comprendre. Il faut de la bonté, pour comprendre les autres âmes : l'inimitié est un empêchement.

Or, les prêtres jureurs ou assermentés ont manqué à leur fidélité religieuse. Et puis, ils commencent un schisme. Enfin, dans les communes où la Révolution les nomme curés, que sont-ils? Usurpateurs. Dans une petite commune, arrive le curé assermenté. Le district a signalé aux autorités communales sa nomination, sa venue prochaine. Les officiers municipaux, le plus souvent, se dérobent, se disent malades ou très occupés, ne l'installent pas ou bâclent dédaigneusement la cérémonie de l'installation. « Dans la paroisse qui sera la sienne, nul ne vient au-devant de l'assermenté. Pour lui nul n'a sonné les cloches, nul n'a pris soin de parer l'autel. Le presbytère lui est livré vide, comme une demeure qu'on aurait dépouillée avant de la livrer à l'ennemi. Pour le servir, pour l'aider, personne ne s'offre; et une mise en quarantaine, à la fois calme et terrible, crée un vide inexorable entre ses paroissiens et lui. Cependant, avant son départ, les autorités du district lui ont indiqué deux ou trois maisons où la porte s'ouvrira pour lui. Là habitent des fermiers, des ménagers, récents acquéreurs de biens monastiques, délégués des clubs ou délateurs attitrés. C'est là que le pauvre prêtre va prendre langue, un peu timidement, un peu honteusement : car il garde, malgré tout, le souvenir de son ordination sacrée... » Voilà le prêtre;

et le voici bientôt un mauvais prêtre : « Entre ces gens et lui, la solidarité dans l'œuvre révolutionnaire crée cette liaison fragile, soupçonneuse, qui unit ensemble les complices. Mais il sent qu'on accueille en lui, non le prêtre, celui qui, progressivement, cessera de l'être. Ainsi devient-il, dès la première heure, le protégé de ceux qui ne croient pas plus à l'Église d'hier qu'à celle d'aujourd'hui. » Le dimanche, il n'a personne pour le seconder; ses amis de révolution ne vont pourtant pas l'accompagner à l'église ! Il sonne les cloches : il est son bedeau, sacristain, chantre; il est tous ceux qui l'abandonnent. Et l'officiant, c'est lui. L'assistance, nulle. Ou bien, les gens qui viennent, ce ne sont pas des fidèles : ce sont des manifestants. « Et cette assistance est pire que l'entière solitude; car ceux qui assistent au Saint Sacrifice sont venus, non pour célébrer le culte nouveau, mais pour enregistrer la proscription du culte ancien... » Quelle angoisse et quelle honte : car le serment qu'il a prêté ne l'a pas rendu athée, ni même incrédule!... Les fidèles qui refusent de le connaître, ce sont des chrétiens accomplis, sans doute? Eh! ce sont les gens des villages, bonnes gens, mais tout à fait capables de sottise, et d'injustice, et d'insolence. Parmi eux, c'est à qui saura le mieux brimer le jureur. Et les femmes, les dévotes inventent les plus méchants tours. Elles lui dévastent son jardin, lui jettent de la paille dans son puits et lui fourrent du sable dans la serrure de sa porte Quand il passe, les enfants imitent le chant du coq, par une allusion blessante et gaie au reniement de saint Pierre. On fait courir des bruits détestables: qu'il a été comédien, qu'il est marié, père de famille, au surplus repris de justice. On l'insulte, on lui lance des quolibets ou des cailloux. « Sous la répétition des insultes, l'assermenté s'exaspère. Le plus souvent, il n'était que faible, de doctrine peu sûre, plus ou moins travaillé de vanité et d'envie. Il est venu avec un désir, peut-être sincère, d'évangéliser les âmes; et peut-être sa confiante crédulité s'est-elle laissé prendre de très bonne foi à la piperie de la primitive Église. La rancune des insultes éteint la petite flamme sacerdotale qui vacillait encore en lui. De médiocre, il devient mauvais et vaniteux, il devient pervers. » Le moraliste qui suppose la bonne foi chez l'homme qui a tort, le moraliste qui ne voit pas le méchant tout méchanceté, connaît la nature humaine, si mêlée, et que l'homme n'est ni ange, ni bête. Il y eut de ces jureurs qui allèrent à l'abjection : quelques-uns revinrent au bien; des scrupules les y ramenèrent. Et plusieurs n'avaient pas su ce qu'ils faisaient.

L'homme n'est ni ange, ni bête. Et, ses héros les plus aimés, M. Pierre de La Gorce veille à ne pas leur attribuer toutes les perfections. Lescure lui-même, si réfléchi, honnêtement sage, si dévoué, c'est un entêté pourtant; il a l'esprit un peu étroit. Les prêtres insermentés, les réfractaires, ce sont des gens qui préfèrent à leur sécurité une fidélité dangereuse. Un grand courage les distingue. Ils ont des moments de faiblesse pourtant : quelques-uns allèrent à la défaillance, comme certains jureurs se repentirent. Ce sont, pour la plupart, des hommes un peu ignorants : et qu'importe? des hommes un peu négligents hier et que surprend l'occasion d'être énergiques. Auprès de Jésus à l'agonie, les apôtres qui s'endorment signifient la pauvreté des âmes les meilleures; dans les mois de la plus dure tribulation catholique, ces derniers défenseurs du catholicisme, les réfractaires, ont parfois des langueurs et de médiocres timidités. Mais voyez-les. On les traque. Ils savent le sort qui les attend : c'est la mort. Ils accomplissent le devoir de leur ministère. Dire la messe est une audace que l'on paye sur l'échafaud. Ils n'en disent pas moins la messe : en Flandre, c'est dans une ferme écartée; ceux du Forez, dans les bois; ceux du Velay, dans une maison délabrée; ailleurs, c'est dans une bergerie, une grange, au pied d'un calvaire, avant l'aube. Des planches en forme de table ou un tronc d'arbre sont l'autel. « On y dépose l'ardoise consacrée que l'officiant porte avec lui. Un calice en étain, un crucifix, un missel, deux verres figurant les burettes, quelques hosties, un peu de vin, telle est la pauvreté sainte. Deux cierges s'allument, mais tout petits, de crainte d'une lueur accusatrice. Deux ou trois hommes font le guet, choisis parmi les plus robustes, les plus fidèles et aussi parmi ceux dont l'œil pénétrant sait percer l'obscurité. » Un double silence, par le recueillement et la précaution. Puis le saint sacrifice déroule ses péripéties. Le prêtre dit : « Je m'approcherai de l'autel de Dieu. » Il se tourne vers l'assistance et : « Que Dieu soit avec vous! » Il ne faut pas faire de bruit; « et le *Gloria in excelsis* ne se chante que dans les âmes. » A l'évangile, on se lève, « geste de routine jadis et qui maintenant semble dire : Debout les chrétiens, debout dans la constance et jusque dans la mort! » Après le saint sacrifice, les fidèles s'approchent du prêtre, qui à voix basse et intime leur parle de Dieu, de la bonne mort à désirer, de la mauvaise mort à détester... « Et tandis qu'il parle, ceux qui l'ont connu s'étonnent. Au jour de la prospérité, il était un peu vulgaire, tout alourdi de soucis humains, tout enchevêtré de comptes pour son casuel et sa dîme, avec des langueurs dans le service de

l'Église et des recherches de soi-même jusque dans l'amour de Dieu. Maintenant, tout s'est transformé : la voix rendue plus pénétrante, le geste devenu plus grave et presque auguste, le regard à qui la prière continue à communiquer une translucide clarté. L'aspect de pauvreté, en diminuant encore la part de la matière, achève la transfiguration. Et ceux qui écoutent ne sont pas moins changés. Jadis, entre le pasteur et les ouailles, il y a eu des querelles, des malentendus, des luttes. Maintenant, des jours anciens, tout ce qui était mobile humain, souci temporel, soin servile, s'est effacé; et l'on ne se rappelle rien qui ne soit sanctifié, doux et béni. » Au *Sursum corda*, « les âmes montent comme elles n'ont jamais monté. » A la minute de la séparation, le prêtre bénit les fidèles; « et, sous les clartés de l'aube, les fidèles se dispersent, en une ferveur de recueillement qu'ils n'ont jamais connue, que plus tard ils ne retrouveront plus... » Pathétique simplicité des mots; délicate modestie de la peinture ! Et cette vérité, rendue si manifeste, que l'âme des hommes tient de la terre et tient du ciel. Puis cette vérité, que le mal est rançon du bien. Nous avons vu, en des temps plus récents, les plus belles vertus naître et qui avaient leur condition dans le scandale de la guerre. Sous la Terreur, aux tribunaux, dans les prisons, à l'échafaud, les pauvres êtres devenaient sublimes.

La pensée religieuse à laquelle M. Pierre de La Gorce est dévoué donne la solution de problèmes qui dépassent l'histoire de la Révolution française. Elle ne modifie pas l'aspect d'une époque ou, généralement, l'aspect de la vie. Elle interprète ce qui, sans elle, est un désastre de l'intelligence : la souffrance, que déteste l'humanité, que l'humanité pourtant multiplie. Elle sanctifie la souffrance et ainsi empêche que l'histoire ou la vie des hommes ne soit une aventure de folie.

André Beaunier.

REVUE DRAMATIQUE

VAUDEVILLE : *Pasteur*, pièce en cinq actes par M. Sacha Guitry. — COMÉDIE-FRANÇAISE, *Le Sourire du Faune*, un acte en vers de M. André Rivoire. — *La Cruche*, deux actes de MM. G. Courteline et Pierre Wolff. — ODÉON : *La Vie d'une femme*, pièce en quatre actes et douze tableaux par M. Saint-Georges de Bouhélier.

Il n'y a pas de gloire plus pure que celle de Pasteur. Et il n'y a pas de vie plus belle. Cette vie nous a été racontée dans un livre dont il suffit sans doute, pour le louer, de dire qu'il est de tous points digne du sujet. La *Vie de Pasteur* que nous donnait naguère M. R. Vallery-Radot, est un de ces ouvrages auxquels s'applique exactement le mot de La Bruyère : « Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier. » L'idée qui s'en dégage est que, suivant un mot de Pasteur lui-même, on ne doit pas, quand on parle de la science, faire abstraction de l'âme du savant. La science est impersonnelle et indifférente, elle n'est d'aucun pays et poursuit la recherche de la vérité sans autre souci que celui du vrai ; oui, mais le savant est un homme et rien de ce qui est humain ne lui est étranger. Il est, lui, d'un pays : les malheurs de sa patrie le mettent au supplice et ses gloires l'élèvent jusqu'au ciel. Il est d'une religion : les croyances qui, depuis des siècles, ont pétri l'âme des générations dont il descend, ont mis en lui un instinct du divin plus fort que les déductions les plus solidement enchaînées. Il a une conscience dont les certitudes morales défient l'évidence des mathématiques. Il aime, il souffre, il prend en pitié ceux qui souffrent. A quoi bon faire de la science une idole impassible et farouche, un monstre à effrayer les gens ? Elle est œuvre humaine, issue de notre intelligence et sur

laquelle notre sensibilité même met son reflet. Ses données, c'est notre esprit qui les formule et c'est lui qui les interprète. Et cette tâche n'est plus seulement celle de la raison raisonnante : tout l'être y participe. — Rien de plus simple que cette distinction qui rend à César ce qui appartient à César : elle suffirait à supprimer bien des discussions stériles ; mais j'ai souvent pensé que ceux qui bataillent autour de la science avaient avantage à ne pas se comprendre les uns les autres, s'ils ne voulaient en être réduits à cesser le combat. L'exemple de Pasteur en est la meilleure preuve. Nul ne professa plus âprement que la science est souveraine tant qu'elle reste sur ses terres, et nul ne se montra plus intransigeant sur les droits d'une vérité qui n'admet aucune atténuation. Mais personne n'aima plus passionnément sa patrie; personne n'éprouva plus de pitié pour la souffrance humaine, et cette pitié, robuste et efficace, contraste avec les vains apitoiements d'une sensiblerie, inutile quand elle n'est pas dangereuse. Personne enfin ne crut plus sincèrement à la bienfaisance de la religion.

M. Sacha Guitry a eu l'idée, au premier abord un peu déconcertante, de tirer de la *Vie de Pasteur* une pièce de théâtre, ou plutôt de découper le livre en tableaux. On sait qu'il s'est fait une spécialité de la biographie des grands hommes adaptée à la scène. Nous lui devons déjà un *La Fontaine* et un *Deburau :* le *Pasteur* continue la série. Je m'empresse de reconnaître qu'il ne s'est pas cru à l'égard de l'illustre savant les mêmes droits dont il avait usé et les mêmes libertés qu'il avait prises avec le bon La Fontaine et le funambulesque Deburau. Il s'est fait une règle de suivre de tout près le texte de M. Vallery-Radot et de n'intervenir qu'avec une discrétion infiniment louable. Comme tout le monde en a fait la remarque, on dirait une grande image d'Épinal. Je goûte infiniment l'imagerie d'Épinal et je suis sûr qu'elle valait beaucoup mieux pour l'éducation des simples que notre moderne dévergondage cinématographique. Les intentions de M. Sacha Guitry furent excellentes et je suis heureux de le reconnaître. Il ne s'est proposé d'être qu'un annaliste fidèle et un pieux imagier. Seulement, cette biographie dialoguée, ou cette image découpée, c'est quand même au théâtre qu'on nous la présente. Le théâtre a ses lois, ses exigences, une manière et des effets qui lui sont propres. Il peut être intéressant de montrer comment, par le seul fait d'être mise au théâtre, la physionomie vraie d'un Pasteur se trouve continuellement faussée.

C'est M. Lucien Guitry qui tient le rôle de Pasteur. Le fils a com-

posé la pièce, le père la joue : on est en famille ; et le jour de la répétition générale, comme le père étreint par l'émotion pouvait à peine lancer le nom de son fils au public enthousiaste, le fils se jeta dans les bras du père. En bon père, M. Guitry s'est surpassé dans ce rôle écrit pour lui par son fils. Je ne dirai pas que c'est un des plus beaux de sa carrière dramatique, parce qu'il n'est pas assez complexe et ne prête à une interprétation ni assez personnelle ni assez variée; mais c'est l'un de ceux où il pourra se vanter d'avoir accompli le plus étonnant tour de force. Songez que dans cette pièce austère et quasiment monastique, il n'y a pas un rôle de femme. Songez que de cette série de tableaux, à peine reliés par un fil, l'intérêt de curiosité est complètement absent. C'est une gageure, dans de telles conditions, de retenir l'attention du public. M. Lucien Guitry y réussit par sa maîtrise, par la puissance de son jeu, par cette autorité avec laquelle il s'empare d'une salle et ne la lâche plus. Il est à lui seul toute la pièce, tous les autres rôles n'étant que de comparses. On ne voit que lui, on n'entend que lui; il concentre sur lui seul toute la lumière; il écrase de la taille, du geste et de la voix, tout ce qui l'approche ; il absorbe tout ce qui gravite dans son ombre. Il est toujours en scène et il tient magnifiquement la scène.

Or, Pasteur n'a jamais été en scène. Il n'a jamais travaillé, écrit, parlé, agi pour la galerie. Il ne s'est jamais soucié d'attirer sur lui les regards de la foule. Il ne s'est jamais donné en spectacle et offert en représentation. Je l'ai vu souvent dans ma jeunesse, quoique n'ayant pas eu l'honneur de le fréquenter. Il habitait à l'École normale. C'est là, on s'en souvient, qu'il avait fait ses premiers travaux, dans un laboratoire dont l'exiguïté et la pauvreté attestent assez que la richesse de la pensée peut suppléer à celle des moyens matériels. Il y était revenu en qualité de sous-directeur; le directeur était alors le grand historien Fustel de Coulanges, qui avait succédé au fin moraliste Ernest Bersot. Nous rencontrions parfois Pasteur dans les couloirs de l'École, où nous le voyions passer, ombre silencieuse, à la démarche un peu claudicante, dans le halo de mystère où notre respect osait à peine le rejoindre. Nous savions que le monde pensant avait en lui une de ses plus hautes personnalités; mais nous ne pouvions l'admirer que de loin, dans l'ignorance complète où nous vivions des sciences et de leur mouvement. Il allait, absorbé dans sa méditation; il glissait le long des murs ; sa silhouette décroissait, s'effaçait, s'évanouissait. Rien en lui ne donnait l'impression du dominateur.

Le 8 décembre 1881, comme Pasteur venait d'être élu à l'Académie

française, en remplacement de Littré, je fus chargé de lui porter les félicitations de mes camarades. Quelle était mon émotion, il est superflu de le dire, et ce fut pénétré à la fois de mon indignité, — et de mon importance, — que j'arrivai à la porte du modeste appartement qu'occupait le grand homme. Pasteur était au milieu des siens; il les quitta pour me recevoir; mais je les entendais dans la pièce voisine, et cela mettait autour de la personne du savant illustre une douce atmosphère de tendresse et d'intimité familiales. Il me fit asseoir près de lui et cela me gêna un peu. L'idée qu'à part moi je m'étais faite de cette visite comportait le mode solennel. Je m'étais représenté une scène debout, le jeune homme timide et fier de sa mission, incliné dans une attitude déférente et haranguant le vieillard glorieux sous les yeux d'un auditoire invisible et présent. J'avais préparé un compliment où je crois bien qu'il y avait trop de littérature. Je le débitai avec une assurance qu'on est heureux d'avoir à vingt ans, car à soixante on en serait bien incapable. Pasteur eut la bonté de ne pas m'interrompre et même de ne tempérer son indulgence d'aucune ironie. Il voulut bien ne tenir compte que de l'hommage spontané d'une jeunesse auprès de laquelle il vivait et qu'il aimait, et il en fut touché. Avec une modestie qui n'était pas feinte, il protesta qu'il était trop récompensé pour le peu qu'il avait fait. Et comme je m'étais excusé, simple « littéraire, » de complimenter le plus grand des « scientifiques, » il m'exposa en quelques mots sa conviction qu'il n'y a pas deux méthodes, l'une pour les lettres et l'autre pour les sciences. L'unique règle, dans tous les ordres de travaux, est la soumission à l'objet, la poursuite du vrai, son expression en toute simplicité et bonne foi. Ce ne furent que quelques mots, sur un ton de bonhomie familière, mais qui empruntaient l'autorité du génie. Si je n'ai pas su profiter de la leçon, du moins suis-je resté à jamais honoré et reconnaissant d'avoir eu, pendant quelques minutes et pour toujours, un professeur de littérature qui s'appelait Louis Pasteur... Mais je dois dire que le Pasteur à l'accueil sans apprêt, à la parole un peu hésitante, dont j'ai gardé le souvenir, ne ressemble en rien au maître robuste et volontaire dont M. Guitry nous met sous les yeux l'imposante carrure.

L'auteur de la *Vie de Pasteur* ne nous laisse pas ignorer que le savant ne supporta pas la contradiction. Ce n'était pas chez lui susceptibilité d'amour-propre, et toute vanité personnelle lui était étrangère. Mais quand des méthodes dont il ne pouvait douter, à moins

de renoncer à son œuvre même de savant, lui avaient apporté un résultat qui était un fait d'expérience, cela lui était intolérable qu'on refusât de s'incliner devant l'expérience et devant le fait. Un tel aveuglement dont il avait peine à croire qu'il fût entièrement involontaire, l'irritait. Pour nous donner une idée de ces luttes soutenues par Pasteur contre les médecins, l'auteur de *Pasteur*, pièce, nous fait assister à une séance de l'Académie de médecine. C'est ici une de ces nombreuses « scènes dans la salle, » jadis réservées au cirque et au music-hall, dont use et abuse le théâtre de maintenant. Devant la toile baissée on a disposé une table recouverte d'un tapis vert. M. Guitry y prend place et tourné vers la salle qui est censée représenter l'Académie de médecine, il fait une conférence. Cependant du balcon partent des interjections. A l'orchestre un spectateur se lève et interrompt : c'est un compère. Son interruption est une ânerie, bien entendu, comme il arrive, en tout lieu et en toute occasion, chaque fois que l'avocat du diable ouvre la bouche : on sait combien le diable choisit mal ses avocats. Cela fournit à Pasteur l'occasion d'une réplique victorieuse : il réduit l'adversaire au silence : il l'assoit. C'est, à mon sens, de toute la pièce l'endroit le plus scabreux. Car ce n'est commode, en aucun cas, de faire parler Pasteur; mais le faire parler expressément de science, lui faire exposer les principes qui le dirigent dans la recherche, voilà qui est terriblement délicat. Encore une fois, M. Sacha Guitry s'est rendu compte de la difficulté et il a apporté dans cette partie de sa tâche d'infinis scrupules. Il s'est efforcé d'employer les termes mêmes dont, en des circonstances analogues, Pasteur s'est réellement servi. Et pourtant... Je crains qu'il ne se soit heurté à une quasi-impossibilité, tellement le véritable langage scientifique est précis jusqu'à la minutie et nuancé à l'infini. Un mot changé, oublié, transposé, ruine toute une démonstration. Il nous semblait, à nous autres ignorants, que cela n'avait pas d'importance; et tout est compromis! Et puis la conviction du savant n'est pas la même que celle de l'orateur politique ou du sermonnaire. Sa façon d'affirmer, son geste comme le son de sa voix, lui est particulier... Ici encore il y a contradiction avec les exigences du théâtre qui n'admet rien que de net, de ramassé, de frappant. Ce Pasteur formulant d'un ton rogue les théories pasteuriennes, nous a fait quelquefois l'effet d'un maître d'école traduisant en formules purement verbales, et pour ainsi dire mnémotechniques, des théories dont le sens lui échappe.

Après cette séance orageuse, le président de l'Académie remet à

Pasteur les insignes d'un haut grade dans la Légion d'honneur. Ces distributions de récompenses et témoignages officiels tiennent une grande place dans la pièce de M. Sacha Guitry, comme aussi bien dans les images d'Épinal, où il est de règle qu'on voie, au compartiment final, le héros modeste et laborieux recevoir la croix d'honneur. Un tableau tout entier sera encore consacré à l'apothéose de Pasteur parmi les cortèges, les délégations et les harangues. M. Carnot lui même paraîtra en scène et prononcera un discours détaché des colonnes de l'*Officiel* et rigoureusement documentaire. Or, qu'est-ce que les dignités, les croix et les crachats, les rubans et les cordons pour un Pasteur, et en quoi cela compte-t-il dans sa vie? On sait à quel point il était indifférent à ces honneurs publics : l'anecdote est fameuse de ce Congrès où Pasteur, à son entrée, voyant toute l'assistance se lever, demanda si par hasard le roi d'Angleterre venait d'arriver. Mais le théâtre ne peut guère atteindre d'une vie de savant que l'extérieur. Il attribue à des détails presque négligeables une importance qui altère l'ensemble et le déséquilibre.

L'acte le plus émouvant, le seul qui soit à peu près du théâtre, est celui où on amène à Pasteur l'enfant mordu par un chien enragé, le petit berger Jupille, le premier à qui le savant va faire l'application de sa découverte. Il me semble que de cet épisode, — auquel il n'a pas donné beaucoup plus de valeur qu'à une remise de décoration ou à une séance académique, — l'auteur aurait dû faire toute la pièce. Quelle angoisse a dû étreindre alors le savant, si sûr qu'il pût être de ses méthodes! Quel drame dans le cœur de l'homme! Quelle heure décisive dans l'histoire de la lutte contre la souffrance et la mort! Il eût fallu ramasser dans ce cadre et grouper autour de ce centre toute la vie de Pasteur! Combien cela eût dépassé en intérêt une simple succession de tableaux! M. Sacha Guitry ne l'a pas même essayé : il avait sans doute ses raisons.

Il n'en reste pas moins que ce *Pasteur* constitue une expérience, — c'est le cas d'employer un terme scientifique! — intéressante et à laquelle le moment où nous sommes donne plus de prix. Bien sûr, notre scepticisme a été d'abord tenté de renvoyer la pièce de M. Sacha Guitry au théâtre d'éducation. Rien n'est dangereux comme ces étiquettes anciennes que nous nous empressons d'épingler à une œuvre nouvelle, et le malheur veut que nous en ayons à discrétion. C'est le jugement sommaire qui nous dispense de l'autre. Il nous cache le vrai des choses. Regardons-y d'un peu plus près. Comment! Voilà une pièce où on met en scène un de nos plus grands

hommes, et ce n'est ni pour le ridiculiser ni pour le diminuer, ni pour en médire, ni pour le ramener à la mesure commune et médiocre ! Mais cela est tout à fait digne de remarque, cela est neuf, original, hardi! Vous savez comment notre théâtre a coutume de traiter notre histoire, et, si je ne craignais de déplaire à M. Lenotre, je dirais que son bon géant de Dumas père a bien quelques-uns de ces péchés sur la conscience. C'est une de nos manies, et parmi les plus coupables, de rabaisser nos gloires nationales. Les Français ne se peignent eux-mêmes que pour se dénigrer à l'envi. Tout au contraire M. Sacha Guitry a abordé son sujet avec respect, avec dévotion. Telle était la sincérité de l'hommage rendu par le peintre à son modèle, qu'il avait, aux premières représentations, invité les Académies, les Facultés, les corps savants, les Instituts et les laboratoires. On reconnaissait au parterre, au balcon, dans les loges, des praticiens, des cliniciens, des docteurs et des professeurs, et des internes et des externes, auxquels il ne manquait que la calotte et la blouse de leur profession. Je me suis laissé dire que ces soirs-là, quand on avait besoin d'un médecin, on téléphonait au Vaudeville. Parmi les hommes de l'art, la satisfaction était générale et nul ne se plaignait, comme l'ont fait quelques délicats, qu'il y eût de l'irrévérence à faire monter Pasteur sur les tréteaux. Certes je comprends le sentiment de ces délicats et l'espèce de gêne qui s'est emparée d'eux, comme la vue d'une soutane ou d'une cornette à la scène offusque, et non sans raison, les croyants. Mais il y a une force des choses. Ni eux, ni moi, nous n'empêcherons que le théâtre s'empare du personnage de Pasteur. C'est la première fois, je pense, qu'on le voit sur les planches : nous l'y reverrons et nos neveux plus souvent que nous-mêmes. La figure de Pasteur est destinée à devenir symbolique, comme celle d'un Ambroise Paré ou d'un Vincent de Paul. Dans les drames historiques de l'avenir, quand on voudra présenter au spectateur une personnification de la science bienfaisante, on fera intervenir Pasteur : tous le reconnaîtront et les mains battront d'elles-mêmes. Un Pasteur ne peut manquer de devenir légendaire. Remercions M. Sacha Guitry d'avoir compris que sa légende se confondra avec son histoire.

L'accueil fait à cette pièce sévère sur une scène de genre est-il un signe des temps? Je le crois. L'attention du public n'a pas faibli un instant. J'ai déjà dit que l'honneur en revient pour une bonne part à la maîtrise de l'acteur principal ; mais quand nous réclamons, pour les années qui viennent, un théâtre assaini, nous comptons bien que nos

meilleurs artistes y trouveront l'emploi de leur talent. Et n'est-il pas souhaitable qu'ils nous apparaissent sous de nobles traits plutôt que d'incarner, comme c'était devenu l'habitude avant la guerre, des forbans, des escrocs, des maniaques ou de vulgaires goujats? Jamais, au grand jamais, nous n'avons demandé que le théâtre s'engageât dans le genre moralisateur, qui est essentiellement le genre ennuyeux. Mais nous sommes persuadés que le théâtre doit donner à l'admirable France de la guerre, au lendemain de cette guerre, une image d'elle-même plus ressemblante. L'idée est dans l'air, le courant se précise et se renforce. La pièce de M. Sacha Guitry nous apporte en ce sens une indication précieuse, dont je me réjouis.

Entre divers souhaits que nous formons pour ce théâtre de demain, l'un des plus vifs est qu'il possède ce qui a fait si cruellement défaut au théâtre et aussi au roman d'hier : l'imagination, l'invention romanesque, la fantaisie. Le public n'en a jamais été plus avide. La preuve en est au brillant succès avec lequel la Comédie-Française vient de représenter un acte en vers de M. André Rivoire : *Le Sourire du faune*. Un vieux mur croulant, de jeunes roses, de l'amour et encore de l'amour, des costumes d'autrefois, un décor irréel, un voyage où il vous plaira, l'agréable cadence du vers, un souffle léger de lyrisme, et voilà ravis tous nos Athéniens !

Donc la scène représente un parc « fermé par un haut mur aux regards curieux. » Un vieil original a eu l'idée baroque d'enfermer là deux enfants, Rose et Pascal, comme deux oiseaux dans une volière. Dans cette prison verdoyante et fleurie, il les élève, si l'on peut dire, en liberté. Il faut savoir que ce marquis est un disciple de Rousseau, qu'il a appris de son maître à détester les hommes, et que la Révolution survenant pour brocher sur le tout n'a pas eu pour effet de le réconcilier avec eux. La nature est bonne et la société est mauvaise, et donc, soucieux de préserver ces deux innocents, il les tient rigoureusement à l'écart, dans une ignorance soigneusement cultivée, et les confie à la seule nature. C'est la nature, en effet, qui opère en eux, comme elle a coutume de faire depuis que le monde est monde et que la nature est la nature. Vous ai-je dit que Rose a l'âge de Juliette et Pascal de Roméo ? Une inquiétude travaille ces jeunesses prêtes à s'épanouir, et ce que Rose nous en confie ne nous laisse aucun doute :

C'est depuis ce printemps...
Mon corps est plus léger dans l'herbe où je m'étends,
Et plus lourd à la fois... Je ne peux pas te dire...

Je voudrais... je voudrais... je voudrais... Tout m'attire;
Tout fait passer sur moi des frissons inconnus;
L'air du soir, le soleil qui touche mes bras nus...
Les oiseaux se sont mis à chanter dans ma tête;
Les fleurs semblent fleurir en moi... Tu vois, c'est bête!...
L'eau qui coule parfois dit des mots que j'entends...
Je voudrais... je voudrais... C'est depuis ce printemps!

Ainsi, dans la saison où la sève monte aux arbres et les bourgeons vont éclore, l'enfant, ignorante et troublée, attend quelque chose ou quelqu'un.

Or, quelqu'un pénètre dans ce parc en franchissant le mur, comme César de Bazan prenait par la cheminée pour s'introduire dans le sein des familles. C'est Don Juan, sous le nom de François. Il a, lui, beaucoup fréquenté de l'autre côté du mur, au point d'en ressentir même quelque fatigue. Vaguement neveu du marquis, il est venu chercher auprès de lui asile et repos. Mais il est de ceux que le seul contact d'une robe met en folie : bientôt nous le trouvons auprès de Rose, dans une scène d'abord tendre, puis plus vive et qui va crescendo, en train de faire étalage de sa science, de sa gaie science :

Je ne sais que le nom des roses de ta joue,
Petite, et je vais te le dire en français, moi!...
En ce moment ce sont les roses de l'émoi
Dont la couleur bientôt sera plus éclatante,
Quand elles deviendront les roses de l'attente.
Puis, tu les sentiras dans l'ombre cramoisir,
Quand elles deviendront les roses du désir.

ROSE.

Du désir?

FRANÇOIS.

Du désir, oui... Les voici venues...
Elles rougissent là sur tes épaules nues
Où ton corsage clair semble ouvert à dessein...
Sens-tu ton jeune cœur battre en ton jeune sein?
C'est lui, ton jeune cœur, lui qui les fait éclore,
Ces roses de l'amour qu'un sang joyeux colore
Et dont la plus ardente est prête à défaillir
Sur ta lèvre où je vais longuement la cueillir.

Cela tourne à la scène de séduction, ou plutôt y tournerait, si une telle pièce pouvait mal tourner. Le même scrupule « qui fit hésiter Faust au seuil de Marguerite » protège Rose qui, au surplus, n'a

jamais été en danger. Elle aimait Pascal sans le savoir; maintenant elle sait qu'elle l'aime; et c'est toute la différence.

J'ai dit le brillant succès de cette jolie piécette. La critique a été unanime à en faire l'éloge. Mais il s'est produit à ce sujet un malentendu assez amusant, et curieux à signaler, quoiqu'il soit peut-être moins rare qu'on ne serait tenté de le croire. C'est qu'on a loué *le Sourire du Faune* pour d'autres mérites que ses mérites réels. Parce que la pièce est en vers, et que des jeunes gens amoureux et de doux vieillards s'y entretiennent au pied d'un mur revêtu de lierre, on en a aussitôt conclu que c'était la veine de Musset et de Rostand, on en a loué la fraîcheur et la grâce printanières. Ce n'est pas tout à fait cela. Si le printemps souffle à travers cette pièce, on vient de voir que c'est à la façon dont il est le coquin de printemps. Et il me semble bien que l'auteur avait pris soin de nous avertir, rien qu'en choisissant ce titre : *le Sourire du Faune*.

Un rapprochement s'impose; mais c'est avec la littérature amoureuse de l'époque alexandrine, depuis les menus chefs-d'œuvre de l'*Anthologie* jusqu'à *Daphnis et Chloé* et à ce *Théagène et Chariclée*, d'ailleurs si ennuyeux, où le jeune Racine, à Port-Royal, savourait l'attrait du fruit défendu. Ou, pour ne pas remonter si loin, il nous suffira de citer les petits poètes du XVIIIe siècle et leurs « Arts d'aimer, » qu'ont certainement lus et retenus et le docte François et le galant jardinier. C'est à cette lignée qu'appartient *le Sourire du Faune*, comme il semble que Rose ait dérobé aux modèles de Greuze le secret de leur ingénuité coquette et de leur ignorance renseignée.

La pièce de M. Rivoire est très agréablement jouée, et ses vers sont très médiocrement dits par MM. Denis d'Inès, Dorival, Roger Gaillard et Lafon et par Mlle Nizan.

J'ignore absolument pour quelles raisons la Comédie-Française s'est annexé *la Cruche* de MM. Courteline et Pierre Wolff. C'est une pochade, qui a le tort initial d'être en deux actes et qui, menée tambour battant par des acteurs de vaudeville, fait peut-être rire; mais guindée, empesée et traînée en longueur par les sociétaires de la Comédie-Française, elle paraît interminable et lugubre.

M. Saint-Georges de Bouhélier vient de donner à l'Odéon une pièce naïve et compliquée, qui vise à la profondeur et n'est en réalité qu'un mélodrame à gros effets, écrit, semble-t-il, par quelque disciple de d'Ennery troublé par des ressouvenirs de Tolstoï et de Mæterlinck.

Cette « vie d'une femme » est celle d'une pauvre fille, chassée de chez elle par la jalousie d'une sœur au cœur sec qui l'a traîtreusement acheminée vers la faute, et se montre impitoyable lorsque, après avoir été séduite et abandonnée, la coupable tente de rentrer au logis. Condamnée à la vie errante, Marie déchoit jusqu'à devenir la servante d'un couple louche qui tient un beuglant dans un port. Elle se résignerait à son sort, si, un soir, devant la porte du concert, entre deux flonflons, le patron, M. Victor, ne lui prenait la taille un peu trop brutalement. Furieux de se voir repoussé, ce Lovelace de café-chantant se venge sur-le-champ en congédiant son rival, le eune violoniste Fernandez, qui, lui aussi, fait la cour à Marie. Une rixe met aux prises les deux hommes, Un couteau brille dans la nuit. Mais le cri d'amour de Marie suffit à apaiser Fernandez, qui s'enfuit avec elle, tandis que le gros Victor sanglote.

Au tableau suivant, nous retrouvons Fernandez et Marie à bord d'un navire qui fait route vers Sidney. Une ombre attriste le bonheur de la jeune femme. Car Fernandez se montre plus assidu qu'il ne faudrait auprès d'une jeune et belle passagère, Cornélia. Ce flirt inquiète Marie et l'affole même au point qu'elle songe un instant à se jeter par-dessus bord. Mais, sur ces entrefaites, la tempête se déchaîne. Le navire est désemparé. Panique, sauve qui peut, coups de feu tirés par des énergumènes décidés à se frayer coûte que coûte un passage... Marie et Cornélia, à ce moment critique, s'affrontent et se défient en un rapide colloque. Chacune d'elles revendique l'amour de Fernandez. Mais un geste les départage : le jeune homme survient et s'élance vers Marie. C'est elle, elle d'abord, qu'il a voulu sauver.

Quelques années après, au seuil de la chaumière familiale d'où Marie a naguère été chassée, une enfant vient rôder. C'est la fille de la pécheresse maltraitée. La sœur de Marie, repentante, suit l'enfant et ramène l'exilée. Malade, à bout de souffle, celle-ci a tout juste la force de pardonner avant de mourir.

A ce drame candide et édifiant, l'excellente troupe de l'Odéon, M. Desjardins en tête, s'essaie à donner un souffle de vie. Mlle Falconetti dans le rôle de Marie, M. Grétillat dans le rôle du patron Victor, M. Yonnel dans celui de Fernandez, Mlle Guéreau qui fut une Cornélia férocement coquette, méritent d'être cités pour leurs louables efforts.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Que la Conférence de la paix ne se lasse pas d'en faire le tour ou que le Conseil suprême de la guerre l'aborde directement, le point central de tout ce qui s'agite, se passe et se prépare est toujours la question allemande. L'Assemblée nationale s'est réunie à Weimar le jeudi 6 février. Afin que nul ne pût se méprendre sur les intentions qui l'avaient fait convoquer en ce lieu, on avait distribué à tous les députés cet avertissement attendrissant, mais encore de style militaire : « La lutte est finie, la lutte commence. Les armes d'airain s'arrêtent, les armes de l'esprit s'entrechoquent. Nous vous appelons au combat. Nous voulons créer du nouveau, nous voulons construire du nouveau. Nous voulons construire un nouvel État : un empire de l'esprit, un empire de l'esprit de Weimar. L'aurore de la Prusse s'est éteinte dans le fracas des canons de la guerre. Un nuage noir arrête nos regards ; une seule lumière brille au loin ; une seule voix se fait entendre : voix de l'idéalisme de Weimar. Aujourd'hui, à l'heure de l'ouverture des travaux de l'Assemblée nationale, toutes les cloches d'Allemagne se mettront à sonner. Les diplomates neutres sont invités à cette séance historique. » En même temps, et par une coïncidence curieuse, un certain nombre de professeurs et de publicistes découvraient qu'Emmanuel Kant était non seulement le plus grand, mais le plus représentatif des Allemands. Tout à coup, l'Allemagne oubliait qu'elle avait été la chose des Hohenzollern et de Bismarck, et ne sentait plus vivre en elle que l'âme du poète et du philosophe. Elle allait à Weimar y retrouver Gœthe. Le malheur avait accompli ce miracle, qu'on annonçait au son des cloches et que « les diplomates neutres » étaient appelés à venir constater. Un tel changement, comme cela, si vite ! La « déprussianisation » subite de l'Allemagne, c'eût été la vraie révolution. Il valait mieux n'y pas

croire sans l'avoir vu. D'ailleurs, la Prusse ôtée, il fût resté l'Allemagne, l'Allemagne d'avant la Prusse, l'éternelle Allemagne; et dans Gœthe lui-même... Relisons *la Campagne de France*.

Mais un involontaire mouvement de sincérité, autant que l'indigence des ressources locales, avait poussé l'Assemblée nationale à tenir ses séances dans un théâtre. La scène convenait parfaitement à la comédie que l'on voulait jouer. Elle représéntait l'ancien Reichstag impérial, avec son mobilier et ses accessoires. Dès le prologue, Ebert s'avança et dit : « Le gouvernement salue dans l'Assemblée nationale le seul et suprême souverain d'Allemagne. Le temps des rois et des princes par la grâce de Dieu est à jamais fini. » Il avoua : « Nous avons perdu la guerre, » et se déchargea sur le prince Max de Bade, dernier chancelier authentique, c'est-à-dire snr l'Empereur, de la responsabilité de l'armistice. Quant aux responsabilités de la guerre elle-même, fidèle à une tactique déjà vieille, Ebert ne s'attarde point à les rechercher. « Auprès de la misère qui s'est abattue sur nous, la question des responsabilités apparaît presque de minime importance... » Pourquoi, continue le premier Commissaire du peuple, « pourquoi nos adversaires nous ont-ils combattus? Selon leurs propres témoignages, pour anéantir notre impéralisme. Celui-ci n'est plus, il est liquidé pour toujours. » Donc, plus d'obstacles à la paix. Mais que l'Entente prenne garde. « Nous prévenons nos adversaires de ne pas nous pousser à bout. » Sinon, le gouvernement tout entier fera comme le général de Winterfeld, découragé de voir que les conditions de l'armistice « sont devenues d'une dureté inouïe et ont été exécutées sans pudeur. » Alors, « il pourrait aussi être contraint de renoncer à collaborer ultérieurement aux pourparlers de paix et rejeter sur ses adversaires tout le poids de la responsabilité d'une nouvelle organisation du monde. » Pourtant, que veut le peuple allemand? « Le peuple allemand a confiance dans les principes du Président Wilson, il attend la paix du Président Wilson. Il n'aspire qu'à entrer, avec des droits égaux, dans la Société des Nations, et y acquérir par son zèle et son activité, une position respectée. » Des responsabilités particulières, l'Allemagne n'en accepte ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans l'avenir. La guerre finie, le temps des rois fini, tout, pour elle, doit être fini. Elle « peut encore faire beaucoup dans le monde. » A son rang? Non. En avant et au-dessus. Toujours *Deutschland über alles*. « Nous sommes en train de marcher à la tête du monde au point de vue socialiste. » C'est précisément de quoi se vantent depuis un an les bolcheviks russes. Le monde

serait bien ingrat, s'il n'en montrait de la reconnaissance! Avec la paix, le peuple allemand réclame, — il ose réclamer, — « la justice. » Il prie les peuples, hier ses ennemis, de ne pas détruire en lui toute espérance, « en opprimant sa vie économique. » Et ce serait l'opprimer que de le contenir dans ses limites de 1866. Loin de consentir à perdre quoi que ce soit pour avoir perdu la guerre, il faut qu'il y ait gagné quelque chose. Ebert l'a déclaré franchement : « Nous ne songeons pas non plus à renoncer à réunir la nation allemande tout entière dans le cadre d'un seul État. Je suis certain de parler selon le sentiment de toute la nation en saluant sincèrement et avec joie la manifestation de l'Assemblée nationale de l'Autriche allemande et en y répondant avec la plus cordiale amitié. Nos camarades de race et de destinée peuvent être assurés que nous leur souhaitons la bienvenue dans le nouvel État de la nation allemande, les bras ouverts et le cœur joyeux. L'Allemagne ne peut plus retomber dans l'ancienne misère d'émiettement et de rétrécissement; seule une Allemagne grande et unie peut nous apporter une vie économique florissante. »

Enfin, comme si Goethe et Kant ne suffisaient pas, le gouvernement des Commissaires du peuple se raccrochait à Fichte, et, lui empruntant sa musique, — n'a-t-on pas dit ses *leitmotiv?* — affirmait vouloir, à sa suite, « ériger l'État de droit et de vérité fondé sur l'égalité de tous les humains. » Plusieurs passages de ce discours inaugural ont été vigoureusement applaudis, quelques-uns même acclamés; un seul a soulevé des protestations timides et comme retenues : c'est celui où Ebert assurait que le temps des rois et des princes était « à jamais fini. »

Dans le même instant, — car il s'agit d'une opération concentrique, — « l'Assemblée nationale provisoire de l'Autriche allemande » dirigeait ses yeux et ses vœux vers Weimar, c'est-à-dire encore vers Berlin. Son président, Dinghofer, donnait lecture d'une résolution des représentants des partis, saluant l'Assemblée constituante de la République allemande, qui venait de se réunir, et « exprimant l'espoir qu'elle réussira, d'accord avec le Parlement de l'Autriche allemande, à renouer le lien rompu de force en 1866, réalisera de la sorte l'unité et la liberté du peuple allemand, et unira pour toujours l'Autriche allemande à la patrie allemande. » Cette union, cette réunion, l'unité de « toute la patrie allemande, » la reprise de l'idée du *Gross-Deutschland*, la réparation de « la faute » de Bismarck qui, par Sadowa, avait expulsé l'Autriche de l'Allemagne, voilà le grand objet et le grand dessein, au sortir de la ter-

rible lutte qui a étendu sur le carreau la Monarchie austro-hongroise à côté de l'Empire allemand. Vienne et Weimar y travaillent en commun. A peine élu président de l'Assemblée nationale allemande, le docteur David, socialiste majoritaire, et le plus impérialiste, dans tous les sens du mot, de la Sozial-démocratie impériale, a appuyé, dans son remerciement, sur cette pensée qu'il savait au bord de toutes les lèvres ou au fond de tous les esprits : « La nation sœur, l'Autriche allemande, appartient aussi au pays et au peuple allemands. J'espère pouvoir bientôt souhaiter ici la bienvenue en qualité de collègues aux députés de l'Autriche allemande. *(Approbations et applaudissements enthousiastes.)* » Auprès d'ovations aussi unanimement délirantes, on peut négliger l'épisode burlesque d'une soi-disant délégation d'Alsace-Lorraine qui se présentait conduite par l'ancien ministre de la Guerre prussien, Alsacien renégat, le général Scheuch, et qui demandait à être admise à l'Assemblée de Weimar, sans autre mandat que celui qu'elle s'était elle-même donné, la « tyrannie française » ayant interdit toute élection dans ce qui fut « le territoire d'Empire. » Si grossier que soit le sens allemand, il a quand même perçu le ridicule d'une farce par trop forte, et l'on a renvoyé chez eux, dans leurs domiciles de la rive droite du Rhin, ces prétendus représentants de l'Alsace-Lorraine, reconnus indésirables sur la rive gauche.

L'Assemblée une fois constituée, le secrétaire d'État à l'Intérieur, docteur Preuss, a développé l'exposé des motifs de son projet de loi sur l'organisation provisoire des pouvoirs publics. Il a naturellement commencé par définir le *Reich*, l'Empire, qui est, a-t-il dit, « l'ensemble du peuple allemand, » et par définir cet ensemble, que complétera, a-t-il ajouté, « l'accession de nos frères allemands d'Autriche. » Le peuple allemand se sent porté, par la force des événements, et comme par une espèce de fatalité issue d'eux, vers « une unification plus achevée. » « C'est, fait observer le ministre, non seulement une impulsion du sentiment, mais la conséquence d'une dure nécessité matérielle. Si l'Allemagne, après tout ce qui est arrivé, veut de nouveau compter parmi les nations, elle doit plus que précédemment renforcer son unité et sa puissance. » On a bien lu, et il importe de bien lire : après tout ce qui est arrivé. Après la guerre, après la défaite, après la révolution, malgré « tout ce qui est arrivé, » à cause de « tout ce qui est arrivé, » l'unité allemande, la puissance allemande, ne peuvent pas être affaiblies, elles doivent être renforcées. Le docteur Preuss entonne à son tour l'hymne du

pangermanisme exalté, dont pas une note ne s'est assourdie : « Plus encore que dans le bonheur, il faut répéter maintenant dans la douleur et la souffrance de notre peuple : « L'Allemagne, l'Allemagne au-dessus de tout! »

Il n'est pas douteux qu'il n'y ait en cette direction un mouvement si fort qu'il est, du dedans, irrésistible, et que ce courant ne soit contrarié par aucun contre-courant. L'Assemblée nationale de Weimar a reçu une adresse du Comité central des conseils d'ouvriers et de soldats, que les journaux qualifient avec raison de « violemment unitaire et centraliste. » Qu'on en juge par deux ou trois de ses propositions : « 1° Le développement politique et économique de l'Allemagne a exigé impérieusement, avant même que la révolution eût éclaté, que l'Allemagne soit transformée en un État centralisé : 2° La révolution des ouvriers et des soldats a confirmé complètement cette exigence et a révélé qu'elle était absolument nécessaire pour assurer le développement politique, économique et social de la politique allemande, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. » La fin de l'hégémonie prussienne (en la supposant certaine et définitive) ne fournit qu'un argument de plus en faveur de la concentration de l'Allemagne : elle doit faire disparaître les craintes ou les inquiétudes des autres États, et d'abord des États du Sud; et la passion pangermaniste s'accorde en ce point avec la doctrine marxiste, qui ne peut produire ses pleins effets que dans un État politiquement et économiquement centralisé. D'où : 6° « Les conseils des ouvriers et des soldats ne pourront trouver leur emploi dans la nouvelle constitution allemande et ne pourront défendre à l'avenir les intérêts ouvriers que si l'Allemagne ne voit pas se reconstituer le droit de souveraineté des divers États allemands. Aussi est-il nécessaire de combattre de la manière la plus énergique les manifestations particularistes. La tâche essentielle de l'Assemblée nationale de Weimar est de constituer un État centralisé. L'Assemblée nationale de Weimar aura pour mission de préparer la reconstitution de l'Allemagne, aussi bien au point de vue économique qu'au point de vue politique, ainsi que de préparer une nouvelle distribution territoriale des États allemands. Ces pouvoirs ne peuvent être limités par aucune autre Assemblée, notamment par aucune Assemblée nationale des États confédérés. »

Le projet de loi du docteur Preuss qui organise les pouvoirs provisoires de l'Empire, étant nettement centraliste, ne devait donc pas encontrer, et, en fait, n'a pas rencontré de difficultés. La seule

modification intéressante a consisté dans une addition à l'article 2, addition proposée par MM. de Payer, Loebe, Posadowsky et Rieser, autrement dit : de droite et de gauche, et qui porte : « La Commission des États est formée des représentants des États libres allemands dont les gouvernements sont constitués sur la base des élections au scrutin général, égal, secret et direct. Jusqu'au 31 mars, les autres États libres peuvent également y envoyer des représentants. » Les autres États libres ? Si nous voulons savoir lesquels, comparons les deux paragraphes. Le premier dit : « Les États libres *allemands.* » Mais la restriction : « allemands » n'est point dans le deuxième. Du rapprochement il résulte que les États visés ou sollicités en dernier lieu sont des États présentement *non allemands.* En géographie et en droit public, sur la carte et dans les traités, ils s'appelaient jusqu'ici l'Autriche.

Quand les pouvoirs d'Empire ont été, par l'adoption du projet Preuss, provisoirement, mais suffisamment organisés, rien ne s'opposait plus et tout invitait à ce que les fonctions créées créassent aussitôt leurs organes. M. Ebert a été élu Président de l'État allemand par 277 voix sur 379 bulletins déposés (le total des membres de l'Assemblée est de 421). Le comte Posadowsky a obtenu 49 suffrages : peut-on penser que ce furent 49 témoignages de regret et de fidélité à l'ancien régime ? MM. Erzberger et Scheidemann eurent chacun une voix, ce qui est plus gênant que de n'en avoir pas. En proclamant le résultat, le camarade David qui présidait, — et c'est bien là le cas de lui appliquer l'épithète de « camarade, » — fit un pompeux éloge de l'ouvrier sellier qu'une étonnante fortune, après l'avoir ballotté de métier en métier, donnait comme successeur aux Hohenzollern. Et puis, Ebert lui-même prit la parole. De sa réponse, pavée de bonnes intentions qui regardent surtout l'Allemagne, il n'y a pour nous à souligner qu'une phrase, celle-ci : « Nous ne voulons fonder notre État que sur la base du droit de libre disposition à l'intérieur et à l'extérieur. Pour l'amour du droit, nous ne voulons cependant pas tolérer qu'on prive nos frères du droit de vote. » Ce « droit de libre disposition » que l'Allemagne revendique et dont elle se fait, « pour l'amour du droit, » le champion inattendu, nous le connaissons et le reconnaissons : c'est un signe aux Allemands d'Autriche ; quant aux Alsaciens-Lorrains, aux Danois, ou aux Polonais, pas un ne s'imaginera qu'un appel allemand à « nos frères » puisse s'adresser à eux ; ils n'ont pas si tôt oublié, jamais ils n'oublieront que, pour leurs droits et leurs libertés, la fraternité allemande avait un second terme, et que c'était : la mort.

Le plus pressant souci du Président Ebert, entrant de franc jeu dans son rôle constitutionnel, a été de former un gouvernement. Il en a confié le soin à M. Scheidemann, autre camarade. Le cabinet Scheidemann se caractérise en gros par ce trait qu'il est tiers-parti : disons, pour ne pas prêter à équivoque, qu'il se compose des apports de trois factions : les socialistes majoritaires, les démocrates, le Centre catholique. Les noms mêmes de tous ces ministres, comme il arrive, nous apprendraient peu de chose, à part trois ou quatre, sous lesquels on découvre des personnages connus. Le comte de Brockdorff-Rantzau, par exemple, reste aux Affaires étrangères, et il a beau s'évertuer à prouver qu'on peut « être comte et démocrate », il y a beaucoup plus de chances encore pour qu'étant comte et diplomate, on soit pangermaniste et impérialiste, dans l'acception nationale du mot. M. Noske, ministre à poigne, socialiste autoritaire, est maintenu à la Guerre, qui, pour le moment, est aussi la Police. Enfin, le docteur Preuss, personnellement, conserve le ministère de l'Intérieur : on le lui devait bien, puisqu'il a rebâti ou recrépi la maison. M. Erzberger reçoit ce prix de consolation : un titre de ministre sans portefeuille. Il en est de même du camarade David, qui a cédé la présidence de l'Assemblée à M. Fehrenbach, homme du Centre, pas même démocrate, simple quart de camarade, dont on se rappelle la très fugitive velléité de résistance, aux débuts de la révolution, lorsqu'il était ou se croyait encore président du défunt Reichstag. Ce sont ces « utilités » qui servent aux transitions, c'est de ces planches banales qu'est fait le pont par où les peuples passent d'un temps et d'un système à un autre système et à un autre temps. Des conservateurs de ce genre manquent rarement aux révolutions : ils y conservent, au moins, jusque dans ce qui est réellement changé, les formes de la tradition, l'ombre des familières coutumes.

Le chef du gouvernement, Scheidemann, a exposé sans différer son programme, très long, à la mode du pays et du parti, mais dont on nous a donné un résumé sec et clair : « La tâche de l'avenir immédiat, a précisé le président du Conseil des ministres, peut être résumée dans les points essentiels suivants : renforcement de l'unité de l'État au moyen d'un fort pouvoir central (pure essence, quintessence de tous les discours et programmes allemands, après comme avant, et peut-être plus après qu'avant la révolution) ; conclusion immédiate de la paix ; adhésion au programme du Président Wilson ; refus de toute paix de violence ; rétablissement du territoire colonial allemand ; rapatriement immédiat des prisonniers

de guerre allemands; réception de l'Allemagne dans la Ligue des Nations, avec droits égaux; désarmement général et réciproque; constitution de tribunaux généraux d'arbitrage pour éviter les guerres; abolition de la diplomatie secrète. » Parmi les différents articles de ce programme, les uns sont mis là parce qu'on y croit, les autres parce qu'on voudrait y faire croire : les uns sont des thèses, ou des convictions, ou des opinions, les autres sont du *bluff*. Les commentaires de l'orateur, au lieu d'éclairer le texte, l'ont plutôt obscurci, sauf sur le chapitre du droit des Allemands de partout à disposer librement d'eux-mêmes pour parfaire et sceller l'unité allemande. M. Scheidemann avait d'abord dit : « Le temps de la domination universelle est maintenant passé. » Et cette observation avait l'air d'être dirigée contre l'ancienne politique impériale ou impérialiste; mais on la retourne contre la politique qu'il prête faussement à l'Entente : « Dorénavant, aucune puissance au monde ne pourra se hasarder, sans être troublée (Tu la troubles! reprit cette bête cruelle), à porter atteinte au droit politique égal de nos compatriotes. » Plus loin, M. Scheidemann explique : « Nous demandons le maintien du programme du Président Wilson, d'après lequel l'Allemagne doit être la patrie de tous ceux qui veulent être Allemands et Allemands libres. » Et nous, nations alliées et associées, nous voilà ramenées au carrefour où, pour entrer dans l'Allemagne allemande, accourent les Allemands d'Autriche.

Fort peu nous chaut de savoir quelle sera la structure interne de l'Allemagne, dès lors que nous aurons dans tous les cas devant nous, plus ou moins ouvertement, plus ou moins hypocritement, une Allemagne unie et centralisée; et l'on vient de voir que personne en Allemagne n'en conçoit, n'en comprend et n'en consent une autre. Il ne nous importe guère davantage d'avoir en face de nous une république ou un Empire, si c'est au fond le même État ; et c'est avoir une grande confiance dans la vertu des formes constitutionnelles que de les croire capables de changer un type de peuple séculairement fixé. Mais, en revanche, il nous importe beaucoup de surveiller la figure extérieure qu'aura l'Allemagne de demain, car de cette figure, et proprement du tracé de ses frontières, dépendra en partie sa force; et de sa force dépendra longtemps sa conduite, d'où dépendra toujours notre sécurité.

Encore sous le coup du désastre, quelle politique se propose-t-elle ? Le ministre des Affaires étrangères, comte de Brockdorff-Rantzau, la dessine hardiment : « Nous nous en tenons, proclame-

t-il, aux principes wilsoniens, selon lesquels aucune indemnité ne doit être payée au vainqueur, ni aucun territoire ne doit lui être cédé. » Il faut à l'Allemagne la liberté du commerce, qui a pour condition la liberté des mers. « Vouloir contraindre l'Allemagne à entrer dans la Ligue des peuples sans une flotte de commerce serait un bouleversement violent dans sa vie économique, qui constituerait une menace pour la paix générale. » Déjà ! « L'Allemagne ne peut pas entrer dans la Ligue des nations sans colonies. » (Mais qui donc la contraint ou seulement l'invite ?) « D'autre part, nous devons nous attendre, gémit M. de Brockdorff, à perdre des parties précieuses de notre propre territoire national. » Avant tout, l'Alsace-Lorraine. Mais l'Allemagne proteste. Elle proteste (quarante-huit ans d'une domination douce ne lui en donne-t-elle pas le droit !) contre la « welchisasation forcée » de la « terre d'Empire. » Elle proteste contre « le plan français d'adjoindre à l'Alsace-Lorraine le territoire prussien de la Sarre et le Palatinat bavarois. » C'est là « de l'impérialisme, qui doit être condamné aussi énergiquement que les anciennes visées des expansionnistes allemands sur les bassins de Longwy et de Briey. » Vaincu, l'Allemand condamne, mais qu'eût-il fait, vainqueur ?

La défaite l'a humanisé en apparence, et le voici sous son nouveau faux-semblant : « Il ne convient pas que l'Allemagne et la France se considèrent toujours comme des ennemies héréditaires et se tiennent en face l'une de l'autre armées jusqu'aux dents. » Toutefois, comme Ebert, comme Scheidemann, comme David, comme tous, le comte de Brockdorff-Rantzau y revient et y insiste. Cette Allemagne aimable, qui va remplacer l'autre, doit être non pas diminuée, mais augmentée. On vient de nous dire ce qu'elle entend ne pas céder, on va nous dire ce qu'elle entend acquérir. « Un État uni est la forme véritable, vitale, la forme naturelle de l'Allemagne. Ni des Suisses ni des Hollandais, nous ne pensons à faire des Allemands. (Grand merci !) Des peuples scandinaves, nous n'annexerons que les légendes du passé et les poètes du présent. Mais, avec nos frères autrichiens, nous fîmes, jusqu'à la chute du Saint Empire romain, une seule nation germanique. Notre histoire fut commune. Si nous nous retrouvons maintenant ensemble, nous savons que nous entreprenons simplement de corriger une faute commise lors de la fondation de l'Empire. » M. de Brockdorff remet au point M. de Bismarck ; 1919 effacerait 1866 ; et la débâcle de l'Allemagne impériale ne serait que l'occasion ressaisie de refaire la grande Allemagne. Là-dessus, qu'on se le dise, point d'hésitation, point de dissentiment. « Nous sou-

haitons la bienvenue aux Allemands d'Autriche, a répliqué l'un des leaders socialistes, appuyant le ministre des Affaires étrangères. Un fort pouvoir central n'a jamais été plus nécessaire qu'aujourd'hui. Le victorieux orgueil de nos ennemis nous menace de morcellement : nous nous élevons contre cela : ce qui est allemand doit rester allemand, à l'Est et à l'Ouest. » Non plus que l'âme allemande, la politique allemande n'a varié d'un iota ; elle ne connaît jamais qu'une règle : ne rien rendre, prendre le plus possible.

C'est dans ces dispositions générales de l'esprit allemand que la Commission d'armistice a regagné Trèves pour convenir d'un troisième renouvellement. Cette négociation, qui s'annonçait assez difficile, avait été l'objet, elle aussi, d'une mise en scène soignée, protestation préalable de l'Assemblée nationale constituante contre « une paix de violence, » et même contre toute « paix dictée ; » contre « des conditions d'armistice exagérées, tendant à amener la ruine du peuple allemand et de sa vie économique ; » contre « toute tentative en vue de porter atteinte au droit de libre disposition de l'Alsace-Lorraine ; » contre « la proposition d'arracher au peuple allemand ses colonies ; » contre « le procédé inouï de vouloir enquêter d'une façon unilatérale sur les causes de la guerre et de citer, en violation du droit des gens, devant une cour de justice non allemande, de soi-disants prévenus. » Car telles sont les attentions indulgentes de la République socialiste pour l'ex-Empereur et ses conseillers ! De ces griefs multiples, les uns se réfèrent à l'armistice même, les autres à la paix future, mais c'est le calcul allemand de mêler les choses pour les embrouiller et, ainsi, brouiller les hommes. En arrivant à Trèves, lecture par le général de Hammerstein, successeur du général de Winterfeld, parti sur une démission retentissante, d'une protestation supplémentaire, avec cette conclusion, qui était encore une manœuvre, toujours la même : « Le peuple allemand compte absolument que désormais on ne s'écartera pas des principes posés par le Président Wilson et que, par conséquent, au lieu de nouvelles aggravations, on lui accordera des adoucissements dont il a besoin pour organiser l'ordre intérieur du nouvel État. » Au surplus, on répandait l'information que la Commission avait reçu de Berlin l'ordre formel de ne prendre au nom de l'Allemagne aucune décision définitive sans y avoir été autorisée par le gouvernement. Si bien que quelques-uns se demandaient, rassemblant certaines données, certains indices recueillis au cours des dernières semaines : Signera-t-elle ou ne signera-t-elle pas ? L'Allemagne a

signé. Elle a accepté une prolongation d'armistice, qui n'est encore qu'une préparation à la paix; paix non « de violence, » mais de justice, et de toute manière « paix dictée. » Si on ne la lui dictait pas, il n'y aurait jamais de paix ; de même que, si le maréchal Foch ne l'avait point pris sur un ton sévère et s'il n'avait fixé un délai péremptoire, il serait encore à Trèves. En elle-même, la quatrième convention d'armistice ajoute peu aux stipulations précédentes, excepté en ce qui concerne l'attitude des troupes allemandes envers les Polonais « dans la région de Posen ou dans toute autre région ; » elle leur assigne une ligne qu'elles ne devront pas dépasser, et qui coïncide à peu près avec les anciennes frontières de la Prusse orientale de la Prusse occidentale et de la Silésie. Le renouvellement n'est accordé que « pour une période courte, sans date d'expiration, à laquelle les Puissances alliées se réservent de mettre fin sur un préavis de trois jours. Enfin, cette nouvelle convention servira à « poursuivre et achever » l'exécution des trois autres. Espérons-le, ou, plus exactement, n'en désespérons pas. D'ailleurs, c'est bien ici que nous sommes tout à fait dans le provisoire ; et l'on approche du dénouement. A son retour à Weimar, le ministre d'État Érzberger a défendu devant l'Assemblée nationale l'attitude du premier plénipotentiaire allemand Erzberger. On lui reprochait de s'être soumis : il en a donné la meilleure raison : « M. le député Vogler, a-t-il répondu, a oublié une chose, qui n'est pas du tout un fait sans importance : c'est que nous avons perdu la guerre. » Tant il est vrai que l'Allemagne n'a pas moins de peine à se placer dans l'état d'esprit de la défaite, que nous à entrer et à demeurer dans l'état d'esprit de la victoire !

Cependant, à Paris, la Conférence de la paix rédigeait, en vingt-six articles, le « pacte de la Société des Nations. » Comme ce n'est encore qu'un projet, et comme, assurément, on en reparlera, nous remettrons à plus tard pour l'analyser en détail. La première impression est qu'on n'a pas fait depuis La Haye tout le chemin qu'on s'était flatté de faire. Nous saluons avec sympathie la naissance de la Société elle-même, de ses sessions de délégués, de son conseil exécutif, et de son secrétariat international permanent. Nous saluons la promesse de recours à l'arbitrage, la cour d'arbitrage, la cour permanente de justice internationale. Mais où est la gendarmerie ? Sans doute, l'article 10 voudrait être rassurant. Il porte : « Les hautes parties contractantes s'engagent à respecter et à préserver, contre toute agression extérieure, l'intégrité territoriale et l'indépendance politique de tous les États adhérents à la Société. En cas d'agression, de

menace ou de danger d'agression, le conseil exécutif avisera aux moyens propres à assurer l'exécution de cette obligation. » Le conseil de la Société des Nations avisera : ne devrait-il pas avoir, par avance, avisé? Sans doute aussi, pour la réduction des armements nationaux, il sera tenu spécialement compte « de la situation géographique de chaque pays et des circonstances. » Mais alors, ce sont toujours les mêmes qui supporteront la charge; ce sont toujours les mêmes qui se feront tuer? La Société des Nations suppose, commande, exige l'armée des Nations, suffisante, prête, à portée : M. Wilson l'a parfaitement vu. Nous sommes tout disposés à accueillir avec une foi sincère la Sagesse, issue à la fois de son cœur généreux et de son puissant cerveau. Qu'il nous permette de regretter seulement qu'elle n'en soit pas sortie mieux armée. Minerve même est-elle Minerve, sans le casque, la cuirasse et le bouclier?

Mais plutôt sont-ils vraiment venus, les jours des Pallas-Athéné? Sommes-nous mûrs pour la liberté, pour le droit et pour la justice? Vivons-nous dans un monde nouveau, susceptible de recevoir une nouvelle loi? On n'oserait le dire, au spectacle de certains actes, dignes, en leur brutalité stupide, de l'humanité des cavernes : par eux, tout au moins, l'anarchiste contemporain rejoint-il, derrière les conjurés des républiques italiennes, le tyrannicide des cités antiques. Tel est le geste du misérable qui a voulu et a failli assassiner M. Clemenceau. Vainement on lui cherchera une excuse dans la folie. C'est une folie criminelle, parce que c'est une folie provoquée. Il se peut que la main qui a agi n'ait pas été la plus coupable : il y a des suggestions indirectes à grande distance. Mais elle a agi, et on la tient. Si l'on pouvait suivre le fil jusqu'au bout, il serait curieux de voir où il conduirait. « Je hais Clemenceau, déclame le meurtrier, parce qu'il est l'ennemi du genre humain, parce qu'il est la guerre. » Consciemment ou inconsciemment, le malheureux a tiré sur notre victoire. Par chance, et pour notre honneur, il n'en a pas abattu les fruits. M. le président du Conseil n'a été atteint que d'une blessure qui ne semble pas mettre sa vie en péril. Il n'est pas un Français qui ne s'en félicite, pour peu qu'il ait, avec le sentiment des nécessités de l'heure, la piété de la patrie.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant :

RENÉ DOUMIC.

LES NOUVEAUX OBERLÉ[1]

QUATRIÈME PARTIE [2]

IX. — LA FÊTE DES ROIS

Le lendemain, il faisait froid; le ciel, tendu de nuages gris sans une déchirure, diminuait la beauté de la terre de Provence. Marie quitta l'hôpital de meilleure heure que de coutume, la cuisinière n'éteignit point le feu qu'elle avait allumé dès le matin, et l'Abadié entier respirait une atmosphère d'herbes aromatiques et de beurre roux, lorsqu'un chasseur, coiffé du béret, appuyé sur deux cannes, apparut derrière la grille qu'on avait fermée, peut-être pour avoir le plaisir de l'ouvrir et de montrer qu'on n'entrait pas dans la maison comme dans un moulin. Ce fut d'ailleurs la seule petite tromperie de cette réception, qui fut tout de suite simple et cordiale. Marine vint jusqu'à la grille, en levant les épaules, car de sa vie elle n'avait fait un trajet inutile comme celui-là.

— En voilà des simagrées pour un simple poilu! grommelait-elle.

L'ayant considéré, à travers les barreaux, avant de tourner le bouton de la porte, elle ajouta, se parlant à elle-même :

— Joli garçon, ma foi !

Puis, tout haut, de son plus fier accent du Midi :

— Au moins, vous êtes bien M. Pierre Lancier?

— Comme vous êtes Marine, à ce qu'il me semble.

Elle s'épanouit; elle vit qu'on avait parlé d'elle, et, aussitôt,

(1) *Copyright by* René Bazin, 1919.

(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 février et du 1er mars.

dans son cœur, elle ajouta cet hôte à tous ceux pour lesquels elle avait travaillé sans se plaindre.

M. de Clairépée venait au-devant de l'Alsacien, en se frottant les mains.

— Ah! monsieur, quel froid rigoureux!

— Vous trouvez? Nos printemps d'Alsace sont pleins de jours pareils; s'il fallait se plaindre pour si peu, un bon tiers de l'année ne serait qu'un gémissement.

— Entrez vite; vous n'êtes pas fatigué?

Pierre était las, au contraire, et tout pâle, quand il entra dans la pièce qui précédait le salon.

Là, derrière la porte, Maurice aux cheveux bouclés, Maurice, excité par les préparatifs de la fête des Rois, attendait, avec une ardeur extrême, l'invité. Dès qu'il l'entendit s'approcher, il ouvrit la porte de ce qu'il appelait sa maison, parce que sa petite âme enthousiaste, depuis plus d'une semaine, y habitait jour et nuit. Et, comme s'il était chargé de faire, en vérité, les honneurs de son domaine imaginaire, l'enfant, bien campé, les yeux levés et brillants, salua de la tête le grand soldat, et dit :

— Bonsoir! Dites, monsieur, venez voir mes Rois?

Puis, prenant la main droite, qui tenait serrée la poignée de la canne, l'attirant avec précaution, il amena Pierre à l'angle de la pièce, près de la fenêtre, où, par les soins de Marine et du grand-père de Clairépée, menuisier ordinaire de l'Abadié, la crèche avec son Enfant-Jésus, sa Vierge, ses princes et leur suite, avait été dressée, décorée et fleurie. Les plus grands personnages étaient là de par l'Évangile, l'étoile de même, et la paille; ceux de moindre crédit, de par la tradition; les robes, de par les mains de Dido; la joie des pèlerins et leur accoutrement venaient du fond des temps; leur grâce et plusieurs de leurs noms venaient de la Provence. Car, sous le toit fait en baguettes rabotées qui laissaient voir le ciel, si les Mages arrivaient, les Bergers, premiers appelés, trouvaient place encore, et demandaient à rester, avec leurs moutons, leurs bergères vêtues comme les filles d'Arles et coiffées du velours, et aussi les saintes femmes qu'il fallait bien admettre au berceau, puisqu'elles seraient à la croix : Marie-Madeleine, Marthe, Marie de Salomé, et Sara la servante, qui est vénérée sur la plage d'Aigues-Mortes. Vingt bougies allumées formaient la rampe devant ce

bel appareil, qu'une haie de branches de genévrier, de nerprun, de chêne vert, d'olivier, coupées dans la petite Crau, enveloppait de son parfum, et séparait du monde où nous vivons.

Maurice n'avait pas quitté des yeux le visage de Pierre Ehrsam; il le considérait avec cette insistance, cette passion de connaître à laquelle quelque chose répond, nous ne savons de quelle manière, et qui demande : « Êtes-vous un ami des enfants? Les comprenez-vous? Les aimez-vous? Dois-je vous aimer? » Il suivait, sur la physionomie de Pierre, le mouvement d'une curiosité amusée et d'une foi attendrie. Il n'y avait pas de doute : le grand soldat d'Alsace, ce bel homme aux moustaches brunes, au col orné d'un cor de chasse, prenait plaisir au cortège de Gaspard, Melchior et Balthazar, comme un petit gars du mas de l'Abadié! Et le cœur du petit s'ouvrait, et il s'emplissait d'admiration et d'amitié pour l'homme qui voyait encore tout ce que voit un enfant.

— Regardez, monsieur, le roi nègre! Grand-père l'a repeint hier. Moi, j'ai dit ce soir, devant la crèche, Notre Père et Je vous salue, Marie... Regardez la belle Madeleine, qui ressemble à ma tante...

— Tais-toi, Maurice!

Mais le petit reprenait, caressant la main de celui qui était à présent son ami :

— Avez-vous des Rois, chez vous?

Il fut ravi d'entendre cette réponse :

— Oui, petit, en Alsace, on fête aussi les Rois. Tiens, voici ce que je chantais, ce jour-là, quand j'étais tout jeune.

De sa voix grave, Pierre, pour l'enfant seul, se penchant, fredonna un Noël alsacien...

Und überm stall wo's kindlein war...

Il s'arrêta.

— C'est vrai, Maurice, tu n'y comprends rien : je vais chanter le Noël en français.

« Et au-dessus de l'étable où se trouvait l'Enfant naissant,
L'astre arrêta son vol, ô merveille!
A genoux, prosternés, ils offrirent
L'or, l'encens et la myrrhe.

Nous vous offrons aussi nos biens, notre corps et notre âme;
Seigneur, accueillez l'offrande, faites qu'il n'y manque rien! »

— Que c'est joli ! Merci, monsieur ! A présent, tante Marie, chante le Noël de chez nous?

M. de Clairépée se tenait à droite, et Marie à gauche. Elle sourit à l'enfant de cire, puis à l'autre, et elle chanta deux couplets :

De gendarmo
Sout lis armo
N'i'a cinq o sièis regimen;
An un fort bèl équipage
D'estafié, lacai o page
Abiha superbamen.

Dins la villo
Mai de millo
An mai de pou que da mau;
An quasi tòui près l'alarmo,
En sounjant que li gendarmo
Loujaran dins sis oustau (1).

Mais elle ne traduisit pas. Maurice battit des mains.

— C'est vrai ! ils devaient avoir peur, dans Bethléem ! Cinq ou six régiments à loger, et tout noirs peut-être?

— Allons, Maurice, assez bavardé : va dormir. Tout le monde te gâte : jusqu'aux blessés de la guerre qui chantent pour toi...

Quand l'enfant eut embrassé son grand-père et Marie, selon la coutume, il voulut embrasser Pierre. Et ces premières minutes, sous le toit de l'Abadié, mirent plus d'intimité entre l'Alsacien et ses hôtes, que n'eût fait une heure de conversation.

— Ce que vous voyez chez moi, dit M. de Clairépée, vous le

1) De gendarmes,
Sous les armes,
Il y a cinq ou six régiments;
Ils ont un fort bel équipage
D'estafiers, de laquais et de pages,
Habillés superbement.

Dans la ville,
Plus de mille
Ont plus de peur que de mal;
Presque tous ils ont pris l'alarme,
En songeant que les gendarmes
Logeront dans leur maison!

verriez chez mon ami, Meste Francès Bouisset, fermier du mas; dans toutes les maisons de la campagne et du village, et au loin, et peut-être même, — je l'ignore, — chez ce Maximin Fustier, commissionnaire en huiles à Graveson, mon locataire, qui vous reconduira ce soir à l'hôpital.

Quand Pierre se fut assis, dans le salon, devant la cheminée où brûlait un maigre feu, — deux branches de mûrier, un rameau de chêne vert, — Marie demanda :

— J'ai vu, monsieur, que vous aviez reçu la meilleure des réponses, à la lettre, — vous vous souvenez? — que vous m'aviez priée d'écrire pour vous? L'infirmière-major a télégraphié, et madame votre mère est venue.

— Son second voyage en France : le premier ayant été son voyage de noces. Je n'espérais guère qu'elle viendrait; j'ai été surpris que le bonheur fût si prompt : nous sommes habitués, nous autres d'Alsace, à désirer longtemps, longtemps nos joies.

Elle le regarda, un peu étonnée, et dit, en s'asseyant :

— Nous vous recevons dans une très vieille maison, qui n'a d'autre valeur que de n'avoir pas changé de maître depuis deux cents ans passés.

— En effet, dit M. de Clairépée, nous pouvons dire, ou plutôt on dit de nous que nous sommes de vieille noblesse; cela veut dire aussi, bien souvent, de famille pauvre autant qu'ancienne. Chez nous, pas de mariages avec de riches héritières, peu d'héritages; j'en ai manqué un cependant que nous croyions sûr.

Comme il aimait à conter, et que, répétant ses histoires, il retrouvait aisément certaines formules plaisantes, autrefois essayées, il tendit les mains à la flamme, puis, montrant un pastel, à droite de la cheminée :

— Tenez, le voici justement, cet oncle de Vertin, ce petit homme cassé au museau fin. On le disait fort riche, mon père comptait en hériter, et il est mort avant lui. J'ai eu, je l'avoue, cette même pensée, dans les moments difficiles qui ne m'ont pas manqué. M. de Vertin avait malheureusement une imagination excessive. Propriétaire d'un vaste territoire dans la Crau, il entreprit d'épierrer son domaine, pour y planter je ne sais quoi, et il s'y ruina. La victoire resta aux cailloux du Rhône; le bonhomme vécut encore assez longtemps; il avait

une de ces santés déplorables qui sont fidèles, qui inclinent vers elles les bienveillances, tempèrent les jalousies, donnent à espérer aux héritiers : mais c'est un vain calcul, mon cher monsieur, elles durent. Mon oncle est mort à quatre-vingt-trois ans, et ne m'a rien laissé. J'ai continué de cultiver la foi et la France dans les cœurs qui me sont confiés... et puis, mes prés, mes olivettes, mes vignes ; celles-ci, je vous l'apprends, sont de très digne espèce ; vous boirez ce soir du vin qu'elles m'ont donné.

Il se leva, alla prendre dans un meuble bas, vitré, où de hautes rayures fauves, d'autres d'un pourpre foncé, et le pointillement d'or des titres et des filets indiquaient un trésor de livres anciens, un gros volume relié en veau, l'ouvrit à une page qu'il n'eut pas besoin de chercher longtemps, et, en se rasseyant et mettant le livre sur ses genoux, fit une moue de connaisseur. Il lut alors une page des mémoires d'un chanoine du XVIIIe siècle, qui terminait ainsi sa description de la région située entre Eyrague et Châteaurenard : « Ses meilleurs crus sont ceux du Castelet, de l'Arête, des Agriotes, et, plus que tout, celui du clos des Garrigues, vin d'une vivacité particulière, estimé dès le temps de Philippe Auguste, comme l'atteste Philippe Le Breton, poète de ce prince... La bonté du vin ne contribuerait-elle point à la santé et à la gaîté de ses habitants ? »

— J'en suis persuadé, dit Pierre. L'Alsace aussi boit le vin de ses vignes.

— Comment l'avez-vous quittée?

— Je vais vous le dire.

Marie ne disait rien. Elle regardait et écoutait, tantôt son père, tantôt ce soldat venu de si loin, en Provence, et, dans son esprit méditatif et secret, elle se formait un jugement. Pierre commençait de raconter son évasion et ses premiers mois au service de la France. M. de Clairépée, qui avait prévenu Marie, s'attendait à prendre de nouveau la défense du pays contre les critiques que l'Alsacien ne manquerait pas de faire. Il était préparé sur ce sujet mieux que sur tous les autres. Mais non, Pierre expliquait posément son projet, depuis longtemps arrêté, la lutte journalière, obscure et comme sans espoir, contre l'étranger en toute chose hérétique, infatué et blessant ; puis, tout à coup, quittant le ton rude et mesuré, laissant

l'ennemi, il rapportait les mots drôles du peuple à la tête carrée, il disait des traits qui manifestaient clairement l'extraordinaire passion de cet homme pour son Alsace. En parlant de l'Alsace, il devenait lyrique, et Marie s'étonnait qu'un industriel d'une vallée des Vosges eût ainsi, pour exprimer sa pensée, une forme abondante, ardente et précise. Elle demanda :

— Je ne suis pas le moins du monde surprise, comme certains peut-être de mes compatriotes, — elle souriait en disant cela, — que vous parliez si bien français. Mais, la correction n'est pas tout, et je m'étonne...

— De quoi, mademoiselle?

— De ce qui la dépasse, dans ce que vous dites. D'où vous vient cette habitude des nuances?

— De nos mères, mademoiselle. Si vous venez jamais à Massevaux, vous serez émerveillée de trouver, dans ce grand bourg de montagnes, des femmes qui n'ont pas l'éclat, ni sans doute l'accent des riveraines du Rhône, mais dont l'esprit a quelque chose de vif, de méridional et d'ancien.

— Comme vous aimez l'Alsace !

— Je n'ai guère pensé qu'à elle, mademoiselle, comme beaucoup de ceux qui sont nés là, parce qu'elle était à toute heure menacée. Depuis notre enfance, nous avons vécu dans le combat : il faut bien que nous sachions pour qui nous avons combattu. Ce que je vous dis de mon pays, si vite, si mal, ce sont les Allemands qui nous ont obligé à le leur dire d'abord. Il n'y a pas, en Alsace, un homme de vieille souche alsacienne, fabricant, forestier, maire de village, cultivateur propriétaire de sa ferme, qui ne vous parût nuancé, lui aussi, et par là, très français.

— Bravo !

Elle se tut, et le dialogue fut repris par M. de Clairépée.

Exaltant l'Alsace, comme toujours, Pierre ne jugeait plus sévèrement la patrie retrouvée. Il regardait parfois Marie, que la conversation intéressait, et qui le laissait voir, mais qui se gardait d'interrompre. Il admirait qu'elle sût se taire, étant jolie et spirituelle. Elle lui apparaissait dans un décor nouveau, et non plus en costume d'infirmière, mais chez elle, vêtue d'une robe tailleur de drap sombre, toute simple. La lumière du feu, celle des derniers rayons du jour entrant par la fenêtre, s'unissaient pour faire valoir ce cou mince et nacré;

ce visage que modelaient des jeux de physionomie indiqués à peine, de commisération, d'approbation, de gaîté, de peur, d'attente, sans que les traits fussent en mouvement; cette chevelure aux ondres libres, que le voile ne serrait plus. Il eût voulu retenir, fixer dans la mémoire l'image de cette petite tête fière, écouteuse, où devaient s'agiter des pensées qu'aucune parole ne communiquait. Il se disait : « La sagesse doit écouter ainsi. Comment nous juge-t-elle, son père et moi? »

Marine vint avertir que le dîner était servi. Il fut long. Dido était preste. Elle avait mis son grand costume, un ruban de velours bleu à la pointe du chignon, sa chapelle blanche, son tablier de soie. Mais Marine, dans sa cuisine, découpait ou dressait lentement les plats. Les trois convives avaient l'air de ne s'en point apercevoir. La conversation était devenue cordiale. On s'embarrassait peu d'idées générales; Marie, habilement, amenait, puis ramenait Pierre Ehrsam vers les choses d'Alsace, et, comme il arrive lorsqu'on fait parler un homme de son enfance, de ce qu'il connaît et de ce qu'il aime, Pierre se plaisait à raconter la vie à Massevaux. M. de Clairépée et Marie répondaient en citant quelque trait de la Provence. Le menu avait été composé par un chasseur gourmet. Des alouettes prises au collet succédaient à des palombes qu'avait expédiées, la veille, par hasard, le propriétaire d'une palombière des Pyrénées. M. de Clairépée faisait goûter à son hôte le vin des divers cépages de son cru, et terminait cette revue par un verre de « Clos de la Garrigue 1893. »

— Buvez-le avec respect, disait-il, c'est le dernier cadeau royal que m'a fait une vigne aujourd'hui aux trois quarts morte, dont je brûle les ceps.

En même temps, Dido présentait, au bout de ses bras, la tourte molle et sucrée, pareille à celles que les ménagères de la Provence avaient préparées, ce soir-là, pour fêter les trois rois successeurs des bergers.

Après le dîner, Marie, M. de Clairépée et Pierre revinrent dans le salon, et s'assirent devant la cheminée. Ils formaient un demi-cercle. M. de Clairépée était à droite et Marie au milieu. Comme il arrive lorsque la sympathie est réciproque, sans appuyer, sans avoir une très nette conscience de ce qu'ils faisaient, mais par une pente naturelle, étant voisins, Pierre et Marie s'interrogèrent réciproquement sur leurs goûts. Ils ne

cherchaient point à se tromper, ils parlaient comme s'ils s'étaient connus d'assez longue date, ils étaient devenus sérieux; par moment, leur jeunesse montait à leurs lèvres, et changeait le timbre de leurs voix. La gaieté du dîner était passée. Un peu de rêve était venu. Ce fut une sorte d'entretien émouvant. Le père, à son tour, se taisait. Comme l'heure s'avançait où Pierre devait reprendre le chemin de la ville, Marie demanda :

— Pourquoi devenez-vous sombre? Moi, je ne suis pas sombre ! Voyez!

Il ne répondit pas. Le visage de Marie s'éclaira d'une joie jeune, Pierre la regarda un long moment, et dit :

— Vous avez le sourire catholique.

Elle se mit à rire tout à fait.

— Comment dites-vous? Il y a un sourire catholique?

— N'en doutez pas. Vous ne pouvez pas comprendre comme nous, qui avons des villages catholiques et d'autres protestants. J'ai de très bons amis protestants, mais ils n'ont pas la manière de sourire que vous avez eue : l'âme qui s'ouvre, une lumière candide, qui vient et qui s'en va comme le jour, paisiblement.

Il ajouta, plus bas :

— Je ne l'oublierai plus.

Et ils ne se dirent plus rien, jusqu'à ce que la pendule eût sonné neuf heures. M. de Clairépée, que le dîner avait un peu assoupi, se leva et dit :

— Je suis sûr que Maximin Fustier est déjà à la porte. Ce brave n'est jamais en retard.

Il ouvrit la fenêtre qui donnait sur la cour et aperçut, en effet, à travers la grille, la petite charrette du fermier, le dos du cheval, et le rayon de la lanterne qui, de son cône lumineux, coupait l'ombre de la nuit. Pierre se leva, refit, au bras de son hôte, le chemin du salon à la porte de la maison. Il allait très lentement, troublé par la pensée que cette soirée allait finir, sentant bien que demain, et à jamais, il regretterait d'avoir dit si peu de choses, de ne point avoir laissé deviner l'émotion qu'il emportait au fond de l'âme. Les nuages, là-haut, s'étaient divisés ; la lune, à moitié pleine, éclairait la maison, le sable, les arbres. Il s'arrêta, à l'entrée de la cour.

— Ah! dit-il, j'ai perdu la tête : j'ai oublié mes deux cannes!

M. de Clairépée allait faire signe à Marie : « Va les chercher. » Elle les avait prises en passant, et elle les donna. Ce ne fut rien, ce ne fut que la rencontre d'une pensée inquiète et d'une autre déjà vigilante. M. de Clairépée s'avança vers le fermier. Demeuré sur le seuil avec Marie, Pierre dit alors :

— C'est probablement un adieu que je vous fais, mademoiselle. J'ai idée que je ne resterai pas longtemps à l'hôpital.

Au lieu de lui répondre, elle demanda, et, pour la seconde fois, dans les yeux qui ne se détournaient pas, il vit la profondeur de l'âme :

— Monsieur, avant que vous ne partiez, j'ai une question à vous faire.

— Laquelle?

— Mon père m'a dit que vous aviez été sévère pour la France, en causant avec lui. D'autres aussi m'ont rapporté que vous aviez critiqué durement ma patrie, qui est la vôtre à présent.

— C'est vrai.

— Je ne sais pas tout ce que vous avez dit, il est probable qu'il y avait du vrai. Nous sommes d'un pays admirable, mais sur lequel on peut aussi pleurer.

— C'est joli ce que vous dites.

— Non, ce n'est pas joli, c'est vrai seulement. Je ne cherche pas mes phrases. Si nous avions le temps, si nous n'étions pas au commencement d'une absence qui sera peut-être de toujours, — elle rougit un peu d'avoir employé ces mots « au commencement d'une absence, » car cela signifiait que cette soirée du 6 janvier serait une date pour elle, — je vous aurais prié de me dire votre pensée sur un si grand sujet.

— Ah! que je regrette, dit-il, essayant de rire et n'y parvenant pas, de ne pas avoir entendu la défense que vous auriez faite !

— Je ne suis pas savante, je vous aurais donné mes idées de femme, qui n'auraient pas été aussi fortes que les vôtres, ni retournées en tout sens, comme les vôtres. Cela ne se peut plus, je vous dis seulement : « Aimez-la bien, » et je vous demande : « Pourquoi, ce soir, n'avez-vous pas touché ce sujet, qui vous tient tant à cœur? » J'ai essayé de vous y amener.

Il la regarda encore, et répondit :

— Je n'ai pas osé.

— Pourquoi ?

— Vous êtes...

— Je suis ?

— Si Française ! La France même !

Ils s'acheminèrent, sans plus rien se dire, vers la grille. M. de Clairépée avait serré la main du commissionnaire en huiles, homme d'âge moyen, dont la figure tannée, pleine et rasée, avait une singulière expression de fausse politesse et d'ironie.

— Quand vous me disiez, Maximin, que vous vouliez me parler, je supposais bien que c'était, comme vous le dites, au sujet de votre terme. Eh ! mon cher, je comprends, vous êtes en retard : vous voulez un délai ?

L'homme, assis sur la banquette de bois, tournant le dos à la lune, se pencha au-dessus de la roue, et, de la main droite qui avait lâché les guides, faisant un geste d'exorde :

— Pas précisément, monsieur le baron. Je suis des vieilles classes, je vais être appelé : il faut vous attendre à ne rien recevoir de ma femme, de ma fille ou de mon gendre qui reste, péchaire ! à cause de la poitrine qu'il a faible.

— Mais justement, Maximin, ils restent trois : c'est assez pour continuer votre commerce. Ils sont connus, ils peuvent, l'un ou l'autre, visiter vos clients. Je vous remettrais bien quelque chose du loyer ; mais tout, c'est impossible ! Si ceux qui me doivent ne me payent rien, dites-moi, que me reste-t-il ?

La main oratoire du locataire fit de nouveau un geste. Elle montra, dans la nuit, l'invisible campagne, la petite Crau qui dormait, la route, les champs et les vignes de la plaine.

— Eh ! monsieur le baron, il vous reste l'immensité.

Cela fut dit sur un ton musical, avec une apparence de bonne foi, qui en eût imposé à tout autre qu'à un propriétaire du pays.

— Et puis, reprit-il...

A ce moment, Pierre et Marie s'approchèrent. Pierre, aidé par M. de Clairépée, monta dans la carriole. Il y eut des mots d'adieu. Le petit cheval, de toutes races, comme son maître, enveloppé, au plus large du ventre, par la lanière du fouet, partit au menu galop, et la voiture, avec ceux qu'elle emportait, se perdit au détour de la route. On ne vit plus, et pour quelques secondes encore, que le pinceau de lumière de la lan-

terne, qui courait à la pointe des buissons, du côté de Saint-Baudile.

— Marie, dit M. de Clairépée, voilà maintenant Maximin Fustier qui ne me paiera pas! Ils finiront par nous mettre sur la paille! Heureusement, Meste Francès Bouisset, et quelques autres, ceux qui sont de la vieille Provence, ont gardé l'habitude de payer ce qu'ils doivent. Ils ne font pas comme ceux-ci, qui cherchent dans des lois le droit d'être malhonnêtes!

Marie parut entièrement insensible à la plainte. Elle ferma les portes, éteignit le feu du salon, pour aider Marine qui veillerait ce soir plus tard que de coutume, et monta dans sa chambre. Elle sentait, avec une certitude entière, et une grande inquiétude, que ces heures de la fête des Rois mettaient fin à la paix de son âme, à cette maîtrise de soi qu'elle avait gardée si fermement. Désormais, quelque chose de nouveau était en elle, non pas un amour sans doute, mais une image, un souvenir qu'elle ne chasserait point aisément. Ce jeune homme n'était qu'un inconnu, un passant; demain il aurait, à jamais, quitté la Provence. Pourquoi les mots qu'il lui avait dits lui revenaient-ils à l'esprit, avec tant d'insistance, et de mollesse, et comme le refrain d'une chanson? « Vous êtes la France! » Ah! que ces mots-là avaient pénétré avant dans ce cœur, que d'autres compliments n'auraient pas ému ainsi! Là, sur le sable de la cour, entre la maison et la grille, elle avait entendu cette déclaration qu'il fallait bien appeler d'amour cependant, qu'un autre que ce fils d'Alsace n'aurait pas trouvée. Il allait partir. La guerre allait le reprendre. Marie rapprochait deux noms : elle voyait que l'angoisse presque continuelle où elle vivait, du sort de son frère, aurait deux objets désormais, et s'augmenterait d'autant. Elle se reprocha d'avoir provoqué elle-même ces paroles dont l'écho se prolongeait et la troublait. Comment avait-elle commis l'imprudence d'interroger Pierre Ehrsam? Pourquoi cette hâte de savoir, comme si, vraiment, le caractère, les goûts, l'histoire de ce jeune homme eussent eu pour elle une importance grande? Il n'avait fait que répondre, avec empressement, c'est vrai, et elle avait joui de ces confidences, de cette intimité d'un moment. Quelle faiblesse! Et à présent, quelles pensées désemparées!

Elle ouvrit la porte du cabinet de toilette où couchait Maurice. L'enfant endormi, la paix souveraine embellissant son

visage déjà de belle forme, lui fit envie. « Non, dit-elle, je n'aime personne plus que toi, mon petit, que toi et ton père. Tu peux être sûr de moi. Il est vrai que je ne comprends pas pourquoi j'ai tant de mal, ce soir, à reprendre possession de moi-même : mais c'est tout ; rien n'est changé. »

L'ayant regardé ainsi, plus longuement que d'ordinaire, elle crut s'apercevoir que Maurice respirait avec peine. Elle attendit. Elle écouta. Par instant, le souffle calme et pur s'arrêtait ; une angoisse rapide, qui ne réveillait pas l'enfant, le faisait se redresser à demi et tendre le cou, puis la tête retombait sur l'oreiller, si lourde de sommeil, si bien abandonnée, toute rose dans le creux de l'étoffe blanche, que Marie fut bientôt rassurée.

Ceux qui avaient ainsi, dans le secret de leur âme, commencé de s'aimer, ne devaient plus se revoir, si ce n'est un moment. Le médecin-chef de l'hôpital, auquel on avait annoncé de nombreux blessés venant de la région de Crouy, où nos troupes avaient fait une attaque malheureuse, visita toutes les salles, le 12 janvier, de bon matin, et, quand il vint à Pierre Lancier qui s'habillait dans la chambre au midi :

— Vous, mon brave, dit-il, vous êtes tiré d'affaire. Vous avez pu aller, de votre pied, le jour de la fête des Rois, jusqu'au château de l'Abadié, — ne niez pas, je suis ravi pour vous des relations que vous vous êtes faites en ce pays ; — mais quand on peut, presque sans boiter, faire une promenade comme celle-là, on ne doit plus occuper les places réservées à d'autres plus malades. Vous achèverez de vous guérir chez vous. Un congé de convalescence d'un mois, hein ? Ça vous va ?

— Permettez-moi de refuser, monsieur le médecin-chef.

— Comment, refuser ?

— Mais oui, je ne me suis pas engagé pour me reposer. Puisque vous me jugez rétabli, j'aime autant rejoindre tout de suite mon bataillon.

Le major considéra un instant celui qui refusait de se laisser mettre à l'abri, et répondit, sans marquer le moindre sentiment :

— C'est bien, vous partirez après-demain.

Deux jours plus tard, Pierre se tenait, avec un groupe de convalescents ou d'hommes déjà guéris, dans le vestibule de l'hôpital ; il se demandait s'il partirait ainsi, n'ayant pas eu le moindre mot d'adieu de celui et de celle qui l'avaient accueilli

à l'Abadié, car, depuis huit jours, Marie et M. de Clairépée n'avaient pas reparu, et le bruit courait que la jeune fille était malade. Le départ devait avoir lieu à deux heures. Le caporal infirmier avait quitté le bureau de l'Administration, et se promenait dans la cour. Devant lui passèrent tout à coup, descendant de l'automobile d'un médecin qui les avait amenés jusqu'à la porte de l'hôpital, M. et Mlle de Clairépée. Celle-ci ne semblait pas avoir été malade; le teint animé par la course, elle était plus rose au contraire que de coutume. Dès qu'elle eut monté les marches du vestibule, elle chercha des yeux, rapidement, quelqu'un parmi les soldats. Pierre, debout le long d'une colonne, comprit que ce regard le demandait, et s'avança.

— Nous voulions vous dire au revoir, monsieur, mais mon neveu, dans la nuit même des Rois, a été pris d'une fièvre très forte : nous avons cru le perdre

— Il est mieux?

— Sauvé. C'était une attaque de croup. Je n'ai pas vécu. Encore à présent il est faible : mais nous avons voulu, mon père et moi, vous souhaiter bonne chance.

— Oui, bonne chance à l'Alsacien qui combat pour nous, dit M. de Clairépée, quittant d'autres soldats auxquels il venait de dire adieu. Croyez que nous garderons bon souvenir de votre passage à l'Abadié, monsieur. Et vous?

Pierre allait répondre. Son regard rencontra celui de Marie. Elle aussi, elle interrogeait, mais ce n'était pas chez elle curiosité ou politesse mondaine. Il sembla à Pierre qu'elle attendait une réponse plus sérieuse que ne l'était la question. Pas un des traits de ce beau visage de femme ne trahissait l'émotion, tout était sous le commandement d'un esprit fier : mais le regard, direct, pressant, inhabile à tromper, demandait : « Si vous n'avez, du soir des Rois à l'Abadié, qu'un pauvre souvenir de soldat en congé et de voyageur qui ne reviendra pas, dites-le : vous rejoindrez dans l'oubli d'autres qui ont passé. »

Pierre répondit, moins calme qu'elle en apparence, mais leurs deux cœurs battaient de la même émotion, à cause des mots qui allaient venir et qui porteraient en eux de l'éternel :

— Je vais rentrer dans une solitude bien pire qu'auparavant.

Aussitôt elle lui sourit de ce divin sourire qu'il aimait. Elle lui tendit la main.

M. de Clairépée avait-il compris tout le sens de ces mots et de ces jeux de physionomie? Souvent, les hommes les plus fins, occupés d'autres pensées, n'ont rien vu d'un amour qui ne se cachait point. Toute la salle bruissait et remuait. Il demanda, mettant la main sur l'épaule de Pierre :

— Jeune homme, nous devions, l'autre jour, discuter quelques-uns de vos préjugés contre la France. Vous vous souvenez?

— Oui, monsieur, et nous avons parlé de tout autre chose.

— Je ne sais comment cela s'est fait! mais, quand vous serez au repos, là-bas, après les combats, si vous avez du temps à dépenser...

— Cela m'arrivera.

— Écrivez-moi, et donnez-moi de vos nouvelles. Je serai charmé d'apprendre qu'à l'expérience, vos jugements se sont modifiés. Dix lignes seulement, si vous voulez : est-ce convenu?

Pierre s'inclina.

— Allons, les enfants, chargez les musettes, et en avant pour la gare!

La voix du caporal sonna dans le vestibule et dans les couloirs. Les hommes qui devaient partir s'avancèrent, hors des groupes formés tout autour du vestibule. Quelques-uns rejoignirent en courant le peloton des blessés guéris. Des cris s'élevèrent, s'engouffrèrent sous l'arc de la porte, et les suivirent : « Au revoir, les gars! Bonne chance! Ne vous en faites pas!... » Puis tout s'apaisa. Lorsque les partants montèrent dans les automobiles pour gagner la gare, quelques képis se levèrent, et un béret. Il ne resta plus, entre les quatre colonnes ou le long des murs du vestibule, que des soldats habillés de pyjamas, de robes de chambre, de vieilles tuniques et de vieux pantalons rouges, et qui reprirent les divers chemins des salles où les heures sont longues.

Marie monta au premier étage. Elle passa par le couloir qui faisait le tour du pavillon de gauche. Quand elle fut devant la fenêtre de la chambre que Pierre avait occupée, elle considéra le paysage familier, les toits en pente, le creux vert où passait un canal d'irrigation, et, du regard, suivit la route, reconnaissable par endroits, à travers la plaine. Jamais certainement elle n'avait porté tant d'intérêt à la route de Graveson. Elle aperçut, très loin, un nuage de poussière. Puis, comme celles

qui ont un secret nouveau, qu'elles ne savent point encore porter, elle s'en alla, les mains jointes sur la poitrine, les yeux mi-clos, le visage transparent et ravi.

— Oh! ma belle, dit Mme de la Move, en la retrouvant, qu'avez-vous donc? Vous êtes comme un printemps!

— C'est peut-être, dit Marie d'un air innocent, que nous avons une bonne lettre d'Hubert?

Et elle embrassa tendrement l'infirmière-major, qui avait les bras accueillants.

Elle ne mentait pas. Le matin même, Hubert avait écrit :

« J'ai attendu, sous les obus, trois jours et trois nuits, l'ordre d'attaquer. Je n'ai rien. Sans cette maudite crue de l'Aisne, la cavalerie aurait eu son rôle à jouer. Ce sera pour plus tard. Sais-tu le bruit qui court, Marie? Au printemps, ou cet été, c'est-à-dire bientôt, les grands chefs établiraient des permissions. Vois-tu cela? Permission de retourner à l'Abadié! Non, la vois-tu cette fête? Revoir papa, Marie, Maurice, et Marine, et les choses qui m'ont attendu! Ne raconte pas cela. Il faut se défier des joies en herbe : c'est souvent du chiendent! »

X. — LES LETTRES DE PIERRE

Ce fut seulement un mois plus tard que la première lettre de Pierre parvint à Saint-Baudile. Elle était datée du 17 février, et l'enveloppe portait comme suscription : « Baron de Clairépée, au mas de l'Abadié, Saint-Baudile de Provence. » Rien d'ailleurs dans le texte qui rappelât le récent passé. Pas une phrase de souvenir, pas une formule de salut. Pierre n allait pas au delà de ce qu'il avait promis : sa lettre ne contenait qu'un de ces récits qu'avait demandés le gentilhomme infirmier.

« Depuis huit jours, je suis en première ligne; depuis sept jours, caporal. Hier, attaque générale en Champagne et avance. Le bataillon a été engagé. On compte aisément ce qu'il en reste. Pas une minute, même la nuit, nous n'avons cessé de nous battre. Cette nuit dernière, nous étions dans les champs, sous la pluie traversée d'éclairs incessants, et c'est à la lueur des obus et des fusées qu'on cherchait les petites ombres grises qui se sauvaient, ou qui revenaient sur nous. Au jour, j'ai pu juger que nous étions diablement aventurés. Nous nous sommes jetés dans une tranchée allemande, que nous avons suivie

jusqu'à l'entrée d'un grand abri souterrain; un homme a descendu l'escalier, son fusil à la main, tâtant les ténèbres; j'étais le second, j'ai frotté une allumette sur le drap de ma capote, et je pensais, en le faisant, que le premier coup de feu serait pour moi; je reverrai toute ma vie la figure de ce camarade, qui n'avait pas voulu me laisser passer, quand il se détourna : « Ça sent bigrement le Boche, mais il n'y en a plus. » Alors, de droite et de gauche, ils sont accourus, les chasseurs et aussi quelques hommes d'infanterie qui venaient derrière nous, car un tir de barrage effroyable tombait sur la tranchée, et faisait rouler à terre ceux qui essayaient de l'abri du chemin creux. Bientôt, dans ce trou aux parois revêtues de clayonnages, nous fûmes trente au moins : tassés, debout, couchés, pêle-mêle. J'avais découvert deux brins de fil de fer, dans le fond du réduit, et j'y avais accroché deux bougies qu'un camarade et un autre avaient dans leur poche. Ma tête touchait la voûte; le dos appuyé au boisage, entre mes deux chandelles dont la cire me coulait sur les épaules, je les voyais tous, dans cette pauvre lueur qui luttait mal contre les ténèbres, contre le brouillard de la respiration des hommes, et de celle de la terre. Il en était venu de partout, des combattants que le feu de l'enfer séparait du monde des vivants : quelques-uns blessés, d'autres demi-asphyxiés, la plupart épuisés. Deux officiers de ma compagnie avaient été tués au commencement de l'attaque. Un seul officier se trouvait avec nous dans l'abri, un sous-lieutenant d'infanterie à peine sorti de l'adolescence, mince, bien équipé, un vrai beau noble de France, qui était assis, et regardait devant lui, obstinément, jeunesse au maigre visage tavelé de taches de rousseur, la bouche en cœur comme les aïeules du temps de Louis XIV dans les portraits de famille. Il regardait l'entrée du souterrain par où les Boches, d'un moment à l'autre, pouvaient venir. Notre caverne devait ressembler aux prisons de la Terreur. Lui, il attendait l'appel de son nom. Il avait son revolver à la main. Le bruit des éclatements, à peine amorti par l'épaisse couche de sol qui nous couvrait, n'éveillait pas les compagnons qui, déjà, dormaient. Les blessés se plaignaient, mais leur plainte était faible, et noyée dans le vacarme des éclatements qui se succédaient presque sans intervalle. Autant que nous pouvions nous en rendre compte, nous avions piqué trop loin en avant,

nous étions en pointe, et, si l'ennemi parvenait à arrêter la progression des camarades, à droite et à gauche, il sauterait dans la tranchée, lui aussi, il rentrerait dans sa caverne. Dehors, il n'y avait qu'un guetteur, un géant de la Flandre, Onslebecke, qui avait crié, à peine entré : « Si y a besoin des gars, je viendrai vous chercher. » Il n'était pas venu. Sept heures et demie, huit heures, huit heures et demie; le roulement du tir ne s'arrêtait pas. A ce moment, le sous-lieutenant se leva tout à coup, se tourna vers moi, sans savoir pourquoi, sans doute à cause des lumières qui m'éclairaient, et cria : « Je ne peux pas y tenir, je vais voir! » Il ne reparut pas. Plusieurs des hommes commençaient de manger des morceaux de pain et de boire au bidon. Mes yeux avaient fini par s'habituer si bien que je pouvais compter mes compagnons. Je voyais le petit éclair de leurs yeux, quand ils regardaient vers moi, et celui de leurs dents, quand ils ouvraient la bouche. C'étaient presque tous des hommes de la campagne. L'éclatement d'un obus plus gros que les autres, et mieux tiré, enfonça le toit de terre, fit craquer la charpente et tomber de la poussière à travers les clayonnages disjoints.

« Tous ceux qui le pouvaient se soulevèrent : plusieurs, de leurs coudes, firent le geste de protéger leur tête, puis les bras retombèrent, les épaules s'appuyèrent de nouveau à la muraille. Une racine d'arbre, longue, fine, tordue, une espèce de serpent, descendait de la voûte à présent, devant moi, illuminée par le feu de mes deux bougies qui achevaient de se consumer. Une pensée insistante, obsédante, m'emplissait l'âme : « Nous sommes ceux qu'on voit partout, dans les mauvais coins de la bataille, depuis le commencement toujours les mêmes : la plèbe rurale, les fermiers jeunes, les valets de charrue, deux ou trois commis, avec un noble qui était là, tout à l'heure, et moi qui suis d'Alsace, chef de fabrique, et proscrit de l'Allemagne. D'autres nous appelleront malchanceux ; oh! que ce n'est pas vrai! Dans cette misère de la guerre, c'est nous la France intacte; je la reconnais telle qu'on m'avait dit qu'elle était : elle n'est pas couarde. Je reconnais et j'aime celui qui ne comprend pas grand'chose et qui va tout de même. L'homme qui aura fait toute la guerre, tout souffert, le brave incomparable, il est parmi nous! Voilà bien les fils de France, passés au crible et jugés dignes de défendre ma patrie nouvelle. Vous

êtes bien bons, vous autres, et à cause de votre souffrance vous êtes bien beaux! » Je devais penser tout haut, j'étais tout égaré. Un de ceux qui étaient assis à ma droite me secoua le bras, et me dit : « Tu rêves! » A ce moment, le Flamand Onslebecke se précipita dans la descente; ses jambes, son corps, ses bras, remplirent presque tout l'espace qui était notre issue :

— Les Boches!

« La pensée de mon frère me traversa encore l'âme. Il fallait aller! Tous ceux qui pouvaient se lever se levèrent et montèrent dans la tranchée. Il faisait grand jour dehors. Le tir de barrage s'était allongé du côté d'où les Français pouvaient venir; tout le long de la ligne, au hasard, comme nous pouvions, nous nous sommes mis à tirer sur les ennemis qui descendaient vers nous, le long d'un champ de blé nouveau : il n'en arriva jusqu'à nous que deux qui furent faits prisonniers. Puis, les Français, venus je ne sais comment à travers le feu, accoururent, et nous sauvèrent. Nous sommes au repos. La tranchée est à nous.

« Pierre Lancier. »

— L'homme est brave, fit M. de Clairépée.

— Il n'abuse pas des mots : rien pour vous!

— Rien pour toi non plus!

— Oh! répondit Marie en riant, j'aurai ma part, si cela dure.

— Voyez-vous, l'orgueilleuse!

— Non pas orgueilleuse : je pense simplement qu'un jeune homme, fût-il Alsacien, ne peut écrire plus de deux lettres, ou trois, à un homme plus âgé, pour lui démontrer les mérites de l'Alsace. Si vous recevez un jour une quatrième lettre, c'est qu'en vous écrivant il espère convaincre une femme qui ne se trouve jamais loin de vous à l'heure du courrier.

— Où as-tu lu ces choses-là, Marie?

— Celles qui n'ont rien lu en savent tout autant : c'est le cœur de la mère Ève, que chacune porte en soi.

— Je ne suppose pas, cependant...

Elle prit son bel air indolent pour répliquer :

— Vous auriez tort de supposer, mon cher papa : nous étions devant vous... D'ailleurs, je n'ai pas de goût pour les intrigues d'hôpital.

A quelques jours de là, M. de Clairépée écrivit. La lettre était polie, aimable, banale.

Deuxième lettre de Pierre, 20 mars. « Peu de chose. Le régiment reconstitué a de nouveau tenu les tranchées, et en est revenu. Je loge avec quinze hommes dans une pauvre ferme champenoise. Peu de ressemblance avec l'Alsace : des lignes seulement. Car, partout où je passe, je cherche et je trouve quelque chose de mon pays. La terre est toujours parente de la terre. Quels êtres nous sommes, toujours conduits par l'amour! Donc, paysages de Champagne. Je viens de faire connaissance avec un sergent nouvellement arrivé, bel homme, solide, qui faisait, avant la guerre, dans le centre de la France, le commerce du bois. Je m'étonnais de son bon sens, de son tranquille raisonnement sur toute chose. Nos maîtres d'Allemagne nous ont tellement répété que les Français étaient légers! Quand il a vu que je m'intéressais à l'histoire de ses exploitations forestières, de ses voyages, de ses charrois et de ses ventes, il m'a raconté sa famille.

— C'est que, m'a-t-il dit, nous avons toujours travaillé en plein air, nous autres; le plus ancien grand'père, dont on parle chez nous, avait dirigé, peut-être sous les ordres de Le Nôtre, peut-être bien sans conseil, — on ne nous l'a pas dit, — la création d'un grand parc et d'un jardin en Ile-de-France. Il paraît que c'était si beau, que Louis XIV fut invité. Il vint dans le château, et il descendit, avec sa canne et son chapeau enrubanné, de terrasse en terrasse, jusqu'au bosquet d'arbres taillés où finissait le jardin. Il s'y connaissait aussi bien qu'à la guerre. Quand il eut donc tout admiré, il demanda au maître du château : « Je veux voir votre jardinier! — Sire, excusez-le; il n'ose venir. — Pourquoi? — Parce qu'il a le visage grêlé, et qu'il se trouve trop laid pour être vu du Roi. — Qu'il vienne! Si laid qu'il soit, je le déclare magnifique! » Mon grand'père vit le Roi, et, depuis lors, il fut connu partout sous le nom de « Chatenay-le-Magnifique. »

« Ce trait-là ne serait point d'Alsace, où nous sommes moins royaux que vous. »

Troisième lettre de Pierre, 20 avril 1915. « Lassitude de la pluie, de la boue, des ciels gris, des communiqués de même couleur, du vent froid, des repos dans des maisons percées par les obus, où l'on dort sur le sol, entre deux compagnons, dans l'odeur de la sueur et du vomissement. Ma tunique est une draperie de terre, et pèse 25 kilos. Les camarades en portent

autant. Comment tiennent-ils? On ne leur a pas appris ce qu'était la patrie, et ce n'est donc pas par un lucide amour; ce n'est pas non plus par discipline, — ils en ont si peu, — et ce n'est pas par la haine de leur ennemi, qu'on ne leur a pas fait connaître. Je suis le seul qui possède l'utile science de la bête allemande. Ce que j'en dis n'est pas cru. J'ai beau n'être qu'un caporal de la 3e compagnie de chasseurs, j'ai beau souffrir avec eux, ils s'imaginent que j'ai quelque intérêt à dire ce que j'en dis, parce que je suis d'une autre classe, un monsieur. Ils l'ont vu sans doute à la manière dont je parle. Jusqu'au fond, ils sont travaillés par le sophisme d'égalité, en inconsciente révolte contre la nature qui ne leur ménage point les déceptions, bons camarades tout de même : mais mon conseil ne les touche pas. Comme si ce n'était point assez du poison de jalousie qu'ils ont ici apporté avec eux, ils lisent d'affreux journaux qui n'ont pas d'autre thème à développer; on laisse venir dans les armées ces feuilles qui détruisent la confiance du soldat en lui-même, dans ses chefs. Aussi, la souffrance aidant, et déjà la longueur de l'épreuve, je vois monter le mécontentement; il y a des commencements d'anarchie. Comment me ferai-je obéir, lorsque je serai officier? Plusieurs y réussissent. Mystère, et qu'il faut bien croire, comme les autres. Toute cette France est mystérieuse. J'ai vu hier un nouvel exemple de la difficulté du commandement et de l'habileté d'un chef. Nous étions entassés dans une étable, très près des lignes, assis ou couchés sur des restes de litière et de fumier. La pluie tombait par les trous du toit et faisait se reculer ceux qui, au-dessous, avaient commencé de s'étendre. Un obus avait blessé un des cuisiniers et renversé une des marmites. Le groupe que nous formions n'avait eu que la moitié de la pitance habituelle. Le capitaine est entré, un petit, pâle, qui a le nez cassé, avec une bille au bout, des yeux fermes, une barbe rousse en éventail. Ses hommes disent de lui : « Il est sévère, mais il ne punit jamais injustement. » Il vaut mieux que cela. Il s'est assis parmi nous, et, précisément comme s'il avait choisi l'endroit, dans un de ces clairs où tombait la pluie.

— Eh bien, mes enfants?

— On n'en peut plus.

— Sans doute.

— La pluie tombe partout, c'est dégoûtant.

— Je m'en aperçois.

« Les reproches, les murmures tombaient plus drus que la pluie. Lui, bonnement, regardant tour à tour, à la très pâle clarté qui venait du toit et de deux lucarnes sans vitres, les soldats ramassés là pour une triste nuit, il ne repoussait aucune des plaintes, il ne raisonnait pas, il avait une voix douce, et il les connaissait bien. Car, quand ils eurent juré, tempêté, déclaré qu'on ne pouvait plus vivre comme cela, accusé la pluie, le vent, ceux qui avaient mal préparé la guerre, et ceux qui la menaient, il dit, d'une voix devenue tout à coup robuste :

— N'empêche que vous êtes d'un bataillon d'élite.

— Évidemment, on ne peut pas dire le contraire.

— Eh! bien, si, cette nuit, les Boches attaquaient?

Un homme, de l'arrière-coin de l'étable, répondit :

— Faudrait bien y aller!

« Et aucun des autres ne trouva qu'il avait mal parlé. L'officier se leva, tout trempé, souhaita bonne nuit à tous ceux de l'étable, et nous laissa dormir. Ainsi, l'esprit plein d'idées révolutionnaires, ils obéissent quand même, moins à l'autorité qu'au sens commun et à l'honneur. Je ne m'étonne plus si la France a été attaquée : elle est le rempart. Ses fils, ignorant leur noblesse, blasphémant leur foi, sont cependant les croisés de l'éternelle croisade. Je l'ai compris ce jour-là. Je suis tenté souvent de l'accuser, cette patrie que j'ai choisie. Comment l'ai-je choisie? Comme un enfant, et pour les mêmes motifs, ceux de mon imagination et de mon cœur. Avec enthousiasme, j'ai suivi la leçon de mon sang et des souvenirs que les anciens racontaient. Mais quelle ignorance! Et tant de choses que je vois me froissent ou m'épouvantent! Il faut, dans les plus durs moments, qu'un épisode, comme celui que je viens de dire, me montre ce qui demeure du chef-d'œuvre abîmé. C'est encore bien beau.

« Souvenez-vous de moi dans vos prières, mademoiselle Marie, afin que je devienne Français comme vous êtes Française!

« J'ai vu mieux. Ce peuple est extraordinaire : il fait tout ce qu'il peut pour se faire mal juger. Et, tout à coup, le chef-d'œuvre humain et divin réapparaît. Le surlendemain, nous remontions aux tranchées. La trace est là, partout, des bombardements aussi drus que les averses de grêle. Ah! le pauvre blé semé en automne! Les champs n'avaient plus figure de

champs, mais devant nous, sous la lune, ce n'était qu'une plaine grise trouée de cratères qui faisaient autant d'ombres ; quand on fermait à moitié les yeux, on aurait juré voir la mer après une tempête, moirée d'écume, de débris, de courants de sable et de vase. Une demi-douzaine de pieux, auxquels il restait des branches, s'appelaient encore le bois de la Haie, et c'était, à notre droite, un des réduits allemands que nous n'avions pas pu prendre. Depuis la grande attaque, le feu avait bien diminué ; cependant, les obus éclataient encore sur nos lignes, fréquemment, et les nôtres passaient par-dessus nous, pour tomber chez l'ennemi. La nuit n'était pas sûre, mais elle était sèche. Les camarades, et moi aussi, nous étions de meilleure humeur. A dix heures, nous sommes partis en corvée de rondins, par les boyaux, pour porter du bois à des hommes du génie qui construisaient un abri à un kilomètre de là. Nous avions, les uns sur l'épaule gauche, les autres sur l'épaule droite, et maintenu par un bras relevé, un pieu long, massif, encore lourd de sève, vêtu d'écorce. Quelques-uns portaient sur le dos un paquet de barreaux solides, liés par une corde, et qui serviraient de tapisserie aux murs de l'abri. C'était long, fatigant, et le fardeau pesait. Quatre hommes étaient devant moi, il y en avait d'autres derrière. On ne pensait pas à grand'chose. La pauvre plainte humaine tournait dans nos esprits où elle est emprisonnée : « Quand aurons-nous fini de souffrir, de porter, de marcher la nuit, sous la mitraille ? » A un endroit où la ligne tourne, un obus éclata, qui ne fit de mal à personne. Cependant, l'homme qui était en tête s'arrêta, et, venant l'un après l'autre, serrant les intervalles, aussi près que possible pour voir ce qu'il y avait, nous remplîmes la tranchée. Ce qu'il y avait ? Un aumônier, vêtu d'une soutane, d'une pèlerine, et coiffé d'un calot. Il était adossé à la paroi de gauche, pour nous laisser passer. Mais ne nous cherchait-il pas ? Le chasseur de tête, un gros blond, lui demanda :

« — Vous avez l'Hostie ?

« Il avait vu, sur la poitrine de l'abbé, sous la pèlerine rejetée en arrière, l'agrafe de la petite custode d'or. C'est bien pour cela, pour que cette question lui fût posée, que l'abbé était venu dans la nuit, avec son bijou doré et le trésor qu'il y a dedans Il demanda : « Voulez-vous communier ? » Il y eut moins de mots que de signes de tête. Alors, il dit : « Repentez-vous de

vos fautes, je vais vous donner l'absolution. » En un moment, les rondins furent posés à terre ; tous ces hommes, moins deux, s'agenouillèrent dans la boue et se recueillirent. J'étais de ceux-là. Le prêtre, difficilement, se fraya passage entre le talus, les madriers, les hommes, et, l'un après l'autre, nous communia. Aussitôt, chacun rechargea le fardeau sur ses épaules, la file se reforma, nous continuâmes la corvée. Quelques âmes en paix firent ainsi leur action de grâces dans la nuit. C'était comme une église en marche. Le canon grondait autour de nous. L'aumônier s'en allait vers d'autres passants de la guerre.

« Là et dans d'autres occasions, j'ai vu des Français pleins de la même foi qui nous anime. Ailleurs, j'ai entendu les plus affreux discours contre la religion, contre Dieu. L'homme de cette nation qui a perdu la foi sent obscurément le reproche des aïeux et l'abandon de la vocation française. La libre pensée, chez vous, est intolérante, plus qu'en Amérique ou en Angleterre : elle entend le reproche de l'histoire qui la condamne. »

Cette fois, la réponse de M. de Clairépée fut d'un autre ton que les précédentes. « Monsieur, je ne sais de vous, écrivait-il, que ce que vous m'en avez dit. Mais c'est assez pour que mon amitié vous soit acquise. Je vous prie de ne pas me garder rancune si, le premier jour que j'ai causé avec vous, dans l'hôpital où le hasard vous avait amené, je me suis montré si ombrageux, si rude peut-être, dans la défense d'un pays qui est si évidemment le vôtre, mais que vous connaissez mal, tout en l'aimant déjà. L'instinct ne vous trompe pas. Je suis sûr que vos pères, au temps où l'Alsace se donna au roi de France, furent, ainsi que vous l'avez été, choqués en plus d'un point, en leur esprit et en leur cœur, quand ils reçurent les garnisons, et changèrent d'obéissance en glosant sur les arrêtés de leurs nouveaux gouverneurs. Désormais, vous n'êtes pas seulement en chemin pour comprendre la patrie méconnue et incomparable. La voie est libre. Continuez de nous écrire, — il avait mis « nous, » — n'hésitez pas à dire encore du mal de celle que je ne prétends point sans défaut, mais qui n'est pas responsable de plusieurs de ses chutes, pas plus que vous ne l'eussiez été des vôtres, si nous vous avions fourni des béquilles ou des cannes en roseau. Ma fille veut que je vous dise que votre lettre l'a touchée. Je vous serre la main.

CLAIRÉPÉE. »

Quatrième lettre de Pierre. « 30 avril. Je suis peut-être indiscret en écrivant une autre lettre, si peu de temps après vous avoir écrit. Les châtelains inoubliables de l'Abadié voudront me pardonner : j'ai une joie à leur annoncer. Et c'est un bien si rare, surtout pour nous, gens de la terre disputée d'Alsace, qu'il faut le partager. Ce n'est qu'une joie mêlée, vous le comprenez. Voici : ma mère m'écrit que mon frère Joseph, dont elle n'avait pas de nouvelles depuis de longues semaines, a quitté une garnison lointaine d'Allemagne, où on le gardait en réserve avec beaucoup d'autres. Il a été dirigé vers la Pologne. Il se bat contre les Russes, depuis plus de deux mois. L'affreux cauchemar disparaît, du frère pouvant tuer son frère. A présent, il me semble que je n'aurai plus peur de rien. La lettre est parvenue à ma mère, par la Suisse. Elle était datée du début de mars. »

Cinquième lettre de Pierre. « 15 mai. Je ne sais si l'infirmière qui dépense une si tendre bonté pour les blessés de Saint-Baudile ne sera pas tentée de plaindre encore un de ses anciens malades, qui a été de nouveau blessé. Elle aurait tort, et je veux l'empêcher de s'émouvoir, malgré la douceur que j'aurais d'imaginer sa pitié. Je n'ai eu presque rien, un éclat d'obus en haut du bras gauche, mais on m'a obligé d'aller à l'arrière. Nous avons attaqué au Nord d'Arras, le 9. Hélas! j'ai vu le spectacle le plus affreux : ce n'est pas le champ de bataille, c'est la foule des blessés et des mourants attendant aux portes d'un hôpital. Il y avait là un peuple véritable, debout ou couché, remplissant la cour au-dessus de laquelle on avait tendu de grandes toiles que le vent secouait. Et à chaque instant, des automobiles s'arrêtaient à la porte : des équipes d'infirmiers apportaient, sur des brancards, de nouvelles jeunesses sanglantes. On rangeait les nouveaux venus à côté de ceux qui attendaient depuis le matin, les uns étendus sur des matelas, les autres sur une capote, les autres sur la terre. Si la corvée essayait de pénétrer plus avant, dans ces lignes de la souffrance humaine, des voix s'élevaient : « Pas par ici, chacun à son tour! laissez-les près de la porte, nous sommes les premiers! » Je pouvais me tenir debout, malgré la faiblesse, et j'étais appuyé le long du pilier d'un hangar à bois, sur la gauche de la cour. Dans l'hôpital, cinq chirurgiens opéraient aussi rapidement que possible ; un aide-major sortait, de temps

à autre, par la porte centrale, et, dès qu'il paraissait, toutes les têtes se tournaient vers lui. Il allait choisir, il y aurait un élu, deux, trois peut-être : la mort qu'on sentait venir allait être chassée, le sang qui coulait arrêté ! Des murmures, des prières, des cris, des plaintes, allaient vers lui ; il en venait jusque des extrémités de la cour, de ces pauvres voix qu'il ne pouvait entendre. On lui disait : « Moi, moi !... Je souffre tant !... Je suis arrivé avant le voisin qui a déjà été opéré !... Il y a deux heures que j'attends !.. Je vais mourir, hâtez-vous !... Monsieur le major, monsieur le major, prenez-moi ! » Chacun essayait de trouver l'argument, le regard, le geste. Lui, le médecin, comme insensible, faisait signe aux infirmiers qui se tenaient en arrière d'enlever celui-ci, puis celui-là, puis celui-là encore. Il en laissait mourir qu'il jugeait inopérables. Et les uns l'injuriaient : « C'est horrible ce que vous faites ; » les autres, ayant vu qu'on ne les emportait pas, détournaient la tête et se taisaient. Mais, comme ailleurs, j'ai vu là d'extraordinaires beautés morales. Un des plus proches du perron de l'hôpital, un tout jeune, aux cheveux en brosse, au visage pâle, aux yeux fermés, se tenait couché sur un brancard, les mains jointes sur la capote dont on lui avait couvert la poitrine. Il ne demandait rien, il devait entendre tout. Le médecin s'approcha de lui, et dit aux infirmiers : « Enlevez ! » Alors, la main droite du moribond se sépara de l'autre, et fit un geste : « Laissez-moi, » Les yeux s'ouvrirent, des yeux que je n'ai vus qu'une seconde ; les lèvres dirent : « Non, mon voisin souffre plus que moi. » On le laissa, et il mourut. »

Sixième lettre de Pierre. « 24 mai. Décidément, monsieur, tout n'est pas beau dans la zone des armées, et je vous demande pardon de dire encore le mal comme j'ai dit le bien. Je cherche le bien, et je le trouve, mais le mal est partout. Ma blessure étant trop légère, — presque guérie d'ailleurs, — pour que je fusse évacué au loin, j'ai vécu dans un de ces villages où les troupes ne cessent de passer. La démoralisation y est presque universelle. Jeunes, ou déjà presque vieilles, jolies, plaisantes ou même laides, les femmes, vivant au milieu de cette multitude d'hommes, fantassins, cavaliers, pionniers, soldats des régiments noirs ou des régiments d'Algérie, obligées de céder aux troupes la majeure partie des maisons ou des fermes, tout le jour regardées, guettées, interpellées, frôlées, amadouées par

des cadeaux, courtisées presque toutes pour la première fois de leur vie, ne peuvent résister à tant d'influences, d'exemples et de tentations. Elles deviennent folles; il n'y a point de morale, point de fidélité, point d'honneur. Les règlements militaires regorgent de mesures de précaution et de répression, mais que peuvent-ils? L'immense paperasserie de ce pays est un des royaumes de la mort. Il ne faudrait pas moins que de la sainteté pour qu'une femme demeurât pure dans ces pauvres villages; mais l'éducation donnée en France ne vise point à former des saints. Toutes les faiblesses viennent de là. La guerre ouvrant la porte à tous les démons de l'enfer, je pense avec une pitié infinie à la douleur des hommes qui se battent, et qui ont laissé la ménagère dans une de ces maisons. Ils savent, bien souvent, ils se doutent de ce qui se passe; plusieurs préparent des vengeances qu'on verra éclater après, pendant des mois après la guerre. Quand on l'aura signée, la paix ne sera pas faite. Il s'en faudra de bien des années. »

XI. — HUBERT

Juin, mois des grands jours chauds, avait tué toute la flore fugace de la garrigue, et les arbustes nains, eux-mêmes, languissaient. Marie, lasse du travail d'un de ces jours de soleil, rentrée dès six heures à l'Abadié, s'était assise sur un banc de bois, placé près de la maison, dans la cour d'entrée. De là, on voyait ce qui se passait sur la route. Marie songeait à cette correspondance provoquée par un mot de M. de Clairépée, et qui, sans qu'il y eût une seule formule explicite, était un aveu, déjà six fois renouvelé, d'une tendresse grandissante. Dans sa quatrième lettre, Pierre avait mis « l'inoubliable Abadié; » tout tenait dans ce mot-là, mais n'était-ce point une autre preuve et bien plus forte, cette espèce de joie avec laquelle l'Alsacien cherchait et découvrait, autour de lui, les raisons inconnues qui l'avaient poussé vers la France? Marie se disait : « Il plaide devant moi. Et mon père laisse aller. » Elle considérait, dans la dernière rayée de soleil, la plus ardente de toutes, celle qui rase la terre, qui vient de côté, qui éclaire le dessous des feuilles et le plein cœur des fleurs, et les parois des pierres jusque dans les cavernes creusées par la pluie, elle considérait les cheminées devenues pourpres de la maison et cette ligne de tuiles de

faite qui, ayant reçu trop d'eau, trop de poussière et trop de germes de mousse, ne pouvaient plus prétendre, comme suprême éclat, qu'à celui de l'or rouge. Elle entendit marcher sur la route, du côté de Saint-Baudile, et aussitôt, elle se dressa sur ses pieds. C'est un bien petit indice, le pas d'un homme. Cependant elle était sûre que le passant venait à l'Abadié, et qu'il venait pour elle. En effet, le facteur qui avait oublié de lui donner, le matin, une lettre, la lui remit. Hubert annonçait sa prochaine arrivée.

« 28 juin. Marie, les permissions commencent, et la mienne sera des premières signées. Joie de venir! Joie de retrouver mon père, et toi, l'enfant, et cette quatrième personne que j'aime : la Provence! Dire que je n'ai pas vu le printemps! Provence aux ombres bleues, Provence d'été, je te reverrai, mais la guerre m'aura volé les heures divines où tu promets. Marie, te rappelles-tu, le long de la route de Châteaurenard, nos courses de mai 1914, à travers le jardin sauvage de la petite Crau? Nous y trouvions en fleur les deux tribus, celle qui est armée pour vivre, et l'autre qu'on dirait née pour mourir trop tôt, après un si court éclat. Nous revenions, les bras chargés de gerbes. Ma part, à moi, c'étaient surtout les ramures des arbustes nains, aux feuilles coriaces, d'une sculpture si fouillée et dont tu ornais ton « mois de Marie : » lentisques d'où les abeilles rapportent un miel aromatique et délectable, mais aussi les nerpruns aux mille petites coupes vertes, où elles s'enivrent; le chêne à feuilles de houx, dont le gland, à aiguillons recourbés, s'accroche à la laine des moutons; les cistes qui formaient des buissons roses ou des buissons jaunes; les genêts et, entre tous, le genêt d'Espagne, le très odorant, le très sucré, qui balance son trésor doré au sommet de tiges de jonc bien lisses, et dont la fleur nouvelle, au toucher d'une mouche, — te souviens-tu? — éclate et la couvre de pollen. Nous avions des « nids, » où nous étions sûrs, entre les roches, dans le sable, dans les creux qui gardent une goutte d'eau, de rencontrer à foison tantôt l'asphodèle blanche et veinée de violet, tantôt les touffes, fleuries en capitules bleues, de notre « Bec de passéroun; » tantôt cette liliacée qu'on appelle chez nous le dragon, délicate et forte, qui tend au grand soleil ses six pétales d'améthyste; tantôt, — tu chantais en l'apercevant, — l'orchis-abeille, brun et pourpre; tantôt le « pied de perdrix, » ou bien

la coronille. Et au-dessus de ces corbeilles, que d'ailes en mouvement tout le jour!

« Marie, même en juillet, la garrigue sera belle : desséchée, âpre, mourante de soif, je l'aime encore. Meste Francès Bouisset m'accompagnera, s'il le veut bien; il doit savoir où sont gités les lièvres, et dans quelle solitude, parmi les galets et les herbes sèches, les nouvelles arrivées, les cailles, ont fait leur nid.

« J'ai résisté à une année de guerre, j'ai été si voisin de la mort que la vie, la vraie, celle de chez nous, va me paraître d'une douceur infinie. »

Quelques jours plus tard, comme elle était au même endroit, et presque à la même heure, Mlle de Clairépée se leva encore, entendant marcher au loin. Elle cria : « Hubert! » Une voix forte, pleine, chaude, répondit : « Me voilà! » Et plus sourdement : « Ah! Marie, Marie, quelle joie! » Ils s'embrassèrent sur la route. Aussitôt, comme si les minutes eussent été trop précieuses pour qu'en les gardant pour soi, on ne les volât point à quelqu'un :

— Viens voir papa, il est là : qu'il va être content!

— Où?

— Dans le jardin, il bêche parce que le jardinier est parti, tu sais?

— Mais non, je ne sais pas.

— Si, si, viens!

Et, riant tous deux, se tenant par le bras, il traversèrent en courant la cour de l'Abadié, crièrent en passant, tous deux ensemble : « Bonsoir, Marine, c'est Hubert! c'est moi! bonsoir! » et avant même que la vieille servante eût pu sortir de la cuisine, coupèrent en diagonale la terrasse, et, trottant du même pas, légers, délicieux à voir, arrivèrent au bout du jardin, au pied des abricotiers et des grenadiers, dans le verger où, nu-tête, vêtu d'une chemise de flanelle et d'un pantalon, le maître de l'Abadié achevait d'émotter une plate-bande en bordure, pour les laitues de septembre. Quand il aperçut son fils, M. de Clairépée changea de visage. Qu'il y avait de distance entre sa pensée et celle de ses deux enfants qui accouraient à lui! Il ne sourit point, il fut près de pleurer : la joie, qui a ses lendemains, l'avait trop souvent trompé pour qu'il se laissât prendre à son premier bonjour. Il embrassa Hubert, puis s'éloigna de deux

pas, laissant tomber la bêche, reprenant sa veste accrochée à la branche basse d'un arbuste.

— Tu as pris de la force, tu as bonne mine, tu es magnifique. Est-ce qu'ils sont tous comme toi, les camarades?

— Tous ceux qui ne sont pas morts ou blessés.

Il riait en disant cela, cet Hubert plein de jeunesse, échappé au danger, et qui revenait au pays. Mais le père demeura grave, et ce fut avec effort qu'il fit semblant de sourire en disant :

— Ton Maurice est superbe aussi, nous l'avons bien gardé, Marie, Marine et moi.

— Viens le voir, dit Marie.

A l'autre bout du jardin, déjà, Marine s'avançait, amenant l'enfant auquel elle venait de mettre un costume tout neuf, et qui reconnut son père sous l'uniforme, et l'admira, et l'embrassa, comme s'il avait compris la guerre.

Ce fut une belle soirée, puis une belle veillée au salon, fenêtres ouvertes. On parla de guerre, puis des plus petites choses de la famille, du domaine, et de Saint-Baudile. Hubert écoutait les nouvelles de la maison avec l'obligeante curiosité de l'homme qui n'en est plus. Ni le départ du garde, ni le refus de payer du locataire Maximin Fustier, ne semblaient le toucher, lui, si sensible autrefois au moindre incident de la vie rurale. Tout de suite, il revint à des histoires de régiment. Il tirait après lui ces chères âmes inquiètes, effrayées, attendries, qui n'imaginaient qu'une chose dans ces tableaux rapides de la guerre : le péril qu'Hubert avait couru, et qui demeuraient tremblantes pour un peu de temps, puis, voulant sortir de là, tâchant d'échapper à la guerre, reprenaient le thème de la vie ordinaire, et disaient :

— Tu ne seras cependant pas fâché d'apprendre des nouvelles des Clarens; ce sont des millionnaires, à présent; et aussi de la bonne Mme de la Move, un modèle d'infirmière-major, d'une charité qui ne se lasse ni de veiller la nuit, ni de parler le jour. Elle est admirable : si elle pouvait seulement t'apercevoir!

— Oh! mais non! j'ai mieux à faire! Demain... Papa, avez-vous pris soin de mon fusil?

— Je l'ai graissé deux fois moi-même, dit Marie : pas une tache de rouille.

— Eh bien! demain, je fais mon ouverture aux cailles.

— Tu n'y penses pas, interrompit M. de Clairépée, que diraient les gendarmes ? Fin juin !...

— Les gendarmes sont des gens, mon père, qui ne se battent pas, et ils n'ont plus qu'à obéir aux gens comme nous, qui se battent. Pensez vous sérieusement, non, pensez-vous qu'un homme qui se bat depuis onze mois, et qui a risqué cent fois sa vie, puisse être empêché de tuer une caille, parce que la chasse n'est pas ouverte ? La chasse aux Boches continue d'être ouverte pour nous, donc toutes les autres. Je n'ai plus de chien, puisque l'épagneul a des rhumatismes; mais Bouisset ne refusera pas de me prêter sa chienne Mirza, qui se couche devant une caille comme nous devant un tir de barrage. Donc, demain, à six heures du matin, je pars. Je commence par le clos de la Grande-Garrigue, je continue de monter à travers la petite Crau, par les Olivettes, les champs de pierre, les ronciers, et le domaine brûlé, au sommet, vous vous rappelez, où nous avons tiré soixante coups de fusil, un jour d'ouverture?

Flatté, rajeuni par ces éclats de voix et par cette ardeur, et par les souvenirs qui ramènent, de si loin, des joies qu'on croyait mortes, M. de Clairépée se mettait peu à peu à l'unisson. La conversation entre le père, le fils et Marie, ressembla beaucoup à celles qu'on tenait autrefois, au Mas de l'Abadié, quand le monde était en paix ; beaucoup, pas tout à fait : par moment, les yeux qui se posaient sur ce jeune visage mâle, sur cet uniforme de cavalier, en recevaient une image trop nette, trop différente de ces souvenirs et de ces projets dont on s'entretenait, et alors on se taisait, et on avait besoin d'un certain effort pour continuer de dire : « J'ai déjà prévenu Marine ; tu trouveras du pain, du beurre, du vin sur la table de la salle à manger; les cartouches sont dans le placard de la chambre de réserve, personne n'y a touché... » Quand ils se levèrent et montèrent l'escalier qui conduisait aux chambres, M. de Clairépée demeura en arrière avec Hubert. Il le prit par le bras, comme pour s'assurer qu'il avait bien là, près de lui, son fils, son Hubert, vivant, content, sans blessures. Et il demanda à voix basse :

— Dis-moi, Hubert, entre nous..., cette guerre?

Si la bougie que portait Marie, à quelques mètres plus haut, avait pu éclairer plus vivement le visage de l'officier, son père

aurait vu qu'Hubert prenait une physionomie bien différente de celle qu'il avait eue jusque-là.

— Affreuse, dit le jeune homme. Je puis vous le dire à vous : entre la guerre que j'avais rêvée et celle que je fais, il y a autant de différence qu'entre un carrousel et un abattoir. Mais cela, Marie ne doit pas le savoir, n'est-ce pas ?

Tous deux ils regardaient la jeune fille, qui arrivait au palier de l'escalier et qui, à demi détournée, les attendait, heureuse.

Le lendemain, pendant plus d'une heure, on entendit de l'Abadié les coups de fusil de ce chasseur que la guerre avait fait braconnier, et qui avait dû lever des cailles, peut-être même des perdrix, dans les herbes et les touffes d'arbrisseaux des Garrigues. Puis, les détonations s'éloignèrent. Hubert avait prévenu qu'il ne rentrerait pas pour déjeuner. Il ne revint, en effet, qu'après quatre heures, et si las qu'il lui fut impossible de causer comme la veille, et de passer la soirée avec Marie et son père. A peine eut-il dîné qu'il demanda son lit. Le lendemain matin, jusqu'au déjeuner, il s'amusa, comme une maman, avec Maurice, qu'il avait fait venir dans sa chambre.

Ce jour-là était le dernier, car, avant d'arriver à l'Abadié, Hubert avait passé trente-six heures chez les parents de sa femme, braves gens auxquels, dans le deuil, il était demeuré fidèle. Ils habitaient une propriété un peu moins méridionale que l'Abadié, et dans le voisinage immédiat de la ligne de Lyon à Marseille. M. de Clairépée, désireux de profiter de ces dernières heures que son fils passerait en Provence, ne le quitta presque point, de midi jusqu'au dîner, de telle sorte que Marie, qui avait demandé congé à l'hôpital, ne trouva que peu d'instants pour causer avec Hubert d'un sujet dont elle ne parlait à personne. Comme M. de Clairépée recevait un voisin, dans le salon, Marie et Hubert s'en allèrent en haut de la garrigue, sous les vieux oliviers; ils s'assirent sur l'herbe pelée, et Marie commença tout de suite.

— J'ai un secret, Hubert.

— D'amour ?

— Évidemment. Tu vas le savoir. Je ne sais que faire, tu me donneras conseil.

Pendant qu'elle parlait et qu'elle lui racontait le séjour de Pierre à l'hôpital, et le dîner à l'Abadié, et le départ des an-

ciens blessés, et comment une correspondance s'était établie entre Pierre et M. de Clairépée, le frère, à qui cette histoire d'amour rappelait tant de souvenirs, devenait triste. Marie ne le voyait pas. Elle était toute à son sujet, à cette question qu'elle s'était posée tant de fois : « Dois-je faire entendre à Pierre Ehrsam, qu'on ne serait pas fâché de le connaître mieux, qu'il a toute permission pour parler de lui-même, et de souvenirs qui ne seraient pas militaires? » Quand elle eut vanté, avec cette mesure que le besoin de gagner sa cause ne lui faisait pas abandonner, le caractère énergique de Pierre, sa droiture, son courage simple et la beauté de l'homme, elle se pencha, cherchant les yeux d'Hubert qui erraient distraitement parmi les olivettes.

— Tu veux mon avis? Es-tu certaine de n'avoir rien dit?

— Oui.

— Eh bien! garde ton secret.

— Je n'ai rien dit, mais, dès lors qu'il écrit à mon père, et avec l'espoir que ses lettres seront lues par moi, si je n'arrête pas cette correspondance, je l'encourage donc; j'accepte ces hommages; j'admets l'idée que M. Pierre Ehrsam peut me demander en mariage : et mon secret n'est plus qu'une moitié de secret.

— Garde alors cette moitié. Ne t'engage pas.

Elle mit la main sur la main d'Hubert, qui persistait à ne point regarder Marie.

— Tu veux me faire de la peine?

— Oh! non!

— Qu'as-tu alors? Te voici qui me troubles pour longtemps. Tu es cruel.

— J'ai pitié de toi, au contraire, et de lui qui m'est bien indifférent.

— Veux-tu dire que je me trompe?

— J'en ai peur.

— Que sais-tu de lui?

— Son nom, son âge et son amour. Mais vois-tu, Marie, ce n'est pas le temps d'aimer.

Marie et Hubert se levèrent, et descendirent la pente. Hubert se tenait près de sa sœur, qui disait :

— Je me reproche d'être faible, en effet.

— Toi, la forte!

— Demain, cette nuit, je penserai que tu me désapprouves, je croirai que tu as raison, mais je sens que je ne t'obéirai pas.

— Je n'en doute guère, va! Pendant que les étoiles tomberont du ciel, et que le soleil s'obscurcira, le monde continuera encore d'aimer... Ne te fais pas de peine, et surtout ne crois pas que je désapprouve ton choix. Je n'ai pas le moindre doute sur ce que tu m'as dit, Marie. Mon père et toi, toi surtout, vous ne devez pas vous tromper... Mais, moi qui ai souffert, je voudrais t'épargner peut-être une douleur pareille.

— Comme les mots les meilleurs sont peu puissants!

— Hélas!

— Je suis tentée de t'en demander pardon.

Il voulut partir de bonne heure, dans l'après-midi, afin de prendre le chemin de fer départemental à Châteaurenard, au lieu de se rendre à la gare de la grande ligne, au pied de la Montagnette.

— J'irai à pied, Marie, veux-tu venir?

Elle était prête; M. de Clairépée et Maurice les regardèrent s'éloigner sur la route, puis rentrèrent. On marchait en bordure de la plaine, dans l'ardent soleil. Marie avait ouvert son ombrelle, et, levant la main plus haut que d'habitude, elle en partageait l'ombre avec ce grand capitaine de dragons, qui riait et se laissait faire. Tant qu'ils se sentirent en vue de la maison, ils demeurèrent silencieux, et ils se hâtèrent. Puis ils se mirent à causer, si doucement qu'en vérité ils ne se souvinrent pas d'avoir passé ensemble une heure plus courte, ni plus douce. Il disait :

— Tu ne saurais comprendre le prix de toutes les images que j'emporte; toute ma Provence est dans mes yeux; toutes mes tendresses sont ravivées; je vous ai retrouvés tels que je vous rêvais. Rien n'a changé à l'Abadié : la fortune est la même, l'intelligence aussi, dans la maison pauvre et pleine de reliques. Toi, tu as embelli.

— Tu crois?

— Je ne sais quoi de trop paisible s'est effacé...

— C'est l'inquiétude que tu trouves belle? Inquiétude pour toi, pour Maurice, pour les blessés....

— Pour Pierre l'Alsacien?

— Je te l'ai dit. Vous êtes mon tourment de chaque heure.

— Marie, tu n'es plus l'enfant : la guerre aussi a mis ton

âme plus près de ton visage; on devine aux vitraux les lampes allumées.

— Poète!

— Et cela me fait trembler! Si, tout à coup, dans le sanctuaire, le vent soufflait?...

Ils causaient à demi-voix; on aurait pu les prendre pour deux amoureux; à cause de leur jeunesse même, ils disaient les choses tristes avec un sourire, et sans y croire. Elle, du moins, n'y croyait pas. Leurs yeux erraient avec délices sur la plaine qui n'avait d'ombre qu'au pied des cyprès noirs, et cette ombre était bleue, comme Hubert l'avait dit.

Comme ils entraient dans Châteaurenard, entre les maisons basses, ils furent vus par les gens qui travaillaient à l'ombre. Plusieurs dirent : « Il est joli, le Clairépée. C'est dommage, péchaire, qu'un si beau garçon s'en aille se battre. » Mais d'autres se trouvèrent, qui assurèrent : « Eh! vous ne savez donc pas que les riches ne se battent pas? — Êtes-vous sûr? — On me l'a dit. » La chaleur était accablante. Une odeur de fruits mûrs s'échappait des boutiques à demi fermées et qui semblaient désertes. Les platanes du Cours avaient déjà des feuilles jaunes. En arrivant là, Marie, qui pensait que son frère se dirigerait tout droit vers la gare, le vit traverser le boulevard, et prendre un raidillon, qui grimpe la colline.

— Où vas-tu?

En même temps, elle se souvint que Hubert, musicien passionné, avait plus d'une fois passé l'après-midi à jouer de l'orgue, là-haut, dans la tribune de l'église, et elle reprit :

— Je devine : nous n'avons pas d'orgue à l'Abadié, et tu es de ceux qui chantent quand ils ont le cœur triste.

— Oui, Marie, je chanterai, mais pas tristement.

Ils arrivaient sur la place haute, devant l'église trapue, neuve, que les pins-parasols enveloppent en arrière. Marie dit vivement :

— Vos regrets sont courts, à vous qui vous battez! Ou bien vous nous trompez!

— N'en crois rien!

— Comment, à la veille de batailles où tu pouvais mourir, où tes camarades allaient mourir par milliers, as-tu écrit des lettres enthousiastes, des lettres gaies, des lettres folles? En vérité, c'est un mystère...

— Oui, un mystère de tendresse.

— Que faites-vous, quand vous mentez de la sorte?

— Nous vous disons adieu, Marie. Laisser de soi un bon souvenir, une image claire et souriante : plusieurs s'y sont essayés; j'en suis un, si tu veux.

Il disait cela gravement, comme ceux qui expriment une vérité de foi, à laquelle leur cœur est attaché. Tous deux, Marie et Hubert, entrèrent dans l'église. Marie demeura dans la nef blanche, et bientôt, Hubert, qui avait prévenu le sacristain, se mit à jouer sur l'orgue de Châteaurenard, dans la solitude de l'église, de la place, du rocher qui porte les tours. Il improvisa pendant un quart d'heure, — le dernier de sa permission de soldat; — il raconta sa peine, son histoire, ses rêves, toute une jeunesse pareille à d'autres, puis pour achever ce qu'il avait à dire, appelant à lui toute la puissance de l'orgue, essoufflant le sacristain, faisant sonner les voûtes et trembler les verrières, il joua le *Magnificat*.

Puis il descendit rapidement, et, à la porte, il embrassa Marie qui pleurait.

Ils se quittèrent. Le regardant s'éloigner, elle murmurait :

— Je ne comprends qu'une chose : c'est qu'ils ont été faits pour la plus grande heure de l'histoire de France.

Hubert écrivit, trois jours plus tard, quelques mots sur une carte postale : « En arrivant à la gare régulatrice, j'ai appris que mon régiment n'était plus dans les régions du Nord, et aussitôt je suis reparti, lentement voituré. Heureusement les nuits sont belles. Demain matin, je pense que j'aurai rejoint mes camarades. Je ne serais pas étonné que le régiment fût engagé bientôt. Les nouvelles sont bonnes; celle-là répondrait à un de mes vœux. Ne vous inquiétez de rien, avant que je ne vous aie dit qu'il en est temps. »

On s'inquiéta quand même à l'Abadié; puis une nouvelle lettre laissa entendre que Hubert était en Lorraine, dans un coin qu'il disait tranquille. Les journaux publiaient de longues colonnes sur les combats de Picardie et la prise de Thiaumont. « A quels périls il a échappé! » disait Marie.

Septième lettre de Pierre : « 8 juillet. J'ai rencontré, non loin des lignes, un paysan, vieil homme, dans le champ qu'il avait labouré, hersé, ensemencé, puis sarclé au bruit du canon, et parfois, comme un soldat, sans nul souci des obus égarés qui

tombent au delà des tranchées. Il venait voir si le froment avait répondu à ce travail de choix. Je me reposais avant de retourner au cantonnement. Je vis l'homme entrer dans la rigole, entre deux planches de blé. Il était grand, mais les tiges étaient aussi hautes que lui, toutes égales, toutes parées, aux arêtes des épis verts, de ces flocons blancs minuscules qui sont la fleur du froment. Le vent soufflait de l'Est. Je dis : « Elle aurait pu vous coûter cher, mais vous aurez une belle moisson. — Oui, me dit-il gravement, et le temps est bon pour le blé. Quand il est en fleur, il a besoin du vent, parce que les épis frayent entre eux, voyez-vous, et le vent les fait voisiner. » Je lui demandai : « Qui a sarclé ? Vous n'avez pas une mauvaise herbe. — Ma femme, mes filles, mon petit gars. — Personne n'est parti ? » Il me montra un toit effondré, à quelque distance, entre des arbres. « On peut encore y vivre, » dit-il. Je lui demandai le nom de la ferme. Elle s'appelle la Matutinerie : la ferme du matin, de ceux qui se lèvent à l'aube, de ceux qui ne perdent pas une minute du jour. »

M. de Clairépée qui, d'ordinaire, ayant lu la lettre d'abord, la passait à Marie, sans un mot, dit cette fois : « Ce garçon est un poète, ce qui ne me déplaît pas. — La maison où nous sommes en a connu plus d'un, » répondit Marie.

Huitième lettre de Pierre : « 15 juillet. Près de l'hôpital, j'ai causé, dans la rue qui mène à la gare, avec des évacués d'un village que l'ennemi tenait en son pouvoir, depuis près d'un an, et qui lui a été arraché le mois dernier. Comment, pourquoi les a-t-on conduits ici ? Ils ne le savent pas. Par quelle route ? Ils le savent à peine. Ils vont, n'ayant plus de volonté, plus de forces, emmenés, ramenés, indifférents, humbles, comme l'eau qui se plie à tout. Je les ai rencontrés, ils m'ont demandé le chemin de la gare ; ç'a été la présentation. Nous sommes allés ensemble vers la maison de brique où ils attendront, une fois de plus. Les trois auxquels j'ai parlé m'ont dit quelque chose de leur âme, et c'est pourquoi je le marque ici, puisque je n'ai pas la permission d'exprimer la mienne.

« Un vieux, en redingote, et portant sur le dos un paquet enveloppé dans un drap cousu, un homme d'au moins soixante-dix ans, l'air un peu égaré, le front à demi couvert par des mèches blanches, de la pointe desquelles coulait la sueur, m'a dit :

— Moi, monsieur, ils disent que mon fils est mort; je l'ai appris le jour où nous avons été délivrés. Il faut bien dire délivrés, mais on ne peut pas dire heureux, n'est-ce pas? Oui, je l'ai appris, avec tous les détails, d'un soldat qui avait vu tomber mon enfant. Pourtant, le lendemain, j'ai assisté au défilé d'un régiment. Ils étaient plusieurs mille, en bleu neuf, des jolis gars, jeunes, de son âge. Je ne le cherchais pas, non, bien que je l'aie toujours dans l'idée. Et, vrai comme vous êtes devant moi, je l'ai vu. C'étaient ses yeux bleus, qui regardaient toujours en avant, sa petite moustache retroussée, son pas relevé. J'ai cru qu'il allait tourner la tête, je l'ai même appelé. Pas assez haut, faut croire. Il a continué, toujours droit. Je ne pouvais pas courir. Mais personne ne m'empêchera de croire qu'il était là, que je l'ai vu, que je le retrouverai. »

« Une femme marchait à ma gauche, forte, alerte, dont les joues avaient dû bien souvent rire et former la pomme, au temps de prospérité : « Le mien, me dit-elle, il est sûrement mort. Ils l'ont enterré au coin d'un bois. Je sais l'endroit; j'ai la carte, avec une croix qui marque où on l'a mis. Il y a son nom, sur la croix, avec le dessin de la médaille militaire, qu'ils lui ont donnée pour sa mort, même un peu avant. Toute mon envie serait de retrouver à présent ma maison. Je ne serai bien que là pour pleurer. Elle était jolie, je vous assure, et nette, le samedi soir, comme un sou neuf. Quand mon homme rentrait du travail, — il est aussi dans les armées, — il riait au ménage bien fourbi. A présent, elle est toute tombée. On a vécu dans la cave, avec d'autres du pays. On l'avait payée avec nos journées, sauf deux cent soixante-treize francs, qu'on devait encore à la Compagnie. A qui faut-il s'adresser, pour qu'on la rebâtisse? »

« Une toute jeune femme, exténuée, muette depuis notre rencontre, portait dans les bras un enfant de quelques semaines. Elle le portait, semblait-il, sans amour, ne baissant pas les yeux vers lui, ne ramenant pas, au creux du coude, la tête cotonneuse, exsangue, abandonnée, que la marche ballottait. Ne voulant pas avoir l'air de la dédaigner, puisque j'avais parlé aux autres, je lui dis :

— Il est joli, l'enfant.

— Non.

— Laissez-moi le caresser?

— Non.

— Pourquoi ?

« Sans un mouvement de physionomie, elle répondit :

— C'est un boche ! Je l'élève parce qu'on ne doit pas tuer les petits...

— Oh ! je comprends.

« Sa pauvre robe grise se tordait au vent.

— Mais quand il sera grand, je l'enverrai en Allemagne, pour qu'il tue son père... »

Neuvième lettre de Pierre. « 26 juillet 1915. Nous sommes en Artois, dans le secteur où les communiqués du milieu de mai annonçaient que nous avions avancé nos lignes de quatre kilomètres sur une largeur de dix. Plus de maisons : mais la campagne, belle encore par endroits. On m'a nommé sergent, depuis huit jours. Je revenais, avec ma section, vers l'arrière. Les traces de la bataille ne manquaient nulle part. Il y avait plus d'herbe foulée que d'herbe debout. Cependant, au milieu de la plaine, un champ de froment, quatre planches longues, étaient couvertes d'une récolte mûre, et qui sentait le pain frais. Six heures du matin, heure des parfums violents. Les hommes, tous, montrèrent les épis : « Les Boches l'ont semé, mais ils ne l'auront pas, celui-là ! — Il est mûr ! » L'un d'eux prit un épi dans sa main et l'écrasa, puis souffla sur les balles de froment qui s'envolèrent. Je dis : « Personne ne fera donc la moisson ! » Quelqu'un cria : « Faisons-la ! J'en suis !... — Moi aussi, moi aussi !... » Je regrettai un instant le mot que j'avais dit. Nous étions attendus. J'essayai de retenir les hommes dans le rang. Allez donc demander de la discipline à des paysans de France qui voient qu'un champ de froment va se perdre ! En quelques secondes, les soldats déposèrent à terre le sac, le fusil, les musettes, les bidons. Avec leur couteau, plusieurs avec leur baïonnette dont ils frappaient les tiges comme avec la faucille, ils se mirent à couper le blé. Ils travaillaient avec une joie de campagnards et de pillards. Quand tout le champ fut moissonné, avec des bouts de corde et des mouchoirs, avec des brins de froment aussi, ils firent des liens. Chacun, sur le sac déjà gonflé et lourd, assujettit sa gerbe, et nous sommes rentrés au cantonnement, à une lieue de là, portant sur nos épaules le grain et moissonné, mûri, semé, au son du canon. Les acclamations des camarades nous saluèrent. Le colonel sortit de la maison du notaire, sourit, et dit : « Vous donnerez

un quart de pinard aux moissonneurs ! » Et j'ai mangé de ce premier pain de la victoire : il est délicieux. »

— Marie, dit M. de Clairépée, il a l'âme bien faite.

— Je le pense comme vous.

— Il s'adresse à moi, mais c'est à toi qu'il pense.

— Peut-être bien.

— Il doit me trouver peu subtil de ne point l'avoir compris. D'autre part, je ne puis l'obliger à me raconter toute l'histoire de la guerre, et ne lui envoyer, en retour, que des mots de remerciement, qui me fatiguent, et ne le contentent pas. Cela ne peut durer.

— Si vous lui demandiez...

— Je me sens peu enclin à traiter les choses d'amour. Il y a si longtemps... J'y serais maladroit. As-tu confiance en son honneur ?

— Tout à fait.

— S'il te déclare qu'il t'aime, l'accepterais-tu en mariage ?

— Pas tout de suite : j'étudierais.

— Mais tu ne rejettes point l'idée d'être aimée de lui et de l'aimer ?

— Je crois même que j'ai commencé.

— Alors, interroge-le toi-même.

— Oh !

— Ce sera plus prompt, et plus clair, et mieux fait : réponds-lui.

M. de Clairépée fit quelques pas vers la porte du salon, puis il revint vers sa fille. Dans sa barbe blonde et blanche, les coins de ses lèvres, qu'abaissait le chagrin, creusaient deux plis ; ses paupières combattaient les larmes prêtes à couler, et il cherchait à poser son regard sur les choses qui étaient autour de lui, et non pas sur l'enfant vers laquelle il revenait, et qui se tenait debout, les mains en arrière, appuyée au piano.

— Marie, si tu devais accepter, un jour, plus tard...

— Oui, plus tard, ne vous troublez pas ainsi...

— Qu'est-ce que tu regretterais ?

Elle réfléchit :

— Je regretterais vous, mon cher papa, ma Provence et mon nom.

Il se décida à la regarder, et il ne se repentit point de ce qu'il avait dit. Mais il vit que la joie illuminait le visage

penché, tendre et compatissant, de celle qui était libre d'aimer. La douleur d'être seul, il l'éprouvait déjà en ce moment.

— Moi, dit-il, je suis destiné à être séparé de tout, peu à peu. J'ai déjà fait plus d'un adieu. Cela ne doit pas compter. La Provence non plus. Elle a marié beaucoup de ses filles au loin. Une de tes aïeules s'est établie dans les Marches du Rhin, au temps des Trois-Évêchés. Que veux-tu? la graine vole. Mais le nom? Tu pourrais l'échanger contre un autre presque aussi beau peut-être.

— C'est vrai.

— Il en a coûté bien de la peine et du sang à ceux qui l'ont forgé, poli, armorié.

— Je souffrirai d'avoir à le quitter : mais ne le dites jamais. Ce sera un peu de ma dot. Vous m'avez répété, quand nous travaillions ensemble, le soir : « Marie, il ne faut porter son marquisat que le dimanche. Les six autres jours, c'est-à-dire presque toute la vie, on doit le faire oublier, à force de simplicité. »

— Oui, je l'ai dit, mais de loin. Les choses n'ont plus toujours le même aspect, quand elles sont proches. Enfin, va, ma grande, et fais selon ton cœur.

Marie demeura une demi-heure, toute seule, adossée au piano, dans l'ombre du salon clos. Elle sentait son cœur s'ouvrir dans sa poitrine, et la joie y tomber et l'emplir. Nul bruit dans la maison. Dehors, les cigales secouaient les rayons du soleil, qui rebondissaient sur leurs ailes, comme le foin dru et nouveau que les faneuses lancent, du bout des fourches.

Répondre! Oui, elle répondrait ce soir, elle mettrait la lettre à la poste le lendemain matin. Mais aujourd'hui, tout de suite, à qui dirait-elle son secret? N'ayant point d'amie sûre, point de mère ou de tante habitant là-haut quelque chambre, aux tentures sombres et aux murs décorés de rosaires, elle alla ouvrir la porte de la terrasse, et appela Maurice.

Il vint, au galop de charge, les bras étendus, les yeux étincelant d'une tendresse passionnée, et sauta à cheval sur les genoux de Marie, qui était assise sur le degré le plus bas du perron du jardin, entre les deux touffes de réséda qui poussaient là par tradition, sans que personne les semât jamais, ou remuât la terre à leur pied.

— Voilà, tante Marie! Vous sortez?

— Non.

— Mais si, vous sortez! Vous m'emmenez? Vous êtes si gentille, tante Marie!

Elle l'embrassa, et le tint serré, tandis qu'il se débattait.

— Mon fils, mon fils Maurice!

Puis, relâchant l'étreinte, et, au fond des yeux clairs, attentifs, plongeant son regard à elle, qui se faisait tendre, et qui demandait, elle dit :

— Tu te souviens de M. Pierre Lancier?

Le petit secoua ses boucles encore en ordre et frisées du matin.

— Non, tante.

— Celui qui chantait, le jour des Rois?

— Ah! oui, le monsieur qui est à la guerre et qui marche avec des bois?

— Tu l'aimes bien, n'est-ce pas? Tu serais content, s'il revenait?

L'enfant, sans dire oui, passa sur la joue de Marie une main câline, et ferma les yeux, pour faire entendre, à sa manière : « Le repos est là, ma joie est vous, je vous aime d'abord, et celui dont vous me parlez m'est indifférent. Si je comprenais tout, je vous répondrais autrement : je ne suis qu'un enfant, qui vous aime, ma tante-mère, Marie. »

Elle vit qu'elle n'obtiendrait pas de Maurice cet encouragement à aimer qu'elle attendait de lui, et qu'elle était seule tout à fait.

— Écoute, dit-elle, va cueillir les trois plus belles fleurs; choisis bien; mets-y le temps : je lui enverrai, de ta part, l'une des trois.

L'enfant, à qui on ne demandait plus que de s'amuser, partit aussitôt, et commença par faire, en courant, le tour du jardin; puis il le fit à petits pas, s'arrêtant.

Le soir, devant sa table, à la grande lumière que le soleil en allé laisse après lui, dans le ciel, Marie écrivait dans la chambre du premier :

L'Abadié, 30 juillet 1915.

« Monsieur, mon père m'a dit, tout à l'heure, après avoir lu votre dernière lettre, la neuvième, si je ne me trompe, — elle était sûre de ne pas se tromper, — que c'était à moi de vous

répondre. Il a pensé que ces lettres que vous lui envoyez, du front ou de l'arrière, depuis six mois, et qui l'ont intéressé et touché, si elles étaient un moyen de vous faire connaître de lui, en étaient peut-être un de vous faire connaître de moi. Des mots qu'il m'a répétés, d'autres que vous m'avez dits, à l'Abadié, quand vous alliez repartir et que Maximin Fustier se préparait à vous reconduire à Saint-Baudile, ont paru à mon père ne pouvoir s'expliquer autrement. Peut-être se trompe-t-il. En son nom comme au mien, je viens vous le demander. Nous avons, l'un et l'autre, tant de confiance en votre honneur, qu'il ne m'en coûte point de le faire. Usez de la même franchise dont vous voyez que j'use envers vous. Si le seul désir de recevoir quelque preuve de souvenir d'une maison amie vous a guidé, ou si vous n'avez écrit que pour tromper les heures de solitude, dites-le sans hésiter, et ne vous croyez pas tenu d'ajouter à votre aveu d'inutiles compliments. Vous continuerez de vous battre pour une grande cause que vous avez comprise ; moi, je continuerai de vivre ici, parmi mes devoirs de fille, de tante, d'infirmière, d'amie d'une foule de braves gens. Vous serez assuré que nous garderons de vous, de votre loyauté, de votre bravoure, de votre conversation d'un soir, un souvenir durable et cher. Si vous avez, au contraire, d'autres raisons de souhaiter que des lettres vous viennent encore de l'Abadié, dites-le-moi aussi. D'aucune manière, ne restons dans l'à peu près : c'est un état auquel mon esprit, aussi bien que mon cœur, répugne de toutes ses forces. »

Marie ayant achevé d'écrire cette lettre, s'approcha de la fenêtre, par où venait l'air encore chaud de la plaine. A travers les prés, de l'autre côté de la route, un jeune homme, un pâtre sans doute, revenant vers Saint-Baudile, chantait. Et elle reconnut une chanson qu'elle connaissait bien :

Il me prend des moments de langueur
Que je ne sais plus où je suis,
En songeant qu'à la montagne
Il y en a un qui pense à moi.

Après un court silence, la voix, bien posée, ardente, chanta le refrain, puis reprit le couplet.

Mais si ma grand' savait
Que je parle à un bûcheron ! —

Quand je le vois qui dévale
Avec son fagot de prunellier,
Je sens que mon cœur se fond,
Et que je suis dans le contentement.
Mais si ma grand' savait
Que je parle à un bûcheron! (1).

La voix s'éloigna, et seul continua de rouler sur la plaine le murmure confus qui monte de la campagne pendant les nuits d'été, où ni les eaux, ni les arbres, ni les bêtes ne se taisent tout à fait.

Le lendemain, la lettre partit. Un jour encore passa.

Le surlendemain, comme Marie revenait de l'hôpital, et qu'elle allait franchir la grille du mas, elle entendit, derrière elle, quelqu'un qui pleurait. Elle ne se détourna pas, mais, ayant l'expérience de la misère humaine et de ses importunités, elle crut comprendre que cette peine lui demandait secours, comme d'autres l'avaient fait. Elle ne se trompait pas. Dans la cour de l'Abadié, elle fut rattrapée par une femme dont le visage était caché dans les plis d'un mouchoir.

— Ah! Mademoiselle! Mademoiselle!

Marie n'eut qu'à tourner la tête à moitié, et elle reconnut cette grosse femme, vêtue d'une robe noire à petits pois blancs, et qui portait au cou, dans un médaillon, la photographie d'un homme encore jeune, au visage commun et décidé.

— Qu'avez-vous, ma pauvre madame Clarens?

La femme tendit le bras vers des lointains qu'on ne pouvait voir, mais qu'elle apercevait en imagination.

— Croyez vous! tout mon malheur, c'est d'être riche à présent. Depuis que mon mari travaille pour la guerre, il a bien changé avec moi; je suis devenue pour lui comme une ouvrière, et vous savez qu'il n'aime pas son monde. Je suis trop vieille, et je ne suis plus assez belle : il m'a chassée.

(1) Me pren de moument de lagno,
Que sabe plus mounte siéu,
De sounja qu'à la mountagno
N'i en a vun que penso a iéu!

Quand lou vese que davalo
Émé soun fais d'agnenas,
Sènte que moun cor se chalo
E que siéu dins lou soulas!

Mai, se ma Grand sabié
Que parle à-n-un bouscatié!

— Ce n'est qu'un moment d'humeur?

— Vous ne le connaissez pas. Depuis dix jours, il attendait une nouvelle de Paris : l'acceptation d'un contrat de fournitures de trois millions, sur lesquels il en gagnera bien un. Tout à l'heure, il a appris que le ministre avait signé, il a reçu la pièce officielle. J'étais là, j'ai dit : « Tant mieux », et je suis allé à lui ; mais, brutalement, il m'a repoussée en criant : « A moi, les petites femmes, à présent! J'ai trouvé ce qu'il me faut. Toi, la vieille, f... le camp! »

La femme du fabricant d'obus n'avait point de parents; elle comptait peu d'amis dans la région. Longuement, elle raconta son infortune à Marie. Elle était de ces malheureux, encore tout étourdis par le coup qui les a frappés, et qui sont incapables de résolution et d'effort, capables seulement de gémir et de pleurer. De sorte que Mlle de Clairépée, regardant la vieille bâtisse de l'Abadié, où il restait toujours des pièces inoccupées, finit par proposer à Mme Clarens d'habiter, « en attendant, » une chambre qui servait de débarras, au-dessus de la cuisine, et reliée à celle-ci par un escalier de service.

Cinq jours plus tard, Mme Clarens, trouvant bonne l'hospitalité du mas, ne pensait déjà plus à chercher d'autre lieu de retraite; aidait Marine qui, se sentant vieille, n'était pas fâchée de trouver elle-même un peu d'aide; commençait à se faire aimer de Maurice, donnait enfin des signes de rassérénement.

Or, cette femme, qu'une certaine aisance avait faite demi-bourgeoise, et qui ne pouvait ni revenir à la vie ancienne, ni se passer de commérages, ni retourner à Saint-Baudile, « de peur d'y rencontrer Clarens, » ne manquait pas, depuis qu'elle habitait l'Abadié, à l'heure où le soleil baisse, de faire quelque tricot ou quelque ouvrage de lingerie, le dos appuyé à la grille, assise tout près de ce chemin par où descendaient ou remontaient des hommes et des femmes qu'elle connaissait. Plus d'un quittait le groupe des compagnons ou des compagnes, et venait parler à la patronne d'autrefois, dont la mésaventure avait déjà couru toute la Provence. Ce fut en causant avec un de ces ouvriers que, le soir du quatrième jour, elle apprit un événement qui allait bouleverser la vie de M. de Clairépée et de sa fille. Un cavalier, sa musette sur le dos, regagnant la gare voisine, quitta deux femmes et deux vieux ouvriers avec lesquels il faisait route, vint saluer Mme Clarens, et lui dit :

— Ils ne savent donc pas?

— Quoi?

— Le fils est mort.

— M. Hubert de Clairépée?

— Tué, sans qu'il y ait eu d'attaque, en faisant sa ronde d'officier dans les tranchées. Je suis du régiment, je sais bien ce que je dis... Ne tremblez donc pas comme cela, madame Clarens, ce n'est pas de votre famille...

— Presque : je sens que ça commence à venir. Ah! les malheureux! Et Mlle Marie!... Ce sera sa mort aussi!

A ce moment, Marie ouvrit une fenêtre du premier. Elle avait reconnu l'uniforme des dragons, et elle appela :

— Madame Clarens, est-ce que vous ne parlez pas à un cavalier du régiment de mon frère?

Mais l'homme, entendant cela, se sauva à toutes jambes, et rejoignit ceux qu'il avait quittés. Obligée d'expliquer cette fuite, la pauvre patronne répudiée essaya bien de mentir, et, en temps ordinaire, elle s'y entendait. Mais l'émotion avait été trop forte: Marie devina le malheur, puis voulut le connaître, et bientôt ne douta plus.

Deux jours plus tard, dans le mas en grand deuil, le garde champêtre apporta une dépêche, arrivée à la mairie et annonçant la mort du capitaine « tombé au champ d'honneur. »

Marie, quand les premiers moments furent passés où elle craignit que son père ne mourût d'émotion, reprit la plume avec laquelle, si peu de jours auparavant, elle avait écrit une sorte de lettre d'amour, comme elle pouvait l'écrire; et, rapidement, elle traça sur le papier ces mots, à l'adresse de Pierre Ehrsam :

« Monsieur, jetez au feu la lettre que je vous ai écrite, et n'y répondez pas. Marie de Clairépée n'est plus la jeune fille que vous avez connue, libre d'elle-même. Mon frère vient d'être tué. Mon père, dont la vieillesse est ainsi atteinte, a le droit de compter que je ne le quitterai pas. Un autre surtout a des droits sur moi, que je ne discuterai point : c'est le fils de Hubert. A présent, il est mon enfant; je dois l'élever; je l'éléverai; je ne me séparerai plus de lui; mon avenir n'est plus à moi : il est à lui. Adieu. »

RENÉ BAZIN.

(La cinquième partie au prochain numéro).

LA
MANŒUVRE DE LA MARNE[1]
— AVANT LA BATAILLE —

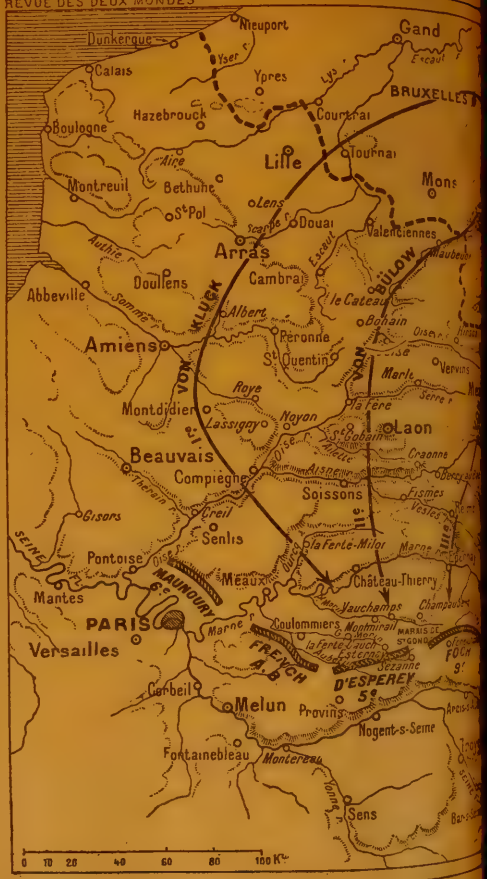
La bataille de la Marne est la suite naturelle d'un ensemble de dispositions et de préparations matérielles et morales. Elle mettait aux prises deux volontés, l'une saine et droite, l'autre enivrée et égarée : l'une et l'autre s'étaient mesurées dans les premières semaines de la guerre; une fois aux prises, fatalement, la moins digne devait avoir le dessous.

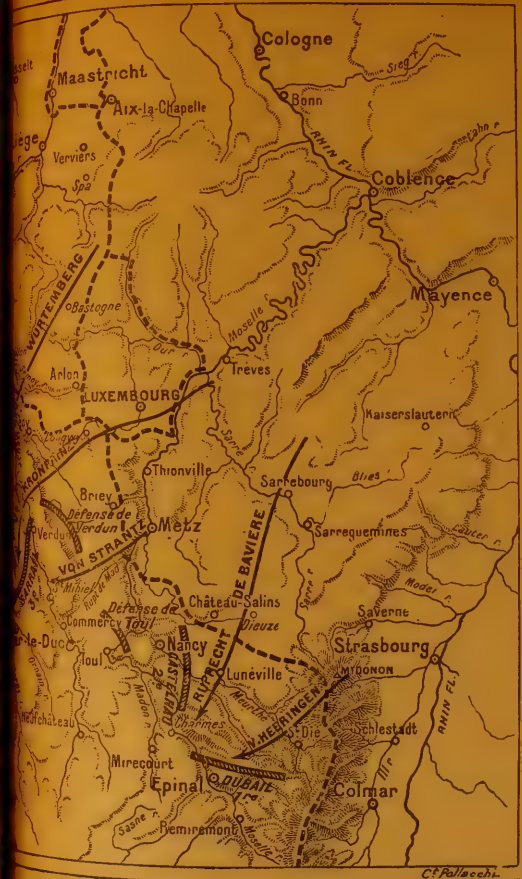
Étant données les origines de la guerre, il n'était pas possible que les événements n'en arrivassent pas à cette conjoncture : une heure devait sonner où l'erreur de la race germanique, causant celle de ses chefs, la conduirait à un abîme; et il devait arriver aussi que le peuple français, assagi par les longues années de la défaite, serait l'instrument de la loi supérieure qui préside aux destinées humaines. Ici-bas, tout se paye, tout est payé.

I. — LE PLAN ALLEMAND ET LE PLAN FRANÇAIS

Pour nous en tenir aux faits de l'ordre militaire, rappelons l'enchaînement des circonstances, — celles qui résultent de résolutions réfléchies et combinées et celles qui tiennent à cette « force des choses » dont la volonté la plus énergique ne peut secouer tout à fait le joug.

(1) *Copyright by* Gabriel Hanotaux, 1919.


Nieuport
Gand
Dunkerque
Yser r.
Calais
Ypres
Lys r.
Escaut r.
BRUXELLES
Hazebrouck
Courtrai
Boulogne
Aire
Lille
Tournai
Mons
Montreuil
Bethune
Lens
St Pol
Scarpe r.
Douai
Valenciennes
Authie r.
Arras
Escaut
Maubeuge
Doullens
Cambrai
BÜLOW
Abbeville
Somme r.
le Cateau
Albert
Bohain
Amiens
Péronne
St Quentin
Oise r.
Vervins
VON KLUCK
VON
Marle
Roye
Serre r.
Montdidier
la Fère
Lassigny
Noyon
Laon
St Gobain
Beauvais
Oise r.
Ailette
Craonne
Compiègne
Aisne r.
Soissons
Fismes
Therain r.
Creil
Gisors
Senlis
Vesles r.
SEINE
la Ferté-Milon
Marne r.
Pontoise
Oise r.
Ourcq
Meaux
Château-Thierry
Mantes
MAUNOURY 6e
Vauchamps
Champaubert
PARIS
Marne r.
Coulommiers
Montmirail
MARAIS DE St GOND
Versailles
la Ferté Gauch
Esternay
FRENCH A.B
Sézanne
FOCH 9e
D'ESPEREY 5e
Corbeil
Melun
Provins
Nogent-s-Seine
Fontainebleau
Montereau
Yonne r.
Sens
0 10 20 40 60 80 100 Km


Cologne
Sieg r.
Maastricht
Aix-la-Chapelle
Bonn
Liège
Verviers
RHIN FL.
Spa
Coblence
WÜRTEMBERG
Bastogne
Moselle r.
Mayence
Dur r.
Arlon
Trèves
LUXEMBOURG
Kaiserslautern
Longwy
Sarre r.
KRONPRINZ
Thionville
Sarrebourg
Blies r.
Briey
Défense de Verdun
Metz
Verdun
VON STRANTZ
Sarreguemines
Lauter r.
Mihiel
Rupt de Mad
DE BAVIÈRE
Château-Salins
Défense de Toul
Commercy
Dieuze
Saverne
Nancy
Strasbourg
Toul
Lunéville
MIDONON
RUPRECHT
CASTELHAU
Madon r.
Meurthe
V. HEERINGEN
Neufchâteau
Charmes
St Dié
Schlestadt
RHIN FL.
Mirecourt
Epinal
DUBAIL
Colmar
Sasne r.
Remiremont
Moselle r.
Ill r.
Ct Pollacchi

La détermination agressive de l'Allemagne avait amené son Haut Commandement à commettre une faute telle qu'aucun maître dans l'art militaire, — c'est-à-dire aucun homme de bon sens, — ne s'y serait laissé entraîner : la violation de la neutralité belge. L'Allemagne, dans son aveuglement sur sa supériorité de puissance, croyait être en mesure de décider du sort de la guerre en six semaines. Mais, pour cela, il fallait gagner Paris par le chemin le plus court, c'est-à-dire par Bruxelles. Ses armées prirent donc cette voie. Par cette détermination, impie et folle à la fois, elle s'attirait deux adversaires : la Belgique, qui lui barra la route, et l'Angleterre, qui se jeta, tout de suite, corps et âme, dans une lutte où elle ne fût entrée que plus tard, — trop tard !

L'invasion de la Belgique *par la rive gauche de la Meuse* surprit certainement le Haut Commandement français. Ses propres plans s'en trouvèrent atteints. M. Viviani a dit, à la tribune de la Chambre des députés, que le premier projet français comportait un recul de vingt-cinq kilomètres au Sud de la frontière (1).

Il est avéré que, jusqu'à une époque très voisine du conflit, on avait accepté, en France, l'idée d'une manœuvre défensive-offensive ayant pour objet d'attirer l'ennemi à une bataille de la Fère-Laon-Reims Tel e était la conception initiale de la « Bataille des Frontières ; » elle se fût livrée sur le territoire national (2).

M. Étienne, ancien ministre de la Guerre, a fait observer toutefois, à propos de la discussion soulevée à la Chambre et dans la presse au mois de février dernier, au sujet du recul de dix kilomètres, que « *longtemps avant la guerre*, la conception de

(1) Cette déclaration est très importante ; il faut la combiner avec cette autre déclaration émanant également de M. Viviani, dans une lettre à M. Paul Cambon, publiée par le *Livre jaune* n° 106 : « Notre plan, conçu dans un esprit d'offensive, prévoyait pourtant que les positions de combat de nos troupes de couverture seraient aussi rapprochées que possible de la frontière » M. Viviani applique seulement à la région de Briey la déclaration relative au recul fixé, originairement, à 25 kilomètres. La proximité de la place de Metz explique les mesures spéciales prises relativement à la Woëvre. — Cf. la Note du Grand Quartier général du 17 août, publiée dans *Violation des lois de la guerre par l'Allemagne*, publication du Ministère des Affaires étrangères. 1915, p. 25.

(2) Le général Langlois, qui fut un oracle « de l'avant-guerre, » pensait que notre mobilisation et notre concentration seraient en retard sur la mobilisation et la concentration allemandes : il ajoutait que, par suite, nous étions obligée de *laisser à l'ennemi, dès le début de la guerre, un territoire de 15 à 20 kilomètres de large*. Voyez dans l'*Histoire illustrée de la guerre de 1914*, t. VII, p. 2, les conséquences que le général Langlois tirait de ces principes.

l'offensive sur toute la ligne, — qui, il faut bien le reconnaître, répond mieux au caractère français que celle de la simple défensive, — avait prévalu *dans les conseils du Gouvernement*. Dès 1913 (date à laquelle M. Étienne était ministre), tout était déjà combiné, au cas d'une agression allemande, *en vue d'une campagne offensive*. »

Les choses paraissent s'être passées ainsi qu'il suit :

Le plan de la campagne défensive-offensive, comportant un recul de vingt à vingt-cinq kilomètres et s'en remettant du sort de la France à une bataille livrée dans la région de Reims, fut abandonné avant 1913 pour des raisons stratégiques qui tenaient principalement au gain obtenu sur la rapidité de la mobilisation. Auparavant, il était admis que l'Allemagne serait prête la première : après une sérieuse revision des transports et des horaires, on s'aperçut que l'armée française pouvait arriver plus rapidement sur la frontière. Ainsi se posa la grave, la très grave question de savoir s'il ne convenait pas de profiter de cette amélioration pour s'efforcer d'épargner au territoire national et aux populations les horreurs de la guerre.

Ce légitime souci s'amalgamait, si j'ose dire, avec la faveur dont jouissait alors la doctrine de l'offensive dans l'enseignement militaire *universel*.

Enfin, une considération politique d'un grand poids intervint. La Belgique appelait à l'aide. Pouvait-on laisser sans appui le vaillant petit peuple qui accomplissait si loyalement son devoir?

Pour toutes ces raisons, l'idée de la « Bataille des Frontières » défensive-offensive, sur le territoire national, fut définitivement rejetée. Puisque l'ennemi offrait, de lui-même, en passant par la Belgique, l'occasion de le prendre de flanc, on saisit le joint favorable pour l'attaquer partout à la fois. Ainsi, quand toutes les données du problème furent sur la table, le Haut Commandement français, sentant très bien qu'une puissance telle que la puissance allemande ne serait pas brisée en une fois, prit le parti de l'assaillir à coups redoublés, — et, si possible, de l'empêcher d'atteindre le territoire français. C'est ainsi que la première rencontre, au lieu de se produire sur la ligne La Fère-Laon-Reims, fut reportée à 80 kilomètres en avant, sur la ligne Charleroi-Virton-Sarrebourg.

Fut-ce un bien, fut-ce un mal? Mon opinion (je la donne

pour ce qu'elle vaut) est que ce fut un bien et que cette action, décidée héroïquement, fut une des voies du salut.

Son principal défaut (qui ne dépendait pas absolument de la volonté des chefs) fut qu'ayant été improvisée, il lui manqua certaines préparations. Si elle eût réussi, le sort de la guerre eût été décidé et la France n'eût pas souffert. Même ayant échoué, en partie du moins, elle prépara le succès du lendemain. Sans l'offensive de la vingtaine d'août, la bataille de la Marne eût, sans doute, tourné différemment.

II. — UNITÉ DE MÉTHODE DU COMMANDEMENT FRANÇAIS — LA BATAILLE DES FRONTIÈRES ET LA BATAILLE DE LA MARNE NE PEUVENT ÊTRE SÉPARÉES

En somme, c'est le même esprit, la même méthode qui présidèrent à la bataille de la Marne et à la bataille des Frontières. Il est difficile d'admettre qu'un chef soit, tout ensemble, le plus capable et le plus incapable des hommes; il est difficile de dire à quel moment cette transformation soudaine d'une incapacité flagrante en une capacité quasi miraculeuse se serait produite, quand on voit la chaîne des événements serrée de telle sorte que l'on ne sait lequel de ses anneaux il serait possible de briser.

Du 24 août au 4 septembre, on a dix ou douze jours pour fixer la date d'un revirement si extraordinaire : à quelle heure, à quelle minute faudrait-il le placer? Est-ce au 25 août, quand est rédigée l'Instruction « immortelle » qui contient en germe la bataille future? Est ce pendant cette retraite, qui n'est qu'une perpétuelle manœuvre? Est-ce avant ou après Guise et la Meuse, quand cette belle reprise détruit l'ordre ennemi et devient la cause avérée du « resserrement du front » chez l'adversaire et de la conversion de von Kluck vers le Sud-Est? Faut-il choisir le 3 septembre ou le 4, quand le généralissime a déjà donné les ordres pour l'offensive? Faut-il admettre que cette forte et savante préparation qui s'appuie sur le *pivot* Nancy-Verdun, — qui vide les armées de l'Est dans les armées de l'Ouest, — qui prévient, dès le 1er, le camp retranché de Paris qu'il prendra part à la bataille, — qui a créé, dès le 26, l'armée Maunoury, — qui a créé, dès le 29, l'armée Foch, — qui a changé Lanrezac le 3, parce que ses vues étaient

contraires à une liaison complète avec l'armée britannique, — qui a laissé les armées de Langle de Cary et Sarrail manœuvrer avec tant d'efficacité sur la Meuse et en Argonne, — qui explique, sans cesse, aux troupes qu'elles reculent pour attaquer, — faut-il admettre que ce développement si parfaitement ordonné et *lié*, puisse être scindé en un point quelconque? Et n'est-il pas plus simple de reconnaître qu'il conduisait tout droit à ce qui est advenu?

Il serait vraiment contraire au bon sens de supposer que, si telles ou telles interventions civiles ou militaires ne s'étaient pas produites, le général Joffre n'eût pas su donner la bataille qu'il avait su préparer. Tout en rendant ample justice aux services, aux collaborations, aux conseils, aux abnégations indispensables et, toutes, marquées alors au sceau du plus pur patriotisme, le plus sage est de voir les choses telles qu'elles se présentent : le général en chef a porté toutes les responsabilités; c'est lui qui a signé les ordres; s'il eût été battu, c'est lui qui eût porté le poids de la défaite; en un mot, c'est lui *qui a commandé;* donc, la bataille est à lui et elle est toute à lui : dans le grand drame militaire qui sauva la France, aucun acte ne peut être séparé.

Le premier acte fut donc l'offensive générale contre l'armée allemande au moment où celle-ci accomplissait son grand tour par la Belgique : offensive principale au centre dans l'Ardenne, flanquée, à droite, par une offensive en Lorraine, et, à gauche, par une offensive sur la Sambre, destinée à briser la branche principale de la tenaille, celle qui vise Paris. Il s'agit, d'abord et par-dessus tout, d'une opération stratégique, mais on vise aussi plusieurs buts secondaires, à savoir : venir en aide à la Belgique et porter la guerre hors du territoire national.

Cette première initiative ne réussit pas : elle ne fut pas vaine, cependant. A la guerre, une initiative, sérieusement étudiée et fortement menée, présente toujours des avantages.

La première Bataille des Frontières, Sambre-Luxembourg-Vosges, obtint, du moins, les résultats suivants : à l'Est, les armées du kronprinz de Bavière, de von Heeringen et de von Gaede sont ébranlées d'abord par l'offensive Morhange-Sarrebourg Mulhouse; ellessont maintenues en Vosges-Lorraine par la crainte d'une attaque contre le territoire allemand, et, au moment où elles se lèvent pour allonger le premier bras de la

tenaille, selon la doctrine de Schlieffen, elles sont en un tel état qu'elles ne peuvent ni emporter le passage par la trouée de Charmes, ni emporter le passage par la trouée de Belfort, ni forcer le Grand-Couronné de Nancy, ni même réussir la manœuvre subsidiaire sur Saint-Mihiel : or, chacune de ces combinaisons avait été, à son heure, ardemment voulue par le Haut Commandement allemand. Si ces sanglantes opérations, soigneusement combinées par lui, échouèrent l'une après l'autre, si ses armées furent, en moins de trois semaines, ramenées et fixées *pour toujours* sur la frontière alsacienne et lorraine, si notre front des Vosges fut *inébranlablement établi* dès le début de la guerre et même avec des vues extrêmement importantes sur la vallée d'Alsace, une part de ces résultats *inespérés* (1) revient, certainement, à la manœuvre offensive sur Morhange-Sarrebourg. N'aurait-elle eu d'autre avantage que de mettre Nancy à l'abri d'une attaque brusquée, cela suffit. Nancy, le Grand-Couronné et la Trouée de Charmes : les troupes qui se comportèrent si vaillamment dans ces beaux combats du début, ne furent pas « sacrifiées » pour rien !

Au centre, la manœuvre offensive Ardennes-Luxembourg mit à mal, beaucoup plus que nous l'avons su et cru tout d'abord, les armées du kronprinz et du duc de Wurtemberg : il est avéré que le kronprinz fut battu à Étain et qu'une partie de son armée s'enfuit jusqu'à Metz : la grande manœuvre allemande fut, de ce fait, retardée et alourdie de telle sorte qu'elle manqua Verdun. Or, la suite de la guerre a prouvé à quel point le sort de la France dépendait de celui de Verdun. Il est permis de conclure que l'offensive qui sauva cette place dès les premières heures de la guerre, c'est-à-dire au moment le plus critique en raison de la surprise, répondit à une nécessité stratégique de premier ordre. L'armée, en se portant au-devant de la forteresse, remplit son véritable rôle : car les forteresses ne se gardent bien que par les troupes mobiles qui les entourent.

A la bataille des Ardennes, plusieurs corps allemands furent mis hors de combat à tel point que tel d'entre eux, comme le Ve corps, ne reparaîtra plus avant plusieurs se-

(1) Rappelez-vous que la doctrine de la défensive-offensive, celle du général Langlois, protestait énergiquement contre ceux qui ne se résignaient pas à l'abandon de Nancy.

maines sur la ligne de feu. Si les plus puissantes armées allemandes, celles dont on affecte de ne pas tenir compte et qui, pourtant, étaient destinées à frapper le coup de massue, ont été dans l'impuissance de conduire rondement la campagne qui, d'après les ordres surpris, devait les mener, dès le début de septembre, dans la région de Dijon, si ces armées ont été arrêtées de façon à combattre vainement pour l'Argonne à la bataille de la Marne, c'est aux résolutions énergiques, prises dès le début de la guerre, qu'est dû cet avantage. L'effet stratégique doit être apprécié non pas seulement sous une de ses faces, mais par l'ensemble de ses résultats.

En étudiant spécialement la bataille de Charleroi, nous avons dit comment, à l'Ouest, Joffre échappe au traquenard qui lui était tendu en Belgique, comment il interdit aux armées allemandes le grand tour vers Dunkerque qui les eût rendues maîtresses de la côte et, sans doute, de la Basse-Seine (1), comment il ébranla les armées de von Kluck et de von Bülow, de telle sorte qu'elles ne reprirent jamais complètement leur équilibre. Mais l'offensive de Charleroi contrariée, il faut le reconnaître, par le retard de l'armée anglaise et par certaines maladresses tactiques, fut plus efficace encore : elle attira l'armée von Kluck, l'armée von Bülow et l'armée von Hausen dans le recul des armées alliées qui les avaient empoignées à la gorge et étaient décidées à ne plus les lâcher; et, dès lors, c'est la manœuvre allemande qui se trouve *manœuvrée*. A partir du 25 août, Joffre a dicté l'Instruction générale qui lui permet de préparer la bataille de la Marne. Il faut donc admettre que les offensives du 20-24 avaient eu leur très grande importance et obtenu de réels résultats.

En un mot, grâce à la bataille des frontières *hors de France*, l'avantage initial des Allemands, le coup de surprise de la Belgique, la supériorité numérique due à leur préparation dissimulée, la conception formidable du grand plan en tenaille, tout cela était conjuré : Nancy et Verdun sauvés, le terrain était déblayé pour la bataille décisive qui allait sauver Paris.

Et, de tout cela, le Commandement français était parfaitement conscient.

(1) Sur ce point, voir les aveux de von Kluck cités ci-après.

III. — PRÉPARATION DE LA NOUVELLE OFFENSIVE. A-T-ON ABANDONNÉ PARIS?

Il a donc décidé la retraite. Nous avons dit dans quelles conditions elle s'est accomplie. Maintenant, il faut tâcher de découvrir les raisons qui ont déterminé la manœuvre, le terrain et l'heure : car rien de tout cela n'est dû au hasard, ni à des inspirations extérieures.

L'esprit du chef voit les ensembles : s'il n'apercevait que certains cas particuliers ou s'il se laissait dominer par des préoccupations locales, quelle que soit leur importance, son équilibre serait rompu. Les armées de l'Ouest ne sont pas seules en cause ; toutes les forces de Joffre se battent à la fois sur le vaste front qui s'étend de l'Ourcq aux Vosges, et c'est parce que le chef pense à toutes simultanément que le terrain et l'heure s'imposent en quelque sorte à lui et qu'il les choisit par sa manœuvre.

La retraite, la défense de Paris, les mouvements par les lignes intérieures, l'arrivée des renforts, des munitions et des approvisionnements, les lignes géographiques, les données morales et politiques et, *par-dessus tout*, *la liaison des armées*, tout est pesé à la fois; toutes ces considérations assaillent l'esprit du chef pour la minute unique où la main sera mise sur la manette et le mouvement déclenché. Qui eût été en mesure de décider, sinon lui (1)?

Le bond que l'armée française fait en arrière dépend à la fois d'un principe et d'une nécessité militaire : c'est qu'à une troupe en échec, il faut laisser le temps et l'espace convenables pour qu'elle puisse reprendre haleine, se refaire et surtout regagner l'entière liberté de ses mouvements.

Joffre lance donc son Instruction générale du 25 août, qui est un ordre de « décrochement » avec, pour objet, un rétablissement en vue de la reprise de l'offensive. Il recule. Est-ce uniquement pour reculer? Va-t-il reculer, comme on l'a dit amèrement, « jusqu'aux Pyrénées... jusqu'à Rivesaltes? »

(1) Pour ces importantes préparations de la bataille de la Marne, c'est-à-dire la grande retraite des armées françaises, l'avance des armées allemandes, et l'emplacement des deux armées adverses le 5 au soir, voir les tomes VII et VIII de l'*Histoire illustrée de la guerre* de 1914.

Les limites du recul sont « conditionnées » par deux considérations de simple bon sens et qui, par conséquent, se rencontrent avec les principes napoléoniens : assurer les communications, assurer les liaisons. Tant que l'ennemi pourra surprendre les communications, le lieu n'est pas sûr et tant que les liaisons ne sont pas parfaitement établies, la force ne peut pas donner son maximum d'effet.

Il est vrai qu'une autre considération d'un grand poids peut faire pencher la balance : le sort de Paris. Dans un camp comme dans l'autre, on sait que la prise de la capitale française précipiterait le sort de la guerre. Les généraux allemands y pensent tout le temps, et Joffre partage, cela n'est pas douteux, l'angoisse qui étreint le cœur de tous les Français et du gouvernement.

Cette considération amène le général en chef à envisager, d'abord, un recul aussi limité que possible ; et c'est celui qui était prescrit par l'Instruction générale du 25 août : elle prévoit, en effet, dans ses articles 7, 8, 9 et 10, une offensive sur la ligne : le Catelet-la Fère, Laon-Berry-au-Bac-Reims-Montagne-de-Reims-Sainte-Menehould-Verdun. La ligne ainsi déterminée était, en somme, celle sur laquelle se serait engagée, d'après les plans antérieurs, la bataille des Frontières, ligne qui, s'appuyant sur le massif de Lassigny-Roye, sur le massif de Saint-Gobain et sur le massif de la Montagne de-Reims se proposait de sauver le véritable boulevard de Paris. D'après l'Instruction générale, la bataille dont il s'agit était pour le 2 septembre au plus tard.

Nous avons dit comment le projet inscrit dans l'Instruction générale du 25 août dut être modifié : en deux mots, l'armée n'était pas en place à la date prescrite, et le général en chef ne se sentait assuré ni de ses communications, ni de ses liaisons.

Le 2 septembre, les communications sont encore exposées des deux côtés, à gauche et à droite : en effet, à gauche, l'armée von Kluck a pris de l'avance, grâce à ses marches prodigieuses. A l'heure où les armées alliées auraient dû se caler sur les massifs de Lassigny-Saint-Gobain, ces massifs étaient déjà tournés. La cavalerie de von Richthofen avait atteint Noyon le 30 août, alors que Lanrezac était encore accroché devant Guise. Les gros de l'armée von Kluck, débouchant de Péronne, faisaient plier l'armée Maunoury, à Proyart, le 29;

la cavalerie de von der Marwitz atteignait Roye le 30. Mais ce qui est plus grave, à cette même date, l'armée britannique avait abandonné précisément le massif Lassigny-Roye et même le massif de Saint-Gobain. Le mouvement tournant de von Kluck est une menace instante. Il en est de même sur l'autre aile : si Dubail et Castelnau avaient arrêté l'ennemi à la Trouée de Charmes le 25, celui-ci reprenait, les 28 et 29, sa marche par la Mortagne, marche ayant pour objectif soit la trouée de Neufchâteau, soit la trouée de Belfort.

Quelle eût été la situation de l'armée française au cas où elle fût restée accrochée en avant de la Fère et de Laon, tandis que von Kluck eût débouché sur son flanc gauche par Compiègne-Soissons et que von Heeringen eût débouché sur son flanc droit par Mirecourt et Neufchâteau? La manœuvre de la « tenaille » réussissait en plein. La grande armée de Joffre eût été étranglée ou étouffée, à moins que, pour échapper, elle ne reculât, en désordre, bien au delà de Paris.

L'état des « liaisons » est plus incertain encore : à l'heure où l'armée Lanrezac aborde, dans sa retraite, la région de l'Oise qui lui permettrait de se caler sur le massif de la Fère-Laon, c'est-à-dire vers le 28-29 août, l'armée Maunoury qui doit former l'extrême-gauche de la grande offensive arrive à peine sur le terrain. Cette armée n'est pas constituée. Il faudra plusieurs jours au 4e corps, qui lui est assigné comme renfort, pour traverser l'Argonne, s'embarquer et venir la rejoindre sous Paris.

L'articulation principale de toute la manœuvre était confiée à l'armée britannique. Or, l'armée britannique, pour des raisons que nous avons indiquées, est en pleine retraite, résolue à ne reprendre sa place sur le front que quand elle aura reconstitué ses éléments et quand elle sera assurée d'échapper à l'enveloppement de l'ennemi.

Les autres armées ne sont pas non plus dans la position prévue : l'armée Langle de Cary défend la Meuse et l'armée Ruffey-Sarrail est en avant de Verdun.

L'offensive projetée ne serait réalisable que si tout le monde était bien en ligne : c'est tout le contraire; le front fait un immense zigzag; la retraite extrêmement rapide de l'armée britannique a créé une poche qui laisse à découvert le flanc

de l'armée Lanrezac et c'est l'heure où l'armée von Kluck va faire le possible et l'impossible pour profiter de cette circonstance. Le problème se pose donc d'une façon toute différente de ce qui avait été prévu : il s'agit non pas de sauver une position si importante soit-elle, il s'agit de dégager et de sauver l'armée elle-même. Et, encore, il faut se hâter : il n'y a pas une minute à perdre.

C'est ainsi que Joffre est amené, pendant qu'il en est temps encore, à donner à Lanrezac l'ordre d'attaquer à Guise-Saint-Quentin l'armée Bülow qui défile devant lui, tandis que Maunoury, de son côté, frappe un coup à Proyart. Ces deux batailles obtiennent, du moins, un premier résultat : elles dégagent le front français et couvrent le front britannique; en un mot, elles font avorter la tentative de mouvement tournant. Mais, c'est tout ce qu'on pouvait attendre d'elles. Simples engagements en coups de boutoir, elles ne devaient, à aucun prix, amorcer une bataille générale, qui se fût produite dans les plus mauvaises conditions.

Cependant, le massif de Lassigny-Roye, le massif de Saint-Gobain étaient perdus; ce boulevard de Paris était abandonné, ne fût-ce que par la retraite de l'armée britannique; la bataille projetée pour le défendre, la bataille de l'Instruction générale du 25 août n'avait plus lieu.

Quelles dispositions nouvelles le commandement en chef allait-il prendre? Quel terrain allait-il choisir?

IV. — LA RETRAITE VERS LE SUD.

Il existait, dans la doctrine militaire française, une tradition remontant aux premières années qui avaient suivi la guerre de 1870-71, alors qu'on déplorait les funestes conséquences du siège de Paris : le commandant du génie Ferron, l'excellent écrivain militaire, qui devint sous-chef de l'État-major général en 1883 et ministre de la Guerre de 1887 à 1889, avait préconisé, dans ses *Considérations sur le système défensif de la France*, au cas où la frontière serait abordée par la Belgique, une retraite *vers le Sud* protégée par la ligne des Vosges.

Vers le Sud et non *vers Paris*. Le général von Cümmerer, dans son *Évolution de la stratégie au dix-neuvième siècle*,

publiée en 1904, avait remis en lumière l'idée du commandant Ferron et concluait ainsi : « Diriger la retraite vers le Sud, *c'est le moyen le plus efficace de couvrir Paris contre le danger de voir les forces principales de l'ennemi paraître devant ses murs.* »

Cela revient à dire, une fois de plus, que les places fortes ne sont bien défendues que par les armées qui tiennent la campagne à proximité.

Ici, se dégage le véritable trait de génie, — et de caractère, — qui décide du sort de la campagne et cause la bataille de la Marne : Joffre, ayant, grâce au coup de boutoir de Guise, échappé à l'encerclement, au lieu de se replier sur Paris, prend son parti et s'envole *vers le Sud.*

Tout le secret de sa victoire est là.

Un général médiocre ou faible eût tâtonné, hésité, pris un parti médiocre ou faible. Il eût voulu ménager tout le monde, surtout ceux qui allaient répétant : « Ne fera-t-on pas à Paris l'honneur de se battre pour lui ? » Une retraite derrière le camp retranché de Paris pouvait offrir des avantages temporaires. Même, au point de vue militaire, elle se fût combinée avec le système qui avait longtemps prévalu et qui mettait la ressource suprême de la France dans une campagne derrière la Loire.

Mais le commandement est l'art des sacrifices. Joffre sait que, pour sauver Paris et la France, il doit conserver la liberté de ses mouvements : cette conviction domine tout en lui. La qualité de son esprit et son excellente éducation militaire opèrent à cette heure critique.

Reconnaissons, aussi, l'effet de cette doctrine, fondée sur les principes napoléoniens, mais appliquée aux masses modernes, et qui avait dicté « l'Instruction sur la Conduite des grandes unités. » Publiée en 1914, elle avait ramassé, en quelque sorte, au dernier moment, les fruits de l'expérience et des études du Grand État-major français.

Quelques-uns de ses articles donnent, d'avance, la théorie de la manœuvre de la Marne :

Article 6. — L'offensive seule a des résultats positifs.

Les succès à la guerre ont toujours été remportés par des généraux qui ont voulu et cherché la bataille ; ceux qui l'ont subie ont toujours été vaincus

En prenant l'initiative des opérations, on fait naître les événements. Un commandant en chef énergique, ayant confiance en soi, en ses subordonnés, en ses troupes, ne laissera jamais à son adversaire la priorité de l'action, sous le prétexte d'attendre des renseignements plus précis Il imprimera aux opérations, *dès le début de la guerre*, un tel caractère de violence et d'acharnement que l'ennemi, frappé dans son moral et paralysé dans son action, se verra réduit peut-être à rester sur la défensive.

En présence d'un tel adversaire ayant pris l'initiative des opérations, *c'est encore par une contre-offensive énergique et violente* qu'il sera possible de donner à la lutte une tournure favorable.

Article 7. — *Pour livrer la lutte suprême qui décide du sort de la guerre et dont l'avenir de la nation est l'enjeu*, on ne saurait disposer de trop de forces. Toutes les grandes unités opérant sur un même théâtre doivent donc participer activement à la bataille générale...

Art. 20. — Pour être en mesure de réaliser sa manœuvre, le chef doit posséder sa *liberté d'action*, c'est-à-dire disposer de ses forces et rester maître de les employer, malgré l'ennemi, à l'exécution de son plan.

Dans une grande unité, il importe donc, avant tout, que les éléments de cette unité soient en situation de participer à la bataille et qu'ils ne soient pas exposés à être attaqués et battus séparément. Lorsque ces conditions sont réalisées, le chef dispose de ses forces : on dit alors que l'unité est *réunie*.

La réunion des forces, ainsi définie, constitue une condition essentielle de la liberté d'action du commandant.

Art. 21. — Lorsque les forces sont réunies, le meilleur moyen, pour un chef, d'assurer sa liberté d'action est d'imposer sa volonté à l'ennemi par une offensive vigoureusement menée, suivant une idée directrice bien arrêtée. Cette offensive impressionne l'adversaire, l'oblige à se défendre, et *déconcerte ses projets d'attaque*.

Art. 22. — Les dispositions prises pour l'exécution de la manœuvre doivent viser à surprendre l'adversaire pour lui enlever sa liberté d'action. La surprise résulte, pour l'ennemi, d'un danger auquel il est hors d'état de parer d'une manière complète et en temps opportun. Elle exige la rapidité des mouvements et la sécurité des opérations.

Liberté d'action, liaisons assurées, participation de toutes les forces à la bataille, initiative, surprise, tels sont les éléments qui doivent être réunis à la minute suprême pour assurer le succès. Joffre les attend et les rassemble avec une patience et une célérité admirables dans le court délai que son repli vers le Sud lui assure.

Le général en chef voyait que s'enfermer dans Paris, c'était courir à un Metz ou à un Sedan ; mais, surtout, il savait que, même sans s'attacher à cette solution, — la plus déplorable de toutes, — s'abriter derrière le camp retranché de Paris, c'était renoncer à la réunion de ses moyens, c'était couper en deux sa grande armée et laisser au hasard d'une retraite périlleuse toutes ses forces de l'Est. Se mettre à l'abri de Paris, c'était découvrir Dijon, Nevers, le Creusot, Lyon, c'est-à-dire la France de la métallurgie et des ports, la puissante masse du sol national, seule capable de tenir une guerre de longue haleine contre un ennemi qu'il ne pouvait être question d'abattre en une fois.

En un mot, comme tout le prouve, la préoccupation de l'Est reste la pensée maîtresse ; Joffre conçoit la grande bataille, la bataille des masses dans toute son ampleur. Ce n'est pas seulement avec Verdun, c'est avec Nancy, avec les Vosges qu'il entend garder ses liaisons.

Il se décide donc pour le parti le plus fort, mais qui, en cas d'insuccès, l'accablera des responsabilités les plus lourdes. On blâmait la retraite ordonnée, le cas échéant, jusqu'à Nogent-sur-Seine et Joinville; on s'écriait ironiquement : « Pourquoi pas jusqu'à Rivesaltes ?... » Et c'est cet éloignement momentané qui allait ramener, au bout de quelques heures, l'armée de Joffre devant Paris libéré, avec la décision de la guerre obtenue par la victoire de la Marne !

Une note personnelle, adressée par le général Joffre au ministre de la Guerre, M. Millerand, sous la date du 3 septembre, récapitule l'ensemble des motifs qui ont agi sur l'esprit du chef dans les journées tragiques où il eut à prendre ce parti. Le général expose, d'abord, au gouvernement, les raisons pour lesquelles il n'a pas cru devoir engager, à la date du 2 septembre, la bataille prévue par l'Instruction générale du 25 août (c'est-à-dire la bataille en avant de Paris), puis il annonce la très prochaine reprise de l'offensive (c'est-à-dire la bataille latérale à Paris) ; on voit ainsi se dégager la suite logique des idées, filles des nécessités :

« Le général en chef avait espéré combattre la large manœuvre d'enveloppement exécutée par la droite de l'armée allemande contre l'armée Lanrezac, en lui opposant « une puissante concentration de forces dans la région d'Amiens » (armée Maunoury et groupement d'Amade) et avec l'aide de l'armée anglaise.

« Mais le rapide recul de l'armée anglaise, effectué trop tôt et trop vite, avait empêché l'entrée en jeu de l'armée Maunoury dans de bonnes conditions et compromis le flanc gauche de l'armée Lanrezac : celle-ci se trouvait, *dans l'après-midi du 2 septembre*, au Nord-Est de Château-Thierry devant lequel se présentait, le soir même, la cavalerie allemande chargée d'attaquer les ponts.

« Dans ces conditions, accepter la bataille avec l'une quelconque de nos armées eût entraîné fatalement l'engagement de toutes nos forces, et l'armée Lanrezac se serait trouvée fixée dans une situation que la marche de la 1re armée allemande eût rendue des plus périlleuses. Le moindre échec aurait couru les plus grands risques de se transformer en une déroute irrémédiable, au cours de laquelle le reste de nos armées aurait pu être rejeté loin du camp retranché de Paris et complètement séparé de l'armée britannique. Nos chances de succès auraient encore été diminuées par la grande fatigue des troupes qui n'avaient pas cessé de combattre et avaient besoin de combler les vides produits dans leurs rangs.

« Il fallait éviter tout accrochage décisif tant que nous n'aurions pas les plus grandes chances de succès et continuer à user l'ennemi par des offensives partielles. Le général en chef estimait ne pas pouvoir accepter trop tôt une bataille générale dans des conditions défavorables. Aussi a-t-il décidé d'attendre encore quelques jours et de prendre en arrière le champ nécessaire pour éviter l'accrochage.

« Il prescrivit, pendant ce temps, de récupérer au moins deux corps sur les armées de droite dont la mission devait être purement défensive, de recompléter et de reposer les troupes.

« SON BUT FUT DE PRÉPARER UNE OFFENSIVE NOUVELLE EN LIAISON AVEC LES ANGLAIS ET AVEC LA GARNISON DE PARIS ET D'EN CHOISIR LA RÉGION DE FAÇON QU'EN UTILISANT SUR CERTAINES PARTIES DU FRONT DES ORGANISATIONS DÉFENSIVES PRÉPARÉES, ON PUISSE ASSURER LA SUPÉRIORITÉ NUMÉRIQUE DANS LA ZONE CHOISIE POUR LE PRINCIPAL EFFORT (1). »

Tel est le véritable document révélateur de la manœuvre, le secret intime de la pensée du chef. L'exposé est du 3; la bataille s'engage le 5. Du 3 au 5, il y a deux jours. Le général Joffre est décidé, plus que jamais, à l'offensive. Mais il se donne deux jours pour : 1° choisir définitivement et organiser son terrain ; 2° attendre l'exécution complète de sa manœuvre d'Est en Ouest; 3° obtenir la liaison avec l'armée anglaise, c'est-à-dire

(1) M. Millerand, ancien ministre de la Guerre, a donné un récit émouvant de ses relations avec le général en chef à ces heures décisives, dans sa récente conférence sur le maréchal Joffre, prononcée à la *Société des Conférences le 29 janvier 1919*. (Voir la *Revue Hebdomadaire* du 15 février.)

déterminer celle-ci à participer à l'offensive; 4° assurer le mouvement en commun avec la garnison de Paris qui lui donne « la supériorité numérique dans la zone choisie pour le principal effort. »

V. — OÙ S'ARRÊTERA LA RETRAITE? — LE TERRAIN.

Le massif de Saint-Gobain étant perdu, la retraite *vers le Sud*, et non *vers Paris* étant décidée, en quel point le général français devait-il caler ses troupes pour être en mesure de reprendre l'offensive avec le plus de chances de succès?

A cette question la nature répond avec une autorité sans seconde : le bassin de la Seine, qui sera toujours le champ de bataille pour Paris, n'est rien autre chose que l'ancien fond du golfe de Seine adossé aux vieilles formations géologiques de l'Ardenne, de l'Argonne, du plateau de Langres et du Morvan. On peut dire, en gros, que le bassin forme un vaste hémicycle s'ouvrant sur la mer et remontant, par pentes et gradins successifs, jusqu'aux hauteurs qui forment la carcasse solide de la France. Cet hémicycle est orienté vers le Nord-Ouest. La masse des gradins qui le composent trace sa courbe inférieure d'après une ligne Montereau-Nogent-sur-Seine, Troyes, Vassy, se continuant vers le Nord-Est par Bar-le-Duc, Revigny, Grandpré.

En avant de cette masse, se projettent quelques gradins avancés qui descendent sur le cirque ou sur l'arène : ces gradins détachés sont déterminés par les hauteurs bordant les vallées du Grand-Morin, du Petit-Morin et de la Marne. C'est sur le premier de ces gradins que, pour les raisons que nous allons indiquer, Joffre a choisi le point de départ de son offensive : il s'arrête sur la ligne des deux Morins : Coulommiers, la Ferté-Gaucher, Esternay, Fère-Champenoise, Vitry-le-François.

Le golfe de Seine ne présente, de la mer à son ancien rivage, qu'un seul obstacle, un seul barrage avant le premier gradin de l'hémicycle : c'est le double massif de Roye-Lassigny-Saint-Gobain, c'est-à-dire le rebord déterminé par la coupure de l'Oise. Ce barrage une fois franchi, la vague d'invasion déferle dans la vaste plaine de Champagne et, ayant dépassé Paris, elle n'a plus qu'à balayer le golfe de Seine et à en chasser les armées qui l'occupent pour revenir sur la capitale isolée comme un rocher battu des flots.

C'est dans cette plaine que, traditionnellement, le sort de Paris s'est décidé. Sur le circuit qui la borde se trouvent rangées les grandes batailles dont le souvenir étreint à jamais le cœur de la France : les Champs catalauniques, Valmy, les batailles de 1814, Champaubert, Montmirail, Vauchamps : c'est là que Mac-Mahon se serait battu, en 1870, s'il n'était pas allé s'engouffrer dans l'impasse de Sedan.

Les « Champs catalauniques » ou « Champagne » sont déterminés par le cours presque parallèle des deux rivières de Paris, les deux rivières sœurs, la Marne et la Seine. Comme si elles ne suffisaient pas à étancher les eaux qui affleurent des côtes voisines, un double affluent de la Marne, le Petit et le Grand Morin, coule à égale distance de l'une et de l'autre. La ceinture du golfe de Seine est au Sud de la rivière elle-même : celle-ci forme la rigole de vidange qui subsiste après le retrait des eaux. La ligne d'appui du golfe de Seine est, en somme, la véritable séparation des deux Frances à l'Est, la France du Nord et la France du Midi, et elle répond exactement à la ligne d'appui de la Loire à l'Ouest. Donc, la véritable bataille de France est là, puisque le sol français s'organise tout entier autour de cette crête. Vidal de la Blache, ayant fait observer que cette zone fut la marche frontière des Gaules belgiques, comme, plus tard, des archevêchés de Reims et de Sens, ajoute :

La Champagne du Nord, celle de Reims, comme dit Grégoire de Tours, *touche à la Picardie* et lui ressemble. Les monuments d'époques préhistoriques montrent d'étroits rapports *avec la Belgique*, presque pas avec la Bourgogne. *Ses destinées sont liées à celles de la grande région picarde.* Au contraire, le faisceau des rivières méridionales a son centre politique à Troyes ; cette autre partie de la Champagne *se relie à la Brie et gravite vers Paris.* Par les rapports naturels, comme dans les anciennes divisions politiques, l'autre gravite vers Reims et les Pays-Bas (1).

De ce simple exposé géographique il résulte, avec une parfaite évidence, qu'une armée, située sur la falaise qui sépare ces deux régions, ces deux « Champagnes, » la Champagne picarde et la Champagne briarde, est en situation de défendre, à la fois, les deux métropoles Reims et Paris. Et ne résulte-t-il pas, avec la même évidence, que le général Joffre, en venant chercher les

(1) *Tableau de la Géographie de la France*, p. 123.

premiers gradins de l'hémicycle de Seine, ceux qui sont au Nord de la rivière (avec la ressource de se replier, au besoin, sur ceux qui s'élèvent au Sud), s'est conformé aux lois de la nature et aux lois de l'histoire. Il adopte ce point d'appui parce qu'en fait, — *une fois le massif de Saint-Gobain perdu* (1), — il ne s'en trouve plus d'autre.

D'ailleurs, les événements de la guerre l'y ont amené et en quelque sorte poussé. Le plan du Grand État-major allemand a donné, pour rendez-vous général, aux armées allemandes pénétrant, de toutes parts, en France, précisément la plaine catalaunique : depuis la première heure, toutes convergent vers ce but commun; toutes et chacune se sont mises en marche pour arriver à cette « concentration sur le champ de bataille » prescrite par le vieux Moltke et par Schlieffen; et elles y arrivent, en effet, dans les jours qui précèdent immédiatement la bataille de la Marne.

Voyons plutôt. — La plaine catalaunique est prise à revers par les armées de von Hausen et du duc de Wurtemberg, débouchant par la trouée de Grandpré et par la brèche de Reims. Elle est menacée par les forces que commande von Strantz et qui, venant de Metz, se glissent par le Rupt de Mad et la trouée de Saint-Mihiel. Jusqu'à la date du 4 septembre, les armées de von Heeringen et du prince Ruprecht de Bavière, qui agissent dans l'Est, espèrent encore atteindre la trouée de Mirecourt-Neufchâteau : elles livrent un assaut mortel à Dubail et à Castelnau pour s'ouvrir ce chemin. Quant à l'armée du Kronprinz, elle glisse le long de l'Argonne pour venir à la rencontre de toutes les autres et assener le coup final. Nous avons déjà cité l'ordre saisi, quelques jours après, et par lequel, le 5 septembre à 20 heures, il prescrivait, pour le 6, une attaque dans la direction générale de Revigny-Bar-le-Duc et confiait, en particulier, à son corps de cavalerie la mission *d'entrer en action dans la région de Saint-Mard-sur-le-Mont et de pousser son exploration en avant de la IVe et de la Ve armée*, SUR LA LIGNE DIJON, BESANÇON, BELFORT. Le Kronprinz pensait donc encore, à cette date, que les armées de Lorraine et des Vosges forceraient la trouée de Neufchâteau-Mirecourt et il leur tendait la main.

(1) Sur les raisons qui ont déterminé l'abandon du massif de Saint-Gobain par l'armée britannique, voir la *Bataille de Saint-Quentin-Guise*, dans la *Revue* des 1er et 15 septembre 1918.

Ainsi, les armées allemandes, venant de l'Est, se rendent toutes simultanément au rendez-vous catalaunique. Il en est de même des armées qui viennent de l'Ouest. Von Bülow et von Kluck n'ont pas d'autre objectif. Même pour attaquer Paris, ce n'est pas par le secteur de Picardie, trop bien défendu, mais par le secteur de Champagne et de Brie que l'on compte opérer. Un ordre du jour, signé du comte Schwerin et daté du 5 septembre avant l'aube, ne laisse aucun doute à ce sujet : « *Le IVe corps de réserve continue aujourd'hui la marche en avant et se charge, au Nord de la Marne,* DE LA COUVERTURE DU FRONT NORD DE PARIS ; la *1e division de cavalerie lui sera adjointe.* — *Le IIe corps pousse par... le bas du Grand Morin au-dessous de Coulommiers et se dirige* CONTRE LE FRONT EST DE PARIS (1).

Nous reviendrons sur ce document important, mais ce qu'il convient d'établir, c'est que la plaine catalaunique est le champ de manœuvre, la « cour de la caserne » qui, selon les théories de Schlieffen et dans la pensée du Haut Commandement allemand, doit assister à la défaite de la France et au désastre de l'armée Joffre : c'est donc sur une ligne permettant de sauver cette plaine, en la dominant, que l'armée Joffre doit se caler : une telle ligne est déterminée par l'ossature de la région entre Marne et Seine, c'est-à-dire par le premier gradin de l'hémicycle.

Puisque l'armée de Joffre a des raisons de craindre pour ses communications par l'Argonne, par Saint-Mihiel, par la trouée de Charmes, par la trouée de Belfort, si elle veut échapper à tout risque provenant de ces trois couloirs, elle descendra jusqu'à un parallèle *au Sud de leurs débouchés;* et comme, d'autre part, l'armée anglaise a cherché son abri au Sud du camp retranché de Paris, Joffre, pour l'articulation de sa manœuvre, sera également dans la nécessité de chercher, de ce côté, *un parallèle au moins sur la ligne des deux Morins.*

Résumons. — Le camp retranché de Verdun est le *pivot de droite :* il faut rester en liaison avec lui. Le camp retranché de Paris est *l'attache de gauche :* il faut rester en liaison avec lui. La courbe du golfe méridional de Seine, prolongée par l'Ar-

(1) Cet ordre du jour, daté du 5 septembre 1 h. 45 du matin, a été trouvé, déchiré en morceaux, sous un lit, dans une des chambres de la ferme de M. Victor Courtier, maire de Puisieux. Il a été publié par M. P.-H. Courrière dans son intéressant ouvrage : *Comment fut sauvé Paris*, p. 40, d'après une communication de M. Lebert, bibliothécaire de la ville de Meaux.

gonne, répond seule à cette double nécessité. Donc, tel sera le terrain de la prochaine bataille. Joffre le voit ; il a le courage de le vouloir, d'agir et d'ordonner : voilà ce dont la France et l'histoire lui seront éternellement reconnaissantes.

VI. — LA MANŒUVRE ALLEMANDE

Le lieu de la bataille se trouvant ainsi déterminé, à quelle date sera-t-elle livrée? Quel sera le jour X? Ce point dans l'espace et dans le temps sera déterminé par la manœuvre, c'est-à-dire par la volonté du chef s'emparant des nécessités et des opportunités.

Pour suivre ce beau travail intellectuel, ce noble exercice des plus hautes facultés humaines, il faut reprendre maintenant l'exposé des faits militaires à partir du moment où le sentiment d'une rencontre prochaine se fait jour des deux côtés. Il serait impossible d'être clair et d'être complet si, d'une part, l'on faisait abstraction de l'initiative ennemie et si, d'autre part, on ne considérait qu'une partie de l'immense aire du conflit armé. Certains ont distingué entre la bataille de l'Ourcq et la bataille de la Marne. Pourquoi? L'ennemi avance sur tout le front et l'armée française va au-devant de lui sur tout le front : il faut donc tout embrasser d'un coup d'œil.

Joffre a décidé de prendre son pivot sur sa droite et c'est pourquoi nous avons dû, logiquement, présenter d'abord dans l'*Histoire de la Guerre* l'exposé des engagements de l'Est : si la droite eût cédé, la bataille de la Marne eût été impossible. Aussi, le Haut Commandement allemand assaille notre droite jusqu'à la dernière minute : dans la nuit du 4 au 5 septembre, se déclenche l'offensive suprême contre le Grand Couronné de Nancy : l'Empereur y commande en personne. Nous savons maintenant qu'elle ne réussit pas : mais le doute était permis, et il devait, en fait, se prolonger pendant plusieurs jours encore. Au milieu de tous ses autres soucis, Joffre y pense constamment ; il a besoin de ses troupes qui combattent en Lorraine; mais il ne dégarnira Castelnau que quand celui-ci se sentira vainqueur. En fait, la bataille de la Marne a pour secteur oriental, à partir du 5, la bataille du Grand Couronné.

A la date du 4 septembre, l'offensive allemande sur la Mortagne commence à céder. Joffre en a le sentiment très net,

et c'est ce qui lui permet de commencer à dégarnir le front de Dubail, en appelant le 21e corps, dont il a besoin sur le front occidental. Mais le péril n'est pas entièrement conjuré. C'est le 6 septembre seulement que von Heeringen recevra l'ordre de quitter les Vosges pour se transporter dans la région de Busigny-Saint-Quentin. Jusqu'au 6, la lutte reste des plus vives et l'artillerie, violente, continue à sévir, selon la méthode allemande, qui couvre la retraite ou le décrochage à coups de canon.

A partir du 6 septembre, un autre danger va se dessiner dans l'Est. Une division de réserve, accompagnée de formation de landwehr, a débouché sur Saizerais et se dirige sur Saint-Mihiel. Une manœuvre des plus dangereuses, tendant à déraciner la place de Verdun, s'amorce donc aussi de ce côté. Le Grand Quartier Général avertit le général de Castelnau d'avoir à se tenir en liaison avec la place de Toul, et il jette lui-même le 15e corps sur Gondrecourt pour parer à ce coup fourré. C'est une nouvelle initiative prise par l'ennemi et dont Joffre est bien obligé de tenir compte.

Joffre est en présence d'une action non moins redoutable de l'armée du Kronprinz dans la région de l'Argonne. Nous venons de citer l'ordre à la Ve armée allemande prescrivant l'offensive pour le 6 septembre. Dès le 5 au soir, l'armée devait se préparer à l'attaque sur Revigny, et le lendemain (6 septembre) de bonne heure, elle attaquait, en effet, dans la région de Vaubécourt. En même temps, les forts de Verdun étaient vigoureusement canonnés par le Nord et par l'Est. La place pourrait-elle résister longtemps et, si elle succombait, quel serait le sort de notre droite ?

Au centre, l'armée de Langle de Cary avait devant elle l'armée du duc Albert de Wurtemberg. Celle-ci jouait aussi son rôle dans le drame : ayant été jetée à travers la plaine de Champagne, et ayant atteint d'un bond la région de Vitry-le-François, elle avait pour mission de briser le centre de l'armée de Joffre qui, sur ce point, présentait une fissure défendue seulement par la 9e division de cavalerie, et de foncer, alors, dans la direction d'Arcis-sur-Aube pour seconder le mouvement d'enveloppement que sa voisine de l'Ouest, l'armée von Hausen, devait tenter sur les armées Foch et Franchet d'Esperey. Un simple coup d'œil sur la carte suffit pour indiquer les conséquences d'une telle manœuvre, si elle eût réussi ; elle se combi-

nait, en effet, avec celle de von Bülow, marchant sur Montmirail, et avec celle de von Kluck isolant les deux armées et l'armée britannique du camp retranché de Paris : par cette « tenaille, » l'aile gauche française eût été entourée et écrasée entre Montmirail et Troyes.

Déjà la partie est engagée de ce côté. Bülow avance en combattant à partir du 4. Joffre suit de l'œil ces rudes combats qui ont succédé de près aux premiers engagements de Montmort et de la ferme d'Arbeux. Au moment où il donne ses ordres définitifs, la bataille du Centre est accrochée.

Nous sommes arrivés, enfin, à l'extrémité occidentale du front de bataille. Joffre va porter de ce côté sa manœuvre : mais von Kluck y développe précisément la sienne qui diffère, comme nous allons le voir, de celle qui a été prévue par le Haut Commandement allemand. La trame demande à être relevée, maintenant, fil à fil.

A partir de l'ébranlement de Guise, le Commandant en chef s'était résolu à resserrer son front et à rabattre von Kluck à l'Est de Paris. Nous avons établi, par la coïncidence des ordres et des exécutions, que cette « conversion vers l'Est » avait été la suite de la bataille de Guise et qu'elle avait été ordonnée dans la nuit du 30-31 août (1). Le général Joffre l'avait signalée, dès le 1er septembre, au gouvernement qui n'avait pas encore quitté Paris.

Les Allemands avaient, comme nous l'avons démontré, conçu le projet d'un raid de cavalerie sur Paris, justement à cette date du 1er septembre. Les trois divisions de cavalerie du général von der Marwitz, la 4e, la 2e et la 9e, avaient été chargées de l'exécution et avaient reçu l'ordre d'être aux portes de la ville le 2 septembre au matin. Nous avons dit l'échec de cette entreprise au combat de Néry et l'étonnante odyssée des trois divisions de cavalerie dans la forêt de Compiègne (2). Après l'insuccès d'une de ses idées le plus chèrement caressées, le

(1) Voir notre étude sur *la Bataille de Saint-Quentin-Guise*, *in fine*. — M. Millerand vient d'apporter, à l'appui, un télégramme du général Maunoury daté du 31 août, à 23 heures 55, et prévenant le général Joffre « que la Ire armée allemande délaisse la direction de Paris. » Ce renseignement, d'une si haute importance, avait été fourni par le rapport de la division de cavalerie du général Buisson.

(2) *Histoire illustrée de la Guerre de 1914*, tome VIII, p. 170.

Grand Quartier Général allemand n'avait pas renoncé à ses desseins sur Paris; il les avait seulement modifiés. Il admettait, maintenant, que, pour réussir, un effort plus prolongé et plus puissant serait nécessaire. Tout d'abord, il fallait isoler Paris du reste de la France ; et c'est pourquoi l'ordre était maintenu à la cavalerie de la Ire armée (von Kluck) d'apparaître devant Paris et de détruire toutes les voies ferrées qui y conduisent. On préparerait ainsi, non pas le siège, mais l'investissement de Paris, en subordonnant toutefois cette lourde entreprise au succès d'une manœuvre destinée à empêcher toute intervention ultérieure de l'armée de Joffre.

Les ordres donnés à la cavalerie ne furent exécutés que sur certaines parties du front Est : Von Kluck, en effet, avait d'autres vues et il avait besoin des divisions de von der Marwitz pour réaliser ses propres desseins.

Quant à la manœuvre du Grand Quartier général allemand, elle devait se développer ainsi qu'il suit : premier acte, repousser l'armée française *vers le Sud-Est*, par conséquent la couper de Paris; second acte : séparer l'aile gauche du reste de l'armée, l'envelopper et la détruire entre Troyes et Paris. Pour cela, les deux armées von Hausen et von Bülow secondées, en arrière, par l'armée du duc de Wurtemberg, s'avancent *les premières*, et coupent l'armée de Joffre au Centre, tandis que von Kluck marque le pas en attendant l'heure de foncer à son tour. La marche pour l'encerclement se fera d'abord *d'Est en Ouest*, telle est la volonté du Haut Commandement. Pour cette exécution, la Ire armée (armée von Kluck) restera donc *en arrière* d'une journée. Son rôle est le suivant : 1° servir de pivot au mouvement, 2° protéger le flanc des armées allemandes en surveillant les sorties du camp retranché de Paris.

Ainsi, ce n'est pas von Kluck qui marchera d'abord et qui saisira le premier l'armée française : ce sera von Bülow et ensuite von Hausen et le duc de Wurtemberg. L'ensemble de la manœuvre a pour rendez-vous général la région d'entre Montmirail et Troyes : c'est là que se produira « la bataille de Cannes » (*Cannæ*) recherchée depuis si longtemps.

Pour que ce projet grandiose réussît, il faudrait un fonctionnement parfait de tout le mécanisme : cette épure de cabinet ne se réaliserait sur le terrain que si le champ de bataille était un champ de manœuvres. Or, von Moltke n'a pas

pris le soin de s'assurer du bon fonctionnement de tous les rouages : il ne s'est pas rendu compte de la situation de la IIe armée, qui, loin de marcher *en avant*, est *en arrière* d'une journée ; il ne tient pas compte de la fatigue des corps, déjà si fortement éprouvés par les batailles de Guise et de la Meuse et n'arrivant sur la ligne de front que les uns après les autres avec des retards considérables (1) ; surtout, il ne tient pas compte de l'indocilité du brillant général de cavalerie qui commande son aile droite et qui, n'ayant connu jusqu'alors que des succès et des éloges, s'est grisé de la confiance que lui témoigne, d'un cœur unanime, tout le « Vaterland. »

Von Kluck n'entend nullement passer au second plan. Il se croit destiné à frapper le coup qui doit anéantir l'armée française : et voilà qu'on prétend l'arrêter pour que Bülow cueille la palme ! Il arrive le premier et on suspend sa course !

« L'intrépide » général n'écoute que son sens propre, l'instinct de cavalier qui le porte en avant. Sans rien objecter aux ordres de l'État-major, il donne à ses éléments avancés l'ordre de franchir la Marne sur la ligne de la Ferté-sous-Jouarre-Château-Thierry dès le 3. Il poursuit les Français avec d'autant plus d'ardeur qu'il les croit en pleine déroute, dissociés et démoralisés ; il ne craint qu'une chose, c'est qu'ils ne parviennent à lui échapper, comme déjà l'a fait, à double reprise, l'armée anglaise. Peut-être a-t-il connaissance de l'ordre donné par Joffre de *pivoter sur la droite* ; il l'interprète comme voulant dire : céder toujours à gauche. Ses renseignements lui ont appris que l'armée britannique est dans la région de Coulommiers : il se convainc ainsi qu'une *brèche* s'est faite entre l'armée French et l'armée Franchet d'Esperey ; et c'est dans cette brèche supposée qu'avec une imprudence inouïe et contrairement aux ordres reçus, il jette ses corps l'un après l'autre. Ne songeant qu'à sa poursuite, il se couvre à peine du côté de Paris : il s'élance. Son but, maintenant, c'est la trouée de Rebais : il entend précéder Bülow sur le champ de bataille du nouveau « Cannes, » *à Montmirail.*

Il est nécessaire d'insister sur cette conviction où est von Kluck qu'une brèche existe dans le front adverse ; car c'est de là que vient cette témérité qui le porte en avant et qui lui donne

(1) Sur l'état de dépression physique et morale des armées allemandes, à la veille de la Marne, voir *Histoire de la guerre*, t. VIII, p. 180 et suivantes.

l'illusion d'un succès facile, à la condition de faire vite, très vite.

Stegemann, qui a reçu les inspirations de l'État-major, est on ne peut plus affirmatif sur ce point :

Par son mouvement au delà du Grand Morin, venant de la Ferté-sous-Jouarre et de Changis, la Ire armée tombait dans la *brèche béante entre l'armée French et la 5e armée française*, brèche qui n'était remplie que par de la cavalerie... Comme l'armée anglaise avait évacué le champ de bataille, *cela semblait confirmer cette hypothèse*, tandis qu'en réalité, elle était cachée derrière le rideau que formait la forêt de Crécy, si bien qu'elle s'apprêtait à faire une conversion avec son aile gauche et à chercher la liaison avec l'armée Franchet d'Esperey quand le IIe corps de von Kluck *pénétra dans la brèche*... ... L'ennemi qu'on espérait atteindre bientôt dans sa fuite, attendait, au contraire, au Sud et au Sud-Est. Il semble bien que le Commandement allemand ignorât encore qu'au Nord-Ouest (Maunoury) et au Sud-Ouest (French), l'ennemi était à l'affût depuis le 4 septembre et qu'ainsi *la brèche que l'on croyait exister entre l'armée Franchet d'Esperey et l'armée britannique n'existait pas* et qu'au contraire, cette dernière armée formait l'aile droite de celle de Joffre et faisait même un crochet qui allait lui permettre l'encerclement.

Sans l'hypothèse de la « brèche, » il serait difficile de comprendre l'ordre cité ci-dessus, signé du comte Schwerin et prescrivant au IIe corps « de pousser par le cours inférieur du Grand Morin au Sud de Coulommiers et de se diriger *contre le front Sud-Est de Paris.* » Une pareille entreprise eût été vraiment par trop absurde, si l'on eût pensé que l'armée britannique et l'armée Franchet d'Esperey formaient une masse de manœuvre prête à tomber dans le dos du corps qui eût tenté de l'esquisser. Von Kluck est donc persuadé que l'armée anglaise a continué à se replier, qu'elle est déjà loin et qu'il va, enfin, par la brèche ouverte, saisir le flanc de la grande armée de Joffre.

Le Haut Commandement allemand, qui tient à son dispositif et qui, peut-être, a reçu de Paris des renseignements nouveaux, commence à s'inquiéter. Dans l'après-midi du 4, il essaye encore de freiner; il veut à tout prix retenir la Ire et la IIe armées dans la région de Paris, et même son désir est que la Ire armée n'abandonne pas la ligne de l'Oise; tout au plus doit-elle se porter sur la Marne, mais à l'Ouest de Château-Thierry, c'est-à-dire à proximité de Paris. Il presse von Bülow et von Hausen pour qu'ils accomplissent leur mouvement vers Montmirail et vers Troyes et il retient von Kluck.

Mais, autant que l'on peut s'en rendre compte par l'exécution, il y a quelque hésitation, quelque flottement dans les directives du Grand Quartier général; sans doute, il craint d'aborder von Kluck de front. Ce n'est pas un subordonné commode. Celui-ci pourra se défendre, par la suite, en assurant qu'il n'a fait qu'exécuter des ordres antérieurs quand il s'est porté sur la Seine par Rebais et Montmirail. Il se persuade, d'ailleurs, qu'il s'est suffisamment gardé du côté de Paris en laissant son IVe corps de réserve et une division de cavalerie en flanc-garde.

Essayons d'entrer dans le raisonnement de von Kluck. « Ce serait vraiment absurde, se dit-il, de porter le trouble, en ce moment, dans la marche des deux armées et de me forcer à attendre Bülow, quand je tiens l'ennemi. Comment hésiterait-on à foncer sur des corps que la retraite a disloqués en partie, mais qui seraient parfaitement aptes à se battre, si on les laissait se reconstituer? Il faut saisir l'occasion : elle ne se présente pas deux fois. » Sa conception de la bataille, qui domine, dès lors, tous ses actes est, d'après les faits et les témoignages concordants, la suivante : poursuivre l'ennemi à fond jusqu'à la Seine et le rejeter d'*Ouest en Est* sur la Champagne sans attendre Bülow et von Hausen. Au contraire, les précéder pour pousser l'armée de Joffre pantelante sous leurs coups quand ils arriveront. L'heure n'est pas venue de procéder à l'investissement de Paris. Si l'on s'arrête maintenant, devant le camp retranché, si l'on perd un ou deux jours, l'ennemi, ayant conservé la liberté de ses mouvements, peut soit s'échapper encore, soit se retourner dangereusement (1).

(1) De toutes les explications qui ont été données du côté allemand, au sujet de la manœuvre de von Kluck, celle qui se rapproche le plus des faits a été publiée par *le Matin* du 14 décembre 1918 comme émanant de von Kluck lui-même. Von Kluck aurait dit, dans un moment d'épanchement, que la première faute commise par le Haut Commandement allemand aurait été de ne pas donner suite au premier projet *de marcher le long des côtes* pour donner à la France le sentiment de l'isolement; que la seconde faute aurait été de se laisser hypnotiser par le rêve d'une entrée à Paris (on avait pour cela préparé un drapeau de vingt mètres de large qui devait être planté au haut de la Tour Eiffel). « L'entrée à Paris aurait été prévue, ajoute le général vaincu, pour le 2 septembre (on remarque la coïncidence avec le raid von der Marwitz). Mais, que diable! nous avions des éclaireurs, nous avions des aéroplanes, nous avons vu, le 31 août, ce qui se passait devant nous. Nous avons appris que cette armée, qui était tout sens dessus dessous, avait changé d'aspect en quelques heures. En présence d'une pareille surprise, que voulez-vous faire? Pousser trop de l'avant (en direction de Paris) aurait été une folie. Malgré les conseils pressants, sinon les ordres qui me

Ainsi, de l'hypothèse de la *brèche* résulte toute la manœuvre de von Kluck. La fougue, l'orgueil, l'envie épaississent le bandeau sur ses yeux et, malgré les avis qui lui parviennent, il ne change rien à ses projets; il continue à fond sa marche sur la Marne.

Dès le 4 au soir, il a donné ses ordres pour la bataille. L'étude des faits et des documents saisis sur l'ennemi permet de les reconstituer ainsi : L'armée se portera en avant *le 5, attaquant l'ennemi partout où on le rencontrera :* le IXe corps sur Esternay, le IIIe sur Sancy, le IVe sur Maisons, le IIe sur Coulommiers, le IVe de réserve à l'Est de Meaux. Le 2e bataillon de chasseurs avec la 4e division de cavalerie couvrira le flanc droit. Le IIe corps de cavalerie avec les 2e et 9e divisions de cavalerie sur Provins.

Trois corps sur le Grand Morin et le IIIe à huit kilomètres au Sud de cette rivière ! On livre à l'armée franco-anglaise, une bataille d'angle : mais avec un côté de l'angle extrêmement fort, celui qui pousse en avant et un côté de l'angle extrêmement faible, celui qui regarde Paris.

Cette conception est juste l'opposé de celle du Grand État-major, puisque celui-ci entend se rapprocher de Paris le plus possible et, pour cela, attaquer par l'Est et bousculer la gauche française vers Montmirail et Provins. Or, les deux systèmes contraires entrent simultanément, à l'heure décisive, en voie d'exécution. Cela revient à dire que von Moltke, sous le coup de la manœuvre de Joffre, a déjà perdu pied. Celui qui doit

venaient de haut (on constate le manque d'énergie dans le Haut Commandement), j'ai dû y renoncer.

— Mais, dit l'interlocuteur, pourtant, l'effet moral de l'entrée à Paris?

— *Il eût été beau, l'effet moral! Huit jours après* (il aurait pu dire *deux jours après*) *j'aurais eu une armée française dans le dos et nos communications coupées!* Non, le seul moyen c'était d'engager une nouvelle bataille; car, j'avais compris *que celle de Charleroi n'avait pas été décisive* (voilà le fond des choses, et la réalité, telle qu'elle résulte de l'étude attentive des faits; seulement, von Kluck s'en est aperçu un peu tard). *Joffre s'était retiré avant de l'avoir perdue définitivement.* Vous m'entendez bien, il n'y avait pas d'autre issue. Il fallait une nouvelle bataille et il fallait la gagner. Le sort de la guerre en dépendait. »

Von Kluck ajoute que l'élément décisif a été le ressort du soldat français, qui a pu se ressaisir en pleine retraite. « C'est là une chose avec laquelle nous n'avons jamais appris à compter; c'est là une possibilité dont il n'a jamais été question dans nos écoles de guerre. Nous avons commis une erreur, reconnaissons-le, et je n'ai pas été le seul. Ceux qui sont venus après moi l'ont commise aussi. » Et von Kluck ajoute : « *Nous avons été peut-être trop savants!* » (C'est la conclusion de nos propres études : nous n'avons cessé de signaler les fautes lourdes du *pédantisme allemand*.)

commander ne commande plus, celui qui doit obéir n'obéit plus. Toutes les solutions deviennent mauvaises, quand toutes les issues commencent à se fermer.

Von Kluck n'eût pas eu tant d'assurance s'il eût été mieux renseigné sur ce que lui préparait le Commandement adverse et sur ce qui se passait dans le camp retranché de Paris.

Le Commandement allemand ignorait-il réellement l'existence de l'armée Maunoury? C'est un point qu'il est assez difficile d'éclaircir. D'une part, von Kluck, ayant eu affaire à diverses reprises aux corps de l'armée Maunoury, et notamment dans le rude combat de Proyart, savait, à n'en pas douter, que cette armée existait sur sa droite. Nous avons cité l'extrait d'un document allemand, — probablement un rapport, — et qui signale la présence de corps actifs (le 7e corps) sur la Somme. Nous avons vu, d'autre part, que les renseignements allemands provenant des armées de l'Est avaient mentionné le transfert de troupes françaises dans la direction de Paris. Malgré tout, les historiens de l'État-major et, en particulier, Stegemann, disent que von Kluck était mal renseigné. La brochure sur *Les Batailles de la Marne* (attribuée, à tort ou à raison, à un écrivain de l'entourage de von Kluck) assure que, « pendant sa marche en avant, le général s'était déjà heurté aux 61e et 62e divisions de réserve sous le général d'Amade qui, plus tard, firent partie de la 6e armée : mais que les Français avaient réussi à se soustraire à leur adversaire. » « Le général von Kluck, ajoute la brochure, savait qu'il se trouvait encore des troupes à gauche du corps expéditionnaire anglais, *mais il en ignorait la force exacte.* »

Le général lui-même aurait dit, d'autre part, qu'il n'ignorait pas l'existence de l'armée Maunoury, mais qu'il n'aurait jamais pensé qu'il se trouverait un gouverneur d'une place assiégée ayant l'audace de faire sortir ses troupes du rayon d'action de la forteresse.

Quelle que soit la valeur de ces explications, données, d'ailleurs, après coup, von Kluck n'y regarde pas de si près dans sa hâte d'agir et de réussir, il a les yeux fixés non en arrière, mais en avant. Croyant trouver devant lui une brèche et une armée défaillante, il fonce : or, il trouve l'armée de Joffre debout, bien liée et prête au combat.

VII. — LA MANŒUVRE FRANÇAISE

Voyons, en effet, ce qui s'était passé dans le camp français.

Quatre documents déjà connus éclairent la pensée du Haut Commandement dans la période du 1er au 3 septembre : 1° l'Instruction générale n° 4, datée du 1er septembre et qui prescrit la retraite générale, au besoin jusqu'au Sud de la Seine, *mais sans que cette indication implique que cette limite devra être forcément atteinte* (1). L'Instruction s'achève par ces mots : *les troupes mobiles du camp retranché de Paris pourraient prendre part également à l'action générale;* 2° la note 3 463, datée du 2 septembre, confirmant, avec la plus grande netteté, ce qui est dit dans l'Instruction générale précédente : que la manœuvre en retraite a pour objet, aussitôt l'heure venue, *de passer à l'offensive sur tout le front;* mais cette offensive est subordonnée à trois conditions : *que les deux corps prélevés sur les armées de Nancy et d'Épinal soient en place; que l'armée anglaise se déclare prête à participer à la manœuvre; que l'armée de Paris soit en mesure d'agir en direction de Meaux;* 3° l'ordre général n° 11, daté également du 2 septembre, prescrivant toutes les mesures à prendre, à la dernière minute, pour *que tout soit prêt et que les énergies soient tendues vers la victoire finale*; le général en chef affirme de nouveau son intention de reprendre sous peu l'offensive générale; 4° la note adressée, le 3 septembre, au ministre de la Guerre, indiquant les raisons pour lesquelles l'offensive générale a été légèrement retardée. Cette note se termine ainsi : « Le but du général en chef est de préparer une offensive *en liaison avec les Anglais* et *avec la garnison de Paris* et d'en choisir la région de façon qu'en utilisant, sur certaines parties du front, des organisations préparées, on puisse s'assurer *la supériorité numérique dans la zone choisie pour l'effort principal.* »

On voit comment les idées s'enchaînent et comment les données du problème se précisant, la solution se dégage peu à peu. Il faut : *a*) que les deux corps soient en place; *b*) que l'armée britannique ait accordé son concours; *c*) que les forces mobiles de Paris soient prêtes à assurer la supériorité numérique au point où doit se porter la manœuvre.

(1) Voir *Histoire de la Guerre*, t. VIII, p. 150.

Nous en sommes là, le 3 septembre. Reprenons chacune de ces conditions, et voyons à quel moment elles se trouvent réalisées.

a) Les deux corps nouveaux qui, transportés du front Est, doivent agir sur le front Ouest et dont la présence est indispensable, sont le 15e corps et le 21e corps. Mais nous avons dit que le déplacement d'un troisième corps, le 4e, a été, en outre, antérieurement décidé : ce corps, qui faisait partie de l'armée Sarrail, a reçu l'ordre de se rendre à la 6e armée dès que la bataille de la Meuse a été terminée. Quelque diligence qu'on ait faite, ce corps, enlevé le 1er septembre, ne peut arriver à Paris avant le 4 septembre. On prépare ses logements dans la région du Bourget à cette date. Une de ses divisions sera retenue en soutien de l'armée britannique. Raisonnablement on ne peut compter que le 4e corps sera « en place » et en état de marcher à la bataille avant le 7 septembre au matin.

Le 21e corps est emprunté à l'armée Dubail; il lui est encore impossible de quitter la ligne de la Mortagne où le danger de rupture reste imminent. C'est seulement le 4 au soir que le général Dubail pourra le livrer au général Joffre pour la grande bataille projetée à l'Ouest. Transporté par voie ferrée avec la plus grande célérité dans la région de Joinville-Vassy où il est destiné à former, entre Montiérender et Longeville, une articulation indispensable, il ne sera à pied-d'œuvre que le 5 et le 6 septembre. On ne peut se passer de lui, il faut l'attendre.

Ajoutons que le 15e corps demandé le 1er septembre, à l'armée du général de Castelnau, avec les forces restantes du 9e corps va faire mouvement sur Vaucouleurs, puis sur Gondrecourt et ne sera en place que les 7 et 8 septembre.

b) La question du concours de French est une des plus difficiles à régler. Nous avons dit les raisons qui portaient le général anglais à ne risquer, à aucun prix, l'armée qui lui avait été confiée. L'exposer à la destruction ou à l'encerclement, c'était, pour ainsi dire, réduire l'Angleterre à l'impuissance pour tout le cours de la guerre. French éprouvait donc les plus grands scrupules à engager à fond son armée, et même à la laisser s'accrocher. A l'entrevue de Compiègne, Joffre avait obtenu de lui que l'armée britannique resterait en soutien à une journée en arrière de l'armée française; mais c'était tout.

On n'était même pas assuré d'une parfaite liaison. Joffre cherche, par tous les moyens, à peser sur les résolutions de French. Celui-ci est plein de bonne volonté et de bonne grâce, mais il hésite. On en appelle au gouvernement anglais. Lord Kitchener insiste auprès du maréchal French, le 3. French se laisse persuader peu à peu. D'abord, il admet que son armée puisse ne pas se replier au Sud de la Seine, comme il en avait manifesté jusque-là l'intention. Mais dans la soirée du 3, il est repris de ses scrupules. Le général Gallieni vient lui rendre visite à son Quartier général dans la matinée du 4; il ne le rencontre pas; à la suite d'un entretien avec le chef de l'État-major britannique, général Wilson, le gouverneur de Paris ne peut obtenir encore de réponse précise. C'est seulement dans la journée du 4, à treize heures trente, que le maréchal French entre décidément dans les vues du Commandement français, mais encore sous les réserves suivantes : le 5 au matin, les positions des corps britanniques seront modifiées de telle façon qu'ils soient disposés *face à l'Est*, et l'armée pourra se porter ultérieurement en avant *dans la même direction*. Joffre a désormais le sentiment qu'il a convaincu le maréchal. Rien que le mouvement indiqué assure l'articulation entre Maunoury et Franchet d'Esperey. Il s'empare de cette promesse.

Reconnaissons, pour être exact et pour être vrai, qu'il restait encore quelque hésitation dans le Haut Commandement britannique. Le 4 septembre, à 4 heures du soir, le maréchal French faisait une enquête personnelle auprès de ses principaux lieutenants. Aux questions posées par lui il était répondu « que les troupes étaient exténuées, mais qu'elles pouvaient tenir *tant qu'elles ne seraient pas attaquées*. » French concluait encore, à ce moment, qu'il n'était pas possible de marcher de l'avant et que les forces britanniques devaient continuer à se retirer immédiatement derrière la Seine pour se refaire. Le *5 septembre*, à la pointe du jour, les ordres sont encore donnés en vue de ce repli.

C'est seulement un peu plus tard, dans la matinée de cette même journée du 5, après une nouvelle visite du général Joffre, que le maréchal French se décide à renoncer à la retraite, et que l'ordre de surseoir arrive dans les corps; les dispositions sont prises alors pour la marche en avant, en liaison avec Franchet d'Esperey, le 6.

Sur un fait si considérable, le rapport officiel de French est des plus explicites :

Le 3 septembre, les forces britanniques étaient établies au sud de la Marne entre Lagny et Signy-Signets. Jusqu'à ce moment, le général Joffre m'avait prié de défendre les passages de la rivière aussi longtemps que possible et de faire sauter les ponts devant moi. Après que j'eus pris les dispositions nécessaires et que la destruction des ponts fut accomplie, le généralissime français me demanda de continuer ma retraite vers un point situé à 12 milles en arrière, en vue de prendre une seconde position derrière la Seine. Cette retraite se fit bien. Pendant ce temps, l'ennemi avait jeté des ponts et traversé la Marne en forces considérables et il menaçait les Alliés le long de la ligne des forces britanniques et des 5e et 9e armées françaises.

Le samedi 5 septembre, je vis le généralissime français sur sa demande. Il m'informa de son intention de prendre l'offensive sur-le-champ; car il considérait ces conditions comme très favorables au succès. Le général Joffre me fit part de son projet de faire mouvoir sur son flanc gauche, la 6e armée pivotant sur la Marne, de la porter en direction de l'Ourcq, et d'attaquer ainsi la Ire armée allemande, tandis qu'elle avait pris une direction Sud-Est à l'Est de cette rivière. *Il me demanda d'effectuer un changement de front à droite*, ma gauche s'appuyant sur la Marne et ma droite sur la 5e armée *pour remplir la brèche entre cette armée et la 6e*. Je devrais alors avancer contre l'ennemi en face de moi et me joindre au mouvement d'offensive générale. Ces mouvements combinés *commencèrent le dimanche 6 septembre au lever du soleil...*

On voit, même par ce texte, que la brèche que von Kluck pressentait devant lui a existé, du moins pendant quelque temps. Si l'armée anglaise eût continué de se replier, la brèche agrandie se fût offerte à l'offensive de la 1re armée allemande. Or, Joffre ne pouvait livrer bataille qu'à la condition que son articulation fût assurée. Que la 5e armée se fût portée plus à droite ou que French ne se fût pas décidé à remonter vers le Nord, le trou était béant, et von Kluck passait... Car, tel est le sort des batailles ! Le coup d'œil du chef et son énergie, *à la minute suprême*, décident de tout.

c) La manœuvre dépendait, maintenant, de l'intervention de la 6e armée (armée Maunoury). C'est la troisième condition que Joffre s'était posée à lui-même. Fixons donc les yeux sur le camp retranché de Paris.

Le général en chef, tout en ayant décidé la retraite vers le

Sud, ne s'en est attaché que plus fortement à la conception d'une manœuvre de flanc, conception qui remonte, en fait, à la formation de l'armée d'Amade. Elle est exprimée dans l'Instruction générale du 25 août; elle a donné lieu alors à la création de l'armée Maunoury. Le 27 août, le général Maunoury quitte le Grand Quartier général où il a été appelé. Il emporte une instruction où on lit ces lignes : « Le commandant de la 6e armée disposera ses forces de manière à pouvoir, dès que leur réunion sera complète, agir offensivement sur l'aide droite de l'ennemi... La reprise de l'offensive commencerait par la 6e armée dans la direction générale du Nord-Est (1). » Rien n'est plus clair. Puisque l'ennemi tente un mouvement *tournant*, Joffre a pris ses mesures pour en faire un mouvement *tourné*.

A partir du 1er septembre, l'armée Maunoury s'est repliée dans le camp retranché de Paris ; c'est donc du camp retranché de Paris que se déclenchera, maintenant, l'offensive, et ceci est encore précisé dans l'Instruction générale du 1er septembre : « Les troupes mobiles du camp retranché de Paris pourraient prendre part également à l'action générale. »

Le Gouverneur de Paris, général Galliéni, qui exerce, dans le camp retranché, les fonctions de commandant en chef de « l'armée de Paris, » confirme cette manière de voir, du moins au point de vue statique, dans son Ordre général n° 1 : « Paris doit former le point d'appui de gauche des forces françaises qu se replient vers le Sud. Le général Maunoury exercera le commandement dans la région du camp retranché ; il lui appartient donc de diriger son mouvement de retraite de manière à venir occuper, dans la partie Nord du camp retranché, la région comprise entre la Marne et la grand'route de Paris-Senlis. »

Nous avons dit les mouvements de l'armée Maunoury et sa distribution dans la région des forts qui défendent la capitale à l'Est. La 45e division était maintenue en réserve générale à la disposition du Gouverneur (2).

Le Gouverneur de Paris est de plus en plus préoccupé de ce

(1) Conférence de M. Millerand sur le maréchal Joffre, prononcée à la *Société des Conférences* le 29 janvier 1919.

(2) La 45e division, qui arrivait d'Afrique, avait été envoyée à Paris par ordre du Grand Quartier général, le 29 août : « Je prescris que la 45e division (3e d'Afrique) soit dirigée sur Paris. La garnison du camp retranché serait complétée, s'il y a lieu, par une partie de l'armée Lanrezac. »

rôle qui lui incombe de défendre la capitale contre une agression encore possible de l'armée allemande. A cet effet, il réclame, le 2 septembre, des renforts importants en troupes actives, au moins trois corps d'armée. Sinon, Paris serait, assure-t-il, dans l'impossibilité de résister : c'est donc le point de vue de la résistance que l'on envisage encore à cette date.

Mais, à partir du 2 septembre, la conception du Haut Commandement, c'est-à-dire l'offensive sur le flanc droit, s'est affirmée ; elle apparaît comme réalisable à très bref délai. Les forces nouvelles que le général Joffre a retirées de ses armées de l'Est et envoie, dans ce dessein, commencent à arriver. Le 4e corps (général Boëlle) est signalé comme devant amener une de ses divisions, au moins, le 4. La 45e division se porte dans la région Est du camp retranché.

On surveille, de partout, avec une anxiété, où l'espoir commence à percer, les mouvements de l'ennemi. Depuis le 31 août-1er septembre, on sait qu'il est en train de se regrouper sur l'Est. On le suit, on le guette.

A la fin de la nuit du 2 au 3, un officier du service des renseignements, l'interprète Fréchet, attire l'attention du Commandement sur un fait qui confirme les renseignements antérieurs au sujet du mouvement de conversion à l'Est de l'armée von Kluck. Un réfugié de la Somme qui a été, un moment, prisonnier des Allemands dans la région de Saint-Just-en-Chaussée, s'est évadé : on l'a interrogé, il affirme avoir vu, dans cette localité, des troupes d'infanterie allemande allant vers la gauche, c'est-à-dire *dans la direction de l'Est;* il a vu des troupes prenant cette même direction dans la région de Creil. Tandis que des groupes de cavaliers marchaient vers le Sud (c'est probablement la 4e division de cavalerie, von Garnier, après le combat de Néry) deux fortes colonnes d'infanterie et d'artillerie marchaient *transversalement vers l'Est.* Dans la matinée du 3, on apprend, de Luzarches, que l'ennemi « a reçu l'ordre d'évacuer. » — Une reconnaissance par avion du 3 septembre signale qu'à 18 heures, à Étrepilly, des troupes sont rencontrées sur une longueur d'environ 16 kilomètres *avec le Sud-Est comme direction générale.*

Une reconnaissance en auto que commande l'interprète Fréchet est poussée vers Chambry, Lizy-sur-Ourcq et Meaux. Elle gagne Claye et s'approche de Penchard. Vers le Nord et le

Nord-Est elle reconnaît plusieurs colonnes de fumée signalant le passage des troupes qui brûlent les villages : elle entre en contact avec des patrouilles allemandes près de Penchard.

Dès 12 heures, le général Galliéni, qui a provoqué et suivi, avec une vigilance divinatrice, ces renseignements de sources diverses, commence à en tirer des conclusions. Il fait connaître que, d'une manière générale, « les forces allemandes qui se trouvent devant la 6e armée paraissent s'être orientées vers le Sud-Est. De notre côté, ajoute-t-il, la 6e armée s'est établie au Nord-Ouest du camp retranché, sur le front Mareil-en-France, Dammartin-Montgé; l'armée anglaise est dans la région au Sud de la Marne et du Petit-Morin, de Courtevroult (Ouest) jusqu'au delà de la Ferté-sous-Jouarre (Est). » Une nouvelle note, à 15 heures, précise encore ces indications : « L'ennemi, poursuivant son large mouvement de conversion, continue de laisser le camp retranché de Paris sur sa droite et de marcher dans la direction du Sud-Est. »

Dans la soirée, le lieutenant-colonel Bourdeau, chef du service des renseignements, a porté l'ensemble des recoupements parvenus dans la journée au général Clergerie; ils sont très nets : les directions des colonnes allemandes de la Ire armée s'infléchissent vers la Marne au Sud-Est. Le colonel Girodon, sous-chef d'État-major, voit immédiatement le parti que l'on peut tirer d'une telle situation : l'armée Maunoury se trouve précisément en présence de l'occasion favorable cherchée depuis longtemps; c'est l'heure d'attaquer l'ennemi. D'après un témoin, le général Clergerie dit lentement et gravement : « On va leur taper dans le flanc. » Et il entre chez le général Galliéni.

Dès lors, avec une vigilance extrême, les renseignements sont demandés, obtenus et groupés. Le 3 septembre au soir, un ordre de reconnaissance pour la journée du 4 septembre pose nettement la question :

Une colonne importante a été signalée aujourd'hui marchant de la région de Nanteuil sur Lizy-sur-Ourcq. Il importe, au plus haut point, de savoir si la région du Nord Nord-Est de Paris est évacuée et si l'armée qui marchait vers Paris se dirige tout entière vers l'Ourcq et au delà. Demain, 4 septembre, au point du jour, des reconnaissances aériennes seront envoyées dans les directions de Creil, Villers-Cotterets, Neuilly-Saint-Front, vallée de la Marne jusqu'à Meaux, Compiègne, Crépy en-Valois. Ces reconnaissances sont d'une

importance capitale et *leur résultat peut permettre de décider de la situation.*

Le Général Gouverneur demande qu'elles soient faites avec la plus grande activité et désire avoir ces renseignements avant dix heures du matin.

Bien entendu, le général en chef est mis au courant ponctuellement. A neuf heures, le 4, il ne reste plus aucun doute : « De renseignements tous concordants, il résulte que la Ire armée allemande, abandonnants la marche dans la direction de Paris, se dirige vers le Sud-Est, sauf, peut-être, le IVe corps de réserve qui couvrirait le mouvement. » Et voici, maintenant, les renseignements identiques qui arrivent de l'armée anglaise : celle-ci, en effet, téléphone à dix heures vingt-cinq du matin : « Le IVe corps de réserve allemand paraît rester à l'Ouest. Mais les autres corps de la Ire armée semblent avoir tourné vers le Sud-Est et avoir atteint hier soir la Marne entre Château-Thierry et Lizy-sur-Ourcq. »

L'armée anglaise ne tire, d'ailleurs, pour le moment, aucune conclusion. Le général Galliéni, au contraire, prend immédiatement ses mesures en conséquence. Le 4 septembre à neuf heures, il prévient le général Maunoury : « En raison du mouvement des armées allemandes, qui paraissent glisser en avant de notre front dans la direction du Nord-Est, j'ai l'intention de porter votre armée en avant dans leur flanc, c'est-à-dire dans la direction de l'Est *en liaison avec les armées anglaises.* Je vous indiquerai votre direction *dès que je connaîtrai celle de l'armée anglaise* (c'est toujours là le point délicat). Mais prenez, maintenant, vos dispositions pour que vos troupes soient prêtes à marcher cet après-midi et à entamer demain (c'est-à-dire le 5) un mouvement dans l'Est du camp retranché. Poussez immédiatement des reconnaissances de cavalerie dans tout le secteur entre la route de Chantilly et la Marne. »

En même temps, il met la 45e division sous les ordres du général Maunoury, et, de même, toute la cavalerie disponible :

La 6e armée française est destinée à coopérer avec l'armée anglaise contre les forces allemandes signalées en marche vers le Sud-Est du camp retranché. Il y a lieu de renforcer le général Maunoury de toute la cavalerie disponible dans le camp retranché. En particulier, les 2 escadrons de cuirassiers de Saint-Denis, mis hier à la disposition

du général Ebener, ne se rendront pas à Triel, mais au Raincy... Toute la cavalerie ainsi passée à la 6e armée doit être munie de tous les moyens (vivres, etc.) lui permettant de faire campagne *en dehors d'une place de guerre*. Je vous prie de l'en munir, etc.

On prépare le groupe des divisions de réserve Ebener pour flanquer vers le Nord le mouvement éventuel de Maunoury ; on fait surveiller la cavalerie de von Kluck, « afin qu'elle ne puisse nous prendre de flanc, pendant que nous ferons notre attaque contre les Allemands. » Tout cela, le 4.

Les résultats de la reconnaissance par avions ordonnée le matin arrivent et tombent sur un État-major haletant :

10 h. 45. L'armée allemande franchit la Marne en 3 colonnes, une à Citry (10 kilomètres au Nord-Est de la Ferté sous-Jouarre), la seconde à Nogent-l'Artaud se dirigeant du Nord au Sud (au moins deux corps d'armée en tout), la troisième à Charly (5 kilomètres plus à l'Est). De l'artillerie canonne à Montfaucon, Roissy, Belleval. — 11 heures. *Grisolles*, 24 batteries allemandes en position de rassemblement. — 11 h. 10. *Neuilly-Saint-Front*. 2 régiments d'infanterie allemande en position de rassemblement. — 11 h. 30. *Villers-Cotterets*, une colonne allemande de troupes de toutes armes (infanterie, une brigade environ) en marche sur la Ferté-Milon. — 11 h. 40. *Russy* (15 kilomètres Ouest de Villers-Cotterets) 3 escadrons de cavalerie allemande rassemblés. — 11 h. 45. *Crépy-en-Valois :* une colonne allemande d'infanterie et un régiment se dirigeant sur Betz.

On a une claire vision de ce qui se passe dans le camp adverse; et, dans le nôtre, tout est prêt.

Si, seulement, on était assuré du concours de l'armée anglaise !

Joffre savait qu'il ne pouvait pas prendre une décision tant qu'il n'aurait pas obtenu l'adhésion de French et, s'il l'obtenait, il ne laisserait pas à celui-ci le temps de se reprendre. Nous avons dit plus haut que c'est seulement le 4, à treize heures trente, qu'il avait persuadé le maréchal et que celui-ci s'était engagé à faire entrer ses trois corps dans la manœuvre. Sans perdre une minute, Joffre revient à son quartier général, installé provisoirement dans le petit cabinet du directeur dans une école de Bar-sur-Aube. Là sont réunis le général Belin, le général Berthelot, le colonel Pont, le colonel Gamelin, collaborateurs de toutes les minutes, confidents des secrètes pensées. Les renseignements arrivent de toutes parts, colligés minu-

tieusement, mettant en quelque sorte la marche des deux immenses armées sous les yeux du général en chef. Le général Clergerie vient de téléphoner les derniers renseignements recueillis à Paris. Tout est rassemblé. On délibère. Joffre réfléchit. Le jour tombe déjà. Les dépêches sont préparées. Le général Berthelot opine encore pour le repli jusqu'à la Seine de manière à laisser von Kluck s'engager à fond. Quelqu'un dit : « L'occasion se présente, la laissera-t-on échapper? » Joffre a tout pesé. Il se dit qu'il a, pour le moment, l'adhésion de French, toutes les autres conditions étant réunies, la supériorité numérique au point où s'applique sa manœuvre, l'ensemble des circonstances favorables; cette préparation mise au point, cet équilibre de ses forces, il ne les retrouvera peut-être pas demain. Il se lève et dit : « *Eh bien! Messieurs, on se battra sur la Marne!* »

Aussitôt, tous se mettent au travail. Les ordres sont libellés, téléphonés, télégraphiés. L'armée entière est avertie... Le monde vibrera éternellement de cette minute inouïe.

L'armée de Paris enregistre, en ces termes, la confirmation d'un message téléphoné *le 4 septembre à 22 heures :*

« Le général en chef vient de téléphoner ce qui suit : *La 5e armée, l'armée anglaise et la 6e armée attaqueront le 6 au matin, dans les directions suivantes :*

Ve armée sur le front : Courtacon (10 kilom. au Sud de la Ferté-Gaucher), Sézanne.

Armée anglaise sur le front : Coulommiers-Changis (11 kilom. à l'Est de Meaux).

VIe armée, au Nord de la Marne dans la direction de Château-Thierry.

En conséquence, les ordres DONNÉS VERBALEMENT *sont modifiés seulement en ce sens que la 6e armée orientera demain* (c'est-à-dire le 5) *ses colonnes en se maintenant sur la rive Nord de la Marne, de manière à atteindre le méridien de Meaux, etc.*

Ce coup de téléphone confirme des ordres verbaux antérieurs et il n'est que le résumé, appliqué à l'armée de Paris, des deux grandes Instructions Générales dictées par le général Joffre à la fin de l'après-midi du 4 et qui ordonnent, enfin, le déclenchement et le dispositif complet de la bataille de la

Marne. Ces directives arrivent aux armées dans la soirée du 4 ou dans la nuit du 4 au 5.

D'abord, l'INSTRUCTION GÉNÉRALE N° 5.

[*Au G. Q. G. le 4 septembre 1914.*]

I. — *L'arrivée des renforts provenant de la 1re et 2e armées jointe à la nécessité d'apporter plus de souplesse au commandement des armées ont amené les modifications suivantes* DANS L'ORDRE DE BATAILLE :

La 3e armée comprendra les 5e, 6e, 15e et 21e C. A., les 65e, 67e, 75e divisions de réserve, la 7e division de cavalerie.

Le 15e corps, qui a fait mouvement par voie de terre, a reçu l'ordre de se porter par Gondrecourt, Houdelaincourt, sur Dammarie-sur-Saulx qu'il s'efforcera d'atteindre le 6 septembre en fin de journée. Il sera rattaché à l'armée à partir du 6 septembre.

Le 21e corps aura ses éléments combattants transportés par voie ferrée dans la région Joinville, Vassy les 5, 6 et 7 septembre matin. Après débarquement le 21e C. A. doit se porter dans la région Montierender-Longeville.

Il relèvera de la 3e armée au point de vue du fonctionnement des services, mais IL SERA INITIALEMENT A LA DISPOSITION DU COMMANDANT EN CHEF.

II. — *La 4e armée comprendra les 2e, 12e, 17e corps et le corps colonial.*

Le détachement du général Foch formera, à la date du 5 septembre, une armée autonome (9e armée), comprenant les 9e et 11e corps d'armée actifs, la 42e division et la division marocaine, les 52e et 60e divisions de réserve, la 9e division de cavalerie.

Les fractions du 9e corps d'armée qui n'avaient pu rejoindre leur corps d'armée débarquent dans la région de Troyes du 4 au 5 septembre au soir; elles recevront, à leur débarquement, les ordres du général commandant la 9e armée.

La 5e armée conserve sa composition actuelle; un corps de cavalerie comprenant les 4e, 8e et 10e divisions de cavalerie lui est rattaché.

III. — *En vue d'augmenter la densité des forces qui doivent opérer en terrain favorable, la 4e armée sera vraisemblablement appelée à opérer tout entière dans la région à l'Ouest de la ligne Vitry-le-François-Brienne...*

IV. — *La zone de repli à atteindre éventuellement, indiquée*

par l'ordre général n° 4 et par la note 3463 du 2 septembre sera modifiée en ce qui concerne la 4e armée. CETTE ARMÉE OPÉRERAIT EN PARTANT, AU PLUS LOIN, *du front Mesnil-la-Comtesse, Jasseimes, Pars-les-Chavanges.* (Cela veut dire que le repli prévu comme *éventuel* n'aura pas lieu.)

La 3e armée, DONT LA MISSION EST D'OPÉRER A DROITE DU GROUPE PRINCIPAL DE NOS ARMÉES, *se repliera lentement en se maintenant si possible* SUR LE FLANC DE L'ENNEMI, *et dans une formation lui permettant, à tout instant, de repasser facilement à l'offensive* FACE AU NORD-OUEST.

Signé : JOFFRE.

Simultanément l'INSTRUCTION POUR L'ARMÉR DE PARIS.

1° *Il convient de profiter de la situation aventurée de la première armée allemande pour concentrer sur elle les efforts des armées alliées d'extrême gauche.*

Toutes dispositions seront prises dans la journée du 5 septembre EN VUE DE PARTIR A L'ATTAQUE LE 6.

2° *Le dispositif à réaliser pour le 5 septembre au soir sera :*

a) *Toutes les forces disponibles de la 6e armée, au Nord-Est le Meaux, prêtes à franchir l'Ourcq entre Lizy-sur-Ourcq et May-en-Multien, en direction générale de Château-Thierry. Les éléments disponibles du 1er corps de cavalerie qui sont à proximité seront remis aux ordres du général Maunoury pour cette opération.*

b) *L'armée anglaise, établie sur le front Changis-Coulommiers, face à l'Est, prête à attaquer en direction générale de Montmirail.*

c) *La 5e armée,* RESSERRANT *légèrement* SUR SA GAUCHE, *s'établira sur le front général Courtacon-Esternay-Sézanne, prête à* ATTAQUER *en direction générale* SUD-NORD, *le 2e corps de cavalerie assurant la liaison entre l'armée anglaise et la 5e armée.*

d) *La 9e armée* COUVRIRA LA DROITE *de la 5e armée, en tenant les débouchés Sud des marais de Saint-Gond et en portant une partie de ses forces sur le plateau au Nord de Sézanne;*

3° *L'offensive sera prise par ces différentes armées, le 6 septembre, dès le matin.*

Le 5 au matin, les ordres sont donnés au groupe de droite formé par les 4e et 3e armées :

4e armée. — Demain 6 septembre, nos armées de GAUCHE *attaqueront,* DE FRONT ET DE FLANC, *les Ire et IIe armées allemandes. La 4e armée, arrêtant son mouvement vers le Sud,* FERA TÊTE *à l'ennemi, en liant son mouvement à celui de la 3e armée qui, débouchant au Nord de Revigny, prend l'offensive en se portant vers l'Ouest.*

3e armée. — La 3e armée, SE COUVRANT VERS LE NORD-EST, *débouchera* VERS L'OUEST *pour attaquer le flanc gauche des forces ennemies qui marchent à l'Ouest de l'Argonne. Elle* LIERA SON ACTION A CELLE DE LA 4e ARMÉE, *qui a l'ordre de faire tête à l'ennemi.*

L'ensemble de ces ordres évoque l'immense champ de bataille et les masses colossales qui se dressent les unes contre les autres. C'est ainsi qu'il faut entendre ces froides paroles. Le frémissement, le tonnerre de la bataille de France y résonnent déjà.

Impossible d'exposer ici la complexe ordonnance des mouvements et des engagements, ne serait-ce que dans le camp français : elle se développera sur le terrain.

Et, pourtant, il faut dire tout de suite, les trois robustes attaches auxquelles Joffre accroche son plan : *pivot* à droite avec les deux armées Castelnau et Dubail engagées dans les formidables batailles de Lorraine; *offensive de flanc* à gauche avec Maunoury tombant sur von Kluck en plein cours; et, enfin, *contre-offensive* au centre, avec Langle de Cary et Sarrail qui, prenant dans le dos von Hausen et le duc de Wurtemberg, opposent ainsi une manœuvre plus large à la manœuvre « en tenaille » du Grand Quartier Général allemand.

Conception d'une portée intellectuelle éminente, ne serait-ce qu'en raison des forces et des espaces qu'elle emploie; elle domine assurément, dans le détail et dans l'ensemble, celle de l'adversaire. Elle puise aux sources les plus ardentes de l'activité humaine : l'énergie du chef et la fureur de la troupe. Rappelons les formules de l'*Instruction sur les Grandes unités* : «... Donner à la guerre un caractère de violence et d'acharnement... Jeter à la fois toutes les grandes unités dans la bataille, etc., etc. » Ces principes sont appliqués à la lettre. Joffre engage tout et l'armée se donne toute. « Pour livrer la lutte suprême qui décide du sort de la guerre et dont l'avenir de la

nation est l'enjeu, » la coopération de tous, corps et âmes, est immédiate, unanime, foudroyante. Un instant Joffre a eu la pensée de conserver une réserve générale, le 21e corps. Mais la force même de son élan l'emporte, et le 21e corps lui-même est pris dans le tourbillon. Le drame est déchaîné.

Une fois les ordres militaires donnés, le général en chef résume sa pensée dans un télégramme au ministre, daté du 5 septembre, qui n'est que la suite et le développement de la dépêche du 3 septembre. C'est ici que la raison cartésienne appuyée sur les faits et développant les séries, s'affirme dans sa forte et lumineuse expression :

« La situation qui m'a décidé à refuser une première fois la bataille générale et à replier nos armées vers le Sud s'est modifiée de la manière suivante :

« Ire armée allemande a abandonné direction Paris et a infléchi sa marche vers Sud-Est *pour chercher notre flanc gauche*. Grâce aux dispositions prises, elle n'a pu trouver ce flanc et 5e armée se trouve maintenant au Nord de la Seine prête à aborder de front les colonnes allemandes.

« A sa gauche, les forces anglaises sont rassemblées entre Seine et Marne, *prêtes à l'attaque*. Elles seront elles-mêmes appuyées et flanquées, à gauche, par forces mobiles garnison Paris agissant direction Meaux *de manière à la garantir contre toute crainte d'enveloppement. La situation stratégique est donc excellente* et nous ne pouvons compter sur des conditions meilleures pour notre offensive. C'est pourquoi, j'ai décidé de passer à l'attaque...

« La lutte qui va s'engager peut avoir des résultats décisifs, mais peut aussi avoir pour le pays, en cas d'échec, les conséquences les plus graves. Je suis décidé à engager nos troupes à fond et sans réserve (1) pour conquérir la victoire (2). »

Un chef qui s'exprime ainsi, alors que ses dispositions sont arrêtées, ses ordres lancés et qu'il a pris sur lui de jouer le sort du pays aux lieu et heure qu'il a choisis, assume les plus lourdes responsabilités. Et il le sait. Il ne cherche pas de faux-fuyant. Son intelligence, son cœur, son patriotisme, tout le

(1) Cfr. *L'instruction sur la conduite des Grandes unités*, art. 7, cité ci-dessus.
(2) A. Millerand, *Le Maréchal Joffre*. Conférence du 29 janvier 1919.

soutient. Il s'engage à fond : selon sa propre expression, *il conquiert la victoire.*

Et son armée le suivra; car il s'adresse à elle dans un langage digne d'elle :

G. Q. G. (Châtillon-sur-Seine) 6 septembre 7 h. 30.
Télégramme n° 3948

Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière.

Tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi.

Toute troupe qui ne peut plus avancer devra coûte que coûte garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer.

Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée.

Sur l'immense étendue du front, de l'Ourcq aux Vosges, tout le monde est prêt, l'arme au pied; on attend.

Seule, l'heure où doit s'engager la bataille reste en suspens, ou plutôt elle est prévue pour le 6 à l'aube : car il faut donner aux derniers renforts la possibilité d'arriver et aux Anglais le temps de se mettre en ligne. Le général Galliéni, par son ordre général n° 5, daté du 4 septembre à 20 heures, a pris toutes les dispositions nécessaires à l'intérieur du camp retranché. Le général Maunoury, commandant en chef de l'armée, est sur les lieux, à son quartier général, à Écouen. La journée du 5 ne comporte cependant encore *qu'un simple déploiement.*

Mais, soudain, les événements se précipitent. La bataille de manœuvre échappe, en quelque sorte, à ceux qui l'ont préparée et se transforme, à la minute suprême, en une bataille de rencontre. Car, si Joffre a donné ses ordres, von Kluck a donné les siens : les deux armées ennemies se jettent l'une sur l'autre et s'étreignent avec fureur, à peine se sont-elles aperçues.

GABRIEL HANOTAUX.

LES MERVEILLEUSES HEURES

D'ALSACE ET DE LORRAINE

III[1]

L'AIR DE LA LIBERTÉ

LES ENTRÉES DE STRASBOURG

L'Alsace était, en ces jours singuliers, traversée de mille nouvelles : chaque jour apportait une surprise. Je courais à Colmar et voici qu'à Molsheim je me heurte, — dès l'aube du 22, — à un camarade qui me dit : « Comment Colmar ! Il s'agit bien de Colmar ! L'armée entre aujourd'hui même à Strasbourg, — deux jours plus tôt qu'on ne pensait. On nous y précipite en camions. » On pense si je pouvais balancer.

L'entrée à Strasbourg ! Que de fois bien avant, pendant la guerre et depuis l'armistice même, j'y avais rêvé ! « Il y faudrait, me disais-je, un temps de choix, un ciel d'azur, un soleil d'or, des troupes d'élite, un général illustre auréolé de la plus pure gloire et de belle prestance ; il y faudrait aussi, il y faudrait surtout, je ne dirai point l'Alsace dans la fête de son amour, — de cela je ne saurais douter, — mais amenée par les circonstances à en connaître et à en manifester la plénitude. » Or, dès l'aube, je roulais vers Strasbourg par un temps de choix, sec et lumineux, sur la terre durcie par une gelée qui givrait les arbres de la plaine, sous un ciel d'un bleu charmant

(1) Voyez la *Revue* des 15 février et 1er mars.

éclairé d'un soleil radieux, pour aller voir entrer le général rêvé à la tête des plus magnifiques troupes au milieu d'un enthousiasme dont je présumais bien qu'après ces jours d'attente, il se pourrait bien élever jusqu'au délire. Ainsi vivait-on en ces jours où un bon génie écoutait nos vœux de tous les temps et les réalisait sans en oublier un.

Une entrée à Strasbourg ! J'en avais vu une, un jour d'août 1908 et j'en rêvais, tandis que je courais vers la ville reconquise.

Guillaume II, — était-ce après quelques grandes manœuvres, je ne sais, — entendit faire en ce temps-là une entrée ultra-solennelle en « sa bonne ville. » Elle se fit sous mes yeux étonnés ; l'Empereur débarqua de son train et monta à cheval dans la cour de la gare pour gagner par l'itinéraire classique, — à peu près celui que j'allais voir suivre à nos troupes, — le Palais Impérial. Il était dans ce grand costume où son esprit, par tout un côté puéril en son cabotinage, se complaisait parce que s'y mariaient les pièces étincelantes de diverses tenues : celle d'un maréchal prussien, celle d'un chevalier teutonique, celle d'un empereur féodal, celle d'un Lohengrin de grand style : le casque d'or cimé de l'aigle aux ailes déployées, la tunique couverte de plaques de diamants, de rubans, de croix et de médailles, le bâton semé d'aigles sur la cuisse, le cheval royalement caparaçonné, les étriers d'or et, sous le casque-diadème qui semblait menacer le ciel, cet air fatidique, impérieux et comme perdu dans la nue qui était aussi parfaitement affecté que la bonhomie bavarde dont il usait en certains entretiens. Derrière lui, et comme lui à cheval, ce qui était, à mon sens, parure de meilleur aloi et ne manquait point de majesté, ses cinq fils dans tous les uniformes des armées de terre et de mer, et dans un landau l'impératrice Augusta-Victoria entourée de ses fille et belle-fille. Tout autour, l'appareil d'une belle armée et d'une cour qui allait des généraux à panaches blancs aux valets en livrée dorée. Rien ne me refroidit plus qu'un costume ridicule, et celui de cet empereur l'était à mes yeux extrêmement, mais je ne pouvais être refroidi, n'étant, on le pense, en rien échauffé; seulement, les peuples aiment communément le « grand costume, » d'où la popularité que Franconi a connue; d'autre part, je répète que ces cinq princes, médiocres individuellement, mais représentants d'une dynastie dont l'avenir paraissait si brillant, avaient quelque allure

et s'ils devaient en une ville loyale soulever, ainsi que le souverain casqué d'or, les acclamations, la présence de l'Impératrice pouvait par ailleurs, — si peu gracieuse que fût l'expression un peu morne de Victoria-Augusta, — amener, ainsi qu'il arrive lors du passage d'augustes dames, un attendrissement favorable.

Je fus stupéfait, en conséquence, du caractère mortellement triste de cette entrée. Je veux bien que la singulière ornementation de la place de la gare fut pour quelque chose dans mon impression : le mauve étant la couleur préférée de Victoria-Augusta, — ce qui cadrait assez avec son genre de physionomie, — on avait enguirlandé la place de larges banderoles à cette couleur triste ; par ailleurs, devant la gare s'élevaient d'énormes lampadaires de simili-bronze où brûlaient, en flammes vacillantes, de ces punchs verts que nous voyons à Paris s'allumer autour des catafalques riches, et telle chose ajoutait une note lugubre au mauve cher à Victoria-Augusta. Sous le ciel gris, — malchance en ce mois d'août, — le cortège se déroula au milieu d'un silence qu'à l'heure présente même, je n'arrive pas à comprendre ; car la ville regorgeait de fidèles Allemands. Quelques groupes à la vérité essayèrent d'une ovation. Des *Hoch!* des *Hourra!* s'élevèrent, que l'Empereur ne semblait point entendre ; mais ce fut bien le pire, car on crut entendre une grosse pierre tomber au fond d'un puits profond et, après cette tentative malheureuse, le silence parut plus pesant. Soit que le cortège d'aspect terriblement, arrogamment militaire et un peu féodal déplût à la population civile, même allemande, soit que la réprobation, simplement devinée, de la population alsacienne suffît à « jeter un froid, » l'Empereur, si j'en juge par les six ou sept cents mètres que je lui vis parcourir, dut entrer glacé, en dépit de la saison, au Palais Impérial.

Et ce n'est point la revue du lendemain, — *fiasco* inattendu et insolite que j'ai raconté ailleurs, — qui le put réchauffer. Je gardais depuis dix ans cette impression singulière d'un souverain entrant en une grande cité de son Empire, — réunie depuis trente-huit ans, — comme en une ville *occupée* de la veille par ses troupes et où le silence était bien, sinon la leçon des rois, du moins l'avertissement à l'Empereur. C'était pour moi, ce souvenir singulier, un admirable terme de comparaison ; il me préparait à mieux goûter la vision prodigieuse que j'allais avoir sous les yeux.

*
* *

On entre à Strasbourg, en venant de Molsheim, par un assez long faubourg précédant la porte de Schirmeck. Nous n'avions pas atteint la porte même que mes compagnons et moi étions fixés sur le spectacle, — malgré nos prévisions les plus favorables, — inattendu dont nous allions si pleinement jouir. Sous le soleil déjà brillant de neuf heures, la population revêtait un caractère extrêmement pittoresque : il était constant que la partie féminine de cette population avait entendu primer, par le nombre et l'éclat des costumes, tout ce que nous avions pu voir auparavant : j'estime à dix mille le nombre des « Alsaciennes » qui ce jour-là couvraient les trottoirs de Strasbourg, mais là n'était point l'intérêt essentiel, ni dans le nombre des vétérans à rubans vert et noir qui formaient un beau bataillon, ni dans la cohue des bannières qui déjà se montraient, ni même dans un pavoisement à la vérité magnifique, mais qui n'éclipsait point celui de Mulhouse ni même, toute proportion gardée, celui de Saverne. L'intérêt était dans la surexcitation incroyable de la foule, car à peine notre voiture engagée dans la haie du public qui attendait le général Gouraud et ses troupes, nous recueillîmes les témoignages d'une émotion qui reste indescriptible. Les cris se confondaient, devant de si modestes officiers, en une clameur si continue que celle-ci semblait uniforme, et lorsque nous mîmes pied à terre sur la place Kléber, nous pûmes nous persuader que nous étions en face d'un phénomène aussi écrasant qu'un ouragan déchaîné et que l'éruption, par mille cratères à la fois, d'un formidable volcan. Positivement, le sol tremblait sous nos pas.

Strasbourg « espérait » depuis une semaine et plus les Français dans une fermentation difficile, me dit-on, à imaginer. J'ai dit comment, sans même attendre que fût signé l'armistice, une agitation nettement favorable à la France s'était produite : il avait suffi que l'armistice fût proposé : nul n'avait mis en doute dès le 9 le retour à la Mère-Patrie. Les tentatives de ce pauvre Schwander, — nommé statthalter *in extremis*, — pour amener l'Alsace à *l'autonomie*, celles de M. Boehle, député socialiste (Allemand) de Strasbourg, pour faire proclamer *l'indépendance*, probablement de connivence avec le gouvernement allemand, les menées du sergent Rebholz,

du matelot Thomas qui, un instant avaient, du 10 au 15 novembre, tenté d'établir à Strasbourg la république des ouvriers et soldats, tout cela avait augmenté la fièvre sans enrayer le mouvement qui, d'heure en heure grandissant, rejetait spontanément Strasbourg dans les bras de la France. M. Peirottes, député socialiste, mais bon Alsacien, proclamé maire, et l'habile M. Jules Lévy, juge de paix, autre bon Alsacien, nommé préfet de police, en négociant, manœuvrant, gagnant du temps, avaient empêché qui que ce fût de mettre la main sur la ville. Mais il était grand temps qu'on sortît d'une situation fausse et par certains côtés menaçante. Les troupes allemandes repassaient le pont de Kehl, tandis que les drapeaux tricolores sortaient de toutes les fenêtres, mais Strasbourg pouvait, sans force armée, tomber en proie à l'anarchie ou simplement aux bandes de pillards.

Dès le 18, on avait su que, de toutes parts, de Mulhouse à Saverne, l'armée française, triomphalement reçue, était rentrée en Alsace, et la nervosité s'en augmentait. « De sentir que nos frères, espérés, attendus pendant quarante-huit ans, appelés de tous nos désirs depuis quatre ans, étaient sur le sol alsacien, que des villes alsaciennes si voisines leur faisaient fête et que nous, nous ne les voyions pas, on en devenait fou! » me disait un Strasbourgeois. Des émissaires arrivaient dans tous les quartiers généraux français voisins, venant dire qu'il se fallait hâter, que les Français étaient doublement attendus, car ils apporteraient, avec la liberté, la sécurité. Quant au déchaînement patriotique auquel donnerait lieu l'arrivée de nos drapeaux, on n'en pouvait douter.

Le général Gouraud avait été désigné pour entrer à Strasbourg. L'admirable soldat qui, à tant de lauriers fauchés de bonne heure en Afrique, venait d'ajouter ceux de la Grande Guerre, l'illustre mutilé des Dardanelles, l'homme qui, le 15 juillet, en écrasant l'assaut allemand, avait, sans conteste, écrit le prologue de l'énorme victoire dont les fruits se cueillaient et qui, entre Vouziers et Sedan, en avait hâté le dénouement, s'imposait, et chacun l'avait nommé. Il était à Saint-Dié le 19, mais, n'y pouvant tenir, avait franchi le 20 les Vosges et porté à Obernai son quartier général. Il avait écouté les vœux qui lui étaient si véhémentement exprimés, obtenu du Haut Commandement que l'entrée des troupes, fixée au 24, fût avan-

cée de quarante-huit heures, et tout naturellement, comme un colonel entre à la tête de son régiment, il avait résolu de pénétrer dans Strasbourg à la tête de ses troupes, de les passer en revue sur quelque place, après avoir salué Kléber, et de repartir, en laissant une forte garnison, pour son Quartier général d'Obernai.

Mais la cité entendait bien que cette entrée des soldats de la Grande Guerre et d'un si illustre chef ne fût point simple apparition, mais vraiment la rentrée de la France à Strasbourg et une reprise de possession totale, que, partant, Gouraud parût au palais de l'Empereur désaffecté, à l'Hôtel de Ville refrancisé, et, une fois de plus, les circonstances emportaient les hommes. L'enthousiasme de la foule ferait le reste pour que ce défilé de quelques troupes dans la capitale fût la plus mémorable des entrées de la France en Alsace-Lorraine.

Le 20, la nervosité s'était encore augmentée de l'afflux grossissant des prisonniers français renvoyés par les Allemands et remplissant déjà la cité de leurs uniformes flétris, usés, pitoyables. Ce spectacle émouvant surexcitait les cœurs jusqu'au paroxysme. J'ai dit quel accueil on leur avait fait. Mais, à mesurer les sentiments qu'ils inspiraient, on ne souhaitait qu'avec plus d'impatience les autres soldats, — les vainqueurs de 1918, les libérateurs de l'Alsace. En attendant, comme à Metz le 18, les pavés se soulevaient : la statue colossale de Guillaume Ier roulait de son socle devant le Palais Impérial, et à coups de marteau, on achevait le vieil Empereur : sa tête était portée par des étudiants en délire devant la statue de Kléber, car ce grand soldat de France, en attendant Gouraud, Pétain, Foch, devenait tous les jours davantage le centre des sympathies tourbillonnantes. Mais n'allaient-*ils* pas enfin arriver?

Or soudain, le 21, à dix heures du matin, très simplement, un peloton de quarante hommes du 25e de ligne commandé par le capitaine Muller, était apparu, sans tambours ni trompettes, sur la place Kléber pour prendre possession du corps de garde où, tant et tant d'années, on avait vu, sous le regard du vainqueur d'Héliopolis, la garde montante allemande relever, au pas de l'oie, la garde allemande descendante. Cette fois la garde allemande était bel et bien relevée, et pour toujours, à l'alerte pas de France.

***

Ç'avait été sur la place une stupeur joyeuse, puis un remous terrible : à grand'peine la petite troupe bleu horizon s'était frayé un passage. Arrivé devant la statue, le capitaine Muller avait aligné sa troupe, salué du sabre Kléber et fait présenter les armes au bronze : minute solennelle : devant le grand soldat de la Révolution, pour la première fois depuis près d'un demi-siècle, des baïonnettes françaises scintillaient. Les braves Bretons du 25e de ligne avaient alors occupé le poste et dans la journée, avant-garde de l'armée Gouraud, le 25e tout entier et le 12e hussards étaient, par petits paquets, entrés dans la ville et avaient occupé les postes; aucune solennité excessive : le colonel Bordeux, du 25e, avait été, en quelques mots, salué par un des patriotes alsaciens, Fritz Kieffer, tandis que, l'écharpe tricolore sur l'habit, le préfet de police provisoire Jules Lévy s'en était venu régler avec le colonel les détails de l'occupation. La foule, presque ahurie à force d'être satisfaite, assaillit officiers et soldats souriants et cordiaux.

Mais la masse de la population n'avait appris que dans la soirée l'arrivée inopinée de cette grosse avant-garde, et n'ayant pu acclamer les premiers soldats de France entrés si subitement, s'était, dès l'aube du 22, portée dans les rues : lorsque nous arrivions nous-mêmes, précédant d'une heure le général Gouraud, nous la trouvions tourbillonnant de la place ci-devant impériale, où, disait-on, Gouraud assisterait au défilé de ses troupes, à la place Kléber où, évidemment, il voudrait saluer la statue, et du Broglie, — qu'on n'appellerait plus *Broglieplatz*, — aux rives de l'Ill, puis, sur les indications que donnaient les soldats du 25e formant haie, refluant vers la porte de Schirmeck par où évidemment entrerait le vainqueur du 15 juillet.

Les abords de la porte présentaient, quand j'y arrivai, l'aspect le plus chatoyant; car le bruit, mal fondé, que là aurait lieu *la réception* du général par le corps municipal, y avait attiré, avec les vétérans formant une belle masse de vieux Alsaciens chenus, avec les pompiers groupés autour de leur bannière, avec des étudiants arborant fièrement le béret des Universités de France, avec une masse de délégations enrubannées de tricolore, ce que je n'ose plus appeler des groupes, mais ce qu'il faut appeler une foule presque compacte de *papil-*

lons alsaciens. C'était par milliers qu'ici ils se comptaient; noirs, simplement ornés de la cocarde ou brodés richement d'une gerbe de coquelicots, marguerites et bleuets, écarlates ou chamarrés de mille couleurs, ils dominaient la foule de leurs coques énormes et y mettaient un chatoiement ailé. Le reste des atours augmentait ce chatoiement, fichus multicolores, corsages pailletés, jupes vertes, rouges, brunes ou orange, tabliers de soie brodée, — sans parler des minois eux-mêmes, figures où, du front aux lèvres, éclatait une joie franche, où tout riait, des yeux aux dents. Ces bataillons d'Alsaciennes étaient descendus avec nous, entre la haie des soldats impassibles, comme un fleuve tumultueux entre des rives de granit, se heurtant à ce bord immobile et remplissant, jusqu'à le déborder parfois, le lit qui lui était préparé. Que nos *bleuets* du 25e, petits Bretons ou Normands, restassent tous impassibles devant le flot chatoyant qu'ils contenaient, je ne le jurerais pas : il me parut qu'ils souriaient tout doucement, mais sans broncher autrement : ils entendaient donner de la discipline et de la tenue françaises une « riche idée » à la capitale alsacienne.

Près de la porte, le fleuve s'épandait en une nappe magnifique : déjà, tant l'impatience d'acclamer était grande chez ces jeunes personnes, les mouchoirs s'agitaient avec de grands cris devant les officiers descendant comme nous du centre vers le faubourg ou au contraire précédant par groupes le général Gouraud vers la place ci-devant de l'Empereur.

Soudain, du faubourg, des sons se firent entendre, des fanfares et, par-dessus la tête des musiciens, on aperçut, derrière l'escorte de spahis, le général Gouraud, sur son cheval bai.

Il avait revêtu l'uniforme khaki d'Afrique, entendant indiquer par là qu'il était, même en ce jour, soldat en campagne : seule, la plaque d'argent mettait son éclat mat sur cette tunique si simple. Ce fut un mouvement d'étonnement dans la foule : « Comme il est jeune! » Le général est bien le plus jeune de nos commandants d'armée, mais en outre ses yeux bleus, où semble se jouer un rêve, et sa longue et mince barbe châtain, donnent à sa physionomie quelque chose de singulier et d'imprévu, et la foule en restait saisie et d'ailleurs séduite. La manche droite vide pendant le long du corps entraînait par ailleurs une émotion profonde et attendrie. Tel quel, il était

peut-être, physiquement et moralement, — car son rôle magnifique en la dernière bataille de France se savait, — le chef le plus propre à surexciter un sentiment déjà prêt à se monter, en face de quelque chef français que ce fût, jusqu'au plus haut diapason.

Derrière l'état-major de la 4e armée, le général Vandenberg, commandant le 10e corps, précédait la 20e division (général Desvoyes) et la 131e (général Chauvet), et sa physionomie très française, avenante, souriante, déchaînait derechef la tempête d'acclamations, qui, soulevée par Gouraud, n'avait guère eu le temps de se calmer.

De Gouraud j'entendis dire, le soir : « Il a l'air d'un chevalier-moine ; » de Vandenberg : « Il ressemble à Henri IV. » C'étaient deux aspects qui, encore que différents, reléguaient l'un et l'autre, comme figures de cauchemar, dans le passé les « têtes carrées » des généraux « hautement bien nés » de l'Empire germanique. « Enfin, monsieur, me disait un brave homme dans son exaltation, enfin, monsieur, est-il possible de penser que le même Créateur a fait le général Gouraud et le général Ludendorff ? » Je laisse cette pensée, peut-être audacieuse, aux méditations des exégètes. Elle donne simplement la note à laquelle était montée la foule, dans ses éléments les plus raisonnables.

C'est au milieu de cette sympathie vite muée en une sorte de tendresse exaltée, que Gouraud s'avançait, droit, haut, grave, l'œil un peu fixe, à travers les avenues, les ponts, les rues, les places de Strasbourg reconquis, ne s'arrêtant que devant Kléber qu'il saluait d'un geste magnifique. Le ciel était pur, l'air hivernal bientôt adouci, le soleil brillant ; les drapeaux par milliers s'agitaient doucement à la brise fraîche d'une merveilleuse matinée ; les fleurs, à la vérité moins abondantes qu'à Mulhouse, tombaient en gerbes énormes ou en petits bouquets autour du cheval, et aux acclamations formidables qui s'élevaient des trottoirs répondaient celles des croisées où s'agitaient mouchoirs et écharpes ; parfois c'était comme un chant d'amour mouillé de larmes, parfois comme une clameur stridente de joie, parfois c'était une sorte d' « ouragan, » — le mot fut dit par un journal allemand, — un ouragan qui faisait s'agiter les drapeaux, si formidable que, de leur aveu, l'écho de cette tempête allait chercher au fond de leur appartement

reculé, toutes fenêtres et portes closes, les Allemands de Strasbourg désespérés.

Les soldats suivaient, aussi acclamés que les grands chefs. « Réception triomphale, écrit l'un d'eux, les paquets de cigarettes pleuvaient des fenêtres, — et les fleurs. » « En arrivant à la porte de la ville, écrit un autre, la musique a joué *la Marseillaise*. Aussitôt de toutes parts s'élève un immense cri de *Vive la France*! Quand le drapeau passa, ce fut bien pis *(sic)* : jusqu'à ce moment on avait pu marcher en ordre, mais la foule suivant de toutes parts, impossible de marcher; nous étions portés; le général fut porté en triomphe jusqu'à la place. » Le fait est que, la haie sans cesse *ébréchée*, le cortège s'était bigarré : les vétérans, les pompiers y avaient pris des places, puis de jeunes Alsaciens qui, à cheval, étaient venus, dans un nuage de rubans tricolores, saluer d'un ample geste de leurs grands feutres noirs le général devant la porte; enfin et surtout les groupes d'Alsaciennes qui maintenant, formant des bataillons réguliers et charmants, marchaient au pas de *Sambre-et-Meuse* et de la *Marche Lorraine*. Quelques-unes, plus hardies encore, avaient emporté d'assaut une pièce de 155, qui, à la vérité, portait l'étiquette *Alsace*, puis, encouragées par les rires des conducteurs, escaladé dix autres canons et, soulevant des acclamations joyeuses, traversaient la ville assises sur le bronze.

Le palais impérial de Strasbourg est une bâtisse affreuse dont le style composite et les allures ambitieuses trahissent l'esprit d'un règne. Dominant la place de l'Empereur, que bordent les autres palais du régime, il tient de la caserne, du chalet, du grand magasin de nouveautés et de la demeure d'un burgrave; il est par là le symbole de l'Empire. Sur son faîte, des *hérauts* de bronze, de style germanique, tenaient, lorsque l'Empereur était là, le drapeau à l'aigle noir. Un jour dans une boutade dont j'admirai l'esprit, Anselme Laugel m'avait dit, — notez que c'était en 1912 : — « Je ne sais trop ce que *vous pourrez en faire*. »

Pour le moment, on en avait fait une tribune magnifique pour regarder passer des soldats de France : des marches du perron où attendait, debout, le nouveau haut commissaire de la République, M. Maringer, entouré de notabilités locales, à toutes les fenêtres, tous les balcons, toutes les corniches, le palais impérial regorgeait de monde : des officiers tout de bleu

ou de kaki vêtus, des Alsaciennes en tenue classique, des centaines de gens enrubannés de tricolore mettaient sur le gris morne de la pierre une note que Guillaume II n'avait sans doute point rêvée, pas plus sans doute qu'il n'avait prévu que les hérauts germains de bronze lèveraient si haut en leurs mains réunies cet énorme pavillon tricolore qui, sur le ciel bleu, prenait une allure victorieuse, — et ironique.

La place, à l'arrivée de Gouraud, se souleva comme une mer en furie : de l'Université jusqu'au Palais, elle houlait depuis une heure dans l'attente; lorsque les premiers cuivres, de loin, s'entendirent, elle se démonta, d'autant que la cascade des acclamations jaillissant et descendant du palais venait en quelque sorte alimenter cet océan. Sur le socle de la statue de « l'inoubliable grand-père, » dont les débris gisaient à terre, des jeunes gens agitaient sans se lasser des drapeaux tricolores.

Gouraud, devant le palais impérial, regarda défiler les deux belles divisions Desvoyes et Chauvet. Chaque drapeau s'allant placer, le corps passé, derrière le général, sa silhouette se détacha bientôt sur un fond de soie tricolore formant autour de cette physionomie de soldat comme une auréole naturelle.

Le grand chef, gagné par l'émotion, augmentait de la sienne, très visible, celle de la foule, et lorsque, après avoir embrassé les drapeaux, il gagna, le défilé terminé, le perron du palais, une folle acclamation s'éleva derechef. Alors un tribun s'avança, Fritz Kieffer, dont la voix s'éleva, disant la joie de ce peuple en délire et le merci des Français libérés aux soldats libérateurs; ce qu'il dit, peu l'entendaient, mais, voyant le haut commissaire et le général lui-même essuyer leurs yeux d'un doigt nerveux, la foule en conclut que les cœurs se dilataient; une nouvelle vague d'émotion parcourut l'immense place, et tandis que des dames de la Croix-Rouge apportaient au général le drapeau de soie pâlie qui avait figuré aux obsèques de Kléber, *la Marseillaise* éclata.

En ce Strasbourg où, pour la première fois, il a jailli du cœur d'un soldat inspiré, l'Hymne à l'armée du Rhin prend sa plus belle allure, — et il empruntait un prestige de plus à ce que, né à Strasbourg, il était dans Strasbourg, depuis un demi-siècle, proscrit. La minute où, pour la première fois, il s'élevait, en un mode exaltant où les larmes se mêlaient

aux sourires, la flamme des regards au mouvement inspiré des bras, la minute où libérateurs et libérés chantaient avec « la Liberté chérie » l' « Amour sacré de la Patrie » et la chute de « l'étendard sanglant de la tyrannie, » cette minute était si solennelle que nul n'était plus tenté d'estimer emphatiques ou ampoulées les traditionnelles paroles du chant de guerre de 1792.

C'est qu'à cette heure, Strasbourg participait très précisément, — et tous ceux que la ville embrassait, — à l'état d'esprit de la Révolution. C'était, ce 22 novembre, un jour où se mariaient la force et l'amour, la vengeance satisfaite et la reconnaissance éperdue, la haine des tyrans et de folles espérances; en cet état d'esprit je trouvais tout à la fois celui de 1789 et celui de 1792; il y avait dans les embrassades émues et parfois frénétiques, qui confondaient les classes et les rangs, des ressouvenirs de la Fédération et, dans le feu qui courait dans les veines, des reflets des grandes guerres libératrices dont le Rhin avait vu passer les ardents bataillons. Il y avait aussi le sentiment que la France, une fois encore, venait d'accomplir ses destinées deux fois millénaires, puisque, sur les ailes tout à la fois de la victoire et de l'amour, elle atteignait les bords du Rhin, et qu'un grand destin, peut-être pour toujours, s'achevait. Un sentiment religieux, d'un ton peut-être moins grave qu'à Metz, se mêlait à ce soulèvement des âmes. Devant le vieil empereur renversé, ce bronze brisé, ce socle vide, on était tenté de chanter le « *Deposuit potentes de sede* » et peut-être le texte primitivement évangélique du *Ça Ira :*

Ça ira, ça ira,
Suivant les préceptes de l'Évangile,
Celui qui s'abaisse on l'élèvera,
Celui qui s'élève on l'abaissera.

Brusquement, pour donner un commentaire pratique à ce refrain, nous pénétrâmes dans le palais impérial. Si ç'avait été pour la satisfaction de nos yeux et de notre goût, ç'eût été grande erreur, car tout y est fort laid. Mais c'était simple prise de possession : le rapide passage à travers ces appartements impériaux ressemblait à la brusque et dédaigneuse promenade d'un conquérant. Puis, le cortège, sortant du palais, se porta, à travers une foule prodigieusement soulevée, à la mairie où

Strasbourg acheva de se mettre dans les bras de la France.

Lorsque, le 23 octobre 1643, Condé s'était présenté à ce même hôtel de ville, « Messieurs de Strasbourg lui ayant fait la révérence, » lui présentèrent « un char de vin, un d'avoine et l'un des plus beaux poissons qu'on eût pu rencontrer. » M. Peirottes, maire socialiste de Strasbourg, ne reçut point le vainqueur de Vouziers avec la même pompe que « le Magistrat » de Strasbourg avait mis à saluer le vainqueur de Rocroy. Mais, ayant fort bien harangué le général et le Haut Commissaire, il nous offrit sinon un char de vin, du moins d'excellent vin du cru et sinon le plus beau poisson du Rhin, du moins d'excellentes tranches de jambon. Mais le plus beau de ce petit banquet fut servi par la foule qui, sur le Broglie, se déchaînait derechef. Le général ayant paru au balcon et des cris s'étant élevés de « Vive Gouraud! » celui-ci cria : *La Marseillaise!* Alors trente mille voix entonnèrent l'hymne : le refrain en remplissait l'air, les ondes allaient frapper à l'autre extrémité des cours, les murs de la maison du maire Dietrich où, un soir de 1792, le capitaine Rouget de Lisle, se levant soudain, avait, l'œil en flamme, entonné « *Aux armes, citoyens, formez vos bataillons!* »

La soirée fut proprement enivrante. Les soldats maintenant lâchés fraternisaient, mais avec la même décence qu'à Metz, avec les Alsaciennes : des cortèges se formaient, grossissaient, se déformaient en joyeuses rondes, se reformaient en joyeuses bandes, passaient, repassaient. Vers dix heures, on dansait partout : « *Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.* » Et le fait est qu'ils étaient coupés, et quels lauriers! Et si, pris soudain dans le remous, on entendait chanter « *Belle, entrez dans la danse,* » on y entrait de bonne grâce, si tant est qu'on vous laissât licence de n'y point prendre place.

***

La fête ne pouvait finir en quelques heures. Strasbourg, qui s'était endormi dans la joie, se réveilla dans la joie. Et il en devait être ainsi tous les matins. Aussi bien, puisque l'on annonçait pour le 24 la visite du maréchal Pétain et une entrée plus solennelle encore, à quoi bon reprendre haleine? On s'allait, trois jours, amuser princièrement. Strasbourg était comme toute ville « allemande » sous le régime des restrictions

sévères et avait comme toute « ville allemande, » connu de dures heures. Mais si les perquisitions eussent été poussées un peu loin, on eût, en 1917, en 1918, trouvé dans maint foyer alsacien un sac de farine blanche, une provision de sucre, une réserve de jambon, des bocaux de confiserie, une belle terrine de foie gras ; c'était pour le Français qu'on hospitaliserait un jour. Quand ? peu importait ! C'est ainsi que, ce 23, on put festoyer dans une ville qui, huit jours avant, semblait menacée de famine. Les *kugelhofs* se pétrirent, les entremets se cuisinèrent, les choucroutes se garnirent, le foie gras apparut. On se disputait les officiers et plus d'un déjeuna, ce midi-là, bien familièrement, chez des gens dont le nom, une heure avant, lui était inconnu. C'était le même Strasbourg qui offrait à Condé, « l'un des meilleurs poissons qu'on eût pu rencontrer. »

A six heures du soir, la fête reprit son allure de fête publique : retraite aux flambeaux formidable, — l'ennemi eût dit : colossale. Six musiques de loin l'annoncent, la conduisent et la scandent : plus de cent mille personnes (le chiffre me fut garanti) la composent et la gonflent ; les fanfares semblent prises d'exaltation : jamais les cuivres n'ont à ce point retenti et la foule reprend, lorsqu'ils jouent, le : *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine*, avec une sorte de fureur vengeresse et triomphante.

La retraite elle-même, éclairée fortement par les torches, a l'aspect le plus singulier : tous les *papillons* de la veille, bien entendu, ont reparu; rouges, crèmes à fleurs rouges, noirs, ces fleurs tricolores, et ces papillons, un peu affolés, papillonnent sur un parterre bleu horizon; disons que chaque Alsacienne a un *poilu* pour chaque bras. Mais on voit en ce fantastique cortège d'autres éléments singuliers : voici les prisonniers revenus dans la tenue que j'ai dite, mais des prisonniers fortement refaits déjà par l'hospitalité de la table et du lit, des prisonniers ivres de joie, grisés par le brusque changement et qui, partant, ne sont point les moins allègres : enfin, depuis quarante-huit heures, les Alsaciens renvoyés des rangs allemands refluent en plus grand nombre ; enveloppés encore, — comme d'une tunique de Nessus, — de l'uniforme du *feldgrau*, ils ont entendu, ne pouvant l'arracher, le dénaturer par une abondance de rubans tricolores qui, sur ce *vert-gris* ennemi, fait le plus singulier effet. Et, pêle-mêle, ils se donnent le bras ; soldats bleus et soldats

vert-gris, prisonniers d'hier, libérateurs, libérés, étudiants à bérets, jeunes filles à papillons, vétérans le chapeau de soie en arrière et conscrits enrubannés, tout cela coule en un fleuve coloré, bruyant, roulant dans ses flots des paillettes étincelantes, dans un bruit de baisers que couvrent les *Sambre-et-Meuse*, les *Marseillaise*, les *Madelon* et les *Chant du Départ*.

Tout autre spectacle : une salle de concert, vaste et toute de tricolore tendue; les bourgeois de Strasbourg ont convié les officiers à une fête de bienvenue. Ce doit être, après les discours de Kieffer, une suite de chants et de poésies; on y lit, entre deux verres de vin du Rhin, un télégramme du président Poincaré, écouté avec une sorte de tremblement religieux et, pour la dixième fois, on réclame *la Marseillaise*. Une cantatrice alsacienne la chante; on reprend en chœur le refrain. Lorsqu'on arrive au couplet : « *Amour sacré de la patrie*, » on sent une salle soulevée : les mains droites se lèvent comme pour porter à un trône la « Liberté chérie. » Quel parterre! Quelles corbeilles de fleurs ! ces jeunes filles et jeunes femmes dans les atours traditionnels et ce monde d'officiers joyeux! Comment tout cela eût-il pu finir sans qu'on s'enlaçât pour la valse? Voici que se réalise l'estampe légendaire et longtemps fabuleuse, — et si lourdement raillée par l'Allemand : l'Alsacienne au flot de rubans noir valse avec le jeune officier français; l'orchestre a déchaîné la danse, la danse ne fait plus grâce à l'orchestre; elle ne lui fit grâce que bien peu avant l'aube.

Quiconque, journaliste, officier, arrivait ce soir-là à Strasbourg, restait éberlué. La ville semblait folle : nous avions vu depuis l'entrée de Gouraud grandir cette belle folie qui était faite dès la première heure des sentiments les plus forts que le cœur humain puisse connaître, mais qui s'était exaltée de la vue du grand chef, admirable et aimable, surexcitée de la vue des soldats beaux et bons enfants, nourrie de sa propre joie et portée au paroxysme. On ne pensait point se calmer; on ne le voulait point; on avait pleuré des années, on pouvait bien rire des jours. Lorsque, le dimanche 24, étant allé passer la journée au pied de Sainte-Odile, argentée par une nuit de jolie gelée, je revenais, ce troisième soir, à Strasbourg, je trouvai encore des bals improvisés aux carrefours.

La cité demeurait saisie elle-même du spectacle que, depuis trois jours, elle donnait. « Nous avons été les premiers étonnés

de cette explosion, me confiait un habitant. Cela tient à ce que nous ne *vous* retrouvions pas seulement, nous *nous* retrouvions nous-mêmes. Tant de jours où nous n'osions plus nous regarder les uns les autres! Cette magnifique manifestation collective n'a été que la réunion de nos manifestations individuelles. Chacun de nous était si content; il se trouva que nul ne l'était plus que le voisin : voilà. Et cette communion dans le sentiment le plus fort a, presque autant que votre retour, porté au comble notre joie. » Une Strasbourgeoise, dont on a bien voulu me communiquer la lettre, écrivait :« Nos Strasbourgeois, d'ordinaire si calmes, si résignés, ont dépassé tout ce que je pouvais imaginer. C'est l'explosion formidable d'un feu qui a longtemps couvé sous la cendre. »

Et déjà Strasbourg se préparait à recevoir le général en chef. Des fêtes qui, le 23, le 24, continuaient, on me disait : « Ce sont les premières vêpres de Pétain. » Mais la fête promettait d'être plus grave : on organisait l'entrée du grand chef avec le souci qu'elle fût plus solennelle, d'un appareil militaire plus considérable et d'une marche moins échevelée, — risquât-on de la rendre moins pittoresque.

Et le maréchal irait, après la grande revue de la « place de la République, » à la mairie, mais aussi de la mairie à la cathédrale, et ce seul article du programme lui donnerait un plus auguste caractère.

***

Il sembla que, le 25 au matin, le temps, qui avait été souriant et, si j'ose dire, guilleret pour l'entrée de Gouraud, comprît que l'heure était plus solennelle et se mît à l'unisson. Le ciel un peu bas formait une voûte d'un blanc pâle, opaque, un ciel où la neige resta vingt-quatre heures en suspens; et le verglas paraissant menaçant, l'entrée s'allait faire en voiture découverte, ce qui est moins plaisant, mais d'allure plus princière.

Le fait est qu'à une heure, au moment où je vis le maréchal franchir à son tour la porte de Schirmeck, le cortège avait un caractère singulièrement moins militaire que celui du 19 à Metz, que celui du 21 même à Strasbourg. Le maréchal avait fait asseoir à sa gauche le général de Castelnau, — hommage à l'admirable chef sous lequel il avait servi et en qui, j'y reviendrai, Colmar venait de saluer l'un des types les plus accomplis

des grands soldats de notre histoire. Le vainqueur de Nancy entra donc à Strasbourg à côté du vainqueur de Verdun, et tout à l'heure on allait voir derrière le maréchal se ranger Fayolle, Maistre, Gouraud, Debeney, Humbert, presque toute la pléiade des grands chefs qui depuis le printemps de 1918, dans la défensive et dans l'offensive, avaient mis en déroute les plans allemands. Dans le cortège même, Gouraud seul représentait, avec le major général des armées, le général Buat, cette illustre escorte qu'on allait voir surgir aux côtés de Pétain sur la place de la République.

Derrière celui-ci, une magnifique suite de troupes; la célèbre 38e division Dufieux étalant fièrement ses fourragères d'élite, la 131e Chauvet, tout entière, déjà acclamée le 22 et après ces régiments de blancs et de noirs, des troupes asiatiques, des territoriaux, de l'artillerie de montagne, la 60e division Jacquemot, les lourds canons à tracteur, les chars d'assaut, le 13e hussards. Et quand Pétain fut parvenu sous une assez belle pluie de fleurs et au milieu d'acclamations (dont il me parut qu'elles étaient moins folles que celles du 22), devant le palais ci-devant impérial, j'eus l'impression que nous allions assister au défilé de troupes le plus *enlevé* qu'homme au monde eût jamais vu. Et mon attente ne devait pas être déçue.

La 38e, l'ancienne division Guyot de Salins, est une division illustre : deux de ses régiments, zouaves et tirailleurs, portent une fourragère rouge gagnée dans les grandes batailles depuis 1914 : son bataillon de chasseurs vaut ces troupes d'élite. Mais à vrai dire, on songeait peu à établir des bilans : tout ce qui allait défiler là, ces vingt unités, zouaves, tirailleurs, fantassins de ligne, tirailleurs annamites, braves territoriaux du 84e, les soldats de l'artillerie lourde et de l'artillerie d'assaut, apparaissait aux Strasbourgeois comme un microcosme merveilleux de notre splendide armée, et c'était l'Armée française entière que, sans nous lasser, nous acclamions.

Parfois un détail surexcitait l'ardente et tendre curiosité de la foule : les chasseurs passèrent devant le maréchal, vieux chasseur à pied lui-même, à une allure telle qu'on disait près de moi : « Ils volent; ils ne touchent pas le sol, » et d'ailleurs leurs clairons sonnaient à réveiller des morts.

Le son bizarre, sauvage et grêle, de la *nouba*, signalant de loin l'arrivée des tirailleurs, fit passer un singulier frisson :

c'était comme un écho des sables d'Afrique, et quelques vétérans alsaciens la saluèrent avec des larmes, comme s'élevant du lointain passé des gloires algériennes. Les jaunes eurent un amusant succès de bizarrerie, mais les *pépères* de la territoriale soulevèrent un grand concert de sympathies cordiales; de quelques-uns, corpulents, grisonnants et d'ailleurs en belle forme, quelqu'un disait : « Ils sont trop ressemblants: on les a choisis. » Les tracteurs énormes, défilant avec une majesté redoutable, et les chars d'assaut, petits monstres animés d'une vie mystérieuse et anonyme, furent cependant peut-être les plus acclamés. Une jeune fille à papillon cria fort spirituellement : « Voilà nos libérateurs! » Mais je ne sais pas de corps, et particulièrement point de drapeau, qui n'ait recueilli sa part des acclamations parfois rugissantes qui, à certains moments, remplissaient la vaste place. Et l'acclamation se fit transport quand, les derniers hussards passés, Gouraud s'avançant, l'épée à la main, pour venir saluer le Maréchal, celui-ci, lui tendant les bras, le serra longuement, fortement sur sa poitrine. Quel groupe! Deux grands soldats s'étreignent devant le palais de cet Empereur qu'ils ont, avec ces autres grands soldats qui se tiennent à leurs côtés, Castelnau, Fayolle, Maistre, Debeney, Humbert, tous jeté bas.

Le Maréchal est, je le rappelais tout à l'heure, un ancien chasseur à pied; il en a gardé le pas ferme et rapide, et l'on s'en aperçut aussitôt, car, dédaignant sa voiture, brusquement, il prit à pied le chemin de l'Hôtel de Ville, nous entraînant tous à une telle allure que nous y arrivâmes avant le maire et y pénétrâmes sans plus de cérémonie.

M. Peirottes nous y rejoignit quand déjà le maréchal avait paru au balcon, salué par une folle acclamation. Le maire de Strasbourg se fit derechef l'interprète de la joie d'un peuple fidèle devant la rentrée des frères libérateurs et l'orgueil qu'éprouvait la ville à voir dans ses murs le « sauveur de Verdun » : « Depuis les jours du printemps de 1916, alors que les flots d'assaut teutons se brisaient si piteusement devant les rochers de granit de la noble forteresse de la Meuse, le nom de Pétain s'est incrusté en lettres ineffaçables dans tous les cœurs alsaciens. » Le Maréchal, redressé encore par l'émotion, si pâle qu'il semblait de marbre dans sa grande capote bleu clair, prit la parole de cette voix un peu basse, mais

incisive qui nous est familière. Ce qui, dans son court discours, retentit le mieux, ce fut la phrase qui, le soir, se colportait dans toute la cité : « Un million et plus de Français sont morts pour la patrie; s'ils pouvaient se relever aujourd'hui, ils nous diraient qu'ils se recouchent heureux dans leur tombe, puisque l'Alsace est redevenue française. » Moment sublime : c'est le *Debout les morts !* du grand chef. Les a-t-il assez pleurés, ces enfants tombés, lui dont le souci le plus obsédant était de ménager les vies! Les a-t-il assez souvent réclamés à la mort qui les lui avait arrachés quand avec angoisse il voyait les bataillons ennemis déferler! Et maintenant il les redresse, il veut qu'ils soient une minute son escorte, son armée en ce Strasbourg qu'ils ont libéré, et, se tournant vers eux, il leur dit avec cette émotion qui fait passer en nos moelles un frisson douloureux et glorieux tout ensemble : « Mes enfants, voici votre œuvre; dormez en paix! »

La même note grave retentit lorsque, à toute volée, les cloches sonnant dans la tour de la cathédrale, le Maréchal, les généraux pénétrèrent dans la sombre basilique.

Le grand chef s'y était porté avec la même impétuosité qu'une heure avant, à l'Hôtel de Ville, et le groupe prestigieux qui l'entourait fit dans la nef bondée de fidèles exaltés une entrée brusque qui ne manquait pas, il faut l'avouer, de caractère. Il fallut cependant s'arrêter net devant les chapes d'or du clergé métropolitain rangé, — je ne dirai point en bataille, il s'en fallait de tout, — à l'entrée même de l'allée centrale. Jadis le Grand Roi avait été reçu là, premier souverain de France qui s'y présentât, par le haut et puissant évêque prince Egon de Furstenberg, qui avait chanté le *Te Deum* parce que la France atteignait le Rhin. « *Gallia Germanis clausa.* » Le Maréchal ne trouvait point d'évêque devant lui, encore que Strasbourg en comptât deux; mais l'un est Allemand et l'autre « pire, » ainsi que j'ai entendu un bon catholique strasbourgeois s'exprimer, car ce fils d'un soldat de France s'est mis dans le triste cas de ne pouvoir venir, sans craindre une avanie, saluer le grand soldat de France qui se présentait là. Ce n'est pas le fait des bons Français qui composent le chapitre; leur doyen, le chanoine Schickelé, prend la main du maréchal, le chanoine Gass celle du général de Castelnau, et suivis de cinq ou six cents officiers, ils les conduisent aux premières marches

du chœur où le chanoine Braun de Freundeck entonne le *Te Deum :* « Nous vous louons, ô Dieu, et nous vous reconnaissons pour le souverain Seigneur... Saint, saint, saint le Seigneur Dieu des armées... La brillante armée des martyrs célèbre vos louanges... Seigneur, sauvez votre peuple et bénissez votre héritage... » Les hauts oriflammes tricolores pendent de la voûte, frémissent sous le souffle puissant de l'orgue et des voix.

Et les souvenirs passent comme des chevauchées de guerriers; Condé, Villars, Broglie, Louis XIV, Napoléon, les maréchaux de tous les régimes jusqu'à l'heure où, l'admirable cathédrale fermée à nos actions de grâces, et les actions de grâces nous étant partout interdites, on ne fit plus de maréchaux de France. Tout ressuscite à la gloire, car Dieu a fait sentir son bras.

Cohue magnifique à la sortie; on marche littéralement sur les commandants d'armée. Sous le porche, longtemps, attendant sa voiture, l'un des grands soldats, un des plus beaux, un des plus nobles de la Grande Guerre, est entouré, acclamé. « Qui est-ce? me demande-t-on de toute part. — Le vainqueur de la Somme, le commandant des trois armées qui ont livré la grande bataille dernière, Fayolle. — Vive Fayolle! Vive Fayolle! » Et si Gouraud, à son tour, s'aperçoit, (pour qui Strasbourg a maintenant les yeux de Chimène pour Rodrigue) : « Vive Gouraud! » Voici le joyeux commandant du 2e corps, le général Philippot. « Où est votre Quartier Général, mon général? — A Reichshoffen! — A Reichshoffen! Vous avez l'air de trouver cela très naturel. C'est admirable. — Mais je trouve cela très naturel. »

Le « Grand Quartier » tout entier avait accompagné le maréchal commandant en chef et partait avec lui dès le soir. Ce dut être pour ces officiers l'impression d'un rêve, — ces six heures de soirée, — entre le *Te Deum* de la cathédrale et le départ du train spécial, car Strasbourg derechef entrait en joyeux délire : ce fut la soirée du 22 avec quelque chose de plus magnifique, cortèges enrubannés, rondes folles, bals improvisés sous les énormes drapeaux, sous les guirlandes fleuries, sous les girandoles de flammes, à la lueur des torches, au son des musiques; chaque soldat a derechef Suzel à un bras, Liesel à l'autre, et je vois un général qui ne laisse pas ses soldats lui en remontrer sur ce point non plus que sur aucun autre.

Mais quelle aimable galanterie : un sentiment très doux,

très sain, court en cette foule en liesse ! « Nous avons du soleil dans le cœur, » disent les jeunes filles. Le fait est qu'elles rayonnent. Déjà le Maréchal a quitté Strasbourg, la cathédrale frémit cependant encore des échos du *Te Deum*, les places de celui de mille *Marseillaises*. Dans les cœurs alsaciens se garde le souvenir du beau soldat qui, à la fois si digne et si abordable, a traversé les places et les rues d'un pas si jeune, si preste. « Les troupes, écrit une Strasbourgeoise, sont admirables de tenue et de vigueur ; les chefs sont d'une simplicité d'allure et d'un abord si aimable qu'ils ont conquis tous les cœurs. »

*
* *

Et le lendemain montèrent solennellement vers le Très Haut les remerciements d'une ville religieuse : la Cathédrale, le Temple Neuf, la Synagogue s'ouvrirent à des services d'actions de grâces. De nouveau devant un parterre bleu pâle de cinq cents officiers, de milliers de soldats, un chanoine entonna le *Te Deum* sous le haut vaisseau de la vieille cathédrale ; de nouveau un chanoine dit la joie des âmes devant le miracle que Dieu avait fait pour son peuple : car aux *Gesta Dei per Francos* répondaient les *Gesta Francorum per Deum*. Au temple, ce fut grosse émotion quand le vénérable pasteur Gérold, patriote alsacien constamment persécuté, privé de la parole dès 1914 pour discours « séditieux, » condamné, — à quatre-vingts ans, — à la prison pour avoir secouru des prisonniers français, monta en chaire et, dans un discours vraiment sublime en sa simplicité, montra Dieu frappant les coupables et faisant éclater sa justice. Après le *Te Deum* de la cathédrale, j'avais tenu à assister au discours de ce grand chrétien ; je le vis tel que je me le figurais, l'œil doux et le front têtu, — de ces hommes qui montèrent au bûcher, le regard assuré et confiants dans le triomphe de leur cause. Et je vis aussi à la synagogue enguirlandée de roses rouges et de rubans tricolores, après que se fut élevé l'exaltant *Cantique de David devant Saül*, les officiants présenter aux fidèles les Tables de la Loi sorties du Tabernacle, tandis que les harpes de David ayant préludé sur *la Marseillaise*, l'hymne national emplissait le sanctuaire.

Ainsi, en ce Strasbourg qui, par tous les moyens, chantait sa délivrance, acclamait ses libérateurs, ce matin du 26, les âmes s'élevèrent-elles vers Dieu. En réalité, depuis cinq jours

de toutes les rues, de toutes les places, de tous les faubourgs en fête, s'élevaient les *Te Deum*, les *Magnificat* et les *Nunc dimittis*, les cantiques d'actions de grâces et les hymnes au Seigneur.

Et je me rappelais ce jour où j'avais vu entrer en cette ville l'empereur allemand, dans l'appareil magnifique que j'ai dit, mais au milieu du silence consterné et poignant d'un peuple.

LE GÉNÉRAL DE CASTELNAU A COLMAR

A l'heure où Gouraud entrait à Strasbourg, le général de Castelnau se préparait à franchir, à la tête des troupes, la barrière de Colmar.

Le général Messimy y était, le premier, entré, le béret sur l'oreille, le 18, avec sa vaillante 162e division et déjà l'enthousiasme de la ville avait transformé, là encore, cette première apparition en une solennelle prise de possession. J'imagine facilement ce que fut le premier contact. Le charmant Colmar était resté la ville la plus alsacienne qui fût : c'était la chère cité qui, pendant les jours sombres où rôdait peut-être en Alsace l'esprit de ralliement, de défection et de reniement, portait à la mairie Blumenthal, au Reichstag Jacques Preiss, acclamait l'opposition irréductible de Wetterlé, soutenait de ses applaudissements et de ses rires la campagne de Hansi ; oui, chère ville qui, je l'ai dit, aux rares heures où, nous-mêmes, pouvions nous laisser aller au cruel doute, nous réchauffait de son courage et de sa foi ; peu d'Allemands se mêlaient à cette noble population celte ; des chasseurs à pied descendant des Vosges se trouvent en famille s'ils s'installent à Colmar.

Messimy, éloquent, vibrant et qui, après une belle campagne, a, pour parler de la France, une bien autre autorité que lorsque, ministre civil de la Guerre, il n'était que l'homme de la politique, ne s'est pas dérobé à l'émotion du moment : et la rencontre a été magnifique, du côté de Colmar d'enthousiasme spontané, du côté du général français de pathétique expansion. L'adjoint M. Engel a pu s'écrier : « Le 18 novembre 1918 sera le jour le plus mémorable dans les fastes de l'histoire de la ville de Colmar. C'est vraiment le plus beau jour de notre vie. » Pas un Colmarien qui ne s'associe à cette touchante déclaration. Au milieu de la cohue des jeunes papillons, on a vu

s'avancer, là encore, les vétérans, — témoins, que partout on retrouve, des services rendus par l'Alsace sur les champs de bataille, — les représentants des corporations avec leurs vieilles bannières et ce drapeau de la garde nationale où chante sur les trois couleurs, restaurées en 1830, le coq gaulois. Ici, en cette vieille ville républicaine, tout ce qui rappelle la Révolution française (étant bien entendu que Napoléon et Louis-Philippe en sont parties intégrantes) fait vibrer les mémoires et les cœurs : le musée est un musée de la Révolution et de l'Empire; l'Allemand qui y était entré, en sortait en fureur : tout lui criait, des faisceaux de licteurs de 1793 aux bâtons de maréchaux de 1804, la France de *la Marseillaise* entourée d'un culte traditionnel. Messimy était facilement entré dans le personnage que lui créaient les circonstances et n'avait pas omis de célébrer nos anciennes victoires avec nos plus récentes, Valmy et Iéna, à côté de Verdun et de la Somme. Il avait, exprimant certes là le sentiment de toute l'armée, ajouté : « D'un seul coup toutes nos souffrances, toutes les heures tragiques que nous avons vécues, nous apparaissent comme légères, comme une rançon naturelle de la magnifique récompense que vous apportez. »

La division Messimy n'était cependant qu'une avant-garde : elle avait cueilli cette première fleur d'enthousiasme et d'amour qu'Hirschauer avait connue à Mulhouse, que Gouraud allait connaître à Strasbourg, mais l'honneur de présider à l'entrée officielle et solennelle de l'armée française à Colmar était dévolu à plus haut que le général commandant la 162e division, au général commandant le groupe des armées de l'Est. A cette ville fidèle cette récompense était due que l'un des plus admirés de nos chefs y apportât le salut de la France et y vînt établir son Quartier général : le 22, le général de Castelnau venait saluer le maréchal Rapp.

Sous ce ciel radieux qui, en ces mêmes heures, favorisait l'entrée à Strasbourg, Colmar, prévenu depuis deux jours, ouvrait au général de Castelnau tous ses trésors : la plaine et la montagne s'étaient donné rendez-vous en ce chef-lieu de la Haute-Alsace et c'était un cortège exquis de jeunes filles et femmes qui courait au-devant du vieux soldat.

Curières de Castelnau ! L'honneur de notre armée, la fleur de notre chevalerie moderne, le chef à l'âme si noble que chacun

s'incline là devant, le père qui a donné ses enfants à la France, tout pareil à ce lieutenant général de Vogüé de la Guerre de Sept Ans qui, voyant tomber ses deux fils, continuait, après une rapide bénédiction aux chères victimes, à donner ses ordres de sa voix ferme et calme. Pas de chef plus populaire : les soldats servant sous lui, toujours, ont vu dans ce privilège une sorte de noblesse conférée.

Nous sommes, nous sommes les costauds
De Curières de Castelnau.

Cela sonnait au début de la guerre comme un rappel des grands chefs populaires de toutes les grandes guerres, de Masséna à Bugeaud. Le jour où Castelnau entre à Colmar, Strasbourg, cependant si bien servi, peut envier à sa voisine un honneur que toutes les villes d'Alsace et de Lorraine voudraient connaître.

Aussi lorsque, au milieu des sonneries de trompettes, apparaît le vainqueur de Nancy, quelles acclamations! Il s'avance, un peu tassé sur son cheval, son œil clair, au regard tout à la fois si ferme et si bon, un peu voilé par les paupières tombantes, la forte moustache blanche ne voilant qu'à demi le dessin si fin de la bouche, et sur toute cette figure de soldat, qui, cousinant avec celles du second Empire, réveille chez les vétérans des souvenirs anciens de Mac-Mahon et de Pélissier, cette expression d'autorité bienveillante qui toujours se dégage de toute cette haute et noble personnalité.

A la barrière, le maire le harangua en termes vibrants; il remercia en quelques mots touchants, sans éclat inutile. Les fillettes le couvrirent de fleurs. « Magnifique cortège, écrit un canonnier, 300 Alsaciennes en costume, 300 vieux de 1870 en tête du cortège, l'abbé Wetterlé, député de Colmar, et le dessinateur Hansi. Le général en tête de colonne en grande tenue qui saluait de son épée, et l'artillerie qui défilait par pièces doublées. » Tandis que défilaient en effet, une demi-heure après, les troupes de la division Messimy devant le théâtre, Castelnau regardait, toujours avec cet air de haute autorité, l'œil comme fixé sur chacun des soldats qui passaient, ces beaux chasseurs alertes qui, venus des Alpes, avaient rempli de leurs exploits les champs de bataille du Nord-Est. « Il saluait non pas seulement ses colonels et ses régiments, écrit Maurice

Barrès, témoin de la scène, mais gravement, avec déférence, chaque chef de section, chaque chef de peloton, geste pathétique, hommage trop vrai après ces cinq ans. » Et avec quelle dignité aisée, la revue passée, le général prit, du geste, congé des personnalités colmariennes groupées sur le perron et aux fenêtres du théâtre!

Mais il n'a pas fini : Rapp attend les glorieux frères d'armes. Le héros de Golymin (les neuf blessures de Rapp à Golymin sont restées légendaires) qui, aux heures où tout craquait, fut aussi le héros de Dantzig, l'ancien aide de camp si fidèle de Napoléon, brandit au centre de la cité le *damas* rapporté d'Égypte. De quels faisceaux de drapeaux tricolores il émerge! Castelnau s'avance au milieu des acclamations; *la Marseillaise* l'accueille; clairons et tambours sonnent et battent aux champs; un immense cri de *Vive la France!* éclate; dans le geste tout à la fois ferme et pieux, large et grave du héros du Grand Couronné tient l'hommage de la France revenue au défenseur de Dantzig.

A la préfecture, le général parla magnifiquement; le grand chef, qui fut un jeune soldat de 1870, salua dans les vétérans d'anciens compagnons d'épreuve et de danger; il salua encore dans les Colmariens d'admirables lutteurs qui, pendant quarante-huit ans, avaient *tenu* sur leur champ de bataille; il rappela aussi les derniers combats : « Nos fils, dit-il aux vétérans, nos fils ont définitivement arraché de notre histoire les feuilles de tristesse. Applaudissez-les, chers compagnons d'armes. Ils nous ont magnifiquement vengés. » Les larmes affluaient aux yeux. Et lorsque, traversant les salons, de cet air simple où tient tant de grandeur, affable, souriant, le général avançait dans cette atmosphère de respect presque tendre que certes jamais chef allemand n'a connue, une scène charmante se déroulait dans les jardins. Je laisse derechef Maurice Barrès la raconter : « Dans le jardin de la préfecture... cela éclata soudain. Les musiques jouaient la *Madelon*. Les jeunes filles de Colmar, les plus petites, bientôt toutes les grandes, commencèrent à former des rondes, invitèrent les jeunes officiers et valsèrent sur le tennis de M. de Puttkammer et puis, élargissant le cercle, entourèrent d'une immense farandole les bâtiments qui, hier encore, logeaient le haut représentant impérial en fuite. » Castelnau, cependant, continuait à recevoir avec une

grâce très noble les délégations; les exilés lui furent présentés, les condamnés, les déportés, à peine de retour, — entre autres une toute jeune fille. « Qu'avez-vous subi, mademoiselle? — Trois mois de prison pour avoir envoyé des baisers à des chasseurs alpins prisonniers. » Et elle reprend, joyeuse, légère, sa place dans la farandole. Ce fut une de ces *heures merveilleuses* d'Alsace.

C'était tout de même chose un peu vive, ce bal improvisé dans les jardins de la préfecture, — et dont le Protocole restait soucieux. Mais quoi? il faut que jeunesse s'amuse et, là plus encore qu'ailleurs, elle ne s'amuse qu'en dansant. Aussi, le vin d'honneur ayant été servi, à la nuit tombante, dans cette salle des *Catherinettes*, que nous autres conférenciers d'avant la guerre connaissions bien, les jambes, derechef, démangeaient-elles à ces jeunes filles à jupes rouges ou vertes et sentait-on frémir les ailes à tous ces papillons. Mais peut-être avait-on un peu grondé au sujet de la joyeuse équipée des jardins de M. de Puttkammer, et puis les grands deuils du chef... bref, les papillons hésitaient. Alors le général de Castelnau qui, les mains gantées de blanc, croisées sur la garde du sabre, avait encore écouté des compliments et en avait formulés avec ce bel air d'autorité sans morgue qui en impose plus que de grandes bottes et de grands éperons, se sentit redevenir père et même grand-père : « Eh! bien, dit-il, avec cet accent où le Midi met une bonhomie de plus, eh! bien, maintenant, il faut danser. »

Si l'on dansa de bon cœur après une invitation partie de si haut, je le donne à penser! On dansa, on dansa, on dansa éperdument. Et, tandis que l'on dansait aux *Catherinettes*, Colmar, magnifiquement illuminé, comme il était magnifiquement pavoisé, se livrait aux joies folles de son cœur. Dans tous les quartiers, l'allégresse se déchaînait. J'ai revu, depuis, ces places exquises, ces rues étroites de la vieille ville, de même pavoisées, de même illuminées : on en distinguait les moindres détails charmants baignés de cette lumière de fête; les vieilles pierres des arcades, des escaliers, des balcons, des pignons, des cloîtres, des fontaines, des hautes portes, contemporaines de Martin Schongauer ou de Mathias Grünewald, oui, toutes les vieilles pierres nous criaient la joie de la libération. Tous ces quartiers s'éclairaient des trois couleurs

qui, illuminées par les girandoles, semblaient de grandes flammes, les flammes d'un immense feu de joie. Ah! pauvre ami qui eût été là parmi les premiers, Paul Acker, qui nous guidas en ce vieux Colmar adoré par toi, mon souvenir te va chercher dans la tombe fleurie de cette vallée de Saint-Amarin où tu reposes; sois heureux : les *Exilés* ont retrouvé leur patrie, et Colmar, français, acclame, avec sa liberté, le chef de guerre le plus noblement représentatif de cette patrie retrouvée.

LE MARÉCHAL FOCH A METZ ET A STRASBOURG

Du 22 au 27, s'était achevée l'occupation de l'Alsace-Lorraine par les troupes françaises. Le général Hellot avait, le 22, à la tête des troupes de son 17e corps, fait son entrée à Thionville, accueilli par le député M. Zimmer, le curé l'abbé Wagner, l'un déporté, l'autre exilé par l'Allemand; il avait assisté, le 24, à un *Te Deum* et présidé, dans le théâtre, à une fête émouvante. On aimerait s'y arrêter, mais on craint de se répéter. Partout le même sentiment se traduisait de la même façon exaltée. « Je ne sais comment te décrire la joie, le délire de tous ces pauvres gens qui, se sentant enfin délivrés du Boche, ne savent comment nous témoigner leur sympathie, écrit un soldat. Partout des drapeaux, des cocardes à toutes les boutonnières, de vieux grand-pères qui se découvrent sur notre passage en laissant perler des larmes de bonheur. » Et un Lorrain : « Habitants et soldats ne formaient qu'un corps et une âme. » Ces lettres pourraient être datées de tous les villages, bourgs et villes de Lorraine.

En Alsace, la marche avait continué dans la même atmosphère d'enthousiasme. Le général Philippot, à la tête du 2e corps, avait fait à Reichshoffen une entrée délirante; à Bru, math, le général Rampont, commandant la 127e division, avait été couvert de fleurs, à Wissembourg, la 3e division reçue d'une « façon charmante, » — tandis que les habitants, apercevant leur vaillant compatriote Auguste Spinner, poussé hors d'Alsace en 1913 par les persécutions, le portaient en triomphe à la mairie. A Haguenau, une foule énorme, accourue de toutes parts, avait assiégé d'enthousiasme le général Gérard, commandant la 8e armée : on avait sorti les vieux drapeaux, celui des pompiers portant encore, avec l'*N* prestigieux des

Napoléonides, l'aigle impériale. A Huningue, le général Modelon, magnifique soldat d'Afrique, à Neuf-Brisach le général Herr, enfant de la cité, Alsacien à l'âme expansive, avec les généraux Lacapelle et Lebouc, avaient connu des accueils transportants. Le Rhin était, de Huningue à Lauterburg, garni par nos troupes et, la Lorraine occupée, déjà nos soldats avaient paru dans la vallée de la Sarre et le Palatinat. Le maréchal commandant en chef les armées alliées pouvait venir.

Il parut à Metz le 26, à Strasbourg le 27. Rien ne ressembla moins aux autres « entrées, » parce que le généralissime Foch ne ressemble à personne. « Il nous est arrivé en boulet de canon, » me disait un Messin. Le fait est qu'on était à peine prévenu de la visite que déjà l'illustre soldat était à Metz. C'était pour lui ville familière : élève du collège Saint-Clément avant la guerre de 1870, il avait passé là une enfance déjà batailleuse ; il alla revoir le collège, y laissa parler ses souvenirs dans le langage pittoresque, semé de réflexions imprévues et de rapprochements piquants, qui le distingue. Puis il s'en vint passer en revue, dans l'île Chambière, la 39e division que, dans les premières semaines de guerre, commandant le 20e corps, il avait vue à l'œuvre ; il lui adressa une de ces harangues brèves et brusques qu'on connaît, terminée par ces mots qui le peignent : « Pensons aux morts. Leur souvenir reste. Je suis satisfait : je vous ai admirés. » Comme de jeunes Messines, *charlotte* en tête et cotillons brillants, l'assaillaient : « Mesdemoiselles, dit-il rondement, vous êtes trop belles. Vous allez faire peur à mon cheval. » Alors, ayant donné l'ordre de masser les quatre musiques de la division Pougin devant lui, il s'achemina, au milieu de magnifiques fanfares, vers la place d'Armes où il entendait saluer Fabert ; dans un imposant carré de troupes, on vit le grand homme de guerre s'avancer vers le rude maréchal de la Guerre de Trente ans et le saluer du sabre si cordialement qu'on eût dit qu'il l'accolait. « Nous avons eu l'honneur d'être passés en revue par le maréchal Foch, écrit un de nos cavaliers, et de lui servir d'escorte d'honneur pour son entrée dans la ville. J'étais fier de défiler à la tête de nos poilus et une fois de plus on est obligé de reconnaître que les Lorrains sont dignes d'être Français. »

Le fait est qu'on acclama fort le vainqueur de l'Allemagne. Au Palais du Gouvernement, il reçut le nouveau maire de Metz,

M. Prevel, une des plus notables victimes de l'Allemagne, puisqu'il sortait de la forteresse d'Ehrenbreistein après quatre ans et plus de captivité. A son éloquente harangue, le maréchal, dit-on, répondit qu'il ne ferait pas de discours, « le discours n'étant pas son fort. » Mais il reçut, avec cette bonhomie un peu narquoise qui lui est coutumière, les gerbes de fleurs des petites Lorraines « trop belles. »

A la cathédrale où le grand chef alla finir sa journée, le vicaire général le salua presque en enfant de la cité. « Ici, à Metz, nous sommes particulièrement heureux et fiers de saluer l'ancien élève de Saint-Clément, le vaillant chrétien, le grand soldat, le sauveur de la France, le libérateur de la Lorraine qui, dans l'histoire, aura sa place à côté de Du Guesclin, de Bayard, de Jeanne d'Arc. » Le maréchal, avec gravité, répondit : « Je suis venu ici remercier le Dieu des Armées avec tout ce que cela comporte. » Et il alla s'agenouiller, lui aussi, à la tombe de Dupont des Loges et devant l'autel où éclatait le *Te Deum*. Il partit brusquement comme il était venu, laissant Metz émerveillé de sa jeunesse d'allures et de caractère, de ses boutades dont la mâle rudesse se tempérait de tant de bonhomie souriante.

A Strasbourg, où il entra avec les généraux de Castelnau, Vandenberg et Weygand, il voulut voir les troupes sur la place Kléber où il arriva, dit un témoin, « au milieu d'un rugissement de joie. » « Il portait, observe le même témoin, son képi légèrement sur l'oreille, à la Mac-Mahon. » Il s'avança vers Kléber et l'on vit alors qu'il avait en sautoir un baudrier de cuir rouge supportant un magnifique sabre turc, un *damas* de grand style; c'était le propre sabre du héros d'Héliopolis. Le maréchal tira le sabre de Kléber hors du fourreau et salua le grand soldat : on ne s'étonnait plus de rien à cette heure-là en Alsace-Lorraine, tant les heures merveilleuses succédaient aux merveilleuses heures. *La Marseillaise* retentissant, Foch embrassa le socle de la statue sous lequel dort le héros, et, après un long regard à Kléber, quitta la place pour aller passer sa revue à l'Esplanade. A la cathédrale, on le vit, comme à Metz, s'abîmer en une courte méditation. Puis il quitta la ville, laissant une impression profonde. « Mercredi, le maréchal Foch a visité Strasbourg, écrit-on. Le salut à Kléber et au drapeau était si imposant que je ne pourrais le décrire. Nous sommes

tous enroués à force de crier : « Vive la France! » et de chanter *la Marseillaise.* »

Les « entrées » s'étaient ainsi succédé sans lasser l'amour. D'ailleurs, les hauts chefs apparaissaient l'un après l'autre, présentant des physionomies si diverses qu'ils surexcitaient l'admiration de la foule sans fatiguer la curiosité attendrie. Et c'était le cas de l'Alsace-Lorraine tout entière, « Quant à *notre* maréchal Foch, écrit-on, il a passé comme un *météore.* »

L'AIR DE LA LIBERTÉ

Ceux qui n'ont point vécu ces heures ne peuvent, en dépit même des récits qui précèdent, se faire qu'une très faible idée de l'atmosphère qui, en ces derniers jours de novembre, dans les premiers de décembre, enveloppait l'Alsace-Lorraine, ses habitants, ses occupants. Avez-vous lu le *Au temps de la Comète* de Wells? La bienfaisante comète, en baignant un instant de sa miraculeuse lumière la terre livrée à la misère et au mal, soudain fait naître l'âge d'or avec une atmosphère de parfait amour. La France que, des Vosges et de la Seille, nous voyions, dans un nimbe lumineux, marcher vers le Rhin, semblait avoir fait pareil miracle : des semaines, un peuple connut dans sa plénitude la joie de vivre ou, comme ils disaient, de « revivre, » et la communiqua à ses libérateurs transportés.

Le phénomène, peut-être sans précédent à ce degré d'intensité, mérite qu'on s'y arrête. L'historien n'a pas si souvent l'occasion de s'occuper d'un peuple heureux.

Tout d'abord, disons que l'Alsace-Lorraine, en ce moment unique dans l'histoire des peuples, participait à l'état d'âme exaltant où vivait ce que, d'un vieux mot (que j'opposerai à la Barbarie), j'appellerai la Chrétienté.

Depuis le 11 novembre, la partie était gagnée pour l'Entente et son magnifique cortège de nations, dans de telles circonstances, que, pour tous, l'événement tenait du miracle. Ce n'était peut-être pas miracle qu'un grand chef de guerre, ayant, après trop d'atermoiements, reçu le commandement de tous les Alliés, les eût, en quelques mois, grâce à la vaillance des soldats et la constance des peuples, à travers d'effroyables périls et au lendemain de terribles échecs, menés finalement à la victoire. La transition cependant avait été si brusque des terribles menaces

aux grandes espérances, des cruels revers aux éclatants succès, que tous en restaient saisis, avant que, par surcroît, le peuple allemand vînt demander l'aman et capituler à nos pieds. Que soudain, sans plus de combats, il eût tout cédé et, en quelques jours, presque en quelques heures, passé des plus monstrueuses prétentions aux plus mortifiantes concessions, on en était frappé comme d'une chose quasi surnaturelle. L'Europe tout entière croyait rêver.

Le rêve était d'or : la paix succédait à la guerre. Pour tous, du 11 novembre à 11 heures, un cauchemar effroyable s'évanouissait. L'explosion de joie délirante des peuples avait permis de mesurer la profondeur de la géhenne où tous se débattaient et, le cauchemar s'évanouissant, tous les rêves heureux prenaient leur essor; une atmosphère étrange s'était créée de ce fait, où les cœurs se dilataient, où s'exaltaient les imaginations, et, parce que dix peuples chrétiens avaient besogné dans la même croisade, il passait par surcroît à travers les âmes un vent de fraternité allègre et généreuse. C'était une heure unique.

Ce qui suivait était propre à surexciter, bien ailleurs qu'en Alsace-Lorraine, imaginations et cœurs. Tous les jours, du 11 novembre au 11 décembre, on recevait des nouvelles dont une seule eût, en d'autres temps, suffi à révolutionner l'Europe. Un jour, les Alliés débarquent à Constantinople; un autre jour, la Pologne se proclame libre et unie; un autre, le vieil empire serbe, ressuscite; un autre, la Syrie franque. En une heure solennelle, la flotte allemande est entrée tout entière dans la Tamise pour se livrer à Albion; en une autre, le général Degoutte fait présenter les armes et s'incliner les drapeaux de la République devant le tombeau de Charlemagne. L'Angleterre va entrer à Cologne, la France rentrer à Mayence. Tout ressuscite : des morts millénaires, des peuples scellés depuis des siècles dans leur tombeau. Les trônes croulent, les révolutions éclatent : c'est un fracas étrange au milieu duquel tous « les morts parlent » et même clament. — Et, par cela aussi, l'air s'imprègne de fièvre joyeuse, sans cesse traversé de miraculeux éclairs. Le mysticisme est permis aux plus sceptiques, et en réponse aux Abner qui partout, naguère, s'en allaient, disant :

L'Arche sainte est muette et ne rend plus d'oracles!

les prêtres peuvent s'écrier comme Joad :

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles?

De cette chaude haleine enveloppant le monde, fiévreuse, joyeuse, glorieuse, mystérieuse, surnaturelle, l'Alsace-Lorraine avait sa part, et ceux d'entre nous qui, au milieu des fêtes de Metz et de Strasbourg, apprenaient par tel journal, tombé par hasard entre leurs mains, tels faits exaltants que je disais tout à l'heure. Mais, par surcroît ce peuple passé de l'extrême de la servitude à l'extrême de la liberté, de la douleur à la joie, et, je l'ai montré, des plus sombres perspectives aux plus lumineuses espérances, avait, dans le délirant concert des nations, une place privilégiée.

Tandis que les circonstances les avaient miraculeusement, et contre toute attente, sauvés de l'horreur des combats et de la dévastation prévue, les Français, abattant le drapeau à aigle noir un jour, faisant rentrer sous terre le drapeau rouge un autre, les avaient tout à la fois, nous l'avons vu, libérés de la tyrannie et sauvés de l'anarchie : en quelques jours, dix périls accumulés sur leur tête s'étaient évanouis. La liberté leur apparaissait d'autant plus belle que, depuis quatre ans, la servitude avait été plus complète : on leur rendait la langue que, dans une heure de folle tyrannie, l'Allemand leur avait coupée; mais on leur rendait surtout la franchise du cœur, forcé, quatre ans et, pour beaucoup, quarante ans durant, de « se masquer. » Ils avaient eu l'immense satisfaction de voir se dissoudre une force que, à leurs dépens, ils avaient connue redoutable et crue à toute épreuve, et ils avaient, en revanche, l'autre satisfaction de retrouver dans ces Français qui leur apportaient tant de bienfaits, des frères non point du tout « dégénérés, » ainsi qu'on le leur avait dit : tout au contraire, les voyaient-ils superbes de discipline aisée et pleins de sentiments élevés, unissant à la « gentillesse » de la race et à son esprit prime-sautier une belle tenue et, dans le plus éclatant des triomphes, une humanité souriante et sans jactance; ces « impies » remplissaient les églises, ces « corrupteurs » dansaient d'honnêtes rondes, ces « anarchistes » respectaient l'autorité, ces gens « immoraux » s'asseyaient avec joie à d'honnêtes foyers et se louaient d'y retrouver le leur.

Je n'écris point ici d'après des impressions personnelles qui,

malgré ces six semaines de séjour là-bas, demeurent suspectes d'exaltation. J'ai eu entre les mains d'irrécusables témoignages de l'esprit public que d'obligeants correspondants ont bien voulu me communiquer.

***

Avant tout, une joie immense de « *respirer l'air de la liberté,* » ainsi que s'exprime un Alsacien, tandis qu'un Lorrain écrit : « Nous sommes tout légers depuis que les Boches sont partis. » Un troisième : « Tu ne peux t'imaginer la *vague d'air pur* que nous respirons. »

« L'air de la liberté, » il flotte dans le « tricolore. » Depuis cent trente ans bientôt, ce « tricolore, » il a toujours été le drapeau de la liberté, de la libération des peuples : sur les ruines de la Bastille de 1789, sur les places du Mayence de 1792, sur le dôme du Milan de 1797, plus tard de la citadelle d'Anvers de 1831, à la tour de Solférino de 1859. En ces semaines de 1918, partout, ce « drapeau chéri » reprend son caractère fatidique, de l'Occident à l'Orient; mais peut-il être fêté, salué, arboré avec plus de joie qu'en Alsace et en Lorraine où il apporte la liberté, mais en ramenant la patrie? Aussi, écrit-on de partout : « Quelle orgie de tricolore! » « Les pauvres ont fait de grands sacrifices pour combiner des drapeaux. Dans ce pays si pauvre en étoffes, on a teint des draps de lit, des jupons, et tout s'est préparé en cachette avec une fièvre et à la barbe des Boches. » Mais là où les couleurs nationales sont acclamées avec des larmes de tendresse, c'est sur la soie lavée, flétrie, parfois déchiquetée des drapeaux. Partout on a demandé de les embrasser. Et c'est « l'air de la liberté » qui gonfle les plis des drapeaux et fait flotter les rubans échevelés.

Un amour immense jaillit de tous les cœurs, fait de tous les sentiments généreux : satisfaction d'une fidélité vaillamment gardée, culte des vieux aïeux, reconnaissance au Dieu « qui a exaucé les prières, » gratitude envers les frères martyrs tombés en France pour la libération des deux provinces, admiration pour ceux qu'on retrouve; et cet amour s'exprime, s'épanche, se répand en propos exaltés, mais souvent profonds, s'ingénie, jusqu'à l'extrême délicatesse, à découvrir, pour se manifester, mots exquis et procédés fraternels.

J'ai dit, à propos de l'entrée de Gouraud à Strasbourg, que

j'y prêtais l'oreille aux échos de cette fête de la Fédération du 14 juillet 1790, débauche, restée jusque-là sans pareille dans l'histoire, de fraternité attendrie. Ce sont les mêmes termes exaltés : « Nous goûtons *un nectar divin...* » « Quel *bienheureux vertige!* » Les « libérés » sont portés à croire que la nature entre dans ce concert : le ciel sourit; il « devait sourire. » Il est vrai que l'on s'écrie devant moi : « *Cela ne rayonne pas du ciel, mais de la terre.* » Un Alsacien me déclare que les avions, qui survolent çà et là les cortèges, le contrarient, détournant l'attention : « On n'a plus besoin pour le moment de regarder le ciel : *il est sur la terre!* »

On ne cesse de répéter le mot du maréchal Pétain à l'Hôtel de Ville de Strasbourg : « Un million et plus de Français sont tombés pour que l'Alsace-Lorraine redevînt française. » Déjà un adjoint lorrain, de Dieuze, je crois, rappelant le fait devant le général Mangin, avait ajouté pieusement : « Nous tâcherons tous de nous rendre dignes de ce sacrifice. » L'amour pour la France s'en trouve décuplé. Il se traduit par des cris dont la constance stupéfie; des gamins d'Alsace ne savent que trois mots de français : « *Vive la France!* » Je n'exagérerai pas en disant qu'ils les crient mille fois par jour. L'un d'eux m'étant venu prendre la main avec une sorte de câlinerie, je lui dis : « Comment t'appelles-tu? » Il me regarde et répond : « Vive la France! » et le fait est qu'ils s'appellent maintenant tous « la France. »

Que de cet amour universel, l'amour, tel que romanciers et poètes le chantent en leurs écrits, ait jailli, comment s'en étonner? Voici, en marge de l'épopée, les romans d'Alsace qui s'ébauchent. L'un en face de l'autre, le soldat français né galant, et la jeune Alsacienne, la jeune Lorraine, sentent naître, dans cette atmosphère d'ivresse, des sentiments qui parfois vont loin. Maurice Barrès, dans un article charmant, a cité le cas de fiançailles instantanément conclues; ou bien le *flirt*, au contraire, s'arrête à la première page, mais avec un caractère délicieux de grâce, parfois presque pudique. Un jeune artilleur me dit : « Jamais de ma vie je n'ai reçu autant de baisers qu'à Mulhouse lors de notre entrée et, à la fin de l'après-midi, mes camarades et moi nous nous sommes trouvés en face d'une bande de jeunes filles si jolies que nous nous sommes enhardis à les inviter à dîner. Elles nous ont répondu qu'elles

voulaient bien, mais que nous devions en demander la permission à leurs parents. Nous y sommes allés. C'étaient de grands bourgeois. Ils nous ont répondu en souriant qu'ils voulaient bien. Nous avons donc mené ces jeunes filles au restaurant; nous nous sommes beaucoup amusés, et c'est la première fois que j'ai compris *ce que c'est qu'un amour chaste. Nous les aimions et nous les admirions comme des sœurs.* »

Tel récit fera sourire des sceptiques; il n'étonne point ceux qui ont vu ces jours singuliers. Que certains *flirts* n'aient pas été poussés plus loin, je n'en jurerai point. Mais il est certain que, tel soir émouvant de Strasbourg, j'ai vu de jeunes soldats et des demoiselles à papillon, qui, elles, cependant, ne paraissaient point filles de « grands bourgeois, » après une soirée entière de promenades bras dessus bras dessous, coupées de danses et assaisonnées de galants baisers, se quitter sur un ton fort décent : « Au revoir, mademoiselle, merci pour la bonne soirée. » Rien du hussard légendaire et de ses *houssarderies*. Et ailleurs des mariages promis, des bagues échangées. Ces fêtes s'enveloppent d'une atmosphère amoureuse : quoi d'étonnant à ce qu'en cette *lune de miel* générale, plus d'un jeune officier bleu, plus d'un petit *papillon* se soient taillé leur petite *lune de miel* particulière? Mais, en fait, l'amour est répandu en de si grandes masses qu'il jaillit en sources rapides et imprévues. Les baisers pleuvaient; à leurs adorateurs, ces jeunes filles *réapprenaient* les vieux *airs* de France, plus innocents que les nouveaux, airs roses et tendres, « à la mode de chez nous, » du chez nous d'autrefois. J'ai dit comment, à Metz, j'avais vu des petites Lorraines enseigner le *Nous n'irons plus aux bois*, de nos pères à de braves petits *bleuets* qui, certes, avaient « coupé les lauriers, » — et de taille. Tout cela garde un caractère si frais que c'est merveille. Honni soit qui mal y pense.

L'amour est généralement plus grave qui, de Metz à Mulhouse, de Saverne à Forbach, se déchaîne. C'est un amour mouillé de larmes. Ainsi, Israël saluait Sion au retour de Babylone. Lorsque, à Mulhouse, à Metz, à Strasbourg, j'entrai avec nos chefs, je vis les vieillards lever les mains pour bénir, les femmes rire au milieu des larmes. La note était donnée par les vétérans qui, traversés d'un frisson qui secouait leur vieille « impériale, » venaient à nous tout tremblants. « Comme je causais avec un bon vieux retraité de 70, écrit un de nos hommes,

vient à défiler le *n*e d'infanterie, musique en tête, clairons et tambours sonnant. Le pauvre vieux a failli s'évanouir dans mes bras et pleurant comme un enfant, il s'est affalé sur ma poitrine en disant : « Oh! que je suis heureux! Oh! les braves! je vais donc pouvoir mourir avec eux *(sic)!* » C'est le *Nunc dimittis* qui se répète mille fois, dix mille fois en ces jours d'émotion : « Ce que je suis contente *(sic)*, écrit une vieille Lorraine, c'est que je mourrai Française et j'en remercie le bon Dieu. » A Remilly, le général Leconte, commandant le 33e corps, voit étendue sur une civière, au passage des troupes, une vieille religieuse ; il s'approche : « Monsieur le général, j'ai failli mourir, il y a huit jours, et je me disais : Le bon Dieu veut sans doute me punir de grandes fautes, puisqu'il ne me permet pas de voir rentrer les Français. Eh! bien, le bon Dieu est bien le bon Dieu... Vous voilà. Je vous ai vus. Je peux bien mourir maintenant. » Quelques braves gens, cependant, loin de demander à Dieu de les reprendre, le supplient de les faire vivre vieux. « Papa a soixante-huit ans... Il voudrait avoir vingt ans de moins maintenant que les Français sont parmi nous. » Et que de parents morts les enfants évoquent qui « devraient être là : » « Si seulement le grand-père avait encore pu voir ce défilé, lui qui était si grand Français! » — « Ne trouvez-vous pas, dis-je à un Strasbourgeois, que nos fanfares sonnent ici à réveiller les morts? — C'est que, monsieur, me répond gravement ce digne homme, c'est qu'il faut en effet les réveiller tous, pour qu'ils vous voient. »

Ailleurs la joie se traduit en termes moins graves. « Ah! mon capitaine, dit un homme du peuple à un des officiers le soir du 22 à Strasbourg, je suis si content que je voudrais sauter dans le ciel. » A quoi un autre dit : « On n'y serait pas mieux cependant. » Une exaltation extrême règne, c'est « un délire de joie, » écrit-on de toutes parts. « Une joie telle qu'elle ne pourra être plus grande en entrant au ciel. » « Voilà enfin notre rêve accompli... Notre joie ne connaît pas de bornes; ne voir désormais que des soldats français : Ne vivre que pour la France, oh! quel bonheur! » — « C'est « une béatitude, » on « se croirait au paradis. »

Parfois on ne peut croire à ce bonheur. On a peur de rêver. « Le matin, en me réveillant, je cours à ma fenêtre, je regarde dehors et, en voyant passer nos chers poilus, je me recouche et

me dis : Tu n'as pas rêvé, nous sommes enfin Français. Vive la France ! On voudrait crier tout le temps, toute la journée ! »

Est-il étonnant qu'un pareil délire de joie ait été, pour certains, mortel ? J'ai parlé du vénérable abbé Cetty, curé de Saint-Joseph de Mulhouse qui, bien peu d'heures après qu'il s'était jeté dans mes bras, mourut, ayant vu Hirschauer entrer dans la ville en extase. On m'a cité dans une ville de Lorraine le cas d'un boulanger qui, à la vue des soldats, cria : « Ah ! les voilà, les voilà ! » et soudain : « Oh ! que j'ai mal ! », puis s'affaissa foudroyé. « Beaucoup sont morts de joie, écrit une femme, et je le comprends : moi, je suis plus heureuse d'être Française pauvre, que d'être sous la domination de ces monstres avec des millions. »

Le plus beau trait me fut cependant fourni à Munster : la ville, ruinée par le feu de notre artillerie, n'est plus qu'un tragique monceau de décombres. Je m'y étais rendu, croyant la trouver déserte, mais déjà des habitants y rentraient, qui erraient à travers les lamentables ruines de leurs maisons. Dans l'église miraculeusement épargnée, je rencontrai une vieille dame : « Ah ! dit-elle, notre église au moins est debout. — Et votre maison, madame ? — Il n'y a plus rien. — Quelle tristesse ! — Oh ! non, monsieur, oh ! non. *On est si content !* »

*
* *

La joie, l'amour ne cessent de se nourrir de mille aliments : le principal est fourni par nos soldats.

Ils arrivaient entourés du prestige de la victoire remportée, de la liberté apportée, et on était certes disposé à les trouver charmants. Mais des préjugés répandus par l'ennemi les représentaient comme plus aimables qu'admirables. On les trouva certes « aimables » au delà de toute attente : on ne cesse bientôt plus de proclamer « leur politesse, » « leur gentillesse. » « C'est vraiment une autre race que les Prussiens. Jamais pendant les quarante-huit ans de *l'occupation (sic)* allemande, je n'ai vu des enfants à la main des soldats ! » — « Que ces gens-là sont différents des Allemands, une différence comme le jour et la nuit. *Chez eux on ne peut distinguer les grands des petits.* » Mais cette « gentillesse, » elle est de tradition : ce qui étonne, édifie, achève de séduire, c'est la tenue. « Les soldats font très bonne impression par leur manière d'être calme et posée. » —

d'ailleurs « bien habillés et bien portants. » Sont-ce là ces soldats toujours débandés, insolents, débauchés et pillards que l'Allemand avait annoncés ? « Ces Boches, quels menteurs ! » me dit, à ce sujet, un Alsacien indigné.

Les chefs étonnent peut-être encore plus Alsaciens et Lorrains faits à la morgue des gens « hautement bien nés » de l'État-major impérial, des « officiers à monocle. » « Qu'ils sont simples, qu'ils sont humains ! Et les plus grands ! » La camaraderie d'homme à officier, à la vérité augmentée par quatre ans de guerre, les stupéfie, mais aussi et plus encore l'attitude des grands chefs vis-à-vis du « civil. » « Comme ils sourient aimablement ! » J'ai dit les propos exaltés que j'entendis sur Gouraud le jour où il entrait à Strasbourg. Je me rappelle qu'ayant dit à ceux qui l'entouraient ce qu'était le général Fayolle, ses services, ses victoires : « Qu'est-ce qui croirait cela ? s'écria une femme. Un homme si simple, si bon, *si gentil !* » Il fallait leur dire à la vérité, car ils l'ignoraient totalement, quel rôle avaient joué tous ces chefs de guerre, et j'ai conscience d'avoir fait en pleine rue de rudimentaires conférences d'histoire très contemporaine. Castelnau, ils savaient ; Foch, Pétain aussi, mais des autres presque rien. Et ils ne se lassaient point de s'entendre raconter la guerre. Maistre, Fayolle, Mangin, Gouraud, Debeney, Humbert, qu'ils voyaient à Metz, à Strasbourg, qui étaient-ils ? Et toujours le même refrain ! « Si grands ! Et qu'ils sont simples ! » On en éprouvait, — tout comme devant le *poilu* humain et gentil, un attendrissement allant parfois jusqu'au transport.

Ces *poilus*, ils avaient apporté avec eux tout ce qu'on aime, la liberté et le pain blanc. « Quelle joie de redevenir soi-même ! » s'écrie un Alsacien. Ce fut la note dominante : la liberté de redevenir soi-même. « Quelle joie de pouvoir écrire, parler, agir comme bon vous semble, sans avoir la peur d'être entendu par l'un ou par l'autre ! Nous étions devenus de vrais comédiens. » « Chacun a pu jeter le masque d'hypocrisie imposé par les Boches. » Mais c'était surtout « la *langue retrouvée*. » « Enfin nous parlerons maintenant notre langue maternelle qu'ils nous ont empêchés de *causer* depuis quatre ans. » Ceux qui ne savent pas se mettent à apprendre : « M. le Curé fait chaque soir un cours auquel j'assiste. Nous avons aussi deux sergents au cantonnement qui nous apprennent le

français. » Et dans les familles, les enfants apprennent vite « parce qu'ils ont 5 pfennigs d'amende pour chaque mot allemand qu'ils prononcent. » On m'a communiqué la lettre d'un bon petit écolier qui écrit : « Je suis content d'avoir de bonnes notes de français. On a dit qu'on va faire maintenant l'histoire en français. On m'a donné une histoire de France. Je veux bûcher pendant les vacances de Noël. »

« Liberté chérie, » celle de faire parler son cœur, — enfin! — sans contrainte et dans la langue des vieux parents. Voilà ce que le poilu apporte tout d'abord. Et puis la belle farine blanche. Car l'Alsace sauvée, libérée, est ravitaillée. « Ce que je n'oublierai jamais des Français, c'est que, dès le premier jour de leur entrée, ils nous apportèrent près de 350000 kilos de pain blanc... Au commencement, on ne pouvait y croire; mais quand j'ai tenu le premier morceau de pain entre mes mains, j'étais presque folle de pure joie. » « Les chers Français ont ramené le pain blanc... Riches et pauvres le mangent comme un gâteau. » Libre aux esprits mal tournés de tenir ces propos pour moins nobles. Je trouve pour mon compte que cette farine blanche apportée avec la liberté a quelque chose de symbolique en sa simplicité. Il semble que la France a convié l'Alsace-Lorraine à un banquet aux cent plats savoureux. Elle est arrivée les mains pleines de dons; ainsi le Christ dans le désert ne répandait pas seulement les paroles de vie, mais multipliait pour ses frères le pain blanc si abondamment, que les reliefs, dit l'Évangile, emplirent douze corbeilles.

Ah! cette France, qu'on l'aime! La haine contre l'Allemand s'en trouve encore augmentée : ce « Prussien, » ce « Boche, » ce « Schwob, » il est le repoussoir en face de cette blanche France, le principe du mal qui toujours se dresse en face du principe du bien : « On respire une fois débarrassés de ces Boches qui ont fait tant de mal. » « Ah ! ces sales Boches qui nous ont tant tourmentés! » « Ils avaient toujours le bon Dieu dans la gueule et le diable dans le ventre. » Les mères se réjouissent : les petits ne coifferont pas le casque à pointe. « Pour nos enfants, quel bonheur! Je leur ai, je vous assure, gravé la haine pour les Prussiens dans leur cœur, tout petits. » Les Hohenzollern ont une mauvaise presse. J'ai dit l'effet poignant que faisait à Metz la grande fauchée opérée à travers les statues brandebourgeoises et, à Strasbourg, la chute en mor-

ceaux de « Guillaume le Grand : » j'ai entendu à Mulhouse, à Colmar, s'exprimer naïvement le regret qu'on n'en eût point à jeter bas. On ricane au sujet de plébiscite. « Enfin nos dignes Teutons se sont rendu compte que le plébiscite était superflu... » « Ce jour-là (le 17, à Mulhouse), les Boches ont déjà pu reconnaître les résultats que donnerait le plébiscite. » « ... Je dirai à mon gouvernement ce qu'il en est, disait un haut fonctionnaire prussien à l'officier français qui le venait relever : je dirai qu'il faut renoncer à toute idée de plébiscite : ce peuple nous déteste; vous auriez 95 pour 100 des voix. » Mais le glas fut sonné par la *Gazette de Cologne* après l'entrée de Gouraud « *Le nom de Strasbourg est devenu un cri de douleur qui retentit d'une façon aiguë à travers toute l'Allemagne. Strasbourg est perdu pour l'Allemagne... Mieux vaut ne pas nous leurrer d'ailleurs. La haine de l'Allemagne se manifeste à travers toute l'Alsace avec la violence d'un ouragan! Les Français dans le délire de l'enthousiasme sont accueillis en vrais libérateurs.* »

Le fait est que les Allemands restés en Alsace demeurent confondus, tremblants tout à la fois de fureur, d'épouvante et d'humiliation, sauf ceux qui déjà cherchent quel profit on peut tirer de la situation.

« Nous ne nous attendions pas à une telle fin. Que l'humiliation d'une telle conclusion puisse être ressentie aussi en Allemagne, ce n'est pas douteux, mais ici cela se hausse jusqu'à l'insupportable. L'exaltation, la jubilation... les drapeaux, les fleurs, les trois couleurs aux vêtements des hommes et des gamins de rue, tout cela avec l'entrée pompeuse des troupes françaises et les nombreux cris de *Vive la France! A bas les Boches! M..... pour les Prussiens!* tout cela agace les nerfs, qu'on le veuille ou non. » « Les vieux Allemands qui sont ici souffrent atrocement. Tous parlent de nouveau français. » « Cette entrée des Français a été pour nous un tel martyre... Ils sont là, tout le monde en Alsace pleure de joie; nous, nous pleurons de désespoir... Nous n'osons pas porter la cocarde tricolore, de peur que les Alsaciens nous l'arrachent. Les Alsaciens sont délivrés et pour nous est arrivé le crucifiement. »

Certains prennent, à la vérité, la chose moins au tragique. « Ma foi, on laisse les Allemands tranquilles : moi, par exemple, je fais mon travail comme avant. » « Depuis vendredi, les Français

sont ici. Tout va bien au magasin. C'est très agréable pour nous. » Un Allemand, à qui son propriétaire messin demandait s'il n'allait pas s'en aller, répondait : « Comment pensez-vous que je vais m'en aller à cette heure? L'Allemagne est un mauvais séjour, et puis, après tout, mieux vaudra être du côté qu'on paie que du côté qui paie. »

Ce qui est évident, c'est que le congé à l'Allemagne paraît, aux Allemands mêmes, définitif. « Ce peuple, écrit un Allemand, nous a toujours détestés. »

*
* *

Inutile de dire que la contre-partie est fournie par les Français.

Le soldat est charmé avec une forte nuance d'étonnement, « sidéré, » comme écrit l'un d'eux, devant l'accueil enivrant; il est ébloui par le spectacle, mais cent fois plus par l'hospitalité cordiale qui suit et prolonge l' « entrée triomphale. » Mais il est, — tant il a cru qu'au sujet de la « fidélité de l'Alsace-Lorraine », on lui « bourrait le crâne, » — stupéfait parfois, et soudain il conçoit une vraie fureur, cette fois non plus contre les *bourreurs de crâne*, mais bien contre ceux qu'un journaliste appelait les « débourreurs, » les incorrigibles sceptiques, les coupables pessimistes qui vaticinaient avant et pendant la guerre.

Le poilu a cependant, dès l'abord, été flatté d'être parmi les privilégiés qui allaient, les premiers, entrer dans les provinces retrouvées. « Vive la France! Nous sommes fiers d'être désignés pour faire l'entrée en Alsace. » Et tout de même le voilà joyeusement surpris. « Je m'attendais bien à voir les Alsaciens en joie, mais je n'aurais jamais cru à des manifestations semblables! » « La population est folle de joie... J'ai été dix fois porté en triomphe; c'est fantastique. » Et quelle réchauffante hospitalité! « Ici on voudrait nous donner chacun sa chambre. Ce n'est pas possible, mais du moins tout s'ouvre pour nous recevoir. » « Un accueil pareil est particulièrement sensible à nos hommes qui viennent des lignes. La cordialité alsacienne panse les plaies, efface les souffrances. » — « Les souffrances endurées depuis trois ans sont oubliées par l'accueil que l'on reçoit. » « Je puis vous assurer que cette première journée paie largement les quatre années

qui viennent de s'écouler. » Et ce beau cri : « Quand on voit ces gens fous de joie et ce beau pays, on se dit que *cela valait* la peine de se battre ! » Et qu'il est beau, cet autre cri où revit l'orgueil des soldats de l'an II ou des *grognards* du Grand Empire : « C'est un peuple qui *mérite d'être français.* » D'ailleurs ces gens n'ont jamais cessé de l'être. « Je t'assure que les Boches n'ont pas beaucoup réussi à faire oublier les sentiments français de ces gens-là. » « Nous comprenons combien devait être dure la vie de ces Français opprimés de ce pays. Ils nous ont paru attendre comme des personnes qui retrouvent la famille après une longue et cruelle séparation. » « Jamais je n'aurais cru que le sang français se soit tant conservé. Je n'ai jamais trouvé en France tant de complaisance, des gens si aimables : ils se couperaient en quatre pour nous faire plaisir. » — « L'impression générale, impression que vous pourrez communiquer partout, c'est que l'Alsace est restée entièrement française. » Et c'est alors que nos hommes s'irritent contre les sceptiques. « Qu'ils viennent un peu ici ceux qui disaient que l'Alsace-Lorraine était boche ! Ils seraient bien vite édifiés. » « Si tous ceux qui ont douté de la sincérité des Alsaciens-Lorrains étaient ici et entendaient tout cela, *ils se sauveraient de honte.* »

Quels sentiments fougueux ! Mais aussi quelles scènes charmantes ! Voici un de nos hommes qui en décrit une dans tel style que je crois lire une de ces mille lettres que jadis je déchiffrais, sorties de la plume, si savoureuse en sa légère emphase, des soldats de la Révolution et de l'Empire : « A peine sur le seuil du salon, voilà *la Marseillaise* qui nous accueille. Silencieux, nous écoutons. Les dernières notes plaquées avec fougue, une jeune fille de quinze à seize ans se retourne en souriant et nous jette une gerbe de fleurs. Un vieux vin du Rhin sorti du fond de la cave explique mieux que le reste la joie de nos hôtes. »

Est-il étonnant que, pénétrés de reconnaissance, les Français mettent quelque coquetterie, puisqu'on les trouve « charmants, » à l'être toujours plus ? Des plus hauts chefs aux plus modestes poilus, chacun s'y applique et presque s'y ingénie. C'est un échange de grâces : l'amitié coule à pleins bords de part et d'autre, et les deux courants en se mariant s'enflent et débordent. Rien n'est d'ailleurs perdu : « Ah ! mon

sieur, me dit une religieuse, croiriez-vous : le général Gouraud est venu ici passer une revue; mes petites de l'école et moi étions sur le bord du chemin ; on a crié : « Vive la France ! » Le général a salué en passant ; cinq minutes après, voilà la voiture qui revient ; c'est la voiture du général et plusieurs autres qui venaient nous prendre pour que nous voyions bien la revue. Ah ! les petites étaient joyeuses, sautant des voitures devant vos soldats si graves et qui souriaient tout de même. » Il souffle un grand vent de grâce fraternelle et aussi, chez nos soldats, un souffle de *sentiment*. Les fusiliers marins qui auront défilé à Metz ne voudront pas quitter la ville sans porter à la tombe de ce magnifique Breton, qu'une si singulière fortune fit, au Reichstag de Berlin, le représentant de l'âme française, une couronne portant : « A l'évêque breton... Les fusiliers marins bretons. » Oui, il y a du sentiment plein l'air. Les administrateurs français comme les officiers français semblent avoir pris pour devise le vers de Corneille :

Remplir les bons d'amour et les méchants d'effroi.

On est résolu à faire adorer la France là où on la chérissait. Jamais le Français ne connut pareil amour ; il s'en rend compte et entend s'en montrer digne.

Un jour, je roulais à travers l'Alsace aux côtés d'un jeune et brillant général anglais. Il me donna une note qui, dans ce concert de joie, d'amour, d'enthousiasme, me parut encore savoureuse. Lui aussi avait été, comme disait tout à l'heure le poilu, « *sidéré.* » L'entrée des Français en Alsace était pour lui un trait de lumière, une révélation : « Croyez bien que cela nous fait aussi un joli plaisir. On nous disait bien : L'Alsace-Lorraine, arrachée à la France, aspire à redevenir française ; oui, on nous le disait ; nous, nous disions : « Il est très juste que « la France reprenne ce que l'Allemagne lui a pris. » Mais que l'Alsace-Lorraine, après quarante-huit ans, fût restée française, franchement, là, je vous le dirai, nous n'y croyions guère. Mais aujourd'hui, je vois bien combien cela était vrai. Et vous comprenez aussi que nous sommes heureux d'avoir un peu aidé à délivrer ces pauvres gens, à les rendre à leur patrie. » Il resta pensif un instant : « C'est tout de même pour les Français une grande gloire, cet amour, après un demi-siècle ; vous êtes une nation enviable. » Et enfin il ajouta : « C'est beau, ces hommes

ui ont résisté à tout, aux menaces, aux promesses, aux vances, aux persécutions, parce qu'on les avait sans leur consenement enlevés à leur patrie, qu'on retrouve ayant tenu bon ; ui, c'est beau. Il n'y a pas que les Français qui peuvent en tre fiers, cela donne beaucoup d'orgueil d'être homme. »

Ainsi, de toutes parts, de toutes les bouches, s'élevaient en es semaines les actions de grâce. L'Alsace-Lorraine semblait out à la fois un sanctuaire où se chantaient mille *Te Deum*, *Magnificat* et *Nunc dimittis*, et un club de 1792 où, entre leux *Marseillaises* brûlantes, s'échangeaient les baisers fraternels, les protestations d'amour éternel et de haine aux tyrans. L'amour, la joie, la reconnaissance, l'ivresse de la victoire et celle de la liberté, la haine de l'oppresseur satisfaite, la tendresse entre les frères retrouvés exaltaient les âmes, embrassaient les cœurs et se confondaient en un immense *Alleluia*. Journées inoubliables où il y avait dans l'air de l'épopée et de l'idylle, et après la trop longue tragédie, l'explosion, jusque dans les plus modestes milieux, d'un prodigieux lyrisme.

Alors l'Alsace et la Lorraine, ayant, devant les armées françaises, déroulé comme un tapis de fleurs merveilleuses tissé d'or et de pourpre, se tournèrent vers la France et lui dirent : « Nous reconnais-tu ? » La réponse allait leur être apportée par la France elle-même et par le plus autorisé de ses interprètes, le président lorrain, Raymond Poincaré.

LOUIS MADELIN.

(A suivre.)

COMMENT IL FAUT LIRE PÉTRARQUE

L'abbé de Sade, en tête de son livre (le premier bon livre qui ait été écrit en français sur Pétrarque), s'excuse fort de son audace. On lui a répété, ce qui le rend confus, ce propos d'une dame qui savait bien des choses, la reine Christine de Suède : « Pétrarque était un très grand philosophe, un très grand amoureux, un très grand poète : il faut réunir ces trois qualités pour l'entendre (1). »

Pétrarque était cela et bien d'autres choses encore.

Un siècle, ou environ, après l'abbé de Sade, Lamartine, dans son *Cours familier de littérature*, posait autrement la question, dans une phrase où il semble qu'il parlât de lui-même, autant que du fameux Toscan : « Pour les uns il est poésie, pour les autres histoire ; pour ceux-ci amour, pour ceux-là politique. Sa vie est le roman d'une grande âme. »

Lamartine ajoute la politique et l'histoire, et il oublie la philosophie morale. Nul homme du passé n'est plus difficile à connaître que Pétrarque. C'est tout un monde que sa vie, un monde que son esprit.

Pour donner, par comparaison, quelque idée de cet esprit et de cette vie, de Pétrarque humaniste, érudit, moraliste, politique, pénitent, de combien de grands hommes n'évoquerait-on pas l'image ? C'est, si l'on veut, Érasme, c'est Montaigne, c'est Augustin. Je dirai presque encore : c'est Lamartine. Et si je voulais trouver un autre homme de lettres qui ait exercé sur

(1) *Mémoires pour la vie de François Pétrarque*, 1764. T. I, p. LXXIII.

l'Europe une monarchie intellectuelle pareille, je devrais encore ajouter : c'est Voltaire.

L'étude de Pétrarque est comme une science. On a été en Italie jusqu'à nous appeler des *Pétrarcologues*. L'expression est pédante et l'on en sourit. Ce qu'elle désigne n'est pas sans quelque réalité.

Mais il est un poète, et un poète italien. C'est à quoi je voudrais penser un peu. Pour pénétrer tout le sens des poètes, il faut les commenter ! Sans doute. Mais pour les aimer, il faut les lire, — quand on peut.

Peut-on lire Pétrarque ? Il y a dans le passé bien des poètes qu'on peut à peine lire, — triste chose, — dont les vers ne sont plus qu'un sujet d'étude érudite, tant diffèrent entre eux et nous la langue et la pensée. Pour Pétrarque, rien de semblable. Sans doute quelques-uns de ses vers ont vieilli ; d'autres se sont obscurcis. Presque tous ont gardé une étonnante fraîcheur. Je dirai plus : beaucoup nous appartiennent, et sont de notre temps, ou à peu près. A chaque moment, on y retrouve quelque sentiment commun avec le romantisme du XIXe siècle : passion, douleur, mélancolie, amour de la nature, désespoir, mort, repentir, élan mystique. Quand je suis avec Pétrarque, il arrive, par courts moments, que je ne me sens pas bien éloigné de Musset et de Lamartine, peut-être même de Baudelaire ; j'allais ajouter : Verlaine.

Chose singulière : nos pères, qui l'adoraient, étaient, par le goût, bien éloignés de nous. Au XVIe siècle et jusqu'au XVIIIe, cette question : « Faut-il lire Pétrarque ? » eût fait bondir bien des gens. Quel poète fut plus populaire dans l'Europe entière ? Madame Laure, Vaucluse, étaient des noms de légende. Mais dans ces siècles, où Pétrarque eut la popularité, on le connaissait, je pense, assez mal. Toute notre poésie amoureuse, de Ronsard à la fin, sortait moins de Pétrarque, que des Pétrarquistes, ses fastidieux descendants. L'homme était toujours fameux. Mais on avait fini par le défigurer. Au début du XIXe siècle, Pétrarque et Laure, en France, étaient devenus bien « province, » bien « troubadour, » thèmes pour Jeux floraux ou Athénées de Vaucluse, un peu « sujets de pendule. »

Nos poètes d'alors, sauf Lamartine toujours si averti, ne se sont guère aperçus que le grand lyrique toscan leur était assez semblable. Le surnom de « moderne, » qu'on lui a donné si

souvent de nos jours sans grande raison, lui appartient surtout comme poète lyrique.

Donc il faut le lire.

I

Les grands Italiens du XIXe siècle s'en sont bien avisés. Ils l'ont lu comme il doit l'être. On possède des notes d'Alfieri sur une grande partie des poèmes; elles débordent de l'enthousiasme le plus pur. Foscolo, Leopardi admiraient tout autant. Leopardi rêvait de faire goûter même au peuple les vers de Pétrarque, et c'est dans ce dessein de vulgarisation qu'il en avait publié une édition.

De nos jours, le grand Giosuè Carducci en a donné une, lui aussi, et qui est excellente (1). Ce n'était pas à lui qu'on devait demander s'il faut lire Pétrarque. Cependant il n'est pas absolument encourageant. Il raille fort les intentions populaires de Leopardi. Pétrarque aurait été bien fâché lui-même de plaire à la foule ! Mais Carducci voulait que du moins l'élite pût le lire.

L'admiration extatique des grands Italiens d'hier n'a pas été suivie toujours docilement par la génération d'aujourd'hui. Il y a eu récemment des essais de littérature antipétrarquesque. Vous pourriez trouver des livres où l'on démontre que notre poète n'avait point de talent, point de bon sens, et pas même la vulgaire probité. Nous avons connu aussi en France ces courants de dénigrement.

Je ne crois pas que le courant eût grande force. En tout cas, il est arrivé que la guerre l'a bien détourné. L'exaltation heureuse du patriotisme tourne au profit des gloires de la patrie. Les luttes, les douleurs, les espérances de l'Italie ont remis en toute lumière les grands poètes qui sont les créateurs de sa conscience nationale. Autant que Dante, Pétrarque en a profité ; et comment n'acclamerait-on pas celui qui a le premier poussé le cri : *Italia mia!* Comment ne serait-elle pas sur toutes les lèvres, la grande chanson où il maudit les bandes allemandes? Dans la solennelle prière qui la commence, le poète patriote supplie le « Maître du ciel » de tourner ses regards vers cette terre sacrée, qui est à lui, où Rome vit encore, où a coulé le sang des martyrs. Cette terre d'Italie est envahie de

(1) Florence, *Sansoni*. 1899 (en collaboration avec S. Ferrari).

bandes d'Allemands, *gente ritrosa*, race revêche, race rebelle à tout bien. Elles sont descendues furieuses et rompant tout sur leur passage, des sombres contrées hyperboréennes, c'est un déluge, ramassé et gonflé dans des déserts étranges, pour inonder les douces campagnes de l'Italie.

L'Italien ne les reconnaît plus, ces belles campagnes, ces lieux chéris, patrie de son enfance, tombe de son père et de sa mère. Il s'écrie :

Ceci n'est-il pas mon nid,
où j'ai été si doucement nourri?
n'est-ce pas la patrie en qui je me confie,
la mère bonne et pieuse
qui recouvre l'un et l'autre de mes parents?

Mais le poète ne veut pas que l'on se consume en gémissements. Il sent, au fond des cœurs, se réveiller l'antique gloire romaine, le souvenir triomphal des victoires passées, et bouillonner le « gentil sang latin. »

Il prophétise la bataille, la victoire, la paix. Car c'est la vertu qui va prendre les armes contre la fureur. Et l'antique valeur

dans les cœurs italiens n'est pas encore morte!

On lisait ces vers-là en Italie, comme nous lisions Corneille en France. Ce furent pour les âmes des réconforts que ces appels vivants, qui sortent de la tombe des grands ancêtres. Mais il y avait, à cette heure-là même, d'autres attraits qui nous ramenaient vers la lecture des poètes, et même des plus tendres et mélancoliques. La chose, pour singulière qu'elle paraisse, est bien réelle. Eh quoi! lire les poètes, et se plaire à leur douce musique, au milieu même des horreurs de la guerre? La douleur et l'angoisse n'interdisent pas la beauté, qui reste malgré tout la beauté, et qui est un remède de l'âme. Il faut lire les poètes : la preuve, c'est qu'on les lisait dans l'angoisse. On avait besoin d'eux. Il n'y a jamais eu pareille « demande » de poètes.

II

Donc nous lirons des vers italiens de Pétrarque, et je ne pense pas que rien s'y oppose. Mais je ne veux pas les discuter. Je m'interdis ici toute érudition pétrarquesque; j'y ai appliqué

bien des heures, pendant vingt ans. Je m'accorde un jour de vacances.

Certes je ne renie aucune recherche d'histoire ni de critique. Les vers italiens de Pétrarque en sont, comme tout le reste de ses œuvres, un sujet interminable. Un poète du passé doit être l'objet d'études savantes. Qui en doute? D'abord il aut le situer dans la généalogie des poètes, et le juger par comparaison. L'art de Pétrarque, sa forme, le sujet qu'il chante, sont la suite d'une longue évolution, à travers les siècles. La poésie amoureuse a des sentiments, des images, des mots, et, si je puis dire, des mœurs et des usages, qui se sont répétés sans cesse depuis l'antiquité romaine. Pétrarque, en son temps et à son tour, a eu l'usage de ce matériel poétique. Je vous assure que la recherche de toutes ces racines-là n'est pas un mince travail, ni toujours plaisant, quoique utile.

L'érudition aurait encore, et ceci est plus plaisant, à vous tracer le fond de tableau de la poésie pétrarquesque, le paysage, si vous voulez; et quel paysage! Avignon et la cour pontificale, le monde féodal, ecclésiastique, qui vivait alentour, et que le poète a si fort maudit. Pour les pénétrer à fond, il y a encore beaucoup à faire (par endroits presque tout). Si l'histoire du Comtat, de ses seigneurs, de ses châteaux était mieux découverte (1), que d'énigmes dont nous posséderions la clef! Nous saurions tous les mystères de ce que l'on appelle la « géographie vauclusienne. » Nous connaîtrions peut-être Madame Laure, son village, les ruines de sa maison!

Je laisse ces questions captivantes, et je ne pose pas même un point d'interrogation. Que Madame Laure fût l'épouse de Hugues de Sade, comme l'abbé de Sade l'a ingénieusement soutenu pour la gloire de sa famille, ou bien qu'elle fût toute autre dame, cela importe fort à l'histoire, point à la poésie lyrique. Sachons seulement que Madame Laure a existé et que la dame aimée de Pétrarque fut une réalité, et non une ombre. Nous avons sur elle, sa vie, sa beauté, sa vertu, — ses multiples maternités! — le témoignage de Pétrarque même, très précis et incontestable.

(1) Elle le serait, si une mort héroïque ne nous avait dérobé un rare jeune travailleur, aussi savant qu'artiste, Robert André-Michel. Ses premiers travaux du moins vont être bientôt réunis.

Il faut rappeler les beaux résultats déjà obtenus par l'éminent érudit italien F. Flamini.

Je me contente de ce renseignement.

Poserai-je d'autres questions, celle-ci par exemple, familière aux *pétrarcologues*, et que j'ai moi-même discutée jadis : Est-il parlé dans les vers de Pétrarque d'une seule dame ou de plusieurs? Que nous importe poétiquement? Quand on lit Lamartine avec ses savants commentateurs, on a vite fait de voir qu'il y a, en fait, plusieurs dames dans les *Méditations*. Mais il n'y a qu'une Elvire! Et il n'y a qu'une Laure! Il n'y a qu'une dame poétique.

J'ai servi pour Rachel et non pas pour Lia!

III

Pétrarque est un poète lyrique. Il est lui-même le sujet de sa poésie. Il a conçu de sa destinée une image poétique, qui lui représente la vérité et l'unité de sa vie morale. Et il l'a exprimée en vers inspirés. Les accidents complexes et agités de sa vie ont tous leur place dans ses poèmes; mais il a, si j'ose dire, tout centralisé en une seule histoire sentimentale. On découvre, en lisant, toute la suite de cette histoire, — dirons-nous : de ce roman, au sens d'aujourd'hui? A peu près. Lamartine a dit : « Le roman d'une grande âme. » En construisant ce « roman, » Pétrarque ne faisait assurément que se conformer à une tradition des poètes ses prédécesseurs.

Cette histoire est-elle absolument conforme à la réalité des choses? C'est encore là un sujet de discussion érudite. Pareille enquête est le supplice posthume qui attend tout poète lyrique, et dont les autres poètes ont moins à souffrir. Le lyrique prétendant tout dire, il est naturel que l'érudition veuille reconnaître s'il a vraiment tout dit. Elle a besoin de savoir, et elle finit par savoir. Ce qu'elle sait a son intérêt, mais n'a rien à voir avec la beauté poétique. Le vrai poète lyrique se crée un monde où il se meut, libre et sincère. Pour lui ce monde est le seul vrai : il est la vérité même.

C'est Platon qui jadis a enseigné cela, dans un merveilleux discours (1), dont j'ai le bonheur de pouvoir citer quelques lignes, grâce à M. Paul Girard, qui m'a fait l'amitié de les tra-

(1) Dans l'*Ion*. — La comtesse de Noailles y a pris l'épigraphe d'un de ses livres.

duire pour moi. Il est possible que Platon y ait mis quelque ironie, comme c'était sa coutume quand il parlait des poètes. Mais il y a si bien exprimé cependant le sens vrai de la beauté poétique qu'on ne saurait concevoir un plus excellent prologue à la lecture d'un lyrique.

Socrate parle :

Tels les corybantes ne sont plus en possession de leur raison lorsqu'ils se livrent à leurs danses, tels les poètes lyriques cessent de la posséder, quand ils composent leurs admirables chants. Dès qu'ils abordent le son et les rythmes, un délire les saisit. Et, comme les bacchantes, dans leur égarement, puisent au cours des fleuves le miel et le lait, — ce qu'elles sont incapables de faire, une fois rentrées en elles-mêmes, — ainsi l'âme des poètes lyriques fait véritablement ce qu'ils disent qu'ils font.

Ils nous parlent, en effet, de fontaines qui répandent du miel, de jardin des muses, de frais vallons, où ils vont, butinant comme les abeilles, voltigeant eux aussi, et d'où ils nous apportent leurs vers. Et ils disent la vérité ! Car le poète est chose légère, ailée et sacrée, et il ne peut rien faire, sans que le dieu qui le pénètre l'exalte et lui fasse perdre la raison. Tant qu'il n'est pas dans cet état, notre homme est incapable de faire des vers et de vaticiner. Ce n'est pas dans ses connaissances qu'il puise toutes les belles choses qu'il débite (comme toi, quand tu dissertes sur Homère), mais dans une inspiration divine.

Il faut obéir à Platon, et suivre, sans discuter, le poète dans son inspiration divine. Nous le suivrons et le croirons, car « les poètes disent la vérité. » Je laisse là mes livres. Et, comme il s'agit ici de lire des poèmes d'amour, je prends pour mon usage ce vers de notre énigmatique Mallarmé :

Mes bouquins refermés sur le nom de Paphos !

IV

Je ne les rouvre pas. Je ne veux lire que le poète.

Mais encore, peut-on lire en France un poète italien, un des plus délicats ? — A cette idée, Carducci s'exclamait : « Comme si, disait-il, les étrangers pouvaient arriver à le comprendre, sans savoir, de la langue italienne, bien plus qu'il n'en faut pour comprendre Dante ! » — Je persiste cependant, car dans le même volume, le même Carducci voulait bien me compter

au nombre de ceux qui ont compris. Mais comprendre est une chose, et traduire une autre.

C'est en parlant justement de Pétrarque, que Joachim du Bellay, qui l'aimait, défiait, dès le XVIe siècle, les traducteurs : « J'ose bien dire que si Homère et Virgile renaissant avoyent entrepris de le traduire, ils ne le pourroyent rendre avecques la mesme grâce qu'il est en son vulgaire toscan ! » — Homère ou Virgile sans doute : il faudrait se méfier ! — Mais un humble et consciencieux travailleur, épris de poésie, pourra peut-être en donner quelque idée. Chaque morceau qu'il croira pouvoir tourner en français, y perdra certes, en lui-même, « cette grâce » qui ravissait du Bellay : mais on tâchera de le mettre à sa place et l'encadrer dans un si beau tableau, de l'invention du poète, que cette beauté emportera tout.

Je les « tournerai » le plus exactement que je pourrai. Être littérale n'est pas toujours pour une traduction la qualité maîtresse : c'est quelquefois, dit-on, la manière d'être infidèle (1). J'en demeure d'accord, s'il s'agit de langues éloignées de la nôtre, et que l'on ne peut traduire directement, et sans explication. Ce n'est pas le cas pour l'italien du XIVe siècle. Cette langue et la nôtre, ces deux sœurs latines, ont crû si près l'une de l'autre, que leurs usages sont pareils, à quelques inversions près. La plus belle preuve en est la traduction de *l'Enfer* par Littré, en français médiéval, — un chef-d'œuvre ignoré, ou peu s'en faut.

Je ne l'égalerai pas, bien entendu, d'autant que je ne veux pas user de la langue du moyen âge. Je ne présente pas au lecteur moderne autre chose que la langue dont il a l'habitude, avec quelques tours archaïques à l'occasion, mais bien connus. Je tâcherai, quand je le pourrai, de reproduire le « nombre » des vers italiens, jusqu'à pouvoir parfois suggérer au lecteur quelque chose de leur musique.

Est-il excessif d'ajouter que pour cela je réclame quelque effort du lecteur, et un peu d'imagination complaisante?

(1) C'est ce qu'exprimait un jour ici M. Doumic (à propos d'Euripide) : « La manière la mieux intentionnée, mais aussi la plus sûre de fausser un texte est de le traduire littéralement. » (Voyez la *Revue*, du 15 octobre 1917)

V

Prenons le livre. C'est un recueil de 366 poèmes. On lui donne ordinairement ce titre : *Canzoniere*, c'est-à-dire recueil de Chansons. L'auteur l'appelait modestement : *Fragments de mes œuvres en langue vulgaire*. C'étaient en effet des fragments. Dès sa jeunesse, faisant, à la mode du temps, son métier de poète amoureux, Pétrarque avait écrit des vers, au hasard des jours et des sociétés, des rencontres et des demandes. Les feuilles éparses où il les notait s'entassaient dans quelque coffret ou tiroir. Il en parla sans cesse avec un ton de parfait dédain : rien n'avait de mérite aux yeux de l'humaniste que les écrits latins. Les autres n'étaient que fadaises, bagatelles, petits riens, — *ciancie*, — *nugæ!*

Au fond il ne les dédaignait pas tant que cela! Il est aisé de voir avec quelle ferveur il s'y plut, appliquant cet art frivole à l'expression de ses plus hautes pensées. Ces petits riens ont occupé bien des heures de sa vie. Nous avons ses cahiers de brouillon, où l'on peut voir combien de fois et avec quel soin il a tout remis sur le métier; il était de ceux qui se critiquent et se corrigent sans cesse. Car il avait rouvert coffrets et tiroirs! Il avait repris les vieux feuillets jaunis; il avait entrepris de ramener au point les Chansons et les Sonnets d'autrefois, pour les raccorder aux plus récents, les compléter, quand il était besoin, en intercalant de nouvelles pièces.

S'il en eut tant de soin, ce fut dans le dessein réfléchi de les classer dans un certain ordre et de les publier tous ensemble. L'ordre qu'il a adopté n'est pas un ordre de hasard (1). C'est, si l'on veut, un savant désordre. Les fameuses amours sont le centre, le motif général, quelquefois le prétexte de tout; autour d'elles est éclose toute une fleur de poésie, peinte des couleurs de la plus somptueuse imagination. Et au travers, l'auteur a semé des poèmes où l'amour n'est pour rien, chants admirables de morale, de politique, d'humanisme, de gloire : car il fallait que toute sa vie fût là, sans rien omettre.

Mais pour qui sait voir, parmi cette apparente confusion, le drame moral se déduit bien clairement dans sa suite logique,

(1) Nous avons sur ce sujet une forte base d'études, depuis que M. Pierre de Nolhac a reconnu au Vatican le manuscrit établi définitivement par l'auteur.

se prolonge en méditations profondes, drame d'amour, de douleur, de repentir.

Repentir, c'est presque le premier mot que l'on rencontre sur la première page. Comme préface à tout son recueil, le poète, déjà vieux, a écrit pour les lecteurs un sonnet liminaire, où il a mis toute la tristesse d'un amer regret. Il se frappe la poitrine, en songeant à la vanité de sa vie. Il a « honte de lui-même. » Cette honte, et le remords qui l'accompagne, tel est le « fruit » des « vanités » de sa jeunesse. Il s'est aperçu, trop tard, que « ce qui plaît au monde n'est qu'un songe rapide. »

VI

Et maintenant, il va nous faire voir quelles sont ces vanités, et « ce qui plaît au monde. » Nous sommes à Avignon, en 1327, dans une société recherchée, un peu frivole. La poésie des cours y est de mode ; on versifie pour des dames élégantes. Pour une d'elles, la plus belle, la plus vertueuse, l'encens poétique est brûlé par un jeune Toscan de vingt-trois ans, dont les vers, dès l'abord, ont conquis tous les suffrages.

Il va nous raconter d'abord comment Amour l'a pris. Ce sont quelques pièces d'un art précieux, avec gestes conformes aux rites d'amour, et élégantes allégories. Il s'est énamouré par coup de foudre, comme le voulait l'usage, et cela à la porte d'une église, et pendant les jours de pénitence de la Semaine sainte. L'amoureux a été blessé par surprise, alors qu'il était sans méfiance. C'était une revanche de l'archer Amour, dont les traits jusqu'alors n'avaient pu pénétrer son cœur.

> Pour se faire une jolie vengeance
> et punir bien, en un jour, mille offenses,
> en cachette, Amour reprit l'arc.

Dans cette jolie scène symbolique, c'est Cupidon qui surprend l'amoureux. Dans une autre, c'est la Dame elle-même, et non par force, mais par ruse. Elle descend du ciel, comme une angelette, et pose le pied tout justement dans une prairie diaprée, où le poète marche innocemment. Elle tend dans l'herbe un rets, sans qu'il s'en avise. Il est pris, sans défense. Mais voilà que dans son cœur, la joie d'aimer et l'orgueil de la beauté de sa Dame surpassent la peur et l'angoisse.

Il ne songe d'abord qu'à célébrer cette beauté. C'est le premier devoir du poète amoureux. Il doit élever par ses louanges sa Dame au-dessus de toutes les autres :

Plus je vois chaque dame être moins belle qu'Elle,
et plus croît le désir qui m'énamoure!

Il lui doit avant tout un hommage d'âme, car l'amour a pour premier effet de pousser les amants vers l'honneur et la gloire. Nous ne sommes pas loin des jours de la chevalerie. L'amant fête comme par un culte la naissance de sa flamme :

.....O mon cœur, tu dois bien rendre grâce,
toi qui fus jugé digne, alors, d'un tel honneur!

Tout bien lui vient de sa dame et tout d'abord cette « grâce généreuse, » qui le pousse au ciel, « par un droit sentier. » — Il marche, plein de son amour, « fier de son espérance. »

Pour justifier cette espérance et cet honneur, il voudra s'ingénier à peindre point par point la beauté unique de Madame. C'est là qu'il se révèle poète et peintre, incroyablement. Car il faut un grand art pour donner quelque individualité à la description de la beauté féminine. On a souvent remarqué combien aisément elle tombe dans les redites et la banalité. Ces traits, ces yeux, cette bouche, ces cheveux, ces membres harmonieux, dont la vue à travers tous les âges a enivré l'âme de l'homme, ils supportent mal la description. Quand on en a lu une, il semble qu'on en lit une autre, et il faut bien l'avouer. Mais Pétrarque ne décrit pas ainsi.

De la beauté il ne nous laisse ignorer aucun trait. Il les a décrits un à un. Pour vanter les yeux seulement, outre des vers épars çà et là par centaines, il a écrit spécialement trois Chansons, qui sont ravissantes. Nous avons toutes les précisions : Madame avait des yeux d'ébène, dans un visage de lis et de perle, sous des cheveux d'or, ce qui est un assemblage assez rare. Mais le poète nous a laissé autre chose et mieux qu'un signalement poétique; il a donné la vie. C'est là le secret de son art infini : il exprime le mouvement. Laure n'est pas une statue. Ce qu'il aime dans ses yeux, ce n'est pas une fixe étoile, c'est le tour et le retour du regard :

Ma gentille dame, je vois,
quand se meuvent vos yeux, une douce lumière.

Cette lumière mouvante est ce qui fait battre son cœur. Toutes les joies, dit-il à sa dame, que j'ai pu goûter au monde ne sont rien auprès de ce que j'éprouve,

> lorsque vous, parfois,
> suavement, entre le noir et le blanc,
> tournez un œil, auquel Amour prend ses délices!

Aussi c'est à dérober ces feux vivants d'amour que s'applique la vertu prudente de Laure. Et voici encore, pour son poète, mainte occasion de nous montrer de gracieux mouvements, ou bien des yeux seuls, ou de la tête et des mains encore, lorsque les étoiles s'effacent sous les paupières, ou se cachent sous un voile ou sous les doigts. Ce qui me fera, dit-il, mourir avant l'heure, c'est le « baisser » des yeux, car il éteint ma joie :

> Et d'une blanche main encor je me désole,
> qui pour me faire ennui a toujours été prompte.

Lorsque Madame passe, vient, s'éloigne, la grâce accompagne sa marche, plus céleste encore quand elle ôte ses chaussures, quand « parmi l'herbe fraîche, » son pied blanc,

> en pas très doux honnêtement se meut.

Il semble alors que, de ses tendres foulées, sort « une vertu, qui ouvre et renouvelle les fleurs d'alentour. » Madame est seule, seule avec ses pensées, « en la saison naissante! » Elle marche un peu, puis, si le lieu lui plaît, elle s'arrête, et disposant autour d'elle les « plis angéliques » de sa robe, elle s'assoit sur l'herbe, « se pose, telle une fleur. » — « Quel miracle! »

Elle n'est pas toujours seule. La compagnie de dames élues lui est très chère. Autour d'elle, dans les jardins, les campagnes, les demeures, on voit aller, venir, parler, rire, une société très raffinée et très simple à la fois, aimable, gaie. C'est la société qui peuple aussi les fresques de l'unique quatorzième siècle, les dames du Paradis d'Orcagna, ou du bosquet du Campo Santo de Pise. « En de belles dames, nobles façons suaves!... »

En cette digne compagnie, Laure apparaît, avec son geste, son attitude, le port élégant, le salut courtois. Parfois elle se tient sur la réserve, et dans un « beau silence. » Et parfois elle

s'anime. C'est alors un ensemble sans pareil : le poète convie le Seigneur Amour à venir avec lui s'en repaître les yeux.

Amour et moi pleins d'émerveillement,
nous l'admirons quand Elle parle et rit,
car Elle ne ressemble à nulle autre qu'à Elle.

Il arrive que le poème compose, en un même dessin, tous les mouvements expressifs de Madame, au milieu des Dames, le pas, le regard suave, les paroles,

et le geste, plaisant, modeste et lent.

Quel parfum de vie! Il remplit une foule de poèmes. Il se renouvelle sans cesse. Comment est-il possible que nous le respirions encore? C'est que tout contribue à le conserver. Il y a la langue et l'allure des poèmes. Il y a l'invention variée des images. C'est un mélange continuel de métaphores et de symboles. L'antiquité, la mythologie, la poésie du Moyen Age, les philosophes, les Pères de l'Église y ont leur place : la nature a la sienne, et la plus grande. Il y a, par-dessus tout ce sens de vérité, cet admirable réalisme toscan d'où est né, en ces jours-là, le plus bel art du monde.

De là cette simplicité familière, qui alterne avec la plus artificieuse rhétorique. Il faut saluer ici un des plus grands poètes de la nature. C'est par un ensemble rare d'artifices et de naïvetés qu'il nous a restitué, vivante et respirante, une dame que la tombe a prise depuis cinq cents ans. Il me semble que je la connais, avec les charmes de son corps, les délicates qualités de son âme, —quelques défauts peut-être, — en cherchant bien.

VII

Éloge spirituel, éloge corporel, idées morales, sentimentalités, minuties courtoises, tout revient toujours à la représentation vivante. Je ne saurais trop le répéter : l'œil toscan est un œil de peintre. Le poète que je m'habitue le plus à rapprocher du nôtre, c'est son ami le merveilleux peintre de Sienne, Simone di Martino, qu'il aimait nommer « mon Simon. »

Quand un peintre toscan de ce siècle s'engageait par traité à faire quelque ouvrage, il jurait n'employer que de bonnes couleurs loyales, sans fraude. Aussi, après six siècles, ses couleurs

ont tenu bon. Les couleurs de Pétrarque étaient bonnes aussi, et, comme celles du peintre, elles ont tenu bon. C'étaient ses mots. Pourtant nous ne sommes pas sans quelque scrupule. Ces mots, les connaissons-nous bien? Savons-nous mesurer justement la valeur qu'il leur attribuait? Voilà ce que l'on se demande à chaque pas.

Le vocabulaire des louanges féminines de Pétrarque est si multiple et si nuancé! Quelques-uns de ses mots me tourmentent, je l'avoue. Ce ne sont pas, dirai-je, les tons simples; ce ne sont pas ces adjectifs tout semblables aux nôtres, comme « *doux, suave,* » qui reviennent constamment et, pour tout dire, avec un peu de surabondance. Il y en a d'autres, bien plus raffinés, pour lesquels, ou bien nous n'avons pas les pareils en français, ou bien les pareils, ce qui est pire, se sont chez nous avilis.

J'en dois dire quelque chose au lecteur qui veut bien me suivre. Pour certains de ces mots, je prends mon parti, et le lecteur aussi, je pense; je garde le sens sublime et un peu suranné. Le beau mot « *gentil* » continue à évoquer pour nous un fier sens de noblesse. Tout le monde nous entend lorsque nous célébrons le « gentil sang latin! »

Mais que dire de « *courtois?* » Ce mot exprimait la plus parfaite image de bonté et de générosité, car il arrivait que Dieu lui-même fût dit, par excellence, le « Seigneur courtois. » Et de ce sommet, nous sommes tombés à la banalité de la civilité puérile et honnête! Que faire?

Il y a plus embarrassant, Voyez un peu ce qu'est devenu ce mot latin *vagus*, qui nous a donné l'adjectif « *vague!* » Il n'a pas perdu pour les Italiens ce sens qu'il a pour nous : incertain, douteux, fugitif. Mais que d'autres choses il signifie! *Vago* veut dire encore « *désireux;* » — est-ce parce que le désir, peut-être, est comme une nuée qui passe? Soit. Mais, ce qui est plus étrange, il veut dire encore « *beau,* » ou plutôt « *charmant :* » est-ce donc peut-être encore parce que la beauté et surtout le charme sont choses indéfinies, et qui restent enveloppées d'une délicieuse incertitude? Peut-être!

L'analyse de ces mots est pleine de révélation. Mais on ne peut pas les rendre en français sans alourdir un peu.

Que dirons-nous du mot « *honnête?* » Chacun sait bien qu'en bon français, il n'est pas limité à signifier la simple probité; l'on n'ignore pas quel éloge complet nos pères faisaient d'un

homme, lorsqu'ils le disaient *honnête homme*. Mais je pense que le terme s'étend bien plus loin dans l'italien du bon siècle de la langue. Il s'applique à tout l'être humain, son langage, son geste, et jusqu'aux détails de la tenue. La robe de Béatrice était d'un « rouge honnête. »

Honnête! Cet éloge comprend des qualités si diverses qu'elles sembleraient aisément contradictoires. Une Laure, honnête entre toutes, était, nous dit-on, à la fois humble et altière, humble pour se faire aimer, altière pour se garder. Ce sont des couleurs de merveilleuse finesse. Outre humbles et altières, ces gentilles, courtoises, honnêtes dames, pouvaient encore être « lasses, » — oui, « *honnêtement lasses*. » C'est encore une attitude de suprême distinction, un certain abandon, — « langoureuses, » eût-on dit en d'autres temps.

Un mot encore nous pose une continuelle énigme. C'est cette épithète *Leggiadro* et les mots qui en viennent. *Leggiadria* n'est pas beauté : c'est autre chose. Pour Dante, les anges, créatures parfaites ont, outre la beauté, cet autre mérite qui complète la beauté. Qu'est-ce donc? Qualité extérieure, car je la vois attribuer aux robes et aux bijoux. Mais elle s'applique aussi fort bien à une pensée très noble, à une action très vaillante. *Leggiadro* ne veut donc dire ni charmant, ni gracieux, ni élégant. Notre parler populaire dirait peut-être : *joli*, et l'appliquerait à une femme, à une parure, et aussi à une pensée et à un haut fait. Mais on ne pourrait pourtant pas l'appliquer aux anges!

Je répète : que faire? Quand on le rencontre, s'en tirer comme on peut, mais ne jamais en perdre de vue la valeur. Les Toscans eux-mêmes, un peu après le grand siècle, devaient se mettre en peine pour l'expliquer. Le dictionnaire de la Crusca cite, d'un Toscan du XVIe siècle (1), ces lignes, que Pétrarque sans doute n'eût pas refusé d'appliquer à Madame Laure :

Leggiadria, — c'est l'observance d'une loi secrète, que la nature a décrétée à votre intention, — ô dames! — afin de faire que vous puissiez mouvoir, porter, employer, aussi bien votre personne tout entière que chacun de vos membres en particulier, avec grâce, avec décence, avec noblesse, avec élégance, avec mesure.

(1) Agnolo Firenzuola.

Dira-t-on qu'il fut inutile au sujet qui m'occupe de définir ces mots, et par ces mots les qualités de la dame vivante?

Il y a encore un mot essentiel qui sert de support à tous les adjectifs, un mot spécial pour indiquer les mouvements de l'être humain; il s'appliquait aussi bien au mouvement de la forme physique qu'à celui de l'âme. C'est le mot : « *atti.* » Un mot bien gênant encore! On ne peut traduire : actes, ni actions, ni gestes, — car chacun de ces termes a chez nous un sens divergent. Il faut employer chacun de ces mots-là tour à tour. Je dirai souvent aussi : *façons.*

Aimons ces rares *façons*, réglées par la vertu, la mesure, l'élégance, les mœurs d'une délicate civilisation, le raffinement d'une rare éducation. Ce sont les façons de Madame Laure; je ne pouvais continuer à vous en donner une idée, sans vous faire distinguer quelques-unes des couleurs dont Pétrarque s'est servi pour les peindre.

VIII

Pour mieux montrer le délice de ces façons, Pétrarque a recherché souvent les circonstances de la vie quotidienne où il arrive que les attitudes et les gestes varient.

Madame chante. Quand le chant commence, il y a un effort généreux de tout l'être, qui donne à la beauté sa plénitude. Madame incline vers la terre ses beaux yeux, et, les deux mains sur sa poitrine, elle recueille tout son souffle comme « en un soupir. » Et puis elle commence. C'est alors l'émotion du timbre de la voix, le sens des paroles prononcées et de la mélodie. Pétrarque en défaille d'extase, et pour un peu se sentirait mourir. Mais la joie est si grande, qu'elle le rend à la vie.

Certains jours, la circonstance que le poète a notée est mince. Telle l'aventure du gant. Madame l'a laissé choir, et l'amant empressé l'a ramassé et le lui a rendu. Si précieux que fût l'objet, « tissé de soie et d'or, » il paraissait malaisé qu'il fournît la matière de trois sonnets. Mais c'est un objet si personnel et si intime! Du gant on passe à la main. Et la main, pour qui sait voir, est une des parties les plus expressives de la beauté. La main était restée nue aux yeux du poète, « ivoire

pur et roses fraîches, » avec les doigts fuselés, et les ongles couleur d'aurore :

O, de ces cinq perles couleur orientale!
Vous qui n'êtes aigus et cruels qu'en mes plaies!

Le poète ne décrit pas toujours aussi exactement. Il tourne les épisodes en allégories. Elles autorisent ce vague et cette confusion, qui aident à nuancer. Nous sommes ici, il ne faut pas l'oublier, en un siècle où l'on professe que la poésie a toujours un sens caché. D'autres temps se sont plu aux mêmes artifices, et ce fut le principe de quelques-uns des plus raffinés poètes de nos jours. On sait ce que dit Verlaine dans son *Art poétique :*

Il faut aussi que tu n'ailles point
Choisir tes mots sans quelque méprise;
Rien de plus cher que la chanson grise,
Où l'indécis au précis se joint.

Pétrarque a connu ces ruses, encore que sa chanson ne soit jamais « grise. » Mais combien il aime les « méprises! » Les allégories ne sont pas toujours en évidence; elles se glissent à chaque pas entre nous et la réalité, par les jeux de mots et les allitérations. Laure, c'est le Soleil lumineux, et donc c'est Apollon; mais quel Apollon? L'Apollon musagète sans doute, mais aussi l'Apollon guérisseur, et encore l'Apollon amant de Daphné. *Laure* est aussi le *Laurier :* voici un des jeux de mots usuels. Tel encore ce continuel quiproquo, difficile à rendre en français, entre le nom de *Laura* et le mot *l'aura*, qui veut dire la brise (1).

Mais souvent les allégories servent à composer des tableaux complets, dont quelques-uns sont parmi les meilleurs que le poète ait peints. Un jour l'amante belle et sauvage apparaît à ses yeux sous la forme de la légendaire biche blanche de César, que nul ne peut ni ne pourra jamais atteindre (2).

Une biche blanche, sur l'herbe
verte, — m'est apparue, avec deux cornes d'or,
entre deux rivières, à l'ombre d'un laurier,
au lever du soleil, en la saison précoce.

(1) Je ne vois pas d'autre moyen que d'employer le vieux mot peu usité : *l'aure*. Que le lecteur en soit averti!

(2) La légende de la biche de César fut longtemps à la mode. Charles VI la revit cent ans plus tard dans la forêt de Senlis.

Le poète la suit, et l'approche assez près pour lire la devise écrite en pierres fines sur son collier : « *Nul ne me touche!...* »

Et le soleil était tourné sur le midi,
mes yeux las d'admirer, mais non rassasiés,
quand je tombai dans l'eau. Et elle disparut.

Ceci se passe à Vaucluse déjà, et la fontaine est proche. Mais pourquoi cette vision, la longue extase et la noyade fictive? L'allégorie fut-elle suggérée par quelque circonstance réelle que nous ignorons? J'en serais plus sûr pour celle qui fait le sujet du madrigal qu'on va lire. Un certain jour très chaud d'un été provençal, Madame Laure mit-elle ses bras à l'eau dans un ruisseau, et, sans façon, lava-t-elle son voile de lin? Pourquoi pas? C'est une châtelaine campagnarde, et nous l'avons déjà vue nu-pieds dans l'herbe. Mais le jour où il la surprit à l'ouvrage, le poète a vu la belle lavandière, comme Actéon jadis a vu Diane.

Non plus à son amant Diane ne sut plaire,
— lorsque, par aventure, toute nue
il la vit, au milieu des eaux glacées, —
qu'à moi la pastourelle montagnarde et cruelle,
occupée à laver un voile joliet,
qui défendra de *l'aure* les cheveux doux et blonds.
Aussi elle m'a fait, tandis que le ciel brûle,
tout trembler d'un gel amoureux!

Le poète tourne ainsi en allégories les scènes les plus réelles, épisodes de la vie de ville et de campagne dans le monde élégant et le cercle lettré d'Avignon. Les dames, amies de Laure, y jouent un grand rôle. Un jour, sur la Sorgue, une grande barque portait treize dames, et parmi elles, Laure. Les dames débarquées sont montées ensuite dans quelque grand chariot rustique, où Laure chanta. Cette vue jettera le poète dans un enthousiasme mythologique, où il mêlera les noms des fameux navigateurs de jadis, Jason et Pâris, et le cocher d'Achille, Automédon, et le pilote des Argonautes. Voici le bateau :

Douze dames, noblement langoureuses
ou plutôt douze étoiles, et, au centre, un soleil!
— Je les ai vues, joyeuses, seules, dans une barque,
dont ne sais si pareille a jamais fendu l'onde.

Une autre scène, celle des deux roses, est plus délicate encore, et a quelque mystère. On voudrait savoir quel est le vieillard de légende, qui sut montrer par un geste si paternel, et de si chaudes paroles, aux deux fameux amants qu'il savait leur secret.

Deux roses fraîches, et cueillies en Paradis,
l'autre hier, quand naissait le premier jour de mai!
Un beau présent! — et dont un amant vieux et sage
à deux amants plus jeunes fit un égal partage,
avec des mots très doux, et avec un sourire
à faire énamourer un homme des forêts!
— et puis, par un rayon d'amour, étincelant,
à tous les deux, il fit changer visage : —
« Le soleil ne voit pas telle paire d'amants! » —
disait-il, soupirant et riant tout ensemble;
et, les tenant tous deux, tournait de l'un à l'autre,
et leur distribuait ses roses et ses paroles.
Mon cœur las resta plein d'allégresse et de crainte.
O heureuse éloquence! O joyeuse journée!

Une autre fois Avignon vit un plus rare spectacle. La cour était réunie en un jour solennel pour la venue d'un très grand personnage, l'Empereur, dit-on. Autour d'un trône se pressaient toutes les grandes dames de la ville. Et Pétrarque vit, non sans joie ni sans envie, une main souveraine qui les écartait toutes, pour faire signe à la plus belle. Laure s'approcha alors et reçut, d'une faveur royale trois baisers sur le front et les yeux. L'histoire est belle; mais le poème qui la perpétue n'égale pas celui du vieillard aux deux roses.

IX

Si la vie sociale a fourni à Pétrarque des tableaux pour y faire paraître sa dame de beauté, plus encore lui en donne la nature, l'admirable campagne du Comtat, qui s'élève par degrés, de la plaine fertile vers les escarpements des Alpes. « Fleurs, feuilles, herbes, ombres, grottes, eaux, vents suaves, vallées closes, hautes collines, coteaux ensoleillés! »

Quelles peintures il en a faites! C'est parmi ces campagnes, nous l'avons déjà vu, que Laure passa devant ses yeux le plus souvent et dans les attitudes les plus familières. Nous savons

qu'elle est une dame de la campagne. Il est arrivé au poète de s'étonner que le soleil du monde se fût levé dans un humble village. Un jour est venu où il s'est fait campagnard lui-même, et voisin de campagne de sa dame. A partir de 1337, et pendant dix ans, il passe à Vaucluse le meilleur de son temps.

Que dire de Vaucluse, de la fontaine aux eaux profondes, d'où naît toute formée une rivière, du grand rocher qui clôt le vallon, des jardins, des lauriers, de la demeure agreste? Qui ne connaît ces lieux, jadis sans pareils, et que l'industrie moderne n'a pas tout à fait défigurés?

Pour qui veut aimer le poète Pétrarque, c'est là qu'il faut toujours revenir. C'est là que prend racine la plus forte pousse de son lyrisme. Avant lui, la fontaine était renommée comme une merveille de la nature. Il y a ajouté ce sceau divin que les mythes antiques donnaient aux lieux aimés des Muses. Il a fait d'elle une Castalie ou une Aréthuse, comme les solitudes qu'il a choisies sont devenues ses Hélicons.

C'est près de la fontaine qu'il devient poète de la nature, ce qui est un de ses mérites les plus rares. Si je dis « poète de la nature, » ce n'est pas parce qu'il a su jouir, comme tant d'autres avant lui, des champs, des bois, des ruisseaux, des montagnes; mais parce qu'il a mêlé le sentiment de la nature au drame intime de l'âme, il y a pris l'expression même de la joie et de la douleur. En cela il devançait notre lyrisme moderne, qui a fait sans cesse, suivant le mot d'Amiel, de la nature « un état de l'âme. » Pétrarque fut-il le premier dans cette voie? C'est beaucoup dire. On n'est jamais le premier. Mais assurément bien peu l'avaient devancé, et bien peu l'ont dépassé depuis.

C'est à Vaucluse que Pétrarque a confondu son amour avec la nature. Sa dame est l'astre, la lumière et l'ombre, un arbre symbolique, un zéphir, la voix du rossignol, un résumé de toute beauté. Quand elle est loin de lui, il l'imagine présente, et la voit transparaître dans toutes les formes inanimées, qui pour lui s'animent.

Madame Laure est venue en personne à Vaucluse. Cela n'est pas douteux. Toute une lumineuse chanson y célèbre sa venue. celle qui commence par ces jolis mots :

Claires, fraîches et douces eaux!

C'est le souvenir d'un jour de printemps. Laure s'était assise sur l'herbe. Dans le rayonnement du soleil, et par une brise légère, les pétales qui s'enlevaient d'un arbre fleuri, voletaient tout autour d'elle en une auréole d'or, comme un « nimbe amoureux. » Elle était « tout humble, au milieu d'une si grande gloire. » Une fleur tombait sur sa robe, une sur ses cheveux; d'autres par terre auprès d'elle : d'autres flottaient sur l'eau. Celles qui tournoyaient par les airs semblaient annoncer : « Ici règne Amour! »

Dans cette fête non pareille, le poète perd la notion du lieu et du temps, car, à la joie des fleurs et de la lumière, Madame ajoute celle de ses grâces.

L'attitude divine
Et les paroles, et le doux rire
m'avaient éloigné tellement
de la figure vraie des choses,
que je disais, en soupirant :
« Ici comment suis-je venu, et quand? »

Mais tout passe! Après que Madame est partie, il semble au poète que le lieu est sanctifié. Dans la suite de ses jours, il ne retrouvera jamais la paix, que sur le « gazon » de Vaucluse.

Herbe verdelette, fleurs de mille couleurs,
éparses sous l'yeuse antique et noire,
réclament un beau pied qui les touche et les foule!
Et le ciel, de légères, luisantes étincelles
s'allume alentour, et semble plein d'allégresse
d'avoir reçu, des beaux yeux, sa sérénité.

Tout, et jusqu'au moindre brin de fleur, a appris à palpiter de sa joie : les arbrisseaux minces et sveltes, avec leurs premières feuilles tendres; les violettes « amoureuses et pâles. »

Toute la nature, sous toutes ses formes, est unie à ses sentiments, parfois joyeux, dans le printemps et la lumière, plus souvent douloureux. Alors ils s'exhalent en lamentations dont retentissent les monts et les vaux. Il n'est pas, dit-il,

... un roc, qui par coutume
n'ait appris à brûler par l'effet de ma flamme.

X

Cette flamme, qui consume tout, mène aux images de ruine et de mort. Dans la Chanson même des « claires, fraîches et douces eaux, » nous apparaissent déjà les funèbres pensées ; et nous voyons que la vallée close du Comtat est déjà, comme sera le Vallon de Lamartine,

Un asile d'un jour pour attendre la mort !

L'amour de Pétrarque n'est pas le sentiment factice que l'on rencontre souvent dans la poésie amoureuse, l'usuelle plainte courtoise. C'est une passion qui possède tout l'être. C'est l'amour vaincu. C'est le désir ardent, l'élan de l'âme, des sens, de la vie vers un bonheur impossible. Le seul résultat, c'est la douleur, une douleur sans cesse renouvelée, puisque, dans cet état, le bonheur d'aimer ne peut consister qu'en joies fugitives, dérobées, en espoirs courts que la raison dément. L'état normal de cette vie, c'est la séparation des amants.

La séparation, c'est le sujet poignant des poèmes que Pétrarque écrivait à l'occasion de ses voyages. Il fut, comme on sait, un grand voyageur, en France, en Italie, en Germanie, aux Pays-Bas. Partout où il va, Laure est avec lui. Il l'évoque partout et partout elle apparaît. Un jour il la reconnaît, et même, avec elle, les dames de sa compagnie, dans la Forêt des Ardennes, dont il traverse seul les sombres et redoutables halliers. Il marche et, en marchant, il chante. Que chante-t-il ? — « Ah ! mes pensers peu sages ! » — Jamais sa Dame ne peut être loin de lui. Au fond des taillis, des formes paraissent ; quoi ? des hêtres ? des pins ? Non, des Dames, et parmi elles, Madame ! Il écoute :

Je crois l'entendre, — j'entends les rameaux et l'*aure*,
et les branches se plaindre, et les oiseaux ; les sources
s'enfuir en murmurant sur l'herbe verte !

Un jour, à Lyon, voyant couler le Rhône en sa force précipitée, il parle au fleuve et lui donne un message : qu'il aille en Avignon, où la présence sacrée du soleil d'amour rend l'herbe plus verte et le ciel plus serein : il trouvera Madame et lui baisera le pied.

Un autre jour, l'image est inverse. Un autre fleuve, aussi rapide, le Pô emporte le poète vers l'Occident, l'éloignant de ses amours. Mais l'esprit de l'amant, plus fort que le fleuve « orgueilleux et superbe, » s'envole en arrière :

Il force l'eau, le vent et la voile, et la rame.

Il nargue la divinité du fleuve. Son corps, et ce qu'il y a en lui de mortel, peut bien suivre par force le courant sans merci,

Mais le reste, couvert de plumes amoureuses,
s'en retourne, en volant, vers le plus doux séjour !

Cependant, ses voyages sont l'image de l'infortune de sa vie et de l'impossibilité de ses désirs. Les vers des départs sont toujours douloureux. Il ne peut se décider à poursuivre sa route. A chaque pas, il se retourne :

Et, pensant au doux bien que je laisse en arrière,
à la route si longue, et si courte ma vie,
tout pâle et tout confus, j'arrête encor mes pieds,
et baisse vers le sol mes yeux mouillés de larmes.

Ce qu'il laisse en arrière, c'est bien toujours la fière et sévère beauté. Mais au moment des départs, il lui semble qu'elle se laisse un peu attendrir. Il y a de courtes minutes, où la haute vertu laisse germer intérieurement une pitié chaste et tendre. C'est un jour de départ que Pétrarque a vu,

cette pâleur charmante, par quoi le doux sourire,
comme d'un amoureux nuage, fut voilé.

Et il analyse ainsi cette pâleur charmante, *quel vago impallidir*, ce sourire voilé, ce silence :

Elle baissait à terre le beau regard gentil,
et, se taisant, disait (du moins il me semblait) :
« Qui donc éloigne ainsi de moi l'ami fidèle ? »

Et cependant, il partait !

XI

Autant que les pays lointains, Vaucluse connaît les peines de son cœur. Quand il est à Vaucluse, c'est pour fuir les humains, se plonger dans la nature, chercher la solitude. Bien

des siècles avant d'autres songeurs fameux, il connut les rêveries d'un promeneur solitaire. Il va, court les champs, les forêts, escalade les pentes, recherche les cols et les sommets écartés. Il y retrouve partout sa douleur et ses visions :

Et je crois désormais que les monts, les coteaux,
les fleuves, les forêts savent de quelle sorte
est ma vie, aux hommes cachée.

Mais s'il fuit toute compagnie, il en est une pourtant qu'il ne peut fuir : aux lieux les plus sauvages, Amour est avec lui.

C'est ce qu'il nous raconte en tant de récits, si beaux, qu'avant lui, je pense, l'humanité n'en avait guère vu de semblables; la nature et la pensée y sont sans cesse confondus.

De penser en penser, de montagne en montagne
me guide Amour. Car tout sentier frayé
me paraît ennemi de ma tranquillité.
S'il est sur un coteau désert, source, ruisseau,
ou bien entre deux monts une vallée ombreuse,
— là mon âme inquiète s'apaise,
et, selon qu'Amour l'invite,
tantôt rit, tantôt pleure, a peur ou se rassure.

Qui pourra dire quel monde d'images claires ou sombres la nature lui fournit en une incroyable abondance pour exprimer le flux et le reflux de son âme, où la douleur et la confusion chaque jour prennent le dessus? Cette âme s'interroge et ne sait que répondre. Qu'est-ce donc que cet éternel désir sans but et sans espoir? Est-ce un amour, et n'est-ce pas plutôt une maladie de l'âme? — C'est la vaine mélancolie, l'ennui de vivre, ce « démon de midi, » des anciens solitaires, que le moyen âge nommait *Acedia*. Pour un peu, c'est le désespoir.

Si ce n'est pas Amour, qu'est-ce donc que je sens?
Si c'est Amour, par Dieu! quelle chose est-ce là?
Si elle est bonne, — d'où l'effet âpre et mortel?
Si mauvaise, — qui rend chaque tourment si doux?
Si je brûle par ma volonté, d'où ces pleurs, ces plaintes?
Et si c'est malgré moi, à quoi sert de gémir?
O mort vivante, ô mal délicieux,
comment as-tu sur moi tel pouvoir, si je n'y consens pas?
Si j'y consens, j'ai grand tort de me plaindre!
Par des vents si contraires, sur une frêle barque,
je suis en haute mer, sans gouvernail.

Il arrive qu'il juge mieux son mal, et non content de s'interroger en vain, il s'adresse des reproches amers.

Volonté m'éperonne, Amour me guide et me dirige,
Plaisir m'attire, Habitude m'emporte,
Espérance me flatte; elle me réconforte;
elle tend sa main droite à mon cœur déjà las.
Le malheureux la prend, et ne s'aperçoit pas
qu'une escorte nous suit, aveugle et déloyale :
les sens sont rois, et la raison est morte;
d'un désir vagabond un autre désir naît!

C'est un grand désarroi moral. Le poète se sent loin de tout ce qui avait fait sa jeunesse pure, calme, heureuse. L'oubli fatal a tout effacé. Sous l'illusion du rêve de beauté divine et angélique, de céleste idéal, l'amour l'a brûlé de désirs, a détruit sa vie, et risque de perdre son salut. Prenant une fois de plus, pour représenter son âme oublieuse et désemparée, l'allégorie du bateau sur la mer, où l'Amour tient le gouvernail, il la développe en noirs et magnifiques symboles, et écrit un sonnet tout romantique, un des plus beaux que l'on connaisse :

Il passe, mon navire, tout chargé d'oubli,
par âpre mer, à minuit, en hiver,
entre Scylla et Charybde. — A la barre
est assis mon seigneur, — non pas, — mon ennemi!
A chaque rame, un penser prompt, mauvais,
qui semble se railler de tempête et malheur.
La voile craque, sous un vent humide, éternel,
de soupirs, d'espoirs, de désirs.
Pluie de larmes, nuées de colère
baignent et relâchent les agrès déjà las,
qui sont d'erreur avec ignorance tordus.
Ils sont cachés, les deux signaux accoutumés, si doux!
et morts, parmi les eaux, la raison, le savoir!...
Je commence à désespérer du port!

XII

A cette maladie de l'âme, un remède s'est dès longtemps présenté : la pénitence, et le retour à la foi de l'enfance. C'est la « conversion, » telle que l'ont entendue en d'autres temps, et notamment en notre XVIIe siècle, tant de hautes âmes. Cette

grande crise se présente à Pétrarque vers le « milieu du chemin de la vie. » Il en a donné, suivant son usage, une image allégorique : c'est le pèlerinage de la vie, le pèlerinage d'amour au travers de la forêt du monde.

Parce que d'Amour elle portait l'enseigne,
une pèlerine avait touché mon cœur vain, —
et toute autre, d'honneur me paraissait moins digne.
Et comme, par l'herbe verte, je la suivais,
j'entendis une voix dire d'en haut, au loin :
« Hélas! combien de pas tu perds, par la forêt! »
Lors, je me retirai à l'ombre d'un beau hêtre, —
Tout pensif. Et, regardant alentour,
je vis que mon voyage était très périlleux.
Et je m'en retournai, vers le milieu du jour.

S'il s'en retourna, comme il le dit; s'il prit un grand parti, et un parti définitif, malgré quelques incertitudes et quelques reculs, ce ne fut pas sans de longues et douloureuses luttes. Un voyage qu'il fit à Rome, et, suivant son expression, « l'aspect sacré » de la Ville éternelle l'ébranlèrent profondément. Une bataille se livra dans son cœur entre le désir du salut et celui de l'amour :

Lequel l'emportera? Je ne sais, — jusqu'ici
ils se sont combattus : et non pas une fois!

En ces heures-là, il lui arrive de rencontrer un ami, qui se trouve dans un état d'âme semblable au sien. Il lui donne de sages conseils de pénitence; mais tout à coup, il s'arrête dans son discours, se rappelant, hélas! où il en est lui-même :

On pourra bien me dire : « Ah! frère, tu t'en vas,
« montrant aux gens une route, où souvent
« tu t'es perdu toi-même, — et l'es plus que jamais! »

Tout près de lui, cependant, un grand coup fut frappé. Son frère Gherardo, compagnon longtemps de sa vie frivole, avait été enveloppé comme lui dans l'amour et la louange d'une dame. Cette dame, belle et pure, et, comme Laure, follement aimée, vint à mourir.

La belle dame que tu as tant aimée
soudainement s'est de nous départie,
et, — pour tant que j'espère, — elle est au ciel montée.

Dans la douleur profonde, la leçon amère de la mort pénètre les deux cœurs (1). Et Pétrarque dit à son frère :

> Bien tu vois désormais comme court à la mort
> toute chose créée, et combien l'âme
> doit s'en aller légère au périlleux passage !

S'il poussait ainsi les autres sur la route du salut, il mit du temps, quant à lui, à se sentir « l'âme légère. » Que de fois il se désole !

> Je suis si las sous l'antique fardeau
> de mes péchés et de l'habitude mauvaise,
> que j'ai grand peur de fléchir sur la route.

A ses yeux a déjà paru, dans sa bonté, souveraine, ineffable, la figure du Sauveur, qu'il appelle le « Grand Ami. » Il l'a vu, il a entendu sa voix : il n'a pas su le retenir. L'ami s'est envolé hors de sa vue. Pourtant l'ami reviendra, si le pécheur sait l'appeler encore. Il lui faudrait pour cela une force nouvelle, une faveur du ciel, une prédestination :

> Quel amour, quelle grâce, ou quelle destinée
> me donnera comme à la colombe, des ailes ?

Nous le trouvons plongé aux abîmes de la prière. Il y a un sonnet du Vendredi saint qui commence par les mots : « Père du ciel. » Le pénitent déplore ses « jours perdus. » Il songe au retour de ces jours saints et bénis, en lesquels, jadis, frivole pèlerin, il avait fixé l'aurore de son amour coupable.

XIII

Entre tous les départs qui ont fait couler les larmes poétiques, un départ est plus plaintif que les autres, par une sorte de pressentiment : c'est celui qui justement précéda la mort de Laure. Ce départ, d'ailleurs, pouvait sembler définitif. Lorsque Pétrarque quitta la France en 1347, il y avait apparence qu'il n'y reviendrait pas de longtemps, si même il y revenait jamais.

Pendant les mois qui suivirent la séparation, il vécut dans

(1) Pour Gherardo, la leçon fut si durable qu'un peu plus tard il entra, pour la fin de sa vie, à la Chartreuse. J'ai raconté tout cela jadis, dans un livre, que je ne veux pas entr'ouvrir plus que les autres.

la tristesse et fut assailli souvent de pensées funèbres. Dans son âme, que possède toujours l'amour, les craintes et les doutes se heurtent aux troubles du repentir et de la prière incertaine. De là sont sortis quelques-uns de ses poèmes les plus touchants. La critique en a naturellement contesté la sincérité. Il y a ici, dit-on, une construction postérieure, une ingénieuse invention de circonstances factices. Car il est toujours difficile de croire que les pressentiments soient choses réelles !

Après tout, peu importe, puisque nous cherchons ici la vérité lyrique et non celle de l'histoire. Elle se suffit à elle-même pour l'instant. Certes je n'en voudrais aucunement à un poète d'art subtil, s'il avait imaginé des circonstances factices pour exprimer des sentiments vrais !

Mais ici, je suis tenté de croire qu'ils sont vrais absolument, et je me demande si ce n'est pas la critique qui imagine ! Les mois que Pétrarque passe dans l'Italie du Nord, après ce dernier départ, sont ceux, sachez-le bien, où éclate sur l'Europe ce mal, qui jette au tombeau des morts par milliers, la *Peste noire*.

En un pareil danger, est-il bien surprenant que la pensée du rêveur ait couru, pleine de crainte, vers celle qu'il avait laissée en arrière :

> Toujours j'écoute, et je n'entends nouvelles
> de ma douce, de ma bien-aimée ennemie !
> Je ne sais plus que penser ni que dire.

Dans les jours d'inquiétude, il a dans l'âme, avec la pensée des beautés de Laure, celle surtout de ses vertus, — rares et sévères vertus, qu'il louait déjà, aux jours où elles lui arrachaient toute espérance ! Laure est le modèle de l'honneur féminin, en même temps que de la beauté et du charme élégant. La noblesse de son sang n'ôte rien à sa simplicité modeste, ni sa haute intelligence à la limpidité de son cœur. Elle sait être à la fois jeune et sage, réfléchie et riante.

La dernière fois que Pétrarque l'a vue, avant de quitter la France, elle n'était pas telle que de coutume. Elle était vêtue de couleur sombre, on ne savait pourquoi. Ce n'étaient plus « les perles, les guirlandes, les étoffes gaies. » Elle était belle toujours, — certes, — mais avec une expression lointaine, énigmatique :

Je la revois : elle est debout, tout humblement
parmi les belles dames; ainsi qu'est une rose
parmi de moindres fleurs; — ni joyeuse, ni triste,
comme une qui a peur, mais n'a pas d'autre mal.

Ces sombres pensées d'amour, de vie, de mort, mènent le poète à une méditation grave, à une confession découragée. C'est la matière d'une longue et sublime Chanson, écrite pendant les jours d'attente inquiète, en face de la mort présente. On pourrait l'appeler la Chanson de la grande Peste.

Je vais pensant, et en pensant m'assaille
Une pitié de moi-même, si forte
qu'elle me conduit souvent
à d'autres pleurs que ceux dont j'eus coutume.

Ce ne sont plus de vains pleurs sur de vaines douleurs ; ce sont les pleurs du pécheur devant sa faute, dans l'attente du juge. La conscience lui parle et lui montre que le temps presse. Il médite pendant les veilles silencieuses de la nuit, par une belle nuit étoilée d'été. Songe, lui dit sa conscience, à contempler la béatitude, céleste, éternelle,

en contemplant le ciel qui tourne autour de toi
immortel et paré!

Mais l'appel ne peut pas encore vaincre sa volonté. Trop de chimères encombrent son esprit, et qu'il ne peut en chasser. Il y a d'abord l'amour de la gloire, fumée d'orgueil, nuée vaine, qu'un souffle emportera, alors même qu'après lui son nom serait encore, comme il dit, loué dans « le grec et le latin »! — Il le sait bien! mais, pour nuage, pour fumée que ce soit, il n'y peut renoncer. Il en est possédé : cet amour ne le quitte pas, ne l'a jamais quitté et ne le quittera jamais :

Depuis le temps où je m'endormais dans les langes,
il me suit, grandissant chaque jour avec moi.
Je crains qu'un seul tombeau nous enferme tous deux!

Cependant le désir de la gloire n'est pas son pire ennemi. Ce qui retient son cœur loin du bien et du pardon, c'est un autre amour que lui interdit la loi divine :

Aimer une chose mortelle, avec la foi
qui à Dieu seul est due, et à lui seul convient!

La raison, la conscience lui en montrent le mal. Il maudit cet amour. Dans un éclat de désespoir où il se laisse emporter, il en vient presque à maudire sa dame elle-même, « celle qui pour sa mort est née. » Il nous laisse un instant supposer chez elle quelque orgueil ou quelque égoïsme. « Elle a trop plu à moi, *et à elle-même.* » Il maudit du moins les vers d'amour, ces fadaises, le soin inutile appliqué depuis tant d'années à combiner de vaines paroles ; il pleure sur le temps perdu.

La mort est devant lui. Il ne sait pas quel terme le ciel lui a fixé. Mais il sait que les jours passent et que vient l'âge :

> Que blanchit mon poil,
> je le vois bien, — et que change en moi tout désir!

Le temps du départ ne peut pas être bien éloigné. Il ne l'ignore pas : pourtant sa volonté fléchit et ne peut se résoudre à secouer sa chaîne. Il remet de jour en jour, il discute avec lui-même. Il a cette témérité folle de « marchander » avec la mort ! Car il va caressant sans cesse quelque nouveau dessein pour la vie, alors que la mort est à son côté.

XIV

Tandis qu'il « marchande » avec elle, au loin la mort a frappé. Madame Laure est au tombeau.

Nous voici venus à la seconde partie du recueil, que plusieurs tiennent la plus belle. Ce qui nous importe c'est qu'elle poursuit, par la volonté du poète, la grande histoire de son âme. Le lecteur verra se développer un plan que Pétrarque prolongera et complètera encore dans ses *Triomphes*. L'Amour triomphe, puis la Pudeur, puis la Mort. Et l'on va voir que la Mort fait triompher l'Amour, en le sanctifiant. Ces nouvelles pensées s'expriment en une poésie toute pareille, aussi riche que jamais d'images, de couleur et de vie.

On suppose bien cependant que ces dernières phases de l'histoire doivent différer des premières. Elles n'ont plus le même imprévu. Il y a bien moins de vers de circonstance ! Maintenant la circonstance est toujours la même. Le poète sait mieux où il veut aller. Mais son art est tel, que la différence se sent peu. Nous nous retrouvons à chaque pas, dans la seconde partie, sous l'impression des images de la première.

On ne les sépare pas l'une de l'autre. Il y a une incroyable unité, dans ce recueil de fragments, qui devraient être disparates.

Pour commencer, l'amant désolé ne pouvait que gémir. Les premières pièces de la seconde partie ne sont que de deuil. Quand il finit l'une de ces pièces-là, et qu'il prend « congé, » suivant la coutume, de sa Chanson, en lui parlant comme à une personne vivante, il lui dit :

Fuis le ciel clair et la verdure ;
n'approche pas les lieux où l'on rit et l'on chante,
O ma Chanson ! — ou plutôt, non, — ma plainte !
O veuve inconsolée, en robe noire !

Mais il lui reste un autre devoir. En discours lumineux, il ne cesse de rappeler, de vanter mille fois, les beautés, et les vertus, disparues à jamais.

Où est le front qui, par le moindre signe,
tournait mon cœur d'un côté et d'un autre ?
Où les beaux cils, et l'une et l'autre étoile,
qui au cours de ma vie ont donné la lumière ?
Où la vertu, le savoir, la sagesse,
la parole avisée, honnête et humble et douce ?
où les beautés en Elle réunies,
qui si longtemps ont fait leur volonté de moi ?
Où est l'ombre gentille du bienveillant visage,
qui donnait repos, loisir, à mon âme lasse,
et en quoi tous mes pensers étaient écrits ?
Où est celle-là qui tint en sa main ma vie ?
Ah ! qu'elle manque à ce pauvre monde ! Elle manque
à mes yeux qui jamais ne se sécheront plus !

Un jour, un peu plus de trois ans après la mort de Laure, des circonstances involontaires ont ramené Pétrarque au delà des Alpes. Il revoit Vaucluse. Les souvenirs chers l'y entourent: tout ce qu'il voit lui parle des anciens jours. C'est la source, le fleuve, le grand rocher, les coteaux, la campagne. Ce sont les fleurs, les arbres fruitiers, les lauriers, le grand chêne sombre, le gazon qu'ont foulé les pieds délicats, l'herbe où Madame s'est assise, où sur elle ont neigé les fleurs. En cette solitude peuplée de souvenirs, un nouveau flot de poésie déborde du cœur et des lèvres :

O vallée, qui de mes soupirs est pleine,
ô fleuve, que souvent mes larmes ont enflé,
bêtes des bois, oiseaux errants, poissons,
qu'enferment l'une et l'autre rive,
Air, que mes soupirs ont rendu chaud et serein,
doux sentier qui me sembles si amer,
colline qui m'as plu, mais aujourd'hui m'affliges,
où encore l'Amour me conduit par coutume ! —
En vous je reconnais les formes familières ! —
mais en moi-même, non ! . . . . . .

Il retrouve le miracle de son imagination d'autrefois, alors qu'elle faisait apparaître sa chère ennemie sous toutes les formes de la nature, rochers, arbres et ondes. Laure revient encore, aussi belle, plus clémente. Un jour, c'est une Nymphe qui surgit en nageant des eaux claires de la Sorgue. Plus souvent c'est la dame réelle, ressuscitée, qui revient fouler les fleurs, comme autrefois.

XV

Les visions de Laure se multiplient à partir de ce moment, et jusqu'à la fin. Quand Madame est là, bientôt il arrive qu'elle parle. Sa parole toujours aussi douce et sage, n'est plus sévère. L'espoir qu'elle donne à son ami n'est pas celui des chimères de jadis, mais celui des joies éternelles, auxquelles il croit, en son cœur de chrétien. Elle lui dit comment elle est venue à la possession de cette lumière absolue, que l'homme, sur la terre, ne peut connaître que par le regard intérieur de l'âme.

Ne pleure pas sur moi ! Mes jours sont devenus
éternels par la mort. Et, vers la lumière intérieure
quand j'ai semblé fermer les yeux, je les ouvrais !

Désormais tous les efforts de l'idéal amant devront tendre vers la vertu. Ainsi seulement il peut avoir l'espoir de retrouver sa Dame dans les cercles du ciel. Il la reverra aujourd'hui sous sa forme spirituelle. Mais dans les âges futurs, joie parfaite ! il la reverra tout entière, après que la résurrection de la chair lui aura rendu, transfigurées, les formes qui ont charmé la terre : les yeux, les cheveux, le sourire, la voix,

le pas, les angéliques façons! Dès à présent il la supplie de conclure avec lui, entre ciel et terre, un traité. Madame priera pour lui, et puis, quand son tour viendra, quand Dieu l'appellera, elle veillera, attentive, à son passage au monde meilleur. Elle ira au-devant de lui, elle l'appellera par son nom, et lui tendra la main.

Le poète pour sa part, tant qu'il sera sur la terre, aura une mission à accomplir : il célébrera sans cesse le nom, la gloire de madame Laure, pour la défendre de l'oubli auprès du monde aveugle et ingrat qui « ne l'a pas connue, tant qu'il l'a eue ! »

« Allez, rimes dolentes, » dit-il à ses vers, qu'il envoie, comme des messagers, vers la Dame, la Laure du Laurier :

Dites-lui que déjà je suis lassé de vivre,
de naviguer par ces ondes affreuses,
mais que, ramassant d'Elle les feuilles éparses,
je marche ainsi, pas à pas, par derrière.
Je ne parle jamais que d'Elle, vive ou morte, —
d'Elle vive vraiment, d'Elle faite immortelle!

Puis il se retourne vers le monde, pour lui montrer tout ce qu'il a perdu, lorsqu'a disparu d'entre les hommes ce plus bel exemplaire de notre humanité, une femme belle, sage et pure, une « semeuse de vertu. »

Tu as laissé, ô Mort, le monde sans soleil,
obscur et froid, l'Amour aveugle et désarmé,
la grâce toute nue, la beauté sans puissance,
moi sans consolation, et sur moi, un poids lourd!

Quand il a montré le deuil de la terre, il veut chanter aussi la joie du ciel, et la fête d'en haut pour l'arrivée de la Dame sans pareille :

Les anges élus, et les âmes bienheureuses,
citoyennes du ciel, le premier jour
que Madame passa, se pressèrent près d'Elle,
pleins de surprise et de révérence.
« Quelle lumière est celle-ci, quelle beauté nouvelle? »
— disaient-ils entre eux, — « car, parure si ornée
« du bas monde pécheur en ce très haut séjour
« jamais, en tout le temps du siècle, n'est montée! »

Laure est heureuse parmi les âmes qui lui font fête. Mais pourtant, de moment en moment, elle se tourne. C'est pour voir si son ami la suit.

XVI

Maintenant qu'elle est parmi les anges, près de Dieu, il ne suffit plus qu'il loue ses beautés, la lumière dont sa mort a dépouillé la terre. Maintenant qu'il sait tout, que la pleine vérité lui est révélée, il jette les yeux sur les tourments de sa vie passée. Il se rappelle ses plaintes sur les rigueurs de Madame, plaintes qui ont tourné parfois en cris de colère :

Apre cœur et sauvage, et volonté cruelle !

Il lui faut désormais se repentir de ses injustices passées, et louer les cruautés mêmes qui jadis ont fait sa torture.

O douces duretés, ô refus bienveillants,
tout pleins de chaste amour, et de pitié !
Gentil parler, en qui brillait avec éclat
la plus haute bonté, et l'honneur le plus haut !
Fleurs de vertu, fontaine de beauté
qui m'ont ôté du cœur toute basse pensée !

Pourtant le cœur du vieil amant en deuil reste saignant. Il se sent seul et abandonné, à de certaines heures de détresse. La force de la résignation lui manque. C'est alors qu'il voit Laure descendre du ciel près de lui, dans un rêve de miséricorde. Il en a fait la plus douce Chanson du monde, en y donnant la plus parfaite apparence de réalité.

Tandis qu'il dort, la consolatrice est debout au côté gauche de son lit. Elle tient entre ses doigts deux petits rameaux, un de laurier, l'autre de palme. Il frémit. — D'où vient-elle ? Pourquoi est-elle venue ? — Pour le consoler. — Mais comment donc a-t-elle appris sa peine ? Elle répond :

« Les tristes ondes
des larmes, dont jamais tu n'es rassasié,
et le vent des soupirs, à travers les espaces,
passent jusques au ciel, et y troublent ma paix ! »

Elle a pour lui tant d'amour que la seule pensée de sa peine empêche qu'elle puisse jouir de l'éternelle béatitude. Mais elle

s'étonne : pourquoi tant pleurer? Si vraiment il l'aime, comment peut-il s'affliger qu'elle soit au Paradis? Pétrarque se défend : il n'a pas l'âme aussi mauvaise. Il ne pleure que sur lui-même. Il sait que Laure est au ciel.

Mais à lui, comment la vie peut-elle rester tolérable ? Plût à Dieu qu'il eût pu mourir,

à la mamelle et au berceau,
pour n'avoir point connu les tortures d'amour!

La Dame bienfaisante veut guérir ses maux, et elle lui fait connaître le remède. Il lui faudra cueillir des rameaux, semblables à ceux qu'elle tient entre ses doigts. Mais « que signifient ces deux feuillages? » Laure sourit : Pétrarque aurait certes pu rendre lui-même la réponse! Un des deux feuillages, pour le moins, lui est bien connu! Indulgente à son poète, la Dame poétique lui rappelle gentiment le jour solennel, où le laurier a couronné ses tempes. Mais encore, elle doit lui expliquer pourquoi elle tient elle-même dans sa main les deux rameaux. C'est d'abord parce qu'elle a mérité la palme de victoire : elle est victorieuse dans la lutte de la vie : elle a vaincu le monde, et elle s'est vaincue elle-même.

Et par cette victoire aussi, elle a gagné le laurier triomphal. C'est la grâce de Dieu qui, seule, lui a permis de le cueillir. Que Pétrarque soit soutenu par cette grâce, qu'il l'implore, qu'il l'obtienne, et alors, lui aussi, il remportera victoire et triomphe. Et ainsi exaucé, tenant en mains la palme et le laurier, lorsqu'il sera « au terme de la course, » — il pourra rejoindre sa Dame, pour l'Éternité.

Il l'entend. Pourtant, avant qu'elle le quitte, il veut encore lui demander une chose. Le dialogue devient plus intime. Pétrarque s'étonne; il ne comprend pas. Il voit sa Dame du ciel, et elle est, par l'aspect, toute semblable à celle qu'il voyait jadis sur la terre, dans le temps

que les cheveux d'or fin se déroulaient à *l'aure!*

Il veut savoir et il interroge. Ces cheveux blonds qu'il voit là devant lui, ces yeux qui brillent à ses yeux, — sont-ce les mêmes qu'il voyait sur la terre? Est-ce le nœud d'or qui a étreint son cœur? Est-ce le soleil de sa vie?

Elle sourit de nouveau et lui reproche de parler comme le

font « les sots. » Ces beautés mortelles qu'il cherche, sont ensevelies dans la terre depuis bien des ans. Mais Dieu a bien voulu permettre qu'elle reprît, pour venir consoler en songe son ami, l'apparence de ses formes périssables. Elles n'ont pas péri pour toujours. Un jour viendra où réellement elle les reprendra. Alors il la reverra, telle qu'aux jours de la terre, toujours la même, plus que jamais belle, plus que jamais chaste, et pleine de pitié.

Elle se fait douce, aimable, presque coquette. Le cœur de l'amant qui l'écoute s'est un peu apaisé. Pourtant, il ne se sent pas encore au delà des larmes. Il pleure. Elle s'approche, et elle essuie son visage. Elle soupire de le voir si triste encore ; et même elle se fâche un peu ; et elle lui dit des mots « qui fendraient des pierres! »

Ainsi finit cette Chanson qui est une pure merveille (1). C'est un dernier dialogue d'amour humain, mais transporté au ciel, et transfiguré, ainsi qu'aux yeux de la foi, le sera pour les siècles des siècles, notre humanité.

XVIII

Le poète n'a pas fini sur ces mots. Il a voulu que son livre fût clos par des pensées et des paroles plus uniquement chrétiennes, par une grande effusion de pénitence et d'espérance. Comme notre Villon, comme en nos jours le pauvre Lélian, comme tous les pécheurs vraiment contrits, il s'est prosterné aux pieds de la Mère de miséricorde. La Chanson *Vierge belle* est une rare expression de pensées profondes, et mérite une lecture attentive et méditée. J'en cite ici tout juste assez pour donner à ce récit une conclusion.

La Chanson est une grande confession. Le pénitent considère que sa vie n'a été qu'une erreur pleine d'angoisse; il dit :

> Depuis que je suis né sur les bords de l'Arno,
> j'ai marché d'un côté tantôt, tantôt d'un autre.

Il a perdu ses pas, ses paroles, ses larmes, son cœur, dans l'amour de beautés périssables. La Dame trop aimée ne fut pas

1. C'est une de celles que Giosue Carducci aimait le plus absolument.

la cause de sa faute ; si elle le devint parfois, ce fut malgré elle. Il ne l'accuse de rien :

> Car de mes mille maux, elle n'en sut pas un!

C'est l'amour des choses mortelles qui l'a mené jour par jour au point de détresse où il est. Il veut, avant de mourir, s'en délier, et n'avoir plus de désir que pour l'éternité :

> Que du moins ma dernière larme soit dévote,
> et qu'elle soit sans terrestre limon!

Si la Vierge sainte l'aide en sa peine, et le sauve, il lui promet d'être, pour toujours, tout à elle; jamais plus il ne chantera d'autre Dame qu'elle :

> O Vierge! je consacre alors, je purifie,
> en ton nom, mes pensers, mon génie et mon style,
> et ma langue, et mon cœur, mes soupirs et mes larmes!

Il implore la Vierge avec une confiance sans limites. Il sait, comme saint Bernard dans son immortelle invocation, que jamais Marie n'a été suppliée en vain. Il sait qu'elle tiendra « pour agréables, ses désirs transformés. » Il se remet entièrement dans ses mains maternelles. Elle est la Vierge unique, la Vierge sainte. Elle le recommandera à son Fils, « vrai Homme, vrai Dieu! »

> Qu'il reçoive mon dernier soupir : *in pace!*

Ainsi est clos ce livre, débordant de paroles et d'images, ce livre de joie et de vie, de désespoir et de mort, — dans le silence de l'éternelle Paix.

Voilà comment on aperçoit, en lisant Pétrarque, quelques lignes générales de l'histoire morale qu'il a voulu conter. C'est assez sans doute pour reconnaître en lui un poète du premier rang pour l'élan lyrique, la splendeur descriptive, la richesse des images et la profonde émotion humaine. Un regard plus critique ferait apercevoir des défauts : qui en doute? Ils appartiennent presque tous au genre littéraire, et sont communs à bien des poètes amoureux qui relèvent de la lyrique courtoise. En revanche, une lecture moins sommaire ferait apercevoir bien d'autres merveilles. Nous avons passé sans les voir

près des poèmes magnifiques inspirés par l'amour de la Gloire,

Une dame bien plus belle que le soleil!

Enfin, nous avons volontairement laissé de côté les grandes chansons politiques sur la Croisade, les grandeurs romaines, la patrie italienne, poèmes considérables, uniques dans leur genre, riches d'incroyables beautés. J'ai voulu aujourd'hui isoler, en ses principaux aspects, l'histoire de l'amour, de la mélancolie, de la conversion.

Assurément un commentaire érudit ajouterait bien des choses à cette histoire morale! L'exposition rapide que j'ai tentée ici, — la lecture si l'on veut, — diffère bien de l'analyse qui a été souvent faite, que j'ai faite moi-même. Je sais ce que l'on peut découvrir de réalités en comparant les dires des Sonnets et des Chansons avec tant de documents, les lettres de Pétrarque et tous ses écrits. Mais on peut se forcer à oublier ce qu'on sait. C'est l'expérience que j'ai faite.

Pour bien lire les poètes, il ne faut pas trop savoir.

Mais encore une fois, tout cela est-il vrai? s'approche-t-il du vrai? Il faut le tenir pour tel; je m'interdis pour l'instant d'en discuter un mot. Tout ce que je puis assurer, c'est que Pétrarque le tenait pour vrai, alors qu'il l'écrivait.

Et il suffit de croire cela pour lire un poète. Il faut être capable, à un certain moment, de n'ouvrir les yeux que sur ses poèmes. Si ce sincère regard ne nous apprend rien, et que seule l'analyse savante nous révèle la beauté, nous avons devant nous un poète mort. Pétrarque est un poète vivant. C'est ce que j'ai tâché de me montrer à moi-même.

Cela ne m'empêchera pas de retourner avant qu'il soit longtemps au patient travail de *Pétrarcologie!*

HENRY COCHIN.

LES CHEMINS DE FER
PENDANT LA GUERRE

I

L'EFFORT MILITAIRE

DU RÔLE MILITAIRE DES CHEMINS DE FER

La guerre de 1859, en Italie, a été le point de départ de l'application du service des chemins de fer à la guerre. Plus tard, pendant la guerre de Sécession, les Américains en firent un usage méthodique et instituèrent un corps de chemins de fer qui leur rendit les plus grands services. Au mois de juillet 1861, les succès des Confédérés sur le plateau de Mannassas Junction furent dus au transport par voies ferrées des 8 000 hommes du général Johnson au secours du général Beauregard, dont la gauche était débordée par des forces supérieures. L'arrivée inattendue de ce renfort, en pleine bataille, au moment même où les troupes fédérales se croyaient victorieuses, renversa brusquement l'équilibre des deux partis et assura la victoire des Confédérés. Ce fut le premier exemple de l'emploi des chemins de fer comme moyen de transport rapide à grande distance vers le champ de bataille.

Les Allemands, profitant de cet enseignement, ont su tirer un très grand parti de leur organisation des services de chemins de fer pendant la guerre de 1866 et surtout pendant celle

de 1870-1871. La guerre des Balkans a encore confirmé l'expérience des campagnes précédentes. Mais la dernière guerre, en raison même de son étendue, devait porter à son maximum le rendement militaire des chemins de fer, chez nos adversaires comme dans les armées alliées.

La parole du général Lamarque : « Il est possible que la vapeur amène un jour une révolution aussi complète que l'invention de la poudre à canon » s'est trouvée amplement justifiée. L'influence des chemins de fer sur les opérations elles-mêmes s'est développée dans une proportion inattendue et pendant toutes les phases de cette longue guerre. Il ne suffit pas, en effet, de disposer d'effectifs nombreux ; il faut encore pouvoir les amener, à temps, au point voulu. C'est le jeu incessant des réserves, réalisé dans le temps et dans l'espace, c'est l'action directrice et régulatrice du commandement s'exerçant durant tout le cours de la bataille ou des batailles. C'est la manœuvre, dans son cerveau et dans sa main.

Les chemins de fer sont devenus un service de première importance, dont le concours est indispensable à partir du jour où la mobilisation a été décidée. Leur emploi s'étend jusqu'aux abords mêmes du champ de bataille et il se manifeste dans toute l'étendue du vaste domaine de la stratégie et de la tactique.

Les transports de couverture, de mobilisation et de concentration sont longuement préparés, dès le temps de paix, par les soins du quatrième bureau de l'état-major de l'armée et des différents réseaux. Ils exigent un effort considérable, un soin minutieux et une mise au point constante ; car c'est d'eux que dépendent en grande partie les résultats des premières rencontres.

Après la concentration des armées, commence le travail intensif du service des chemins de fer dans la zone des armées et à l'arrière, afin d'assurer la mise en œuvre des conceptions de manœuvre du Haut Commandement et la satisfaction des besoins multiples des armées en campagne : vivres, munitions, matériel de toute nature, évacuation des malades, des blessés, des prisonniers, transport des permissionnaires, des isolés, du courrier quotidien, etc.

DIRECTION DES CHEMINS DE FER AUX ARMÉES

Aux armées, les services de l'arrière comprennent deux grandes divisions distinctes : le service des chemins de fer et le service des étapes. Le premier a trait à tout ce qui se rapporte à l'organisation, l'entretien, l'exploitation, la construction, la destruction et la réparation des voies ferrées. Le second embrasse tous les services qui ne rentrent pas dans le cadre des chemins de fer.

Le service des chemins de fer est centralisé et dirigé par un officier général ou supérieur, qui prend le titre de directeur des chemins de fer et relève de l'officier général, directeur de l'arrière. Ce dernier est placé sous l'autorité immédiate du commandant en chef des armées.

Le directeur des chemins de fer assure, au moyen des commissions de réseau, des sections techniques de chemins de fer et des sapeurs de chemins de fer de campagne, le fonctionnement de toutes les lignes ferrées mises à la disposition du général en chef, dans la zone des armées. Les lignes ferrées, laissées en dehors de cette zone, forment le réseau de l'intérieur et continuent d'être exploitées par le personnel des Compagnies. Au point de soudure des deux réseaux, des stations de transition assurent la continuité et la régularité du service, sur chacune des lignes de communication qui desservent les armées.

Ces lignes de communication s'étendent sans interruption, du front aux points les plus éloignés du territoire. L'action du directeur des chemins de fer se prolonge, de même, sur toutes les lignes de chemins de fer, pour l'exécution de tous les transports de personnel ou de matériel nécessités par les opérations militaires en cours d'exécution.

Le personnel des sections techniques de chemins de fer de campagne étant, en majeure partie, emprunté au personnel des réseaux, les Compagnies, par suite de la prolongation de la guerre, ont eu à suffire à des besoins toujours croissants avec un personnel de plus en plus restreint. Les mouvements imprévus imposés, dans tous les sens, par les opérations militaires, ont eu une répercussion immédiate jusqu'aux derniers réseaux de l'intérieur. Toutes les Compagnies, à tour de rôle,

ont été mises à l'épreuve ; elles ont eu à surmonter une foule de difficultés d'ordre technique, dont elles n'ont pu triompher que grâce au dévouement incessant de leur direction et de leurs agents. Elles ont eu ainsi une large part dans le succès final des opérations, en donnant à l'arme des transports intensifs à grande distance toute la souplesse et la puissance dont elle était susceptible.

Il n'est donc pas sans intérêt de mettre en relief les efforts considérables qui leur ont permis de se tenir constamment, même dans les circonstances les plus critiques, à la hauteur de la tâche confiée à leur honneur, à leur habileté technique et à leur patriotisme.

TRANSPORTS DE MOBILISATION ET DE CONCENTRATION

Le 2 août 1914, à minuit, le service de guerre fut substitué, sur tous les réseaux, au service ordinaire. De nouveaux horaires remplacèrent les anciens. Les transports de mobilisation, qui ont pour but d'assurer le départ de tous les mobilisés, du lieu de leur résidence à destination de leurs corps, commencèrent immédiatement et ne se terminèrent que le 19 août. Le réseau P.-L.-M. eut à mettre en mouvement plus de 3 000 trains pour assurer ce service. Du 2 au 5 août, le réseau d'Orléans fit partir près de 1 500 trains dans les trois premiers jours de la mobilisation. Du 2 au 8 août, la Compagnie de l'Est, en dehors des mobilisés stationnés sur son territoire, eut encore à transporter 40 000 ouvriers étrangers qui travaillaient aux mines de Briey et de Longwy et qui ne pouvaient, à l'extrême frontière, rester exposés aux conséquences des premières rencontres.

Les transports de concentration s'ouvrirent, le 5 août, bien avant que les transports de mobilisation ne fussent terminés. Ils amenèrent nos armées jusqu'aux régions frontières, dans les conditions prévues par le plan de concentration. Quelques données numériques sont nécessaires pour apprécier l'effort immense demandé au service des chemins de fer du 5e au 20e jour de la mobilisation et satisfaire à l'obligation d'en préciser tous les détails.

Un corps d'armée à l'effectif de guerre exige pour le transport de ses unités de combat, en dehors des parcs et des convois administratifs, une moyenne de 80 trains et de 4 000 wagons.

La masse à transporter immédiatement représentait la valeur de 42 corps d'armée, actifs ou de réserve. La vitesse normale des trains militaires, qui est de 30 kilomètres à l'heure, se réduit dans la pratique à une vitesse utile d'une vingtaine de kilomètres en raison des ralentissements et des arrêts indispensables, surtout sur de longs parcours. La durée des débarquements à quai varie, suivant les armes, de une heure et demie à trois heures.

Sur le réseau du Nord, les transports de concentration occasionnèrent la mise en marche de 1 012 trains, dont 509 formés dans les gares de la Compagnie. Le Midi eut à rassembler les trois corps d'armée du Sud : ceux de Montpellier, de Toulouse et de Bordeaux, pour les acheminer vers le réseau de l'Est, par l'intermédiaire des réseaux de l'Ouest-État ou de Paris-Orléans. Sur ce dernier, les transports de concentration nécessitèrent la mise en marche de près de 2 000 trains militaires emportant 600 000 hommes et 144 000 chevaux. La moyenne des marches fut de 135 par jour, les trains se succédant souvent à 10 minutes d'intervalle.

La Compagnie de l'Est eut à concentrer à l'extrême frontière les trois corps d'armée de Nancy, de Châlons et d'Épinal. Elle eut en outre à amener à leur destination les corps du Midi, du Centre et de l'Ouest. Elle dut assurer la circulation de plus de 4 000 trains militaires. Les journées les plus chargées furent celles des 9, 10 et 11 août 1914, avec une moyenne de près de 400 trains par jour. Sur certaines lignes, les trains durent se succéder à moins de quatre minutes d'intervalle et se suivre à moins de deux kilomètres de distance. On juge, par cet exemple, de la conscience et de l'esprit de discipline et de dévouement dont tout le personnel d'exécution du réseau de l'Est a dû faire preuve, à cette période délicate de la concentration.

Sur le P.-L.-M., plus de 4 000 trains ont été mis en mouvement, du 5e au 30e jour de la mobilisation. Certains gares régulatrices ont dû orienter jusqu'à 200 trains par jour, soit aiguiller, en moyenne, leurs trains de huit en huit minutes. Du 12 au 20 août, le réseau, en dehors du transport des corps d'armée métropolitains, a eu à écouler, en trois jours, toutes les forces mobilisées venues d'Algérie et de Tunisie par Marseille, puis assurer, en sens inverse, le transport des troupes territoriales allant au Maroc remplacer la division du général Gouraud.

Enfin, les réseaux du Nord et de l'Ouest-État ont amené dans le Nord, entre Condé-sur-Escaut et Maubeuge, les unités britanniques, qui commencèrent à débarquer le 7 août. Du 12 au 20, 420 trains, soit une moyenne de 42 trains par jour, emmenèrent de Boulogne et de Saint-Nazaire, à destination du front, 260 000 hommes avec tout le matériel qui les accompagnait, sans que l'exécution de notre propre concentration en fût troublée.

OFFENSIVE ALLEMANDE EN BELGIQUE

Au début de la guerre, les Allemands concentrèrent leurs VIe, VIIe et VIIIe armées sur notre frontière de l'Est, de Delme à la frontière suisse. L'intervalle entre Metz et Thionville était tenu par les garnisons mobilisées des deux places fortes. Une autre armée, la Ve, se concentrait à Trèves et à la frontière orientale du Luxembourg. Un groupement de quatre armées apparaissait au Nord du Luxembourg, en face de la frontière belge, dans la région Malmédy, Eupen, Aix-la-Chapelle. L'intention d'envahir le Luxembourg et la Belgique était évidente. Le gros effort de nos adversaires allait se produire en Belgique, par les deux rives de la Meuse.

Le cas avait été prévu dans notre plan de concentration. Nos 1re et 2e armées restèrent entre Pont-à-Mousson et Belfort pour faire face aux armées allemandes de Lorraine et d'Alsace. Tout notre dispositif de gauche fut reporté entre la Moselle et la Sambre, de Pont-à-Mousson à Hirson, l'armée anglaise couvrant notre extrême gauche, entre la Sambre et l'Escaut.

L'exécution de la variante du plan de transport destinée à opérer la nouvelle répartition de nos forces ne donna lieu à aucune difficulté, mais elle imposa à tous les réseaux, et en particulier à ceux de l'Est et du Nord, des charges nouvelles et un surcroît d'activité qui fut considérable, pendant toute la durée de l'opération.

BATAILLE DE LA MARNE

L'enveloppement de notre aile gauche aux environs de Charleroi détermina le repli de nos forces, de la Sambre vers la Marne. Le mouvement de retraite des forces franco-britan-

niques amena dans les services des chemins de fer de sérieuses complications. Sur chaque ligne, un nombre de trains quotidien, variant de 120 à 170, débarrassa rapidement la zone arrière et facilita grandement nos mouvements, malgré la présence immédiate de l'ennemi en face de nos forces de première ligne.

Lorsque le maréchal Joffre eut décidé le renforcement de notre aile gauche en vue du retour offensif de la Marne, les chemins de fer transportèrent en quelques jours, de notre frontière de l'Est vers Paris, la valeur de trois corps d'armée. Les trains militaires répondant à ce transport improvisé empruntèrent en grande partie les itinéraires : Verdun, Sainte-Menehould, Bar-le-Duc et Neufchâteau, Chaumont, Troyes, Nogent-sur-Seine. Ils furent ensuite dirigés vers le Raincy et Nanteuil-le-Haudoin. Ces renforts puissants, amenés en temps utile, rejoignirent l'armée de Paris et tombèrent avec la 6e armée sur le flanc droit de l'adversaire, dans la région de l'Ourcq. Pendant ces transports, le rendement de nos voies ferrées atteignit jusqu'à 170 trains par jour, en arrière du front à renforcer. Les moindres lignes y furent employées, et le réseau de Grande Ceinture y joua un rôle important.

Les ressources des chemins de fer de la capitale et l'emploi intensif des convois et voitures automobiles ont grandement contribué au succès de la bataille de l'Ourcq, prélude de l'offensive de la Marne. Le concours des chemins de fer ne fera d'ailleurs que se développer, pendant les quatre dernières années de la guerre.

COURSE A LA MER

Après leur échec sur la Marne et leur établissement en arrière de l'Aisne, les Allemands, disposant constamment de forces nouvelles, ont renouvelé, à plusieurs reprises, mais sans succès, leur manœuvre d'enveloppement de notre aile gauche qui leur avait réussi à Charleroi. Des forces empruntées à notre aile droite, et transportées par voies ferrées, vinrent successivement prolonger notre front de l'Oise à la mer.

Les chemins de fer ont eu ainsi à exécuter la concentration de l'armée de Castelnau dans la région de Roye, celle de l'armée de Maud'huy dans la région d'Arras et celle de l'armée d'Urbal

dans la région d'Ypres. Pendant le même temps, l'armée anglaise était remplacée sur l'Aisne par des forces françaises et acheminée également par voies ferrées sur l'Yser.

Ce fut certainement la période la plus mouvementée de l'emploi des chemins de fer et des convois automobiles. Les chemins de fer français y eurent à lutter de vitesse avec l'ennemi, qui, pour ses transports de guerre, bénéficiait de l'avantage du raccourci de la ligne intérieure. Sur des parcours étendus, variant de 65 à 400 kilomètres, nos voies ferrées ont eu à transporter près de 70 divisions, c'est-à-dire plus de 800 000 hommes, répartis en plus de 6 000 trains. On sait avec quel bonheur ils y sont parvenus. La marche régulière de ces trains et la vitesse imprimée aux transports ont permis d'amener, à pied d'œuvre, les forces britanniques ou françaises, dont la valeur et l'héroïsme ont enrayé définitivement la marche des Allemands sur Calais.

Après la bataille des Flandres, comme après celle de la Marne, nos forces et nos moyens matériels n'ont pas été suffisants pour chasser l'ennemi des positions qu'il occupait. Les armées sont restées en contact, se disputant, pied à pied, pendant de longs mois, les parties importantes du terrain occupé. Il a fallu alors amener constamment de l'arrière vers l'avant les ravitaillements, le matériel de tranchée, l'artillerie lourde, les munitions et le personnel de renfort.

Une grande partie des centres vitaux des réseaux du Nord et de l'Est étaient au pouvoir de l'ennemi; d'autres étaient à portée du canon adverse. Les chemins de fer de campagne se mirent résolument à l'œuvre pour construire de nouveaux tronçons de voies ferrées et y établir des gares militaires, des centres d'approvisionnements, des dépôts de munitions et de matériel, des hôpitaux d'évacuation, des voies de raccordement, etc. L'histoire de cette partie de la campagne sera particulièrement intéressante à étudier, au point de vue des enseignements à en tirer, lorsque des documents précis permettront de la reconstituer dans toute son ampleur.

TRANSPORTS IMPROVISÉS

En dehors des efforts qui leur ont été demandés pour répondre aux besoins urgents des opérations, nos réseaux ont

eu à assurer une série de transports improvisés au fur et à mesure de l'arrivée en France d'importants renforts venus d'Algérie, du Maroc et des colonies. Celles-ci nous ont envoyé un demi-million de combattants et 300 000 travailleurs. Les armées britanniques ont été renforcées de contingents considérables venus des Indes. Nous avons reçu de Russie et d'Italie un certain nombre d'unités et nous en avons envoyé de notre côté. Tous les mouvements qui en ont résulté sont venus, à l'improviste, s'intercaler dans le cadre général des transports militaires, à titre supplémentaire et dans une proportion notable.

Dès l'année 1914, le P.-L.-M. a fourni pour les troupes coloniales un nombre de 1 600 trains, à raison d'une moyenne de 45 par jour, pendant plus d'un mois. En 1915, le même réseau a convoyé 70 000 Sikhs et Gourkhas débarqués à Marseille par 52 paquebots venant de l'Inde, à destination des armées britanniques.

En 1915 également, le Paris-Orléans employait 400 trains au transport des troupes hindoues de Toulouse à Orléans. Le Midi, pendant la même année, a eu, à des titres divers, à transporter 600 000 hommes et 96 000 chevaux et mulets. Le Nord mettait en marche plus de 114 000 trains, soit une moyenne de 310 par jour. Le réseau d'Orléans avait à transporter 3 700 000 officiers et soldats, 582 000 chevaux; au cours de l'année, il a mis en marche 30 000 trains. En 1917, il a eu à ramener à la Courtine et à les évacuer ensuite, 6 000 officiers et 50 000 soldats russes, qui exigèrent 70 trains, comprenant près de 3 500 wagons.

Tous ces chiffres, qui ne concernent que les transports de troupes, donnent une idée de l'importance de l'effort supplémentaire demandé aux Compagnies de chemins de fer, pour répondre à tous ces besoins.

OFFENSIVE ALLEMANDE CONTRE VERDUN

En février 1916, l'offensive allemande contre Verdun provoqua de nombreux déplacements de troupes et l'organisation d'importants convois de renfort. En quelques heures, sur la demande du Haut Commandement, les wagons chargés de marchandises dans les Compagnies furent libérés et contribuèrent

à former de nombreux trains de troupes et de matériel. Tous ces trains furent amenés aux points de débarquement indiqués, dans le voisinage et souvent même sous le canon de l'ennemi; cette tâche écrasante et dangereuse fut menée à bien et s'accomplit dans le plus grand ordre. Les à-coups et les encombrements furent évités, aussi bien dans les gares que sur les voies de circulation, cependant déjà surchargées par les transports normaux.

La situation, au point de vue des voies ferrées utilisables, fut au début assez critique. La ligne de Verdun à Sainte-Menehould était directement menacée; l'occupation de Saint-Mihiel par les Allemands interceptait les communications de Verdun avec Lérouville. Il ne restait que la petite ligne à voie étroite de la Meuse qui continua à fonctionner, à plein, entre Révigny et Souilly. Des convois puissants de tracteurs automobiles furent rapidement organisés et les routes soigneusement entretenues devinrent, par ce moyen, des lignes de communication à la fois sûres et rapides. Les renforts continuèrent d'affluer à Verdun et, avec le temps, les admirables troupes de la défense de la place purent reprendre l'offensive, au moment même où les troupes franco-britanniques entamaient leur action offensive sur la Somme.

OFFENSIVE FRANCO-BRITANNIQUE DE LA SOMME

L'offensive de la Somme débuta le 1er juillet 1916. Elle fut longuement préparée. Les chemins de fer contribuèrent largement à cette préparation, comme aux opérations elles-mêmes. Les réseaux de l'intérieur apportèrent constamment au réseau militaire de l'avant le personnel, le matériel, les munitions et les approvisionnements nécessaires. Au fur et à mesure de l'avance des Alliés, les lignes se complétèrent, suivant pas à pas les progrès des troupes. Il en fut ainsi jusqu'au milieu de février 1917. Nos adversaires constamment battus sur la Somme, où nous avions pris Bouchavesnes et Sailly-Saillisel et à Verdun où les forts de Douaumont et de Vaux étaient en notre pouvoir, ainsi que la ligne de Louvemont à Bezonvaux, se décidèrent à abandonner le saillant de Noyon et à se reporter entre Arras et Vailly-sur-Aisne.

En se retirant, l'ennemi détruisit tout : les routes, les ponts,

les villages, les arbres fruitiers. Les troupes franco-britanniques se trouvèrent subitement devant le vide absolu, créé avec une méthode et une férocité bien allemandes. Mais elles étaient rendues à la guerre de mouvement; elles se sentaient victorieuses; elles avaient pris sur l'ennemi la supériorité morale; elles l'avaient enfin obligé à reculer devant elles. Les dévastations inutiles ne firent qu'augmenter la force de leur élan. Les routes et les chemins de fer furent mis en état. Au bout de quelques jours, les relations normales avec l'arrière étaient rétablies.

Un nouveau facteur, de la plus haute importance, allait d'ailleurs changer la face de la guerre. Les États-Unis se déclaraient en état de guerre avec l'Allemagne et prenaient immédiatement les mesures nécessaires pour entrer en ligne au milieu des troupes de l'Entente.

DÉBARQUEMENTS DES TROUPES AMÉRICAINES

L'arrivée des troupes américaines devait amener dans le service des chemins de fer une nouvelle intensité de mouvements. Dans le milieu de 1917, les débarquements américains en France commençaient. Les troupes de nos alliés devaient être réparties sur différentes parties de notre territoire, dans le centre et dans l'Est et dirigées tout d'abord sur les camps d'entraînement où elles perfectionneraient rapidement leur instruction en vue de la guerre actuelle.

Dans le deuxième semestre, la Compagnie d'Orléans embarquait à Saint-Nazaire 12000 officiers américains, 46000 hommes de troupe, 22000 chevaux, 200 voitures et 25000 tonnes de matériel. Le 27 octobre, un premier communiqué du général Pershing annonçait la présence, dans les tranchées de première ligne d'un secteur calme, de quelques bataillons américains opérant en commun avec les bataillons français. « Nos troupes, disait le général en chef américain, sont appuyées par quelques-unes de nos batteries, en commun avec les batteries françaises. » Tel fut le début de l'intervention effective de nos alliés.

On sait le développement exceptionnel donné par l'Amérique au transport de ses troupes, à leurs débarquements, à l'organisation militaire et à la préparation à la guerre de ses

unités de combat, dès la fin de 1917 et pendant l'année suivante. Nos chemins de fer, réduits par les nécessités des opérations en cours à un personnel et à un matériel restreints, ont eu, au début, quelque peine à satisfaire à toutes les demandes américaines, mais leur personnel de tout ordre apporta un tel dévouement à la cause commune que les trains se multiplièrent au fur et à mesure des besoins, jusqu'à ce que la constitution des services américains eût atteint son complet développement.

OFFENSIVE AUSTRO-ALLEMANDE EN ITALIE

Notre intervention en Italie, au moment de l'offensive austro-allemande en Vénétie, donna à la Compagnie P.-L.-M. l'occasion d'accomplir un magistral effort, exemple de la souplesse et de la puissance que peuvent atteindre nos lignes de chemins de fer.

Le 23 octobre 1917, le jour même où les Allemands pénétraient au sud de Plezzo, la Compagnie était invitée par l'autorité militaire à réunir en vingt-quatre heures le personnel et les wagons nécessaires pour transporter, d'urgence, au delà des Alpes, 120 000 hommes de troupes britanniques ou françaises, avec l'artillerie et le matériel de guerre correspondants. Ce prodige fut accompli. Moins de 24 heures après la réception de l'ordre envoyé par le Comité de guerre, 500 locomotives et 12 000 wagons partaient de tous les points du réseau vers la zone des embarquements. Un jour plus tard, les trains formés étaient prêts à assurer les transports demandés.

Le 28, les 12 000 wagons se mirent en route et firent, pendant quatre jours, la navette entre le front français et la région du Trentin. Le 8 novembre, les Italiens, après avoir achevé leur mouvement de repli, pouvaient s'arrêter en toute sécurité sur la Piave, assurés du concours immédiat des forces franco-britanniques.

Quand le mouvement des troupes et du matériel fut terminé, le réseau P. L. M. eut encore à pourvoir à l'apport des munitions et des vivres de ravitaillement. Il affecta près de 200 locomotives et de 5000 wagons à ce service spécial.

Les lignes ferrées, comme on vient de le voir par cet exemple concluant, s'affirment comme un admirable instrument de défensive ou d'offensive stratégique, entre les mains du Haut

Commandement. Elles permettent de prévoir avec précision le jour où des groupements considérables, venus de très loin, pourront faire sentir leur action sur un nouveau front, où leur intervention peut être décisive.

Nos adversaires ont profité de ces possibilités de déplacement rapide pour amener du front oriental en France les armées rendues disponibles par la défection des armées russes, espérant mettre hors de cause les forces franco-britanniques, avant l'entrée en action des troupes américaines.

OFFENSIVES ALLEMANDES DU PRINTEMPS DE 1918

Les offensives allemandes qui se sont succédé à partir du 21 mars 1918 ont eu des conséquences formidables au point de vue des transports par chemins de fer. Des lignes entières devinrent inutilisables, notamment celles d'Amiens à Arras, de Paris à Amiens par Creil, puis de Paris à Châlons par Château-Thierry. Paris est le nœud central de tous nos chemins de fer: c'est grâce à cette situation que nos réseaux ont pu, dans les circonstances les plus critiques, concentrer leur matériel et grouper leurs efforts en vue du succès des opérations.

La situation difficile des chemins de fer pendant la période des offensives allemandes a été exposée par M. Claveille, le 17 septembre 1918, à la Chambre des députés.

« Les événements militaires ont eu pour conséquence de nous priver d'artères essentielles, ayant les meilleurs profils et permettant les transports les plus faciles. En outre, ils nous ont obligés à faire des évacuations, non seulement pour les parcs d'approvisionnement, mais encore pour les gares régulatrices, les stations-magasins, les usines de toute nature dans les régions menacées. Parmi ces évacuations, quelques-unes furent aussi importantes que difficiles. Il y avait à Amiens et à Épernay, par exemple, de grands ateliers, appartenant aux réseaux du Nord et de l'Est, qui sont aujourd'hui partiellement détruits. Nous avons pris la précaution de les déménager, — le mot n'est pas trop fort, — de tout ce qu'ils contenaient. Nous avons aussi transporté des milliers de wagons de machines-outils, de matériel. Cette situation a heureusement pris fin, ou du moins elle a changé de face, grâce à la vaillance de nos soldats et de leurs chefs incomparables; toutefois, sans rien

enlever du mérite de nos poilus, ni revendiquer quoi que ce soit pour les chemins de fer, je puis dire que si les opérations que nous apprenons, avec tant d'émotion et de joie, par les communiqués, sont conduites si brillamment et si heureusement, les efforts considérables des chemins de fer n'y sont pas étrangers. »

C'est la vérité.

En effet, toutes les difficultés pratiques auxquelles faisait allusion M. Claveille survenaient au moment où, pour enrayer à tout prix l'avance de l'ennemi, le Haut Commandement réclamait des transports de troupes continuels, nécessités par la nature et l'importance des opérations. Ces deux tâches ont été vaillamment remplies par le service des chemins de fer. Rien ne démontre mieux la valeur des lignes de communication par voies ferrées et la nécessité de les couvrir à grande distance. L'offensive commencée le 18 juillet par le maréchal Foch nous a rendu, ainsi qu'aux chemins de fer, la liberté de manœuvre qui nous avait été momentanément enlevée et elle nous a menés au triomphe définitif, en quelques mois.

OFFENSIVES DU MARÉCHAL FOCH, DU 18 JUILLET AU 11 NOVEMBRE 1918

Pendant cinq mois, de février à juillet 1918, les troupes alliées opérant entre la mer et Verdun avaient eu à subir les plus durs assauts des Allemands, supérieurs en nombre, en Picardie, en Artois, sur la Lys, en Flandre, sur l'Oise et l'Aisne et enfin en Champagne. Nos ennemis avaient même pénétré jusqu'à la Marne qui, pour la seconde fois, devait leur être funeste. Dès qu'il eut le commandement supérieur des forces interalliées, le maréchal Foch, pendant que, de toutes parts, il arrêtait les progrès de l'ennemi, était préoccupé de regrouper ses forces, de reconstituer des réserves et de renforcer successivement toutes les parties du front, de manière à leur donner la force offensive nécessaire pour lui permettre de reprendre l'initiative des opérations et l'ascendant moral et d'imposer jusqu'au bout sa volonté à son adversaire.

Il eut ainsi à procéder, au cours même des événements et en présence de l'ennemi, à de nouvelles concentrations en arrière du front sur lequel ses troupes étaient engagées. Au lieu de rompre le combat, comme Hindenburg l'avait fait

l'année précédente, il en a nourri toutes les phases, opposant constamment à l'adversaire des forces suffisantes et préparant en secret, derrière cette couverture agissante, les grandes lignes de l'offensive générale, qui devait terminer la lutte.

Dans cette longue période de préparations et d'actions continues, les chemins de fer ont également eu un rôle important. Jamais, en effet, ils n'ont eu à résoudre de problèmes plus complexes, souvent avec des moyens précaires. Il leur a fallu, surtout pendant les quelques mois qui ont précédé nos retours offensifs, faire face aux difficultés les plus ardues, avec une activité et une ténacité vraiment remarquables. Les deux partis se disputaient avec le même acharnement les moindres tronçons de voies ferrées indispensables aux mouvements intensifs exigés par les opérations en cours.

Aussi, quand le succès de l'offensive du 18 juillet nous a portés vers Soissons, dans la direction de Fère-en-Tardenois et au delà de Château-Thierry, l'ennemi n'a-t-il pu songer à évacuer l'énorme matériel de guerre accumulé dans les régions menacées. Il dut nous y opposer une résistance prolongée sur l'Aisne et sur la Vesle, et cette obligation l'a mis dans l'impossibilité d'échapper à l'emprise des forces alliées victorieuses. Il a employé une grande partie de ses réserves à conserver des positions qui n'avaient plus de valeur au point de vue de l'ensemble des opérations. Le maréchal Foch en a habilement profité pour les déborder et les manœuvrer successivement en Picardie, en Flandre et dans l'Argonne, et à contraindre ses adversaires épuisés et vaincus à demander l'armistice et l'ouverture de négociations en vue de la paix.

GÉNÉRAL DE LACROIX.

(A suivre.)

LE
SOUVENIR DE VAUVENARGUES

J'ai sur ma table de travail un coupe-papier en cuivre rouge qui m'a été donné par un lieutenant du 257e, cruellement blessé depuis à Verdun. C'est un des mille petits objets qui se fabriquaient dans la tranchée avec des fusées d'obus boches. Celui-ci a cette originalité qu'une maxime de Vauvenargues y est gravée : « Le pensée de la mort nous trompe, car elle nous fait oublier de vivre. » Je garde précieusement ce souvenir de Vauvenargues qui m'est venu du front. Plus d'une fois déjà, les carnets de route et les lettres de nos soldats, celles en particulier du capitaine Belmont, m'avaient fait sentir que leur âme s'apparente à la sienne. Sa morale est celle qu'ils ont mise en pratique. Mais, à vrai dire, elle est si française, si conforme à l'instinct de la race, qu'ils ont bien pu la trouver dans leur cœur sans avoir besoin de l'apprendre de lui et de lire ses ouvrages, et la liste ne serait probablement pas longue de ceux d'entre eux qui les ont lus. Qui lit Vauvenargues, en effet ? Nos lycées l'ignorent, et nos Universités même le délaissent; il ne figure presque jamais sur nos programmes de licence ou d'agrégation. Aucun de nos classiques, à part Corneille, ne serait plus digne d'être connu de la jeunesse et n'en serait mieux compris; aucun n'est moins populaire.

Il n'y a pas d'ailleurs à s'en étonner. La faute en est à la forme ingrate sous laquelle ses idées se présentent. Il est mort jeune, avant d'avoir pu achever son œuvre dont il n'avait publié qu'une partie, et cette œuvre fragmentaire, seulement ébauchée, sans ordre, pleine de tâtonnemens, de redites, d'appa-

rentes contradictions, est d'une lecture assez difficile. Comme il avait plus de génie que de talent, il a gauchement exprimé sa magnanime doctrine. Si cependant nous ne nous laissions pas rebuter par l'archaïsme de sa manière et les grisailles de son style, si nous cherchions là-dessous ce qui s'y cache, le drame intime, la poignante antithèse entre sa vie et sa philosophie de la vie, comme ce cornélien mélancolique nous deviendrait cher!

I

Sa vie a été une perpétuelle défaite.

Dans ses premières lettres qui datent de 1737, lettres adressées à son cousin Mirabeau, père du tribun, ou à son ami Saint-Vincens, il nous apparaît à l'âge de vingt-deux ans. A peine un sourire çà et là. Il mériterait presque le surnom de « Monsieur Gravité, » qui fut celui de Richardson enfant. Il se fait le Mentor de Mirabeau, le suppliant de ne pas gaspiller sa jeunesse en de vaines amourettes, secouant sa paresse. Il a, par la faute de son père, fait des études très incomplètes; mais trois livres, les *Vies* de Plutarque, un Sénèque et les lettres de Brutus à Cicéron, ont eu sur son jeune esprit une influence décisive. « Je mêlais ces trois lectures, et j'en étais si ému que je ne contenais plus ce qu'elles mettaient en moi; j'étouffais,... et je sortais comme un homme en fureur pour faire plusieurs fois le tour d'une assez longue terrasse, en courant de toute ma force, jusqu'à ce que la lassitude mît fin à la convulsion. » Là, et principalement dans Plutarque, il a pris une haute idée de l'homme. Il ne comprend pas que de faciles voluptés puissent être pour Mirabeau un idéal d'existence. Son rêve, à lui, est de jouer un personnage considérable et de contribuer au bonheur de l'humanité.

Rêve qu'il a peu de chances, semble-t-il, de voir se réaliser. S'il a de l'ascendant sur ceux qui l'approchent, si, malgré sa grande jeunesse, il leur inspire une sorte de respect, il n'a aucun des moyens de plaire dont un Français de son temps a besoin pour réussir. Il est né gentilhomme, mais de noblesse provinciale, sans relations à la cour et sans appui. La beauté physique lui manque autant que les grâces de l'esprit. Il est pauvre; il n'écrit guère à Saint-Vincens sans lui parler de ses

embarras d'argent, de l'obligation où il est d'emprunter, des difficultés qu'on lui fait pour un prêt de mille ou même de cinq cents livres. Et avec cela, point de santé : dans cette correspondance de jeune homme, il est bien souvent question du médecin. Il a la poitrine délicate et la vue si faible qu'il se plaint de ne pouvoir ni lire ni écrire. Il s'excuse de son écriture peu lisible. Il voudrait aller en Angleterre pour consulter des médecins en renom « sur ses yeux et sur d'autres incommodités; » mais le voyage coûte trop cher.

Officier depuis 1734 au régiment du Roi-infanterie, après avoir fait campagne en Italie, il est revenu mener d'une ville dans l'autre, à Arras, à Reims, à Verdun, la monotone et fastidieuse vie de garnison. Il est capitaine en 1741, quand s'ouvre la guerre de la succession d'Autriche : va-t-il connaître la gloire des armes dont s'enivrent constamment ses rêveries? Il est de ceux qui entrent à Prague en vainqueurs; mais il y entre triste, ayant vu mourir quelques jours plus tôt Hippolyte de Seytres, le petit sous-lieutenant de dix-sept ans qu'il aimait comme un jeune frère, dont il était le confident et le sage conseiller. L'hiver suivant, pendant la désastreuse retraite, il a les deux pieds gelés, et, de retour en France, force lui est de s'avouer que sa carrière militaire doit prendre fin.

N'importe; il peut servir encore et s'illustrer d'une autre manière, en entrant dans la diplomatie. A deux reprises, il écrit au Roi et au ministre des Affaires étrangères, en priant le duc de Biron, son colonel, de leur transmettre ses lettres : lettres naïves, lettres touchantes, où il expose ses titres et dit son désir de se rendre utile, en croyant qu'il n'en faut pas plus pour être exaucé. On ne lui répond même pas. Sur quoi, après avoir patienté plusieurs mois, il envoie sa démission au colonel, et adresse au ministre une dernière lettre parfaitement digne :

Monseigneur,

Je suis sensiblement touché que la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, et celle que j'ai pris la liberté de vous adresser pour le Roi, n'aient pas pu attirer votre attention. Il n'est pas surprenant peut-être qu'un ministre si occupé ne trouve pas le temps de s'occuper de telles lettres; mais, Monseigneur, me permettrez-vous de vous dire que c'est cette impossibilité morale, où se trouve un gentilhomme qui n'a que du zèle, de parvenir jusqu'à son maître, qui fait le decou-

ragement que l'on remarque parmi la noblesse de province, et qui éteint toute émulation?

J'ai passé, Monseigneur, toute ma jeunesse loin des distractions du monde, pour tâcher de me rendre capable des emplois où j'ai cru que mon caractère m'appelait, et j'osais penser qu'une volonté si laborieuse me mettrait du moins au niveau de ceux qui attendent toute leur fortune de leurs intrigues ou de leurs plaisirs. Je suis pénétré, Monseigneur, qu'une confiance, que j'avais principalement fondée sur l'amour de mon devoir, se trouve entièrement déçue. Ma santé ne me permettant plus de continuer mes services à la guerre, je viens d'écrire à M. le duc de Biron pour le prier de nommer à mon emploi. Je n'ai pu dans une situation si malheureuse me refuser de vous faire connaître mon désespoir; pardonnez-moi, Monseigneur, s'il me dicte quelque expression qui ne soit pas assez mesurée. Je suis, avec le plus profond respect, etc.

Cette fois, le ministre paraît s'être aperçu que ce solliciteur était quelqu'un, car nous possédons sa réponse, polie, quoique encore bien évasive. Et peut-être Vauvenargues eût-il fini par obtenir un poste grâce à Voltaire, avec qui il était depuis quelque temps en relations et qui s'était aussitôt épris de lui. Mais de nouveaux obstacles surgissent. Sa famille s'oppose à son projet, le rappelle à Aix, sa ville natale; et il n'y est pas plus tôt arrivé qu'il est atteint de la petite vérole. Il n'en réchappe que pour rester affreusement marqué, à peu près aveugle, et désormais poitrinaire ou, comme disait le vieux langage, « pulmonique. »

Il ne se laisse pas abattre. Devant ses yeux qui n'y voient plus flotte un dernier mirage, celui de la gloire littéraire. Il s'est déjà essayé à écrire, pour lui-même, pour Hippolyte de Seytres, pour Voltaire. Encouragé par ce dernier, il vient en 1745 se fixer à Paris, et l'année suivante il publie quelques-uns de ses écrits, notamment les *Réflexions sur divers sujets* où il est lui plus que nulle part ailleurs. Voltaire qui le chérit et l'honore, qui, plus vieux de trente ans, l'appelle son maître, Voltaire bat des mains et parle du livre jusque dans la chambre de la reine. Est-ce le succès qui vient, enfin, la gloire tant désirée? Non, ce qui vient pour Vauvenargues, c'est la mort.

Rien de plus triste que ses derniers jours. Il apprend que les Impériaux ont passé le Var, que sa Provence est envahie. Il souffre d'être à Paris, « bien tranquille au coin de son feu, »

tandis que là-bas tous les gentilshommes de la province sont en armes. Il lui semble que « le mauvais état de ses yeux et de sa santé ne le justifie pas assez ; » il demande à Saint-Vincens s'il n'y aurait pas quelque emploi pour lui dans les troupes nouvellement levées. Pourtant, ses pieds jadis gelés lui causent de telles souffrances qu'il ne peut se tenir assis à sa table pour écrire ; sa toux est devenue incessante. « Je vous entretiens de toutes ces bagatelles, parce que je sais que vous m'aimez... Adieu, mon cher ami, je vous embrasse tendrement, et vous suis dévoué pour toute ma vie. »

Pour toute sa vie!... Ce n'était pas prendre un engagement à long terme. Trois mois après il mourait, n'ayant pas tout à fait trente-deux ans.

Telle a été sa destinée.

D'autres, en pareil cas, ou pour des déceptions moindres, ont pris le monde entier en haine. Ni La Rochefoucauld ni Chamfort n'avaient autant souffert, avant d'en venir à nier le bonheur et la vertu. Ils avaient eu leurs jours de triomphe et d'ivresse; l'un et l'autre, ils avaient été aimés. Et de quoi donc se plaignait-il, cet Obermann qui est allé s'ensevelir tout vif, les volets clos, dans sa petite maison solitaire, pour ne plus voir ni les hommes ni le ciel bleu? De quelle exceptionnelle infortune étaient-ils donc victimes, tous ces délicieux Jérémies du romantisme qui nous ont appris à pleurer éternellement sur nous-mêmes?

Vauvenargues, lui, a pardonné. Et c'est ce vaincu qui nous crie : « Quand même! » C'est lui dont toute la morale n'est qu'une magnifique exaltation de la vie.

II

Non qu'il soit un naïf optimiste. Il avait subi de trop rudes épreuves et il avait trop de jugement pour en être un. Il est plus près d'Alceste que de Pangloss. S'il eût vécu aux beaux jours de Louis XIV, s'il eût pu respirer à pleins poumons l'atmosphère glorieuse du grand règne, il eût senti moins vivement les iniquités dont la vie est faite. Mais il était né en 1717 ; le spectacle qu'il avait sous les yeux, c'était la France du Régent et de Louis XV.

La critique des mœurs éparse çà et là dans son œuvre n'a

ni l'ampleur ni l'éclat qu'elle allait prendre à quelques années de là avec Jean-Jacques. Elle est incomplète, parce qu'il n'a vécu que trente-deux ans et sans beaucoup se répandre dans le monde. Du moins est-elle vigoureuse. Elle est le résumé de sa propre expérience, le sommaire de ses déconvenues et de ses dégoûts. Dans ces « Réflexions » de portée générale dont il s'est fait une habitude, dans ces « Caractères » étiquetés d'un nom grec ou romain, dans ce style qui veut être impersonnel, on sent à toute minute le frémissement de son âme blessée.

Il peint la famille aristocratique et ses étroitesses d'esprit dont à seize ou dix-huit ans il a eu tant à souffrir. Il peint un jeune gentilhomme qui a du goût pour l'étude et qui passe une grande partie de ses nuits au travail. Le père, *Anselme* ou bien *Oronte*, survient, lui déclare qu'un gentilhomme ne doit lire que l'histoire de sa maison sous peine d'en être le déshonneur, lui brûle ses papiers et ses livres, et, moqueur, l'invite à se consoler avec une fille d'opéra.

Le régiment ne lui a pas laissé des souvenirs moins amers. Les portraits de *Thersite* et de *Lentulus*, le morceau intitulé : *Sur les armées d'à présent*, sont d'âpres réquisitoires fortement documentés. Peu sensible aux élégances de la « guerre en dentelles, » il s'indigne qu'un camp soit un autre Versailles où tout est donné à la naissance et à la faveur, où les courtisans et les intrigants pullulent, où les chefs mènent bruyamment la vie de plaisirs et contraignent leurs subordonnés à d'inutiles dépenses, où l'on fait toilette, où l'on joue, où l'on soupe, où l'on se ruine, où l'officier pauvre est condamné à s'endetter, où l'idée de patrie est bafouée, et où « l'on jette finement du ridicule sur tous ceux qui font leur devoir. » Il y a entendu railler jusqu'au courage, et en a conclu qu'il y était rare : peut-être ici raisonne-t-il mal. Peut-être ce jeune sage, si droit, si exempt d'ironie, prenait-il trop au sérieux un ton de moquerie fort à la mode au siècle de Voltaire, et qui ne sera jamais démodé chez nous. Rien de plus français que de railler l'héroïsme en se faisant tuer héroïquement, et si nos « poilus » ont montré qu'ils le savaient, j'imagine que les vainqueurs de Fontenoy ou de Lawfeld s'en doutaient déjà.

Il n'était évidemment pas l'homme des petits soupers. Il n'a fait qu'entrevoir les mondains. Il ne leur pardonne pas leur

frivolité, le néant de leurs occupations, leurs grâces artificielles, leur perversion raffinée, leur froid don-juanisme qu'il a stigmatisé dans *Othon ou le débauché*, dans *Thrasile*, dans *Les jeunes gens*, etc. Il n'est pas plus indulgent aux hommes de lettres qu'il connaissait mieux, et dont il est vrai qu'aux environs de 1750 la plupart ne valaient pas cher. Il les a vus ramper aux pieds des grands seigneurs, des fermiers généraux et des favorites, méprisés de ceux dont ils recherchaient la compagnie et dont ils avaient mission d'égayer la digestion ; il les a vus s'embusquer dans l'ombre de quelque gazette clandestine pour servir les rancunes de leurs patrons ou pour se diffamer les uns les autres, prêts toutefois à s'unir contre tout écrivain de génie, si par miracle il s'en produisait un. A la rigueur, il eût excusé leur platitude et leur servilité ; il devait bien voir qu'à pareille date et dans les conditions de vie que leur faisait l'ancien régime, ils n'en étaient pas entièrement responsables. Leur tort inexpiable à ses yeux est de n'être qu'esprit. Ne doutons pas qu'à son gré Voltaire eût infiniment trop d'esprit, et non seulement de celui qui est ironie, mais aussi de celui qui est bel esprit, coquet badinage, ingéniosité, brillant artifice, et s'il l'a admiré néanmoins, s'il l'a aimé, c'est que le plus spirituel et le plus ingénieux écrivain du XVIIIe siècle en était en même temps la créature la plus vivante et la plus vibrante, la plus ardemment et inépuisablement passionnée. Fontenelle, en revanche, lui était odieux. Celui à qui Mme de Tencin disait, en lui posant le bout de son doigt sur la poitrine, à la place du cœur : « C'est de la cervelle que vous avez là, » celui dont Émile Faguet a si bien dit : « Il était fait pour avoir toute l'intelligence qui n'a pas besoin de sensibilité ; cela ne va pas si loin qu'on pense, » celui-là était comme le symbole de tout ce qui déplaisait à Vauvenargues dans la littérature de son époque. Il lui a dit de dures vérités dans le portrait d'*Isocrate ou le Bel esprit moderne*, et, chose curieuse, son aversion pour lui était telle qu'elle l'a mené jusqu'à renier Corneille, dont il était si bien fait pour goûter le sublime, mais dont il n'oubliait pas que Fontenelle était le neveu.

Voilà, je crois, à peu près tout ce qu'il a vu du monde, et tout ce qu'il en a vu l'a blessé. Il lui a paru qu'il n'y avait pas place là pour une âme aimante et fière, et qu'elle y était vouée aux pires mécomptes. Comme il savait, d'autre part, le

rôle souvent cruel que le hasard joue ici-bas, son enquête l'a conduit d'abord aux plus douloureuses conclusions :

Je dirai une chose triste pour tous ceux qui n'ont que du mérite sans fortune : rien ne peut remplir l'intervalle que le hasard de la naissance ou des richesses met entre les hommes... La vie n'est qu'un long combat où les hommes se disputent vivement la gloire, les plaisirs, l'autorité et les richesses. Mais il y en a qui apportent au combat des armes plus fortes, et qui sont invincibles par position ; tels sont les enfants des grands, ceux qui naissent avec du bien, et déjà respectés du monde par leur qualité. De là vient que le mérite qui est nu succombe...

Le thème est le même et l'expression plus frappante dans la page où il s'est peint sous le nom de Clazomène. On n'a pas le droit de ne pas la citer quand on essaie de le définir.

Clazomène a fait l'expérience de toutes les misères humaines. Les maladies l'ont assiégé dès son enfance, et l'ont sevré dans son printemps de tous les plaisirs de la jeunesse. Né pour des chagrins plus secrets, il a eu de la hauteur et de l'ambition dans la pauvreté; il s'est vu dans ses disgrâces méconnu de ceux qu'il aimait; l'injure a flétri son courage, et il a été offensé de ceux dont il ne pouvait prendre de vengeance. Ses talents, son travail continuel, son application à bien faire, son attachement à ses amis n'ont pu fléchir la dureté de la fortune. Sa sagesse même n'a pu le garantir de commettre des fautes irréparables; il a souffert le mal qu'il ne méritait pas, et celui que son imprudence lui a attiré. Quand la fortune a paru se lasser de le poursuivre, quand l'espérance trop lente commençait à flatter sa peine, la mort s'est offerte à sa vue; elle l'a surpris dans le plus grand désordre de sa fortune; il a eu la douleur amère de ne pas laisser assez de bien pour payer ses dettes et n'a pu sauver sa vertu de cette tache. Si l'on cherche quelque raison d'une destinée si cruelle, on aura, je crois, de la peine à en trouver. Faut-il demander la raison pourquoi des joueurs très habiles se ruinent au jeu pendant que d'autres hommes y font leur fortune? ou pourquoi l'on voit des années qui n'ont ni printemps ni automne, où les fruits de l'année sèchent dans leur fleur? Toutefois, qu'on ne pense pas que Clazomène eût voulu changer sa misère pour la prospérité des hommes faibles : la fortune peut se jouer de la sagesse des gens courageux, mais il ne lui appartient pas de faire fléchir leur courage.

III

Remarquons la maxime sur laquelle s'achève l'histoire de Clazomène. Il y aurait à en rapprocher cent autres où Vauvenargues, trompé dans toutes ses espérances, se plaît ainsi à défier la fortune. Elles représentent ce que l'on peut appeler la phase stoïcienne de sa pensée. Point de lamentations ni de révolte. Acceptez la douleur comme une nécessité, acceptez l'inévitable, subissez les injustices du sort ou de la vie sociale sans pour cela désespérer du lendemain, et les maux que vous attirent vos fautes sans vous mépriser pour cela, et que toute épreuve vous serve à prendre conscience de votre dignité d'homme et de votre personnalité. Telle est à peu près la leçon qu'à son tour nous donnera Vigny :

Gémir, pleurer, prier, est également lâche..,

Seulement, Vigny s'en tiendra là, se retirant de la mêlée, s'enfermant dans la « tour d'ivoire, » s'immobilisant dans son attitude de dédain hautain. C'est bien, du reste, pourquoi, si haute que soit toujours son inspiration, il n'est pas d'étude plus attristante que celle de son œuvre en prose ou en vers; c'est pourquoi il n'est pas de lecture qui nous ôte plus radicalement toute joie de vivre.

Il en va bien autrement de Vauvenargues. Le stoïcisme n'est pour lui qu'un état transitoire. De l'antique formule, *Abstine et sustine*, il ne retient qu'un terme, le second. L'ataraxie du stoïcisme n'est pas plus son fait que le renoncement du chrétien. Il ne veut pas de la cellule où Pscal nous pousse ; il n'eût voulu ni du cabinet de travail où se cloître Vigny, ni des solitudes agrestes où se réfugie Rousseau. Port-Royal, l'Ermitage et le Maine-Giraud sont trois formes différentes de l'abdication, mais c'est toujours de l'abdication.

Vauvenargues n'abdique pas.

Il est vrai, nous dit-il, que la vie est une lutte et une lutte presque toujours inégale, que des déboires et des mortifications sans nombre vous sont réservés, et qu'au bout du compte vous avez peu de chances de réussir; il est même quasi certain que vous échouerez. Que cela ne vous trouble point. Le succès est chose secondaire. Il faut lutter, lutter éperdument;

il faut agir, vivre le plus possible, vouloir, oser, ne pas trop se défier de soi, car « le sentiment que nous avons de nos forces les augmente, » aspirer à la gloire, aux grandes choses. Il le faut, parce que toute lutte est belle, parce que la vertu c'est l'effort, parce que le bonheur c'est le désir, parce qu'il n'y a « nulle jouissance sans action. » L'inaction est la mort. Guerre au mondain dont la vie est vide, comme à l'ascète qui cherche à tuer l'homme en lui! « La pensée de la mort nous trompe, car elle nous fait oublier de vivre. — O insensé! pourquoi voulez-vous mourir vivant? »

Là est sa vraie originalité et sa grandeur. Quand il critiquait les mœurs de son siècle, il faisait le procès de la société et non celui de la nature humaine. Il croit en l'homme, et en cela il est bien de son siècle dont il s'éloignait à tant d'autres égards. Il croit à la générosité native de l'homme; il croit à la rectitude de l'instinct; il croit qu'en obéissant à son cœur on ne peut s'égarer. Il nous sait condamnés à la souffrance et capables de la surmonter, capables de nous sacrifier pour un idéal. Il est le moraliste de la volonté, de l'enthousiasme, de la passion.

Il disait à son jeune disciple et ami Hippolyte de Seytres :

En toute occasion, quand vous vous sentirez porté vers quelque bien, hâtez-vous de vous satisfaire.

Si vous avez quelque passion qui élève vos sentiments, qui vous rende plus généreux, plus compatissant, plus humain, qu'elle vous soit chère.

Aimez les passions nobles.

Qu'entend-il par là? L'ambition et l'amour.

Quoiqu'il honore et encourage tous les grands rêves qui exaltent notre être, on voit sans peine vers quelle sorte d'ambition il allait instinctivement. La gloire littéraire, qu'il a paru rechercher dans ses derniers jours, n'était pour lui qu'un pis aller. Il la jugeait peu sûre et d'ailleurs frivole. Il se demandait, — et au fond, son propre exemple pourrait justifier son doute, — si les œuvres les plus belles sont les plus lues et les mieux comprises; il doutait que la littérature pût être quelque chose de plus qu'un vain amusement de l'esprit. Souvenons-nous qu'elle n'a commencé à devenir une puissance, et le plus puissant de tous les moyens de domination, que dans la

seconde moitié du XVIIIe siècle; et malgré son goût très vif pour Voltaire, il lui était difficile de deviner vingt ou vingt-cinq ans d'avance que celui-ci serait un jour en France et dans l'Europe entière le maître de l'opinion. Il le voyait contesté, attaqué de toutes parts, et n'enviait pas sa renommée. Une de ses *Réflexions* parle des jeunes gens qui se flattent de se faire un nom dans les lettres : « Comme ils sont vivement frappés de la beauté ou de la grandeur de certains génies, ils ne peuvent s'imaginer qu'il y ait des esprits insensibles à cet éclat... A mesure qu'ils avancent dans la vie, ils reconnaissent combien ils se sont trompés. » Il revient à la charge dans *Sénèque ou l'orateur de la vertu*, et, s'animant, il s'écrie : « O mes amis, pendant que des hommes médiocres exécutent de grandes choses ou par un instinct particulier ou par la faveur des occasions, voulez-vous vous réduire à les écrire?... Ce n'est point par des paroles qu'on peut s'élever sur les ruines de l'orgueil des grands et forcer l'hommage du monde, c'est par l'activité et l'audace, c'est par le sacrifice de la santé et des plaisirs, c'est par le mépris du danger, et par les grandes actions que ces vertus produisent. »

Oui, la gloire qui avait longtemps bercé ses songes et à laquelle il n'a pas renoncé sans déchirement, est celle de l'homme d'action, du meneur d'hommes, d'un Turenne ou d'un Richelieu. Il glorifie la force agissante, et d'autant plus qu'il était débile et maladif : il ne l'a jamais glorifiée sans s'inquiéter du but qu'elle vise et des moyens qu'elle emploie. Sa devise à lui est : « La volonté dans l'action, l'action pour la gloire, la gloire par la vertu. » Il avait, comme son ami Voltaire, le culte des grands hommes par qui l'humanité progresse, non celle du « surhomme » qui se met en dehors d'elle. Il estimait les forts, les audacieux; il faisait cas de Cromwell, et ne méprisait pas Retz, qui n'a été qu'un brouillon, mais tout débordant de vie. Il eût admiré Danton peut-être, certainement Napoléon et les soldats de la Grande Armée, plus certainement encore ceux qui, pendant plus de quatre ans, tendant leurs muscles et leurs nerfs, ont lutté victorieusement pour la défense de la justice et de la liberté. Ah! ceux-là, que nous avons vus si magnifiquement ennoblis par un effort surhumain, ceux-là sont bien ses fils; ils ont réalisé tout ce qu'il attendait de l'homme. Mais il eût reculé d'horreur devant les forts qui ne

sont que des criminels, devant les êtres ou les peuples de proie.

L'amour est, selon lui, l'autre « passion noble. »

Dans l'œuvre de cet écrivain si peu soucieux de plaire, il y a une page véritablement exquise, un « caractère » qui est un roman en raccourci. En titre : *Aceste ou l'amour ingénu.* Est-ce sa propre histoire? On le dirait, tant les traits sont précis, individuels, et tant Aceste lui ressemble; on le voudrait surtout. Si, comme il est probable, il n'y a là qu'un rêve, et si le bonheur d'Aceste n'a pu appartenir à Clazomène, il semblera que celui qui faisait de tels rêves d'amour eût été bien digne de les voir se réaliser.

Un jeune homme qui aime pour la première fois de sa vie n'est plus ni libertin, ni dissipé, ni ambitieux; toutes ses passions sont suspendues, une seule emplit tout son cœur. S'il se trouve par hasard à un concert dont la musique soit passionnée, la symphonie seule le touche sans qu'elle soit accompagnée de paroles; on voit couler des larmes de ses yeux, et il est obligé de sortir de cette assemblée qui le gêne, pour aller s'enfermer chez lui; il se détourne à la vue de ceux qu'il rencontre, il veut cacher ses larmes; devant sa table, il commence une lettre, et il la déchire; il marche à grands pas dans sa chambre, il prononce des mots entrecoupés; il est hors de lui, on ne le reconnaît plus. C'est qu'Aceste idolâtre une femme dont il se croit aimé, il la voit en dormant, lui parle, l'écoute, et se croit écouté... Aceste est timide avec sa maîtresse, et quoique la fleur de la jeunesse soit encore sur son visage, il se trouble quand il est auprès d'elle; il oublie en la voyant ce qu'il s'est préparé à lui dire; mais quelquefois il lui parle sans préparation, avec ce feu et cette impétuosité que sait inspirer la plus vive et la plus éloquente des passions; il a un torrent de paroles fortes et tendres, il arrache des larmes à cette femme qui en aime un autre; puis, il se jette à ses pieds, et lui demande pardon des offenses qu'il ne lui a pas faites. Sa grâce et sa sincérité l'emportent enfin sur les vœux d'un rival moins aimant que lui, et l'amour, le temps, le caprice récompensent des feux si purs. Il retourne chez lui préoccupé et attendri; les soupçons, l'envie, l'intérêt, la haine, n'ont pas de place dans un cœur touché et content; on ne peut dépeindre la joie d'Aceste, son transport, son silence et sa distraction. Tous ceux qui dépendent de lui se ressentent de son bonheur... Il ne se pique plus que d'être bon, il pardonne à ses ennemis, il va voir un homme qui a voulu lui nuire... Quelques jeunes gens qui le connaissent se moquent de cette passion qui le dévore et surtout des belles idées qu'il a sur l'amour; mais il leur répond : « Je n'ai point appris, Dieu merci, à mépriser l'amour... Vous croyez-vous

donc bien plus habiles de vous être détrompés de si bonne heure de ce qu'on appelle les illusions de la jeunesse? Vous avez vieilli, mes amis, avant le temps... Je vous plains, car il n'y a d'erreur qu'à chercher hors du sentiment ce que ni l'esprit, ni l'usage, ni l'art, ni la science ne peuvent donner. »

Celui qui aime « n'est plus ni libertin ni dissipé; » l'envie, l'intérêt, la haine « n'ont pas de place dans son cœur; » il ne se pique plus « que d'être bon. » En d'autres termes, l'amour nous agrandit et nous purifie, il centuple nos forces pour le bien. Ainsi parle Vauvenargues, non sans hardiesse. Autour de lui, l'amour n'était pas seulement la passion suspecte contre laquelle tonnait la chaire chrétienne, dont la tragédie et le roman contaient les crimes et les malheurs : l'amour était un ridicule, dont les petits-maîtres mis en scène par La Chaussée ou Marivaux et les élégants débauchés dépeints par Crébillon fils se gardaient comme de la peste; dans le boudoir ou la petite maison, l'amour ne s'appelait plus que la volupté, « l'échange de deux fantaisies... » Il ne s'est laissé déconcerter ni par les railleries, ni par les anathèmes, ni par la corruption environnante. « Toute ma philosophie, avait-il écrit un jour à Mirabeau, a sa source dans mon cœur; » et c'est en écoutant son cœur, c'est en jugeant le cœur de l'homme d'après le sien, qu'il s'est senti le droit de réhabiliter l'amour.

Je n'ignore pas qu'après lui d'autres vont venir, romanciers, philosophes ou poètes, qui reprendront son idée, et qui en la reprenant, en la vulgarisant, risqueront de la compromettre. Je n'ignore pas que Rousseau et quelques-uns de nos romantiques se sont complu en de dangereux paradoxes où il avait évité de tomber; ils ont entrepris de poétiser les pires égarements de la passion, ils ont même prétendu les légitimer, ils ont invoqué je ne sais quel « droit de nature, » en vertu duquel, selon le mot de Chamfort, un homme et une femme qui s'aiment, s'appartiennent, quelque obstacle que puisse mettre entre eux la loi divine ou humaine. Il n'y a rien de semblable chez Vauvenargues. Il s'adresse aux jeunes gens qui sont, comme lui et son cher Hippolyte de Seytres, des âmes saines, et il ne leur dit en somme que ce que disaient déjà, un siècle plus tôt, l'auteur du *Cid* et l'auteur inconnu du *Discours sur les passions de l'amour*. Qu'est-ce, en effet, que *le Cid* sinon l'histoire d'un homme dont l'amour fait un héros, et qui, par-

ce qu'il aime, peut non seulement vaincre « Maures et Castillans, » mais se vaincre, vaincre son amour même? Et qu'est-ce que ce *Discours* si souvent attribué à Pascal, et qui ne serait pas indigne de lui, sinon un premier exposé des principes dont *Aceste* est la mise en œuvre? J'en rappelle quelques lignes, car la comparaison s'impose :

Qu'une vie est heureuse, quand elle commence par l'amour et finit par l'ambition !

Il semble que l'on ait tout une autre âme quand on aime que quand on n'aime pas; on s'élève par cette passion, et on devient toute grandeur.

Cet attachement à ce qu'on aime fait naître des qualités que l'on n'avait pas auparavant. L'on devient magnifique sans l'avoir jamais été. Un avaricieux même qui aime devient libéral... L'on en voit la raison en considérant qu'il y a des passions qui resserrent l'âme et la rendent immobile, et qu'il y en a qui l'agrandissent et la font répandre au dehors.

Un si beau langage ne saurait nous tromper. Non, la conception que Vauvenargues se fait de l'amour n'est ni fausse, ni périlleuse. Aimer, c'est pour lui avoir une foi, c'est avoir un idéal, et en ce sens il a mille fois raison de croire que le pouvoir de l'amour est immense. Je me suis dit souvent en remuant les cendres du passé, en évoquant les morts glorieux dont la vie privée appartient à l'histoire, qu'ils illustrent de bien beaux exemples la doctrine de Corneille et de Vauvenargues. Qui nommerai-je de tous ceux dont l'amour a soutenu le courage et fécondé le génie? De Dante ou de Michel-Ange à Lamartine ou à Michelet l'énumération serait longue. Balzac lui-même, malgré sa formidable puissance de travail, eût succombé sans le surcroît d'énergie qu'il a trouvé chaque jour et pendant quinze ans dans sa correspondance avec « l'étrangère. » Et Hugo n'oubliait pas qu'aux heures tragiques de sa vingtième année son amour pour Adèle Foucher, son ardent désir de se rendre digne d'elle, avait été le secret de sa force. Combien Vauvenargues eût aimé le soupir que le poète laissait échapper dans l'âge mûr en relisant ses « lettres à la fiancée : »

O mes lettres d'amour, *de vertu*, de jeunesse!

IV

Si cependant il en restait là, toute pure et toute virile que soit sa morale, elle paraîtrait peut-être un peu trop individualiste. Peut-être objecterait-on que dans ses rêves héroïques il cherchait avant tout l'affirmation et le développement de sa personnalité; on se croirait le droit de le rapprocher de ceux qui de nos jours ont prêché le culte du *moi*. Il semble qu'il ait craint semblable reproche, et *Cléon ou la folle ambition* est son inquiet examen de conscience. Au fond d'un cœur « naturellement bon » Cléon cache des ambitions sans bornes. Il se dévore d'impatience et d'ennui; il se plaît à des jeux cruels, à des expériences sur autrui que ne désavouerait pas un héros de Stendhal. La maladie vient le surprendre, il voit approcher la mort : alors il se repent d'avoir perdu en de vains songes de fortune le temps qu'il eût pu employer à faire le bien.

En réalité, Vauvenargues n'avait pas eu besoin de sentir sa fin prochaine pour s'élever jusqu'à l'oubli de soi et ouvrir son cœur à la pitié. Il dit dans une page où l'accent de mélancolie et le choix des sensations font successivement penser à Chateaubriand et à Vigny :

Les âmes les plus généreuses et les plus tendres se laissent quelquefois porter par la contrainte des événements jusqu'à la dureté et à l'injustice; mais il faut peu de chose pour les ramener à leur caractère, et les faire rentrer dans leurs vertus. La vue d'un animal malade, le gémissement d'un cerf poursuivi dans les bois par des chasseurs, l'aspect d'un arbre penché vers la terre et traînant ses rameaux dans la poussière, les ruines méprisées d'un vieux bâtiment, la pâleur d'une fleur qui tombe et qui se flétrit, enfin toutes les images du malheur des hommes réveillent la pitié d'une âme tendre, contristent le cœur, et plongent l'esprit dans une rêverie attendrissante. L'homme du monde même le plus ambitieux, s'il est né humain et compatissant, ne voit pas sans douleur le mal que les dieux lui épargnent ; fût-il même peu content de sa fortune, il ne croit pourtant pas la mériter encore, quand il voit des misères plus touchantes que la sienne; comme si c'était sa faute qu'il y eût d'autres hommes moins heureux que lui, sa générosité l'accuse en secret de toutes les calamités du genre humain, et le sentiment de ses propres maux ne fait qu'aggraver la pitié dont les maux d'autrui le pénètrent.

Il ne s'en est pas tenu à cette compassion vague, à ces vagues formules d'humanité dont tout son siècle faisait grand abus. La pitié chez lui se précise; elle va droit aux victimes de la société, et ce qu'il dit d'elles n'est pas ce qu'il a dit de moins nouveau. Car si l'on trouve çà et là dans la littérature classique et surtout à mesure que s'accentue la décadence de l'ancien régime, une satire des grands, des riches, des privilégiés, si l'on y entend parfois courir des grondements de colère, ce qui ne s'y trouve pas avant ni après lui, c'est l'amour et l'évocation émouvante des pauvres gens, des humiliés et des offensés, c'est cette « pitié sociale » dont parlait naguère Melchior de Vogüé, et où, à partir du XIXe siècle, en France comme à l'étranger, les grands écrivains ont puisé leurs plus nobles inspirations. Je n'oublie pas les dix lignes que La Bruyère avait écrites sur la misère des paysans au temps de Louis XIV; mais je dis que dix lignes isolées et comme perdues dans un livre ne comptent pas. Les pauvres gens tiennent une autre place dans celui de Vauvenargues; il revient à eux sans cesse, avec un curieux mélange d'effroi et de tendresse, de curiosité et de respect. Il les nomme du nom que leur donnera Hugo, il les appelle « les Misérables, » et l'on est tout ému en feuilletant ses écrits d'y découvrir une première esquisse du livre dont ce mot est devenu le titre un siècle plus tard.

La terre est couverte d'esprits inquiets que la rigueur de leur condition et le désir de changer leur fortune tourmentent inexorablement jusqu'à la mort. Le tumulte du monde empêche qu'on ne réfléchisse sur ces tentations secrètes qui font franchir aux hommes les barrières de la vertu. Pour moi, je n'entre jamais au Luxembourg ou dans les autres jardins publics, que je n'y sois environné de toutes les misères sourdes qui accablent les hommes, et que divers objets ne m'avertissent et ne me parlent de calamités que j'ignore. Tandis que dans la grande allée se presse et se heurte une foule d'hommes et de femmes sans passions, je rencontre dans les allées détournées des misérables qui fuient la vue des heureux, des vieillards qui cachent la honte de leur pauvreté... (N'est-ce pas le vieux M. Leblanc assis avec Cosette au Luxembourg dans un coin de l'ancienne Pépinière?) des jeunes gens que l'erreur de la gloire entretient à l'écart de ses chimères... (N'est-ce pas Marius qui s'en vient songeant au colonel Pontmercy, son père, à l'épopée impériale et à la prodigieuse destinée d'un Napoléon?) des femmes que la loi de la nécessité condamne à l'opprobre. . (Hugo nous a dit leurs noms : Favourite,

Dahlia, Zéphine et Fantine), des ambitieux qui concertent peut-être des témérités inutiles pour sortir de l'obscurité... (Voilà les amis de l'A. B. C., Jean Prouvaire, Combeferre, Enjolras, qui tout à l'heure dresseront des barricades et ne réussiront qu'à se faire tuer.) Il me semble alors que je vois autour de moi toutes les passions qui se promènent, et mon âme s'afflige et se trouble à la vue de ces infortunés, mais en même temps se plaît dans leur compagnie séditieuse. Je voudrais quelquefois aborder ces solitaires pour leur donner mes consolations ; mais ils craignent d'être arrachés à leurs pensées, et ils se détournent de moi... Je plains ces misères cachées... Il y aurait de la dureté à n'être pas touché de la faiblesse de tant d'hommes qui, sans les malheurs de leur vie, auraient pu chérir la vertu et achever leurs jours dans l'innocence.

Fantine n'est encore ici qu'une silhouette à peine distincte. Elle reparaît, plus aisément reconnaissable, dans *Thyeste*, et là, comme dans sa rencontre au poste de police avec M. Madeleine, elle va s'entendre adresser la parole qui console et qui absout :

Thyeste est né simple et naïf ; il aime la pure vertu, mais ne prend pas pour modèle la vertu d'un autre ; il connaît peu les règles de la probité, il la suit par tempérament. Lorsqu'il y a quelque loi de la morale qui ne s'accorde pas avec son sentiment, il la laisse à part et n'y pense point. S'il rencontre la nuit une de ces femmes qui épient les jeunes gens, Thyeste souffre qu'elle l'entretienne, et marche quelque temps à côté d'elle ; et comme elle se plaint de la nécessité qui détruit toutes les vertus et fait les opprobres du monde, il lui dit qu'après tout la pauvreté n'est point vice, quand on sait vivre sans nuire à personne ; et après l'avoir exhortée à une vie meilleure, ne se trouvant point d'argent parce qu'il est jeune, il lui donne sa montre, qui n'est plus à la mode et qui est un présent de sa mère. Ses camarades se moquent de lui et tournent en ridicule sa générosité ainsi placée ; mais il leur répond : « Mes amis vous riez de trop peu de chose. Je plains ces pauvres femmes d'être obligées de faire un tel métier pour vivre : le monde est rempli de misères qui serrent le cœur ; si on ne faisait de bien qu'à ceux qui le méritent, on n'en trouverait guère d'occasions. Il faut être humain, il faut être indulgent avec les faibles qui ont besoin de plus de support que les bons ; le désordre des malheureux est toujours le crime de la dureté des riches. »

Dirai-je après cela que Vauvenargues avait prévu et souhaité la Révolution ? Personne ne pouvait prévoir en 1747 des événements qui, au moment où ils se sont produits, ont étonné tout

le monde. S'il eût vécu jusqu'à la Révolution, il est certain qu'il n'en eût pas tout approuvé. La noblesse ne lui semblait pas un préjugé, il croyait qu'elle avait un rôle essentiel à jouer, et il ne regardait le rêve d'égalité absolue que comme une chimère irréalisable. Mais il est certain aussi, et son œuvre le crie à chaque page, que dans la vieille France monarchique mainte chose heurtait son esprit de justice, qu'il aspirait à une transformation profonde de la société, et ne doutait pas de l'avenir. Il croyait au progrès, parce qu'il ne désespérait jamais de l'homme, parce qu'il attendait tout sinon de notre raison, du moins de nos généreux instincts. Et si la postérité n'a retenu de lui que six mots : « Les grandes pensées viennent du cœur, » du moins sont-ils bien le résumé de sa mâle et miséricordieuse doctrine.

V

Dans l'histoire de la pensée française, Vauvenargues a une importance qui ne se peut nier.

Il n'était pas irréligieux, et ceux de ses contemporains qui ont prétendu après sa mort l'enrôler dans le parti des « philosophes, » ont agi avec une mauvaise foi que son consciencieux éditeur Gilbert a depuis longtemps dénoncée. Une âme comme la sienne ne peut être celle d'un athée. Mais sa morale n'en est pas moins toute laïque; elle n'essaie pas de résoudre l'énigme de notre être, et ne cherche pas ses sanctions dans le ciel. Elle est une réhabilitation de la nature humaine. Elle tend uniquement à rendre à l'homme, avec le sentiment de sa dignité et de sa force, la pleine conscience de ses devoirs envers lui-même et envers les autres. La leçon était opportune à l'heure où il l'a donnée. Il était très bon et très nécessaire à pareille date que quelqu'un vînt réagir contre le pessimisme chrétien, contre Pascal qui n'avait dit qu'avec trop d'éloquence le peu que nous sommes et la vanité non seulement de tout « divertissement, » mais de tout effort et de toute action, et, d'autre part, contre Fontenelle, contre le scepticisme mondain qui desséchait et stérilisait les cœurs, et menait l'homme à se désintéresser de la grande tâche humaine. Il fallait que quelqu'un vînt rassurer et vivifier les cœurs, rallumer la flamme de vie. Si tel a été après 1750 le rôle de Jean-Jacques, tel avait été d'abord celui

de Vauvenargues ; et je sais, ah ! je sais que Vauvenargues n'a ni la puissance ni le charme de Jean-Jacques, mais je sais aussi qu'il n'a pas ses aberrations morales. Ceci ne pourrait-il compenser cela ?

Son œuvre, au surplus, n'a pas seulement un intérêt historique. Les années ne lui ont rien fait perdre de son utilité et de sa beauté. Pendant les quarante-quatre années qui ont suivi nos désastres de 1870, alors que nous étions des vaincus, que nous doutions de nous, que nous doutions de tout, et que nous avions toujours à l'oreille le terrible : « A quoi bon ? » qui paralyse, elle a été pour quelques hommes de ma génération un précieux réconfort. Cette œuvre de haute valeur traditionnelle, qui relie Corneille à Hugo, est plus que jamais d'actualité aujourd'hui. Napoléon disait de Corneille que la France lui doit une partie de ses belles actions. Vauvenargues est trop peu lu pour que le mot puisse s'appliquer exactement à lui. Mais sachons bien qu'il ne se fait ni ne se fera jamais rien de grand en France qui ne soit chez lui en puissance et qu'il n'ait en quelque sorte pressenti. Nous le méconnaissons, comme volontiers nous nous méconnaissons nous-mêmes. Et puis, un jour vient où toutes les vertus de la race retrouvent soudain l'occasion de se manifester. Ce jour-là, il est juste de se souvenir de lui, et de l'associer à ces éclatantes et sublimes manifestations de l'âme française : elles sont du Vauvenargues en action.

André Le Breton.

LA
QUESTION DU SLESVIG

Pendant la première année de la guerre, je suivais la frontière que marque la Kongeaa. C'était par un jour de mars mêlé de neige fondante et de soleil et, sous un ciel immense comme sont ceux des plaines, je découvrais une grande étendue de cette terre du Slesvig. A quelques mètres de moi, s'abritait un poste allemand dans une maison basse. J'apercevais au delà un groupe de bâtiments, vieux, simples et confortables qu'on me dit être la ferme qu'habite le député au Landtag de Prusse, Kloppenborg Skrumsager. Du côté où j'étais, dans un petit bois, Skibelung Krat, se dresse la statue du roi Magnus, le fils de saint Olaf, qui, par sa victoire sur les ennemis du Danemark, assura la sécurité de la frontière danoise. Un peu plus loin se trouve le monument qui représente *la langue maternelle*, une belle jeune femme qui regarde le Slesvig. Ses mains reposent sur la tête de l'historien A.-D. Jörgensen et sur celle du poète Lembcke. Histoire et poésie, c'est de cela qu'ont vécu les Danois du Slesvig, pour qui la langue danoise était le bien le plus précieux. Ils venaient parfois s'asseoir au milieu de ces arbres, sur des bancs disposés en rond pour parler et chanter librement sur le sol de la patrie. Autour, ils avaient mis les bustes des chefs qui ont soutenu le combat à leur tête et qui, aujourd'hui, sont descendus dans la tombe. Tous, ils ont espéré que la captivité prendrait fin, sans jamais défaillir, sans jamais douter de la justice; ils sont morts en croyant que, pourvu qu'on ait la patience d'attendre, même dans les choses humaines, l'équité et le droit finissent par triompher.

*
* *

Il y a plus de cinquante-quatre ans, le 1er juin 1864, Auguste Geffroy, qui connaissait si bien la politique et l'histoire de la Scandinavie, publiait ici, en pleine guerre des Duchés, pendant l'armistice qui suivit la défaite du Danemark à Dybböl, et tandis qu'avait lieu la conférence de Londres, un article éloquent où il plaidait la cause du peuple danois et dénonçait avec une clairvoyance singulière les plans de conquête des Puissances centrales. Il prédisait le conflit qui allait les mettre aux prises lorsqu'il faudrait partager le butin, ces Duchés pour lesquels elles avaient fait la guerre. Il montrait à l'Angleterre, dont la politique avait été si faible et si irrésolue, pour ne pas dire plus, la marine allemande qui allait être créée grâce aux ports et aux marins des côtes enlevées au Danemark et qui allait permettre à l'Allemagne, non seulement de dominer dans la Baltique, mais de menacer jusqu'aux îles Britanniques. Il affirmait aussi qu'il était nécessaire de protéger et de favoriser le développement des marines scandinaves appelées à rendre tant de services et qui de fait en ont rendu de si précieux pendant la guerre universelle (1).

Les grandes Puissances européennes ont laissé se consommer le crime. Bismarck a eu cette terre « qu'il lui fallait. » C'était un coup d'essai dont la guerre de 1870 n'a été qu'une réédition en plus grand ; l'unité allemande était fondée. La guerre de 1914-1918 fut la conséquence des ambitions de l'Allemagne et des erreurs de l'Europe. Pour le Danemark, dont la seule faute avait été d'être faible, n'ayant plus confiance ni en sa force ni en la justice, amoindri, humilié, il s'affaissa moralement ; son activité se tourna vers le commerce, l'industrie, les entreprises d'outre-mer ; dans l'art même et dans la science, ses œuvres eurent un caractère réaliste et utilitaire.

Mais il y eut des Danois qui ne désespérèrent jamais et ce furent justement ceux qui avaient été arrachés à leur patrie pour devenir les membres d'une nation contre laquelle ils venaient de se battre et qu'ils avaient toujours haïe. Ils continuèrent de lutter avec les armes du courage, de l'intelligence,

(1) Cet article, qui intervenait à un moment critique, n'est pas le seul qu'Auguste Geffroy ait consacré à la question du Slesvig dont il a suivi toutes les phases dans la *Revue* pendant plus de vingt ans.

de la persévérance, et l'ennemi, devenu le maître, ne put leur arracher ni leur terre, ni leur langue, ni leur cœur danois. La première fois que parurent leurs députés à la Diète de la Confédération de l'Allemagne du Nord, ils prononcèrent ces paroles : « Nous sommes Danois et nous voulons être traités en Danois. » Récemment, au Landtag, M. Kloppenborg Skrumsager terminait un discours par ces mots : « Nous autres Danois, nous portons la tête aussi haute que les Prussiens. » Dans la salle, quelqu'un cria : « Mais n'êtes-vous pas Prussien? » Il descendait les marches de la tribune; il s'arrêta et se retournant, dit tranquillement, d'une voix forte : « Je suis Danois. » Cinquante années n'avaient rien changé.

Elles avaient plutôt resserré que distendu les liens qui rattachaient le Slesvig au Danemark, parce que l'amour était devenu tout à fait conscient; plus il était difficile, dangereux même de l'exprimer, plus il avait de prix. L'histoire du Slesvig ne se comprend que si on se souvient que, joint au Holstein, pays allemand qui était tombé aux mains des rois de Danemark à la suite de mariages, il était habité au Sud par une noblesse mi-allemande, mi-danoise ayant des terres au Nord et au Sud de l'Ejder; elle avait donc intérêt à ce que les Duchés fussent unis et elle travailla à germaniser le Slesvig. La Réforme, venue d'Allemagne, y contribua aussi et, jusqu'au XIXe siècle, les rois de Danemark laissèrent se répandre l'influence allemande.

La réaction contre la germanisation partit des paysans, ce qui était bien naturel puisque les Slesvigois étaient et sont encore presque entièrement des paysans. Quand la guerre de 1864 fut déclarée par la Prusse et l'Autriche au Danemark sous prétexte qu'il n'avait pas rempli les conditions relatives à la politique intérieure des Duchés qu'il s'était engagé à observer, le gouvernement danois fit immédiatement évacuer le Holstein, montrant par là qu'il considérait comme allemand ce duché dont la possession lui avait pourtant été reconnue, avec celle du Slesvig, par le traité de Londres en 1852; l'armée danoise, soutenue par une population qui ne se sentait rien d'allemand, défendit alors avec un courage héroïque le Slesvig.

Les Slesvigois crurent d'abord qu'ils pourraient décider de leur sort. Napoléon III avait fait introduire dans le traité de Prague, qui termina la guerre de 1866, le paragraphe 5 où il

était dit que « les districts septentrionaux du Slesvig pourraient être de nouveau réunis au Danemark s'ils en exprimaient le vœu par un vote librement émis. » Pendant bien des années cette promesse fut leur réconfort. A plusieurs reprises, par des adresses et des émissaires qu'ils lui envoyèrent, ils demandèrent à l'Empereur de la faire exécuter. Le gouvernement impérial y songeait. Dans sa correspondance diplomatique Drouyn de Lhuys y revient sans cesse.

Une députation slesvigoise se rendit à Berlin pour supplier le Roi de faire procéder aux élections; il refusa de la recevoir; mais une adresse signée par 17 000 Slesvigois lui fut remise; elle n'eut pas plus de succès qu'une autre qui portait 27 473 signatures.

La guerre de 1870 affaiblit les espérances qui reposaient sur le paragraphe 5; elles achevèrent de s'éteindre lorsque, le 12 octobre 1878, l'Autriche consentit à ce que l'Allemagne supprimât cette clause.

On peut dire que le plébiscite promis par le paragraphe 5 avait eu lieu en 1867 aux deux élections pour la constituante de la Confédération de l'Allemagne du Nord et pour la Diète de l'Allemagne du Nord où, dans tout le Slesvig, les Danois comptèrent 25 398 votes contre 24 664 votes allemands; dans le Nord 81 pour 100 des habitants votèrent, et 80 pour 100 donnèrent leurs voix aux députés danois; le reste représentait les votes des nouveaux fonctionnaires qui avaient pris part aux élections. A Flensborg, dans le Slesvig moyen, il y eut une majorité danoise.

On put alors observer le même phénomène qu'on a vu se produire en Alsace-Lorraine après l'annexion. Un flot d'émigration emporta les jeunes gens soit vers le Danemark, soit vers l'Amérique, quand on les obligea à faire leur service militaire; au moment de la guerre de 1870, pour ne pas combattre contre la France, d'autres quittèrent à leur tour le Slesvig qu'ils ne devaient plus revoir. Les prêtres refusèrent de prier pour le succès des armes allemandes. Les derniers fonctionnaires danophiles, prêtres et instituteurs, donnèrent alors leur démission. Il y eut entre 1897 et 1901 un président supérieur du Slesvig-Holstein, M. von Köller, qui expulsa des milliers d'optants, et beaucoup de Slesvigois sujets prussiens. Lorsque les autorités allemandes constataient qu'elles ne parvenaient

pas à germaniser, elles expulsaient, et cette habitude s'est perpétuée; on fabriquait, au moyen d'arguties, des « *sans-patrie*, » *hjemlöse*, c'est-à-dire qu'on enlevait aux gens leur qualité d'Allemands sans qu'ils devinssent Danois pour cela; s'ils se mariaient, s'ils établissaient un commerce, on leur interdisait le séjour et on les conduisait à la frontière. Enfin, on voulut exproprier ce peuple profondément attaché à sa terre et qui n'a guère d'autre occupation que la culture. Environ 60 000 jeunes gens étaient partis. L'Allemagne poursuivait en Slesvig l'idée, qui lui est si chère, de vider de leurs habitants les pays qu'elle annexe. La chose faite, on peut alors sans danger adopter le principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et laisser faire un plébiscite.

*
* *

La résistance du Slesvig septentrional fut d'abord spontanée et violente, puis elle s'organisa. « Le fil rouge qui passe à travers toute la politique des Slesvigois depuis le malheur de 1864 jusqu'au jour d'aujourd'hui, a écrit un de leurs députés, Gustav Johannsen, est le désir, l'indéracinable espérance de retourner au Danemark. » C'est dans les maisons, une fois les portes fermées, que se conservaient la langue danoise, le souvenir et l'amour du Danemark. Le maître d'école était le premier instrument de germanisation; ses émoluments étaient augmentés si son travail portait des fruits. Mais il trouvait dans les enfants de paysans, sérieux et volontaires, élevés dans l'épreuve, des consciences qui ne pliaient pas. En écoutant les récits historiques arrangés à l'allemande, plus d'un élève instruit par ses parents s'est écrié : « Ce n'est pas vrai. » On rapporte qu'à Tönder, un instituteur avait coutume de faire ajouter au *Pater :* « Le Slesvig est mon pays, l'Allemagne ma patrie. » Un jour, le petit garçon qui avait dit la prière changea la formule pour celle-ci : « Le Slesvig est mon pays, le Danemark ma patrie. » Le maître se mit dans une grande colère, traita l'enfant de *Verfluchter Dänenjung*, damné Danois, mais l'appendice fut désormais supprimé.

Quand les jeunes Slesvigois avaient achevé leurs années d'école obligatoires ou même beaucoup plus tard, si les circonstances ne l'avaient pas permis plus tôt, à vingt, à trente, à quarante ans, ils allaient, pendant un hiver, suivre des cours

dans les écoles primaires supérieures du Danemark. C'est une institution spéciale à ce pays d'où elle s'est répandue dans toute la Scandinavie; elle a été, pour le Slesvig, d'une grande utilité. Dans ses villes et dans ses villages, le Danois du Jutland méridional avait ses « maisons d'assemblée, » avec une bibliothèque danoise, une salle de conférences, un gymnase, un restaurant où le dimanche il venait en famille prendre le café et causer. Là aussi se tenaient les réunions des associations qui défendaient sa langue et ses droits politiques.

Dans l'armée le soldat slesvigois était maltraité et injurié comme l'Alsacien. Aussi revenait-il plus Danois qu'auparavant, de même que l'enfant se sentait plus Danois en sortant de l'école. Les nouvelles générations qui savaient l'allemand étaient mieux armées pour la lutte que celles qui avaient l'âge d'homme lors de l'annexion.

Devant tous les dangers qui menaçaient la nationalité danoise, les Slesvigois s'unissaient et trouvaient vite le moyen de parer les coups. Ils tenaient de grandes « assemblées d'affaires » tous les ans et, en dehors des caisses de chacune des ligues, ils avaient un « fonds de fer » pour couvrir les dépenses inattendues dont la principale était les amendes. Afin d'amener des Allemands, l'État prussien avait acheté des domaines et installé des fermes; deux sociétés privées, où les fonctionnaires jouaient un rôle dominant, s'étaient attelées à la tâche de coloniser. Tant d'efforts avaient abouti à installer quatorze familles dans la circonscription d'Haderslev et quatre dans celle d'Aabenraa. C'était déjà trop. Une Société allemande de crédit prêtait aux agriculteurs gênés dans leurs affaires, avec un droit de préemption pour l'État pour le cas où ils vendraient leur propriété. En 1909, le député danois au Reichstag fonda une banque slesvigoise de crédit agricole, au capital de 830000 mark, qui furent souscrits, dans le Slesvig même, en quelques mois. A la fin de 1913, la Société avait consenti 577 prêts s'élevant à 4 962 825 mark. En 1912, le gouvernement prussien proposait au Landtag d'assurer au Slesvig une somme analogue à celle qui était consacrée à la colonisation de la province de Posen et de la Prusse occidentale. A cette nouvelle menace les Slesvigois répondirent encore par la création d'une ligue qui devait éclairer les paysans danois et les prévenir contre les offres alléchantes d'achat et

même de prêt qui étaient le moyen le plus sûr de lui enlever son indépendance, de le déposséder et finalement de le déraciner pour implanter des Allemands sur le sol qui de tout temps lui avait appartenu.

Le travail politique fut si intense que, depuis 1890 où le nombre des voix danoises descendit le plus bas par suite de l'émigration, il n'a cessé de monter. Cette résistance opiniâtre et pratique dans les moyens qu'elle employait, n'était l'œuvre que des Slesvigois septentrionaux, environ 150 000 personnes, mais leur succès, l'exemple de solidarité et de persévérance qu'ils donnaient firent surgir de plus en plus dans le centre, des survivances de sentiments danois.

La guerre arriva comme l'épreuve suprême. Un régime de terreur allait régner. Dès le vendredi 31 août, aussitôt que l'Allemagne fut déclarée en état de siège, on arrêta en masse le député Haussen et les journalistes, les propriétaires et les simples pêcheurs. La petite île de Barsö fut presque complètement privée de ses habitants ; on emprisonna aussi les femmes. Quelques-uns des prisonniers, regardés comme dangereux, furent mis en cellule. On annonça aux captifs, pour les déprimer, que l'Allemagne lui ayant posé un ultimatum, le Danemark s'était joint aux Puissances centrales, leur avait laissé occuper le Jutland et poser des mines dans les Belts pour empêcher le passage des bâtiments anglais et russes. Les prisonniers ne furent relâchés qu'en septembre.

Il n'y a rien de pire dans le joug étranger que le service militaire et le fait de forcer la nation opprimée à se battre contre les peuples dont elle espère sa libération. Il n'y a rien qui viole plus complètement le droit ni qui porte une atteinte plus directe à la dignité individuelle. Les soldats slesvigois partirent silencieusement. Leur soumission ne peut étonner; tout d'abord il n'était possible de s'y soustraire que dans certaines circonstances; c'était aussi la continuation de la politique reposant sur la légalité qu'on avait adoptée depuis trente-cinq ans à peu près et d'après laquelle on réclamait la jouissance des mêmes droits que les autres citoyens allemands afin de mieux défendre la nationalité danoise. Cependant les soldats slesvigois que j'ai pu voir parce qu'ils étaient prisonniers chez nous m'ont dit n'avoir jamais tiré un coup de fusil contre les Français. Pendant les combats, inactifs, ils cherchaient seule-

ment à éviter les projectiles et parfois ils passaient pour des héros parce qu'ils se lançaient en avant pour se faire prendre. Un grand nombre avaient déserté et s'étaient réfugiés en Danemark.

En Slesvig les journaux danois n'existaient plus que comme organes de la censure allemande. Les gens dont on connaissait les sentiments danois étaient à tous moments dénoncés et condamnés par les tribunaux. Malgré cela, les nouvelles des défaites allemandes volaient de maison en maison, on se les soufflait à l'oreille. Une immense espérance remplissait tous les cœurs. « Préparez les mâts, » écrivait un soldat, voulant faire entendre par là que le Danebrog, le drapeau danois, flotterait bientôt sur le Slesvig. Un autre, pendant la dernière retraite de la Marne, envoyait à sa famille ces simples mots « Tout va admirablement, si cela continue ainsi, nous serons chez nous dans quelques semaines; » la censure, ne comprenant pas l'ironie, laissait passer la lettre. Quand des bruits de paix prématurée se répandaient, les Slesvigois, anxieux, souhaitaient la continuation de la guerre en dépit de tout ce qu'ils souffraient et de la mort de leurs enfants dont plus de 6 000 ont péri. Une paysanne disait qu'elle eût mieux aimé perdre tous ses fils que de perdre son espérance ; cette espérance était que le Slesvig fût bientôt réuni au Danemark.

Les événements se précipitaient. On approchait de ce tournant de la guerre qui a si rapidement amené notre victoire complète. Les représentants du Slesvig affirmèrent publiquement ses droits. Le 23 octobre dernier, M. H.-P. Hanssen demanda au Reichstag que, conformément à l'engagement pris au traité de Prague, on autorisât le Slesvig du Nord à procéder à un plébiscite. M. Solf répondit que le paragraphe 5 auquel se référait le député du Slesvig avait été effacé par l'Allemagne avec le consentement de l'Autriche.

Le jour même où M. Hanssen parlait au Reichstag, le gouvernement et le Rigsdag danois ont déclaré que le peuple danois, tout en maintenant sa neutralité, comptait « pour la réalisation de ses espérances nationales sur l'équitable application du principe des nationalités reconnu par les deux groupes de belligérants. »

Après l'armistice et l'établissement du gouvernement révolutionnaire en Allemagne, avait lieu à Aabenraa, en présence

des trois députés, une séance inoubliable pour le Slesvig. Le local était cette même maison d'assemblée où en 1911 j'avais entendu plusieurs orateurs adresser à ces jeunes gens que la guerre allait placer dans des conditions si douloureuses des paroles d'encouragement, alors que tout démentait la confiance qui ne pouvait mourir dans leurs âmes. Le dimanche 17 novembre, une foule joyeuse remplissait la grande salle claire et gaie, les escaliers, la maison tout entière et le jardin. On était accouru des extrémités du Slesvig. On émit une résolution par laquelle on demandait que la question de la réunion au Danemark fût soumise au vote de tous les habitants du Slesvig du Nord, hommes et femmes, ayant plus de vingt ans, qui y sont nés ou y demeurent depuis plus de dix ans.

D'autre part, à Copenhague, les porte-paroles officiels du Danemark ne représentaient pas très fidèlement ses véritables aspirations. Il y avait, pour diriger ce peuple chez lequel plus on pénètre dans ses couches profondes, plus on trouve la haine de l'Allemagne, un gouvernement radical, auquel collaboraient des socialistes, que le puissant voisin du Sud a terrorisé, dont plusieurs membres ont été ouvertement germanophiles et qui semble avoir redouté l'adjonction d'un grand nombre d'électeurs qu'il savait appartenir à d'autres opinions. Le président du Conseil, M. Zahle, ne pouvait pourtant pas manquer de recevoir cordialement le député Hanssen, lorsque, le 5 décembre, celui-ci vint à Copenhague; dans un dîner qu'il lui offrit, il remercia ses commettants de la fidélité qu'ils avaient gardée au Danemark. « Le grand malheur du monde, dit-il, employant une expression un peu singulière, permet aujourd'hui que leurs souhaits se réalisent. » Il proposa ensuite, pour résoudre les difficultés qui pourraient surgir, de donner le droit d'opter aux Allemands d'en deçà de la future frontière et aux Danois d'au delà, de sorte qu'ils puissent échanger leurs terres et leurs maisons en s'établissant les uns sur le territoire allemand, les autres sur le territoire danois. Cette idée a été particulièrement bien accueillie par les journaux allemands. Dans son discours, comme dans la réponse de M. Hanssen, il fut question d'une frontière qui ne rendrait au Danemark que le Slesvig septentrional très strictement mesuré.

Des réclamations de plus en plus nettes, de plus en plus nombreuses sont venues d'abord de la ville de Flensborg qui se

trouve au Sud de la limite projetée, puis du Slesvig central. Des meetings, dans plusieurs villes du Jutland septentrional, faisaient écho à ces appels. A l'assemblée de Fredericia, le 10 décembre, un socialiste de Flensborg assurait que si tout le Slesvig jusqu'à l'Ejder était admis à voter, il témoignerait qu'il voulait être réuni au Danemark. Pour comprendre la valeur de cet aveu, il faut savoir que les socialistes du Slesvig ont été généralement les adversaires de la politique nationale, ou du moins qu'ils s'y montraient indifférents.

Les Allemands ont fait surgir des réunions de protestations contre le retour du Slesvig au Danemark, auxquelles prennent part surtout des soldats qui ne sont pas originaires du pays. Pour marquer, en haut aussi bien qu'en bas, la continuité de la politique allemande, on a appelé à Berlin comme ministre des Affaires étrangères le comte Brockdorff-Rantzau qui représentait l'Allemagne à Copenhague depuis plusieurs années; les Danois le connaissent bien par son ingérence continuelle dans leurs questions intérieures. On l'a vu s'opposer à l'érection de monuments aux héros de 1864; il est allé jusqu'à faire supprimer dans les livres destinés aux écoles les passages où l'on parlait du Slesvig.

L'association des électeurs du Slesvig du Nord a déclaré dans sa réunion du 30 décembre à Aabenraa, que l'Entente ayant triomphé, il considérait la séparation d'avec l'Allemagne et le retour au Danemark comme un fait accompli. Pour cette raison, le comité ne jugeait pas correct de laisser les Danois du Slesvig prendre part aux élections de la Constituante allemande. Il assurait que, d'accord avec le Rigsdag danois, il désirait que la question des frontières fût résolue sur la base du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, pourvu que cette liberté fût exercée dans des conditions suffisantes d'indépendance. C'est à ce sujet que le comité s'est plaint des Conseils de soldats qui mettent obstacle à la préparation du plébiscite en empêchant les pétitions et les réunions publiques, en particulier dans le Slesvig central. Il a « chargé le gouvernement danois de défendre à la Conférence de la paix les intérêts des Slesvigois qui ne pouvaient espérer, telle que la situation se présentait en ce moment, obtenir par un plébiscite la reconnaissance de leurs droits. » Le 8 février, dans une troisième réunion à Aabenraa, le même comité a demandé expréssément que Flensborg fût admis à voter.

Le bruit a couru qu'un accord était intervenu entre le gouvernement danois et M. de Brockdorff-Rantzau, avant son départ de Copenhague, pour régler l'affaire du Slesvig en dehors des Puissances alliées et associées, le Danemark s'engageant à ne revendiquer qu'une faible partie du territoire annexé à la Prusse. La conduite du ministère danois et les déclarations mêmes du ministre allemand dans son discours du 14 février à Weimar ont montré que le soupçon était justifié. Ce n'est que poussé par l'opinion publique que le gouvernement a enfin posé la question devant la Conférence de la paix. Il a réclamé le plébiscite pour le Slesvig du Nord, pour Flensborg et pour quelques districts du Slesvig moyen.

La Conférence a entendu le représentant officiel du Danemark; le Slesvig moyen, de son côté, a envoyé un mandataire à Paris et une délégation, composée d'un représentant de chacun des grands partis danois et de quatre Slesvigois, désignés par le gouvernement pour éclairer la Conférence sur les dispositions du Danemark au Nord et au Sud de la frontière actuelle, a quitté Copenhague.

Nous laissons complètement en dehors la grave question du Canal de Kiel, qui sera sans doute internationalisé. On peut considérer le sort du Slesvig du Nord comme réglé en principe, puisqu'on est sûr des aspirations de ses habitants. Pour le Slesvig central, il s'agit d'interpréter les vœux profonds d'une population qui n'est pas libre de les exprimer aujourd'hui. Cette justice suprême pourrait-elle être atteinte par un plébiscite qui aurait lieu actuellement? Dans quelles conditions devrait-il se faire et jusqu'à quelles limites méridionales les Slesvigois devront-ils être admis à voter? Telles sont les problèmes qui s'agitent en ce moment en Danemark et en Slesvig et que devra trancher la Conférence de la Paix.

JACQUES DE COUSSANGE.

REVUE SCIENTIFIQUE

LE RELEVAGE DES NAVIRES TORPILLÉS

L'Océan qui est, disent les physiologistes, la source de toute vie terrestre, — à tel point que nos propres tissus baignent encore dans des humeurs qui réalisent un milieu intérieur physiologiquement semblable à l'eau de mer, — l'Océan, s'il est un grand producteur de richesse et d'activité, est aussi par ailleurs un terrible destructeur de ces choses.

Ah! combien de marins, combien de capitaines...

et aussi combien de vaisseaux n'a-t-il pas dérobés aux hommes depuis qu'ils osèrent confier un esquif aux hasards mouvants de la houle. Sans remonter aux trirèmes d'Actium, aux frégates chargées de richesses d'Aboukir, aux navires de la Grande Armada, aux célèbres galions de Vigo, on peut dire que c'est par centaines de millions de francs que se comptaient chaque année avant 1914 les trésors enfouis dans les mers par les naufrages, les collisions, les tempêtes, les accidents divers, et, d'une manière générale, par ce que les compagnies d'assurances appellent, en leur style peu littéraire, les « risques de mer. »

Longtemps on crut que tous ces produits du labeur humain que la mer avait engloutis resteraient perdus sans espoir ; et que, — si j'ose modifier un vers célèbre :

L'avare Pluton ne lâchait point sa proie

Pourtant, dès le commencement du XXe siècle, des entreprises importantes se fondèrent dans divers pays, et notamment aux États Unis et en Angleterre, afin de récupérer une partie des trésors conti-

nuellement enfouis au fond des mers. Le jeu en valait la chandelle puisqu'on estime que, rien que près des côtes d'Angleterre, et dès le temps de paix, la valeur des navires perdus chaque année représentait un capital moyen voisin de 250 millions de francs.

La guerre sous-marine telle que l'ont conduite les Allemands a naturellement donné une acuité nouvelle à ce problème, d'autant que les méthodes tirpitziennes se sont montrées dans ce domaine encore beaucoup plus efficacement néfastes que ne l'avaient été auparavant tous les risques de mer conjurés.

Voici des chiffres qui l'établissent clairement : on peut évaluer à environ 15 millions de tonnes ce qui a été coulé tant par la mine et la torpille que par le canon depuis août 1914. La valeur moyenne des chargements par tonne de navire étant de près de 3000 francs actuellement, cela représente environ *45 milliards* de francs, Il convient d'ailleurs de remarquer que plus de la moitié de ces sinistres datent de l'année 1917 pendant laquelle près de 7 millions de tonnes furent détruites, représentant une perte journalière voisine de 60 millions de francs. Autrement dit, les pertes journalières dues à la guerre sous-marine auraient été à cette époque pas loin de 100 fois plus importantes qu'elles n'étaient avant la guerre dans les mêmes parages. Les méthodes allemandes se sont donc montrées, comme nous le disions ci-dessus, incomparablement plus néfastes aux navigateurs que les risques des mers habituels.

On comprend dans ces conditions que les préoccupations qui, dès avant la guerre, avaient donné naissance à des entreprises destinées à récupérer les navires enfouis aient redoublé et aient rapidement donné naissance à des organisations puissamment outillées en vue de ce travail.

C'est des méthodes curieuses que la technique moderne a mises entre les mains de ces entreprises que je voudrais entretenir brièvement mes lecteurs aujourd'hui.

Diverses circonstances ont aiguillonné particulièrement les efforts accomplis dans ce sens, et surtout le fait que c'est aujourd'hui le sauvetage des navires, — engins peu détériorés par la mer, — et non plus celui des cargaisons, généralement périssables, qui est devenu la chose importante. Par suite en effet de la guerre, le tonnage mondial est devenu tout à fait insuffisant : d'une part parce que le ravitaillement en denrées, soldats et munitions des nations combattantes a nécessité l'affrétement d'une quantité accrue de navires, tandis que, d'autre part et dans le même temps, la piraterie allemande réduisait précisé-

ment le nombre des vaisseaux disponibles. Les frets auraient augmenté beaucoup même sans la mine et la torpille ; *a fortiori* ont-ils dépassé tout ce qu'on avait jamais vu par suite de l'action destructive de celles-ci. La conséquence de cette hausse énorme des frets a été celle des prix des navires à cargaison, — ou, comme on dit dans le patois maritime, des cargo-boats, — sans que la construction très insuffisante des navires nouveaux réussisse à compenser cette hausse. Il en est résulté que le contenant, le navire, s'est trouvé généralement plus précieux que son contenu, que la cargaison elle-même et que le renflouement d'une coque, même très avariée y est devenu une entreprise extrêmement alléchante et à grand rendement. Comme le disait M. Hutter, ingénieur du génie maritime, dans une intéressante étude qui m'a été précieuse, une coque renflouée, même en tenant compte des réparations qu'elle devra subir, représente actuellement une valeur supérieure au prix d'acquisition du navire neuf avant la guerre.

Quant aux marchandises transportées, si généralement elles sont périssables et attaquées par l'eau de mer (grains, coton, sucre, produits chimiques, fers d'aciers), elles sont pourtant dans d'autres cas assez nombreux récupérables, comme le caoutchouc, le bois, le charbon, divers métaux, etc. Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'un grand nombre des navires coulés depuis la guerre, sans renfermer des trésors monnayés comparables aux richesses d'ailleurs assez hypothétiques des galions de Vigo, transportaient des sommes importantes. Ainsi le *Lusitania*, qui repose par environ 80 mètres de fond aux abords de l'Irlande, renfermait dans ses soutes plus de 5 millions en or, et des bijoux et valeurs négociables pour de nombreux millions

***

Le renflouage d'un navire est une opération qui se traduit en tenant compte de ces divers éléments par une opération arithmétique où on met en balance les frais probables d'une part, les profits éventuels, d'autre part, et dont le bilan est en général largement positif. Ce qui précisément le rend en général à la fois possible et fructueux, c'est que le plus grand nombre des navires coulés par la piraterie allemande gisent sur des fonds de moins d'une centaine de mètres, aux abords immédiats des côtes d'Europe et surtout de la Grande-Bretagne et de la France.

Cette circonstance heureuse, — s'il est permis d'employer ici

cette expression, — provient d'une part de ce que les mines ne peuvent guère être mouillées qu'aux faibles profondeurs, d'autre part de ce que les sous-marins guettant les cargos n'avaient quelque chance de repérer leur gibier et de ne pas le manquer qu'à condition de se placer là où il devait forcément passer, c'est-à-dire aux abords des côtes et plus précisément des grands ports.

Or, si on tire une ligne de Fastnet-Rock aux Scilly et, de là, à l'extrême pointe Ouest de la France (et c'est aux abords de cette ligne que les torpillages furent les plus denses), on n'y trouve pas de fonds supérieurs à 100 mètres. D'autre part, et sauf quelques fossés qui se trouvent surtout au voisinage de la côte Sud-Ouest de Norvège, la mer du Nord est relativement peu profonde et n'a guère plus de 30 mètres dans la partie Sud et 50 mètres vers son centre. C'est même ce qui a permis vers la fin de la guerre à l'Amirauté anglaise de mouiller entre l'Écosse et la Norvège un énorme champ de mines, qui dut à la fin de la campagne rendre fort pénible le passage des sous-marins allemands.

Si le gisement des épaves à faible profondeur est une condition nécessaire de leur renflouement possible, ce n'est pas seulement parce que la puissance nécessaire pour soulever une masse donnée est évidemment proportionnée à la distance dont il faut la soulever, c'est surtout à cause de la pression de l'eau qui croît rapidement avec la profondeur et qui est la grande pierre d'achoppement du travail des scaphandriers. Or, dans toutes les méthodes de renflouage que nous allons décrire, le scaphandrier a toujours à jouer un rôle plus ou moins important suivant les cas, mais qui n'est jamais négligeable, ne serait-ce qu'en reconnaissant la situation et l'état de l'épave à sauver. Il est donc rationnel que nous commencions l'exposé de ces méthodes par celui des perfectionnements récents qui ont permis aux scaphandriers d'obtenir les résultats étonnants qui leur sont dus depuis quelque temps.

Jusqu'en 1914, les scaphandriers n'avaient pas pu descendre au delà d'une profondeur maxima de 64 mètres, ce qui était un record établi par deux officiers anglais en 1907.

Toute la difficulté provient de la pression croissante à laquelle est soumise le plongeur à mesure qu'il s'enfonce. On sait que la pression atmosphérique est équivalente à la pression d'une colonne d'eau d'environ 10 mètres (exactement 10 m. 33), c'est-à-dire à la pression d'un kilog par centimètre carré. A 50 mètres sous l'eau, le plongeur est donc soumis à une pression de près de 50 kilogs par

centimètre carré de la surface de son corps, et à 100 mètres à une pression double. L'air sous pression qu'on envoie par un tuyautage dans le casque du scaphandrier et dans le vêtement étanche qui lui est relié sert non seulement à fournir à sa respiration un aliment nécessaire, il sert surtout à équilibrer par une contre-pression la pression énorme à laquelle le scaphandrier est soumis de la part de la mer et qui tendrait à l'écraser. Mais le scaphandrier ne s'en trouve pas moins de la sorte dans une atmosphère à très haute pression, et cela a des conséquences physiologiques curieuses. On sait que la quantité de gaz que peut dissoudre un liquide donné est d'autant plus considérable que la pression de ce gaz est plus grande. Il s'ensuit que la quantité du gaz dissous dans le sang et les humeurs du scaphandrier est beaucoup plus grande qu'à l'air libre et augmente avec la profondeur. Si on ramenait trop brusquement le sujet à la pression atmosphérique, ces gaz occlus n'étant plus maintenus en dissolution dans le sang par la pression extérieure, se dégageraient brusquement et produiraient dans les vaisseaux, et surtout dans les vaisseaux capillaires, de véritables embolies gazeuses qui arrêteraient la circulation du sang et seraient rapidement mortelles.

En fait, ces phénomènes se produisent toujours, mais avec une intensité et une vitesse plus ou moins grandes, lorsqu'on ramène les scaphandriers à la surface; c'est alors surtout qu'ils ont ces malaises qu'on appelle le « mal des caissons, » et c'est pourquoi le passage progressif et rationnel de la haute pression des profondeurs à la pression normale est peut-être l'opération la plus importante et la plus délicate dans l'emploi des scaphandriers. L'un des progrès les plus remarquables dans cette voie a été réalisé par la marine américaine, qui produit la remontée ou plus exactement la décompression des scaphandriers, en la prolongeant parfois en plusieurs heures, dans des cuves étanches spéciales où la pression varie à volonté et où l'on peut observer ce qui se passe par des hublots.

Le « mal des caissons » a, ainsi qu'on en peut juger par ce qui précède, des causes très analogues à celles des ravages physiologiques que causent, — ou plutôt que causaient, car voilà un imparfait qui est parfait, — les obus tuant ou mettant hors de combat sans blessures apparentes, les soldats voisins des points de chute.

En dehors des effets qu'elle produit sur la quantité de gaz occlus dans le sang, la pression dans les scaphandres agit aussi directement sur les parois des organes divers du sujet et surtout sur ses viscères et ses vaisseaux.

Et c'est pourquoi, — en vertu de ce que les médecins appellent vilainement les idiosyncrasies, — la pression qui, à une profondeur donnée, convient à un plongeur n'est pas nécessairement celle qui convient à un autre. Chacun, dans les appareils récents, peut régler lui-même celle pour laquelle il se trouve le mieux à son aise au moyen d'une soupape d'évacuation d'air, placée généralement au côté du casque et sur laquelle le plongeur agit lui-même. Cette soupape réglable est d'autant plus nécessaire que les hommes qui pompent l'air à la surface de l'eau ne le font pas toujours avec toute la régularité voulue, et qu'elle permet d'éviter les à-coups de la pression.

Divers perfectionnements ingénieux ont fourni des variantes précieuses du dispositif habituel. Une des plus sérieuses difficultés de la plongée des scaphandriers à grande profondeur provient de ce que la longueur du tuyau d'adduction et son poids finissent par devenir prohibitifs et par empêcher ou du moins par gêner beaucoup l'autonomie des mouvements du sujet. Deux dangers nouveaux surviennent aussi : c'est que les chances de rupture du tube sont ainsi augmentées, d'autant que les arêtes vives d'une épave peuvent l'accrocher facilement; c'est aussi que les courants sous marins agissent d'autant plus sur ce tube qu'il est plus long et peuvent rendre impossible tout travail.

Pour remédier à ces inconvénients, on a construit des cloches spéciales, qui sont immergées, reliées à la pompe d'air extérieure et qui servent, si j'ose dire, de station centrale pour les scaphandriers; c'est d'elles et non plus de l'extérieur que part leur tube d'air comprimé, qui est par conséquent bien plus court; en outre, ils y trouvent tous les outils qui leur sont nécessaires et qui en font de véritables ateliers sous-marins, et aussi un téléphone pour parler avec l'extérieur. Il arrive aussi que les plongeurs ne soient même pas reliés par un tube d'air avec ces caissons d'air comprimé, mais soient complètement autonomes et portent sur leur dos leur propre air comprimé dans un réservoir. Ils en règlent eux-mêmes le débit, et à l'ensemble est adjoint un petit appareil de purification à soude ou à potasse, où passe l'air expiré, qui est ainsi rendu propre à nouveau à la respiration.

J'ajouterai que, grâce à un ingénieux dispositif acoustique, les scaphandriers ont maintenant le moyen de converser entre eux au fond de l'eau. Au surplus, leur outillage s'est perfectionné énormément. C'est ainsi qu'ils sont maintenant munis de chalumeaux

découpeurs ou soudeurs à acétylène qui permettent de travailler les tôles au fond de l'eau, étant constitués par deux tubes concentriques dont l'un, le tube central, amène l'acétylène, tandis que dans l'espace annulaire qui l'entoure on envoie un violent courant d'air comprimé qui chasse l'eau loin de la surface à découper et de la flamme. On voit que dans toute cette technique l'air comprimé joue un rôle fondamental.

Grâce à quelques-uns des perfectionnements décrits ci-dessus, (et surtout grâce à la chambre de compression), on a réussi à augmenter notablement depuis la guerre la profondeur utile à laquelle peuvent travailler les scaphandriers. C'est ainsi que lors du relèvement du sous-marin américain *F.4* dont il sera question tout à l'heure, le scaphandrier opéra jusqu'à 91 mètres et resta, — par suite d'un accident d'ailleurs — pendant plus de trois heures entre 75 et 90 mètres, sans que le malaise qu'il eut ensuite, ait eu des suites graves, grâce à la décompression très lente à laquelle il fut soumis.

***

J'arrive maintenant aux procédés de renflouement eux-mêmes. Ils sont infiniment variés, car il n'y a pas une méthode, mais plusieurs qu'on peut même employer simultanément, l'une aidant l'autre, pour le relevage d'une même épave. Pourtant comme il faut toujours classer les choses, on peut je crois distinguer ainsi ces procédés : 1° ceux où l'on relève le navire au moyen de docks flottants ou d'allèges auxquelles on le suspend; 2° ceux où l'on crée autour du navire un bassin de radoub artificiel; 3° ceux où l'on utilise le navire lui-même comme allège.

Le premier procédé qui est classique comporte plusieurs variantes : dans la plus simple, on amène au-dessus de l'épave des chalands vides qu'on relie à la coque submergée au moyen de fortes chaînes ou de câbles; à marée basse, on raidit ces chaînes. Lorsque la mer monte, l'épave est soulevée et on peut l'amener ensuite, en remorquant les chalands, sur un fond plus élevé; sur celui-ci, on raidira de nouveau les chaînes à marée basse et ainsi de proche en proche on pourra amener l'épave jusqu'au port et à sec. C'est par ce procédé que le sous-marin *Pluviose* a été renfloué naguère.

Une variante de ce procédé consiste à utiliser comme allèges, non plus de simples chalands, mais un dock flottant muni de caissons à eau. Une fois les câbles raidis sur l'épave, on vide les caissons, ce qui soulève l'ensemble et permet de l'amener sur un fond plus

haut et ainsi de suite, le remplissage et le vidage successifs des caissons remplacent ici l'action de la marée. Mais il est clair que l'un et l'autre peuvent se combiner et qu'on aura le maximum d'efficacité en vidant les caissons à marée haute et en les remplissant à marée basse dans le même temps qu'on raidit les chaînes.

Un procédé du même genre (sauf qu'il s'agit maintenant d'allèges immergées et non plus flottantes) a été employé pour le relevage du sous-marin américain *F.4* coulé accidentellement en 1915 à Honolulu. On avait d'abord vainement essayé de relever le navire en le hissant au moyen de treuils puissants, mais on n'avait réussi ainsi qu'à faire céder sa coque brisée par les chaînes de relevage. On renonça alors à l'emploi de caissons de surface et on immergea en les remplissant d'eau six caissons cylindriques que l'on vint disposer et fixer solidement et symétriquement de part et d'autre du sous-marin; puis, au moyen d'air comprimé amené par des tuyaux à ces caissons qui étaient munis d'une soupape de vidange à leur partie supérieure, on les vida de l'eau incluse. Ayant retrouvé alors, en vertu du principe d'Archimède, toute leur force ascensionnelle, ils revinrent flotter à la surface entraînant avec eux le sous-marin qui put être ainsi ramené au port.

Au cours de l'opération (j'emprunte ces détails au capitaine Poidloué) on utilisa le concours des plongeurs à corps nu de Tahiti, qui sont renommés pour leur habileté, et qui, à l'occasion, peuvent très bien remplacer les scaphandriers. On peut même citer à ce propos un cas de plongée à corps nu à 77 *mètres* de profondeur, cas scientifiquement presque inexplicable, et qui pourtant a été naguère constaté *officiellement* à bord du navire de guerre italien *Regina-Margherita*. Ce bâtiment avait perdu, au moment de mouiller dans une baie de la mer Egée, une ancre et sa chaîne. Un pêcheur d'éponges grec, nommé Aadgi Statti Giorgios, se proposa pour les retrouver. Le premier jour il plongea six fois, le second cinq fois. Le quatrième jour, il parvint à attacher des aussières en fil d'acier à la chaîne qui put être remontée à bord avec son ancre. Le médecin du bord examina le plongeur et ne constata rien d'anormal dans sa conformation. Et pourtant il était resté sous l'eau jusqu'à près de 4 minutes dans ses plongées et il avait subi des pressions atteignant près de 8 atmosphères. Voilà qui peut laisser rêveurs les physiologistes avec leurs savantes explications.

Une autre méthode, très différente des précédentes, est celle qui fut employée par les Américains pour mettre à sec et examiner

l'épave du « *Maine* » coulé comme on sait dans la rade de la Havane et qui fut une des causes de la guerre hispano-américaine. Cette méthode, — qui n'est nécessairement applicable que sur des fonds peu bas, — consiste à construire tout autour du navire et dans l'eau, un véritable mur, une cloison formant enceinte étanche, un *batardeau* comme disent les gens du métier; cette enceinte étant suffisamment étanche et solide, on la vide de l'eau qu'elle contient, en l'asséchant; l'épave étant mise à découvert dans cette sorte de basssin de radoub improvisé, on peut l'examiner et la réparer à loisir... C'est ainsi qu'on constata que la cause déterminante de la guerre hispano-américaine était une erreur manifeste. C'est que l'humanité n'avait pas encore le bonheur de posséder cette panacée universelle, qui elle aussi vient d'Amérique, et qui s'appelle la Société des Nations.

Enfin, une dernière catégorie de procédés sont employés pour le relevage des navires coulés. Ce sont eux surtout qui, entre les mains de nos amis anglais, ont donné les brillants résultats dont je parlerai tout à l'heure. Ils consistent à utiliser comme allèges pour soulever le navire submergé, non plus des chalands ou des caissons immergés ou non, non plus des docks de relevage (tous procédés qui ne sont applicables pratiquement qu'à des épaves de faibles tonnages) *mais le navire coulé lui-même*. Pour cela il faut que celui-ci soit, au fond même de la mer, vidé de l'eau qui le remplit.

Comme exemple d'un des modes d'application de cette méthode il faut citer le cas du vapeur allemand *Walkure* qui, pris par nous, fut, lors de l'attaque de Tahiti par le *Scharnhorst* et le *Gneisenau* coulé par 24 mètres de fond. Un entrepreneur de San Francisco à qui l'épave avait été vendue, fit réparer par des plongeurs les voies d'eau avec des moyens de fortune (toiles, planches, ciment à prise rapide, etc.), il fit construire sur le navire et autour des orifices du pont supérieur des batardeaux qui venaient dépasser le niveau de l'eau. On vida alors, par ces batardeaux, la coque au moyen de pompes d'épuisement et l'épave vint tranquillement flotter à la surface. Elle avait coûté à l'entrepreneur, réparation comprise, 1 425 000 francs; le navire à son premier voyage apporta 1 800 000 francs et fut ensuite vendu 4 125 000 francs. On voit que ce genre d'entreprises peut être très fructueux. (J'emprunte ces derniers détails à une intéressante étude du capitaine de vaisseau Poidloué.)

Mais les pompes d'épuisement pour vider l'épave, préalablement réparée, ne peuvent être utilisées que si on construit un batardeau qui émerge, ce qui n'est possible qu'avec des épaves coulées à faible

profondeur. Dans le procédé couramment employé maintenant par les Anglais, on vide la coque au moyen de l'air comprimé, — encore lui ! — ce qui permet d'opérer à grande profondeur. Ce procédé est d'une puissance et d'une efficacité presque illimitées.

Dès 1905, le sous-marin anglais *A-8* avait été ainsi sauvé par le Neptune Salvage C° au moyen d'injection d'air comprimé. On avait relevé de même postérieurement certains navires de commerce comme le *Bavarian* de 12000 tonnes, coulé dans le fleuve Saint-Laurent, et le *Yankee* de 6000 tonnes coulé dans la baie du Buzzard. Aujourd'hui le procédé s'est développé et systématisé d'une manière grandiose entre les mains des marins anglais, grâce surtout à l'invention d'admirables et puissantes pompes submersibles renfermées dans des caissons complètement étanches et qui sont mues par l'électricité fournie par le bateau sauveteur. L'air puissamment comprimé par ces pompes et injecté dans l'épave, en chasse l'eau progressivement comme il fait dans la cloche à plongeur ou dans les caissons métalliques qui ont servi à faire le tunnel du métropolitain sous la Seine. Ces pompes submersibles peuvent travailler à des profondeurs où les pompes ordinaires sont complètement inutilisables, et elles peuvent pomper efficacement à une profondeur triple du rayon d'action de la pompe ordinaire.

***

Et maintenant quelques faits et quelques résultats. Dans presque tous les ports britanniques il existait avant la guerre des organismes destinés au sauvetage des naufragés; depuis la guerre et surtout depuis le furieux déchaînement de la piraterie allemande, l'Amirauté a réuni et militarisé toutes ces organisations et les a centralisées sous le nom de *Salvage Section* entre les mains d'un marin éminent depuis longtemps spécialisé dans ces questions, le capitaine Young de la *Liverpool Salvage Association*.

La *Salvage Section* a fonctionné dès longtemps avant la fin des hostilités; son rôle n'est pas terminé avec celles-ci; bien loin de là, mais il est devenu moins dangereux, sinon moins pénible et moins digne d'admiration. Il y a quelques mois encore, c'était sous le feu des canons et sous la menace des torpilles des Allemands que les frêles bateaux de la *Salvage Section*, portant son personnel réduit et l'arsenal de ses pompes, accourait à toute vapeur dès que la T. S. F. avait annoncé le torpillage ou le coulage par mine d'un navire, dès

que cette annonce parvenue à la direction avait été aussitôt par elle transmise aux sauveteurs les plus voisins.

L'histoire de la *Salvage Section* est pleine de beaux traits héroïques qu'il serait trop long de raconter ici et où ce mélange de flegme patient et de froide énergie qui caractérise la bravoure anglaise se manifeste magnifiquement.

Telle est l'histoire de ce navire qui, renfloué une première fois, fut coulé une seconde fois par un sous-marin, tandis que les sauveteurs le remorquaient au port, puis une troisième après que ceux-ci, ayant de nouveau mis en action leurs pompes, l'avaient encore arraché aux flots, jusqu'à ce qu'enfin, dédaigneux des projectiles allemands, ils réussissent à le remorquer triomphalement, mais dans quel état! au port le plus voisin.

L'idée qu'il peut être nécessaire de couler un navire pour le sauver peut paraître *a priori* bien étrange. C'est pourtant ce qui est arrivé quelquefois aux marins de la *Salvage Section*. Une fois notamment, un bateau réservoir chargé de pétrole avait eu une collision nocturne avec un autre navire. L'incendie aussitôt envahit le pétrolier et l'autre navire se mit également à brûler. Les sauveteurs qui à toute vapeur survinrent au petit jour se convainquirent rapidement qu'il n'y avait qu'un seul espoir de sauver le pétrolier, c'était d'y éteindre l'incendie, et qu'un seul moyen de le faire : couler le navire. Une torpille lancée du navire sauveteur eut vite fait l'affaire, et le navire fut ensuite renfloué par les procédés habituels et on en sauva 8 000 tonnes de pétrole. Quant au second navire qu'on avait pris à la remorque, comme l'incendie n'y cessait pas, quelque moyen qu'on employât, et qu'on le remorquait, on devine à travers quels dangers au milieu d'un champ de mines, on se décida à le couler également au moyen de quelques obus. Peu de temps après, également renfloué, il reprenait son service.

L'esprit d'initiative des officiers et des marins de la *Salvage Section* a les occasions parfois les plus imprévues de se manifester. Une des circonstances les plus pittoresques où cette initiative s'est utilement montrée est celle où, un bateau chargé de grain et qui venait d'être torpillé étant en train de couler, l'officier, ne voulant pas laisser perdre la précieuse cargaison alimentaire que le contact de la mer eût aussitôt avariée, décida d'employer d'une nouvelle manière les pompes de son bateau. Au moyen des paillasses de son équipage cousues bout à bout et préalablement vidées, il fit un long tuyau d'aspiration; puis, changeant la marche des pompes et de pompes

de compression faisant des pompes aspirantes, il pompa rapidement du navire sinistré dans le sien tout le grain précieux. Puis ayant ainsi et d'abord sauvé le contenu, et changeant de nouveau le sens de marche de ses pompes, il se disposa ensuite à sauver le contenant, le navire qui s'était abîmé dans la mer.

Toutes ces choses sont authentiques. Elles montrent ce qu'il y a de passionnant, d'ingénieux, d'héroïque dans l'œuvre de guerre, — qui va se continuer dans la paix, — de la *Salvage Section* britannique. Qu'est-ce qui empêche notre bureaucratie maritime de développer chez nous une organisation et des méthodes analogues?

Pour terminer ce bref, — et combien incomplet, — exposé par des chiffres qui, dans leur concision, ont une certaine éloquence, j'ajouterai seulement que jusqu'à l'époque de l'armistice, la *Salvage Section* avait déjà récupéré environ 410 navires représentant une valeur de plus de 500 millions de francs. Bien qu'une bonne partie des cargaisons correspondantes, composées de matières périssables, ait été détériorée par la mer, on a pu en retirer encore une somme d'environ 250 millions de francs. C'est ainsi que 750 millions de francs ont été de la sorte, par l'Angleterre et pour l'Angleterre, « sauvés des eaux » ainsi qu'on dit « mosaïquement. »

Et ceci n'est qu'un commencement.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

« Les Bavarois, notait Montesquieu dans ses *Voyages*, en 1728, sont plus stupides que les Allemands ne sont. » Et déjà, un demi-siècle avant lui, l'auteur d'un gros ouvrage sur *les États, empires, royaumes et principautés du monde*, Davity, ne les avait pas mieux jugés : « Pour le regard de ceux de Bavière, ils sont si sales, si rudes et si brutaux, que, si l'on vient à les comparer au reste des Allemands, on les pourra justement nommer Barbares. » Ce n'est que plus tard qu'ils ont bénéficié de la bonne réputation, en partie usurpée, de l'Allemagne du Sud par comparaison avec l'Allemagne du Nord ; plus l'Allemagne prussienne se découvre, plus on regrette l'autre, et plus on la préfère, sans l'avoir jamais aimée ; à mesure qu'elle s'éloigne, et que la Prusse grandit en se rapprochant, cette ancienne Allemagne paraît moins haïssable. Mais il ne faut ni la voir à l'œuvre, ni la mettre à l'épreuve. La guerre de 1870 en avait entamé la légende : les horreurs des années dernières l'ont complètement ruinée ; et les fureurs de la révolution munichoise sont en train d'en disperser les restes.

Fureurs encore relatives, mais, à tout le moins, excès menaçants. L'agitateur populaire qui avait chassé les Wittelsbach et, en quelques heures, édifié sa dictature sur les débris de leur trône, Kurt Eisner, a été assassiné le 21 février. La personnalité du meurtrier, qui est un comte Arco-Valley, d'une vieille famille tyrolienne de militaires et de diplomates, donne à cet acte de violence, s'il n'est pas, comme on s'est empressé de le dire, le fait d'un détraqué ou d'un exalté solitaire, son caractère politique y imprime une marque d'origine. Il semble bien que, dans le premier moment, on l'ait pris pour un coup de la réaction ; d'autant plus qu'en même temps, il a couru d'étranges bruits sur l'arrestation à Munich ou aux alentours, sous un nom d'emprunt et presque sous un déguisement, du plus jeune des fils de l'Empereur déchu, le prince Joachim de Hohenzollern. Quoi

qu'il en soit, la mort d'Eisner, tombé foudroyé, sur la Promenade, en pleine rue et en plein jour, a été le signal d'une scène de démence sanglante. Il y avait séance de la Diète ; un matelot y apporte la tragique nouvelle ; l'émotion est vive. Le ministre Auer monte à la tribune et prononce l'éloge funèbre de son collègue défunt. Soudain, plusieurs détonations éclatent : Auer s'affaisse, blessé très grièvement. Sur les bancs de l'Assemblée, un député du parti populaire bavarois, autrement dit du Centre, M. Œsel, est tué net. Un conseiller ministériel, des fonctionnaires, des officiers sont atteints. Qui a tiré? Non point un contre-révolutionnaire, mais un socialiste indépendant, un garçon boucher, du nom de Peters, a-t-on dit, qui a voulu venger Eisner. Pour Auer, pas de doute : tout seul, à la tribune, où il formait cible, il a été visé ; quant au reste des balles, si elles n'ont pas été dirigées, elles ont été en quelque sorte inspirées et ne se sont point égarées : dans le tas, elles n'ont frappé que des adversaires.

Du dedans, l'agitation reflue au dehors; la fièvre s'y exaspère en délire. Les cloches sonnent, le drapeau rouge est mis en berne. Les magasins et ateliers sont fermés; la circulation est interrompue; des automobiles, chargées de soldats en armes, sillonnent la ville; des cortèges se rendent à la Theresenwiese, en manifestant avec des menaces. On crie : « A bas la bourgeoisie ! » Les bureaux de tous les journaux sont occupés par des « délégués » qui accordent aux rédacteurs cinq minutes pour vider les lieux; on fouille les maisons, les hôtels, et partout on s'empare des suspects. D'une part, la grève générale est déclarée; d'autre part, l'état de siège est proclamé. Personne ne s'y trompe; et d'ailleurs personne ne cherche à tromper : « Une seconde révolution commence, » avoue franchement un appel au peuple.

La balle de pistolet qui a tué Eisner et les balles qui y ont répondu n'ont fait que précipiter la situation, que crever un abcès qui était mûr. Cette dictature était faible; peu conforme aux conditions du genre, trop doctrinaire, trop débonnaire; elle n'avait, dans l'assentiment de la nation, ni bases solides, ni racines profondes : par la naissance même du dictateur, juif berlinois, de souche polonaise, elle lui demeurait comme étrangère. Eisner, pour la capitale et surtout pour les campagnes bavaroises, était beaucoup moins un chef d'État qu'un podestat improvisé, et improvisé par lui-même, subi plutôt qu'accepté; et de nature, de tempérament ou d'inclination, avec de rares dons d'intelligence, quelques-uns peut-être d'esprit pratique, c'était plutôt un prophète qu'un conducteur.

Il y aurait une étude à faire, quand les événements en laisseront le loisir, sur le « prophétisme » ou le « messianisme » dans le bolchevisme russe et les mouvements allemands issus de lui. Nous formons le vœu qu'elle tente un historien observateur et philosophe. Mais, en ce qui concerne particulièrement Kurt Eisner, qui se flattait d'être le contraire d'un bolcheviste, il aurait eu, dans ses derniers jours, la claire vision de sa propre destinée. Comme on le félicitait, à la récente conférence internationale de Berne, du courage avec lequel il venait de flétrir les traitements indigne. dont les prisonniers français et alliés avaient été les victimes, les déportations de civils français et belges, les dévastations systématiques de la Belgique et du Nord de la France, et de reconnaître la nécessité d'une expiation pour l'Allemagne : « Vous ne vous rendez pas, appuya-t-il, un compte exact de la portée de cette manifestation. Vous ne connaissez pas l'état d'esprit de l'Allemagne d'aujourd'hui. En prononçant ce discours, je viens de signer ma condamnation à mort. »

Il l'avait, en effet, signée. Mais qui sait, si une heure plus tard, il n'aurait pas été sauvé? Lorsque le comte Arco-Valley l'a saisi au passage, Kurt Eisner allait porter à l'Assemblée, où les élections n'avaient envoyé qu'un petit nombre de ses partisans, la démission du gouvernement. Une telle démarche fait bien apparaître la différence entre lui ou une autre école ou un autre personnel : celui qui, derrière lui, attendait l'heure de le pousser et de le remplacer. Pour lui, Eisner, ce révolutionnaire était, au fond, un parlementaire, respectueux au moins de la légalité nouvelle qu'il avait créée. Il était en minorité, il se retirait. Ce n'était pourtant ni le régime politique, ni le système social de ses rêves. Il concevait, il imaginait une pure souveraineté du peuple représenté par ses conseils d'ouvriers, de paysans, de travailleurs, même de travailleurs intellectuels, fraternellement unis, sans hiérarchie, sans rien qui rappelât les formes et les coutumes, à ses yeux arriérées, d'un libéralisme bourgeois. Mais il détestait et méprisait plus encore les pratiques, sinon les doctrines, bolchevistes. « Mes convictions s'opposent au bolchevisme, déclarait-il : je crois à l'esprit, à la force des idées... A l'étranger, on a cru que nous représentions ces messieurs de Moscou et de Petrograd. Cette crainte a dû venir de ce que nous avions organisé des conseils de soldats et d'ouvriers, et paru imiter l'exemple russe. Mais nous n'employons aucune des méthodes slaves, et le but vers lequel nous marchons n'est pas le même. Nous voulons con

struire ici une nouvelle société ; mais nous ne voulons pas assassiner! Nous n'érigerons aucune dictature du sabre. Je n'en veux pas, non plus que ceux qui sont avec moi. Nous voulons simplement, par le travail, par une puissante activité créatrice, reconstruire une nouvelle Allemagne socialiste, dans laquelle il n'y aura pas d'armée, pas même de milices. » On le voit, l'homme était ou croyait être inoffensif, et il avait des côtés sympathiques. Mais sa position était fausse. Il était suspect à la fois aux spartakistes qui ne le trouvaient pas assez communiste, et aux militaristes qui ne l'estimaient pas assez Allemand. Il ne voulait pas assassiner, il devait être assassiné. Ce n'était pas la moindre de ses chimères de penser qu'on enchaîne les révolutions comme on les déchaîne et qu'on les stabilise juste au point qu'on s'est fixé. Une révolution est rarement achevée du premier coup ; elle ne va jamais seule ; elle n'est jamais stérile, en ce sens qu'elle en engendre d'autres. C'est pour elles toutes qu'a été inventé le mythe de Saturne, sauf qu'il convient de le retourner, et que, dans la série des révolutions, la fille dévore la mère. Le cadavre de Kurt Eisner n'était pas refroidi qu'à Munich, comme s'était hâtée de l'annoncer la proclamation, « une seconde révolution commençait. »

Si la première n'était bolcheviste, ni par son objet, ni par ses méthodes, celle-ci se rapprochait singulièrement du type russe. Elle copiait servilement les plans de Lenine et de Trotsky, dans la mesure où l'on peut dire de l'anarchie qu'elle « s'organise, » et puisse fournir matière à quelque plan d'État. Autant qu'il est possible de le discerner, l'arrangement de ce qui tient lieu de pouvoirs publics en Bavière serait le suivant : l'Assemblée des conseils des ouvriers, soldats et paysans constitue un Conseil national provisoire. Un Comité d'action sera chargé de la direction des affaires ; il comprendra trente-trois membres, révocables par le Conseil national. Ce Comité d'action choisira dans son sein un Comité central de sept membres, responsable devant le Comité d'action et révocable par lui. Le ministère (car il y a, en outre, un ministère, qui semble extérieur et surajouté à cette mécanique) est responsable devant le Comité central et le Conseil national provisoire. Il n'est plus question de l'Assemblée nationale, régulièrement élue, devant laquelle Eisner s'inclinait. En y regardant de plus près, ce qui frappe, c'est la grande complication de ce prétendu gouvernement populaire, qui n'est qu'un gouvernement de comités, non pas même, il s'en faut de beaucoup, le gouvernement d'une classe, mais bien la formule politique de la bande. Point de doute que Munich ne tourne à la ville des Soviets. Un seul

journal, sur le modèle des *Izvestia* russes, *Nachrichtenblatt des Zentralrats*, la *Feuille d'information du Conseil central*, a été, par ordonnance de police, substitué aux quatre journaux de toute nuance, les *Münchner Neueste Nachrichten*, la *Münchner Zeitung*, la *München-Augsburger Abendzeitung*, le *Bayerischer Kurier*, dont il inscrit, d'autorité, les titres sur sa manchette, prenant le service de leurs abonnés et se faisant vendre par leurs crieurs. C'est ce qui s'appelle comprendre la liberté de la presse ! Et toutes les libertés sont logées à la même enseigne, dans le même repaire bolcheviste. Inutile de tenter de faire parvenir par les voies ordinaires une ligne imprimée qui n'ait pas le visa. On en est réduit à mobiliser des avions, qui, du ciel, font pleuvoir sur les toits et sur les trottoirs les opinions qu'on ne se résigne pas à laisser étouffer, les encouragements à la résistance et les promesses de secours qu'on veut porter à la population terrorisée. Encore la tyrannie bolcheviste n'en est-elle pas à battre son plein. Elle se pique de faire mieux et de rompre les dernières digues, qui sont très faibles et déjà rongées.

La vague ne s'arrête pas aux limites de la Bavière. Le bolchevisme a fait, depuis un mois, dans l'Allemagne tout entière, des progrès visibles, sous l'apparence d'ordre qu'avait eu l'air de restaurer le gouvernement de Weimar. On a pu se demander si, en s'étendant le long de la zone neutre, du Nord au Sud, et de la Hollande au grand-duché de Bade, par Essen, la Ruhr, Dusseldorff, Mannheim, il n'allait pas venir au contact de nos lignes ; mais le Rhin a fait barrière, et elles sont restées impénétrables. Plus loin, une « République des conseils » a été ou a failli être instituée à Brunswick. Grèves en Thuringe et en Saxe ; menaces ou amorces de grève à Spandau, à Berlin, à Weimar même, dans les deux capitales fédérales, et, simultanément, dans trente-quatre villes de l'Allemagne centrale. Grève vraiment générale à Leipzig, où les bourgeois, ayant décidé de riposter à la grève des ouvriers par une contre-grève de toutes les professions, les médecins, les employés et les fonctionnaires de l'État et de la ville, jusqu'aux journalistes eux-mêmes, excepté ceux de la socialiste *Leipziger Volkszeitung*, ont cessé le travail. Les malades, même en danger de mort, n'ont pas reçu de soins ; la distribution des cartes d'alimentation a été complètement suspendue. Leipzig a mis en action la fable des *Membres et l'Estomac*. Ces coups de tête de moutons enragés, insolites chez des bourgeois, ont violemment irrité les masses ouvrières ; on a couru à la prison et lâché les criminels : c'est le trait classique des révolutions. A

Kœnigsberg aussi, les geôles ont été ouvertes ; à Thorn, où ils tentaient la même opération, les spartakistes ont été repoussés par les gardes-frontière, plus utiles à cette besogne qu'à traquer les Polonais. Il y a eu pis ou plus fort : l'Assemblée nationale et le gouvernement d'empire ont été bloqués dans Weimar ; les communications avec Berlin ont été coupées ; à plusieurs reprises, le train parlementaire n'a pu ni partir ni arriver. Cependant, des centaines d'agitateurs parcourent l'Allemagne, voyageant librement par trains spéciaux, — ce qui prouve qu'on ne leur a pas enlevé tous leurs wagons et toutes leurs locomotives ; — exhortant à la révolte, le peuple déçu, affamé et aigri. Mais il convient d'ajouter qu'à la différence de la Russie où presque tout le monde s'abandonne, certains milieux, en Allemagne, et le gouvernement en tête, réagissent. On se bat à Hambourg. Les troupes gouvernementales ont repris Halle, qui paraît être au centre du tourbillon, et défendu Eisenach ; elles s'apprêtent à défendre Berlin, et Weimar, s'il est nécessaire : l'armée cantonnée dans les environs donne des signes qu'elle serait disposée à en faire autant pour Munich, et peut-être un peu plus : à attaquer.

Malgré ces oppositions et ces répliques, voilà des symptômes non équivoques de la croissance du bolchevisme d'un bout à l'autre de l'Allemagne ; en voilà dix entre cent, entre mille. Est-ce à dire qu'on a eu tort naguère de parler de « camouflage » et que, dès le début, c'était sérieux ? Il demeure acquis que, dans les derniers mois du régime impérial, vraisemblablement en juillet et en août 1918, lorsqu'il a été avéré que l'offensive de rupture était manquée et que la guerre était définitivement perdue, le grand état-major tout le premier, ou tel ou tel des grands chefs, Ludendorff à l'Ouest, Falkenhayn à l'Est, pour conserver dans la débâcle un *ersatz* de discipline, n'ont pas empêché, ont même tacitement favorisé l'éclosion de conseils de soldats, d'ailleurs recrutés de préférence parmi les sous-officiers. Leur erreur a été de croire qu'on faisait au fléau sa part, et qu'en l'inoculant à l'Allemand après l'avoir cultivé sur le Russe, on changerait le virus en vaccin. C'était merveille d'avoir expédié à Petrograd, en compartiment réservé, Lenine et ses compagnons ; jusqu'au lendemain de la « paix » de Brest-Litowvsk on eut sujet de s'en applaudir ; mais il eût été prudent de veiller à ce que la voiture rentrât plombée comme à l'aller ; et de prendre garde, d'autre part, que M. von dem Bussche ne rapportât de Bucarest aucune des caisses de microbes qu'il n'avait pas eu le temps d'enterrer dans son jardin. L'Allemagne, cette empoisonneuse, a fini par s'empoisonner elle-

même. Beaucoup plus qu'elle ne se brise sous la pression ennemie, elle se décompose par ses ferments internes. L'indice le plus grave, sûrement, d'un état qui deviendrait facilement désespéré, est que ce pays, hier si laborieux, ne sent plus la nécessité et n'a plus la volonté du travail. En vain le gouvernement d'empire, la Sozial-demokratie, guérie par l'exercice du pouvoir de quelques-unes de ses turlutaines, le fouette et l'aiguillonne. 900 000 chômeurs, les bras croisés, attendent que le bienheureux, le bienveillant, le bienfaisant État les nourrisse, et que, dans leurs bouches ouvertes pour crier, les fruits tombent sans effort de l'arbre secoué de la révolution. Au premier refus, ou à la première tentation, toute cette paresse se liquéfiera en désordre. Une troisième révolution chassera la seconde, ainsi que la seconde a chassé la première. Déjà l'énergie d'Ebert et de Scheidemann fléchit : ils négocient, combinent, composent : seul Noske s'obstine à tenir bon. Pour combien de semaines et avec combien de chances? Mais à qui la faute? Nous avons là-dessus un proverbe : « Il ne faut pas jouer avec le feu. »

A travers tant de difficultés, de toute espèce, le point de ralliement est l'idée obsédante et débordante de l'unité. Tandis qu'à Berlin les choses se gâtent, que les spartakistes se relèvent, assaillent les postes de police, proscrivent Ebert et Scheidemann avec l'ex-empereur Guillaume, l'ex-Kronprinz, Hindenburg et Ludendorff, recherchent, pour en faire justice expéditive, les auteurs de la mort de Karl Liebknecht et de Rosa Luxemburg ; tandis que les troupes présumées fidèles se divisent sur elles-mêmes, et que décidément les « marins rouges » se rangent dans le camp de l'insurrection ; tandis qu'on se dispute Berlin et ses faubourgs, rue par rue, maison par maison ; à Weimar, imperturbablement, le docteur Preuss continue à prêcher la sainte, la grande, la salutaire, la nécessaire unité. Imperturbablement aussi, l'Assemblée nationale poursuit la discussion, qui n'est guère qu'une approbation de la Constitution définitive de l'Empire : « J'espère, a affirmé le ministre de l'Intérieur, qu'une entente amiable sera obtenue des États particuliers signifiant l'unification du pouvoir de l'empire, des affaires militaires et du commerce. La politique gouvernementale est ainsi dirigée unanimement vers un empire unifié soutenu par un Parlement uniforme qui puisse surmonter les dangers dont est menacé non seulement chaque État particulier, mais tout l'Empire. »

D'avance on sait que, dans ce domaine, « les manifestations de la pensée populaire » sont ce qu'on veut qu'elles soient ; qu'elles sont ce

qu'on les fait ; et qu'elles remontent de bas en haut telles qu'on les a fait descendre de haut en bas. Elles arrivent de tous les pays et de tous les partis de l'empire, et, pour reprendre les expressions du docteur Preuss, elles sont naturellement unitaires, unanimes, uniformes. Les mêmes aspirations s'élèvent par delà et par-dessus la frontière, suscitées et dirigées par des procédés pareils : tout l'art est de faire paraître spontané un enthousiasme provoqué. Mais ici, hors de l'ancienne Allemagne, « la pensée populaire » n'est pas tout à fait unanime. La pensée populaire ne peut s'empêcher de penser aux charges qui résulteraient de la revendication et de la réalisation de l'unité. Se déclarer Allemand jusqu'au bout, c'est se déclarer Allemand jusqu'à la bourse. D'où des explications, des réserves, des marchandages : « Le docteur Bauer a dit catégoriquement que l'Autriche n'entendait pas prendre part aux charges qui doivent être imposées à l'Allemagne en conséquence de la guerre sous-marine et des divers dommages causés dans le Nord de la France, en Belgique, etc... L'Autriche ne doit supporter financièrement que sa part des charges globales imposées par le traité de paix aux peuples de l'ancienne Autriche. C'est ce point de vue que le docteur Bauer soutiendra à Weimar avec énergie. Il en résulte que l'Autriche allemande ne peut paraître à la Conférence que comme État indépendant et non à la suite de l'Allemagne. » Mais, quoi que le docteur Bauer ait dit catégoriquement, quoi qu'il doive encore y ajouter avec énergie, il est clair que ce qui nous intéresse, c'est de savoir non pas si l'Autriche entrera indépendante à la Conférence, mais si elle en sortira indépendante. Qu'elle paie moins, pourvu qu'elle ne se lie pas ! N'en doutons point du reste, elle se liera : elle brûle de s'asservir. Dès maintenant, on escompte à Vienne les trente-sept mandats que l'Autriche allemande exercera dans « la grande Assemblée nationale » de Weimar ; et hier, le président de la petite Assemblée constituante autrichienne en renouvelait le vœu solennel. A moins que nous n'y mettions le holà, puisque aussi bien, dans les objections du docteur Bauer, il y a une indication pour notre politique, quand les Alliés, enfin, en auront une. Or, ce n'est pas une politique seulement qu'il leur faut avoir ; il leur en faut, et de toute urgence, au moins deux ; il leur faut une politique allemande, et il leur faut une politique russe. Il est très beau de régler pour un éternel avenir les destinées universelles ; mais tout de suite, mais tout près, mais aujourd'hui ?

L'esprit plein de cet avenir meilleur, M. le Président Wilson nous revient des États-Unis. Le frémissement des douleurs et des espé-

rances de l'humanité accompagne, comme une brise sur la mer, le navire qui le ramène. Le pacte de la Ligue des nations, au moins dans la rédaction proposée, paraît ne pas avoir rencontré en Amérique l'accueil auquel M. Wilson s'attendait ; ou peut être, au contraire, s'attendait-il à l'accueil qu'il a rencontré, et ce serait justement pourquoi il aurait fait le voyage. Si M. Taft lui a loyalement apporté son appui, le sénateur Lodge, chef du parti républicain, a pris, dans l'opposition, une attitude non moins nette. « Tout en exprimant le sincère désir de voir les nations du monde s'unir pour obtenir la paix et le désarmement général, dit le texte de sa « résolution », le Sénat estime que la Constitution de la Société des nations, sous la forme que lui donne présentement la Conférence de la paix, ne doit pas être acceptée par les États-Unis. » Comme les pouvoirs du Sénat en fonctions expiraient le 4 mars, le débat et le vote ont été renvoyés. Ils ne viendront pas de sitôt, M. Wilson ayant jugé qu'il n'est pas « de l'intérêt d'une bonne gestion des affaires publiques de convoquer en session spéciale » le Congrès, qui serait le nouveau Congrès, où les républicains entreront en force. Mais d'ores et déjà M. Lodge a produit les signatures de 37 membres du nouveau Sénat qui adhèrent à sa résolution, et ce nombre, dépassant le tiers du nombre total des sénateurs, pose l'hypothèse que le Sénat américain, parce qu'il n'accepterait pas dans sa forme le pacte de la Ligue des nations, pourrait ne pas ratifier le futur traité où ce pacte sera incorporé.

Il est essentiel de le faire observer : le principal motif de l'opposition que la Ligue des nations, ou plus exactement, le projet de pacte de la Ligue des nations, soulève aux États-Unis, c'est qu'on trouve qu'il engage trop. De ce côté de l'Océan, le motif principal de nos hésitations, c'est que nous trouvons qu'il ne garantit pas assez. Nous n'avons pas à nous immiscer là-bas dans la politique intérieure américaine, non plus que nous n'aurions à supporter qu'on vînt ici faire de la politique intérieure américaine. Mais ce qui nous touche, nous regarde. M. le Président Wilson n'a plus besoin de se prodiguer en discours éloquents pour nous convaincre de la beauté de son dessein et nous y convertir. Peut-être est-il plus sévère pour les gouvernements des peuples dont il veut le bien que ne le sont ces peuples eux-mêmes, mais il a raison lorsqu'il dit que « l'âme du monde s'est éveillée, et que l'âme du monde doit être satisfaite. » Le tout est de donner à cette âme une satisfaction réelle et durable, qui ne se transforme pas trop vite en une trop grande déception. Nous sommes, tels que nous sommes, les fils d'une vieille patrie,

les produits d'une longue culture, les témoins et, malheureusement, les sujets d'une longue expérience. Pour nous, rien n'est absolument nouveau. Depuis bien plus longtemps qu'on ne le dit ou qu'on ne se le rappelle, les nations ont cru atteindre et retenir la paix; depuis longtemps, l'âme du monde s'était éveillée; mais le monde est demeuré le monde, et son âme s'est rendormie. Ce qui a été tant de fois manqué, nous ne demandons pas mieux que de l'essayer encore. Et, puisqu'on nous assure que cette fois on réussira, nous ne demandons pas mieux que de coopérer à la Ligue des nations; mais à une double condition; premièrement, que la base en sera concrète et positive; deuxièmement, qu'on ne nous interdira pas les précautions complémentaires, ou mieux que la Ligue des nations ne sera qu'une sûreté de plus, elle-même complémentaire de toutes les autres sûretés que nous aurons prises.

Le temple de la Paix ne saurait être construit en phrases, ni même en articles, sur des nuées. En reprenant pied aux rivages d'Europe, M. Wilson va y retrouver, pressantes, immédiates, des questions de fait, des questions de force ou d'équilibre de forces. Il y a la question de la Russie, il y a la question de l'Allemagne, il y a la question de la Baltique, il y a la question de l'Adriatique, il y a la question de la Méditerranée orientale. Tout cela est de l'histoire, de la géographie, de la politique. Tout cela est de la chair et du sang, de la vie et de la mort. Tout cela, hélas ! n'est pas purement de la philosophie, de la morale et du droit. Ces questions hérissées et brutales, il faut les aborder, les résoudre, non point pour l'éternité, mais pour demain, pour l'heure qui vient, dans la minute qui passe, et non point *in abstracto*, mais plus que sur la carte, sur le terrain. Tirons-nous, d'abord, du péril le plus imminent : nous ferons, après, nos harangues.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant :

RENÉ DOUMIC.

LES NOUVEAUX OBERLÉ[1]

CINQUIÈME PARTIE[2]

XII. — CELUI DE VILNA

Joseph Ehrsam, depuis plusieurs mois, faisait campagne en Lithuanie, contre les Russes. Ceux-ci, refoulés hors de la Prusse orientale, qu'ils avaient d'abord envahie, cédaient peu à peu devant les armées d'Hindenburg. Depuis le printemps, le gouvernement de Souvalki était envahi. On se battait autour des lacs, enveloppés de forêts de bouleaux et de pins, qui s'étendent à l'Ouest de Vilna, et coupent la terre lithuanienne de tant de reflets du ciel. La lutte était sauvage et la pillerie universelle. Malheur aux fermes posées le long des routes! Les grands paysans aux yeux bleus, pressurés par les troupes russes en retraite, voyaient le lendemain s'avancer des avant-gardes allemandes. Un commandement rauque, des fusils tout prêts, un revolver braqué : « Donne-moi tout ce que tu as! — J'ai déjà donné aux Cosaques! — Donne ce qui te reste aux vainqueurs des Cosaques! » Il fallait céder, souffrir par ces inconnus encore plus que par les Russes, et quitter enfin la maison vidée de toute sa pauvre richesse. Les Allemands arrivaient au temps de la moisson, dans un pays où il y avait à manger, pour les hommes et pour les animaux, but premier, but suprême de tous les soldats et de la plupart des chefs. Ils enlevaient les provisions de blé, d'avoine, de foin nouvelle-

(1) *Copyright by* René Bazin, 1919.

(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 février, 1er et 15 mars.

ment engrangées; ils razziaient le bétail, chapardaient la basse-cour, et poussaient des hurlements de joie, en s'emparant des moulins, des magasins, des villages et des tanneries de Chavli. D'autres corps d'armée, entrés en Lithuanie par le Nord et par le Sud-Ouest, progressaient de même, et, s'enfonçant en coin vers la ville capitale, menaçaient d'en encercler les défenseurs.

La contrée est si vaste cependant, la solitude si profonde autour des chaumières bâties sur les lieux hauts, que beaucoup de familles ne connaissaient quelque chose de la guerre que par les fugitifs. Sur les chemins et les pistes, tant que durait le jour, des files de chariots s'en allaient, presque toujours vers l'Est, et chaque chariot, couvert de toile ou exposé au vent, renfermait les êtres les plus faibles, enfants, vieillards, malades, et aussi le mobilier qu'on avait pu emporter, et des sacs de vivres : tout ce que pouvait traîner le cheval épuisé. Des hommes et des femmes, pieds nus, regardant devant eux la route indéfinie, les herbes, les quelques champs, les eaux mortes des marais entre les troncs blancs des bouleaux, marchaient à droite et à gauche, pensant à tout ce que l'on quittait. Plusieurs des femmes, dévotement, sans avouer la fatigue, priant parfois dans leur cœur, portaient devant elles une image encadrée de la Vierge, qu'elles appuyaient sur leur poitrine et que soutenaient leurs deux bras étendus : et le soleil, jusqu'à midi, voyait ainsi passer la pire misère et l'espérance qui reste. Ils disaient entre eux : « Où irons-nous? Où nous arrêterons-nous avec nos petits enfants? »

Quelques-uns gagnaient Vilna qu'on croyait bien protégée par l'armée russe; d'autres essayaient d'atteindre Minsk, ou même, hors de la patrie, la lointaine Smolensk; mais un grand nombre, que conduisaient l'exemple des aïeux et la tendresse sacrée pour les arbres témoins des exodes anciens, pénétraient, tout saisis de respect et sûrs désormais de ne plus être poursuivis, sous les voûtes millénaires, dans les halliers, les tourbières, les solitudes de la forêt de Bialowicza, que la main des hommes n'a jamais exploitée, réserve de chasse des tsars de Russie, où vit le troupeau sauvage et précieux des aurochs. Les laboureurs dételaient leurs chevaux; ils disposaient en cercle les chariots autour des clairières : et l'on voyait monter, la nuit, au-dessus de l'océan des feuilles, la flamme et la fumée des feux qu'ils allumaient. Hélas! ils ne savaient pas que les

fantassins et les cavaliers de l'Allemagne les chasseraient de la forêt de Białowicza et que, dans l'Europe entière, il n'y avait plus d'asile.

A Vilna, l'inquiétude était grande. Chaque jour, depuis le début de septembre, des officiers, des soldats, des fugitifs, disaient aux habitants : « Tel village a été occupé et incendié par les Allemands ; telle rivière franchie par eux ; la barrière des lacs a été forcée : ils viennent. » Néanmoins, plusieurs de ceux qui donnaient ces tristes nouvelles s'arrêtaient, et, retenus par le besoin d'abri et de nourriture, par la puissance rassurante des grandes communautés humaines, essayaient de trouver place parmi les habitants de toute nationalité et de toute langue qui s'entassaient dans les maisons aux toits de tuiles grises ou de tôle peinte. Quelques-unes des familles aisées avaient quitté la ville, mais d'autres, commandées par l'honneur, déclaraient qu'elles n'abandonneraient pas leur maison, ni leurs voisins, à l'heure du danger. Le menu peuple continuait de vaquer à ses affaires, de commercer, de causer sur le pas des portes. Les rues étaient plus animées encore que de coutume. Il n'y avait plus ni Lithuaniens, ni Polonais, ni Juifs : mais des malheureux, rapprochés par la commune souffrance, et qui parlaient la commune langue des gémissements et des larmes. L'imminence du péril surexcitait la ferveur religieuse. On se passionnait pour ou contre l'enlèvement de la Vierge d'Ostra Brama et des cloches des églises. L'image de la Vierge, enrichie d'or et de pierreries, célèbre dans toute la Pologne, honorée des orthodoxes autant que des catholiques, est placée dans une galerie vitrée, au-dessus de la rue, qu'elle a nommée l'Ostrobramska, et qu'on avait naguère pavée en bois, pour que le bruit fût moindre autour du lieu sacré. Lorsqu'ils approchent de ce pont sur la rue, les cochers modèrent l'allure des chevaux ; quand ils passent sous la voûte, les hommes portent la main à leur chapeau ou à leur bonnet, les femmes se signent : presque tous lèvent un instant les yeux, pour apercevoir, à travers la grande baie, l'image de la Vierge Mère et les cierges qui, toujours, brûlent autour. Or, en ce moment, la Vierge d'Ostra Brama était merveilleusement environnée de ces petites flammes des cierges, parce que le danger avait réveillé le besoin d'invocation. Qu'allait devenir l'image sainte, si les Allemands entraient dans la ville ? Les caractères, les

races, les intérêts se heurtaient en cette occasion, comme en tant d'autres. Les Russes auraient voulu que la Vierge fût emportée au loin, mise à l'abri, tandis que les Polonais refusaient de se séparer d'elle, et l'on voyait, tout le jour, et même dans ces nuits aussi vivantes que le jour, des hommes, des femmes, en plus grand nombre que de coutume, agenouillés sur les trottoirs ou à l'abri des arcades de la rue, et qui priaient sans doute, mais qui montaient la garde autour de leur trésor, décidés à le défendre. La foule était grande aussi, et vive de propos et de gestes, autour des églises, — or, il y a plus de quarante églises dans la ville, — parce que les Russes venaient d'ordonner qu'on enlevât les cloches, pour les rassembler toutes à Moscou. Les catholiques surtout s'élevaient contre cette profanation. En vain, le clergé prêchait l'obéissance aux règlements des chefs militaires. Le peuple faisait le guet au bas des clochers. Les hommes s'y tenaient menaçants; les femmes y venaient pleurer. Parfois, mêlant leurs voix, ils chantaient en parties les supplications que la Lithuanie, depuis des siècles, chante au jour des douleurs, le *Swiety Boze*, ou l'hymne populaire à la Vierge. A quelques lieues de là, les grand'gardes de l'armée russe, dans les roseaux et les tranchées, entre les lacs, comptaient avec effroi, quand l'aube se levait, les empreintes qu'avaient laissées les sabots des chevaux ennemis sur la boue encore molle.

Pauvre Vilna! C'était l'heure de l'année où le lin passe fleur. Il y avait encore de longues bandes bleues dans la campagne proche. Les prairies étaient vertes et solitaires aux bords de la Vilia; puis les mille collines dont est faite la vallée, les unes cultivées, les autres abandonnées à la pâture et couronnées de pins et de bouleaux, mêlaient leurs lignes, jusqu'à l'extrême horizon, où les bois devenaient la forêt. La tiédeur de l'air, en ce mois de septembre, et sa limpidité rappelaient les plus beaux étés qu'eût connus cette campagne heureuse. Sur les lisières, c'était l'heure aussi où les sorbiers sont éclatants.

Le 17, on apprit que les Russes avaient été battus, près du lac de Troky. Peu après, un nombre immense d'hommes, de canons, de caissons, de chariots, d'automobiles, emplirent les rues de la ville, et s'écoulèrent vers l'Est. Sur le passage de l'armée, dont les chasseurs de la Garde impériale protégeaient

la retraite, il devint à peu près impossible aux habitants de sortir de chez eux. Le flot continua de passer toute la nuit. Ce jour-là même, le grand-duc Nicolas faisait connaître que la ville ne serait pas défendue. Certains de s'emparer d'elle, les ennemis cherchaient seulement à faire taire des batteries établies dans les bois, ou à détruire des villas appartenant à des familles que les espions leur avaient désignées.

Vers le soir, le 17, une jeune femme polonaise, rose et blonde, en costume d'infirmière de la Croix-Rouge, se tenait sur le trottoir de gauche de la perspective Saint-Georges, près du pont qui relie cette grande voie au faubourg de Zwierzyniec. L'interminable cohue des troupes l'empêchait d'avancer ou de reculer, lorsqu'un officier de la garde, à cheval, étroitement serré dans cette foule et qui regardait partout, avec des yeux qui ne voient pas, comme il arrive dans l'extrême fatigue, ayant aperçu tout à coup cette amie d'enfance, eut une sorte de frisson : il parut s'éveiller en sursaut, et alors il la vit vraiment et la reconnut. Il fit avancer son cheval, en coupant la route aux trois files de fantassins qui le séparaient du trottoir, et ce simple mouvement, brutal et rapide, fit un remous tout autour du cavalier. Des hommes jurèrent, quelqu'un dut heurter le cheval, ou le piquer, car la bête lança deux ruades, et un soldat tomba, qui fut d'abord piétiné, se releva, et continua, en boitant. Le courant se reforma, dans le tapage, dans le roulement des chariots et des caissons; l'officier s'inclina; il était blanc de poussière; des gouttes de sang, tombées d'une balafre à la tempe, avaient coulé sur la joue gauche, et y traçaient un sillon rouge qui se perdait dans le col de l'uniforme

— C'est vous, Vladimir Domejko? Quelle rencontre!

Elle riait en disant cela, mais il était facile de voir que son rire triomphait d'une souffrance, celle d'une extrême fatigue, et de l'inquiétude aussi qu'elle avait de se sentir prisonnière de la foule. Montrant d'un geste d'autres officiers qui l'avaient dépassé, le Polonais tendit la main :

— Venez, je ne vous lâche plus; marchez à côté de mon cheval : je vois bien que vous êtes en peine.

— Extrêmement en peine, et même de rentrer à l'hôpital ou chez une amie. Depuis deux heures, je ne puis avancer ou reculer.

— Vous dînerez avec nous, nous allons à l'hôtel Saint-Georges. Ce sera un repas rapide, et je m'excuse d'avance, Madame, l'ennemi est aux portes. J'espère pourtant que ces maudits nous laisseront le temps de nous restaurer et de boire à votre santé.

Heurtés, poussés, entraînés par le flot, le cavalier et la jeune infirmière firent quelques centaines de mètres jusqu'à la longue façade de l'hôtel. Ils formaient une jolie image de guerre antique : le cavalier et sa prisonnière. La marée les portait. Arrivé à la hauteur de l'hôtel, l'officier amena son cheval jusqu'au trottoir, et descendit. D'autres, avant lui, avaient mis pied à terre ; on eût dit que les officiers de la Garde s'étaient donné là rendez-vous : hommes riches et affamés, au milieu d'une armée qui continuait sa retraite.

En un instant, la salle à manger, aux murs lambrissés et décorés de motifs Louis XVI, fut envahie. Des officiers de tout grade, la plupart aussi blancs de poussière que Domejko, l'uniforme gris taché ou entaillé, s'assirent par groupes autour des petites tables, et ils n'étaient pas plutôt entrés que l'orchestre des tziganes, l'orchestre célèbre de l'hôtel Saint-Georges, dont le premier violon pleurait et délirait au temps de paix, commença de jouer comme s'il s'était agi, vraiment, d'amuser de jeunes seigneurs en partie de plaisir. Pas un seul jour, l'hôtel n'avait manqué de clients, depuis le commencement de la guerre. Les maîtres d'hôtel commençaient de servir, comme si l'on eût attendu ces convives de la Garde, et peut-être, en effet, quelqu'un avait-il trouvé le moyen d'avertir le patron. L'infirmière en eut le soupçon lorsque, ayant traversé la salle, elle aperçut un homme de moyenne taille, au visage large et rude, aux moustaches roulées, au passage duquel les officiers, même dans cette presse et ce désordre, se levaient, et s'inclinaient. C'était le commandant militaire de Vilna, le prince D..., Caucasien d'origine, qui venait s'asseoir à la table où la jeune femme avait pris place, et lui disait aussitôt, en français : « Nous sommes trop heureux de vous avoir parmi nous, Madame ; j'ai donné l'ordre à la musique de jouer, pour que vous n'entendiez pas trop le canon. » Et en effet, si les Allemands avaient jugé bon d'épargner la ville, ils bombardaient quelques collines, aux environs. Le bruit d'explosions lointaines se mêlait aux accords

des violons. Sur un signe du prince, les musiciens s'arrêtèrent de jouer la valse commencée, et tout le monde se leva. Ils jouèrent l'air caucasien, que bientôt toutes les voix chantèrent avec les instruments; elles chantaient : « *Allah verdi Gospod sto boï.* » Selon l'usage, le maître d'hôtel chef avait fait distribuer, à quelques-uns des convives, ces grands verres qui tiennent chacun la moitié d'une bouteille de champagne, et qu'il faudrait vider d'un seul trait jusqu'au fond, quand le prince aurait dit : « Je porte la santé du colonel des chasseurs à pied de la Garde, » ou bien : « Je porte la santé de Son Excellence le général Ivanowich. »

Les officiers se rassirent, les conversations devinrent plus bruyantes, on mangea à la hâte le premier service. La nuit était tombée. De temps en temps, un des officiers les plus jeunes sortait de la salle, et allait aux renseignements, sur la perspective Saint-Georges, car on craignait une surprise. Comme il venait de sortir pour la troisième fois, on entendit dehors les cris de la foule. Dans la salle, aucun des convives ne bougea; quelques-uns seulement, prévoyant ce qui allait arriver, rompant avec tout l'usage mondain dont ils étaient fiers, se hâtèrent de s'emparer des morceaux de pain à portée de leur main, et des fruits disposés dans les corbeilles. Le guetteur rouvrit la porte, et, sans souci des grades plus élevés que le sien, cria :

— Tous debout! l'ennemi entre dans le faubourg de Pohulanka!

Le prince caucasien, sans se hâter, tira son portefeuille, et, supposant bien que personne ne songerait à payer le repas, s'approcha du maître d'hôtel, puis tendit, au chef des tziganes, trois billets de cent roubles, que celui-ci prit entre deux doigts, sans s'arrêter de jouer.

Dans l'avenue, à peine éclairée par quelques lanternes, les officiers de la Garde retrouvèrent leurs chevaux. Le flot des troupes en retraite continuait de passer, débordant la chaussée. Ils s'y mêlèrent et, dans la nuit déjà fraîche, promptement séparés les uns des autres, inconnus parmi les soldats des derniers régiments de la défense, ils montèrent vers la vieille ville, aperçurent, dans l'ombre bleue du ciel, les deux coupoles de la cathédrale, autour desquelles il y avait tant d'étoiles. Bientôt, les collines, les bois, les forêts, séparèrent

les armées ennemies. Ce ne fut que bien plus tard que le prince D... et ses camarades apprirent qu'ils avaient été victimes d'un faux bruit, répandu dans une nuit de panique, et que les Allemands n'étaient entrés dans Vilna que le lendemain, 18 septembre.

Le matin, quand le soleil se leva, tous les soldats valides et presque tous les blessés avaient quitté la ville, qui attendait le vainqueur. Il ne restait plus que des Cosaques, postés par trois ou quatre, à l'extrémité des rues par où s'avançaient les Allemands. Penchés sur le cou de leur cheval, le bonnet d'astrakan en avant, dès qu'ils avaient vu, entre les façades peintes du quartier de Pohulanka, les éclaireurs des Germaniques, ils tournaient bride, et, au petit galop, s'engageaient à leur tour dans la longue rue d'Antokol, par où s'étaient retirés les défenseurs de la ville.

A dix heures et demie, un officier prussien, revolver au poing, sanglé dans l'uniforme gris-vert, presque aussi correct de tenue que s'il sortait de sa chambre pour la parade, ouvrait à son tour la porte du restaurant fameux de l'hôtel Saint-Georges. Les domestiques, qui appartenaient à toutes les nationalités, n'avaient pas pris la fuite : ils se tenaient, toujours en habit, derrière les portes entr'ouvertes des couloirs de service, et l'un d'eux vint immédiatement à l'appel de l'Allemand, qui demandait : « Champagne ! » Mais apercevant, sur les fauteuils, quelques ceinturons, des jumelles, des papiers oubliés par la Garde russe, celui-ci se fit expliquer la raison de ce désordre, fronça les sourcils, et dit :

— Enlevez d'abord, et faites venir le patron.

Quelqu'un accourut, qui se donna pour tel, et causa en allemand avec l'officier. Celui-ci devait connaître à merveille le pays, car il choisit, sans qu'il fût besoin de le conseiller, le lieu, assez éloigné de la ville, où l'état major de sa division soupérait ce soir; répondit aux objections de l'employé; déclara qu'il mettrait plusieurs camions automobiles à la disposition des maîtres d'hôtel, qui tous seraient bien traités et bien payés, et répondit enfin :

— Vous dites qu'on tire encore sur la colline où est Ponary?

— Oui, monsieur le lieutenant.

— Je ferai donner l'ordre à nos batteries de se taire : votre armée n'a plus besoin qu'on accélère sa fuite.

Celui qui parlait ainsi était un Prussien des rives de la Baltique, lieutenant d'infanterie commandant une compagnie. Il était grand, maigre; il avait une figure plate, exsangue, large aux pommettes, le teint jaune, des yeux enfoncés, un peu tirés en haut, vers les tempes, si bien que les soldats, saisissant la lointaine ressemblance, l'avaient surnommé « le grand Lapon. » Mais, pour peu qu'on le regardât attentivement, on remarquait l'intelligence, l'extraordinaire énergie de ces yeux gris-bleu, dont les paupières étaient sans cesse allongées par un tic nerveux. Il s'appelait Otto Gervasius, et c'était bien un des plus rudes jeunes hommes de guerre récemment sortis de l'Académie de Berlin. Nul ne connaissait aussi bien que lui les règlements, les hommes, les chefs, les théories de l'attaque et de la défense par l'infanterie, arme dans laquelle il servait, mais aussi les dernières inventions allemandes concernant l'artillerie ou l'art des fortifications de campagne. Son esprit n'avait point de repos. Il vivait pour la guerre. Gervasius ne s'avouait jamais fatigué. Sa haine de toute la latinité, comme il disait, l'aurait rendu célèbre, s'il n'avait eu, d'abord, la réputation d'un officier capable, secret, prêt à tout, sûr d'un grand avenir dans l'armée allemande.

Jamais, sauf au combat, on ne le voyait rire. Bien qu'il fût, avec ses camarades, d'une correction scrupuleuse, et qu'il ne refusât point d'assister aux soupers, aux beuveries, aux mascarades, même aux pillages organisés par la jeunesse teutonne, on sentait, à la raideur du personnage, à l'immobilité de ce visage où aucun signe d'intérêt, de plaisir, de colère même ne marquait les mouvements de l'âme obscure, que le lieutenant Gervasius avait de la guerre une autre idée que la plupart des officiers de son régiment, qu'elle était son unique pensée et sa vie D'ailleurs, il était l'homme dont le vin n'avait jamais raison. Ses défauts, comme ses qualités, le rendant redoutable aux timides, il avait pris un ascendant extraordinaire sur le général von Salzmann, commandant la division, et sur le chef d'État-major von Limbourg, de telle sorte qu'en mainte occasion il avait été chargé de missions de confiance. En ce moment même, il remplissait une de ces missions, en préparant le dîner qui devait avoir lieu à huit heures. Le général avait simplement dit : « Nous sommes vainqueurs et fourbus, deux raisons pour que ce soit très bien, vous entendez, Gervasius? très bien. »

Quand il eut donné ses ordres, Gervasius sortit de l'hôtel. La perspective Saint-Georges était encombrée, à présent, de soldats allemands, et de camions de la Croix-Rouge amenant des blessés.

Vers sept heures et demie, dans un parc, au sommet d'une colline, à une dizaine de kilomètres de la capitale, les officiers subalternes, plusieurs officiers supérieurs de l'État-major, les uns venus en automobile, les autres à cheval, se promenaient et causaient en attendant l'arrivée du général. Quelques-uns, malgré l'heure tardive, faisant le tour de la villa de Ponary, allaient contempler le sévère paysage qui s'étend vers le Sud-Est : une plaine étroite et longue, ayant en son milieu un lac de même forme, qu'enveloppaient d'abord des roseaux, puis des prés, puis des forêts d'arbres verts. La lumière du jour, encore vivante dans les hauteurs du ciel, laissait toute leur grandeur aux lignes de la terre, et faisait luire ardemment, comme un saphir entouré de sombres émaux, le lac au-dessus duquel tournaient des bandes d'oiseaux sauvages.

Ponary, construite sous le règne de Sigismond Auguste, était une longue villa, composée d'un corps de logis flanqué de deux ailes, le tout bien abrité sous des toits de tôle peints en vert, et qui débordaient largement les murs. Au cours des temps, elle avait changé plusieurs fois de maître, et cette demeure seigneuriale, autrefois très richement meublée, n'était plus guère, au commencement du XXe siècle, qu'une maison peu entretenue, où subsistaient quelques vestiges de son premier état. De belles tentures du XVIIIe siècle, des portraits anciens, des trophées d'armes, pendaient aux murs des pièces de réception, et l'on voyait encore, au deuxième étage, un musée de zoologie, qui rappelait l'époque où M. de Buffon apprenait l'histoire naturelle à toute l'Europe. Les Russes ayant établi une batterie en arrière de Ponary, à contre-pente, la villa s'était trouvée exposée aux ripostes de l'artillerie allemande. Le matin même, elle avait été atteinte par plusieurs projectiles, qui avaient détruit l'aile droite et les serres, en arrière. Le reste n'avait été sauvé que par un ordre transmis vers onze heures au commandant de l'artillerie ennemie.

C'est là que Son Excellence le « general-leutnant » von Salzmann avait décidé de dîner, ce soir, avec les officiers de l'État-major de sa division.

Otto Gervasius avait fait dresser la table dans la grande salle de réception, au rez-de-chaussée. Il était là, veillant aux moindres détails, depuis trois heures de l'après-midi, afin que la fête fût digne des personnages invités et de la victoire qu'ils voulaient célébrer. Les quatre fenêtres de cette salle étaient déjà éclairées. Au sommet de la colline boisée, cette aile effondrée d'une maison de plaisance, dont les débris fumaient encore ; cette autre aile dans laquelle des soldats et des serviteurs préparaient un banquet; enfin, dehors, sur la pelouse, sur le sable, ces officiers de l'armée victorieuse attendant le chef, formaient un spectacle cruel. Mais les hommes qui le donnaient n'étaient pas de ceux qui songent à la qualité de leur plaisir. Comme l'heure du rendez-vous était venue, ils se réunissaient. Par l'avenue montante, à huit heures précises, ils virent arriver une automobile fermée qui, malgré la pente, allait rapidement. Face à la porte d'entrée, que protégeait une marquise de verre, les officiers, dans le soir tombant, avaient pris l'attitude réglementaire. Son Excellence descendit de la voiture, précédée de son chef d'État-major, et de ses deux officiers d'ordonnance, le lieutenant Gothein et le sous-lieutenant von Barnekow. Le général était un homme de taille moyenne, qui avait des épaules démesurées, d'où sortait, sans soubassement visible, un visage carré, couturé de cicatrices, d'un ton rouge uniforme, mais deux fois barré par des poils blancs : en haut, par des sourcils en buisson, éclatants comme les pinceaux de plumes autour des yeux d'une orfraie, et, en bas, par deux moustaches raides, coupées court. Il avait une voix d'orgue enroué.

— Eh bien, cria-t-il, appétit?

Il n'y eut point de réponse, mais les têtes s'inclinèrent.

— Est-ce prêt? reprit-il, où est Gervasius?

Le commandant de l'infanterie de la division, colonel von Lobwitz, s'avança, et dit avec un sourire :

— Excellence, il est aux cuisines.

— Fort bien.

Le grand chef jeta un coup d'œil sur les avenues, les prairies, les futaies, puis sur le ciel d'une limpidité magnifique, où les premières étoiles s'allumaient aux dernières lueurs du jour.

— Pas mal, dit-il. D'ailleurs, la vue d'une conquête est toujours jolie. Allons à table !

La table était chargée de toute l'argenterie qu'on avait pu découvrir en brisant les portes des buffets et des armoires de la villa : on l'avait chargée de candélabres et de chandeliers enlevés aux salons et aux chambres. Les serres avaient fourni quelques feuillages et des fleurs. Une partie des domestiques du domaine, découverts dans les communs où ils se cachaient, se tenaient derrière les chaises des convives. Plusieurs avaient revêtu la livrée bleue, brodée au col d'un aigle blanc. Des soldats d'infanterie allemande aidaient au service. Les places avaient été distribuées, selon le protocole, par Gervasius qui avait mis le général au bout de la table, au-dessous d'un assez médiocre portrait de Jean Sobiesky, qu'enveloppait une auréole de drapeaux polonais. Deux cents bougies éclairaient la table, d'autres brûlaient sur les appliques disposées autour de la salle, et leur éclat se reflétait sur les tentures de satin jaune qui couvraient les murailles. Devant chaque convive étaient sept verres de Bohême.

Pendant la première demi-heure, on parla peu, on mangea, et tous ces hommes, en vérité, recrus de fatigue, avaient, pour ne point se mettre en frais d'esprit, cette excuse qu'ils venaient de se battre quatre jours et trois nuits. Mais quand ils eurent bu le premier verre d'un bordeaux dénoncé par l'ancien sommelier de Ponary, et sorti d'une cachette au fond de la cave, la conversation commença entre voisins, rude et grave tout d'abord. On racontait les derniers engagements dans les faubourgs, la veille ; comment on avait forcé l'ennemi à rompre, ici, là; et les exploits des régiments, des camarades. Parfois, relevant un nom qu'un des officiers venait de prononcer, le vieux Salzmann fronçait ses sourcils blancs, prenait une expression triste qui, presque tout de suite, s'effaçait, et il disait : « Pauvre un tel! Pauvre un tel! » C'était l'oraison funèbre. Tout le monde parlait, non seulement le général, le chef d'État-major von Limbourg, le colonel von Lobwitz, commandant l'infanterie de la division, le major Kraemer, commandant l'artillerie, mais les officiers de moindre importance, le capitaine commandant le quartier général, le très élégant capitaine de cavalerie von Wartenberg, le lieutenant téléphoniste officier de réserve Michaëlis, le médecin divisionnaire Pölschke, le vétérinaire Roth, le lieutenant de réserve Furrer, chargé du service des gaz nocifs, le juge mobilisé devenu conseiller de

conseil de guerre, l'officier de gendarmerie... Vers dix heures et demie, les convives commençaient à perdre la notion du temps, de la guerre, de ce qu'il fallait dire et de ce qu'il fallait ne point dire, et on le vit bien quand le général, dont les yeux étaient devenus tout humides, frappant la table d'un coup de poing qui fit trembler la vaisselle et l'argenterie, habituées à des gestes et à des mots plus doux, cria :

— Belle chose que la guerre, n'est-il pas vrai?

— Sainte! répondit le chef d'État-major, qui ne contredisait jamais le général.

Son adjoint, le capitaine Brücker, qui essayait de la méthode contraire, et aux mêmes intentions, dit vers l'autre bout de la table :

— Non, pas sainte : désirable serait plus juste. Voyez plutôt.

Rouge, les yeux vagues, il leva les bras, et, d'un geste circulaire, désigna les tentures jaunes, le portrait de Sobiesky, les drapeaux, les meubles : tout le bien d'autrui.

— Très bien, capitaine Brücker, désirable est le mot. Il faut porter la santé de Brücker...

En parlant, le général heurtait l'un après l'autre, de la lame de son couteau, les sept verres de Bohême rangés devant lui, et qui rendirent un son différent.

— Écoutez, garçons : ils se plaignent! Donnez encore du vin à ces héros allemands. Il y en a dans les caves. Il faut qu'il y en ait. Sans cela, j'enverrai moi-même, pour vous faire marcher, le lieutenant Gervasius, qui n'est pas tendre.

Le lieutenant, seul en pleine possession de soi-même parmi les convives, ne parut aucunement ému d'entendre prononcer son nom, et continua de s'entretenir à voix basse avec un des soldats qui faisaient le service.

— Ah çà, vous ne répondez pas?

Les conversations bruyantes cessèrent. Le lieutenant, raide, impassible de visage, répondit, d'une voix posée et nette, qui, dans cette salle encore vibrante des exclamations et de l'épais parler des langues avinées, produisit un effet extraordinaire :

— Je viens d'être averti, Excellence, que l'un de mes sous-officiers demande à me parler. Voilà tout. Je demandais si c'est pour affaire urgente et grave.

— Vous êtes trop bête, Gervasius. Mais faites-le entrer.

Vous n'allez pas, je suppose, quitter la table pour un sous-officier?

— C'est bien, Excellence.

L'attention était maintenant portée vers le fond de la salle, vers la porte, derrière Gervasius, par où allaient et venaient les gens de service. Un sous-officier souleva la portière, et pénétra dans la salle. Il était rose de visage, très blond, ébloui par tant de lumière, et, après avoir un instant cherché, du regard, autour de la table, s'avança vers le lieutenant qui s'était détourné.

— Un Alsacien! dit à haute voix le lieutenant Brücker. Je n'aime pas à voir ces gens-là dans une fête.

Personne ne le contredit. L'officier d'ordonnance, Gothein, appuya même sur l'injure.

— Je ne les aime pas plus dans le combat, dit-il : ils ne sont pas sûrs.

L'antienne fut reprise par plusieurs qui, se penchant vers le voisin, et s'imaginant qu'ils ne seraient entendus que de lui, mais incapables de gouverner leur gosier et de mesurer leur voix, dirent, les uns riant d'un gros rire, les autres en serrant les dents :

— Race allemande inférieure.

— Vous exagérez...

— Inassimilée.

— Pis que cela : indigne de notre grande Allemagne, et de l'honneur que nous lui avons fait, en l'acceptant parmi nous.

— Oh! mon cher, acceptée! Nous l'avons contrainte, et nous ferons bien de continuer à contraindre ce peuple, qui n'a pas encore compris, non, pas compris...

Cependant, la plupart écoutaient, l'oreille tendue, ce qu'allait dire le sous-officier.

— Excellence, voici le sous-officier Ehrsam, de la réserve, fabricant à Masmunster, et qui sera bientôt, je crois, Fahnrich.

Joseph Ehrsam ne broncha pas, il rougit encore.

— Sous-officier Ehrsam, reprit tout haut le lieutenant, vous dites que la Compagnie a découvert et cerné un officier et trente soldats russes, cachés dans la maison d'un boulanger, et que le sous-lieutenant von Plau ne sait que faire d'eux? C'est bien cela?

— Oui, monsieur le lieutenant.

— Parce que la prison est pleine, les écoles sont pleines, les églises aussi !...

— Eh ! mais, interrompit le général, il y a des prés, ce me semble, aux environs ?

Il fit le geste d'épauler, et les rires emplirent la salle. Quelques domestiques en livrée, de ceux qui servaient l'ancien maître, riaient aussi derrière la serviette.

Gervasius ne riait pas. Il se sentait jugé secrètement et avec honneur par les brutes qui l'entouraient.

— Dites-moi, ils ont été fouillés et désarmés ?

— Par moi-même, monsieur le lieutenant.

— Vous avez bien une pièce de cinq mètres sur quatre, dans votre boulangerie ?

— Oui, la chambre, en arrière de la salle de vente.

— Bouclez-y vos trente hommes.

— Et l'officier ?

— Sera gardé à vue, à côté. Et qu'on m'attende. Retournez à la ville.

— Pas encore ! dit le général.

Il avait entendu les mots de défiance et les menaces adressés par ses officiers aux Alsaciens-Lorrains, et, le vin aidant, l'idée lui était venue de donner une leçon de patriotisme à cet Allemand de seconde classe, à ce « Wacke, » comme il aimait à répéter, que le hasard lui envoyait en un moment de victoire. Dans son cerveau, où vivaient étiquetées, comme dans un magasin d'habillement, à côté des principes de l'académie de guerre, un certain nombre de formules prétentieuses, en l'honneur de la patrie, le projet, pour être bien établi, exigea un délai de quelques secondes. Le silence était complet. Les domestiques ne marchaient qu'en glissant le pas. L'Excellence avait le regard fixe.

Il eut soin de laisser encore un moment d'attente.

— Gloire à l'Allemagne ! dit-il d'une voix forte. Cette pensée est de notre Tannenberg : « Le peuple allemand a toujours raison, parce qu'il est le peuple allemand, et qu'il compte quatre-vingt-sept millions de sujets. »

Des murmures d'approbation s'élevèrent autour de la table. Ils se firent plus bruyants qu'il n'eût convenu, à l'extrémité où se trouvaient, près de Gervasius, les officiers les plus jeunes. L'officier de gendarmerie cria :

— Hoch! pour Son Excellence le général von Salzmann! Tannenberg a dit vrai!

Le commandant de l'artillerie, major Kraemer, eut l'audace d'imiter le grand chef. On le vit appuyer les deux mains sur la table, se soulever d'un demi-pied, et il dit avec solennité :

— « L'Allemagne est l'avenir du genre humain. » Cela est de M. Lehmann.

Le général ayant toléré cette réplique, le chef d'état-major dit à son tour, se renversant sur le dossier de sa chaise :

— Un seul de nos guerriers allemands, comme il en tombe malheureusement un grand nombre à cette heure, a une valeur intellectuelle et morale supérieure à celle de centaines de ces hommes grossiers et primitifs que l'Angleterre, la France et la Russie nous opposent.

— Moi, dit d'une voix aiguë le lieutenant de réserve Michaëlis, ingénieur fort diplômé, « akademisch gebildet, » moi, je citerai notre Kaiser.

A ce mot, ils se levèrent tous, quelques-uns avec difficulté, ne sachant trop si c'était une obligation, mais pour imiter le général qui s'était levé, le premier, au nom de l'Empereur. Quelques-uns regardaient Michaëlis de travers, parce que celui-ci avait eu l'idée heureuse, la grande idée.

— Qu'a-t-il dit, notre Kaiser? car enfin, il a parlé plusieurs fois! demanda le colonel von Lobwitz, qui ne manquait pas d'une certaine causticité. Mais à le voir, raide, sérieux, le regard droit devant lui, tous furent convaincus que le respect et la curiosité seuls avaient dicté la demande. Et le jeune Michaëlis, rassuré, prononça, en accompagnant la phrase d'un geste de la main gauche :

« Un art qui dépasse les limites et les lois que je lui ai fixées n'est plus un art. »

— Comme c'est vrai, comme c'est beau! répondirent quelques-uns des convives.

Tous se rassirent avec dignité, et on entendit le lieutenant Gothein marteler cette noble pensée de H. S. Chamberlain, l'homme passé à l'Allemagne :

« L'armée allemande, dans laquelle j'englobe, naturellement, la marine, est, à cette heure, la plus importante institution d'éducation morale qu'il y ait dans le monde. »

— Je vous fais mes excuses de citer une pensée moins lapi-

daire que les vôtres, dit l'adjoint au chef d'état-major, qui avait enfin découvert la pensée désirée, mais qui, ce soir, pour prononcer les syllabes, devait vaincre une certaine résistance de ses lèvres et de ses joues. J'ai lu, dans Oscar Schmitz : « Nous ne devons pas tendre à devenir des Européens, mais des Allemands supérieurs. Comment faire naître un nouveau type européen? De la combinaison de l'Allemand héroïque et de l'Anglais calculateur? Ce serait peut-être un gain pour l'Anglais, mais une chute pour l'Allemand. »

— Grande vérité! dit le général.

Von Salzmann reprit :

— Voilà ce que j'appelle un corps d'officiers! Tous, ici, nous comprenons que l'Allemand est roi parmi les peuples, et que tous les autres, tous ceux qui ne sont pas de la race pure, sont faits pour l'admirer et le servir.

— C'est un peu la formule du catéchisme expliquant les devoirs envers Dieu, murmura Michaëlis, dans un coin. Seulement, on ajoute « pour l'aimer, » et ça, nous ne le disons pas.

La face carrée de l'Excellence s'était empourprée. Sans entendre la réflexion du lieutenant téléphoniste, il leva au plafond ses petits yeux durs, et essaya de rire, personne n'a jamais su pourquoi. Puis, comme rappelé aux réalités de la vie, il regarda l'un après l'autre tous les convives rangés autour de la table. Il dit :

— Je veux encore boire un coup de Kaiser-sekt.

Le sous-officier qui commandait le service se pencha.

— Il est prêt, Excellence, il est prêt.

Dix domestiques entrèrent aussitôt, portant les bouteilles de champagne, venues d'Allemagne dans les fourgons de l'armée. Personne ne faisait attention à Joseph Ehrsam, qui, à trois pas derrière les convives, écoutait sans bouger, n'ayant pas quitté la position du garde à vous. Gervasius finit par se souvenir de la présence du sous-officier.

— C'est bien, retirez-vous, et, comme je l'ai dit, attendez-moi.

— A quelle heure dois-je attendre monsieur le lieutenant?

— Un peu avant le jour.

Désormais, il n'y eut plus de retenue dans la beuverie, dans les propos, dans le tapage. Ces hommes, gorgés de vin et de

mangeaille, savaient de moins en moins ce qu'ils disaient. Ils échangèrent des propos vagues, se répandirent en menaces ou en attendrissements stupides. Les toasts se succédaient, de convive à convive, imprévus, tout en gestes, selon l'usage. Le sous-officier commandant les maîtres d'hôtel, chargé du message par un des officiers présents, faisait le tour de la table, s'inclinait, et murmurait à l'oreille d'un autre officier : « Monsieur le Capitaine Brücker, Monsieur le Rittmeister von Wartemberg boit à votre santé ; » ou bien : « Monsieur le médecin divisionnaire Pötschke, monsieur le vétérinaire divisionnaire Roth boit à votre santé. » Aussitôt, comme s'il répondait à un défi, et le plus promptement possible, le capitaine Brücker ou le médecin Pötschke se levait, se mettait au garde à vous, se tournait vers le camarade qu'on venait de lui nommer, présentait de loin son verre plein, buvait, présentait encore le verre vide, et se rasseyait.

Douze fois, ce rite allemand fut répété. Alors, le lieutenant Gothein, acclamé, proposa de fabriquer lui-même, pour terminer un si bon souper, une « bowle » comme jamais les plus grands restaurants de Berlin n'en auraient servi à leurs clients. Un vaste bol à punch en argent fut apporté et posé devant lui, ainsi que plusieurs bouteilles de formes différentes, un grand pichet plein d'un liquide très pâle et mousseux, de la glace en morceaux, un sucrier et deux ananas juteux, roux, d'un parfum violent, qui venaient d'être cueillis dans les serres effondrées de Ponary.

— Je commence par vous annoncer que, grâce à la haute intervention de Son Excellence, un baril de bière blanche nous a été envoyé de Berlin.

— Hoch! pour Son Excellence! Hoch! pour la bière blanche!

— Je fais d'abord le lit de la bowle, reprit l'officier d'ordonnance; je dois ne garder du fruit que les parties les plus aromatiques.

Disant cela, il taillait l'ananas, avec une adresse extrême, enlevant le noyau, plus dur, et ne laissant guère que les alvéoles gonflés, formant cuirasse, et dont il faisait encore, d'un coup de lame, tomber l'écaille. Sur le lit d'ananas, il versa une livre de sucre en poudre, puis la bière blanche, deux bouteilles de champagne, une bouteille de sirop de framboise, une bouteille

de cognac, et, dans ce bain d'une affreuse couleur, fit nager les morceaux de glace très pure de la Vilia. La bowle était faite. On la laissait refroidir. Les yeux ronds, les yeux petits et durs, les yeux sournois entre des paupières appesanties, les yeux en diagonale relevés vers les tempes, tous les yeux la convoitaient. Dans cette concupiscence et cette admiration, l'idée de la supériorité allemande était encore présente. Quelle autre armée eût fabriqué une bowle pareille, à pareille distance de la capitale? Quelle autre intendance, inspirée par le génie de la race, eût acheté ainsi la bière préférée, pour l'expédier avec les canons et la mauvaise farine? Quel autre chef, sinon un Allemand authentique, se fût préoccupé, le matin même de l'entrée dans une ville conquise, d'occuper tant de soldats, pour préparer le dîner, au loin, sur les collines, et quel autre eût trouvé aussi ingénieusement, et forcé plus résolument les cachettes murées par les maîtres en fuite d'un domaine bien pourvu?

Les parfaits guerriers allemands, dans la fumée des vins, bénissaient l'Allemagne pour le breuvage nouveau.

On servit, avec une cuiller à punch, et ils buvaient, les uns penchés sur leur verre et humant la bowle, à petites gorgées, les autres renversant la tête et avalant d'un trait le mélange dont les divers éléments, juxtaposés plutôt que fondus, irritaient et caressaient alternativement leur palais. Seul, Otto Gervasius, toujours droit sur sa chaise, buvait sans hâte et sans plaisir apparent, et continuait de parler à un voisin qui n'écoutait plus, d'une manœuvre qu'on avait faite, devant la très forte position d'Ovile. Il ne tarda pas à se taire, et, tandis que les convives, ayant reçu, comme ils disaient, le « coup de massue, » riaient, s'interpellaient de nouveau, ou commençaient à s'assoupir, ou se levaient, titubants, il considérait, avec le plus parfait mépris, ces hommes vaincus par le vin, l'eau-de-vie, la chaleur et l'orgueil.

A onze heures et demie, sans un mot d'adieu, le général von Salzmann se retira pesamment, suivi de ses deux officiers d'ordonnance et du chef d'État-major. Gervasius le rejoignit à la porte de la salle, lui demanda des ordres, fut peut-être compris, reçut, pour réponse, un grognement affirmatif, et revint s'asseoir, un peu à l'écart. Les autres officiers étaient demeurés à table. Vers minuit, trois d'entre eux, les plus élevés en grade, dormaient, les coudes abattus sur la nappe;

un autre, plus jeune, la tête appuyée sur le dossier de sa chaise et la bouche ouverte, ronflait. Deux lieutenants, qui étaient sortis depuis une demi-heure, réapparaissaient dans l'ouverture de la porte d'entrée, poussant par les épaules deux filles de service qu'ils avaient dénichées dans quelque coin du château. Sauvages et amusées, résistant et riant, elles étaient à demi enveloppées dans les plis retombants de la portière d'étoffe verte, et leurs yeux effarés, illuminés jusqu'au fond par la lueur des bougies, brillaient comme ceux de deux jeunes loups passant.

Gervasius jugea le moment venu de terminer la fête, car il avait mieux à faire qu'à regarder ses camarades rouler sous la table, se prendre de querelle, ou courir dans le domaine après les servantes. Il se leva, et dit :

— Son Excellence commande que les officiers se retirent. Les automobiles sont avancés.

C'était vrai; des automobiles étaient rangés devant la villa. Les domestiques, aidés par les chauffeurs, emportèrent plusieurs officiers qui avaient entièrement perdu conscience. Quelques-uns purent gagner à pied les voitures.

Lorsque le lieutenant eut vu disparaître, au tournant de l'avenue, le dernier automobile, il revint dans la salle en grommelant :

— C'est dégoûtant : ils se saoulent pour peu de chose! Sans moi, qui est-ce qui ferait le nécessaire?

Il était redevenu, en un instant, le maître impérieux et terrible qui ne prodiguait pas les mots, mais, quand il les avait dits, n'en retirait jamais aucun,

Les serviteurs étaient à table, à leur tour, dans la vaste cuisine. Il les rappela.

— Enlevez l'aigle blanc, à présent! C'est l'aigle noir qui commande! Plus de livrée! Tout le monde en tenue de travail! Dans deux heures, il faut que la villa soit déménagée. Toi, vieux Piotr Burlingis, tu indiqueras les dernières cachettes, et tu livreras les clefs : ou bien, tu m'entends?...

La mimique était expressive, et le vieux cocher n'eut pas de peine à comprendre qu'il serait fusillé. Il fut digne, ne répondit rien, et se mit au travail en essuyant deux larmes au coin de ses yeux. C'était le dernier acte imprévu de trente années de bon temps et de paternel coulage, qu'il avait vécues

à Ponary. Dans la salle des fêtes, on apporta toutes les caisses trouvées dans les greniers et les caves. Au moment où les travailleurs commençaient d'empiler sur le parquet, autour de la table, pêle-mêle, l'argenterie, des panneaux de tapisserie, des candélabres, du linge damassé, des sacs de blé et d'avoine, des pièces de drap du pays, des caisses de bouteilles de vin, et, dans un panier de rotin, quelques vases de porcelaine du Japon, des miniatures, un jeu d'échecs en or ciselé, don d'un roi de Pologne au grand-père du maître du domaine, les serviteurs, surpris, virent entrer un détachement de soldats d'infanterie, conduit par un Feldwebel.

Tout avait été prévu. Ébaubis, ricanant, silencieux parce qu'ils avaient aperçu Gervasius, les soldats enlevèrent les caisses, et les portèrent jusqu'aux camions automobiles que le lieutenant avait commandés pour une heure du matin. Les habitants de la plaine qui regardèrent, cette nuit-là, dans la direction de la villa, furent surpris, assurément, de voir tant de fenêtres illuminées. On fouillait de la cave au grenier. Une méthode savante conduisait la bande des pillards à tous les étages et dans les combles même, à cause des trésors que Gervasius espérait toujours y trouver, et qu'il n'y trouvait point. L'homme à la figure de Lapon exultait. C'était là son orgie, à lui : il amassait le butin, sans profit personnel, sans même une parfaite connaissance de la valeur des objets qu'il pillait; mais la pensée de la plus grande Allemagne était dans son esprit, et c'est à elle que, silencieusement, il faisait l'offrande de chaque pièce de ce trésor de guerre. « A toi, Germanie, le linge damassé, d'une finesse exceptionnelle, orgueil de ces seigneurs polonais ; à toi les pièces de drap conservées dans les armoires, dont la domestique de confiance, la « oh! maîtresse » avait la gestion et la garde; à toi les barils d'eau-de-vie, les jambons fumés, les sacs d'avoine et d'oignons, et tout le reste, tout ce qui mit en sueur les soixante hommes de corvée! »

Un peu avant trois heures du matin, — déjà on devinait un reflet rose, dans la nuit, tout au ras de l'horizon, du côté de l'Est, — le lieutenant Gervasius, que six hommes en armes accompagnaient, descendit dans l'avenue, jusqu'à un groupe de hêtres centenaires, sous lesquels la nuit était deux fois sombre.

— Par ici, monsieur le lieutenant,... à la lisière,... tenez, voici le bouton d'appel, et l'écouteur.

Un caporal téléphoniste avait, dans les branches basses d'un des hêtres, retrouvé le fil qu'il avait posé quelques heures plus tôt. Gervasius appela, puis demanda :

— Donnez-moi l'observatoire F.

— Vous l'avez.

— Premier lieutenant Gervasius, d'ordre de Son Excellence le général von Salzmann. Dans dix minutes, envoyez rafale d'obus, dont quelques-uns incendiaires, sur la villa de Ponary.

— Compris, monsieur le lieutenant.

Les automobiles, chargés du butin enlevé du château, n'étaient pas encore au bas de la colline, et le premier seulement commençait à s'engager dans la plaine, quand une canonnade furieuse et courte ébranla la forêt, puis, par ondes rapides, les collines voisines, jusqu'à Vilna. Le sommet où était bâtie la villa apparut tout entier, dans l'éclat fulgurant des explosions, les bois, les pelouses, les murs blancs, les toits; puis, on ne vit plus que des fragments de muraille, inégaux, sans plus aucune forme d'habitation humaine, et qui s'écroulaient parmi des tourbillons de flammes, de poussière et de fumée.

On ne sait pas si les serviteurs du château, et tout le menu peuple disséminé dans les communs du domaine avaient été prévenus.

Le lundi 20 septembre, les rapports adressés par les chefs des différentes unités occupant Vilna et les environs pouvaient dire, avec vérité : « Toute résistance a cessé, les magasins sont ouverts, les troupes se reposent. » Les soldats avaient reçu la permission de franchir les postes gardant les faubourgs de la ville, à condition de ne pas s'éloigner de plus de quatre kilomètres. Aussi, le dimanche suivant, dans un bois de sapins et d'érables, descendant vers la rivière, et d'où l'on pouvait apercevoir, au loin, les ruines noircies de Ponary, une trentaine de soldats d'infanterie allemande étaient réunis, assis sur la mousse épaisse. Contrairement à ce qui se passe d'habitude, quand de jeunes hommes sont ainsi libérés de la discipline militaire, on n'entendait aucun cri, ni même aucune parole prononcée à voix haute ; cependant ils causaient avec animation, en jouant aux cartes, par petits groupes de quatre. Ils semblaient beaucoup plus attentifs à la conversation qu'à la

partie qu'ils jouaient. Si quelqu'un avait pu, sans être vu, se glisser parmi eux, il aurait tout de suite observé qu'ils parlaient le dialecte alsacien; toutes les figures étaient alsaciennes, et une certaine exubérance de geste et de parole eût d'ailleurs décelé l'origine commune, l'origine celte de ces jeunes gens rassemblés dans cette futaie lithuanienne, au cours de la guerre la plus extraordinaire que le monde ait vue. Fréquemment, l'un ou l'autre regardait avec attention les sentiers par où quelque témoin pouvait venir. Dans le groupe central, le sous-officier Joseph Ehrsam était celui qu'on écoutait le plus volontiers, et auquel on faisait des objections. Il était debout, et souvent il observait aussi, entre les arbres, les profondeurs du bois, ou la route, en bas, au bord de la Vilia.

— Enfin, disait l'un des hommes les plus jeunes, vous êtes sûr que nous ne resterons pas ici?

— Sûr. Je ne peux pas vous dire comment je le sais, mais je le sais. J'ignore à quelle partie du front occidental nous sommes destinés, mais il n'y a pas à dire : on va nous faire nous battre contre les Français et les Anglais.

— Moi, fit un des joueurs, déjà grisonnant aux tempes, me battre contre des Anglais, cela me sera pénible, mais contre ceux de l'ancien pays, non, je ne le ferai pas.

Le premier qui lui répondit n'avait pas plus de vingt ans, il était petit, sec, tout brun, ardent comme un Français.

— Moi non plus!

— Moi non plus!

— Moi non plus!

Ils se rapprochaient les uns des autres, et ne formaient plus qu'une grappe, en vérité, sur la mousse en pente, et, comme ils ne jouaient pas de bon cœur, mais seulement pour se donner contenance et tromper les espions, plusieurs oubliaient de tenir les cartes en main, et ils les laissaient tomber. Les yeux, les jeunes visages décidés de ces gars d'Alsace étaient tournés maintenant vers Ehrsam, qui était au guet, appuyé contre le tronc d'un sapin. Leur haine de l'Allemagne se trouva déchaînée, tout à coup, parce que celui qui avait parlé le premier de tous, le plus âgé, un gros tisseur de Mulhouse, qui riait toujours, frappa de la paume le tronc d'un arbre, et dit :

— J'ai reçu des lettres de chez moi; ce sont des tyrans, ces Schwobs : ils condamnent les nôtres à la prison, à pire encore,

parce que les belles manières allemandes ne nous ont pas séduits!

On vit alors que sa plaisante figure était devenue mauvaise. Et aussitôt des ripostes lui vinrent; des mains se levaient, comme pour demander la parole; chacun plaçait son mot; le murmure des autres l'approuvait, et montait entre les arbres.

— Moi aussi, j'ai reçu des lettres. Sais-tu que Lucien Guismann, le maître tailleur de Strasbourg, pour avoir salué au passage d'un convoi de prisonniers français, a été puni de six semaines de prison? Le juge a eu l'audace de mettre dans le jugement : « Tenant compte de son grand âge! »

— Le grand âge! ah! ils en tiennent compte! Le pasteur Gérold, de Strasbourg, a fait un mois de prison pour avoir donné de l'argent à des blessés français, et de même l'abbé Kaspar, de Netzwiller, et l'instituteur de Soufflenhein, qui avait fait crier : « Hoch! » à ses écoliers, en l'honneur de l'armée française.

— Quinze mois à un artiste de Colmar, Michel Sittler. Devinez pourquoi? Pour avoir fabriqué des statuettes de Napoléon Ier.

— Ils se rappellent Iéna.

— Et le reste, mon vieux! Moi, j'en connais aussi, des victimes de leurs conseils de guerre. Pour avoir propagé, en Alsace, un journal français, 5000 marks d'amende, et six mois de prison à Mme Malmonte, de Novéant; un an de prison à cinq petits gars de mon village, Crovisier, Caquelin, Chiavazzo, Couedera, Poirot, qui sont de Rothan, et qui, entendant les soldats allemands chanter le *Deutschland über alles*, entrèrent dans l'auberge, et entonnèrent en chœur *la Marseillaise!* Pour avoir « favorisé les blessés français au préjudice des blessés allemands, » cinq ans de travaux forcés à la sœur Valentine, de Riedisheim, qui n'avait rien fait du tout, si ce n'est se déclarer Française, devant ceux qu'elle soignait. Je pourrais citer vingt autres condamnations, contre des aubergistes, des laboureurs, des serruriers, des maçons...

— Je te crois! ils ont déjà, leurs conseils de guerre, distribué 3000 années de prison, en Alsace!

— Mais le plus beau de leurs jugements, c'est celui qu'ils ont prononcé contre deux jeunes filles, Jeanne Gros et Eugénie Proly, en juillet dernier.

— Ah! ah! dis-nous cela!

— Elles avaient, à Colmar, envoyé des baisers à des prisonniers de France, qui passaient dans les rues. Les Schwobs les ont condamnées chacune à un mois de prison, « pour approche illicite de l'ennemi. »

Les rires duraient encore, lorsque Joseph, d'un geste, rappela ses camarades à la prudence, et dit :

— La réunion d'aujourd'hui est faite pour décider la conduite à tenir, quand nous irons sur le front Ouest.

— Qu'ils mettent donc en ligne un corps d'armée tout entier composé d'Alsaciens, reprit un jeune, et ils verront une chose qu'ils n'ont pas encore vue...

— Ils ont eu soin, jusqu'à présent, de nous envoyer contre les Russes; ils se méfient.

— Quand je pense, dit un autre, que j'ai attendu les Français à Massevaux, jusqu'à huit heures, le 7 août 1914, et que le train est parti, et que, s'ils étaient arrivés seulement deux heures plus tôt, mes enfants, nous serions tous du côté où nous avons le cœur!

Un autre fredonna :

Quand ce temps-là sera venu,
Je ne sais pas si les sapins auront de la neige
Ou si la framboise sera mûre...

— Ne chante pas! dit Ehrsam. Tais-toi! Nous sommes déjà trop suspects, réunis ainsi dans un bois, entre Alsaciens. Non, voici ce qu'il y a de sûr : nous irons en France, et nous ne pouvons pas tuer des Français.

Des voix, tout autour de lui, répétèrent :

— Nous ne pouvons pas!

— Alors, que faire?

— Ce que d'autres ont fait déjà : quand nous serons en ligne, nous tirerons trop haut, toujours.

— Il ne faudrait tout de même pas mettre la hausse, quand les autres ne la mettent pas.

— Sans doute, mais on vise au-dessus du but, et le plomb passe dans l'air...

Il allait ajouter d'autres mots, mais ayant regardé du côté de la rivière, à droite et en bas, il prit par le bras un de ses camarades qu'il força de se lever, et dit aux autres :

— Remuez un peu, vous tous; faites semblant de jouer : nous sommes vus!

Aussitôt, il sortit du groupe, et commença de se promener de long en large entre les arbres, causant avec le compagnon auquel il donnait le bras; plusieurs autres s'égaillèrent dans le bois, et se mirent à jeter des pierres dans les arbres comme s'ils poursuivaient des écureuils, et à couper des baguettes; d'autres levèrent en l'air leurs doigts qui tenaient des cartes; trois ou quatre s'étendirent sur le dos, et firent semblant de dormir. Il ne se passa pas trois minutes avant que n'apparût, montant la pente, un officier qui avait une badine à la main. Il marchait vite, et comme si le terrain n'eût point été en pente. Il ne regardait pas du côté des Alsaciens, mais il venait droit vers eux. Ehrsam l'avait reconnu à la taille, à l'allure décidée, à la peur instinctive peut-être qu'il avait ressentie, dès qu'il avait aperçu la silhouette de l'officier, là-bas, très loin, le long de la Vilia.

Ce fut lui, comme il revenait sur ses pas, du côté où la mousse était foulée, qu'interpella Gervasius, et vraiment le lieutenant était de belle humeur, comme le temps : il y avait une sorte de contentement sur le visage jaune, aux traits tirés, de celui que les soldats guettaient de loin, inquiets pour Ehrsam.

— Bonne promenade, Ehrsam, hein, qu'en dites-vous? On ne pourra pas dire que vos chefs ne sont pas soigneux de la santé de leurs hommes? Vous n'avez pas rencontré de cosaques, je suppose?

L'air de satisfaction qu'Ehrsam avait remarqué s'était déjà effacé. Hautain et soupçonneux, le menton levé, les paupières à demi baissées, l'officier examina et compta les hommes disséminés dans le bois, puis, brusquement, faisant signe au sous-officier de le suivre :

— Venez par ici!

Ils descendirent jusque dans les prés bordant la Vilia, et prirent le chemin de Vilna.

— Si je n'étais pas aussi sûr que je le suis de vous, Ehrsam, je m'étonnerais de cette réunion dans les bois, entre Alsaciens. Car j'ai compté, je sais tous les noms : il n'y a pas un Allemand, là-haut.

Joseph Ehrsam avait un don de dissimulation que ne possé-

dait à aucun degré son frère Pierre. Grâce à cela, il s'était tiré de plusieurs fâcheuses affaires, dans cette année passée parmi des soldats allemands. Il fit celui qui ne comprend pas, et se mit à rire, en regardant devant lui les toits et les clochers de la ville.

— Ah! monsieur le lieutenant, ce sont de vrais enfants; ils aiment à se promener en bandes, à jouer, et à parler ou à chanter dans notre dialecte, qui n'est pas, assurément, le chef-d'œuvre de l'élégance allemande, mais qui leur fait du bien en passant dans leur gosier, comme un bon verre de bière, vous savez, de cette bière blanche qui gratte la gorge... Je crois que, précisément, MM. les officiers en buvaient l'autre soir?

— Oui, oui, dit Gervasius, ce sont des souvenirs effacés : le canon les a effacés. Mais vous n'avez pas très bien saisi, Ehrsam, ma pensée. Je voulais dire qu'un autre que moi, bien entendu, qui vous connais, aurait pu se demander si, étant donné le caractère particulariste et la mauvaise tête de vos compatriotes, ils ne tramaient pas quelque complot. Cela s'est vu : j'ai entendu raconter que plusieurs généraux avaient déjà rédigé des ordres sévères à ce sujet, et prescrit de faire toujours accompagner le soldat alsacien en mission par un soldat allemand, de race authentique.

— Mais, monsieur le lieutenant, l'Allemagne nous a toujours considérés comme étant de race authentique, puisqu'elle nous a réclamés comme Allemands, en 1871.

— Sans doute : je veux dire un homme d'une race entièrement loyale... Enfin, que faisiez-vous? car je vous ai vus en cercle, puis vous avez fait lever votre voisin, et tous les autres se sont écartés.

— Pauvres enfants, je leur ai dit : « Bonsoir, enfants! » Quelques-uns ne m'ont pas entendu, ils dormaient, comme vous avez pu le voir, monsieur le lieutenant, puisqu'ils ne se sont pas réveillés. Toutes ces victoires les ont fatigués.

— Elles n'ont peut-être pas enlevé cet esprit frondeur que tous les bons offices de l'Allemagne n'ont pas encore pu corriger, et je me disais que trente Alsaciens ensemble, — avec vous, trente et un, — pouvaient bien ne pas former un concert pour chanter les louanges de la patrie allemande. Ai-je tort?

Ehrsam, entièrement maître de lui-même, tourna la tête,

et le soldat et le chef se regardèrent au fond des yeux. Gervasius, abandonnant toute feinte, avait cette physionomie menaçante, cette manière d'interroger avec précision, de presser du regard et d'inquiéter l'adversaire, qui lui valait d'être si redouté des hommes et de ses camarades eux-mêmes. Il fouetta l'air trois fois, de la badine qu'il tenait à la main, et tout en marchant, et sans quitter des yeux Joseph Ehrsam qui soutenait bien l'épreuve, il reprit :

— Je m'entends à corriger les traîtres, vous ne l'ignorez pas, et, s'il y en avait jamais, dans la compagnie que j'ai l'honneur d'avoir sous mes ordres, les choses seraient vite réglées, Ehrsam, et durement.

L'Alsacien répondit en regardant de nouveau la ville, et du ton le plus tranquille :

— Vous devez bien penser, monsieur le lieutenant, que, du moment que j'étais là, moi sous-officier, rien ne pouvait se passer que de normal et de licite.

Gervasius leva les épaules, dépité évidemment de trouver chez Ehrsam un esprit plus souple que le sien.

— Je préfère, en tout cas, les promenades où tous les éléments de la grande Allemagne sont représentés, et je vous le dis une fois pour toutes. Ce m'est une occasion de vous répéter, Ehrsam, que vous devez donner une preuve de ce loyalisme dont aucun de mes camarades ne doute, pas plus que moi, mais qui vaudra encore mieux quand il aura été solennellement affirmé.

— Que voulez-vous dire, monsieur le lieutenant?

Gervasius s'arrêta.

— Mais que vous devez devenir officier! Jusqu'à présent, vous avez refusé. Il en meurt beaucoup, des officiers, et, pour les remplacer, les hommes comme vous, d'éducation supérieure, riches, habitués à conduire les hommes dans l'industrie, sont tout désignés.

Avec un geste évasif de la main, l'Alsacien répondit :

— Je suis sans ambition.

— Il ne s'agit pas d'ambition, il s'agit de devoir. Vous avez fait votre volontariat. Vous êtes de bonne famille. Vous vous devez, et vous nous devez de devenir officier. Ce serait plus agréable pour vous.

— En effet.

— Les fréquentations vous conviendraient mieux que celles que vous avez tous les jours.

— Que voulez-vous, monsieur le lieutenant, nous autres, en Alsace, nous sommes un petit monde content de peu.

Gervasius, une fois encore, essaya de voir si Joseph Ehrsam ne parlait point ironiquement. Il avait un léger doute. Mais les yeux ternes de l'Alsacien n'exprimaient que l'attention déférente, sans un éclair, sans une ombre de pensée. Le lieutenant, avant de finir l'épreuve et de reprendre la marche, fronça les sourcils, tordit cette bouche molle, épaisse, ridée, au-dessus de laquelle quelques poils de félin se hérissaient.

— Inutile de finasser. Je veux que vous soyez officier au service de l'Empereur.

— Soit, je le serai.

— Ah! voilà qui me plaît. Je suis enchanté, Ehrsam, vraiment enchanté. Je vais répéter votre promesse à mes camarades, et nous vous aiderons à devenir l'un des nôtres. Je pensais bien qu'un jour ou l'autre, votre obstination cesserait.

Un automobile arrivait à toute vitesse. Gervasius ne voulant pas qu'un officier supérieur, peut-être un officier général, le rencontrât en conversation familière avec un simple sous-officier, fit quelques pas en avant, salua quand passa l'automobile, puis attendit que Joseph l'eût rejoint. Il fit cela comme une chose toute naturelle, qu'il n'avait point à expliquer.

— Nous allons, reprit il, revenir à l'Occident avec la division, mais nous ne serons pas envoyés au front avant quelques semaines, je le présume. Vous aurez le temps de suivre des cours; nous vous enverrons à Hanovre, et vous deviendrez « Fahnrich. »

La promenade continua peu de temps. Avant d'arriver aux faubourgs, l'officier prétexta une visite de poste à faire dans la campagne voisine, et prit un chemin de traverse. En partant, et pour la première fois de sa vie, il tendit la main à l'Alsacien.

« Quelle sorte de piège m'a-t-il tendu? songea celui-ci, dès qu'il se trouva seul, à l'entrée de la rue d'Autokol. Aspirant ou sous-lieutenant, je serai plus près de lui, soumis à une surveillance plus étroite, victime plus assurée, car il me hait, de toute la haine de son peuple contre ma race. Il s'est chargé de me perdre. Si quelqu'un des trente hommes qui étaient avec

moi tout à l'heure, dans la forêt, se décidait aujourd'hui à me vendre, je serais bien sûr de ne jamais faire connaissance avec l'école des aspirants de Hanovre... »

Mais aucun témoin ne raconta ce qui s'était passé.

XIII. — LES STATUES DES ROIS

Deux mois et demi plus tard, Joseph Ehrsam se trouvait, en effet, sur le front de France, en face de Reims. Il était décidément Fähnrich dans l'armée allemande. Sa tenue réglementaire n'avait pas changé; mais, à la poignée de son sabre-baïonnette, il portait la dragonne.

Le surlendemain de son arrivée dans le secteur de Cernay, avant le lever du jour, il achevait l'inspection de tranchées que son capitaine, Otto Gervasius, l'avait chargé de faire.

Les batteries allemandes établies à l'Est de Reims, au delà de Cernay, sur les hauteurs de Vitry, de Berru, de Nogent-l'Abbesse, tiraient, régulièrement, sans hâte, et les obus tombaient dans le faubourg Cérès, d'où montaient des colonnes de flammes et de fumée noire. Rien ne pressait, en effet : un système de destruction bien ordonné, chaque jour continué, finirait par ne laisser, aux mains des Français qui s'obstinaient à défendre la ville, qu'un champ de pierres autour de la basilique incendiée. Il était six heures. Joseph s'avança vers un des créneaux par où les guetteurs pouvaient observer la plaine.

— Ma première entrevue avec la France! pensa-t-il.

Et il se prit à rire. C'était vrai : jusque-là, il n'avait rien vu, ou à peu près, de ce pays où on l'envoyait se battre. Encaqué dans un wagon, pendant plusieurs jours, puis obligé de faire de longues marches, au milieu des soldats, dans la boue, dans la nuit, la veille encore occupé à installer les hommes dans le nouveau secteur, à surveiller un arrivage de munitions et à répartir les caisses entre les postes, il aurait été bien embarrassé de dire quels villages il avait traversés, quel aspect avait le champ de bataille, à l'Est de Reims.

Ehrsam riait. Mais, quand il se fut approché et que, bien d'aplomb, comme de coutume, il se baissa pour observer, il cessa de rire, et se mit à tirer sa barbe jaune entre ses doigts formant la bague, ce qui était, chez lui, l'indice d'une forte émotion. Quel vague paysage cependant, et que la nuit était

encore maîtresse! Devant Ehrsam, entre le point où il se trouvait de la Tranchée des Vandales et les faubourgs de Reims, la distance, — il le savait, — était d'environ deux mille mètres. Un nuage de brume, formant le fuseau, tendu à quelques pieds du sol, couvrait presque toute cette campagne, et les réseaux de fils de fer et les lignes des Français. Mais au-dessus, et comme portée sur cette nuée, Joseph apercevait la grisaille d'une ville très longue, plate, un peu baissant vers la droite, et que dominait, au milieu, un grand vaisseau d'ombre terminé par deux tours : la cathédrale.

Le froid piquait. Dans la tranchée allemande, des soldats passaient en trottant, pour se réchauffer; l'Alsacien demeurait devant le créneau, les mains dans ses poches, guettant le jour. Le jour s'annonçait dans les hauteurs du ciel, où diminuait l'éclat des constellations, où, dans les grands espaces transparents, le bleu sombre de la nuit devenait pâle et vivant. On commençait à voir, très loin de l'autre côté de Reims, les coteaux de Saint-Thierry, ceux de Trigny et les autres, mais les tours les dépassaient tous, et montaient dans l'azur, et entre elles, déjà, luisait un intervalle où tout à l'heure il y avait de la nuit et de faibles étoiles. Joseph, en ce moment, regrettait d'être un ignorant de l'histoire. L'église de Saint-Remi et de Clovis, l'église de Jeanne d'Arc, l'église des Sacres! Hier matin, il n'en avait pas la plus petite idée. Pour ne pas paraître tout à fait dénué de lecture, il s'était hâté de lire, pendant les premières heures de la nuit, quelques colonnes d'un guide allemand, que le lieutenant Michaëlis lui avait prêté en disant : « Vous combattez contre elle, connaissez-la un peu. » Parmi tant de noms, et de dates, et d'images, il n'avait guère retenu qu'un détail. Lui si pauvre liseur, étranger aux premières notions de l'art de bâtir et de sculpter, il était demeuré en contemplation devant la photographie de la statue d'Ève, posée au bas de la rosace d'un transept. A cette heure même, il la revoyait en esprit, comme si elle se fût trouvée là, au bout du créneau. Singulier garçon, ardent à rattraper le temps perdu, comme une plante retardée! Son âme inculte, mais tendre, s'était émue incroyablement devant cette figure de la Mère du genre humain, vêtue d'une robe longue, la tête à demi couverte d'un voile tout léger, Ève tenant sur son bras et contre sa poitrine le dragon qui l'a trompée, Ève qui se souvient du

Paradis, et de la faute, et de la promesse, et dont le jeune visage a été modelé par ce regret, ce repentir et cet espoir mêlés. Elle sourit, la Pardonnée, les Anges sourient au sommet des contreforts, la Vierge couronnée sourit aussi. Dieu! qu'il y a de sourires dans cette œuvre de la vieille France, et comme on est loin de la grimace, de la menace, de l'air avantageux, et comme la force est calme et raisonnable! Il avait compris quelque chose de cela, ce Joseph transplanté depuis si peu de temps dans un monde nouveau. Quelques misérables images, des photographies fanées, apportées d'Allemagne par un soldat rêveur, avaient suffi pour éveiller, dans une âme alsacienne, une pitié grande, une sympathie pour cette cathédrale des gloires françaises, que les obus allemands cernaient avec leur flamme et leur fumée.

Le jour naissait; la brume, au pli des terres, avait fondu, et on découvrait, à présent, toute la plaine nue, déserte, où il n'y avait ni une maison, ni une haie, ni un bouquet de chênes ou d'ormes, ni une trace des anciennes cultures, mais seulement des herbes que personne n'avait fauchées, et qui s'étaient couchées, toutes grises sous les pluies d'hiver; des rejets de tranchées couleur de craie; des lignes successives de fils de fer et de poteaux, puis, coupant à angle droit ces parallèles, et venant du faubourg Cérès, le chemin de Cernay, étroit, abandonné, et que bordaient deux rangs d'arbres sans feuilles. Les batteries de Berru, par-dessus ces champs nus, continuaient de lancer des obus; le bruit des éclatements arrivait, atténué; le vent poussait les ondes de fumée vers la cathédrale. Il y eut un arrêt du tir. Les fumées se dissipèrent. Le chevet de l'église, rayé d'ombre par les contreforts et les arcs-boutants, apparut dégagé comme au temps de la paix, et au-dessus, jaillissant, fleurissant, le revers des deux tours, mieux fouillées et sculptées que ne le fut jamais le plus beau bijou porté par une femme. Car elles étaient, et la basilique avec elles, la parure offerte à Notre-Dame, reine de France. Le ciel était devenu bleu. Le jour, par degrés, animait la pierre. Le premier rayon direct toucha les deux plates formes, descendit, éclaira les longues fenêtres, la galerie des rois, les pignons des transepts. La basilique entière, menacée de mort, souriait aussi, comme Ève, et le dragon ne l'en empêchait point.

Un rire sonore fit se détourner Joseph.

— Ah! ah! ah! Fähnrich Ehrsam, que faites-vous là? Je ne vous croyais pas poète, en vérité! Je suppose que vous comptez les coups, et que vous calculez le temps qu'il nous faudra pour nous emparer des bonnes caves, là-bas? Au moins trente millions de bouteilles de champagne! Vous êtes un gourmand! L'envie d'y goûter a dû vous prendre à Vilna, vous vous souvenez? le soir où Gothein préparait une bowle merveilleuse, à laquelle vous n'aviez pas le droit de toucher. Ah! ah! ah! ce cachottier d'Ehrsam!

Le rire, naturel ou forcé, — il était difficile de savoir tout de suite quand cet homme jouait la comédie, — faisait grimacer les traits d'Otto Gervasius. Le capitaine, les mains dans les poches de sa tunique gris-vert, que barraient les courroies auxquelles pendaient un revolver et des jumelles énormes, se courbait et se redressait au milieu de la tranchée, comme un homme pris de fou rire, pour mieux montrer combien l'amusaient cette rencontre et ce spectacle de Joseph Ehrsam en contemplation. Les pattes d'épaules, bordées de rouge, et les deux étoiles, disaient son nouveau grade. Des soldats, d'assez loin, observaient le chef. Gervasius, décidément, n'avait aucune envie de plaisanter, car il changea de visage, et, faisant deux pas vers Joseph qui saluait :

— Remettez-vous au créneau : que regardiez-vous?

— La cathédrale, dit Ehrsam, s'effaçant le long du talus.

— Je le pensais... Belle victime de notre barbarie, n'est-ce pas?... Vous entendez les coups des batteries de Berru?... Tiens, les grosses pièces du fort de Brimont se mettent de la partie... Ah! la royale explosion!... Mais regardez donc, Ehrsam : le coup a porté à moins de deux cents mètres du transept Nord... Le nuage de fumée monte aussi haut que les tours... Il va toucher le troupeau des saints et des princes de pierre, dont il interrompt la méditation, comme j'ai interrompu la vôtre.

— Le voilà dissipé.

— Cela devient intéressant : les camarades allemands ont l'air de tirer en pleine cible. Venez sur la banquette : à cette heure-ci, les tranchées sont muettes; aucun danger pour votre précieuse personne, et j'ai là un instrument de prix, un chef-d'œuvre de Gœrtz, qui rapproche tellement les objets, que les statues qu'admirent si fort les catholiques semblent être au bout de la lorgnette.

Sans aucune crainte, dressant sa haute taille et s'accoudant au remblai, Gervasius mit les jumelles au point, observa, et les passant à Joseph qui, plus petit, avait tout juste la tête au-dessus des rejets de terre :

— J'ai déjà étudié cela, hier. Ils ont juché, aussi haut qu'ils ont pu, ces Français, des personnages qui me sont odieux.

— Ève ? dit tranquillement l'Alsacien.

— Pourquoi dites-vous « Ève ? » C'est ridicule. D'abord, au pied de sa rosace du Nord, on ne peut la voir d'ici... Mais je devine quelques-uns de leurs rois, qui n'ont cessé de nous faire la guerre, ou de conspirer contre nous. Prenez donc mes jumelles, je vous permets de vous en servir... Moi, je sais la place de chacun, à présent..., la place de leurs quarante-deux rois... Ils vous plaisent?

— Je les distingue mal, mais on dit les statues fort réussies, monsieur le capitaine : ce serait dommage de les détruire, fit Ehrsam, en rendant les jumelles à Gervasius.

— Dommage ? Détruire de vieilles pierres taillées par des artistes grossiers ! Nous avons cent sculpteurs, à Berlin et à Munich, qui feraient beaucoup mieux que ces imagiers du XIIIe siècle. Vous n'êtes pas Allemand, décidément, Ehrsam.

— Ce n'est pas ce que vous me disiez à Vilna.

— J'espérais mieux, en effet. Moi, je voudrais voir à bas tous leurs Charles, tous leurs Philippe, tous leurs Louis et le reste : leur Clovis qui a combattu les Alamans; leur Charles Martel, dont ils auraient grand besoin, à l'heure qu'il est; leur Pépin le Bref, debout sur son lion ; leur Philippe Auguste ; leur saint Louis à la bouche ouverte, sans doute pour crier au secours... Tous, ils ont empêché la libre expansion de l'Allemagne. Mais, savez-vous celui que je hais plus que les autres?

Une balle siffla, et s'enfonça dans la craie, en soulevant un paquet d'herbe sèche, comme un mulot qui se terre.

— Vous pouvez descendre de la banquette, reprit l'officier.

Il descendit le dernier, et, parlant à demi-voix, avec une expression de colère :

— Je vous donne une leçon que vous n'oublierez pas. Celui des héros par eux glorifiés que je hais le plus, Ehrsam, c'est l'homme à la barbe fleurie, né près du Rhin : Charlemagne !

— Charlemagne ?

— Ils l'ont mis dans une niche du transept qui nous fait face. Ils lui ont donné la taille d'un géant. Ils ont posé sur sa tête la couronne de l'empire romain.

— Je ne savais pas.

— Qu'est-ce que vous savez ? des chiffres et la qualité d'un fil de coton... C'est une provocation séculaire à la nation allemande : Charlemagne, qui a abandonné le culte du dieu national, de Tuiston, dieu des forêts germaniques; Charlemagne, qui a préféré aux glorieuses traditions allemandes les professeurs latins, les mœurs latines, le parler latin, abécédaire grisonnant, qui épelait dans le psautier des moines ; roi traître, qui s'est détourné de sa race, et, je vous le dis en face : le premier type d'Alsacien, dans notre histoire!

Immobile, devenu très ferme de regard et de visage, Ehrsam répondit :

— Je me permets de vous faire observer, monsieur le capitaine, que je n'ai pas mérité, jusqu'à présent, d'être traité ainsi...

— Jusqu'à présent! Mais je connais les intentions, moi, et les conciliabules, et les murmures... Vous osez prendre la défense de toute cette canaille royale française, devant moi, et vous dites que vous ne méritez pas d'être traité de mauvais Allemand? Ehrsam, les obus allemands obéissent à des volontés allemandes. Ceux qui, le 19 septembre 1914, ont incendié la charpente, là-bas, percé les voûtes, cassé des bras et des jambes de pierre, l'ont fait par ordre. Ils ont bien fait. J'espère que d'autres suivront, et mettront par terre tout ce panthéon de nos ennemis mortels. Moi, j'en rirai, je m'en réjouirai avec tous les bons Allemands. Quant à vous, je vous avertis, pour que vous n'ayez pas à exprimer alors des sentiments français...

— Monsieur...

— Français, je vous dis! Et ne répondez pas!... Vous viendrez me trouver, ce soir, à huit heures. J'aurai des ordres à vous donner.

Ehrsam laissa s'éloigner l'officier, et revint à la place qu'il avait d'abord choisie. Irrité des injures de Gervasius, il l'était plus encore des propos que le capitaine avait tenus contre l'église des lis de France, contre les chefs de la France, contre tout le peuple qui avait élevé cette merveille et abrité là ses plus grands souvenirs autour de son Dieu. Il se sentait

maintenant plus fortement attiré par la cathédrale, blanche dans le matin clair. Il la regardait, et il pensait :

« Voilà donc ce qu'ils visent. Ces hommes, quand ils sont devant un chef-d'œuvre, ont le sentiment de l'infériorité de leur culture, et la rage les prend d'en détruire le témoignage. Tu peux tout craindre, Reims; ils tirent contre l'histoire de France dont la leur est jalouse. Beaux évêques, princes, rois, vous êtes pour eux des ennemis, à cause de votre gloire encore vivante. On ne sait plus tous vos noms, chez vos neveux; mais la liste des proscrits de pierre, l'Allemagne l'a dressée, elle l'a apprise par cœur. Faudra-t-il que j'assiste à cette exécution, moi, le fils de ce brave homme qui ne pouvait pas seulement entrer sur la terre de France sans lever son chapeau devant les arbres, les sources d'eau vive, les champs, les pauvres choses de ce pays glorieux? Est-ce que je peux continuer de faire partie d'une armée qui déteste Hugues Capet, Clovis, Charlemagne, Jeanne la Pucelle, l'ampoule de l'huile du sacre? Non. Je ne resterai pas! »

Il se détourna, et se mit à suivre, pour retrouver la sape où il logeait, deux soldats qui portaient un seau plein de café de glands doux. Il avait été salué par eux, au passage. Et, les voyant plaisanter, jeunes, indifférents, cauteleux de visage et d'allure à l'approche d'un gradé, il songeait encore :

« Je vais commander un plus grand nombre de ces hommes... Ils doivent m'obéir. Si je dis : « Ouvrez le feu! » ils ne se feront pas faute de tuer les fils de ceux qui furent les compatriotes de mon père... Cela ne doit pas être... Je vais combiner mon plan... J'aurai le temps, car le secteur est tranquille... D'ici huit jours, j'aurai bien trouvé quelque chose... En attendant, ce soir, j'ai rendez-vous avec un capitaine que je peux nommer justement mon ennemi. »

Joseph rentra dans l'abri profond et bien aménagé où il couchait, se jeta sur son lit de camp, et dormit jusqu'à midi. Il s'éveilla avec ce sentiment de repos et de plénitude de force qui fait que l'on tient plus âprement aux résolutions prises, et qu'on a plus de hâte de les mettre à exécution. Il devait, pour le lendemain, préparer un rapport, et il se mit à l'écrire sur une table volée dans une des fermes de la colline de Cernay. Chose étrange : tous les mots qu'il avait entendus contre l'Alsace et les Alsaciens dans la villa de Ponary, au mois de septembre, lui reve-

naient en ce moment, dans leur ordre. Ils l'excitaient encore à agir, ils le pressaient de quitter ces hommes d'une autre sorte que lui, et, puisqu'il y avait une Alsace désormais libérée de leur joug, de revenir là où il devait faire bon vivre à présent. Mais comment s'échapper?

Deux heures après le coucher du soleil, il se rendit à la convocation du capitaine. Il trouva celui-ci au fond d'une véritable catacombe en ciment, dans une petite salle ronde, meublée d'une table, de chaises, décorée d'images et de médiocres tableaux pris chez un notaire de village. Gervasius, étendu sur une chaise longue de la même provenance, recouverte d'un ancien châle des Indes, tendit la main au Fähnrich, le fit asseoir sur un escabeau, alluma une seconde lampe électrique pour mieux voir la physionomie de l'Alsacien, et dit à brûle-pourpoint :

— Ehrsam, j'ai besoin d'un homme éprouvé. Les Français font, devant nous, le long de la route de Cernay, je ne sais quel travail dont il faut que je me rende compte. Voilà trois nuits qu'ils remuent, par là, beaucoup de terre, de pierres et de madriers. J'ai pensé à vous.

— Je vous remercie, monsieur le capitaine.

— Je vois que vous acceptez avec empressement.

— Mais pourquoi pas? Être désigné pour un danger, c'est un honneur.

Pas un mot ne fut dit qui pût révéler la pensée du capitaine allemand, mais il eut une espèce de sourire rapide, lorsque Joseph eut prononcé le mot honneur. Après un silence d'un moment, il reprit :

— Vous avez, en effet, des chances d'être découvert, visé et tué. Regardez la carte.

Il déplia, et étendit sur ses genoux une carte où le dessin des tranchées allemandes et des tranchées françaises avait été tracé à l'encre bleue et à l'encre rouge, d'après les indications des aviateurs et des patrouilles.

— Vous voyez, dit-il : la route de Cernay à Reims est coupée, à angle droit, par la première ligne française, ici...

— J'ai remarqué les énormes rejets de terre, surtout de ce côté-ci de la route.

— Justement ; il faut savoir ce qu'ils fabriquent derrière leur réseau de fils de fer. Pour moi, ils préparent là un abri de

mitrailleuses et des abris pour canons de tranchées. Je veux être sûr. Vous avez compris?

— Parfaitement.

— Le passage à travers le réseau ennemi est à gauche; n'oubliez pas cela : à gauche, à vingt mètres des arbres en bordure... La nuit sera sans nuages; gelée blanche et pas de lune; c'est un bon temps pour observer. D'ailleurs, trente minutes après votre départ, j'enverrai d'ici une fusée lumineuse qui vous aidera à bien voir.

— Combien d'hommes aurai-je avec moi?

— Cinq ou six, afin que, si vous rencontrez une escouade en reconnaissance, vous puissiez vous défendre, ou même faire un prisonnier. Nous n'avons personne au poste d'écoute du nouveau boyau. C'est plein d'eau.

— Bien. A quelle heure ai-je l'ordre de partir?

— Dix heures. Demandez des volontaires.

Ehrsam se leva, salua, et il se retirait lorsque le capitaine, contrairement à son habitude, revint sur la parole qu'il venait de dire, et rappela Joseph :

— Non, dit-il, ne choisissez pas les hommes : je m'en charge.

En disant cela, Gervasius regardait Ehrsam de ce même air qu'il avait dans les bois de Vilna. Il ajouta, espaçant les mots :

— Les hommes de patrouille seront devant votre abri, à dix heures moins un quart. Réglez votre montre.

En quittant le capitaine, l'Alsacien songea : « Je suis décidément condamné par ce chien de police. Si, dans le bois de Vilna, il m'a demandé d'accepter de devenir officier, c'est qu'il espérait que je refuserais une fois de plus, et qu'alors quelque supérieur, que je ne connais pas, m'infligerait une punition exemplaire. Refuser indéfiniment d'être officier dans l'armée allemande, quand on est Alsacien, c'est bien louche! A présent que j'ai accepté d'être officier, il veut se défaire de moi. Deux fois déjà, des reconnaissances, sur ce point de la ligne française, ont échoué;... il n'est revenu qu'un homme, et Gervasius compte bien que moi, je ne reviendrai pas. »

Jusqu'à dix heures moins un quart, Ehrsam, contre son habitude, fut assez nerveux. Il acheva de dessiner la carte du terrain qu'il allait parcourir, prit un livre, et, après quelques instants, le laissa ouvert sur la table, ne comprenant pas ce

qu'il lisait. Puis, il reçut un camarade, Fähnrich comme lui, fils d'un commerçant de Cologne, qui vint le trouver et lui dit :

— J'ai appris, Ehrsam, que vous êtes désigné pour une mission difficile, ce soir ; j'ai voulu vous serrer la main. Nous ne nous connaissons pas beaucoup; je suis nouveau dans le régiment, mais voyez-vous, j'ai tellement entendu parler des mauvais sentiments des Alsaciens pour ma patrie allemande, que j'ai tenu à vous marquer, par une démarche, combien j'étais fier de vous voir, au contraire, donner cette preuve de loyalisme. Vous m'excuserez, malgré la différence de nos âges.

Il y avait bien quatre ans de différence d'âge entre les deux jeunes gens, et beaucoup plus de distance encore entre les deux esprits. L'Alsacien regarda, avec une certaine émotion, ce petit jeune, chez qui ne s'était point encore développée la malice de la race, et il dit :

— Mon cher, les romanciers se sont appliqués à analyser les incompatibilités d'humeur entre époux, mais combien cela est plus grave et plus dramatique, quand il s'agit de deux peuples qui ne peuvent pas s'entendre, et qu'il y en a un grand et puissant, et l'autre faible, mais qui ne peut pas céder!

L'innocent de Cologne ouvrit plus largement ses yeux bleus :

— Pourquoi ne pas céder, puisqu'il est le plus faible? C'est une bêtise.

— Jeunesse, dit Ehrsam, la beauté du monde est souvent faite de ces bêtises-là. Allons, aidez-moi à harnacher. Je n'aurai peut-être plus le plaisir de vous revoir.

— Allons donc, mon cher! Nous nous reverrons au contraire, et je vous souhaite bonne chance. Le passage dans le réseau de fils de fer est à droite, vous savez.

— Vous êtes sûr? à droite?

— Je l'ai découvert moi-même, une nuit.

Le camarade rhénan tendit à Joseph Ehrsam le revolver accroché à un des piliers de bois soutenant le plafond de la chambre; il enveloppa, dans un morceau de journal, un peu de pain qu'il tendit aussi, en disant :

— Croyez-moi, faites comme moi : quand je pars pour une expédition, j'emporte toujours de quoi manger; cela donne du cœur. Je regrette seulement de ne pas apercevoir dans votre chambre quelque bonne saucisse, qui eût si bien accompagné

le pain. Mais, vous autres, vous n'entendez rien aux délicatesses.

Ehrsam monta tranquillement les marches de la sape, et trouva, dans la tranchée, six hommes en uniforme gris, le casque recouvert du manchon, assis sur la banquette de tir, à droite de l'entrée. Ils se levèrent en apercevant le Fähnrich, et celui-ci, d'un coup d'œil, reconnut qu'on lui avait donné pour compagnons des soldats de choix, en effet : trois Prussiens, Johann Koster, Willy Reinicke, Hellmuth Rathke; deux Saxons, Heinrich Zeitler et Max Dorfelt; un Badois, Hans Zahn; tous très « sûrs, » braves d'ailleurs, et tous décorés de la croix de fer. Ehrsam prit la tête, suivit la tranchée pendant huit cents mètres environ, et s'arrêta à l'entrée d'un boyau récemment creusé, qui s'avançait en zigzag, vers la route de Reims à Cernay. Contrairement aux prévisions du capitaine, la nuit était noire; des nuages bas, qu'avait amenés une saute de vent à l'Ouest, laissaient tomber une pluie fine qui trouvait partout la terre détrempée, et coulait dans les creux, les rigoles et les rides du sol. La tranchée était changée en un ruisseau, qui se déversait par cette coupure faite au flanc du talus. Le Fähnrich arrêta, d'un signe, la patrouille. Les hommes se tenaient courbés, en arrière, pressés les uns contre les autres, et Ehrsam, plus petit, sentait sur son cou leur souffle haletant.

— Attention ! dit-il, pendant cinquante mètres, nous sommes en vue de l'ennemi. Il y a bien quelques planches jetées sur les parapets, et qui forment tunnel, mais le plafond a des clairs. Pas de bruit, n'est-ce pas? Ensuite, le boyau tourne à droite, et finit à vingt pas de la route. Un petit poste ne peut pas encore y être établi, à cause de l'eau. Mais vous, vous tiendrez?

— Oui !

— Moi, je franchirai la route. Dans dix minutes, une fusée sera lancée de nos lignes, et alors, en vous découvrant le moins possible, vous examinerez à quelle sorte d'ouvrage travaillent les Français de ce côté-ci de la route. Je serai de l'autre. Sous-officier Koster, vous me ferez le rapport... En avant, maintenant ! Baissez-vous !

Dans le noir, sous les planches d'où la pluie dégouttait, les sept hommes formant la patrouille s'engagèrent à la file. Dès

les premiers pas, ils trébuchèrent, glissant sur la craie délayée qui devenait de plus en plus profonde. Bientôt, ils eurent de l'eau jusqu'au mollet, puis jusqu'au genou. Joseph entendait, derrière lui, le bruit mou du mortier que l'on gâche, les soldats tirant avec effort leurs bottes hors de la boue happante, pour la frapper de nouveau, de toute la largeur de leurs semelles. Puis le boyau s'infléchit à droite. Le vent souffla au-dessus des casques. On devina dans l'ombre, devant soi, des traits noirs, régulièrement espacés : c'étaient les arbres de ce tronçon de la route situé entre les lignes ennemies, et qui n'appartenait à personne, si ce n'est à la mort, toujours passant par là. Les hommes s'entassèrent dans une espèce de puits rond, autour duquel il y avait des banquettes de tir préparées, et que couvraient des branches sèches et quelques pelletées de craie.

— Attendez-moi là ! dit le Fähnrich. Pas un coup de feu, si vous n'êtes pas attaqués. Pour moi, si je le suis, défense absolue de me porter secours, de vous montrer même.

Six « ya », dits à voix basse, furent la réponse.

L'Alsacien consulta sa montre à cadran phosphorescent. Il était dix heures douze. Montant sur la banquette, il se hissa hors du boyau Sans se hâter, protégé par l ombre, il franchit les vingt mètres qui le séparaient de la route, et se jeta derrière le tronc d'un des peupliers du Canada plantés en bordure. Alors il regarda vers l'Ouest. Autant qu'il en pouvait juger, le chemin était désert et uni jusqu'à une centaine de mètres. Là, quelque chose de gris, en bourrelet, sans doute une barricade de ronces artificielles, fermait la route. Là aussi, sûrement, derrière les épaulements de marne qui luisaient faiblement, des guetteurs se tenaient, prêts à tirer. Ehrsam ne s'arrêta que le temps de frotter, sur l'herbe du talus, la semelle de ses brodequins lourdement chargés de boue. En face de lui, de l'autre côté du chemin, il voyait un arbre étêté par le canon, au pied duquel des rejets formaient gerbe. Au delà, dans la plaine, il trouverait à sa gauche le réseau de fils de fer, et peut-être le sentier en chicane. Il sortait à peine de l'abri, qu'une balle, bien tirée, heurta le macadam, tout près, et fit jaillir des étincelles. Une mitrailleuse entra en action et joua son air de crécelle. Ehrsam avait déjà traversé la route ; il atteignait l'autre bord et appuyait l'épaule contre le fût brisé du peuplier. Vingt projectiles

sifflèrent autour de lui. En même temps, comme si l'arbre parlait et riait, une voix cria :

— Ah! ah! ah! Je vous attendais!

Un homme était là, plus grand que l'Alsacien, appuyé au tronc comme lui, dans la gerbe des branches nouvelles.

— Où est la patrouille, Fähnrich Ehrsam?

L'Alsacien qui, jusque-là, n'avait pas pensé qu'il pût faire usage de ses armes, enfonça la main dans l'étui de cuir qu'il portait en bandoulière, et saisit la crosse de son revolver. De l'autre main, en arrière, il indiquait la tranchée où il avait laissé les hommes.

— J'avais compris déjà, dit l'Allemand : vous désertez, et vous avez écarté les témoins. Il y a longtemps que je vous ai jugé : à présent, j'exécute.

Un coup de feu, tiré à bout portant, et qui aurait dû l'atteindre en pleine poitrine, brûla le cou d'Ehrsam, au-dessous de l'oreille; il fut suivi, à si peu d'intervalle que les détonations se confondirent dans la nuit, d'un autre coup de feu qui, lui, tua son homme. Sans une plainte, sans un râle, le cœur percé, Gervasius tomba, les bras étendus, la tête haute, touchant l'arbre, son grand manteau gris déployé en éventail autour de son corps mince.

Aussitôt une fusée monta, des tranchées allemandes, en arrière, tandis que, des lignes françaises toutes proches, et de dix points différents, des balles venaient fouiller les talus d'herbe, l'intervalle entre les troncs d'ormes, les pâtures descendantes, éclairées par la fusée.

Ehrsam s'était jeté à terre. Quand la lumière eut disparu, sans essayer de s'abriter, courant droit devant lui, il s'avança vers les lignes françaises, en criant :

— Bougres, ne tirez donc pas! C'est l'Alsace!

On ne l'entendit pas, ou on ne le crut pas : les balles continuèrent de siffler. Il se coucha de nouveau, se mit à ramper, fut encore visé et tiré, arriva jusqu'aux réseaux de fils de fer, chercha le passage, et, ne le trouvant pas, se dressa tout debout, la main droite levée, agitant sa casquette à bande rouge, criant de toutes ses forces :

— Mais venez donc me sauver, les gars de France!

Une heure après, il était interrogé dans le poste de commandement d'un colonel d'infanterie. Reçu avec politesse et défiance

il ne put dissiper tout à fait, ni par les renseignements qu'il donna sur les troupes d'en face, ni par les pièces d'identité dont il était porteur, la forte nuance de scepticisme avec laquelle on recevait ses affirmations réitérées : « Je ne pouvais plus vivre avec eux, je suis d'une vallée alsacienne libre, j'y veux vivre, et me voici. » A la fin, furieux de n'être pas cru, il dit :

— Je n'ai plus qu'une preuve à vous donner, mais il faut aller la chercher ! Sur la route, en face de vous, au pied d'un arbre, il y a un capitaine allemand d'infanterie, couché, mort, dans son manteau gris, les bras étendus. Il s'appelle Otto Gervasius. C'est moi qui l'ai tué.

Au petit jour, une patrouille française avait découvert le corps, rapporté les jumelles et le revolver du capitaine.

— Monsieur Ehrsam, dit un adjudant qui rejoignit l'Alsacien, un peu en arrière des lignes, dans la cave d'une maison écroulée, je dois vous conduire dans le faubourg de Paris, à Reims, où vous trouverez quelque camion automobile qui vous mènera à Châlons. Là, vous vous expliquerez. Voici le sauf-conduit.

Après avoir été gardé deux semaines au camp spécial des Alsaciens-Lorrains, à Saint-Rambert, Joseph, qui avait pu faire agir plusieurs personnes influentes, à Paris, obtint l'autorisation de se rendre à Massevaux. Il n'avait pas signé d'engagement. Il n'était pas Français.

René Bazin.

(La dernière partie au prochain numéro.)

LE FRONT DE L'ATLAS

AVEC
LE GÉNÉRAL LYAUTEY
SUR LA HAUTE MOULOUYA

I. — DANS LA FORÊT DE CÈDRES

Derrière le général Lyautey, dont le fanion flottait sur la voiture de tête, nous avions quitté, le matin, la charmante Rabat, la côte et la brise de mer. Autour de nous, depuis des heures, s'étendait une campagne brûlée, où la moisson, faite depuis longtemps, ne laissait plus dans les plis du terrain qu'un reflet doré de paille et de hauts chardons argentés, mêlés aux verdures métalliques du triste palmier nain. Pays dur, austère, sans grâce, riche, et qui semble pauvre, peuplé, et qui semble vide. Si l'on n'est pas agriculteur, si l'on ne supputé point en passant la valeur des terres noires ou rouges dans lesquelles nos autos s'enfoncent, si l'on ne voit pas en pensée de puissantes machines labourer d'immenses espaces que jamais charrue n'a touchés, — il ne reste qu'à s'abandonner, sous le voile qui vous défend de la poussière et du soleil, au plaisir engourdi de brûler en vitesse ces étendues monotones réservées à d'autres rêves qu'à ceux de l'imagination... Ou bien encore, pour trouver de l'intérêt à ce morne pays, il faut y avoir fait colonne, avoir planté sa tente près de cet arbre rabougri, avoir été attaqué dans ce ravin avoir attendu sur ce plateau

pendant des semaines et des mois la soumission d'une tribu; il faut, comme cet ancien instructeur des troupes chérifiennes qui fait route avec moi, avoir vu revenir, un soir, dans cette plaine de Meknès, les troupes d'une harka du Sultan, poussant devant leurs chevaux des femmes hurlantes, échevelées, qui demandaient l'aman, et les farouches cavaliers lancer à la volée les têtes des rebelles, qu'ils portaient au bout de leurs sabres ou des baguettes des fusils... Évidemment, de pareilles images au fond de la mémoire vous tiennent en éveil et répandent des couleurs énergiques sur ces plateaux fastidieux. Mais qui n'a pas ces souvenirs se sent prodigieusement perdu sur cette machine qui roule à travers ces espaces, où rien encore ne décèle ce qu'ils pourront donner un jour, lorsqu'une vie plus active viendra les animer; et dans l'esprit désenchanté apparaît ce sentiment: « C'est donc là cet Eldorado qui nous a coûté tant de sang, et qu'ont jalousement convoité toutes les grandes nations de l'Europe! »

Et voilà que tout à coup, comme nous venions de traverser le grand plateau solitaire d'El Hajeb, se découvrit à nos yeux un paysage d'une grandeur singulière, tel que sans doute la nature n'en a pas fait deux pareils.

Devant nous s'étendaient les premières pentes de l'Atlas couvertes de leurs forêts de cèdres, et, à nos pieds, une dépression profonde, hérissée de choses bleuâtres, de milliers de petites collines pointues, enchevêtrées inextricablement, un océan de vagues pétrifiées et lumineuses, un pays irréel qui paraissait taillé dans une matière dure et précieuse, opale, onyx ou béryl : tout cela baigné dans la lumière des fonds de tableau du Vinci. L'imagination arrachée violemment à sa torpeur était emportée d'un bond vers le lointain des âges, aux époques où ces milliers de collines, ces milliers de coupes d'azur étaient autant de cratères qui projetaient vers le ciel leurs gaz enflammés et leurs laves incandescentes, illuminant la solitude et le prodigieux silence que l'homme ne troublait pas encore. Nulle trace de végétation ni de vie. Dans ce pays de pierrerie il semblait que pas un insecte ne pût trouver sa nourriture. On eût dit qu'en descendant au fond de ce gouffre bleuté, on allait pénétrer soudain dans un de ces domaines du songe, comme on en voit dans les histoires arabes, et qu'on devait trouver, au

seuil de ce royaume fabuleux, le derviche et les mots magiques qui peuvent seuls en ouvrir l'entrée...

C'est toujours ainsi au Maroc. Pendant des heures et des heures, si l'on roule en automobile, et pendant des journées, si on est à cheval ou à mulet, on traverse une campagne que ni sa pauvreté ni sa richesse ne savent rendre attrayante, sauf au moment où le printemps rapide la couvre d'une végétation prodigieuse de fleurs, hélas! si promptement fanées que le regret en suit presque aussitôt l'inoubliable vision. Et soudain, au milieu de cette monotonie, une chose étonnante, qui ne ressemble à rien de ce qu'on a pu voir ailleurs, vient apporter au regard un plaisir imprévu et à l'esprit un nouveau et long sujet de rêverie. Ce sont les villes de la côte, Mehdia, Rabat, Mazagan, Saffi, Mogador, Azemmour, villes aux noms charmants, dont les enceintes rouges avec leur vieil appareil guerrier, leurs tours, leurs redans, leurs bastions qui se reflètent dans les eaux, ne semblent plus aujourd'hui qu'un décor de féerie, un roman de Walter Scott, entre le calme blanc des maisons et le va-et-vient de la mer... C'est au milieu des terres, au bord de son ravin verdoyant, dans sa triple et quadruple enceinte, Meknès avec ses portes géantes, divinement ornées, qui s'ouvrent sur le souvenir d'une majesté défunte et les vestiges mélancoliques d'une puissance abolie, — beaux jardins abandonnés, pleins d'ifs, d'oliviers et de rosiers sauvages, palais ruineux, couverts de tuiles vertes, où parmi les mosaïques, les plafonds peints, les stucs délabrés, quelques femmes, oubliées là, d'anciens harems de Sultan, mènent leur vie recluse, sous la garde d'esclaves noirs aussi misérables qu'elles. C'est Fez où se conserve, embaumé dans le cèdre, un moyen âge de prières, de vieille science caduque, de métiers immobiles, toute la civilisation de l'Andalousie moresque; ville sombre où les hommes ont un visage pâle, de beaux yeux qui ne laissent rien voir de l'âme; où les maisons et les palais ont pris la lèpre noirâtre d'une pierre de tombe moisie; où l'on entend partout, sans la voir, l'eau qui gronde et ruisselle; où le passant s'arrête pour écouter quoi? ce bruit d'eau? Ah! non, bien autre chose, cette voix reconnue, ce lointain murmure des siècles qui vous arrête pareillement tout à coup dans un vieux quartier de Paris, à l'ombre de Saint-Séverin ou de Saint-Germain-l'Auxerrois; ville inquiète, inquiétante, où les Juifs

convertis ont mis beaucoup de leur sang, où les anciens proscrits d'Espagne et les mécontents d'Algérie ont porté beaucoup de leur haine, et dont le mystère attache mais ne la fait pas aimer... C'est à cent lieues de là, dans le Sud, au pied du Grand Atlas neigeux, dans un cercle de jardins, de palmiers et d'oliviers, un immense labyrinthe de brique et de boue séchée que le vent depuis dix siècles emporte chaque jour en poussière et qui se reconstruit sans cesse : Marrakech ouverte et joyeuse, qui, elle aussi, garde bien des secrets, mais paraît étaler toute sa vie sous vos yeux ; Marrakech aux tons de noisette, ou plutôt de gazelle qui fuit dans le soleil couchant, et dont les peintres éternellement chercheront en vain la couleur...

Au bord de la falaise abrupte où nous étions arrivés après des kilomètres d'ennui, s'élève le bordj d'Ito qui, au moment où la guerre éclata, était le poste le plus avancé que nous eussions sur le plateau, et d'où nos sentinelles surveillaient, par delà cette vallée de la mort, la mystérieuse forêt de cèdres où jamais encore nos colonnes ne s'étaient aventurées. Depuis, nous avons pénétré profondément dans la montagne ; la petite forteresse n'est plus qu'un relais pour les convois qui vont ravitailler des postes plus lointains. Quelques territoriaux dont j'aperçois les figures débonnaires y tiennent garnison, et l'on ne peut s'empêcher de songer en passant au singulier destin de ce petit groupe d'hommes de France, de quarante à quarante-cinq ans qui, devant ce royaume de féerie, où rien d'autre ne vit que les jeux de la lumière, au-dessus de ces volcans morts, montent la garde depuis des mois et des mois, et paraissent veiller sur cet horizon lunaire... A moins d'être un vrai poète, rien de plus accablant qu'un tel paysage d'autre monde. Et sans doute aujourd'hui détournent-ils avec horreur les yeux de cette merveille glacée dans ces bleus d'oiseau-mouche ou de martin-pêcheur, pour reposer leur vue sur le plateau que nous laissons derrière nous, bien triste avec ses cailloux et ses revêches palmiers nains, mais dont la platitude même est un repos pour l'esprit.

Hélas! je ne saurai jamais si, à l'entrée du gouffre bleuâtre, il y avait vraiment un derviche pour en garder la porte. Par une pente vertigineuse, toujours suivant l'auto du général (dont le fanion flottant au vent avait bien, lui aussi, quelque chose de

magique au milieu de ce paysage contemporain de très vieux âges du monde), nous descendîmes la falaise d'Ito, laissant à notre droite le domaine des cratères éteints, qui disparut comme un mirage. En bas nous ne trouvâmes, au lieu de pierreries, que les gros cailloux ronds en forme de boulets, dont l'artillerie volcanique a rempli ces fonds de vallée. Roulant, bondissant, dérapant au milieu de ces pierrailles, de cahot en cahot nous arrivâmes à la forêt de cèdres.

***

Dès qu'on entre parmi ces arbres, qui dépassent en magnificence tous les arbres de nos bois, on a l'impression d'avoir soudain rapetissé, d'être devenu lilliputien, de pénétrer dans un règne de la nature où tout est de proportions plus vastes, où la vie des hommes, des animaux et des plantes a plus de force et de durée. Tandis que nos grandes futaies nous accablent de leur ombre et de leur mélancolie, ici au contraire la forêt aérée et lumineuse respire moins le mystère de la légende que la sérénité d'une haute pensée claire. Au-dessus d'une brousse épaisse de thuyas et de chênes verts, les troncs énormes, largement espacés, portent leurs ramures étagées comme les gradins d'une immense architecture végétale. Chaque arbre, royalement isolé dans un domaine qui n'appartient qu'à lui, fait songer à quelque palais d'été aux multiples terrasses superposées et verdoyantes. Les uns s'achèvent en pyramide de quarante mètres de hauteur. D'autres, brisés par le vent ou par l'âge, forment à leur sommet des nappes de verdure, pareilles à des prairies aériennes. D'autres, plus étonnants encore, sans aucune verdure sur leurs branches, se dressent comme de grands cadavres d'une blancheur sépulcrale. Surprenantes momies d'arbres embaumées dans la résine qui les garde pour des siècles contre la pourriture, et les laisse debout indéfiniment dans la mort! Au milieu de cette forêt si empressée à vivre, ces géants pétrifiés ont la solennité du temps, l'indifférence d'un obélisque au-dessus d'une foule humaine occupée à ses besognes d'un jour. La plupart ont succombé à la vieillesse; beaucoup aussi ont été les victimes d'un drame fréquent dans ces forêts. Pour abattre ces colosses qui atteignent cinq ou six mètres de tour, c'est l'habitude des bûcherons de mettre le feu à leur pied. Il n'est pas rare

qu'ils brûlent la moitié de ces arbres magnifiques, la plus puissante, la plus belle, afin d'avoir l'autre moitié. Fréquemment le cèdre résiste, le feu s'éteint, l'homme s'en va; l'arbre meurt, mais toujours debout, bravant les orages et le temps, il devient à son tour un de ces grands corps de pierre qui mettent au milieu de ces verdures une blancheur de statue. D'autres fois, il arrive que le feu vienne à bout de sa besogne : l'énorme fût craque et se brise à trois ou quatre mètres du sol; mais sa masse trop puissante lasse très souvent la cognée, ou bien les moyens font défaut pour emporter ce corps trop lourd. Alors le blanc cadavre reste allongé sur place, et sa base charbonneuse, toujours enracinée dans la terre, semble un gros cierge funèbre qui s'est éteint près de lui...

Avant de les rencontrer ici, debout sur leurs montagnes, je les ai vus partout, ces arbres merveilleux, dans les cités du Moghreb. C'est leur bois presque éternel qui protège de la mort tout ce qu'on peut admirer dans ces villes de brique, de plâtre et de terre séchée. Au milieu de matériaux périssables, eux seuls ont la force et la durée. Si dans un palais de Meknès ou de Fez l'imagination peut se faire encore quelque idée de ce qu'était une demeure de Jérusalem ou de Tyr; si cette dentelle de stuc a pu traverser les siècles; si dans cette medersa une vasque de marbre jaunie, brisée, mais charmante encore, sert toujours aux ablutions; si l'on voit dans l'arceau de cette fenêtre minuscule, au-dessus de ce balcon ajouré, apparaître le visage d'un étudiant pâli par la faim et l'étude d'une scolastique désuète, c'est que depuis des siècles des poutres et des chevrons, triplement étagés et peints de mille fleurs ou sculptés comme la pierre dont ils ont presque la couleur, supportent ces toits de tuiles vertes où pousse l'herbe et où les pigeons roucoulent...

Il y a, çà et là par le monde, d'autres forêts de cèdres, au Liban, en Kabylie; mais celles-là sont des forêts condamnées, mortes pour toujours à l'espérance. Elles ne se reproduisent plus et sont en train de disparaître, comme s'il n'y avait plus, pour les nourrir, dans un univers appauvri, assez d'air, de lumière et de fraîcheur souterraine. Mais ici la forêt vit. Elle meurt et renaît sans cesse. Et c'est peut-être la plus grande merveille de cette forêt merveilleuse. Au pied de tous les arbres surgissent, entre les pierres, des pousses d'un vert bleu, qui dans quelques centaines d'années deviendront ces chefs-d'œuvre forestiers dont

je vois les nappes paisibles s'étager autour de nous. Lorsque partout ailleurs les cèdres ne seront plus qu'une grande image de souvenir et de poésie, les hommes pourront venir contempler longtemps encore dans l'Atlas, au milieu de ces troncs superbes, de ces pousses vivaces et de ces patriarches blanchis, les témoins de la Bible et du Cantique des Cantiques!

Comment échapper sous ces branches à l'obsession de la très vieille histoire qui semble se passer à leur ombre, qui est morte depuis si longtemps et qui pourtant vit toujours? C'est toujours le vieux monde d'Abraham et de Salomon que recouvrent ces vastes ramures. Et comme si à la présence du cèdre était nécessairement attachée l'idée du Juif, ici ce n'est pas seulement dans un grand souvenir verdoyant qu'on revoit Israël, on le retrouve en chair et en os, moins poétique peut-être qu'au temps de Rebecca, mais toujours pareil à lui-même sous sa calotte noire et sa djellaba crasseuse. C'est lui le bûcheron; c'est lui qui porte l'incendie dans le tronc séculaire; c'est lui qu'on voit la hache et la torche à la main, au pied de l'arbre pour le détruire. Par quelle sorte de maléfice s'est-il découvert ici cette vocation de bûcheron, lui pourtant si peu rustique? Sans doute je sais bien qu'il est dans l'ordre des choses que des bois soient exploités, mais cela prend ici une sorte de caractère fatal que ce soit justement des Juifs qui mettent le feu et la cognée dans un arbre quasi religieux, qu'ils devraient respecter, semble-t-il, comme un membre de leur famille et le symbole, pour ainsi dire, de leur pérennité...

De distance en distance on rencontre au bord du chemin un groupe de ces bûcherons juifs, leur djellaba de laine relevée sur leurs cuisses nues, tenant leur hache à deux mains, comme s'ils présentaient les armes. Près d'eux, des cavaliers en burnous se tiennent immobiles sur leurs petits chevaux, le fusil droit sur la selle, pour protéger la piste, car la forêt n'est pas sûre. Au passage du général, cavaliers et bûcherons s'inclinent, en abaissant devant eux leurs fusils et leurs cognées. Puis les cavaliers s'élancent à la poursuite de nos voitures, paraissant et disparaissant, comme les personnages d'un conte romantique, au milieu de ces cèdres eux-mêmes à la mesure des légendes.

On ne reste jamais très longtemps parmi les arbres, et la rapidité de l'auto abrège encore ce plaisir. Ces forêts de l'Atlas

forment dans la montagne de longs rubans étroits, séparés par des cuvettes profondes, remplies de ces gros cailloux ronds qui semblent avoir été roulés par des ruisseaux de feu, comme en était jonchée la vallée au-dessous du poste d'Ito. Les cèdres ne s'aventurent guère au-dessous de quinze cents mètres. Dès que le terrain se creuse, ils s'arrêtent. Il faut à leurs racines un sol couvert de neige la plus grande partie de l'année, et qui en conserve pendant l'été l'humidité et la fraîcheur. D'en bas, on les voit tout là-haut, penchés au bord des cirques, comme les sentinelles géantes de l'immense troupe forestière qui se presse derrière eux. On dirait qu'ils redoutent la tristesse de ces dépressions stériles, auxquelles les indigènes donnent souvent le nom de vallées de la peur ou de la mort, et qui semblent emprisonnées dans leur grand cercle tragique.

Au fond de ces lugubres vallées, deux minces lignes de cailloux marquent seules le chemin à suivre, avec des tas de pierres dressées en pyramide pour indiquer encore la piste lorsque la neige est tombée, — mince trace d'une volonté ordonnée, continue, tout à fait étrangère aux gens de ces montagnes, et qui est déjà de la conquête. De loin en loin, un petit buisson d'hommes, cavaliers ou fantassins, assurent notre sécurité, présentent les armes au passage; et nous les laissons derrière nous à la solitude et au brouillard... La nuit vient; la pluie menace; il faut se hâter pour atteindre avant l'obscurité complète le poste de Timhadit. Nos voitures filent rapidement à travers les pierrailles, sur la piste à peine tracée, dans ce pays à peine soumis, échappent aux ténèbres et au danger avec une si belle aisance qu'on semble presque ridicule d'avoir des armes avec soi. Autour de nous, ce n'est plus que choses vagues, formes imprécises, espaces vides que la brume remplit, pâles éclaircies dans lesquelles on aperçoit des collines en pain de sucre, des restes d'anciens volcans, une nature tourmentée d'une géologie fiévreuse, des crêtes boisées qui s'éloignent, les grands gestes d'adieu des cèdres, et quelquefois un long squelette blanc, avec ses branches nues, déchiqueté, funèbre, et qui semble dans le brouillard un perchoir fantastique pour des oiseaux fabuleux... L'humidité nous pénètre; cette fin de journée est glaciale. Dans ce crépuscule de pluie on devient plus sensible à l'hostilité des choses. Les pressentiments du soir, les vaines inquiétudes commencent à vous traverser l'esprit. Pour

quoi le sort qui a frappé les cèdres du Liban et de la Kabylie épargnerait-il ceux-ci? Pourquoi les forêts de là-bas vont-elles à une mort inévitable? N'y a-t-il pas une opposition mystérieuse entre la vie de ces arbres d'un autre âge et notre propre vie? On dirait qu'ils ne peuvent subsister qu'en pleine liberté, au milieu de solitudes quasi vierges, dans lesquelles n'habite qu'une humanité primitive. L'administration de nos bois triomphera-t-elle de cette humeur, de ce dégoût, évident chez ces arbres, pour notre civilisation? Continueront-ils de se reproduire et de vivre quand nous serons installés parmi eux, ou bien se laisseront-ils aller à leur penchant naturel vers le renoncement et la mort?...

Soudain, des coups de feu. Une fusillade enragée. Des flammes qui sortent du canon des fusils et s'éteignent aussitôt. Une troupe de burnous flottants enveloppe nos automobiles dans un tourbillon de chevaux. Ce sont les goumiers du poste et les partisans indigènes venus pour rendre les honneurs. Devant nous surgit de la plaine un cône volcanique, comme nous en avons deviné d'autres déjà dans le brouillard. Par des lacets rapides nos voitures l'escaladent, toujours suivies, précédées, entourées des cavaliers fantômes, qui, sans s'embarrasser du chemin et toujours déchargeant leurs armes, font l'assaut du cratère au milieu des cailloux qui roulent, des moutons et des chèvres qui regagnent le douar installé sous la protection du poste, et qui s'affolent et fuient de tous côtés, des ânes, des mulets chargés de madriers ou d'approvisionnements pour les troupes, et qui se débandent et se mêlent à cette fantasia sous la pluie. C'est une vraie ballade du Nord, l'assaut dans les nuages. Une balle siffle à nos oreilles. Sans doute parmi ces partisans qui font parler la poudre, tout le monde n'est pas également satisfait de notre présence ici... Puis, un coup de clairon, une gaie sonnerie, un réseau de fil de fer barbelé, une porte, des baïonnettes. Nous sommes au sommet du volcan, dans le poste de Timhadit.

II. — UN POSTE DE L'ATLAS

Ce poste de Timhadit se dresse en plein pays hostile, au milieu de ces Berbères de l'Atlas passionnés d'indépendance, et qui sont, à leur manière, d'une essence aussi primitive,

aussi rare que les cèdres de leur forêt. Depuis le fond des âges, ils n'ont jamais connu de maîtres étrangers. Les Romains ne les ont jamais soumis; les plus grands Sultans du Maroc, qui tinrent un moment sous leur pouvoir toute l'Afrique du Nord et l'Espagne, ne les ont pas domptés davantage. Tels Salluste les a peints dans sa *Guerre de Jugurtha*, tels ils sont encore aujourd'hui, après plus de deux mille ans. L'Islam a passé sur eux sans toucher à leur vie profonde. Ils se disent bien musulmans, mais ils ignorent tout du Coran, car ils ne parlent pas l'arabe, et leur religion véritable c'est le culte de leurs saints locaux, l'adoration des sources, des pierres, des arbres sacrés, une religion toute d'instinct qui peuple le monde de génies, de forces bienveillantes ou hostiles. La seule autorité politique qu'ils reconnaissent est celle de leurs assemblées, où les Anciens délibèrent sous le regard de la foule. Mais cette foule est prodigieusement versatile, tracassière et frondeuse, inquiète du pouvoir qu'elle confie, divisée en partis toujours prêts à se trahir afin de faire triompher leur intérêt ou leur passion. Leur seule loi, c'est la coutume. Mais cette coutume est constituée par un ensemble d'usages d'une complexité si grande, d'un formalisme si étroit, d'une application si difficile dans son menu détail, qu'au lieu d'être un principe d'ordre, elle devient une source de désordre. Pour cacher une raison d'intérêt, justifier une querelle, c'est un jeu de découvrir dans le maquis de ce droit coutumier quelque usage violé, en sorte que, par un paradoxe étrange, le respect de la tradition vient fortifier ici l'anarchie.

Pour un rien les fusils partent. Tout est matière à dispute chez ces populations belliqueuses . une source, un bois, un pâturage, une femme, une bête volée, un fusil, une poignée de cartouches. On se bat indéfiniment de famille à famille et de tribu à tribu. Combats souvent peu meurtriers, mais dont la répétition finit si bien par épuiser les villages et les douars qu'il en est où l'on chercherait vainement un homme aux cheveux gris. Ici, vraiment, la guerre donne sa couleur à la vie : c'est un entraînement pour les uns, une source de profit pour les autres, un divertissement pour tous. Et cela dure jusqu'au jour où l'un des partis en guerre, quelquefois les deux ensemble, gênés dans leurs occupations plus terre à terre, mais plus utiles à leur vie, souhaitent de remiser les armes dans un coin pour

prendre en main la charrue ou la faucille, ou mener paître leurs troupeaux. Alors on se donne rendez-vous chez un marabout du voisinage; on égorge un mouton devant sa porte, on lui offre du bétail, du grain, des douros trébuchants, moyennant quoi, le saint homme convoque les parties adverses dans l'enceinte sacrée de sa demeure, écoute les raisons de leur dispute, qu'il connaît aussi bien qu'eux, leur fait à son tour un discours où il donne à chacun également tort et raison, puis tout le monde récite la *Fatiya*, la bénédiction coranique, et la querelle est un moment suspendue.

Ainsi vivent ces Berbères, qui réalisent une gageure, peut-être unique dans l'histoire, d'avoir sauvé leur liberté au milieu d'une complète anarchie. Aujourd'hui, ils nous opposent la même résistance farouche qu'ils ont opposée jadis aux Romains et aux Arabes. Depuis plus de deux mille ans, ils n'ont perdu aucune des qualités de force, de souplesse et de ruse que Salluste admirait chez eux. Nus et le couteau entre les dents, ils s'avancent, la nuit, en rampant sous les fils de fer barbelés, pour poignarder nos sentinelles. Jusque sous le mur du projecteur ils trouvent le moyen de voler des sacs d'orge; et, lorsque l'alarme est donnée et que le phare éclaire le terrain, c'est tout juste s'il fait miroiter dans la pierraille un peu du grain tombé par l'ouverture d'un sac... On en a vu pénétrer à la faveur des ténèbres dans un campement de trois mille hommes, se faufiler sous les tentes, arracher aux soldats endormis leur Lebel que, suivant la consigne, ils gardent pendant leur sommeil attaché au poignet... Quelquefois, après un marché ou une fête, des cavaliers décident tout à coup de faire parler la poudre, et vêtus de leurs plus beaux caftans, sur leurs selles brillamment ornées, vont surprendre à l'improviste des hommes qui font la corvée d'eau... Dès qu'ils sont attaqués, des feux allumés sur les cimes les rassemblent, avec une vitesse incroyable, de tous les points de l'horizon. La rapidité de leurs chevaux, leur habileté à utiliser le moindre accident de terrain, en fait des adversaires redoutables, surtout pour les convois et les trains régimentaires que nos troupes traînent avec elles, et qu'ils guettent de préférence, car ce qui leur plaît par-dessus tout dans la guerre, c'est encore le pillage. Nos obus ne les effraient pas; ils accourent au bruit du canon, cavalcadent sous nos mitrail-

leuses. Eux-mêmes sont fort bien pourvus d'armes du dernier modèle. Les agents de l'Allemagne, établis en zone espagnole, leur font passer abondamment des munitions et de l'argent. Les fusils à longs canons, les antiques moukhalas à capsule, incrustés d'os et annelés d'argent, ne servent guère que pour les fantasias, et contre nous ils utilisent des fusils 74, des Winchester, des Martini, des Mauser, voire des Lebel qu'ils ont volés dans nos postes, ou achetés n'importe quel prix à quelque déserteur de la Légion, à des contrebandiers espagnols, et pour lesquels ils paient jusqu'à deux francs la cartouche.

Tout le long de l'Atlas, ils ont formé, pour nous combattre, de vastes groupements de tribus, véritables confédérations obéissant à des chefs qu'ils se sont donnés eux-mêmes, ou qui se sont imposés à eux par l'autorité de leur famille, leur énergie, leur éloquence, la combativité des fidèles qu'ils ont su rassembler autour de leur personne, le nombre de leurs cartouches et la qualité de leurs fusils. Mais il y a toujours dans ces confédérations quelques tribus disposées à se séparer des autres; et dans l'intérieur des tribus des mécontents toujours prêts à soutenir à coups de fusil leur opinion personnelle. Des haines et des jalousies opposent sans cesse les uns aux autres les personnages importants. Les familles elles-mêmes sont profondément divisées; et ce n'est pas la moindre cause de faiblesse de ces groupements éphémères formés autour d'un chef, que ces disputes entre pères et enfants, entre frères, neveux et cousins, qui tous ont leurs partisans, et liquident invariablement leurs querelles par la trahison et le meurtre.

*
* *

Au milieu de ce désordre berbère qui essaie de se discipliner contre nous, un poste comme celui où nous arrivons ce soir, c'est une pensée qui travaille derrière sa ceinture de murailles, de mitrailleuses et de canons. Là vient aboutir l'écho de toutes les passions qui agitent les tribus, des intérêts qui les divisent, des raisons qui les rassemblent, des disputes entre les familles, des résolutions qui se prennent aux marchés et aux moussems, des palabres entre chefs dans les kasbahs de terre rouge qui ne présentent au dehors que d'étroites meurtrières pour laisser passer le fusil, mais d'où s'échappent aussi bien des secrets, — bref, tout le drame de cette montagne qui se défend et qui se trahit.

Ce qui fait la vraie valeur de ces petites forteresses, c'est moins leur armement et leur position stratégique que l'intelligence du chef qui les anime de sa vie, l'art avec lequel il pratique tout un délicat travail d'information, de diplomatie, d'intrigues. Ce n'est pas une tâche aisée, dans l'extrême confusion des partis et des querelles, de contrôler les rumeurs contradictoires, de distinguer les personnages sur lesquels nous pouvons nous appuyer, de nous mettre en relation avec eux sans toutefois les compromettre, de les attirer à nous par l'appât d'un profit, d'une augmentation d'influence, au besoin par de l'argent. Il s'agit de rallier autour de ces murailles une clientèle de gens qui se déclarent franchement nos amis et font à l'occasion le coup de feu à nos côtés. D'autres, sans se reconnaître ouvertement nos partisans, trouvent leur avantage à vivre en bon accord avec nous, fréquentent nos infirmeries, les marchés qui s'établissent toujours à l'abri de nos postes. Peu à peu ils arrivent à considérer notre venue comme une source de profit et un gage de sécurité; ils élargissent autour de nous l'atmosphère respirable, et ces alliances non déclarées sont parfois plus profitables qu'une amitié ouverte, car, par leur intermédiaire, nous arrivons à agir sur des tribus que leur hostilité ou leur éloignement aurait dérobées tout à fait à notre influence immédiate.

Nous lancer brutalement à l'assaut de ces montagnes eût exigé des sacrifices en tout temps déraisonnables et qu'en ce moment nous étions bien incapables de faire. Sans compter qu'une telle conquête, obtenue par la violence, fût demeurée longtemps précaire dans ce pays si difficile, où chaque homme est un guerrier. Mais quand la patiente besogne de ces postes perdus nous a ménagé partout des intelligences et des amis, nous poussons plus loin nos colonnes, qui ne rencontrent plus devant elles qu'une résistance amoindrie, et nous établissons plus avant un autre fortin tout pareil, qui recommence le même travail de pacification, d'entente et de désagrégation des tribus.

Cette méthode d'action conquérante, — merveilleusement adaptée à un pays où toute la vie se passe entre la bataille et la palabre, où même au cours d'un combat les adversaires ne cessent pas de s'envoyer des messagers, où pour tout dire la parole est aussi active que le fusil, — le général Lyautey l'a reçue du général Gallieni lorsqu'il travaillait avec lui à Mada-

gascar et au Tonkin. Il l'a appliquée lui-même avec un rare succès aux confins de l'Oranie, mais nulle part avec une telle ampleur que sur ce front de l'Atlas.

Depuis le Riff jusqu'à Agadir, sur dix-sept cents kilomètres, on rencontre ces postes, ces instruments de guerre et de diplomatie, les uns encore accrochés aux premières pentes de l'Atlas, les autres déjà profondément établis dans les vallées, tantôt très rapprochés et se donnant pour ainsi dire la main, comme dans la région de Taza où l'ennemi se montre particulièrement agressif, tantôt séparés par des distances considérables, et dans une solitude complète, comme ce fort de Timhadit, placé au cœur de la forêt.

Ils se ressemblent tous. C'est sur une position dominante une enceinte de pierres, entourée d'un fossé et d'un réseau de fils de fer barbelés; des bâtiments pour la troupe couverts de tôle ondulée et chargés de lourds cailloux pour empêcher que la toiture s'envole sous l'effort de la bourrasque; des amoncellements de sacs, de grains, de chaux, de madriers, de matériaux de toutes sortes, destinés au poste lui-même ou à d'autres postes plus lointains; aux angles, de petites redoutes avec des mitrailleuses et des canons; une assez haute plate-forme pour y placer un projecteur; et, dominant le tout, la longue perche de la télégraphie sans fil qui relie cet endroit perdu avec le reste du monde... Quelquefois un jardin, quelques fleurs, des légumes; des arbres, si l'espace le permet; et dans l'architecture, un détail agréable, si l'officier et les maçons qui ont construit le bordj ont eu le goût de l'égayer d'un peu de pittoresque local.

Sur le cratère de Timhadit, il y a tout juste de la place pour les approvisionnements et les hommes. La fantaisie s'est donné peu de carrière; les bâtisses aux toits de tôle ont toutes le morne aspect des constructions du génie. Mais ce soir, la fumée du bois de cèdre qui alimente les foyers où l'on fait la cuisine, et que le vent promène à travers les bâtisses et les matériaux entassés, embaume tout cela et répand un parfum d'encens et de chapelle tout à fait inattendu dans ce réduit militaire.

Au pied du poste j'aperçois, dans une enceinte de broussailles, des feux qui brillent, des paillottes, des tentes, des

chevaux, des mulets, les ânes, des moutons, des chèvres, toute une population errante venue chercher un refuge à l'abri de nos canons. Un éclair, jailli de l'antenne de la télégraphie sans fil, vient éclairer une seconde l'immense paysage triste, dans lequel circule une vie qui n'a pas changé depuis des siècles, une vie toujours instable, toujours en mouvement, qui se déplace avec les saisons et les querelles des tribus, et connaît l'inquiétude et le danger quotidien, comme aux plus vieux âges du monde. La montagne, les cèdres, tout le vaste décor s'illumine un instant, et aussi cette pauvre existence d'en bas, de bêtes et de gens parqués dans leur enceinte épineuse. Et c'est comme si tout à coup surgissait de la nuit des temps une image de vie très ancienne, qu'on croyait évanouie à jamais. Puis, le bref éclair disparu, tout retombe à son mystère. On serait presque tenté de croire que rien de tout cela n'a jamais existé, si du fond des ténèbres on n'entendait monter le chant d'un homme qui rentre au douar, et qui signale ainsi son approche pour éviter que le veilleur lui envoie un coup de fusil.

Ah! c'est bien mélancolique dans ce crépuscule mouillé, ce chant qui monte, ces feux qui brillent, ces abois de chiens, ces flaques d'eau qui font un peu partout dans la plaine des miroirs moins brillants à mesure que la nuit vient, ces croupes chargées d'arbres à peine visibles maintenant et qui s'avancent comme des menaces sur la morne plaine sans vie, et cette poignée d'hommes de France échoués sur ce cône volcanique! Comme aux territoriaux d'Ito, c'est une singulière aventure qui leur est arrivée au milieu de la vie, à ces gens de Narbonne, de Béziers, de Carmaux, de venir monter la garde au sommet de ce cratère, au milieu de cette forêt, au pied de cette haute perche qui pourrait en quelques minutes les faire communiquer avec leurs foyers lointains, mais qui n'est pas dressée ici à l'usage de la tendresse... En dépit des canons, des mitrailleuses, du projecteur, de tout cet appareil guerrier d'une complication si moderne, l'existence qu'ils mènent ici n'est pas très différente de celle d'une légion romaine, campée il y a plus de deux mille ans dans les montagnes de Kabylie contre les Berbères de Jugurtha. D'un bout à l'autre de l'année, il faut escorter les convois, bâtir ces postes, les défendre, faire colonne en toute saison dans ce pays diabolique. Pas d'eau, pas de chemins tracés; des pierrailles et des pierrailles; des marches

épuisantes dans les neiges, les boues de l'hiver, sous l'effrayant soleil d'été; des jours torrides, des nuits glacées sous la petite tente ou des abris de fortune; des vivres souvent avariés et qui n'arrivent toujours qu'avec parcimonie, en quantités strictement mesurées par suite de la lenteur et de la difficulté des convois; les fièvres, la dysenterie, un climat excessif où la fatigue devient aisément mortelle; le morne ennui particulier à ces pays dépourvus de tous les aspects de la vie que nous aimons chez nous; l'isolement entre ces petits murs d'où on ne peut sortir sans risquer un coup de fusil; l'exil dans ces endroits écartés où l'on reste des semaines, quelquefois plusieurs mois, séparé du reste du monde, sans une nouvelle, sans une lettre, lorsque le mauvais temps rend la piste impraticable, ou qu'un « salopard » aux aguets a assassiné le courrier. Et par-dessus tout cela, le vague sentiment amer qu'au milieu de la grande rumeur du front de France, tout cet effort ingrat est un peu oublié ou méconnu...

C'est pourtant une dure et belle histoire, cette conquête du Maroc en pleine guerre européenne, avec des forces considérablement diminuées! Dès les premières semaines du mois d'août 1914, on avait dû embarquer pour la France la moitié des troupes d'occupation. Les bataillons d'Afrique avaient été vidés de leurs meilleures unités. Il ne restait, en fait de Légionnaires, que des Allemands, des Autrichiens, des Hongrois, et la proximité de la zone espagnole favorisait les désertions. Les régiments de vieux Sénégalais aguerris se battaient dans les Flandres. Les jeunes ne les remplaçaient point, — le soldat noir ne s'improvise pas comme le soldat européen, voire algérien ou marocain, — et ces recrues ne composaient qu'une troupe médiocre en face d'un adversaire de la valeur des Berbères.

Avec ces pauvres éléments, ces Légionnaires, allemands pour la plupart, ces soldats noirs improvisés, quelques bataillons de tirailleurs algériens, des coloniaux usés par des fatigues excessives, et quelques régiments de territoriaux du Midi, il a fallu tenir cet immense front de l'Atlas, donner sans cesse l'impression de la force à des gens belliqueux naturellement inclinés à prendre pour de la faiblesse toute inaction prolongée, et en dépit de notre désir de recourir surtout à des moyens pacifiques, nous montrer d'autant plus entreprenants que nous

étions moins nombreux. Partout nous avons résisté à la poussée des tribus, auxquelles les émissaires allemands racontaient tous les jours que nous étions battus en Europe, et qu'elles n'avaient qu'un suprême effort à faire pour nous expulser du pays. Partout nous avons affermi notre occupation ancienne, agrandi au delà de tout espoir les régions pacifiées, mis à profit le trouble même apporté par le conflit et la rupture des traités qui paralysaient notre action, pour créer librement des routes, des chemins de fer, des ports, des villes, réveiller ce pays mort et l'animer comme par enchantement... Mais les événements formidables qui se sont déroulés sur notre sol ont fait paraître peu de chose cette œuvre magnifique et lointaine. Peut être aussi parce que la lutte s'est poursuivie sans à-coup, grâce à une vigilance et une méthode parfaites, on est trop disposé à croire que la tâche était facile et que les choses ne pouvaient se passer autrement. Et surtout, pendant dix années, nous avons été fatigués d'une longue suite irritante de négociations, d'accords, que nous lisions dans les journaux d'un œil inquiet et lassé sans en comprendre le détail, mais où chacun sentait trop bien des menaces secrètes, d'où nos ennemis, à leur moment, pourraient faire sortir la guerre. En sorte qu'en dépit du succès que nous y rencontrons, le Maroc porte sur lui la défaveur d'avoir été pour nous si longtemps une terre d'inquiétude, un sujet de disputes passionnées à la Chambre, un champ de bataille toujours ouvert pour deux diplomaties rivales.

Ainsi s'en va la rêverie sur ce cratère de Timhadit, entre les quatre murs de la chambre qu'un officier du poste a mise à ma disposition. Dehors, il pleut à verse. La première pluie d'automne, mêlée d'éclairs et de tonnerre, crépite sur la tôle ondulée, plaque les bâches sur les sacs de grains. Du cèdre brûle dans la cheminée, emplissant l'étroite pièce de son odeur de chapelle. Arbre vraiment merveilleux à tous les moments de sa vie, merveilleux dans la montagne, merveilleux dans l'architecture des cités, merveilleux quand il flambe et qu'il exhale son âme en parfum. Sur les murs blanchis à la chaux, pendent quelques tapis berbères, avec des raies blanches et noires et les croix de couleur vive qui en sont le décor le plus fréquent. A la patère est accroché un bras de buis verni, le bras articulé du maître du logis, qui a laissé son bras de chair et d'os dans quelque tranchée du front de France, et qui

suspend celui-là, plus encombrant qu'utile (si perfectionné qu'il soit), comme on suspend à la muraille sa canne ou son parapluie. Devant les vitres, mêlés aux éclairs de l'orage, passent les longs sillons violets de la télégraphie sans fil... Et l'odeur de la fumée qui, mieux que ma course rapide, me fait entrer dans la forêt et le mystère de ses cantons perdus où personne encore n'a mis le pied ; ces croix sur ces tapis (qui sont peut-être un souvenir du temps où le Christianisme avait pénétré ces montagnes, et qui, à travers les âges, ont conservé la valeur d'un talisman) ; ce bras inerte qui travaille ici, comme le bras vivant a travaillé sur la Somme et à Verdun, et qui relie l'obscur combat qu'on mène dans cette montagne à la grande lutte de France ; ces étincelles bleues, ces mots, ces pensées, ces ordres envoyés par delà des lieues de solitude et de silence, cette électricité docile, si étrange au sommet de ce cratère qui, dans la nuit des temps, éclairait l'immensité de son incendie sauvage, — tout cela remplit cette chambre d'une rare poésie, sur laquelle flotte, inexprimable, inexprimé, et cependant partout présent, le sentiment de la montagne hostile.

III. — BALLALI DANS LA MONTAGNE

Nous voici lancés de nouveau à travers la brume et la pluie dans le paysage indéchiffrable de lave et de volcans éteints. Sur les hauteurs dénudées ou sous les branches retombantes des cèdres, brillent les feux allumés par les patrouilles chargées de surveiller tout un pays hostile, où des regards invisibles épient le passage de nos voitures au milieu de ces déserts qui, jusqu'aujourd'hui, n'avaient jamais vu passer que des tentes et des troupeaux. D'un ciel livide s'échappent çà et là de grands éclats de lumière argentée. Et nous allons de cirque en cirque, de défilé en défilé, contournant un monticule, franchissant un pli de terrain, pour retrouver toujours les mêmes dépressions glissantes et pierreuses, la même tristesse, les mêmes feux, la même solitude avec son double rang de cailloux, et au bord de la piste toujours ces petits buissons d'hommes qui protègent notre passage et rendent les honneurs sous la pluie.

En vérité, ce n'est pas un chemin, c'est une pensée que nous suivons derrière l'auto du général qui file devant nous, dérape, fait de grandes embardées, mais va toujours son train,

c'est une pensée qui se glisse, s'insinue par cette vallée au cœur des tribus ennemies. Nous roulons depuis Timhadit dans des régions tout à fait insoumises. Hors de l'étroit couloir gardé par les bivouacs dont nous voyons briller les feux, et par ces piquets de soldats échelonnés dans la vallée, l'insécurité est complète. A notre droite et à notre gauche s'étendent les domaines où règne le prestige des deux grands chefs berbères qui dominent le Moyen Atlas : Sidi Raho et Moha Ou Hammou le Zaïani, personnages assez mystérieux qu'aucun officier de chez nous n'a jamais vus face à face, et dont les caractères, si l'on en croit la légende qui s'est formée autour d'eux et les renseignements de nos postes, seraient aussi violemment contrastés que les rayures blanches et noires qu'on voit sur les tapis berbères.

Moha Ou Hammou le Zaïani est un vieillard de plus de soixante-dix ans. Jadis petit chef de tribu, comme tous les cheikhs de l'Atlas, il tenait son pouvoir des Anciens qui l'avaient élu en jetant, suivant la coutume, une poignée d'herbe devant lui. Mais cela est vite fané, une poignée d'herbe dans la montagne! Pour asseoir son autorité au-dessus de l'opinion changeante, il accepta ou sollicita, je ne sais, du sultan Moulay Hassan, le titre de Caïd, ce qui valut à celui-ci la satisfaction illusoire d'être représenté en pays insoumis, et à Moha le bénéfice beaucoup plus positif de recevoir des fusils. En ce temps-là, dans la montagne on ne se servait encore que de vieux moukhalas à pierre ou à capsules, et quelques armes plus modernes donnaient à qui les possédait un avantage décisif dans les querelles intestines.

Quelques coups de fusil, judicieusement distribués, avaient déjà fait du Zaïani un chef craint et respecté, lorsque, à la mort d'Hassan, des soldats de son fils, le sultan Abd el-Aziz, mal payés et manquant de tout, vinrent se mettre à son service et constituèrent autour de sa personne une solide garde du corps. Appuyé sur ces mercenaires (qu'il payait, m'a-t-on dit, avec le produit d'un impôt prélevé chez les prostituées nombreuses dans les grosses bourgades) il réussit peu à peu à établir sa puissance au-dessus des assemblées anarchiques. L'individualisme forcené de la race se retrouve tout entier dans la façon dont le vieux chef comprend l'exercice du pouvoir. L'autorité des anciens, la force de la coutume, les influences religieuses, tout a dû céder

devant lui. Partout à la tête des tribus ou des fractions de tribus, il a placé ses enfants et ses neveux, qui font peser sur les biens et les personnes l'arbitraire le plus absolu. Sa fortune s'élèverait, paraît-il, à plusieurs millions, tant en troupeaux qu'en argent, — vieilles pièces d'or de cent francs, à l'effigie de Louis XIV et de Louis XV, doublons espagnols, douros portugais, voire des écus tournois, comme en étaient remplis les coffres qu'en septembre 1914, nos spahis trouvèrent dans son camp, lorsqu'ils l'emportèrent d'assaut. On raconte que dans ses kasbahs de terre rouge, il mène une vie dissolue, et que ce septuagénaire n'admet dans son harem que des femmes de dix-sept à vingt ans. Mais en dépit de tout cela, il jouit d'un prestige immense : prestige de l'homme fort chez des gens qui n'estiment rien autant que la force, prestige de l'homme riche au milieu de populations très pauvres, prestige enfin que revêt aux yeux de tout ce monde si attaché à ses coutumes, le chef assez puissant et audacieux pour les violer.

Au cours de la dure campagne que nous menons depuis tantôt dix ans contre lui, nous lui avons porté de rudes coups, mais lui aussi nous a fait la vie dure, entraînant sans cesse ses hommes à l'attaque de nos garnisons, de nos colonnes, de nos convois, répandant sur notre compte de faux bruits dans les marchés, trouvant toujours des raisons pour exciter ses partisans, dès qu'il les sentait faiblir. Cependant, aujourd'hui, de nombreux indices font croire que notre vieil adversaire commence à perdre confiance. Sa famille ne serait pas une famille berbère, si elle n'était profondément divisée. Ses fils, ses neveux se haïssent de ces haines irréductibles qui, pour se satisfaire, n'hésitent pas à trahir les intérêts de la tribu. Déjà l'un de ses fils a fait sa soumission. Et peut-être le jour est-il proche où l'on verra le vieux roi de la montagne, le Zaïani lui-même, venir nous demander l'aman.

Mais un homme qui certainement ne fera jamais la paix avec nous, c'est ce Sidi Raho dont l'influence est autrement subtile et difficile à saisir. Il ne dispose point, comme le Zaïani, d'une force armée autour de lui : il est seul ou presque seul, mais un mot tombé de sa bouche peut rassembler autour de sa personne une foule de guerriers. Ce n'est pas non plus un marabout tenant d'une longue suite d'ancêtres le pou-

voir des miracles, mais il est entouré d'un profond respect religieux. De quoi est faite cette force secrète, le charme mystérieux qui attire autour de lui les imaginations et les cœurs?... On le représente comme un homme juste, désintéressé, d'une dignité parfaite, — qualités rares en tous lieux, et surtout dans ce pays de violence, où les passions s'opposent avec une brutalité primitive, — mais il y a évidemment autre chose dans l'attirance qu'il exerce, autre chose qu'il faudrait être soi-même un Berbère pour sentir. Il est de ces hommes dont on dit qu'ils ont le bonheur sur leurs épaules. Ils marchent, et on les suit; ils parlent et on leur obéit. Quand ils meurent, on leur élève un tombeau, une petite koubba bien simple, dont la blancheur éclate comme une pensée rare dans l'aridité d'alentour; et pendant des générations, les femmes viennent là prier, demander des enfants, se guérir de leurs maux, invoquer le génie toujours vivant dans ces pierres. Au fond de l'âme berbère, à côté de ce goût effréné de liberté qui aboutit à l'anarchie, il y a un profond besoin d'aimer, de suivre des individus puissants, qui va jusqu'à l'idolâtrie et qui explique que la seule, la vraie religion de ces gens, c'est l'adoration des morts dans lesquels ils ont reconnu ou cru voir de la grandeur.

Sidi Raho aura un jour sa koubba dans quelque endroit de la montagne. Déjà la vénération des femmes l'entoure, de son vivant, d'une atmosphère miraculeuse. Leur passion et leurs bavardages ont autant fait pour son prestige que pour le Zaïani les fusils de Moulay Hassan et les soldats d'Abd-el-Aziz, ce qui n'a rien pour surprendre, car de tout temps les femmes ont eu dans la société berbère une autorité morale, que la civilisation arabe leur a toujours refusée. La force de cet homme s'alimente de toutes les choses, — sentiments, pensées, usages, — que le Zaïani brutalise. Chez lui aucune cupidité; nul grossier désir du pouvoir. Il est pauvre. Il y a dix ans, il possédait une kasbah près de l'endroit où nous avons construit le poste d'Anoceur; il avait là des troupeaux. La kasbah, nous l'avons détruite. Dieu sait où sont allés ses moutons! Sidi Raho est ruiné, mais il nous fait toujours la guerre. C'est un saint, un irréductible, une flamme, un de ces feux qu'on allume sur les sommets au moment du danger et qui rallient autour d'eux tous les gens des tribus; c'est un brûlant appel aux armes, un accent passionné dont on retrouve l'écho dans ces poèmes

qu'improvisent ici les femmes, et qui, dans leur naïveté, expriment un attachement si tragique à tant de choses menacées, aux marchés bombardés par nos avions, aux kasbahs abandonnées, aux tentes, aux troupeaux qu'on emmène toujours plus loin dans la montagne, au coin de la forêt où l'on allait faire du bois, à la source, au pâturage, — lamentations touchantes, orgueil d'un combat heureux, brûlant désir de continuer de vivre comme on a toujours vécu :

O Aïcha! O Doho! O jeunes filles! — Si Roumi je dois être, — Qu'ai-je besoin de moutons? — Qu'ai-je besoin de l'étrier — où j'engage mon pied?

C'est tout cela et bien d'autres choses encore que nous ne savons pas ou que nous ne pourrions comprendre, qui forment le prestige de ce personnage singulier, que mon compagnon de voiture a vu, un jour, de loin, se retirant dans la montagne après un combat malheureux, au pas de son grand ambleur gris, avec, pour toute escorte, un serviteur cramponné à la queue de sa monture, et qui portait derrière lui, au bout d'un long bâton, un petit drapeau jaune...

Qu'y a-t-il donc dans ces montagnes, torrides en été, glaciales en hiver, pour inspirer à tous ces gens tant d'acharnement à les défendre? Depuis que nous leur avons interdit l'accès des plaines où ils descendaient aux derniers jours de l'automne pour se mettre à l'abri des rigueurs de la saison et mener paître leurs troupeaux, leur existence est devenue terriblement difficile. L'hiver est dur sous la tente toute chargée de neige! Et la plupart, ils sont à demi nus, n'ayant d'autre vêtement qu'une simple djellaba de laine... Comment faire vivre les troupeaux, les bœufs, les moutons, les chèvres, quand tout disparaît sous la neige?... On en voit conduire leurs bêtes jusqu'à portée de nos canons, en pleine zone balayée par nos obus et par nos mitrailleuses, risquant la mort plutôt que de voir le bétail mourir de faim... La misère, la maladie les ravagent, assurent nos médecins qui les voient défiler dans les infirmeries des postes, — car si hostiles qu'ils soient, ils y viennent, et en grand nombre, demander qu'on les soigne... « Voilà dix ans que je leur fais la guerre, me dit mon compagnon de route, l'ancien officier instructeur des tabors chérifiens, et je crois bien les connaître. Ce sont des gens admirables. Et ce n'est ni vous ni

moi qui leur reprocherons, n'est-ce pas? de nous recevoir à coups de fusil. » Et cet homme à la fois sensible et dur, comme sont souvent les militaires, conclut avec mélancolie : « Je les aime et je les tue. »

Le plus surprenant peut-être, c'est que ces Berbères de l'Atlas, si acharnés à se défendre, montrent une aisance étonnante à s'adapter, sinon à notre esprit, du moins aux formes pratiques de notre activité, dès qu'ils descendent dans la plaine et qu'ils vivent à notre contact. Ce sont eux qui, déferlant sans cesse des montagnes où la vie est difficile vers la plaine où elle est plus douce, constituent le vrai fond de la population maughrabine et donnent au Maroc le caractère tout à fait original d'un pays d'Islam travailleur et peu fanatique. La civilisation musulmane les ayant à peine effleurés, ils ne lui ont pas emprunté ce noble amour de la paresse, ce mépris du travail qui caractérise l'Orient. Ce n'est pas une humanité raidie, comme l'Arabe, dans les préceptes d'un Livre qui commande toutes les pensées et tous les actes de la vie. Actifs, gais, ouverts, âpres au gain, politiciens, bavards, frondeurs, ils ont beaucoup du caractère des paysans de chez nous et même physiquement leur ressemblent avec leur physionomie avisée, leur collier de barbe peu épaisse, leurs traits frustes et qui n'ont rien de la régularité sémitique. Dans les villes de l'intérieur et de la côte, on les reconnaît tout de suite au milieu des populations moresques si affinées et si molles. Partout on les rencontre sur les chantiers et les routes. Ils ont fourni presque tous les soldats de cette division marocaine, fameuse sur le front de France. Volontiers ils vont travailler à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, dans nos usines de guerre. Ils sont notre meilleure ressource dans l'effort que nous faisons pour vivifier le vieil empire du Moghreb. S'ils luttent encore contre nous dans ce réduit de l'Atlas, c'est de la même façon qu'ils luttaient contre Rome, par amour de la liberté et non par cet esprit de fanatisme religieux qui éternise, même après la défaite, de vagues espoirs de guerre sainte toujours vivants au fond du cœur.

De chaque côté de la vallée, les montagnes s'étaient insensiblement rapprochées, et nous étions maintenant au fond d'un cirque de rochers couvert de chênes verts et de cèdres, qui semblait infranchissable. Là commence le col de Tarzeft, point

de passage délicat, très propre à favoriser une embuscade des rebelles dont on signalait les vedettes à deux ou trois kilomètres de chaque côté de la route. Car il y avait là une route, une véritable route, que nos soldats avaient tracée d'hier, et où nos voitures commencèrent de monter avec une peine extrême, tant la pente était rapide et rendue glissante par la pluie. Cette route s'élevait en lacet à travers un maquis d'arbres arborescents, que dominaient de place en place les cèdres, grands seigneurs de ces bois. Leurs ramures sombres largement étalées laissaient passer des faisceaux de lumière, qui déchiraient de traits éblouissants les brumes pareilles à des fumées bleuâtres accumulées sous leurs branches. D'un côté du chemin, ils écrasaient de leur puissance notre passage de fourmis en voyage; de l'autre, nous les dominions, et l'on apercevait de haut leurs cimes, le plus souvent fracassées, qui s'étalaient en belles nappes vertes aux bords harmonieusement ployés.

Au milieu de cette nature où les arbres et les hommes semblent les débris d'un ancien monde, tantôt on s'abandonnait au plaisir d'aller si librement et si vite à travers l'âpreté des choses et l'hostilité des gens, d'avancer dans ce chaos comme sur une route de France, et de surprendre ce matin, à son réveil, cette forêt presque vierge; tantôt l'esprit cédait au regret de penser que nous allions bouleverser tant d'usages d'autrefois, pour établir à la place d'une naïve anarchie nos disciplines d'Europe, comme si nous étions assurés de l'excellence de notre civilisation, et que, sous l'ordre apparent de nos sociétés policées, il n'y eût pas autant de brutalité foncière, d'égoïsme et de désordre. Et comme, dans les poésies arabes, on voit deux cavaliers qui, découvrant de loin la ville vers laquelle ils cheminent, inventent chacun une image pour en vanter les délices et se livrent tour à tour à un transport auquel l'autre répond, ainsi, tout le long de la route, il me semblait entendre en moi deux voyageurs qui n'étaient pas d'accord, célébrer l'un après l'autre, ou tous les deux ensemble, des sentiments tout contraires.

Mais quand nous fûmes sur le sommet du col, et que nous vîmes les dernières pentes du Moyen Atlas s'abaisser rapidement à nos pieds, et au delà une immense vallée d'un vert jaune, et au delà encore une nouvelle barrière de montagnes plus élevées que celles que nous venions de traverser, le grand Atlas

aux longues lignes paisibles d'où surgissaient des pics éblouissants, de hauts cimiers empanachés de neige, — alors nous ne pensâmes plus qu'au spectacle qui nous attendait là-bas.

Là-bas, dans la vallée verdâtre où coule la Haute Moulouya, six mille hommes attendaient l'arrivée du général. Pour la première fois, des troupes de Meknès, ouvrant la route que nous avons suivie, viennent d'opérer leur jonction avec une colonne partie du Sud Oranais, et qui pour la première fois elle aussi traversait le Grand Atlas (1). La double chaîne de montagnes qui sépare le Sud Algérien des plateaux du Moghreb, et où n'avaient encore passé que de rares voyageurs déguisés en Musulmans ou en Juifs, vient d'être franchie par nos troupes. Une voie nouvelle relie, par-dessus les deux Atlas, le Maroc et l'Algérie.

C'est vers ce grand résultat que nous entraîne depuis la mer, d'une allure si décidée, le fanion du Général. Des yeux nous cherchons les soldats, qui sont campés quelque part, au bord de la rivière en partie mystérieuse, qui va des régions inconnues, soumises au pouvoir du Zaïani, jusqu'aux plaines pacifiques de la Méditerranée. Mais on ne voit que les neiges des sommets, la couleur soufrée de la plaine, les cèdres de la forêt, et partout la solitude. Passé le col, tout s'efface. Dans une descente vertigineuse à travers un éboulis de rochers, nous disparaissons sous les cèdres, les chênes verts et les thuyas. Puis encore une vallée de la peur et de la mort; encore un volcan qui se dresse, noir de cendre et de lave, sans trace de végétation aucune, comme si cette lave et cette cendre avaient jailli la veille et restaient toujours brûlantes. Enfin, au delà du volcan, cette fois c'est décidément la plaine qui s'étale sur cent kilomètres jusqu'au pied des montagnes, et si pareille aux grands plateaux du Sud que lorsque les spahis d'Algérie, exilés depuis quatre ans au Maroc, l'aperçurent, l'autre jour, pour la première fois, ils se crurent revenus chez eux, et s'élancèrent avec des cris de joie vers ces libres espaces dans une fantasia délirante.

Des souffles chauds, déjà sahariens, passaient dans l'air chargé d'une odeur de menthe brûlée. Des collines en forme de table, qu'on appelle des gara, témoins d'époques géologiques

(1) Les troupes étaient sous les ordres du général Poeymirau, commandant la région de Meknès, du général Maurial et du colonel Doury, commandant le cercle de Bou Denib.

que l'imagination ne réalise pas, surprenaient le regard dans cette immense monotonie qu'elles n'arrivaient pas à briser. Çà et là flamboyaient les enceintes carrées de terre rouge, où les sédentaires de la plaine s'abritent avec leurs troupeaux, — murailles lumineuses qui font de loin quelque illusion, mais qui ne sont pour la plupart que des masures détruites par les pillards ou dévastées par le temps, et que leurs hôtes ont quittées pour s'installer ailleurs, car on ne reconstruit jamais ces choses de boue qui s'effondrent.

Sur les tables des collines quelques cavaliers blancs et bleus surveillaient l'horizon. Au bord de la piste sablonneuse, qu'on avait tracée la nuit même, des équipes de Joyeux étaient encore occupées à raser les touffes d'alfa. A tout moment nous pensions découvrir, au détour de quelque gara, les troupes que nous venions chercher; mais les gara succédaient aux gara, et on ne voyait toujours rien. Enfin, comme sur une image de Raffet ou de Dauzat, des lignes minces, régulières et silencieuses, rangées pour la parade, immobiles sous les armes, apparurent tout à coup, minuscules au pied des montagnes, dont les sommets étincelaient sous le soleil de midi. Et l'impression d'étrangeté fut si forte de trouver là six mille hommes, dans cette solitude, perdue elle même au milieu de tant de solitude, que nous fûmes saisis à leur vue comme si nous ne les avions pas attendus.

*
* *

Maintenant la nuit est venue. Des deux côtés de la rivière profondément encaissée dans une coupure du plateau, brillent les feux d'alfa allumés parmi les tentes. De très loin, une grande lueur balaie par instants la plaine : c'est le projecteur d'Itzer, — un autre poste que l'on construit plus haut dans la vallée, un autre Timhadit, une enceinte de pierre au sommet de sa colline, une pensée qui veille et rayonne autour d'elle, effroyablement perdue entre cette double barrière de montagnes, et qui, dès que la neige couvrira le chemin que nous avons parcouru, se trouvera pendant cinq mois isolée du reste du monde. Des trompettes et des cors de chasse sonnent de longues fanfares avant l'extinction des feux. Ces feux, les gens de la montagne les regardent briller; ces fanfares, ils les entendent. A quoi pense-t-on sous les cèdres?... Le Général va et vient devant sa tente. Sa haute et mince silhouette apparaît

un instant dans la clarté d'un brasier pour se perdre aussitôt dans l'ombre. Et tandis qu'il se promène, à la fin de cette journée qui restera comme une date dans la conquête de l'Atlas, je songe (et peut-être lui-même y songe-t-il aussi en écoutant ces musiques) à cette autre journée de juillet 1914, où toute son œuvre au Maroc faillit être abandonnée.

Ce jour-là, 29 juillet, un télégramme envoyé de Paris mit cette œuvre en plus grand danger que n'aurait pu le faire une révolte générale de toutes les tribus du Moghreb. Dans le péril que créait la guerre désormais inévitable, le Gouvernement considérait qu'il nous était impossible de nous maintenir au Maroc. En conséquence, il ordonnait d'évacuer tout l'intérieur du pays, de renvoyer en France la moitié de nos troupes, de ramener le reste à la côte, de ne conserver que les ports et, si c'était possible, la communication avec l'Algérie par Rabat, Fez et Taza.

Quelle fut l'angoisse de cet homme dont je ne vois plus en ce moment que la cigarette allumée!... Obéir à un pareil ordre, c'était perdre d'un seul coup le fruit de dix années d'efforts et de sanglants sacrifices, livrer de nouveau à l'anarchie une contrée où nous avions établi une tranquillité qu'elle n'avait jamais connue, abandonner les ressources immenses que ce pays pouvait nous fournir dans la lutte qui commençait, renoncer enfin sans combattre à l'un des beaux enjeux de la guerre. Et ne pouvait-on craindre aussi qu'une révolte du Moghreb n'ébranlât l'Afrique du Nord, de l'Atlantique à l'Égypte?... Sur toute l'étendue de l'Atlas, nous étions partout aux prises avec les tribus dissidentes. Quel renouveau d'ardeur et de force agressive allait donner à ces Berbères, déjà si âpres et acharnés, une retraite dont les émissaires allemands fixaient déjà le jour et l'heure? Parmi les tribus soumises, les unes n'attendaient que l'occasion de reprendre les armes; les autres, découragées par la vue de notre faiblesse, et pour se faire pardonner leur docilité ancienne, se retourneraient contre nous. Nos bataillons devraient s'ouvrir un passage, en combattant tous les jours, à travers trois cents kilomètres d'un pays révolté. Décimés par l'ennemi, épuisés par la chaleur écrasante, laissant des morts et des blessés en route, beaucoup de matériel aussi, dans quel état de délabrement arriveraient-ils à la côte? Au lieu des belles

troupes d'Afrique qu'on attendait en France, ce seraient des troupes épuisées par ce grand effort sans profit qui débarqueraient à Marseille et à Bordeaux. Encore serait-il nécessaire d'en garder un grand nombre pour protéger nos ports d'embarquement, sauvegarder nos nationaux, et rétablir tout le long de la mer cette ligne de résistance que nous avions abandonnée sur l'Atlas. Quant à maintenir ouverte la communication avec l'Algérie par Fez et par Taza le long d'une ligne d'étapes de plus de cinq cents kilomètres, il n'y fallait pas songer.

Et pourtant l'ordre était là.

Le lendemain, le général réunissait ses lieutenants, Gouraud, Henrys, Brûlard, Peltier, qu'il avait fait venir à Rabat pour leur communiquer la résolution qu'il avait prise. On lui demandait vingt bataillons, il en enverrait davantage ; mais il refusait d'abandonner un seul pouce du terrain que nous avions occupé. Au lieu de ramener à la côte les effectifs que le Gouvernement laissait à sa disposition, c'était au contraire la côte qu'il voulait jeter en avant, en renforçant les garnisons avancées de tout ce qui, dans l'intérieur, pouvait porter un fusil. A tout prix, il fallait nous maintenir sur l'Atlas, garder intacte l'armature de nos postes, contenir les tribus dans leurs montagnes. Alors peut-être pourrait-on conserver la tranquillité de la plaine, en tout cas retarder l'insurrection et permettre à nos bataillons de ne pas arriver fourbus, comme des épaves à la mer.

Ce jour-là, le Général gardait le Maroc à la France, ou plutôt, le lui donnait une seconde fois. Ainsi, presque au même moment, aux deux extrémités de l'immense front de bataille, deux hommes qui avaient fait les mêmes expériences et vécu les mêmes pensées, Gallieni sur la Marne et Lyautey sur l'Atlas, rétablissaient par un coup de génie une situation désespérée. Au cours de leur vie aventureuse ils s'étaient fait l'un et l'autre la même idée du commandement et du chef. Ils avaient appris à reconnaître qu'au-dessus de l'obéissance et de la discipline, au-dessus même de la volonté qui sait prendre une responsabilité, il y a l'imagination, la pensée qui découvre des solutions imprévues ; et qu'à la guerre comme partout, ce qui fait les miracles, c'est l'esprit de poésie dans l'action.

Et ce soir, après trois années de guerre, nous sommes ici, au cœur des tribus dissidentes, entre la double chaîne que nos

troupes viennent de franchir, sur cette Haute Moulouya que les plus grands sultans du Maroc n'ont jamais réellement occupée, bien qu'ils se soient enorgueillis, dans leurs actes officiels, du titre de princes moulouyens. Quand nous reviendrons, au printemps, un pont sera jeté sur cette rivière si longtemps inaccessible, à l'endroit même où nous campons et qu'on nomme le Gué des Colombes. De tous côtés autour de nous, s'ouvrent des voies nouvelles, qui aujourd'hui ne sont encore que des chemins de ronde, mais qui demain seront des routes avec tout ce qu'une route apporte de force et de sécurité avec elle. Les tribus belliqueuses encore irréductibles sont chaque jour isolées davantage, séparées les unes des autres, cloisonnées, pour ainsi dire, dans le filet de nos colonnes, de nos chemins et de nos postes. Dès que la guerre sera finie en Europe, et que les derniers dissidents n'auront plus, pour les soutenir, les promesses, l'argent et les munitions de l'Allemagne, un dernier effort suffira pour faire tomber cette résistance berbère entamée de toutes parts.

O Doho ! ô Aicha ! s'écrie la chanson des femmes, — L'homme au canon nous a vaincus ! — Il a établi son camp dans la vallée, — Et maintenant, il habite les plis de nos vêtements. — Qu'il est puissant, l'homme au képi, jeunes filles !

Cependant, le Général était rentré dans sa tente pour y travailler très tard, comme il en a l'habitude. Le projecteur d'Itzer avait cessé de promener sur l'étendue d'alfa et sur les collines bizarres ses lents mouvements de lumière. Les feux de bivouac s'éteignaient. Dans la nuit, les dernières fanfares paraissaient déjà sonner l'hallali de la montagne.

JÉRÔME et JEAN THARAUD.

(A suivre.)

LES MERVEILLEUSES HEURES

D'ALSACE ET DE LORRAINE

IV[1]

L'APOTHÉOSE

EN ATTENDANT LE PRÉSIDENT

Depuis le 25 novembre, date extrême des entrées en Alsace et Lorraine, le pays, dans l'état d'esprit que je viens de dire, semblait peu pressé de reprendre le train-train de l'existence. La fête ne cessait guère : elle ne pouvait cesser parce que tout était motif de joie, même les choses les plus graves.

L'administration française s'organisait. Le Haut Commissaire installé dans le « palais du statthalter, » qui n'était autre que l'ancienne préfecture française, y retrouvait, un peu dérangés par des lambris trop surchargés, de magnifiques souvenirs, ceux de ces grands préfets français dont le plus bienfaisant, Lezay Marnesia, parfait représentant de l'admirable administration impériale, a sa statue en avant des jardins. M. Maringer semblait disposé à gouverner « avec son cœur autant qu'avec sa tête. » Ce haut administrateur, pour l'heure, plaisait; un jour qu'il était allé présider une fête charmante à Schiltigheim, puis une autre à Honheim, les jeunes gens de Bischheim, bourg voisin, étaient arrivés tout enrubannés

(1) Voyez la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars.

de tricolore, à cheval, dans le dessein avoué d'enlever M. le Haut Commissaire de la République, avaient à cet effet assailli son automobile, et contraint (assez facilement) ce puissant administrateur, riant de cette douce violence, à venir voir qu'à Bischheim on savait fêter la France aussi bien qu'à Schiltigheim et qu'à Honheim. Les jeunes gens ayant détourné M. le Haut Commissaire, les jeunes filles à papillon avaient, à son arrivée, enveloppé d'une farandole la voiture officielle. C'étaient les mœurs de cet âge d'or. Partout les commissaires français obtenaient le même succès : M. Mirman, ayant foudroyé par une terrible proclamation, — qui restera célèbre, — les Allemands demeurés en Lorraine (« notre préfet-commissaire n'y va pas par quatre chemins, » écrit-on de Metz), avait par là, plus encore que par sa belle déclaration d'amour aux Lorrains, gagné dès la première heure le cœur de ses administrés. Quant au commissaire de Colmar, M. Poulet, le « commandant Poulet, » comme on l'appelait encore, il était arrivé précédé d'une réputation que lui valaient les quatre années, durant lesquelles, à Saint-Amarin, il avait fait régner dans les quatre cantons alsaciens reconquis, en plein âge de fer, cet âge d'or que maintenant vivait le reste de nos provinces retrouvées. Jamais administrateurs ne s'installèrent, entourés d'une pareille atmosphère de confiance, de sympathie et d'espérance.

Déjà certaines des espérances se réalisaient. Un instant, on avait pu craindre que la *question du mark* ne vînt assombrir les visages : si le *mark* était changé — obligatoirement — contre le franc, au taux où il était tombé (0 fr. 60), l'Alsace-Lorraine était à demi ruinée. D'un autre côté, c'était pour le Trésor français grosse perte que de payer le *mark* à sa valeur d'origine (1 fr. 25). Déjà certains Alsaciens déclaraient qu'on ne pourrait pas « en vouloir » à la France, financièrement si éprouvée, de ne pas s'imposer cette perte. Or, d'un geste princier, la France faisait à l'Alsace-Lorraine ce royal cadeau. « La France, écrivait un Lorrain, s'est montrée très grandiose envers les Alsaciens-Lorrains. Le change d'argent se fera sans perte. »

L'Alsace-Lorraine de son côté, et sans attendre cette singulière preuve de la faveur française, avait soudain apporté à la Mère Patrie tout l'or que, depuis quatre ans et plus, Dieu sait au risque de quels dangers et, partant, au prix de quelles

transes, chacun avait dérobé aux réquisitions et perquisitions allemandes. Un seul brasseur de Strasbourg apporta fort tranquillement 12050 marks en or, contre lesquels, trois mois plus tôt, l'Allemand lui eût donné plus du double en papier; dans cette petite ville de Bischheim, dont nous voyions tout à l'heure la jeunesse enlever si vivement un si haut fonctionnaire, 80000 marks d'or furent en un jour versés. D'autre part, l'*Emprunt de la Libération* se fermant le 24 novembre, on avait vu, de Metz à Mulhouse, Alsaciens et Lorrains se précipiter dans les banques pour y souscrire.

Au reste, les affaires reprenaient partout, ainsi que l'écrivait avec étonnement un soldat alsacien libéré, arrivant le 24 à Mulhouse, « comme si les Allemands étaient partis depuis des années. »

Les enseignes se repeignaient : les *Eugen* redevenaient Eugène, les *Peter* Pierre, les *Gebrüder* se transformaient en frères et les *Nachfölger* en successeurs. Dès les premières heures, l'une des principales brasseries de Strasbourg s'était baptisée *Restaurant de la Marne*, — et tout suivait. Avec quelle mine heureuse et un peu malicieuse, les peintres, aux noms allemands substituaient les français! Passant à Forbach pour aller à Sarrebrück, je m'arrêtai un instant pour le plaisir de contempler deux de ces artistes achevant la confection d'une belle enseigne : *Au Bon Marché*. Ils y mettaient une si évidente délectation que moi-même je m'en sentais presque ému. « Ah! mon lieutenant, me disait l'un d'eux, on y met tout son cœur; regardez-moi ça, est-ce bien? *Au Bon Marché*, ça sonne autrement que leur charabia! » Oui, repeindre une enseigne, c'était une fête.

C'était une fête encore pour les enfants que d'aller en classe parce que l'on y apprenait *la Marseillaise*. Un jour, passant à Colmar devant une école, je m'arrêtai avec plaisir sous les fenêtres entr'ouvertes. Oh! les gentilles petites voix qui répétaient « pour Monsieur le Président Poincaré » : « *Ranchez fos padaillons.* » Plus tard, ils chanteront : « *Rangez vos bataillons;* » mais la saveur de ces premières leçons de *Marseillaise*, on ne la retrouvera plus.

A Metz, les plaques des rues, brusquement, s'étaient, M. Prével installé à la mairie, modifiées. J'avais été un beau soir logé au *Kaiser Wilhelm Ring;* je repartis, deux jours après, de l'*Avenue du Maréchal-Foch*, et cela me fit grand plaisir,

mais je ne jurerais pas que cela ne faisait pas plaisir plus grand encore aux Messins du *Ring* redevenu *Avenue*. C'est ainsi encore que la *Kaiserin Augusta* dut céder devant le Maréchal Joffre, que la *Kaiser Wilhelmstrasse* fut livrée au Maréchal Pétain, que Mangin eut la *Militarstrasse* et Maud'huy la *Kaiserin Luisen Platz*. Soudain, la vieille porte, baptisée paradoxalement *Friedrich Karl Thor*, redevenait *Serpenoise* et, comble de revanche, l'*Hohenzollernstrasse* se réveillait triomphalement *rue de Verdun*.

Chacun de ces événements, grands et petits, était cause de réjouissance où l'ironie lorraine, le mordant alsacien se satisfaisaient par surcroît.

Mais ce qui surtout « faisait bon effet, » c'était que l'on aperçût les grands chefs à l'église. Je ne sais si j'ai vu un vœu émis plus fréquemment, plus ardemment, que celui dont une lettre me donne la formule : « Nos cœurs vont à la France avec la confiance qu'elle saura respecter *ce qu'elle a cultivé jadis en nous : nos convictions religieuses, cet héritage de nos parents auquel nous tenons plus qu'à la vie.* » Catholiques, protestants, israélites, tous étaient sur ce point d'accord : on demandait le respect, et plus que le respect, des croyances religieuses. Les Allemands avaient sur ce point répandu de telles légendes qu'on acclamait tout geste qui les venait démentir. J'ai dit, d'autre part, comment, un peu avant l'armistice, on avait tenté, en représentant aux curés et pasteurs la France comme un Antéchrist menaçant, d'obtenir qu'ils appuyassent le mouvement autonomiste. Ils avaient répondu : « Nous préférons la France, n'importe quelle France! » Ils eussent souffert cependant de la voir arriver impie, ou même indifférente. La moindre démarche d'un sens religieux remplissait de joie les âmes.

* * *

La question du plébiscite avait été enterrée sous les fleurs de Mulhouse, les hommages de Metz, les acclamations de Strasbourg et de Colmar. Les Allemands d'Alsace eux-mêmes, nous l'avons vu, y renonçaient devant le spectacle qu'offrait la province. L'Alsace-Lorraine arrachée à la France lui revenait sans réserve, sans condition, sans hésitation, sans discussion. Il parut opportun à ses élus de faire entendre leurs voix.

La 2e Chambre du ci-devant Landtag s'était, on se le rappelle, transformée, dès le 12 novembre, en Assemblée nationale. Les événements avaient marché si vite que le rôle qu'un instant elle avait pensé assumer, lui avait été dérobé. Les citoyens, sans trop s'inquiéter de savoir s'ils avaient des représentants, s'étaient portés vers la France d'un mouvement spontané; une fois de plus, les électeurs avaient été plus vite que les élus. « Nos députés n'ont plus guère à dire qu'*Ainsi soit-il*, » disait-on en souriant. Mais quoi : les plus belles oraisons ne se terminent-elles point par l'*Amen?* Ce qui était curieux dans l'événement, c'était que, la foule des fidèles ayant dit l'oraison, ce fût du haut des marches de l'autel que l'*Amen* fût dit.

Bien entendu ne s'agissait-il point, pour l'Assemblée, de conférer un droit à la France, mais bien de proclamer ce droit, — déclaré imprescriptible à Bordeaux comme à Berlin, par les élus de l'Alsace et de la Lorraine de 1871 comme par ceux de 1874. C'est ce qu'on attendait des députés de l'ancien Landtag dans la journée du 5 décembre. J'assistai à cette séance : en dépit du cadre étroit et des circonstances qui en diminuaient l'importance, elle ne manqua point de grandeur.

L'abbé Delsor, député de Molsheim, présidait : l'ancien président de la 2e Chambre, le docteur Ricklin avait disparu, naturellement : le brave curé alsacien le remplaçait au fauteuil, portant son rabat restitué comme on porte un drapeau reconquis. Dans la salle où jadis, sous l'œil des *Statthalters*, Landesauschuss et 2e Chambre du Landtag avaient maintes fois dû constater l'incompatibilité des intérêts de l'Alsace-Lorraine et de ceux de l'Allemagne, mais aussi la vanité d'une opposition sans cesse méprisée et refoulée, l'heure de la revanche avait sonné. Sur soixante députés, les Allemands et les quelques Alsaciens-Lorrains trop compromis étant partis, quarante-deux siégeaient, appartenant à tous les groupes, et c'étaient tous les groupes qui proposaient au vote de l'Assemblée la déclaration dont l'abbé Delsor donna lecture :

« Les députés d'Alsace et de Lorraine, issus du suffrage universel et constitués en Assemblée nationale, saluent avec joie le retour de l'Alsace et de la Lorraine à la France, après une longue et cruelle séparation. Nos provinces seront fières de devoir à la mère-patrie retrouvée, avec la sauvegarde de leurs traditions, de leurs croyances et de leurs intérêts économiques

qui lui a été solennellement garantie par les chefs de l'armée victorieuse, une nouvelle ère de liberté, de prospérité et de bonheur.

« L'Assemblée nationale, préoccupée de ne laisser subsister ni en France, ni chez les nations alliées, ni chez les neutres, ni chez *l'ennemi*, le moindre doute sur les sentiments véritables des Alsaciens et des Lorrains, constate que l'agitation neutraliste était l'œuvre d'une infime minorité ou d'agents allemands, et déclare solennellement que, fidèle interprète de la volonté constante et irréductible de la population de l'Alsace et de la Lorraine, exprimée déjà en 1871 par ses représentants à l'Assemblée de Bordeaux, elle considère à jamais comme inviolable et imprescriptible le droit des Alsaciens et des Lorrains de rester membres de la famille française. L'Assemblée nationale estime comme un devoir, avant de s'ajourner, de proclamer à son tour :

« La rentrée de l'Alsace et de la Lorraine dans le droit, le rattachement à la France indiscutable et définitif. »

Je regardais, pendant la lecture de cette déclaration catégorique, les quarante députés, socialistes, libéraux, catholiques, nationalistes : c'étaient des gens graves, solides, le front têtu de nos provinces de l'Est, l'expression passagèrement ironique, tous de bons Français de nos Marches. Je me disais : « Voici une belle force à verser dans notre Palais-Bourbon ; les plateaux de notre balance vont se trouver derechef dans l'équilibre qu'a rompu le traité de Francfort. »

Tous, presque d'un bond, se levèrent pour le vote, des socialistes qu'on réputait « internationalistes » aux catholiques qu'on disait « romains, » et l'unanimité prévue se constata. Il y eut de grands applaudissements dans la salle, dans les tribunes. Alors l'abbé Delsor, fort ému, souligna d'un discours très heureux le vote émis et les événements révolus : « Le referendum est fait. Il s'est accompli dans un enthousiasme indescriptible, de village en village, de cité en cité, sur les pas triomphants de nos légions victorieuses. » Les tribunes se levèrent alors pour acclamer. Et soudain ce fut plus vive émotion encore : le député de Molsheim saluait les morts, ces protestataires qui, par leur courageuse résistance, des Grosjean et des Kablé de l'Assemblée de Bordeaux, des Dupont des Loges, des Teutsch, des Antoine, du Reichstag de Berlin, à Jacques Preiss,

dernier martyr de la foi alsacienne, avaient empêché la prescription du droit.

Et quand le président les appelait d'une voix tremblante d'émotion, ces hommes qui, ayant été à la peine, n'avaient pu être à l'honneur et à l'allégresse de l'heure, il semblait vraiment que cette salle d'un bien petit Parlement devînt trop étroite pour les grandes ombres qui maintenant la remplissaient. L'abbé Delsor avait raison : c'étaient tous ces représentants de l'Alsace et de la Lorraine qui, plus même que ces élus de 1912, étaient là, proclamant ce que, tant d'années, ils avaient crié, et Antoine, et Dupont des Loges, et Teutsch, et Kablé, et Winterer, et Simonis, et Preiss, et cinquante autres : « L'Alsace et la Lorraine, terres françaises, n'ont point cessé un instant d'être françaises. » Et, chacun s'étant levé dans un silence religieux pour rendre hommage à la mémoire de ces vaillants, l'abbé Delsor cria : « Vive la France! Vive la République! » Le cri fut répété par députés et assistants, et soudain en cette salle où la tribune impériale s'apercevait remplie d'uniformes français, *la Marseillaise* éclata d'elle-même. Et ce fut très beau. Ainsi se sépara la Chambre d'Alsace-Lorraine dont, en 1912, les gazettes de l'Empire allemand avaient partout en Europe, il m'en souvient, claironné que sa composition « rassurante » prouvait que l'Alsace-Lorraine s'inclinait enfin devant le fait.

Cependant, des groupes assez sombres franchissaient le pont de Kehl : c'étaient les Allemands expulsés, hauts fonctionnaires, hauts professeurs, policiers de l'Empire, mouchards notoires et notoires tortionnaires qu'on sauvait de réactions plus violentes. J'en avais vu le matin la triste théorie s'écouler; les Alsaciens les regardaient passer avec des yeux inquiétants; l'un d'eux, ironique, cria : « Le bonjour à Hindenburg! » Derrière eux, Strasbourg, purgé, étalait une belle santé; le matin, le général Gouraud avait, fête singulière, dans ce Broglie dont les Allemands et leur *Vater Rhein* n'avaient pu tout à fait détruire l'élégante ordonnance, remis, devant la division d'Afrique, la plaque de grand-officier à l'émir Feyçal, fils du roi du Hedjaz, et on avait, à la joie d'une foule attroupée, réentendu, entre deux *Marseillaises*, la *nouba* des tirailleurs. Maintenant, ces soldats étaient familiers : c'étaient *nos* soldats, ainsi que s'exprimaient les Strasbourgeois.

Tous ces tableaux, et j'en passe, donnaient à Strasbourg

un aspect singulier de fête perpétuelle. *La Marseillaise* se chantait, de la salle du Parlement aux faubourgs populaires : le soir, on la dansait, comme les Athéniens dansaient la Pæan. Et on attendait cependant bien d'autres fêtes. Le Président était annoncé à Metz, Strasbourg, Colmar et Mulhouse. L'impatience amoureuse qui avait précédé l'entrée des troupes, renaissait à la nouvelle de cette visite. L'apothéose se préparait.

L'APOTHÉOSE

Du président Poincaré je ne dirai point ce que j'écrivais de nos généraux que leurs personnalités étaient d'ordinaire fort peu connues en Alsace-Lorraine. L'élection, en février 1912, d'un président lorrain avait eu entre Vosges et Rhin, plus encore entre Seille et Sarre, un très grand retentissement, mais, par surcroît, depuis les premiers jours de guerre, l'enragée campagne unanimement et constamment menée par la presse germanique contre le Président l'avait mis au tout premier rang, ainsi qu'il convenait, dans l'esprit des populations d'Alsace et de Lorraine. En faisant de lui l'homme du nationalisme français le plus ardent, « l'homme de la Revanche, » les journalistes salariés de l'Allemagne avaient travaillé, plus qu'homme au monde, à porter jusqu'au paroxysme la popularité de Raymond Poincaré dans nos provinces d'Alsace et de Lorraine.

Il allait, en trois jours fulgurants, voir grandir encore cette popularité, parce qu'en aucun cœur de Français le retour de ces provinces à la France ne pouvait avoir apporté plus de joie que dans le cœur de ce Lorrain, placé à la tête de la nation, parce qu'en aucune âme les manifestations magnifiques, dont nous étions, depuis cinq semaines, les témoins émus, ne pouvaient trouver un écho plus fidèle, et plus éloquent.

Il parut à Metz le 9 décembre, un beau dimanche d'hiver qui restera célèbre dans les fastes de la cité lorraine. La veille, j'y avais assisté à l'un de ces phénomènes qui sans cesse fouettaient l'intérêt et avivaient les sentiments. Vers 5 heures du soir, la ville qui, tout en gardant son allure joyeuse des dernières semaines, semblait jusqu'à cet instant assez paisible, soudain parut, sans motif appréciable, traversée par une vague de chaleur, — s'entend : de chaleur morale. Les rues pavoisées, à cette heure, s'allumaient; les soldats bleus envahissaient la

chaussée; des ouvrières sortaient en leur souriant; les magasins remplis de clients avaient illuminé brillamment une devanture déjà brillante; on y recevait l'acheteur avec une bonne grâce singulière. Tout cela, on le voyait tous les soirs dans les rues françaises de Metz; mais ce soir-là, très subitement, ces rues parurent entrer en ébullition, chose fort rare en Lorraine. Des cortèges commencèrent à s'organiser; des musiques jouèrent; des gens s'abordèrent avec une expansive amitié. « C'est que, me dit-on, on *sent* venir le Président. »

Avec lui, c'était la France entière qu'on « sentait » venir. Car il arrivait avec les présidents des deux Chambres, le président du Conseil, ce Georges Clemenceau, aussi populaire à cette heure que M. Poincaré lui-même en Alsace-Lorraine, les maréchaux Joffre et Foch, nombre de représentants du peuple, et un fort groupe d'écrivains et de publicistes, dont il m'est agréable de dire qu'ils représentaient fort bien l'esprit français. Après les fêtes militaires, voici que se préparait une belle fête nationale : la visite de la France aux provinces rédimées.

La fête de Metz fut, ainsi qu'il convient en cette ville de guerriers, une fête surtout militaire, car le moment le plus émouvant me semble bien avoir été la remise au maréchal Pétain du bâton étoilé, aux pieds de son vaillant aîné le maréchal Ney. Ce n'est cependant pas à ce magnifique *risque-tout* que le Président compara le nouveau maréchal, mais très justement au grave et ferme Abraham Fabert, autre maréchal lorrain. Rien n'était plus conforme à l'esprit de Metz qu'une cérémonie militaire de ce caractère. Que le chef de l'État, dès son premier pas en ces fortes terres retrouvées, pépinières de grands soldats, nourricières d'une race si guerrière, eût tout d'abord voulu, aux pieds d'un maréchal du grand Empire et en évoquant la figure d'un maréchal de la vieille Monarchie, devant les deux premiers maréchaux de la République, donner l'accolade au grand soldat de Verdun, c'était là pensée de Lorrain, et les Lorrains de Metz, à ce trait, reconnaissaient leur homme. Il y avait aussi et surtout pensée d'État, et des plus élevées : représentant de la République soit, représentant de la France, c'était encore mieux dans cette terre qui, sans distinction de partis et de confessions, allait à la France de tous les partis, à la France de tous les régimes, à la France de tous les temps,

à celle qui avait, sous Richelieu, employé Abraham Fabert, à celle qui, sous Napoléon, avait vu sabrer Michel Ney, à celle qui, sous la République, avait formé ces soldats admirables dont trente mille allaient défiler sur la vieille Esplanade de la guerrière Metz. Cette préface au voyage unique qui s'allait dérouler paraissait à tous la plus belle qui se pût imaginer.

Le splendide défilé des troupes fut, autour du nouveau maréchal et devant le chef de l'État, une fête incomparable des armes, défilé impeccable, grave, imposant au possible. J'avais vu la poignante entrée de Pétain à Metz et gardais de ce « sacrement » le souvenir que j'ai essayé de traduire. Il me parut que, le 8 décembre, la foule n'était plus la même : elle n'avait plus devant les troupes l'espèce d'extase quasi muette qui, le 19 novembre, nous avait tous si fortement impressionnés. Familiarisée avec nos soldats, elle les voyait passer avec une amitié plus expansive; mais ses yeux, les yeux des Lorrains accourus de tous les villages, bourgs et cités environnants, se fixaient avec une respectueuse tendresse, et sur les trois maréchaux, et sur le Président lorrain. Lorsque celui-ci, dans un élan très noble, eut attiré dans ses bras M. Clemenceau, cette « étreinte » dont un écrivain a déjà dit ici la grandeur, frappa vivement les milliers de témoins : cette accolade scellait l'oubli des querelles et semblait tout à la fois la légitime reconnaissance de l'immense service rendu par le « Père la Victoire » à son pays et le dernier mot de cette *union sacrée* dont, au cours de l'admirable et célèbre message du 4 août 1914, l'homme d'État porté à l'Élysée avait le premier donné la formule et imposé la pratique. Par là, par la présence autour de lui des représentants de tous les partis, par celle des grands chefs alliés Douglas Haig et John Pershing, la cérémonie prenait une envergure telle, qu'aucune des grandes heures que j'avais connues depuis cinq semaines, aucune de celles qui allaient suivre ne m'ont paru empreintes d'une grandeur comparable. La spiritualité singulière qui animait cette ville de Metz agissait une fois de plus : la Mute continuait, de sa voix grave et forte, à « sonner la justice » avec l'union des citoyens « et à convoquer gens ensemble. »

Que la foule messine parût cependant, ce jour du 8 décembre, moins « recueillie » que le 19 novembre, cela était visible et ses dispositions, plus joyeuses encore que pieuses, s'étaient, dès

l'entrée du Président, manifestées. Soit que les bruits venus des « réceptions d'Alsace » eussent fouetté la foule lorraine, soit que la venue du Président, presque « un pays, » eût émoustillé l'amitié, mes petites compatriotes à *charlottes* blanches qui, ce jour du 8, se comptaient par milliers, semblaient d'humeur à ne se point laisser cette fois surpasser par les Alsaciennes que le Président allait trouver de Saverne à Mulhouse et bien prêtes à jeter leurs charlottes à cocardes par-dessus les moulins de la Moselle. Dès la gare, leur pétulance n'avait pas connu de bornes et, chose inattendue, elles étaient encouragées à oser par l'épanouissement qui, à leur vue, et surtout au premier contact de la terre lorraine délivrée sous son principat, transfigurait littéralement notre Président. Elles assaillirent sans vergogne les voitures où s'asseyaient d'augustes personnages, et l'on vit notamment M. Georges Clemenceau et les maréchaux Joffre et Foch en butte à des assauts devant lesquels ces grands stratèges parurent désarmés. Enfin, escaladant les voitures des ministres, elles en investirent les marchepieds, les impériales, les sièges et jusqu'aux intérieurs, à ce point que la foule de l'Esplanade, un instant stupéfaite, allait voir arriver ces gros messieurs avec une petite Lorraine à charlotte sur chaque genou et de jolies grappes de frais minois et de frais atours pendues à leurs équipages. L'apothéose prenait donc tournure joyeuse aux premiers tours de roue. Le Président n'étant parvenu à l'Esplanade que dans une voiture remplie dès la gare de gerbes de fleurs, un ministre, pour s'excuser d'arriver en si galant équipage, disait : « Le Président avait ses fleurs, et nous les nôtres. »

L'admirable cérémonie militaire de l'Esplanade avait ramené les esprits à plus de gravité. Mais le discours du Président à l'Hôtel de Ville, surtout, éleva jusqu'à la plus grande hauteur, d'aucuns allèrent jusqu'à dire au sublime, les pensées et les sentiments. La presse a donné ce discours, le premier d'une série qui formera une sorte de livre d'or, la première de ces dix admirables harangues, demain célèbres, qui ne souffriraient d'être ni découpées ni analysées, parce que tous les mots en sont des joyaux, impossibles à détacher de la couronne tressée par le chef de l'État français à la fidélité de la Lorraine et de l'Alsace. « Chère Ville de Metz, ton mauvais rêve est évanoui. Voici la France qui revient et qui t'ouvre les

bras! » La foule émue aux larmes acclamait. Admirable spectacle : cet Hôtel de Ville drapé aux trois couleurs, centre de cette vie municipale où s'était réfugié l'esprit de la cité, la cathédrale où s'était entretenue, par le culte des morts, la ferveur française, le maréchal de la guerre de Trente Ans, bronze sacré qui, quarante-huit ans, mieux que ne l'eussent pu faire les grands tribuns, a parlé de la France absente à Metz fidèle. Autour du drapeau du 319e, une sorte de garde d'honneur : toute la jeunesse lorraine, jeunes gens et jeunes filles, l'avenir de la province, tout entière maintenant à la France.

M. Victor Prevel est maire de Metz; pour nous qui avons connu Metz avant 1914, c'est une de ces magnifiques revanches du droit qui donnent à ces heures d'Alsace et de Lorraine un caractère d'admirable philosophie et de haute moralité. Prevel, nous l'avons connu, champion intrépide de la France, se dépensant dans ce Metz envahi, se débattant dans les difficultés et parfois les périls pour conserver dans cet îlot français, battu par la mer germanique, l'esprit de notre pays; nous avions donc appris avec douleur, mais sans étonnement qu'il avait été, dès la première heure, arrêté, incarcéré; à peine sorti de sa cellule, il avait été porté à la mairie. C'est lui qui y reçoit le Président, qui le harangue, qui entend au nom de Metz l'admirable cri jaillissant du cœur de Poincaré. Et voici que, très grave, M. Georges Clemenceau, à son tour, s'avance; il a entre les mains de grosses clés; ce sont celles mêmes du Metz d'avant 1870; qu'est-ce à dire? « En 1870, dit le président du Conseil, lorsque Metz tomba aux mains de l'Allemagne, le général de Lapassée put emporter les clés de la ville et les confia au sculpteur Vallès qui put ainsi les sauver jusqu'au grand jour de la délivrance. Ce jour est arrivé, je vous les confie. Je sais que vous ne les laisserez pas prendre. » Tout est miracle.

« Monsieur le Président, les membres du chapitre et moi, sommes extrêmement honorés de vous recevoir dans cette cathédrale. Vous avez pu vous rendre compte de l'amour que les Messins portent à la France. Soyez assuré que le clergé partage profondément ces sentiments. Si vous le voulez bien, nous allons nous rendre sur la tombe du grand patriote et du grand évêque que fut Mgr Dupont des Loges. » Cette fois, c'est à la cathédrale que le Président se présente; à Metz, une fête des cœurs ne revêt qu'en ces lieux sacrés sa perfection. Le Président a voulu

aller au « grand moutier de Lorraine, » au seuil duquel Mgr Pelt, vicaire général, le reçoit. De sa voix incisive qui emplit un instant la nef, le chef de l'État répond : « Je vous remercie de vos paroles : j'en suis d'autant plus touché que je savais que le clergé messin a été au premier rang pour entretenir ici l'amour de notre patrie. » Et l'on s'avance dans la nef, vers l'autel, vers la tombe où dort l'évêque qui protesta toujours et ne désespéra jamais. Les fleurs du Président s'ajoutent sur cette tombe aux palmes qu'y déposa naguère le commissaire de la République. En sortant, une brave dame disait : « C'était aussi beau qu'un *Te Deum* »... Je le veux bien.

Ces jours sont faits de contrastes; nos lecteurs le savent de reste. La foule lorraine est en éruption; l'allégresse, — encore un miracle, — semble avoir pour un instant changé ce peuple dont j'ai dit que le sentiment est en profondeur; le sentiment déborde; il déborde en accolades, étreintes et baisers. « C'est quatre par quatre qu'*elles* m'embrassaient, » dira M. Georges Clemenceau. Le soir chacune faisait son compte : « J'ai embrassé deux fois M. Clemenceau, trois fois le maréchal Foch. — Moi j'ai pu embrasser le maréchal Joffre. » « Nous avons assez longtemps pleuré, ont dit les Lorrains; il faut bien rire. » Et tout est attachant ici : les larmes essuyées, le sourire qui s'épanouit. En quittant le général de Maud'huy, plus épanoui qu'homme au monde, le Président lui disait : « Je vous envie, général, de pouvoir rester ici. » Le Lorrain sentait, avant même que d'avoir quitté Metz, la nostalgie de la cité déjà étreindre son âme. Et cependant il courait vers l'Alsace.

*
* *

« Le plébiscite est fait. L'Alsace s'est jetée en pleurant de joie au cou de sa mère retrouvée... »

Le Président de la République, debout sur le haut perron de l'Hôtel de Ville de Strasbourg, parle; il parle de telle façon, que, parmi les trente mille personnes qui remplissent le Broglie, des milliers l'entendent, et tous croient l'entendre, puisqu'ils le voient tous, l'œil enflammé dans la figure toute pâle d'une émotion sacrée... Une page d'histoire admirable s'écrit ici, tandis que du haut de ce perron, les phrases d'une autre page d'histoire se disent, tracées en caractères de feu : rappel de ce que furent la France pour l'Alsace et l'Alsace pour la France,

anathème jeté à qui entendit arracher la fille à la mère, cri de triomphe devant la fidélité récompensée de la fille à la mère, hommage sublime aux morts de la Grande Guerre : « Des centaines de mille de Français sont tombés sur les champs de bataille pour que se reconstituât l'intégrité de la Patrie. Avec nous, Alsace, tu honoreras la mémoire de nos morts, car, autant et plus que les vivants, ce sont eux qui t'ont délivrée. »

Sur le perron, un groupe où tient la France : les présidents des Chambres, MM. Antonin Dubost, Paul Deschanel qui, demain, dira en termes inoubliables ce que fut l'émotion de l'heure; l'homme d'État qui, depuis un an, a mené la France aux sommets où nous la voyons parvenir, M. Georges Clemenceau, celui que les poilus appellent familièrement « le Père la Victoire; » les trois maréchaux en qui tiennent quatre ans et plus de gloire, le vainqueur de la Marne, le vainqueur de Verdun, le vainqueur de la grande bataille de France de 1918, Joffre, Pétain, Foch; un groupe de généraux dont l'histoire consacrera les noms, de Fayolle à Gouraud; le Haut Commissaire Maringer en qui, avec confiance, repose l'espoir de l'Alsace recouvrée; des ministres, des centaines de représentants du peuple, sénateurs et députés dont quelques-uns viennent en cette nouvelle fête de la Fédération apporter le salut des lointaines provinces : Normandie, Bretagne, Anjou, Gascogne, Béarn, Provence, Savoie, aux provinces recouvrées; des écrivains, des penseurs, des publicistes, représentants, eux, de la pensée française, accourus comme ces grands maîtres du haut enseignement qui, depuis trois semaines, organisent dans l'Université de Strasbourg recouvrée le grand banquet intellectuel auquel la science française, les belles-lettres françaises, l'esprit français vont convier l'Europe; le maire et les conseillers municipaux de Strasbourg; des délégués de toute la province; puis, autour du perron, les vétérans d'Alsace, soldats de nos vieilles armées qui ont rejeté la pierre d'un tombeau; les jeunes étudiants, pour une heure graves parce qu'ils sentent frémir en eux l'âme de mille aïeux; les jeunes filles aux éclatants costumes d'Alsace et des soldats entraînés là par le reflux, une foule bigarrée qui frissonne d'un unique émoi. Quelle minute! Un homme parle et dans trente mille poitrines bat un seul cœur. Sur le ciel pâle, la flèche d'un rouge sombre porte vers la nue

un drapeau tricolore immense ; sur cette même place, la maison du maire Dietrich où le capitaine Rouget de Lisle, pour la première fois, chanta « l'Amour sacré de la Patrie » et dont les murs, depuis des semaines, renvoient aux échos de l'Europe l'hymne sacré chanté à toutes les heures par les bouches et les cœurs. Des acclamations fêlées par les larmes coupent le discours du Président ou bien plutôt le scandent; elles sembient les répliques du chœur après chaque strophe; lorsque le salut aux morts a terminé ce chant de triomphe, de tels cris d'enthousiasme s'élèvent, qu'il faut bien penser qu'ils s'entendent au delà du Rhin tout proche. C'est après une heure pareille qu'un Strasbourgeois, après tant d'autres, peut écrire : « Et maintenant, Seigneur, reprends ton serviteur. »

Dans l'Hôtel de Ville, après ces minutes de surhumaine émotion, joyeuse mêlée : le Protocole a dû fléchir; tous se sont rués; qui peut s'opposer à un torrent d'amour? Nous ne sommes pas des Boches. Les aimables colloques s'engagent, mais dans un prodigieux remous, où l'on voit des maréchaux de France bousculés, — et contents, car, assaillis de baisers, ces rudes soldats se doivent, pour la première fois, avouer vaincus. Et voici que se noue entre M. Georges Clemenceau et Mlle Liesel W... le petit roman qui demain fera la joie de Strasbourg et de toute la province : « Détails que l'histoire ne doit pas consigner, » me dit un grave personnage. — Détails plus caractéristiques de ces fêtes que bien d'autres, répliquerai-je une fois pour toutes, non point seulement parce qu'ils sont aimables, mais parce qu'ils sont probants d'un état d'âme sans pareil en la chronique des peuples.

M. le vicaire général Jost attend cependant le Président au seuil de la vénérable cathédrale, fille de notre Saint-Denis, comme, le 20 octobre 1681, l'évêque Egon de Furstenberg attendait le Grand Roi à qui Strasbourg se donnait. Depuis des semaines, les *Te Deum* sont venus derechef emplir cette nef, frapper ces voûtes; mais depuis quarante-huit ans, que d'ardentes prières, que de *Miserere* montèrent pour que l'heure vînt, qui est venue !

Cette attente, nul n'en perdra le souvenir : devant le parvis la foule s'accumule; que de parlementaires désireux d'entrer dont quelques-uns jettent bravement leurs vieilles phobies aux orties et vont pénétrer, — avec une insolite émotion, — dans la

cathédrale. Deux magnifiques suisses, que gonfle l'orgueil de l'heure, encadrent deux charmantes Strasbourgeoises qui, leurs gerbes de fleurs dans les bras, rougissent de plaisir; dans un demi-siècle, ces jeunes filles raconteront à leurs petits-enfants qu'elles ont embrassé le Président de la République devant le parvis. La place, en tout temps exquise, où se marient la vieille Alsace de la maison Kamaerzell et la belle France du XVIIIe siècle représentée par le palais des Rohan, la place semble éclairée par les drapeaux aux trois couleurs qui, même depuis ce 22 novembre où nous les vîmes foisonner, se sont encore multipliés. Et comme il y a quatre semaines à l'approche de Pétain, un murmure sourd court et grossit : « *Ils* arrivent! » Les suisses soulèvent leurs hallebardes, les jeunes papillons s'élancent, les fleurs remplissent les bras du Président. Et le chef de l'État français entre dans la cathédrale de Strasbourg.

« La France sait avec quelle persévérance et, à certaines heures, avec quelle bravoure vous avez entretenu ici parmi les catholiques le feu sacré de la patrie. *Nous ne l'avons pas oublié, nous ne l'oublierons jamais.* » Plus même qu'à Metz, la voix du Président me paraît s'élever, nette, claire et frémissante, sous ces voûtes solennelles. L'évêque Egon de Furstenberg n'en entendit pas tant du Roi Très Chrétien lui-même.

*
* *

L'Alsace et la Lorraine, en ces heures merveilleuses, semblaient avoir épuisé les manifestations de leur tendresse... Elles n'avaient pas fini. Nous avions vu des cités se livrer dans un élan d'amour. Mais qu'une province entière soudain surgît devant nous, qui, réunie en une même place, offrît en une sorte de ruée, dans le même moment, son cœur débordant d'allégresse, quel magicien pouvait faire le miracle?

L'Alsace possède un magicien. Déjà, bien avant la guerre, nous l'appelions en souriant Cagliostro. Qui d'entre nous n'a, dès le premier abord, subi son charme singulier? Figure étrange sur laquelle il est inutile que je mette ici un nom : ceux qui ont fréquenté l'Alsace l'ont déjà reconnu; l'histoire connaîtra ce nom, lorsqu'elle s'occupera de l'Alsace d'avant-guerre, parce qu'elle le trouvera partout, derrière toutes les campagnes qui, de la cité opprimée, de la province écrasée, menaçaient d'ébranler le régime allemand et déjà le fêlaient.

Séduisant à qui il sourit, redoutable à qui il a voué sa haine, remuant et secret, ce pouvoir de magicien, que nous lui attribuions en souriant, qu'était-ce, sinon l'alliance en un seul homme d'une riche intelligence, d'un cœur passionné et d'une volonté d'acier? Cet homme, jeune encore, sans mandat, sans fortune, sans célébrité hors de sa province, bien avant 1914, alarmait l'Allemand jusqu'à le faire trembler; entendant rester dans la place, il a été le prototype de cette jeunesse alsacienne qui, pour reconquérir l'Alsace, a secoué les vieux procédés de lutte et accepté, — Ehrmann *au service de l'Allemagne*, — de porter, un an, sous les aigles noires de l'Empire, le casque à pointe, pour que, des années, on pût préparer le retour du drapeau tricolore. Conspirateur né et bientôt consommé, patriote de feu sous son apparence de flegme, trompant l'ennemi, mais capable de le fronder, avec une ironique courtoisie, audacieux et mystérieux, il m'apparaissait le *Deus ex machina* qui, de la coulisse, détraque les drames ou les fait rebondir. Il avait voulu que l'Alsace, s'étant gardée pour la France, revînt d'un bond à la France; elle lui revenait. C'était donc pour ce magicien, maintenant, jeu d'enfant que, tout entière, elle se dressât devant le Président; il suffisait que, ayant promené sur la province son œil noir magnétique et prenant, il touchât de sa baguette la place ci-devant de l'Empereur, aujourd'hui de la République, pour que celle-ci se remplît d'une fête sans précédent offerte aux yeux et aux cœurs. Comment a-t-on pu? disaient, ahuris, charmés, transportés, les spectateurs. Et nous qui savions, disions : « Un nouveau miracle de notre Enchanteur. »

Le fait est que ce fut si beau et, malgré l'annonce, à la vérité banale, du programme, si inattendu, que cela tint de l'enchantement.

Figurez-vous la grande place nettoyée des débris du bronze impérial abattu, entre l'Université réoccupée par nos savants et le palais ci-devant impérial dominé par nos trois couleurs : des tribunes drapées de tricolore font face à la ville afin que le spectacle soit, d'une façon souveraine, dominé par la cathédrale rouge battant notre pavillon. La place, noire de peuple, semble une mer démontée : mêlés à la foule enrubannée, tant d'officiers et de soldats, qu'ils dessinent en la masse de grandes marbrures d'un bleu pâle. Les tribunes sont près

de s'écrouler sous une autre foule si brillante que c'est merveille : pêle-mêle magnifique d'uniformes militaires, de costumes locaux, d'écharpes parlementaires, de voiles bleus de la Croix-Rouge, de papillons chatoyants, — les *papillons* citadins accourus pour voir s'envoler les *papillons* de la montagne et de la plaine. Le Président, les présidents, les ministres, les maréchaux, les représentants des villes d'Alsace, les hauts chefs militaires, le groupe prestigieux aperçu tout à l'heure sur le perron de l'Hôtel de Ville, mais qui, tout à la joie de la journée, gagné par l'allégresse débordante de la foule en cette apothéose, n'a plus la gravité des heures officielles et se récrée franchement; car chaque président, chaque maréchal ayant, sans souci de protocole et du qu'en-dira-t-on (on n'en dira que du bien dans toute l'Alsace), saisi sous les bras une des petites Alsaciennes rangées en contrebas de la tribune, l'a installée à ses côtés, si bien que chacun de ces gros personnages a près de lui une manière d'ange gardien qui, les ailes frémissantes, se sent aussi heureux qu'au paradis.

Dans une légère brume bleue, les fanfares éclatent; la célèbre 38e division défile, présentée par son chef, le général Dufieux; les zouaves, les tirailleurs, les chasseurs, les alpins bleus, tous ceux que nous avons acclamés, le 25, près du maréchal Pétain, et bien d'autres. Et puis les drapeaux glorieux, parmi tant d'autres, celui des bataillons de chasseurs, entre deux simples chasseurs chevaliers de la Légion d'honneur, que le Président, vieux chasseur à pied lui aussi, salue avec une particulière émotion. Quelle fougue, avec quelle rectitude, en ce défilé! Troupes enlevées par des fanfares à réveiller les morts, enseignes qui, peu à peu massées, évoquent toutes les grandes batailles et ressuscitent tous les splendides souvenirs de notre guerre, la gloire en marche dans un ouragan d'acclamations tel, que jamais peut-être, au cours de ces semaines de fortes impressions, je n'en éprouvai une si bouleversante; c'est avec cette division d'élite, avec les canons gros et petits, avec les chars d'assaut en escadres, toute l'Armée victorieuse et libératrice qu'on acclame en une sorte de mugissement continu et grondant. La perfection dans la beauté, le plus haut degré dans l'enthousiasme.

Alors une pause : le dernier soldat a défilé; les drapeaux ont disparu; les fanfares semblent éteintes. Qu'attend-on?

Après la France, on attend l'Alsace. Dans la tribune du Président, je devine le bon magicien qui sourit.

Du côté des bâtiments de l'Université, dans la légère buée bleuâtre, on sent vaguement qu'une foule s'agite, qui va se déverser : des éclairs en sortent, des bannières s'estompent, et soudain, dans le large lit que lui fait la haie des soldats bleus, le torrent se déchaîne. Oui, c'était bien l'Alsace, l'Alsace tout entière qui allait apparaître. Ce fut d'abord l'avant-garde étincelante des hauts casques de cuivre, les pompiers, — oh! des pompiers très pareils aux nôtres, n'était la hauteur des casques, mais casques retrouvés, repris, qui eux aussi étaient proscrits; puis, derrière ces casques imposants, un premier bataillon de papillons ailés, des centaines de jeunes filles se donnant le bras ou la main et passant au pas que marquaient nos fanfares; et alors le torrent se mit à couler à pleins bords et tout y était : sociétés sportives réarborant l'uniforme d'antan, sociétés musicales sonnant de tous leurs cuivres la *Sambre-et-Meuse*, confréries groupées autour de leurs bannières, corporations autour de leurs enseignes, étudiants au béret tout neuf de velours, aux écharpes tricolores flottantes, puis cavaliers de la campagne solides en selle agitant des drapeaux, vétérans graves et comme recueillis derrière leurs oriflammes, conscrits de la classe 1921 agitant de telle façon leurs bâtons à flots de rubans qu'ils passent dans un nuage tricolore, soldats français de l'avenir après ces soldats français du passé, et puis des bourgs, des villages, des pays entiers, les maires ceints de l'écharpe, à la tête de leurs communes mobilisées, les curés, les pasteurs à la tête des paroisses, des garçons vêtus comme l'*Ami Fritz*, levant bien haut le bicorne de feutre enrubanné, le torse moulé par le gilet rouge et les longues basques de l'habit battant les mollets de blanc drapés, des femmes, des filles, des jeunes, des vieilles, des petites, des toutes petites aux mains de grandes sœurs ou de fortes mères, parfois de religieuses de Ribeauvillé ou de Niederbronn, ces « bonnes sœurs de la résistance, » marchant à la mesure des musiques militaires, et toujours et toujours des papillons volant en quelque sorte, mais par essaims énormes : cinq cents, huit cents papillons groupés par « pays. »

Entre un essaim de papillons noirs et un essaim de papillons à fleurs, une surprise : bonnets tout proches de la coiffe

d'Arles, bonnets tout près de la coiffe cauchoise; ici, l'auréole de dentelle bleuâtre des filles d'Obernai, là, la cohorte des filles de Gerspolsheim, — cinq cents papillons rouges, qui font un champ mouvant de coquelicots éclatants. Combien de communes ont ainsi passé, appelées de la montagne et de la plaine, de Wissembourg à Guebwiller, par le coup de baguette du magicien que j'ai dit!

Ainsi une province entière défilait, toute l'Alsace, au son des musiques françaises, toutes les classes, toutes les églises, toutes les chapelles, tous les partis, tous les groupes, tous les âges, bannières vénérables des corporations datant des temps très anciens, héraldiques et religieuses, des *Vierges* d'or sur les soies cramoisies, vertes ou bleues, pâlies avec les siècles, drapeaux portant encore l'aigle impériale ou le coq gaulois, oriflammes des sociétés sportives chargées des médailles de concours, velours flétris et respectables; dans une voiture, un vieux porte-drapeau, si vieux que la lourde bannière qu'il avait juré depuis si longtemps de porter au grand jour, eût été trop lourde à ses vieilles mains, et toujours des drapeaux et toujours des bannières : une heure, ces enseignes flottèrent au-dessus de ce fleuve humain roulant ses paillettes d'or.

Ces gens d'Alsace passaient non point comme des soldats à la parade, certes, mais emportés, soulevés, roulés vers la tribune par un élan impétueux, dans un bruit inimaginable d'acclamations, de chants et de cris. Des curés, rouges d'émotion, saluaient bien haut, le rabat reconquis au vent, porté comme un drapeau encore; des religieuses elles-mêmes agitaient leurs mouchoirs; les jeunes hommes semblaient par bonds joyeux courir vers la France, qui, la veille encore, étaient guettés par le casque à pointe, ou peut-être l'avaient porté; mais c'était des jeunes filles et femmes, surtout, que se dégageait une sorte de fièvre ardente, expansive, enthousiaste jusqu'à la frénésie. Elles ne marchaient plus, elles volaient : devant la tribune, leurs mains gantées de blanc agitaient les mouchoirs de dentelles, nuage léger et vaporeux au-dessus de la masse multicolore des nœuds, noirs, rouges, fleuris, des corselets de velours pailleté, des châles à fleurs, des jupons rouges, verts, bruns ou roses; comme enlevées par une force inconnue, elles se haussaient en passant, et, riant de toutes leurs dents, chantant, clamant leur amour, elles faisaient l'offrande de la pro-

vince à la France qui, éperdue de surprise, les regardait passer.

Les pieds semblaient quitter le sol dans cet élan; les mains restant unies, ces jeunes femmes semblaient parfois composer une immense farandole; le plus souvent, elles couraient comme hors d'haleine, s'arrêtaient une seconde, lançaient vers le Président, les présidents, les maréchaux, des nuages de fleurs et repartaient, courant, criant, riant aux anges. Et toujours les sociétés, les corporations, les villages, toujours les maires, les curés, les bonnes sœurs, de graves notables qui, oubliant leur gravité, médecins, notaires ou propriétaires, lançaient en l'air leur chapeau; toujours les bannières, les drapeaux, les oriflammes, les rubans flottants, tout un pays qui, en passant, jetait à la tribune non pas seulement fleurs et baisers, — des cœurs, des cœurs, des cœurs par milliers.

La nuit tombait, la cathédrale rouge devenait d'un brun sombre, les palais se voilaient de brume bleue, qu'il en passait et en passait toujours.

L'apothéose! Le mot fut sur toutes les lèvres. Ceux qui, comme nous, depuis cinq semaines, allaient de spectacles émouvants en émouvants spectacles, devaient avouer que celui-ci, — du défilé des troupes de France à celui de toute cette Alsace, — emportait tout. Une sorte d'ivresse, de griserie délicieuse se dégageait pour tous de cette manifestation, sans précédent, de joie et de tendresse; c'était un demi-siècle d'espérances comprimées qui faisait explosion; penchés sur cette arène où défilait ce peuple, nous nous sentions presque pris d'un vertige, haletants devant ce prodigieux acte d'amour. Le Président, debout, participait plus qu'aucun d'entre nous à cette ivresse magnifique. On le reconnaissait à peine : son front semblait ne plus devoir s'embrumer de soucis; son regard clair étincelait, et ce n'était certes pas sourire officiel, mais franc rire de joie qui éclatait sur ses lèvres. Et *la Marseillaise* s'éleva, formidable et splendide.

*
* *

L'apothéose, elle allait se continuer : j'en vis les dernières flambées à Colmar, à Mulhouse.

Délicieuse matinée de Colmar! le ciel, plus clément que la veille, s'éclaire d'un rayon de soleil quand, devant Rapp, le Président, ayant à ses côtés le grand soldat, déjà si populaire en

sa bonne ville de Colmar, le général de Castelnau, passe sur le front de la 20e division. Point de défilé militaire; aucun n'eût surpassé celui que Colmar avait, le 22, vu parcourir ses rues. Mais devant l'estrade officielle, où la forte carrure « de notre Hansi » s'apercevait près de la soutane de l'abbé Wetterlé, Colmar lui aussi se veut offrir. Ce n'est pas le prodigieux cortège de Strasbourg; non, mais une foule charmante de jeunes filles qui chantent. Elles chantaient d'une voix limpide et sentimentale, sur le rythme pur et simple d'un cantique, le célèbre morceau, complainte et défi : « *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine*, » auquel un officier poète avait ajouté un couplet émouvant : « *On avait pu germaniser la plaine. — Mais notre cœur ne t'oubliait jamais.* »

Cantique modulé par des jeunes filles : « rengaine, » dira un sceptique et l'autre : « fadeur. » Oui, mais point du tout ici, en ce Colmar, qui fut par excellence la ville fidèle, où pas un instant l'espérance ne cessa de se nourrir de foi. Ces enfants qui chantent de tout leur cœur et les larmes aux yeux, ce sont les filles et petites-filles de ces robustes Français, qui, eux, n'ont pas une heure, même en apparence, cessé de protester; ce sont les enfants des électeurs de Blumenthal, de Preiss, de Wetterlé. Quelle ville parmi les cités françaises peut avec plus de vérité célébrer la fidélité conservée? Et de cette pure cantilène, exécutée par ces six ou sept cents petits papillons, se dégageait un charme si *pénétrant*, que nos présidents, la veille radieux et épanouis, s'attendrissaient visiblement de minute en minute jusqu'à ce que les larmes perlassent à leurs paupières.

Elles allaient jaillir au cours de cette scène émouvante, dont aucun spectateur n'oubliera la simple grandeur, à la préfecture de Colmar. Dans une courte et forte allocution que, d'une voix frémissante d'émotion, il venait de prononcer, le Président avait rappelé la protestation qu'au milieu de « la paix du cimetière, » le courageux Jacques Preiss avait portée à la tribune du Reichstag; au moment où il quittait la préfecture, la fille du vaillant député de Colmar lui fut présentée. Tout Colmar, depuis deux ans, se répétait les paroles vengeresses et prophétiques prononcées, on s'en souvient, en face d'Allemands stupéfaits de tant d'audace, par la jeune fille devant le cercueil de son père, tué à petit feu par l'Allemagne, ce dernier martyr de la protestation française d'Alsace. « Des soldats français vien-

dront qui vengeront mon père. » Le Président se tourna vers un groupe d'officiers. « Qui a une croix de guerre? » dit-il. Hansi a presque prévenu la requête; il tend sa croix. « Au nom du gouvernement de la République, au nom de la France, je vous décerne, mademoiselle, la croix de guerre pour la vaillance que vous avez montrée en présence de l'ennemi. Vous en êtes digne par vous-même, et par la mémoire de votre père. » La fin de cette noble déclaration se perdit dans un grand sanglot. Sur la poitrine de cette jeune fille, c'était l'Alsace entière, l'Alsace de la protestation constante, l'Alsace à l'inébranlable fidélité, qui recevait la nouvelle croix française ; et certes, cette Alsace qui, depuis quarante-huit ans, sur ce champ de bataille où aucune trêve n'avait été par elle consentie, avait tenu en échec l'ennemi héréditaire, méritait de porter la croix de bronze des rudes combattants de la grande lutte.

A Mulhouse, depuis cette heure inoubliable où j'avais vu entrer le général Hirschauer, les drapeaux n'avaient jamais quitté les fenêtres. J'avais naguère revu la ville toujours enveloppée de ses pavois. Les grands bourgeois exilés y rentraient les uns après les autres : la vieille République de Mulhouse voyait se repeupler les hôtels séquestrés, confisqués, un instant volés par l'Allemand aux descendants des grands citoyens républicains qui, en 1798, avaient, en un jour solennel, remis librement leur État libre entre les mains de la République française.

Un de ces grands bourgeois y reparaissait, doyen de la Chambre des députés français. Un Hirschauer, commandant d'armée, ayant, le 17 novembre, révélé, s'il en était besoin, à Mulhouse quelle place tenait dans les États-majors l'Alsace, même arrachée à notre communauté, un Jules Siegfried, ancien ministre de la République et depuis trente ans député, lui vient à son tour redire quelle place cette Alsace avait, même absente, dans les conseils de notre État. M. Paul Deschanel devait quelques jours après évoquer avec émotion l'incident : Jules Siegfried porté en triomphe dans sa ville natale.

Le Président y trouvait l'accueil que faisait prévoir l'admirable réception faite, on s'en souvient, le 17 novembre, aux troupes françaises. Un grand orgueil emplissait les cœurs ; tout un passé civique renaissait : cette grande cité qui, il y a cent vingt ans, s'était donnée à la France républicaine, retrouvait la France républicaine et l'acclamait. Dans son discours de

la Bourse de Commerce, le Président avait rappelé que, en cette année 1798, an VI de la République une et indivisible, le drapeau de la République mulhousienne rouge et blanc avait été remis, dans un étui tricolore, à la France avec cette confiante inscription : *La République de Mulhouse repose au sein de la République française.* Saisissant ce drapeau rapporté de Paris, le Président le rendit à Mulhouse : « Je le confie à vos mains vaillantes. » Derechef, Mulhouse « reposait au sein de la République française. »

Ainsi tous les grands souvenirs ressuscitaient sur les pas de la France; elle-même rapportait aux provinces recouvrées les reliques de leur passé, rendant à Metz les clés de la forte ville, à Mulhouse le drapeau de la libre cité. L'Allemagne avait étouffé l'histoire des provinces usurpées ou, chose pire, avait tenté de la dénaturer, ayant, suivant la forte expression dont avait usé l'orateur de Strasbourg, « trouvé des scribes assez serviles pour *agenouiller l'Histoire devant elle.* » La France ne craignait point de réveiller le passé; elle ne venait point en conquérante qui écrase, mais en mère qui, devant ses enfants retrouvés, rouvre devant eux le livre de famille où éclate, de Metz, ramené par ses évêques à la Monarchie française, à Mulhouse librement donnée par ses grands bourgeois à la République française, l'un des plus émouvants chapitres des merveilleuses chroniques de France.

Au milieu d'immenses acclamations, le Président s'éloignait dans la nuit : Mulhouse, qui, le 17 novembre, en accueillant dans les transports que j'ai dits, l'armée de la France, avait ouvert la série des *heures merveilleuses* d'Alsace et de Lorraine, la fermait, ce 10 décembre, dans un dernier élan d'enthousiasme et d'amour.

LE PHÉNOMÈNE HISTORIQUE

Le rêve de cinq semaines finit. — Rêve? non : réalités pleines d'une beauté, d'une grandeur incomparables. La Lorraine et l'Alsace sont revenues à la France; la grande espérance dont mon enfance a été bercée, dont ma jeunesse s'est flattée et que tant d'années, venant m'asseoir aux foyers alsaciens et lorrains, j'ai, dans une douloureuse impatience, nourrie et entretenue, je l'ai vue sous mes yeux se réaliser en ces heures de miracle dont

ma seule ambition a été aujourd'hui de faire partager au lecteur, — en une bien faible mesure, — le charme exaltant et presque épuisant.

Les soldats de France sont venus. Depuis quarante-huit ans sous le joug, depuis quatre ans dans la géhenne et les fers, l'Alsace et la Lorraine les attendaient. Ils s'en étaient frayé l'accès par quatre ans et demi de combats qui ont rempli l'univers d'une admiration sans réserve. Entre eux et les frères qui, murés en leur prison, leur tendaient les bras, les murailles s'étaient, sous leurs coups, écroulées, et, de toutes parts, du 17 au 25 novembre, on les a vus pénétrer, au milieu d'un délire d'amour, par les Vosges, par la vallée de la Moselle, de la Seille à la Sarre, des monts à notre grand Rhin, dans les villes, bourgs, villages alsaciens et lorrains exaltés de joie et de reconnaissance. L'Alsace et la Lorraine ont, comme nul peuple ne l'avait jamais fait, accueilli leurs libérateurs et, en quelques heures, à l'étonnement du monde, après quarante-huit ans de séparation, des fils ont pu montrer à la Mère revenue des cœurs que l'épreuve n'avait fait qu'exalter. Pendant des semaines, nous avons vu les villes en fête se réunir, en un grand élan, à la patrie à qui, jadis, on les avait arrachées. Chacune a apporté, dans l'accueil magnifique fait à cette patrie retrouvée, le meilleur d'elle-même.

De Mulhouse acclamant la liberté à Metz bénissant le Très Haut, de Strasbourg jetant sous les pieds des soldats les débris d'un régime détesté, à Colmar leur apportant, rayonnante de fierté, le témoignage d'une fidélité gardée dans les tourments, des villages de la Lorraine où les vieillards chantaient le *Nunc dimittis*, où les jeunes filles clamaient le *Magnificat*, aux bourgs des Vosges qui, prêtant depuis quatre ans une oreille frémissante à notre canon, dévalisaient maintenant les sapinières pour élever aux vainqueurs de la grande guerre des arcs de triomphe, aux moindres hameaux de la plaine qui faisaient monter vers Sainte-Odile ou rouler vers le Rhin les accents de la *Marseillaise*, ce fut, variée en ses manifestations, mais toute pareille en son exaltation, une manifestation d'amour telle qu'en aucun temps, aucun pays n'a donné pareil spectacle. Comme l'écrivait un *poilu* très simplement : « Cela valait vraiment la peine de se battre quatre ans. »

*
* *

C'était bien pour cela qu'on s'était battu. Car ce que nous voyions n'était que l'épilogue naturel d'un drame affreux. Le « phénomène historique » dont je parlais au début de cette étude s'en éclaire et en devient normal. J'ai dit que, de l'heure où l'Europe avait laissé se créer l'effroyable déni de justice de Francfort, la boîte était ouverte d'où mille maux s'allaient envoler sur le monde. Qu'en plein XIXe siècle, deux provinces fussent, manifestement contre leur gré, arrachées à une nation aimée, saisies par une nation détestée et par elle, de force, incorporées, le crime était immense et ne se pouvait prescrire. La paix armée sortit du traité de Francfort et de la paix armée devait fatalement un jour jaillir la guerre la plus atroce. En vain la France avait refoulé au profond de son cœur blessé, sinon les désirs de revanche, du moins l'ambition de les faire prévaloir aux dépens de la paix du monde : le crime criait plus fort que les cœurs des Français les plus fidèles. Il criait justice et justice devait se faire.

L'Alsace et la Lorraine, cruellement lésées, longtemps avaient prêté à la revendication la voix de leurs représentants. Elles avaient un instant semblé se taire et on en avait, de tous les côtés, induit bien légèrement qu'elles oubliaient ou du moins se résignaient. Elles n'oubliaient ni ne se résignaient. Une troisième génération s'élevait qui, ayant étudié l'Allemand, l'avait, toute question de droit mise à part, jugé indigne de dominer les esprits, incapable de satisfaire les cœurs. Depuis 1910 à peu près, le pays qui nous avait, parfois dans le secret de son âme, attendus depuis quarante ans, nous appelait sans cris inutiles, mais avec la sombre volonté de se libérer. Chez ceux-là seuls qui abordaient, en 1918, l'Alsace et la Lorraine pour la première fois, l'étonnement fut profond; pour nous qui étions, depuis quinze ans, les pèlerins de Metz, Strasbourg, Colmar, Mulhouse, il n'y eut pas étonnement : il y eut seulement émotion intense devant un rêve qui, caressé toujours, enfin se réalisait dans sa plénitude.

A la vérité, la réalité revêtait un caractère si beau, que le rêve même restait inférieur à cette réalité magnifique. C'est que, restées fidèles à la Mère Patrie, les provinces venaient, depuis quatre ans, de subir la plus effroyable oppression. J'ai

dit, bien imparfaitement, ce qu'avait été cette ère de tyrannie : la langue arrachée, les cœurs murés vifs, les têtes proscrites, le corps entier ouvertement promis au dépècement. Et quand aux perspectives les plus cruelles succédaient celles, bien sombres encore, de la guerre portée, par nos victoires mêmes, sur le territoire alsacien-lorrain, quand, à son tour, la tyrannie sombrant, l'anarchie révolutionnaire menaçait, nos troupes, arrivant sans combats dévastateurs, étaient venues, je l'ai dit, apportant à la fois tout ce que l'homme aime : la liberté avec l'ordre, l'amour fraternel le plus pur et le pain blanc. D'où les transports de joie qui paraissaient inexplicables, alors qu'il n'y a dans l'histoire que des événements explicables.

L'Alsace et la Lorraine, membres séparés du corps français, s'étaient, à l'étonnement de l'univers, en quelques heures ressoudées à ce corps. C'est qu'en réalité le même sang continuait à couler dans les veines des hommes qui, de l'un et de l'autre côté des Vosges ou de la Seille, consciemment ou inconsciemment, étaient les uns vers les autres attirés. L'Alsace et la Lorraine voulaient être françaises ; nous n'avions jamais admis qu'elles cesseraient un jour de l'être. Sur la place de la Concorde où se voit l'assemblée des grandes villes françaises, Strasbourg n'avait jamais cessé, même aux pires heures de doute et de découragement, de se parer des drapeaux endeuillés. De grands patriotes, Paul Déroulède, le premier de tous, avaient entendu que, même dans les discours, le droit violé ne se laissât point périmer. Dans tous les cœurs français, la plaie restait mal fermée et, inopinément, parfois à la surprise de ceux même qui sentaient s'aviver la douleur, cette plaie se remettait à saigner. Tant que des Français étaient contre leur gré retenus sous le joug étranger, tant que nous ne les en avions pas délivrés, nous restions les vaincus et les âmes les plus indifférentes en subissaient, souvent inconsciemment, l'insupportable malaise. Si, pour nos frères d'Alsace-Lorraine, notre rentrée parmi eux c'était la liberté recouvrée, c'était, pour nous tous, le signe sensible de la victoire reconquise et le symbole d'un magnifique relèvement. D'où la fusion des cœurs en ces journées de l'automne de 1918 et la double exaltation des libérateurs et des libérés.

A les retrouver fidèles, — miraculeusement fidèles après quarante-huit ans de séparation, — nos cœurs se gonflaient d'un

autre orgueil. Quel peuple aura constaté chez ses fils pareille fidélité? J'ai répété ce mot qui me fut dit par un général anglais à Strasbourg : « C'est tout de même pour les Français une grande gloire, cet amour, après un demi-siècle : vous êtes une nation enviable. » Le mot est juste : nation enviable, puisque, après un demi-siècle, parfois un siècle, parfois sept siècles, ceux qui ont, des rives du Saint-Laurent aux pentes du Liban syrien, de la mer des Antilles aux bords du Rhin, connu sa tutelle et vécu sous ses enseignes, lui conservent, avec la fidélité du souvenir, un amour toujours prêt à se réveiller, si jamais il sommeille. Que, quarante-huit ans, des hommes aient pu résister aux menaces et aux séductions et parce qu'on les avait contre leur gré courbés sous le joug, aient juré de garder leur âme droite, debout sous ce joug qu'ainsi ils ne cesseraient de rendre instable, l'humanité entière se peut enorgueillir. « Cela, me disait encore, on se le rappelle, mon interlocuteur anglais, cela donne beaucoup d'orgueil d'être homme. » Mais que devait ressentir la France en face de cette fille qui se jetait, souriant et pleurant, dans ses bras. La plus belle des victoires s'affirmait là : celle de notre race contre l'autre, et l'âme s'en emplissait d'une ivresse voluptueuse.

Ainsi s'explique le « phénomène historique » que nous avons vu se produire sous nos yeux : phénomène dans le sens que la science, et non le vulgaire, donne au mot; parce qu'il se manifestait avec une grandeur imprévue et dans sa plénitude, il avait pu, à certaines heures, paraître, — j'ai peut-être moi-même trop répété le mot, — une sorte de *miracle;* mais, dans la réalité, il était le résultat logique et implacable d'une situation qui restait, depuis le 10 mai 1871, au rebours de la vérité, de la justice et du bon sens. On ne scelle dans un tombeau que les morts : dans le sien, l'Alsace-Lorraine était restée vivante; rejetant la pierre que nos victoires lentement avaient descellée, l'Alsace-Lorraine n'avait pas à ressusciter; courant vers la France, elle affirmait que, restée vivante, elle était restée logiquement française. Et comme disait le poilu : « Cela valait la peine de se battre quatre ans. » Mais cela vaut aussi de respecter avec un soin jaloux dans le présent et dans l'avenir l'âme de ces provinces et les traditions mêmes qui nous les ont si merveilleusement gardées fidèles.

Quittant l'Alsace et la Lorraine encore tout agitées d'amour

satisfait, je vis d'autres spectacles, — et d'une belle grandeur : l'entrée à Mayence de Fayolle et de Mangin, le passage par nos troupes de ce Rhin qui derechef tient aujourd'hui dans notre verre. Mais lorsque, après ces jours où j'avais, de la Sarre au Rhin, dans ces pays séparés de nous depuis un siècle, vu un peuple incertain chercher où était la Patrie, je rentrai dans nos provinces qui, d'un seul élan, avaient désigné la leur, je sentais de nouveau me monter au cœur cette belle chaleur réconfortante et voluptueuse que ces cinq semaines en Alsace et en Lorraine ont fait connaître à tous ceux qui les ont vécues.

LES LIBÉRATEURS

De Metz, pour regagner Paris, soit par Reims, soit par Châlons, la route passe par Verdun.

En quittant Metz, on traverse les champs de bataille de 1870 où nous perdîmes, par suite de l'incurie de Bazaine et d'une mauvaise fortune, la Lorraine messine. Jadis on parcourait avec une sorte de rage sourde ces champs de bataille, Saint-Privat, Gravelotte, Rezonville, Mars-la-Tour. Maintenant le sentiment, tout en restant attristé, se rassérène : quand on a, la veille, entendu, au théâtre de Metz, (c'était mon cas), chanter la *Marseillaise* devant un maréchal de France vainqueur, il paraît que ces souvenirs qui, en 1914, nous restaient encore si douloureusement présents, s'éloignent dans les brumes du passé. C'est pourtant pour y avoir sans cesse pensé, même quand elles n'en parlaient point, que les générations françaises qui ont vaincu, se sont préparées à la revanche. Aujourd'hui la revanche est consommée; nous venons d'en voir les dernières scènes. Le cœur en reste doucement bercé, l'esprit en paix, l'âme exaltée. Quand on a vu Mulhouse, Colmar, Strasbourg, Metz dans les fêtes d'un splendide repatriement, quand on a suivi de Sarrebrück à Mayence les généraux français entrant dans les cités rhénanes, on revoit avec une philosophie apaisée les champs de Gravelotte et le monument aux morts de Mars-la-Tour. La guerre de 1870 est décidément entrée dans l'histoire.

Mais à peine a-t-on quitté Mars-la-Tour qu'on pénètre sur un autre champ de bataille et d'une autre envergure. La

bataille de Metz de 1870 mène presque au seuil de la bataille de Verdun de 1916. La voiture atteint bien vite Étain qui n'est plus que ruines : on entre là dans le coin de Woëvre qui, si ardemment disputé en 1915, fut abandonné dans la sinistre nuit du 24 au 25 février 1916; puis on aborde, les premières pentes des Hauts-de-Meuse franchies, le plateau Verdunois : c'est alors le plein chaos; jusqu'à Souville, on foule le sol que, dix mois durant, dans des flots de sang, deux armées acharnées s'arrachèrent.

Le spectacle en est affreux : les villages ont disparu; les collines même sont déformées, les vallons parfois presque comblés, les bois, si ravagés, le sol même si crevé, retourné, bouleversé que l'âme ne se peut défendre, avant tout, d'une poignante tristesse. J'ai connu ce coin encore vivant, habité et, sinon riant, il ne le fut jamais, du moins animé : quatorze mois, j'ai vécu sur ces côtes de Meuse, dans cette plaine de Woëvre; j'ai cantonné, de longues semaines, dans ces villages, Fleury, Douaumont, Vaux, Damloup qui, très réellement, ont *disparu* du sol; mon régiment tenait ces bourgs de Woëvre, Dieppe, Mogeville, Abaucourt, avait repris Fromezey aux portes d'Étain, que nous surveillions d'un œil jaloux par les créneaux des tranchées. Le séjour en ces villages était peu réjouissant : à les traverser, je me surprends aujourd'hui encore écoutant si l'obus n'arrive pas, annoncé par le sinistre sifflement.

Rien ne survit : les villages ne sont que pans de mur à l'Est des Côtes; pas même un pan de mur à l'Ouest jusqu'à Verdun; le sol est massacré. Il ne reste rien ni de l'œuvre des hommes ni de celle même de la nature. J'avais revu ce paysage lunaire, troué de grandes excavations, au moment où la bataille, en l'automne de 1916, prenait presque fin, mais les hommes animaient encore, emplissaient d'une vie fiévreuse ce désert de ruines. Aujourd'hui les années ont passé et l'ennemi repoussé, rejeté au delà du Rhin, la solitude s'est faite. Sous son herbe brûlée, sous les ronces naturelles mêlées aux ronces de fer des *réseaux* bouleversés, cette terre égorgée gît, dégageant une indicible horreur.

Entre Tavannes et Souville, on rencontre le coin où, en juin, les deux ennemis se saisirent, en une minute décisive, à la gorge. Suivant que les soldats de Mangin céderaient ou non,

Souville ou, plus au Nord, la côte de Froideterre, Verdun succomberait ou serait sauvé. Ils reprirent Fleury, et la balance soudain pencha de notre côté.

J'ai vécu, de février à octobre 1916, tout ce drame sur place. A en revoir le théâtre, je sens mon cœur battre d'une sorte d'effroi rétrospectif, mais aussi d'un grand orgueil.

Là, fut brisé le deuxième grand assaut allemand. Le premier avait été repoussé en 1914 sur la Marne et l'Yser, le troisième devait l'être, en 1918, en avant de la montagne de Reims; mais, si j'en crois ce que déjà l'on connaît de la guerre vue du côté allemand, on a l'impression très nette que Verdun fut, pour les armées ennemies, la vraie pierre d'achoppement. Après Verdun, le rêve allemand, qui avait survécu à la Marne, à l'Yser, ne fut plus qu'un cauchemar coupé de lueurs éclatantes, mais fugitives; trop de sang allemand avait coulé; l'Empire de proie gardait au flanc une blessure qui, même à ses heures de passagères victoires, l'affaiblissait et rendait hasardeux les efforts les plus énergiques. La Fortune voulut que l'armée française, qui seule alors combattait aux champs de Verdun, portât à l'ennemi héréditaire le coup d'estoc, puis le coup de taille, dont il ne se releva qu'en apparence et dont, après des mois, il ne put complètement guérir.

Verdun est un amas de ruines. La ville n'a pas disparu, ainsi qu'Ypres, de la surface de la terre, mais ses décombres rejetés des deux côtés des rues font de celles-ci la chose la plus lamentable du monde; lorsque les obus tombant, et les maisons croulant sous les obus, je parcourais ces rues, elles inspiraient moins de chagrin. Seule ou presque seule, la citadelle a résisté, asile sûr où, tant de fois, j'ai laissé passer les bourrasques.

Mais ces spectacles, celui qu'offre la grise plaine de Woëvre, celui que présentent les ravins des côtes, celui du plateau et des forts en ruine, celui de la ville écrasée, m'inspirent aujourd'hui un sentiment qui efface tous les autres : un respect exalté de reconnaissance. Ce sol raviné que creusent les trous d'obus, mais que gonflent les tombes, ces pierres croulantes, ces pavés crevés, je voudrais les baiser en ce jour avec une piété décuplée.

Certes, j'ai toujours senti qu'en résistant là, contre toute espérance, en disputant pied à pied le terrain, en arrêtant l'agresseur, en le rejetant finalement vers la plaine, le soldat

français avait accompli peut-être le plus extraordinaire de ses grands exploits. Dans les épopées que la guerre inspirera aux poètes populaires, *la geste de Verdun* restera sans doute la plus fabuleusement belle. Mais voici que je viens de voir se cueillir le fruit du gigantesque effort. Le vaincu de Verdun, le prince Frédéric-Guillaume de Prusse étant jeté bas, le vainqueur de Verdun a son quartier général dans Metz recouvré. J'ai vu entrer dans les villes d'Alsace et de Lorraine ces soldats dont beaucoup ont connu ces champs de Verdun, ces chefs qui presque tous y ont conquis leurs étoiles. Avec eux j'ai voulu, — et sans cesse, d'ailleurs, on les a évoqués, — que du cortège des morts, le cortège des vivants fût grossi, alors que de toutes parts s'élevait le cri de : *Vivent les libérateurs!*

Morts de Verdun, levez-vous! C'est vous qui, lointainement, nous avez gagné Metz et Strasbourg. Mes camarades, tombés sur cette terre qui, à tous, nous paraissait, dans les premières années de guerre, le tremplin d'où nous nous élancerions vers Metz si proche, soyez contents : votre effort n'a pas été vain; notre drapeau tricolore flotte non seulement sur Metz, mais, bien au delà, sur le Rhin reconquis. Les ruines sous lesquelles vous dormez votre dernier sommeil n'ont point été stériles : elles ont été si fécondes que d'elles s'est dégagée la force qui bouleverse tout un monde. Les fêtes éclatantes dont retentissent et vibrent encore deux provinces françaises rédimées me font estimer plus magnifique la solitude où, la paix rétablie, nous irons vous porter des couronnes. Les villes d'Alsace et de Lorraine, rendues à la Mère Patrie, viendront en pèlerinage, dans les ruines relevées, fleurir vos tombes et glorifier votre mémoire. Oui, car c'est vous qui aurez été leurs premiers, leurs plus précieux, leurs plus admirables libérateurs.

LOUIS MADELIN.

LES CHEMINS DE FER
PENDANT LA GUERRE

II[1]

L'EFFORT ÉCONOMIQUE ET INDUSTRIEL

SERVICE DES ÉVACUATIONS

A la suite des premiers engagements, les blessés, relativement peu nombreux, avaient pu être amenés à l'arrière par les trains de ravitaillement. Mais, pour parer aux besoins de la bataille, des trains sanitaires spéciaux, avec intercirculation en vue des soins à donner en route, avaient été organisés, dès le temps de paix, et ont pu rendre les plus grands services. D'autres trains, dits improvisés, vinrent s'y ajouter, pour le transport des malades et des blessés légers. Le nombre des wagons aménagés s'est peu à peu élevé jusqu'à 5000, répartis en 185 trains capables d'enlever, en quelques jours, plus de 80000 blessés.

Dès le 15 septembre 1914, le P.-L.-M. seul pouvait mettre 25 trains sanitaires en circulation constante. Le P.-O., qui avait eu à fournir, au début, 5 trains sanitaires improvisés, en mettait en mouvement, dès le mois de novembre, 50 autres, formés de voitures à voyageurs à couloir, munies de couchettes, ou de wagons de messageries transformés et chauffés, au moyen de poêles.

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars.

L'expérience, par la suite, a permis d'apporter au services sanitaire des améliorations sensibles. Les blessés, après un premier pansement, ont pu être amenés, dans un délai d'environ quatre heures, aux hôpitaux d'évacuation situés à une dizaine de kilomètres du champ de bataille et pourvus d'installations chirurgicales, pouvant fonctionner jour et nuit. De là, les blessés, après un pansement complet, étaient dirigés sur les hôpitaux de l'intérieur, souvent fort éloignés, pour ceux qui pouvaient, sans inconvénient, être transportés à grande distance.

TRANSPORTS DES ISOLÉS

La prolongation des hostilités a amené l'autorité militaire à instituer le régime des permissions et plus tard à lui donner un très grand développement. Cette mesure exigea des réseaux de l'intérieur de nouveaux et sérieux efforts. Les trains de permissionnaires se succédèrent, à partir de 1915, d'une façon continuelle.

Pour le seul réseau d'Orléans, le nombre des permissionnaires venus du front a été de 232 936 en 1915, de 1 213 639 en 1916 et de 2 082 250 en 1917. En y ajoutant les militaires isolés, ayant droit aux billets à quart de place, la Compagnie a eu à transporter 3 700 000 officiers et hommes de troupe munis de titres militaires en 1915; 5 827 528 en 1916, et plus de 8 millions en 1917. Ces chiffres donnent une idée de l'importance de ces transports spéciaux dans l'intérieur d'un seul réseau.

RAVITAILLEMENT EN MUNITIONS ET EN VIVRES

Dès 1915, la consommation des obus atteignait déjà le chiffre de 100 000 par jour; elle a été plus que doublée au cours des années suivantes. Le développement ou le remplacement du matériel, — canons, mitrailleuses, fusils, canons de tranchée, armes blanches, outils, a demandé un nombre de trains considérable, ainsi que les apports continuels en fils de fer barbelés, rondins pour les tranchées, macadam pour les routes, essence pour les autos, bois pour la construction des baraquements, etc.

Le ravitaillement des usines en matières premières, charbons

et produits divers, a également exigé un effort qui est allé toujours en progressant. Sur un réseau du Centre, on comptait, en 1915, 282 962 titulaires de cartes hebdomadaires d'ouvriers et 559 796, c'est-à-dire près du double, en 1916.

Le Nord, en 1915, employait au ravitaillement en munitions et en vivres 60 000 trains complets, et 18 000 trains de matériel vide de retour. Le Midi transportait 617 000 tonnes de ravitaillement et 584 000 tonnes de marchandises. En 1916, il fournissait 1 461 000 tonnes de ravitaillement et 2 634 000 tonnes de marchandises.

Le P.-O. transportait déjà, en 1915, 11 000 canons ou voitures d'artillerie et plus de 385 000 wagons complets, dont le contenu n'était pas spécifié. Les années suivantes, ses apports augmentaient dans une proportion analogue à celle des autres Compagnies.

Au point de vue du ravitaillement en vivres, les six armées qui, au début, opéraient de Maubeuge à Belfort et la 7e armée, celle du camp retranché de Paris, avaient, chacune, leur centre propre de ravitaillement, alimenté par 6 trains quotidiens, — soit un total de 42 trains pour les sept armées, sans compter ceux que réclamait l'armée anglaise. Paris comptait à ce moment près de quatre millions d'habitants, troupes comprises. Le réseau d'Orléans, à lui seul, amenait dans la capitale, du 20 août au 30 septembre, 117 000 tonnes de denrées, 66 000 tonnes de fourrages, 107 000 bœufs, 211 000 moutons et porcs, à verser aux approvisionnements de siège.

Les cinq stations-magasins du réseau de l'État ont, dans l'espace de huit mois, du 2 août 1914 au 1er mai 1915, expédié aux armées 165 000 wagons. La reconstitution des approvisionnements de ces stations-magasins, pendant le même temps, a demandé 100 000 wagons, soit une moyenne de six trains par jour et par station-magasin.

Au ravitaillement en vivres s'ajoutait bientôt le ravitaillement en vêtements, chaussures, équipement et harnachement. Les lettres atteignaient le chiffre de trois millions par jour. Les colis postaux, les journaux et les périodiques ont réclamé, depuis 1915, l'emploi journalier de 200 wagons.

Tous ces transports sont venus les uns après les autres ou simultanément s'ajouter à ceux qui avaient pour but d'assurer les mouvements continus de renforts, le ravitaillement de

munitions, les approvisionnements de toute espèce, l'évacuation des blessés, les voyages des permissionnaires. Un seul réseau du Centre a employé pour y satisfaire 900 000 wagons en 1915 et plus d'un million en 1916.

Du mois d'août 1914 au 15 avril 1915, le nombre des trains reçus, expédiés ou de passage dans les principales gares de la région de Rouen, pour les besoins de l'armée anglaise, a dépassé 11 000.

Les gares régulatrices ont été l'organe essentiel des ravitaillements et des évacuations, par armée. Une armée de 500 000 hommes recevait en moyenne par jour :

10 trains de vivres ;

5 trains de munitions d'artillerie ;

2 trains de matériel du génie ;

1 train de matériels divers pour les services spéciaux ;

2 trains de pierres pour l'entretien des routes :

3 trains de renforts ;

Soit en tout 23 trains, par gare régulatrice. L'ensemble des armées françaises réclamait l'envoi de 200 trains journaliers qui, en raison de la rotation plus ou moins prolongée du matériel, exigeaient l'emploi de 550 locomotives et de 30 000 wagons.

Une division française, engagée dans la bataille, avait besoin de retrouver, à la fin de chaque journée et à sa portée immédiate, 1 000 tonnes d'approvisionnements. Les ravitaillements de l'ensemble de nos forces combattantes s'élevaient ainsi, à certains jours, au chiffre considérable de plus de 100 000 tonnes.

TRANSPORTS COMMERCIAUX

La mobilisalion a suspendu l'activité économique du pays pendant un certain temps, mais les réseaux se sont efforcés de reprendre peu à peu le trafic normal nécessaire au ravitaillement de la population civile et aux transactions commerciales. Sur les grandes lignes du réseau de l'État, la circulation comprenait, le 31 juillet 1914, 1 975 trains. Le nombre en fut réduit à 550 pendant la période du 3 au 7 août. Dès le 18 août, il s'élevait à 958 ; le 17 novembre, il était de 1 015 et se montait à 1 058 au 11 avril 1915. Sur le réseau d'Orléans, le nombre des voyageurs qui était de 45 564 654 en 1911, descendait à

40 606 926 en 1915, pour remonter à 51 269 575 en 1916 et atteindre environ 55 600 000, en 1917.

Mais le régime normal eut à subir de nombreux à-coups. La mobilisation était survenue à l'époque où le mouvement des voyageurs atteint son maximum d'intensité. Pendant les jours de tension diplomatique, du 25 juillet au 1er août, 500 000 voyageurs revenaient à Paris ou traversaient la capitale. En même temps, 200 000 Serbes, Russes, Italiens, Suisses, Austro-Hongrois ou Allemands quittaient Paris.

L'avance des armées allemandes entraîna l'exode des populations civiles de Belgique et des régions du Nord. En l'espace de 10 jours, un million et demi d'habitants arrivaient à Paris et en repartaient en utilisant tous les wagons disponibles. A ce moment, nos ingénieurs ont fait en silence des miracles. Dans le même temps, 2 700 locomotives belges, échappées au désastre, arrivaient par nos voies ferrées et descendaient vers le Centre. Des trains de locomotives se précipitaient sur nos réseaux, empruntant de petites lignes, sans que nul accroc ne s'ensuivît.

L'organisation de trains nécessaires au transport des pouvoirs publics et des grandes administrations à Bordeaux, le transfert en lieu sûr des richesses de la France, de l'encaisse métallique et des documents des principaux établissements financiers se firent sans encombre. A travers les milliers de trains de voyageurs à marche de fortune, on dut glisser tous ces trains spéciaux, marchant à grande vitesse, et l'on y réussit à force de souplesse, d'ordre et de précision.

En ce qui concerne les marchandises, le trafic fut partiellement rétabli dès la fin du mois d'août 1914. En octobre 1915, les conditions d'admission des marchandises étaient devenues presques normales sur les réseaux de l'intérieur et s'étaient très améliorées sur les lignes situées dans la zone des opérations militaires où le trafic commercial continuait à être suspendu. Il n'en pouvait d'ailleurs être autrement. L'augmentation des tonnes transportées a été constante sur certains réseaux.

Sur l'Orléans, par exemple, les marchandises transportées en petite vitesse se sont élevées à 16 638 431 en 1915, un peu supérieures au chiffre de 1914 et à 18 377 687 en 1916. Sur le P.-L.-M., les transports de combustibles, en 1916, étaient en

augmentation de 111 pour 100 par rapport à 1913. Les transports nécessités par l'agriculture augmentaient pendant la même période de 85 pour 100. Pour les matériaux de construction, l'augmentation était de 70 pour 100. Sur le Midi, les transports de produits métallurgiques et de minerais, en 1916, s'accroissaient respectivement dans les proportions de 82 et de 51 pour 100, par rapport à 1915.

A Dieppe, on avait chargé, en juillet 1914, 5 685 wagons; en juillet 1918, on en chargeait 15 822, soit une augmentation de 240 pour 100. Au Havre, en juillet 1914, on avait chargé 17 929 wagons; en juillet 1918, le nombre des wagons chargés atteignait 34 340, soit 90 pour 100 d'augmentation. A Rouen, l'augmentation à la même date était de 100 pour 100. Ces chiffres s'appliquent globalement aux transports militaires et civils, mais ils ont leur éloquence.

En ajoutant les uns aux autres les transports militaires, la circulation des voyageurs et les expéditions en grande et petite vitesse, on arrive à établir que le trafic total est devenu, dans l'ensemble, supérieur de 50 pour 100 à celui de 1913.

L'effort des chemins de fer français pendant la guerre a donc été, à tous les points de vue, exceptionnel. A deux reprises, le gouvernement, interprète fidèle de la Nation, a rendu hommage au personnel des chemins de fer, à tous les degrés de la hiérarchie.

Le 17 août 1914, au moment où se terminaient les transports de mobilisation et de concentration, le gouvernement adressait « ses remerciements les plus chaleureux, » au nom de l'armée dont il avait modestement et méthodiquement préparé la tâche, au personnel des chemins de fer « pour son admirable dévouement et la patriotique activité qu'il avait dépensée, sans réserve, jour et nuit, sans trêve, pendant cette période préliminaire. »

Enfin, le 15 novembre dernier, au lendemain même de l'armistice, M. le ministre des Travaux publics rendait à nouveau un solennel hommage au personnel des chemins de fer qui « a assuré, jour et nuit, pendant quatre ans et demi, les transports militaires et commerciaux, dans des conditions particulièrement difficiles, souvent même périlleuses, avec un dévouement et une discipline dignes de sa réputation corporative, qui a pris une large part à la Victoire et qui mérite

à tous les degrés de la hiérarchie, les plus grands éloges. »

Les chemins de fer français, du fait même de la guerre, ont eu en effet à triompher de difficultés de tout ordre : crise de circulation, crise d'approvisionnement, crise de personnel et crise de matériel, qu'il convient de mettre en relief, si l'on veut apprécier à sa mesure la grandeur de la tâche qu'ils ont eu à accomplir.

CRISE DE CIRCULATION

La crise de circulation fut peut-être, de toutes, la plus grave. La guerre n'a pas seulement augmenté, dans une proportion inattendue, le trafic général : elle a encore modifié les parcours, en même temps qu'elle en augmentait la durée. Enfin, elle a créé des courants nouveaux, pour lesquels les lignes n'avaient pas été construites.

Dans un rapport en date du 4 juillet 1917, le directeur du contrôle du réseau d'Orléans écrivait : « Le tonnage kilomètre est double de celui pour lequel le réseau d'Orléans était outillé avant la guerre. On parvient à le débiter, et c'est là déjà un résultat remarquable. Mais on fonctionne à la limite du rendement possible. »

La guerre a créé des besoins nouveaux que personne n'avait antérieurement envisagés. Les marchandises ont dû être transportées là où les appelait la défense nationale, entraînant des modifications dans le trafic des Compagnies, alors que leurs installations du temps de paix ne pouvaient pas suivre une évolution parallèle. Certains transports, qui se faisaient naguère, du Midi à l'Est, par des lignes sur lesquelles les wagons pouvaient rouler à une vitesse de 40 kilomètres à l'heure, ont dû se diriger, de l'Ouest à l'Est, en traversant des régions accidentées, comme l'Auvergne, où ils pouvaient à grand'peine atteindre une vitesse de 20 kilomètres. Des convois considérables ont dû être acheminés de Bordeaux vers Nancy et Toul. Les lignes existantes n'avaient pas été faites pour répondre à de pareilles nécessités. Les réseaux français avaient été construits, en principe, pour relier Paris à tous les ports et villes principales de France. Les lignes transversales étaient insuffisantes pour satisfaire à cette nouvelle situation et aux besoins urgents de la défense nationale.

D'autre part, les courants se sont établis dans le sens des importations qui augmentaient de 80 pour 100, tandis que le trafic d'exportation diminuait de 40 pour 100. D'interminables trains de wagons vides ont dû être dirigés vers les ports pour enlever les marchandises qui s'y accumulaient.

Autrefois, les approvisionnements nécessaires à l'armée, à l'industrie ou à la population civile se trouvaient presque sur place. On dut non seulement les prendre dans des régions beaucoup plus éloignées, mais transporter ceux de l'armée à notre extrême frontière, entre la mer et la Suisse. Il en est résulté un notable allongement de la durée des parcours et une réduction proportionnelle du nombre des wagons utilisables.

Enfin, des courants spéciaux s'établirent. L'Italie, privée des charbons d'Allemagne, dut recourir à l'Angleterre et faire transiter ses approvisionnements à travers la France. L'arrivée des troupes américaines a amené les chemins de fer français à transporter, dans les directions les plus diverses, les troupes, le matériel et toutes les denrées nécessaires au ravitaillement. Les approvisionnements pour la Suisse, venus par mer, ont pris en France une importance qu'ils n'avaient jamais eue. Tout cela représentait une main-d'œuvre abondante et un très grand nombre de wagons roulant constamment et pour longtemps, avant de revenir à leurs points de départ.

Avant la guerre, sur le réseau d'Orléans, la durée moyenne d'évolution d'un wagon était de six jours; elle en dépassait huit pendant les dernières années, et cette augmentation correspondait pour le réseau à l'absence de 13 000 wagons. La capacité de débit d'un système de voies de circulation dépend de son profil et de ses installations. Beaucoup de nos gares n'étaient pas outillées pour faire face à l'afflux constant des transports de guerre; il s'y produisit fréquemment des crises locales de matériel. Or, cet arrêt, comme ceux qui étaient causés par les destructions de l'ennemi, se prolongeait immédiatement sur une grande partie du réseau.

CRISE D'APPROVISIONNEMENTS

Les réseaux ont souffert d'une insuffisance d'approvisionnement de matières de toutes sortes : rails, traverses, etc., et notamment de charbon. La ressource des mines du Nord leur

faisant défaut, ils ne pouvaient guère être ravitaillés en charbon que par l'Angleterre. Or, la rareté du fret, la difficulté de se procurer des navires, en raison des exigences de la réquisition, ne leur permettaient que rarement de maintenir leur stock de charbon en proportion de leurs besoins. Tel réseau, qui consommait 5 000 tonnes de combustible par jour en 1913, en consommait 6 000 en 1915; son stock à certaines époques baissait au point de ne plus correspondre qu'à une avance de trois jours. On voit, par ce fait, les difficultés d'ordre intérieur au milieu desquelles devaient se débattre les réseaux pour satisfaire aux transports intenses qui leur étaient demandés.

CRISE DE PERSONNEL

Avant la guerre, le personnel des chemins de fer comprenait 325 612 agents et 30 000 auxiliaires. Au début, la mobilisation et les affectations aux sections de chemins de fer de campagne enlevèrent environ 16 000 agents aux Compagnies qui, cependant, s'empressèrent d'y ajouter, de leur plein gré, 18 000 agents qu'elles mirent à la disposition de l'autorité militaire. Bien qu'une partie de ce personnel leur eût été rendue lors de l'augmentation du trafic commercial, la moyenne des absents pour l'ensemble des Compagnies resta aux environs de 26 000, soit 8 pour 100 pendant chacune des quatre années de la guerre. Les pertes par suite de décès, de réforme ou d'accident approchèrent de 10 000. Dans les premiers jours de la campagne, 13 000 agents restèrent au pouvoir de l'ennemi.

A la fin de 1918, l'effectif des agents titulaires des réseaux était de 17 pour 100 inférieur à celui du 1er août 1914. C'est donc avec un personnel réduit de près de 20 pour 100 que les Compagnies ont dû en permanence assurer leur service de transports, qui s'était accru de 50 pour 100.

Les Compagnies ont recruté pendant la campagne tout le personnel auxiliaire qu'elles ont pu trouver. Elles ont réclamé le concours de leurs agents retraités et ont maintenu à leurs postes ceux de ces agents qui étaient parvenus à l'âge de la retraite. Elles ont fait un large emploi de la main-d'œuvre féminine, ce qui leur a permis de rendre disponibles pour les services actifs un plus grand nombre de leurs agents titulaires. En 1917, les réseaux français occupaient 32 000 femmes; sur

vant les réseaux, la proportion de la main-d'œuvre féminine atteignait de 11 à 20 pour 100 de l'effectif total des employés, tandis qu'en Angleterre elle ne dépassait pas 5 pour 100.

En 1918, l'effectif des réseaux s'est accru de 26000 R. A. T. Le réseau d'Orléans a vu son service allégé par l'envoi de quatre bataillons de troupes américaines de chemins de fer, capables de former environ 250 équipes. Le personnel total des Compagnies a même atteint le chiffre de 380000 employés, supérieur de 23000 à celui du temps de paix, mais avec un rendement inférieur à celui du personnel technique normal.

CRISE DE MATÉRIEL

Au moment de l'ouverture des hostilités, les grands réseaux disposaient de 13800 locomotives et de 376000 véhicules. Ils en ont perdu 55000 au moment de l'invasion du territoire, mais le déficit réel est descendu à 45000, par suite de l'apport de 7000 wagons belges et de 3000 wagons allemands.

La guerre a considérablement compromis la réparation du matériel en souffrance, au moment même où elle devenait plus urgente, par suite de l'usage intensif dont nous avons indiqué les causes principales. Le nombre des réparations en 1917 s'élevait déjà à 26000 pour les wagons, au lieu de 14840, en 1914. La proportion des locomotives à remettre en état s'élevait de 11 à 15 pour 100; 2144 en 1917, au lieu de 1570 en 1914.

Les stations-magasins et les établissements de la guerre immobilisaient momentanément, pour les besoins du service, une moyenne de 20000 wagons. A certains moments, ce chiffre a même été doublé. M. Claveille constatait le 17 septembre 1918, à la Chambre des députés, qu'en groupant tout le matériel belge, anglais, américain et français, en service en France, on n'obtenait qu'un total inférieur de 6 pour 100 pour les locomotives et de 9 pour 100 pour les wagons au total du matériel de nos réseaux avant la guerre. Quelques semaines après, le Gouvernement arrêtait tout un programme de constructions qui prévoyait la fourniture de 830 locomotives, de 600 tenders et de 32965 wagons. L'industrie française ne se trouvant pas en mesure de fournir une commande aussi importante de locomotives, il a fallu en demander 660 aux États-Unis et 170 à la Grande-Bretagne.

Nos Alliés, y compris la Belgique, ont consenti à nous fournir une quantité de matériel équivalente à celle que les réseaux français employaient pour le service de leurs armées opérant sur notre territoire. L'Angleterre, en novembre 1916, avait déjà mis à notre disposition des voitures pour les trains sanitaires, des wagons pour le ravitaillement en viande frigorifiée et 2500 wagons pour le transport des marchandises. La suppression des en-cas mobiles de vivres de réserve dans nos gares régulatrices a de même apporté une large réduction dans le nombre des véhicules immobilisés sans profit. D'autre part, les réseaux se sont efforcés de maintenir en service, au moyen de réparations sommaires et provisoires, un certain nombre de wagons fatigués, mais dont les organes de roulement et d'attelage étaient en état normal.

AMÉLIORATIONS APPORTÉES AUX INSTALLATIONS

L'importance des besoins militaires, industriels ou commerciaux, a amené progressivement, dans l'organisation intérieure des réseaux, les améliorations reconnues nécessaires.

De grands garages et des gares de triage à l'arrière ont augmenté sensiblement le rendement des lignes. Des magasins ont été créés pour accélérer les ravitaillements de toute nature. La circulation a été améliorée sur beaucoup de lignes secondaires dont les installations et l'outillage avaient été reconnus insuffisants. De nouvelles voies ont été posées pour doubler les lignes existantes dans les secteurs à grand rendement.

La voie ferrée a été poussée le plus près possible du front, à la limite même de la zone bombardée ou canonnée systématiquement par l'ennemi. Le nombre des chantiers de débarquement a été augmenté. Des gares terminus ont été établies pour recevoir le matériel à tenir en réserve. Enfin, des approvisionnements spéciaux ont été constitués pour être en mesure de parer rapidement aux circonstances imprévues.

Tout un service a été créé pour réparer d'urgence, à la suite immédiate des troupes, les voies ferrées et organiser de nouvelles installations. On en appréciera l'importance par les chiffres qui suivent.

7000 kilomètres de voies ferrées ont été construits pendant

la guerre, soit une moyenne de 150 kilomètres, par mois et de plus de 1 500 kilomètres, par an. Il a été refait une longueur de 9 kilomètres de ponts ou de tunnels endommagés. Il a été remué 28 millions de mètres cubes de terre pour les terrassements dans la zone des armées.

Le 5e régiment du génie, affecté au service des chemins de fer, comprenait, en août 1914, 5 officiers supérieurs, 305 officiers et 10 000 hommes de troupe. En novembre 1918, son effectif s'élevait à 12 officiers supérieurs, 434 officiers et près de 20 000 hommes, auxquels il faut ajouter 80 000 travailleurs, soit un ensemble d'une centaine de mille hommes.

VOIE FERRÉE DE 0m,60

Avant la guerre, l'Allemagne avait constitué des stocks importants de voie et de matériel roulant de 0m,60. Elle avait des unités spéciales rompues à la construction et à l'exploitation des lignes à voie étroite. En France, il existait bien, dans les places fortes un approvisionnement de voies de 0m,60, mais il y avait été fait un assez large emprunt au profit du Maroc. Aucun personnel n'avait été spécialisé pour l'établissement de ces voies ferrées.

Au commencement de 1915, la voie de 0m,60 fut toutefois utilisée, sur de courts tronçons, pour relier les dépôts aux routes, les wagonnets étant, la plupart du temps, poussés à bras. A la fin de la même année, des lignes continues furent établies en Argonne et en Champagne, entre le front et certaines gares à voie normale. Ce premier essai méthodique donna des résultats satisfaisants.

A partir du moment de l'entrée en action des nouvelles unités d'artillerie lourde, la consommation journalière en munitions prit un nouveau développement. Elle était évaluée à 18 000 tonnes, pour un front d'attaque de 20 kilomètres. Aussi, pour l'offensive de Champagne en septembre 1915, établit-on un réseau régulier de 350 kilomètres de voie de 0m,60, à traction entièrement mécanique. La même méthode fut appliquée, pour les attaques suivantes : dans la Somme, à Verdun, en Flandres et au Chemin des Dames. En 1917, tout le front, entre la mer et la Suisse, était doté de réseaux de voie de 0m,60, en vue des opérations ultérieures.

Au printemps de 1918, chaque armée française disposait d'un certain nombre de lignes de pénétration allant jusqu'aux dépôts des batteries du front et reliées par des voies transversales. Des lignes de voie de $0^m,40$, circulant à couvert, au fond des boyaux de communication, amenaient les munitions des dépôts de batterie jusqu'aux lignes avancées. Un autre réseau de $0^m,60$, dirigé vers l'arrière, allait aboutir à des dispositifs d'embarquement, qui permettaient le transport du matériel sur d'autres secteurs du front et même son évacuation totale, en ces de besoin.

Un réseau supplémentaire était ainsi venu s'ajouter à celui des voies normales qu'il complétait, en l'étendant vers l'avant. Le matériel de voies de $0^m,60$ ne comprenait, en 1914, que 60 locomotives, 350 wagonnets et 1 400 kilomètres de ligne En 1918, il était déjà triplé et amené au chiffre de 900 locomotives ou loco-tracteurs, 4 500 wagonnets et 4 000 kilomètres de voie. Les locomotives avaient été remplacées sur bien des lignes, par des loco-tracteurs à essence, qui ne dégageaient pas de fumée et d'un emploi plus facile.

Le personnel spécialisé se chiffrait par 274 officiers et une vingtaine de mille hommes. La capacité de transport d'une antenne de 5 à 6 kilomètres pouvait donner un rendement de 800 tonnes par 24 heures. En août 1917, à Verdun, le réseau de la 2e armée avait déjà pu transporter plus de 100 000 tonnes. En octobre 1917, au moment des opérations du plateau de la Malmaison, la 6e armée avait, par le même procédé, porté en première ligne 70000 tonnes de ravitaillement.

En 1918, la voie de $0^m,60$, dans les 1e, 10e, 5e et 4e armées, réussit à suivre la progression des troupes, à raison de 1 500 à 2000 mètres, par jour. La longueur des lignes avancées atteignit 300 kilomètres. La voie étroite contribua donc puissamment au ravitaillement des troupes, de concert avec les autocamions, pendant l'intervalle de temps nécessaire à la remise en état des voies ferrées à écartement normal.

TRACTEURS AUTOMOBILES

Les tracteurs automobiles, à bandages jumelés et à adhérence totale, ont été fréquemment employés sur les routes au transport des poids lourds. Ils ont pu même, en maintes circonstances,

quitter les routes et s'engager à travers champs. On sait, d'autres part, les énormes services qu'ont rendus les convois automobiles de personnel et de matériel, à Verdun, et au moment des offensives allemandes de 1918. Leur emploi, dans les transports en cours d'opérations, a été fréquent, en particulier pour le déplacement rapide des troupes d'infanterie. Des divisions entières ont pu être ainsi amenées à pied-d'œuvre, en un temps très court et avec une précision remarquable.

ÉTAT DES VOIES FERRÉES AU MOMENT DE L'ARMISTICE

Le matériel roulant des chemins de fer français avait été fort éprouvé à la suite des transports de toute nature imposés par les opérations militaires, la production intensive des usines de guerre, le ravitaillement des armées et celui de la population civile. Au moment de l'armistice du 11 novembre dernier, il était, en grande partie, à réparer ou à remplacer.

Une des clauses de l'armistice a exigé la livraison, dans un délai de deux mois, de 5 000 locomotives, de 150 000 wagons et de 5000 camions automobiles, en bon état, au profit des Alliés. Pendant les quatre années de guerre, l'Allemagne avait augmenté son matériel de transport de 80 000 wagons pris en Belgique, de 25 000 capturés en France, de 12 000 en Serbie et de 70 000 enlevés aux Russes, soit un total de 187 000 wagons. On sait les résistances injustifiées que l'exécution de cette clause a rencontrées chez nos adversaires.

Le matériel exigé était indispensable à la reconstitution des régions libérées. Il n'a été livré que tardivement, et la Conférence de la paix s'est ouverte avant que le ravitaillement de ces malheureuses régions ait pu être assuré. Les Allemands, dans leur retraite, ont rendu inutilisables, pour longtemps, les chemins de fer, les canaux, les routes; ils ont fait sauter les ouvrages d'art, les maisons d'habitation, les fermes et les moindres hameaux.

Cette destruction systématique, voulue et longuement préparée à l'avance, a été précédée de l'enlèvement méthodique de l'outillage des usines, du matériel d'exploitation agricole, du mobilier des propriétés privées et de tous les éléments nécessaires à la reprise de la vie normale, dans des régions qui avaient déjà tant souffert de la guerre. Ce sont là des actes

de barbarie, que rien ne peut justifier, et qui resteront dans l'histoire comme la marque indélébile des procédés de guerre allemands. Cependant, nos ennemis renouvellent, à toute occasion, leurs plaintes et leurs appels à la générosité des Alliés.

Aucune protestation ne s'est élevée en Allemagne, pendant toute la durée de la guerre. Tous les traitements inhumains appliqués aux prisonniers, aux vieillards, aux femmes et aux enfants y semblaient naturels, quand ils nous étaient infligés. Nous n'avons pas usé de représailles envers des populations qui n'avaient montré, à l'égard des nôtres, aucune pitié. C'est bien ; mais la générosité, qui est inconnue en Allemagne, serait un acte de faiblesse, à l'heure où la justice seule est en cause.

Les conditions de la paix future, quelles qu'elles soient, ne répareront qu'imparfaitement les désastres des régions de l'Europe, qui ont été ruinées pour de longues années. La situation des voies ferrées du Nord de la France et de la Belgique en est la meilleure preuve. C'est par elles qu'il fallait commencer les réparations nécessaires.

« Là où le rail cesse, a dit M. Clemenceau, la vie s'arrête. » Le premier effort des Alliés a donc été de rendre la vie aux provinces réduites au dernier degré de la misère. Leur état actuel, qui s'est amélioré, offre un contraste frappant avec la physionomie des régions allemandes non touchées par la guerre. Toutes les troupes d'occupation alliées en témoignent.

SITUATION DES ARMÉES ALLIÉES AU 11 NOVEMBRE 1918

Au moment de la signature de l'armistice, la remise en état des voies ferrées belges et françaises était loin d'être achevée. Elle ne s'étendait pas au delà de la région limitée par les points principaux suivants : Roulers, Courtrai, Ascy-lès-Lille, Orchies, Somain, Busigny, Tergnier, Athies-sous-Laon, Neuchâtel-sur-Aisne, Challerange, Consenvoye-devant-Verdun, Vigneulles, Thiaucourt et Pont-à-Mousson. Certaines grandes destructions opérées par l'ennemi exigeaient encore de quatre à six semaines de travail pour être réparées.

Les armées alliées étaient cependant déjà parvenues sur la ligne générale jalonnée par Gand, Audenarde, Mons, Maubeuge, Hirson, Rocroi, Charleville, Sedan, Stenay, Damvillers, Eix, Saint-Hilaire-en-Woëvre et Pagny-sur-Moselle. Les conditions

de l'armistice prévoyaient l'usage, à courte échéance, des lignes belges, des réseaux du Nord et de l'Est jusqu'à la frontière, des voies de l'Alsace-Lorraine et enfin des lignes allemandes jusqu'au Rhin, c'est-à-dire l'exploitation de toutes ces voies ferrées, après la remise en état de celles qui avaient été détruites ou endommagées. Il fallait en outre prévoir l'éventualité de la reprise des hostilités, en cas d'inobservation des conditions de l'armistice.

A elle seule, l'exploitation des lignes allemandes jusqu'au Rhin réclamait la formation de six nouvelles sections de chemin de fer de campagne comptant chacune 3 100 agents qualifiés et 1650 auxiliaires. Le prélèvement jugé nécessaire de 18 600 agents qualifiés, à prendre sur les réseaux de l'intérieur, fut compensé par la mise à la disposition immédiate des Compagnies de 27 900 auxiliaires.

En outre 13 300 auxiliaires furent mis à la disposition du réseau du Nord et 8 700 à celle du réseau de l'Est, pour la réoccupation et le fonctionnement des secteurs évacués par les Allemands. Ces 22 000 auxiliaires s'ajoutèrent aux 27 900 qui précèdent, pour former un total de près de 50 000 auxiliaires.

Dans la zone française, la longueur des lignes à réparer était évaluée à 1 100 kilomètres pour le Nord et à 500 pour l'Est. D'après les constatations antérieures, il fallait s'attendre à remplacer, dans les sections détruites par les Allemands, tous les appareils de service, 70 p. 100 des rails et 30 p. 100 des traverses, soit un total de 12 000 appareils, 2 800 kilomètres de rails et 1 560 000 traverses. Ces chiffres démontrent l'immensité de l'effort à faire pour ramener l'existence normale dans les régions dévastées, où rien ne subsistait, et y assurer le retour des habitants réfugiés à l'intérieur du pays ou des militaires démobilisés.

MARCHE DES TROUPES ALLIÉES VERS LE RHIN

La marche des armées alliées jusqu'au Rhin, en dehors de toute autre considération militaire, obligeait à prévoir le ravitaillement de 12 divisions belges, de 64 divisions anglaises, de 108 divisions françaises et de 29 divisions américaines, dont l'effectif représentait la valeur de 50 de nos divisions. Chaque division à ravitailler devait recevoir deux trains par jour.

L'ensemble demandait 470 trains. Mais, en prévision de l'augmentation de certains effectifs et des besoins des populations locales, l'envoi de 500 à 550 trains journaliers était préférable.

Le tracé des voies ferrées de la rive gauche du Rhin permettait la constitution de 10 à 11 lignes de communication distinctes pour la répartition des 550 trains journaliers à raison de 48 à 50 marches, par jour. L'une de ces lignes fut attribuée à l'armée belge, trois aux armées britanniques, trois aux unités américaines et quatre aux armées françaises.

Le personnel et le matériel nécessaires à l'exploitation de ces 4 320 kilomètres de voie ferrée s'élevait à 64 800 agents, 6 480 locomotives et 64 800 wagons, rien que pour les besoins du ravitaillement.

Chacune des armées belges, britanniques, américaines et françaises était, dans la zone qui lui était attribuée, chargée de la remise en état et de l'exploitation des lignes de ravitaillement, quelle que soit d'ailleurs la nationalité des troupes à ravitailler. De même, en cas de besoin, les armées voisines devaient se prêter une aide mutuelle au point de vue des approvisionnements en matériel de voie, main-d'œuvre ou matériel roulant, le général en chef interallié se réservant d'envoyer des renforts en personnel ou matériel, dans le cas où, après une étude faite en commun par les armées intéressées, il serait reconnu que l'ensemble de leurs ressources ne leur permettait pas de faire face aux situations imprévues.

Grâce à toutes ces dispositions, le transport et le ravitaillement des 5 millions d'hommes, qui composaient les armées alliées, se sont effectués jusqu'au Rhin sans difficulté, et c'est le plus frappant exemple de l'unité d'action des troupes intéressées et de la maîtrise acquise par la direction des chemins de fer aux armées.

*
* *

La guerre, dans le domaine des chemins de fer, a laissé des enseignements pour l'avenir. Elle a mis en lumière les perfectionnements de tracé, d'outillage, d'installations et de fonctionnement à apporter aux divers réseaux pour augmenter la facilité des relations avec nos voisins et mettre nos voies ferrées à la hauteur de tous les besoins de la vie moderne. Ce sera l'œuvre

de la paix; ce sera l'œuvre de demain. On peut dire qu'elle est déjà en voie d'exécution.

Les mesures de tout ordre qui ont été réalisées au cours des opérations, pour répondre à des besoins toujours grandissants, n'ont pas été sans porter leurs fruits. Si aujourd'hui la situation est loin d'être normale, la cause en est aux perturbations d'ordre général occasionnées par la guerre. Mais, au moins, les initiatives prises ont permis de surmonter les plus grandes difficultés, d'assurer un trafic qui s'est développé dans des proportions insoupçonnées et de faire face à toutes les exigences de l'armée, si grandes qu'elles fussent à certains moments. Elles témoignent, en tout état de cause, des efforts incessants accomplis par tous les réseaux pour contribuer dans la plus large mesure à la défense nationale et à la défaite de l'ennemi.

Le 21 mai 1915, la gazette américaine « Railway Age, » consacrant quelques lignes au rôle joué par les chemins de fer français pendant les premiers mois de la guerre, donnait pour titre à son article : « La France sauvée par ses chemins de fer. »

L'histoire dira dans quelle large mesure nos grandes Compagnies de chemins de fer et leurs agents, ainsi que la Direction des chemins de fer aux armées et ses organes ont mérité les éloges que leur adressaient ainsi nos amis et associés américains.

Général DE LACROIX.

POÉSIES[1]

ECCE PUER

Lorsque je songe à mon enfance,
J'aperçois des tableaux aisés :
La maison, pleine d'abondance,
Ma mère, pleine de baisers.
Ce fut, dans un cadre sans faste,
Mi-villageois, mi-citadin,
Quelque chose de clair, de chaste :
Un jour de mai, dans un jardin.

Il faut croire qu'à cette époque
Le printemps était éternel :
Dans le paysage où j'évoque
La douceur du toit paternel,
Je vois des oiseaux, des abeilles
Volant à l'odeur du foin mûr
Et sur le gazon des corbeilles
Et des grappes le long du mur.

Le jardin me semblait immense
Ainsi qu'un monde familier ;
Lorsqu'au jour, ma bonne Clémence
M'avait noué mon tablier,

(1) *Copyright by* Régis de Brem, 1919

J'y courais sous les feuilles lisses ;
Tous les coins m'en étaient connus
Et je sentais avec délices
La rosée à mes mollets nus.

Jusqu'au soir, dans la splendeur verte,
Étonné plutôt que rieur,
Je refaisais la découverte
Qu'il est un monde extérieur ;
J'en aimais les aspects multiples,
J'interrogeais les environs,
J'entreprenais de grands périples,
Des cassis aux rhododendrons.

Tout parlait à mon âme claire ;
Le banc, le puits, le marronnier,
L'aiguille du cadran solaire,
La lucarne du pigeonnier ;
Ces choses ravissaient mon être
Surpris, muet et triomphant.
Quelqu'un disait, à la fenêtre :
« Comme il est sage, cet enfant ! »

Quelquefois, dans ma rêverie,
Pris d'une peur subite et las,
Je rentrais, la bouche fleurie
De groseille ou de chasselas ;
Des plaisirs d'une autre nature
Se retrouvaient à la maison,
Suivant les jours de confiture,
De lessive ou de salaison.

Comme le verger, la cuisine
Était un autre paradis :
Il y faisait bon ; la voisine
Venait y coudre les jeudis ;
L'eau gouttait dans son pot rustique,
Le chat dormait sur un sarment ;
Au foyer, l'âme domestique
Veillait silencieusement.

C'est là qu'ont coulé ces années
Qui ne devraient jamais finir;
Aucun vent ne les a fanées
Dans l'enclos de mon souvenir.

Heureux ainsi, qui, sur la mousse,
A pu faire ses premiers pas! —
L'enfance est une chose douce :
Les enfants ne le savent pas.

VOCATION

On me dit, quand je sus lire :
« Ouvre donc ta tirelire,
Achète un fort, un cheval. »
Mais je fus, tout d'une haleine,
Convertir mon bas de laine
En images d'Épinal.

Dès lors, ma voie était faite :
Je n'eus d'autre jeu ni fête
Qu'épeler, du haut en bas,
Conte ou traité, vers ou prose,
La Bibliothèque Rose
Et le *Journal des Débats*.

Souvent, à quelque lecture
Se rattache une aventure :
Je me souviens, points par points,
Du jour que j'ouvris Malherbe,
Aux champs, le ventre dans l'herbe
Et la tête dans les poings.

Parfois, sans fermer le livre,
J'errais sur les chemins, ivre
De mots, de rythme et de voir
Le soleil dorer la tranche
Ou mettre à la marge blanche
Les reflets dansants du soir.

Quel étranger, au passage,
Eût cru que cet enfant sage
Un peu pâle, un peu musard,
Se récitât pêle-mêle
Hérodote et La Beaumelle,
Virgile et Monsieur Nisard?

Quand on lui disait, ravie :
« Que fera-t-il dans la vie? »
Maman, d'un air augural,
Prononçait la phrase unique :
« Saint-Cyr ou Polytechnique;
Ingénieur ou général.

Croyez-vous? disait mon père.
Votre fils n'est bon, ma chère,
Qu'à muser des jours entiers;
Il n'a que du rêve en tête.
D'ailleurs, ce n'est pas plus bête :
Il n'est pas de sots métiers. »

GRAND'MÈRE

Sa voix douce disait : « Ne fais pas de tapage,
Je suis bien vieille, mon chéri. »
Elle avait, dans le temps que son frère était page,
Fait campagne avec l'équipage
De la Duchesse de Berri.

Elle avait parcouru le Bocage et la Plaine;
Elle me l'a souvent conté.
Un cœur viril battait sous son châle de laine;
Je l'adorais; elle était pleine
De souvenirs et de bonté.

Les vieillards ont le goût de ces éphémérides :
Les récits coulaient clairs, aisés,
Souriants, et mêlant sous le bonnet à brides
Avec les fossettes, les rides
Et les mots avec les baisers.

Ils semblaient réveiller des choses surannées :
L'aiguille morte du cartel,
Les bergères courant au mur, enrubannées,
Prodiguant leurs grâces fanées
Au sourire éteint d'un pastel.

Les portraits écoutaient, témoins d'une autre race,
Images tristes où l'on voit
Des gens au col brodé par-dessus la cuirasse,
Ou quelque dame blanche et grasse,
Avec un oiseau sur le doigt.

— « Grand'mère, quel est donc ce petit homme en armes,
Si drôle avec ses bigoudis ?
— Pauvre Alphonse ! répond grand'mère tout en larmes.
C'est ton oncle ; il était aux Carmes,
Récitons le *De profundis.* »

Alors, comme grand'mère, en se baissant, prononce
Le signe de croix sur mon front,
Tandis que son regard vers le passé s'enfonce,
Il me semble que l'oncle Alphonse
Se penche dans son cadre rond, —

Surpris, après cent ans, qu'une bouche le cite
Et de voir là, dans sa maison,
Par une force obscure, éternelle et tacite,
Cet enfant qui le ressuscite
Et n'a pas l'âge de raison.

VIRGILE

De ceux que j'ai lus, quand j'allais en classe,
Nul, dans mon esprit ne tint plus de place,
Nul ne m'enchaîna d'un plus fort lien ;
A l'âge sensible où tout vous attire,
Mon premier ami fut l'heureux Tityre,
Mon premier décor fut virgilien.

Divin Mantouan, harpe d'or, doux cygne,
Que de soirs je bus à ta source insigne!
Combien de matins je les ai cherchés,
Tes vallons secrets aux fraîches haleines,
Tes bergers veillant sur les brebis pleines,
Tes guerriers fameux et tes grands nochers!

J'évoquais, — Dieu sait avec quel délice! —
Les champs de pavots, d'orge et de mélisse,
Le temple qui monte au bord de la mer,
Le ruisseau qui pleure au bord de la route
Et, — de roc en roc, — la chèvre qui broute
Le cytise en fleurs ou le saule amer.

Je ressuscitais les nymphes captives,
Les inflexions des flûtes votives,
Le chapeau de jonc du pâtre endormi,
Les buissons chantants, les eaux cristallines,
L'ombre qui descend du haut des collines
Et la chaste lune au silence ami.

Je faisais surgir de la page ouverte
La blanche Paros, Donuse la verte
Et l'archipel sombre où croît le chardon;
Je vivais tout bas l'idylle et la geste :
Je joignais mes bras à ceux de Sergeste,
Je mêlais mes pleurs à ceux de Didon.

Je suivais au loin, parmi la campagne,
Le vieillard Anchise et l'enfant Ascagne,
Nisus, Euryale, Anne, Amaryllis.
Ces noms m'enchantaient; dans ma docte rage,
Je les appliquais à mon entourage :
Père était Évandre et maman, Phyllis.

Ma pauvre Clémence était la harpie,
Le vieux garde Jean sur son cheval pie
Se vit baptiser Priam ou Turnus.
J'appelai le ciel : le champ de Saturne.
Mon vin fut nectar, mon soulier cothurne,
Et, — dévotement, — je priai Vénus.

Un jour, avisant, dans un site agreste,
Un vieux paysan qui faisait la sieste,
Je fus l'éveiller pour voir ses pipeaux.
Il n'en avait pas, me dit-il, mais comme
Je vis qu'il allait reprendre son somme,
Je lui tins d'abord ces savants propos :

« Si tu veux goûter les fruits de la terre,
« Couronne de fleurs un large cratère,
« Offre une génisse, un gâteau de poix,
« Garde l'ægypan loin de ta pâture,
« Crains le jour d'Orcus, observe l'Arcture,
« Et que ton timon soit durci deux fois. »

Il me regarda d'un air d'hébétude;
Puis, il s'éloigna, plein d'inquiétude,
De ce pas traînant qu'ont les paysans
Laissant déconfit et mélancolique
Ce petit garçon d'âme bucolique,
Ce vieil humaniste âgé de dix ans.

LA TERRASSE

O terrasse d'enfance au parfum d'oranger!
L'automne s'accoudait à ses charmants balustres,
La vigne était royale et prête à vendanger,
La rivière plongeait sous les coteaux illustres
Et la nuit, alternant ses ombres et ses lustres,
Faisait l'arbre plus noir et le cœur plus léger.

Le dîner finissait; inclinant sa chandelle,
Le vieux valet venait, au bout du salon bleu,
Allumer les flambeaux sur la table de jeu;
Le curé s'enfonçait au voltaire fidèle,
Mon grand-père battait les cartes; tante Adèle
Ouvrait sa chaufferette et s'approchait du feu.

Mon père reprenait Montaigne ou son Horace;
Nous, les enfants, cousin, cousine, frère, sœur,
Les grands et les petits aux taches de rousseur,

Nous allions nous asseoir à la chère terrasse
Où progressivement envahis de douceur
Nous écoutions venir la nuit pleine de grâce.

Nous ne nous disions rien; nous rêvions; la torpeur
Qui noyait le jardin s'égouttait dans notre être;
Un feu brillait encor dans l'épaisseur du hêtre;
Le bassin coassant se bleutait de vapeur;
Parfois l'on demandait, à travers la fenêtre,
Si nous n'avions pas froid, si nous n'avions pas peur.

Des bruits sourds nous venaient : une grille qu'on ferme,
Une gabarre au loin que l'on met au bossoir.
En bas, des vignerons ou des garçons de ferme
Passaient, qui revenaient des champs ou du pressoir,
Les filles chuchotaient et nous, d'une voix ferme,
Au bonsoir qui montait nous répondions bonsoir.

Puis, un dernier soupir bruissait sur les plantes,
Les vases Louis-Quinze aux contours estompés
Semblaient dissimuler leurs blancheurs insolentes.
Les nocturnes rentraient aux feuillages trempés
Et rien ne troublait plus la glorieuse paix
Que le ruissellement des étoiles filantes.

Et moi, je me sentais tout autre; je songeais
Aux constellations du tropique et du pôle.
Je posais sur nos sœurs des regards étrangers;
Claire faisait glisser le châle à son épaule,
Reine était comme un sphinx impénétrable; et Paule
Blottissait contre moi ses beaux cheveux frangés.

Elles avaient des noms rustiques : Rose, Blanche,
Hortense, Violette et Marguerite aussi.
Elles me paraissaient, s'inclinant sur la hanche,
Un vase qui se vide, une fleur qui se penche,
Une voile qui fond sur le ciel adouci;
Je plains qui fut enfant et n'a pas vu ceci.

Depuis lors j'ai connu les nobles esplanades
Éparpillant au rythme lent des promenades
Leurs lanternes, leurs fleurs, leurs coupes, leurs grelots;
La musique et le lac y fondaient leurs sanglots.
Certes, j'ai bien aimé l'orgueil des colonnades
Hautaines et posant leurs pieds blancs dans les flots!

L'une avait des jets d'eau; l'autre était odorante;
Toutes, au sein des nuits, semblaient mêler encor
Le silence sonore et l'ombre transparente...
Mais rien ne me parlait en leur rare décor :
La lune était trop froide aux escaliers d'Angkor,
Le vertige rôdait aux balcons de Sorrente.

Tandis que ma terrasse ouvre à mes sens charmés
Le cortège des murmures accoutumés.
Et les ombres aussi viennent m'y faire escorte;
Si je songe ce soir aux âmes que j'aimais,
Ce sont autant de glas que l'air natal m'apporte :
Une est sous d'autres cieux; une, au cloître; une, morte...

Mon Dieu, Vous avez mis ces souvenirs d'aïeul
Au cœur adolescent où bouillonne la sève.
Mais la nuit va finir : la feriez-Vous si brève
Si Vous ne vouliez pas, soulevant le linceul,
Peupler encor de jeux, d'étoiles et de rêve
La terrasse d'enfance où je viens m'asseoir seul?

VERS POUR ELLE

Enfant, vous paraissez et mon printemps se livre;
Vous voici, jeune fille, et le soir est plus doux;
Femme, je vous ai vue et je ferme ce livre :
Le chant de mon jeune âge expire à vos genoux.

D'autres mots vont bercer ma lèvre qui vous nomme,
D'autres soins vont charger mon front d'adolescent;
Femme, vous voici donc, qui m'allez sacrer homme :
Votre jour s'est levé sur mon jour finissant.

Vous voici ! vous voici ! comme l'on peut attendre !
Lorsque l'on est heureux, comme on peut oublier !
— Cet enfant que je fus, tumultueux et tendre,
Son cou frêle penchant au bord du tablier,

Cet enfant que je vois courir sur la pelouse,
Fantôme où tant de fois mes yeux se sont complus,
Pourquoi s'éloigne-t-il ? en seriez-vous jalouse ?
Le repousseriez-vous, qu'il ne me touche plus ?

Pourtant, vous le savez, dès que mon âme aimante
S'ouvrit à la lumière et put se définir,
Vous en fûtes l'hôtesse inconnue et charmante
Que l'on attend à l'aube et qui tarde à venir.

Vous peupliez mon rêve à peine étiez-vous née,
Et quand j'avais encor l'ardoise et le cerceau,
J'apprenais mes leçons toute la matinée,
Le soir, je m'enfuyais près de votre berceau.

Je songeais : « Elle dort dans son creux de dentelle :
Elle est bien loin d'ici ; sous quel astre ? en quel lieu ?
Son père est-il puissant ? — quelle marraine a-t-elle ?
Marche-t-elle déjà ? — lui parle-t-on de Dieu ? »

Plus tard, je vous voyais, sur votre catéchisme,
Fine, les cils mouvants, blonde comme l'été ;
Vous saviez tout : les participes, le Grand Schisme ;
Je rougissais déjà de mon indignité.

Puis, quand ce fut fini d'histoire et de solfège,
On lia vos cheveux ainsi que les blés mûrs :
Votre nœud tour à tour fut blanc, bleu pâle, beige...
— Comme ces souvenirs sont tranquilles et purs !

Voyez-vous : ce fut là le meilleur de mon être.
Vous m'avez éclairé le fonds intime et doux.
Si mon enfance fut si belle, c'est, peut-être,
Chère, d'avoir été toute pleine de vous

Ne regrettez donc pas l'attente studieuse
Où, — bégayant encor et déjà fiancé, —
J'interrogeais pour vous l'aurore radieuse,
Où je vous demandais au couchant nuancé.

Vous étiez dans mon livre entre toutes les pages,
Dans les cendres du feu, lorsque je m'y penchais ;
C'est vous que je voyais au chaos des nuages,
Au fond des belles nuits c'est vous que je cherchais.

Je vous ai bien aimée à dix ans, — et je pense,
Aujourd'hui, vous voyant sur mon seuil triomphant,
Que mes soins d'écolier trouvent leur récompense,
Que ce bonheur est fait de mes chagrins d'enfant.

— Et qu'importe, d'ailleurs, qu'un coin de votre robe
S'interpose entre nous et tout ce passé vain ;
Que l'avenir aussi s'estompe et se dérobe
Dans la joie et l'orgueil de ce moment divin ?

Cueillez mon heure : elle est à vous, maussade ou bonne.
Et ma veille pieuse et mon fier lendemain.
Mon cher amour, si vous voulez, je vous les donne,
Je vous les donne : ouvrez votre petite main.

RÉGIS DE BREM.

UN TYPE D'OFFICIER FRANÇAIS

LOUIS DE CLERMONT-TONNERRE

COMMANDANT DE ZOUAVES

(1877-1918)

La dernière fois que je le vis, c'était le dimanche 3 mars, le dimanche d'*Oculi*, et il ne devait pas voir le dimanche de Pâques. Il tira de son portefeuille un de ces chiffons invraisemblables sur lesquels les soldats écrivent. « Le jour, ajouta-t-il, où vous entendrez dire que ça ne va pas chez nous, publiez cela; dites bien ce que c'est que le moral de nos hommes, comment ils parlent de leurs chefs. Sans me nommer, bien entendu. C'est une lettre d'un de mes zouaves, dont je vous ai conté l'histoire, à une de mes nièces qui l'a soigné à l'hôpital. »

La lettre, dont je me borne à rectifier un peu l'orthographe, disait ceci :

2 janvier 1918. Lunéville.

Je suis très peiné d'apprendre que M. de Clermont-Tonnerre a failli être asphyxié, car moi aussi j'ai eu un commencement d'asphyxie le 23 avril 1915 à Ypres et j'ai plus souffert qu'à ma dernière blessure de la tête.

Quant à M. de Clermont-Tonnerre, dont je garde un souvenir inoubliable, je l'ai vu dans maintes circonstances braver le danger. Si je m'en souviens! Au mois d'août 1916, devant Fleury, une attaque allemande ce déclenche : de suite il quitte son abri, malgré le bombardement et le tir de l'infanterie, parcourt toute la ligne des tranchées, revolver au poing, sans souci du danger... Tous ceux qui comme moi ont vu M. de Clermont-Tonnerre au feu admirent cet

homme pour sa bravoure et sa loyauté; aussi dites-lui bien des choses de ma part, car je cause souvent de lui, quand je raconte mes exploits des tranchées.

Et quelques jours plus tard, m'envoyant du front la copie de cette lettre, à laquelle il tenait « plus qu'à une citation, » il m'écrivait, avec ce gracieux enjouement qui était le sien, quand il voulait sourire :

Ci-joint, cher ami, la copie de la lettre du zouave. Si vous la mettez quelque jour sous les yeux des lecteurs, camouflez-moi ; mais laissez entendre qu'il s'agit d'un ouvrier agricole et d'un vieux nom de France; tant pis si les modérés y voient revivre « l'alliance des partis extrêmes! »

Voilà rempli, mon commandant, le devoir dont vous m'aviez chargé; mais le vieux nom de France ne sera pas « camouflé, » le vieux nom plein d'honneur dont vous rajeunissez le lustre. En me confiant ce texte, vous ne songiez qu'à vos zouaves; c'est eux dont vous vouliez faire admirer le dévouement. Et voici que c'est vous dont il me faudra parler : sans le savoir, ô mon ami! ce dernier jour où je vous ai vu, vous me désigniez ainsi pour prendre soin de votre mémoire.

Les événements nous pressent. L'heure approche de cette paix dont vous n'avez jamais douté et pour laquelle a coulé votre sang. Il est trop tôt, et le loisir manque, pour faire halte auprès d'un tombeau, pour tracer le portrait que vos amis attendent. Ceci n'est pas le monument que notre piété doit à votre souvenir : c'est la clôture de branchages, c'est l'inscription provisoire qu'attache en hâte un camarade sur une croix, au-dessus d'un tertre, sur le bord d'un champ de bataille...

I

C'est en septembre 1915 que je le rencontrai à l'État-major du général Rouquerol, qui commandait alors dans les Flandres le groupement de Nieuport. Il n'était pas pour moi absolument un inconnu. Sa jeune réputation d'orateur, qui avait commencé de croître quelques mois avant la guerre, était venue jusqu'à moi. Mais j'ignorais encore qu'il eût rien publié et, pour tout dire franchement, en dehors de son nom, je ne savais rien de lui.

C'était un jeune homme de trente-huit ans, aux yeux bleus, avec une grosse moustache brune; il devait être très beau sous son casque de cuirassier. Il n'y avait dans sa tenue ni dans sa manière d'être aucune espèce de recherche, pas même celle de la plus extrême simplicité. Il avait cette absence complète d'affectation qui laisse entrevoir à peine une nuance de distinction exquise. Hormis cette touche subtile et presque imperceptible, il avait réussi à effacer toute trace de supériorité. Sa personne physique même démentait plusieurs des idées qu'on se fait souvent sur les signes extérieurs de la « race, » par exemple sur la pâleur dite aristocratique et sur l'affinement des extrémités. Il donnait l'impression d'un tempérament vigoureux; il était très bon cavalier, avec des membres solides et cette indépendance d'allures de l'homme qui a beaucoup vécu à la campagne. Il ne fuyait pas la compagnie, mais s'accommodait de la solitude, ayant visiblement un ordre de pensées intimes, un groupe d'intérêts et, si je puis dire, un axe d'existence déjà bien établis et qui ne coïncidaient pas exactement avec les nôtres. Il se prêtait à tous sans avoir besoin de personne; on devinait en lui une vie morale concentrée sur quelques objets importants, qui le rendaient bien étranger aux petites questions d'amour-propre qui font souvent le sujet des propos d'officiers.

Quand il était en confiance, sa conversation était un charme. Il avait le goût et le don de ces entretiens familiers, de ces dialogues intimes où excellent les hommes de vie intérieure et qui sont le grand moyen d'action, le signe particulier de l'éducateur et de l'apôtre. C'est à ce trait qu'ils se reconnaissent tous et c'est ce qui explique l'influence immense de certains hommes qui jamais n'ont écrit une ligne, jamais prononcé un discours. C'est dans ces moments-là qu'on connaissait Clermont-Tonnerre. Nous causions parfois de choses fort éloignées de la guerre, souvent de l'Amérique où nous avions été tous deux. Il parlait encore d'Albert de Mun, dont il avait été le disciple et l'ami, ou bien, bondissant par-dessus les temps où nous vivions, il développait l'avenir de la France après la guerre, d'une France régénérée, unie, débarrassée des haines de partis, guérie de ses mauvaises habitudes politiques, ayant retrouvé par la victoire le sens des réalités, sa foi en elle-même et son rang dans le monde. Il peignait avec éloquence cette République de ses rêves. Moments heureux de causerie

sur la dune de Nieuport, en face de la mer, sur cette triste frange sablonneuse des Flandres, dont il goûtait si bien la pénétrante mélancolie !

Un jour, trois mois peut-être après notre rencontre, quand il jugea l'entente assez mûre entre nous pour se livrer tout à fait, il me donna à lire un petit écrit de cinquante pages, à couverture jaune, de format populaire, orné d'une dédicace où il se promettait des espoirs de longue amitié. Ces cinquante pages, datées de l'année 1911, et hardiment intitulées : *Pourquoi nous sommes sociaux*, étaient une profession de foi à forme de discours, une de ces lettres écrites aux amis inconnus, un appel et une confidence, un programme et un manifeste. Le jeune homme de trente-trois ans y avait résumé toute son expérience et ses raisons de vivre : il y racontait discrètement ses luttes, ses déboires, l'histoire de sa vocation, ses souvenirs de voyages et de vie militaire ; il s'y était mis tout entier. Il y avait condensé ses idées de jeunesse et ses desseins d'âge mûr. C'était une de ces déclarations que l'on fait une fois pour toutes au seuil d'une existence, après un long temps de recueillement, au moment d'engager l'action. J'ignore à quelle occasion ce discours fut composé ; il avait paru d'abord au *Correspondant*. L'auteur y attachait du prix, puisque c'est le seul de ses ouvrages qu'il eût pris la peine de recueillir et auquel il se fût préoccupé d'assurer quelque publicité.

On y lisait cette page fameuse de l'*Ancien Régime* .

Au xe siècle, écrit Taine, peu importe l'extraction du noble : souvent, c'est un comte carlovingien, un bénéficier du roi, le hardi propriétaire d'une des dernières terres franques. Ici, c'est un évêque guerrier, un vaillant abbé ; ailleurs, un païen converti, un bandit devenu sédentaire, un aventurier qui a prospéré.

Au xxe siècle, poursuivait l'orateur, il en est de même : enrôlons tous les privilégiés de fait, ceux qui ont en partage les dons de la naissance, de la fortune, du savoir, de l'intelligence ; *tous les riches*, ce mot étant pris dans son plus large sens : nobles possesseurs de terres familiales, maîtres de forges héréditaires, ouvriers devenus patrons, économistes, savants, écrivains, orateurs, poètes ou artistes, tous ceux auxquels une supériorité quelconque donne une parcelle d'ascendant sur leurs frères... qu'importe leur extraction ? Le noble aujourd'hui, c'est l'éducateur ; c'est celui qui met en valeur le capital concret ou abstrait qu'il a reçu, qui s'en sert pour améliorer l'état matériel ou moral de ses frères, qui leur tend une

main généreuse pour gravir d'échelon en échelon; *le noble, c'est le social.* Pour faire cet office, il n'a pas besoin d'ancêtres : il est lui-même un ancêtre, il ne lui faut que du cœur. Trois sentiments intimes l'y stimulent : l'amour, s'il est bon; le devoir, s'il sait le comprendre; la raison, s'il veut bien réfléchir.

Ces vues audacieuses, frappantes, cette large manière d'envisager l'histoire; cette foi ardente dans l'avenir, cette flamme, cette absence d'égoïsme, cette voix de chef et d'apôtre, cette jeune autorité étaient quelque chose d'émouvant. Ce n'était plus ici le camarade secret, volontiers silencieux, que j'avais connu jusqu'alors : c'était le ton d'un maître, l'assurance d'une passion de servir. On sentait une pensée méditée et mûrie, s'élançant de la solitude à la conquête des âmes. Cela sonnait comme une fanfare, un cri de ralliement, et c'était pathétique aussi, ce grand appel jeté par un nom du passé à toutes les forces du monde moderne. Comme il y avait eu des hommes de son sang à toutes les pages de notre histoire, après celui de Marignan et celui de Pavie, après ceux de la Rochelle et ceux de Fontenoy, après ceux enfin des guerres de l'Empire, celui-ci voulait inscrire son nom au service du pays, sur le champ des batailles sociales. On se trouvait en présence d'un de ces beaux types patriciens comme les aime le génie de François de Curel, et comme il en a mis à la scène dans *le Repas du Lion;* mais c'était le héros intact, avant la catastrophe et le désenchantement; c'était enfin le héros vivant, auquel la majesté authentique du nom prêtait l'intérêt positif qui manque à la plus belle création littéraire.

Il faudrait pouvoir raconter son enfance, sa jeunesse toutes rurales, en pleine campagne picarde, au château de Bertangles, et ce qu'il dut de ses idées et de son tour d'esprit à cette éducation encore toute féodale dans une ancienne province française; puis le séjour à l'armée, les voyages, une exquise formation religieuse, les commencements de la vocation sous le maître émouvant que fut Albert de Mun. Ce sera l'œuvre d'un biographe. Il faudra expliquer, dans cette génération qui fut celle des Péguy, des Ernest Psichari, des Marc Sangnier, génération toute mystique au milieu d'une France officiellement athée, quelle fut ou quelle aurait été la place d'un Clermont-Tonnerre. Il faudra recueillir ses discours admirables.

On dira peut-être, en les lisant, qu'Albert de Mun n'était pas mort tout entier, ou plutôt qu'il est mort en Louis de Clermont-Tonnerre une seconde fois.

De toutes ces paroles éteintes, de ces graves leçons éloquentes d'histoire et de morale, sur le travail, les syndicats, les associations agricoles, sur les grandes idées de tradition et de discipline, sur l'éminente dignité de la profession et du métier, j'aimerais pouvoir extraire ici quelques passages. Il serait instructif de voir quel sourd travail, en dehors de la vaine politique du Parlement, était en train de se faire dans la conscience française; on trouverait plus d'un point commun entre les idées de ce jeune féodal et celles qui inspirent les campagnes de Lysis ou de Probus. L'ancien officier, sorti de l'armée où il n'avait pu servir, travaillait ainsi à refaire une France plus grande.

« D'autres peuples, s'écriait-il dans un autre discours, d'autres peuples ont versé leur sang pour étendre leurs domaines ou pour accroître leurs richesses; la France n'a donné celui de ses enfants que pour faire triompher les causes qu'elle croyait justes... Sans doute, le droit a pu parfois céder à la force en Europe : mais s'il s'y est accompli des forfaits comme le partage de la Pologne... c'est que les pillards avaient choisi pour consommer leur crime... l'heure où la France immobilisée et affaiblie, ne pouvait plus tirer l'épée... »

Ainsi, deux ans avant la guerre, parlait le comte de Clermont-Tonnerre devant un auditoire d'internationalistes, dans cette ville d'Albert que devaient illustrer tant de communiqués...

Cependant, la guerre se prolongeait, sans que nos offensives réussissent à la tirer de sa forme stagnante. Clermont-Tonnerre supportait avec impatience la demi-inaction à laquelle il était condamné. Aussi, quand le commandement décida que tout officier d'état-major serait tenu d'exercer un stage dans le rang, il saisit l'occasion avec joie; de plus en plus il se retournait vers les humbles qui avaient été le grand amour de sa vie; il demanda une compagnie dans un des régiments de la division, le 4e Régiment de marche de Zouaves, lieutenant-colonel Richaud. La demande resta plus de six mois sans réponse. Mais voici que l'immobilité du front occidental commençait à trembler et retentissait de coups sourds. On entrait dans une phase nouvelle de la guerre. Ce n'étaient plus les émotions rapides

et les coups de théâtre du début de la campagne; c'était un drame sombre, une forme d'angoisse concentrée. On était en 1916. L'année de Verdun commençait.

Au printemps, les zouaves partirent pour Verdun. Au mois de juin le capitaine de Clermont-Tonnerre, ayant renouvelé ses démarches, réussit à les suivre et obtint de rejoindre à la cote 304 la 13e compagnie.

II

Dans un des petits livres les plus précieux de la guerre, le *Carnet intime* d'Amédée Guiard, — livre d'une sainteté incomparable, merveilleux manuel d'oraison et de perfectionnement mystique, — je trouve cette phrase remarquable. Guiard vient de raconter un menu fait où son amour-propre a été piqué au vif. « La moralité que j'en tire, écrit-il, c'est d'abord qu'à la guerre *les occasions de se distinguer ne se multiplient pas, ne s'offrent pas ;* il faut courir après, les saisir. » Je rapproche ces lignes d'un passage du *Journal d'Amérique* où Clermont-Tonnerre note une conversation de dîner. Ce sont ses propres paroles qu'il rapporte. « Ce n'est pas, écrit-il, faire un grand éloge d'un homme que de dire : « Il aurait pu être une canaille, et il a été honnête. » L'homme qui fait son devoir ne mérite aucun éloge, il est une canaille s'il y faillit : *il n'est digne d'éloges que s'il fait plus que son devoir.* »

On se figure en effet que la guerre confère par elle-même une vertu, qu'il suffit de rester à son poste pour être un héros. Non, on n'est pas héros sans l'avoir fait exprès. Affaire de chance! entend-on dire. Les chances ne s'offrent pas toutes seules, sans qu'on les cherche. Il y a dans l'acte héroïque une part de choix, de liberté, quelque chose qui vient de l'homme. On se place dans les conditions où l'héroïsme devient possible. Partout ailleurs, on peut faire son devoir en conscience et obéir à la consigne; on n'est héros qu'à condition d'en faire plus qu'il ne faut.

Notez d'ailleurs que ce choix n'est nullement impulsif. On parle d'héroïsme inconscient; psychologie bien pauvre! Un Clermont-Tonnerre sait ce qu'il fait. Il pèse, il raisonne son acte, il délibère avec lui-même. Écoutons-le s'en expliquer avec son père :

« 1° Cela me procurera de grandes jouissances, vous ne vous doutez pas de ce que c'est que de commander à deux cents de ces gars-là.

« 2° C'est nécessaire au point de vue de mon influence future.

« 3° A l'heure qu'il est tous les civils aux armées, médecins, intendants, interprètes, tous les politiciens de gauche ou de droite (c'est la même chose) sont décorés, cités à l'ordre de l'armée, etc... Sur ce point-là, ils me surpassent. Donc une seule supériorité me reste : *celle du gentilhomme qui expose bravement sa vie comme l'ont fait tous les siens depuis huit siècles*... Cette supériorité, je veux la garder.

« *Tout ça, c'est très simple, c'est tout droit* et il y a des milliers et des milliers de soldats et d'officiers qui pensent comme moi à l'heure présente. Et c'est pourquoi les Boches, malgré la supériorité de leur régime, de leur organisation, ne nous auront jamais. »

Le 4e zouaves auquel Clermont-Tonnerre va désormais appartenir jusqu'à la mort, n'était pas encore à cette date un régiment illustre : il était déjà un des beaux régiments de France. Parti d'Alger le 10 août 1914, il avait fait toute la campagne depuis Charleroi; à la Marne, devant Monceau-lès-Provins, il a une page glorieuse dans la division Pétain ; il livre sous Maud'huy la première bataille de l'Aisne, sur ce Chemin des Dames où nous le retrouverons; sur l'Yser, en décembre, puis au printemps de 1915, lors de l'affaire des gaz, il s'était par deux fois illustré à Steenstraete. Il venait de passer quinze mois dans les tranchées de Nieuport. Secteur pittoresque dont il s'était vite débrouillé pour en faire un secteur confortable. C'est là que Clermont-Tonnerre l'avait connu et s'y était fait des amis. Il leur avait promis d'aller les rejoindre sur la tête. Il tenait parole, et venait les retrouver à Verdun.

Le moment était bien choisi pour faire son entrée. La bataille entrait déjà dans son quatrième mois. On était le 6 juin. Depuis plus de cent jours continuait cette furie, ce tournoi gigantesque entre les deux armées, ce combat en champ clos ayant pour témoin l'univers. Sur ces collines de la Meuse, sur cette plate-forme de quarante kilomètres entre le bois d'Avocourt et le ravin de Vaux, se jouait le destin. Verdun incarnait la patrie.

Le mois de juin a été peut-être le plus atroce de cette bataille atroce. C'est le mois de la prise de Vaux (7 juin), de la grande ruée sur Froideterre et Souville (23 juin). L'ennemi se sentant pressé en Galicie (4 juin) et sur la Somme (1er juillet) veut en finir coûte que coûte. Depuis la fin de mai, les assauts se précipitent. L'Empereur a decidé d'entrer dans la place le 15 juin. Il lance ses troupes de tous les côtés à la fois, il attaque par les deux rives. Ce qui se passe sur la rive droite est plus connu : la lutte n'est pas moins terrible sur la rive gauche. On sait que de ce côté la défense avancée était constituée par deux massifs à peu près égaux en importance, le Mort-Homme à l'Est, à l'Ouest cette colline sans nom qui porte sur la carte la cote 304.

Les zouaves étaient en ligne sur la colline sans nom. Ce qu'était alors l'existence sur le champ de bataille de Verdun, il n'y a pas de mots pour le décrire. Les bombardements de Verdun! Ils conservent une gloire affreuse dans l'armée : ils servent de mesure à la capacité de souffrir. C'est de Verdun que date le mot de *pilonnage*. Les Allemands, appuyés sur un matériel immense, concentré à loisir à l'abri de leur place de Metz, amené à pied d'œuvre sur leurs quatorze chemins de fer, ont amoncelé là en effet une artillerie inouïe : plus de deux mille canons, dont plus de la moitié de pièces lourdes. Avec leur méthode boche, ils ont imaginé de suppléer à toute tactique, à l'élan, aux anciennes qualités militaires, par un déluge d'explosifs. La terre elle-même change de forme; les collines, sous les coups de rabot des obus, perdent leur relief, leurs contours. Le paysage prend cet aspect jamais vu, monstrueux, cet aspect de néant, cette apparence vide et croulante de fourmilière et de sciure, où des échardes, des fétus, des débris de choses mêlés comme de la paille dans de mauvais pain, rappellent qu'il y a eu des bois, des fusils, des brancards, on ne sait quoi de concassé là. Là dedans, on ne vit plus : des dix, des douze heures durant, on est dans ce désert, sous le bombardement, dans cette lune d'entonnoirs, où se creusent d'autres entonnoirs. On ne dort plus, on ne mange plus, on range les morts sur le parapet, on ne ramasse plus les blessés. C'est là que se trouvaient les zouaves depuis le 20 mai. On juge de l'effet que produit un homme qui arrive librement, de plein gré, rejoindre les camarades dans un pareil enfer, qui

leur montre qu'on peut y être autrement que par force et dans ces conditions vient leur dire : « Présent ! »

C'est ce geste d'amour que fait Clermont-Tonnerre. Son bataillon montait en ligne. Un autre que lui ne se fût pas soucié de prendre au pied levé, dans de pareilles circonstances, le commandement d'une troupe inconnue. Pour tout chef, les trois quarts de son autorité consistent à connaître son monde et à être connu de lui. Clermont-Tonnerre juge l'instant on ne peut mieux choisi pour prendre le contact. Le lieutenant-colonel Richaud le reçoit à bras ouverts. Justement la « treizième » monte cette nuit en première ligne. Voilà l'occasion de faire connaissance. La « treizième » relève dans le plus sale coin, dans ce fameux coin de Pommérieux, où la colline s'abaisse en forme de dos de selle, et qui est le point délicat par où les Boches espèrent tourner la position. Du reste, plus de « tranchée : » une vague suite de trous d'obus; point d'abris, pas de sacs à terre, et pour toute société les morts des relèves précédentes restés sur le terrain. Les hommes sont exténués. Tout le monde tombe de sommeil. Chacun ne songe qu'à se jeter dans son trou et à n'en plus bouger. Cependant le capitaine parcourt la ligne dans le clair-obscur nocturne, indifférent aux mitrailleuses. Il secoue ses hommes endormis, il organise le travail, il exhorte, encourage; il prêche d'exemple. A l'aube, la tranchée est achevée comme par enchantement, étroite, profonde de deux mètres. L'attaque se déclenche à cinq heures, se répète quatre fois de suite, à cinq heures trente, à neuf heures, à midi, avec accompagnement de lance-flammes et un bombardement féroce. Tout échoua. La « treizième » avait *deux blessés*. Son capitaine pouvait dès lors lui demander ce qu'il voulait : il était le bon Dieu...

Je n'ai pas l'intention de faire par le menu le récit de tous ces combats. L'histoire du 4e zouaves, à dater de Verdun, c'est un peu l'histoire de la guerre. Mangin ne fait plus rien sans lui. Il s'en sert à Fleury en août, en octobre à Douaumont, en décembre à Louvemont, puis le 16 avril encore à la deuxième bataille de l'Aisne; il le retrouvera sous sa main à Longpont à l'aube du 18 juillet, aux lisières de cette forêt de Villers-Cotterets d'où jaillit le premier bond triomphal de nos armées.

Les zouaves achèvent de gagner leur réputation d' « as. » Entre les régiments de cette magnifique division, que commande

un des lieutenants de Gallieni à Madagascar, un Breton aigu à figure de corsaire, le général Guyot de Salins, c'est d'ailleurs une émulation, un merveilleux concours. Zouaves, tirailleurs, régiment mixte, régiment colonial du Maroc, quand vit-on un pareil assemblage? Les zouaves naturellement sont les préférés de Clermont-Tonnerre, depuis leur colonel, Richaud, le « Richaud du zouave, » Marseillais avisé, héroïque et cordial, jusqu'au dernier de ses bonshommes qui l'adorent. Quels hommes! En principe, les zouaves sont des troupes d'Algérie, avec un recrutement de colons et d'indigènes; mais il y a dans le nombre beaucoup de gars de notre Midi, Languedoc et Provence, et puis, le temps aidant, l'ensemble s'est beaucoup panaché (en décembre 1916, le régiment s'est déjà renouvelé six fois) : il y a un peu de tout, des Basques, de la Touraine, de la Bretagne, au total des échantillons de toutes nos provinces, et ce sont maintenant de bonnes têtes rondes de chez nous qu'on voit sous la chéchia de drap rouge arborant le Croissant du prophète. En somme, une compagnie de zouaves dans l'été de 1916, c'est un abrégé de la France, un extrait de toutes ses essences et un cépage de tous ses crus. Quelle joie pour un Clermont-Tonnerre de respirer ces bonnes odeurs de la terre française! Voilà le bon côté de la troupe. Cette société de soldats, c'est peut-être la société idéale.

Ici, plus trace de ces méfiances dont il a tant souffert. « Que de ressources et d'affection parmi les hommes! écrit le capitaine Cochin, encore un traditionaliste et un ami des humbles. *On se fait l'effet d'un grand seigneur du moyen âge.* » On se figure que le peuple abhorre l'aristocrate. Quelle erreur! « Des Clermont-Tonnerre, disait devant moi une métayère de Villers-Bocage, il ne faut pas, pour en trouver, beaucoup feuilleter l'histoire de France : il y en a à toutes les pages. » Pour cette bonne femme, son « noble, » c'était un peu de son patriotisme. Les hommes de la « treizième » partagent ce sentiment; ils admirent leur chef, d'abord parce que c'est lui, mais ils sont flattés en outre de l'éclat de son nom, qui se confond pour eux avec ce qu'ils savent confusément du passé de la France. Ils se rendent compte en lui qu'ils sont les fils d'une vieille histoire. Ils trouvent naturel de se mettre en quatre pour lui et de lui procurer toutes les aises dont ils lui savent gré de se passer pour eux. Il est leur luxe. Peut-être que, rentrés chez

eux, cela ne les eût pas empêchés de voter contre lui ; dans le rang, le lien séculaire se renoue sans effort et le cadre éternel reparaît sous les ruines des modernes plâtras.

Rien du reste, dans la « manière » de Clermont-Tonnerre, ne ressemble à celle du *junker* et à sa façon de traiter le « matériel humain » ; rien de plus éloigné aussi de la manière populaire et du bourgeois qui s'encanaille. La morgue révolte l'âme française, la vulgarité lui répugne. Le peuple n'admet pas qu'on s'abaisse pour lui parler. Rien ne plaisait tant aux zouaves que cette distinction de leur capitaine, que cette grâce virile qui prenait, pour les approcher, quelque chose de fraternel. Il les connaissait tous, et pas seulement leurs noms, mais leurs familles, leurs enfants, leurs petites affaires. Il les faisait parler de leur pays. Sa grande connaissance des provinces lui permettait de mettre chacun sur son terrain ; avec tous il trouvait le mot juste. Sa mémoire infaillible, aidée d'une bonté attentive, enregistrait tous ces détails. Chaque homme comprenait qu'il avait en lui un ami. Que n'eût-il pas obtenu d'eux ? Je n'en veux citer qu'un trait, l'histoire de ce zouave dont on a lu la lettre. « On ne sait pas, me disait Clermont-Tonnerre en me la racontant, comme ces gens-là sont bien élevés, comme ils sont tous de bonne maison. J'avais remarqué dans mes recrues un petit zouave qui ne riait pas, qui songeait, — en un mot, qui me faisait du cafard. Je l'appelle, je le confesse : un petit gars du Nord, les parents de l'autre côté, pas de nouvelles depuis deux ans. Je le remonte et pour qu'il se sente moins seul, je le prends dans ma liaison... Il ne me quittait plus. A Fleury, vous savez ce que l'on prenait comme marmitage. Les Boches préparaient une attaque, je dépêche mon gosse au chef de bataillon. Je le vois revenir au bout d'une demi-heure, pâle comme un linge, la tête bandée : « Qu'est-ce que tu as, mon pauvre Louvet ? » Ce qu'il avait ? Un éclat dans la tête, le crâne ouvert, un trou à mettre le poing dedans. « Alors qu'est-ce que tu fais ici ? Veux-tu bien t'en aller tout de suite ! » Savez-vous ce qu'il me répond ? J'y aurais été de ma larme : notez qu'il ne tenait pas debout ; il était aussi mort que vif : « Oh ! mon capitaine, fait-il, vous pensez bien que jamais je ne serais parti sans vous dire au revoir ! » Eh bien ! blessé comme il était, n'ayant plus qu'à se laisser emmener, ayant déjà à sa capote sa fiche rose d'évacuation, il traversait deux fois, aller et retour, le tir de

barrage, — et quel barrage! — simplement par reconnaissance pour un peu de bonté que je lui avais témoignée, et pour remplir envers son chef un devoir de gentillesse... »

Mais le soin du moral, s'il est la grande « jouissance » et la tâche préférée du capitaine de Clermont-Tonnerre, n'est encore qu'une partie de sa tâche. A côté de ce devoir, il y a l' « instruction. »

Clermont-Tonnerre a tout à apprendre du métier. Il n'est pas question de faire ici un cours de tactique, mais on sait assez que la guerre est en perpétuelle évolution. Si les principes sont invariables, les procédés se modifient. Autrefois, la tactique changeait tous les dix ans. Dans cette guerre, elle aura changé tous les six mois. Déjà la tactique de l'Yser se distingue de celle de la Marne; les batailles d'Artois et de Champagne marquent les débuts de l'emploi massif de l'artillerie; cette science nouvelle se perfectionne à Verdun, se nuance d'une manière incroyable, parvient, grâce aux ressources de l'observation terrestre et aérienne, de l'avion, de l'aérostat, des diverses sortes de repérage, à une virtuosité inconnue. L'époque du grenadier, qui commence à Neuville-Saint-Waast, a eu son beau temps à Verdun et à la seconde bataille de l'Aisne; l'espèce s'évanouit en 1918. L'époque de l'avion de bataille, de l'aviation de charge est à peu près contemporaine du dernier âge de la guerre, l'âge du tank. Il y a eu une heure de l'arme blanche, une vogue sanglante du combat au couteau. Et je n'ai rien dit du fantastique progrès de l'arme automatique, du plus redoutable assassin entre tous les engins de meurtre, l'arme squelette, la mitrailleuse.

Cette continuelle évolution des moyens de combat oblige le commandement à un travail correspondant d'adaptation. Il faut, sans se lasser, refondre les règlements, apporter des retouches, se méfier des formules, écarter le « tout fait, » modeler indéfiniment les conseils et les directives sur la réalité changeante. Cette guerre, qui paraît immobile au spectateur, est en perpétuelle transformation, toute en prodigieux mouvement et en travail d'idées.

De tout cet ensemble de faits résultent des conditions de bataille toutes nouvelles. C'est peu de chose dans la guerre qu'une compagnie d'infanterie : c'est la goutte d'eau qui subit la pression de la masse, la molécule où se répercute l'action de

tout le reste. Il n'y a pas plus de rapport entre une compagnie d'infanterie dans l'automne 1916 et ce qu'elle était en 1914, qu'entre une carabine de chasse et un tank-mitrailleur. La compagnie était devenue quelque chose de plus armé et de plus redoutable que n'était un bataillon du début de la guerre. Elle avait une puissance de feu et une variété d'outillage qui auraient comblé d'étonnement un capitaine de la vieille école. Elle fait une forme de combat aussi différente de la guerre de tranchées à la mode de 1915, que de la ligne de tirailleurs ou de la charge à la baïonnette.

Le fantassin n'est plus qu'un nom. Une compagnie d'infanterie, c'est un arsenal ambulant, ce sont des équipes de spécialistes : pionniers, grenadiers, mitrailleurs, bombardiers, fusiliers-mitrailleurs, nettoyeurs de tranchées, armés du browning et de la grenade axphyxiante, et toute la complexité des organes de liaison : coureurs, colombophiles, signaleurs, téléphonistes. Chacune de ces spécialités exige des écoles, un apprentissage; après quoi, il reste, par des exercices nombreux, à accorder tous ces organes, à les faire fonctionner ensemble, à obtenir la cohésion. Tel est devenu aujourd'hui le métier de fantassin; tel est le rôle d'instructeur de l'officier d'infanterie. Comme on s'explique le désastre russe! Comment ces peuplades incultes, ces cosaques, ces moujiks, eussent-ils été capables d'un travail de ce genre? En vérité, une guerre comme celle-ci suppose des efforts qui passent infiniment ceux même d'une vie humaine. Ce sont toutes nos traditions, c'est le travail et l'héritage de quarante générations de morts, c'est tout notre passé, toute notre conscience, ce sont quinze siècles d'histoire, quinze siècles de culture, de christianisme, d'éducation et de vertu... Voilà ce qui donne son sens à cette tragédie : toute la France contre toute l'Allemagne. Et c'est ce qui fait, dans l'immense drame, la beauté de Verdun; jamais le génie français n'avait été soumis à pareille épreuve. Après l'avoir subie plus de six mois sans faiblir, il allait tout à coup en sortir par le triomphe.

Je ne raconterai pas après Henry Bordeaux la bataille du 24 octobre, cette sublime journée de Douaumont qui fit, dans cet anxieux automne de 1916, passer le frisson de la victoire (1).

(1) Voyez *les Captifs délivrés*, dans la *Revue* des 15 mai 1er et 15 juin 1917.

Je me bornerai à quelques mots sur le rôle de Clermont-Tonnerre. Dans la vie du soldat, après le lent travail que je viens de décrire, la bataille est la récompense. Cette journée passa l'espérance : elle paya d'un seul coup le labeur de l'été.

J'ai vu Clermont-Tonnerre le lendemain de l'action. J'ai ses notes sous les yeux, et surtout je l'entends lui-même, par ce glorieux après-midi d'été de la Saint-Martin, dans la pourpre et le silence des bois de Nixéville.

L'impression de victoire avait commencé tout de suite. A quoi cela se sent-il ? A quels symptômes se perçoivent ces mystérieux changements de signe ? Comme les autres fois, la division avant l'attaque s'était rassemblée à Verdun. C'est de la citadelle qu'elle s'était mise en marche en juin pour 304, en août pour Fleury ; c'est dans ce même secteur qu'elle retournait encore. Personne n'était dans le secret. Pourtant, quand les zouaves se formèrent, lorsque leurs bataillons khaki, vers le soir, au soleil couchant, défilèrent dans les ruines de la ville héroïque, tous les territoriaux, les gardes-magasins, les artilleurs de la forteresse et du faubourg, formant la haie sur leur passage, instinctivement, sans ordre, rectifiaient la position et se mettaient au garde-à-vous, comme pour honorer tant de jeunesse, tant de fierté et tant de gloire qui allaient mourir. C'était, me disait Clermont-Tonnerre, comme si le Saint Sacrement passait.

Un matin pluvieux enveloppa l'attaque. Le départ de l'assaut se déroba sous ce voile. Le Nord du champ de bataille se perdait dans la brume. L'heure H était onze heures quarante. L'aumônier de la division avait passé le matin dans les parallèles de départ. Beaucoup de zouaves avaient communié, leur capitaine en tête.

Je voudrais retrouver ici les paroles de Clermont-Tonnerre, leur puissance d'émotion, leur grandeur religieuse. Cinq minutes avant l'heure, il sort ; un *Souvenez-vous*, sa médaille de la Vierge dehors, sur la capote, « en acte de foi, » la canne dans la main gauche, dans la droite le revolver. Il attend. Nos obus font une voûte qui chante sur sa tête. Le matin il a vu ses hommes, dit un mot à chacun : « Je compte sur vous, comptez sur moi. » Il est tranquille, ils suivront tous.

« Nous montions une côte en pente douce jusqu'à la crête. A gauche une petite butte qui borne l'horizon ; mais à ma

droite j'aperçois tout le troisième bataillon déployé, puis les autres, régiments, divisions, un alignement infini, une seule vague humaine, lente, tranquille, comme à l'exercice. Alors, je me retourne : quel spectacle ! Toute la treizième, comme un seul homme, ces cent soixante-cinq paires d'yeux braqués sur moi, — quelle fierté ! Jamais je n'ai vécu une minute pareille... En bas, comme fond de tableau, le ravin d'où nous sortions s'élargissant très vite, conduisant les regards jusque dans des là-bas brumeux à perte de vue, vers Bar, la Champagne, la France : voilà ce que nous avions derrière nous, au pied de cette crête légère qui nous séparait de l'ennemi et que nous allions franchir. De l'autre côté, qu'allais-je trouver ? Je ne le savais pas encore ; mais à cet instant-là, j'ai eu cette vision très nette : nous montions, avec toute la France derrière nous, dans une lente et irrésistible ascension et, sur l'autre versant, l'Allemagne tapie, vaincue et commençant à rouler sur la pente, dans une incurable décadence... »

Magnifique image d'orateur ! La voyez-vous cette crête qui sépare deux mondes, comme placés chacun dans un plateau de la balance : d'un côté la France qui monte, non dans l'éclat heureux des charges d'autrefois, mais lentement, du pas tranquille des laboureurs, du pas fécond de l'homme qui travaille en marchant, et dans l'autre plateau la fortune de l'Allemagne qui s'abaisse ?... Sans doute l'Allemagne n'est pas encore battue. Ce rude coup l'humilie, mais il n'est pas mortel : moins une blessure qu'un soufflet. Mais quoi ! Qu'est-ce que la victoire ? C'est la conscience de l'ascendant qu'on a conquis sur l'adversaire. Quelle conscience a été méritée par plus de labeur, plus justifiée par le succès, plus avouée par l'ennemi découragé ?

Le reste de la journée ne fut qu'une fête, une chasse. Les zouaves firent seize cents prisonniers et perdirent quarante hommes. C'est à ce jour-là que se rapportent les fameuses histoires du Ravin de la Dame, l'épisode du sergent Jullien prenant à lui seul deux cents Boches. C'est ce jour-là que se place la scène du major allemand saluant Clermont-Tonnerre par ces paroles, consacrées dans l'ordre de l'armée, hommage incomparable du vaincu au vainqueur : « Vos zouaves, Monsieur, sont les plus beaux soldats que j'aie vus de ma vie. On peut être fier de les commander. »

On sait comment finit cette journée. Comme il arrive sou-

vent dans ces capricieux climats, le ciel, brumeux le matin, s'éclaircit vers deux heures. Un rayon dessina soudain tout le champ de bataille et se posa au centre sur la pyramide de Douaumont, à l'heure même où l'on y voyait refleurir nos couleurs. Cette lueur, dans ces jours souffrants d'un automne de la Meuse, venait dorer notre victoire. La journée se terminait par une apothéose. Et sur ce terrain héroïque, sur ces collines écorchées, couronnées par ces grands remous de nuages où se mêlaient les teintes de l'orange et du safran, le capitaine de Clermont-Tonnerre évoquait en artiste les paysages de Greco et pensait à Tolède...

III

La bataille du 15 décembre ajouta une page illustre à l'histoire des zouaves. Ce fut leur adieu à Verdun. Clermont-Tonnerre, alors adjoint au commandant de la brigade, n'y eut pas de rôle personnel. Peu après, il était nommé au commandement d'un bataillon.

C'était au commencement de cette année 1917, si trouble, si fertile en surprises, et qui vit peut-être la crise la plus aiguë de ces quatre ans. Au début, c'est encore l'impression joyeuse de nos victoires de Verdun et des offres de paix du 12 décembre : nous avons l'initiative ; c'est la préparation fiévreuse de la grande offensive. Puis le coup de théâtre de mars, le repli Hindenburg et la révolution russe inquiètent l'opinion, soufflent déjà le doute, on ne sait quelle alarme devant une situation devenue soudain énigmatique, tandis qu'un troisième événement, la déclaration de guerre de Wilson, n'est encore qu'une promesse à longue échéance de la lointaine Amérique.

On ne traite pas incidemment dans une parenthèse des événements si pathétiques et dont l'histoire n'est pas faite. Il semble que dès ce moment la confiance n'y était plus. Les esprits étaient partagés. Les clairvoyants conseillaient de voir venir et de temporiser. Les énergiques étaient partisans de l'action. Tout semblait incertain. La troupe seule, enflammée par ses récentes victoires, sûre « d'avoir eu le boche » et de le battre encore comme par le passé, sûre de sa supériorité sur le soldat ennemi, conservait un moral splendide.

C'est à la fin d'avril, dans le village de Revillon, un des

plus misérables de la vallée de l'Aisne, que je retrouvai Clermont-Tonnerre. C'était une divine soirée du début de ce tardif printemps; dans les jardins, les arbres en fleurs étaient des arbres de corail. On dîna sur une table installée sous un toit à porcs. Au fond de la scène, sur l'immense falaise du Chemin des Dames, avec ses fjords que le couchant remplissait d'ombres bleues, la bataille d'avril se poursuivait avec furie.

Il venait de passer dix jours à Hurtebise, sous un marmitage fou, dans ce pilonnage insensé des batailles pour les crêtes lorsqu'elles n'arrivent pas à déboucher en plaine. L'ennemi que le premier élan n'avait pas réussi à culbuter, revenait à la charge et nous disputait cette ligne incomparable d'observatoires. La percée ne s'était pas faite. C'est Verdun qui recommençait sur le Chemin des Dames. Les zouaves, dans ces dix jours, s'étaient couverts de gloire. C'était la première fois qu'ils rencontraient la Garde. On décernait la croix au drapeau du régiment. Le bataillon de Clermont-Tonnerre recevait les félicitations du général Fayolle et une mention nominative à l'ordre de l'armée. On donnait officiellement le nom du commandant au boyau qui conduisait au monument de 1814.

Je trouvai mon ami très las, mélancolique, physiquement surmené par l'extrême effort du combat, calme, un peu excédé par cette pluie d'honneurs et par cette agitation des bureaux qui, dans leur zèle de récompenses, voulaient tout de suite des noms, des « états, » une foule de paperasses dont le pauvre commandant se fût fort bien passé. Ce n'était plus la joie, l'immense plénitude des bois de Nixéville! Ce n'était pas la faute des zouaves. Le commandant ne murmurait pas, il ne se plaignait pas. Nulle ombre d'irritation n'effleurait son âme si noble. Il prenait seulement, plus fière que jamais et un peu dédaigneuse, conscience de la supériorité de l'homme qui fait sur l'homme qui fait faire. L'impuissance de ces lointains bureaux, l'illusion foncière du pouvoir frappaient de plus en plus son âme de mystique. Agir, souffrir, voilà les seules réalités. Un grand chef l'avait fait appeler, à peine descendu des lignes, afin de lui montrer sur la carte nos positions exactes. « Un soldat, réduit, pour savoir, à palper un plan en relief!... Ah! vraiment, j'ai pris le bon parti. » Il me rappelait à cet instant le héros de *Guerre et Paix*, cet admirable prince

André, renonçant à la cour et tenant à Pierre Besoukhow, à la veille de Borodino, des paroles désabusées...

Mon ami n'accusait personne. Il n'y avait chez lui ni colère, ni rancune, à peine une nuance de pitié au sujet de la présomption et du néant des hommes. Leurs desseins, leurs projets, leurs plans, quelle fragilité! Jamais mon ami ne m'avait paru plus haut qu'en ce moment. Il parvenait aux cimes de la sérénité et du détachement. Il n'était point surpris de souffrir.

— Quoi d'étonnant, me disait-il, que le salut de la France coûte cher et qu'il faille payer de tant de douleurs sa victoire et son relèvement?

Plus tard, en feuilletant ses papiers, je trouvai une petite *Imitation* française qui portait encore une date de mai 1889, une date de première communion; le livre avait beaucoup servi; plusieurs passages étaient soulignés au crayon. C'étaient tous ceux qui commentaient le *Fiat voluntas tua*, tous les passages sur l'utilisation de la douleur.

« *Lorsque vous en serez venu à trouver la souffrance douce et à l'aimer pour Jésus-Christ, alors estimez-vous heureux, parce que vous avez trouvé le Paradis sur la terre.* »

Et je me souvins alors de ce champ de chaume où nous nous promenions côte à côte, par cette soirée mélancolique du printemps de 1917, tandis qu'à quelques lieues de nous la guerre, dans son nuage de fumée opiniâtre, forgeait des destins inconnus sur l'enclume tragique d'Hurtebise.

Clermont-Tonnerre trouvait d'ailleurs, au milieu de cette crise, un point d'appui solide dans l'accomplissement de son devoir d'état. Comme toujours, le métier, avec ses préoccupations précises, lui apportait le secours et le bienfait de la diversion. Le commandement d'un bataillon est une chose fort différente d'un commandement de compagnie. Cette vie nouvelle, ce nouveau genre de responsabilités passionnent Clermont-Tonnerre. Il s'y montre tout de suite un officier d'élite.

Mais les hommes ont-ils ce soutien de vie surnaturelle ou cet intérêt du métier et de la tâche à accomplir? On se rappelle cet accès de découragement, ce souffle pessimiste qui s'emparèrent des troupes après les événements d'avril. Des désordres éclatèrent. S'agissait-il de phénomènes spontanés et de réactions collectives, de ces accidents communs de l'âme inquiète des multitudes? A ces causes naturelles s'ajoutaient des menées

équivoques; de faux bruits se répandaient avec une rapidité suspecte; des rumeurs faisaient circuler des chiffres de pertes démesurées, les pires nouvelles trouvaient crédit et s'amplifiaient encore dans cette fantasmagorie sombre. Des tracts ténébreux se trouvaient dans les paquetages des hommes. Le commandant de Clermont-Tonnerre réussit à sauver ses enfants, à écarter d'eux les tentateurs, à tendre autour d'eux un cordon sanitaire. Pendant vingt-deux nuits, à l'heure où se chuchotaient les sales conseils, où la capitulation s'insinuait à la faveur de l'ombre, il veilla, fit bonne garde autour de son troupeau. Tous les zouaves demeurèrent fidèles.

Ce sera l'honneur de Pétain qui prit le commandement dans ces circonstances difficiles d'avoir charmé le mauvais esprit, exorcisé le démon, chassé le génie des ténèbres. Tout en continuant à se battre et à mener la rude défense des Monts de Champagne et du Chemin des Dames, il eut l'art de reprendre l'armée effarouchée, de la ramener par la douceur dans la discipline et le devoir. En peu de mois, il refait le moral de l'armée, la préparant de longue main pour les épreuves futures dont il prévoit l'échéance et qu'il sent d'avance terribles. Dès le mois d'août, il peut entreprendre quelques actions limitées, d'une exécution impeccable, achevant de rendre aux troupes la confiance par le succès. En octobre, il décide de mettre un point final au carnage de l'Aisne en rejetant d'un coup les Allemands derrière l'Ailette : c'est la bataille de la Malmaison.

Le régiment, à cette époque, avait perdu son ancien chef, le colonel Richaud, promu à un commandement de brigade. Son nouveau commandant, le lieutenant-colonel Besson, officier distingué, brillant, avait pris pour adjoint le commandant de Clermont-Tonnerre. Ce fut donc pour notre ami une bataille d'un nouveau genre, bataille souterraine, dans une cave, au bout d'un fil de téléphone, abstraite, austère, ingrate, sans la gloire du soleil et l'ivresse du péril défié au grand jour. Un témoin, le commandant Henry Bordeaux, qui a suivi toute l'action, tantôt avec les troupes d'assaut, tantôt dans le poste du colonel, nous fait assister à cette double bataille : celle de la surface, sur la terre bouleversée et sous les rafales des barrages, et celle de l'intérieur, sans images, sans aucune apparence sensible, toute en pensée et en pathétique cérébral. Dehors, à quelques pas, le poste de secours. Encombrement de blessés, que des

prisonniers boches transportent sur des brancards. Blessures affreuses, ruisseaux de sang. Les deux médecins en tabliers travaillent comme dans une usine. Pourtant, les blessés ne se plaignent pas; sauf les tirailleurs qui gémissent, ils souffrent en silence.

— « C'est une école de patience et de courage, dit Clermont-Tonnerre à Henry Bordeaux. Je vais me retremper chez eux (1). »

J'arrête sur ce trait ce tableau. J'aime l'image de ce soldat humain, suspendant son travail et se donnant un moment de relâche, s'arrachant aux questions du combat, aux demandes des vainqueurs qui réclament du matériel et des corvées, pour venir contempler l'envers de la victoire et prendre au milieu des brancards, des blessés, des mourants, une leçon de souffrance et de perfectionnement.

IV

Ce caractère de gravité et de sereine mélancolie est l'impression qui me reste des derniers jours de Clermont-Tonnerre. Nous nous revîmes plusieurs fois en décembre à Paris. Il avait rapporté de la Malmaison une lésion à l'estomac produite par la brûlure des gaz. Sa santé était ébranlée. Il s'était résigné à prendre quelques semaines de repos dans sa famille.

Il avait assurément besoin de se ménager. Après dix-huit mois de campagne à Verdun et au Chemin des Dames, après quatre citations à l'ordre de l'armée, il avait le droit de dire qu'il avait fait ses preuves. Il ne manquait pas de postes où il pouvait se rendre utile. Ses chefs le réclamaient auprès d'eux, ses amis le pressaient d'accepter. Il ne voulait rien entendre. C'est le drame de la vocation qu'on ne peut pas lui faire sa part. Le bien est une passion, un tyran comme le vice. Clermont-Tonnerre aimait ses zouaves. Quand on lui parlait de quitter sa troupe, il répliquait :

« Les zouaves sont-ils libres de partir quand ils veulent? Je resterai. »

Depuis la fin d'avril la face des choses s'était entièrement retournée. La situation, si belle dans l'automne de 1916, après

(1) *Journal* inédit de Henry Bordeaux.

les victoires de Verdun et de la Somme, s'était rapidement gâtée dans le cours de l'année suivante, et était redevenue très trouble. Les affaires de Russie tournaient décidément mal. On ne pouvait plus douter de la paix séparée. L'Italie subissait son désastre de Caporetto. Il avait suffi de six mois pour rendre si sombre, en novembre, une situation qui semblait si brillante en avril. L'avenir s'annonçait de nouveau peu rassurant.

Je me rappellerai toujours nos entretiens des heures inquiètes de cet hiver, où l'on voyait déjà s'amonceler l'orage. Était-ce pour en venir là qu'on s'était tant battu, qu'on avait tant souffert, qu'on se faisait tuer depuis trois ans? Plus que jamais, les fautes et les erreurs des grands rendaient sacrées et précieuses aux yeux de Clermont-Tonnerre les vertus, les souffrances innocentes des humbles. C'était toujours en eux qu'il plaçait le salut. En tout cas, c'est à leurs côtés qu'il réclamait sa place, et ce n'était pas le moment d'en changer. Il rejoignit le régiment dans les premiers jours de janvier.

La division était alors au repos en Champagne et exécutait, d'après les instructions de Pétain, ces travaux défensifs sur lesquels devait venir se briser le 15 juillet la suprême ruée, la *Friedensturm* du kronprinz. Dans ces fastidieux travaux, Clermont-Tonnerre ne se lasse pas d'admirer la patience de ses hommes et leur gentille résignation. Ses lettres sont un hymne à ses pauvres « bonshommes, » à ces petits paysans si braves et si doux, si aisés à mener par le cœur, si pareils à ceux de toujours, race immortelle qui est aujourd'hui comme hier la race de toutes les tâches dévouées, de tous les « coups de chien, » de toutes les batailles, de toutes les croisades, toujours grognante, toujours facile, toujours active, toujours au travail, ingénieuse comme l'abeille, l'éternel « menu peuple » de la bonne France.

Les merveilleux soldats! Jamais on ne dira assez ce qu'ils supportent, ce qu'ils font, ce qu'ils valent. Et quelle simplicité! Quelle honnêteté! Quelle modestie aussi et quelle insouciance des galons, des décorations et de la gloire! C'est le réveil du peuple français, et si les chefs militaires ou civils parviennent à s'élever à la hauteur de pareils hommes, c'est la résurrection de la France.

La dernière visite qu'il me fit, c'est encore, on l'a vu, par tendresse pour ses petits et pour faire qu'on leur rendît toute la justice qu'ils méritaient. Avec de pareils hommes, il savait

bien que, quelles que fussent les fautes des gouvernements et les difficultés ou les périls de l'heure, la France ne courait pas le risque de mourir. Le Français se débrouille toujours. Il y a longtemps que la France est le pays des miracles. C'était là une foi fermement établie chez Clermont-Tonnerre. Rien ne l'avait troublée. A Québec, dans cette Nouvelle-France qu' l'enchanta, il méditait le 31 janvier 1904 sur la France « châtiée par Dieu pour avoir failli à son rôle, *destinée à subir les pires malheurs dans un temps bien proche*, mais prête à renaître de ses cendres pour reprendre dans le monde la place à laquelle Dieu l'a préposée. » Les « pires malheurs » étaient venus et ne l'étonnaient pas. Ils le confirmaisnt dans sa foi immuable et lui paraissaient le prélude de la résurrection.

On était au début de mars. Le drame approchait à grands pas. C'était le calme menteur qui présage la tempête. Comme toujours, avant un danger qui tarde à se produire, comme à Verdun en 1916, comme en juillet 1914 avant l'invasion de la Belgique, l'Allemagne avait réussi à faire régner le doute qui a précédé chacune de ses offensives. La menace était dans l'air et à force de l'attendre on finissait par ne plus y croire. Rien n'était plus fréquent dans l'armée que cette étrange sécurité. Tout le monde connaissait les énormes préparatifs de l'ennemi, et chacun de dire : « C'est un *bluff!* » Quelques bombes d'avions sur Paris, faire la guerre au moral de l'arrière, l'intimider par l'étalage d'une force gigantesque, l'Allemagne sans doute s'en tiendrait là. J'objectais qu'on ne crée pas un pareil instrument pour n'en rien faire, qu'une fois l'outil forgé on est fatalement tenté de s'en servir. Clermont-Tonnerre pensait que l'avantage de l'ennemi était de ne pas attaquer. « Qu'est-ce qu'il y gagnerait? Son intérêt, c'est de coloniser la Russie et de se mettre à l'Ouest froidement sur la défensive. Attaquer, c'est risquer de perdre une partie magnifique. Quelle raison pourrait y pousser? »

Il se tut, puis il ajouta d'une voix plus lointaine, — il me semble l'entendre encore; son sourire prenait sur sa face amincie un air de raffinement étrange, on ne sait quel caractère d'élégance suprême ; ses traits spiritualisés revêtaient leur expression dernière, quelque chose qui sentait l'au-delà. — Il ajouta lentement :

« Oui, quelles raisons ? Je ne vois que l'orgueil... »

V

La crise vint.

Avec quel emportement et quelle brutalité d'orage, avec quelle furie dépassant en violence tout ce qu'on avait jamais vu, avec quel prodigieux orchestre de machinerie, cherchant à porter la terreur, à enfoncer le moral à cent kilomètres du front, faut-il le rappeler ici ? Faut-il rappeler ces moments d'angoisse inégalée, ce drame des journées qui suivirent le 21 mars, dans le sentiment subit de l'immensité du péril et de la patrie en danger?

Ces nouvelles trouvent Clermont-Tonnerre sérieux, mais imperturbable. Il était toujours en Champagne, où l'on attendait le « grand coup » et commandait le régiment en l'absence du colonel en permission. Sa dernière lettre du 24 mars n'exprime qu'un calme inaltérable.

Rien de neuf chez nous, temps exquis, moral épatant chez *tous* Je ne peux pas croire que les travaux continuent longtemps.

Alors c'est un canon ? Je ne puis le croire. Quels drôles de types que ces boches! Les Anglais tiendront-ils ? Bertangles ??? — Mais que tout cela est peu de chose, comparé à l'avenir de notre pays qui est en jeu !...

Je suis prêt à être alerté d'une minute à l'autre. Et parfaitement tranquille aussi. J'ai été à la messe de bonne heure et j'ai demandé d'être à hauteur, si quelque chose arrive avant le retour de B.. (le colonel). Alors je suis bien tranquille.

L'alerte se produisit deux jours plus tard. La division, enlevée par camions le 25 mars, se trouva jetée en vingt-quatre heures dans la région de Lassigny, à la disposition de la 3e armée. Elle devait défendre nos anciennes positions de 1914, sur la route Beuvraignes-Tilloloy, mais l'ennemi a dépassé cette ligne dans la matinée; force est donc de renoncer au stationnement prévu et de lancer les troupes par paquets; comme elles arrivent, à la tête des Allemands. Les renforts à peine débarqués marchent à la bataille. Les zouaves, les premiers arrivés, s'engagent immédiatement en avant d'Orvillers-Sorel. Clermont-Tonnerre, chargé d'amener le régiment à pied d'œuvre, se montra « à hauteur, » ainsi qu'il l'avait demandé, gardant,

dit un témoin, « son sourire de toujours, ce sourire qui lui ouvrait les cœurs. »

La situation était tragique. Les Allemands, par un coup d'une rudesse inédite, avaient frappé le front allié au point faible, à la jonction des armées française et britannique, et obtenu une large rupture. Ludendorff précipitait trois armées par cette brèche : une masse d'un million d'hommes tentait de s'y engouffrer, de rejeter la droite des Anglais à la mer et de culbuter notre gauche dans la vallée de l'Oise. Depuis trois jours, le corps Pellé soutenait presque seul des combats héroïques, couvrait la route de Paris (1). Les Allemands ayant trouvé le défaut de la cuirasse, cherchaient par cet hiatus entre les deux armées le cœur de la France. Ce jour-là, dans une scène historique, à Doullens, les chefs de la France et de l'Angleterre remettaient à Foch le commandement de leurs forces disjointes et lui confiaient à ressouder les tronçons de l'arme brisée.

Que sait, que devine la troupe de ces événements immenses? Elle sait du moins parfaitement quand ça va mal. C'est dans ces moments-là que le Français vaut tout son prix : il faut improviser, suppléer à tout par de l'audace : on sort de l'ornière et de la routine, on invente, on peint dans le frais. La confiance française court presque gaiement dans ces bagarres. Elle se double de colère et s'excite d'un défi. Clermont-Tonnerre ne perd pas un instant son admirable sérénité. Il mesure mieux que ne font ses hommes, l'amplitude du revers et l'étendue de la menace; il n'a pas un instant de faiblesse, de reproche ou de doute. « J'ai une foi entière dans le succès final, déclarait-il au Père Joyeux, l'aumônier des zouaves, dont nous ne faisons guère ici que reproduire le récit, et *peu m'importent les fluctuations de la bataille.* » Il en arrivait presque, à force de détachement, à considérer comme des phénomènes indifférents les péripéties de l'immense drame. Quant à lui, sa personne ne comptait plus : que lui faisait le déploiement prodigieux de la force allemande? Que lui faisait le péril? « Quand on a la conscience tranquille et que l'on est prêt à voir la mort, ajoutait-il, ce n'est pas le Boche qui vous fait peur. »

Le lieutenant-colonel Besson avait rejoint d'urgence le régi-

(1) Voir Henry Bordeaux : *le Plessis-de-Roye*, dans la *Revue* des 1er et 15 janvier et 1er février.

ment à Orvillers-Sorel. Le commandant reprend auprès de lui ses fonctions d'adjoint. La mission du régiment était délicate. Il s'agissait d'occuper à l'improviste, sans renseignements, un terrain inconnu, ondulé, coupé de bois et de chemins creux, avec de gros villages au pied des pentes ou sur les sommets, qui pouvaient être autant de nids de mitrailleuses. On ne savait pas bien ce qu'on avait devant soi. Pas de liaison certaine à droite ni à gauche. Peu d'artillerie encore pour vous soutenir en arrière. C'est dans ces conditions qu'il fallait établir la ligne de manière à pouvoir dès le lendemain prendre l'offensive et se saisir avant l'ennemi des hauteurs de la Poste et de Boulogne-la-Grasse. Le commandant partageait son temps entre ses courses et les labeurs du commandement. Il était sur pieds depuis trois nuits. Enfin il dut, le 28 au soir, s'avouer brisé de fatigue et consentir à prendre quelques heures de sommeil. Il s'en excusait au P. Joyeux, dans ce coin de tranchée où ils reposaient ensemble : « Autrefois, disait-il, j'allais jusqu'à quatre nuits sans dormir; maintenant je ne peux plus. » Ainsi il reposa quelques instants, et ce fut son avant-dernier sommeil sur cette terre, un soir de bataille, au fond d'une tranchée, dans la nuit du jeudi au vendredi de la semaine sainte.

L'attaque du 28, à quatre heures du soir, insuffisamment étayée par l'artillerie (deux groupes lourds sur trois qui devaient l'appuyer manquaient) n'avait réussi à gagner que quelques centaines de mètres. A droite, elle s'était brisée sur la croupe de Conchy-les-Pots. A gauche, le 3e bataillon, qui s'était emparé de Boulogne-la-Grasse, avait dû évacuer le village pour ne pas s'exposer à y demeurer trop en flèche. L'affaire coûtait cher; les pertes étaient graves. Le résultat était insignifiant sur le terrain; en réalité, il était d'une portée incalculable. Le général en chef, en prescrivant aux zouaves un nouvel effort pour le 29, écrivait : « L'opération d'hier a eu des conséquences qui échappent aux exécutants et qui leur valent la reconnaissance du pays. » Quelles conséquences? C'est que cette action est une de celles grâce auxquelles la bataille pour Paris se détourne vers l'Ouest et finit en bataille d'Amiens. Les Allemands, surpris par ce direct en pleine figure, hésitent. Il fallait profiter du trouble et redoubler les coups. L'attaque du jeudi saint, reprise le vendredi 29 avec une furie sans égale, porta les zouaves d'un seul élan jusqu'au delà de

Boulogne-la-Grasse et aux lisières de Conchy, en prenant aux Allemands des prisonniers et des mitrailleuses. Le soir de cette magnifique journée, le commandant de Clermont-Tonnerre écrivait à son fils, pour lui faire compliment des bonnes notes qu'il avait eues, ce rapide bulletin de victoire : « Je t'écris en plein combat pour te dire que je suis aussi content de toi que de mes zouaves. Sois-en fier. » Ce furent les derniers mots qu'il adressa aux siens. Tel il fut jusqu'au bout, héroïque, gracieux, aimable. Et il est beau que sa dernière parole exprimée ait été un mot à celui qui devait continuer la race, un mot de devoir et de tradition.

A partir de ce moment, il se perd à nos regards et s'enveloppe dans les ombres du mystère auquel il appartient. Nous ne connaissons pas le secret de sa dernière veille. Aucun pressentiment, semble-t-il, n'effleura son âme. Sa nuit suprême fut une nuit militaire, commune, de la même étoffe simple et rude que les précédentes. Elle fut, du côté de l'ennemi, particulièrement calme. Nos canons parlaient seuls et écrasaient Boulogne-la-Grasse, afin d'en écarter les rassemblements allemands. Leurs feux vigilants protégeaient nos lignes minces et déjà exténuées par deux jours de combats. On pouvait s'attendre à un retour offensif de l'adversaire. Comment celui-ci supporterait-il l'arrêt et le recul des dernières journées? Il fallait prévoir une riposte pour le lendemain, et le silence de la nuit la laissait présager violente. Ainsi la nuit se passa dans les apprêts d'une veillée d'armes, pour la défense des conquêtes de la journée.

En effet, les Allemands dépités de notre agression imprévue, s'apprêtent de leur côté à un nouvel effort. Ils ont appelé en toute hâte une division de la Garde, — une vieille connaissance des zouaves, leur ancienne partenaire d'Hurtebise et de la Malmaison. La nouvelle bataille ramène les champions en présence. C'est la quatrième division à laquelle la division de Salins va avoir affaire en quatre jours. Le choc est rude. Nos troupes, déjà affaiblies par leur victoire et par leurs pertes, tiennent des fronts demeurés de douze cents mètres par bataillon. Elles ont eu quelques heures à peine pour commencer une ébauche d'organisation. Elles n'ont plus une compagnie de réserve en arrière. C'est dans ces conditions qu'il faut subir l'assaut d'une masse compacte et fraîche, d'une troupe d'élite à qui on a promis Paris.

Le samedi 30 mars au petit jour, le feu devient brusquement d'une extrême violence. L'ennemi accable nos lignes d'obus et de torpilles. Quelle fut la couleur du ciel pour cette dernière aurore? Sur quel paysage flottèrent pour leur dernier matin ces yeux si sensibles aux nuances et au charme des choses? Il faisait un temps gris et doux, un souffle de l'Ouest dégourdissait les bois. C'était la veille de Pâques, à cette heure grêle encore et pleine de désirs où va éclore le printemps. Clermont-Tonnerre eut-il une minute pour jouir une fois encore de ces harmonies qui accordent la mystique au rythme des saisons et qui font que tout en ce jour est prélude, promesse, aurore? C'était le matin de ce 30 mars, qui se trouve être pour ceux de sa maison une fête de famille, la fête de ce Saint Amédée de Hauterive, pour lequel il professait une dévotion si tendre et qui, jeune encore, avec son fils, se retira du monde. « Combien, allait songeant ce pieux ancêtre, combien n'ai-je pas connu de jeunes compagnons bien faits, adroits, hardis, courageux, généreux, aimables? Aucun d'eux n'a évité la mort. L'un a été percé d'un coup de lance dans un tournoi. Un autre, se fiant à la vigueur de son cheval, a voulu passer un torrent et s'est englouti sous les eaux, un autre a eu la tête cassée d'un éclat de pierre lancé par une machine de guerre. » Ainsi méditait Amédée sur la vanité de la vie, au bord d'un lac où vint rêver plus tard l'amant d'Elvire, et il fonda dans cette solitude l'abbaye de la Haute-Combe. Tout s'unissait pour sanctifier cette matinée suprême, et la marquait de significations et déjà comme d'une invitation surnaturelle.

Quelques minutes après sept heures, les vagues allemandes épaisses et massives débouchèrent de Conchy, précédées de cette grêle de balles de mitrailleuses, de ce barrage de feux qui rendait si redoutable leur nouvelle méthode offensive. La lutte fut terrible. Cependant il fallut plier. Vers huit heures, de la tranchée où se trouvait le colonel, à la lisière du bois de l'Épinette, on aperçut brusquement des groupes d'uniformes gris qui se glissaient sur la gauche. Les officiers bondissent, revolver au poing, et chargent, colonel en tête, avec leurs hommes de liaison.

— Tenez, mes amis! Tenez bon! crie le commandant de Clermont-Tonnerre. Et il se jetait comme un sergent au-devant de l'assaillant, entraînant sa poignée d'hommes, si imposant

que l'ennemi interdit se dissipe, recule peu à peu dans les bois.

Il enlevait en cet instant l'admiration de ses zouaves. « Le commandant a été superbe, disait quelques heures plus tard l'un d'eux au P. Joyeux, sans même savoir qu'il parlait d'un mort. Voilà un homme ! Voilà un chef ! »

Cependant le temps ainsi gagné n'est qu'un répit précaire et de courte durée. L'ennemi va pousser son succès et redoubler d'efforts. Déjà ses obusiers bombardent Orvillers-Sorel. La lisière Nord de ce village, où nous nous trouvons rejetés, devient la ligne d'accrochage sur laquelle il nous faut résister à tout prix. Le colonel charge son adjoint de ramasser de ce côté les restes du 3e bataillon et d'organiser la défense du village sur la gauche, vers le chemin creux qui conduit aux bois de Mareuil et de Revance. Clermont-Tonnerre s'éloigne, suivi de deux ou trois hommes qui devaient l'aider dans sa mission. Il se dirigeait à grands pas vers le chemin creux; vingt mètres le séparaient à peine du colonel, quand tout le groupe fut jeté à terre par un obus. Le colonel se releva seul, sans être touché, et ne vit pas, dans la fumée et la poussière soulevées par l'éclatement, ce qu'était devenu le commandant de Clermont-Tonnerre.

La bataille fit rage toute la journée. C'est le soir seulement qu'on s'inquiéta de ne pas voir revenir le commandant. Déjà il ne restait plus grand espoir sur son compte. Son absence faisait un vide qui s'ajoutait aux deuils de cette cruelle journée. Chacun la ressentait comme une blessure particulière. La nouvelle avait fait le tour des bataillons avec cette rapidité inexplicable des bruits qui circulent dans une foule. D'autre part, en rappelant les souvenirs de la matinée, personne ne pouvait rien assurer de certain. Le commandant était tombé, nul ne l'avait vu reparaître, mais nul témoin de sa mort, et personne pour y croire.

Ainsi sa mémoire incertaine flottait dans un état intermédiaire entre les vivants et les morts. Le fait de sa disparition se mêlait aux souvenirs légendaires de sa vie et provoquait dans le rang cent rumeurs et cent fables. L'imagination du peuple exige des détails et les crée autour de ceux qu'elle aime ; elle ne se résigne pas à l'ignorance. Le commandant vivait encore : on l'avait vu aux prises avec un groupe d'Allemands, lutter comme un lion, succomber sous le nombre, broyé, piétiné,

terrassé à coups de crosses. Et ces pieux récits étaient une manière encore de se donner le change et d'ajourner l'évidence.

C'est le lendemain seulement que la vérité fut connue. Ce jour-là, à midi, en dépit des pertes et de la fatigue, il fut décidé que les zouaves reprendraient l'offensive pour briser définitivement l'élan de l'adversaire.

L'attaque réussit au delà de toute espérance. Les zouaves étaient épuisés, mais ils avaient à venger leurs morts. Le commandant de Clermont-Tonnerre semblait, d'où il était, les appeler au combat et mener encore l'assaut furieux des survivants.

Le zouave Beve, de la 5e compagnie, reconnut le corps le premier. Il fallait marcher et il passa.

Il reposa encore tout le jour sur le terrain, auprès de l'adjudant Croci, tué par le même obus. Le caporal Moreau respirait encore et put sourire à notre succès. Il n'eut que la force de dire que le commandant était mort sur le coup, sans souffrance, et il succomba presque aussitôt à ses blessures. Clermont-Tonnerre demeura ainsi jusqu'au soir entre ses compagnons, dans l'attitude que souhaitait un poète de Saint-Cyr, dont il rappelait les vers dans un de ses plus beaux discours :

Heureux le cavalier qui dort son fier sommeil
Dans l'herbe fine, un soir de bataille gagnée!...

Le soir, au château de Sorel, qui réunissait les P. C. du régiment et de la brigade, un zouave se présenta militairement. Il tenait à la main un sac de terre, un de ces sacs de toile grossière qui servent aux tranchées.

« Mon colonel, dit-il, voici les reliques du commandant de Clermont-Tonnerre. »

Les reliques... Il voulait dire exactement les restes, les souvenirs. Mais le mot imprégné d'un sens religieux, venu spontanément aux lèvres du soldat, son attitude mêlée de tristesse et de fierté, exprimaient la vénération : la mort après une telle vie n'était que la consécration de l'héroïsme et de la sainteté..

Le corps reposait sur un brancard dans une voiture d'ambulance. Indépendamment de la nuit et du cadre de la bataille, la

vie de ce grand mort, dit le témoin dont nous suivons le récit, produisait une impression puissante et douce. Il rappelait dans son immobilité (et plusieurs ont traduit leur vision par la même image) ces grands chevaliers de pierre sculptés aux porches des cathédrales.

Son visage n'offrait aucune des contractions de la souffrance et ne respirait que le calme. Frappé surtout aux jambes (l'une était entièrement broyée), la main gauche mutilée pendant le long du corps, il esquissait de la droite un signe qui lui était habituel au danger, le signe de la croix, « car, disait-il, il voulait mourir en chrétien. » La mort l'avait fixé dans ce geste de l'amour et de la prière.

Les officiers serrèrent cette main froide et raidie, puis la voiture s'enfonça dans la nuit, et le lendemain la dépouille mortelle fut enterrée au cimetière d'Estrées-Saint-Denis, où sa tombe devint pour les zouaves un lieu de pèlerinage.

VI

Ainsi vécut et mourut le commandant de Clermont-Tonnerre.

Il n'aura pas vu la victoire, cette victoire si chère et si longtemps différée, à laquelle jamais il n'a cessé de croire et pour laquelle il est tombé aux jours de la grande tourmente. Aujourd'hui, dans l'éclat des pompes triomphales, après que nos drapeaux troués et magnifiques ont défilé parmi les tempêtes d'ovations dans les villes conquises, il est juste de nous arrêter un moment sur les tombes en donnant une pensée aux morts qui sont restés au seuil de la Terre Promise et d'évoquer leurs grandes ombres. Elles ne sont pas entrées, mais elles nous ont ouvert la route. Que leur cortège funèbre se mêle au cortège du triomphe! Qu'il étende une gravité sur notre joie solennelle! Songeons pieusement aux vrais vainqueurs, les morts.

Sans doute, c'est une douleur de penser à ce que coûte la gloire. Dans cette immensité de pertes qui endeuille notre bonheur, lesquelles pleurer davantage? On ne sait ce que la mort offre de plus cruel : si nous plaignons la jeunesse fauchée en sa précoce fleur avec toutes ses promesses, avec toutes ses ébauches et ses germes d'idées et de talents, que dire de la

maturité, que dire de la moisson longuement cultivée et prête pour la grange, qu'un orage massacre et piétine? Trop souvent le printemps n'est qu'une brève illusion, un vain charme que les gelées ou la grêle détruisent : le fruit mûr, qui a traversé les épreuves de la vie, voudrait être respecté. Comment comprendre le mystère impénétrable de la mort, les choix ou les caprices insondables de la Providence? Pourquoi sont-ce toujours les meilleurs qui s'en vont? Pourquoi ceux-là et non pas d'autres? Amis de ma jeunesse, Péguy, Augustin et Claude Cochin, Gabriel et François Laurentie, Guiard, Joachim Merlant, Ernest Babut, Henry du Roure, Louis de Clermont-Tonnerre, pourquoi nous abandonnez-vous, pourquoi vous êtes-vous retirés de cette France déserte dont vous étiez les fils les plus grands, les plus nécessaires?

Je ne chercherai pas longuement à dire ce qu'aurait fait Clermont-Tonnerre, quels eussent été ses desseins d'avenir, quelle aurait pu être sa carrière. Tous ceux qui l'ont connu et qui ont cru en lui, s'étonnent devant sa tombe que Dieu ait éteint cette lumière. A-t-il donc tant d'apôtres qu'il puisse les gaspiller, les briser à sa guise? La France a-t-elle de quoi faire ainsi sans compter des dépenses de ses plus beaux génies? Clermont-Tonnerre dans ses entretiens de la guerre avait coutume de répéter que tout ne serait pas fini le jour de la paix : au contraire, le travail ne ferait que commencer. La guerre n'était pour lui qu'une préparation à son œuvre future, à cette création d'harmonie et de beauté morales, à cette renaissance française qu'il avait rêvée depuis toujours. Avec quelle expérience et quelle autorité nouvelles il aurait continué cette œuvre, dans l'épanouissement et le sourire de la victoire! « Le XVIIIe siècle, disait-il, a été l'âge de la négation, le XIXe celui du doute; le XXe sera le siècle de la reconstruction. » Il se sentait la force d'être un des ouvriers de la cité nouvelle, de la grande patrie et du grand lendemain.

C'est sur sa tombe, en ce jour qui amène l'anniversaire d'une mort si dure et d'une perte si troublante, qu'il faut relire les lignes suivantes, écrites après la mort d'un ami d'enfance, et qui prennent à cette lumière le sens d'un testament :

Que ferais-je, — écrivait le jeune homme le soir des funérailles de cet ami, emporté par une fièvre typhoïde, en quelques jours, en 1904 — que ferais-je, *moi qui veux tant faire en ce monde*, si je venais à

me sentir perdu comme C... s'est senti perdu lui-même? J'écrirais ces quelques lignes et je les distribuerais à mes amis :

Dans mes projets d'avenir, j'ai rêvé de travailler pour Dieu et pour mon pays, j'ai imaginé une France plus grande, rendue à sa foi et à sa gloire, forte pour l'avenir. Mon ambition a été de consacrer *toute ma vie, une longue vie*, à cette œuvre, et voilà que Dieu m'arrête alors qu'il me fallait beaucoup d'années... Vous qui m'avez connu et qui me survivrez, travaillez à accomplir cette œuvre à laquelle je m'étais voué et que Dieu ne m'a pas laissé entreprendre : sauvez la France, vous le pouvez si vous le voulez.

Sauver la France, même aujourd'hui, dans la victoire présente, l'œuvre demeure à accomplir : réparer les ruines, les désastres, les pertes, refaire de la vie, des hommes, de la santé, recréer de l'ordre et du bonheur dans un travail fécond, corriger les idées funestes dont nous avons pensé mourir, les travers, les défauts de méthode et de discipline qui nous ont coûté si cher; reconstituer partout les forces essentielles, le foyer, la famille, le métier, la région; honorer les grandes choses, conserver dans la paix l'accord, l'union sacrée des cœurs et des bonnes volontés qui nous ont conduits au triomphe; ne pas écouter les conseils de la vanité et de l'insouciance qui justifieraient par le succès nos anciennes erreurs et nos vieilles folies; faire une grande amitié laborieuse et vivante de tous les Français, renoncer aux querelles stériles, réveiller les provinces engourdies, ranimer le grand goût de l'énergie et de l'action, le sens de l'entreprise et du commandement, — n'y a-t-il pas là de quoi remplir les plus belles ambitions? N'est-ce qu'un rêve ou qu'une chimère? La France dans le bonheur vaudra-t-elle moins que dans l'épreuve?

Certes, la tâche est immense, mais écoutons encore une dernière fois Clermont-Tonnerre. Il traverse Baltimore quelques semaines après l'incendie. Il voit déjà la ville renaître de ses cendres. « Admirons en passant, écrit-il, admirons ce magnifique côté du caractère américain qui, sans s'attarder à pleurer sur le passé, se redresse et regarde l'avenir avec confiance. Baltimore surgira plus belle et cette catastrophe aura été une bénédiction. *Cecidi, sed surgam :* admirable enseignement, ajoute-t-il, pour nous autres, et comme il est réconfortant *si on le médite sur les ruines qui s'entassent en ce moment dans notre chère France!* »

Grandes en effet sont nos ruines, — plus grandes encore que notre ami ne pouvait l'entrevoir, dans cette France ravagée et victorieuse d'aujourd'hui. Nous ne pleurerons cependant que celles qui sont des deuils. Mais faut-il même pleurer celles-là? La France n'est-elle pas faite avant tout de ses morts? Il faut, pour parler de ces glorieux morts, emprunter la voix d'un d'entre eux : « Mourir ainsi n'est pas mourir, » s'écriait Augustin Cochin. Comme le commandant de Clermont-Tonnerre, à Orvillers-Sorel, entraîna ses zouaves à l'attaque et, étendu devant les lignes, commanda la victoire, il demeure encore près de nous et plus puissant que nous : son esprit vient s'ajouter au génie de la France, il fait partie désormais des maîtres spirituels et des saints de la patrie, de ces saints militaires, du ciel des « bons soldats qui n'ont pas oublié la loi d'amour : » si quelque bien se fait par nos indignes mains, c'est à eux qu'en reviendra la gloire. Il demeure l'un de nos chefs, et, pour parler comme il parlait, — comme il convient de parler d'un soldat, d'un croyant, tombé un matin de victoire, en la vigile de Pâques, fête de la Résurrection, — « pourquoi chercher parmi les morts celui qui est vivant? »

LOUIS GILLET.

CONDAMNÉE A MORT

PAR LES ALLEMANDS

RÉCIT D'UNE COMPAGNE DE MISS CAVELL

Quand la guerre éclata, Mlle Louise Thuliez, professeur à Lille, était en vacances à Saint-Waast-la-Vallée (Nord). C'est là que l'invasion la trouva. Ayant appris que d'assez nombreux soldats alliés étaient restés dans les lignes allemandes, elle prêta son concours le plus actif aux personnes dévouées qui, avec miss Cavell, s'étaient donné pour tâche de ravitailler ces malheureux et de les aider à passer la frontière. Elle a ainsi sauvé environ deux cents soldats français, belges ou anglais. C'est pour ce « crime » qu'arrêtée en même temps que miss Cavell, elle a été condamnée deux fois à mort par les Allemands. Nous sommes heureux de donner ici le simple récit où Mlle Thuliez a retracé les phases de son odyssée, — et de rappeler que la vaillante Française vient de recevoir des mains de M. Clemenceau la croix de la Légion d'honneur et la croix de guerre.

Le 23 août 1914, Anglais, Écossais, Irlandais battant en retraite traversaient le riant village de Saint-Waast-la-Vallée. Le son des pibrochs ajoutait à la tristesse de la retraite. Les paysans belges désertant leurs villages en feu fuyaient vers la France, traînant derrière eux, outre leurs bestiaux, des charrettes où s'empilaient lamentablement des femmes, des enfants, des vieillards, des malades couchés sur la paille ; et ces fuyards se mêlaient aux soldats poussiéreux et fatigués. Le défilé dura toute la journée, les gens du village fuyaient eux aussi affolés par l'annonce que l'ennemi approchait et parce qu'on leur

racontait des horreurs commises dans les villages envahis. A la nuit tombante, un régiment anglais arriva de la bataille, escorté de ses ambulances, où gisaient les blessés de la journée. Il n'y avait de Croix-Rouge qu'à la ville voisine; aussi les coucha-t-on sur la paille dans une des salles de la mairie, pendant que leurs compagnons d'armes restés debout mendiaient vainement un morceau de pain. Le convoi de ravitaillement avait pris une autre direction, les habitants avaient emporté ce qui leur restait de vivres. Et ce fut sans manger après trois journées de combat, que les soldats harassés se couchèrent le long des rues pour prendre un repos que l'ennemi troublerait peut-être. Les patrouilles allèrent et vinrent toute la nuit. L'ennemi était proche, il pouvait paraître à chaque instant; le reste des habitants fuyait. Dès l'aurore, nous avisâmes à ravitailler ces malheureux soldats, mais nous restions soixante habitants sur huit cents, et les boulangers eux-mêmes avaient fui. Vers le matin, les ambulances de la ville voisine vinrent recueillir les blessés. Tous furent enlevés, sauf six qu'on nous laissa avec promesse de venir les prendre dans la matinée. Ils devaient nous rester...

Vers neuf heures du matin, un silence de mort planait sur le village que survolaient les avions; les shrappnels pleuvaient. Nous transportâmes nos blessés dans une maison amie, chez Mlle Henriette Moriamé, une des héroïnes du récit qui va suivre; nous les pansâmes. Il était temps... les Allemands arrivaient. Il était midi. A cheval, le revolver au poing, ou la lance à la main, ils avançaient en silence. Ce n'était qu'en tremblant qu'ils se risquaient dans ce village désert; ils allaient inspectant à droite et à gauche, prêts à tirer sur quiconque paraîtrait : ils n'avaient guère la mine de conquérants, uniquement possédés par la crainte d'une surprise. Le spectacle changea quand les premiers eurent traversé le village. Au silence terrifiant de l'arrivée succédèrent des cris, des vociférations; les vitres volaient en éclats dans les maisons où les propriétaires absents ne pouvaient répondre aux coups frappés sur les portes. Et bientôt, on ne vit plus sur les chevaux et voitures que piles de bouteilles, de linge, d'objets les plus hétéroclites. Les premiers soldats croquaient des navets crus, ceux qui suivirent buvaient le vin à la bouteille. Dans les maisons inhabitées, les soldats vidaient les armoires, se confectionnaient à la hâte des

plats écœurants par le mélange et la profusion ; ce qu'ils ne pouvaient consommer sur place, ils l'emportaient ou le piétinaient. Rien n'échappait à leurs investigations. Là où ils trouvaient un piano, ils s'y installaient, chantaient et dansaient.... revêtus des vêtements féminins qu'ils avaient volés. Et je ne puis exprimer le dégoût éprouvé à voir des soldats à cheval, affublés de robes de femmes qu'ils abritaient sous des ombrelles blanches. C'étaient bien les barbares dont on nous avait parlé... Pour procéder plus vite au pillage des magasins, les soldats tendaient de l'intérieur les marchandises qu'ils trouvaient, et leurs camarades les attrapaient au passage, sous le regard bienveillant de leurs officiers. Le pillage était un droit acquis au vainqueur.

Les Allemands entrés chez mon amie y trouvèrent nos six blessés. D'un geste violent, un officier découvrit le premier, dont la plaie n'était que trop visible ; puis il procéda à un interrogatoire minutieux, accompagné de menaces, sur la bataille de la veille, les noms des officiers, les numéros des régiments, les routes prises par les fuyards. Tout l'après-midi, les envahisseurs se succédaient pour venir ricaner auprès des lits de nos hospitalisés. Maintenant ils se sentaient les maîtres, et ne songeaient plus qu'à s'imposer par la terreur. Au moment où je voulais rentrer chez mon amie, un officier supérieur m'arrêta, et, revolver au poing, me demanda combien nous avions de blessés. A ma réponse : « Six, » — « Dites la vérité, insista-t-il, ou vous serez fusillée. »

Jusqu'à minuit, ce fut un défilé de troupes, de voitures, de cavaliers accompagnés de cris et de hurlements, car tous, chefs et soldats, étaient ivres. Entre les chevaux, nous voyions parfois de pauvres paysans attachés par des cordes et exposés à tout instant à être piétinés ou écrasés. C'étaient des otages sans doute, raflés dans les villages traversés. Que devinrent-ils ? Nous n'en avons jamais rien su.

LE SAUVETAGE DES SOLDATS ALLIÉS

On nous avait annoncé que nos blessés nous seraient enlevés la nuit suivante : on nous les laissa. Nous avions arboré le drapeau de la Croix-Rouge ; la maison était située sur la route départementale de Maubeuge à Valenciennes, jour et nuit

sillonnée par les autos allemandes. A la fin d'octobre 1914, les Allemands affichèrent dans chaque village que tous les soldats français ou alliés, restés en arrière des lignes devaient être déclarés à la mairie. Les sanctions les plus sévères étaient prévues contre les communes ou les particuliers qui ne se soumettraient pas à l'édit. Bien résolues à ne pas déclarer nos soldats, nous n'avions d'autre alternative que de les cacher. A huit kilomètres de chez nous, à l'orée Nord de la forêt de Mormal, à Obies, se trouvait une maison très écartée du village et habitée par un pauvre journalier qui y vivait seul avec un Anglais qu'il avait recueilli et caché. C'était ce qu'il fallait à nos hommes. Nous les y conduisîmes la nuit, et les patrons d'un estaminet voisin, également peu fréquenté, acceptèrent de ravitailler nos protégés.

Ceux qui n'ont pas souffert de l'occupation allemande ne sauraient imaginer les difficultés éprouvées par ceux qui cachaient des soldats alliés ou français. C'étaient d'incessantes perquisitions, la crainte continuelle d'une dénonciation. Il fallait, sans rien laisser soupçonner, pourvoir au ravitaillement; or, les bouches étaient minutieusement comptées et les rations individuelles à peine suffisantes. En outre, dès qu'un renfort de troupes était signalé, on devait déplacer les hommes, leur chercher momentanément d'autres abris.

De toute nécessité, il fallait trouver un moyen de faire rejoindre le front à nos protégés. J'appris, d'autre part, que de nombreux soldats anglais et français se cachaient à Maroilles et aux environs. L'unique moyen de salut était le passage par la frontière hollandaise. La princesse de Croÿ mit son château de Bellignies à notre disposition pour nos haltes avec les soldats. Mais bientôt la difficulté de nous procurer des passeports qui variaient de village à village, nos trop fréquents passages de jour qui finirent par être remarqués dans les villages traversés, nous décidèrent à ne plus voyager que la nuit.

Vers huit heures du soir, alors que, d'après les ordres formels des Kommandanturs, la circulation était interdite, nous partions, une de mes amies, Mlle Moriamé et moi pour gagner le village où nous étions attendues. Nous marchions toute la nuit, l'oreille tendue dans la crainte des patrouilles, et nous n'arrivions souvent au but du voyage qu'aux premières heures du jour. La journée se passait en préparatifs de départ,

en combinaisons, arrangements qu'un rien venait détruire.

Les personnes qui nous recevaient et qui consentaient à faire de leur maison un lieu de rassemblement, nous secondaient de leur mieux. C'étaient pour Maroilles, la famille Maillard; pour Salesches, le curé, M. Deschoet; pour Romeries, M. Bisiaux; pour Solesmes, Mme Ladent; pour Valenciennes, M. Delame et la famille Baron. La nuit suivante, lorsque toutes portes étaient closes, nous nous mettions en marche avec quatre, six, dix et même quatorze hommes. Ils se chaussaient de pantoufles à semelles de feutre pour assourdir le bruit de leurs pas, avançaient silencieusement en colonnes, prêts à se jeter à la première alerte dans les fossés bordant la route. Nous redoutions les autos, les patrouilles à pied, les cyclistes allemands qui patrouillaient à leur manière, et nous maudissions les chiens dont les aboiements pouvaient donner l'éveil.

Parfois, c'était un convoi de voitures allemandes, qui nous immobilisait longuement, cachés dans des prairies ou couchés dans les champs; c'étaient des passants attardés dont rien ne nous indiquait la nationalité, et qu'il fallait éviter à tout prix; à tout cela s'ajoutait la crainte d'un trop grand retard qui eût arrêté notre marche, car nous devions avant l'aube arriver à Bellignies.

Le château de Bellignies atteint, nous n'avions encore fait que la première étape du voyage. La princesse de Croÿ hébergeait nos hommes dans un vaste salon transformé en salle d'hôpital, et c'était bon de voir leur joie à l'aspect d'un lit; certains s'abritaient dans des terriers depuis six mois et plus! Le lendemain, la princesse les photographiait pour leur procurer de fausses cartes d'identité, et, la nuit suivante, nous reprenions notre route vers la frontière franco-belge. Les Allemands avaient interdit le libre passage de France en Belgique. Des tranchées garnies de fer barbelé étaient ouvertes à travers sentiers et routes perpendiculaires à cette frontière, et des poteaux portaient l'inscription : « Passage interdit, on tire... » Un factionnaire se tenait près de chaque tranchée, et la nuit les patrouilles surveillaient activement les routes. Pour éviter les obstacles, il fallait faire de grands détours, traverser des champs fraîchement labourés, des prairies dont l'herbe haute, couverte de rosée, vous trempait jusqu'aux genoux.

La frontière passée, nouvel arrêt de la troupe chez de braves

Belges qui la gardaient jusqu'à la nuit suivante. Un ingénieur belge M. Herman Cappiau (qui a vaillamment fait son devoir, et s'est dépensé au service de tous les soldats restés en arrière du front) venait les chercher à la nuit, pour les hospitaliser quelques jours à Wasmes et aux environs, les habiller, leur procurer de faux passeports, et les conduire ensuite à Bruxelles où miss Cavell les recevait, les cachait encore, et préparait leur départ pour la frontière hollandaise. Plus tard, quand la circulation devint plus difficile en Belgique, et les arrêts plus dangereux, je conduisis directement les hommes à Bruxelles. Comme c'étaient alors des Français, munis de faux passeports, ils pouvaient répondre aux questions qu'on leur posait à la visite du train vicinal à Enghien. Plus tard, il fallut renoncer à user de ce train : les hommes effectuaient à pied une partie de la route de Mons à Bruxelles.

La comtesse Jeanne de Belleville de Montignies-sur-Roc qui se dévouait activement pour le passage des hommes cachés dans le Borinage, nous fut une aide précieuse. Elle fit passer la frontière franco-belge à quelques-uns de nos protégés : elle faisait la navette entre miss Cavell et nous, afin de maintenir le contact et de nous faciliter les passages.

Les cartes d'identité et les interrogatoires auxquels elles donnaient lieu étaient un cauchemar pour ceux qui n'étaient pas en règle. Il arriva une fois que, me rendant de Mons à Bruxelles, avec une quinzaine de soldats et de jeunes gens français tous munis de fausses cartes, le train stoppa après le départ de Mons, et deux officiers allemands passèrent une visite minutieuse des passeports. J'avais heureusement réparti les hommes dans les cinq wagons constituant le train, et comme nous avions cinq faux cachets, chacun d'eux ne se trouvait qu'en trois exemplaires. Rien d'anormal ne fut remarqué chez nos hommes, mais je vis emmener une dizaine de voyageurs non en règle, et je ne respirai vraiment que lorsque le train se remit en marche. Nous n'eûmes pas la visite régulière d'Enghien ; mais aux portes de Bruxelles, nouvel arrêt : deux officiers allemands demandèrent à nouveau les papiers. Cette fois, je crus que nous étions signalés, que les Allemands avaient été prévenus. Quelques voyageurs furent encore invités à descendre pour plus amples explications; le train se remit en marche, et nous arrivâmes enfin à Bruxelles... au

complet. Inutile de décrire notre joie : nous avions couru un tel danger! Je gardai cependant une inquiétude très vive. Le lendemain, M. Herman Cappiau devait venir à Bruxelles par la même voie et avec deux Anglais. Que feraient-ils si on les interrogeait? Le voyage se termina heureusement : il n'y eut que la visite d'Enghien. M. Cappiau et ses amis avaient cinq faux cachets, chacun d'eux portant des noms de commissariats belges différents ; ils durent changer parfois certains d'entre eux que les Allemands avaient fini par remarquer. Ils remplissaient la formule de la carte d'identité avec le nom vrai ou emprunté de l'intéressé, collaient la photographie à l'endroit désigné et apposaient le cachet du commissariat avec une signature *ad hoc*. Il vint un moment où plusieurs de ces fausses cartes ayant été saisies par les Allemands, ils firent changer tous les passeports en circulation et exigèrent le sceau de la Kommandantur. Mais à cette époque nous étions déjà arrêtés...

Parmi les soldats provenant des régions de Salesches, Solesmes, Valenciennes, Cambrai, ceux qui n'avaient pas vécu dans des terriers, forcés de changer sans cesse de domicile pour échapper aux perquisitions, avaient trouvé asile chez des habitants. Inutile de dire que le passage de maison à maison se faisait la nuit. Ces hommes sentaient le danger qu'ils couraient et faisaient courir à ceux qui les abritaient. Tous les trois mois de nouvelles affiches apposées enjoignaient la déclaration immédiate des soldats alliés et français restés en arrière des lignes. Les peines les plus sévères étaient édictées contre ceux qui les cacheraient, les ravitailleraient ou ne les dénonceraient pas. On allait jusqu'à menacer de la mort ceux qui contreviendraient à ces instructions : dans plus d'une Kommandantur, on menaçait de *pendaison*.

Les Anglais que nous trouvâmes à Maroilles avaient surtout vécu dans des terriers. Nous visitâmes un jour un groupe de sept Anglais, cachés depuis six mois dans un terrier creusé à une profondeur de 50 centimètres, et mesurant 2 m. 50 de long, 2 mètres de large et 1 m. 10 de hauteur totale. Ils avaient passé l'hiver dans cet abri humide et froid, éloignés de toutes habitations, n'allant au ravitaillement que la nuit, car les Allemands étaient cantonnés dans le pays. Pour gagner la Belgique, il leur fallait traverser la forêt de Mormal, et la ligne ferrée Paris-Cologne qui en bordait la partie méridionale,

Or, cette voie était gardée, et au passage à niveau se trouvait un corps de garde allemand. Avec la famille Maillard, de Maroilles, nous convînmes que les hommes entreraient ouvertement dans la forêt, accompagnant des voitures que nous avions réussi à nous procurer. Au nombre de 6, 10 et même 14, les uns conduisant, le fouet à la main, les autres tenant les chevaux par la bride, ils s'avançaient jusqu'à la barrière; les Allemands sans défiance l'ouvraient toute grande, les voitures passaient, et les hommes nous rejoignaient à une faible distance où nous les attendions, ne pouvant passer avec eux sans donner l'éveil.

Pour le dernier passage que nous fîmes dans cette région, nous dûmes changer notre mode d'entrée en forêt. Il s'agissait cette fois de cinq Anglais, dont trois sous-officiers. Deux d'entre eux entrèrent le matin déguisés en maçons couverts de plâtre et portant sacs et truelles; les trois autres nous rejoignirent le soir, sous le même déguisement; les Allemands n'avaient rien soupçonné.

Le passage à niveau franchi, nous marchions deux longues heures dans la forêt pour nous rapprocher de la lisière Nord, nous nous arrêtions dans un épais fourré, et nous attendions là que l'obscurité, notre meilleure auxiliaire, nous permît la traversée des villages qui nous séparaient de Bellignies.

La forêt ne nous était pas cependant un asile très sûr; les sentiers étaient parcourus par des Allemands en chasse ou en promenade. Un jour, nous avions avec nous sept hommes; nous entendîmes des voix qui approchaient. Nous fîmes silence, et les fourrés n'étant pas encore très feuillus, nous vîmes passer à 10 mètres de nous deux Allemands armés de fusils : ils ne soupçonnèrent pas plus notre présence que la frayeur qu'ils nous avaient causée.

Le soir, après le couvre-feu fixé à huit heures, nous quittions la forêt. La circulation restait fort dangereuse, car il nous fallait longer une route nationale. Ce qui se pouvait effectuer en quatre heures de marche, nous en demandait six ou sept, en raison des détours et des fausses alertes. Nos hommes ne connaissant pas le pays, il fallait prévoir le cas où nous serions dispersés. Mon amie Henriette Moriamé nous précédait d'une centaine de mètres; elle explorait la route; je la suivais avec les hommes. Si nous avions rencontré des Allemands,

une seule personne aurait été arrêtée; et les hommes, au signal convenu, auraient pris la fuite, sans être abandonnés à leur malheureux sort.

Quand les routes nous étaient inconnues, nous avions recours à des contrebandiers qui guidaient notre marche. Mais ces hommes habitués au danger manquaient souvent de prudence. La seule fois où nous osâmes confier à l'un d'eux une expédition de nuit avec dix hommes, il se fit arrêter; la troupe se dispersa : tout fut à réorganiser.

J'ai dit comment les hommes étaient généreusement accueillis au château de Bellignies, et pourtant, là aussi, le danger était extrême. Une nuit, à mon arrivée (il était trois heures du matin), après avoir installé les hommes dans leur dortoir, j'avisai la princesse de Croÿ de la présence de quatorze Anglais. Hélas! les Allemands perquisitionnant dans le pays, la princesse avait été officieusement informée que le château serait visité le matin. Il était trop tard pour emmener les hommes : le jour commençait à poindre. Par bonheur, le château possédait une tour au rez-de-chaussée de laquelle se trouvait une salle ronde, lambrissée et à plafond cintré : entre le cintre du plafond et la tour existait un étroit couloir. Cette cachette avait été utilisée déjà pour les officiers ou soldats cachés par les châtelains. Vers huit heures du matin, nos hommes gravirent l'échelle accédant à ce couloir; quand ils furent tous installés, on retira l'échelle, l'entrée fut masquée par une planche verticale contre laquelle on disposa quelques rayons garnis de vieilles chaussures; le lambris reprit sa place primitive, une table masqua les jointures et les officiers allemands passèrent et repassèrent dans la salle sans soupçonner ce que ces lambris cachaient. A l'extérieur, les soldats allemands causaient sous les créneaux aérant le couloir, et la perquisition s'acheva sans que rien fût découvert.

Ayant débarrassé Maroilles et ses environs de presque tous les soldats qu'ils renfermaient, nous nous dirigeâmes vers Cambrai où l'on nous disait que de nombreux soldats français restaient cachés, attendant le moyen de regagner le front. Cambrai, peu éloigné du front allemand, était un lieu de concentration de troupes allant au combat ou en revenant. On n'entrait dans la ville que muni de papiers parfaitement en règle. La sortie était aussi difficile. Un maire complaisant nous procura les

papiers nécessaires, et nous pûmes constater que nous avions fort à faire dans cette région. Quelques officiers français et une soixantaine de territoriaux étaient, depuis la retraite de 1914, abrités dans des maisons particulières. Beaucoup avaient été recueillis par Mlle Lhotellier, directrice de l'hospice civil de Cambrai, et par Mme Baptistini, directrice d'un hôpital auxiliaire. Nous pûmes facilement convaincre les officiers que notre organisation était sérieuse. Nous décidâmes un premier convoi composé des officiers; les soldats suivraient par groupes de six ou huit. Il fallait se borner; les passeports étant exigés pour sortir de la ville, on ne pouvait en obtenir que peu à la fois et sur présentation, à la Kommandantur, de personnes sûres qui accepteraient de prêter leurs noms d'abord, leurs papiers ensuite. A notre retour, nous établîmes des postes de relais, car nous ne pouvions songer, Mlle Moriamé et moi, à rentrer dans Cambrai pour chacun des départs. Mmes Lhotellier et Baptistini se chargeaient de procurer les papiers avec le concours de M. Lambert, ex-secrétaire de la mairie. Le premier départ devait s'effectuer quatre jours plus tard. Nous quittâmes Cambrai ravies des dispositions arrêtées, et emmenant un Anglais, le seul qui restât en ville.

Une grosse désillusion nous attendait à Bellignies. La princesse de Croÿ, qui rentrait de Bruxelles, nous annonça que les passages étaient impossibles pour le moment, que miss Cavell était étroitement surveillée et avait subi déjà une perquisition domiciliaire. Nous reprîmes donc aussitôt la route de Cambrai afin de contremander le départ et d'informer les hommes que nous viendrions les prendre dès que le passage pourrait se faire sans trop de dangers. Mon arrestation était proche : je ne devais plus les revoir. L'un des officiers d'ailleurs mourut peu après; un autre, ayant tenté le passage avec un contrebandier, fut arrêté et fait prisonnier; les soldats continuèrent à se cacher, mais la plupart furent dénoncés et arrêtés un an après; ils furent emmenés en captivité, ainsi que Mlle Lhotellier qui devint ma compagne à la prison de Siegburg.

MON ARRESTATION

A mon second retour de Cambrai, on m'annonça que des ouvriers métallurgistes de la région de Maubeuge étaient

prêts à partir. Je leur donnai rendez-vous à Bruxelles et je partis dans l'espoir de leur trouver des passeurs. Miss Cavell m'ayant fait dire de ne plus aller dans son quartier, à cause de la surveillance exercée autour de sa maison, je me rendis chez M. Baucq, architecte à Bruxelles, un de ses collaborateurs. Par lui, de nombreux Français, Anglais, Belges et Russes avaient passé la frontière. C'était le 31 juillet à midi. Comme je ne pouvais plus descendre à mon habituelle pension de famille sise rue de la Culture, près la maison où habitait miss Cavell, Mme Baucq m'offrit l'hospitalité pour la nuit suivante. L'après-midi, je visitai quelques-uns des hôtels qui abritaient nos soldats et jeunes gens et, dans l'un d'eux, je payai, vers neuf heures du soir, une facture de 56 francs portant le détail : pour hébergement de six hommes pendant quatre jours. Je m'attardai vainement à attendre, à la gare du Midi, les métallurgistes annoncés et, à dix heures et demie, j'arrivai chez M. Baucq. Je ne remarquai rien d'anormal aux environs de sa demeure. Lui et sa famille rangeaient 2000 exemplaires de *la Libre Belgique* qui venaient d'arriver. Nous causâmes jusqu'à onze heures. Mme Baucq me conduisit à ma chambre, tandis que M. Baucq descendait pour faire sortir son chien. Il avait à peine ouvert sa porte que nous entendîmes des cris mêlés aux aboiements du chien ; en même temps, des policiers allemands gravissaient l'escalier.

J'avais encore mon chapeau sur la tête. Ils s'emparèrent de mon sac à main, que j'essayais vainement de dissimuler. Ils commencèrent alors à fouiller la maison, en rassemblèrent les habitants, et s'informèrent si j'étais bien la dame entrée une demi-heure plus tôt. Sur ma réponse affirmative, ils me demandèrent mon nom : j'eus la maladresse de leur donner un de mes faux noms, immédiatement démenti par ma carte d'identité, qui portait un faux lieu de naissance, mais mon vrai nom. Comme je ne pus leur donner mon adresse à Bruxelles, ils me parquèrent dans une chambre sous la garde d'une sentinelle, et continuèrent leur perquisition.

Vers une heure et demie du matin, ils firent querir un auto, m'invitèrent à les suivre, et nous fûmes conduits, M. Baucq et moi, dans un des antres de leur police secrète, rue de la Loi.

Nous eûmes un premier interrogatoire à subir. J'étais dans

l'impossibilité de donner mon adresse à Bruxelles, parce que, logeant dans le quartier de miss Cavell, j'aurais ainsi fait connaître quelques-uns de mes collaborateurs. Les policiers trouvèrent étrange cette impossibilité pour une femme de donner son adresse, et pendant la guerre ! Ils me délivrèrent, dirent-ils en ricanant, « un billet de logement pour Saint-Gilles. » Saint-Gilles est la prison cellulaire de Bruxelles. Nous y arrivâmes vers 3 heures du matin, et de toute la conversation de nos introducteurs, je ne compris que le mot « endlich, » « enfin. » Nous étions au 1er août 1915. Miss Cavell fut arrêtée la même semaine, puis M. Cappiau, puis tout le groupe du Borinage, y compris la comtesse de Belleville. Notre prévention dura jusqu'au 7 octobre avec des interrogatoires fréquents et pénibles. L'un des policiers instruisant notre affaire, le trop célèbre Heinrich Pinkhof, avait été chef d'espionnage à Paris. Représentant une grosse maison de parapluies, il avait visité les grandes villes de l'Est et du Nord, et connaissait parfaitement Lille et ses environs. Il parlait le français très correctement, sans accent. L'autre policier, Bergan, parlait très mal notre langue. Nous faisions nos dépositions en français, elles étaient immédiatement traduites en allemand ; on nous les relisait en français avant la signature, mais très souvent le texte différait de la déposition primitive ; à nos observations les instructeurs répondaient que cela tenait à une erreur de traduction, et reprenaient la lecture dans le sens de la correction indiquée. Ce fut un de nos grands torts de signer nos dépositions en allemand.

J'avais, au moment de mon arrestation, dans mon sac à main, mon carnet d'adresses dont j'avais heureusement travesti les noms, numéros et lieux de domicile : Saint-Quentin se trouvait être Saint-Ouen, et Caudry y était appelé Tulle, etc... De mon mieux, j'expliquai que toutes ces adresses de Saint-Ouen, Tulle, etc... étaient celles des familles de ceux que j'avais fait passer. Malheureusement, quatre de nos hôteliers de Bruxelles furent arrêtés sur les indications de ce carnet ; parmi eux, la patronne de l'hôtel où j'avais payé une heure avant mon arrestation cette facture de 56 francs, portant le détail : pour 6 hommes pendant 4 jours.

Confrontée avec le quatrième, je déclarai que je m'étais présentée chez lui comme dame de l'Armée du Salut, et que je

lui avais confié des jeunes gens pour lesquels je cherchais du travail. Il comprit le sens de ma déclaration, s'en empara et fut gracié. Je ne pus sauver les deux autres qui avaient reconnu avoir reçu pour moi des cartes postales des jeunes gens passés en Hollande; les trois arrestations furent maintenues, et valurent aux inculpés trois ans de prison.

Les contradictions abondaient dans nos dépositions; nous étions trop nombreux; ce que l'un niait, l'autre l'avouait, le croyant connu; telle démarche que j'avais niée, et réelle en fait, me fut imputée; telle personne que j'avais déclaré ne pas connaître, me saluait de mon nom faux ou vrai lors de la confrontation.

Pour les hommes dont je m'étais occupée, j'étais Jeanne Martin, Marie Mouton ou Mme Lejeune, et au cours des comparutions, je fus reconnue sous ces trois noms différents; ce fut une lourde charge contre moi. Jamais nous ne rencontrâmes nos coaccusés et, sauf le cas de confrontation, nous ignorions ceux et celles qui partageaient notre prison. Mes voyages à Valenciennes que j'avais cachés, nos distributions de *la Libre Belgique,* les noms de certains de mes collaborateurs furent tour à tour connus. Avec tous, les Allemands usaient d'affirmations mensongères, et provoquaient ainsi les aveux. Chacun avouait ce qu'il avait fait, afin de décharger d'autant les autres accusés : le résultat fut que presque rien ne resta ignoré des Allemands.

La prison de Saint-Gilles était encore confiée aux surveillants belges, qui furent très dévoués aux prisonniers politiques. Le directeur de la prison, M. Marin, rendit de très réels services dans plus d'une occasion. Les repas étaient fournis par la ville et étaient suffisants. Peu après, en décembre, la surveillance passa aux agents allemands, et le régime devint draconien. Nous avions chaque jour, dans la matinée, quarante-cinq minutes de promenade, c'est-à-dire qu'on passait de sa cellule dans un étroit jardinet, trapézoïde ayant 3 mètres et 2 mètres de bases sur 6 mètres de longueur, fermé à la partie supérieure et antérieure par des grilles; on se serait cru dans une cage à lion; c'est d'ailleurs ainsi qu'on nommait à part soi cet étroit espace où l'on pouvait solitairement rêver aux forêts et vastes espaces parcourus quelques mois auparavant.

NOS CONDAMNATIONS A MORT

Je ne crois pas qu'aucun de mes coaccusés ait eu à se plaindre de voies de faits de la part des magistrats instructeurs de notre affaire; mais j'ai rencontré à Siegburg une de mes compagnes, Louise de Bettignies, qui avait eu plusieurs dents cassées par celui qui l'interrogeait. Le principal instructeur de notre affaire Heinrich Pinkhof était un bien misérable personnage, mais flatté de sa participation à un procès retentissant, il s'abstint de toutes violences matérielles et même affecta un respect obséquieux pour certains des accusés.

Le mardi 5 octobre, on nous annonça que nous serions jugés le 7. On vint en effet nous chercher au matin de ce jour en autos et voitures cellulaires. Au Sénat où devait se décider notre procès, les grands accusés, Miss Cavell, MM. Baucq, Cappiau, la Comtesse de Belleville et moi, étions gardés par deux soldats, baïonnette au canon.

On fit l'appel des accusés : nous étions trente-cinq. Les jurés firent le serment de juger sans partialité; puis on nous fit évacuer la salle, où ne restèrent que les accusés de moindre importance. Les autres furent gardés militairement dans une salle voisine et étroitement surveillés pour éviter les communications. On rappela successivement devant le Conseil : Miss Cavell, moi, Baucq, Cappiau, etc... Chaque accusé était interrogé à nouveau sur quelques points reconnus et avoués pendant l'instruction. Cet interrogatoire était comme un bref résumé des faits relevés. Les avocats qui n'avaient pu ni voir leurs clients, ni consulter les dossiers, notaient au passage les faits saillants reprochés à chacun afin de pouvoir préparer leurs plaidoiries.

Après son interrogatoire, chaque accusé était invité à dire quel mobile l'avait poussé à travailler contre les armées allemandes. Tous les grands accusés et quelques autres avaient uniquement travaillé par patriotisme, ce que les Allemands reconnurent dans un article qui parut dans *la Belgique*. Seuls, quelques ouvriers reconnurent avoir travaillé par esprit de lucre. L'interrogatoire dura toute la journée.

Le lendemain vendredi, nous fûmes à nouveau conduits militairement au Sénat. L'auditeur militaire, Stœber, prononça le réquisitoire. Sous l'inculpation de recrutement en

faveur des armées alliées, il demanda la peine de mort contre huit accusés : Baucq, Mlle Thuliez, Miss Cavell, Severin, la Comtesse de Belleville, Herman Cappiau, Mme Bordart, Albert Libiez. Des peines sévères étaient requises pour les autres accusés. Aucun d'eux n'a pu oublier avec quelle curiosité haineuse les officiers allemands qui emplissaient la salle tenaient les yeux fixés sur les condamnés à mort, afin de saisir l'expression de leurs visages. Ils jouissaient vraiment du spectacle. La tenue des condamnés fut parfaite : les femmes qui venaient d'entendre la terrible sentence prononcée contre elles, ne donnèrent aucune marque de faiblesse. Les officiers allemands en furent pour leurs frais. Pour ma part, j'avais fait le sacrifice de ma vie. Toutefois un espoir me restait : le réquisitoire n'était pas le verdict.

Après la défense plus ou moins écoutée, et plus ou moins longue des avocats, chacun des accusés put prendre sa propre défense et celle de ses coaccusés. Plusieurs parlèrent très longuement, quinze à vingt minutes avec des redites et de longues précisions; on ne les interrompit pas.

Vint le tour de miss Cavell. Elle descendit dans l'amphithéâtre où chacun de ses coaccusés avait pu prendre la parole et dit : « Quand j'ai commencé à m'occuper de cette affaire... » Stœber l'interrompit violemment : « C'est bien, vous nous l'avez déjà dit, allez à votre place. » Devant cette brutale injonction, miss Cavell s'inclina et remonta les degrés qui la séparaient de sa place.

A trois heures du soir, on nous reconduisit à Saint-Gilles, toujours séparés; le verdict nous était annoncé pour le lundi ou le mardi suivant.

Le dimanche soir, je venais de me coucher et d'éteindre le gaz de ma cellule. Il était 8 heures : le coucher sonnait à 8 h. 40. Le guichet par lequel on nous passait notre nourriture s'ouvrit et un gardien m'ordonna de rallumer le gaz et de ne plus l'éteindre de toute la nuit. Sur ma réponse que je ne pouvais dormir avec de la lumière. « Ordre de la Kommandantur » répliqua-t-il; il me passa des allumettes et ferma le guichet, après avoir constaté que la clarté était suffisante. Je me recouchai donc, mais toutes les cinq minutes, la sentinelle de garde ouvrait le judas de ma porte, inspectait l'intérieur de la cellule et passait pour revenir cinq minutes plus tard. Je mau-

dissais cette singulière surveillance, mais sans y attacher trop d'importance, la croyant en vigueur près des autres prisonniers et ignorant le régime des condamnés à mort; M. Severin, un de mes coaccusés que je revis plus tard, me conta qu'il avait passé sa nuit à écrire, croyant qu'il allait être fusillé au petit jour. Je m'étais promis de demander la nuit suivante qu'on ouvrît carrément le guichet, afin d'éviter le crissement insupportable du judas; j'allais avoir bientôt l'explication de cette surveillance insolite.

Le lundi matin, après m'avoir donné la Sainte Communion que depuis quelques jours nous étions autorisés à recevoir, l'aumônier me dit : « Demandez le courage pour vous et vos compagnons. » Ce que j'entendis sans émotion, puisque la sentence était prévue.

A quatre heures, c'était le lundi 11 octobre, ma porte s'ouvrit brusquement et un gardien m'annonça : « Préparez-vous, on va vous donner lecture des sentences. » Un quart d'heure après, nous étions tous les trente-cinq réunis au prétoire de Saint-Gilles où nous trouvâmes l'auditeur militaire, Stœber, son interprète, l'aumônier militaire et quelques officiers supérieurs. J'étais entre miss Cavell et la Comtesse de Belleville. L'auditeur militaire lut d'abord les condamnations en allemand ; nous n'y avions rien compris Avec la brutalité caractéristique de la race teutonne, l'interprète nous refit cette lecture en français appuyant à *dessein* sur le mot mort, qu'il jetait immédiatement après le nom des condamnés :

Philippe Baucq, *mort*.

Louise Thuliez, *mort*.

J'étais préparée à cette éventualité ; je pensai immédiatement à mon père et à ma mère décédés tous deux et que j'allais enfin revoir. Je suis catholique. La pensée de revoir mes parents enlevait toute amertume à celle de la mort prochaine, et ce n'est que quelques minutes plus tard que je songeai à ceux qui restaient et me pleureraient. Je ne m'arrêtai d'ailleurs pas à la considération de mon sort, et je fus assez maîtresse de moi pour suivre avec attention la fin du verdict :

Miss Cavell, *mort*.

Louis Severin, *mort*.

Comtesse de Belleville, *mort*.

Miss Cavell et la Comtesse de Belleville entendirent leur condamnation avec le même calme.

Le verdict prononcé, M. Baucq voulut prendre la parole : « C'est inutile, lui répondit-on, il n'y a plus rien à faire, il est trop tard. » Et on l'emmena ; je demandai alors à miss Cavell si elle ne faisait pas un recours en grâce. « Non, me répondit-elle, c'est inutile, il n'y a rien à faire : je suis Anglaise... » donnant à entendre par ces derniers mots qu'elle était convaincue de mourir pour la cause anglaise et victime de la haine des Allemands pour l'Angleterre.

Un officier supérieur allemand s'approcha d'elle, lui dit quelques mots et l'emmena... Nous ne devions plus la revoir.

On me laissa regagner ma cellule en compagnie de la Comtesse de Belleville, et nous résolûmes de solliciter la faveur d'être réunies pendant ces quelques heures qui nous restaient à vivre. Rencontrant un officier : « Monsieur, lui dis-je, puisque nous devons mourir ensemble, ne pouvons-nous pas passer ces dernières heures ensemble ? » Il accéda à ma demande, et je quittai la cellule 32 que j'occupais pour venir au 22, cellule de la Comtesse de Belleville. Miss Cavell occupait le 23. Au moment d'entrer au 22, je demandai à l'aumônier militaire allemand si miss Cavell ne pouvait se joindre à nous. « Non, me répondit-il : elles sont trois. » — Or, miss Cavell était seule une heure auparavant : je n'ai jamais su quelles compagnes lui furent adjointes, sitôt la condamnation.

Nous n'entendîmes aucun bruit dans la cellule de miss Cavell, pas plus dans la soirée que la nuit, ni le matin. Il nous était impossible de communiquer avec elle comme nous l'avions fait avec d'autres, par les interstices que les tuyaux de chauffage laissaient dans la muraille (nous pouvions, par ce moyen, parler de cellule à cellule); nous étions trop étroitement gardées : le gaz était allumé, le judas restait ouvert, et la sentinelle renouvelait l'exacte surveillance de la nuit précédente. A un moment où nous nous étions assises dans un coin, elle vint nous ordonner de nous placer de manière à pouvoir être toujours en vue. Je compris alors pour quelle raison on nous avait fait garder la lumière la nuit précédente. La soirée se passa dans l'attente de l'annonce de notre exécution. L'aumônier savait que nous étions catholiques, la comtesse et moi, et nous avions demandé d'être avisées de telle sorte que nous pussions

toute la nuit nous préparer au grand voyage. Aucun avertissement ne venant, nous nous couchâmes vers onze heures et dormîmes un peu vers le matin...

La cloche sonnant le lever nous annonça du même coup qu'une journée de répit nous était laissée. L'aumônier vint nous donner la communion et repartit aussitôt. A la promenade du matin, au moment d'entrer dans la cage qui nous était indiquée, je demandai à l'officier de garde si miss Cavell pouvait partager notre promenade. Il hésita un instant et nous répondit : « Elle est à la Kommandantur. » Son hésitation me fut une révélation : je compris que notre héroïque et malheureuse compagne avait été fusillée.

La journée se passa dans l'attente. L'aumônier ne revint pas. Dans la soirée, on me remit une valise de linge apportée par ma sœur; elle ne fut point autorisée à me voir, mais le soir, elle me fit dire par un gardien belge toute son intime union avec moi en cette crise douloureuse. Elle avait eu soin de faire ajouter : « Courage, confiance! » C'était la première lueur d'espoir.

Le lendemain 13, l'aumônier vint nous apporter la communion, et, comme nous nous informions de miss Cavell, il nous confirma qu'elle avait été fusillée le 12 au matin. Nous insistions pour avoir quelques détails; mais il nous répondit seulement qu'elle était morte avec un grand courage.

Nous attendions toujours... Le 15, rappelant à l'aumônier notre désir d'être prévenues de notre exécution la veille : « Oui, me répondit-il, dès que je saurai quelque chose, je vous avertirai. » Rien n'était donc encore décidé. La mort restait suspendue sur nos têtes...

Ce même jour, ma sœur obtint, grâce au directeur belge de la prison, M. Marin, l'autorisation de me visiter. Elle me dit alors son espoir d'une commutation de peine, les démarches actives entreprises par le marquis de Villalobar, ambassadeur d'Espagne, et par le nonce apostolique. Elle ajouta cependant que rien n'était encore obtenu, et que le marquis de Villalobar lui conseillait de ne pas quitter Bruxelles avant d'être fixée sur mon sort; il espérait, si je devais être fusillée, lui obtenir la faveur de m'embrasser une dernière fois. Et cette attente se prolongea jusque vers le 27 octobre. A cette date, en effet, le marquis de Villalobar vint nous annoncer officieuse-

ment notre grâce et nous raconta comment nous avions été toutes deux, la comtesse de Belleville et moi, à quelques heures de notre exécution.

Miss Cavell et M. Baucq avaient été fusillés le 12 octobre au matin, et les sentences n'avaient été publiées que le 12 dans la matinée, après l'exécution. Ma sœur, ne sachant si le procès était terminé, arriva à Bruxelles, le 12 vers 10 heures du matin, et lut sur les murs de la ville l'affiche suivante :

Par jugement du 9 octobre 1915, le tribunal de campagne a prononcé les condamnations suivantes pour trahison commise pendant l'état de guerre (pour avoir fait passer des recrues à l'ennemi) :

I. — Philippe Baucq, architecte à Bruxelles, à *la peine de mort ;*

II. — Louise Thuliez, professeur à Lille, à *la peine de mort;*

III. — Edith Cavell, directrice d'un institut médical à Bruxelles, à *la peine de mort;*

IV. — Louis Severin, pharmacien à Bruxelles, à *la peine de mort;*

V. — Comtesse Jeanne de Belleville, à Montignies, à *la peine de mort;*

VI. — Herman Cappiau, ingénieur à Wasmes, à *15 ans de travaux forcés;*

VII. — Épouse Ada Bodart, à Bruxelles, à *15 ans de travaux forcés;*

VIII. — Albert Libiez, avocat à Wasmes, à *15 ans de travaux forcés;*

IX. — Georges Derveau, pharmacien à Paturages, *15 ans de travaux forcés;*

X. — Princesse Marie de Croy, à Bellignies, *10 ans de travaux forcés;*

17 autres accusés ont été condamnés à des peines de travaux forcés ou d'emprisonnement allant de deux à huit ans. Huit autres personnes accusées de trahison commise pendant l'état de guerre ont été acquittées.

Le jugement rendu contre Baucq et Cavell a déjà été exécuté.

Bruxelles, le 12 octobre 1915,
Général Gouvernement.

L'INTERVENTION DU ROI D'ESPAGNE

Désespérée, ma sœur courut à la Kommandantur et sollicita l'autorisation de me voir. On la lui refusa, disant que je serais fusillée le lendemain matin mercredi. Elle se précipita chez le marquis de Villalobar, chargé en Belgique des intérêts des sujets

français. Le marquis de Villalobar avait été avisé de la présence à Saint-Gilles de la comtesse de Belleville : on ne lui avait signalé aucune autre Française. Il se rendit à la Kommandantur pour demander compte de cette négligence ; on lui répondit que j'étais Belge ; mais ayant examiné mes papiers, il se convainquit de ma qualité de Française. Dans le procès, nous n'étions d'ailleurs que deux de cette nationalité, et la mienne s'étalait tout au long sur l'affiche. Le marquis de Villalobar avait déjà télégraphié au roi d'Espagne pour l'intéresser au sort de la comtesse de Belleville. Il s'empressa de lui télégraphier à nouveau pour moi.

Vers cinq heures du soir, ne recevant aucune réponse d'Espagne, l'ambassadeur se rendit à la Kommandantur et, au nom de son Roi, sollicita un sursis pour notre exécution. « Non, lui fut-il répondu, votre Roi ne peut avoir déjà formulé pareille demande. Ces femmes seront fusillées demain, tout est prêt. » Convaincu de l'inutilité de ses démarches, l'ambassadeur n'insiste plus... Vers huit heures et demie du soir, la dépêche tant attendue arriva enfin !

Le roi d'Espagne demandait qu'il fût sursis à notre exécution. L'ambassadeur se précipita à la Kommandantur. Devant cette demande formelle du Roi, les Allemands n'osèrent donner suite à leur projet, le sursis fut accordé. Quelques heures seulement nous séparaient de l'heure fatale, et un gardien belge que j'interrogeai après avoir appris ces détails m'affirma que des ordres avaient été donnés à la prison en vue de notre exécution pour le 13 octobre. Le sursis accordé, le Kaiser demanda nos dossiers. Le roi d'Espagne et sa Sainteté Benoît XV ne cessèrent leurs instances que le jour où notre grâce leur fut annoncée.

Rassurées sur notre sort par la visite du marquis de Villalobar, nous attendions avec impatience l'annonce officielle de notre grâce ; nous la trouvâmes le 12 novembre 1915, dans le journal *la Belgique* en tête des communiqués officiels.

Communiqués officiels (*Belgique*, 9 novembre 1915).
Communiqués allemands

Bruxelles, 8 novembre.

Faisant usage de son droit de grâce, Sa Majesté l'Empereur a daigné commuer en travaux forcés à perpétuité la peine de mort

prononcée le 9 octobre dernier par le Conseil de guerre contre les personnes suivantes :

Mlle Louise THULIEZ, institutrice ;

M. Louis SEVERIN, pharmacien :

Mlle la comtesse Jeanne de BELLEVILLE.

NOUVEAU JUGEMENT, NOUVELLE CONDAMNATION

Le soir du même jour, 12 novembre, on nous conduisit à la Kommandantur avec M. Severin, et nous signâmes notre grâce et commutation de peine. M. Severin et la comtesse de Belleville furent informés du lieu de leur internement en Allemagne. Pour moi, je devais subir un deuxième jugement à Cambrai pour espionnage. J'avais au cours de mon voyage à Cambrai recueilli un renseignement intéressant un dépôt de munitions entre Douai et Cambrai. Donc, j'étais convaincue d'espionnage, et pour ce fait, je fus transférée à la caserne d'artillerie à Cambrai. Le soldat qui me conduisit de Bruxelles à Cambrai avait fait partie du peloton d'exécution de miss Cavell. Je lui demandai si miss Cavell avait été vraiment tuée par l'officier commandant le peloton ; il me répondit qu'elle avait été fusillée comme les autres condamnés à mort. Nous nous comprenions mal, car il savait aussi peu de français que moi d'allemand ; en outre, comme il était Allemand, je ne sais quelle créance peut être accordée à sa parole.

L'auditeur militaire de Cambrai vint me prendre à la gare et me conduisit à la caserne de cavalerie où m'attendait un cachot dans lequel je devais passer sept semaines. Ce cachot était éclairé par des carreaux malpropres et grillés surmontant une porte pleine, mais mal jointe, et donnant directement sur la cour. Pas de lit. Sur une planche un peu surélevée au-dessus de terre, occupant le tiers du cachot et agrémentée de cloportes, était jetée une paillasse infecte. Pas de draps, deux couvertures de chevaux, un broc et un bassin complétaient l'ameublement. Ni table, ni chaise. Pour boire, une malpropre gamelle, ayant servi sans doute à de nombreux soldats ivrognes, car j'en eus pour voisins dans les cachots attenants.

Je pus rester quelques jours sans boire, mais je ne le pouvais quelques semaines. Je demandai donc l'autorisation d'acheter un bol de faïence, à quoi on me répondit que le général n'y consentirait pas, craignant que je ne m'en serve pour

me suicider. J'eus beau protester que j'étais trop fière d'être prisonnière pour attenter à mes jours, je dus garder l'immonde gamelle, et finis par m'en servir. Mais je ne pus jamais me résigner à dormir sur la paillasse dégoûtante qui garnissait la planche. Chaque soir, j'étendais une couverture de cheval sur cloportes et planche, et je me couchais après avoir disposé une de mes valises en guise d'oreiller. Il faisait froid; on était en décembre, et, malgré la serrure solide, la porte joignait mal; de plus, la lumière venait parcimonieusement quelques heures par jour; le soir, ni allumettes, ni lumière; jamais de promenades. Cela dura sept semaines. J'eus à subir deux interrogatoires seulement; et je m'aperçus alors du tort que j'avais eu de signer à Bruxelles mes dépositions en allemand. Mes réponses ne concordant pas avec les dépositions que l'auditeur avait en mains : « Vous n'avez point dit cela à Bruxelles, et vous avez signé, » disait-il. Sur mes protestations, il reprenait la traduction, ajoutant : « Ah! peut-être est-ce bien cela qu'on a voulu écrire ici. »

Le 20 décembre, à sept heures et demie du matin, on vint m'annoncer qu'à huit heures nous devions partir pour le conseil de guerre. Il se tenait à la mairie de Cambrai dans une des salles du premier étage. Je rencontrai dans un couloir Bergan et Prinkhof, nos policiers de Bruxelles; le premier décoré de la croix de fer depuis la condamnation de miss Cavell. Nous étions six accusés, l'interrogatoire dura jusqu'à midi. L'auditeur militaire prononça le réquisitoire, en conclusion duquel il demandait la peine de mort pour tous les accusés. Nous fûmes défendus par de jeunes avocats allemands en uniformes militaires. Rangés autour d'une table ronde, se levant quand leur tour de parler était venu, ils faisaient l'effet de jeunes étudiants en droit, interrogés par leur professeur. Ils demandèrent le minimum de peine pour chacun des accusés, et nous fûmes conduits en prison.

J'avais à nouveau demandé d'être prévenue de l'exécution dès la veille; l'officier auquel je m'étais adressée m'avait promis de tenir compte de ce désir, mais malgré cela, je craignais fort de n'être prévenue qu'à l'arrivée du peloton. Trois jours passèrent. Le soir, j'écoutais anxieusement les bruits proches de ma cellule, croyant qu'on venait me prévenir, et aux premières lueurs de l'aube, je me reprenais à espérer.

Enfin, le 24 décembre, à midi, on vint me chercher pour la lecture du verdict; chacun des condamnés fut amené séparément. L'auditeur militaire m'annonça alors que le Kaiser m'ayant graciée, je bénéficiais à nouveau de cette même clémence impériale, et que ma peine restait ce qu'en avait fait la commutation de la sentence du premier procès : travaux forcés à perpétuité. Mes coaccusés avaient dix et douze ans de travaux forcés.

On continua à nous garder rigoureusement au secret. Le 5 janvier, dans la soirée, on vint m'annoncer que je partais le lendemain... J'ignorais ma destination. L'auditeur militaire vint me prendre au cachot le 6 au matin avec un soldat qui chargea un fusil devant moi; les balles m'étaient destinées si je tentais de fuir, m'expliqua l'auditeur militaire, au moment du départ. Je l'assurai encore que la captivité était pour moi un tel honneur que je ne la regrettais pas. Ai-je besoin de dire que j'aurais tenté une évasion, si elle eût été possible? Dans un coin du cachot à Cambrai, et à 2 mètres du sol, une planchette clouée au mur laissait par les interstices filtrer quelques rayons de lumière. Après bien des essais, je pus l'atteindre, croyant qu'elle condamnait une lucarne, mais ce n'était qu'un étroit créneau ouvert dans le mur très épais. Il ne fallait pas songer à fuir par là. Dans le wagon où on m'installa sans lumière, j'étais près de la portière, mais je sentais l'active surveillance dont j'étais l'objet, je n'aurais pas même eu le temps d'ouvrir la portière sans que le soldat tirât.

A notre arrivée à Bruxelles, je demandai au soldat qui déchargeait son fusil si vraiment il aurait tiré sur moi si j'avais tenté de fuir : « Je le devais, me répondit-il, car votre évasion m'aurait valu dix ans et plus de reclusion. »

EN PRISON CELLULAIRE

La prison de Bruxelles était passée complètement sous la surveillance des autorités militaires. Le régime était des plus rigoureux, et les communications entre détenus étaient devenues impossibles. Je restai à Bruxelles jusqu'au 26 janvier. Escortée par une geôlière et un sous-officier, je partis pour l'Allemagne avec une de mes codétenues, une pauvre femme belge condamnée à dix ans de travaux forcés pour avoir donné asile à un

passant qui, se recommandant d'un ami, avait sollicité un abri pour la nuit. C'était un espion belge : la pauvre femme n'en savait rien, et elle allait payer sa charité d'une captivité qui dura trois années. Nous eûmes la bonne fortune de profiter d'un wagon ordinaire, de sorte que nous pûmes, en traversant la pittoresque région comprise entre Liége et Aix-la-Chapelle, emplir nos yeux de lumière et de verdure, ne prévoyant pas quand nous retrouverions pareille jouissance. A six heures du soir, nous étions à Siegburg. Les prisonnières n'ayant pas de lumière dans leur cellule, l'obscurité la plus profonde régnait dans la cour de la prison. On nous ouvrit une cellule dans laquelle on nous apporta un deuxième matelas, et sans rien nous donner à manger (nous avions eu un bol de soupe à Herbestal), on referma la porte, nous laissant dans l'obscurité. Le lendemain, les surveillants, les membres de la direction vinrent tour à tour nous examiner. J'étais une compagne de miss Cavell ; c'était un appât pour leur curiosité ; le nom de l'héroïne anglaise était bien connu en Allemagne. Quand un haut personnage allemand visitait la prison et entrait chez la comtesse de Belleville ou dans ma cellule, dès que le directeur avait annoncé : « Compagne de miss Cavell, » l'interrogatoire cessait : on était édifié sur notre culpabilité. Je quittai mes vêtements civils pour prendre le costume de prisonnière que je gardai toujours dans la suite, même quand on fut autorisé à reprendre les vêtements civils.

A mon arrivée, il y avait encore des criminelles allemandes dans la prison et nous avions pour compagnes des femmes ayant tué mari ou enfant. Peu à peu, on les transféra dans d'autres prisons ; la dernière partit en mai 1917.

Siegburg est une petite ville située à une demi-heure de Bonn. Le Bruckberg, qui en est une partie importante, comprend la prison cellulaire des hommes, celle des femmes, et le groupe des habitations du personnel de ces deux maisons pénitentiaires. Ces prisons ont le titre de *Königliches Gefangniss*, c'est-à-dire : prison royale. Elles sont entourées d'usines qui, pendant la guerre, produisaient des munitions, et c'est pour cette raison, je crois, qu'on garda toujours à Siegburg les prisonnières intéressantes par la durée de leur peine, et par leur situation sociale. Là, se trouvaient en effet des Belges et des Françaises de marque : la princesse de Croÿ, la comtesse de

Belleville, Louise de Bettignies, pour ne nommer que quelques héroïnes françaises, ces deux dernières ayant été condamnées à mort en 1915 et 1916.

Notre prison cellulaire était de construction assez récente. A part les deux heures de promenade quotidienne, la vie des prisonnières s'écoulait entre les quatre murs de la cellule parfaitement close jour et nuit. Toutes semblables, ces cellules mesuraient 2 mètres de large sur 3 mètres et demi de long, 3 mètres de hauteur. Faisant face à la porte d'entrée, une fenêtre de 60 sur 100 garnie de barreaux, s'ouvrait par la moitié supérieure en vasistas, de sorte que le ciel n'était pas visible pour la détenue. Un lit de camp, une paillasse, une table et un banc, une petite armoire pour l'écuelle et les brosses, un broc et un closet constituaient tout l'ameublement; un tuyau de radiateur chauffait la cellule quand on nous octroyait la faveur d'un peu de feu; les bureaux étaient toujours parfaitement chauffés, mais les prisonnières pouvaient battre la semelle ou les bras pour se réchauffer. L'hiver, de novembre à février, nous avions une heure de pétrole le soir, sauf les jours de fête et les dimanches où l'on se trouvait dans l'obscurité de 4 heures du soir à 8 heures du matin. A ce régime, les soirées étaient interminables et bien déprimantes.

Quand j'arrivai à Siegburg, le règlement des détenues de droit commun était rigoureusement appliqué. Deux fois par jour, trois quarts d'heure de promenade en silence, les prisonnières marchant à la distance de 5 mètres. En mars 1916, le régime fut adouci; deux promenades d'une heure furent autorisées; nous eûmes la permission de nous ranger deux par deux et de causer.

La prison pouvait recevoir 250 détenues. Nous fûmes parfois 300, et quand on approchait de ce nombre, on essaimait. Delitzsch, au Sud de Berlin, reçut souvent le trop-plein de Siegburg. Le directeur qui était Prussien, nous appliquait la plus rigoureuse discipline, punissant du cachot la moindre incartade. Il trouvait de zélées auxiliaires de ses rigueurs dans les autres membres de la direction. Nos surveillantes habituées à des criminelles furent longtemps à faire la différence entre nous et nos devancières. La moindre infraction au règlement était sévèrement réprimée. Aussi bien, tout était défendu, et il eût été moins long de cataloguer les choses permises que les autres.

AUX TRAVAUX FORCÉS

Le 1er décembre 1916, on introduisit dans la prison un genre de travail qui, par les matériaux employés comme par la forme qu'il affectait, inquiéta notre patriotisme. Nous soupçonnâmes qu'il avait un but militaire. C'étaient des têtes de grenades à main, courts tubes de 6 à 7 centimètres de long, de forme cylindro-conique, fermés à l'une des extrémités, filetés à l'autre, qu'on devait enduire intérieurement d'une sorte de vernis et recouvrir à la partie profonde d'une mince rondelle de cuivre ou de bronze d'aluminium. A la promenade du matin, des échantillons circulèrent : nous conseillâmes à nos compagnes de protester auprès de la direction. En effet, l'une des prisonnières refusa le travail, et Louise de Bettignies ayant été accusée d'être l'instigatrice de ce refus, on la mit au cachot. Le lendemain dimanche, à la chapelle, Mlle Blankaert, de Bruxelles (condamnée à mort en 1916), dans une allocution vigoureuse, enjoignit à ses compagnes de cesser un travail exécuté contre les nôtres ; à son tour, on la conduisit au cachot. Il fallait à tout prix obtenir la cessation du travail. La princesse de Croÿ, la comtesse de Belleville s'y employèrent avec moi. J'allai trouver le directeur et soutins que notre titre de prisonnières politiques de guerre nous autorisait à refuser tout travail qui devait servir contre notre patrie. Sur sa réponse que nous n'étions que des « travaux forcés, » par conséquent obligées d'accepter tout travail imposé, je réclamai le papier nécessaire pour écrire à Berlin. J'adressai en effet une lettre au ministre de l'Intérieur dont nous dépendions, lui exposant les faits, la mise en cachot de nos compagnes, protestant de notre qualité de filles, sœurs, épouses ou mères de combattants, qui devait nous interdire tout travail constituant un crime contre notre patrie, nos foyers, notre sang.

Le directeur prit connaissance de ma lettre et me demanda si j'en maintenais l'expédition, me prévenant qu'une punition s'ensuivrait. Forte de notre droit, je maintins l'expédition. La lettre fut retenue à Cologne d'où l'ordre vint de cesser immédiatement le travail, et je ne fus pas punie. Toutefois, pour châtier notre rébellion, nous fûmes jusqu'au 25 décembre remises au régime des promenades en silence et avec distance de

5 mètres ; mais jamais plus on ne nous présenta un travail à but suspect. Toutes les prisonnières auraient refusé de l'exécuter.

Voici les travaux auxquels nous étions astreintes. Quelques-unes brodaient pour les magasins, ou fabriquaient à la machine des boutons portant la marque : *Made in England ;* d'autres étaient employées à la buanderie, à la cuisine ou au service de leurs compagnes, ou encore allaient travailler aux champs par équipes chez les cultivateurs. Les plus à plaindre étaient celles qui étaient astreintes à travailler dans une briqueterie des environs. Les briques qu'on y fabriquait n'étaient pas des briques de nos constructions ordinaires ; c'étaient des briques de 4 à 5 kilogs que, terminées, ces femmes devaient charger en les lançant à bout de bras, à une hauteur déterminée. Incapables de supporter un travail aussi pénible, presque toutes celles qui y furent soumises contractèrent des maladies ou des infirmités de tous genres. On ne pouvait en être dispensé que sur avis favorable d'un médecin dont l'ignorance et la brutalité resteront légendaires pour les détenues de Siegburg. Il lui arriva souvent de refuser fût-ce un jour de repos à des femmes dont le malaise physique était évident ; il fallait marcher et travailler jusqu'à épuisement complet.

A la comtesse de Belleville qui se plaignait une fois qu'on minât la santé des prisonnières, il fut répondu : « Nous savons bien que nous minons vos santés : vous n'aviez qu'à ne pas travailler contre nous. » Lorsque Louise de Bettignies, victime de la cruauté du directeur et sur le point de subir une grave opération, sollicitait un chirurgien de son choix, professeur à Bonn, le directeur lui fit cette mémorable réponse : « Vous êtes une condamnée à mort, et vous n'avez droit qu'aux traitements dus aux criminelles. » Après de telles déclarations, on conçoit le régime draconien imposé par le directeur, et le dédain du docteur pour les souffrances de nos compagnes. Nous eûmes une épidémie de typhus en l'hiver 1917-1918 ; pour toutes précautions sanitaires, le docteur fit clouer deux planches en croix, et les fit placer à travers l'un des passages ouverts de la prison.

LE RÉGIME D'UNE PRISON ALLEMANDE

Le régime alimentaire dépendait du caprice du directeur, qui ne se faisait pas faute de réaliser de sérieux bénéfices

sur la nourriture des prisonnières. Nous souffrîmes particulièrement de la faim, l'hiver 1916-1917. Nous touchions alors 175 grammes de pain chaque jour, le matin et à quatre heures, et on nous servait un breuvage qui n'avait du café que la couleur; à midi, une soupe répugnante dans laquelle on avait cuit les pommes de terre avec leurs pelures; le soir, un brouet clair où nageaient quelques grains d'orge. En moins de six semaines, trois petits enfants de moins de neuf mois moururent de faim. Nous avions en effet, dans la prison, quelques-uns de ces petits innocents. Les mamans avaient été arrêtées peu avant leur naissance; ou bien, n'ayant personne à qui confier leur cher petit qu'elles nourrissaient, elles l'avaient amené avec elles. A neuf mois, ces enfants leur étaient enlevés pour être confiés à quelque mercenaire de la ville, et ce brusque changement dans le régime de la mère détermina plusieurs cas de folie.

Nous dépendions de la censure de Limburg pour la correspondance et les colis, et le tout nous arrivait très mal. Alors qu'on nous écrivait chaque semaine, nous étions quelquefois six mois sans nouvelles d'un des nôtres. Nous étions autorisées à recevoir deux colis de vivres par mois. Or, il fallait demander l'envoi d'au moins cinq colis mensuels pour être assuré d'en toucher deux, et dans quel état!... J'ai vu de mes compagnes trouver seulement une boîte de confitures, ou quelque autre objet de même nature ou de poids minime, dans un colis qui pesait 5 kilogs au moment de l'expédition. Limburg déclinait la responsabilité de ces pillages et l'attribuait à des malversations commises entre Limburg et Siegburg, ou bien, pour couper court à toutes réclamations, collait sur ces envois défectueux la formule : « Arrivé en mauvais état. » Beaucoup de colis n'arrivaient jamais, et les colis de linge et de vêtements féminins étaient plus spécialement volés.

Un mot sur nos compagnes décédées en Allemagne.

L'une d'elles, Léonie Macaire, de Saint-Quentin, fut contrainte d'épandre par seaux, sur le jardin, tout un tonneau de vidanges. Il faisait un froid vif : on était à la fin d'octobre. L'odeur infecte respirée depuis le matin l'empoisonnait; on lui imposa de continuer le travail jusqu'au soir. Elle se coucha peu après, et ne se releva plus. Nous avons toujours pensé qu'elle avait été la première victime du typhus qui sévit deux mois plus tard.

Le mois suivant s'éteignit Lucienne Dethier, de Monthermé (Aisne). Longtemps elle avait dû travailler aux briques, c'était au-dessus de ses forces. Elle dut s'aliter, se plaignant de violentes douleurs dans la tête; elle avait de fréquents vomissements de sang; mais le docteur, la déclarant hystérique, ne tenait aucun compte de ses plaintes. Une nuit que je la veillais, elle eut une hémorragie si violente, que je crus sa dernière heure arrivée. Elle vomissait le sang à flots, et ce ne fut qu'au cinquième torchon plein de sang, que je pus obtenir enfin qu'une surveillante allât chercher l'infirmière allemande. Le médecin ne put retenir sa surprise le lendemain à la vue de tant de sang perdu : la malheureuse s'éteignit peu après. Le lendemain de sa mort, nous apprîmes que son mari était lui-même décédé deux mois plus tôt à Sedan où il était prisonnier; ils laissaient un orphelin de sept ans.

Toutes celles de nos compagnes qui furent transportées au lazaret n'y arrivaient que pour y mourir, sans recevoir aucun soin du docteur. Il nous fut toujours refusé de conduire à leur dernière demeure celles que nous devions laisser en terre d'exil, et qui toutes firent généreusement le sacrifice de leur vie pour leur Patrie et ses défenseurs.

Le respect des petits et des faibles, si grandement en honneur dans notre race française, est inconnu en Allemagne. Autant l'Allemand est rampant devant qui lui résiste, autant il est brutal et arrogant devant ceux qui ne savent pas se défendre. Aussi nos pauvres compagnes, que l'âge et l'ignorance mettaient dans un état d'infériorité, étaient des victimes toutes désignées pour les injustices et les travaux accablants. La directrice de la prison avait à l'égard des pauvres et humbles prisonnières une attitude bien différente de celle qu'elle avait pour d'autres en qui elle reconnaissait une supériorité sociale, intellectuelle ou même physique. Les autres surveillantes faisaient de même, et après avoir fait « faction » au passage du Herr Direcktor, elles se dédommageaient sur les prisonnières de la contrainte que leur imposait la discipline allemande.

Nous avions des nouvelles de l'extérieur par les quelques journaux dont on nous permettait la lecture : c'étaient *la Gazette des Ardennes*, *la Gazette de Lorraine*, *la Belgique* et quelques journaux allemands. Chacun sait ce que valaient ces gazettes et a pu lire les mensonges dont elles étaient remplies. Nous

n'attachions qu'une médiocre créance aux nouvelles déprimantes qui nous arrivaient par cette voie. Nos compagnes gardaient intacte toute leur énergie, et ne craignaient pas d'affirmer aux surveillantes qu'elles accepteraient de rester dix ans en Allemagne pour obtenir une victoire glorieuse à leur pays. Ce n'étaient pas de vaines paroles, et nous étions fières de voir l'endurance de tant de malheureuses. Il y avait en effet parmi nous, des femmes bien éprouvées. J'ai connu une Belge dont le mari avait été fusillé, pour avoir, huit jours durant, noté le passage des trains ; elle-même avait douze ans de travaux forcés pour l'avoir aidé une nuit ; sa fillette de quinze ans avait deux ans de prison pour avoir porté quelques plis ; deux petits enfants de sept et neuf ans étaient restés à la maison. Il y avait des jeunes filles de quinze à vingt ans condamnées à cinq et dix ans de prison ou de travaux forcés. Au régime de la prison, il était facile de deviner en quel état sont rentrées ces enfants après un, deux, et même trois ans de captivité.

Je fus témoin de trois tentatives d'évasion. La première réussit ; trois femmes travaillant au dehors s'enfuirent au retour du travail et purent gagner la Hollande. Une deuxième fois, quatre prisonnières, encouragées par la réussite de l'essai précédent, usèrent du même moyen ; elles furent reprises successivement toutes les quatre. Enfin, quatre prisonnières tentèrent de s'évader en escaladant le mur de la prison haut de 4 mètres. Les deux premières le franchirent heureusement, la troisième se foula le pied, la quatrième se cassa la jambe, ces deux dernières furent reprises immédiatement, les deux autres un peu plus tard. La surveillance fut renforcée, nous fûmes toutes punies pour n'avoir pas dénoncé le projet d'évasion, et personne ne tenta plus de fuir.

LA RÉVOLUTION OUVRE LES PRISONS

La délivrance était plus proche que nous n'espérions, et plus soudaine que nous ne l'aurions jamais rêvée.

Depuis la reprise de Saint-Quentin, nous suivions avec passion les progrès des Alliés ; nous notions également le changement qui s'opérait dans l'esprit de nos surveillantes. Le Kaiser, qui naguère était un dieu pour elles, descendait de son piédestal ; elles en parlaient maintenant sans res-

pect, trouvaient la guerre trop longue, la paix trop éloignée.

Dans la prison des hommes, voisine de la nôtre, il y avait, outre les prisonniers politiques, des prisonniers de droit commun, et environ trois cents déserteurs allemands. Or, ces derniers, divisés en deux équipes, travaillaient dans des usines de munitions. Dans la nuit du 7 au 8 novembre 1918, l'équipe de nuit parvînt à s'évader, après avoir bousculé l'officier de service. Le lendemain, à une heure de l'après-midi, ils revinrent, renforcés par les marins révolutionnaires de Kiel, ouvrirent les portes, délivrèrent d'abord leurs camarades déserteurs, puis les prisonniers de droit commun, puis les prisonniers politiques. C'est alors que ces derniers proposèrent de nous délivrer aussi.

Vers trois heures de l'après-midi, j'entendis un grand cri dans le hall de la prison. Comme je m'occupais de la tenue des livres et que pour cette raison, ma porte restait ouverte, je sortis, croyant à un accès de folie d'une de mes compagnes, le fait n'était pas rare. Grande fut ma surprise de voir un prisonnier, suivi de quelques soldats, tous brandissant des clés : « Mesdames, habillez-vous ; nous sommes en république : vous êtes libres, » nous crièrent-ils ; et ce disant, ils se mirent à ouvrir toutes les portes, répétant aux prisonnières ahuries : « Habillez-vous vite, vous avez un train à six heures pour Cologne. » Nous avions si souvent rêvé de liberté, que nous n'y pouvions croire. Les surveillantes retiraient toutes leur bonnet blanc, symbole d'une autorité qu'elles avaient déposée en même temps que leurs clés, réclamées par les prisonniers et soldats qui continuaient à ouvrir les portes, tandis que les prisonnières allaient chercher au dépôt leurs valises et leurs vêtements. Toutes portes ouvertes, la prison ressemblait à un immense bazar, ce n'étaient que malles, valises que soldats et surveillantes nous aidaient à descendre.

Au secrétariat, c'était un autre spectacle. Debout devant un coffre-fort, la secrétaire, le sourire aux lèvres (ce qui ne lui arrivait jamais, elle était particulièrement haineuse et méchante avec nous) s'efforçait de faire accepter aux prisonnières un acompte sur les sommes déposées entre ses mains. Certaines d'entre nous ne touchèrent que 40 à 50 mark sur les 800 ou 1000 qu'elles avaient en caisse. Les surveillantes s'efforçaient de nous faire oublier, par d'obséquieux sourires, leurs sévérités

des années précédentes; toutes les prisonnières, malgré les rancunes accumulées, montrèrent, dans le triomphe, la même dignité qu'elles avaient eue dans le malheur. Nous quittâmes la prison par petits groupes, après avoir fendu une foule nombreuse qui s'était massée pour assister à notre sortie. Pas de cris, on s'écartait sur notre passage, on nous indiquait la route de la gare (il me fut rapporté par un groupe de prisonnières retournées de Cologne à Siegburg par erreur, dans la soirée, qu'après notre départ, la populace envahit la prison et y rafla tout ce qui restait : vêtements, draps, couvertures). Nous étions environ 600 prisonniers et prisonnières au départ de Siegburg. Des marins et soldats nous accompagnaient, un ruban rouge à la boutonnière.

En gare de Cologne, nous trouvâmes les quais couverts de fusils et de cartouchières. Chaque soldat arrivant en gare était désarmé ; aux officiers, on enlevait insignes et décorations.

Les révolutionnaires nous invitèrent à passer la nuit dans la gare de Cologne, nous promettant de nous accompagner le lendemain, après avoir repris à Siegburg nos papiers et notre argent : ils disaient que la frontière était gardée par des soldats fidèles, et qu'il était donc imprudent de tenter de la passer avant le lendemain. Nous nous concertâmes et décidâmes de gagner Herbestal le soir même. Nous y arrivâmes à onze heures et demie. On nous parqua dans deux vastes salles d'attente, mais le lendemain, 8 novembre, à huit heures du matin, on nous rassembla tous dans une même salle ; des Prussiens, baïonnette au canon, gardaient les issues : nous étions à nouveau prisonnières. Peu après, on installa, sur les toits des abris situés devant la gare, des mitrailleuses dirigées de notre côté, nous crûmes qu'elles étaient placées là pour éviter la rébellion, quand ordre serait donné de rentrer en Allemagne. Mais rien de semblable ne se produisit. Une heure plus tard, on enleva les mitrailleuses, et tout rentra dans le calme. Nous n'avions mangé depuis la veille que les quelques provisions emportées à la hâte par des prisonnières prévoyantes. Vers quatre heures du soir, on nous annonça qu'on allait nous donner de la soupe, et organiser un train pour Liége. Peu après, on nous fit ranger quatre par quatre, puis escortées de sentinelles, baïonnette au canon, traînant péniblement nos bagages, on nous fit marcher une demi-heure vers l'intérieur de l'Allemagne. Nous tournions

le dos à ce pont-frontière que, depuis le matin, nous apercevions de la gare d'Herbestal, et nous restions très sceptiques quant à la direction qu'on donnerait à notre train.

Vers sept heures, on nous embarqua dans de malpropres wagons, la plupart sans vitres; le train s'ébranla et nous partîmes vers la Belgique... Était-ce vraiment vers la liberté?

Un soldat allemand monté dans un wagon voisin m'interpella et me conseilla d'engager mes compagnes à descendre en cours de route. Il prétendait avoir entendu des officiers parler de notre arrestation prochaine, soit à Verviers, soit dans une gare voisine, et de notre internement dans un camp ou une prison belge. Nous résolûmes néanmoins de continuer notre route, quoi qu'il en advînt. Vers onze heures, le train stoppa au milieu de la voie, dans l'obscurité la plus profonde. La locomotive fut détachée. Nous étions dans une gare annexe de Liége. Après avoir marché péniblement au milieu des rails et des fils de fer, nous arrivâmes, au nombre d'une trentaine, à une porte de sortie que gardaient trois Allemands. Ils furent si stupéfaits du récit que nous leur fîmes de notre libération et de la révolution à Cologne, qu'ils ne s'opposèrent pas à notre sortie.

Le groupe suivant, plus nombreux, fut maintenu en gare, menacé de passer la nuit à la Chartreuse, la grande prison de Liége, et ce n'est qu'à force de démarches qu'on l'autorisa à s'arrêter dans un abri de la Croix-Rouge. Nous gagnâmes péniblement la gare de Liége, et nous ne nous retrouvâmes qu'une dizaine pour prendre à minuit un train pour Bruxelles. Le désarroi le plus complet régnait dans la gare. Les soldats entassés dans le train que nous prîmes, ne savaient s'ils allaient à Anvers ou à Bruxelles. Nous ne fûmes assurées de sa direction que par un garde-frein belge qui eut pitié de nous. Nous partîmes à une heure du matin. A neuf heures et demie, le dimanche 10 novembre, nous entrions en gare de Louvain. Nous étions résolues à gagner Bruxelles directement, mais un officier vint nous ordonner de descendre, disant que le train n'allait pas plus loin.

Nous descendîmes et apprîmes quelques minutes plus tard, que les avions anglais, ayant survolé la ville la nuit précédente, avaient coupé les communications pour Bruxelles. Nous étions six : la comtesse de Belleville, quelques Françaises et la fille du commandant Belot de Louvain ; cette dernière nous

conduisit chez une de nos anciennes compagnes de captivité, et nous pûmes nous reposer un peu. Nous pensions partir pour Bruxelles le jour même, mais on nous fit observer très justement que nous courions risque d'être arrêtées et internées à nouveau. La comtesse et moi étions en effet toutes deux condamnées à perpétuité. Nous résolûmes d'attendre le lendemain sans sortir afin de pouvoir gagner la Hollande, si l'armistice n'était pas signé.

Le lendemain lundi 11 novembre, on nous annonça la signature de l'armistice, nous étions libres. Les voies ferrées étant réquisitionnées pour les transports militaires, nous dûmes nous rendre à pied de Louvain à Tervueren, et nous rencontrâmes des convois ennemis rentrant en Allemagne. Quelle différence entre l'aspect de ces armées en retraite et l'ordre, la discipline, l'arrogance des jours de l'invasion ! Les soldats sales et boueux étaient affalés sur des caissons de canons où ils avaient entassé (derniers vols) des cages à poules et à lapins, des matelas, des chaises. Les voitures de ravitaillement alternaient avec de vieilles carrioles volées au dernier moment, et que côtoyaient des troupeaux de vaches que ces bandits emmenaient avec eux. La débâcle ! Les soldats portant la cocarde rouge ne saluaient plus leurs chefs. Ils avaient allégé leurs bagages de tout ce qu'ils pouvaient vendre, et, à leur départ, ils offraient un fusil pour un mark, laissant à qui en voulait des masques pour gaz asphyxiants ; je vis dans une maison particulière une mitrailleuse et tout ce qu'il fallait pour la servir, laissée par eux, en souvenir ! Un seul sentiment : l'insouciance succédant à la lassitude du cauchemar !

Par étapes, tantôt en voiture à charbon, d'autres fois en auto, je regagnai la France, où la joie de retrouver les miens, jointe à l'ivresse de la victoire, m'eut bientôt consolée des angoisses de ces quatre années...

LOUISE THULIEZ.

REVUE LITTÉRAIRE

FRANÇOIS BULOZ ET SES AMIS (1).

Comme les anciens fondateurs de villes ou d'empires, François Buloz est, dans l'opinion commune, un personnage à demi légendaire. Et sa légende a commencé de son vivant : c'est qu'il avait affaire à des témoins de grande imagination, des écrivains, et romantiques. Les anecdotes qui ont trait à lui le représentent plus fort, plus volontaire et brutal, plus incommode à la destinée que l'humanité ordinaire : c'est un héros ; et avec son œil unique, c'est une espèce de cyclope. Dans son antre, la *Revue des Deux Mondes*, il forge la littérature de son temps : et, les forgerons qui travaillent à ses côtés, il leur fait la vie dure. Mais enfin, l'œuvre s'accomplit, sous les marteaux.

Une légende n'est jamais toute dépourvue de vérité. Il y a de l'étonnant, certes, en Buloz, une sorte de génie, un prestige, un don de l'efficacité où se révèle son privilège de nature. Mais il était, et simple et bon, tout animé de vertus généralement les plus aimables, et laborieux ; entêté aussi : entêté à la belle besogne de servir la littérature et les littérateurs, de les aider à servir la France et, quelquefois, de les y obliger. Nos lecteurs le savent, après les articles de Mme Marie-Louise Pailleron. Pour éviter l'inconvénient de pareilles redites, l'usage est ici de ne point analyser et commenter les ouvrages qui ont paru d'abord dans la *Revue* : mais, quand paraît le premier tome de *François Buloz et ses amis*, la *Revue* aurait tort de ne pas célébrer ces préludes de son histoire.

(1) *François Buloz et ses amis. La vie littéraire sous Louis-Philippe, Correspondances inédites de F. Buloz, Alfred de Vigny, Brizeux, Sainte-Beuve, Mérimée, George Sand, Alfred de Musset, etc.*, par Marie-Louise Pailleron. (Calmann-Lévy.)

Petite-fille de Buloz et l'héritière de ses papiers, Mme Marie-Louise Pailleron possédait une admirable quantité de documents, et puis tous les récits conservés dans la famille, transmis à elle par sa mère, qui était une femme d'une intelligence très haute, d'un esprit charmant, d'une âme délicieusement fidèle au souvenir. Mme Édouard Pailleron se rappelait et racontait avec une exactitude gracieuse les premiers temps de la *Revue;* elle avait connu toute enfant Musset, Mme Sand; Musset qui, un soir, le dîner fini, reste seul à table, un verre en main, débile et triste ; et la vieille Mme Sand, passé l'époque des aventures, des travestis et des cigares... Jules Sandeau montrait à la petite-fille un album de portraits ; et voici George Sand : « Regarde bien cette femme, petite, regarde-la : c'est un cimetière, tu entends? un cimetière! » Ensuite, la petite fille ne fit pas très bon visage à cette dame si funèbre, qui repartit : « Ah! je comprends; c'est qu'on vous a parlé de moi... Plus tard, vous absoudrez!... » Agée en effet, Mme Sand eut presque naïvement l'art d'obtenir tous les pardons, quand furent mortes les victimes de ses attraits et de ses vivacités.

Aux documents qui lui venaient de famille et qui lui donnaient beaucoup de faits précieux, plus précieux encore, le ton juste, Mme Marie-Louise Pailleron sut en ajouter bien d'autres, qu'elle a trouvés par exemple à Chantilly dans la collection Lovenjoul. Son ouvrage est ainsi un trésor abondant ; et comme, pendant de longues périodes, l'histoire de la *Revue* se confond, pour ainsi dire, avec l'histoire de la littérature française, on voit l'importance d'une étude si attentivement préparée, menée en outre de la manière la plus alerte et agréable.

François Buloz a eu de la chance. Il prend la *Revue des Deux Mondes* le 1er février 1831 ; c'est le moment où s'épanouit le romantisme. Seulement il fallait gagner à la *Revue* les talents épars, les attirer, les garder. Et le grand moyen de Buloz ne fut pas l'argent : il en avait peu, tout d'abord. C'est à l'honneur de ce chef et de sa troupe : la cupidité ne compta guère, mais principalement l'amour des lettres. Et quel labeur, au service de la beauté! Il y eut à la *Revue*, dès le commencement, George Sand et Musset, Vigny, Edgar Quinet, Thierry, Jules Simon, Balzac, Sainte-Beuve, Hugo parfois, Mérimée, Henri Heine, Cousin. Voilà les noms les plus retentissants. Mme Marie-Louise Pailleron veut aussi qu'on n'oublie pas les collaborateurs plus humbles ; et la gloire ne les a pas récompensés : mais ils travaillaient sans relâche et leur dévouement ressemble à ces vertus

de chaque jour qui ne sont pas acclamées et qui, dans le silence, composent les vies parfaites.

Fontaney était poète et critique. C'est aujourd'hui comme s'il n'avait pas écrit, même vécu. La plupart de ses chroniques, il les signait d'un pseudonyme, comme s'il devinait que ce ne fût pas la peine d'imprimer son pauvre nom promis au dédain. Quand Sainte-Beuve et Dubois allèrent sur le pré, Sainte-Beuve refusa de lâcher son parapluie, disant : « Je veux bien être tué, mais je ne veux pas être mouillé ! » — c'est Fontaney qui procura les pistolets : il les tenait d'un gendarme qu'il avait désarmé, à l'une des Glorieuses. Il était pauvre et, mélancolique au fond, se donnait avec soin l'air un peu anglais. Il épousa la fille de Marie Dorval; et Gabrielle Dorval mourut bientôt. A l'enterrement de cette jeune femme, ce qu'on vit et qui parut digne de remarque, ce fut la rencontre de Victor Hugo et de Sainte-Beuve, dont la brouille était célèbre. Et, vers le printemps de la même année, mourut Fontaney à son tour.

Un autre qui mourut jeune, et mourut de fatigue et de travail, est Charles Labitte. Il était, dit Jules Simon, « résolu à réussir. » Et pourtant, à vingt ans, il débutait par un article sur Gabriel Naudé : pour réussir ?... Il était fort érudit. Cousin recourut à cette érudition d'un jeune homme. Et Sainte-Beuve lui posait « une quantité de petites questions. » Puis : « Mille remerciements, mon cher Labitte, de tous vos bons soins. Je les sens mieux que je ne vous le dis ; et j'en profite comme d'une chose toute simple, tant je compte sur votre amitié acquise. » Il mourut à vingt-neuf ans. Ce jour-là, Jules Simon, devant dîner avec lui, vient le chercher, sonne à sa porte, aucune réponse ; il sonne encore, et une bonne sœur entr'ouvre la porte. Elle dit : « Ne faites pas de bruit. — Est-ce qu'il est malade ? — Non, il est mort. » Mme Buloz écrivait peu après : « Tu ne saurais croire toute la douleur que cet événement me cause. Je ne considère pas la perte que la *Revue* fait en M. Labitte, qui était un de ses meilleurs collaborateurs, mais bien le vide affreux qu'il laisse dans notre intimité... Son charmant caractère, sa bonté, son esprit si vif et si aimable... Il est mort seul, absolument seul; car son concierge, qui le soignait, l'a quitté à six heures et demie pour aller dîner, M. Labitte le lui ayant ordonné en disant qu'il voulait dormir... » Douce tentation, pour ces grands laborieux, le sommeil ! Mais ils ne savent pas dormir : et, croyant s'endormir, ils meurent. Charles Labitte, à la *Revue*, n'était pas utile seulement, mais indispensable. C'est au point qu'il vint demeurer rue des Beaux-Arts, en face de la

Revue : à toute heure, on l'appelait ; et, sur toutes les questions, il était comme préparé. Il était indispensable avec une modestie bien sage : il mourut et l'on dut et l'on put se passer de lui.

A côté de ces jeunes gens, un Gustave Planche est un grand homme. Il eut, vivant, une superbe renommée, qui n'a pas duré longtemps après lui. Buloz avait pour lui beaucoup d'estime, une amitié que Mme Marie-Louise Pailleron, fidèle, continue à la mémoire de cet ancien polémiste. Planche attaquait le romantisme ; ou, du moins, il attaquait « le romantisme à outrance : » autant dire, le romantisme. Il conseillait à Victor Hugo de « renoncer à l'amour des mots pour l'amour des idées : » il perdait son temps. Il représentait, paraît-il, « le bon sens. » Mais il avait le bon sens, il faut croire, déraisonnable, s'il engageait un poète, et Victor Hugo, à ne point tant aimer les mots ; en outre, s'il ne voyait pas que les mots sont tout pleins d'idées. Les romantiques l'ont détesté, l'ont raillé. Il négligeait son vêtement, les élégances et les grâces de la vie, et n'aimait que la littérature, mais non pas celle de son temps. Alors, il était en colère, d'un bout de l'année à l'autre, avec une sincérité excellente, puis avec le talent d'un écrivain. Contre *Angelo, tyran de Padoue*, il fulmina : et l'occasion n'était pas mauvaise. Hugo, dans sa préface, le désigne sans le nommer : « Ne pas oublier l'envieux, ce témoin fatal, éternel ennemi de ce qui est en haut, espion à Venise, eunuque à Constantinople, pamphlétaire à Paris... » Voilà ce qu'on risque, à ne point aimer *Angelo*. Et Planche écrit à François Buloz : « Faites savoir à Hugo, ou du moins à ses amis, que j'ai le plus profond mépris pour les injures de sa préface. Les espions de Venise, les eunuques de Constantinople et les pamphlétaires de Paris n'ont rien de commun avec moi. Si la colère n'était pas une faiblesse, je lui écrirais pour lui dire combien il s'avilit en m'injuriant ainsi. » Et c'est Planche qui a raison : mais à quoi bon ?... Planche avait raison très souvent, et en pure perte. Mme Marie-Louise Pailleron, qui vient de le lire et de l'étudier, découvre en lui « un homme à qui la vie a toujours été cruelle et qui est resté fier, indépendant et pauvre ; consciencieux dans son travail, convaincu de son rôle ; ses idées, élevées et belles, furent sa passion, sa folie ; il n'eut aucune ambition personnelle, point d'envie, point d'intérêt... » Planche avait une façon d'aimer ceci, et non cela, et de le dire assez crûment, qui lui valut des amis et des ennemis : ceux-ci, comme il arrive, témoignaient leur sentiment plus haut que ceux-là ; on l'aimait avec discrétion, la haine a plus d'entrain. Ce qui lui manqua, ce furent les indifférents, où l'on

trouve des camarades. Un jour de tristesse, il écrivait à François Buloz : « Je n'aurais jamais dû donner mon avis sur rien, ni sur personne. La franchise, plume en main, est un vice irrémédiable, qui engendre des haines terribles. Blâmer, toujours blâmer, j'ai l'air d'un fou!.. » Mais, un beau jour, il fit un héritage : il eut trente mille francs, les mit dans un sac et partit pour l'Italie ; c'était la première fois de son existence qu'il fût libre. En voyage, il prenait dans son sac les petites sommes qu'il lui fallait, cinq ans de suite. Après quoi, le sac étant vide, Planche revint à Paris, pour gagner son pain comme autrefois, et recommença de se faire à chaque instant des opinions. Quand il approcha de la cinquantaine, il était extrêmement las, marchait avec difficulté, refusait tous les soins. Buloz aurait voulu le placer à Boulogne dans une maison de santé : mais lui se laissait mourir et, plutôt que de céder aux sollicitations de son ami, se cachait, ne venait presque plus à la *Revue;* et l'on ne savait seulement plus son adresse. Buloz eut à le chercher, à le découvrir, pour le faire enfin porter à la maison Dubois : « Je le confiai à un médecin que je connaissais là, écrit Buloz à Mme Sand ; mais, dès ma première visite, on ne me laissa aucun espoir. C'est ainsi que je me suis vu hors d'état de rien faire d'efficace pour l'homme vraiment rare que j'aurais voulu conserver aux lettres... Nos rangs s'éclaircissent, mon cher George! » Il y a là de la tendresse ; et il faut noter aussi le souci des lettres, que marque Buloz : littérature et amitié sont les deux passions qu'il avait le goût de réunir et qu'il a servies constamment.

Il écrivait à George Sand, sur la mort de Gustave Planche, peu de mois après la mort de Musset, qui était son enfant gâté. A celui-là, il pardonnait tout, même ce qu'il pardonnait le moins volontiers, la paresse. C'est à Buloz que Musset dédia le poème *Sur la paresse.* Les *Contes d'Espagne et d'Italie* ayant plu, et Sainte-Beuve ayant dit : « Nous avons un enfant de génie parmi nous, » on attendit le poète à son deuxième volume ; on le guetta : et le *Spectacle dans un fauteuil* fut accueilli comme ceci. On lut dans les *Débats :* « Les *Contes d'Espagne et d'Italie,* que M. de Musset publia presque au sortir du collège, accusaient en lui une verve chaleureuse, un goût assez peu formé, quelques intentions poétiques... » Mais le *Spectacle* ?... « M. de Musset devait s'attendre à trouver des juges... M. de Musset, à nos yeux, n'est qu'un poète médiocre... » Ses poèmes ? « c'est, je crois, le nom qu'on donne à ces compositions : » de la « poésie rocailleuse qui ressemble furieusement à de la mauvaise prose. » L'article des *Débats* est de Jules Sandeau, ce précurseur, en quelque sorte, mais

qui n'a point annoncé le poète des *Nuits*, s'il l'a devancé. D'ailleurs, Sandeau trouvait la muse de ce jeune homme bien fatiguée et l'engageait à s'en aller faire un tour en Italie. Son article est du mois de juillet 1833 : et, vers la fin de la même année, Musset partait pour l'Italie avec la moitié de Sandeau, George Sand.

Les objections que la critique formulait contre ce grand poète irrégulier ne troublaient pas François Buloz. Il lui arrivait pourtant de réclamer des corrections, dans les cas de négligence trop voyante. Et Musset : « J'ai passé la nuit en votre honneur à refaire mes vers. Ne vous effrayez pas, s'ils vous semblent un peu excentriques, je vous en prie ; j'en brave les dangers. » Et Buloz était content. Les petites lettres du poète à son directeur ne traitent pas tout uniment de poésie : « Mon cher ami, vous m'avez proposé hier de m'envoyer quelque chose aujourd'hui ; le pouvez-vous ? Votre très panier percé serviteur. » Ou bien : « Mon cher ami, je suis gai ce matin comme une potée de cadavres. Vous est-il possible de me donner cent francs pour me débarrasser d'une affaire très ennuyeuse et passablement dégoûtante ? » Ou bien : « Donnez-moi cinquante francs. Quand j'ai travaillé, il faut que je sorte ; autrement, ça ne va pas ! » François Buloz avait la même obligeance pour George Sand ; et le « compte de Madame Dudevant, » à l'année 1836, est varié : « 27 avril, payé loyer... 4 mai, payé la couturière... Son marchand de bois... Sa bonne... » Etc. Le tout, payé par la *Revue*. Il est vrai que le loyer dépasse à peine cent cinquante francs, au terme d'avril ; et, quant à la couturière, on s'en débarrasse pour quatre-vingt-douze francs : mais la bonne, c'est plus cher, quatre cent trente-neuf francs et des centimes. George Sand et Musset font de Buloz, ou à peu près, ce qu'ils veulent : la bonhomie de Buloz, avec eux, est charmante.

Et ils mettent un peu rudement sa bonhomie à l'épreuve, quand ils s'en vont à Venise. François Buloz était un excellent bourgeois et qui pratiquait avec l'assiduité la meilleure les vertus de la bourgeoisie. Mais il n'avait pas de pharisaïsme : c'est bien heureux ! George Sand et Musset firent connaissance, à dîner, invités par lui. Certes il ne devinait pas du tout les conséquences de ce repas ; et Elle non plus, qui tout simplement le remercie d'un « très bon dîner. » Vers ce moment parurent, dans la *Revue*, des fragments de *Lélia*. Et, sur *Lélia*, M. Capo de Feuillide, rédacteur en chef de *l'Europe littéraire*, écrivait : « Le jour où vous ouvrirez ce livre, renfermez-vous dans votre cabinet. Si vous avez une fille dont vous voulez que l'âme reste vierge et naïve, envoyez-la jouer aux champs avec ses com-

pagnes. Car votre fille, loin de vous, ne courra pas autant de dangers que sous vos yeux, si ce livre lui tombait sous la main; et quelque légers que soient les propos nés de la liberté d'un bal, ils ne glisseront jamais autant de poison dans une âme que les pages corrosives de *Lélia*. » Est-ce ridicule ? Mais oui, c'est ridicule : et ce ne l'est pas. A toutes les époques, il y a de ces pages, qu'on cite, et qui font rire, et qui ne sont pas si drôles, et qui indiquent le point où la morale d'une époque sent une offense. Quelques années passent : et il semble que la morale était naguère bien chatouilleuse; elle est devenue moins susceptible et commence à ne l'être aucunement. Et, si l'on dit : « Tant pis pour elle ! » c'est mal dit. Une délicatesse qui s'émousse, en définitive, c'est grand dommage. Ces réactionnaires qui se fâchent, à la façon de Feuillide, préservent de leur mieux, fût-ce maladroitement, cette délicatesse menacée. L'on rit de leur maladresse : mais aussi leur tâche n'est pas facile, car ils vont au rebours de la mode. Ils n'ont pas de génie, ordinairement : cette malice du hasard fait qu'ils ont tort. Mais enfin leur gaucherie et la vivacité souvent impertinente de leurs adversaires montrent une incertitude qui est l'histoire de la conscience humaine, touchante et misérable histoire.

François Buloz était parti pour l'Angleterre, où les affaires de la *Revue* l'avaient appelé. Dès son retour, il apprend que ses périlleux collaborateurs sont en pleine folie. George Sand a résolu d'« annoncer publiquement ses relations avec Alfred de Musset. » La principale absurdité, la voilà. Cette liaison du poète et de la romancière, et le voyage de Venise, et la brouille : une aventure comme une autre. Il suffirait de ne pas l'annoncer à l'univers; il suffisait d'un peu de modestie. Mais, pour empêcher cette modestie ou pudeur, il y eut l'exubérance romantique et surtout la fureur théoricienne de George Sand. Elle ne faisait pas grand'chose qui ne tournât volontiers en doctrine. Et c'est ainsi que, parmi les gens de 1848, elle se plut mieux que jamais. Alors, les idées sociales lui donnent le même enthousiasme que, d'abord, les idées amoureuses. Elle concluait, sur l'amour et la sociologie, avec un zèle de même sorte et proclamait, ici ou là, son évangile de liberté. Pourquoi veut-elle annoncer publiquement ses relations avec Alfred de Musset ? Le prétexte n'est pas mauvais. Planche a provoqué M. Capo de Feuillide ; et l'on s'est battu. En outre, Planche a défendu *Lélia* dans la *Revue*. Que Planche fasse des articles : tant qu'il voudra. Mais le duel regarde l'amant : ou bien c'est du désordre. Il faut donc que les journalistes qui seraient tentés de blâmer les écrits de Mme Sand sachent à qui s'adresser. Le pauvre Planche, lui,

en se battant, croyait arranger les choses le plus honnêtement : on ne le soupçonnerait pas d'être l'amant. Regardez-moi ! dit-il, ou à peu près. Et il songeait que la « publicité » de l'amour qu'avait inspiré Musset pouvait « porter un préjudice irréparable à l'avenir de George. » Il n'entendait rien à la publicité. George Sand le trouva sot ; Musset le traita de punaise.

Mais George Sand écrivait *Métella*, pour la *Revue :* et c'est tout ce qu'il fallait à Buloz. Elle eut fini *Métella* quelques semaines avant le voyage de Venise. Et Buloz note dans ses papiers : « 1833. Métella. A. de Musset règne. Départ pour Venise le 9 ou le 10 décembre. Reçu 4000 francs pour ce voyage. » Ce voyage ne l'enchante pas. Du reste, il n'essaya pas de retenir ces voyageurs : il est un sage, s'ils sont fous. Va-t-il, sans plus s'occuper d'eux, leur dire adieu?... C'est qu'il a de l'amitié pour eux ! Puis, la *Revue?* Et Buloz se prête à leur fantaisie, pourvu que les amoureux promettent de la copie. Les promesses de Lui ne valent rien : mais Elle, si laborieuse !... Le 4 février 1834, à Venise, Alfred est si malade que George, bouleversée, a besoin de « neuf heures » pour écrire à son cher Buloz ; elle n'en revient pas : c'est la première fois qu'elle écrit lentement. Neuf jours plus tard : « Mon ami, Alfred est sauvé... Il y a huit nuits que je ne me suis déshabillée, je dors sur un sofa et, à toutes les heures, il faut que je sois sur pied Malgré cela, je trouve encore moyen, depuis que je suis rassurée, d'écrire quelques pages dans la matinée... » Elle ne perd pas la tête : elle ramènera le poète à Paris, le plus tôt possible ; et elle ira passer trois ou quatre mois en Berry, pour y travailler « comme un diable, » afin de donner *Jacques* à Buloz dans le temps convenu. En attendant, voici *Leone Leoni*, voici *André*. L'abondance de son génie est admirable.

George ne ramena point Alfred à Paris : ce fut à cause de Pagello, qui la retenait à Venise. Alfred revint à Paris tout seul ; et, à Paris, il corrigeait les épreuves de George. Buloz écrivait à la romancière : « Vraiment, mon cher George, vous êtes en progrès... Le monde ne vous rend pas encore la justice que vous méritez : vous serez grande dans l'avenir. » *Leone Leoni* était un chef-d'œuvre qui, parmi les lecteurs de la *Revue*, excitait de l'enthousiasme et de la colère : Buloz n'approuvait que l'enthousiasme : « Laissez dire et marchez. L'envie et la pruderie ne doivent pas arrêter une âme comme la vôtre... Le seul frein mis à votre pensée devra l'être par vous-même : qui pourrait se permettre de guider un tel essor ? » Et c'est, à propos de Mme Sand, l'opinion de François Buloz sur tout le romantisme et la

maxime de la conduite qu'il a observée à l'égard d'une littérature étonnante. S'il n'aimait pas également tout du romantisme, étant si raisonnable quant à lui, du moins a-t-il senti qu'un prodigieux mouvement littéraire se produisait : il l'a non point gêné, mais favorisé, comptant que le génie s'aperçoit un jour de son erreur. Il a été, avec ces poètes et avec cette révolution qui transformait la poésie, l'intelligence même.

Ces poètes n'étaient pas commodes à conduire. Et leurs aventures d'amour ne sont pas tout l'ennui qu'en éprouvait leur directeur ; il y avait encore leurs aventures de fatuité. Le 30 octobre 1832, après *Le Roi s'amuse*, la *Revue* inséra cette petite note : « A peine âgé de trente ans, M. Victor Hugo s'est fait dans notre littérature une place unique et immense... » On lit cela sans grand émoi... « Drame, roman, poésie, tout relève aujourd'hui de cet écrivain... » Cela ne fut pas lu sans émoi par les émules de Victor Hugo. Vigny, le grand Vigny, ne voulut absolument pas relever de Victor Hugo. Mais il avait bien raison !... Le tort, c'est d'avouer qu'on a du chagrin dans l'orgueil. Et l'auteur de *Stello* fit savoir qu'il était fâché. La petite note consacrée à la louange de Victor Hugo avait été apportée à la *Revue* par Sainte-Beuve ; et Sainte-Beuve écrit à Victor Hugo : « J'ai su que vous saviez les misères d'un gentilhomme de notre connaissance ; un homme qui en est venu là ne fera plus que de la satire... » Cette année-là, Sainte-Beuve était particulièrement dévoué à Victor Hugo. Le gentilhomme pria Buloz de corriger la petite note : un mot dans la chronique de la *Revue ;* et l'on n'en parlerait plus. Sainte-Beuve se méfia, surprit Buloz « en train de fabriquer » une note qui fût agréable au gentilhomme. Il offrit son aide ; et l'on imprima ceci : « Puisque l'occasion s'en présente, faisons remarquer que lorsque récemment... » La phrase est embarrassée ; mais Buloz l'était aussi : et Sainte-Beuve, en l'aidant, le taquinait... « il est échappé à la *Revue* de parler des écrivains qui relèvent d'un autre grand écrivain, il va sans dire que les maîtres en tout genre n'entraient pas dans notre pensée. Le grand poète dont il s'agissait serait le premier, nous en sommes certains... » Vous n'en croyez rien !... « à repousser une telle prétention. Les Lamartine, les Vigny... » Nous y voilà !... « les Mérimée, les Barbier, les Dumas ne relèvent que de leur propre direction ; leur pensée n'appartient qu'à eux, ainsi que l'instrument par lequel ils s'expriment. » Le gentilhomme est-il content ? Il ne l'est pas : il se déclare « plus offensé de la rectification que du premier jugement. » Et c'est une anecdote qui montre que les petits

auteurs ont quelque analogie avec les grands, si les petits sont vaniteux. Or, la première note, apportée par Sainte-Beuve et qui sacrifiait tous les poètes à Victor Hugo, Victor Hugo l'avait dictée à Sainte-Beuve : Buloz le dit à George Sand, dans une lettre qu'a bien gaiement retrouvée Mme Pailleron. Et Buloz ajoute : « J'ai encore présent à la mémoire l'orage que ceci me valut d'un côté, les railleries de l'autre, et je me promis de n'être plus dupe de pareil charlatanisme. Croyez-en mon amitié et mon expérience : louez, mais restez dans la mesure. » Buloz ne demandait qu'à rester dans la mesure; mais il avait affaire à ces romantiques! Les romantiques, venant après trois siècles de littérature et quand tout le principal était dit, résolurent de dire davantage ; et, dans les moments où ils ne sont pas animés de tout leur génie, leur stratagème est de gonfler vaille que vaille l'expression. Ils écrivent beaucoup et avec beaucoup d'exubérance : et ils usent beaucoup les mots. Alors, ils redoublent d'acharnement; et, pour dire que Victor Hugo est un grand poète, ils lui offrent une hécatombe de poètes : Victor Hugo l'offrait à lui-même. Les formules de la louange ont, à cette époque, on ne sait quelle truculence comique. Mais, de nos jours, un critique ayant dit d'un comédien : « M. X... a été, comme à son ordinaire, admirable, » ce comédien se répandit en doléances et demanda ce que le critique avait contre lui.

En 1835, au lendemain de *Chatterton*, Planche, qui n'avait pas aimé *Chatterton*, fit son article sans douceur. Et Vigny, de se fâcher encore. Et Buloz de rédiger encore une note aimable : « Nous faisons des vœux pour que la popularité de *Chatterton* réfute glorieusement l'opinion individuelle de notre collaborateur; tout assure, du reste, une brillante carrière au drame touchant de M. Alfred de Vigny. A l'auteur de *Stello*, la gloire d'avoir tenté le premier une réaction contre le drame frénétique et le drame à spectacle; et cette tentative, nous l'espérons, portera ses fruits. » C'est obligeant et c'est habile. Seulement, les fabricants de drames frénétiques ou à spectacle, on devine assez bien leur colère. Et Vigny écrit à Buloz : « Vous n'avez rien combattu, dans votre note : elle ne fait que confirmer votre article. » Pauvre Buloz! Et voyez sa bonté patiente : il publie une note nouvelle, pour affirmer que *Chatterton* réussit le mieux du monde, que le public ne se lasse point d'y applaudir, et d'y pleurer, d'y retourner avec persévérance; et, « en matière de théâtre, le public est juge souverain. » Sur ces entrefaites, un député, M. Charlemagne, fit un discours à la Chambre, un discours comme ils en font, et signala ce *Chatterton*, apologie pour le

suicide. L'auteur de *Chatterton*, si les critiques l'importunaient, tolérera-t-il les députés? Il publia sa réplique dans la *Revue*, sous la forme d'une lettre à Buloz. On ne l'a donc pas compris? Il a dit et bien dit que le suicide était un crime religieux et social, mais qu'il fallait montrer à la société, pour la toucher, la torture des victimes que fait son indifférence : « Chaque mot de cet ouvrage tient à cette idée et demande au législateur, pour le poète, le Temps et le Pain... Il est triste de parler pour ceux qui ne savent pas entendre et d'écrire pour ceux qui ne savent pas lire. » Le législateur nommé Charlemagne se le tint pour dit ; et le critique nommé Planche ne devint pas un admirateur de *Chatterton* et de l'auteur de *Chatterton*.

Il y a d'autres bisbilles relatives à ce poète, et que raconte Mme Marie-Louise Pailleron, et qui étonnent, venant de lui. Mais il était d'âme inquiète : ses plus beaux poèmes sont frissonnants de cette inquiétude, que dissimule quelquefois sa dédaigneuse fierté. Puis il aboutit à une philosophie du silence et de la solitude : et plus il est farouche en définitive, plus on aperçoit qu'il a souffert en compagnie des hommes et des femmes. Son désespoir est une résignation tardive.

Son désespoir, ce n'est pas d'avoir été par Victor Hugo, sacrifié à Victor Hugo ; ce n'est pas d'avoir été dénigré par Gustave Planche et par M. Charlemagne. Sans doute ne fait-il pas à Gustave Planche ni à M. Charlemagne, ni même à Victor Hugo l'honneur de l'immense chagrin qui lui a dévasté la terre et le ciel. Pourtant ces mesquins désagréments l'ont touché. Il ne le nie pas ; il ne le dissimule pas à lui-même. Et il rêvait, pour le poète, une vie tout autre, dégagée de la médiocrité quotidienne. Mais, lui, sa poésie est née de la douleur que n'épargnent au poète ni le législateur ni la dure condition des hommes sur la terre. Et Buloz tâchait de le consoler des menus ennuis.

Une belle et bonne figure, ce Buloz! Il était Savoyard, né le troisième jour complémentaire de l'an XI de la République : c'est le 20 septembre 1804. Sans fortune, le huitième enfant d'une famille honnête et confinée là-bas, orphelin dès sa dixième année, il vient à Paris ; son frère aîné le met à la pension, rue des Écoles : et cette pension le mène à Louis-le-Grand. Le jour de son arrivée au collège, un camarade l'éborgne, d'un coup de poing. Mais le nom de ce brutal, ni le proviseur ne l'a su, ni personne, François Buloz ayant juré à lui-même qu'il ne le dénoncerait pas. Il avait de la volonté, depuis l'enfance, et de naissance. Toute sa vie est l'histoire de sa volonté. Il

sort du collège à dix-sept ans. On l'envoie en Sologne : il est ouvrier dans une fabrique de produits chimiques. Il revient à Paris et, comme il croit que la chimie est son affaire, il suit à la Sorbonne les cours de Thénard. Est-ce que la littérature le tente ? Il ne le sait pas encore : il cherche. Pour cinquante francs par mois, on l'embauche dans la *Biographie nouvelle des contemporains ;* et il rédige des notices. Un peu plus tard, il est ouvrier typographe. Il a vingt et un ans. Il monte en grade : il est correcteur à l'Imprimerie de l'archevêché. Que fait-il? et que fera-t-il? Provisoirement, il dure ; et, quand on l'interroge, il avoue qu'il a pris pour sa devise : « Il faut durer ! » Bref, il attend ; et il travaille. Et soudain le voici rédacteur en chef de la *Revue des Deux Mondes.* C'est une aubaine ! Mais on dirait qu'il l'a prévue. Il n'est pas surpris, embarrassé. Il ne tâtonne guère. Il a, pour son premier numéro, Soult de Dalmatie, Montalembert, Alexandre Dumas, Balzac et Sainte-Beuve ; il a bientôt Alfred de Vigny, Hugo, Barbier. Puis il ajoute la politique à la littérature ; et c'est Jules Janin qu'il charge de la chronique, intitulée, — au lendemain de 1830, — les Révolutions de la quinzaine. Il inspire confiance ; et l'on vient à lui : et, les écrivains qui négligent de venir, il va les chercher. D'ailleurs, il ne se laisse pas conduire, étant le maître. Il est le maître et maintient son autorité ; mais il gouverne des poètes, des hommes de talent, des hommes de génie, et ne prétend pas leur imposer une fâcheuse discipline. Il travaille avec eux, et à leur gloire. Il les admire et les encourage. Il entre dans leurs idées, avec complaisance, même si leurs idées sont, de l'un à l'autre, différentes ou opposées. Il n'est pas l'ami d'une école ou d'un cénacle, mais l'ami de toutes les écoles et de tous les cénacles : ou, mieux, il a distingué, dans les écoles et les cénacles, ce qui est beau, fertile et durable. Et il accueille des opinions très diverses : contradictoires ? non, car elles composent, en se groupant, l'esprit d'une époque française. Où donc a-t-il appris tout ce qu'il a besoin de savoir pour accomplir son œuvre difficile avec tant de justesse ? Il a été bon élève au lycée ; mais surtout il a, depuis lors, étudié sans cesse : et, plus encore, il a le génie naturel de son entreprise et de son métier.

Un beau jour, dans l'histoire de notre littérature, il a fallu ce François Buloz : et François Buloz était là, comme par un coup de hasard et de chance.

André Beaunier.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *Mangeront-ils?* Drame en 2 actes, en vers, de Victor Hugo. — Théâtre Sarah-Bernhardt : *La jeune fille aux joues roses*, pièce en 3 actes et 9 tableaux, par M. François Porché. — Théâtre Antoine : *Le Bourgeois gentilhomme.*

Nous avons en France le répertoire dramatique le plus riche qui soit dans aucune littérature : nous le laissons dormir, avec cette insouciance de prodigues que nous avons tellement tort de prendre pour une élégance! Combien de chefs-d'œuvre qui ne reparaissent sur nos scènes qu'à de longs intervalles ! Combien de comédies charmantes, enfouies dans les volumes poussiéreux du répertoire de second ordre, et à jamais écartées des feux de la rampe ! Si pourtant il est des pièces écrites seulement en vue de la lecture, un démon malin nous pousse à choisir celles-là, de préférence à toutes les autres, pour leur octroyer les honneurs de la représentation qu'elles avaient d'avance répudiés. C'est ce qui vient d'arriver pour *Mangeront-ils?*. Victor Hugo avait pris soin de nous avertir; il nous avait mis en garde contre la tentation; un projet de préface pour le *Théâtre en liberté* commençait ainsi : « Des courtes pièces qu'on va lire, deux peut-être, *la Grand'Mère* et *Margarita*, pourraient être représentées sur nos scènes, telles qu'elles existent. Les autres sont jouables seulement à ce théâtre idéal que tout homme a dans l'esprit. » L'auteur de *Mangeront-ils?* avait déclaré la pièce injouable : on pouvait donc parier en toute assurance qu'elle serait jouée.

Le *Théâtre en liberté* est, dans l'œuvre de Victor Hugo, le retour nostalgique du poète vers ce genre du drame auquel il n'avait jamais complètement renoncé. On sait comment, dépité par l'échec des *Burgraves*, il s'était interrompu de faire concurrence à Dumas père et Anicet Bourgeois. Cependant la mode faisait mine de revenir à la comédie lyrique : les proverbes de Musset n'étaient plus seuls

à ravir le public; Banville inaugurait au théâtre une manière libre et ingénument poétique, où sa souple fantaisie et son vers funambulesque faisaient merveille. Victor Hugo était à l'affût de tous les courants nouveaux; il s'en emparait, il se les appropriait, il en faisait la chose de son génie : c'était sa manière à lui de créer. Comme il avait naguère emprunté au boulevard du Crime ses drames noirs, pour les métamorphoser en *Marion*, *Hernani* et *Ruy Blas*, l'exemple de Banville le mit sur la voie de ce théâtre de rêve où il y a, pour le moins, une perle : *la Forêt mouillée*.

Mangeront-ils? est, aussi peu que possible, une pièce de théâtre ; et le sujet, c'est-à-dire la réponse à la question que pose le titre y est tout à fait négligeable. L'île de Man est terre d'asile; voilà trois jours que lady Janet et lord Slada s'y sont réfugiés : la colère du Roi les y poursuit. Rien à manger dans cette île dont toute la végétation est empoisonnée. Combien de temps ce couple amoureux résistera-t-il à ne se nourrir que d'amour ? Cela nous est aussi ndifférent qu'au poète lui-même. Cette vague affabulation n'est pour Victor Hugo qu'un prétexte à mettre en scène quelques personnages qui font partie de sa clientèle ordinaire, un roi, un vagabond, une sorcière, chargés de nous exposer sa sociologie, sa philosophie de l'histoire et sa métaphysique. L'œuvre, dans son ensemble, est une longue déclamation, mêlée de bouffonnerie, qu'illuminent parfois les éclairs du génie.

Le Roi est, bien entendu, un sinistre fantoche. Il se peut que Victor Hugo ait été royaliste dans sa jeunesse : il ne l'était certainement plus quand il écrivit *Mangeront-ils?*. L'idée qu'il se fait alors des rois est nette, simple, sans nuances et concordant exactement avec l'opinion qu'il a sur les prêtres. Fourbes et cruels, rois et prêtres se haïssent, se jouent mille tours pendables, et ne s'accordent que pour pressurer les peuples dupes et victimes. Le roi de l'île de Man est pareil à tous ses congénères : c'est un coquin doublé d'un imbécile. Il est méchant, il est lâche et il est sot. Il ne croit pas à l'enseignement des prêtres; mais il croit aux prédictions des sorcières, aux signes, aux talismans, aux esprits. Encore n'est-ce pas de cela que Victor Hugo lui ferait le plus grand reproche, sa propre interprétationsur du naturel n'étant pas très différente ; mais le Roi est un monstre de férocité, c'est un maniaque du type néronien. Il aime à faire souffrir et à voir souffrir. Il ne lâche sa victime que pour la mieux reprendre et la faire mourir lentement; il y a du sadisme dans son cas; il a l'âme d'un tortionnaire. Enfin, c'est un roi.

En face du roi, le vaogabond, le mendiant, le voleur de grand chemin, Aïrolo. Antithèse ou affinité? « *Le roi :* Je suis un potentat. — *Aïrolo :* Moi, je suis un voleur. — *Le roi :* On peut s'entendre. » Le parallèle est traité gravement, abondamment, et il va sans dire qu'il ne tourne pas à l'avantage du roi. Cet Aïrolo, né dans la forêt et qui y a toujours vécu, en est une sorte d'émanation symbolique et d'âme errante. Il se confond avec elle, comme avec la mer voisine. Il rit avec le flot, il pleure avec l'écueil ; il se mêle aux choses et il y plonge, comme le Faune engagé dans sa gaine. Un courant trouble et puissant de poésie naturaliste le soulève. Éloigné des villes, étranger aux lois qui régissent les sociétés policées, rebelle à leurs conventions, il vit à l'état de nature et fait tout ce qui concerne cet état. Frère des oiseaux, il en a l'impudeur. Il est amoral, ce qui ne vaut guère mieux qu'immoral. Et plus que tout ce que dessus, il est cynique.

Ce drôle a une espèce de comique qu'il définit lui-même

Un comique grossier qui plaît aux basses classes.

Il ne plaît guère aux bourgeois que nous sommes et qui avons fait nos études. Le pire défaut de cette gaieté énorme et lourde est qu'elle n'est point gaie. Elle ne nous fait pas rire, quoiqu'elle y travaille avec persévérance et s'y applique laborieusement. Tout le second acte de *Mangeront-ils?* est conçu dans cette note de plaisanterie pesante. Le roi, pour l'avoir entendu dire à la sorcière, croit, dur comme fer, que sa vie est étroitement liée à celle d'Aïrolo. Que l'un se blesse, l'autre saigne ; que celui-ci crève, celui-là meurt du même coup. Voilà notre monarque obligé de faire sa cour au chemineau, partagé entre le désir de l'étrangler et la crainte de signer ainsi son propre arrêt de mort. Au tour d'Aïrolo de s'amuser et de jouer avec son compère le roi, comme le chat avec la souris. Mais il n'a ni l'agilité ni la légèreté du chat : ses grâces seraient plutôt celles de l'éléphant.

Et il y a dans *Mangeront-ils?* la sorcière Zineb. Et le rôle de Zineb, la sorcière, est splendide. Elle a vécu cent ans, la vieille gueuse. Elle aussi, elle est la fille de la forêt, l'hôtesse de la bonne nature. Maintenant l'heure est venue pour elle de mourir. Et elle veut une mort pareille à celle de ses frères lesanimaux, la mort comme les loups et comme les lions, dans le silence et dans l'obscurité. L'animal se cache pour mourir : il lui faut la solitude, l'ombre propice à l'accomplissement du grand mystère. Car c'est la loi suprême de la nature, que la mort y soit la condition de la vie, que la vie y sorte de la mort. Cet évanouissement qui se change en renaisance, les

animaux en ont la sensation, parce qu'ils sont plus près que nous de la nature ; comme eux, Zineb entend sourdre la vie universelle, et se sent finir d'une façon et commencer de l'autre. Cette étrange méditation sur la mort se termine par les vers fameux :

J'entre dans l'infini ; mon fils, je sors du nombre.
Bientôt je saurai tout et ne verrai plus rien
Que lui. J'entends bruire un monde aérien.
Mon fils, à l'agonie il faut la solitude.
L'âme tremblante prend sa dernière attitude.
La rentrée au mystère est un suprême aveu ;
L'âme, qui se met nue en présence de Dieu,
Et qui se sent par lui vue au fond de l'abîme,
A besoin d'être seule en sa honte sublime.
Devant Dieu, sa beauté paraît, sa laideur fond ;
Il faut au dernier souffle un espace profond,
Le silence, nul pas, nul cri, nulle prunelle,
Une noirceur sans bruit, la nuée éternelle,
Un vide lumineux, ténébreux, ébloui,
L'homme absent, et le monde immense évanoui.

Ces vers sont parmi les plus beaux qu'ait écrits Victor Hugo. Dans toute son œuvre de la période apocalyptique, il n'est rien de plus vraiment inspiré que cette sombre rêverie sur la Nature et la Mort, qui a la grandeur de l'une et la majesté de l'autre.

Mme Segond-Weber a dit le rôle de Zineb avec toute son ardente conviction et un trémolo de mélodrame qui n'était pas mal de circonstance. Et M. de Féraudy a été un merveilleux Aïrolo. Il ne fallait pas moins que son art de composition et sa souplesse pour prêter un air de vie, un semblant d'existence à ce gueux truculent.

Cette représentation de *Mangeront-ils?* n'est, à tout prendre, qu'une récitation dans un décor. Elle ne s'imposait pas, mais elle ne fait de mal à personne. Ce qui est inadmissible et indéfendable, c'est la représentation d'*Aymerillot*. Quoi? *Aymerillot*, celui de *la Légende des Siècles* ? Lui-même : il n'y en a pas d'autre. On le *joue* à la Comédie-Française!... Un défilé dans la montagne. Charlemagne est à cheval entouré de ses barons. Du haut de sa monture, il interpelle ces fiers guerriers, qui, l'un après l'autre, à l'appel de leur nom, sortent des rangs et viennent déclarer qu'ils ne veulent plus se battre. Une simple remarque suffit à montrer, avec l'éclat de l'évidence, ce qu'a de baroque cette adaptation forcée à la scène. Aymerillot, si je suis bien informé, est un récit épique. Donc, chaque fois

que l'un des personnages prend la parole, le poète intercale dans le vers un « dit-il, » un « dit Charles, » nécessaire pour marquer le passage du style narratif au style parlé.

Hugues, *dit-il*, je suis aise de vous apprendre...

. . . . . .

Ces bons Flamands, *dit Charle*, il faut que cela mange...

Cette enclave est bien gênante : on ne peut la mettre dans la bouche de Charlemagne; on ne peut davantage la supprimer, sans faire chaque fois un vers faux. Donc on a imaginé de placer un « récitant » sur le devant de la scène. Il a pour mission de guetter au passage la malencontreuse incidente et d'en faire son affaire... Sans commentaires.

M. François Porché est un jeune poète du plus beau talent. Ce n'est pas aux lecteurs de cette *Revue* que j'ai à l'apprendre. Il rêve de nous donner un théâtre de poète. On ne saurait trop l'y encourager et témoigner à chacune de ses tentatives trop de sympathie. Tout ce qu'on pourra faire pour relever le niveau littéraire et moral de notre théâtre sera le bienvenu. Nous sommes tous d'accord pour penser qu'il nous faut, au lendemain de la guerre, un théâtre renouvelé, rajeuni, assaini; nous ne demandons d'ailleurs pas un théâtre de morale en action : il nous suffira d'un théâtre désembourbé. Honneur donc à ceux qui se font de leur art une idée noble, et y poursuivent un idéal littéraire plutôt que mercantile !

M. Porché s'est créé un instrument poétique qui est à lui, et qu'autorise pourtant la tradition, sans laquelle aucune versification n'existe : cela déjà n'est pas un mince mérite. Il a repris le vers libre, mais à coupe régulière, sans rien de commun avec le vers invertébré et amorphe, qu'avaient naguère tenté d'acclimater chez nous quelques destructeurs du vers français. Il n'est tombé ni dans les gauchissements de rythme, ni dans les fléchissements de rime, aujourd'hui surannés, et qui sont, à les appeler par leur nom, de vulgaires fautes de prosodie. Sa versification est probe et saine comme sa langue est de qualité loyale et de bon cru. Nous les avions fort admirées dans *les Butors et la Finette*. Cette fois, il nous donne une comédie lyrique mêlée de prose et de vers, la prose étant réservée aux parties de comédie, et le vers commençant de chanter aux instants où la pensée s'élève et où naît l'émotion. Je n'ai pas besoin de rappeler qu'il en est de nombreux exemples dans l'histoire de notre théâtre.

Rosette, accompagnée de son fidèle Benoît, arrive au pays des « Visages gris. » C'est ici le royaume de la bureaucratie et de la paperasserie : les indigènes, à force de vivre dans les livres et dans les registres, parmi les fiches et les circulaires, ont fini par avoir eux-mêmes le teint couleur de vieux papier. C'est pourquoi Rosette, dont l'air de santé tranche sur toute cette grisaille, mérite d'être appelée *la Jeune fille aux joues roses*. Sitôt débarquée, elle est en proie aux mille chinoiseries d'une administration auprès de laquelle la nôtre est un jeu d'enfant. Dans cette Terre promise des archives et de la poussière, il y a des tickets et des étiquettes, des cartons verts, des carnets à souches et des aide-mémoire, mais il n'y a pas de fenêtres, et l'air n'entre pas ; un ventilateur déplace seulement les poussières et la lumière artificielle se substitue désavantageusement à celle du jour. Enfin, la régente du royaume porte un nom qui est tout un programme : elle s'appelle Anastasie !

Si donc on prenait les choses au sens littéral, la comédie de M. Porché serait une satire des bureaux et de l'Administration par un grand A. Je me demande si elle vient tout à fait à son heure. Je sais très bien que M. Lebureau n'a pas une bonne presse, et il faudrait plus de courage que je n'en ai pour prendre sa défense. On peut tout de même y regarder d'un peu plus près et ne pas se contenter de plaisanteries faciles. J'ai entendu dire que, pendant toute la durée de la guerre, l'Administration nous a rendu les plus grands services, et je le crois volontiers. Elle nous en avait rendu de plus grands encore en 1870-1871, où c'est une vérité reconnue qu'elle nous a sauvés. Pour ce qui est de la Censure, qu'elle ait été plus d'une fois arbitraire et tâtillonne, qu'elle ait commis des abus et des erreurs, qu'elle se soit montrée sévère surtout pour les mieux intentionnés d'entre nous, je n'en disconviens pas. Mais aussi, qu'elle ait été une institution nécessaire et qu'elle nous ait épargné de grands malheurs, c'est ce que ne contestera aucun homme de bonne foi. Ce qu'on pourrait lui reprocher, ce ne sont pas ses rigueurs, mais bien plutôt certaines complaisances. Du reste, l'auteur de *la Jeune fille aux joues roses* ne s'en prend pas seulement à la manie de la réglementation; il raille aussi toute organisation, celle même de la justice, et en général toute autorité et toute contrainte. Je ne suis pas absolument sûr que le mal dont souffre l'Europe en ce moment soit surtout un excès d'ordre, de discipline, de docilité, de respect, d'obéissance aux chefs. Un vent qui souffle de Russie a beaucoup changé tout cela... Mais apparemment ce n'est pas le lieu d'aborder de si graves

problèmes à propos de la fantaisie d'un poète. Ne voyons dans la pièce de M. Porché que l'antithèse de l'artificiel, du faux et du convenu avec le vrai et le naturel. Et prêtons-nous ingénument aux variations qu'il a brodées sur ce thème.

La partie comique est presque entièrement confiée à Benoît. Ce vigneron, fils de vignerons, aime le vin et la gaieté. Il en veut à ce pays gourmé, empesé, solennel et guindé, que le rire y soit inconnu. La gaieté qu'aime ce Benoît est une gaieté haute en couleur, aux joues non pas roses seulement, mais rouges, et même rubicondes. Le rire qu'il affectionne est celui qu'on appelle rabelaisien. Il court les filles, enivre les gens de maison, et distribue généreusement bourrades et horions. C'est un comique qui ne vise pas particulièrement à être fin.

J'ai goûté surtout les parties de la pièce où parle Rosette et où elle parle en vers. Un jeune prince s'étiole dans ce royaume du factice et du renfermé. Théophile, qui a vingt ans, n'a jamais respiré le parfum d'une fleur et l'odeur d'une femme. Quand il aperçoit Rosette, il tient en mains les feuillets de sa thèse de docteur, et, d'ébahissement, il les laisse tomber. A ce prince au palais dormant, Rosette va apporter la révélation de l'air libre, de la nature et de tout ce qui dans la nature est pour l'enivrement de nos sens. Ce prince qui ne sort jamais, pour qui le ciel n'est qu'un mot, — et un mot grec! — et qui n'a vu de roses qu'en peinture, elle lui donne une rose, une rose naturelle, une rose vivante, et elle l'invite à venir voir comment poussent les roses :

Venez voir le rosier, venez voir la charmille,
Des parterres, des champs constellés d'autres fleurs,
Venez voir leur grand'messe avec leurs bacchanales,
Leurs rougeurs de désirs, leurs blancheurs virginales,
Tout ce qui va croulant de parfums, de couleurs,
Et tout ce qui du cèdre à la plus humble mousse,
S'émeut, bourgeonne, éclate et pousse,
Lorsque, victorieux des retours de l'hiver,
Et crevant sous son doigt comme une bulle d'air
L'enveloppe de brume où la terre s'ennuie,
Le tout jeune printemps pique à son chapeau clair
Le plumet vaporeux de la dernière pluie.

Mais on ne va pas, comme cela, voir les rosiers et les clématites, quand on est prince et qu'on règne sur les Visages gris. Les portes du parc sont fermées et l'ont toujours été. Les ouvrir pour le prince! Le protocole s'y oppose : il n'y a pas de précédent! Il faut instituer

une commission qui elle-même nommera des sous-commissions dont chacune élira son bureau qui se choisira des présidents, des trésoriers et des secrétaires : il y en a pour deux ans et plus. Les buissons auront le temps de se défleurir, et l'eau de croupir au fond des bassins. Mais il est bien connu qu'aux prisons les plus sévèrement grillées et verrouillées il y a toujours une porte ouverte, par laquelle le plus simple est de sortir tranquillement. Rosette avise une porte oubliée sous un vieux lierre. Et voici le prince, accompagné de son aimable guide, dans le parc où il va d'émerveillement en émerveillement. Il découvre la nature. Notez que c'est la nature telle qu'on la voit dans un beau jardin. C'est une nature arrangée et peignée, avec arbres taillés, corbeilles de fleurs et vasques aux feuillages retombants. En fait de forêt vierge, il y a mieux. Mais sans doute Rosette a pensé que cela suffisait pour une première fois et qu'il convenait de ménager les transitions. C'est déjà plus qu'il n'en faut pour monter à la tête du jeune prince, — qui l'a faible, — et qui, se sentant envahi par une griserie délicieuse, s'informe auprès de Rosette si ce ne serait pas l'amour. A quoi cette petite personne, très avertie et dont les voyages ont formé la jeunesse, répond qu'aucun doute n'est possible :

Oui, c'est l'amour, Seigneur, dans toute sa puissance,
Avec son rauque appel, son masque d'innocence,
Et sa grande colère aussi.
C'est lui, le jeune dieu dont la lance de flamme,
Écartant les rameaux de l'antique forêt,
Pénètre aux flancs du cerf qui brame
Quand sur le gazon tendre une biche apparaît,
C'est lui qui met ses soins aux noces de l'insecte,
Qui s'attendrit le soir, et d'une perle humecte
Le calice brûlant des fleurs!
Son rire éblouissant de toutes parts éclate,
Dans le sol, sur la mer et dans l'air qu'il dilate.
C'est lui, l'amour cruel qui donne un charme aux pleurs...

Diverses aventures guettent les amoureux ; puis, comme il convient dans un Conte bleu, tout finira par un mariage : les heureux époux auront beaucoup d'enfants et ils leur donneront une éducation résolument sportive.

Il y a de très jolis vers dans la pièce de M. Porché. Je le crois doué surtout pour l'expression des sentiments généreux, délicats et tendres. Et c'est, je l'espère, dans ce sens qu'il poussera sa tentative de rajeunissement du théâtre par la poésie.

Mme Simone joue le rôle de Rosette avec beaucoup d'élan et de grâce nerveuse. Elle est, à vrai dire, la seule à signaler dans une interprétation dont l'ensemble est tout à fait quelconque.

Vous entrez dans une salle de théâtre. Vous avez devant vous la scène réunie à la salle par un double escalier ménagé côté cour et côté jardin. La toile se lève. Alors, comme mue par un ressort, se déclenche une invraisemblable, folle, ahurissante sarabande qui, de tout le spectacle, ne va plus s'interrompre, emportant choses et gens, désormais incapables de s'arrêter, dans un incoercible tourbillon de mouvement perpétuel. C'est d'un bout à l'autre de la salle un va-et-vient, une course, un chassé-croisé, et des escalades, et des bousculades, et des dégringolades, un remue-ménage, un tohu-bohu, des bondissements, des hennissements, des sauts de carpe et des cris d'animaux. Vous vous demandez : « Où suis-je? Cette salle a-t-elle été louée par des farceurs anglais, pour s'y livrer en liberté aux délices de la gigue nationale? Suis-je au cirque et tous les clowns du monde de la clownerie ont-ils été réquisitionnés pour y exécuter une acrobatie monstre? Suis-je dans un asile d'aliénés? Et tous ces pauvres gens que je vois, recouverts d'oripeaux, aller, venir, courir, bondir, monter, descendre, sauter sur les meubles, ou se grimper sur les épaules, sont-ils des agités, atteints d'une incurable danse de Saint-Guy?... » Vous êtes au Théâtre-Antoine, — et vous assistez à une représentation de Molière.

M. Gémier à qui nous devons ce spectacle, a, sur la façon dont il convient de représenter les chefs-d'œuvre, des idées qui lui sont particulières. Qu'il s'agisse de Shakspeare ou de Molière, peu importe : le système vaut pour tous les temps et il est bon pour tous les pays. Le principe en est que le texte ne compte pas, n'a par lui-même aucune importance ; il n'est qu'un point de départ ; il sert seulement à mettre en mouvement l'imagination du metteur en scène qui désormais se donne libre carrière. S'il lui prend fantaisie d'ajouter un intermède auquel l'auteur n'avait pas songé, quelle considération pourrait l'en empêcher? N'est-ce pas un service à rendre au poète, qui n'a pu penser à tout et serait sans doute bien aise de profiter des derniers progrès des inventions dernier cri? Dans *Antoine et Cléopâtre*, M. Gémier avait introduit tout un tableau, l'orgie, qui n'existe pas dans Shakspeare. Et c'était un des clous de la représentation! Preuve que de Shakspeare et de M. Gémier, c'est M. Gémier qui avait raison. Après Shakspeare, c'est au tour de Molière d'être

massacré. Et il paraît que tout notre théâtre classique y passera...

M. Génier, dans un article de journal, se vante de déclarer la guerre aux traditions. Les traditions n'ont ici rien à voir, ni elles, ni quoi que ce soit qui touche à la littérature et à l'art dramatique. N'embrouillons pas les choses et ne nous payons pas de mots. Il s'agit uniquement d'une question de bon sens.

La grande pensée de M. Gémier, l'invention dont il se montre éperdument fier et qui le gonfle d'orgueil, c'est son fameux escalier, ce double escalier qui rejoint la scène à la salle. Les acteurs, sur qui cet escalier exerce une sorte d'attirance et une manière de fascination, en descendent à chaque instant les marches et arrivés au plateau inférieur, continuent d'aller, de venir, et de réciter leur rôle, après quoi, ils remontent pour recommencer leur inlassable promenade. Cela fait en réalité une scène à deux étages. Tantôt les acteurs sont au premier et tantôt au rez-de-chaussée : les uns sont en haut et les autres en bas. Quelquefois ils s'arrêtent sur les marches de l'escalier ; ils s'y installent, ils s'y campent, tournant le dos à ceux avec qui ils sont censés s'entretenir, ou bien ils s'y asseoient pour causer entre eux. D'autres fois ils continuent jusque dans la salle et, soit par les côtés, soit par l'allée du milieu, rejoignent la sortie. C'est une pièce sur un escalier, un dialogue autour d'un escalier la comédie de l'escalier.

Eh bien, je le demande à toute personne de bon sens : à quoi tout cela rime-t-il ? Quelle est la raison d'être de cette perpétuelle déambulation ? A quoi sert cet escalier saugrenu ? N'est-il pas le flagrant démenti et la contradiction elle-même de tout ce que le théâtre prétend représenter ? Nous sommes dans une pièce de la maison de M. Jourdain : où voit-on que les bourgeois du XVIIe siècle eussent coutume d'habiter des pièces en deux compartiments avec escalier pour accéder de l'un à l'autre ? M. Jourdain reçoit tour à tour son maître à danser, son maître de philosophie, son tailleur, un gentilhomme taré et une belle marquise. Est-il admissible que toutes ces personnes, et Mme Jourdain et la servante, parlent, dialoguent, se querellent les unes sur le plateau supérieur, les autres sur le plateau d'en bas, en sorte que les pieds des unes soient à la hauteur de la tête des autres ? En quel temps et en quel lieu a-t-on jamais vu les gens pendant une visite s'amuser à monter et descendre infatigablement les marches d'un escalier ? C'est pure absurdité.

Cependant nous voici arrivés à la cérémonie. C'est alors un invraisemblable sabbat, dans une cacophonie de cris et de couleurs,

dans un délire de gesticulations, où il devient impossible de rien reconnaître, de distinguer aucune ligne, d'apercevoir aucune forme, de soupçonner aucune idée. Comme si Molière avait pu mettre à la scène une parade qui ne fût que bastonnade et pantalonnade et qui ne voulût rien dire !

Mais que devient dans tout cela le rire de Molière, l'esprit de Molière, la satire de Molière, tout ce que nous admirons dans Molière, tout ce qui fait que Molière est Molière? Cela est noyé, submergé, enfoui, s'efface, s'évanouit, disparaît. C'est pitoyable.

Il n'y aurait qu'à hausser les épaules, s'il ne s'agissait aujourd'hui de Molière, demain peut-être de Corneille et de Racine. Que M. Gémier accommode à sa guise les pièces d'auteurs vivants : c'est affaire à lui et à ces auteurs. Mais les chefs-d'œuvre des maîtres de notre littérature ne sont pas sa propriété. Ils nous appartiennent à tous : en les gâchant, c'est à une propriété nationale qu'on porte atteinte. Ils font partie de la richesse de la France : nul n'a le droit de les saccager. Aussi ce qui m'afflige, plus encore que cette prétendue représentation du *Bourgeois gentilhomme*, c'est qu'elle ait passé sans protestation. J'ai lu avec soin les comptes rendus publiés au lendemain de la première, j'y ai vainement cherché l'expression du goût français indigné. Je n'ai rien trouvé que de timides réserves conçues en termes tout à fait académiques, ou même l'habituel tribut d'éloges auquel se réduit une presse qui, dès qu'il s'agit de théâtre, se fait unanimement bénisseuse. Or, il n'est aucun écrivain français, quel que soit le degré de sa culture littéraire, qui puisse se faire l'ombre d'une illusion sur la valeur d'une telle tentative. Il est fâcheux qu'aucun d'eux n'ait cru devoir réclamer contre ce grossier camouflage d'un chef-d'œuvre. Et quand, au pays de Molière, il ne se trouve personne pour défendre Molière, publiquement et outrageusement bafoué, j'en demande pardon à mes confrères, mais la complaisance poussée à ce degré confine à l'oubli du devoir professionnel.

René Doumic.

RÉCEPTION DE M. BOYLESVE

On écrira dans un siècle : « Peu de temps avant 1914, l'art français était parvenu à l'état de finesse. Jamais les peintres ne poussèrent si loin la subtilité des tons et des valeurs. Jamais les musiciens ne furent plus sensibles. Jamais les écrivains ne traduisirent avec une simplicité plus soignée des sentiments plus contenus. Les délicats recherchent aujourd'hui encore ces chefs-d'œuvre discrets Le plus singulier, c'est que la plupart des écrivains qui devaient être si nuancés et si purs avaient paru, vers 1890, comme de jeunes furieux ou comme des prophètes. Ils s'appelaient alors symbolistes. Peu à peu ils se dépouillèrent entièrement. Beaucoup moururent jeunes. Chez les autres, la fougue du moins périt vite. Ils étaient presque tous tombés dans la sagesse quand, le 20 mars 1919, le plus illustre de leurs poètes, M. Henri de Régnier, reçut à l'Académie l'un des plus charmants romanciers de cette génération, M. René Boylesve. »

Cette couvée de 1890, qui a produit des aigles, des cygnes, des canards, des alouettes et d'éclatants perroquets, M. de Régnier en a parlé avec émotion. Il paraît qu'au temps où tout cela sortait du nid, — avec quels cris et quels battements d'ailes! — M. Boylesve se tenait un peu à l'écart, effarouché. Il écrivait pourtant à *l'Ermitage*. M. Jacques des Gachons, qui était le secrétaire de cette Revue et qui assistait à la séance, pourrait en témoigner. Mais je signale aux curieux un autre témoin. *L'Ermitage* avait cette bizarre propriété de changer sans cesse de format et de couleur. C'était un grand cahier orange. Une autre année, c'était un petit in-18 sous papier gris, orné d'un chardon. L'année suivante, il se dilatait en format carré, sous une couverture glacée. Une de ces séries, l'année 1897, je crois, est ornée des portraits des collaborateurs. Ce sont des masques tracés par J. Veber, et qui épouvantaient les modèles par leur précision iro-

nique. Il faudra chercher là les traits de quelques-uns des écrivanis de notre temps, M. René Boylesve y figure, si je ne me trompe, et déjà tel que nous venons de le revoir après vingt-deux ans.

Chaque séance de l'Académie a son public. L'appareil guerrier des uniformes avait cette fois presque disparu. Les chapeaux des femmes se coloraient déjà de quelques plumes bleues, ou d'un peu de rose, juste ce qui convient à l'œuvre d'un romancier sensible et mélancolique. Quelques colliers de perles brillaient, sous le jour froid d'une blancheur somptueuse. Les perles sont dans les rêves le signe des larmes : on les voyait, parmi les robes noires et les fourrures sombres, comme les larmes versées sur *Mon Amour*. Il y avait parmi les invités quelques écrivains. Enfin on eût dit que la littérature était ramenée par la paix. Mais ce public n'était pas moins sensible aux événements de la guerre. Quand le maréchal Joffre entra, et s'en vint prendre place entre M. Bazin et M. Doumic, ce fut une longue ovation. Les applaudissements se répétèrent quand, à la fin de son discours, M. Boylesve évoqua la bataille de la Marne. Le vainqueur de cette grande lutte a gardé toute sa popularité.

Voici M. Boylesve debout, à la place traditionnelle du récipiendaire, entre M. Donnay et M. Capus. La lumière tombe à plein sur son crâne d'une nudité monastique. Sous ces plans et sous ces arêtes, on devine les yeux profonds. Un nez vigoureux jaillit de là et le reste de la figure se perd dans la barbe noire. L'habit est fermé et coupé comme une soutane. On voit briller la poignée de l'épée sur le devant de la ceinture. M. Boylesve tient à deux mains le texte de son discours déployé devant lui. Il lit, les yeux fixés sur les pages, sans gestes. La voix est profonde, et descend, de proposition en proposition, pour achever chaque phrase au fond d'un creux. Elle reprend plus haut la phrase suivante et la fait aussi redescendre comme par des degrés. L'orateur lit lentement, distinctement, également, d'un bon ton de carême.

Il fait l'éloge de son prédécesseur, M. Mézières, qui fut un homme d'étude, un journaliste de doctrine, un chroniqueur moraliste, un sénateur patriote et le président vénéré d'une quantité d'associations. Toute la première partie du discours est consacrée au mort. C'est d'abord un joli croquis de Mézières en 1848, encore élève de l'École normale, mais portant l'uniforme militaire, avec une ceinture tricolore et un sabre de cavalerie, montant à cheval et défendant l'Hôtel de Ville. Puis, c'est le tableau de la vie universitaire en ce temps-là, avec sa fierté, son désintéressement, son culte des idées, son mépris

des grandeurs de chair. Élève de l'École d'Athènes, Mézières étudie à la fois l'une et l'autre antiquité, « la langue italienne pour contempler dès son berceau la littérature moderne et l'anglaise afin d'atteindre les sommets de la poésie. »

C'est encore le tableau du *Temps* en 1864, avec Nefftzer, l'âpre Scherer et Hébrard. Voilà enfin la république fondée. A ce moment, M. Boylesve laisse respectueusement M. Mézières, dont l'ombre n'apparaîtra plus que par intervalles, et il commence la seconde partie de son discours, qui est un éloge des lettres.

Dans un morceau fort soigné il trace le rôle de l'écrivain, qui est, lui aussi, un ambassadeur de la République, mais un ambassadeur capricieux qui doit avoir son franc parler. Toute la salle était si bien de l'avis de M. Boylesve, la vérité de sa thèse était si évidente qu'une seule chose aurait pu nous gêner en l'écoutant, c'était l'excès même de l'adhésion que nous lui donnions. Il prêchait véritablement des convertis. Cependant le silence de l'auditoire devint tout à coup plus profond et comme perceptible, ainsi qu'il advient aux passages les plus intéressants. C'est que l'orateur achevait maintenant son discours, en parlant de cette dernière année que M. Mézières a passée à Rehon, prisonnier des Allemands. M. Boylesve a décrit cette suprême épreuve dans une page simple et pathétique.

M. Henri de Régnier, qui présidait, se renversant alors dans son fauteuil, s'appuyant de biais, élevant son papier sous les rayons du jour et tournant le dos au récipiendaire, commença sa réponse. Sa voix, égale et du timbre le plus fin, conduit élégamment ses phrases flexibles et vivantes, et les suspend à une belle image, comme une guirlande à un clou d'or. Écoutez-le, ayant montré le rôle de l'Académie comme hôtesse de la pensée, parler de ses derniers élus : « C'est au même sentiment qu'elle s'est conformée, — interprète cette fois de la reconnaissance nationale, — quand elle a élu le citoyen illustre dont l'étonnante et magnifique vieillesse a vu, avec le triomphe du Droit et de la Justice, la grandeur restituée de la Patrie, et qui, tout vibrant encore de l'immense tâche accomplie par son énergie inlassable et son implacable vigilance, lorsqu'il viendra s'asseoir parmi vous, messieurs, y retrouvera les deux hommes dont les noms glorieux évoquent un éclat de victoire et en qui s'incarne, dans la plus haute dignité militaire, l'âme héroïque des armées françaises à qui nous devons la grande œuvre de la France sauvée, de la France reconquise, de la France délivrée, de la France vivante malgré ses deuils et debout, en face de l'avenir, de toute sa hauteur, plus haute que le plus haut laurier... »

Seul un poète écrit cette prose et la fait chanter. Et c'est peut-être cet esprit même de poésie, ornant tout ce qu'il touche, qui a permis à M. de Régnier de donner à son discours une structure si serrée. Il s'est interdit les digressions et les ornements. Qu'en avait-il besoin? Il a tout juste tracé un rapide portrait de M. Mézières et a noté ce trait exact et fin : la bonhomie masquant l'autorité. Il a ensuite, au sujet de M. Boylesve, fait un retour sur sa propre jeunesse, et il a évoqué les ombres avec grâce. La suite de son discours n'est qu'une étude critique, très subtile, très bien faite, la meilleure qu'on puisse faire des livres et de l'esprit de M. Boylesve. Il a montré chez ce romancier deux parts à peu près égales de sensibilité et d'observation. Un discernement ironique, une émotion de poète se combattent, se mêlent et se corrigent. « Ce double caractère se retrouve dans toute votre œuvre. Le poète et l'observateur se la partagent et le plus souvent s'y mêlent. Certains de vos livres sont presque des satires, certains presque des poèmes, mais à tous cependant je note un point commun. J'y relève presque partout la marque de ce que vous avez nommé vous-même un idéalisme blessé, qui tantôt se désespère de sa déception et en souffre, tantôt s'en venge par de la raillerie. »

Il y a dans chaque esprit un point secret où toutes les puissances de cet esprit ont leur origine commune. On ne saurait l'indiquer avec plus de sûreté et de finesse. Le public écoutait, attentif à la voix d'un artiste. Dans les cintres des tribunes, on voyait des figures penchées et immobiles. Pour achever, M. de Régnier est revenu à cette image de la Patrie, à laquelle chacun pense. Et, tirant de l'œuvre de M. Boylesve la comparaison propre du temps, il nous a engagés, comme faisait l'enfant peint par le romancier, à nous accouder à la balustrade, pour saluer le bel avenir.

HENRY BIDOU.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Si, comme c'est la règle du sermon, c'était la coutume de la chronique d'appuyer ses développements sur un texte, voici le thème que nous prendrions cette quinzaine, tout entière occupée, sinon exactement remplie, par les délibérations de la Conférence de la paix : « Lucius Furius Camillus, après avoir vaincu les peuples rebelles du Latium, entra dans le Sénat et dit : « J'ai fait ce qui se « pouvait par la guerre ; maintenant, c'est à vous, Pères Conscrits, de « savoir vous assurer contre les rebelles une paix durable pour « l'avenir. » Cette citation, tirée d'un petit écrit d'un grand auteur, intitulé : *De la manière de traiter les peuples de la Valdichiana révoltés*, peut paraître d'une majesté disproportionnée à son sujet, mais ne s'en applique que mieux au nôtre ; trop vaste pour l'événement médiocre auquel elle se rapportait, elle l'est tout juste assez pour des événements immenses comme ceux dont le monde est à présent l'enjeu. Lors donc que le maréchal Foch entre dans le Salon de l'Horloge, il a le droit de refaire le discours de Camille. Ce qui pouvait se faire par la guerre est fait. C'est maintenant aux chefs d'État ou de gouvernement et aux délégués des Puissances, solennellement assemblés, de faire par la paix ce qui reste à faire. Or, ce qui reste à faire est tout, n'aurait pu être fait sans une guerre victorieuse, mais ne serait pas fait sans une paix heureuse, a été commencé par la guerre, mais ne sera achevé, fixé, consolidé, acquis que par la paix ; et il ne servirait à rien d'avoir gagné la guerre, si, à la fin, l'on allait perdre la paix, ou la manquer, ou seulement la réussir à demi.

Tout de suite, ici, vient au bout de la plume un point d'interrogation, si gros que nous allons, jusqu'au bout de ces douze pages, faire effort pour l'y retenir. Nous entendons ne parler de la Conférence qu'avec respect, ne la juger qu'avec réserve, ne la solliciter d'agir qu'avec patience. Plus d'une fois déjà nous avons supprimé des

choses que nous avions écrites et qui, en les relisant, nous ont paru trop vives. Peu à peu s'était formée en nous cette opinion, que nous avions de plus en plus de peine à dissimuler, que, quant à présent, la Conférence piétine, et que si ses hésitations, ses tergiversations devaient se prolonger, il faudrait rompre avec les belles manières du protocole et oser dire qu'elle patauge. Mais peut-être est-il ou trop tôt ou trop tard pour employer un langage si énergique. Nous souhaitons que ce soit trop tard, parce que l'illustre cénacle, comme on nous l'annonce, serait sur le point d'aboutir. Mieux vaut, pour l'instant, se contenter de retracer à grands traits l'historique de ses travaux, d'en dégager les grandes lignes, en évoquant particulièrement, à titre d'exemple, les incidents des dernières semaines.

La Conférence interalliée de Paris a été, on se le rappelle, ouverte le samedi 18 janvier par M. le Président de la République française, en présence de M. le Président de la République des États-Unis et des premiers ministres de la plupart des Puissances, M. Lloyd George, M. Orlando, M. Venizelos, etc. M. Clemenceau, président de notre Conseil des ministres, fut nommé président de la Conférence. Ces circonstances, qui ne sont pas de pure forme, appellent aussitôt une observation. Certes, ce n'est pas seulement un honneur que les premiers ministres des différentes nations ont voulu faire à la Conférence en s'y déléguant eux-mêmes comme premiers plénipotentiaires : le choix, outre ce qu'il avait de flatteur par la qualité des personnes, offrait des avantages incontestables. Mais, toute médaille ayant son revers, il n'était pas, en revanche, sans quelques inconvénients, qui ne devaient guère tarder à apparaître. Même en temps ordinaire, les chefs de gouvernement, dans l'État extrêmement compliqué qu'est l'État moderne, sont partagés entre toute sorte d'obligations, de soucis et de besognes; que sera-ce en des temps extraordinaires? Cette guerre, énorme par l'espace qu'elle a couvert sur la surface du globe, et par les longues années qu'elle a duré, énorme aussi par les millions d'hommes qu'elle a jetés les uns contre les autres, par les centaines ou les milliers de questions qu'elle a posées, par les conflits d'ordre extérieur et d'ordre intérieur d'où elle est née ou qui sont nés d'elle, saisit tous ceux qui ont la charge du présent et de l'avenir et, bon gré, mal gré, les entraîne haletants. Nul répit. A peine se croient-ils sortis d'une difficulté, qu'une difficulté plus pressante les reprend. La liquidation politique et sociale d'une pareille guerre, sans révolution, sans bouleversement, le raffermissement d'un milieu plus violemment secoué qu'il ne l'avait jamais été, est, en

tout pays, une terrible affaire. Elle suffirait à absorber l'attention et la volonté des plus actifs; l'autre tâche n'est pas moins exigeante, qui consiste à fonder une paix durable, avec les satisfactions légitimes et les garanties nécessaires, sans froissement ni refroidissement entre des peuples dont chacun a son tempérament, son amour-propre, et, — pourquoi s'en défendraient-ils? — son « égoïsme sacré. » Pour faire face à cette double série de problèmes, les chefs d'État ou de gouvernement auraient besoin d'une double vie; ils n'en ont qu'une, comme le commun des hommes; ils doivent par conséquent se dédoubler; mais, comme pour le commun des hommes, pendant qu'en eux l'une des moitiés de la personne travaille, l'autre s'arrête, et toujours une des œuvres chôme. Ainsi il y avait, vers la mi-février, les plus graves raisons pour que M. le Président Wilson ne quittât point Paris, mais pourtant des motifs sérieux l'ont appelé en Amérique. Tout récemment, M. Lloyd George aurait dû être à Londres, où il avait à parer à la menace d'une grève générale des mines et des chemins de fer, mais en même temps il devait rester ici, et ses collègues de la Conférence, par une lettre publique, lui ont demandé de faire à la paix qui devient urgente le sacrifice de son voyage. Du fait de ce dédoublement forcé, une sorte de mauvaise chance pèse sur les réunions du quai d'Orsay. Quand tous les plénipotentiaires sont là, les solutions ne sont pas mûres; et quand les solutions sont mûres, tous les plénipotentiaires ne sont pas là. On est prêt et l'on va conclure, mais l'absent revient, il n'y a qu'à recommencer.

Laissons de côté l'inconvénient d'un autre ordre, et presque opposé, qu'il y a à ce que les chefs d'État ou de gouvernement représentant eux-mêmes leur pays dans des négociations qui forcément tâtonnent, se traînent et n'avancent que par étapes, de correction en correction : c'est que tout ce qui sort de leur bouche prend facilement un caractère définitif. Si haut que soit le personnage d'un ambassadeur, il peut toujours être désavoué par le prince : on peut soutenir qu'il a dépassé ses instructions, mais le prince ne peut se désavouer, lorsqu'il s'est fait son propre ambassadeur, qu'il ne reçoit point d'instructions, ou ne reçoit que de lui celles seulement qu'il se donne. Le voilà donc condamné ou à se lier irréparablement ou à se contredire et, ce qui est pis, à se démentir. Le voilà contraint à graver dans l'airain, sur des sujets où il faut pouvoir effacer. Le risque augmente, il se multiplie, en proportion du nombre et de la diversité des matières à régler; en l'espèce, une foule de litiges, une foule de chances d'erreur. On s'explique très bien que les débuts de la Confé-

rence aient provoqué des inquiétudes ; et que plus grandes étaient les espérances que ses prophètes en avaient fait concevoir, plus prompt et plus profond, — trop prompt et trop profond, — ait été le désenchantement. Ces inquiétudes prématurées, exagérées peut-être, nous les avons, dès le 15 février, signalées à cette place même ; et nous essayions d'en indiquer, en quelques mots, les causes : « La Conférence, disions-nous, doit savoir où elle va, mais elle seule le sait. Elle marche en spirale. Sa méthode, au dehors, a l'allure d'une absence de méthode. Elle fait ce qu'on n'attend pas, ne fait pas ce qu'on attend, attend pour faire ce qu'on désirerait qu'elle fît sans attendre. On a l'impression qu'elle bâtit sur des hypothèses et néglige le terrain solide. » Mais, le 15 février, on pouvait alléguer qu'on en était encore aux prémisses ; à la vérité, il y avait déjà trois mois qu'avait été signée la première convention d'armistice avec l'Allemagne ; et il y avait deux mois que M. le Président Wilson était arrivé en France : toutefois, il n'y avait encore qu'un mois que la Conférence avait été officiellement inaugurée. La mise en scène avait été laborieuse, et, autant qu'on en pouvait juger par les décors, soignée. Tout d'abord, on avait semblé disjoindre et juxtaposer ou superposer la Société des Nations, renvoyée aux méditations de sages qu'on avait largement comptés et dont on avait trouvé plus de sept. C'était, pour les gens pressés et pratiques, un apaisement. Tandis que cette Académie platonicienne disserterait, et que se pencheraient sur les abîmes de l'avenir ces fronts couronnés d'olivier et de myrte, les ouvriers du jour présent et de la prochaine nuit mettraient les fers au feu et la main à la pâte. Ils étaient légion. D'autant plus que la Conférence, comme si ce n'était pas assez de régler par un traité de paix les destinées nationales d'une forte portion du genre humain, a pris sur elle de régler aussi les destinées collectives ou individuelles de l'humanité tout entière ; d'en prescrire les conditions politiques et les conditions économiques ; aux questions de frontières, aux questions militaires, navales et aéronautiques, aux questions commerciales, financières et douanières, aux questions de dommages et de réparations, aux questions de précautions et de garanties, elle n'a pas craint d'ajouter la matière de dix autres traités, jusqu'au statut des femmes et au statut du travail.

Lorsque le public regarde à travers les communiqués, il voit nombre de commissions, qui se subdivisent à leur tour en nombre de sous-commissions ; au-dessus des commissions territoriales spéciales, une commission territoriale centrale ; à côté de la Conférence

plénière de la paix, une commission, tantôt restreinte, tantôt plénière, de la Ligue ou Société des Nations; au-dessus de toutes, une sorte de Conseil privé des cinq grandes Puissances, dénommées « Puissances à intérêts généraux, » le Conseil des Dix; et, à côté de ce Conseil, composé des mêmes personnes, avec adjonction de militaires, et siégeant dans une autre forme, un Conseil suprême de la guerre. Cela, c'est ce que le public voit, c'est ce qu'on nous laisse entrevoir, et ce qui fait, pour la jubilation des badauds, que nous n'en sommes plus aux jours obscurs de « la diplomatie secrète; » chaque soir, le journal nous apprend que la commission des affaires tchéco-slovaques ou la sous-commission du travail des femmes s'est réunie et qu'elle se réunira de nouveau vendredi à 10 heures. Quel progrès sur les habitudes du règne déjà lointain de Charles X où, un matin, *la Quotidienne* mesurait si avarement les confidences en ces termes : « Le roi est allé à la chasse, après avoir entendu la messe, » et, le lendemain : « Le roi a entendu la messe; après quoi, il est parti pour la chasse! » Pour nous, qui respectons les lois des genres, et qui savons que, par sa nature, la diplomatie est secrète ou qu'il n'y a plus de diplomatie, que les grandes affaires ne peuvent se traiter sur les places ou dans les carrefours, nous ne nous indignons pas de n'en pas connaître davantage; mais nous aimerions qu'on renonçât à nous en faire accroire, à nous jeter de la poudre aux yeux, sous prétexte de nous les tenir ouverts; et surtout nous ne voulons pas contribuer à nous éblouir et à nous aveugler nous-mêmes. Peu nous importerait de savoir heure par heure ce que fait, et moins encore ce que va faire la Conférence, si nous étions sûrs qu'elle fait quelque chose et si nous sentions que ce qu'elle fait est bon, ou simplement que ce qu'elle fait est fait.

D'ailleurs, derrière toutes ces commissions et sous-commissions qu'on nous montre par le coin soulevé du rideau, il y a encore d'autres commissions et sous-commissions qui siègent aux étages inférieurs ou dans des locaux séparés. Nous sommes mal et parfois nous ne sommes pas du tout instruits de leur activité, ni même de leur existence; mais il est certain qu'il en existe : il y a des commissions « interministérielles » mixtes de fonctionnaires et d'experts, pour discuter et arrêter sur chaque question l'attitude de chaque gouvernement. Il y a des « comités d'études » plus ou moins bénévoles à leur origine, plus ou moins reconnus et avoués dans la suite, qui ont, sur chaque question aussi, amassé, classé, digéré, élaboré, de la main des techniciens les plus qualifiés, les matériaux

les plus utiles. Le peu qui en a percé hors de l'ombre discrète où ils se tiennent permet de dire que la documentation fournie par eux est remarquable, et que, depuis le Congrès de Westphalie où Denys Godefroy assista de sa science d'Avaux et Servien, jamais Congrès n'avait été aussi sérieusement préparé. Si bien qu'il serait souverainement injuste de prétendre que soit la compétence, soit la décision, soient absentes de la Conférence de Paris. Seulement, la compétence est en un lieu, et la décision en un autre; elles ne se rencontrent pas toujours et ne se combinent pas souvent. Il serait injuste encore, ou du moins excessif, de poser en axiome que plus on monte d'un degré vers le pouvoir de décision, plus on s'enfonce d'un degré vers l'incompétence. Mais n'est-il pas évident, et du reste naturel, que ceux qui ont, au sommet, à trancher toutes les questions, — quand il y a tant de questions posées que c'est l'univers même qui est sur le tapis: l'univers, l'ensemble des choses, — n'est-il pas légitime qu'ils ne les possèdent pas toutes, et sans doute en ignorent tout à fait quelques-unes, si, au surplus, le spécialiste qui en possède parfaitement une ignore à peu près le reste et n'est le maître que de celle-là? C'est précisément, peut-on croire, lorsque son fils Jean se rendit à Munster comme plénipotentiaire de la reine de Suède que le chancelier Oxenstiern prononça son mot fameux : « Allez voir, mon enfant, par combien peu d'esprit le monde est gouverné! » On ne peut assurément pas dire d'une assemblée qui réunit ces talents éclatants, le Président Wilson, M. Clemenceau, M. Balfour, M. Orlando, M. Sonnino, M. Venizelos, pour ne citer que les plus célèbres, qu'elle gouverne ou réorganise le monde par peu d'esprit. Bien plutôt, il faut dire que l'esprit, si puissant qu'il soit, a ses limites, et que, suivant un vers passé en proverbe, tout homme a vu le mur qui le borne.

Mais ce mur qui borne l'esprit des gouvernants, il n'est pas bon de le laisser toucher aux peuples. Même quand la tâche est immense, et quand personne, quand le plus grand parmi les vivants et parmi les morts n'y suffirait pas ou n'y eût pas suffi, il n'est pas bon de révéler aux peuples que leurs gouvernants d'aujourd'hui n'y sont pas pleinement et parfaitement égaux, car les hommes sont plus frappés de l'inégalité de l'artisan que de l'immensité de la tâche, et le prestige se perd, qui est un agent d'ordre dans la mesure où il est un élément de force. Le cardinal de Retz parlait pour tous les temps et pour tous les régimes : c'est une imprudence, de déchirer le voile dont s'enveloppent les gouvernements au regard des peuples. Et nous trouvons

dans cette considération toujours vraie une raison de plus de regretter que les premiers ministres de l'Entente n'aient pas abandonné à d'autres le déblaiement et le gros œuvre, en ne se réservant, dans la construction de l'édifice, que le couronnement. Achevé et réussi, on ne leur en eût pas fait moins d'honneur; manqué ou retardé, on n'eût accusé que le maçon, et non l'architecte. Il n'y a déjà pas trop de confiance, de révérence et, si l'on le veut, d'illusion sur la terre : prenons garde à tout ce qui peut en diminuer la dose.

En somme, avec toutes ses commissions visibles ou invisibles, ses sous-commissions et ses comités, la Conférence est une lourde machine, dont les mouvements, à supposer qu'ils ne se contrarient pas et ne s'annulent pas réciproquement, ne peuvent être que très lents. La mauvaise méthode ou l'absence de méthode que nous avons dénoncée dès les premières séances en a poussé les défauts à l'état dangereux. Comme nous le disions alors, comme nous n'avons depuis lors cessé de le dire, il y avait une question principale, cardinale, sur laquelle roulaient, en quelque façon, toutes les autres questions. On ne devrait pourtant pas oublier que, dans la guerre qui vient de dévaster et de désoler trois continents, le monde a été d'un côté, et l'Allemagne de l'autre : l'Allemagne suivie de ses comparses et de ses complices, mais l'Allemagne d'abord ; et que, sans l'Allemagne, ils n'y eussent point été, et que sans l'Allemagne il n'y eût pas eu la guerre, et que par l'Allemagne il y a eu la guerre, et que par l'Allemagne il y aura toujours la guerre.

Il n'y avait donc pas de détours à faire, pas de biais à prendre, pas de manœuvres ni de circonvolutions. Il fallait aller droit au but, tirer au corps, viser à la tête ou au cœur. Si l'Allemagne est la guerre, la paix était la soumission de l'Allemagne. La question à résoudre primordialement, préalablement, était la question de la grandeur et de la la force allemandes, c'est-à-dire tout net la question des frontières de l'Allemagne. Or, deux mois durant, la Conférence s'est occupée de tout, excepté de cela. Elle a paru estimer plus habile, en tout cas, plus commode, de commencer par l'accessoire et de différer le principal. Elle s'est lancée dans le jeu des statistiques, et, les appliquant en principe des nationalités, s'est ingéniée à tracer d'après elles les frontières d'États qui n'existent pas encore. Ce n'est rien, mais elle a pétri les limbes et sculpté les nuées. Quant à l'Allemagne, qui, elle, existait et n'existait que trop, elle subsiste, elle persiste, elle existe autant et plus que jamais.

On a commis cette première faute de se montrer disposé à traiter

avec *un* gouvernement allemand, avec *le* gouvernement allemand; c'est-à-dire d'encourager le maintien du *Reich*, du système d'États, de la Confédération, de l'Empire; c'est-à-dire d'aider l'Allemagne à sauver, pour le moins, son unité. L'occasion s'offrait de défaire l'Allemagne, en refaisant les Allemagnes; de reprendre, dans la trame ourdie par Bismarck, le fil de l'histoire et de la politique françaises. Il n'y avait qu'à admettre qu'on avait devant soi un gouvernement prussien, un gouvernement bavarois, un gouvernement saxon, etc., et qu'à engager la conversation avec eux, à ne l'engager qu'avec eux. Alors auraient repris de la vigueur les anciens souvenirs, et en auraient pris les nouvelles tendances à constituer ou reconstituer une Saxe, une Bavière, etc., distinctes de la Prusse: et qui sait? le projet du docteur Preuss, ou tel ou tel autre projet conçus dans l'effondrement militaire et social de l'Allemagne auraient peut-être été autre chose qu'un plan fort beau sur le papier. De toute manière, si l'on n'avait pas su saisir cette occasion de coopérer à briser l'unité allemande, il fallait ne pas se prêter à la renforcer, ni souffrir qu'elle se renforçât, et que l'Allemagne vaincue grandît par l'apport des Allemands d'Autriche. Comment l'empêcher, demandera-t-on, prisonnier qu'on était du principe napoléonien « des nationalités » et de la formule wilsonienne de « la libre disposition des peuples? » Pratiquement, d'ailleurs, il n'y en avait aucun moyen direct. C'est possible; mais il y en avait plus d'un moyen efficace, quoique indirect; sans renier le principe des nationalités, sans faire violence à la libre disposition des peuples, on eût probablement pu, par des concessions et des attentions que l'on n'avait pas à chercher bien loin, soutenir les résistances, accentuer les divergences, détourner la libre disposition des populations autrichiennes de les porter vers l'Allemagne, et les retourner vers le Danube.

Passons encore condamnation. Mais cette Allemagne, qui restait debout, et qui même se redressait, la plus élémentaire précaution commandait, pendant qu'on le pouvait, de lui enlever ses armes. Il fallait, pendant qu'on la tenait sous le genou, casser les dents de la bête enragée. Puisque, de siècle en siècle et plusieurs fois par siècle, elle a troublé la paix de l'Europe, jusqu'à jeter, la dernière fois, le monde entier dans une guerre épouvantable, il fallait la réduire sûrement à la paix en la mettant totalement hors d'état de songer à la guerre. De toutes les garanties qu'on pouvait, qu'on devait prendre contre elle, — et il y en avait bien d'autres, — la plus forte, la seule complète, était le désarmement de l'Allemagne, à laquelle il suffisait

de laisser une gendarmerie pour faire sa police intérieure. Avec ce qui a été décidé, peut-on dire qu'elle est désarmée ? Si les informations qu'on nous a données sont exactes, l'État-major interallié avait compris tout autrement qu'il n'en a été décidé les conditions militaires à dicter à cet ennemi qui est le perpétuel et universel ennemi. Il proposait de lui laisser une armée recrutée selon les règles ordinaires, pour un temps de service court; plus nombreuse peut-être, quoique bornée à 200 000 hommes, mais de qualité inférieure, une armée de simples soldats, et presque de miliciens. Le régime qui a prévalu, sur l'intervention, paraît-il, de M. Lloyd George, fidèle aux idées britanniques, serait très différent : on ne laisserait à l'Allemagne que 100 000 hommes, avec un matériel restreint et catalogué d'artillerie et de mitrailleuses ; mais cette armée serait formée par voie d'engagements volontaires de douze années : ce serait une armée de sous-officiers, qui donnerait autant de futurs *feldwebel* que d'engagés : et l'Allemagne aurait en elle, pour l'heure où elle le voudrait, un cadre de fer tout monté, avec ses vis toutes prêtes à serrer. Outre les trois ou quatre millions de vieux soldats revenus de la guerre plus ou moins valides, elle n'aurait plus qu'à placer et ranger dans ce cadre les jeunes hommes qu'elle aurait instruits sournoisement, sous les prétextes les plus divers, en mille sociétés d'apparence inoffensive, dans ses universités elles-mêmes, et même dans ses temples. Le péril serait d'autant plus certain, d'autant plus constant, que le contrôle serait plus relâché, plus intermittent. Tout d'abord, et dans la pensée du haut commandement allié, il devait être exercé en permanence par une commission internationale; maintenant, il ne s'agit plus que d'une surveillance quasi diplomatique, les relations reprises, par les attachés militaires de chaque Puissance. Ce qu'il faut en conclure et ce dont il faut se convaincre, c'est que, dans ces conditions, l'Allemagne n'est pas désarmée, qu'elle reste armée, qu'elle peut s'armer.

Les amateurs de rapprochements historiques auront beau représenter que la seule armée prussienne, à la fin du règne de Frédéric-Guillaume II, comprenait 230 000 hommes, et remarquer que, par rapport à elle, l'armée allemande tout entière, l'armée de l'Allemagne entière, serait moindre de plus de moitié. On a par avance répondu que l'armée échappée à la débâcle d'Iéna ne se composait que de six divisions, soit de 50 000 hommes, et que ce fut justement de la réduction des effectifs imposée par Napoléon que sortit l'une des mesures qui servirent le plus à amener la revanche militaire de la

Prusse. En effet, « on réduisit, a noté M. Godefroy Cavaignac dans son livre : *la Formation de la Prusse contemporaine*, l'effectif des compagnies, et l'on appela successivement les cantonistes demeurés dans leurs foyers à s'exercer durant un mois au régiment. Il fut également décidé que chaque régiment détacherait un certain nombre d'officiers, qui se rendraient, durant les jours fériés, dans le canton du régiment, pour y exercer les hommes en congé de l'ancienne armée. Les partisans du service obligatoire prenaient ainsi largement leur revanche de l'échec que leur avaient imposé la volonté du Roi et les intrigues qui s'agitaient autour de lui. L'on soumettait à l'exercice militaire tous les hommes qui n'étaient point compris dans les catégories d'exemptés; c'était un progrès considérable réalisé vers l'application du service universel. Les officiers avaient reçu l'ordre de traiter les hommes avec les plus grands ménagements. Chacun se familiarisait avec le service, et la réconciliation de l'armée et de la nation était préparée de la façon la plus pratique. Ces mesures exceptionnelles, ce rapide passage sous les drapeaux, faisaient pénétrer partout la notion exacte de la situation violente de l'État, des devoirs civiques, du rôle de l'armée. Les soldats d'un mois, les *Krümper*, jouèrent un rôle considérable dans la guerre d'indépendance, et leur appel constitua l'un des éléments, les moins apparents peut-être, mais certainement les plus réels, du mouvement national. » Pensons à Scharnhorst et à Gneisenau, ils nous feront penser à Blücher.

Que la même faute ait été commise pour la nation allemande et pour l'armée allemande, qu'on ait eu le tort d'en conserver, de n'en pas briser l'unité, nous ne dirons, pas que ce soit tout à fait indifférent, mais nous dirons après cela, nous conviendrons que c'est très secondaire, car les prérogatives militaires accordées à la Bavière dans l'Empire étaient de pure forme, de pure cérémonie, et en vérité illusoires. Elle avait bien un siège permanent dans la Commission de l'armée du Bundesrath, ayant stipulé, au traité du 23 novembre 1870, par lequel elle s'associait à la fondation de l'Empire allemand, que l'armée bavaroise formerait en temps de paix une partie distincte de l'armée de l'Empire; mais, de fait, l'Empereur, sous les ordres de qui était constitutionnellement placé l'ensemble des forces de terre et de mer; qui avait le droit de veiller à ce que toutes les troupes fussent au complet, prêtes à marcher, soumises à l'unité de formation, d'organisation, d'armement, de commandement, d'instruction; qui avait le droit de surveillance et d'inspection partout; qui appelait les

recrues sous les drapeaux et recevait leur serment; qui réglait la répartition des contingents et l'organisation de la landwehr; qui avait le droit d'installer des garnisons et d'établir des places fortes dans tout le territoire fédéral; à qui appartenait la nomination de tout commandant supérieur et de tout commandant de place; l'Empereur-roi de Prusse était réellement le « Suprême seigneur de la guerre. » Il était le grand ressort, la pièce la mieux polie et la plus reluisante, de cette énorme mécanique à tuer; mais il n'était pas toute la mécanique, et, lui-même ôté, les débris en restent utilisables et formidables. Les deux unités se combinant, l'Empire ou la Nation, le *Reich* allemand, a dans l'armée allemande un instrument qu'il eût été sage de lui arracher ou sur lequel il eût été sage de lui lier les mains.

La Conférence ne l'a pas fait. Elle ne le fait pas. Pourquoi? Parce que les Puissances alliées ou associées, sans avoir des politiques contraires, — on se plaît à s'en persuader, — n'ont pas de politique commune. Elles n'en ont pas en Allemagne. Elles n'en ont pas en Autriche. Elles n'en ont pas en Russie. Elles n'en ont nulle part. Elles n'ont pas de doctrine, et sur plus d'un point, en dépit d'efforts dont on eût pu tirer un meilleur parti, n'ont que de médiocres renseignements. Elles font, du Nord au Sud et du Sud au Nord, le tour de l'Europe, prenant les questions au petit bonheur, les lâchant à la plus petite difficulté. Dès qu'on ne tranche pas, on procrastine. Mais le lendemain, des difficultés plus grosses ont surgi. Refaisons nous-mêmes ce tour sur la carte. De la Finlande, onne parle plus. On s'est engagé, en paroles, un peu vite, un peu légèrement, sur le sort des provinces baltiques, Esthonie, Livonie, Courlande, Lithuanie : il y avait le pour et le contre à peser. La frontière occidentale de la Pologne a été faite, défaite, refaite, redéfaite, et reste toujours à faire : le passage par Dantzig n'est toujours pas livré aux troupes du général Haller. Les Oukraniens assiègent toujours Lemberg, s'émeuvent peu des monitoires radiotélégraphiques et les Allemands se moquent dans Posen de la Commission interalliée. Le Slesvig attend son plébiscite. La question des bouches de l'Escaut, celles du Luxembourg, de la Sarre et du Rhin sont pendantes. Les relations se tendent et s'aigrissent de plus en plus entre les Italiens et les Yougo-Slaves, cependant que les Tchéco-Slovaques étouffent et ne savent par où on leur donnera de l'air. Les Roumains et les Serbes se disputent le Banat, où toutes les cotes qu'on leur offre sont mal taillées. La Macédoine et la Thrace sont des écheveaux embrouillés, et l'Asie-Mineure est vacante. A l'Est, les bandes bolche-

vistes débordent vers Odessa; le grain bolcheviste germe et lève en Hongrie : notre front oriental est interrompu. Notre front occidental est démobilisé. Nous sommes en posture sensiblement moins favorable, et l'Allemagne, en posture moins humiliée que lors de l'armistice, en novembre.

Néanmoins, les augures sont optimistes. M. le Président Wilson, M. Clemenceau, M. Orlando, ont écrit à M. Lloyd George, pour le décider à rester à Paris, que les peuples pourraient jouir, dans deux semaines, du bienfait de la paix. Et M. le colonel House précise que ce ne sera pas d'une paix préliminaire, mais d'une paix définitive; et il en précise aussi la date, qui, le 20 mars, devait être « de samedi en huit. » D'ici là, on va reprendre la Société des Nations, et nous n'y voyons pas d'objection, si c'est pour que chaque associé, comme dans toute association, déclare son apport, en hommes et en argent. Mais qu'on se défende de ce que nous appellerons « l'état d'esprit parlementaire, » qui porte à se flatter que tout est fini quand on a fait quelques discours ou rédigé un amendement. La grande épreuve pour tous les textes, textes de traité ou textes de loi, est le moment où ils prennent contact avec la vie. « Paix définitive! » affirme le colonel House. Que sa prophétie s'accomplisse! Rappelons-lui pourtant qu'il y a l'Allemagne, qui jure qu'elle ne signera pas tout. Nous sommes sûrs qu'à la fin elle signera. Mais peut-être pas « de samedi en huit. » On a gardé trop d'Allemagne pour aller si vite. Et l'essentiel, puisqu'on a tant fait que d'atermoyer, est moins encore d'avoir la paix rapide que de l'avoir, comme on nous l'a promise, rétributive, réparatrice, protectrice.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant :

RENÉ DOUMIC.

LES NOUVEAUX OBERLÉ[1]

DERNIÈRE PARTIE[2]

XIV. — L'INVITATION

Il arrivait à Massevaux dans l'après-midi du lundi 20 décembre. L'automobile militaire s'était arrêté sur la place du Marché, sous les arbres du quinconce, à la porte des bureaux de l'administration. Aussitôt, traversant la place, il se dirigeait par la route du Marché et le chemin du Chariot, vers la route de Rougemont, c'est-à-dire vers la fabrique. Il marchait rapidement, sans regarder personne, si ce n'est du coin de l'œil, ayant peur d'être reconnu, se refusant à lui-même la joie de contempler ces maisons familières, ces enseignes, ces visages qui faisaient partie des images de son passé. Surtout il s'inquiétait d'entrer dans l'enclos de la fabrique. Qui allait-il rencontrer? Quel témoin l'allait reconnaître le premier, comme il disait, « dans cet accoutrement de demi-Boche ? » Car, avec le peu d'argent qui lui restait, il avait pu acheter une veste de molleton bleu et un mauvais pardessus d'été, mais la culotte, les bottes, étaient encore celles du sous-officier de l'armée impériale allemande. « Si ma mère, songeait-il, si mes ouvriers me voient ainsi, quel accueil me feront-ils ? » Se baissant un peu pour que le pardessus cachât le bas de la culotte gris-vert à passepoil rouge, il ouvrit le portillon de l'usine, et, se tenant sur la marche de la porterie, demanda :

(1) *Copyright by* René Bazin, 1919.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 février, 1er et 15 mars et 1er avril.

— Est-ce que ma mère est chez elle?

— Oh! Monsieur Joseph! Comment, vous voilà?

— Oui, ma bonne Kuhn! Est-elle chez elle?

— Mais non, monsieur. A cette heure-ci, elle est toujours au bureau : depuis la guerre, la pauvre dame travaille toute la journée.

— Ah! tant mieux!

La vieille femme le suivit du regard, stupéfaite. Déjà Joseph s'avançait vers la maison. Quand il fut entré, il sonna la femme de chambre, et, sans répondre aux exclamations d'Anna :

— Je vous défends de prévenir ma mère que je suis arrivé. Mettez seulement dans ma chambre le meilleur vêtement que j'avais avant la guerre.

Une heure plus tard seulement, ayant fait sa toilette, et vêtu en Alsacien, il fit prévenir sa mère, et lui ouvrit la porte, au moment où elle arrivait, hâtant le pas, la figure rayonnante.

— Dire que tu ne m'as pas avertie! Ah! quel enfant! Mais j'aurais été au-devant de toi jusqu'à Belfort!... Comment te portes-tu? Bien, je le vois... Tu n'as pas été blessé?... As-tu faim? As-tu soif?...

Elle l'embrassait.

— Que je suis contente!... Mon fils chéri, c'est par toi que j'ai souffert le plus : mais tu reviens le premier, et pour toujours! pour toujours!

Dans sa joie de retrouver son fils, elle ne cessait de le regarder, de l'interroger. Elle l'avait donc là, devant elle, dans la maison où elle avait passé de si tristes nuits et tant d'heures de jour à s'inquiéter du sort de Pierre et de Joseph, à se désespérer de l'impuissance de cette imagination qu'elle sollicitait en vain, et qui devenait incapable de lui représenter au vrai l'image de ses deux fils : le visage si ouvert de l'aîné, et cette autre figure indifférente, énigmatique, toujours pareille, dans le cadre de la barbe blonde. Joseph, assis devant elle et le corps plié en avant, était absolument le même homme qui l'avait quittée seize mois plus tôt. Elle aurait voulu tout savoir, connaître par le détail chacune des heures de cette absence, le séjour en Allemagne, les itinéraires, les combats, mais surtout les pensées Elle essayait de lui faire raconter de quelles injus-

tices, de quels mauvais traitements peut-être il avait été victime, et comment, peu à peu, la haine grandissant, il s'était enfin résolu, au péril de la vie, à franchir les lignes. Mais non : rien, ou presque rien. A tant d'interrogations, il ne répondait que par deux refrains, qu'elle ne se lassait pas d'entendre, il est vrai. Il disait : « Je ne pouvais plus vivre avec eux... Je suis content d'être revenu dans notre Alsace. »

Dès le lendemain, il se remit au travail, il redevint le chef appliqué, soucieux des petites choses, cordial avec les employés et les ouvriers, tout absorbé par les mille problèmes d'une direction que la guerre avait rendue singulièrement difficile. Comment remplacer la clientèle allemande? Où trouver du charbon? Où acheter, et comment faire amener jusqu'à la fabrique les balles de coton? Fallait-il compter sur de nouvelles commandes de l'État français, avec lequel Denner avait passé un premier marché?

Tout d'abord, Mme Ehrsam n'avait parlé de Pierre qu'avec prudence. Elle craignait que, d'avoir combattu contre la France, n'eût diminué l'affection de Joseph pour ce frère aîné qui, lui, combattait pour la France. Mais non, Joseph se montrait, au contraire, très désireux de connaître tout ce qui concernait Pierre, de lire quelques-unes des lettres que celui-ci avait écrites, et quand il apprit, aux environs de Noël, que son frère viendrait en permission, vers le 20 janvier, à Massevaux, il en manifesta une joie très vive. Sa mère saisit l'occasion : sans doute, elle avait déjà pris sa résolution sur ce point qu'elle allait soumettre à Joseph, mais, désireuse de rétablir entre ses fils l'amitié fraternelle que la guerre avait diminuée, croyait-elle, malgré les apparences, et de retenir à Massevaux son fils cadet, elle voulut lui montrer quelle part elle lui ferait désormais dans la vie de famille. Elle lui dit donc, le matin de Noël, comme elle revenait de la messe :

— Écoute, Joseph : j'ai reçu une grande lettre de ton frère, hier.

— Je le sais ; j'ai vu qu'à la veillée, hier, vous étiez préoccupée : mais comme vous m'aviez déjà refusé de me révéler quoi que ce fût...

— Refusé? non.

— En me disant qu'il se portait bien, vous refusiez de m'en raconter davantage, alors je n'ai pas insisté.

— Eh bien! je veux te demander conseil... Ton frère aime une Française...

Au lieu de rentrer à la maison, ils continuèrent de monter, entre les platanes de la route de Rougemont; de la sorte, il n'y aurait pas de témoins, et le secret serait mieux gardé. La mère, tirant de sa poche une lettre plusieurs fois relue, citant des passages et les commentant, raconta comment, à l'hôpital de Saint-Baudile, Pierre avait connu Mlle Marie de Clairépée; comment celle-ci, après la mort d'Hubert, avait refusé de recevoir de nouvelles lettres; enfin, elle fit en quelques mots, choisis et justes, le portrait de cette jeune fille un instant aperçue entre deux compagnes. Que le souvenir était demeuré cher et vivant!

— Il y a de cela quatre mois. Depuis lors, aucune nouvelle. Dans toutes ses lettres, et bien qu'il cherche à me le cacher, je vois que Pierre souffre cruellement. Je regrette que tu ne connaisses pas cette jeune fille.

— Vous venez de la décrire, je pense, comme aurait fait mon frère!

— Sans doute; mais peut-être saurais-tu, mieux que moi, si cette résolution qu'elle a prise n'est point une manière détournée pour signifier à ton frère un refus définitif. L'orgueil, — n'importe lequel, celui de la fortune, ou du nom, ou de rien, — empêche si souvent une femme d'apercevoir où serait son bonheur!

— Demandez-lui de s'expliquer!

La mère eut, en le regardant, une expression de jeunesse, car elle pensait à ce qu'elle eût fait elle-même, autrefois, vers sa vingtième année.

— Non, mon Joseph, si on propose à une de ces petites volontés jeunes de revenir, purement et simplement, sur ce qu'elle a décidé, rarement on obtient gain de cause. Il faut lui demander autre chose, et qu'elle soit surprise, étonnée, tentée...

— Alors, demander quoi?

La mère murmura, d'un air détaché :

— Davantage.

Elle attendit, s'arrêtant comme pour étudier le paysage. Ils étaient arrivés à ce second tournant, après lequel la route de Rougemont prend décidément le parti de monter la colline

et d'atteindre les bois, sans plus fléchir. Joseph se mit à rire, et dit tout haut, pour les bois et les prés :

— Maman, j'ai une idée, une bonne, et je vais vous la dire.

Si bien douée que soit une femme, elle reçoit une grande force de la présence et du conseil d'un homme, elle y gagne de ne plus se fatiguer en retours sur elle-même. Mme Ehrsam se sentit comprise; elle fut ravie de penser qu'elle aurait, pour la soutenir, si quelque jour Pierre lui faisait un reproche, l'avis de Joseph. Elle eut la certitude, pour la première fois, que celui-ci était pleinement libre, et en confiance avec elle.

— Eh bien ! cette idée ?

— C'est une chose difficile et hardie : écrivez à Mlle Marie de Clairépée...

— Pour lui dire ?

— Qu'on l'aime, et qu'elle vienne près de vous, dans une maison de la ville, afin de connaître ce brave garçon qui est votre fils et mon frère, et, le connaissant, de l'aimer elle aussi.

— Tu crois vraiment que je dois ?...

— J'en suis sûr.

Comme c'était là, justement, l'idée qu'elle avait eue, Mme Ehrsam voulut que son fils insistât, et s'engageât davantage.

— J'ai peur qu'elle ne veuille pas. Peut-être une Alsacienne serait capable de répondre à cet appel ; la guerre excuse ces démarches insolites; oui, je crois qu'une jeune fille de chez nous serait capable d'accepter. Nous sommes promptes à nous déterminer, nous autres. Mais ces jeunes filles de France, du moins celles qui n'habitent pas la frontière, ne doivent pas savoir, même aujourd'hui, rompre avec tant d'usages et de routines dont leur vie est encombrée.

Joseph répondit avec autorité :

— Eh bien ! nous la jugerons d'après la réponse : il faut écrire.

Il se frottait les mains, en songeant à ce qui arriverait, peut-être, si Mlle de Clairépée ne refusait pas de venir, et à cette joie inattendue qu'aurait Pierre de retrouver chez lui, rassemblés en pleine guerre, sa mère, son frère, et cette Provençale dont le nom, pour la première fois, sonnait entre les montagnes d'Alsace.

— Voyons, reprit-il, ajoutez quelque chose au croquis de

tout à l'heure? Je me défie, comme vous le pensez, des enthousiasmes de mon aîné. Est-elle grande et solide? Est-elle bonne? Sait-elle tenir un ménage? Dites-moi si je ne serai pas trop intimidé en l'apercevant?

Ils causèrent très doucement, en revenant sur leurs pas jusqu'à la maison. Au moment d'entrer, Mme Ehrsam, qui voyait son fils plus que de coutume porté aux confidences, s'arrêta, et demanda :

— Tu crois toujours au succès des Allemands?

— Oui.

— Tu y croyais encore en quittant leur armée?

— Lorsqu'on a fait partie de cette armée-là, le doute n'est pas possible : elle ne peut pas être battue.

— Eh bien! j'aime mieux que tu aies cette illusion-là! Personne, au moins, ne pourra prétendre que tu as abandonné le navire en détresse...

Joseph se recula.

— Est-ce qu'on l'a dit?

— Pas à moi, je t'en réponds!

— A d'autres peut-être? Les pires calomnies, avant de nous être connues, ont déjà fait le tour du monde où nous vivons...

— Non, mon enfant irritable, non, tu n'as pas à t'inquiéter de l'opinion de nos amis...

— J'ai des ennemis aussi!

— Ce que tu as fait est tout à fait noble, et digne de toi. Tu continues de croire à la victoire allemande, et tu reviens parce que l'expérience t'a convaincu : tu n'as pas l'âme de ceux de l'autre côté du Rhin.

— Dieu merci!

— Et tu préfères, s'ils sont vainqueurs un jour, t'exiler avec nous...

— C'est cela même.

— Je suis ravie de ma promenade, Joseph.

— Moi aussi. Où allez-vous?

— Mais... écrire!

Il sourit dans sa barbe, et dit :

— Bien que ce soit le jour de Noël, je vais parcourir le courrier, et je vous rejoindrai, lorsque vous aurez achevé la lettre.

Dès qu'elle fut remontée chez elle, Mme Ehrsam commença d'écrire :

« Mademoiselle, je crois que les mères, en donnant la vie, acquièrent l'intelligence de toutes les peines, même les mères heureuses. C'est pourquoi je puis vous assurer que la douleur que vous a causée la mort de votre frère est ici partagée, et que je n'ai point été surprise de vous voir ordonner à mon fils d'interrompre une correspondance où il mettait toute sa joie. Cette lettre, il l'a reçue en même temps que l'autre, celle où vous lui permettiez de vous dire, au contraire, ce que son cœur éprouvait et espérait. La réponse ne vous est jamais venue, puisque vous défendiez qu'elle vous vînt.

« Je vous demande, après quatre mois de silence, la permission de vous écrire pour mon fils, et à sa place. Il ignore ce que je fais. Il est devenu officier; il se bat en ce moment sur le front de Lorraine. Ce ne sont pas de grands combats, car le dur hiver apporte au moins certain apaisement à la guerre; mais les coups de main sont fréquents, les balles et les obus continuent de tuer les hommes, et jamais, pas une seule heure, mon cœur ne se repose.

« Le sien non plus. Lui, il ne craint pas pour sa vie, mais il souffre de cet amour que vous lui avez inspiré, et qu'il n'a pas même pu vous avouer. Je le vois dans chacune des lettres que mon fils m'écrit : ce sentiment, qu'il a eu pour vous dès le premier jour, s'est développé dans l'attente, puis dans la contradiction. J'y reconnais toute sa vocation française. En vous il a reconnu, j'en suis certaine, je le sais par mon cœur d'Alsacienne, la générosité, l'éducation ancienne et fine, la foi, l'ardeur de dévouement qui sont la raison secrète du traditionnel amour des Alsaciens pour la France. Peut-être ne l'avouerait-il pas; les symboles ne sont aimés qu'à leur place et en rêve; l'amour va d'abord et toujours à une créature élue et vivante : c'est votre charme qui a conquis mon fils Pierre; c'est le souvenir de l'Abadié qui a grandi jusqu'à occuper son âme entière.

« Mon fils est malheureux. Je vous supplie, mademoiselle, de prendre pitié de lui. Il ne vous écrira pas, il ne fera rien qui puisse vous déplaire. Moi, je vous demande, au contraire, une chose digne des temps où nous sommes, et de votre race qui sut oser toutes les fois qu'il le fallut : venez en Alsace. Pierre aura sa première permission le 19 ou le 20 janvier. Vous serez reçue chez une de mes amies, qui demeure dans un

vieil hôtel de notre ville, et, s'il plaît à Dieu, s'il plaît à vous-même, un jour, vous serez la fiancée de mon Pierre. D'ici là, priez comme je le ferai moi-même. Je ne vous aurais pas écrit si je ne savais, si je n'étais sûre que le fils de votre frère aura toujours sa place dans la maison qui serait la vôtre, si vous le vouliez.

« Je n'ignore pas, mademoiselle, que la vie qui vous sera offerte ne ressemblera pas à celle que vous avez eue jusqu'ici; ni le climat, ni le paysage, ni les occupations, ni les relations ne seront les mêmes, si vous épousiez Pierre, que si vous étiez demeurée dans votre Provence; mais j'ai quelque idée que ces habitudes d'honneur, et de loyauté, et de ferme religion, qui sont la plus belle chose que Pierre aime en vous, ne seront point dépaysées dans l'Alsace, si l'Alsace vous conquiert. Je vous assure que vous le sentirez vite, dès que vous connaîtrez le cœur de ce pays-ci.

« D'après tout ce que je sais de vous, par les lettres de mon fils qui sont pleines de vous, je vous promets que vous serez aimée ici, non seulement de lui, mais de la mère qui a écrit cette lettre avec bien de l'émotion, et qui attend la réponse comme elle attend des nouvelles de son fils, quand il y a de grands combats.

« Sophie Ehrsam, née Riffel. »

Quand elle reçut la lettre timbrée de Massevaux, Marie de Clairépée partait pour le village, et il faisait grand vent. Elle ouvrit l'enveloppe et commença de lire en traversant la cour. Mais à peine avait-elle tourné à la frontière de l'Abadié, et pris la route de Saint-Baudile, qu'elle s'arrêta, et s'appuya d'une main à la grille. Car elle était troublée jusqu'aux secrètes puissances qui gouvernent, en haut de l'âme. Elle semblait ne se tenir là que pour faire une guérite où la lettre qu'elle tenait à la main tremblerait un peu moins : son grand manteau d'infirmière, poussé en avant par le mistral, faisait muraille des deux côtés. Mais c'étaient l'émotion, la défaillance d'un cœur surpris, qui l'avaient arrêtée là. Elle lisait, puis elle relisait les phrases. Le vent sifflait, il disait : « Tu as donc vieilli tout à coup, jeune fille, que tu cherches un appui! Je ne laisse en repos ni une feuille aujourd'hui, ni un tablier, ni un promeneur dans les chemins. Ils m'obéissent en remuant. Toi, tu ne

bouges pas. Tu ne ressembles à aucune des femmes que j'ai rencontrées d'Avignon jusqu'ici... »

Marie se remit à marcher lentement ; elle ne s'éloignait de l'Abadié que par un effort violent et répété de volonté. Aller chez d'autres, parmi d'autres, à l'hôpital, quand la destinée l'interrogeait et lui demandait : « Acceptes-tu ? » Certes, comme beaucoup de jeunes filles, elle avait désiré d'être aimée, et les lettres de Pierre continuaient d'être serrées dans les tiroirs de la table, là-haut. Elle était flattée, touchée de cet amour qui avait su obéir, et respecter le deuil de la maison. Même elle avait prévu que la question serait un jour posée : « Marie de Clairépée, voudrez-vous quitter votre nom, votre père, votre domaine, et devenir la femme de Pierre Ehrsam ? Marie de Clairépée, vous êtes aimée de ce fils d'une famille inconnue et lointaine : la famille qui naîtra de vous, cette suite indéfinie qui peut vous être donnée, est-il digne d'en être le chef, de telle sorte que les vieux preux du pays n'aient point, du fond de leur tombe, de reproches à vous faire ? A quel jeune homme, qui n'a pas eu pour éducatrices les mêmes images et les mêmes paroles que vous, faudra-t-il bientôt que vous donniez votre jeunesse, et ce cœur qui n'est point encore confié ? » Cette fille ardente et sage, mais sage d'abord, qui s'en allait au travail quotidien de la charité, ne ressemblait pas à tant de pauvres enfants, si pressées d'aimer et d'être aimées, qu'elles n'attendent point avant d'annoncer à leurs amies : « J'ai ma bague de fiançailles, moi aussi, une perle, une rose, un rubis, voyez ! » Elle se sentait maîtresse d'elle-même. Elle aimait Pierre, mais elle se retenait de l'avouer, ne le connaissant pas tout à fait, de peur qu'il ne fût point l'unique ami qu'elle voulait. Son cœur battait, les veines de ses tempes bourdonnaient comme deux grappes d'abeilles, tandis qu'elle dévalait la route, vers l'hôpital. C'était, en elle, un grand combat. La prudence de la vierge chrétienne l'avertissait et la rendait forte contre sa propre inclination, mais il y avait, à cette prudence supérieure, une alliée aussi. Marie descendait de ces petits gentilshommes terriens qui avaient eu de la peine, au long des siècles, à maintenir leur maigre bien, leur honneur, leur état, et, tout avenants et vifs qu'ils fussent en paroles et en gestes, hésitaient avant de conclure, et ne s'engageaient que lentement. Ils revivaient en elle, à cette heure décisive.

Elle chercha son père, dans les salles de l'hôpital, vers la fin de l'après-midi. Elle le trouva, causant, comme il faisait souvent, avec les administrateurs, dans la salle du bas où le mouvement des passants était continuel, et lui demanda : « Voulez-vous m'attendre? Je sortirai à cinq heures et demie ce soir, nous rentrerons ensemble. »

Ce fut donc sur le chemin où elle avait lu la lettre de Mme Ehrsam, que Marie consulta M. de Clairépée.

Celui-ci, depuis que la guerre lui avait enlevé son fils, ne recevait plus les petites douleurs, ni l'imprévu de la vie avec cette impatience qui était sa manière d'autrefois. « A présent, disait-il, que ma chair pourrit au cimetière, tout m'est égal. » Ce n'était vrai qu'en partie, et il le savait bien.

Il revenait donc contre le vent, la tête penchée, fonçant dans le courant froid du mistral : son pardessus, et la robe de Marie se tordaient en arrière, et claquaient comme des nappes lessivées qui sèchent sur des cordes. La jeune fille tenait à deux mains, devant elle, la lettre venue d'Alsace: elle lisait tout haut, et le vent emportait les paroles du côté de Saint-Baudile. Le père les entendait quand même, et dès les premiers mots, imaginant ce que serait la vie à l'Abadié, sans Marie, sans Maurice, il avait bien lutté pour ne pas interrompre. Il continuait d'écouter les phrases lues avec un secret sentiment d'orgueil féminin qu'il comprenait. Incapable pourtant de cacher tout à fait sa faiblesse et sa peine, il tourna le visage en continuant de marcher, du côté où sa fille n'était pas, afin qu'elle ne le vît pas pleurer. Il regardait en Avignon. Et elle avait déjà fini de lire toute la lettre, y compris la signature « Sophie Ehrsam, née Riffel, » qu'ils allaient toujours l'un près de l'autre, comme si le père n'avait rien à répondre. Marie aussi se mit à regarder vers le lointain de la plaine d'où venait le vent, et elle attendait, comme celles qui n'ont plus rien à dire, si ce n'est à Dieu. Le silence ne fut pas très long. Chez le maître de l'Abadié il y avait toujours, malgré les deuils, une énergie rebondissante, et le vieux Provençal n'eut pas plutôt aperçu, au-dessus des arbres sans feuilles, la fumée de sa maison, qu'il dit :

— En temps de paix, une fille ne se serait point déplacée pour aller faire plus ample connaissance d'un homme qui la demande en mariage. Mais la guerre a secoué bien d'autres

usages : elle t'accorde cinq jours pour décider de toute ta vie. Qu'est-ce que tu penses? Te sens-tu de force à faire toute seule le voyage? Moi, vois-tu, je ne t'accompagnerais pas : je ne laisserais pas le petit, même avec Marine, même avec Dido.

— J'allais vous le demander.

— Alors, tu es décidée?

— A quoi?

— A te marier?

— Oui, s'il est ce que j'espère; non, s'il ne répond pas aux conditions que j'ai posées moi-même, et que je ne dirai pas, et dont je ne retrancherai rien.

M. de Clairépée se mit à rire, et son rire était coupé par le vent.

— Examen difficile, dont il ne saura pas le programme!

— Sans doute, j'ai bien le droit, avant d'engager ma vie, d'aller voir qui prétend m'aimer, et de le juger sur autre chose que des mots et des lettres.

Le père redevint grave; il cessa de regarder en Avignon, tourna les yeux vers la façade de l'Abadié qui était proche, et répondit :

— Tu as raison cent fois, Marie, ma bien-aimée. Je ne te demande qu'une chose : ne réponds pas à la lettre avant demain matin.

L'après-dîner, le mistral, qui soufflait depuis le matin, cessa de secouer les tuiles et de ronfler dans les cheminées. Il avait fini, sans doute, son rôle de « manjo-fango »; l'air devint très doux, et dans le ciel, nettoyé de toute poussière par un peu de pluie qui venait de tomber, les étoiles se levèrent, brillantes infiniment. Marie, à sa fenêtre, s'étant retirée de bonne heure, songeait au grand voyage qu'elle allait faire, et à tout le passé, et à tout l'avenir possible.

Le lendemain, elle envoyait un télégramme à Massevaux. Elle annonçait son arrivée pour le mercredi 19 janvier.

XV. — LE SALON ROUGE

A Massevaux, le secret avait été bien gardé. Nul ne se doutait qu'on attendit la visite d'une infirmière de la Croix-Rouge de Provence. Pierre ignorait aussi la démarche de sa mère. Jamais, depuis le début de la guerre, Mme Ehrsam n'avait eu

pareil air de contentement, même aux jours de la Marne. Elle allait recevoir ses deux fils ensemble! On lui disait ; « Vraiment, chère amie, vous rajeunissez; nous comprenons bien que c'est la joie d'avoir retrouvé M. Joseph... — En effet, disait-elle, il n'y a pas de fils plus attentif que lui. — Ni si casanier : il me semble que personne ne l'a vu, ou à peu près, depuis qu'il est rentré à Massevaux ; pas une promenade, pas une réunion où il se soit montré. — Les affaires l'occupent tout entier. — Vous êtes heureuse déjà, mais quand votre fils aîné aura sa permission, madame Ehrsam sera vraiment la plus heureuse mère de tout Massevaux. »

Celle à qui on parlait ainsi n'avait pas besoin d'entendre ces compliments pour remarquer que Joseph se montrait plus sauvage encore qu'autrefois, et plus silencieux. Elle avait essayé de l'emmener avec elle; un jour, par exemple, qu'elle allait payer les bûcherons dans une coupe de bois au-dessus de Huppach, il avait répondu, lui qui aimait cependant les courses dans les montagnes : « Non, j'ai trop de travail à la fabrique. » De même, il s'était excusé de ne pas rendre visite à ses parents de la ville, ou à ceux de Thann, ou de Kirchberg. Au contraire de tant de soldats qui aiment à raconter les combats auxquels ils ont pris part, les souffrances du froid, du chaud, de la pluie et des longues marches, il ne répondait, si on l'interrogeait, que des banalités voulues, choisies parmi les plus plates, qui lassaient vite le questionneur. Sa mère ne cherchait plus à savoir ce qu'il avait fait en Allemagne, en Pologne, en France même. Lorsqu'elle prononçait devant lui le nom de Pierre, c'est alors seulement qu'elle voyait s'animer les bons yeux atones de Joseph. Prompte à saisir les raisons d'espérer, comme tous les êtres d'imagination, elle en concluait qu'au retour de Pierre, il n'y aurait pas, vraisemblablement, d'explication pénible entre les deux frères. Elle comptait donc les jours qui la séparaient de ce jour où Pierre, Joseph, et Mme de Clairépée se réuniraient autour d'elle.

Le mercredi 19 janvier, lorsque Joseph revint du bureau, vers neuf heures du matin, il trouva sa mère en conversation avec Anna.

— Mais oui, ma fille, le salon rouge.

— Madame dit qu'il faut ouvrir le salon, et balayer, et tout

frotter, et tout épousseter? Une pièce qui n'a pas été touchée...

— Depuis la mort de mon pauvre mari, vous avez raison... Aujourd'hui je rouvre le salon rouge, à cause du retour de Pierre. C'est une fête, ma chère fille. Songez donc : officier dans l'armée française, cité à l'ordre!... Mettez-vous au travail : si vous avez besoin d'aide, je vous en donnerai. Que tout soit prêt! Demain, nous recevons aussi deux amies, qui viendront nous rendre visite: elles déjeuneront.

— Mais, madame n'y pense pas?

— Qu'y a-t-il?

— La revue, demain jeudi, la revue des soldats marocains et français! Le général la passera sur la place du Marché, à neuf heures.

— Anna, c'est bien regrettable ; commencez par faire à fond le salon;... après, on verra... Que tout soit luisant!

— Parfaitement, dit la forte voix de Joseph qui entrait, c'est une grande fête! Il faudra faire des plats tout alsaciens, d'après les vieilles recettes. Vous, Anna, vous aurez soin qu'il y ait trois verres devant chaque convive. Et j'irai, ce soir, à la cave, choisir parmi nos meilleures réserves de Riquewihr, de Ribeauvillé et de Thann, qui n'auront jamais eu plus belle occasion de faire honneur au terroir d'Alsace.

Contente de voir l'enthousiasme de son fils, et riant de la surprise de cette Anna qui regagnait l'office, Mme Ehrsam dit à Joseph :

— Tu vois, j'ai mon chapeau sur la tête : tu devrais venir avec moi rendre visite à Victor Reinhardt, qui est revenu depuis trois jours...

— Je le savais.

— Guéri, sans doute, mais infirme : amputé du bras gauche. Ç'a été un brave!

Elle n'eut pas plutôt dit cette phrase qu'elle la regretta. Un regard de son fils, lui demandait : « Est-ce que vous comparez ? » Mais ce ne fut qu'une impression fugitive, car la figure du cadet s'éclaira d'un sourire d'amitié, et il dit :

— Pour vous faire plaisir, maman, j'irai bien au Baerenhof. J'ai tant travaillé, ces jours derniers, que j'aurai une demi-liberté pendant le séjour de Pierre.

— Et de Mlle Marie...

— Oui, l'inconnue! Je ne suis pas comme vous, moi : je

ne l'ai pas vue, et je n'ai pas, des Françaises en général, une opinion bien haute. Savez-vous à quelle heure elle arrive?

— Pas avant la fin de l'après-midi. Je compte que ton frère sera à Massevaux vers onze heures. Nous avons donc le temps. Sortons, veux-tu?

Il prit son chapeau et un gros bâton de houx, et, traversant la cour à côté de sa mère, il reprit la conversation.

— La vraie joie, pour moi, c'est le retour de Pierre. Depuis dix-huit mois, ces frères que rien n'avait séparés, tout les sépare. Je voudrais, si je ne l'aimais pas comme je fais, qu'il n'eût pas d'autre compagnie que la nôtre, d'autres projets que ceux que nous ferions ensemble. Mais il ne sera plus à nous! Cette étrangère va lui prendre tout le cœur et tout l'esprit.

— Sois tranquille : son affection pour toi, sa tendresse pour moi, nous allons les retrouver. Je n'ai aucun doute ni à son sujet, ni au tien. Je te dirai même que je suis ravie de voir que tu n'as pas d'autres préoccupations. Depuis un mois que tu es ici, je t'ai trouvé quelquefois... un peu triste. Je me trompais donc?

Ils franchissaient en ce moment la grille de la fabrique, et commençaient de monter vers la ferme, par la route d'abord, puis par le sentier. Le soleil d'hiver donnait à toutes choses sa clarté mesurée. Joseph montra de la main le plateau et les pentes de prés et de bois qui se relevaient au delà.

— Nous sommes en hiver, et ce n'est pas très gai.

— Qu'importe l'hiver? Ne sommes-nous pas parmi les privilégiés : je t'ai retrouvé; toi, tu as repris ta place parmi nos employés et nos ouvriers, tu es dans le métier choisi, il ne tiendrait qu'à toi de revoir nos amis; enfin, tu as autour de toi, — pas tout entière, hélas! mais vivante, travaillant et point abîmée par la guerre, — une parcelle de cette Alsace dont tu m'as dit cent fois que tu ne pouvais être séparé : tu l'as bien montré d'ailleurs. Que te manque-t-il?

— Pierre, maman, mon frère Pierre, et la liberté de travailler avec lui quand la paix sera venue.

— J'avais imaginé, le croirais-tu? que c'était autre chose...

— Et quoi, grand Dieu?

— Les mères, tu sais, ont l'habitude de se tourmenter en vain.

Joseph leva sur elle des yeux inquiets, où passait, sûrement,

cette question : « A-t-elle pu lire ce qui se débat dans le plus profond de moi-même? » Il ne la regarda pas longtemps, il eut peur de cette divination que la maternité ajoute aux autres dons de la femme, et il dit :

— Tenez, maman, voilà Victor Reinhardt dans son champ, là-bas.

Ils arrivaient près des marches en troncs de sapins qui montent au Baerenhof. Anne-Marie ouvrit la porte de sa maison, et ce fut vraiment une clarté dans le jour, cette apparition de la jeune mère qui descendait les degrés, et venait au-devant de Mme Ehrsam. L'orgueil maternel, la joie d'avoir recouvré son mari, la fierté aussi d'être la femme d'un homme brave, avaient modelé de nouveau le visage d'Anne-Marie. Aucun trouble n'était en elle, l'enfant grandissait, les affaires du Baerenhof devaient bien aller, et, quand elle eut dit bonjour à ses amis de la fabrique Ehrsam, elle eut un geste comme pour désigner son trésor, sa raison d'être, lorsqu'elle montra le jeune paysan dans le labour, à une centaine de mètres de là, et qu'elle dit :

— Il n'est jamais loin maintenant! Tenez, il travaille avec Antoine, qui conduit le cheval.

— Pauvre Victor, dit Mme Ehrsam, un bras de moins!

— Que voulez-vous? dit la femme, on se fait à tout. Il ne souffre plus guère à présent. Et puis, il est revenu!

Joseph, qui observait Anne-Marie, vit bien qu'elle n'avait pas fait attention à lui ; que, pas une seconde, cet esprit simple, retourné à la paix ancienne, n'avait songé à comparer le rôle de ces deux hommes dans la guerre : Victor, du Baerenhof, et Joseph, de la fabrique. Il en fut content, et, comme il se remettait à marcher à côté de sa mère, il dit :

— C'est une bonne femme ; il n'y a point de méchanceté en elle.

Mme Ehrsam n'aperçut pas le sens secret qu'enfermait l'éloge ; elle considérait la scène rustique que formaient, un peu en avant, Antoine, conduisant, à travers le guéret, un chariot qu'il arrêtait tous les dix mètres, afin de tirer à soi et de faire choir sur les mottes, à l'aide d'une pelle, un tas de fumier égal à ceux qu'il avait déjà disposés en lignes et que Victor, son frère et son maître, dispersait du bout d'une fourche. Vraiment, cet infirme se servait avec une habileté singulière du moignon

de son bras droit, passant le manche de la fourche jusqu'au haut de l'aisselle, et trouvant ainsi un double point d'appui, pour soulever le poids qu'autrefois il enlevait par l'effort combiné de ses deux bras. Tout le mouvement du corps était changé; l'homme, à chaque fourchée qu'il épandait, tordait son corps à droite, mais en vérité, la besogne était presque aussi vite faite, et le champ pourrait bientôt nourrir la moisson dans son sol bien fumé. A mesure qu'ils s'avançaient, Mme Ehrsam et Joseph admiraient la belle mine aussi du maître du Baerenhof : ce Victor avait encore son air de combattant, cette espèce de sévérité et d'audace qui s'efface par degrés sur le visage des combattants libérés, et qui ne s'efface plus chez les très vieux soldats. Comme il se relevait, laissant tomber sa fourche et levant le bras gauche pour saluer, on put voir que, sur sa veste, et à l'endroit du cœur, il y avait un morceau de ruban jaune bordé de vert, déjà fané.

Victor tendit la main à Mme Ehrsam et à Joseph, mais il ne parla guère qu'à la mère, comme s'il eût été plus à l'aise avec elle.

— Eh bien ! oui, madame, vous voyez : on s'est remis au travail ; ça va à peu près ; tout est en retard, et ce que je fais maintenant, j'aurais dû le faire il y a quatre mois.

Il se mit à rire de bon cœur.

— Mais vous savez, en ce temps-là, je faisais une autre sorte de travail !

Joseph eut l'impression, peut-être fausse, que Victor, en disant cela, évitait de le regarder, lui, l'ancien Fänhrich, et il détourna la tête, du côté où s'éloignait le chariot que suivait le valet de ferme. Mme Ehrsam et Victor causèrent quelques minutes ; le nom des batailles de France sonna dans l'air d'Alsace ; des numéros de régiments furent rappelés, puis des souvenirs d'hôpital, des mots qu'avaient dits des officiers, des camarades, lorsque Victor, blessé, les avait quittés. Puis, avec sa politesse paysanne, Victor Reinhardt, craignant que Joseph ne se froissât de n'être qu'un témoin de cette conversation, se tourna vers lui, et demanda :

— Eh bien ! monsieur Joseph, vous êtes content vous aussi ? Vous voilà revenu au pays ?

Mais son tempérament d'Alsacien volontiers caustique l'emportant, il ajouta :

— Et pas blessé, à ce que je vois ?

Prudemment, Joseph répondit, toisant le paysan qui ressemblait à un jeune Gaulois, aux moustaches tombantes :

— J'aurais pu l'être tout comme vous, et je crois que j'ai plus souffert.

— Bah ! dit Reinhardt, conciliant, ça s'oubliera : on est bien chez soi.

Après ces mots à double entente, Mme Ehrsam comprit qu'il fallait se retirer, et qu'elle avait eu tort d'amener Joseph avec elle. Celui-ci, d'ailleurs, s'était déjà détourné ; ayant levé son chapeau, il reprenait le chemin de la maison. Sa mère le rejoignit, et ils n'avaient pas fait cinquante pas l'un à côté de l'autre, que Joseph lui disait :

— Vous avez vu ? Ah ! ils en ont un mépris pour moi, ceux qui reviennent du front ! Si Pierre ressemble à ce Reinhardt, nous ne serons pas longtemps ensemble !

— Voyons, Joseph, tu t'irrites pour un rien : parce que cet homme t'a regardé avec un pauvre sourire qui était d'amitié, j'en suis persuadée...

— Allons donc ! Et ce soin qu'il a eu de me rappeler que je n'étais pas blessé !

— Ce n'était pas un devoir de te faire tuer ou blesser, personne ne peut te reprocher d'avoir échappé ! Tu prends tout de travers.

— Non pas ! Je prends les choses comme elles sont dites, et je vous assure que celui-là n'est pas le premier qui pense ainsi de moi.

— Mais tu n'as vu personne, mon enfant !

— Détrompez-vous. Si j'ai parlé à peu de gens, c'est que j'ai pressenti ce qu'ils me diraient, c'est que j'avais vu de loin leur regard, deviné, au coin de leurs lèvres, les mots qu'ils disaient tout bas à la femme, à la mère qui marchait près d'eux : « Tenez, le voici, le second des Ehrsam, celui qui s'est battu de l'autre côté. Maintenant, il dirige tranquillement sa fabrique, tandis que tous les jeunes hommes continuent de se battre, dans le monde entier : chez les Allemands qu'il a abandonnés, chez les Français qu'il n'ira pas rejoindre ! »

— Non, Joseph, personne ne pense cela. Je peux trouver que tu aurais mieux fait, au début, de partir avec Pierre, mais je sais aussi que tu as été brave et patient, que tu as couru de

grands dangers, ne fût-ce qu'en t'échappant. Ta présence ici est précieuse : tu rends service à notre Alsace, et tu en rends un si grand à ta pauvre mère !

Elle se tut un moment, puis, quand elle eut dépassé la ferme d'où l'on pouvait l'entendre, elle reprit l'interrogatoire, décidée à savoir enfin ce qu'elle aurait à souffrir demain :

— Dis, tu ne veux pas me quitter, au moins ?

Il ne répondit pas. Angoissée, elle posa sur l'épaule de Joseph une main toute tremblante, et les mots se précipitèrent.

— C'était là mon imagination, c'était là ma peur. Mais tu ne comprends donc pas ? Quand je vous ai vus, à la fin de juillet 1914, convoqués tous les deux à Mülheim, mon horreur de l'Allemagne m'a fait vous crier : « Allez plutôt de l'autre côté, quittez le pays par l'Ouest ! » Mais à présent, tout est changé, mon enfant ? Dis-moi que tu le comprends ?

— Oui, tout est changé.

— Ah ! tu ne réponds pas encore comme je le voudrais. J'ai été l'une des mères les plus malheureuses du monde, ayant mes deux fils dans deux armées ennemies. Je vous ai vus en imagination, combien de fois, mon Dieu ! vous précipitant l'un contre l'autre, ou commandant le feu des mitrailleuses et des fusils l'un contre l'autre, et voici que ton retour ne m'apporte pas l'adoucissement que j'espérais, que j'avais commencé d'avoir. J'ai peur, parce que tu ne me dis rien.

— Est-ce mon habitude de parler ? Vous savez bien que non. Je suis comme une pendule...

— Quelle plaisanterie est-ce encore là ?

— Quand on s'éveille la nuit, et qu'on voudrait savoir l'heure, c'est toujours la demie qui sonne.

— Va, va, tu veux gagner du temps. Tu ne peux me tromper. Dire que j'ai cru être heureuse, un peu heureuse quand je t'ai ressaisi, toi, la moitié de mon bien ! Notre ville, nos villages, notre fabrique, nos domaines, tout a été protégé, contre tout espoir ; je retrouve un de mes fils, je n'ai plus de combattant dans le camp qui n'a jamais été celui de ma race : mais mon fils retrouvé veut me quitter, me laisser seule, à présent !

— Non pas ! dit Joseph. Je vous promets de ne pas vous laisser seule. Êtes-vous contente ?

Il avait une expression de si grande commisération, et dans

le regard, toujours un peu secret, tant de tendresse filiale, que Mme Ehrsam, l'ayant considéré, essaya de maîtriser le doute qui la tortürait, et que, pour reprendre la marche, elle s'appuya sur le bras de Joseph.

— Où irais-tu? En France? Ce ne peut être que là.

De nouveau, il ne répondit pas.

— Je ne te conseille pas de ne pas aimer la France : je me déjugerais. Mais je lui ai déjà donné ton frère, je le lui laisse : toi, je veux te garder. N'est-ce pas juste?

Ils étaient rendus à la porte de la fabrique. Pressé de rompre une conversation qui le gênait, le jeune homme quitta aussitôt sa mère, et se dirigea vers les bureaux, disant seulement à celle qui le suivait des yeux, et tâchait de connaître quelque chose encore :

— Maman, tout mon secret, c'est que je me sens trop heureux.

Ils s'en allèrent, chacun de son côté, mais uniquement occupés l'un de l'autre. La mère se retira dans sa chambre. Assise près de la fenêtre d'où elle voyait les terres montantes au-dessus du Baerenhof : « Quelle erreur j'ai faite! songeait-elle. Il a revu Victor, qui a eu pour lui, vraiment, des paroles et des regards si dédaigneux, que je ne m'étonne pas que mon fils s'en soit ému. Moi-même, j'en ai senti l'ironie, qui était bien dans la manière d'Alsace. A présent, quels projets fait-il? Quelle résolution insensée peut bien mûrir dans cet esprit fermé? Il veut me quitter; du moins, il a pensé à me quitter. Je l'en empêcherai. Je lui parlerai! A-t-il été maladroit, mon pauvre Joseph! Il a cru me rassurer en me disant qu'il ne me laissera pas seule à Massevaux! C'est donc qu'il médite de vivre ailleurs. Et comme il a hésité avant de donner cette réponse ambiguë!... Dures journées que celles-ci, que j'attendais comme les meilleures de ma vie! Il n'y a guère de doute possible : Joseph veut se rendre en France, comme a fait l'aîné; sans doute pour s'engager... Mais alors, si j'essaye de l'en détourner, comme je le dois, qui me soutiendra? Est-ce Pierre, tout occupé de Mlle de Clairépée? Pierre, si fier d'avoir, l'un des premiers d'Alsace, passé la frontière? J'aurai peur de lui, au contraire, peur aussi de cette jeune fille qui est de race militaire, et qui trouverait tout simple que mon second fils, épargné pendant dix-sept mois par les balles polonaises et françaises,

allât se jeter maintenant au-devant des balles allemandes... Je ne veux pas même songer à ce que diront, au fond de leur cœur, mes parents et mes amis de Massevaux : je suis une mère qui a ressaisi son enfant, qui le défend contre lui-même. Que fait-il, à cette heure? Lui qui m'a dit, ce matin même, qu'il avait tant travaillé ces jours derniers, qu'il serait libre pendant la permission de Pierre! S'il est retourné à la fabrique, c'est que mes questions l'embarrassent et que, comme toujours, il prétend se décider seul, seul, seul, d'après ses préjugés, d'après un regard de travers qu'un paysan lui aura adressé, d'après des mots qu'il prête à des passants muets, et qui sont la part de l'imagination, chez cet homme positif. Que faire de plus?... Rien... Je puis me tromper, moi aussi, peut-être n'a-t-il pas le projet que je lui prête? »

Elle sourit, malgré elle. « Il me reste une petite espérance, et ce n'est pas en moi que je la place. Oui, l'arrivée de cette jeune fille va sortir Joseph de ses idées sombres. Si les choses tournent comme je l'espère, s'il voit son frère heureux, et qui peut savoir? fiancé, ne songera-t-il pas qu'il n'a qu'à vouloir pour qu'un bonheur pareil lui soit donné aussi? Combien de jeunes filles je connais, qui accueilleraient la demande que nous ferions, lui et moi? Joseph fiancé, Joseph marié, il n'y aurait plus de doute : nous resterions là, tous deux, attendant la fin de la guerre, et le retour de Pierre, et la délivrance totale de l'Alsace. »

Dans le cabinet de travail qu'il s'était ménagé, à l'extrémité du bâtiment vieux, Joseph, penché vers le feu de charbon recouvert de poussière noire où voletaient des flammes bleues, réfléchissait, au même moment, et prenait parti. « Je suis décidé. Je ne supporterai pas le mépris de Victor Reinhardt, ni celui de mon boulanger, ni celui de mes vieux ouvriers, ni celui de Pierre. J'ai prouvé, je crois, que je n'avais pas de lâcheté en moi, car le danger est égal, d'un côté et de l'autre. Mais voilà : la preuve ne comptera pas si elle n'est acquise dans l'armée française. Pierre a fait son devoir, lui : moi pas, à ce qu'il paraît. Je comptais, cependant, en suivant la loi de ces maîtres que je n'aimais pas, sauver la fortune de toute ma famille, tout ce que les anciens ont, difficilement, amassé, bâti, organisé. Mon sacrifice a été inutile. Je me suis trompé de dix kilomètres. Le petit pays est tombé, dès le début, au pou-

voir des Français. Après avoir été traité en ennemi par tous ces Allemands qui voyaient clair, en somme, je leur ai échappé. Et aujourd'hui, je suis une sorte de sans-patrie, ni Allemand, ni Français, odieux à tous, parce qu'il ne sert que soi-même, et que notre sang n'est pas à nous, que diable! mais aux idées. C'est bien. J'ai compris. Je choisirai mon heure qui ne tardera pas. Dès à présent, je prépare les choses, comme mes amis de Thann m'ont conseillé de le faire. »

Il appuya sur un bouton électrique. La porte fut ouverte.

— Faites venir M. Denner.

Un homme entra, maigre, tout blanc de cheveux, d'allure vive, vêtu d'une vieille redingote, et qui ressemblait à quelque ancien médecin des familles, s'avançant vers le malade, le regardant du plus loin qu'il le pouvait apercevoir, le questionnant déjà, par son demi-sourire : « Eh bien? Vous m'avez fait appeler. Rien de grave, je suppose? Je suis tout à vous, mon cher monsieur; je vous écoute. » C'était le dernier survivant des collaborateurs de Louis-Pierre Ehrsam, le conseiller des deux fils et de la veuve, le fondé de pouvoir, l'ancien codirecteur de la fabrique, l'ami fidèle.

— Mon cher Denner, je vais vous faire une confidence, à vous le premier.

— J'en ai reçu d'autres, monsieur Joseph, depuis les temps...

— Asseyez-vous à côté de moi... C'est cela... Je vous apprends donc que je suis résolu, en principe, à quitter Massevaux, et à m'engager dans l'armée française.

Denner, qui était assis sur le bord de la chaise, se leva, tant fut violente la commotion nerveuse qu'il reçut d'une pareille nouvelle, annoncée sans ménagements. Il demeura un instant absorbé, ses paupières battant ses yeux de myope qui considéraient le patron, le jeune chef d'industrie, florissant de santé, enfoncé dans le siège de cuir vert, les jambes croisées, les mains jointes et appuyées sur le bras du fauteuil.

— Quel malheur pour la fabrique, monsieur Joseph!

— Vous serez là, Denner, et quelqu'un, d'ailleurs me remplacera.

— Vous pensez à Mme Ehrsam, je comprends. Pauvre dame! Elle espérait se reposer.

— Elle pourra continuer de le faire...

— Cependant...

— N'essayez pas de me faire des objections : j'ai tout examiné.

L'employé hocha la tête, et répondit :

— Je sais bien, monsieur Joseph, que vos idées viennent toujours de loin, et qu'il n'y a pas grand'chose à changer, quand vous avez un projet. C'est la peine que j'éprouve qui me fait parler.

— Moi aussi j'en ai, de la peine; mais ma résolution est prise. D'ailleurs, je ne vous laisserai pas seuls, ma mère et vous. Je vous ai appelé, justement, pour que vous m'aidiez à faire revenir mon frère à Massevaux.

— Vous croyez cela possible?

— Cela s'est déjà fait. Tout dépend ici de la volonté du ministre de la Guerre. Je me suis assuré déjà d'amitiés puissantes, qui appuieront ma demande. Et ma demande, Denner, sera fondée sur deux arguments très forts. D'abord, mon engagement au service de la France. Je ne suis pas astreint au service militaire. On a jugé, à Paris, qu'on devait ménager les hommes de nos vallées, le peu d'hommes qui nous restent. Je ferai donc dire au ministre : Joseph s'engage, il vient combattre dans les rangs où Pierre a combattu, libérez Pierre : soldat pour soldat, qu'est-ce que cela vous fait?

Denner frotta lentement ses mains, que la crampe du plumitif inquiétait souvent.

— Ils n'en n'ont pas trop; ils ne les lâchent pas sans de grosses raisons.

— J'en ajouterai une seconde. Dès que j'ai su que mon frère allait venir en permission, j'ai préparé le texte d'une pétition qui sera remise, par un de mes amis, au ministre du Commerce. Les collaborateurs de la fabrique, vous d'abord, mon cher Denner, puis les chefs d'atelier, les contremaîtres et les contremaîtresses, exposent au ministre qu'une industrie comme la nôtre, dont ils vivent, qui est leur gagne-pain, qui est l'un des éléments de la prospérité de la ville, ne peut se maintenir, pendant une guerre comme celle-ci, universelle, et dont on ne voit pas la fin, que si elle est dirigée par un homme jeune, et par conséquent hardi... Excusez-moi de vous dire ces choses-là, de les avoir écrites...

— Mais elles sont vraies, monsieur Joseph! Je pense ce que

vous pensez. Un employé comme moi, même si on l'appelle directeur, ça doit avoir peur d'engager le capital d'autrui. Et s'il n'en a pas peur, je dis qu'il n'est pas digne de la confiance que vous m'avez montrée.

— Nous faisons valoir encore que notre industrie cotonnière de Massevaux travaille pour la France, qu'elle est un service public, presque au même titre que les fabriques de munitions, et qu'enfin, nous demander, à nous maison alsacienne, de nous faire une place sur le marché français entièrement nouveau pour nous, et, en même temps, nous enlever les deux chefs responsables, ce serait commettre une faute économique, et sans doute une faute politique.

— Très bien! Mais M. Pierre acceptera-t-il?

— J'ai des raisons très sérieuses de croire qu'il acceptera... Son nom n'est pas prononcé, dans la pièce que je vais vous remettre. Ceux qui la signeront pourront croire qu'il s'agit de moi, et qu'on a voulu maintenir, à la tête de la fabrique, celui qui la dirige encore. Tout cela est entre nous, Denner... Surtout, n'en parlez pas à mon frère si vous le voyez aujourd'hui...

— Vous pouvez être sûr de moi.

— Je tiens à le mettre en présence du fait accompli, contre lequel l'éloquence, les supplications et toute la belle argumentation sont vaines...

Joseph tira de sa poche un trousseau de clés, se leva, ouvrit le volet droit d'un cartonnier placé le long du mur, et tendit à Denner une large feuille double, sur la première page de laquelle il avait écrit la note destinée au ministre du Commerce.

— Tenez, voilà la pétition... Vous voudrez bien la faire signer?

— Volontiers, monsieur Joseph... Je n'aurai pas de peine à obtenir des signatures... Rendre service à un Ehrsam, vous comprenez... L'embêtant, c'est qu'on ne puisse pas avoir l'un sans perdre l'autre.

— Au revoir et merci, Denner... Quand vous aurez recueilli toutes les signatures, remettez la pièce sur ma table, là. Je ne puis savoir encore quand je m'en servirai..

— Avant ce soir, cela sera fait.

Joseph serra les deux mains que Denner lui tendait, puis,

dès qu'il fut seul, se mit à marcher à grands pas dans la pièce, tapotant les vitres, du bout des doigts, chaque fois qu'il arrivait près d'une des deux fenêtres, et avant de se détourner pour prendre la direction opposée. Sans peut-être qu'il s'en rendît compte, il éprouvait l'émotion du voyage qui commence. Il était déjà séparé des siens; il avait dit les mots qu'il ne retirerait plus; l'injure ne pouvait le suivre. « C'est demain qu'éclatera la nouvelle, et que les jaloux seront obligés eux-mêmes de me rendre justice. Désormais, ils n'ont plus de droit contre moi. Je me suis condamné moi-même. J'ai encore vingt-quatre heures,... le temps de connaître le visage et le caquet de cette Provençale, et de revoir le cher frère que j'aurais pu tuer, devant Reims, et qui aurait pu, également, me mettre hors d'état de le remplacer dans les rangs français. Maman, qui s'est plainte que je prisse trop peu de part aux réunions de famille, va me trouver présent, cette fois, à tous les actes des préliminaires de fiançailles. Homme du monde, mon pauvre Joseph, ce n'est pas ton meilleur rôle! Tu pourras ne pas causer beaucoup, mais tu écouteras... Tu as si bien l'habitude de passer pour un maladroit... La belle Provençale dira : « Il est timide, n'est-ce pas? Il parle si peu! » Mais demain soir, on me regrettera. Peut-être même le bénira-t-on, ce Joseph qui aura libéré son frère aîné... Mon Pierre! Je ne veux pas subir l'assaut de ses objections, de ses refus provisoires, et faire avec lui assaut de générosité. « Prends ma place à l'usine! — Restes-y! — Toi! — Toi, te dis-je! » Non, un beau silence là-dessus. Mon frère ignorera ma décision. J'aurai l'air du brave garçon résigné à être heureux et pacifique. Mais j'apprendrai de lui ce qu'il pense de la France, là, au fond de son cœur. Quand on va servir un pays, la moindre prudence exige qu'on sache parmi quels hommes on vivra. Il me le dira, lui qui n'a pas eu qu'à se louer, paraît-il, de ses nouveaux concitoyens. Je connais à peu près toutes les accusations qu'il a portées, dans ses lettres, contre eux. Quand je les aurai répétées devant lui, je verrai bien ce qui demeure, de ces colères d'un homme que l'on a toujours dit plus intelligent que moi... Il est plus facile à confesser, en tout cas... Comment se fait-il qu'il ne soit pas encore ici? Onze heures et demie... Des voitures viennent, tous les matins, de Belfort, apporter le courrier pour l'administration de Massevaux... »

Joseph remettait sa montre dans la poche de son gilet, quand M. Denner frappa à la porte, qu'il entr'ouvrit :

— Monsieur Pierre arrive ! il veut venir dans les bureaux, nous dire bonjour à tous. J'ai reçu un coup de téléphone de Mme Ehrsam.

— Eh bien ! laissez venir !

Il ne quitta pas son cabinet de travail, jugeant inutile que ses employés assistassent à la première rencontre des deux frères. Toute sa vie, il avait été fidèle à une de ses maximes : « Je ne donne pas de représentations. » Ému, content du murmure qu'il entendit bientôt, puis des mots qui vinrent jusqu'à lui, il attendit que Pierre eût reçu les compliments des employés aux écritures, du caissier, des trois dactylographes, de Denner dont la voix respectueuse ne cessait de répéter : « La guerre vous va bien, faut croire, monsieur Pierre, quelle bonne mine ! Et l'uniforme ! Ah ! c'est le vrai officier français ! » Puis la porte s'ouvrit, Pierre entra.

Joseph était derrière la porte. Les deux frères s'embrassèrent, s'écartèrent d'un pas, se donnèrent les mains, ne sachant comment se témoigner le plaisir qu'ils avaient, l'un et l'autre, à se retrouver là, dans le domaine paternel, après tant de mois passés, et tant de périls évités.

— Viens près de la fenêtre, Pierre, que je te voie mieux !

En parlant, Joseph avançait deux chaises, près de la fenêtre d'où l'on pouvait apercevoir la maison, là-bas.

— Assieds-toi en face de moi ; oui, en belle lumière... Tu as bonne mine, sais-tu ?

— Toi aussi ; même tu as engraissé. Les Boches vous nourrissaient donc bien ?

— Pas si mal qu'on l'a dit ; ... j'ai envie d'ajouter : « Monsieur le lieutenant. »

— Mais non : chez nous on dit : « mon lieutenant ; » c'est beaucoup plus chic ; ça veut dire : « Vous me commandez, mais vous êtes mon ami ; si vous êtes digne de vos galons, vous êtes le lien entre les soldats, quelqu'un qui est à tous, à qui on peut dire : « Mon. » Et toi, tu es Fähnrich, à ce qu'on m'a raconté ?

— Oui, de force. J'allais être officier : c'est pour cela que j'ai déserté.

— Pour cela seulement ?

— Comprends : je ne pouvais pas commander de tirer sur des Français, moi, Alsacien,

— Pouvais-tu donc, comme soldat, tirer sur eux?

Le visage placide de Joseph prit une expression dure :

— Jamais nous ne l'avons fait, ni moi, ni les camarades alsaciens. Je ne fais pas le paladin, moi, mais je suis mon idée : nous mettions la hausse à 500 mètres quand ils étaient à 30.

— Ta colère m'est agréable, mon vieux ; nous nous ressemblons donc?

— Je suis moi, tu es toi, mais il y a quelque chose de commun, en effet : la haine de l'Allemand.

— Augmentée par dix-sept mois de vie militaire?

— Jusqu'à l'impossibilité de les voir ou de les entendre. Il faut vraiment qu'il y ait, dans cette nation...

— Laquelle?

— La France..., quelque chose de bien puissant...

— De mystérieux...

— Plus encore...

— Tu as raison. Achevons les litanies de la France... quelque chose de presque divin.

— Quelque chose de divin, en effet, pour que ceux qui, comme moi, ont été pénétrés de son esprit, sans même s'en douter, ne puissent plus être dupes des apparences de civilisation de l'autre pays, l'Allemagne...

Pierre le considéra avec affection, comme un aîné qui ne veut pas avoir l'air étonné d'un changement heureux, et qui tient cependant à marquer le point.

— Eh bien! reprit-il, tu dois le trouver bon, maintenant, l'air d'Alsace?

— Exquis.

— Le repos?

— Oui.

— Le silence?

— Oh! oui, encore. Toi-même, ne serais-tu pas content de vivre comme je vis?

Pierre regarda, à travers les vitres, du côté de la maison.

— C'est le rêve de toutes les minutes où je puis rêver; la maison, l'Alsace, c'est une espèce de paradis : mais il doit être acheté du prix le plus grand qui puisse être payé par des hommes. Ils meurent, les camarades de chez nous; ils

acquièrent, pour ceux qui survivront, cet air d'Alsace, ou de Bourgogne, ou de Provence, ou de Languedoc, ou de Bretagne. Oui plus tard, j'espère revenir ici : pas avant de l'avoir mérité.

Sans relever ce qu'il sentait bien qu'il y avait de blessant dans les paroles de Pierre, Joseph répondit, — et il montrait de la main la cloison qui le séparait des employés, puis les bâtiments de la fabrique, tout autour :

— Il y avait besoin que je revinsse. Souviens-toi bien de ce que je vais te dire : il est absolument nécessaire que l'un des deux patrons veille ici. La chère maman a fait tout ce qu'elle pouvait, et Denner est un brave homme, mais ce n'est ni à une femme ni à un employé de conduire tant d'ouvriers, d'acheter, de vendre, de prévoir.

— De sorte que tu attendras ainsi la fin de la guerre?

— Je ne sais pas : ... ce sera long sans-doute.

— Non, Joseph, ce sera court si tu considères l'immensité de la victoire à obtenir, et le fracas que fera l'empire d'Allemagne en croulant.

Joseph frappa de la main sa cuisse :

— Toujours cette imagination qui t'emporte! Crouler? l'empire d'Allemagne?

— Personne n'en doute chez nous.

— Tu es plus sûr que moi de ces choses-là, tu n'as pas vu d'aussi près la puissance allemande. Je me rappelle que naguère tu m'as dit que je ne connaissais pas la France ; mais toi, tu ignores sûrement le monstre contre lequel tu te bats. Mais admettons que la France soit victorieuse : nous, les Alsaciens, serons-nous heureux, je veux dire pleinement?

— Oui.

— Tu en as douté, pourtant. A voir de près le peuple et l'armée de France, tu as eu des désillusions, n'est-ce pas? on me l'a raconté.

— C'est vrai ; mais à mesure que j'ai mieux connu la France, une grande espérance est revenue en moi, et maintenant, j'ai une certitude.

— Les vainqueurs vont nous comprendre? Tu crois cela? Louis XIV avait eu la manière de nous traiter, celle d'un grand cœur ; il ne calculait pas d'abord les voix des électeurs, il savait ce qu'est l'intérêt commun. Mais qui donc représente cela en France, l'intérêt commun?

Pierre ne répondit pas.

— Nous serons obligés de faire à nos usines une clientèle nouvelle...

— Tant pis d'abord, tant mieux plus tard.

— Nous serons victimes d'une administration très vieille.

— Eh! bien, nous réclamerons, nous conduirons le chœur des mécontents, c'est-à-dire des hommes de progrès. Nos institutions, nos fondations, nos usages, seront conservés.

— Veux-tu que je te dise ce que je crains surtout, depuis que je suis rentré?

— Dis!

— J'ai peur qu'ils ne viennent abîmer les âmes des enfants de chez nous, comme ils ont fait chez eux. Est-ce que tu les vois chassés d'Alsace, nos frères de Marie? nos religieuses de Ribeauvillé, qui tiennent tant d'écoles? nos braves instituteurs alsaciens, qui sont loin d'être des athées et qui ont gardé le crucifix à la place d'honneur? Dans ce doute-là, l'âme alsacienne vit entre l'amour et la crainte. Ah! mon frère Pierre, toi excepté, l'Alsacien, avec son air bon enfant, est méfiant. Si ce que les Allemands ont toujours dit, que nous serions persécutés à cause de notre religion, le jour où nous serions rattachés à la France, si cela allait être vrai?

— Non, les Français ne nous feront pas ce cadeau de bienvenue!

— S'ils le faisaient?... Nous avons tenu quarante-sept ans contre le Boche : contre ceux qui menaceraient la foi, nous tiendrions cent ans!

— Pas besoin. Ils ont donné leur parole : le Président, Joffre, d'autres encore, des grands.

— Tu te fies aux paroles?

— A celles-là, oui; c'est la France qui les a dites. Tu pourrais me rappeler bien des mesures de persécution qu'ont prises les hommes qui la mènent. Je sais, je sais. Ne t'agite pas comme tu fais... Ils ont fait du mal, ils n'ont pas compris leur propre pays : mais ils ne l'ont pas plus décatholicisé que les Allemands n'ont défrancisé l'Alsace. Je l'ai connue peu à peu, la France, et, comme il arrive à tous les passants, j'ai aperçu d'abord celle qui n'est pas la vraie. Tu vois comme elle se bat, la France : si tu la voyais prier, et donner! Tu lui rendras justice, un jour, tu abandonneras même cette idée que la France

a bien de la chance de nous reprendre, nous Alsaciens, nous Lorrains.

— L'as-tu assez répété, pourtant? L'ai-je entendu, ce refrain-là? Tu te démens.

— Je me corrige. Il y a du vrai là dedans, mais la plus grande vérité, c'est que l'Alsace et la Lorraine seront trop heureuses de retrouver le cœur de la France, où vivent les mots de la vie éternelle...

— Lesquels?

— « Je crois en Dieu! »

— Toujours l'homme enthousiaste!

— Oui, je le suis, parce que je l'ai comprise, celle que les nations ont regardée comme une marchande de modes et de plaisirs, et qui est, plus que toute autre, une sainte femme. Et puis, vois-tu, en triomphant, la France va rentrer dans la voie de son histoire; elle est faite pour combattre la brute et relever l'idéal. Je ne dis pas que les Français ne se disputeront plus; mais la victoire va changer les thèmes.

Joseph demeura silencieux; il observait son frère, avec cette attention passionnée qu'il mettait à traiter une affaire, à étudier son adversaire. Bien qu'il s'en fût, jusqu'au bout, défendu, il était trop ému de retrouver Pierre après une longue séparation, et même, et surtout peut-être, de l'entendre parler d'un ton si convaincu, pour que rien n'en parût sur ce visage, discipliné comme celui d'un Anglais. Il s'épanouissait; ses moustaches, d'ordinaire fondues dans la barbe, s'enlevaient en herse blonde et découvraient les dents; il pensait : « Tant mieux! Ce que j'ai résolu de faire, je le ferai à présent de bon cœur; j'irai en terre de France, comme mon père y allait. » Pierre ne le voyait pas. Il avait soulevé le rideau de mousseline qui voilait les vitres basses, et il considérait la cour de la fabrique, les chemins de charbon pilé, et la maison des Ehrsam, au fond, qui l'attendait, où il reviendrait un jour, dans combien de temps?... Avec Marie ou sans elle?... et pour quelle destinée? Il fut surpris d'entendre Joseph qui disait derrière lui, d'une voix pareille à celle d'autrefois, quand on jouait ensemble :

— Mon frère Pierre, quand arrive-t-elle, Mlle de Clairépée?

— Ah! tu sais donc?

— C'est l'habitude de maman, de tout nous dire ; ce n'est pas la mienne, malheureusement, de l'imiter.

Pierre se rapprocha de son frère.

— Ce soir, tu la verras... Tout à l'heure!... Mlle Marie descendra, comme tu le sais, chez notre amie de la place du Marché... Nous sommes invités à dîner. Elle restera seulement deux jours.

— Comme tu dis : « seulement! » Ce n'est pas rien, deux jours de ces années-ci! Le monde pourrait être changé avant la fin du second.

— Tu es vraiment devenu un autre homme, Joseph!

— Tu trouves?

— Philosophe!

— Je l'ai toujours été un peu. Ne parlons pas de moi. Vous seuls êtes intéressants, qui vous aimez.

— Mais je ne suis pas sûr d'être assez aimé d'elle pour qu'elle consente à vivre ici. Depuis cinq mois, je n'ai aucune nouvelle de l'Abadié, et, de cette jeune fille, je n'ai jamais reçu qu'une lettre, puis un billet où elle m'annonçait sa résolution de ne pas se marier.

— Elle a changé de résolution, voilà tout.

— Non, tu ne peux pas la juger encore. Elle est d'un trop haut mérite pour ne pas exiger, de celui qu'elle épousera, quelque condition rare et difficile. Je le pressens, et j'en souffre.

— Réjouis-toi donc, au contraire! Ce n'est pas pour moi, ce n'est pas pour ma mère qu'elle a entrepris ce grand voyage : et cependant je t'assure que nous sommes très heureux de cette visite.

Il ajouta, en détournant ses yeux bleus :

— Tu as dû le voir, quand tu es entré à la maison?

— Mais non, maman n'est pas aussi heureuse que je l'imaginais... Elle m'a paru troublée...

— Ne l'est-elle pas toujours?

— Mais c'est gentil ce que tu me dis : il faudra le répéter à Mlle Marie.

— Oh! ne compte pas sur moi pour faire des compliments. Je suis demeuré sauvage. A toi seulement, en confidence, je dirai mon jugement.

— Oui, mon vieil ami, à moi seul, puisque tu le pré-

fères. Allons reformer la famille, là-bas : quelqu'un nous attend.

Se donnant le bras, les deux frères sortirent des bureaux, traversèrent la cour. Mme Ehrsam, debout sur le seuil de la maison, les regardait venir.

— Que vous me plaisez ainsi! Deux frères qui se rencontrent, pendant cette guerre, c'est une merveille!

— Plus grande dans notre cas que dans tous les autres, car nous étions partis par deux routes opposées.

Pierre, en disant cela, embrassait sa mère. Il lui dit à l'oreille :

— Comme il a changé! Il a pris en horreur l'Allemagne qu'il n'aimait pas.

— Parfait!

— Il a même conjugué avec moi le verbe : aimer la France...

La mère tressaillit, et tandis que Joseph, passant près d'elle, entrait dans la maison, elle dit à Pierre, très vite :

— Tais-toi là-dessus!... Ne lui en parle pas!

— Que dites-vous?

— Pas trop.

— Et pourquoi ?

— Parce que, mon enfant, tu pourrais me causer une grande peine.

Il la considéra un moment, hésita, puis la prit par la main, et ils entrèrent.

L'après-midi fut doux pour les deux frères et pour leur mère. Pierre voulut visiter, de nouveau, chaque pièce de la maison, comme font les étudiants au premier jour des vacances : sa chambre et celle de son frère; le cabinet de travail; les greniers d'où l'on apercevait, par-dessus le mur de l'enclos et par-dessus les arbres, les pentes des montagnes; la cuisine; le salon rouge enfin, qu'Anna, toute la matinée, avait aéré, balayé, épousseté, frotté. Le canapé, les chaises, les fauteuils formant le rond, avaient un air de neuf, tant le palissandre et le velours de coton frappé, sous la housse et dans l'ombre, s'étaient bien conservés. Sur le bloc de marbre vert où le cadran de la pendule se trouvait enchâssé, Pénélope à demi renversée, sévèrement vêtue, les pieds nus dans des sandales un peu longues, continuait de filer sa quenouillée de laine

d'or. Pauvres choses qu'on avait aimées, qui dataient, comme les boucles d'oreille de Mme Ehrsam, comme la broche qu'elle ne portait plus, comme l'alliance qu'elle portait encore. Pierre se demanda : « Que va dire Mlle de Clairépée? »

Un peu plus tard, avec sa mère et son frère, il fit un tour dans la ville. La mère, entre ses deux grands fils, jouissait singulièrement de cette promenade; elle était saluée par les passants, qu'ils fussent ouvriers ou bourgeois, par les boutiquiers qui entr'ouvraient la porte, et, parlant pour la famille assemblée au fond de la boutique, disaient : « Pauvre dame! elle est contente aujourd'hui : elle a ses deux fils avec elle! » Des gamins s'arrêtaient de jouer, — ils jouaient à la guerre, bien entendu, — et, au commandement de l'un d'eux, tous bien alignés portaient la main à la tempe droite, la paume ouverte au soleil d'hiver : « C'est le fils de Mme Ehrsam; il est sous-lieutenant dans l'armée : vous voyez son galon d'argent. C'est le premier de chez nous qui soit si haut : saluez, les gars! » L'heure s'écoula plus vite qu'aucune de celles que Mme Ehrsam avait vécues depuis plusieurs années. Elle lui rappelait les anciennes flâneries du dimanche, lorsque, entre Pierre et Joseph comme aujourd'hui, elle descendait le long de la Doller, du côté de la roche du petit duc Maso, ou remontait la vallée, bordée de maisons d'artisans et de villas qui sont un peu en retrait dans leurs vergers. On ne parlait pas de la guerre, et la mère sentait diminuer l'inquiétude qu'elle avait eue, le matin de ce même jour, car Joseph prenait plaisir à écouter son frère. Les témoins de ce bonheur auraient pu répéter ce qu'ils disaient naguère : « Les fils de nos amis, c'est une vraie comédie : le noiraud dit les paroles et fait les gestes, et le blond en rit. »

Ils rentrèrent au moment où la nuit se faisait, et s'habillèrent pour aller dîner. Ils avaient été prévenus, en arrivant à la fabrique, que Mlle de Clairépée se trouvait, depuis une heure, à Massevaux, et qu'on les attendait.

A six heures, ils entraient donc dans un salon plus élégant que celui de la famille Ehrsam, où étaient disposés, avec goût, de nombreux tableaux ou gravures, représentant des aïeux authentiques, bourgeois et bourgeoises de la vieille Alsace, des vues du pays, des estampes populaires du temps de Napoléon, des croix de saint Louis ou de la Légion d'honneur, enfermées

dans des cadres précieux, et au-dessous desquelles une légende disait que la décoration avait été portée par « mon oncle, » ou « mon père, » ou « mon arrière-grand-père, » de Massevaux, de Guebwiller, de Colmar, de Strasbourg. Quelques instants encore, et la maîtresse de maison descendit, suivie de Mlle de Clairépée, qui était en deuil. Marie salua Mme Ehrsam, dont le cœur battait très fort, mais qui, la voyant venir, pensa de nouveau, comme à Saint-Baudile : « De celle-là, je n'ai rien à craindre, » puis, tout de suite après : « Ce pauvre sourire triste ! Comme la jeunesse d'aujourd'hui a souffert ! »

— Madame, dit Marie, me voici donc à Massevaux. Vous aviez raison de l'écrire : c'est une visite qui ne serait pas faite en d'autres temps.

— Et que je n'aurais pas osé demander à une autre qu'à vous.

— Savez-vous ce qui m'a décidée ?

— Un souvenir, j'espère ?

— Un mot de vous. Dans votre lettre, vous me disiez : « Je suis malheureuse. » Aujourd'hui, nous avons toutes pris l'habitude d'aller à ceux qui souffrent... Je crois que c'est cela.

Elle tendit la main à Pierre, qui disait :

— Il me semble que je vous entends, mademoiselle, dans le salon de l'Abadié...

— Pauvre Abadié ! Vous ne le reconnaîtriez plus ! C'était une maison où l'on riait autrefois. Les choses ont changé. Si vous aviez connu mon Hubert, vous comprendriez...

— Je comprends : je l'ai rencontré.

Elle l'interrogea du regard, rapidement.

— Oui, ils se ressemblent tous, ces hommes qui meurent pour la France. Mais je ne veux pas me plaindre devant vous. Je veux que vous ne trouviez pas trop de différence entre celle que vous voyez, et celle que j'étais. Présentez-moi votre frère : nous avons déjà parlé de lui, plus d'une fois.

Pierre présenta Joseph, qui ne trouva pas un mot à répondre. Le petit cercle se forma, autour de cette fille de Provence, qui apportait sa grâce nouvelle, et comme un parler nouveau dans la vieille maison d'Alsace. Ils l'écoutaient tous avec ravissement, parce qu'elle parlait très bien, sans aucune afféterie, et des choses qu'ils connaissaient ou qu'ils pouvaient

imaginer. Elle n'était pas de celles qui cherchent à étonner. Il lui eût été facile de choisir des thèmes qui l'eussent fait briller. Elle prit les plus simples : le voyage de Saint-Baudile à Belfort, l'entrée en Alsace, l'histoire de la vallée, et celle de ces familles, que tout rappelait ici, et dont la fidélité au roi, à l'Empereur, à la France toujours, avait un sens plus plein qu'ailleurs, et souvent héroïque. Mme Ehrsam et son amie, Pierre, Joseph même, répondaient à ses questions. Aucun ne faisait effort. Elle ne les avait pas violemment tirés hors de leurs habitudes. Ils se disaient, chacun au fond de l'âme : « Il faut beaucoup de bonté pour avoir tant d'esprit. » Les heures du dîner et celles de la soirée furent ainsi familiales. L'hôtesse, que son caractère réservé rendait comme incapable de jugements précipités, dit, par deux fois, à l'oreille de Mme Ehrsam : « Il semble qu'elle soit des nôtres, cette jeune fille. » On se fût dit, pour un peu, au temps de paix. Parfois seulement, le grondement lointain du canon dans les Vosges, ou quelque trait raconté par le jeune officier de chasseurs, rappelait à tous la guerre, les adieux, les deuils, la fragilité extrême des projets d'amour que d'autres avaient faits : « Demain, qu'en sera-t-il de celui-ci ? »

Vers la fin de la soirée, Marie de Clairépée, assise près d'une table, feuilletait la collection de la merveilleuse *Revue Alsacienne illustrée*. Pierre, penché à gauche du fauteuil, soulignait d'un mot les dessins ou les textes. Il dit, tout bas :

— Je vous remercie de la meilleure joie de ma vie.

Alors celle en qui il n'y avait pas de tromperie, sans le regarder, et continuant de tourner la page qu'elle ne voyait plus, répondit :

— Il m'a semblé qu'en venant ici, je faisais, moi aussi, mon devoir de guerre. Vous avez envoyé à l'Abadié de belles lettres ; vous y avez dit plus d'une chose qui m'a touchée ; je n'ai pas pu vous l'écrire comme je l'aurais voulu : je suis venue vous le dire. Seulement...

— Pourquoi ne vous arrêtez-vous pas sur ces mots-là ? Ce que vous ajouterez va diminuer ma joie.

— Non : soyons bien francs. Je suis venue pour vous mieux connaître : ne me demandez pas plus ; j'ignore où nous allons ; je n'aurais pas assez de liberté d'esprit pour disposer de moi-même...

Au moment où il reprenait, avec sa mère et avec Joseph, le chemin de la fabrique, dans le vent froid qui soufflait de l'Est, Pierre demanda :

— Eh bien, Joseph?

— Ah! mon ami, amène-la chez nous, et décide-la d'y demeurer toujours! Sais-tu à qui elle ressemble? A la plus belle statue que j'aie vue, à la plus fine, à la plus tendre...

— Eh! que c'est beau!

— A l'Ève de la cathédrale de Reims!

— Dis-le à Mlle de Clairépée.

— Je n'oserai jamais. Je suis gauche. Mes compliments sont comme des lièvres en cage, toujours au fond de la niche. Demain, peut-être, j'essaierai.

Il n'en dit pas plus long, mais Mme Ehrsam et Pierre comprirent que la conquête était faite, et ils s'en réjouirent.

Le lendemain, jeudi, Mme Ehrsam s'était levée de bonne heure, car elle devait recevoir à déjeuner Mlle de Clairépée, et, dans les petits pays, un repas qu'on offre est une grande affaire. Elle allait, de la cuisine à la salle à manger, de la salle à manger au salon, et s'étonnait qu'Anna fût encore retenue dans les chambres, par les soins du ménage. Une musique militaire se mit à jouer, sur la route de Rougemont. Joseph, qui allait descendre, et traversait le palier, entra dans la chambre d'ami d'où l'on pouvait voir, à droite et à gauche de la porterie, deux longs fragments de la route de France. Anna était à la fenêtre, montée sur une chaise, penchée, les bras étendus, appuyant contre le mur les volets qu'elle venait d'ouvrir.

Il s'approcha, sans qu'elle l'entendît. Elle disait tout haut :

— Voilà la musique de Remiremont! voilà le général!

Le général passait, un petit africain, décidé, montant un cheval arabe tout blanc. Puis venaient les Marocains, les hommes aux figures bronzées, habillés de jaune ; ils marchaient comme des félins, qui ont plus d'élan qu'il n'en faut pour le pas; les fusils d'un même rang ne formaient pas la ligne droite. Compagnie après compagnie, ils défilaient. Entre les arbres, un nouveau groupe d'officiers apparut, puis des soldats vêtus de bleu, qui se sentaient regardés, que l'honneur du métier ordonnait et rendait fiers de visage, troupe de combattants qui se sentaient ambassadeurs du vieux pays dans la

petite ville reconquise, qu'il fallait maintenant séduire. Anna cria :

— Les nôtres! Les nôtres!

Elle criait cela d'un cœur si bien donné, que Joseph en fut tout saisi. Il se retira, sans qu'elle se fût doutée qu'on l'avait vue et entendue.

« Comment cette fille, qui ne sait guère que l'alsacien, a-t-elle trouvé ces mots-là : « les nôtres! » Il n'y a point d'Alsace : il n'y a qu'une France alsacienne! Toi-même, Joseph, depuis hier surtout, depuis que Mlle Marie de Clairépée a passé devant toi, tu peux dire comme ta domestique, après elle, que ceux d'ici qui entrent en France sont revenus chez eux, et que ceux de France qui entrent à Massevaux n'ont pas quitté le pays...

Il descendit; au bas de l'escalier, il rencontra sa mère, et en fut contrarié.

— Tu vas à la revue, Joseph?

— Non, j'ai du travail encore à terminer. Vous le savez, chez nous, ce qu'on croit achevé ne l'est jamais. J'ai des lettres à écrire.

— Tu laisses Pierre? ce matin?

— Je déjeunerai avec vous.

« Oh! songea-t elle, quand elle l'eut embrassé, et qu'elle le vit suivre l'allée martelée et creusée par le pied des ouvriers, le voilà repris de ses idées folles... Je suis sûr, j'y ai pensé cette nuit, que cette visite de Mlle de Clairépée lui a mis l'esprit à l'envers... Il s'imagine qu'il va trouver, à la douzaine, là-bas, des Marie de Clairépée... Il veut s'éloigner d'ici, et cependant c'est vers elle qu'il va... Il la regardait, hier soir, comme une apparition... Il osait à peine lui parler, mais s'il avait osé, il lui aurait dit : « Le pays d'où vous venez est le plus beau de la terre... » Pauvre enfant, que l'on croit si rude, et qui est tendre à l'excès! Les enthousiasmes de son frère n'ont pas prise sur cet homme que toute tentative de persuasion met en défense : mais un regard, un mouvement d'une grâce évidemment rare, un mot courtois dit d'une belle voix prenante, lui fond le cœur. Ils sont tous les mêmes : jusque dans leur amour de la patrie, il y a l'amour d'une femme! »

Elle demeura cependant à la maison, occupée des choses du ménage. Pierre, étonné de ne pas avoir encore vu son frère,

était allé rendre visite à un ami, puis demander à l'administration militaire l'autorisation de se rendre, dans l'après-midi, avec sa mère et Mlle de Clairépée, au sommet du Buchberg, d'où l'on pouvait découvrir les tranchées allemandes. Il revint vers onze heures. Mme Ehrsam, ayant téléphoné en vain, entrait, au même moment, dans le bâtiment central où se trouvaient les bureaux de la fabrique, et, à la porte, rencontrait Denner.

— Mais que fait mon fils, depuis deux heures passées qu'il est chez vous ?

— Il écrit, madame.

— Quoi ?

— Des lettres, des lettres,... je ne sais trop quoi ; je ne me permets pas...

— Monsieur Denner, vous me cachez quelque chose de grave ! Je le vois dans vos yeux ! Ce n'est pas bien !... Vous en qui j'ai confiance !...

Elle avait l'air si malheureux que l'employé ne put tenir le secret. Il ferma la porte, et là, dans le couloir, sur le paillasson usé, debout près de la patronne, il répondit :

— Vous savez bien quelque chose ?

— A peu près rien.

— Non, non, ma chère dame, ne pâlissez pas comme cela. Ne vous faites pas de peine... M. Joseph a des idées de se rendre en France, de s'y engager.

— J'ai tout fait pour le retenir !

— Vous voyez bien que vous saviez... Mais il ne veut pas que vous restiez seule... C'est un fils très bon... Il m'a remis une pétition, qui est signée maintenant par tous les employés, bien sûr, et tous les contremaîtres ;... il n'en manque pas un...

— Une pétition !... des signatures !... Qu'est-ce que c'est que tout ça ? Je veux voir mon fils ! Laissez-moi !

Elle monta les marches, rapidement, passa derrière les tabourets alignés des secrétaires et des dactylographes, sans répondre aux saluts que, d'habitude, elle rendait avec tant de cordialité, et ouvrit la porte du cabinet directorial. Joseph se leva, et, la voyant si pâle, comprit qu'elle savait tout. Il caressait, de la main droite, sa barbe blonde, mais ses yeux regardaient fixement et durement sa mère.

— Tu es décidé à partir, Joseph ? Ne nie pas ! on me l'a dit.

— C'est vrai.

— Tu quittes Massevaux ; tu vas t'engager dans l'armée de France ?

— Oui.

— Tu m'as menti, hier matin, par conséquent.

— Je n'avais pas décidé le jour de mon départ.

— Peut-être est-ce cette nuit que cette belle résolution à été prise ?

— Hier soir.

— Très bien : Mlle de Clairépée, n'est-ce pas ? Que t'a-t-elle dit ?

— Rien.

— Elles sont si habiles, et vous êtes si faibles ! Je suis sûre que, pour l'avoir vue, tu as juré d'aller te battre pour le pays où elle est née ?

— Cela se peut. Je ne sais pas. Je n'analyse pas, comme mon frère, les raisons et les causes.

— Ton frère ! Oui, il y a encore... les histoires et les déclarations de ton frère ?

— Il y a autre chose, maman.

— Et quoi donc ?

— Je crois que c'est le sang des Ehrsam qui a remué.

— Et tu quittes Massevaux : dans un mois ? dans quinze jours ?

— Après le déjeuner de famille.

— Aujourd'hui ? Tu oses me dire que dans trois heures d'ici, tu ne seras plus où tu dois être, ici, près de moi, à la fabrique ?

— Aussi vrai que je vous vois, dans trois heures vous ne me verrez plus. Je me suis assuré d'une place dans un automobile qui me conduira d'abord à Thann.

Il mit la main sur des lettres et des papiers, entassés à l'angle de la table.

— Tout est prêt.

Mme Ehrsam se recula.

— Alors je n'ai qu'à me retirer.

Joseph lui barra le chemin de la porte.

— Non, maman. Rien ne me fera céder, mais je tiens au contraire, à vous expliquer ;... je voulais le faire ;... vous m'avez prévenu.

Elle demeura devant lui, les bras le long du corps, les paupières baissées, immobile.

— Explique donc. J'ai déjà souffert par toi : ce ne sera qu'un peu plus.

— Demain, je serai en France, mais, demain aussi, partira d'Alsace, pour le ministère du Commerce, un dossier...

— La pétition, oui, je sais : continue...

— Parfaitement, d'autres pièces encore. Des amis exposeront de vive voix au ministre les raisons graves qui font que notre fabrique ne peut être privée de ses deux chefs à la fois. Puisque je m'engage, je demande que Pierre soit mis en congé renouvelable. Le ministre de la Guerre ne refusera pas cette demande très bien motivée, très appuyée. Il y a des précédents. Et voilà pourquoi je vous ai dit que vous ne resteriez pas seule : Pierre vous reviendra.

— S'il y consent.

— Il y consentira... Lui, il a rempli son devoir envers la France; il a fait, sans y être obligé, dix-sept mois de campagne; en se retirant de l'armée, il offre un remplaçant. Et moi, j'offre à mon frère, à celle qui, j'espère, sera sa femme bientôt, le bonheur de vivre ici, près de vous...

— Le bonheur qui ne t'a pas suffi!

— Vous êtes dure pour moi! Vous êtes mère jusqu'à l'injustice.

— Qu'as-tu encore à dire?

— Que c'est à vous de faire entendre raison à mon frère. De moi, il n'accepterait pas le sacrifice que je fais. Mais quand j'aurai quitté Massevaux, et que personne ne saura où me retrouver, il prendra son parti d'être heureux. Vous aurez, pour l'y décider, l'éloquence toute-puissante de Mlle de Clairépée. Un regard de ses yeux, et il cédera, cet indomptable.

— Tu connais mal ces cœurs-là.

— Ne leur parlez pas avant ce soir; le plus tard possible. Quand la nuit descendra, je ne serai plus qu'un voyageur inconnu dans un compartiment trop plein; je n'aurai même plus de nom... Pourrai-je vous écrire? Êtes-vous si fâchée contre moi que vous deviez rester sans nouvelles?

La mère releva les paupières qu'elle avait tenues baissées, et quand elle vit que son fils souffrait, elle lui jeta les bras autour du cou, et elle pleura.

Pourtant, ils ne se dirent plus rien. Secouée par les sanglots, Mme Ehrsam s'écarta doucement de Joseph, le repoussant d'un

geste de ses deux mains dressées, qu'elle inclinait en mesure pour faire entendre :

— Laisse-moi; je n'ai plus de force; n'ajoute rien.

Elle essuya ses yeux, et regarda l'angle de sa maison, à travers les vitres. Un sourire triste, un de ces sourires de misère qui marquent la royauté de l'âme qu'on croyait abattue, tira un peu vers la terre les lèvres silencieuses, et le visage fut éclairci d'une petite aube. Résignation? souvenir du temps meilleur? image passant de Pierre et de Marie qu'elle allait revoir? Elle ouvrit la porte du bureau des employés, salua, cette fois, obligeamment, ceux qui la reconnurent, et alla s'asseoir à sa place depuis cinq ans demeurée vide, à gauche du poêle, dans le salon rouge orné de fleurs d'hiver et de feuillages.

Le déjeuner fut bien ordonné, comme l'avait été le dîner de la veille; la conversation plus aisée encore et plus cordiale, entre les mêmes convives. Mme Ehrsam faisait effort, pour ne pas laisser voir la douleur et la crainte qui grandissaient en elle, à mesure que l'heure approchait où l'un de ceux qui étaient là allait se lever. Elle seule, avec lui, savait qu'il ne reviendrait pas. Elle seule, par instants, avait l'air absent. Deux fois, Pierre avait demandé : « Qu'avez-vous, maman? Êtes-vous triste? Oh! ce n'est pas le jour. Demain, peut-être aurez-vous le droit de l'être. Et encore? Qui sait? Ne soyez pas triste, maman. » Et il se remettait à causer, tout haut, avec la jeune femme dont le mari se battait en Champagne : « J'y suis resté quelque temps, » disait-il. Marie de Clairépée, placée près de Joseph, l'interrogeait sur les forêts des Vosges, sur l'Hartmannwillerskopf que l'artillerie allemande battait depuis la veille; sur le pèlerinage de Huppach, et sur la chapelle près de laquelle, après le déjeuner, elle devait passer. Joseph, aussi calme en apparence que de coutume, répondait avec la précision qui était dans sa manière. Il regardait Marie, il l'écoutait avec admiration, et comme il riait à tout ce qu'elle disait, la pointe d'or de sa barbe remuait au-dessus de son col.

S'étant détourné pour regarder la pendule, il devint songeur tout à coup.

Deux heures allaient sonner. Les convives se levèrent de table, et Anna servit le café dans le salon. Mlle de Clairépée était debout, près de la fenêtre; elle regardait le terrain vague,

les bâtiments de la fabrique, des cimes de montagnes par delà la vallée. Celui qui allait partir s'approcha d'elle, et dit tout bas :

— Vous avez entendu Pierre, hier soir et ce matin. Comme il parle bien, n'est-ce pas?

— Mon père et moi, en Provence, nous l'écoutions avec plaisir.

— Il est instruit, il devine les choses qu'il ne sait pas, il est enthousiaste...

— Oh! oui!

— Et si bon! Quand nous nous sommes retrouvés, hier, nous étions pleinement heureux, comme des enfants, oui, mademoiselle, dans ce temps de douleur, comme des enfants! Moi qui suis gauche, timide, vous le voyez bien...

— De moins en moins.

— C'est vrai, avec vous je n'aurais plus peur bientôt... Je voudrais vous dire : Pierre est tout à fait admirable, presque digne de vous.

Elle s'était détournée. Le sourire de Provence répondait : « Vous êtes un cœur profond, vous aussi; je régnerais par amour dans cette maison, si je voulais. »

— Mademoiselle, épousez mon frère, et venez habiter ici... Je dois vous dire cela en ce moment, parce que je ne puis vous accompagner au Buchberg. Il faut que j'aille à Thann, et ailleurs... Ce sont mes adieux...

— Déjà?

— Mais je ferai pour vous deux une chose qui me coûte un peu... Vous l'apprendrez bientôt... Si vous daignez un jour être ma sœur, vous penserez que ç'a été le premier cadeau de noces.

Sans attendre qu'elle lui répondît, il s'approcha de Pierre, lui répéta qu'une affaire urgente l'appelait dans la vallée de Thann, lui serra la main, salua l'amie de la place du Marché, puis, venant à sa mère, qui était près du poêle, il l'embrassa longuement. Tout le monde avait fait silence. Mme Ehrsam emmena son fils dans l'antichambre. Elle ne fut pas absente plus d'une minute. Mais, quand elle reparut, ses joues étaient aussi pâles que ses mains.

— Étrange garçon! dit Pierre. Toujours des mystères .. Je vois que son voyage vous contrarie, maman. . Enfin, j'espère

que vous lui avez recommandé de rentrer avant la nuit?...

— Tu comprends bien que j'ai dit tout ce que je pouvais dire...

— J'ai de l'amitié pour lui, dit Marie.

— Vous faites bien, mademoiselle, répondit Pierre.

— Oui, son silence n'est jamais sans pensée. Il est court de paroles, voilà tout. Où va-t-il?

— J'ignore. Et vous, mère?

Mme Ehrsam dit seulement :

— Il m'a fait de la peine, en nous quittant si tôt.

L'amie de la place du Chapitre, délicate, prompte à s'émouvoir, se sentit gênée, au milieu de cette tragédie de famille qu'elle avait crue dénouée, qui recommençait, et dont elle ne voulut pas être l'inutile témoin. Elle s'excusa de ne pouvoir monter au Buchberg.

XVI. — LA PROMENADE AU BUCHBERG

Tous, ils sortirent. Mme Ehrsam, entre Marie et Pierre, quand elle eut quitté son amie à l'entrée de la place, s'engagea donc dans la rue de la Mairie, traversa le pont de la Doller, tourna à droite, et prit la route de Huppach.

Il faisait beau. A peine quelques écharpes de brume, tout en longueur, voyageaient dans le ciel, prises par le vent haut, poussées d'un souffle égal et sans qu'elles eussent un pli. Un peu de neige était tombé, de quoi blanchir la terre, excepté celle des bois, que protègent les troncs et les branches des arbres.

La route monte d'abord, presque droite, entre des prés plantés de cerisiers, de pruniers, de pommiers. Toute la vue est à droite, vers le creux du vallon qui s'amincit en s'élevant, vers les cimes rondes du petit Buchberg et du grand Buchberg, les montagnes du Hêtre, Vosges posées au bord de la plaine, et que d'autres prolongent, formant la barrière d'Alsace, élargissant leurs forêts à mesure qu'elles descendent, enfonçant au loin, dans la terre de labour, comme des racines torses, leurs coteaux exposés à l'Orient, tendus au vent du Rhin et couverts de vignes.

Les voyageurs eurent bientôt dépassé les maisons de bûcherons, puis le hameau de Huppach. La route s'incline à gauche,

et devient forestière. Les feuilles tombées des hêtres et pourries par l'hiver empourpraient toutes les pentes. Pierre admirait Marie qui marchait si bien, et que ravissait ce spectacle nouveau de la montagne fraîche, féconde, vêtue de hauts arbres. Ils passèrent au-dessus de la chapelle de Huppach, bâtie sur une pente, à droite, puis ils arrivèrent à un petit col, où l'on quitte la route, pour gravir le sommet du grand Buchberg. Un sentier étroit, entre des taillis mêlés de sapins, tourne, et bientôt grimpe la pente très raide. Des soldats, conduisant un mulet chargé, pénétrèrent dans le bois avant Pierre. Ils saluèrent l'officier, en passant.

— Vous montez, mon lieutenant?

— Mais oui.

— Avec des dames? C'est les premières qui viennent ici depuis la guerre.

— J'ai la permission.

— Alors, ça va bien. Heureusement que ce n'est pas ici comme au Vieil Armand; nous y étions hier : il n'y fait pas bon. Entendez-vous le galop?

La canonnade était, en effet, violente au loin; par les couloirs des Vosges, le bruit en arrivait jusqu'à cette mère qui songeait à des épreuves anciennes ou récentes, à d'autres qui pourraient venir, à Joseph déjà loin d'elle, à ce qu'il faudrait dire tout à l'heure, quand la nuit commencerait de tomber.

A l'endroit où le sentier bifurque, où la montée devient plus rude vers le sommet du Buchberg, Pierre et Marie étaient passés devant : il n'y aurait point eu de place pour trois personnes de front.

— Vous allez voir un peu de la guerre, disait Pierre : nous sommes ici aux frontières bien étroites de l'Alsace reconquise. Il est bon que ce soit l'image dernière que vous emporterez : c'est la plus vraie. Vous ne serez plus demain à Massevaux?

— Mon père, Maurice, Marine, l'hôpital, tout le mas me réclame.

— D'autres auraient voulu, ici, vous plaire et vous attacher.

— Pourquoi dites-vous cela, et si injustement?

— Je n'ai pas su me faire aimer!

— Serais-je près de vous, si je ne vous aimais pas?

— Je n'accuse que moi; mais je suis malheureux.

— Et je venais pour votre joie!

— La promesse m'est refusée.

— Je vous l'ai dit : plus tard, plus tard. Ne perdons pas les dernières heures.

Ils se baissaient ensemble, pour passer sous les branches, chargés d'un peu de neige qui volait en poussière.

— Plus tard? Que fera le temps contre moi? Belle comme vous êtes, combien pourront vous disputer à moi qui ne serai plus là? vous parler mieux? dire ce que je n'ai pas trouvé?

Marie se mit à rire. Des coups de canon ébranlèrent les échos et roulèrent de montagne en montagne. Ni Pierre, ni Marie ne semblèrent les avoir entendus.

— Vous trouvez assez bien ce qu'il faut dire, je vous assure.

— Alors, que devais-je faire pour vous mériter? Savez-vous ce que je pense quelquefois? que vous ressemblez à ces belles dames d'autrefois, qu'il fallait conquérir par un exploit éclatant : en tuant un monstre, en traversant la mer pour aller délivrer le tombeau du Christ, en rapportant l'épée d'un chevalier vaincu.

— Avaient-elles si grand tort?

— Vous voyez!

— C'est qu'il y a, dans la vie, des moments où toute l'âme se révèle d'un coup. Je ne demande rien de pareil. Je suis encore troublée par le chagrin. Mais, à lui seul, le temps est une épreuve. Vous m'écrirez, je vous répondrai en toute franchise et liberté. Nous serons bientôt sans secrets l'un pour l'autre, et, sachez-le bien : le jour où je vous tendrai la main, cela voudra dire : « Pierre Ehrsam, je suis à vous pour toujours; je serai la fille de votre mère, je serai la sœur de votre frère Joseph, et j'habiterai l'Alsace... »

— Dieu le veuille!

— Attendez... oh! regardez! un avion!

— Un avion boche!

Ils s'arrêtèrent tous trois, dans le sentier. Entre les branches dépouillées, on aperçut un instant, à une grande hauteur, un aéroplane passant à toute vitesse dans l'azur, enveloppé de petits nuages blancs, fumées des obus que lançaient les batteries des Vosges. Puis tout disparut. Le vent montait la pente, por-

tant l'odeur des feuilles rouges, des aiguilles de sapins, et peut-être déjà de la sève en mouvement.

Pierre et Marie se remirent à marcher, et la mère les laissa de nouveau prendre les devants.

— Voici le vent des hauteurs, dit Pierre. Nous approchons du poste.

— Où est la batterie qui tire contre l'avion?

— Sur l'autre versant.

Un des guetteurs, entendant du bruit, descendit de quelques mètres, et cria :

— Halte!

Il avertit le sergent, qui vint, tranquille, examina le permis, et, content d'avoir une distraction, commença de servir de guide à Marie de Clairépée, qu'il prit par la main.

— Par ici, mademoiselle. Prenez garde ; c'est bon pour nous et pour les mulets, ce chemin-là :... on ne débrousse jamais, crainte d'être vus! Appuyez-vous : montez sur la grosse pierre... Très bien... Tenez, voici l'entrée de notre cagna! Dommage qu'on n'ait rien à vous offrir!

— Les Boches tirent-ils sur l'abri? demanda Pierre.

— Pas depuis deux mois, mon lieutenant. Ils voudraient bien savoir où nous sommes... L'oiseau qui volait, tout à l'heure, devait chercher notre adresse, lui aussi. Mais allez donc reconnaître notre rue et notre numéro!

Au flanc de la montagne, et presque au sommet, parmi les arbres pressés, les herbes, les lianes forestières, le sol avait été entaillé. Un fossé tournant, dont le talus s'élevait vite, et était maintenu par des poutres verticales et des planches, donnait accès dans un abri souterrain. Marie, Pierre et Mme Ehrsam n'allèrent pas jusque-là, mais, à gauche de l'entrée, montèrent les quelques marches d'un escalier taillé dans la terre et la pierre.

— Ne vous montrez pas, vous, mon lieutenant, qui êtes grand... Ils voient bien, avec leurs longues-vues. Venez, mademoiselle, mettez-vous là, derrière les arbres, vous aussi, madame. Jolie vue, n'est-ce pas?

Entre les cimes de plusieurs jeunes sapins qui poussaient en contre-bas, ils voyaient tous, à présent, la nappe blanche et verte de la plaine d'Alsace, que des brumes, très loin, très loin, limitaient.

— La terre promise ! dit Marie.

— La terre où l'on a tant pleuré, dit Mme Ehrsam.

— La terre où jamais l'on n'a cessé de se battre, dit Pierre. Elle a veillé tout le temps ; elle a tout le temps été au danger ; rien n'arrive au cœur du pays de France qui n'ait d'abord frappé ici.

— Les Marches de France ! dit Marie.

— Cette fois, elles ont moins souffert, parce que tant de sacrifices ont été comptés, parce que les deux captives doivent revenir à la patrie avec leur beau visage, afin que la justice apparaisse plus éclatante.

— Cependant, la forêt à nos pieds ?

— Des pins décapités, des troncs sans branches et la trace d'un incendie dans les bruyères : qu'est-ce que cela ? Je les ai vues, les forêts de l'Argonne, de la Champagne, de l'Artois, des Flandres : plusieurs, qui étaient centenaires, ont donné le corps et les bras de leurs arbres pour réchauffer nos soldats et pour bâtir les sapes ; d'autres ont été abattues par le canon, comme des cités, et il n'en reste plus que des racines déterrées et des pousses d'un an avec une feuille au bout ; d'autres, ils les ont emmenées, les Boches, en captivité. La sève du sol de France a travaillé pour le barbare. Regardez plus loin, au delà des pentes.

— La plaine. Elle est si grande ! Où sont les gens de chez nous ?

— Partout où vous voyez des maisons, il y a des cœurs à nous. Regardez, juste devant vous, ces toits roses dans l'herbe : c'est Bourbach-le-Bas ; à droite, au-dessous du grand éperon de sapins, c'est Sentheim ; plus au large, Guewenheim, où la Doller étend ses miroirs d'eau.

— Et tout là-bas, ces petits dessins gris sur les prés, comme des vignes avec leurs échalas ?

— Tranchées allemandes et réseaux de fils de fer.

— Ça va tout droit, mademoiselle, dit le sergent ; suivez mon doigt : tout droit jusqu'à Cernay, bien à gauche, où les lignes tournent. Encore plus loin, il y a la forêt de Nonnenbruch, où sont les puits de potasse. Et à l'horizon, au ras du ciel, ces bâtons pâles qui montent dans la brume, c'est les cheminées de Mulhouse.

— Mulhouse abandonnée ! dit Mme Ehrsam.

— Nous la reprendrons! dit Pierre.

— Ils tirent encore de Heimsbrunn, fit le sergent. Entendez-vous : Boum! Boum! Mais ce n'est pas pour nous, mademoiselle... Je vois que vous êtes brave... Alors, restez... Regardez là,... du côté de Burnhaupt-le-Bas, une tache brune... Le bois est français. Il s'appelle le Buchwald, et j'y ai passé plus d'une semaine. Je sais le nom de tous les ouvrages : à la lisière, Rambouillet, Pontoise, Versailles, Carcassonne; puis, à l'intérieur, Suresnes, Saint-Germain, Poissy, Chatou, et le grand fort Jeanne d'Arc. Ils n'ont qu'à s'y frotter, les Boches!

Pierre étendit le bras, et, montrant toute la plaine :

— Terre promise, comme vous dites, ô Marie de Clairépée, et qui nous sera toute rendue! Nous avons trop souffert pour ne pas être, un jour, tous ensemble, à ceux que nous aimons. Ne croyez pas ceux qui parlent de l'Alsace oublieuse. Ils l'insultent. Ils ne savent pas. De tous les villages que vous apercevez, des foules sortiront...

— Chantantes.

— Elles viendront au-devant de nos soldats victorieux. Les cœurs dans les poitrines, les cloches dans les clochers, sonneront l'Alleluia.

— Bravo! mon lieutenant, cria le sergent.

— Bravo! crièrent deux hommes, en arrière.

— Les femmes et les jeunes filles auront la cocarde au corsage. Elles chanteront en dansant, elles embrasseront les libérateurs de l'Alsace.

— Merci, mes belles!

— Et c'est beau, une créature qui ne sait plus comment dire sa joie : mais la joie de tout un peuple sauvé, heureux qui la contemplera! Je voudrais être parmi ceux qui entreront les premiers dans Mulhouse que voici, dans Colmar, dans Strasbourg...

La voix de Marie répondit :

— Vous en serez. Et j'y serai!

— Elles viendront de toute l'Alsace, nos solides filles brunes et blondes, qui auront tiré de l'armoire les costumes de fête. Celles de Geispolsheim, qui est au Sud de Strasbourg, seront toutes vêtues et coiffées de rouge; celles de Haguenau auront la jupe rouge et le tablier de soie bleue; Turkheim Valfleuri portera la robe verte et le grand ruban noir brodé de clair; les

filles de Wissembourg mettront la mitre noire, et celles de Meistratsheim la dentelle d'or tuyautée qui leur fait auréole!

— Elles assisteront au Sacre nouveau de la France! Qu'elles viennent! que Dieu permette!

Les autres faisaient silence; tous les esprits étaient lancés à l'aventure. Un vol de dix ramiers traversa l'air doré, au-dessus de la forêt, gagnant le gîte.

— A présent, dit Pierre, je retourne où l'on se bat.

Et le charme qui tenait immobile les témoins fut rompu.

Mme Ehrsam, Marie, Pierre, silencieux, reprirent le sentier couvert, retrouvèrent l'autre, qui faisait le tour du Buchberg, et arrivèrent au col, puis sur la route. Leurs pensées étaient tristes, et ils ne songeaient pas cependant aux mêmes choses.

Dans le chemin plus large qui descend vers Massevaux, Mme Ehrsam marchait à gauche de Marie et de Pierre. La nuit allait venir. Déjà l'ombre était bleue au creux du vallon, tandis que les nuages errants dans le ciel, et les arbres sur les crêtes, prenaient sa pourpre ardente au soleil qui mourait. Où était Joseph à cette heure? En France, sûrement. Le secret pouvait être révélé. Il devait l'être. Demain, ces deux jeunes gens, Pierre et Marie, qui échangeaient à peine quelques mots, ayant déjà le cœur tout plein d'adieux, seraient séparés par d'immenses espaces.

Quand ils furent rendus à cet endroit où la route contourne et domine un bois en pente raide, puis des prairies où est bâtie la chapelle de Huppach, la mère s'arrêta, regarda, en bas, la façade blanche et le clocheton à jour.

— Si vous voulez, nous entrerons un moment. L'heure est plus grave que vous ne pensez, mes enfants.

Elle avait dit « enfants, » sans bien peser les mots. Marie la remercia d'un signe de tête et d'un sourire, puis, elle s'émut et pâlit, parce que Mme Ehrsam avait pris la main de Pierre, et disait :

— Pierre, j'avais promis de me taire jusqu'à la nuit. A présent, je vais t'apprendre une nouvelle.

— Est-elle bonne?

— Non.

— Comme d'habitude.

— Tu ne trouveras plus Joseph à la maison.

— Où est-il?

— Très loin de nous.

— Il va?

— En France, s'engager dans l'armée...

— Ah! tant mieux, tant mieux! C'est la belle fin! Il avait mal commencé, le voici avec nous!

— Pierre, écoute-moi. Il a tout arrangé, avant de nous quitter; il s'est adressé à des amis puissants de la vallée de Thann...

— Pourquoi faire? L'appuyer? C'est inutile.

— Non, pas inutile : Joseph sait bien que la présence d'un de mes fils est nécessaire à Massevaux, pour nos affaires et nos ouvriers, pour moi qui ne puis plus supporter tant d'émotions. Il a tout prévu pour que, lui s'engageant, tu revinsses auprès de moi...

— Par exemple!

— Écoute-moi encore! Oh! ne te presse pas de répondre! Je t'en supplie, ne parle pas! Attends que j'aie tout dit!... Comprends ce qu'il a voulu... Toi, revenant en Alsace, ayant bien fait ton devoir, Mlle de Clairépée ne refuserait pas, je le pense, de t'y suivre... Et alors... ce serait le bonheur, pour... nous trois.

En disant cela, elle fondit en larmes.

Pierre serra contre sa poitrine sa mère qui sanglotait; il caressa les cheveux qui sortaient du chapeau de veuve, et couvraient les tempes. Puis, il dit, très doucement :

— Ce que vous me demandez n'est pas digne de moi..., ni de celle-ci.

En parlant, il se détournait du côté de Mlle de Clairépée. Et il rencontra les yeux de Marie, les yeux brillants, et tendres, qui le remerciaient.

— Venez, l'heure est, en effet, plus grave que nous ne pensions, reprit Pierre.

Soutenant sa mère, dans le sentier difficile qui descendait vers la chapelle, suivis par Marie, ils franchirent sur des pierres le ruisseau ; ils passèrent près des trois cerisiers qui sont en ligne devant la porte, et entrèrent. Marie s'agenouilla à droite, à côté de Pierre, tandis que Mme Ehrsam, courbée sur le dossier d'un banc, de l'autre côté de l'allée, pleurait et priait, immobile.

Ils étaient là, Pierre et Marie, sous la voûte peinte en bleu,

le visage levé vers la statue de la Vierge qui est au fond du chœur, tout en haut des murs, éclairée par deux fenêtres et vêtue de velours violet. Leurs lèvres remuèrent un peu. Que dirent-ils? On ne sait. Mais une courte prière avait à peine jailli de leur âme que Pierre vit Mlle de Clairépée se tourner vers lui, et simplement, grandement, comme celles qui donnent à jamais leur parole et leur âme, lui tendre la main.

— Je suis vôtre, dit-elle.

Mme Ehrsam avait vu le geste de Marie. Elle demeura dans l'église, le temps sans doute de remercier et de ressaisir à moitié son esprit. Puis elle sortit la première, et elle dit, regardant vers Massevaux :

— Que mes fils partent donc, et que la France nous revienne !

Enveloppés par l'ombre nouvelle, ils descendirent tous trois. Celui qui allait reprendre sa place parmi les compagnons d'armes, celle qui serait demain sur les routes de Provence, ils se donnaient la main. La mère allait seule, songeant. Il y avait dans le monde une promesse de plus. La guerre continuait.

René Bazin.

L'EFFORT FRANÇAIS

NOTRE INFANTERIE

I

C'était l'hiver de 1917, aux écoles d'infanterie de la 4e armée, que j'avais été admis à visiter. Sur le polygone de Bouy, blanc de neige, hérissé de glaçons, un régiment exécutait un simulacre de combat. Cent officiers de tous grades regardaient, groupés autour du chef de bataillon qui avait monté la manœuvre et la commentait. Il s'agissait d'essayer sur le terrain un mécanisme nouvellement inventé pour mieux réussir ce qu'on appelle le « passage de lignes, » qui est l'art de lancer en avant, au cours d'une action offensive, une troupe fraîche et de lui faire traverser, sans mélange des unités, la troupe déjà engagée.

Visiblement, les cent officiers n'avaient d'yeux et d'oreilles que pour cette seule nouveauté. Quant au reste, ni l'accoutrement des soldats, ceux-ci armés de tromblons et ceux-ci de couteaux de chasse, et ceux-ci, les pourvoyeurs du fusil-mitrailleur, harnachés de bretelles de cuir qui s'adaptent au casque, en sorte qu'ils ressemblaient à des samouraïs, ni les gerbes des lance-flammes qui, jaillissant soudain des tranchées, faisaient fondre au loin la neige et répandaient dans l'air glacé la tiédeur d'un bref et sinistre printemps, ni les évolutions bien rythmées des groupes de grenadiers, pas un trait de l'étrange spectacle ne tenait la moindre place dans le commentaire du chef de bataillon ni dans les propos de ses auditeurs : pour eux comme

pour lui, ce n'était là que du « déjà vu, » plus rien que de l'acquis. Et je songeais que pourtant ces vieilleries étaient vieilles l'une de six semaines seulement, et telle autre de six mois, et la plus archaïque de deux ans peut-être.

Soudain, comme pour répondre à ces pensées, la manœuvre du passage de lignes une fois menée à son terme, une saisissante leçon de choses nous fut proposée. Une compagnie, armée seulement du fusil, comme au début de la guerre, et soutenue (à la faveur d'une convention complaisante) par une section de mitrailleuses, se déploya en ligne de tirailleurs, et, pendant dix minutes, exécuta des feux à la façon de 1914. Puis, les dix minutes d'après, une autre compagnie travailla à son tour, mais à la façon de 1917, c'est-à-dire que, formant en deux vagues d'assaut ses quatre sections, elle mit en œuvre à la fois la mousqueterie de ses voltigeurs, les grenades de ses grenadiers, les feux de ses fusiliers-mitrailleurs, et les rafales des mitrailleuses, et la canonnade des obusiers d'accompagnement. Pour l'ouïe comme pour la vue, le contraste apparut formidable : entre la compagnie armée comme en 1914 et l'autre, si un combat réel s'était engagé, il se fût nécessairement déroulé comme la lutte d'une troupe européenne contre une bande de nègres armés de sagaies et de fusils à pierre.

Aussi, le soir venu, comme je m'en retournais avec le directeur de la manœuvre, le grave et sage commandant Létondot, depuis tombé au champ d'honneur, je lui dis : « Supposons un de nos capitaines d'infanterie, soldat de carrière, qui aurait été fait prisonnier à Blamont, le 15 août 1914, et rapatrié cette semaine : s'il avait vu les exercices que nous venons de voir, qu'en aurait-il compris? — Rien, ou peu de chose. — Mais encore? — A peu près ce qu'en pourrait comprendre un centurion de la seconde guerre punique. — Mais si vous aviez eu comme spectateur de votre manœuvre un capitaine allemand, capturé hier au Sud de Juvincourt? — Ah! celui-là, au contraire, se fût senti à l'aise parmi nous, bien au courant et bien au fait, comme je le serais d'ailleurs sur un polygone allemand. Il n'aurait appris de moi, je ne pourrais apprendre de lui que peu de secrets, les quelques nouveautés, allemandes ou françaises, que dévoilera la prochaine bataille, demain peut-être, et qu'après-demain Allemands et Français, se plagiant mutuellement, travailleront à s'approprier. »

Oui, dans cette guerre qui souvent sembla se ralentir et piétiner sur place, tout s'est transformé au contraire, et dans les périodes même les plus stagnantes en apparence, tout évoluait, l'armement, les doctrines, les techniques, et tout s'écoulait avec la plus déconcertante rapidité. Et la loi la plus nette de ce perpétuel écoulement fut que l'armée française a pâti et profité tout ensemble des idées de l'armée allemande et réciproquement, et que chaque découverte de l'une a tiré son principe d'une découverte de l'autre. Seules constituées en leur force dès le mois d'août 1914 et alors presque seules en présence, toutes deux ont vécu, depuis ces temps lointains, d'une étrange vie commune : elles s'étreignaient dans leur sang, mais s'observaient aussi d'un regard lucide, et leur étreinte fut comme une intime et monstrueuse collaboration. Si l'une des deux, se complaisant en elle-même, avait cessé, fût-ce une fois au cours de ces quatre ans et pour quelques semaines seulement, de guetter les progrès de l'autre, c'en était fait d'elle : l'autre l'eût presque aussitôt maîtrisée. En ces quatre ans, l'armée française n'a pas été maîtrisée : c'est elle, au contraire, qui, peu à peu, a pris l'ascendant sur sa rivale, l'a dominée, et finalement l'a vaincue. Cette simple remarque suffit à justifier, en son intention du moins, le mémento succinct qui va suivre des transformations progressives de l'armement et de la doctrine tactique de notre infanterie ; rien n'est plus propre que cette chronologie pathétique à manifester l'effort de la France en armes.

Mais comment constituer en dignité et en autorité un tel exposé? Aurait-il suffi que celui qui osa l'entreprendre fût un de ces Français, semblable à tant de Français, qui, pour avoir vécu quatre ans d'un communiqué à l'autre et pour avoir sans cesse réfléchi aux choses de la guerre, ont fini par se créer peut-être comme un commencement de compétence? Lui aurait-il suffi d'avoir étudié page à page tant de comptes rendus d'opérations et tant de journaux de marches? Même lui aurait-il suffi, laissant les papiers pour regarder les âmes, d'avoir visité dans leurs cantonnements et aux lignes, aux abords du Chemin-des-Dames ou dans l'âpre secteur de la Butte-du-Mesnil, deux très belles divisions d'infanterie, les Bretons et les Vendéens de la 21e, les Gascons, les Basques et les Béarnais de la 36e, d'avoir recueilli leurs souvenirs, et d'avoir

vu parfois, tandis qu'ils contaient, leurs pauvres demeures souterraines s'emplir de lumière? Non, il ne lui aurait pas suffi d'avoir regardé, observé de toutes les puissances de son âme. Mais, comme il errait dans la « forêt obscure » des faits et des émotions, un guide l'a pris par la main et l'a dirigé. Et ce fut, parmi nos fantassins, l'un de ceux qui, tout en se battant, — trois blessures, huit citations et, à trente-six ans, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, — ont le plus énergiquement pensé cette guerre. Que ne permet-il qu'on le nomme ici? Son nom parerait ces pages de noblesse. Puisse du moins celui qui les écrit ne pas trop gâcher les pensées qui lui viennent d'un tel guide! Puisse-t-il se tirer de leur commune entreprise à force de simplicité, de sincérité et de ferveur!

PREMIÈRE PÉRIODE

L'INFANTERIE PENDANT LA GUERRE DE MOUVEMENT

(Août-octobre 1914)

Notre infanterie est entrée en campagne munie des trois seules armes, fusil, baïonnette, mitrailleuse, qui étaient aussi les seules armes de l'infanterie allemande, et munie en outre d'une doctrine, dont certes nous n'avions pas le monopole, mais qui semble avoir été poussée chez nous jusqu'à ses conséquences logiques les plus extrêmes, — la doctrine de l'offensive malgré tout.

Pour la résumer, ne craignons pas d'emprunter à ses détracteurs des traits grossis. En vue de la guerre, telle qu'on imaginait qu'elle se déroulerait, violente et très courte, on faisait fonds avant tout sur la bravoure française. Attaquer à outrance, et si l'on se sait tourné, attaquer quand même, et, si l'on juge la situation désespérée, attaquer encore, tel est le principe, qui s'exprimait aussi parfois sous cette forme paradoxale : Plus on est faible, plus on attaque. Dans nos manœuvres du temps de paix, un chef avait plus de chances d'être félicité s'il avait attaqué que s'il s'était défendu : il devait réunir sa troupe à couvert, pousser droit devant lui, rechercher à tout prix l'abordage pour fixer l'ennemi, tout en le manœuvrant par les ailes, et c'était, à tous les échelons, la

consigne invariable, où l'art de la guerre semblait enclos. Et comme tout combat d'infanterie se ramène nécessairement à combiner, mais selon des formules très diverses, le mouvement et le feu, la formule par nous préconisée, comme la plus appropriée à la fougue de notre tempérament national, c'était la plus brutale, celle qui voit dans le mouvement le moyen d'action essentiel, dans le feu le moyen d'action secondaire. En ce système d'idées, qu'est le fusil? Surtout un porte-baïonnette. Qu'est la mitrailleuse? Rien que l'engin du combat défensif, donc du genre de combat que nous aurions, selon toute vraisemblance, le moins à pratiquer. Dans le combat offensif, la mitrailleuse n'est qu'un embarras, vu la difficulté de l'installer vite et de la ravitailler en munitions; et c'est pourquoi notre infanterie n'était dotée que de deux mitrailleuses par bataillon.

Or, dès le 14 août 1914 en Alsace et en Lorraine, dès le 19 et le 20 août en Luxembourg et en Belgique, les forces françaises s'ébranlèrent en effet pour de vastes actions offensives, et presque aussitôt voici que nos armées, ces régiments que naguère nous avions vus partir en si bel arroi de leurs casernes et s'acheminer sans bravade, mais pleins de confiance, fièrement, vers les wagons fleuris, voici que nos cinq armées, nos armées magnifiques, d'un bout à l'autre du front immense, retraitaient à la fois, douloureuses, livrant à l'invasion le sol de la patrie.

Alors, quand éclatèrent en même temps le sinistre communiqué : « De la Somme aux Vosges... » et les cris d'allégresse de l'Allemagne et le gémissement, sincère ou hypocrite, des neutres : « Pauvre France! » et que nos bourgades les plus lointaines s'emplirent de réfugiés, aussitôt des voix murmurèrent chez nous de savantes explications de notre détresse; et souvent depuis, en chaque période sombre, leur réquisitoire contre les erreurs et les défaillances de notre préparation à la guerre fut repris et précisé.

De ces griefs, beaucoup et des plus graves concernent notre infanterie. Osons les redire : il convient que tout Français les regarde en face.

Pourquoi, demande-t-on, notre doctrine de l'offensive? Alors que notre *Règlement du 12 juin 1875 sur les manœuvres de l'infanterie* n'avait respiré que prudence, et que ses auteurs,

des hommes qui venaient de faire la guerre et savaient ce qu'elle est, s'étaient attachés surtout à mettre en relief « l'importance prépondérante du feu, » alors que, par exemple, ils avaient sagement prévu, pour le combat offensif, des renforts et des soutiens de compagnie, pourquoi, par quel paradoxe, les rédacteurs de nos *Règlements* ultérieurs s'étaient-ils progressivement départis de cette juste humilité devant la puissance du feu, et cela précisément à mesure que la mise en service d'engins plus meurtriers accroissait cette puissance? Pourquoi en était-on presque arrivé à estimer que l'arme véritable du fantassin, c'est le fantassin lui-même?

Tandis que notre antique *Règlement* de 1875 avait étudié avec tant de détail les modes et conditions du combat défensif, reconnaissances, organisation du terrain, construction de tranchées, abris, flanquement, etc., pourquoi, par quel orgueil notre pratique ultérieure avait-elle peu à peu délaissé cette étude? Pourquoi l'exiguïté de nos règlements sur l'emploi de la mitrailleuse?

Pourquoi notre fusil (modèle 1886, modifié en 1893) était-il le plus archaïque des fusils en service dans les armées de l'Europe?

Pourquoi nos uniformes éclatants, képi rouge et pantalon rouge, en face du gris de campagne allemand?

Pourquoi si peu d'empressement dans l'élite de notre jeunesse à rechercher le titre d'officier de réserve? Pourquoi si peu de sous-officiers rengagés? Pourquoi tant de sursis d'appel octroyés aux réservistes? Pourquoi réduisait-on sans cesse la durée de leurs périodes d'instruction? Et tandis que l'Allemagne, dès les premières batailles, put engager presque au même titre que ses corps d'armée actifs treize corps de réserve, solidement encadrés et bien exercés, pourquoi chez nous, durant des semaines, faute de cadres et d'entraînement, des dizaines de milliers de réservistes demeurèrent-ils simplement des rationnaires?

Pourquoi avions-nous toujours différé d'établir de vastes camps d'instruction où l'on pût faire manœuvrer des troupes de toutes armes, alors que les Allemands en avaient établi au moins un par corps d'armée? Puisque la technique du combat est de pur métier, toute de pratique et de dressage, pourquoi réduisions-nous nos régiments à s'agiter dans des cours de

caserne ou sur des champs d'exercice exigus, et quand ils sortaient de leurs garnisons pour les manœuvres d'automne, pourquoi les retenions-nous sur les routes, avec consigne de respecter les cultures ?

Certes, ces griefs sont graves. Mais, quand ils seraient tous fondés, ceux-là et beaucoup d'autres par surcroît, encore faudrait-il, pour en juger avec équité, se rappeler deux choses.

La première est que seule la guerre apprend la guerre et que l'armée française n'avait pas fait la guerre depuis quarante-trois ans. — L'armée allemande non plus, dira-t-on. — Aussi pourrait-on dresser un bilan non moins chargé des fautes et des insuffisances de son infanterie.

Puis, il conviendrait peut-être de ne pas oublier tout à fait que notre infanterie, refoulée le 23 août à Charleroi et autres lieux, fut victorieuse sur la Marne, quinze jours seulement plus tard. Qui explique Charleroi par les susdites fautes et insuffisances se doit d'expliquer la Marne par les mêmes causes, — ce qui veut dire que nos revers du mois d'août 1914 ne sont pas imputables particulièrement à notre infanterie, ni à telle ou telle des lacunes de notre préparation militaire, mais d'abord et bien plutôt à un petit fait, à quoi il faut toujours revenir, sous peine de ne rien comprendre à rien, le guet-apens de Belgique, la machination soigneusement combinée outre-Rhin par une foule de chefs militaires et politiques et applaudie, quand elle se dévoila, par le peuple allemand tout entier, la traîtrise qui, jetant au Nord de la Meuse une énorme masse de manœuvre allemande, devait fatalement entraîner pour quelques jours l'enveloppement de notre ordre de bataille.

Il n'est ni de notre dessein ni de notre pouvoir de déterminer si l'État-Major français avait étudié à l'avance ce projet d'invasion ennemie par le Nord de la Meuse. Peut-être l'avait-il anciennement prévu, mais écarté de ses prévisions comme démesuré, comme contraire à la raison, comme trop dangereux diplomatiquement, comme inexécutable militairement (faute d'effectifs suffisants), comme propre en un mot, si l'Allemagne commettait la folie de s'y arrêter, à la conduire, à travers des succès éphémères, vers l'abîme : auquel cas ce ne serait pas l'État-Major français, mais l'allemand qui, tout compte fait, aurait calculé faux.

Quoi qu'il en soit, c'est ce projet que l'Allemagne essaya d'exécuter, contre notre attente. Or, aujourd'hui qu'il est loisible à chacun, à l'aide de documents tombés dans le domaine public, de dessiner sûrement sur la carte les zones de débarquement de toutes nos unités et de toutes les unités ennemies; aujourd'hui qu'un croquis (1), reproduit à l'envi par les plus vulgaires journaux illustrés de l'Allemagne, montre à qui veut nos forces toutes concentrées face à la frontière commune, tandis qu'au Nord de cette frontière commune, autour de la voie ferrée de Cologne à Aix-la-Chapelle et à Liége, treize corps d'armée allemands s'amoncellent pour former l'aile marchante qui allongera vers Bruxelles, vers Mons, vers Amiens, vers Paris, sa courbe monstrueuse; aujourd'hui que chacun voit à plein le plan de l'Allemagne, grandiose puisqu'il a failli réussir, absurde puisqu'il a échoué, en tout cas criminel, chacun voit aussi qu'il n'eût été du pouvoir d'aucun chef militaire, quelque génie qu'on lui suppose, d'y remédier, et que, notre plan de concentration, fondé sur le respect des traités, étant ce qu'il était, le plan de concentration ennemi, fondé sur le mépris de la foi jurée, étant ce qu'il était, la « bataille de Charleroi » ne pouvait être que ce qu'elle fut, une défaite, et dont la France, selon le calcul allemand, aurait dû périr.

Et chacun voit aussi du même coup que, placée dans la situation stratégique qui fut alors la nôtre, une infanterie quelconque, même mieux armée et mieux instruite que l'infanterie française ou que l'allemande, toute autre infanterie aurait subi le même sort. Par suite, marquer, comme nous faisions tout à l'heure, que ce sont après tout les mêmes régiments et les mêmes chefs, le même armement, le même système d'idées tactiques qui, mis en défaut à Charleroi, triomphèrent quinze jours plus tard sur la Marne, ce n'était pas assez dire : à Charleroi, ni notre armement, ni notre doctrine tactique ne furent vraiment en cause; là, une hideuse surprise stratégique a joué seule.

Si donc c'est à l'œuvre qu'on connaît l'artisan, il n'est pas équitable de prendre de Charleroi son point de perspective. Sarrebourg, Virton, Charleroi, Guise, la Marne, le Grand-

(1) On le trouvera, dessiné par le général baron von Freytag-Loringhoven, « Chef des stellvertretenden Generalstabes der Armee », dans le *Militär Wochenblatt*, n° du 9 août 1917, p. 466.

Couronné, la Course à la Mer, l'Yser, Ypres ne sont que les épisodes solidaires d'une bataille unique de plus de deux mois, et c'est la série entière de ces épisodes qu'il s'agit de considérer comme un bloc.

***

Oui, notre infanterie, aux premiers jours, s'était partout précipitée à l'offensive avec une fougue conforme à l'esprit de son dressage, et parfois avec la plus téméraire intrépidité. Les témoignages français, allemands, abondent, unanimes, et le souvenir m'obsède encore, à quatre ans de distance, d'un récit que j'ai rencontré, aux premiers mois de la guerre, dans le carnet de route d'un fusilier prussien : deux belles compagnies de zouaves se sont lancées de très loin à l'assaut d'une position, à travers un champ dénudé; de face, de flanc, les mitrailleuses allemandes se dévoilent; ils s'acharnent; leur jeune force brillante tourbillonne sous la rafale, se ranime par instants, chancelle; ils tombent par grappes, puis un à un, tous jusqu'au dernier; et la page écrite par leur ennemi est toute baignée d'admiration pour eux et d'une sorte d'horreur sacrée. En tant de combats, tant d'officiers chargèrent en avant de leur compagnie, ou de leur bataillon ou même de leur régiment, la poitrine chamarrée d'or, comme pour attester à la fois la bravoure de notre infanterie et son inexpérience! De cette bravoure et de cette inexpérience, leur sacrifice reste en effet le symbole magnifique et désolant.

Mais ce fut, au début, chez les Allemands, dans le combat offensif, la même tactique forcenée : près du bois de la Marfée, par exemple, le 27 août, quand nos soldats de la 21e division les virent descendre des hauteurs de Noyers, drapeaux au vent, au son des tambours et des fifres, et marcher contre nos tranchées en de profondes colonnes par quatre, que l'artillerie française, tirant de plein fouet, massacrait. Dès le temps de paix, pour le dressage de l'infanterie, nous nous étions prévalus de notre *furia francese;* mais eux, ils avaient compté sur son digne pendant, le *furor teutonicus*, non moins justement que nous, non moins imprudemment. Non moins utilement aussi, semble-t il : peut-être (la jeune armée américaine n'en a t-elle pas offert un tout récent exemple?) une loi mystérieuse, universelle, commande-t-elle, malgré les expériences d'autrui,

les mêmes excès de confiance en elle-même à toute infanterie neuve et qui pour la première fois affronte la mort; peut-être cette excitation exaspérée est-elle, au début d'une campagne, pour une armée quelconque, la condition même de son entrée en ligne.

Pour tempérer la *furia francese* aussi bien que le *furor teutonicus*, il fallut que les deux infanteries eussent découvert ce qu'était désormais, servie par les engins modernes, décuplée par rapport à la guerre de 1870, la puissance du Feu.

Cette révélation formidable, l'infanterie française la reçut d'ailleurs la première, car c'est elle qui attaquait. Elle la reçut dès le 19 août, quand les Allemands, qui depuis cinq jours reculaient à dessein devant notre 1re armée, firent tête à Sarrebourg sur une ligne d'arrêt par eux choisie, organisée défensivement dès le temps de paix. Ils avaient chargé d'artillerie lourde les hauteurs au Nord-Est de Sarrebourg; de même, la région Hommarting, Guntzwiller, Saint-Louis; de même, Obersteigen; et sur le terrain repéré à l'avance (une planchette de tir y fut trouvée), notre infanterie fut accablée par un ennemi resté invisible. Et c'est le même 19 août, par une destinée toute pareille, que, sur la Seille et le canal des Salines, l'infanterie de notre 2e armée, bombardée des hauteurs lointaines de Delme à Rodalbe et à Guéblange, apprit à redouter les « gros noirs » et la force souveraine des obstacles passifs. Mêmes expériences dans les autres armées, les jours suivants, à la « bataille des frontières. »

Or, c'est dans le désarroi de ces premières épreuves que notre infanterie, au lendemain de Charleroi, recevant soudain l'ordre de retraite générale, dut faire l'apprentissage de la défensive. Elle le fit en des conditions cruelles, car l'Allemand, qui attaquait, lui apprenait que la mitrailleuse peut servir même dans l'attaque, tandis que ceux de nos régiments qui furent chargés de couvrir notre repli n'avaient que rarement gardé leurs sections de mitrailleuses : elles avaient retraité plus vite, pour échapper à la capture. Il en résulta que, tout au long de la retraite, notre fantassin, à mesure qu'il apprenait à craindre davantage le feu de l'ennemi, perdait au contraire sa confiance en son propre feu : réduit à son fusil, il tirait nerveusement, avec frénésie, pour s'étourdir; puis, sa cartouchière une fois vidée, et bientôt vidée, il se repliait.

Il en fut ainsi pendant treize jours. Pourtant il y eut la Marne. Pendant treize jours, nos armées refluèrent par les routes qu'encombraient les caravanes des paysans en fuite, et derrière elles les bourgs et les villages flambaient. Pourtant il y eut la Marne.

***

Que fut la Marne? Pour le Haut-Commandement, la Marne fut une manœuvre prédite et décrite, dès le surlendemain de Charleroi, par l'instruction générale adressée aux armées dans la nuit du 25 au 26 août, ce fut la faute de von Kluck saisie et exploitée à la minute propice, ce fut une combinaison de très savante stratégie; mais, pour la troupe d'infanterie, la Marne ne fut rien que le commandement de *Demi-tour!* soudainement entendu. Or, la combinaison stratégique reposait sur le postulat qu'un tel commandement pourrait être exécuté après ces treize jours de l'horrible retraite, et c'était là, selon les précédents de l'histoire militaire, une hypothèse incertaine. Pourtant, au commandement de *Demi-tour!* aussi correctement qu'une escouade sur le champ d'exercice, cinq cent mille hommes firent demi-tour, et au commandement de *Marche!* marchèrent, et s'offrirent à la mort, et vainquirent. Et la combinaison stratégique construite par le maréchal Joffre fut belle, mais belle surtout peut-être parce qu'il l'avait fondée sur un acte de foi aux vertus de notre infanterie. Que sa foi n'ait pas été déçue, c'est là la merveille.

Elle s'explique. Nos armées avaient retraité décontenancées plutôt que découragées, irritées, sans comprendre, comprenant seulement (et à bon droit) que quelque maléfice obscur, déloyal, avait été jeté sur elles. De nombreuses divisions n'avaient même pas été engagées. D'autres, celles de Guise, par exemple, décimées certes, avaient goûté la bonne saveur de la victoire. Et celles même qui avaient le plus souffert n'avaient aucunement trouvé dans les procédés de combat de l'ennemi, — à part quelques-uns, comme l'emploi des mitrailleuses dans l'offensive, — de quoi leur faire reconnaître la prétendue supériorité technique de l'infanterie ennemie : à Dinant, à Maissin, à Gozée, n'avait-on pas refoulé Saxons et Prussiens? « Ils sont bien forts, » disait-on ; mais le disant, on gardait conscience de sa propre force ; et puisque,

pour conjurer le maléfice, tous les ordres et toutes les instructions ramenaient chaque jour, comme une formule d'incantation, la promesse d'une reprise de l'offensive, on espérait : on s'avouait manœuvré; battu, non pas.

Une autre explication, aussi vraie, mais plus haute, est celle-ci : notre infanterie avait accepté de ses officiers, avec amour, la loi de leur exemple. Assurément ce n'était pas d'eux seuls, ni même d'eux, principalement qu'elle avait reçu l'élan, la flamme, mais de la nation entière. Venues de la maison et des tombes aimées, et de l'école, et de l'église, les voix de tous les vieux, de toutes les femmes, de tous les ancêtres avaient commandé à nos soldats de bien se battre. Dès les premiers jours, ils avaient oublié leurs partis, leurs querelles, pour n'être plus que les serviteurs de la Mère commune ; et, connaissant qu'il y a plus d'une demeure dans la maison de la Mère, et que toutes sont belles, et que le peuple « élu de Dieu » voulait les ravager toutes, ils s'étaient tous offerts, du même cœur brusquement simplifié, comme les fils tous pareils de la France une et indivisible, prêts à souffrir pour ses causes, pour toutes ses causes indistinctement. Mais c'est grâce à notre corps d'officiers, c'est grâce aux *cadres* (ce mot est plein de sens et de justesse) que cette immense force de bonne volonté éparse trouva son armature.

Nos officiers d'infanterie payèrent de leur personne avec une prodigalité qui dépassa toute imagination, et qu'attestent les listes funèbres. Insistons par quelques exemples sur ce grand fait : nul n'y insistera jamais assez.

Le 64e régiment, parti avec un effectif de 55 officiers, en avait 44 hors de combat le 29 septembre, jour où il fut reconstitué, à Bezannes, à douze compagnies ; à cette date, un seul chef de bataillon lui reste ; il n'a plus un capitaine ; sept compagnies sur les douze sont commandées par des adjudants ou des sergents (1). — Le 93e ne compte plus, le 8 septembre, que 7 officiers, au lieu de 54 : un chef de bataillon, un capitaine, deux lieutenants, trois sous-lieutenants. — Un soldat du 124e écrit, le 23 août, sur son carnet de route : « Le combat de

(1) Le régiment est alors commandé par le seul chef de bataillon qui reste. Le 1er bataillon par un lieutenant de réserve, le 2e par un lieutenant d'active, qui a comme adjoint un sous-lieutenant de réserve; le 3e, de même. Les compagnies sont commandées, la 4e par un lieutenant de réserve, les 5e, 7e, 10, 12e par des sous-lieutenants d'active, les 1re, 2e, 3e, 6e, 11 par des adjudants, la 8e par un sergent-major, la 9e par un sergent.

Virton a été meurtrier. Le commandant Brunet est frappé mortellement alors que, debout, la pipe aux lèvres, il dicte ses ordres ; le commandant Favier a la tête emportée en enlevant son bataillon à l'assaut ; le lieutenant Guillo-Lohan, criblé de balles, se fait asseoir par ses hommes contre un arbre, son sabre à la main, face à l'ennemi, et meurt. Le commandant de la 15e brigade, colonel Chabrol, saisit un fusil, monte à l'assaut, et se fait tuer. Le régiment a perdu 5 officiers tués, 14 blessés, un disparu ; hommes de troupe : 9 tués, 259 blessés, 498 disparus. » Le 15 septembre, le même narrateur donne une seconde liste de 8 autres officiers mis hors de combat. Le 25 septembre, il écrit encore : « Plus de chefs de bataillon ; le lieutenant Fournier est le seul lieutenant d'active qui nous reste (1). » — Interrogez au hasard l'un de nos vétérans sur ses plus lointaines impressions de la guerre. Immanquablement ce qu'il vous mettra sous les yeux, comme une naïve et touchante image d'Épinal, ce sera le souvenir d'un chef exemplaire, dont le plus souvent il aura oublié le nom : le capitaine, sabre haut, qui crie *En avant!* — le sous-lieutenant, frais émoulu de Saint-Cyr, qui, attaqué à l'improviste, fait coucher sa section, envoie un coureur demander au chef de la compagnie l'autorisation d'ouvrir le feu, et attend, debout, un peu pâle, que le coureur revienne ; — ou, durant la retraite, le capitaine qui a mis pied à terre et chargé sur son cheval, puis sur ses propres épaules, les sacs des éclopés.

C'était là notre « caste militaire, » c'étaient là nos hobereaux, nos *Junkers* à nous ; et pour les avoir vus si hardis au combat, et dans la retraite si fermes et si humains, nos soldats s'étaient *donnés* à eux, et « le lien s'était formé, ce lien subtil qui fait la force d'une troupe, ce lien qui est autre chose que la discipline et qui fait de la discipline une chose personnelle et vivante : adhésion individuelle, successive, rapide ou lente, d'un certain nombre d'hommes à leur chef, « élection, » choix raisonné ou instinctif, reconnaissance, admiration, sympathie, attirance d'autant plus forte qu'elle se sait libre et que l'homme la forge avec tout son cœur (2). »

(1) Alfred Joubaire, *Pour la France, carnet de route d'un fantassin*, Paris, Perrin, 1917, pages 32, 33, 84, 105.

(2) J'emprunte cette définition, qui rend un si beau son français, à un soldat le capitaine Malcor.

C'est que ces officiers avaient dès longtemps, dans la brousse du Soudan ou dans les sables sahariens, fait leur veillée des armes, et que, les uns dans les combats du Maroc, les autres dans le labeur ingrat des garnisons, ils avaient exercé pendant des années cette vertu d'abnégation à quoi tant de Français n'avaient ouvert leurs âmes que de la veille. Par eux nos soldats s'étaient reliés aux ancêtres, s'étaient reconnus avec ravissement comme les petits-fils et les arrière-descendants de soldats disciplinés; grâce à eux, ils retrouvaient intact, fidèlement gardé, leur propre patrimoine, le dépôt des vertus guerrières de leur race, et c'est pourquoi, de l'Ourcq à Sézanne et des Marais de Saint-Gond aux Hauts de Meuse, tous d'un même cœur ils y allèrent, aussi purs que leurs anciens, les hommes d'armes de la Pucelle.

***

Sur la Marne, par suite du regroupement de nos forces, notre infanterie, presque toujours manœuvrée jusque-là, put enfin manœuvrer à son tour et mener le combat en rase campagne, celui qu'elle avait été préparée à mener. Et ce fut aussi le caractère des actions multiples, aux péripéties tour à tour offensives et défensives, où elle fut engagée durant la « Course à la Mer, » tandis que les deux adversaires essayent chacun de gagner l'autre de vitesse et de le déborder, « roquent » en même temps, remontent peu à peu de Ribécourt vers Roye, vers Arras, vers La Bassée, vers Ypres. Les hommes sont jetés à la bataille au débarquer des wagons, — combien, pleins de sommeil, s'endormirent sur leur fusil, la cartouche à demi poussée dans le magasin! — puis sont rembarqués, débarqués à nouveau, plus haut, plus bas, pour boucher quelque brèche. Comment rendre l'impression de cette mêlée et de ce hourvari, mieux qu'en transcrivant une page au hasard de l'un de ces carnets de route, si beaux, comme on en a tant publié, où des soldats, depuis tombés au champ d'honneur, notèrent au jour le jour les actes de leur régiment? C'est un jeune sergent du 124e, Alfred Joubaire, qui parle (1). Son régiment, qui a retraité du Luxembourg belge jusqu'à Ville-sur-Tourbe, a été transporté le 12 septembre au ravin de Moulin-sous-Toutvent, y a

(1) A. Joubaire, *Pour la France*, p. 118.

combattu du 13 au 18; puis engagé de nouveau vers Roye, il a pris et perdu Billancourt le 24, et depuis a lutté sans trêve :

Dimanche, 4 octobre. — L'ordre arrive d'attaquer. Le régiment est à grand'peine rassemblé dans un ravin. Tout le monde est très fatigué, mais on y va tout de même de bon cœur. Contre-ordre. A douze heures, nouvel ordre. Les Allemands vont attaquer sur tout le front, nous contre-attaquons. A deux heures, le mouvement commence. On se défile dans le ravin. Au débouché du chemin on est salué par une salve de balles et d'obus. Au-dessus de nos têtes, les 77 déchirent l'espace et lancent du feu. Enfin on s'empare de quelques tranchées. L'attaque semble réussir, on avance vers Roye. Je suis avec le capitaine de K... et le commandant Lambert dans une petite tranchée. Les obus passent juste au-dessus de nos têtes, rasant le parapet, cinglant l'air, nous aspergeant de terre. Si on levait la tête, elle serait emportée. Les balles sifflent de toutes parts. Le capitaine de K... récite cinq fois : « Je vous salue, Marie... »; Sevin et moi nous répondons. A ce moment arrive le lieutenant Fourtier. Il est blessé. Il est heureux : il a fait avancer ses mitrailleuses et a fait de bon travail. Le capitaine de K... m'envoie porter un renseignement au général. Mais ce n'est pas facile de sortir de la tranchée : l'air est sillonné d'obus et de balles. N'importe, il le faut. Alors je sors et bondis au pas de course à travers champs. Les camarades me croient tué. Mais je repars. Une fois le renseignement donné, je me repose un peu avec Leteuvre dans un ravin. Les balles sifflent toujours, les obus éclatent. Partout il y a des morts.

L'attaque semblait réussie, quand parvient l'ordre de repli. Une fois encore, il faut reculer sans savoir pourquoi... A ce moment, les Allemands nous chargent en masse. On entend le son plaintif et aigu de leurs fifres. Quel air lugubre ! Pendant ce temps, la nuit est tombée. Le 250e nous tire dessus. Et toujours, dans le lointain, le son de la charge boche. Ils crient et chantent. On reforme le régiment en rassemblement articulé. On fait former les faisceaux. Les hommes exténués se couchent : il fait nuit.

Lundi, 5 octobre. — La bataille engagée depuis quinze jours se poursuit toujours avec fureur. Voilà quinze jours consécutifs que le 124e se bat sans répit. Les hommes sont à bout. Le régiment n'est plus que l'ombre de lui-même. Plus d'officiers. Un chef de bataillon fait fonction de colonel. Les compagnies sont commandées par des adjudants ou même par des sergents-majors. Les effectifs sont réduits de plus de moitié. Nous aspirons tous au repos. Mais il faut tenir encore : pas un ne reculera.

Mardi, 6 octobre. — A quatre heures, debout! Matinée calme.

A neuf heures, une attaque allemande se prépare. Une de nos batteries de 75 vient s'établir près de nous : la danse commence pour les Boches. Nous allons dans une petite tranchée, sous des pommiers. Obus, puis balles. Les Allemands bombardent furieusement Andechy, qui est en feu. A la nuit tombante, ils chargent encore en masse. Leur sonnerie lugubre perce la nuit. Devant le nombre nos troupes se replient. Andechy est occupé par l'ennemi. Toute la nuit je suis le colonel à travers la campagne pour chercher des emplacements de tranchée préparés par le génie. A deux heures, je me couche enfin dans une meule de paille. J'y suis très bien.

Mercredi, 7 octobre. — A cinq heures, debout ! Il fait très froid. On fait un peu de feu près d'un petit bois. A six heures, arrive de la division l'ordre d'attaquer Andechy de suite. On rassemble le régiment et on part en masse...

« On part en masse... » Et ainsi sans fin. Jamais chez ce noble enfant, une récrimination contre la patrie, jamais un doute sur elle. S'est-il jamais posé, sur les défauts de notre préparation militaire, l'une quelconque des questions que nous posions tout à l'heure? Non, assurément, ni lui, ni aucun de ses pareils. Grandeurs et misères, ils avaient accepté toute la France. Et peut-être n'eurent-ils pas si grand tort.

Certes, la France aurait pu, dans les années qui ont précédé l'agression germanique, doubler, tripler son effort, — supposé que les Allemands l'eussent laissée faire. Supposé qu'elle eût pu savoir l'heure, et seuls les Allemands savaient l'heure, elle aurait pu laisser là ses autres tâches et se transformer toute en un camp retranché (1). Certes, elle n'a pas été rien que Sparte : trop de ses fils d'ailleurs avaient cru qu'il leur suffirait de maudire la guerre pour en conjurer la menace et de restreindre

(1) L'heure choisie par eux fut celle où nos Chambres venaient de prendre toutes dispositions pour hâter l'exécution d'un nouveau programme d'armement nécessité par les recents accroissements de l'armement dans l'armée allemande. En mars 1912, quand est arrêté notre projet de budget pour 1913, il est convenu entre le ministre des Finances et le ministre de la Guerre que celui-ci sera autorisé à engager, en vue de l'accélération du programme d'armement, 31 300 000 fr. de dépenses, crédits qu'en octobre 1913 M. Millerand annonce devoir être majorés de 13 000 000 de francs pour les camps d'instruction. Le 19 décembre 1913, un état de dépenses à engager *en plus des prévisions budgétaires normales* pour assurer l'exécution de fabrications et travaux urgents était arrêté par le ministre de la Guerre à 604 959 000 francs (dont 3 000 000 pour le Service de santé, 28 000 000 pour l'Intendance, 241 000 000 pour le Génie, 36 000 000 pour l'Artillerie). C'est ce programme qui, augmenté des dépenses afférentes à la loi de trois ans, fut voté le 15 juillet 1914.

nos armements pour désarmer le peuple de proie; trop de ses fils, même parmi les soldats de métier, avaient cessé de croire à la guerre.

Pourtant, par delà les fautes ou les erreurs particulières et récentes, si l'on regarde aux vérités générales, qui seules sont des vérités, si l'on considère le cours sinueux de ces quarante-trois années où la France, vaincue et sans cesse guettée par le vainqueur, dut déployer, si fière fût-elle, des ressources infinies de prudence et de souplesse, il apparaîtra que, pure de tout esprit de conquête et soucieuse par-dessus tout de réaliser sur la terre son vieux rêve, presque aussi vieux qu'elle, de la paix entre les hommes, elle a fait beaucoup pour entretenir sans cesse un appareil militaire conforme aux fins de sa politique toute défensive et toute pacifique, assez puissant néanmoins pour tenir en respect l'Allemagne et ses appétits. Il apparaîtra qu'elle a su en conséquence, — tandis que tant d'autres nations, grâce à elle, prospéraient dans le luxe et dans la joie, — s'imposer pour son armée des charges budgétaires proportionnellement aussi lourdes que celles que s'imposait l'Allemagne, et des lois de recrutement plus lourdes, puisqu'elle en était venue jusqu'à enfermer pour trois ans dans les casernes sa jeunesse entière, — et cela nulle nation ne l'avait jamais fait, depuis que le monde est monde. Il apparaîtra, en un mot, que le rôle d' « armée de couverture de l'Entente, » ce n'est pas seulement depuis le 2 août 1914, c'est depuis l'année 1871 que l'armée française l'a tenu.

Elle l'a bien tenu, s'il est vrai que la France a su lever et transporter aussitôt et en bel ordre aux frontières de très grandes forces, 22 corps d'armée actifs, 26 divisions de réserve, 10 divisions de cavalerie, les concentrer en douze jours, aussi vite que l'Allemagne, les reconstituer à pleins effectifs immédiatement après la saignée du mois d'août, soutenir, avec l'aide de l'armée belge et du corps expéditionnaire britannique, le choc de forces allemandes qui, tour à tour diminuées et accrues, formaient à la bataille d'Ypres plus de 37 corps d'armée (1), et vaincre sur la Mortagne, et vaincre au Grand-Couronné, et vaincre sur la Marne, et vaincre sur l'Yser.

Alors, au terme de cette bataille de trois mois, au jour où

(1) Exactement 22 corps d'armée actifs et la valeur de 15 corps de réserve au total 1 293 bataillons d'infanterie.

le *Drang nach Calais* est brisé, là-bas, outre-Rhin, beaucoup s'effarent : « Quoi ! la nation abandonnée à toutes les jouissances n'est pas encore tout à fait abattue? Quoi ! Paris... Quoi ! Calais... » Quelques-uns ont compris : notre patrie n'avait pas si mal préparé son armée, et surtout la Germanie avait retrouvé devant elle, comme à Bouvines, comme à Valmy, comme à Iéna, la *piétaille* de France.

DEUXIÈME PÉRIODE

L'INFANTERIE PENDANT LA GUERRE DE POSITION

PREMIÈRE PHASE : LA STABILISATION DU FRONT ET NOS OFFENSIVES DE 1915

A ce moment, vers le début de novembre 1914, un grand fait étrange s'est produit : depuis les dunes de la mer du Nord jusqu'aux vallonnements devant Altkirch, court, presque continue, une ligne de tranchées où s'abritent les infanteries des Alliés; en face, l'infanterie allemande occupe une ligne pareille.

On entend répéter chez nous que l'Allemagne l'avait dès longtemps prévu et voulu ainsi : elle nous aurait révélé la tranchée.

Mais rien n'est plus faux. Dès les tout premiers combats, chaque fois qu'ils avaient dû se mettre sur la défensive, nos fantassins, bien qu'avec répugnance, avaient ébauché, si rudimentaires fussent-elles, des tranchées-abris : tous nos règlements leur avaient commandé cette pratique, et, à défaut de règlements, le plus spontané des instincts, l'instinct de conservation, la leur aurait sans doute vite apprise. Il en fut ainsi, presque automatiquement, dans les moindres escarmouches; il en fut ainsi, en vertu d'ordres généraux, dans la préparation des actions d'ensemble : dès le 15 août, — pour citer un exemple, — six divisions de réserve (1) sont employées à la fois à organiser défensivement les positions entre Toul et Verdun : aux termes de l'instruction (15 août 1914, 15 heures 30) qui leur prescrit ces travaux, elles doivent « profiter de la nuit pour l'exécution des premiers ouvrages et tranchées du front,

(1) Les 54e, 55e, 56e, 67e divisions de réserve et les divisions de réserve des places de Toul et de Verdun.

création d'obstacles sérieux et mise en place des défenses accessoires, réseaux de fil de fer, etc., et améliorer le reste les jours suivants, de manière à mettre ces organisations en état de résister à toute attaque. »

Quant à ériger le procédé en système de guerre universel, quant à « remuer de la terre » uniformément sur le front de toutes les armées; c'est le projet que nul, ni chez les Allemands ni chez nous, n'a jamais conçu; c'est l'idée qui n'a jamais existé en tant qu'idée; c'est la chose qui fut seulement constatée après coup, à l'état de fait accompli. Les Allemands, eux aussi, à leur entrée en guerre, n'avaient rêvé que du combat en rase campagne, « énergique et rapide, » seul conforme à ce qu'ils appelaient, comme nous, leur « grande tradition, » seul digne du « tempérament offensif » qu'ils s'attribuaient comme nous. Comme nous ils s'étaient indignés d'abord d'être ravalés, eux, les guerriers, aux besognes des terrassiers : ils ne s'y ployèrent, tout comme nous, que sous le fouet de la nécessité (1).

Comment le phénomène s'était-il produit? Peu à peu et en des circonstances diverses. Ici, en Lorraine, dès que l'on eut commencé, de part et d'autre, pour la course à la mer, à transporter en hâte les divisions après les divisions vers le Nord, les rares unités restées sur place avaient profité du répit pour se terrer plus ou moins, par crainte de quelque retour offensif de l'adversaire; ailleurs, dès le 20 septembre environ, au pied des

(1) Des faits, des documents nombreux le prouvent. Voici, par exemple, quelques lignes d'un article paru dans le *Tag* du 22 juillet 1915. Son auteur, le colonel Immanuel, est un écrivain militaire apprécié : « Avant la guerre, dit-il, la tranchée avait sa place dans tous les règlements allemands; mais on ne peut pas dire qu'elle fût chez nous en grande faveur. On y voyait un expédient, on s'en passait volontiers, on n'y recourait qu'en cas d'extrême nécessité. Dans la plupart des manœuvres d'automne, on ne voyait apparaître les bêches qu'au moment de l'appel, quand un chef voulait s'assurer qu'elles avaient été nettoyées et que le nombre y était. Fidèles à notre grande tradition militaire, nous attachions une importance primordiale à la rencontre, au combat en rase campagne, énergique et rapide. Il était donc tout naturel qu'on regardât la tranchée avec une certaine méfiance, on peut dire avec un mépris à peine dissimulé. On redoutait qu'elle ne devînt la mort de l'offensive, et dans la défensive on n'en attendait pas non plus grand avantage, puisqu'il fallait renoncer à toute liberté de mouvement. Pendant les manœuvres, on s'abstenait de remuer de la terre, pour ne pas abîmer les cultures D'ailleurs, on ne pensait pas avoir à recourir à la tranchée dans une véritable guerre : on comptait bien battre l'ennemi avant qu'il fût question de se terrer... » Ne croirait-on pas lire un article d'un de ces critiques chagrins de chez nous, qui si souvent ont répété le lieu commun de notre imprévision?

hauteurs de l'Aisne, de Nogent-l'Abbesse, de Moronvilliers, les Anglais et les Français avaient senti qu'ils ne pourraient tenir sur un terrain dominé que s'ils se retranchaient; ailleurs, en pays de plaine, des lignes capricieuses, incertaines, avaient été vaguement tracées là où les infanteries s'étaient arrêtées à bout de souffle sur des positions de fin de combat. Presque partout, à la fin d'octobre 1914, ce ne sont encore que des installations du moment, sommaires, les trous individuels que les hommes se sont creusés en pleine lutte et que peu à peu ils ont reliés aux trous voisins. A quoi bon s'implanter plus profondément? Demain, pense-t-on, la bataille se rallumera, ici ou là, et le mouvement va reprendre, dans quelques heures peut-être.

L'Allemagne partage cette confiance. Elle croit encore à la fin proche et soudaine de la guerre. Le 18 octobre 1914, le major Moraht écrit : « La décision viendra comme un voleur dans la nuit, sans se faire annoncer (1). » Le 4 novembre, il reproduit joyeusement ce témoignage d'un neutre : « Le soldat français n'en peut vraiment plus (2). » Le 7 novembre, à la nouvelle que les Français attendent l'entrée en ligne, entre le 15 février et le 15 mars 1915, de nouvelles forces britanniques, il écrit : « Nous devons espérer et escompter qu'à ces dates la décision sur le front français sera depuis longtemps déjà chose acquise (3). » Non, les Allemands n'avaient pas prévu la guerre immobile, car c'eût été prévoir la guerre longue, donc désastreuse pour eux; et s'ils l'avaient prévue telle, ils ne l'auraient pas déchaînée, ils fussent restés chez eux. S'il est une vérité qui domine l'histoire de ces quatre ans, c'est bien celle-là.

Cependant, les jours passent. Ni les Allemands n'attaquent, ni nous. De part et d'autre, les caissons de l'artillerie sont à peu près vides, et trop de sang a coulé. Le front de plus en

(1) Major Moraht, *Der Völkerkrieg*, t. I, p. 134.

(2) *Ibid.*, p. 152 : « *Der französische Soldat kann einfach nicht mehr.* »

(3) *Ibid.*, p. 157 : « *Wir müssen hoffen und erwarten, dass zu diesem Zeitpunkt die Entscheidung auf fz. Boden längst gefallen ist.* » Rien de plus précieux que le recueil de ces articles à qui veut suivre les mouvements de l'opinion publique en Allemagne : on y voit, par exemple (p. 79, p. 85), que, malgré le silence des communiqués officiels, la nation entière a « senti passer », pleine d'angoisse, notre victoire de la Marne. On y voit aussi de quel cœur unanime elle a approuvé la violation de la Belgique et la dévastation sauvage des pays envahis.

plus s'est fixé, ou, selon une métaphore nouvelle dans le langage militaire, il a « cristallisé. »

Mais depuis trop longtemps nos fantassins tiennent la ligne avancée, prêts à toute alerte, presque coude à coude, à raison d'un homme par mètre courant, sur les 850 kilomètres du front français. On ne saurait les y maintenir tous indéfiniment. Comment les relever pourtant? Où trouver des disponibilités? Il n'y a d'autre parti que de diminuer la densité des effectifs sur la ligne de feu, ce qui n'est possible que si l'on organise plus puissamment le terrain. Les Allemands s'y appliquèrent systématiquement quelques jours ou quelques semaines avant nous, parce que, ayant leurs visées sur la Russie, ils s'étaient résolus à garder pour un temps, en France, une attitude expectante. Ce ne serait qu'une pause, croyaient-ils, et nous, de notre côté, nous espérions, à la faveur de quelque victoire russe, les bousculer bientôt.

*
* *

De part et d'autre, le système défensif prend figure. Il consiste, à l'ordinaire, en une ligne continue de tranchées, creusées à hauteur d'homme, que double, à cent ou deux cents mètres en arrière, une ligne de soutien, et que renforcent des points d'appui, bois, fermes, villages, sommairement organisés. Peu à peu, parce que le moyen d'action le plus puissant dans la défensive, c'est le feu de flanc, on aménage la première ligne en crémaillère, et l'on y établit des mitrailleuses comme organes de flanquement. En face, à des distances qui varient, en terrain découvert, de 400 à 40 mètres, s'étend la ligne ennemie : entre les deux, par delà les réseaux de fil de fer, la terre « qui n'est à personne, » la zone interdite, la zone de mort. Une seule consigne : tenir, user l'ennemi. Et, comme les munitions d'artillerie sont rares, c'est aux fantassins eux-mêmes qu'on demande d'exercer sur l'adversaire cette action continue d'usure : les deux infanteries terrées déchaînent au moindre bruit des feux de mousqueterie ou des bordées de mitrailleuses sur tout ce qui semble vivre devant elles. Mais le fusil et la mitrailleuse sont des armes à tir tendu, et le problème est d'atteindre l'ennemi au fond de la tranchée. La grenade à main fait donc son apparition, chez les Allemands d'abord (vers le 15 novembre, semble-t-il). Aussitôt nous retirons de nos places

fortes les grenades à main cylindriques dont elles étaient approvisionnées pour le cas d'investissement; et, comme leurs approvisionnements sont trop faibles, nous improvisons des engins de fortune, bouteilles ou boîtes de conserves remplies de cheddite, etc., ou nous ripostons à coups de bombardes légères, tous appareils renouvelés des sièges de jadis, mais dont le fantassin doit pour l'instant apprendre le maniement dans la tranchée même, à ses risques et périls. Grenades, pelles et pioches, bastions, courtines et chevaux de frise, décidément le *Règlement sur la défense des Places* importe plus que le *Règlement sur les manœuvres de l'infanterie*, et les outils du sapeur plus que les armes du fantassin. Il faut se résigner à l'évidence : la guerre de position, la guerre de siège s'installe, et l'hiver est venu.

Ils sont là, les fantassins, emmurés dans la géhenne, obsédés par l'odeur macabre, sans rien qui les réconforte, sinon le sentiment que la misère de chacun est la misère de tous. Pas de casques, pas de cuisines roulantes, pas d'alcool pour réchauffer les aliments, des capotes usées, et les pieds qui gèlent; et dès la fin de novembre, après trois mois seulement de caserne, au fond de la tranchée, les recrues de la classe 14 ont rejoint les vétérans. Pour horizon, la haute paroi qui suinte, ou, s'ils osent parfois regarder par une fente entre deux sacs de terre, c'est l'horreur du paysage immobile où seuls semblent vivre les cadavres qui se dissolvent. Quand vient la pluie ou la neige, quelques-uns, les privilégiés, s'abritent sous un pan de tôle ondulée; la plupart, encapuchonnés de sacs vides en grosse toile, se tassent les uns contre les autres, ainsi que font les bêtes, et leur âme pleine de torpeur s'engourdit, « pareille à une lampe dont on a baissé la mèche (1) » et seule y vacille la double pensée de la mort et du devoir. Le devoir, c'est d'accomplir la corvée de gabions, ou de rondins, ou de fascines, c'est de tresser des claies pour en revêtir la tranchée, c'est de briqueter les boyaux, c'est aussi d'écrire à la maison le bout de lettre qui dira : « Rien de nouveau, tout va bien, » et c'est encore de prendre son tour de garde au créneau : là, il faudra de quart d'heure en quart d'heure déplacer sa tête de

(1) Capitaine H. Belmont, *Lettres d'un officier de chasseurs alpins (2 août 1914-28 décembre 1915)*, Plon, 1916, p. 63. (C'est l'un des plus nobles livres d'outre-tombe qui soient).

quinze centimètres pour regarder; si on le fait, on aura chaque fois appelé la mort et chaque fois accompli un beau fait d'armes, mais nul ne le saura que si l'on est tué (1).

Le devoir, ce n'est pas seulement de peiner dans la tranchée : souvent il faut en sortir, et se battre. De crainte que l'infanterie perde « l'esprit combatif, » les Instructions abondent qui disent : « Sur tout le front, on ne doit cesser de progresser pied à pied, si peu que ce soit, à la sape, si c'est nécessaire; à tout moment favorable, notamment au matin et à la brune, de petits éléments se porteront à l'avant, à quelques dizaines de mètres, s'il est impossible de pousser plus loin ; ils se creusent des abris, se maintiennent, se renforcent peu à peu (2). » Il faut de plus sortir de ses trous pour détruire les fils de fer : le fantassin apporte ses cisailles, le sapeur ses charges allongées (que ces choses semblent lointaines!). Patrouilles et coups de main : les hommes s'élancent, recouverts de boucliers. Ou bien, la nuit, ils rampent, le couteau de chasse au poing : des cris dans les ténèbres, des balles, des râles : à l'aube, quelques prisonniers qui grelottent dans notre tranchée, et, là-bas, quelques-uns des nôtres qui gisent, pris dans les broussailles barbelées. « Je les grignote, » c'est le propos que l'on prête à Joffre. Hélas! Les Allemands disent de même et disent aussi vrai. Bravade contre bravade, en tous temps, en tous pays, ainsi va la guerre.

Mais la relève vient : deux jours dans la tranchée avancée, deux jours en seconde ligne, quatre jours au repos dans quelque village encombré et pouilleux, voilà le roulement; puis le cycle est révolu et l'on recommence. Alors, quand ils remontent à nouveau vers les shrapnels par les boyaux où les terres s'éboulent, quand leur lourd *barda* se heurte aux parois et qu'ils butent et s'enfoncent dans la boue entre deux caillebotis, les fantassins songent qu'ils ont toute misère bue : ah! s'ils savaient! Ils songent que c'est le premier hiver dans la tranchée et le dernier : s'ils savaient!

(1) Ce trait, bien noté, comme beaucoup d'autres, dans un beau livre, *Bourru, soldat de Vauquois* (Paris, Perrin).

(2) C'est le texte d'une Instruction générale de la 2e armée, semblable à des centaines d'autres, mais que nous transcrivons de préférence, à cause de sa date très reculée, 10 octobre 1914.

*
* *

Tel est le régime du « secteur passif, » du secteur calme, mais, en plein hiver, les Allemands à Crouy, les Français en maints lieux tentèrent de vastes actions offensives. La plus puissante est la série des attaques françaises que leur premier historien, le prince Oscar de Prusse, a groupées sous le nom de Bataille d'hiver de Champagne (15 février-18 mars 1915), et qui, menées aux abords de Perthes sur un front de sept kilomètres environ, nous firent progresser de deux ou trois kilomètres en profondeur.

Tandis que, dans la guerre de mouvement, le combat offensif consiste en une marche d'approche plus ou moins longue qui aboutit à l'assaut, il se réduisait désormais, vu la proximité de l'ennemi, à un acte unique, l'assaut. Il fallait désormais aborder l'ennemi d'un seul élan, par surprise, atteindre ses parapets avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître et de faire usage de ses armes, donc ouvrir des brèches suffisantes dans ses réseaux de fils de fer : mission que l'on dut, à cette époque, confier pour la moindre part aux artilleurs, trop pauvrement approvisionnés, pour le reste aux sapeurs et aux fantassins eux-mêmes. Mais le feu d'infanterie de la défense se révéla plus puissant qu'on n'avait cru, et d'autre part la médiocrité de nos moyens en artillerie limitait étroitement nos attaques, les ramenant parfois à des fronts de bataillon ou même de compagnie : l'artillerie allemande, mal contrebattue par la nôtre, pouvait concentrer tous ses feux sur ces fronts étriqués, et la situation de la troupe d'assaut se faisait pénible sur le coin de terrain conquis, mais trop bien connu du défenseur.

Les mêmes caractères marquent les âpres opérations, resserrées en des cadres plus étroits encore, que les Français menèrent à Vauquois (mars 1915) ou aux Éparges (février-avril 1915) : aux Éparges, trois actions offensives, de plusieurs jours chacune, finirent par nous porter à la crête tant convoitée.

Après chacune de ces entreprises, où certes nous progressions, les Allemands calculaient au bout de combien de siècles de pareilles progressions nous conduiraient à Berlin. C'est l'époque où von Kluck disait par dérision : « Je n'ai pas pris Paris, c'est entendu; mais les Français ne prendront jamais

Vouziers; » et von Falkenhayn : « Nous assiégeons la forteresse France. » Pour riposter, nous répétions sans fin notre comparaison de l'armée allemande à une bête encagée, qui s'épuise furieuse contre des murs d'acier. Qui était l'assiégé? Les mots ne sont que des mots; mais de part et d'autre, au printemps de 1915, la notion s'est précisée de la solidité du front, sinon encore de son inviolabilité. On a reconnu désormais que « si l'infanterie a une très grande force d'occupation du terrain, elle n'a par elle-même aucune puissance offensive contre des obstacles défendus par le feu et garnis de défenses accessoires. » On répète qu' « on ne lutte pas avec des hommes contre du matériel. »

A la lumière de ces principes fut préparée par nous en Artois une nouvelle bataille, qui éclata le 9 mai 1915 sur un front plus large, aussi large (une quinzaine de kilomètres) que le permettaient nos ressources, encore si restreintes, en artillerie. L'armement du fantassin était resté le même (à part le rôle accru de la grenade). Mais la bataille d'Artois offrit une grande nouveauté : l'art qui régla la conduite du combat d'infanterie.

On avait pris soin, avec une minutie jusqu'alors inusitée, de tracer des parallèles de départ, qui permirent aux troupes d'assaut de partir face à leurs objectifs dans les meilleures conditions de rapidité et de cohésion : chaque parallèle était pourvue de gradins de franchissement qui alternaient avec des passerelles destinées aux vagues lancées des parallèles suivantes. — On avait établi ces bases de départ à la meilleure distance d'assaut, fixée en principe à 200 mètres au moins de l'ennemi, pour favoriser le jeu de nos tirs de préparation, et à 400 mètres ou 500 au plus. — En arrière, on avait disposé des places d'armes pour y rassembler à couvert, aux points convenables, les soutiens et les réserves, et pour n'envoyer au combat que des troupes fraîches et reposées. — On avait échelonné, jusqu'aux environs des parallèles, des voies de communication, des organes de liaison, des dépôts de vivres, d'eau, de munitions, d'artifices, d'outils, des aménagements pour l'évacuation des blessés. — On avait amené, plusieurs jours à l'avance, les unités dans leur secteur d'attaque, en sorte que chacune avait eu le loisir d'étudier son terrain, d'établir ses croquis, d'assurer ses liaisons, de choisir son point de direction. — On avait réglé de

telle sorte le débouché de l'attaque que les troupes d'assaut purent franchir d'un bond la zone dangereuse du feu ennemi, avant le déclenchement de ce feu. — Au lieu que, dans les actions antérieures, l'objectif des troupes d'attaque, c'était l'ennemi, sans guère plus de précision, ici chaque unité avait été renseignée à l'avance sur le détail et la limite de sa mission, savait quel objectif extrême lui était assigné.

La bataille du 9 mai amena presque d'emblée la rupture, par surprise et par force, du front ennemi : succès qui, dépassant nos prévisions, ne put être exploité à fond, faute de réserves, et aussi parce que le front rompu était vraiment trop étroit. Une seconde attaque d'ensemble fut ordonnée, et la bataille se prolongea jusqu'au 9 juin. Plusieurs opérations, de plusieurs jours chacune, méthodiquement, prudemment conduites, nous livrèrent tour à tour le plateau de Lorette, Carency, Ablain-Saint-Nazaire, la sucrerie de Souchez, Neuville-Saint-Vaast, le Labyrinthe. Partout l'Allemand avait reculé et enduré des pertes plus lourdes que nous. Et surtout, sur ces plateaux de l'Artois, le génie de la France, plus particulièrement le génie d'un grand fantassin venait d'arrêter une formule nouvelle du combat d'infanterie, le type même de la bataille en guerre de position : les batailles futures ne seront longtemps que des variantes, d'ailleurs singulièrement modifiées, de celle-là.

Puisqu'on venait d'inventer une telle méthode et de l'éprouver, il convenait d'en propager au plus tôt la connaissance et le maniement dans toutes nos armées : de là l'idée, germée au lendemain de la bataille d'Artois, de créer des écoles d'infanterie : à tour de rôle, pour quelques semaines, on retirerait des combats des unités ou des catégories d'officiers, et, dans des centres d'instruction, non loin de la ligne de feu, on leur enseignerait les nouveautés de la technique Mais comment y parvenir? En ce temps-là, nos alliés britanniques avaient déjà levé de grandes forces, mais qui en étaient encore à s'exercer dans les camps d'outre-Manche; il nous fallait défendre un front immense, y maintenir continûment toute notre infanterie, qui se débattait par surcroît dans une double crise, crise des cadres, crise des effectifs en hommes de troupe. Pour ce qui est des cadres, les officiers subalternes s'étaient sacrifiés en trop grandes masses aux premiers mois de la guerre,

et beaucoup des survivants avaient été appelés à combler des vides aux échelons supérieurs : l'élite de nos plus jeunes classes de recrutement ne suffisait plus, comme en temps de paix, à fournir à leur place des sous-lieutenants et des lieutenants ; c'est parmi les combattants eux-mêmes, dans les cadres de sous-officiers et jusque dans le rang, qu'il avait fallu puiser. Quant à la troupe, c'était l'époque où les usines de guerre, les arsenaux, les parcs d'artillerie et d'aviation, les mines retiraient sans fin des régiments d'infanterie les ouvriers qualifiés et même les simples manœuvres, tous ceux qui savaient tenir un outil : aux lieux où l'on tue et où l'on meurt, presque seuls restaient, avec leurs officiers, les paysans. On se vit donc contraint à maintenir tous en ligne ces régiments appauvris : plus tard, peut-être, on verrait à les mieux instruire. Pour l'heure, on parvint du moins à créer, dès le mois de juin 1915, dans chaque armée, des cours pour le recrutement et la formation des sous-officiers, des chefs de section et des commandants de compagnie : et ce furent les humbles commencements d'une grande chose.

*
* *

Aux lieux où l'on tue et où l'on meurt, la besogne des fantassins s'était faite plus atroce. Ce n'est pas impunément que pendant des mois ils avaient suivi la consigne de reprendre toute parcelle de terrain perdue et de progresser pied à pied : de tranchée en tranchée et de sape en sape, les deux armées souterraines avaient cheminé l'une vers l'autre, et voici qu'elles s'étaient jointes.

Maintenant, dans l'été de 1915, en de nombreux secteurs, les tranchées se touchent presque ; saillants et rentrants, les lignes s'enchevêtrent. Des points de friction se sont formés qui s'élargissent comme des ulcères. Au bois d'Ailly, au bois le Prêtre, au bois de la Grurie, durant des jours, Français et Allemands se disputent à la grenade l'accès d'un boyau, séparés seulement par une pile de sacs de terre ; les cadavres des défenseurs viennent étayer un à un la pile sanglante, et nos plus beaux régiments fondent. Ailleurs, là où les lignes sont demeurées plus distantes, les lourds projectiles à ailettes des *Minenwerfer* cheminent à grand bruit dans l'air et ravagent nos tranchées, et, depuis le 22 avril 1915, les Allemands, — ne leur

disputons pas la priorité de cette découverte scientifique, — les inondent de leurs ignobles gaz asphyxiants. Ailleurs, sévit la guerre de mines. Au bois de Bolante, au Four de Paris, à la Cote 108 (près de Berry-au-Bac), presque encerclée, et qui sautait, — c'était chose bien connue, — deux fois par semaine, les fantassins écoutent, l'oreille collée au sol, sonner le pic des sapeurs ennemis, ou bien, attendant que les nôtres aient achevé de tramer leurs réseaux, comptent les heures et les minutes jusqu'à l'instant : un bruit obscur qui ondule, le terrain qui se boursoufle, les postes d'écoute qui croulent, un nuage de terre et de chaux qui jaillit, sur quoi s'abattent ensemble les feux des deux artilleries, sur quoi s'élancent les fantassins allemands et les nôtres ; l'entonnoir s'est creusé, et jour et nuit; à coups de grenades, ils s'en disputeront les lèvres. Maison du Passeur, Cabaret Korteker, dix fois perdus, dix fois reconquis, ouvrages de Marie-Thérèse, de Fontaine-Madame, de la Fille-Morte, dans le mystère de la forêt d'Argonne, où se concentrait la triple horreur de la guerre de mines, de la lutte par les gaz, de la lutte par l'artillerie de tranchées; promontoires des Éparges, du Linge, de l'Hartmannwillerskopf, qui, sur le moutonnement de l'immense bataille, dressaient leurs cimes toujours embrasées : c'est en ces lieux sacrés, aux noms déjà lointains, que nos fantassins révélèrent à l'Allemagne une vérité jusqu'alors ignorée : qu'elle ne devait pas redouter seulement la fougue des Français, mais encore, et bien plus, la ténacité paysanne des Français.

Cependant, grâce aux accroissements de l'armée britannique, grâce aussi aux « Marie-Louise » de notre classe 15, le Haut-Commandement a pu retirer de la ligne de feu des troupes nombreuses. En quelques semaines de repos et d'entraînement à l'arrière, elles retrouvent leur cohésion, que la vie des tranchées avait éparpillée : régiments, divisions, corps d'armée reprennent figure d'« unités. » On les regroupe en vue d'une grande action offensive : combinée avec une action franco-britannique en Artois, elle sera tentée le 25 septembre 1915 en Champagne sur un front de vingt-cinq kilomètres, de la vallée de la Suippe à la lisière Ouest de la forêt d'Argonne.

L'espoir est grand : il est que l'élan de nos troupes nous portera d'un premier effort jusqu'aux batteries de l'adversaire, au delà des lignes fortifiées qu'il nous oppose, et que nos soldats

ne lui laisseront « ni trêve ni repos jusqu'à l'achèvement de la victoire. »

***

Ce fut une victoire, en effet. La préparation d'artillerie, qui dura trois jours, formidable pour l'époque, assura un succès initial presque complet. L'infanterie disposait de mitrailleuses en plus grand nombre, et les grenades modernes, grenades à fusil (1), grenades à main munies d'une mise à feu à temps, avaient apparu. Quant à l'emploi tactique de l'infanterie, il fut réglé selon les mêmes principes qu'à la bataille du 9 mai, avec cette différence qu'en Champagne on n'espérait guère rompre du premier coup les organisations ennemies dans toute leur profondeur : les avions nous avaient découvert une seconde ligne de positions. Nos troupes enlevèrent presque partout la première, d'un seul élan, et le désarroi fut tel chez l'adversaire que von Einem donna des ordres pour retraiter sur la Meuse. Il retira ces ordres, parce que sa seconde ligne résista. Nous étions encore novices dans l'art de maintenir, au cours d'une avance, la liaison entre l'artillerie et l'infanterie. Certaines de nos unités d'assaut s'étaient brisées contre les secondes positions ; d'autres avaient passé au travers, poussé jusqu'au terrain libre : mais là, privées de leur artillerie, elles avaient perdu toute force et la brèche s'était refermée derrière elles. De plus ces secondes positions avaient souvent été établies à contre-pente : procédé connu dès longtemps, mais que les Allemands avaient raffiné ; en plusieurs lieux, ils avaient comme collé à la lisière des bois leurs engins disposés à contre-pente, mitrailleuses et réseaux de fil de fer, en sorte que nos avions n'avaient pu les repérer... Il est pénible de résumer en ces quelques formules des actions si complexes, alors qu'on a peine, même le plan directeur sous les yeux, à en démêler l'enchevêtrement. Mais c'est la loi d'un tel exposé que, pour rester intelligible, il reste schématique. A titre d'exemple, suivons du moins au jour le jour les opérations d'un seul régiment d'infanterie, le 137e.

Il a été engagé devant la Butte de Tahure du 25 au 27 septembre avec les autres régiments de la 21e division, mais a

(1) Ces grenades, lancées par l'intermédiaire d'une tige qui pénètre dans les canons et qui portent jusqu'à deux cents mètres sous un angle de 54°, furent mises en service vers mai-juin 1915.

moins souffert qu'eux : il n'a perdu en ces trois jours que son colonel, tué, 6 officiers et 163 hommes de troupes tués ou blessés. Presque intact, il est prêté, le 28 septembre, à la 22e division et, sous les ordres du lieutenant-colonel d'Olonne, progresse ce jour-là victorieusement : il occupe le bois des Faucons, les Échelons, borde le ravin de la Goutte, s'empare du bois des Loups et des extrémités Ouest des tranchées de Mannheim et de Göttingen ; en fin de journée, il a pris comme butin cinq mitrailleuses et des milliers de grenades. Dans la nuit, il conquiert la place d'armes de l'Ouest des Mamelles et l'entrée Ouest de la tranchée Schiller. — Le 29, il appuie une attaque des régiments voisins en direction de Tahure : mais l'avance est faible. — Le 30, il reçoit du corps d'armée l'ordre d'occuper la Mamelle Nord, qui est une colline dénudée, entourée de trois côtés par l'ennemi : trois batteries d'artillerie lourde l'appuieront. — Le 1er octobre, à la nuit tombante, trois compagnies (les 7e, 9e et 10e) donnent l'assaut, s'emparent de la Mamelle, ainsi que d'une place d'armes à l'Est. Elles travaillent toute la nuit à organiser le terrain conquis, mais les hommes sont très las, et, au lever du jour, ceux de la 7e compagnie n'ont pas achevé de réunir en une tranchée continue leurs trous de tirailleurs. — Or, dans la matinée du 2, les Allemands les prennent sous un fort bombardement, puis, s'élançant des tranchées de Cobourg et de Gotha, attaquent : leur premier assaut est rejeté ; au second, ils parviennent jusqu'à nos tirailleurs, isolés dans leurs trous, s'ouvrent un passage, anéantissent la 7e compagnie ; les deux autres compagnies résistent, contre-attaquent, reconquièrent toutes leurs tranchées; l'ennemi accable le secteur entier d'obus suffocants. — Du 3 au 5, tout le régiment s'emploie à consolider le terrain conquis, sous un feu de plus en plus violent. — Le 6, trois compagnies participent à une attaque d'un régiment voisin contre le Trapèze, s'emparent d'une place d'armes, capturent un canon-revolver, un obusier de tranchée, 1 500 fusils. — Le 7, nos tranchées, creusées dans un sol très friable, sont prises d'enfilade par l'artillerie ennemie : le régiment est très éprouvé par ce feu ; il est relevé le 8. Il a perdu, du 25 septembre au 8 octobre, 31 officiers et 1155 hommes, tués ou blessés.

Si par la pensée on se représente cinquante séries aussi

complexes d'épisodes aussi variés, on se formera quelque idée de ce que fut, en ces journées, la tâche de notre infanterie.

Pour l'ennemi, qui avait failli être rompu, pour nous aussi, le principal enseignement de la bataille de Champagne fut qu'à l'avenir le défenseur devrait s'enfoncer dans un labyrinthe de plus en plus emmêlé de caves bétonnées et de blockhaus blindés, doublé, triplé à l'arrière par d'autres lignes de positions d'arrêt, sur lesquelles des effectifs relativement faibles pussent tenir jusqu'à l'arrivée des réserves stratégiques. Les Allemands déployèrent toute leur énergie à exécuter ce programme, et la photographie aérienne, qui commençait alors à rendre de grands services, nous fit suivre au jour le jour les progrès de la nouvelle zone défensive qu'organisaient pour eux d'innombrables prisonniers russes. Nous nous appliquions aussi, mais avec de chétives ressources en main-d'œuvre, à nous organiser pareillement en profondeur. L'année 1915 s'acheva ainsi.

*
* *

Quand on regarde comment nous l'avons employée, on se demande si l'histoire ne jugera pas que, des quatre années vénérables, celle-là est la plus vénérable.

Il avait fallu, en 1915, nous adapter à l'improviste aux conditions d'une guerre de siège sans l'assistance de nos provinces du Nord, les plus riches, les mieux outillées industriellement. L'ennemi campe à vingt lieues de notre capitale. Crise des munitions, crise des harnachements, crise des éclatements de canons de 75, crise des cadres : les Allemands, qui regardent, et qui ont dressé de bonnes statistiques, prédisent chaque jour que demain la France devra mettre bas les armes. Pourtant, elle tient, elle rouvre, repeuple, réorganise les usines qui lui restent, en établit d'autres; elle renouvelle son armement : canons lourds, canons de tranchées, poudres, explosifs, avions, et pour l'infanterie, engins jusqu'alors inconnus, qui n'interviendront que l'an d'après dans les batailles, mais que déjà elle a inventés et qu'elle forge mystérieusement : c'est un incomparable déploiement d'énergie créatrice. Comment fut-ce possible? Où ses inventeurs puisent-ils la force pour inventer, ses organisateurs pour organiser? Qui leur donne la confiance? Certes, le fantassin misérable d'alors. Le miracle de la Marne,

l'infanterie le renouvelle jour après jour, par les mérites de milliers de martyrs. Par trois fois en ces douze mois, le 15 février, le 9 mai, le 25 septembre, comme aux jours napoléoniens et telle que Vigny l'avait dépeinte, elle s'est largement éployée, « l'infanterie de ligne, l'infanterie de bataille, où les paysans de l'armée se font faucher par mille à la fois, aussi pareils, aussi égaux que les épis d'un champ de la Beauce, » et, dans l'entretemps, elle s'est adaptée au régime d'une guerre dont les épisodes quotidiens ressemblent tantôt à des duels de bandits, tantôt à des accidents d'usine. Jadis, dans un beau livre, le général de Maud'huy avait écrit : « Un peuple riche et industriel peut avoir une bonne artillerie, un peuple possédant une aristocratie guerrière et une bonne race de chevaux peut avoir une cavalerie redoutable ; mais tant vaut le peuple, tant vaut l'infanterie (1). » Si ces lignes écrites bien avant la guerre sont vraies, s'il est vrai qu'un peuple a toujours l'infanterie qu'il mérite, quelle louange pour notre patrie ! De fait, à la fin de 1915, les neutres ont cessé de dire : « Pauvre France ! » Là-bas surtout, aux États-Unis, ils disent plutôt, généreusement : « O most human France ! » Et beaucoup se rappellent que souvent, au cours des siècles, les Français ont versé leur sang, non pour leurs seuls intérêts, mais pour le bonheur de leurs frères humains.

JOSEPH BÉDIER.

(A suivre.)

(1) De Maud'huy, *Infanterie*, 2e édition, Paris, 1912, p. 8.

LÉONARD DE VINCI

SA VIE ET SA PENSÉE

A PROPOS DE SON QUATRIÈME CENTENAIRE

I

Plus on connaît et plus on aime.
LÉONARD DE VINCI.

Il y a quatre cents ans (le 2 mai 1519), Léonard de Vinci mourait au château de Cloux, près d'Amboise, loin de sa patrie, dans une solitude profonde, adoucié cependant et comme réchauffée par l'intelligente affection du roi François Ier.

L'approche de cette date a pour nous quelque chose d'émouvant, je dirai même de solennel. Non seulement elle évoque à nos yeux, dans toute sa grandeur, l'un des plus puissants artistes du monde, mais elle nous rappelle encore les liens éternels qui unissent la France et l'Italie. Après avoir fraternellement mêlé leur sang sur la crête des Alpes du Frioul, dans les ravins de l'Argonne et aux plaines de Champagne, pour la grande cause de la justice et de la liberté des peuples, les deux sœurs latines ne voudront-elles pas célébrer leur victoire commune et cimenter leur alliance nouvelle par une amitié plus étroite? De cette union nécessaire, écrite dans leur longue histoire, Léonard de Vinci n'est-il pas le haut représentant et l'éloquent symbole? N'a-t-il pas trouvé chez nous l'asile qu'il avait vainement cherché dans son pays? Ne nous a-t-il pas légué quelques-uns de ses plus beaux et plus mystérieux

chefs-d'œuvre? N'a-t-il pas rencontré en France ses plus fervents admirateurs? Enfin, par son double culte pour la science et pour l'art, n'est-il pas un précurseur admirable de ce qu'il y a de plus élevé dans l'âme moderne? Pour toutes ces raisons, Léonard nous apparaît, aujourd'hui, comme la plus illustre incarnation d'une idée impérieusement actuelle, à savoir : l'intime et nécessaire coopération de l'âme italienne et de l'âme française. De légers nuages peuvent bien passer, de temps à autre, sur une telle alliance, à la suite de malentendus éphémères, mais elle est indissoluble parce qu'elle est fondée sur les plus hauts intérêts de l'humanité et sur la tradition gréco-latine, qui s'identifie avec celle de la civilisation.

Cette étude, où Léonard est présenté sous un jour nouveau dans sa psychologie secrète et dans le laboratoire profond de sa pensée, n'est qu'un modeste hommage avant tous ceux que des voix plus autorisées rendront bientôt, en deçà et au delà des Alpes, au peintre incomparable de la *Joconde*.

LA *MÉDUSE* ET LE MYSTÈRE DU MAL
LE CHRIST DE *LA CÈNE* ET LE MYSTÈRE DU DIVIN

S'il prenait fantaisie à quelqu'un d'expliquer le caractère, la vie et l'œuvre de Léonard par une vie précédente qui en serait comme la préparation, il devrait imaginer son incarnation antérieure sous la figure d'un de ces rois mages guidés par une étoile, qui, selon l'Évangile, vinrent offrir leurs dons au Christ nouveau-né et s'en retournèrent dans leur pays après avoir salué l'enfant divin. Cette légende pourrait du moins servir de prophétie à la carrière du grand artiste divinateur de l'âme moderne. Elle en serait comme le schéma et l'image symbolique. La pensée et l'œuvre de Léonard furent secrètement gouvernés par la hantise de trois profonds mystères : *Le mystère du Mal dans la nature et dans l'humanité; Le mystère de la Femme; Le mystère du Christ et du verbe divin dans l'homme.* Au premier abord, l'œuvre du Vinci, partagé et déchiré entre le tourment de la science et le rêve de l'art, apparaît comme un chaos troublant de fragments incomplets et disparates. Mais dès qu'on le regarde à la lumière de ces trois idées qui en sont les motifs conducteurs, elle s'éclaire, se rythme et s'ordonne en un tout harmonieux.

Suivons donc ces trois météores qui tendent vers le même but et finissent par se joindre en une seule étoile. Nous embrasserons ainsi d'un seul coup d'œil le fond tragique sur lequel se meuvent les apparitions charmantes évoquées par le grand peintre et les vérités radieuses qui dominent son œuvre.

I. — LA JEUNESSE DE LÉONARD A FLORENCE. — L'ANGE AMOUREUX DE *LA MADONE* ET LE MONSTRE DE LA RONDACHE. — LE GÉNIE DE LA SCIENCE

Léonard est né dans la petite bourgade de Vinci, dont le modeste clocher pointe au sommet d'une colline, entre Pise et Florence. Paysage élégant et sévère. Derrière le coteau, la haute chaîne des Apennins ondule en replis nombreux et dresse ses cimes abruptes. De l'autre côté, la plaine fertile sourit en s'insinuant dans les montagnes qui la protègent. Çà et là, dans les blés, les vignes, les oliveraies, des cases rustiques. En cet horizon limité, aux lignes sobres et gracieuses, tout parle de travail paisible et d'activité heureuse dans un parfait équilibre. Disons tout de suite que l'auteur de *la Vierge aux rochers* et de *la Joconde*, qui fut l'inventeur du paysage reflétant un état d'âme, n'imita guère la nature toscane dans ses tableaux, mais s'inspira plutôt des vastes horizons de la Lombardie ou des gorges tourmentées des Alpes dolomites qui répondaient à ses émotions intimes.

Né en 1454, Léonard était fils d'un robuste notaire et d'une paysanne. Son père adopta l'enfant qu'il avait eu de sa maîtresse, puis épousa une bourgeoise. Celle-ci étant morte peu après, sans enfant, ser Piero traita son bâtard comme un fils légitime et lui fit donner une excellente éducation. Le petit Léonard était du reste si aimable et si intelligent qu'il eût enjôlé la plus jalouse des marâtres. Ser Piero habitant souvent Florence trouva les meilleurs maîtres pour son fils, qui les étonna tous par une incroyable facilité et par la vigueur précoce de ses conceptions. Il était également doué pour tout, et tout le passionnait : mathématiques, géométrie, physique, musique, sculpture et peinture. Son seul défaut était la multiplicité de ses dons et l'inconstance de ses goûts. Il passait avidement d'une étude à l'autre comme s'il voulait embrasser tout le savoir humain. Mais son talent le plus extraordinaire se manifestait dans la peinture. Ser Piero montra les dessins de

son fils au célèbre André Verocchio, alors le premier peintre de Florence. Celui-ci resta confondu de la génialité précoce de ces esquisses. *Stupui Andrea nel veder il grandissimo principio di Leonardo*, dit Vasari. Verocchio s'empressa de recevoir l'adolescent dans son atelier et l'adjoignit bientôt comme un aide à ses travaux. Il eut pour camarades le Pérugin, Lorenzo di Credi et Sandro Botticelli, tous trois élèves de Verocchio. Léonard ne dut guère aimer le Pérugin, peintre sans vivacité et sans conviction, laborieux imitateur des Primitifs, travaillant imperturbablement sur un schéma uniforme, athée, avare et ambitieux, qui, avec un talent médiocre et à force de persévérance, parvint à se faire de la peinture mystique un lucratif gagne-pain. En revanche, le Vinci s'attacha au tendre et charmant Lorenzo di Credi, l'anima de son ardeur et lui insuffla son sens de la vie. Il s'intéressa également au fantasque et versatile Botticelli, dont il sut apprécier l'exquise morbidesse. Comme les grands chercheurs, Léonard se plaisait à entrer dans la nature des autres et à s'y oublier pour les connaître à fond. Quant à lui-même, il étudiait dans le laboratoire de Verocchio les propriétés chimiques des couleurs, la science du coloris et de la perspective.

Bientôt, son maître Verocchio lui fournit l'occasion de montrer au grand jour son génie naissant. Les moines de Vallombrosa lui avaient demandé un tableau représentant *le Baptême de la Vierge*. Verocchio exécuta ce tableau selon le goût du temps, avec ses meilleurs moyens. Au milieu d'une assemblée de graves personnages, un évêque débonnaire tient l'enfant sur les fonts baptismaux. Voulant faire honneur à son meilleur élève et désirant juger de sa force, le maître pria Léonard d'ajouter à ces figures un ange agenouillé. Le tableau se voit encore aujourd'hui à l'Académie des Beaux-Arts de Florence et demeure l'une de ses curiosités. On a d'abord l'illusion d'un rayon de soleil qui serait tombé sur une vieille tapisserie et y aurait laissé une tache de lumière, tant la tête de l'ange ressort d'un relief éclatant par l'intensité des couleurs et de l'expression au milieu des autres personnages, qui paraissent des mannequins aux masques de cire, à côté d'un être frémissant de charme et de vie. L'ange agenouillé de Léonard lève la tête vers l'enfant qu'on baptise. Ses boucles dorées, que retient un léger ruban, flottent sur ses épaules dans un gracieux désordre.

Rien de plus ravissant que ce fin profil de chérubin et cet œil éperdu d'amour, tourné vers l'objet divin de son culte. Sans l'auréole à peine perceptible sous forme d'un léger cercle d'or, on croirait que cet ange est un page tombé involontairement à genoux, dans son premier ravissement d'amour devant sa châtelaine. Mais ce que nous voyons, ce qui nous saisit et nous va au cœur, c'est que *ce regard adore* et qu'il est pur comme la lumière du ciel. Impossible de regarder les autres figures du tableau après celle-là. L'élève avait *tué* l'œuvre du maître en lui obéissant. Vasari raconte que, « dépité de voir un enfant faire mieux que lui, Verocchio de ce jour prit la résolution de ne plus toucher un pinceau. » Vraie ou non, l'anecdote dépeint admirablement le genre d'impression que produisirent sur les contemporains les premières œuvres du Vinci et l'élément nouveau qu'elles apportèrent à l'art. Je veux dire : la vie fascinatrice et le rayon concentré de l'âme.

Une autre anecdote non moins caractéristique et plus curieuse encore, sur les débuts de Léonard, nous est rapportée par Vasari. C'est celle de la rondache. Elle est bien connue. Mais il est nécessaire de la rappeler ici pour en tirer une indication dont personne ne s'est douté jusqu'à ce jour et qui est extrêmement significative. Car, jointe à la précédente, elle nous fera pénétrer, du premier coup, au cœur même du génie de Léonard.

Un jour, un fermier de Messer Piero lui apporta une planche taillée dans un figuier en le priant de lui faire peindre à Florence quelque chose de joli sur cette rondache en forme de bouclier. Le notaire donna le morceau de bois à son fils en lui transmettant le désir du paysan. Léonard répondit qu'il se chargeait volontiers de ce soin et qu'il tâcherait de satisfaire à la fois son père et le campagnard. Il fit polir et sculpter la rondache pour lui donner l'apparence d'un bouclier, la recouvrit d'une couche de plâtre et puis se mit à la peindre à sa manière. Pour cela, il s'enferma dans une chambre où personne n'avait le droit d'entrer que lui seul. Il y rassembla une collection des animaux les plus singuliers et les plus effrayants qu'il put se procurer, une ménagerie de lézards, de salamandres, de grillons, de serpents, de sauterelles, de crabes et de chauve-souris. Avec ces éléments savamment combinés, le malicieux rapin s'amusa à figurer sur sa rondache un animal plus horrible

que tous les monstres de la nature et de la légende. Il y peina tellement que l'air de la chambre était devenu fétide par l'odeur des animaux morts. Mais le peintre, uniquement préoccupé de sa création, ne s'en aperçut même pas. Un matin, il pria son père d'entrer dans la chambre secrète pour lui montrer un animal singulier. Le réduit était plongé dans l'obscurité, mais, par la fente d'un volet, un rayon de soleil tombait sur la rondache disposée au fond. Messer Piero crut voir un monstre épouvantable sortant du mur. La bête crachait le feu par sa bouche, la fumée par ses naseaux et semblait empoisonner l'air autour d'elle. Messer Piero recula en poussant un cri d'horreur. Mais son fils lui dit : « Ne crains rien. Il ne s'agit que de la rondache que tu m'as demandé de peindre. Un bouclier doit faire peur; tu vois que j'ai atteint mon but. » Ser Piero émerveillé vendit le bouclier à un marchand de tableaux de Florence, qui le paya cent ducats et le revendit pour trois cents ducats au duc de Milan. Le paysan reçut une autre rondache, sur laquelle le malin notaire avait fait peindre pour quelques sous un cœur percé d'une flèche, dont le campagnard fut ravi.

Dans cette anecdote qui courut les ateliers de Florence et qui depuis ne manque dans aucune biographie du maître, on saisit ce goût de mystification par lequel le jeune Léonard aimait à prouver qu'il savait égaler et même surpasser la nature. Mais il y a plus; en rapprochant les deux anecdotes précitées, on surprend à leur source les deux courants provenant des deux pôles de son être, courants simultanés et contraires qui devaient régner à la fois sur sa pensée et sur sa vie. D'un côté, un idéalisme passionné l'invitait à traduire sous les formes séduisantes de la beauté les sentiments les plus délicats et le sollicitait d'interpréter par l'amour et l'enthousiasme les plus hauts mystères de l'âme et de l'esprit. De l'autre, son ardente curiosité le poussait à comprendre toutes les manifestations de la nature, à étudier minutieusement la structure de tous les êtres, à pénétrer les causes profondes de toutes les formes de la vie. Le premier instinct est celui de l'artiste, qui cherche le vrai dans la synthèse de la beauté; le second est celui de l'homme de science qui poursuit la vérité dans l'analyse détaillée des phénomènes. L'un travaille avec l'intuition et l'imagination, l'autre avec l'observation et la logique.

Toute l'existence de Léonard devait se partager entre les deux domaines de l'art et de la science. Ces deux puissances s'entr'aidèrent et se combinèrent dans son œuvre. Contraintes par l'habile magicien, mais circulant aussi dans ses veines et enfermées dans son cœur, elles ne cessèrent de s'y disputer et de s'y combattre. L'art l'appelait aux vérités immuables qui planent dans le ciel infini et jusqu'à la lumière surnaturelle qui filtre du mystère chrétien; la science l'attirait dans la grande mer de l'être, dans le gouffre grouillant de la vie, au fond duquel le mystère troublant du mal guette le chercheur épouvanté. Et Léonard se plongeait dans cet abîme avec un frisson d'horreur mêlé de volupté, pour en rejaillir par des fusées d'enthousiasme et d'extase contemplative. Personne ne savait rien de ces luttes intimes et nous n'en saurions rien nous-mêmes, sans ses pensées écrites où elles se trahissent. Mais, à part lui, il se disait avec une résolution inébranlable : « J'aurai raison de tous les mystères en allant jusqu'au fond ! »

Ainsi l'on peut dire que le regard de l'ange fixé sur le baptême de la Vierge et le monstre de la rondache résument d'avance toute l'œuvre de Léonard en nous découvrant les deux pôles de son âme et les deux mystères autour desquels son génie devait graviter comme une comète brillante autour de deux soleils voilés.

Nous pouvons maintenant nous figurer l'impression qu'un artiste aussi étrangement doué et armé devait faire dans l'éclat de sa jeunesse entre sa vingtième et sa trentième année, sur ses compatriotes florentins, gens spirituels, mais de passions mesquines et d'horizon étroit. Florence était alors le premier centre d'art de l'Italie, mais Raphaël et Michel-Ange n'ayant pas encore paru, le dernier mouvement de la peinture avait abouti à de petites écoles. Les imitateurs de Masaccio, copiant la réalité, tombaient dans la sécheresse. L'école ombrienne, représentée par le Pérugin, revenait à la raideur byzantine avec sa dévotion guindée. Entre les deux, Botticelli oscillait avec une grâce ingénieuse, mais un peu mièvre. Ce qui manquait à tous ces hommes de talent, c'était la vie intense et la grande imagination. Chacun restait attaché à une tradition et ne sortait pas d'un cadre limité. Léonard, avec ses talents multiples et son vaste génie, dut leur apparaître comme un magicien universel de tous les arts sous la figure d'un grand sei-

gneur. Ses qualités intellectuelles et morales rayonnaient à travers un physique séduisant. Avec son front immense, ses longs cheveux roux, ses yeux fascinateurs, il était beau, aimable, généreux, fort en escrime, parfait cavalier. Il maniait l'épée aussi adroitement que le pinceau et l'ébauchoir. Sa parole persuadait par la raison et s'insinuait par la grâce. Son aspect chassait toute mélancolie. *Lo splendor dell' aria sua, che bellissima era, rasserenava ogni animo mesto.* Sa vigueur physique égalait son intelligence. Il arrêtait par la bride un cheval en plein galop, et cette main, qui pouvait tordre le battant d'une cloche, savait aussi bien faire frémir les cordes d'une cithare, caresser une peau délicate, ou se jouer dans une chevelure avec une douceur infinie. Il adorait les chevaux et les oiseaux.

Quant à ceux-ci, il n'aimait pas les voir captifs. Il allait parfois chez les oiseleurs du *Ponte della Caraïa*, acheter des colombes. Il les cueillait lui-même dans la cage, les posait sur la paume de sa main et les regardait prendre leur vol au-dessus de l'Arno. Quand elles avaient disparu, on le voyait souvent devenir pensif pendant une longue minute, les yeux perdus à l'horizon. Rêvait-il déjà à l'aviation, qui devait être l'un de ses tourments? On le trouvait somptueux et bizarre, mais on ne résistait pas à son charme. Souvent, absorbé par ses flâneries et ses pensées, il laissait ses esquisses, ses portraits, ses fantaisies courir les ateliers et les palais. Il les vendait quand il avait besoin d'argent, mais le plus souvent il les donnait à ses amis et n'y pensait plus. Pour mesurer l'empire de Léonard sur ses contemporains, relisons le début de sa biographie par Vasari. L'auteur des *Vies des peintres* n'a pas dit d'aussi belles choses de son maître Michel-Ange, pour lequel cependant il professait une admiration extrême. Cela donne du poids aux éloges qu'il prodigue à son grand rival et en garantit la sincérité. « On voit les plus grands dons pleuvoir par influences célestes dans les corps humains, le plus souvent de façon naturelle et quelquefois de façon surnaturelle; on voit se ramasser sans mesure en un seul corps la beauté, la grâce et le talent, et cela à tel point que, de quelque côté que se tourne cet homme, chacune de ses actions est si divine que, laissant en arrière tous les autres hommes, il fait connaître par évidence qu'il agit par un don de Dieu et non par un effort de l'art humain. C'est là ce que virent les hommes en Léonard de

Vinci. Sans parler de la beauté de son corps qui ne saurait être assez louée, il apportait en chacun de ses actes une grâce plus qu'infinie; il acquit un tel talent que, vers quelque difficulté qu'il lui plût de se tourner, il la résolvait sans peine. Sa force était très grande et jointe à l'adresse; son esprit et son courage eurent toujours un caractère magnanime, et la renommée de son nom s'étendit à ce point que non seulement il fut célèbre de son vivant, mais que depuis sa mort sa gloire a grandi. Vraiment admirable et céleste fut Léonard, fils de ser Piero da Vinci. »

Cet homme, que tout le monde admirait et que personne ne connaissait à fond, pouvait tout entreprendre. Il était sûr de réussir en toute chose en y concentrant sa volonté. Mais quel était son vouloir intime? Quelle voie allait-il choisir parmi toutes celles qui s'ouvraient devant lui en perspectives tentatrices? Sous ses désirs multiples, sous ses fantaisies changeantes, se cachait une ambition profonde, une seule, mais impérieuse et tenace. Il méprisait ce qui fait l'enjeu ordinaire de la vie. Ni la volupté, ni la richesse, ni le pouvoir, ni même la gloire dans le sens vulgaire du mot ne l'attiraient. Mais une immense curiosité occupait tous ses instants et possédait tout son être. Sa pensée embrassait le monde visible d'un regard circulaire et d'une vaste sympathie. Deviner l'essence des astres et de la lumière, de la terre et de ses éléments, de ses règnes superposés, des animaux innombrables, de l'homme et de l'âme invisible qui le mène; pénétrer l'esprit qui gouverne ce grand tout de sa puissante harmonie... et puis procurer aux hommes plus de joie, plus de bonheur, en leur versant, par la magie de l'art, cette harmonie conquise... Tel fut le rêve de Léonard au seuil de sa carrière. Ce rêve prit un jour la forme d'une véritable hallucination.

Dans la préface de son *Tesoretto*, Brunetto Latini, qui fut le maître de Dante, raconte un songe qu'il fit et qui lui inspira, dit-il, son livre où sont rassemblées quelques-unes des merveilles alors peu connues de l'univers. Au bord d'une épaisse forêt, dont il cherchait vainement l'entrée, il vit une belle femme qui semblait l'attendre. Il lui demanda s'il n'y avait aucun chemin dans ce bois. Alors elle le mena par un étroit sentier jusqu'à une clairière, d'où il aperçut une montagne superbe aux cavernes profondes et aux cimes altières. « Qui es-tu? demanda le voyageur. — Je suis la Nature, » répondit la

gardienne du paysage grandiose. C'était la divinité que le moyen âge avait repoussée et maudite pour se donner à Dieu et qui allait reprendre la première place dans l'inquiétude humaine. Au moment où la folle jeunesse recule devant les graves soucis de l'âge mûr, Léonard, lui aussi, rencontra cette divinité. Mais, depuis deux cents ans, elle avait changé de nom et d'aspect. En grandissant, elle était devenue plus imposante et plus orgueilleuse. D'un geste royal, elle montra à son nouveau disciple la terre sombre entourée de sphères resplendissantes qui se perdaient dans l'infini en cercles d'ombre et de lumière. Puis elle dit : « Je te dévoilerai toutes les merveilles de mon empire à une condition, c'est de n'aimer que moi seule et de ne donner ton âme à personne. — Qui es-tu? demanda Léonard. — Je suis la Science, murmura la déesse impassible. *Fuis les orages et crains la Femme!* Reste maître de toi-même et tu connaîtras le secret de toute chose. Mets un sceau sur ta bouche et ensevelis ta volonté dans ton cœur comme dans un tombeau. Alors te viendra le pouvoir que tu désires. » La curiosité de Léonard était insatiable. Jamais personne ne lui avait parlé avec tant d'autorité, en le sondant jusqu'aux reins. « Je sais, dit-il, que tu n'aimes pas te montrer aux hommes. Aujourd'hui tu m'es apparue dans toute ta splendeur. Quand te reverrai-je? — Quand tu auras pénétré le mystère du monde... alors tu me posséderas tout entière... et en me possédant, tu connaîtras le bonheur suprême... Le veux-tu? » Surpris et fasciné, Léonard fit un geste d'émotion qui ressemblait à un consentement. Sur quoi, la déesse disparut avec un sourire énigmatique où perçait une pointe d'ironie.

De ce rêve, qui frisa son œil intérieur pendant une méditation profonde, Léonard sortit avec un frisson d'orgueil et d'effroi. Jamais il ne s'était senti si fort. Il était comme investi d'un nouveau pouvoir, mais, du même coup, l'anneau d'une chaîne infrangible s'était rivé à son cœur. A quelle puissance redoutable s'était-il livré? Il était devenu plus grand sans doute, mais, hélas! il n'était plus libre!

II. — LA COUR DE LUDOVIC LE MORE

A ses débuts, nous venons de le voir, Léonard avait eu de brillants succès dans sa patrie. Mais la spirituelle et sceptique

Florence, avec ses magistrats pointilleux, ses peintres hautains et ses dilettanti d'art déjà blasés, était un théâtre trop étroit pour les vastes projets et les grandes ambitions du Vinci. Une république austère et parcimonieuse ne suffisait pas à les réaliser. Il lui fallait un prince généreux, entreprenant et téméraire. Ses yeux se tournèrent vers l'Italie du Nord.

Ludovic le More venait d'inaugurer à Milan une cour dont la somptuosité surpassait celle de toutes les autres capitales italiennes. Fils de l'audacieux condottiere François Sforza, ce jeune prince était parvenu au pouvoir en dépossédant du trône ducal son neveu Galéas Sforza et brûlait de justifier son usurpation par un règne brillant. Il descendait d'une race forte d'aventuriers sans scrupule. Lui-même offrait déjà les traits louches de la dégénérescence et d'un extrême raffinement. Seize ans plus tard, cet homme souple et rusé comme un renard, mais hésitant et faible dans sa politique brouillonne, amena l'étranger en Italie et finit dans un lamentable désastre (1).

Mais à cette heure tout lui souriait, et ses débuts semblaient promettre un nouveau siècle d'Auguste. Ses courtisans saluaient en lui le futur roi d'Italie, et lui-même pouvait, sans faire rire, appeler dans ses conversations le pape Alexandre VI son chapelain, l'empereur Maximilien son condottière, et le roi de France son courrier. Et puis, malgré ses tares et ses vices, l'heureux époux de l'ambitieuse et charmante Béatrice d'Este, l'amant subtil de la savoureuse rousse, Lucrezia Crivelli et de la sémillante brune, Cecilia Gallerani, ce prince aimable et corrompu brillait d'un lustre rare aux yeux de ses contemporains, celui d'être le plus intelligent des Mécènes. Excellent latiniste, fin connaisseur d'art, il avait appelé à l'université de Pavie et à Milan la fleur des savants, des poètes et des artistes. On y voyait les plus célèbres humanistes, les Grecs Constantin Lascaris et Démétrius Chalconcydas, le mathématicien Fra Luca Paccioli, auteur d'un traité *De divina proportione* qu'illustra Léonard, le poète florentin Bellincione et le fameux architecte Bramante, qui, avant de rebâtir Saint-Pierre de Rome, s'exerçait, sous les auspices de Ludovic, à construire le cloître de San Ambrogio et le chœur de Sainte-Marie des

(1) Voir les brillants et pénétrants articles de M. Robert de la Sizeranne sur Ludovic le More, Béatrice d'Este et d'Isabelle de Gonzague, dans la *Revue* des 1er et 15 octobre, 15 novembre 1918.

Grâces à Milan. C'est là, dans cette exubérante et riche Lombardie, dans cette grouillante cité de Milan, dans ce magnifique et splendide castel féodal situé en dehors de la ville, forteresse des Visconti devenue la salle de fête des Sforza, dans ce champ clos des passions, des arts et des sciences que Léonard voulut faire ses premières armes de magicien universel. Peut-être qu'en étudiant la comédie humaine et en exerçant sur elle ses propres forces, il trouverait quelque part une clef pour pénétrer plus avant dans le mystère de cette Nature qui lui était si majestueusement apparue en une nuit d'enthousiasme et d'exaltation solitaire. Les grands penseurs de la Renaissance ne prétendaient-ils pas d'ailleurs que l'Homme est formé sur le modèle de l'Univers et que l'Univers est conçu sur le prototype de l'Homme?

On connaît la fameuse lettre par laquelle Léonard offrit ses services à Ludovic le More (1). Elle respire une assurance singulière, une confiance magnifique en son génie de mécanicien universel. Tout ce qu'un prince peut désirer pour la paix ou pour la guerre, pour embellir son royaume ou charmer ses loisirs, il se fait fort de le fabriquer : canaux, échelles d'escalade, mines contre forteresses, canons, mortiers, engins à feu, catapultes, statues de marbre, bronzes, terres cuites. Il conclut : « En peinture, je puis faire ce que fait tout autre quel qu'il puisse être. » Il offre enfin de fondre un cheval de bronze colossal, à la mémoire du père de Ludovic, François Sforza. Vasari raconte que Léonard parut devant le duc dans un concert que lui donnèrent les meilleurs improvisateurs du temps. L'artiste réservait à celui qu'il voulait conquérir une nouvelle surprise. Il tenait à la main une lyre d'argent qu'il avait imaginée pour la circonstance. Elle avait la forme d'une tête de cheval. Cette structure particulière et son armature métallique lui donnaient une sonorité profonde et je ne sais quoi de plus vivant. Le peintre florentin aux cheveux d'or, beau comme un jeune dieu, séduisant comme Orphée, fit résonner le suave instrument, et d'une voix pénétrante chanta quelques strophes en l'honneur du duc. Tout le monde resta sous le charme. Ses concurrents mêmes oublièrent leurs rivalités pour admirer celui qui les surpassait tous. Ludovic, après une

(1) On a trouvé le brouillon de cette lettre, qui sans doute précéda l'arrivée de Léonard à Milan, dans les cahiers d'esquisses du maître.

conversation avec son nouveau protégé, où celui-ci déploya toutes les ressources de sa conversation éblouissante, décerna à Léonard le prix du concours.

A tout autre une si triomphale entrée en scène, et cette attitude de magicien tout-puissant auraient pu coûter cher, en suscitant au favori des inimitiés terribles et en décevant bientôt le prince par le contraste entre l'énormité de ses promesses et la maigreur des résultats. Il n'en fut rien pour Léonard. Après avoir dompté les esprits, il sut gagner les cœurs, apaiser les jalousies en admirant les maîtres, en aidant les jeunes, en excitant chez les plus humbles l'activité et l'enthousiasme. Pendant les seize années qu'il passa à la cour de Milan, il devint le grand maître des arts et l'ordonnateur des fêtes du palais. Non seulement il fit le portrait de Béatrice d'Este, femme de Ludovic, de ses maîtresses Lucrezia Crivelli et Cecilia Gallerani, mais il dressa un vaste plan pour l'irrigation de la Lombardie qu'on devait utiliser plus tard, il fournit les modèles pour des palais et des églises et fit construire un pavillon pour la duchesse. Ludovic aimait les pompes nuptiales et funéraires, les repas splendides, les représentations d'antiques atellanes, les spectacles, les chœurs et les ballets. Léonard fut le metteur en œuvre de ces divertissements. Il organisa plusieurs pantomimes mythologiques, comme celles de Persée et d'Andromède, d'Orphée charmant les bêtes sauvages avec machineries savantes et les processions du cortège de Bacchus. Au mariage de Jean Galéas avec Isabelle d'Aragon, Ludovic donna un grand spectacle, *le Paradis*, dont le poète Bellincioni fit les paroles et dont Léonard fut l'inventeur et le régisseur. La scène ne représentait rien moins que le ciel. On y voyait évoluer les planètes, sous forme de divinités posées sur des globes et rendre successivement hommage à la fiancée. Faut-il s'étonner après cela que Paul Jove dise de Léonard : « Il était d'un esprit charmant, très brillant, tout à fait libéral. Durant toute sa vie, il plut étrangement à tous les princes » et que Lomazzo l'appelle « un Hermès et un Prométhée? »

Hermès et Prométhée de cour, dira-t-on. Oui, sans doute. Mais cet amuseur de prince, ce machiniste savant d'un carnaval mondain n'était pourtant que le masque frivole d'un penseur tourmenté et d'un artiste insatiable. Ses illustres contemporains devinèrent-ils le vrai Léonard qui se cachait sous le dégui-

sement de ce prestidigitateur ondoyant? Quel but poursuivait-il dans la vie, cet inventeur de fêtes prodigieuses qui ne cherchait pas à s'enrichir? Quel était donc le rêve de cet alchimiste de la beauté féminine, qui dédaignait le beau sexe et dont aucune femme n'avait pu enchaîner le cœur? De quelles voluptés inconnues et raffinées se repaissait-il dans son antre, cet ascète souriant? Magicien subtil, qui ensorcelait les hommes et les femmes, avait-il conclu avec le diable un pacte mystérieux pour acquérir un pouvoir surhumain? Comment deviner les pensées orageuses qui sillonnaient son vaste front, quand on le surprenait dans sa rêverie? Et pourquoi donc une si profonde tristesse se creusait-elle parfois sous les arcades sourcilières où luisaient ses yeux perçants?

— J'imagine que les courtisans rieurs et les riches dames constellées de bijoux, qui s'agitaient au palais de Ludovic comme un essaim de scarabées et de mouches brillantes, se posèrent vainement ces questions. A nous de résoudre l'énigme en cherchant à lire dans l'âme de celui qui apparut à ses pairs eux-mêmes comme un indéchiffrable Protée.

Oui, sous ce personnage officiel il y avait un autre homme. C'est dans son officine de travail qu'il faut le chercher. Léonard s'était fait construire un atelier dans un angle du cloître de Saint-Ambroise et y avait élu domicile. Seuls ses disciples intimes avaient le droit de l'y visiter. Sa décoration étrange révélait les préoccupations dominantes et les hantises secrètes du maître. La porte du fond s'ouvrait sur une galerie du couvent solitaire. Des montagnes de cartons, de manuscrits et de dessins s'empilaient sur la table massive, encombrée d'une population minuscule de maquettes en cire et en terre glaise. Dans un coin de la salle, une statue antique de Vénus, posée sur une coquille, tordait ses cheveux où semblaient perler des gouttes d'eau quand un rayon de soleil la frappait. En face d'elle, dans l'autre coin, un svelte Mercure, au sourire futé, avait l'air de l'évoquer du fond des mers et de la cueillir de son caducée. On remarquait encore un globe en carton entre quatre colonnettes de bois, figurant le ciel étoilé avec les signes du zodiaque.

Près de là, un grand aigle empaillé avait l'air de prendre son essor. Mais ce qui frappait le plus dans cet asile de la pensée intense et du rêve créateur, c'étaient deux vitraux peints que

Léonard avait fait exécuter d'après ses dessins par un de ses élèves. Ils ornaient les cintres pleins des fenêtres qui flanquaient la porte d'entrée. Dans celui de gauche on voyait un dragon ailé d'un jaune fulgurant sur fond de pourpre. L'autre représentait la flagellation du Christ portant sa couronne d'épines et couvert de larmes de sang. Entre le monstre dévorant de l'époque antédiluvienne et le Dieu incarné, devenu le roi de la souffrance, il y avait un contraste cruel et une correspondance intime qu'on pressentait sans la saisir. Enfin, sur la petite porte donnant accès au laboratoire, où le maître broyait ses couleurs, fondait ses médailles et faisait ses expériences d'histoire naturelle, on apercevait une rondache ayant la forme convexe d'un bouclier, sur lequel était peinte une tête colossale de Méduse, au regard terrible, avec sa chevelure hérissée de vipères.

C'est dans ce grave sanctuaire, dans ce demi-jour religieux, sous les signes suggestifs des génies qui présidaient à sa pensée, que Léonard demeurait des journées entières penché sur ses esquisses et ses manuscrits, loin du carnaval mondain qu'il faisait mouvoir parfois comme un théâtre de marionnettes. Là venaient se grouper ses disciples préférés. C'étaient pour la plupart de jeunes nobles milanais qui devinrent des peintres renommés et fondèrent l'école de Léonard, Giovanni Battista, Marco Uggione, Antonio Beltraffio et François Melzi aux beaux cheveux qui s'attacha à la personne du maître et devait rester le dernier appui de sa vieillesse. Tous l'adoraient pour son génie et sa bonté inépuisable. Il leur enseignait les secrets de la perspective, des proportions humaines, du clair-obscur, du modelé et du relief ainsi que les rapports intimes qui unissent la gamme des couleurs, les jeux de l'ombre et de la lumière avec l'expression des sentiments et des passions en peinture. Mais ce n'était là que la besogne du jour. Un autre travail commençait la nuit. Alors seulement Léonard se trouvait en face de ses pensées intimes, pouvait converser avec ses génies, pénétrer dans les arcanes de la nature qu'il voulait explorer.

Il ressort des manuscrits de Léonard (1) qu'il fut à la fois l'un des plus savants naturalistes de son temps et un philosophe

(1) Voir le *Codex Atlanticus* publié par Charles Ravaisson. On attribue la conservation des cahiers de Léonard, qui servirent à composer ce *Codex*, à son fidèle disciple Melzi.

désireux de se former une idée complète de l'univers. On ne connaît de lui qu'un seul traité complet, le *Traité de peinture*, mais il en projetait une foule d'autres, dont nous ne possédons que les notes éparses avec d'innombrables figures dessinées par lui. Traités de mécanique, de géologie, d'hydraulique, de botanique, d'anatomie, de physiologie, etc... C'était un observateur aigu, un expérimentateur ingénieux. Il soupçonna, avant les savants modernes, la similitude des ondes de la lumière et du son. Il découvrit *la chambre obscure*, étudia dans leurs moindres détails les mouvements de l'eau, des vagues, des corps liquides et aériens. Il devina le mécanisme du vol des oiseaux par le mouvement des ailes et le déplacement de l'air. « Pour voler, disait-il, il ne me manque que l'âme de l'oiseau. » Léonard devança Galilée et Bacon de cent ans. Dans ses études d'histoire naturelle, comme dans ses spéculations philosophiques, il se plaçait strictement sur le terrain de la science expérimentale, ne reconnaissant d'autre norme que les lois immuables de la nature et d'autre guide que la raison, souveraine de l'homme et du monde.

Léonard était parvenu ainsi à construire un schéma grandiose de cette nature, dont la science lui avait promis de lui donner le dernier mot, en lui apparaissant dans une première et superbe vision de jeunesse. Sur la terre, travaillée par le feu central, substance et ferment du grand tout, il voyait s'échafauder les règnes de la vie, les couches successives du globe pendant des milliers d'années. Car il avait deviné l'antiquité de la terre par les coquilles de mollusques trouvées sur les montagnes. Il voyait s'épanouir ensuite la splendide efflorescence du monde végétal avec la fourmilière des animaux, dont chaque espèce est comme une nouvelle pensée du Créateur. Au-dessus de leur foule étonnée, s'élevait enfin l'homme, qui seul parmi tous les êtres vivants dresse son front vers les étoiles, l'Homme devenu créateur à son tour, qui, pareil à l'Hermès de l'atelier, faisait sortir du fond des mers une forme de beauté radieuse, la Femme. Transporté par la vision intérieure comme au centre de la création, Léonard écrivit dans son carnet : « Si la structure de ce corps te paraît merveilleuse, pense que cette merveille n'est rien auprès de l'âme qui habite une telle architecture. Quelle qu'elle soit, celle-ci est vraiment une chose divine ! » Et le maître ajoute en manière

de conclusion : « Notre corps est soumis au ciel et le ciel est soumis à l'esprit (1). »

Comme l'onde d'un son puissant, il entendit l'écho de cette pensée se perdre dans l'espace et monter jusqu'à Dieu. Pour le coup, il fut sur le point de s'écrier : « Nature, je te tiens... Ton secret le voilà ! » Mais il se retint. Un doute venait de traverser son esprit comme une flèche. « Le premier moteur, » ce Dieu partout présent, qui agit dans tous les êtres, suffisait à la rigueur pour expliquer la terre et ses trois règnes, comme agissant en eux d'une impulsion universelle, immédiate et constante. Mais suffisait-il pour expliquer l'âme humaine? Léonard croyait à un Dieu lointain comme on croit à la nécessité éternelle, à l'inflexible loi des choses. Mais il ne croyait pas à l'âme séparée du corps, ne pouvant se la figurer sans organes. Or, comment l'âme humaine, avec sa conscience et sa liberté, avec ses rébellions et son sens de l'infini, était-elle sortie de Dieu pour entrer dans un corps périssable et que devenait-elle après la mort? Entre le monde moral qui éclaire notre conscience et le monde matériel qui nous porte et nous entoure, le penseur venait d'entrevoir une fissure qui s'ouvrait sous ses pieds comme un noir abîme et plongeait à des profondeurs insondables. Hélas ! en un clin d'œil, l'univers avait changé d'aspect. Quoi de plus splendide que le ciel étoilé vu de la terre, ce ciel dont la science orgueilleuse lui avait promis l'étreinte et la possession? Mais la nature terrestre, vue du ciel de l'Esprit, la nature vue dans ses entrailles et son laboratoire, quel gouffre épouvantable et quel enfer! Léonard y apercevait maintenant, sous leurs formes primordiales, les puissances néfastes dont il avait surpris le jeu à tous les étages de la société, qu'il coudoyait dans le carnaval mondain, mais dont il s'était toujours détourné en suivant son rêve de beauté.

Retombé de l'immensité du ciel dans la solitude de l'âme, il se trouva face à face avec *le Mystère du mal*, attaché comme un ulcère et comme un monstre dévorant aux flancs de la nature et de l'humanité. Ses carnets portent la trace de ce frisson. On y lit : « L'homme et les animaux sont un passage et un conduit de nourriture, des auberges de mort, des gaines de corruption,

(1) Les pensées de Léonard citées dans cette étude sont traduites d'un choix excellent, glané dans toutes ses œuvres : *Frammenti litterari e filosofici trascelti dal Dr Edmondo Solmi*, Florence (Barbera), 1900.

faisant de la vie avec la mort d'autrui. » Il en cherche l'explication dans cette idée que la nature a inventé la mort pour augmenter la vie. « Lorsque la terre détruit les êtres vivants, c'est par son désir de continuelle multiplication. »

Prodigue envers les espèces, elle n'en est pas moins pour la grande majorité des individus la plus cruelle des marâtres. Léonard ne se dérobe pas devant le problème. Il prend le taureau par les cornes et lutte avec lui corps à corps. Il note : « L'obstacle ne me fait pas plier. Tout obstacle est détruit par la rigueur. Celui qui a l'œil fixé sur une étoile ne se retourne pas. » Il comprit toutefois que l'expérience et la raison ne suffisent pas pour aborder ce problème et que l'intuition peut seule pénétrer dans les arcanes de la nature. Voilà pourquoi il eut recours à l'art pour sonder ce mystère. La science a beau manœuvrer avec les expériences matérielles et la raison; elle ne pénétrera jamais que *les causes secondes* de la nature, tandis que l'art, lorsqu'il est le grand art, peut atteindre *les causes premières* et leur donner une expression à la fois symbolique et vivante. Le Vinci malheureusement donna plus de temps à la science qu'à l'art, négligeant ainsi sa vraie vocation et nous y avons beaucoup perdu. La peinture ne joua que le rôle d'un accessoire ou d'un dérivatif dans son immense activité. Encore faut-il ajouter qu'un bon nombre de ses chefs-d'œuvre ont été perdus ou ruinés, comme si la nature, irritée d'être surprise en ses secrets, s'était acharnée à détruire les images révélatrices de celui qui savait si bien la démasquer. Mais les tableaux es les dessins qui nous restent sont d'autant plus précieux. Ils représentent dans son œuvre les lucarnes percées par son génie divinatoire sur les arcanes de la nature et de l'âme. Mystérieusement, mais invinciblement, ils nous attirent dans le monde des causes premières et nous y envoûtent. Tel est le charme unique et supérieur de Léonard.

Le mystère du mal l'avait déjà fasciné, sans qu'il s'en doutât, quand, téméraire adolescent, il avait peint sur une rondache un monstre effrayant composé des animaux les plus hideux. — C'était le mal découvert dans la nature. — Plus tard, à l'âge de la réflexion, il s'était appliqué à étudier les déformations de la physionomie humaine sous l'action des passions malfaisantes. De là les nombreuses caricatures de têtes de vieillards qu'on trouve dans la collection de ses des-

sins (1). — C'était le mal analysé dans l'homme. — Maintenant, après ses méditations émouvantes, dans son atelier du cloître San Ambrogio, son regard plongea soudain dans le passé antédiluvien de l'humanité, dans sa tradition mythique et religieuse. Descendu dans ce limbe obscur, il eut la sensation de saisir les puissances pernicieuses dans l'antre ténébreux où elles avaient été couvées. Alors, par une sorte de vision synthétique, le mystère du Mal lui apparut sous la triple forme du *Serpent*, du *Dragon* et de la *Méduse*. Ces êtres, à la fois fantastiques et réels, remplis d'une vie intense, le hantèrent jusqu'à l'obsession, jusqu'à la terreur. Mais il se jura de les vaincre, en les comprenant à fond et en les exprimant par l'art.

Si les animaux les plus remarquables de la faune terrestre les plus représentatifs de l'évolution créatrice, le Taureau, le Lion et l'Aigle, ont un sens ésotérique dans les traditions religieuses et symbolisent certaines forces spirituelles du Kosmos, le serpent y joue un rôle d'opposition et de contrebande, mais un rôle aussi indispensable qu'important. Il est à la fois un être inférieur, par sa démarche rampante, et supérieur par l'intelligence dont il fait preuve. Son mouvement ondulatoire suggère l'idée de la pénétration dans toutes les fissures, et la morsure venimeuse, par laquelle il se défend contre ses ennemis, éveille l'idée du mal. Cela n'empêche que les Indous et les Égyptiens, avec tous les anciens peuples, représentaient la vie éternelle par un serpent qui se mord la queue. Il connaît toutes les cachettes et s'insinue partout. C'est pour cela sans doute que les religions orientales y virent le symbole du feu primitif et du fluide astral qui enveloppe la terre. Le serpent joue son rôle dans la théogonie grecque. Car, selon Hésiode, beaucoup de Titans foudroyés par Jupiter affectaient la forme de serpents gigantesques. Dans la Bible, c'est sous la forme du serpent que Satan induit Ève à cueillir le fruit de l'arbre de la science qui donne la connaissance du Bien et du Mal. Enfin, d'après une légende, lors de la chute de Lucifer, une foule d'esprits, qui brûlaient de prendre un corps vivant, s'incarnèrent sur la terre sous forme de serpents. Dans ces traditions mythiques, le serpent représente le désir intense de la vie physique, le besoin impérieux de l'incarnation, la soif des sensa-

(1) Eugène Müntz en a reproduit un certain nombre dans son volume sur *Léonard de Vinci* (Hachette, 1899).

tions violentes à travers le corps. C'est un instinct primordial de la nature, indispensable à la vie, mais qui a besoin d'être dompté et limité. Sans guide et sans frein, il devient néfaste et destructeur. Discipliné, il sert de véhicule à l'esprit créateur.

Le Dragon est le serpent parvenu à sa plus haute puissance, le serpent armé de griffes et d'ailes. Il a existé à une certaine époque du globe et a terrorisé tous les autres animaux par sa force redoutable. La paléontologie a retrouvé son squelette. La mythologie, qui en avait conservé le souvenir, en a fait le symbole de l'égoïsme monstrueux et dévorateur, l'image de l'Orgueil sans mesure, du Mal incarné sous sa forme masculine, du Mal actif et destructeur. C'est parce que le Dragon était resté dans la tradition l'animal le plus effrayant et le plus dangereux, que les sages et les poètes en firent l'image parlante de l'orgueil insatiable et de l'égoïsme meurtrier. Et c'est parce que tout homme porte en lui le germe de cet instinct, père de toutes les passions mauvaises, que les libérateurs de la légende païenne ou chrétienne, les Hercule, les Persée, les Jason et les saint Georges, devaient tuer le dragon dévorant avant de conquérir la couronne du héros ou l'auréole du saint.

C'est pour cette raison aussi que le Dragon préoccupa le génie intuitif de Léonard. Il eut l'ambition d'en évoquer l'image vivante et naturelle, de le montrer tel qu'il avait dû exister. Le recréer de toutes pièces n'était-ce pas le comprendre? A son tour, l'artiste voulut ainsi étreindre le mal à son origine, saisir le monstre dans son antre. Il en fit de nombreux dessins. Presque tous ont été perdus; un seul a été conservé. Je l'ai vu jadis à Florence, sous une vitrine dans la galerie qui conduit des Uffizi au palais Pitti par-dessus des vieilles boutiques du Ponte-Vecchio. Ce n'est qu'une esquisse au crayon sur un vieux papier jauni, mais quelle force et quelle vie dans ce dessin improvisé! Il représente la lutte du ptérodactyle avec un lion. Le dragon vole au-dessus du roi des fauves et le poursuit. Le lion rampe au ras du sol comme un chat. Il recule, mais il retourne sa tête échevelée contre le monstre qui le menace de sa gueule et de ses griffes. On le sent prêt à rebondir à la première morsure et à tordre le cou du saurien ailé, qui se recourbe et crache sur sa proie la flamme et le poison. Ce dragon est d'autant plus puissant qu'il n'a rien de conventionnel. Il est

terriblement vivant. Cuvier ne l'aurait pas mieux conçu. Charnu et musclé, le formidable volatile n'en a pas moins la souplesse d'un vautour et sa tête de lézard exprime autant d'intelligence que de férocité. Image saisissante du Mal conscient de sa force, assaillant le courage royal surpris dans son sommeil.

Quelle sera l'issue du combat? L'esprit sera-t-il plus fort que la matière? Léonard nous laisse dans l'incertitude. En le figurant sous ces traits, il avait pénétré la nature intime du Mal, mais il n'avait pas encore deviné sa raison d'être dans la nature et dans l'humanité. Or, il ne suffit pas de le voir et de le comprendre, il faut l'avoir terrassé en soi-même pour s'en rendre maître : seul le dragon mort livre son secret à celui qui l'a transpercé et qui goûte son sang.

Léonard voulut donc sonder le mystère plus avant et se replongea dans ses méditations nocturnes au fond du cloître de San Ambrogio. Alors, le Génie du Mal, qui lui était apparu, en sa personnification masculine, sous la figure du Dragon, lui apparut en son incarnation féminine sous la figure de la Méduse.

Le mythe de Méduse est un de ceux que la poésie a laissés dans l'ombre, mais qui n'en joua pas moins un rôle important dans la symbolique de l'antiquité et que l'art moderne n'a fait qu'effleurer. Si le Dragon représente dans la mythologie universelle la puissance de l'individualité poussée jusqu'à la fureur dévorante de l'égoïsme et de la domination, la Méduse personnifie la faculté réceptive de la nature, son besoin aveugle de se laisser féconder, poussé jusqu'à la frénésie sexuelle. La forme mâle du Mal est l'Orgueil, sa forme femelle est la Luxure. Par le mythe médusien, le génie grec indique d'une manière voilée comment cette force primitive a pu naître par déviation et se développer dans la nature primitive longtemps avant de sévir dans l'humanité. La belle Medousa n'est pas tout d'abord un monstre. C'est une divinité charmeuse et bienfaisante, chargée de communiquer à tous les êtres le désir de l'enfantement et le pouvoir de la multiplication. Comme telle, les poètes et les peintres grecs la représentaient avec un corps de serpent, qui se termine en un superbe buste de femme. Si belle était la partie supérieure de son corps que Neptune s'unit à elle sur une prairie couverte de fleurs. De ce mariage naquit

le peuple joyeux des Tritons et des Néréides. Mais, restée seule, la déesse curieuse et inassouvie appela à elle les Titans et mit au monde avec eux tout un peuple de monstres. Sur quoi, les Dieux irrités la reléguèrent aux confins du chaos. Mais elle avait conservé le pouvoir de séduire ; par vengeance elle acquit celui de tuer. Elle attirait invinciblement, paralysait du regard, puis empoisonnait de son souffle, anéantissait de son étreinte tous ceux qui s'approchaient d'elle. La belle Méduse s'était transformée en l'effroyable Gorgone. Au lieu d'être la source de la vie, la volupté devenait un meurtre. Alors les Dieux résolurent d'en finir avec la déesse malfaisante. Guidé par Pallas, le héros Persée surprit Méduse dans son sommeil et lui trancha la tête. Aussitôt, du flot de sang qui s'échappa du col tronqué, jaillirent deux coursiers splendides, un cheval blanc et un cheval fauve, Chrysaor et Pégase. Le premier était l'Éclair qui dissipe les nuées du chaos; le second était la Poésie qui, d'un bond, s'élance jusqu'aux cieux. Ainsi, de l'instinct sexuel, délivré des forces brutales d'en bas et dirigé vers celles d'en haut, naquirent les forces purifiantes du monde physique et du monde spirituel : l'éclair et la pensée. Cependant, dans l'horreur de son agonie, les cheveux hérissés et convulsés de Méduse s'étaient changés en un nœud de vipères, incarnations venimeuses de ses dernières pensées. Alors Pallas saisit la tête sanglante de la Gorgone et la plaça sur son égide. Désormais Méduse ne tuerait plus les mortels de son regard, mais sa face hagarde, fixée au bouclier de Minerve, servirait d'épouvantail contre les pervers et les méchants dans le combat pour la Justice et la Lumière.

Léonard embrassa-t-il dans son ensemble le mythe de la Méduse comme nous venons de le faire? On serait tenté de le croire à cause de la fascination troublante que cette figure mythologique exerça sur lui. Vasari nous dit qu'on voyait, au palais Médicis, une tête de Méduse peinte par le Vinci sur un bouclier convexe. D'autre part, on voit, à la galerie de Windsor, un dessin de Léonard représentant Neptune sur son char, entouré de Tritons et de Néréides. Peut-être était-ce une esquisse du mariage de Neptune avec la jeune déesse marine avant qu'elle fût devenue la Gorgone. Mais, quel autre sujet pour sa fantaisie que Persée surprenant la Méduse endormie dans son antre fatidique! Quel autre encore, après la tête tran-

chée, que ces deux coursiers fulgurants, cabrés sur le sang fumant du beau monstre et trouant d'azur la nuit du chaos, comme deux fusées! Malheureusement toutes les esquisses qu'il dut faire sur ce sujet se sont perdues. Il ne nous reste que le célèbre tableau des Uffizi, qui représente, en un cadre étroit, la tête coupée de la Gorgone en grandeur naturelle.

Comme une épave sinistre, ce chef-d'œuvre nous offre la quintessence du mythe dans son effrayant résidu. Il y a, malgré tout, une beauté terrible dans cette tête de Gorgone qui agonise dans son sang. Les yeux éteints, l'haleine verdâtre, asphyxiante, cette atmosphère de venin glacent d'horreur. Les cheveux, qui viennent de devenir des serpents, s'enroulent, se tordent, se multiplient et dardent de tous côtés leurs têtes pointues vers le spectateur. Ces vipères enchevêtrées sont minutieusement étudiées d'après nature dans leurs poses diverses, avec le dessin losangé de leur peau, leurs yeux brillants et leurs langues fourchues. Le sang se fige dans les veines devant ce tableau. C'est le cauchemar de l'horrible dans la nature. C'est l'enfantement de la Mort par la Vie, sous le souffle de la Haine.

Ce fut la dernière vision de Léonard pendant sa descente dans les abîmes ténébreux de la nature. En revint-il satisfait? On peut en douter. Il avait sondé le mystère du Mal sans en trouver le remède. Il avait posé le problème sans le résoudre. A mesure que sa science augmentait, son inquiétude allait croissant. Un passage significatif trouvé dans ses carnets prouve que cette inquiétude allait parfois jusqu'à l'angoisse. L'émotion qu'il trahit contraste avec le calme habituel de ses notes. Un volcan couvait sous la neige de ses pensées. Le maître avait l'habitude de faire des tournées dans les Alpes dolomites du Frioul, autant pour ses études de géologie que pour y chercher des paysages en harmonie avec ses portraits et ses madones.

De l'une de ces excursions il rapporta un souvenir impressionnant auquel il donna, comme on va le voir, un sens allégorique qui jette un jour inattendu sur sa vie intérieure. Écoutons ce morceau lyrique, qui a le rythme lourd des vagues de l'Océan : « La tempête de la mer ne fait pas autant de bruit avec son mugissement quand le vent du Nord la bouleverse en ondes écumantes, entre l'écueil de Charybde et celui de Scylla,

ni l'île de Stromboli, ni le Mongibello (l'Etna) quand le torrent sulfureux se fraye un chemin par le cratère de la montagne, fulminant des pierres et des cendres à travers les airs pendant que la bouche du volcan lance des flammes ; ni les flancs du Mongibello quand ils vomissent la lave mal contenue et que celle-ci renverse tous les obstacles de sa furie impétueuse ne font autant de fracas, — *que n'en fait le désir insatiable de savoir dans le cœur de l'homme...* Entraîné par ma volonté avide, désireuse de voir la grande mixture des formes étranges et variées de l'artificieuse nature, j'errai longtemps parmi les rochers sombres et je parvins à l'entrée d'une grande caverne... N'ayant jamais vu pareil gouffre, je restai quelque temps stupéfait, courbé sur mes reins et les mains appuyées sur mes genoux. De ma main droite je fis les ténèbres sur mes paupières fermées. Puis, me tournant de droite et de gauche, j'essayai de voir ce qu'il y avait dans la caverne. Mais cela me fut impossible à cause de la grande obscurité. Je restai ainsi quelque temps ; puis, simultanément, s'éveillèrent en moi deux sentiments contraires : *la peur* et *le désir;* peur de la spélonque menaçante et obscure, désir de voir s'il y avait là dedans quelque chose de miraculeux... » (1)

Cette page du maître est le plus éloquent commentaire de son *Agonie de la Méduse.*

Dans son long voyage à travers les arcanes de la nature, Léonard avait trouvé, tout au fond, le mystère du mal. Il l'avait regardé en face, il en avait peint l'image et en quelque sorte la genèse comme jamais personne ne la peignit. Mais il n'osa pas aller plus loin dans la caverne. La peur avait été plus forte que le désir. — Il recula.

III. — LA FRESQUE DE SAINTE-MARIE DES GRACES. LA TÊTE DU CHRIST ET LE MYSTÈRE DU DIVIN

Un abîme sépare Léonard de ses grands rivaux, Raphaël, Michel-Ange et le Corrège. Chez ceux-ci règne l'unité parfaite entre la pensée religieuse et philosophique (ce qui, au point de vue de l'art, est un avantage évident). Chez Léonard, il y a scission entre le penseur et l'artiste. Lorsqu'on revoit ses

(1) Solmi, *Frammenti di Leonardo da Vinci*, p. 109.

tableaux après avoir lu ses pensées, on est frappé de l'antithèse entre sa conception scientifique de la nature et les visions spirituelles dont témoignent ses chefs-d'œuvre. Cette antithèse tient au dualisme inhérent à sa nature intime.

Marquons bien cette différence essentielle entre les trois Archanges de la Renaissance italienne et le Roi-Mage qui fut leur introducteur.

Malgré leur goût passionné pour la nature, l'antiquité et la vie, les grands artistes susnommés, lecteurs assidus de la Bible et de Platon, vivaient encore par l'âme comme par la pensée dans la tradition mystique du moyen âge, pour laquelle la nature, la création du monde et la rédemption de l'humanité ne s'expliquaient que par l'Ancien et le Nouveau Testament, par le Dieu de Moïse et par l'incarnation du Verbe divin en la personne de Jésus-Christ. — Pour Léonard, au contraire, la nature visible et l'humanité vivante étaient les objets exclusifs de sa curiosité. Par suite, il avait adopté la science pour guide unique. Nous avons vu qu'un instinct fatidique, un élan prédestiné l'avait lié à cette maîtresse austère et impérieuse par un serment solennel. Aussi, dans ses carnets qui contiennent une véritable philosophie de la nature, de la morale et de l'art, ne reconnaît-il que deux principes : la nécessité absolue des lois naturelles et l'expérience, comme sources uniques de la connaissance. En dépit de cette méthode, les nécessités de son art et aussi une nostalgie secrète le ramenaient sans cesse aux sujets religieux. Il y a plus. On trouve dans ses notes un passage où l'observateur aigu et le logicien intrépide se heurtent à la porte d'un autre monde. Après s'être extasié devant l'art infaillible de la nature dans ses créations, le penseur s'écrie : « Rien de plus beau, de plus facile, de plus rapide que la nature. Rien ne manque à ses inventions et rien n'y est superflu. Elle n'use pas de contrepoids pour construire les membres aptes à former le corps des animaux, *mais elle y infuse l'âme qui règle leurs mouvements*. Quant au reste de la définition de l'âme, je la laisse aux moines, ces pères des peuples, lesquels par inspiration savent tous les secrets. *Je laisse de côté les Écritures sacrées parce qu'elles sont la vérité suprême.* » L'ironie contre les moines ignorants saute aux yeux, mais la vénération pour le texte biblique est sans doute sincère. En somme, le Vinci écarte la théologie de ses spécula-

tions. D'autre part, il reconnaît que tous les êtres seraient inexplicables sans l'âme, qu'il renonce à définir. Il admet Dieu comme « premier moteur, » mais ne s'en occupe pas davantage. Il admet l'âme comme « ouvrière des corps, » mais il ne la conçoit pas en dehors d'eux. Comme philosophe, Léonard fait abstraction de Dieu, de l'âme et du monde invisible. Pourtant, chaque fois qu'il veut pénétrer dans l'arcane des causes premières, il trouve Psyché debout à la porte, comme au seuil infranchissable d'un monde supérieur. Et son apparition ouvre une trouée subite sur l'immense Au-delà.

Il y avait donc deux pôles dans l'esprit de Léonard. D'un côté, la Nature enchaînait son esprit dans son gouffre vertigineux. De l'autre, l'Ame lumineuse, mais insaisissable, l'attirait à des hauteurs sublimes. Il communiait avec le premier par la Science, avec le second par l'Art. Un profond sentiment religieux vivait en lui, mais ce n'était pas le rocher immuable d'une foi durcie par le dogme. Ce sentiment ressemblait plutôt à une nappe d'eau dormante au fond d'un abîme et prête à se laisser pomper par un rayon de soleil qui saurait plonger jusqu'à elle.

Ce soleil devait luire pour lui dans la fresque de Sainte-Marie des Grâces.

Le jour où Ludovic le More commanda au Vinci de peindre la Sainte Cène au réfectoire de ce couvent, l'artiste éprouva une des plus grandes émotions ds sa vie. Ce fut une volte-face instantanée de son âme, suivie d'une ascension et d'une vaste éclaircie. Il lui sembla qu'un tourbillon de lumière l'avait enlevé des sombres arcanes de la nature dans les régions sereines de l'espace. La proposition du duc avait réveillé en même temps la plus haute ambition du peintre qu'il avait l'habitude de refouler dans l'âpre recherche de la vérité. Passion secrète, ou timide espérance, le désir du divin existe chez tout homme. Mais quel tourment aigu ne devient-il pas chez un penseur profond doublé d'un artiste insatiable? Chez lui, c'est le désir de s'élancer aux derniers sommets, d'étreindre le sublime dans le parfait, d'assouvir enfin la soif dévorante de l'âme à la source de l'être. En vérité, la Sainte Cène, le banquet sacré de l'homme divin, le sacrifice du Verbe incarné, était un problème tentant pour Léonard. Comment les peintres précédents avaient-ils traité le sujet? Avec une piété enfantine et

touchante sans doute, mais sans en soupçonner la profondeur, car le nimbe de dévotion dont ils l'avaient enveloppé ne pouvait que le leur cacher. Giotto en avait bien relevé le pathétique, mais sans se douter de l'échelle des valeurs chez les apôtres et sans faire ressortir l'énorme supériorité de Jésus sur ses disciples. D'un coup d'aile, Léonard s'éleva au sommet et au centre du sujet, comme l'aigle qui, du fond d'un gouffre, rejoint son aire par-dessus l'océan hérissé des montagnes, en regardant le soleil. Peindre Jésus à son repas d'adieu, à l'instant où il prend la décision suprême de se livrer à ses ennemis, c'était rendre visible le moment psychologique du drame divin qui s'accomplit dans le monde. Peindre en même temps le contre-coup de cet acte sur les douze apôtres aux caractères variés, c'était révéler la nature de cet acte par son effet sur l'humanité, comme le jeu des couleurs dans le prisme révèle la nature de la lumière. C'était l'illumination de l'Humain par le Divin sous un éblouissant coup de foudre. Ajoutons cependant que, dans son idée première et conformément à sa conception scientifique de l'univers, ce Divin n'apparut d'abord à Léonard que comme le résultat de l'évolution humaine, comme la quintessence de l'homme sous la forme de la bonté parfaite et de la charité suprême. Plus tard seulement, lorsqu'il eut presque achevé son œuvre et qu'il n'osa pas donner la dernière main à la tête du Christ, il devait s'apercevoir qu'il y avait en Jésus un élément miraculeusement supérieur à l'humanité et que, pour accomplir le sacrifice du Golgotha, il fallait être non seulement le Fils de l'Homme mais encore le Fils de Dieu. Le penseur accompagna l'artiste à son sommet; mais, là, l'artiste prouva au penseur qu'il était son maître en lui découvrant un nouveau monde. C'est ainsi que l'œuvre devint pour son auteur une révélation supérieure à l'œuvre elle-même. Quand l'art se mire dans la pensée, il n'y voit que son image démembrée; mais quand la pensée se regarde dans l'art, elle y trouve sa synthèse sous une idée supérieure.

Si la *Cène* de Milan fut conçue dans un éclair, son exécution dura des années. L'ensemble de la fresque devait occuper tout le fond du réfectoire et les figures plus grandes que nature donner l'illusion de la vie à celui qui entrait par l'autre bout de la salle. Il fallait couvrir avec le pinceau une surface de trente

pieds de large et de quinze pieds de haut. Cela exigeait un travail énorme. Léonard s'y voua avec un zèle minutieux qu'il ne déploya pour aucune autre œuvre, sauf pour le portrait de Mona Lisa. Non seulement il fit de l'ensemble un grand carton, mais il dessina sur cartons séparés l'esquisse des treize figures. Puis, il peignit chaque tête en petit sur un pastel avant de se risquer à l'exécuter en grand sur le mur. La seule manière de donner de la solidité à la fresque est de peindre à la détrempe. Michel-Ange, le Tintoret, Mantegna et le Corrège furent passés maîtres dans cet art qui exige une grande sûreté d'improvisation et ne tolère aucune retouche. Léonard, qui travaillait lentement et voulait pouvoir revenir mainte et mainte fois sur son coloris, choisit la peinture à l'huile, ce qui, malheureusement, devait causer la détérioration rapide de son chef-d'œuvre. Les nombreuses têtes de vieillards et de jeunes gens qu'il avait dessinées, d'après nature, lui servirent de base. Prises dans la réalité, mais transfigurées par le génie, elles sont la vie même. Comme dit fra Paccioli, pour parler, il ne leur manque que le souffle, *il fiato*. Pour le Christ, Léonard savait bien qu'il ne pouvait pas trouver de modèle et n'en cherchait que dans son rêve les lignes idéales. Malgré l'impatience du prieur, qui trouvait que le peintre n'en finissait pas et grâce à l'appui intelligent de Ludovic, l'artiste put terminer son œuvre à loisir. Le nouvelliste Bandello a fait sur sa manière de travailler le récit impressif d'un témoin oculaire : « Léonard venait souvent de grand matin au couvent des Grâces ; et cela, je l'ai vu moi-même. Il montait en courant sur l'échafaudage. Là, oubliant jusqu'au soin de se nourrir, il ne quittait pas les pinceaux depuis le lever du soleil jusqu'à ce que la nuit noire le mît dans l'impossibilité de continuer. D'autres fois, il restait trois ou quatre jours sans y toucher; seulement, il venait passer une heure ou deux, les bras croisés, à contempler les figures et apparemment à les critiquer lui-même. Je l'ai encore vu en plein midi, quand le soleil dans la canicule rend les rues de Milan désertes, partir de la citadelle, où il modelait en terre son cheval de grandeur colossale (la statue équestre de François Sforza), venir au couvent pour chercher l'ombre, et par le chemin le plus court, là donner en hâte un ou deux coups de pinceau à l'une de ses têtes et s'en aller sur-le-champ. »

Nous avons vu la genèse du tableau dans l'imagination du peintre par le rayonnement de l'idée mère. Tentons maintenant le mouvement inverse. Essayons d'aller du dehors au dedans par une contemplation intense et tâchons de pénétrer ainsi à son centre.

La parole fatale vient de tomber des lèvres du Maître : « En vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira. » Comme, dans certaines légendes, une pierre jetée dans un lac immobile y produit un bouillonnement formidable et déchaîne une tempête dans les airs, ce mot terrible, prononcé par celui qui ne se trompe jamais, est tombé sur les apôtres et les soulève dans un tourbillon de surprise, d'horreur, d'exaspération et d'effroi. Au premier coup d'œil, on est frappé par ce vent d'émotion qui passe comme une rafale sur les douze apôtres et les groupe, trois par trois, en quatre vagues qui s'entre-choquent sans se confondre. Jamais l'art de dessiner les sentiments et les pensées par les gestes et les attitudes n'atteignit cette précision dramatique. On voit la scène, on croit l'entendre. Accompagnée de murmures et de cris, la conversation est d'une animation violente. Les têtes se rapprochent, les mains se crispent. Des deux bouts de la table, les bras se tendent éperdument vers le Maître comme pour lui dire : « Explique-nous l'affreux mystère ! » Mais, au milieu de cette bourrasque, la figure de Jésus demeure calme, les yeux baissés dans une méditation profonde. Ses mains posées sur la table s'ouvrent par un geste de mansuétude et de résignation. Sa tête légèrement penchée ressort sur la clarté mourante du jour qu'on entrevoit par la fenêtre du fond. Une majesté douce ruisselle de son front par ses longues boucles et se répand sur les plis fluides de sa robe. Il n'a pas d'auréole, mais sa mélancolie suave nous pénètre et nous inonde. Il se donne tout entier, et pourtant il demeure inaccessible. Son âme vit dans l'univers, mais reste solitaire comme celle de Dieu.

Telle est l'impression première du tableau de la *Cène* dans son harmonie sublime. La curiosité se tend, l'étonnement augmente à mesure qu'on le regarde et qu'on s'y plonge. Car alors on voit s'accentuer le caractère des personnages et ressortir les intentions psychologiques du maître qui sont d'une singulière profondeur. Ce ne sont pas, à vrai dire, des pêcheurs de Galilée que nous avons devant nous, mais des types royaux

de l'humanité éternelle. On y reconnaît trois degrés de sa hiérarchie morale. Ces trois classes d'hommes peuvent s'appeler *les instinctifs*, *les passionnés*, et *les psychiques* ou *les intellectuels spiritualisés*. Elles se retrouvent chez tous les peuples. Dans l'entourage de Jésus, ce sont les disciples de la lettre, les disciples du sentiment et les disciples de l'esprit. Léonard ne les a pas groupés séparément, il les a mélangés dans son tableau comme ils le sont dans la vie. Mais on les distingue parfaitement dans les quatre vagues humaines que forment les douze apôtres.

Regardez les deux bouts de la table, et vous trouverez les représentants de la première catégorie. A l'extrême gauche, l'énergique et jeune Barthélemy s'est levé. Les deux mains appuyées sur la table, il regarde Judas avec un mélange de stupeur et d'indignation, tandis que le noble et pacifique André se tourne vers le traître en levant les deux mains comme pour l'écarter de lui. A l'autre bout de la nappe, Simon, un vieillard naïf, étend les mains en disant : « Non, c'est impossible! » Mathieu, qui ressemble à un jeune athlète, d'une franchise impétueuse, réplique à Simon : « Ne vois-tu pas le coupable? » En même temps, il montre de ses deux mains tendues en arrière Judas qui renverse la salière et serre sa bourse d'un poing convulsif. Entre Simon et Mathieu, le fier Thadée, les cheveux en coup de vent et l'œil torve, ajoute avec colère : « Impossible d'en douter... le Maître l'a dit! » Enfin, l'incrédule Thomas, qui a bondi de sa place en sursaut, proteste d'un air sceptique contre l'assertion du Maître et objecte en levant l'index : « Comment? Tu as dit : l'un de nous? » — Ces six apôtres représentent la première catégorie, celle des instinctifs, qui s'en tiennent aux faits visibles et palpables. Ceux-là ont besoin des miracles matériels pour croire. Ils en ont eu à foison, mais cela ne leur suffit pas. Ils en auront d'autres et de plus grands, mais ils en voudront toujours de nouveaux. Honnêtes, braves et convaincus, ils sont indispensables à la propagation de l'Évangile, mais ils n'en sont encore qu'au premier stade de l'initiation et figurent ainsi la majorité des hommes de tous les temps.

Regardez maintenant Jacques Mineur, Jacques Majeur et Pierre, dispersés à droite et à gauche de Jésus en postures violentes. Ce sont les apôtres du second degré, les impulsifs et les

hommes d'action. Pierre, dont le profil s'aperçoit entre l'angélique tête de Jean et la noire silhouette de Judas, se projette en avant. Par un injuste soupçon, sa main désigne un apôtre placé au bout de la table. Mais Jacques Mineur, dont la tête apparaît entre Barthélemy et André, le reprend : « Ne vois-tu pas, clame-t-il, que tu frôles le traître? » A la même seconde, Jacques Majeur, assis à côté du Christ, se tourne vers lui dans un mouvement d'indignation. Ses bras écartés commentent sa supplication : « Regarde-moi, Maître, s'écrie-t-il, et dis si je suis capable d'une telle infamie! » — Ces trois apôtres représentent la catégorie des hommes d'action et des enthousiastes violents, auxquels, selon la parole du Christ lui-même, appartient le royaume du ciel. Ils ont compris la sublimité du Christ et la grandeur de sa mission. Ils sont prêts à donner leur vie pour lui. Ce sont les boute-en-train, les réalisateurs, les héros de l'humanité, sans lesquels rien de grand ne pourrait se faire. Toutefois leur fougue et leur précipitation les entraînent souvent au delà du but et les exposent à de terribles réactions. Ils ont besoin d'être modérés et dirigés par une sphère supérieure.

La troisième catégorie, celle des psychiques ou des intellectuels spiritualisés, n'est représentée dans la *Cène* de Léonard que par deux apôtres : Philippe et Jean. Figures exquises de jeunes hommes. Par leur beauté délicate et fine, par leur sensibilité frémissante, ce sont presque des femmes. Philippe se lève, et, penché vers le Maître, les mains ramenées sur sa poitrine, il proteste de son innocence avec une grâce de jeune fille. Quant à Jean, il ressemble à Jésus par ses longs cheveux bouclés et une douceur de vierge épandue dans son attitude et sur l'ovale aminci de son visage. Une indicible tristesse courbe sa tête comme un saule. Il ne dit rien, lui, car il a tout compris : l'horreur de la situation, la volonté du Maître de se sacrifier pour l'humanité, l'inutilité de toute parole. Il demeure accablé à la pensée de ce qui se prépare. Douleur insondable et immobile, qui ne mesure pas sa profondeur et pleure sur un abîme. Il ne peut que joindre ses deux mains sur la table et prier en silence. — Ces deux disciples sont les plus proches du Christ par l'âme. Interprètes les plus élevés de sa doctrine, ils figurent les initiés de l'Esprit pur, les apôtres de l'Évangile éternel.

Quant à Judas, au profil crochu, qui se retourne vers le Christ avec un regard de défi en s'écriant : « Ce n'est pas

moi! » sa protestation le trahit plus clairement encore que la parole du Maître, car il proclame son innocence avec une mine de bourreau. Ainsi s'opposent, au centre du tableau, les deux extrêmes de l'échelle des âmes, l'homme déchu par le mal, endurci dans l'enfer de l'envie, de l'avarice et de la haine impuissante, et le Dieu fait Homme, le Verbe céleste, l'Amour victorieux par le sacrifice. C'est donc tout le fleuve des puissances humaines et divines qui roule à travers les douze apôtres et le Christ de Léonard, comme le fleuve des sons roule à travers un orgue qui gronde à pleins registres. On y pourrait retrouver, dans les grandes lignes, la hiérarchie des forces qui gouvernent l'univers et coordonnent l'humanité.

Pourquoi le Vinci n'osa-t-il pas terminer la tête du Christ, dont on devine seulement les traits vaguement ébauchés? Vasari croit le savoir. « Léonard, dit-il, donna tant de majesté et de beauté aux têtes des apôtres qu'il laissa inachevée celle du Christ, pensant ne pas pouvoir lui donner cette divinité céleste que requiert l'image du Sauveur. » Lomazzo, dans son traité de peinture, confirme cette opinion. Selon lui, Léonard aurait consulté, sur ce point capital, son ami Bernardo Zenale. « Tu as commis une faute impardonnable, lui aurait dit ce connaisseur, en peignant les deux saints Jacques. Jamais tu ne pourras faire un Christ plus beau que ces deux apôtres. » Sur quoi, le maître se serait résigné à ne plus toucher à la tête de Jésus! Racontars d'atelier, explications de gens qui ne comprennent que le côté technique de l'art. Il se peut que Léonard ait consulté ses amis, mais ce raisonnement douteux, cette lâche timidité de conception n'aurait pu arrêter dans son élan un génie comme le sien. En regardant l'esquisse à la sanguine que fit Léonard pour sa tête de Christ, esquisse qui se trouve au musée de Milan, on se convainc tout de suite de l'erreur de Zenale et de Vasari. Cette tête, d'une suavité merveilleuse, est très supérieure par la puissance de l'expression à celle des deux saints Jacques et même à celle de saint Jean. C'est elle qui a servi de modèle au Jésus de Sainte-Marie des Grâces. Mais elle ne révèle qu'un côté de la nature du Christ, son amour sans bornes, sa sensibilité réceptive. Il y manque la volonté, la puissance rédemptrice. C'est sans doute pour cette raison qu'elle ne satisfit point Léonard, qui aurait voulu faire luire, à travers les larmes de

l'Agneau, le rayon victorieux du Sauveur. Que se passa-t-il dans l'esprit du peintre pendant ces longues heures de méditation, où, selon le récit de Bandello, il demeurait immobile devant sa fresque? Elles furent pour Léonard un choc en retour de sa magie d'artiste, une initiation douloureuse. Cette tête exsangue, dont il avait tracé en tremblant le contour, le fascinait maintenant. Sa pâleur évanescente le dominait; c'était un véritable envoûtement. Il respirait en elle, et elle respirait en lui. Elle le forçait à revivre non seulement la Sainte Cène, mais encore la Passion tout entière. Il subit avec elle la nuit de Gethsémani, la flagellation devant Pilate. Il sentit la couronne d'épines s'imprimer sur sa tête et la croix s'appesantir sur ses épaules. Il entendit le cri des bourreaux et vit se dresser le gibet du Calvaire. Alors il crut voir la tête merveilleuse s'embraser comme d'un soleil intérieur et le transpercer comme un glaive de ses yeux fulgurants. Ce regard disait : « Pour comprendre ma lumière, il faut avoir passé par la nuit du tombeau. Il faut s'anéantir pour renaître, il faut mourir tout entier pour ressusciter! » A ce moment, le plus grand des peintres laissa tomber son pinceau. Il avait entrevu le sens spirituel de la résurrection, mais il avait compris aussi que la beauté surnaturelle du Christ est au-dessus de l'art humain.

Et voilà pourquoi Léonard renonça à donner la dernière touche au visage de Jésus. Sublime modestie, suprême hommage du génie, devenu voyant, au mystère du divin, à la métamorphose de l'âme, à son inexprimable résurrection par le sacrifice. Quoique inachevée, cette esquisse du Christ suggère de telles pensées. Avec ses paupières baissées et son ineffable sourire, elle fait pâlir toutes ses rivales, — elle est l'*Unique*.

ÉDOUARD SCHURÉ.

(A suivre.)

PERDUE

DANS LA

RÉVOLUTION RUSSE...

(1917-1918)

I

J'ai groupé ici les choses et les gens, tels qu'ils me sont apparus pendant la Révolution, du fond d'une ambulance de Petrograde où j'ai rempli l'office de sœur de charité depuis le mois de mai 1915. Les soldats que j'ai eu à soigner formaient l'unique lien qui me rattachait à la vie extérieure ; ils ont, sans le savoir, tissé la trame de ces récits, et quand ils n'emplissent pas la scène de leur foule enfantine et bruyante, ils agissent à l'arrière-plan : c'est à leur chevet que j'ai vécu la Révolution, et c'est leur âme qui anime ces pages.

Je n'ai pas la prétention d'écrire une histoire, non plus que de prononcer un réquisitoire ou une plaidoirie. Les faits sont trop récents : la perspective manque à l'historien ; quant aux doctrines politiques, que d'autres en versent aux esprits la brûlante liqueur ! Ce ne sont ici que des impressions, des souvenirs, des esquisses. Impressions personnelles sans doute, objectives pourtant, dans la mesure où peuvent l'être des impressions.

Si l'on estime que je n'ai su voir que bien peu de chose dans une des révolutions les plus considérables de l'histoire, qu'on se rappelle mon humble rôle : je n'ai voulu donner ici que de brèves échappées sur de grands événements. Une sœur

de charité soignait les blessés dans le calme et la paix des salles blanches et ne levait la tête que lorsque la rue entrait à l'hôpital...

ÉVOCATION D'UNE AUTRE ÉPOQUE

I. — UN LAZARET DE L'*UNION DES VILLES* SOUS L'EMPIRE

Le jour où j'ai quitté l'ambulance entourée de tamaris, où je servais, en pays basque, depuis le début de la guerre, j'éprouvai une lourde tristesse. Ce coin de France a gardé la meilleure partie de moi-même. Là, j'ai vu tout ce qu'il y a de noble et de beau dans l'âme du soldat français, à quelque milieu social qu'il appartienne. Les humbles sont les plus grands; jamais on ne surprend une ombre de servilité, même chez les plus modestes d'entre eux, chez les plus déshérités et les plus pauvres. Aux heures de spleen où j'ai peine à respirer, je songe à la vie de la petite ambulance de là-bas, et l'air me semble plus léger.

Quand je dus traverser les pays neutres, où les gens s'amusaient, je fus étreinte par la sensation d'un sacrilège... On sortait de France comme d'une église... Je me consolai à l'idée de travailler dans ma patrie au chevet des soldats russes. Je leur raconterais comment leurs frères d'armes se battent et meurent : alors leur propre souffrance leur paraîtrait plus facile à supporter, et ils ne se sentiraient plus aussi seuls dans la lutte mondiale.

A Torneo, il faisait froid, quoiqu'on fût au mois de mai. Beaucoup de gendarmes et de tchinovniks : on entrait en Russie. Nous arrivâmes à Petrograde tard dans la soirée. Je voyais pour la première fois ma mère dans ses voiles de veuve. Dans notre maison, ce qui me frappa ce fut l'impression du grand vide qu'y avait laissé la mort de mon père. Le lendemain matin, j'allai au cimetière. Tous ceux que j'avais l'habitude de voir autour de la table de mes parents, n'existaient plus. Une tristesse, telle que je n'en avais jamais connu, s'appesantit sur moi.

Extérieurement, la ville n'avait pas changé d'aspect. On ne respirait pas comme en France une atmosphère de guerre. J'obtins la place de curatrice d'un lazaret de l'Union des villes.

L'ère du travail allait s'ouvrir pour moi dans mon pays natal... En attendant, par une sorte de paradoxe, je souffrais de me sentir dépaysée. J'avais conscience d'être observée par les médecins et les sœurs : les malades étaient gênés devant moi. Souvent, j'étais prise d'un grand découragement, mes pensées s'envolaient vers la France, vers la maisonnette au jardin de tamaris où j'étais toujours la bienvenue.

Ici, toute individualité disparaissait dans l'uniformité de la masse grise et incolore. Les soldats n'avaient pas d'opinion personnelle : ils répétaient des phrases toutes faites qu'on leur avait apprises au régiment, ou celles que disait le camarade. Quand on causait avec eux à cœur ouvert, ils ne vous comprenaient pas et c'est tout juste s'ils ne se méfiaient pas de vous.

Ces êtres passifs et résignés à leur sort ne réagissaient qu'au côté matériel de la vie. Encore leurs exigences étaient-elles tout à fait rudimentaires : manger, dormir, retourner un jour au village. La guerre ne les intéressait que si le théâtre des opérations leur était connu : les causes, le but les laissaient indifférents. Si l'on insistait, on obtenait une réponse de ce genre : « Je suis de Kostroma! »

Ils ne parlaient même pas des événements : ils essayaient de les oublier. Ils croquaient des noisettes, grignotaient une pomme, regardaient des images ou jouaient de l'harmonica. Souvent, à travers les salles, on entendait de loin les sons plaintifs de la balalaika. Les autres blessés, couchés sur leurs lits de fer, écoutaient en rêvant ; probablement ces chansons leur rappelaient leur foyer. Ils ne lisaient pas les journaux, la majorité d'entre eux se composant d'illettrés. Ils souffraient cruellement de l'ennui, et toutefois ne faisaient rien pour le combattre : l'insouciance et la paresse primaient tout.

Pour leur donner la possibilité d'apprendre un métier et de gagner un peu d'argent, on organisa au lazaret un atelier. On alla même jusqu'à les payer pour leur apprentissage. Alors commença en eux une lutte entre le désir d'avoir quelques sous et le plaisir de rester couchés à rêver. Je passais des heures entières à tâcher de les convaincre qu'ils devaient travailler. Je finis par le leur demander comme un service personnel. Alors, généralement ils se laissaient faire, mais leur refrain était toujours le même : « A quoi bon? »

Souvent, au crépuscule, une sœur ou une autre jouait du

piano; les malades s'asseyaient en rond autour d'elle. Ils entonnaient en chœur une chanson, et cette mélodie vous transportait tantôt dans le steppe lointain, tantôt dans le hameau natal. La nuit tombait et les soldats demeuraient à chanter jusqu'à l'heure de la prière du soir.

II. — UNE AUDIENCE CHEZ L'IMPÉRATRICE A TSARSKOÉ-SÉLO (DÉCEMBRE 1916)

L'impératrice Alexandra-Fedorovna s'intéressait aux travaux des ouvroirs. Les invalides de notre lazaret décidèrent de lui montrer ce dont ils étaient capables. Je fus chargée de porter à l'Impératrice le présent qu'ils avaient confectionné à son intention : elle voulut bien m'accorder une audience.

J'arrivai à Tsarskoé par une belle matinée hivernale. La voiture de la cour me déposa devant le palais Alexandre. Je n'avais plus eu l'honneur de voir la souveraine depuis mai 1905. Je n'eus pas longtemps à attendre : au bout de quelques minutes, la demoiselle d'honneur de service, la baronne Buxhoevden, me dit que Sa Majesté désirait me voir. Dans son salon, rempli de meubles de style moderne, de fleurs et de photographies, se tenait la blonde Tsarine.

Grande et élancée, elle avait vraiment un port royal. Sa robe de soie mauve tombait en plis souples autour d'elle, un bouquet de violettes de Parme à la ceinture. Une longue rangée de perles encerclait son cou et lui descendait aux genoux. Très belle, avec un masque tragique ce qui me frappa en elle ce fut l'ombre qui emplissait ses yeux, reflet avant-coureur de la destinée toute proche. Elle me reçut avec simplicité et aménité, sans aucune trace de cet aspect hautain qu'on lui voyait en public. Il paraît d'ailleurs que cette apparence de froideur et de dédain cachait une timidité maladive. Elle m'adressa la parole dans le russe le plus pur où rien, sauf une pointe d'accent, ne decélait l'étrangère. Elle s'enquit de tout ce qui concernait notre ouvroir, en termes qui dénotaient une connaissance approfondie de ce genre de questions. Elle insistait pour qu'on ne fatiguât pas les invalides, et qu'on leur rendît la vie plus douce. Ses intentions étaient excellentes; par malheur, elle n'avait ni le mot, ni le geste qui concilient à une souveraine la popularité.

L'audience dura plus d'une demi-heure. L'Impératrice me témoigna une grande bienveillance, ce qui ne laissa pas de m'étonner : je savais que le nom de mon père lui était devenu insupportable depuis le manifeste du 17 octobre 1905. Évidemment je n'étais plus à cette heure pour elle Mme Narischkine-Witte, mais une sœur de charité, curatrice d'un lazaret.

Je quittai Tsarskoé sans me douter du sort terrible qui guettait ses maîtres. Pourtant l'expression tragique de l'Impératrice, si belle et si majestueuse, me poursuivait. Je retournai en ville avec Mme Voeikoff. A la sortie du parc, nous croisâmes la voiture de Protopopoff, qui se rendait au palais. La route traversait la forêt. Les sapins, dans leurs robes d'un vert sombre, avaient jeté sur leurs épaules un manteau blanc, pailleté de givre. Les flocons de neige tombaient comme de grandes étoiles qui faisaient de la terre un autre ciel. La lune montait dans le firmament et souriait à travers les branches des arbres. L'air était vif et piquant. L'auto glissait silencieusement, et rien ne rompait le charme de cette forêt russe de décembre, qui gardait pour elle ses secrets.

En rentrant en ville, nous apprîmes le meurtre de Raspoutine. C'est cet événement que le ministre de l'Intérieur, dont nous avions croisé la voiture à Tsarskoé, allait annoncer à la Tsarine. Quel coup effroyable pour elle, qui croyait à la sainteté du personnage et à sa mission sur terre! Raspoutine disait toujours que, si quelque malheur lui arrivait, l'Empire croulerait avec la dynastie : elle avait foi en lui. Désormais la vie allait être une torture pour cette femme, souveraine et mère, qui adorait son mari et ses enfants, surtout le frêle et beau tsarévitch Alexis.

L'année se terminait sur un présage funèbre.

III. — LES DERNIERS JOURS DE L'ANCIEN RÉGIME

Soudain Petrograde fut pris d'une frénésie de plaisir. Les réceptions en l'honneur des représentants alliés alternaient avec les spectacles de bienfaisance. Moi-même, j'avais organisé au théâtre Marie, à la fin de janvier, une représentation pour les invalides avec le concours des artistes les plus connus. Ce fut une soirée inoubliable. La présence des envoyés de l'Entente et

de la majorité des ambassadeurs donnait à la fête un éclat particulier. Les hymnes de leurs pays furent joués parmi l'enthousiasme général. Tout ce que la capitale du Tsar blanc possédait comme aristocratie, notabilités, richesses, se trouvait ce soir-là réuni au théâtre Marie.

Les élégantes avaient profité de l'occasion pour mettre de côté leurs toilettes sévères du temps de guerre et ruisselaient de perles et de diamants. Ces têtes blondes et brunes de Slaves, où la nonchalance orientale se mariait à la grâce parisienne, emplissaient ce cadre bleu et argent de beauté et de séduction. Parmi ce luxe et cette magnificence émergeaient les coiffes blanches des sœurs et les tuniques brunes des invalides.

Les artistes, électrisés, jouaient et chantaient comme s'ils avaient voulu graver pour l'éternité le souvenir de leur art dans l'âme des assistants. La Kousnetsova faisait revivre les souffrances de l'inconstante Manon. La Lipkovskaya incarnait l'espièglerie charmante de Rosine : Beaumarchais a dû rêver d'elle en écrivant *le Barbier de Séville*. La Kcheinskaya, dans *Don Quichotte*, semblait quelque étourdissante création échappée au pinceau de Goya; et puis elle devenait une Colombine délicieuse de grâce légère et de galanterie. Le spectacle finit, comme il avait commencé, par les sons majestueux du *Boje Tsaria chrani* réclamé sans fin par ce public vibrant de patriotisme. On saluait dans les accords puissants de l'hymne national le souverain commandant en chef de l'armée, qui devait la mener au combat et la guider vers la victoire.

Hélas! nous dansions sur un volcan. A la Douma, les orateurs dénonçaient la faiblesse du régime et cinglaient de leur mépris les ministres dirigeants, tandis que l'Empereur était au front et que l'Impératrice soignait ses enfants malades. L'orage grondait sourdement dans le lointain : ici personne n'envisageait la possibilité d'une révolution. Pourtant, cette folie d'amusement, n'était-ce pas le dernier sursaut de l'agonie?

Le samedi 25 février, on donna au théâtre Alexandre *La Mascarade* de Lermontoff. Une fastueuse mise en scène évoquait les fêtes que Potemkine offrit à la grande Catherine en son palais de Tauride. Il était impossible d'imaginer rien de pareil : un conte des *Mille et une Nuits* dans un décor romantique. Plusieurs membres de la famille impériale, de leur loge, goûtaient le charme unique de cette merveilleuse vision d'art.

Le spectacle finit tard. Il faisait froid. Les autos filaient dans la nuit bleue. A la lueur des réverbères qui en éclairaient brusquement l'intérieur, on entrevoyait de frileuses silhouettes de femmes enveloppées dans leurs fourrures. Les bijoux qui brillaient à leur cou et dans leurs cheveux, étincelaient des feux de l'arc-en-ciel. Le rêve où elles s'abîmaient les emportait loin, bien loin de la réalité présente. Cependant de nouvelles voitures ne cessaient de déposer une jeunesse insouciante aux portes des restaurants à la mode. L'archet magique de Goulesco où les chants passionnés des bohémiens chassaient de ces têtes folles tout ce qui n'était pas joie, gaîté facile, plaisir du moment.

LA RÉVOLUTION

I. — DANS UNE MAISON MITRAILLÉE

Samedi, 25 février 1917.

Malgré les préparatifs d'offensive et l'excellent état moral du front, à l'intérieur l'horizon s'assombrit. A Petrograde, on sent un mouvement fébrile. Les queues devant les boulangeries s'allongent. Naguère on y entendait des plaintes vagues, d'ordre général : ce sont maintenant d'âpres récriminations, des accusations violentes contre le gouvernement. Si des troubles surgissent, notre quartier peut devenir dangereux : c'est l'artère principale qui relie la ville à la banlieue. Le Kamennoostrovsky où nous habitons rejoint par le pont Troitzky le Quai de la Cour, par celui de Kammeny les îles. Aux deux extrémités se trouvent le Vasseli Ostrow et la Viborskayastorona, centre ouvrier.

A cinq minutes de marche de chez nous, par la belle allée rappelant un peu celle des Champs-Élysées, se dresse l'élégant hôtel de la Kchesinskaïa (1). De son petit belvédère, on a une vue splendide sur la Néva avec ses palais somptueux de l'autre côté de la rive. En face, la forteresse Pierre et Paul projette sa flèche dorée, et ses murs sombres descendent à pic dans le fleuve.

En cette saison tout le paysage donne l'impression de quelque

(1) Danseuse célèbre qui, depuis les dernières années du règne de l'empereur Alexandre III jusqu'à la guerre de 1914 fut la gloire du ballet russe. Femme très habile, elle sut se créer une situation exceptionnelle et des personnages du rang le plus élevé l'honorèrent de leur amitié.

chose de vaste, de calme, de majestueux. La neige, en couche épaisse sur le sol, étouffe le bruit des voitures et des pas. Les arbres couverts de givre brillent comme des diamants sous les rayons d'un soleil boréal. A la tombée de la nuit, les passants ressemblent à des ombres glissant dans la brume. Par moments, la lune soulève le voile opaque qui la cache et se découvre avec son malicieux sourire; puis de nouveau elle disparaît derrière ses plis de nuages. Quel dommage si le cours des événements rompait le charme extraordinaire qui se dégage de cette nature endormie sous la neige!

Oui, en cas d'émeute, notre maison est bien mal située. D'un côté elle s'adosse à l'immense immeuble de Lidval, d'où des machines infernales furent descendues dans nos cheminées en 1906. De l'autre côté, elle longe une affreuse petite rue, la Passadskaïa. Derrière notre jardin s'étend un terrain vague. De tous les côtés on peut pénétrer sans être vu dans notre cour. Quant à attendre aucune protection des hommes à notre service, pure illusion : un concierge poltron, un vieux domestique ramolli, le dvornik (1), actuellement infirmier du lazaret et son aide, un imbécile, cela ne compte pas.

Pour plus de sécurité, j'avais conseillé à ma mère de prier le préfet, Batk, de rétablir devant notre porte le poste de police qui s'y trouvait du vivant de mon père. Il a répondu que l'état de siège venant d'être proclamé, le général Khabalow détenait seul tous les pouvoirs; néanmoins, il ferait son possible pour nous venir en aide.

Le bruit court que des femmes ont mis à sac les halles, près de l'aquarium. Les Cosaques empêchent les rassemblements. L'orage se rapproche.

Dimanche, 26 février.

La situation empire d'heure en heure. Ce matin, pendant sa promenade quotidienne, ma mère a vu des gamins arrêter les tramways. Ils les renversaient pour en faire des barricades. En face du lazaret, au Bolchoï Prospekt, la boulangerie de Philipoff a été pillée, ses immenses vitres brisées. Sur les plaies béantes de la devanture on a hâtivement cloué des planches. Les

(1) Personne chargée de maintenir l'ordre extérieur dans chaque maison, de contrôler les passeports et de se maintenir en rapports avec la police.

magasins ferment. Qui peut, rentre chez soi. Partout des soldats. A chaque coin de rue, des groupes stationnent malgré l'interdiction sévère qui défend les attroupements. D'ailleurs les nouvelles sont différentes, suivant les quartiers. L'atmosphère devient de plus en plus lourde.

Une course urgente pour l'ambulance m'oblige à aller de l'autre côté de la Neva. Au coin du Nevsky, près du Palais Stroganoff, nous entendons des cris et le piétinement des chevaux. La cavalerie charge la foule. Le cocher veut faire un détour, mais les rues voisines sont aussi barrées par les troupes. Il secoue tristement sa vieille tête et dit : « Cela ne va pas bien, madame, cela ne va pas. Il vaut mieux rentrer. Si nous nous attardons, nous risquons de trouver les ponts démontés. » Je suis son conseil et lui ordonne de rebrousser chemin. Nous téléphonons à plusieurs personnes généralement bien informées : les unes sont sorties, les autres ne savent rien. Les nouvelles les plus fantastiques circulent. En dépit de tout, les gens continuent à s'amuser et à danser ; aujourd'hui, il doit y avoir petit souper chez la Princesse R. en l'honneur du Grand-Duc B. Quelle lugubre soirée ! Une vague de tristesse vous envahit. On se sent comme à la veille d'un grand départ, las et découragé. A travers les lourdes draperies des fenêtres parvient le sifflement des autos qui se succèdent à rapides intervalles. Puis des bruits de foule. Puis plus rien...

Pour dissiper ce sentiment d'angoisse, on prend un livre. Les yeux parcourent les lignes, mais la pensée s'évade au loin. Au bout de quelques minutes, le volume tombe des mains... Je regarde par la croisée la rue de nouveau plongée dans le silence. Peut-être la tranquillité se rétablit-elle... Voici que, dans la pièce à côté, le téléphone tinte éperdument. Quelque chose de grave sans doute ! L'horloge marque minuit passé. La voix que j'entends est celle de Nini Voeikoff (1), affolée. On tire épouvantablement dans leur quartier, près de leur maison. Elle me supplie de dire à Rodzianko (2) que sa mère est malade et ne peut supporter cette émotion, qu'elle l'implore de faire cesser la fusillade. Je l'apaise d'un mot. Quelle idée enfantine dans un moment où peut-être se joue l'existence de l'empire !

(1) Mme Voeikoff, fille aînée du comte Frédéricks, ministre de la cour, femme du commandant du Palais, général à la suite de l'Empereur.

(2) Président de la Douma.

Pauvres femmes naïves, pourquoi ne partent-elles pas plutôt pour Tsarskoé?

Demain lundi à onze heures doit avoir lieu la messe funèbre pour l'anniversaire de la mort de mon père. Mais le couvent Alexandre Nevsky est si loin! Pourra-t-on y accéder?... Et le bruit recommence! Dans la nuit, les sons s'exagèrent... Si seulement je pouvais dormir, ne plus penser à rien, dormir!...

Lundi, 27 février.

Nous voilà en pleine révolution. Les uns pleurent, les autres délirent de joie. Les événements se précipitent avec une telle rapidité que la compréhension humaine n'arrive pas à les suivre. Seuls peut-être les leaders des partis étaient au courant. La masse du public ignorait tout, comme d'ailleurs le gouvernement. En tout cas, on n'ajoutait aucune importance aux bruits qui couraient en ville. Presque à la veille de la catastrophe, Balk disait : « Qu'une émeute éclate, il suffira de quelques centaines de Cosaques pour rétablir l'ordre... »

Mon pressentiment se réalise. Impossible de songer même à aller au service funèbre pour mon père. Par la fenêtre, nous voyons la foule grossir à chaque instant. Ce n'est plus une réunion d'hommes, c'est un véritable mascaret humain qui se porte avec un grondement sourd vers le rivage opposé. De l'autre côté du pont Troitzky, les mitrailleuses sont en pleine action et refoulent cette masse obscure et obstinée. Mais, pareille à l'océan déchaîné, elle ne connaît pas d'obstacles sur son chemin et submerge sous ses vagues tout ce qui lui résiste. Elle passe. De loin on entend les canons qui tonnent, les mitrailleuses qui claquent.

Quelques nouvelles de ce qui se passe de l'autre côté de la ville nous arrivent par téléphone. On se bat dans les rues ; les révolutionnaires essayent de s'emparer de l'arsenal. Au Kamennoostrovsky, durant les moments d'accalmie, on sort hâtivement pour attraper une feuille volante que les autos vous jettent au passage.

Les malheureux Frédéricks (1) semblent le point de mire de

(1) Les Frédéricks jouèrent un rôle très important dans la société de Petrograde par leur situation prépondérante à la Cour. Le comte Frédéricks occupa le poste de ministre de la Cour depuis 1896 jusqu'en 1917, la comtesse était dame à

la haine populaire. La foule qui déferle sous nos fenêtres pousse des cris de mort à leur adresse. Elle lance aussi contre nous de peu flatteuses épithètes. Notre maison, malgré sa grande simplicité, attire l'attention : complètement à l'écart, elle se détache par sa blancheur et chacun la remarque. Comme toujours en pareil cas, des individus louches se faufilent dans la cohue et attisent les passions.

Au chant de *la Marseillaise*, la foule, maintenant victorieuse, se dirige en colonnes denses vers la Douma pour saluer le gouvernement provisoire. Des automobiles réquisitionnés filent à toute vitesse, arborant le drapeau rouge. Ils sont pleins de soldats, fusils chargés. Dans beaucoup de ces véhicules on voit des sœurs de charité et des étudiants.

Les Frédéricks m'inquiètent; leur téléphone est coupé; je veux essayer de parler au docteur Karpinsky qui les soigne. Il me dit qu'il les croit à Tsarskoé... Tout d'un coup, j'entends comme un bruit de pierres qui heurtent les vitres. Pan, Pan, Pan : c'est en réalité une grêle de balles. Ma mère m'appelle d'une voix angoissée. Je me précipite en haut chez les enfants qu'on cache au fond du couloir. Les soldats prétendent qu'un coup de fusil aurait été tiré de notre toit : de deux côtés, on mitraille notre maison.

Une foule hurlante s'amasse, veut pénétrer à l'intérieur. Si on ne la laisse pas entrer, elle forcera les grilles. Si elle entre, que fera-t-elle? Les balles sifflent partout : on n'a pas eu le temps de fermer les portes entre les chambres. Dans un coin, les enfants immobiles, muets, mais calmes...

Une bande de soldats fait irruption : ils réclament les armes que, paraît-il, nous cachons chez nous. Notre réponse ne les satisfaisant pas, ils se mettent à fouiller partout avec leurs baïonnettes. En fait d'armes, ils trouvent chez mon petit garçon un fusil de bois et une vieille carabine allemande qu'on lui a rapportée du front : faute de mieux, ils s'en emparent. Même l'armoire aux jouets de ma fille, âgée de cinq ans, leur semble suspecte : elle n'échappe pas à la perquisition. Soudain surgit un enseigne militaire : s'adressant à ma mère, il lui dit :

— N'ayez aucune crainte, comtesse : il ne vous sera fait aucun mal. J'ai entendu le coup de fusil parti du toit. La

portrait des Impératrices, la plus grande distinction pour une femme que la souveraine puisse conférer, — et sa fille cadette demoiselle d'honneur.

foule voulait détruire votre maison. Heureusement, me voici. J'ai expliqué aux soldats que vous n'étiez pas des ennemis du peuple. S'ils veulent chercher des armes, qu'ils le fassent; mais qu'ils ne laissent pas la foule forcer l'entrée!

Ma mère le remercie, lui demande son nom.

— Vous ne me reconnaissez pas, madame? J'ai joué chez vous à une soirée dans l'orchestre du grand-duc Boris.

Quel changement de rôles! Un petit musicien inconnu nous sauvait! Sans lui, la foule qui stationnait dans notre cour pouvait nous écharper. Après avoir parcouru notre habitation du grenier à la cave, sans rien trouver, et s'être excusés de leur méprise, nos visiteurs importuns s'en vont. Avec quel soupir de soulagement nous voyons disparaître la silhouette du dernier d'entre eux! Nous en sommes quittes pour un peu d'émotion et beaucoup de vitres brisées par la mitraille. Ces vitres, impossible de les remplacer en ce moment. Aussi, dans les chambres, le froid est glacial; le vent y souffle de partout : si le thermomètre baisse encore, ce sera intolérable.

Ce n'est pas fini : le domestique revient porteur d'un nouvel ultimatum des soldats. A tout prix, il leur faut un auto. Il a beau leur expliquer que notre voiture est vendue depuis un an, on ne le croit pas. Ma mère descend elle-même, pour parlementer. Brutal et impérieux, braquant sur elle son revolver, un soldat lui ordonne d'ouvrir le garage. Le garage est vide. Les hommes n'ont plus qu'à s'en aller. Je dois dire qu'ils me témoignent quelques égards; mon costume de sœur de charité endort un peu leur méfiance : la coiffe blanche et la croix rouge d'infirmière leur inspirent encore un certain respect.

Par des amis nous voudrions obtenir un sauf-conduit de la Douma, mais il n'est guère possible de déranger à un pareil moment Rodzianko. Tout notre quartier souffre de la même insécurité. On fait la chasse aux sergents de ville et aux agents de l'Okhrana (1). Seuls restés fidèles à l'ancien régime, on les débusque des maisons où ils se cachent et on les massacre, car ils refusent de se rendre. On emmène sous bonne escorte les malheureux policiers couverts de sang; on en fusille une grande partie derrière la Maison du Peuple. Quelle horrible vision que celle de ces hommes traqués, battus, poursuivis

(1) Police secrète sous le régime impérial.

jusque dans les clochers d'église, escortés jusqu'à l'endroit de leur trépas par la populace qui les insulte! La haine déchaînée est quelque chose de hideux!

Tout le monde, dans la rue, montre au doigt notre demeure et accompagne ce geste de remarques hostiles. Chaque détachement de soldats se croit obligé de stationner devant cette maison suspecte. Nos murs portent de nombreuses traces de balles. Si nous n'obtenons pas un sauf-conduit, que deviendrons-nous? Les domestiques sont terrifiés, depuis que l'on pourchasse les agents. Notre concierge surtout est tremblant : je ne serais pas étonnée d'apprendre qu'il ait servi dans la police secrète. Le bruit court dans le quartier qu'on va cerner cette nuit la maison de Lidval où se dissimulent plusieurs Okraniks (1). Charmante perspective!

Dehors le calme semble renaître. Nous en avons terriblement besoin après une journée pareille. Nous nous coucherons tout habillées en prévision de nouvelles perquisitions, mais nous nous coucherons. Je tombe de fatigue et la tête me tourne, à la suite de toutes ces impressions, l'une plus pénible que l'autre. Une nouvelle page de la vie s'ouvre pour nous : hier nous avons tourné celle qui ne reviendra jamais plus...

Mardi 28 février.

Hier à minuit, Tutrumoff, secrétaire à l'Union des Villes, m'a apporté un papier à l'estampille révolutionnaire.

Ce document certifie que je suis la curatrice du lazaret 226 au Bolchoi Prospekt. Munie de cette pièce d'identité, je vais ce matin à la chancellerie du commandant du quartier demander aide et protection... Cependant, on ne fait que sonner à notre porte. Nous avons beau protester : c'est chaque fois à recommencer. Pendant le dîner, un homme se présente avec un groupe d'élèves du gymnase, le fusil au bras. Il se dit membre du bureau de la presse de la Douma et, avec beaucoup de volubilité, nous explique que, sur je ne sais quelle recommandation, il fut jadis reçu par mon père. Il a gardé un souvenir reconnaissant à sa mémoire pour l'audience qui lui fut accordée. Ayant appris que nous venions d'être molestées, il consi-

(1) Hommes au service de l'Okhrana.

dère qu'il est de son devoir de nous secourir. En effet, le soir il nous apporte un papier de la Douma attestant que notre maison doit être à l'abri des perquisitions. La patrouille de miliciens qui l'accompagne a l'ordre de surveiller notre immeuble et de nous protéger. Que pourraient faire, en cas de danger, ces jeunes gens, presque des enfants? Et pourtant, nous nous sentons un peu rassurées.

Décidément, c'est aujourd'hui la série des visites imprévues. Encore un individu qui demande à nous parler. C'est un homme d'un certain âge, de manières polies, déférentes, doucereuses, pas du tout nouveau régime. Il se met entièrement à notre disposition et nous prie avec insistance de lui téléphoner au moindre ennui. Il dit à ma mère :

— Le défunt comte me rendait si aimablement mon salut, quand je le croisais le matin à la promenade! Il était si simple, si avenant!

Puis il cite une liste interminable de personnages en vue qu'il a rencontrés. Qui peut-il bien être? A supposer qu'il connaisse toute la haute société, il ne peut cependant, si l'on en juge par sa mine, appartenir qu'à une condition sociale des plus modestes. Ma mère lui demande son nom. Tout s'éclaire. C'est un certain Zaplatkine : en temps ordinaire, il remplit les fonctions d'homme d'affaires d'Alexandroff, le propriétaire de l'Aquarium (1). Il en est, en réalité, le manager du music-hall. En cette qualité, il a vu défiler entre les murs de l'établissement beaucoup de gens haut placés. Nous le remercions de ses offres de services : désormais, en Zaplatkine réside tout notre espoir.

Demain on replacera les vitres et peut-être alors notre vie pourra-t-elle reprendre son cours normal. Les signes apparents de notre mésaventure une fois enlevés, la maison suspecte se retrouvera semblable aux autres.

Mercredi, 1er mars.

Enfin, le calme est revenu. Ce n'est pas pour longtemps. Ce matin, la femme de charge arrive pâle et tremblant de tous ses membres; elle nous annonce que la maison est cernée : à toutes les portes sont postées des sentinelles. Le concierge

(1) *Music-hall* de Petrograde.

vient de s'évanouir de peur. Pendant qu'il exhibait le papier de la Douma, un soldat l'a menacé de sa baïonnette, vociférant que nous cachions d'anciens policiers. A tout prix il faut prévenir Zaplatkine. Mais comment lui téléphoner? Déjà, des soldats circulent dans l'appartement : les téléphones sont gardés. Seul l'appareil de ma chambre est encore à notre disposition. J'appelle... Comme par un fait exprès, le numéro du commissariat n'est pas libre... J'entends la voix des soldats qui fouillent la maison, leurs pas qui se rapprochent. Les voilà dans la pièce voisine... Dieu soit loué! J'ai enfin la communication!

Zaplatkine tient parole : au bout de quelques minutes, il arrive avec des miliciens. Il était temps : les soldats commençaient à briser la porte de la cave : d'ailleurs plusieurs d'entre eux étaient déjà ivres. Invités à présenter leur mandat, ils n'en purent rien faire, et pour cause. On les mena au poste où ils eurent à subir un interrogatoire. Ce n'étaient que de vulgaires malfaiteurs, déguisés en militaires, qui pillaient les maisons.

Pour aujourd'hui du moins, nous pouvons espérer un peu de tranquillité. Après le déjeuner, je m'apprête à sortir. A peine suis-je au pied de l'escalier, je me heurte à une nouvelle troupe de soldats, des vrais ceux-là, ce qui n'empêche pas que leur officier ne soit déjà dans les vignes du Seigneur. Ma mère les accompagne. Pour moi, je reste à la porte d'entrée avec un sergent du régiment de Préobrajensky qui monte la garde. Je lui explique en camarade l'inutilité de perquisitionner chez nous. Personnellement il n'y tient guère : cela dépend de ses compagnons.

Enfin ils redescendent et, déçus, se mettent à discuter entre eux. Recommencer leurs recherches ou les abandonner? Ils hésitent.

— Sestriza, répondez-nous et nous vous croirons : avez-vous des armes cachées dans la maison? Nous avons foi dans votre parole : vous êtes des nôtres, vous comprenez notre âme!

Leur respect pour mon costume nous débarrasse de leur présence : ils partent. Mais on comprend l'énervement qui résulte d'intermèdes de ce genre; les enfants, eux, sont déjà habitués! Ils ouvrent tout de suite leurs armoires à jouets, pour montrer qu'elles ne contiennent pas d'armes.

On apporte à l'instant les journaux du soir. L'Empereur abdique en son nom et au nom de l'héritier du trône. Il se désiste en faveur du grand-duc Michel. L'aube d'un nouveau règne va poindre.

3 mars.

Le grand-duc Michel renonce à la couronne. Ce seul geste change toute la face des choses.

Aujourd'hui, pour la première fois, je suis allée de l'autre côté de la Néva avec la princesse G... Nous avons dû faire un détour énorme par le pont de la Cour. Le trafic sur le pont Troitsky est encore suspendu. Beaucoup de monde dans les rues. Le drapeau rouge flotte sur le Palais d'Hiver. Une quantité de gens sont dans la jubilation, étalent une fureur de libéralisme, affirment que telles ont toujours été leurs convictions et que jamais ils n'en ont eu d'autres. J'aime mieux l'attitude de mon vieux cocher, qui, fidèle aux anciens principes, hoche la tête à la vue de toutes ces nouveautés.

III. — UNE FAMILLE DE MINISTRES DE L'ANCIEN RÉGIME SOUS LA RÉVOLUTION

Enfin, je suis parvenue à retrouver la trace des Frédéricks. Après des vicissitudes sans nombre, voilà ces malheureuses femmes logées dans l'appartement des Voeikoff. Je les ai vues : l'impression a été navrante. La vieille comtesse, toujours malade, ignore que sa maison a été rasée. Elles m'ont frappée par la dignité de leur maintien, bien que la douleur la plus intense se lût dans l'expression de leurs regards, dans l'intonation de leurs voix. Je n'ai pu causer avec la vieille comtesse : trop souffrante et trop ébranlée, elle ne reçoit personne.

Ses deux filles m'ont fait le récit de leur douloureuse odyssée. Incapables d'imaginer que les événements dussent prendre cette tournure, l'idée ne leur est pas venue de déménager. Du reste, leur mère souffrait cruellement d'une otite. C'est ainsi qu'elles n'avaient pas pris la précaution de partir pour Tsarskoé-Selo, où du moins elles auraient trouvé un abri. Quand elles s'y décidèrent, il était trop tard. Envahie par les soldats et par la foule, déjà la maison était au pillage. Les émeutiers brisaient tout ce qui leur tombait sous la main; puis, ils mettaient le feu.

Malgré les protestations et les supplications des filles, ils n'épargnèrent même pas la chambre de leur mère. Ils s'y ruèrent, baïonnette au fusil. Le chien voulut leur barrer le passage en se jetant au travers de la porte; il fut assommé d'un coup de crosse.

La pauvre malade, abattue par la fièvre qui la minait, se vit tout à coup entourée par une bande de soldats qui lui dirent :

— Il faut partir, grand'mère, la maison brûle!

Elle ne comprenait pas. Pour rien au monde, elle ne consentirait à quitter sa demeure. L'incendie gagnait du terrain; on voyait monter d'épaisses colonnes de fumée; rien n'y faisait : elle s'obstinait à rester. Enfin, ses filles et l'infirmière parvinrent à l'arracher de son lit. On l'enveloppa dans une pelisse. Les soldats la transportèrent ainsi de sa maison en flammes au lazaret de la garde à cheval, situé en face, où on accepta de l'abriter pour la nuit.

Qu'on imagine le lugubre cortège! Cette vieille femme de quatre-vingts ans, presque mourante, portée par ces soldats qui venaient de détruire sa maison, le foyer où elle avait vécu heureuse, choyée et adulée par tous; ses deux filles bousculées, insultées par la foule qui les talonnait comme une meute affamée; et, fermant la marche, le chien blessé, sa plaie béante au côté, mais ne se résignant pas à quitter la maîtresse qu'il avait été incapable de défendre. Ils s'en allaient lentement, sous les cris et les huées de la populace, qui menaçait de les écharper; ils allaient, courbés sous l'injure, l'âme en déroute, vers quel lointain et douloureux exil? Ce qui avait été jadis l'élégant et somptueux hôtel du ministre de la Cour n'était plus qu'un monceau de ruines et de cendres encore fumantes, sur lesquelles dansait une plèbe enivrée et féroce.

Pas un objet n'avait pu être sauvé. Ni ses bijoux et ses papiers enfermés dans des meubles dont elle avait la clé, ni son crucifix, ni son alliance restée sur la table auprès du lit. Les domestiques, occupés à déménager leurs propres affaires, se souciaient fort peu de veiller sur ce qui appartenait à leurs anciens maîtres, en qui ils voyaient maintenant des ennemis. Ces trois femmes innocentes, qui de leur vie n'avaient jamais fait de mal à personne, telles furent les premières victimes de la Révolution.

Dans le lazaret du régiment au sein duquel le comte avait passé sa vie, qu'il avait commandé pendant sa jeunesse et dont un escadron portait son nom, les trois fugitives croyaient qu'elles ne seraient plus inquiétées. Elles se trompaient. Le personnel supérieur qui, peut-être, aurait souhaité leur montrer des égards, n'eut pas le courage de prendre leur parti. Dès qu'on eut vent de leur présence, sanitaires et malades exigèrent le renvoi immédiat de ces suppôts du tsarisme, qu'ils accusaient d'avoir vendu la Russie à l'Allemagne. Terrorisée, l'administration se soumet. Voilà de nouveau à la rue ces malheureuses, errant avec leur mère malade parmi la fusillade générale. Les portes jadis les plus largement ouvertes leur sont closes, même celle de l'ancien commandant de leur régiment. Tous ont peur d'abriter sous leur toit la femme et les filles du ministre de la Cour. Elles sont suspectes, donc dangereuses.

Seul, un pasteur anglais qui habite le quartier, consent à les cacher, sous un nom d'emprunt, dans un *Nursing home*, à la Torgovaia. Elles logent toutes trois dans une petite chambre, la malade couchée sur un lit de sangle, dans le dénuement le plus complet. Du moins, elles ont trouvé un asile.

De telles secousses, morales et physiques, étaient au-dessus des forces d'une femme aussi âgée que la comtesse Frédéricks et malade. Elle est reprise de délire; elle ne se souvient plus de rien. Ses filles, mortes d'anxiété pour elle, ne connaissent même pas le sort de leur père. Elles tremblent qu'on ne découvre leur retraite; pourtant elles veulent à tout prix faire venir leur médecin. Malgré d'immenses difficultés, le docteur, qui avait soigné de longues années le comte, obtint un permis de circulation et arriva jusqu'à elles. Leur semblant de tranquillité ne dura guère. Une amie, ayant appris leur adresse, s'y rendit et demanda la comtesse Frédéricks. La nouvelle s'ébruita que les trois dames inconnues n'étaient pas des Anglaises, mais la femme et les filles du ministre de la Cour. Incontinent elles furent mises en demeure de quitter le *home* : on n'avait le droit d'y accepter que des compatriotes...

Affolée, Mme Voeikoff part à pied de la Torgovaia pour l'ambassade d'Angleterre, située à l'autre bout de la ville. Cela demandait un courage réel, car la fusillade continuait. Hélas! elle oubliait que les ambassades étrangères évitaient avec un soin minutieux de s'immiscer dans les affaires intérieures de la

Russie, se refusant le droit d'intervenir sous aucun prétexte. Ainsi, les dernières de ses illusions disparaissaient dans les brouillards glacés de la réalité. Quel retour! Consternée, n'entendant même plus les balles qui sifflent de tous les côtés, elle songe qu'elle n'est plus l'épouse du commandant du palais de l'Empereur, général à la suite de Sa Majesté, mais la femme d'un criminel, accusé de toutes les trahisons, prisonnier à la forteresse Pierre et Paul. C'est comme telle en effet qu'elle est traitée maintenant. L'espoir d'une aide quelconque s'évanouit.

Tristes épaves, personne ne veut les recueillir! Cependant, étant donné l'état de santé de la comtesse, la situation ne pouvait se prolonger. Désespérées, ses filles prirent la résolution, — combien dangereuse! — de s'installer, le temps qu'elles pourraient, dans l'appartement de Voeikoff, à la Moika. Évidemment, ce n'était pas un lieu sûr. Du moins elles y retrouveraient des effets, des meubles familiers. C'était un pied-à-terre que Nini Voeikoff avait aménagé pour y descendre, quand elle venait de Tsarskoé-Sélo. Maintenant ce modeste logis lui apparaissait comme une oasis enchantée. La malade pourrait se coucher dans un bon lit et dormir. Ah! oui, dormir, puisqu'elle le pouvait encore. Elle ignorait les événements : son mari prisonnier à la Douma, son gendre à la forteresse, ses souverains détenus à Tsarskoé. Tout ce qu'elle aimait, tout ce qu'elle était habituée à vénérer, n'existait plus. Combien terrible serait le réveil!

Habiter dans une maison de la couronne, près des locaux de l'ancienne dvortsovaia Okhrana (1), c'était pour mes pauvres amies aller au-devant d'un désastre. Il ne manqua pas de se produire. En pareil lieu, comment fussent-elles passées inaperçues? Sur-le-champ, les petits employés et les serviteurs du palais qui habitaient le même immeuble leur avaient fait transmettre la prière de le quitter. Le souvenir de la maison des Frédéricks, incendiée et démolie, les obsédait : ils ne se souciaient pas de s'exposer aux colères de la foule, par la faute des nouvelles venues. Celles-ci, dans leur naïveté, invoquaient le droit commun. On ne pouvait pourtant pas les jeter comme cela dehors! Il fallait leur laisser le temps de trouver un autre

(1) Police secrète du palais.

toit. Ce n'était pas une grâce qu'elles imploraient, c'était le privilège du plus humble des fonctionnaires qu'elles revendiquaient. Il était clair que le sens de la tragédie qu'elles traversaient leur échappait complètement. En vain, les quelques personnes raisonnables qui les entouraient leur expliquaient-elles comme moi que nous étions en pleine Révolution. Par malheur, la haine populaire s'acharnait contre leur père et contre le mari de l'une d'elles. Elles avaient échappé une première fois : il ne fallait pas tenter le destin. La sœur de charité qui soignait la comtesse, annonçait son départ pour le front : que feraient-elles seules avec cette mère âgée, malade et privée de soins?

Une scène qui eut lieu devant moi me décida à agir sans les consulter. Comme je me trouvais auprès de Mme Voeikoff, on vint l'avertir que le gérant désirait lui parler; la sachant vive et emportée, je l'accompagnai. Ce gérant, hier sans doute un bonhomme obséquieux et plat, lui intima devant moi, d'un ton péremptoire et grossier, la sommation suivante : puisque, contrairement à leur promesse de ne rester que quelques jours dans ce logement, elles y demeuraient encore, il venait de la part des locataires leur signifier une fois pour toutes, leur congé. Elles seraient mises à la porte de force, si elles ne vidaient pas les lieux de leur propre gré.

Sans doute, avaient-elles déjà tant souffert que leur sensibilité s'était émoussée : elles semblaient ne plus se rendre compte du danger. Moi, je le voyais. On sentait la menace planer. Comme un oiseau de proie, elle rétrécissait sans cesse ses cercles, elle fondait déjà sur elles. Pour conjurer un péril si pressant, je résolus de parvenir jusqu'à Glebow, jadis vice-président de l'Union des villes, aujourd'hui maire élu par la population de la capitale de la Russie libre. Mon service au lazaret m'avait mis en relations avec lui; il m'avait produit l'impression d'un homme impulsif et bon : il ne refuserait sûrement pas de secourir de malheureuses femmes.

Je me rendis à la Douma municipale : là, je tombai dans une épouvantable cohue. Le maire était retenu à une conférence très importante, paraît-il : je ne pus l'approcher. A son défaut, et malgré le trouble et la confusion qui régnaient dans cet édifice, je trouvai, parmi les conseillers municipaux, quelques hommes de bonne volonté, qui essayèrent de me venir en aide ;

mais leurs démarches restèrent infructueuses. Aucune clinique privée ne voulait de mes pauvres amies. Je compris que ces grandes blessées ne pouvaient être réellement en sûreté que dans une communauté de la Croix-Rouge. Rodzianko (1) en était le commissaire honoraire. Je ne le connaissais malheureusement pas et je ne savais comment parvenir jusqu'à lui. Tout à coup, j'entends dire autour de moi :

— Voici le colonel Engelhardt !

Engelhardt ! Le commandant de la Douma ! Un homme de petite taille, avec une grande barbe, l'aspect assez sympathique. Je me nomme, j'expose le cas des trois infortunées, je le supplie de me donner un sauf-conduit pour le Palais de Tauride.

— C'est bien difficile, me répond-il ; pourtant, venez avec moi !

Nous montons dans un auto, un soldat armé à l'avant de la voiture, et partons à toute vitesse. Arrivés à la Douma, il me fait passer pour une envoyée du comité de ravitaillement. Les couloirs regorgent de monde : des soldats, des étudiants, des civils. Le bruit des machines à écrire, les voix humaines, tout cela se confond dans un vacarme sourd, continu, pareil au bruissement d'une forêt d'automne, quand le vent souffle à travers les arbres. Nous allons droit à une porte sur laquelle on lit : « Comité Provisoire de la Douma. » Mon compagnon m'y introduit et promet de venir me rechercher. Rodzianko n'est pas encore arrivé.

De nouveau, on m'oppose un refus :

— Seul le président de la Douma peut faire ce que vous désirez. Il n'est pas ici, revenez ce soir !

J'avais l'impression que, si je ne parvenais pas à voir Rodzianko maintenant, je ne retrouverais jamais plus une telle occasion. Pourtant, après des heures d'attente, j'allais me retirer.

— Vous avez de la chance, voilà le président !

On lui transmet ma prière : échec complet. Je me décide alors à l'aborder. Ce fut notre première entrevue. Encore en chapeau et en pardessus, l'expression morose et peu avenante, il a l'air fatigué, déprimé. Quand je me suis nommée et que

(1) Rodzianko, président de la troisième et de la quatrième Douma. Il était, au début de la Révolution, l'homme le plus populaire de Russie.

j'ai exposé ma requête, il m'interrompt avec brusquerie :

— Ce sont elles qui vous ont envoyée ici?

Révoltée par ce manque de cœur, je lui réponds, non sans vivacité :

— Je suis venue de mon propre gré; il s'agit d'une vieille femme malade et de ses filles, étrangères à la politique; j'estime qu'elles ont droit à beaucoup de sympathie, à un peu de protection. On m'affirme que vous seul pouvez leur venir en aide.

Il se radoucit et demande :

— Mais que voulez-vous que je fasse?

— Donnez l'ordre à la Croix-Rouge de les recevoir toutes trois à l'une de ses communautés.

— Soit.

Le lendemain matin, une ambulance de la Croix-Rouge venait chercher la comtesse Frédéricks. Mais alors ce fut une bien autre affaire. La comtesse refusa net de partir. De son côté, un de ses amis, le général Svetchine, par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France, avait trouvé des chambres à l'hôpital français. Il n'eut guère plus de succès que moi, et ne parvint pas à vaincre l'obstination de la malheureuse vieille dame. Cependant je sentais qu'il n'y avait pas une minute à perdre. Tout ce que publiaient les journaux au sujet de Voeikoff et de son beau-père était en partie inexact ou absolument faux. C'était le moyen d'exciter encore l'opinion publique contre ces deux hommes et leurs proches. Les tables et les murs de l'appartement de Voeikoff étaient couverts de photographies de la famille impériale. Si jamais la foule entrait dans la maison, la vue de ces objets rappelant l'ancien régime déchaînerait une catastrophe.

On disait le plus grand bien du docteur Urevitch, professeur à l'Académie de médecine, maintenant Préfet de la ville. J'allai donc à la Gorochovaia (1). J'y trouvai un désordre inimaginable. Dans la salle d'attente s'entassait une foule énorme. Par la porte, qui s'ouvrait constamment, on apercevait des caisses nombreuses remplies d'argenterie et d'objets de valeur. Elles étaient gardées par des matelots débraillés, parlant haut. Personne ne semblait savoir ce qu'il avait à faire.

(1) Ancienne préfecture de police. Les bolcheviks devaient la transformer plus tard en siège central pour la Commission de la lutte avec la Contre-Révolution.

Après une longue attente, je vis sortir Urevitch. Je lui dis que je m'adressais au médecin, à l'homme de cœur, non au préfet. Il m'écouta avec beaucoup d'attention et répondit en soupirant :

— J'aurais beau donner des sauf-conduits aux Frédéricks, quelle valeur auraient-ils pour la foule? Nous n'en sommes pas les maîtres. Mon seul conseil est de cacher ces dames chez des amis ou dans un hôpital, pour les faire oublier.

— Ne pourrait-on les acheminer vers la Finlande?

— Malheureusement non. Elles n'obtiendraient pas de passeport.

Ainsi, il se déclarait impuissant. Du moins se montra-t-il d'une grande affabilité : il me promit de téléphoner au gérant de ne pas créer de nouveaux ennuis à mes amies.

... Je viens de voir la comtesse Frédéricks. J'en suis encore toute bouleversée. J'évoque son image dans le décor où elle m'apparut, la dernière fois qu'elle me reçut dans sa maison de la Potchtamskaya. Elle s'enchâssait, précieuse, dans son salon aux teintes fanées. Petite, mince, ses cheveux blancs bien ondulés encadrant des traits où s'évoquaient les traces d'une ancienne beauté, elle dégustait son thé parfumé dans des tasses de porcelaine diaphane. Ses mains fines et transparentes se détachaient sur sa robe de taffetas noir. Un collier de grosses perles s'enroulait autour de son cou. Élégante, intelligente, fine, elle ne manquait pas d'esprit et l'avait parfois mordant. Tant de vivacité se dégageait de sa personne qu'on en oubliait son âge : tout de suite la conversation avec elle prenait un tour aimable et familier. Elle s'intéressait aux choses les plus futiles comme aux plus sérieuses. D'ailleurs, adorant son mari, toujours inquiète à son sujet quand il s'absentait.

Aujourd'hui, combien le tableau était différent ! Dans une modeste chambre aux meubles de campagne, j'aperçus une toute petite vieille ; les cheveux tirés, la figure grosse comme une noisette, dévorée par les charbons ardents de ses yeux, agrandis et brûlants d'un éclat fiévreux. Elle portait une robe de chambre de velours émeraude, et ce luxe, ridicule en un pareil moment, semblait une dernière offense du faste de jadis à la misère présente. C'était cela, la comtesse Frédéricks, naguère crainte et courtisée par tous! On lui cachait encore la captivité de son mari, la destruction de son *home* incendié, et qu'elle-même

était traquée comme une malfaitrice. Un moment, quand nous fûmes seules, elle me dit : « Voyez-vous, Vera, je n'ai absolument rien que cette robe de chambre verte. Je ne puis donc pas sortir comme cela. Tout, absolument tout, est resté à la maison. Mes filles prétendent que les vitres sont brisées, elles ne veulent pas que j'y aille. Soyez bonne ! Vous connaissez Maklakoff (1). Priez-le de m'obtenir une autorisation pour que je puisse prendre mes effets à la Potchtamskaya. » Maklakoff représentait pour elle ce qu'il y avait au monde de plus farouchement révolutionnaire... Elle me dit encore quelle sécurité c'était pour elle de savoir à un pareil moment son mari à la Stavka auprès de l'Empereur. Quel chagrin c'eût été pour lui de s'en séparer en ces heures d'épreuves ! L'ironie de la situation me mit les larmes aux yeux... Hélas ! ce calme trompeur ne devait pas être de longue durée, et elle ne fut pas longtemps avant d'apprendre la vérité. Une visiteuse maladroite lui fit des condoléances pour sa maison détruite. Dès qu'elle put se tenir debout, sans en avoir parlé à ses filles, elle prit un fiacre et alla visiter ce qui avait été son foyer. Elle erra comme un fantôme à travers les ruines calcinées, recherchant les traces des lieux qu'elle avait aimés.

Son calvaire ne faisait que commencer. Elle le gravit avec une magnifique résignation. Ces trois femmes auraient eu le droit de se plaindre de leur sort ; elles ne le firent jamais. Elles s'apitoyaient sur la triste destinée de leur souverain et pleuraient sur la Russie. Elles appréhendaient la fin de sa grandeur, la guerre impossible à terminer glorieusement quand la Révolution consumait le pays à l'intérieur. Elles peuvent servir d'exemple à des milliers de personnes qui se considèrent comme des victimes : celles qui ont vraiment souffert se taisent et supportent leur sort sans rien dire.

... Maintenant, la vieille comtesse sait tout. Elle sait que son mari est prisonnier à l'hôpital évangélique. Si elle ne va pas le voir, c'est qu'elle est clouée au lit par la maladie. Ses filles sont en route, toute la journée ; l'une va visiter son père, l'autre son mari ; elle les envie, ne se doutant pas, ne pouvant pas s'imaginer comment sont traités les détenus. Les soldats qui montent la garde auprès du comte ne le laissent jamais seul un

(1) Orateur connu, membre du barreau, député à la Douma, ambassadeur du gouvernement provisoire à Paris.

instant, même quand il reçoit les soins que nécessite son état de santé. Ils craignent qu'il ne s'échappe. La nuit, quand parfois le sommeil le gagne, c'est pour avoir bientôt le rappel brutal de sa captivité : en rouvrant les yeux il voit des baïonnettes braquées sur lui. Ce sont les soldats qui s'amusent à effrayer ce vieillard, la noblesse et la droiture personnifiées. Durant sa longue vie, on ne peut relever contre lui une pensée, un geste qui ne fussent, à la lettre, ceux d'un chevalier sans peur et sans reproche. Il ne comprenait pas pourquoi on le gardait, sans lui faire subir d'interrogatoire. Il insistait pour qu'on le jugeât. Certes, il restait fidèle à l'Empereur, profondément attaché et dévoué à son souverain, monarchiste au fond de l'âme. Mais était-ce un crime? Ceux-là seuls qui ne connaissaient pas la réalité des choses pouvaient croire qu'il eût été en son pouvoir de changer le cours des événements.

Après des démarches sans nombre et de multiples expertises médicales, on promit d'alléger son sort. En effet, au bout de quelque temps, les soldats furent bannis de sa chambre : ils se tenaient à la porte. Quand on ferma pour l'été le lazaret évangélique, on transféra le comte à l'hôpital français, où on lui laissa un peu plus de liberté. C'est là qu'eut lieu sa première entrevue avec sa femme. Ces deux êtres avaient tout perdu. Il ne leur restait que leur commune affection, leur tendresse l'un pour l'autre. Seule richesse de tant de richesses évanouies!

Naguère, les trois femmes, surtout la mère et la fille cadette, délicate de santé, vivaient comme des plantes tropicales dans une serre, d'où le jardinier éloigne tout ce qui peut nuire, blesser, effleurer. Un souffle de vent, un soupçon d'humidité étaient toute une affaire. Famille étroitement unie dont les membres s'adoraient. Était-on sorti par quelque mauvais temps, les deux sœurs étaient dans des transes l'une pour l'autre. Une voiture de cour les mettait hors de toute atteinte fâcheuse, en cas de bousculade ou de cohue. Tous étaient chapeau bas devant elles. Maintenant elles couraient à pied à travers la pluie et la grêle; un vieux manteau sur les épaules, un fichu sur la tête remplaçaient les riches fourrures : il fallait passer inaperçues. Le tramway, si encore on y trouvait de la place, tenait lieu de l'élégant coupé attelé à l'anglaise. On ne parlait plus du temps qu'il faisait, on parlait des souffrances du

père et du mari. On se couchait la mort dans l'âme en se demandant ce qu'apporterait le lendemain.

Mme Voeikoff passait ses journées à faire la queue à la forteresse pour apercevoir son mari rien qu'un moment. La malheureuse frémissait à l'idée de ce qui arriverait si la foule et les soldats du dehors parvenaient à pénétrer dans l'enceinte des murs. Déjà l'on écrivait et l'on disait que le régime des détenus était trop doux. Les martyrs pour la liberté avaient autrement souffert! Dans les couloirs de la forteresse se rencontraient les femmes et les mères des prisonniers. Elles avaient été les heureuses de cette terre : maintenant, persécutées et haïes, elles tremblaient pour leurs proches. Résignées à tout, elles supportaient les pires humiliations, crainte de nuire à ceux qu'elles aimaient. On n'osait rien apporter aux détenus. Dans les casemates régnaient une humidité et un froid terribles. La santé de tous, surtout celle des vieillards, déclinait rapidement. Voeikoff lui-même, qui était jeune et robuste, commençait à perdre la vue. Plusieurs furent relâchés plus tard : ce ne sont plus des hommes, mais des ruines!

A la fin, gouvernement et geôliers s'aperçurent que ce vieux ministre était et ne pouvait être qu'inoffensif. Après de longs mois, ils le relâchèrent : il était entièrement brisé au moral comme au physique.

. . . . . .

Je ne revis les Frédéricks qu'en octobre. Ils habitaient en ville l'appartement des Grabbé (1) où ils s'étaient réfugiés.

Ici du moins, le cadre rappelait, quoique vaguement, leur vie d'autrfois. La comtesse était plus vaillante. On voyait reparaître en elle par moments des traces de l'ancienne énergie. Elle s'attachait aux détails de la vie quotidienne qui l'indignaient : le ton des serviteurs devenu arrogant, — ceux-là même qui jadis tremblaient, rien qu' au son de sa voix, — le manque de respect et d'empressement des fonctionnaires, quand elle était obligée de s'adresser aux divers bureaux de l'administration. Elle se rendait si peu compte de l'état des choses, qu'elle n'arrivait pas à comprendre le fait suivant . on lui avait pris ses autos, les bijoux trouvés sous les décombres, et on ne lui avait même pas payé d'indemnité!

(1) Comte Grabbé, ancien commandant des cosaques de l'Empereur.

— C'est vraiment inouï! s'exclamait-elle.

Voeikoff était toujours prisonnier, mais on l'avait transféré dans un hôpital pour lui faire l'opération de la cataracte.

Les événements se succédaient avec une rapidité prodigieuse, et l'avenir chaque jour s'assombrissait davantage. Trop vieux pour revoir jamais la Russie telle qu'il la désirait, il ne restait à ce couple d'un autre temps qu'une consolation : revivre en songe les jours écoulés, les jours qui ne reviendront plus. D'autres viendraient, mais ceux-là, ils ne les reverraient jamais! Ils n'aspirent plus qu'au repos, ils n'ont qu'un désir, c'est que rien ne vienne troubler leur solitude, tandis qu'enfoncés dans leur fauteuil, au coin du feu, ils évoquent les jours d'autrefois. Les étincelles crépitent dans la cheminée, et l'image du passé se réveille. Au dehors, rien que la morne étendue et le vent qui souffle. On entend parfois les rumeurs vagues de la ville, étrangère et hostile, qui s'agite quelque part là-bas. Mais cela passe comme un grondement lointain d'orage, et, de nouveau, le salon retombe au silence. Seuls, au crépuscule de leur vie, les deux vieillards s'absorbent dans une rêverie pareille, cependant que, dans le soir d'hiver, la flamme monte avec sa chanson monotone.

VERA NARISCHKINE-WITTE.

(A suivre.)

LA VIE POSTHUME

DE

M. DE CAMBRAI

M. de Cambrai, de son vivant, passa pour un homme complexe. Saint-Simon, qui ne consentait pas volontiers que les âmes restassent pour lui des énigmes, fit le tour de celle-là plutôt qu'il ne la pénétra. Les sentiments mêlés qu'il éprouvait l'empêchèrent, semble-t-il, de brosser tout d'une traite le portrait de Fénelon : il procède par petites touches, qui s'additionnent, se juxtaposent, apportent chacune un peu de vérité nouvelle, de vérité qui est parfois une surprise, et qu'une autre surprise suivra. Pour se mesurer avec le Grand Roi, l'auteur des *Mémoires* eut assez d'un coup d'œil; il lui fallut plus d'attention, et plus de reprises, pour se mesurer avec M. de Cambrai. « Sa physionomie rassemblait tout, écrit-il; les contraires ne s'y combattaient point. »

Saint-Simon put connaître un tiers à peu près, — pas beaucoup plus, — de cette admirable collection d'écrits qui forment aujourd'hui les *Œuvres complètes de Fénelon;* mais il vit le regard du prélat, et cela pouvait suppléer à bien des livres. Deux siècles ont passé : écrits inédits de Fénelon, documents inédits sur Fénelon, sont venus préciser certains traits de cette figure; et l'on dirait que chaque précision nouvelle la rend plus mobile, plus insaisissable. Mais les « contraires » qu'on y relève, et qui dans un autre personnage pourraient nous décourager, Saint-Simon nous a prévenus qu'ils se trouvaient en effet dans Fénelon, et qu'ils « ne s'y combattaient point. »

Ce mot demeure toujours vrai : il résume, en sa brièveté magnifique, toute la vie posthume de M. de Cambrai. Je le donnerais volontiers comme exergue au livre si neuf et si minutieusement érudit que vient de publier M. Albert Cherel sous le titre : *Fénelon au XVIIIe siècle en France (1715-1820) : son prestige, son influence* (1). Les textes s'y pressent; les faits s'y accumulent, les détails s'y bousculent. D'abord on les croit essoufflés, et puis ils se casent, et même ils s'enchaînent. C'est une opulence de fourmillement bibliographique, qui met sous nos yeux, telle quelle, d'étape en étape, avec tous ses zigzags et tous ses cahotements, la marche d'une gloire : invraisemblable et parfois comique odyssée, au travers de laquelle on voit un prêtre parler en philosophe, un grand seigneur s'habiller en démocrate, un esprit puissant s'abandonner aux bêlements d'une âme sensible, une figure harmonieuse tourner à la caricature, aux acclamations d'une grande partie de la France politique.

Les Jésuites ne posent pas cette figure comme la posent les philosophes; mais leur zèle est pareil; et pareil, aussi, l'éclat dont ils la font rayonner. L'éditeur Didot put à la fin du siècle en témoigner, puisqu'en 1787 il reçut du P. de Querbeuf, ancien Jésuite, les éléments nécessaires pour une édition d'ensemble des œuvres de Fénelon, et puisqu'en 1790 une assemblée de philosophes, — la Constituante, — prit sur le trésor public vingt mille livres en vue d'en hâter l'impression. Un ancien Jésuite avait lancé l'affaire ; les philosophes tentaient de la remettre à flot : d'un régime à l'autre et d'une France à l'autre, pour la plus grande gloire de Dieu ou pour celle de la philosophie, mais toujours pour celle de Fénelon, le projet d'œuvres complètes se prolongeait ; philosophes et Jésuites, — une fois n'est pas coutume, — avaient fortuitement collaboré, pour l'illustration de Mgr François de Salignac de la Mothe-Fénelon, archevêque-duc de Cambrai et prince du Saint-Empire.

I

Son attachement au Saint-Siège, ses luttes contre le jansénisme, l'avaient désigné dès son vivant à la sollicitude des

(1) Paris, Hachette.

Jésuites. On a discuté son attitude au moment de la condamnation des *Maximes des Saints* : d'aucuns n'ont voulu voir dans son humilité qu'une coquetterie, et dans ses inflexions d'obéissance qu'un jeu d'artiste. Il les agace, c'est évident, lorsqu'il fait de sa soumission une matière d'art, en chargeant un ciseleur de représenter un chérubin foulant aux pieds le livre des *Maximes*, sur un éloquent ostensoir (1). Il fallait que d'âge en âge, sous les voûtes de sa cathédrale, devant les diocésains respectueux et courbés, ce rayonnant « soleil d'or » fît « monstrance » de la docilité fénelonienne, en même temps qu'il élèverait l'hostie. Tant de solennité dans l'humiliation surprend, lorsqu'on relit une certaine lettre au Père Le Tellier, de l'an 1710, sur l'« écrasement » de « celui qui était exempt d'erreur. » Mais pourquoi conclure que Fénelon ne fut pas sincère? Dites plutôt qu'il ne fut point limpide, et tous alors vous donneront raison : la limpidité fut un trait de sa prose beaucoup plus que de son caractère, et pour une fois ici le style n'est pas l'homme. On voit facilement trouble en le regardant, et c'est cela qui attire, et parfois irrite, mais derechef attire. Les Jésuites voient clair, eux, lorsque le prestige de Rome est en jeu : leur confiance en Fénelon nous doit donner à réfléchir. Élevons-nous donc, profanes que nous sommes, au-dessus de certains procédés de confesseurs, à l'indiscrétion desquels le pénitent des *Maximes des Saints*, quel que soit le degré de sa contrition, saura toujours se dérober; du domaine des soupçons, remontons dans celui des faits.

Il n'y a dans l'histoire de l'Église qu'un seul prélat qui, depuis sa condamnation par le Saint-Siège jusqu'à sa comparution devant Dieu, dévoua constamment sa plume à la défense de cette autorité même qui l'avait frappé, et dressa tout un piédestal d'écrits, latins et français, théologiques et polémiques, pour affermir cette autorité, la rehausser, et lui créer enfin de nouveaux titres de puissance : ce prélat fut Fénelon. Chicanes sur la littéralité des cinq propositions, et puis sur leur sens réel, et puis sur les intentions personnelles de Jansenius, chicanes sur le fait et chicanes sur le droit, chicanes enfin sur la façon

(1) Sur l'authenticité du fait, voir Delplanque, *Fénelon et la doctrine de l'amour pur d'après sa correspondance avec ses principaux amis*, p. 440-443 (Lille, Giard, 1907), et Griselle, *Fénelon, études historiques*, p. 292-294 (Paris, Lachette, 1911).

de se soumettre et sur le degré d'orthodoxie d'un silence respectueux, tenaient en échec les papes successifs dans leur action contre le jansénisme. Fénelon renversa tout cet échafaudage par sa thèse doctrinale sur l'infaillibilité de l'Église en matière de faits dogmatiques et de textes dogmatiques, laquelle « ne fait, avec l'infaillibilité sur les dogmes, qu'une seule infaillibilité, complète et indivisible dans la pratique (1). » La voie fut libre, ainsi, pour la bulle *Vineam* et pour la bulle *Unigenitus :* l'esprit des pasteurs et des fidèles à l'endroit de ces deux actes pontificaux se ressentit des courants théologiques qui prenaient leur source à Cambrai. Fénelon rendit à l'autorité du magistère même qui l'avait jugé le même service doctrinal qu'avait rendu Bossuet à l'autorité de la tradition ; et sa voix fut d'autant plus écoutée qu'elle était plus mesurée, plus nuancée.

Certains auraient voulu, dans les congrégations romaines, qu'il opposât au jansénisme la thèse de l'infaillibilité personnelle du Pape. Fénelon s'en abstenait, et Clément XI acceptait qu'il « ne prononçât point le petit mot, » puisqu'il « ne disconvenait point sur la substance. » Les lenteurs de Fénelon marquaient une étape vers la proclamation de cette infaillibilité personnelle, une étape qu'il valait mieux ne pas franchir trop vite, pour que les positions fussent bien assurées. S'il eût vécu, si Louis XIV eût vécu, certain compromis tout fénelonien entre l'hégémonie doctrinale du Pape et le consentement des évêques « par voie de jugement » eût sans doute pu s'esquisser avec succès dans le concile national que projetait le souverain vieillissant ; et le même prélat qui, vingt ans plus tôt, s'était humilié devant l'opinion publique comme la commune victime des deux cours, celle de Rome et celle de Versailles, se fût peut-être levé devant elles deux, avec leur commun consentement, pour épargner à l'Église de France les misérables perturbations religieuses dont souffrira tout le XVIIIe siècle. Le capucin Timothée de la Flèche le pleurait au lendemain de sa mort comme « la seule personne habile et sûre à qui l'on pût confier les intérêts de l'Église et du Saint-Siège. »

Il avait son plan, pour les rapports entre l'Église et l'État ; les *Tables de Chaulnes* nous l'ont conservé Plan très audacieusement moderne et tout en même temps très strictement cano-

(1) Voir Moise Cagnac, *Fénelon apologiste de la foi*, p. 179-208 (Paris, De Gigord, 1917).

nique, qui ne permettait au pouvoir laïque ni d'intervenir indiscrètement dans les conclaves, ni de définir la foi, et pas davantage l'hérésie, ni de s'interposer entre les évêques et Rome, ni de vouloir être « plus chef de l'Église que le Pape ; » et lorsqu'on songe que sous Louis XV les difficultés confessionnelles vinrent beaucoup moins des décisions de Rome que des confuses ingérences de Versailles, on voit combien le souci même qu'avait M. de Cambrai des prérogatives romaines eût pu servir la paix religieuse dans notre pays.

Il y avait d'ailleurs un autre Fénelon, — c'est toujours la marque de ce grand homme, si j'ose ainsi dire, d'être *plusieurs*, — qui ne nous est connu, celui-là, que depuis deux ans, et qui faisait remettre à Clément XI une sorte d'examen de conscience d'un Pape, où le Vatican était sévèrement jugé, où la médiocrité des cardinaux, et celle des nonces, et celle de la scolastique romaine, était déplorée. Mais il concluait, au terme de ce message d'alarme : « Le jour où l'autorité du Pape ne sera plus que suave et bienfaisante, nous la voudrons tous infinie. » Et puis, dans une lettre d'envoi, il disait bien joliment, avec je ne sais quelle préciosité de conscience dont toujours se nuançait son esprit volontaire de soumission : « Cet écrit imprudent, je le désavoue et le condamne à l'égard de tout lecteur qui le verrait sans m'avoir pardonné d'avance (1). » Il requérait son pardon, et puis consommait son péché, si c'en était un, laissant flotter sur ses lèvres fines un amusant sourire de repentance, où il y avait à la fois du prêtre, du grand seigneur et du Gascon.

Tel quel, malgré les périls auxquels l'exposait son genre de génie, et peut-être en raison même de ces périls, qui lui rendaient d'autant plus nécessaires certains appuis un peu robustes, il fut toujours soutenu par les Jésuites, avec la plus attentive fidélité. Des *Observations* anonymes provenant de l'entourage de Bossuet notaient déjà, en pleine querelle du quiétisme, que « les Jésuites prenaient hautement à Rome le parti de M. de Cambrai, et à Paris secrètement. » — « Il a besoin d'eux pour se relever, disait le Père André, disciple de Malebranche, mais ils n'ont pas moins besoin de lui pour se soutenir... » C'était prêter des vues bien intéressées au théologien du pur amour,

(1) Ernest Jovy, *Fénelon inédit d'après les documents de Pistoia* (Vitry-le-François, 1917). — Henri Bremond, *Correspondant*, 25 mai 1918, p. 747-753.

au psychologue de la pure amitié. Quant aux Jésuites, ils gardèrent à sa mémoire leur assistance constante, alors qu'ils n'avaient plus rien à attendre de lui. Pour libeller son épitaphe dans un latin lapidaire, un jésuite fut là, le Père Sanadon, docile à l'appel du marquis de Fénelon ; et le Père Porée, le maître de Voltaire, n'eut même pas besoin d'être prié, pour dédier au défunt de beaux distiques latins. Son confrère le Père Tournemine avait, du vivant même de Fénelon, mis une préface à l'*Existence de Dieu*, pour corriger le relent de malebranchisme qu'exhalaient certains passages ; il poursuivait en 1718, en tête des *Œuvres philosophiques*, ce rôle, curieux et subtil, d'un censeur qui se fait avocat, et qui ne lit un livre avec sévérité que pour le présenter ensuite avec indulgence. Les *Mémoires historiques et chronologiques* du Père d'Avrigny, en 1722, mirent en si belle posture Fénelon, dans leur récit de la querelle quiétiste, que dix ans plus tard, lors de la mêlée nouvelle qui mit aux prises féneloniens et bossuétistes, ceux-ci stigmatisèrent d'Avrigny comme un auteur « partial. »

Nulles polémiques, cependant, chez les écrivains de la Compagnie, contre la mémoire de Bossuet : leur souci serait de montrer, plutôt, qu'en matière de mystique M. de Meaux n'est pas si loin de M. de Cambrai que le pense le commun des esprits.

Voyez, par exemple, l'*Instruction spirituelle en forme de dialogues*, que publie en 1741 le P. de Caussade : c'est Bossuet qui sans relâche y parle, le Bossuet des *États d'oraison*, et ce Bossuet est si ingénieusement présenté qu'il y donne l'impression, moins inexacte peut-être que ne le croit M. Cherel (1), d'enseigner à sa façon une doctrine du pur amour, où ne souffle pas l'esprit de Mme Guyon. L'habile petit livre amortissait merveilleusement les heurts entre M. de Meaux, qu'il faisait parler, et M. de Cambrai, qui s'y taisait; et c'est le crédit de ce dernier qui y gagnait. L'abbé de Brion, dans sa *Vraie et fausse spiritualité*, semblait bien viser les Jésuites lorsqu'il écrivait : « Des communautés d'hommes considérables, et qui se croient très distingués dans l'Église, ont une si haute estime des écrits de Fénelon, qu'on les lit en plein réfectoire. »

On les lisait et on les faisait lire; à mesure que se succédaient les publications posthumes ou les réimpressions, les

(1) Lire à ce sujet Henri Bremond, *Apologie pour Fénelon*, p. 437-441 (Paris, Perrin, 1910).

Mémoires de Trévoux, que rédigeaient les Pères, prodiguaient à ces nouveautés de librairie leurs meilleures grâces d'accueil. « L'admiration du siècle, l'admiration des siècles futurs; » c'est ainsi qu'en 1748 le Père Pichon qualifiait Fénelon dans son livre sur *la Fréquente Communion*. Le livre eut des mésaventures : les colères jansénistes amenèrent le Père à le retirer, et ce fut pour le grand Arnauld, cet avare dispensateur des grâces eucharistiques, un nouveau triomphe d'outre-tombe. Mais les Jésuites prirent leur revanche en réimprimant la lettre de Fénelon sur la communion fréquente : « son esprit, lisait-on dans l'*Avertissement*, est un des plus beaux et des plus solides que l'on ait jamais vus; sa piété est admirable; il fut la gloire de l'épiscopat dans le dernier siècle. » Les Pères auront beau faire, objectait dans les *Nouvelles ecclésiastiques* la vigilance janséniste : « Ils ne mettront jamais en réputation dans l'Église la théologie de Fénelon. » Étaient-ils autre chose, d'ailleurs, que des quiétistes déguisés? Tout ce qui touchait aux Jésuites, fût-ce la *Vie de Marie Alacoque* de Languet de Gercy, apparaissait aux jansénistes comme entaché de quiétisme. Mais l'hostilité commune dont ils poursuivaient les Jésuites et feu M. de Cambrai ne pouvait avoir d'autre effet que d'enchaîner plus étroitement à la cause de l'archevêque le dévouement de la Compagnie.

II

Cependant que se propageaient, pour le bien des âmes et pour leur paix, les écrits de spiritualité fénelonienne, une retentissante *Histoire de la vie de Fénelon*, publiée en 1723, construisait une certaine image de M. de Cambrai. Messire André-Michel Ramsay, « chevalier-baron, ou plutôt banneret d'Écosse, » en était l'auteur. Beaucoup pensaient, et lui tout le premier, qu'il était noble; d'autres n'admettaient pas qu'un brave boulanger, son père, fût frustré de l'honneur d'un tel fils. Nature inquiète et inquiétante, fréquemment en voyage pour la recherche d'une certitude ou pour celle d'une situation, il s'en alla de croyance en croyance jusqu'à ce qu'en 1710 M. de Cambrai fit de lui un fidèle de l'Église romaine, et puis, quatre ans plus tard, un pèlerin de Mme Guyon. On vit Ramsay prendre le chemin de Blois, se ranger parmi les hôtes, catho-

liques et protestants, auxquels « Notre Mère » révélait la doctrine du pur amour, et l'assister comme secrétaire pour ses correspondances avec le « petit milord boiteux, » c'est-à-dire avec le marquis de Fénelon, neveu du lointain archevêque. C'était une opinion courante, à Cambrai, — et quoi qu'en pensent certains bossuétistes intransigeants, cette opinion n'était pas dénuée de justesse, — que l'âme de Mme Guyon, très distinguée, très pure, devait être connue par « expérience » et par une spirituelle proximité, et non pas seulement par ses œuvres imprimées, dont M. de Meaux s'était à peu près contenté pour asseoir son jugement (1). Ramsay s'édifia fort dans cette expérience. Il trouva là nombre d'Anglais, parqués à Blois, comme dans un camp de concentration, par le Grand Roi leur ennemi; et cette rencontre l'achemina vers un certain rôle politique, obscur à distance, et que déjà les contemporains jugèrent tel. A Rome, à Paris, à Saint-Germain, Ramsay travailla pour les Stuarts et avec les Stuarts, tantôt comme précepteur et tantôt comme publiciste; mais plusieurs se demandaient s'il ne renseignait pas les Hanovre sur ce que faisaient les Stuarts ou sur ce qu'il préparait pour eux. Ce serait là, si le fait était prouvé, une attitude double; et vous allez ressaisir la même dualité dans l'action religieuse de Messire André-Michel Ramsay.

Car il est rigoureusement exact de dire qu'entre la mort de Fénelon et sa propre mort cet extraordinaire homme d'action consacra sa fièvre spirituelle à une double diffusion, celle du nom de Fénelon et celle de la franc-maçonnerie, et qu'il mena de front les deux besognes, avec une notoire insouciance des anathèmes de Clément XII contre les sociétés secrètes. Il fut en 1728, à Londres, le fondateur d'une maçonnerie nouvelle, à laquelle il donna pour parrain Godefroy de Bouillon; et les Bouillon, deux ans plus tard, prirent comme précepteur l'aventureux Écossais qui avait ainsi coiffé leurs armes d'un triangle. Ramsay voulut que cette France où ses yeux s'étaient ouverts à la lumière catholique s'ouvrît à son tour aux lumières maçon-

(1) C'est l'un des résultats les plus précieux du livre de M. Ernest Seillière : *Madame Guyon et Fénelon précurseurs de Rousseau* (Paris, Alcan, 1918), d'avoir net tement débrouillé le nœud de la controverse du quiétisme en montrant que « Fénelon n'aura guère connu de Mme Guyon que sa parole et ses lettres postérieures à 1688, et que Bossuet la jugera à peu près uniquement sur ses travaux théoriques antérieurs à cette date (p. 95).

niques : il écrivit en personne, pour l'instruction des récipiendaires, un *Discours des Francs-Maçons;* il obséda le cardinal Fleury, pour qu'à la Cour la maçonnerie fût bien vue. Fleury demeura rétif : le Roi, comme le Pape, fit grise mine aux loges. Mais Ramsay persévéra : un Allemand qui le visita longuement en 1741 nous le montre parlant avec une égale aisance de Fénelon et de la maçonnerie. Ramsay faisait voir des lettres du duc de Bourgogne à M. de Cambrai, et puis, sans aucune pause, développait un projet de « dictionnaire universel préparé par les mémoires mensuels des loges de Paris, » et qui serait publié grâce aux cotisations des Frères : c'était une première ébauche de l'*Encyclopédie*. L'acte de décès qui, le 7 mai 1743, marqua le terme de ses deux activités, fut en même temps le symbole de leur ondoyante diversité : parmi les signataires figuraient deux prêtres de Saint-Germain-en-Laye et deux pairs francs-maçons du Royaume-Uni. On pouvait dire de Ramsay, comme de son maître Fénelon, que « sa physionomie rassemblait tout; » je n'oserais pas ajouter que chez lui « les contraires ne se combattaient point. » Il y a des éloges qu'il faut réserver pour le seul Fénelon (1).

Tel fut l'homme qui, par son *Discours de la poésie épique et de l'excellence du poème de Télémaque*, par son *Essai philosophique sur le gouvernement civil selon les principes de M. de Fenelon*, par son *Histoire de la vie de messire François de Salignac de la Mothe-Fénelon*, fit connaître au XVIIIe siècle la personne et la vie, les maximes et les rêves de M. de Cambrai. Recueillant en son palais l'âme nomade de Ramsay, Fénelon l'avait amenée, par une route émouvante, du déisme au catholicisme : la route pouvait se refaire en sens inverse, et ce fut l'art de Ramsay de présenter au siècle l'archevêque de Cambrai sous un certain jour qui pût plaire aux déistes. Lisez, par exemple, son discours sur Télémaque : M. de Fénelon, nous explique-t-il, « ne dit rien que ce que les païens auraient pu dire, et cependant il a mis dans leur bouche ce qu'il y a de plus sublime dans la Morale Chrétienne, et a montré par là que cette Morale est écrite en caractères ineffaçables dans le cœur de l'homme, et qu'il les y découvrirait infailliblement, s'il

(1) Le pamphlétaire De Potter, en 1838, s'imagina d'affirmer que Fénelon avait été reçu franc-maçon : c'était lui prêter une ressemblance toute gratuite avec son disciple. Sur cette absurdité, voir *Revue Fénelon*, juillet-octobre 1911, p. 97.

suivait la voix de la pure et simple raison, pour se livrer totalement à cette Vérité souveraine et universelle qui éclaire tous les esprits, comme le Soleil éclaire tous les corps (1). » De mauvais esprits pouvaient tout de suite interroger : Mais alors à quoi bon le Christ? et malignement conclure que, de l'aveu de M. de Fénelon et du banneret, son converti, le Verbe eût pu se dispenser de s'incarner. Et précisément certains théologiens, M. de Meaux tout le premier, avaient accusé la mystique guyonienne de ne s'occuper pour ainsi dire point de la personne du Rédempteur. Tout cela paraissait s'accorder, s'enchaîner : l'*impresario* de Fénelon et ses adversaires théologiques de jadis semblaient d'accord pour attirer sur lui les complaisances des déistes.

Le commentaire que donnait Ramsay, dans son *Essai sur le gouvernement civil*, d'un autre passage du *Télémaque*, offrait à ces complaisances un nouvel appât. Mentor, sermonnant Idoménée sur ses devoirs, lui disait en termes étudiés : « La religion vient des dieux, elle est au-dessus des rois. Si les rois se mêlent de la religion, au lieu de la protéger, ils la mettront en servitude... Pourquoi vous mêleriez-vous des choses sacrées! Laissez-en la décision à ceux qui sont inspirés pour être les interprètes des dieux; employez seulement votre autorité à étouffer ces disputes dès leur naissance... Contentez-vous d'appuyer la décision quand elle sera faite... Bornez-vous à réprimer ceux qui n'obéiraient pas au jugement des amis des dieux quand il aura été prononcé. » Il y avait là, pour le pouvoir civil, tout un programme de politique religieuse, qui s'accordait avec l'autre programme tracé pour le duc de Bourgogne dans les *Tables de Chaulnes*. Reprenons un instant la série d'événements religieux auxquels fut mêlé Fénelon, et, dans ce cadre, appliquons ce programme : Louis XIV se trouvera gêné pour importuner le Saint-Siège au sujet du quiétisme des *Maximes* et pour insister sur l'urgence d'une condamnation; mais Fénelon, lui, ne sera nullement gêné pour accepter, en sa jeunesse, la direction des *Nouvelles converties* et le poste de missionnaire parmi les protestants de Saintonge,

(1) *Discours de la poésie épique*, en tête de l'édition de 1717 des *Avantures* (*sic*) *de Télémaque*, I, p. XXIV-XXV. Voir sur ce livre de Ramsay les commentaires de M. Ernest Seillière dans son livre : *Le péril mystique dans l'inspiration des démocraties contemporaines*, pp. 88-90 (Paris, 1918).

et pour souhaiter, en sa vieillesse, l'activité du pouvoir en faveur de la bulle *Unigenitus*, puisque de part et d'autre il s'agit de réprimer des gens qui « n'obéissent pas au jugement » des « interprètes » d'en-haut; et le programme de Mentor est parfaitement compatible avec cette fermeté de prosélytisme et cette susceptibilité d'orthodoxie que M. le pasteur Douen et M. le pasteur Viénot, oubliant la charité de Fénelon pour les personnes, ont de nos jours taxée d'intolérance. Mais le dix-huitième siècle, lui, lisait Fénelon par les yeux de Ramsay.

Or, Ramsay, dans son *Essai*, « écrit selon les principes de M. de Fénelon, » insérait quelques-uns de ces propos de Mentor au bout d'un paragraphe où il expliquait que « le Roi doit laisser les sujets dans une parfaite liberté d'examiner, chacun pour soi, l'autorité et les motifs de crédibilité de la révélation. » Mentor n'avait rien dit de pareil à Idoménée, mais tout le dix-huitième s'y trompa, et considéra comme authentiquement fénelonien ce paragraphe de l'Écossais. Pareillement, dans son *Discours pour le sacre de l'électeur de Cologne*, Fénelon avait, en termes éloquents, marqué la supériorité de l'amour sur la violence : Ramsay reprenait ces phrases, les recousait à sa façon, et les transformait en une conversation de Fénelon avec le roi Stuart sur la nécessité d'accorder à tous la tolérance civile. Si les bossuétistes eussent connu, dans ce temps-là, certains témoignages, exhumés aujourd'hui, sur l'esprit d'éclectisme de « Notre Mère, » qui, pour accueillir les protestants dans la petite chapelle guyonienne, « n'exigeait point d'eux de changer de religion, mais d'entrer dans les voies intérieures, » les susceptibilités courroucées des bossuétistes eussent sans doute contribué, tout comme les paraphrases de Ramsay, à faire parmi les déistes un beau renom de « tolérantisme » à l'ancien directeur et dirigé de Mme Guyon.

III

Une autre biographie de Fénelon, plus abrégée, parut en 1747 : elle était l'œuvre posthume de son neveu le marquis, et visait, elle aussi, à célébrer l'archevêque, mais plus encore à glorifier Mme Guyon, pour qui Ramsay, au gré du marquis, avait à la longue marqué trop de froideur. La curiosité publique y trouva l'attrait d'une œuvre de famille, — et de

chapelle, mais non pas l'intérêt quasi doctrinal qui s'attachait au livre du banneret. Il n'entrait point dans les desseins du marquis d'affermir ou d'ébranler l'imposante systématisation de la personnalité et de l'œuvre fénelonienne, mise à la mode par son devancier; et les philosophes, sans prêter à cette image plus pâle une bien longue attention, continuèrent de s'éprendre de Fénelon d'après Ramsay.

Ainsi Ramsay défunt s'accrochait-il à Fénelon défunt, avec une insupportable indiscrétion. Il fallait que ce prêtre se laissât transfigurer en philosophe; et sous la main massive de son habilleur écossais, les contours de ses idées s'empâtaient, la sveltesse de sa démarche s'engonçait. La vraie pensée fénelonienne, charmante déjà lorsqu'elle s'exhibait avec de caressantes langueurs, était plus charmante encore lorsqu'elle se dérobait à demi, s'esquivait pour s'insinuer à nouveau, et jouait à cache-cache avec son lecteur en l'obligeant à lutiner avec elle. Ramsay, lourd exégète, la dénudait de toutes ses grâces; il en éteignait la fièvre, c'est-à-dire la vie. Elle était incomplète, indécise, évoluante, comme l'est tout ce qui vit : il voulait, le malheureux, la rendre pleinement logique; il rangeait en théorèmes, — et en théorèmes politiques, les pires de tous, — ce qu'elle recélait de roman. Le Fénelon de Ramsay était tout près de n'être qu'un Sieyès.

Mais un Sieyès, c'était le type d'homme que le siècle aimait. Ils furent tous des façons de Sieyès, les grands hommes de ce temps-là, depuis Joseph II, l'empereur apostolique, jusqu'à Jean-Jacques, le plébéien de Genève; et dans les innombrables productions qui pastichèrent *Télémaque* en l'alourdissant, des conseillers calqués sur Mentor n'ennuyaient un peu longuement leurs jeunes pupilles royaux que pour en faire de petits Sieyès. Fénelon se dessina, peu à peu, comme le premier en date dans cette lignée; c'est ainsi que se figea sa mouvante silhouette, et devant elle la vénération des philosophes se prosterna.

Au demeurant, il y eut en cette affaire un autre responsable que Ramsay : ce fut Mentor, le Mentor du *Télémaque*. Il plaisait aux philosophes que Mentor enseignât aux rois leur métier, et surtout qu'il les en dégoûtât. Car j'imagine qu'un jeune rejeton royal qui étudie dans ce livre ses futurs devoirs doit être fort tenté d'abdiquer ses droits éventuels. C'est peu rassurant,

avouez-le, de s'entendre dire que parce qu'on est « né dans l'élévation, l'on est guetté par de violentes passions ; » qu'on n'a pas de chance de devenir un bon roi, parce que c'est « une espèce très rare ; » que l'exercice des fonctions royales ne peut être « qu'une monstrueuse tyrannie ou une servitude accablante ; » que, bon gré mal gré, on sera le jouet des flatteurs ; qu'on devra toujours « être masqué ; » que, parce que roi, l'on « s'usera plus que les autres hommes ; » qu'on sera « l'homme le moins libre et le moins tranquille de son royaume, » et nécessairement, inévitablement, un homme malheureux. Quelle destinée, grands dieux ! Le futur roi qui méditera sur elle risque d'envier les enfants d'Aristodème qui de par la volonté de leur père, roi de Crète, durent après sa mort « être traités sans distinction, selon leur mérite, comme le reste des citoyens. »

Il y aurait peut-être, pour lutter contre un tel découragement, les enchantements de la gloire. Mais si vous êtes vraiment bon et votre peuple vraiment bon, c'en sera fait pour vous de la gloire des armes, puisqu'il n'y aura plus de guerre ; car les peuples voisins vous respecteront, vous et votre peuple, « à cause de votre vertu ; » leur « amour et leur confiance, quand ils auront senti votre modération, font que votre État ne pourra être vaincu, et ne sera presque jamais attaqué. » J'aime ce *presque*, derrière lequel Fénelon vient abriter une déception toujours possible ; mais ce bon peuple et ce bon roi me paraissent, eux, assez mal abrités. D'autant que si l'exceptionnelle méchanceté d'un voisin les amenait à tirer l'épée, ils devraient s'interdire les ruses de guerre, l'espionnage, le contre-espionnage : le *Télémaque* prohibe tout cela. « Tous les hommes étant frères, toute guerre est une guerre civile, et la guerre déshonore le genre humain. »

Le moyen âge possédait un droit des gens catholique, dont l'assise fondamentale était une théorie de la juste guerre. Leur préoccupation de ne pas séparer le domaine de la politique de celui de la morale conduisait nos vieux canonistes à légitimer la guerre lorsqu'elle visait à châtier les attentats du voisin contre le bon droit et contre la morale internationale : elle devenait, alors, une sorte de correction corporelle, infligée par la force au nom de la justice lésée. Mais dans la Bétique telle qu'Adoam la décrit à Télémaque, l'idée d'une guerre, même juste, est soigneusement bannie. « Les peuples de la Bétique rient quand

on leur parle des rois qui ne peuvent régler entre eux les frontières de leurs États. Tandis qu'il restera des terres libres et incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voisins qui viendraient s'en saisir. » Ces avides voisins que, par une hypothèse bien imprévue, l'on répute pouvoir être méchants, n'auront donc point à craindre une juste guerre : pas plus en Bétique que dans les livres de Tolstoï, on ne se croit le droit de résister au mal. « Et Télémaque ravi se réjouissait qu'il y eût encore au monde un peuple qui, suivant la droite nature, fût si sage et si heureux tout ensemble. »

Mais un jeune lecteur de sang royal qui, pour se réjouir, aussi lui, cherchait la Bétique sur la carte d'Europe, voyait se développer une Prusse, une Russie, qui n'avaient rien de commun avec la Bétique. Et quelle distance, aussi, entre l'histoire de France et ce troublant apologue ! Dans les *Dialogues des Morts*, on retrouvait les maximes du *Télémaque*, errant sur les lèvres de certains morts illustres ; et ces maximes mettaient en posture fort médiocre, et même injurieuse, trois personnages envers lesquels la France avait une dette : Louis XI, François Ier, Richelieu. François Ier, là-bas dans les enfers, s'entendait dire par Louis XIII, en termes aigres-doux, qu'il valait mieux être père de la patrie que d'être conquérant. L'Espagnol Ximenès, interpellant Richelieu, l'accusait d'ambition, de vanité, de faiblesse ; et le pauvre cardinal, se heurtant au chancelier Oxenstiern, essuyait une seconde algarade, plus insolente encore. Quant à Louis XI, il devenait une façon de cible pour les ombres illustres qui l'entouraient, pour le Téméraire et pour le cardinal Balue, pour Bessarion, pour Louis XII, pour Commines ; et toutes ces ombres lui reprochaient d'être un génie faux et trompeur, un prince fourbe et méchant, un esprit inquiet, artificieux et entreprenant, qui renversait tout le genre humain... Il y avait du vrai dans ce qu'elles disaient, mais il avait, pourtant, aidé à édifier la France. De grandes nappes de nuages, lentement accumulées dans les lointains enfers, venaient ainsi ternir l'éclat de trois grands règnes, sous le regard étonné, intimidé, du futur successeur. Des doutes n'allaient-ils pas s'élever en lui sur la grandeur même de cette histoire nationale dont les plus fameux ouvriers étaient évidemment si éloignés de la « droite nature, » et si peu ressemblants aux bons rois des romans, aux rois du *Télémaque?*

Les conséquences éventuelles de ces enseignements fénelonien n'étaient pas de nature à déplaire aux philosophes, plus soucieux de théories que des réalités de l'histoire, et moins attachés à la France qu'au genre humain. De trouver jusque dans le XVIIe siècle, jusque dans l'ombre même du Roi-Soleil, un précurseur pour quelques-unes de leurs doctrines et pour beaucoup de leurs rêves, cela leur faisait l'effet d'une bonne fortune. Et leur joie fut grande lorsqu'en 1747 et 1748 parut à Londres et puis à la Haye, sous des titres divers, cet *Examen de conscience sur les devoirs de la royauté*, qu'avait composé Fénelon pour son pupille. Là du moins, enfin, Fénelon parlait en prêtre; il installait son élève en terre ferme, et non plus dans les nuées ou bien dans les enfers; en termes excellents, il le mettait en présence de ces deux réalités : la réalité du pouvoir à exercer, la réalité de la morale chrétienne à appliquer.

Mais les philosophes, — Grimm nous en est témoin, — virent surtout, dans ce livre, « le détail de toutes les fautes que peut faire un monarque dans le gouvernement de ses États et la conduite de son peuple. » C'était, pour des esprits frondeurs, une aubaine qu'un tel catalogue : il devenait une sorte de guide, à l'usage de tous les Français, pour l'exploration des péchés royaux. On le réimprima fréquemment, durant toute la seconde moitié du siècle, sous le titre de *Directions pour la conscience d'un roi;* et pour en accentuer la portée, on suivit toujours l'exemple de l'éditeur de la Haye, qui avait ajouté en supplément quelques pages de Ramsay, tirées de l'*Essai sur le gouvernement civil*. La publication de l'*Examen de conscience* avait été préparée, de longue date, par le marquis de Fénelon; mais comme le diacre suit l'archevêque, on y faisait encore succéder à la pensée fénelonienne l'exégèse d'André-Michel Ramsay.

Et nunc reges intelligite... Volontiers les philosophes eussent-ils emprunté ce texte sacré pour arborer devant les rois la parole de l'archevêque. Trois souverains se rencontrèrent, pour se mettre à son école. Le premier s'appela Frédéric II : dès 1740, en bon philosophe, il célébrait dans son *Anti-Machiavel* l'idéal royal que nous dessine le *Télémaque;* il y parlait, tout comme un autre, de « la funeste gloire des conquérants, qui tient à la barbarie, » et du bonheur qu'on éprouve à n'être que le premier magistrat de son peuple. Mais l'histoire atteste qu'il ne répétait ces édifiantes leçons que pour donner

le change à ses voisins. Un héritier plus probe de la pensée fénelonienne fut Stanislas Leczinski : celui-ci, pastichant le maître, écrivit en 1752 l'*Entretien d'un Européen avec un insulaire du royaume de Dumocala :* royaume imaginaire et symbolique, dont la capitale ressemblait moitié à Nancy, moitié à Salente. Mais en deçà de la Prusse, en deçà de Dumocala, on vit la bonne volonté d'un de nos dauphins se mettre à l'école de Fénelon : il devait s'appeler Louis XVI.

Élève appliqué, élève studieux par excellence, il aligna dans un cahier vingt-six *Maximes* extraites par lui du *Télémaque*, et en 1766 il les fit imprimer. C'était là son petit bréviaire de futur souverain. Monté sur le trône, il tint à faire rééditer les *Directions pour la conscience d'un roi.* « Pourquoi en ferais-je mystère au public ? expliquait-il à son confesseur. Je n'y ai pas intérêt, puisque je suis résolu à remplir tous mes devoirs ; et il serait fâcheux pour mes successeurs qu'un aussi bon livre vînt à se perdre. »

Bien qu'il n'eût rien d'un tyran, il devait connaître la « révolution soudaine » et puis le « renversement » que l'une des maximes extraites par lui du *Télémaque* présentait aux princes comme un châtiment de la tyrannie. Il ne lui servit de rien, devant les hommes au moins, d'avoir copié les enseignements féneloniens, et de les avoir médités, et de les avoir imprimés, et de s'être évertué à les appliquer. N'était-ce qu'un cri de son cœur déçu, ou bien était-ce encore une suprême et fidèle réminiscence de Mentor, lorsque, dans son testament, écrit au fond de la prison du Temple, il parlait du « malheur » de régner ?

IV

A l'écart des rois qui s'examinaient à la lumière de Fénelon, à l'écart des Jésuites qui, gagnés par l'attrait du *Télémaque*, déclaraient trouver dans ce livre « ce que la politique et la morale ont de plus profond, de plus noble et de plus utile, » les philosophes, eux, cherchaient dans Fénelon des occasions de fronder les rois, et parfois même l'Église ; et ces occasions surgissaient. Une ligne de Ramsay, — toujours lui, — les aidait dans leurs recherches et leur donnait à demi licence de solliciter audacieusement la pensée fénelonienne. Il avait un jour écrit à

Voltaire : « M. de Fénelon, s'il était né dans un pays libre, — lisez l'Angleterre, — aurait développé tout son génie, et donné plein essor à ses principes, qu'on n'a jamais bien connus. »

Si ces mots avaient un sens, ils laissaient comprendre que Fénelon, parce que sujet du despotisme français, et peut-être, qui sait! parce que prêtre, avait craint de donner l'essor à tout ce qu'il pensait, et qu'il avait, vraisemblablement, partagé avec le seul Ramsay le secret de certaines audaces politiques, comme il partageait avec Mme Guyon le secret de certaines audaces mystiques. « Il savait taire un secret sans dire aucun mensonge, nous dit-il d'un personnage du *Télémaque*. Ses meilleurs amis même ne savaient que ce qu'il croyait utile de leur découvrir. » Excités par la phrase de Ramsay, les philosophes battirent la campagne pour ressaisir un Fénelon que ses meilleurs amis mêmes n'avaient pu connaître. Prenant à Fénelon sa soutane et son manteau de cour, ils en affublèrent un philosophe comme eux, qu'ils firent penser comme eux, parler comme eux. Ils lui donnèrent l'essor, enfin, — cet essor que Ramsay regrettait qu'il n'eût pas pris lui-même.

Ces « principes qu'on n'avait jamais bien connus, » n'avaient-ils pas été, peut-être, les principes d'un sceptique? Voltaire, en son *Siècle de Louis XIV*, insinuait que Fénelon peu à peu s'était laissé glisser vers quelque scepticisme. Il produisait pour garants une demi-douzaine de petits vers, que le marquis lui avait remis :

Jeune, j'étais trop sage,
Et voulais trop savoir ;
Je n'ai plus en partage
Que badinage
Et touche au dernier âge
Sans rien prévoir.

Que tel eût été le dernier stade de la pensée fénelonienne en matière métaphysique et mystique, cela ravissait Voltaire. C'était, en réalité, l'une de ces strophes assez enfantines que Fénelon adressait à Mme Guyon pour lui signifier qu'il fallait renoncer à la sagesse humaine et vivre en enfants (1). Mais à partir de 1752, malgré les récriminations des écrivains catho-

(1) Voir P.-M. Masson, *Fénelon et Mme Guyon* p. LXVI-LXVIII et 360-363 (Paris, 1907).

liques et du mystique protestant Dutoit, éditeur de Mme Guyon, le XVIIIe siècle accrochera tenacement à cet inoffensif couplet la méchante interprétation voltairienne.

On ne s'arrêtait pas en si belle voie, et l'on commençait à se demander jusqu'où se serait élancé le tolérantisme de M. de Cambrai, s'il avait osé prendre élan. « Le grand Fénelon, écrivait Voltaire dans un de ses pamphlets les plus libertins, a embrassé tous les hommes dans son esprit de tolérance. » Un livre où le chevalier de Beaumont combattait le fanatisme et les voies de rigueur en matière de religion mettait en vedette l'avis du » grand Fénelon. » Et plus on l'accaparait, plus on le faisait grandir. « On n'est point à la fois religieux et tolérant, » dogmatisait Helvétius dans le livre *de l'Homme;* mais il signalait une exception, et cette exception, c'était Fénelon. Marmontel, écrivant tout un roman : *Les Incas*, pour « faire détester de plus en plus le fanatisme destructeur, » y mettait comme épigraphe une phrase fénelonienne, ou soi-disant telle, empruntée à Ramsay : « Accordez à tous la tolérance civile. » D'Alembert aimait que, dans le *Télémaque*, Fénelon, « pour rendre ses leçons utiles à tous les princes de la terre, eût fait beancoup moins parler la religion que la morale naturelle, » et qu'il eût préconisé « agriculture et tolérance. » Et cela devenait un lieu commun, d'opposer au théologien Bossuet le philosophe Fénelon et la tolérance de l'un au fanatisme de l'autre. Au nom même de sa haine de la théologie et de son amour de l'humanité, le marquis de Mirabeau écrivait : « Le plus doux assemblage de lettres et de syllabes que puisse former notre langue, c'est le mot de *Fénelon.* »

Les protestants, qui ne connaissaient pas encore la correspondance de Fénelon missionnaire en Saintonge, aidaient à faire de lui un héros du « tolérantisme : » ils observaient que dans *l'Éducation des filles* il n'était question ni de transsubstantiation, ni de purgatoire, ni du culte des saints, et que Fénelon s'y montrait, « dans le fond, beaucoup plus réservé sur le chapitre de la religion, qu'on ne l'est ordinairement dans la communion romaine. » Et précisément parce qu'on le considérait comme « réservé sur le chapitre de la religion, » c'est-à-dire du dogme, Rousseau, qui allait rendre au siècle une religion, n'avait aucune gêne à se réclamer de la religion fénelonienne : le dernier analyste de l'âme de Jean-Jacques, celui de

tous ses biographes qui l'a le mieux connu, le regretté Pierre-Maurice Masson, a pu dire que « Fénelon est le seul des grands chrétiens du XVIIe siècle auquel Rousseau se soit donné tout entier. »

Le bon Bernardin de Saint-Pierre, qui, tout détaché qu'il fût de toute religion positive, aimait avoir à domicile quelques Dieux Lares, acquit un jour sur le Pont-Neuf une petite urne, qu'il installa dans un angle de son cabinet : il y suspendit une inscription, sur laquelle il associait Jean-Jacques Rousseau et « François Fénelon, » parce que tous deux avaient tenté d'« amener leur siècle à la nature, » et qu'ils avaient ainsi mérité plus de gloire, une gloire plus durable, qu'un César ou qu'un Achille. Bernardin savait que cette dévotion de sacristain plairait aux mânes de Jean-Jacques ; car il se souvenait que Jean-Jacques « préférait Fénelon à tout. » « Si Fénelon eût vécu, lui avait un jour dit Bernardin, vous seriez catholique. » Et Jean-Jacques de répondre : « J'aurais cherché à être son laquais pour mériter d'être son valet de chambre. » *Philosophia ancilla theologiæ*, disait-on cinq siècles plus tôt ; le philosophisme allait-il à son tour se mettre en condition, au service de ce qu'il croyait être la théologie fénelonienne ? Il n'était pas jusqu'à l'auteur de *la Religieuse* qui, traitant Fénelon et Mme Guyon avec plus de respect que ne l'avait fait Bossuet, n'écrivît avec une surprise émue : « Il y eut un homme d'une honnêteté de caractère et d'une simplicité de mœurs si rares, qu'une femme aimable put, sans conséquence, s'oublier à côté de lui et s'épancher en Dieu. » Et Diderot d'ajouter : « Mais cet homme fut le seul, et il s'appelait Fénelon. »

Il devenait « le seul, » l'unique, le seul prêtre, bientôt, que l'on acquittât du grief d'avoir été prêtre : ainsi s'infléchissait la courbe extraordinaire de cette destinée sacerdotale.

Soudainement un scandale éclate : c'est dans la salle de l'Académie, en 1771, le jour de la fête du pieux roi saint Louis. Le parti des philosophes, devenu maître de la Compagnie, a fait à l'Église cette politesse et ce mauvais tour, de mettre au concours l'éloge de Fénelon... Trois manuscrits ont été distingués : on va les apprécier, les lire, couronner l'un d'entre eux. D'Alembert ouvre la séance en montrant qu'il fallait « acquitter envers Fénelon la dette de son propre siècle. » De son temps, insiste-t-il, « Fénelon n'avait trouvé que chez nos

ennemis les hommages que la Cour et la nation lui devaient. » Un portrait de l'archevêque sourit à l'assemblée : d'Alembert attache son regard sur cette toile, et s'écrie : « Malheur à qui ne s'attendrirait pas en le voyant ! » La Compagnie s'attendrit, et l'auditoire avec elle; un vieillard pleure chaque fois qu'on prononce le nom du « vertueux » prélat.

Le lauréat qui fait couler ces larmes n'est autre que La Harpe, qui l'an passé, dans sa *Mélanie*, a combattu les vœux religieux et le fanatisme catholique, et mis en scène un curé philosophe : cela le désignait évidemment pour parler de l'archevêque philosophe comme les philosophes le voulaient. Sa pièce d'éloquence glorifie le citoyen, l'homme de lettres, l'apôtre de l'humanité : le chrétien s'éclipse, l'archevêque aussi. Une tirade de La Harpe contre l'enthousiasme religieux déchaîne les applaudissements de l'assemblée ; mais lorsqu'en terminant il demande : « Quel honnête homme refusera d'être de la religion de Fénelon ? » une atmosphère religieuse imprègne tous les cœurs.

D'autant plus douce est leur émotion, que cette religion qui sera désormais la leur, si l'on en juge par ce qu'en dit l'abbé Maury, lauréat de l'accessit, n'est autre que le déisme. Mais c'est assez regarder le ciel : certaines pages plus hardies, plus tumultueuses, vont faire redescendre sur terre l'auditoire de l'Académie. Elles sont détachées du troisième *Éloge*, qu'avait écrit Masson de Pezay avec la collaboration de Diderot : le célibat des prêtres y est maudit, la mémoire de Bossuet flétrie, les controverses de théologie vouées à l'exécration publique, et Fénelon prédicateur est mis sur le pavois, comme l'interprète d' « une morale éclairée remplaçant les déclamations monacales. » C'est Thomas qui lit ces fragments : il « fait très bien sentir, » en les débitant, ce qu'ils contiennent d' « assez libre pour les circonstances présentes; » et le *Mercure* proclame qu'il serait difficile de trouver dans les fastes de l'Académie une séance plus intéressante. Voltaire est dans l'allégresse; il félicite La Harpe : « C'est le génie du grand siècle passé, lui écrit-il, fondu dans la philosophie du siècle présent. »

Cette fusion n'est pas du goût de l'Église : elle se dresse, elle se plaint, elle fait supprimer par le Conseil du Roi les *Éloges* de La Harpe et de Masson de Pezay. Qu'importe aux philosophes? Le coup est porté; et cela les amuse d'autant plus

d'avoir fait louer Fénelon, que le « parti religieux » s'en montre plus gêné. Et voici que du fond de sa tombe, par l'exhumation d'une lettre jusqu'alors inédite, Fénelon lui-même, Fénelon en personne, leur paraît venir à la rescousse.

V

Au temps où il vivait à la Cour, il avait griffonné pour Louis XIV une lettre qu'il semble avoir voulu lui faire parvenir, sous le voile de l'anonymat : lettre émouvante d'audace, qui dépeignait, sous des couleurs ardentes, la situation créée par l'omnipotence des ministres, par le crédit des flatteurs, par l'impétuosité de l'esprit de conquête, par la misère du peuple. Quel fut le sort de cette lettre? Arriva-t-elle jusqu'à Louis XIV? On incline généralement à croire que non (1). Mais quatre-vingts ans plus tard, elle eut un lecteur qui s'appelait d'Alembert, et qui en profita. C'était une belle aventure qu'une telle trouvaille : elle justifiait que devant l'Académie on reparlât de Fénelon. Et l'Académie, en 1774, fêta de nouveau saint Louis en applaudissant un *Éloge de Fénelon*, dont l'auteur était d'Alembert. Il semblait que l'archevêque défunt, se dérobant pour une heure à la « pure et douce lumière » de ces Champs Élysées, séjour des justes, dont il avait si pieusement parlé, fit parmi les Quarante une réapparition solennelle pour entamer le procès du Grand Roi (2).

Voltaire n'en crut pas ses oreilles : cette lettre lui fit l'effet d'une « démarche imprudente et fanatique. » Il s'était, lui, montré plus respectueux dans son *Siècle de Louis XIV*, et ce n'est pas de ce ton-là, surtout, qu'il parlait naguère à Frédéric II. Mais Condorcet fut choqué des susceptibilités de Voltaire : on commençait à se représenter Fénelon comme ayant été la moitié d'un républicain. La philosophie du siècle, sous l'influence de Rousseau, s'engouait des démocraties antiques ;

(1) Voir en sens contraire Seillière, *Mme Guyon et Fénelon*, pp. 126 et suiv. — Une ligne de Brunetière, *Histoire et Littérature*, II, p. 152, laisse voir qu'il avait du mal, lui, à croire cette lettre authentique.

(2) Par une coïncidence qui dut être chère aux âmes « sensibles, » ce d'Alembert qui évoquait ainsi l'ombre de M. de Cambrai, était le fils de Destouches « le bonhomme, » de Destouches-Canon, — un mauvais sujet qui devait à Mme de Tencin la gloire de cette paternité, et qui possédait cette autre gloire, d'avoir été le correspondant et le commensal très aimé de M. de Cambrai.

elle les réédifiait comme des cités pleinement libres, pleinement égalitaires et pleinement fraternelles; l'esclavage n'était qu'un détail, dont elle ne tenait pas compte; elle leur savait gré, surtout, de s'être passées de rois. La voix de Fénelon sermonnant Louis XIV flattait ces aspirations nouvelles.

Derechef elle eut un écho, en 1777, sur les lèvres du même d'Alembert, devant le même auditoire : pour fêter le jeune Joseph II, qui assistait à la séance de l'Académie, d'Alembert voulut présenter à l'Empereur réputé tolérant un grand précepteur de tolérance : il relut solennellement son *Éloge de Fénelon*. Et puis en 1785 il l'imprima; et les annotations qu'il y joignit scandaient les hardiesses du texte. On y voyait M. de Cambrai, vers la fin de sa vie, « étendre ses principes de tolérance encore plus loin qu'il n'avait fait jusqu'alors, » et « regarder avec indifférence toutes les disputes théologiques. » Sa *Lettre à l'Évêque d'Arras sur la lecture de l'Écriture Sainte* était malicieusement commentée : d'Alembert observait qu'on pourrait prendre pour « l'intention la plus maligne » l'affectation que mettait l'archevêque à « présenter les traits de la Bible les plus propres à scandaliser les faibles, et à donner aux impies un avantage apparent dans leurs objections contre le texte sacré. » Fénelon, — ce Fénelon qu'un ancien Jésuite se disposait à éditer, — apparaissait comme un demi-précurseur pour le Voltaire du *Dictionnaire philosophique* et de la *Bible enfin expliquée* (1). Et d'Alembert l'éclairait d'un autre rayon de gloire, en rapportant ce mot que Ramsay prêtait au précepteur royal : « Tout prince sage doit souhaiter de n'être que l'exécuteur des lois. » Il était presque intimidé par la netteté de cet axiome, et se hâtait de spécifier qu'en le reproduisant il agissait en « simple historien. » Quelques années plus tard, pour avoir refusé d'être l'exécuteur des lois de la Constituante contre l'Église, Louis XVI, — un dévot de Fénelon, pourtant, — allait connaître une série de désagréments, qui devaient finir d'une façon tragique.

Mais ces catastrophes mêmes, il semblait que Fénelon les eût prévues. Un autre mot de lui, reproduit par Ramsay, et que retrouvaient dans le supplément des *Directions* tous les lecteurs de ce livre, parlait d'« une révolution violente et soudaine qui,

(1) Une ligne de Brunetière, *Histoire et Littérature*, II, p. 152, témoigne, au sujet de cette *Lettre*, d'une impression proche de celle de d'Alembert.

loin de modérer simplement l'autorité excessive des souverains, l'abattrait sans ressource. » Cette prophétie, que d'aucuns interprétaient peut-être comme une invite, servit d'épigraphe au panégyrique de Fénelon prononcé dans la séance publique de la loge des Neuf-Sœurs, — celle qui naguère avait reçu Voltaire, — par le frère abbé Cordier de Saint-Firmin. Fénelon pouvait devenir le précepteur des sujets, ou, pour mieux dire, des citoyens, puisque les rois s'étaient montrés d'insuffisants écoliers; et dès 1789 deux opuscules anonymes, dont l'un s'appelait *Fénelon aux États Généraux*, et l'autre *la Dignité de l'homme ou le despotisme dévoilé*, pillaient *Télémaque* pour en extraire des leçons de politique à l'usage des Français qui rebâtissaient la France. On eût pu piller, aussi, les *Dialogues des Morts*, où la méthode législative des Grecs, « faisant des lois fondamentales pour conduire un peuple sur des principes philosophiques (1), » était hautement préférée à celle des Romains, qui légiféraient empiriquement au gré des besoins. Les hommes de 1789, visant à reconstruire enfin la France sur des principes philosophiques, tentaient-ils autre chose que ce qu'avaient fait les Grecs de jadis, avec l'approbation posthume de M. de Cambrai ?

Bientôt on l'engagea dans les polémiques, on lui donna figure de tribun. *Principes positifs de Fénelon et de M. Necker sur l'administration :* ainsi s'intitulait un libelle où l'on opposait aux complaisances de Necker pour l'absolutisme « les droits » de la nation, tels qu'ils étaient « dans l'opinion des saints mêmes du siècle passé. » C'était un sujet de trouble pour Emery, l'illustre sulpicien : la vénération qu'il professait pour Fénelon souffrait de certains éloges indiscrets. Assurément Fénelon, dans sa lettre au duc de Chevreuse, qui, de tous ses écrits politiques, est peut-être le plus profond, revendique pour « la nation » le droit de s'intéresser activement à sa propre vie; mais ces pages mêmes, eussent-elles été connues des libellistes révolutionnaires, ne les eussent pas autorisés à coiffer d'un bonnet phrygien son beau visage d'aristocrate. Emery devait redouter qu'on n'en vînt à ces extrémités : au risque d'atténuer l'originalité des théories politiques féneloniennes, il fit tout un livre, en 1791, pour présenter au public, en un sage amalgame, ce que Bossuet et Fénelon avaient pensé de la souveraineté : il

(1) *Dialogues des Morts: Solon et Justinien.*

était trop attaché à toutes les gloires de la vieille Église de France pour consentir à les dissocier.

Du coup, il y eut des révolutionnaires pour s'inquiéter; et lorsque, en 1792, le conventionnel Guffroy demanda que la Convention rendît un hommage éclatant à la vertu, en faisant transférer au Panthéon les cendres « du sage et vertueux Fénelon, » son collègue Bazire s'insurgea, et riposta que Fénelon, ce monarchiste, ne pouvait être honoré par des républicains.

La majorité des députés furent de cet avis. Mais Fénelon, parmi eux, redevint à la mode, grâce au Théâtre de la République. On l'y vit monter sur les tréteaux, en février 1793, dans une pièce de Marie-Joseph Chénier : *Fénelon ou les religieuses de Cambrai.* Il se faisait ouvrir les souterrains d'un couvent, délivrait des fers une religieuse et la restituait à son ancien séducteur. Une anecdote dont Fléchier, dans son diocèse de Nîmes, avait été le héros (1), servait de point de départ à cette pièce, œuvre d'une conscience antimonacale et d'un cœur sensible; mais le dramaturge révolutionnaire frustrait Fléchier pour mettre en scène Fénelon. On pouvait lire dans les *Sermons choisis sous divers sujets*, publiés en 1718 par Ramsay et le marquis de Fénelon, un discours de Fénelon à une nouvelle convertie, qui renfermait un magnifique éloge du cloître; mais lorsque, en 1793, on voulait introduire sur la scène parisienne, comme une sorte de commentaire aux décrets de la Révolution contre les vœux religieux, l'exemple éloquent d'un prélat qui les condamnait, il fallait, aux dépens de l'histoire, que ce prélat fût celui de Cambrai. Fénelon devenait un type représentatif; son nom prenait la portée d'une allégorie.

Les timidités politiques dont l'avait convaincu Bazire lui fermaient le Panthéon ; mais les oreilles jacobines, pourtant, se sentaient délicieusement caressées par la voix de Mentor faisant de l'éducation une chose d'État; et dans les éphémérides révolutionnaires, *Calendrier du peuple français*, *Almanach des républicains*, Fénelon trouvait sa place; un jour lui était consacré; il devenait un saint de la France laïque, un saint que les partis se disputaient entre eux. Victimes et bourreaux du lendemain prétendaient également à son parrainage. Il fallait qu'il fût « l'Amphion d'une patrie qui se désorganisait, » car

(1) L'anecdote avait été racontée par d'Alembert dans son *Éloge de Fléchier* (*Œuvres de d'Alembert* éd. Belin, II, p. 334).

il avait « jeté dans le *Télémaque* les premières bases d'une république royale ; » c'est Delisle de Sales qui, dans des pages intitulées : *Fénelon à une Convention française*, lui conférait cet éloge subtil, pour faire de lui l'apôtre d'une révolution pacifique. Mais ce Fénelon édulcoré n'était pas accepté par le montagnard Laveaux ; il avait copié dans *Télémaque* une terrible ligne : « Par un peu de sang répandu à propos, on en épargne beaucoup. » Il la commentait comme on affile le tranchant d'un couperet ; et froidement il dogmatisait : « Fénelon était le Marat de la tyrannie, et Marat est le Fénelon de la liberté. » Ce second Fénelon, pourtant, entra seul au Panthéon ; le premier resta dehors ; entre le seuil de ce temple et le cercueil de l'archevêque, le livre d'Emery barrait la route. Et puis certains hommes vigilants s'inquiétaient de ces débuts d'apothéose qui tournaient à l'honneur d'un prêtre. Car enfin, de quelques gravures licencieuses qu'on eût paré son *Télémaque*, il avait été prêtre ; et chaque soir, ce suspect qu'était devenu Marie-Joseph Chénier faisait, en sa personne, acclamer le sacerdoce. Le conseil général de la commune sauva la liberté menacée, en ordonnant que *Fénelon* disparût du répertoire.

D'autres disgrâces succédèrent : la gratitude que gardaient les jacobins à l'architecte de Salente ne put empêcher que son petit-neveu l'abbé de Fénelon fût exécuté, ni que la cathédrale de Cambrai fût mise en vente, ni qu'on envoyât à la fonte le beau morceau de joaillerie pieuse qui devait exhiber aux regards des hommes, pour la suite des siècles, la majestueuse humilité de l'auteur des *Maximes des Saints*. Mais Jean Bon Saint-André eut un jour connaissance qu'on avait, à Lyon, répandu un peu de sang, en voulant sans doute en épargner beaucoup, et que le sang d'un neveu de Fénelon avait été compris dans cette effusion nécessaire : cela lui fit peine, parce que deux filles restaient dans la misère ; il parla d'elles à la Convention, qui chargea l'un de ses comités d'avoir pitié, en souvenir du « vertueux » grand-oncle. On s'aperçut enfin que même en tant que prêtre, ce grand citoyen pouvait servir la République. Pour les pompes du décadi, l'on avait besoin de certaines pages qui, « sans aucun mélange de superstition ni même de religion particulière, » pussent édifier les âmes : on les chercha dans M. de Cambrai. Et les théophilanthropes, qui avaient besoin, eux, de quelques figures de grands hommes pour en faire une

matière de panégyriques, distinguèrent tout de suite celle de Fénelon : elle fut l'objet d'un *Éloge laïque* dans l'ancienne église Saint-Sulpice, devenue temple de la Victoire. Ainsi Fénelon bénéficiait-il de ce culte des grands hommes dont quelques lignes du *Télémaque* avaient paru tracer le programme; et c'était le couronnement suprême de son renom de tolérance, d'être ainsi réquisitionné pour l'établissement des cultes divers que l'on voulait édifier sur les ruines du christianisme.

Fort heureusement pour sa mémoire, Emery veillait toujours; et lorsque Bonaparte eut ramené le bon sens et la paix religieuse, Emery, acquéreur des papiers de Fénelon, pria Bausset, l'évêque d'Alais, d'en tirer une histoire du prélat.

L'Église de France reprit enfin possession d'une physionomie qui l'honorait; les Sulpiciens, poursuivant le dessein des Jésuites, préparèrent une édition complète de Fénelon, qui allait purifier et consacrer sa gloire. La grande ombre de M. de Cambrai échappait désormais à la familiarité des philosophes et des sans-culottes; il était temps qu'après ces périples qui dépassaient en imprévu les aventures mêmes de Télémaque, elle trouvât abri dans cette Ithaque qu'était Saint-Sulpice, et qu'elle réapparût authentiquement sacerdotale, sagement mystique, correctement doctrinale; car, à ce prix seulement, elle pouvait reprendre son éclat littéraire, si fâcheusement terni, durant tout un siècle, par les lourdes fumées d'un certain encens.

VI

Il résulte de toute cette histoire qu'il y eut au XVIIIe siècle deux images de Fénelon, l'une, plus discrète, pour l'édification des âmes pieuses, l'autre, plus voyante, pour l'attendrissement des philosophes, et qu'à mesure que se développait cette dernière, elle n'avait avec la première presque rien de commun. Et cependant, certains traits authentiques de la pensée fénelonienne avaient tout d'abord servi d'éléments pour composer cette romanesque image. Ce qui dès le début contribua beaucoup à séduire le camp philosophique, ce fut la tendresse et l'humanité de l'âme fénelonienne, ce fut le crédit que M. de Cambrai faisait à la nature humaine, à la raison humaine, à la liberté humaine, ce fut une certaine attitude d'esprit que ces mauvaises langues de jansénistes eussent volontiers qualifiée

de pélagienne. Son goût pour la « nature » et pour l' « aimable simplicité du monde naissant, » ce goût par lequel il devance les philosophes et que ceux-ci dépraveront jusqu'à l'utopique niaiserie, accompagne et sanctionne, chez lui, une certaine conception du christianisme, qui s'apparentait à celle de saint François de Sales (1), et qui ne consentait pas que le monde naissant, monde de pécheurs non encore rachetés, fût radicalement et fondamentalement mauvais, ni que le péché originel eût complètement brisé les ailes par lesquelles l'homme peut s'élever à l'idée de justice.

Mais cette conception-là, elle avait des ennemis mortels, les jansénistes. Et l'on peut dire expressément que si la pensée de Fénelon n'eût pas été dominée par certaines idées sur l'homme et par certaines idées sur Dieu qui étaient aux antipodes du jansénisme, un certain nombre des attraits par lesquels elle plaisait aux philosophes eussent disparu. Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'ils s'en soient jamais rendu nettement compte. Les discussions sur Baïus, Jansenius ou Quesnel, n'étaient pour eux que du verbiage. L'opposition janséniste était devenue, sous leurs yeux, un parti politique beaucoup plus que religieux, et que les mesures de coercition prises par le pouvoir royal désignaient à leur sympathie. De ces opposants, victimes de l'intolérance d'État, on faisait, tout doucement, des confesseurs de la tolérance; on les considérait comme une sorte d'aile droite, — et c'est ce qu'ils seront à la Constituante, — de cette armée « philosophique » qui allait faire campagne pour la raison contre l'autorité, pour la liberté contre le despotisme, et pour la religiosité naturelle, ou bien pour l'athéisme, contre les « chaînes » du dogme. Mais parallèlement à cette alliance toute politique, on élaborait une « philosophie » beaucoup plus incompatible encore avec la vieille théologie janséniste qu'avec les récentes affirmations romaines (2).

(1) Voir là-dessus une page pénétrante de Sainte-Beuve, *Port-Royal* (4e édit.), I, p. 218-221.

(2) A certaines heures, Voltaire s'indigne contre « quelques fanatiques qui ont voulu proscrire les anciennes fables. » « Aux yeux de ces sages austères, dit-il, Fénelon n'était qu'un idolâtre. » Et il se fâche, et il les nomme : « Il y eut parmi ceux qu'on nomme *jansénistes* une petite secte de cerveaux durs et creux. (*Dictionnaire philosophique*, article *Fable*). Mais que cette dureté même leur fût commandée par leur théologie, par cette théologie à laquelle la bulle *Unigenitus* apportait les rectifications nécessaires, c'est ce qui échappait à Voltaire.

On considérait l'homme, par exemple, comme naturellement bon; et l'on répudiait comme une superstition inique le dogme d'un péché originel, dont l'humanité supportait à jamais les onéreuses conséquences (1). Mais qui donc avait poussé ce dogme jusqu'à l'iniquité? Qui donc avait dit que « depuis le péché originel le libre arbitre, sans la grâce de Dieu, n'est plus capable que de pécher? » et que « c'était être pélagien que de reconnaître dans l'homme quelque chose de bon naturellement, quelque chose de bon qui tirât son origine des seules forces de la nature? » C'était Baïus, père intellectuel de Jansenius. Et qui donc avait redit que « de par le péché originel, l'homme, sans la grâce, n'a de liberté que pour faire le mal? » C'était Quesnel, disciple de Jansenius. La bulle de Pie V contre Baïus, et puis la bulle *Unigenitus*, avaient vengé de ces calomnies le pauvre héritier d'Adam; et Alexandre VIII, relevant dans les écrits jansénistes une proposition d'après laquelle il était « nécessaire que dans toutes ses œuvres l'infidèle péchât, » l'avait condamnée. Non pas que l'Église admît que Virgile ou Cicéron fussent « nés bons, » et que le salut qui avait pu succéder pour eux à l'exercice des vertus naturelles fût indépendant des grâces anticipées du Christ; mais elle se refusait à faire d'eux, — et à faire, aussi, de ces sauvages chez lesquels pénétraient ses missionnaires, — des intelligences démunies de toute lumière naturelle, des volontés mutilées de toute liberté naturelle, des consciences incapables de toute vertu naturelle, des âmes forcément vouées à la damnation.

L'indulgence des Jésuites pour certaines œuvres des déistes anglais, indulgence qui leur était commune avec Fénelon, s'expliquait par le souci qu'ils avaient de considérer la raison naturelle comme susceptible, même après le péché et antérieurement à la révélation évangélique, de s'élever jusqu'à la connaissance d'un Dieu. Leurs missionnaires, dans les *Lettres édifiantes*, parlaient comme leurs théologiens. « Nous voyons dans les sauvages, écrivait l'un d'eux en 1694, les beaux restes de la nature humaine, restes qui sont entièrement corrompus

(1) A ceux qui voudraient débrouiller à l'aide de quelque théologien récent ces épineuses questions de la corruption de notre nature et de l'universalité du salut, qui cent cinquante ans durant troublèrent la France catholique, il y a deux livres qui s'imposent comme guides : *Nature et surnature*, de M. l'abbé Bainvel (Paris, 1905), *et Le Problème du salut des infidèles*, par M. l'abbé Capéran (Paris, 1912).

dans les peuples les plus policés. » Cela paraît tout près de Rousseau (1), et cependant la distance est grande, puisque ce missionnaire s'en va dévouer sa vie pour embellir ces restes et pour policer ces peuples, — pour les embellir par le baptême, pour les policer par l'Évangile. Mais ce qui subsistait de sa remarque, c'est que leurs âmes n'étaient pas si fondamentalement mauvaises qu'elles eussent strictement besoin, pour leur salut, des grâces sacramentelles que ce missionnaire venait leur offrir. Arrière donc le rigorisme intransigeant qui, par la plume du grand Arnauld, jetait en enfer les païens, y compris Aristote et Platon, Socrate et Diogène! Si les philosophes croyaient que telle était l'exacte doctrine de Rome, les philosophes s'égaraient.

Mais devant eux Fénelon avait surgi, tout Fénelon, le Fénelon des écrits antijansénistes et le Fénelon du *Télémaque* et des *Dialogues des Morts*, le Fénelon qui sans effort aimait le Christ et le Fénelon qui avait à faire effort pour se défendre à lui-même de trop aimer les païens; et les philosophes pouvaient constater que dans son *Instruction pastorale en forme de dialogues sur le système de Jansenius*, Fénelon, traitant du salut des infidèles, entre-bâillait à un certain nombre d'entre eux, par la vertu de la grâce prévenante du Christ, les portes du ciel, et que les belles âmes païennes du *Télémaque*, adeptes ou apôtres de la morale naturelle, gardaient je ne sais quelle rectitude qui faisait souhaiter, pour elles, un autre avenir que la damnation. Si jamais âmes païennes méritèrent que Dieu leur donnât la grâce en vue de la Rédemption qui devait venir, ce furent bien les vertueux héros de ce livre. Et tout cela pouvait rassurer la sensibilité des philosophes, trop prompts à croire que Rome vouait aux flammes éternelles la plus grande partie des humains, depuis le siècle d'Adam jusqu'au siècle d'Émile. S'ils eussent lu les bulles au lieu d'en rire, ils eussent vu que l'Église avait condamné l'une des cinq propositions imputées à Jansenius, parce que cette proposition niait que le Christ fût mort pour tous les hommes.

Il leur plaisait d'avoir inventé certaine bonté divine, au regard de laquelle toutes les religions étaient bonnes. La formule était fautive, et peu respectueuse pour la dignité même de l'esprit humain; mais la lecture de la bulle *Unigenitus*, de

(1) Voir les commentaires de M. Seillière dans son livre : *Le péril mystique* p. 54-60.

cette bulle dont Fénelon fut en France le plus actif messager, les eût sans doute agréablement surpris, en leur montrant l'Église frappant d'anathème cette autre proposition de Quesnel : « Hors de l'Église aucune grâce n'est assurée. » C'était un beau cadeau que ce janséniste avait prétendu faire à l'Église en lui conférant l'absolu monopole de la dispensation de la grâce, mais l'Église avait refusé le cadeau, comme une atteinte à la vieille maxime du moyen âge, d'après laquelle « Dieu n'a pu enchaîner à ses sacrements sa puissance de nous sanctifier, » et comme une injure personnelle à l'adresse du Christ, qui peut agir par d'autres voies que les voies sacramentelles. Les jansénistes, qui par surcroît marchandaient au fidèle l'usage de ces dernières voies, n'avaient jamais pu supporter qu'on permît au Christ d'être si généreux, si libéral, j'allais dire si tolérant. Sainte-Beuve, en un coin de son *Port-Royal*, cite à cet égard une bien curieuse lettre, que Pontchâteau, un des hommes notables du groupe, adressait en 1676 à l'un de ses correspondants d'Utrecht :

Les Jésuites, écrivait-il, prêchent l'indifférence. Un d'eux a assisté un soldat hérétique à la mort dans Amiens, où il fut passé par les armes, et a fait prier Dieu publiquement pour lui, espérant bien de son salut sans lui faire faire abjuration. Il traita même d'ignorante une personne qui lui témoigna en être surprise. Il se contenta de lui faire prononcer des actes de foi et d'amour de Dieu, et de lui faire lire le dix-septième chapitre de l'Évangile de saint Jean. Il fallait encore ce digne couronnement aux excès qu'ils commettent (1).

Mais les « excès » des jésuites continuèrent : il y en eut un en 1731, — il s'appelait le Père Boisson, — pour soutenir, à Pamiers, qu' « un luthérien, un calviniste ou autre, s'il est dans la bonne foi, peut absolument se sauver dans sa secte. » L'évêque crossa notre Jésuite, et les jansénistes d'applaudir. Ils étaient d'autant plus excités que, derrière le Père Boisson, ils visaient M. de Cambrai. Et c'était encore contre lui, et contre les Jésuites, que, deux ans plus tard, les curés de Rodez entassaient *Remontrances* sur *Remontrances :* ces curés déclaraient tout net qu' « on favorisait l'incrédulité en ouvrant le ciel à ceux qui, hors de l'Église, parmi les hérétiques et les païens

(1) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 4e édition, IV, p. 331, n. 1.

même, sont dans cette espèce de bonne foi dont il est si facile à l'orgueil humain de se flatter. » Derrière le Père Lamezou à Rodez, comme derrière le Père Boisson à Pamiers, les jansénistes avaient raison de découvrir Fénelon. Car ils pouvaient lire, dans Ramsay, ce propos de l'archevêque : « Chacun sera jugé selon la loi qu'il a connue, et non selon celle qu'il a ignorée. Nul ne sera condamné que parce qu'il n'a point profité de ce qu'il a su, pour mériter d'en connaître davantage. » Et de fait, Fénelon, pour tenir ce langage, n'avait qu'à se rappeler certain coup de foudre, tombé des hauteurs du Vatican sur les jansénistes au temps d'Alexandre VIII : ils avaient soutenu que « ni les païens, ni les juifs, ni les hérétiques ne peuvent recevoir aucun influx de la grâce de Jésus-Christ ; » mais le Pape n'avait pas permis à messieurs de Port-Royal de canaliser ainsi cette grâce, et il les avait frappés. Les philosophes ne savaient sans doute rien de cette histoire d'anathème, et les dispositions féneloniennes leur apparaissaient comme l'épanouissement d'une âme de philosophe. Elles n'étaient que la traduction, par une âme évangélique, des récentes décisions du Saint-Siège, — décisions également chères à ce Fénelon que les philosophes aimaient, et à ces Jésuites qu'ils détestaient.

L'abbé de Fénelon voulait, dès 1782, éditer les œuvres complètes de son grand-oncle : le ministère s'y opposa, par égard pour les jansénistes. Anciens Jésuites et philosophes durent être pareillement mécontents. Quelques années plus tard, nous l'avons vu, ils se rencontrèrent, les uns et les autres, dans un commun souci de voir enfin sortir des presses toute la pensée fénelonienne. C'est qu'en définitive il y avait certains points d'attache, d'ailleurs insoupçonnés des philosophes, entre les raisons mêmes qui les portaient, les uns et les autres, à aimer M. de Cambrai. Les philosophes larmoyaient sur sa tolérante mansuétude, et les Jésuites aimaient à constater son orthodoxie antijanséniste : n'étaient-ce pas deux définitions diverses pour désigner un même état d'âme? Venant de camps si différents, les phraséologies dans lesquelles elles se formulaient faisaient l'effet d'être des « contraires ; » mais, là encore, « les contraires ne se combattaient point. »

GEORGES GOYAU.

POÉSIES

LA VICTOIRE DU PALATIN

[Fouilles de G. Boni, en février 1918.]

Sculptée avec amour dans le blanc pentélique
Par des Grecs attentifs à fléchir le destin,
Cette jeune Victoire embellit le butin
Qu'un proconsul heureux fit pour la République.

Mais Rome ayant fêté la divine relique
Et bâti son autel au flanc du Palatin,
Le marbre consacré par un culte certain
Régna d'un pied vainqueur sur la terre italique.

Il reparaît au jour après un long oubli
Dans le sol remué du temple enseveli;
Sa grâce retrouvée émeut les sept collines;

Et tout un peuple encor se presse à ses genoux,
Car ce retour auguste apporte parmi nous
Le présage attendu pour les armes latines.

POUR L'ITALIE VICTORIEUSE

Si l'arome divin qui parfume le monde
Est le tien, Italie! et sort de ta beauté,
Si la Science et l'Art, dont vit l'humanité,
S'épanchent comme un flot de ton urne profonde,

Si ton antique Rome est grande et sans seconde,
Ayant soumis la terre aux lois de l'unité,
Si le Droit souverain réglant notre cité
Sur son précepte encor se modèle et se fonde,

Si, depuis deux mille ans, tu n'as jamais cessé
D'ajouter une gloire à celles du passé,
Une page restait à joindre à ton histoire,

La page que tes fils écrivent de leur sang,
Et que tu vas graver en ton verbe puissant
Au marbre des autels qu'a dressés leur victoire!

RÊVERIE SUR LE LAC DE GARDE

Suso in Italia bella giace un laco
Appié dell' Alpe che serra Lamagna.
DANTE.

Les poètes de Rome ont décrit les premiers
Le grand lac où fleurit une douce presqu'île;
Ils ont dit son flot large et la houle tranquille
Qui baigne ses bois d'oliviers.

Ils aimaient les tableaux de ces rives heureuses,
La villa qui se double au clair miroir de l'eau,
Et le feston de pampre alourdi sur l'ormeau
En dépit des Alpes brumeuses.

L'amoureux de Lesbie avec ses vignerons
Sous la rose invoquait Vénus et son sourire;
Virgile, au pied du hêtre, inscrivait sur la cire
De grands vers que nous aimerons...

Mais voici qu'un autre âge a conduit sur ces grèves
L'âme de l'Italie et ses fils les plus chers,
Et depuis lors, devant les tours des Scaligers,
Elle nous convie à ses rêves.

Toi que le Capitole a ceint du laurier d'or,
Disciple retrouvé de Rome et de la Muse,
Toi qui vas oublier la lointaine Vaucluse
Où ton jeune luth vibre encor,

O Pétrarque! je vois passer ton fier visage
Sur ce fond de montagne hérissé de donjons;
Ta marche grave suit les bords que nous longeons,
Tes yeux goûtent ce paysage;

C'est ici que tu veux, d'un rythme solennel,
Réveiller dans ses pleurs la Patrie offensée
Et l'obliger, docile à ta noble pensée,
A briser un joug éternel.

Tu l'invoques du fond de ton cœur : « Italie!
Mon Italie, où dort la cendre des héros,
Le Tudesque enragé foulera-t-il leurs os
Sans qu'un vengeur se lève et crie?

« Ah! puisse-t-il panser la blessure et l'affront
De ton beau corps meurtri de chaînes étrangères! (1) »
Poète, la chanson que tu fis pour les pères,
Les fils un jour la chanteront;

(1) ...Le piaghe mortali
Che nel bel corpo tuo si spesse veggio...
Natura... de l'Alpi schermo
Pose fra noi e la tedesca rabbia.
Pétrarque, Canz. *Italia mia.*

Et Dante, dont l'image auguste t'accompagne,
Leur jettera l'appel de son vers courroucé,
Lui dont l'errant exil n'a jamais traversé
Cette Alpe qui clôt l'Allemagne. —

Quels graves souvenirs chargent cet air léger!...
J'entends ici la voix de nos communes races,
Et mon modeste pas, parmi ces grandes traces,
N'est point celui d'un étranger.

Le sang français versé sous les aigles latines
A consacré pour nous ces horizons divins,
Où s'offrent à la fois, Rivoli, tes ravins
Et, Solferino, tes collines.

Partout a retenti sous ce ciel enchanté
L'hymne de nos aïeux pour la gloire italique :
Que la France se dît Empire ou République,
C'était toujours la Liberté...

Mais j'écoute... Le même chant s'élève encore...
L'Italie héroïque appelle ses soldats,
Et nous voici mêlés pour de nouveaux combats
Autour du double tricolore!

Cette fois, ce sont eux, les fils du sol fleuri,
Qui mènent pour le droit la bataille enivrante;
Ils s'en vont racheter leur terre, ils vont vers Trente,
Où les réclame Alighieri.

Ils ont pour bastion la montagne neigeuse,
A de telles hauteurs que l'aigle seul les suit;
A leurs pieds, sur le lac, le canon jour et nuit
Ébranle la rive orageuse.

Leurs savants ont repris le compas du Vinci
Pour tracer sur les rocs les courbes de leurs routes.
Quelle audace du cœur leur manque? Ils les ont toutes,
Et, s'il faut mourir, les voici!

Fils de la Louve, sang des vieux légionnaires,
Pâtres du Samnium et laboureurs toscans,
Et vous, nés sous le feu des antiques volcans,
Rome vous lève pour ses guerres!

Vous lui restituerez le pays qui s'étend
De l'Alpe Julienne à la chaîne Rhétique,
Vous lui rendrez son golfe et son Adriatique,
Et sa Trieste qui l'attend.

Ah! grandissez encor cette grande patrie!
Purifiez son seuil de l'outrage étranger,
Au nom de ses martyrs que vous allez venger,
Ceux de l'Adige et ceux d'Istrie!

Arrachez, déchirez de vos poings irrités
L'étendard jaune et noir qui provoquait vos pères!
Effacez, en forçant le crime en ses tanières,
Tant de deuils et d'iniquités!

— Frères! demain, après l'unanime victoire,
Nos peuples mêleront leurs moissons de lauriers;
Les poètes feront à nos jeunes guerriers
Hommage de la même gloire;

Mais, pour vous seuls, afin de vous célébrer mieux,
Nous chercherons aux vers d'Horace et de Virgile
Ceux qu'ils ont composés sous la lampe d'argile
Pour l'Italie et pour ses dieux!

PIERRE DE NOLHAC.

RÉFLEXIONS

SUR

L'AVENIR FINANCIER

Tant que dura la guerre, l'avenir financier pouvait à bon droit sembler très sombre : la gloire de nos armes victorieuses nous le fit un moment oublier. Est il besoin de dire qu'il ne serait guère sage de nous le représenter aujourd'hui sous de trop riantes couleurs, avec l'idée qu'à elle seule la Victoire, « en chantant, » et comme par enchantement, arrangera toutes choses, et qu'il n'y a plus à s'inquiéter de rien? Il convient, croyons-nous, d'éviter ici un excès d'optimisme, en même temps qu'un pessimisme si l'on peut dire « défaitiste, » et de se rendre compte que, la guerre finie, c'est maintenant que s'ouvre l'ère la plus critique de notre épreuve financière : redoutable épreuve qui ne sera finalement surmontée qu'au prix d'efforts acharnés et de lourds sacrifices, au prix de l'abnégation, de la sagesse et de la prévoyance de tous, de nos gouvernants tout en premier. Il va falloir non seulement subvenir aux besoins de la liquidation, procéder à la restauration monétaire de la France et à la consolidation de la dette flottante, pourvoir au déficit de notre balance économique vis-à-vis de l'étranger, mais encore faire face aux énormes charges de la nouvelle dette de guerre. L'impôt n'écrasera-t-il pas fatalement le pays? Notre budget « civil » de 1918 s'élevait à huit milliards; ajoutez-y les intérêts des emprunts à venir, l'amortissement, les pensions militaires, les dépenses de réparation et de « re-

construction » économique et sociale, les services ordinaires de la guerre et de la marine : il est à prévoir que les budgets prochains pourront atteindre au moins 16 à 18 milliards, plus de trois fois le chiffre d'avant-guerre. Or, le revenu national de la France était évalué en 1914 aux environs de 30 milliards ; c'est donc plus de moitié du revenu national ancien que devra prendre l'impôt futur : à supposer que ce soit possible, ne sera-ce pas détruire sans recours les moyens d'existence de la majorité des Français, briser tout essor économique et arrêter la vie même du pays? La France victorieuse sera-t-elle accablée à jamais sous le poids de sa victoire?

Certes nous avons, avec des motifs d'anxiété, de légitimes raisons de confiance. Les forces morales dominent tout ici-bas : nous voulons donc espérer d'abord dans l'ascendant glorieux que notre France s'est acquis aux yeux du monde entier dans la guerre et par la guerre. Allié, ami, ou neutre, l'étranger sait ce qu'il lui doit : la liberté du monde. Justice est rendue à sa valeur comme à sa droiture. De toutes parts les témoignages lui en sont offerts. C'est ce que reconnaissent nos ennemis eux-mêmes : « de toutes les régions de l'univers, écrivait Maximilien Harden dans la *Zukunft* en août dernier, un grand et admirable courant d'affection, plus puissant que jamais au cours des siècles, afflue vers les Français... » Devant l'aréopage des peuples, la « douce France, » qui est aussi la « forte France, » a gagné en honneur, en respect, en crédit : c'est notre droit et notre fierté de le constater.

Nous voulons espérer aussi dans la force et l'autorité que donne à notre pays la victoire des armes dans une juste cause. La victoire sera-t-elle vaine au vainqueur, comme le prédisait Norman Angell, l'auteur de *la Grande Illusion*, avec les apôtres du pacifisme économique, ceux-là mêmes qui juraient autrefois qu'une grande guerre mondiale serait impossible, à raison de la complexité du monde moderne et de l'étroite interdépendance des intérêts de nation à nation, ceux-là mêmes encore qui assuraient qu'un envahisseur serait incapable de s'approprier la richesse matérielle d'un pays, à raison de ce qu'ils appelaient l'intangibilité du capital : la malheureuse Belgique et nos populations du Nord savent, hélas ! ce que valent de pareilles « illusions ! » Nous ne sommes pas de ceux qui crient *Væ Victis* ou *Victoribus spolia*. Nous n'avons pas fait la guerre

pour le profit, *ad prædam*, mais pour le droit et la justice. Il est bien permis cependant de compter qu'une complète réparation sera tirée de l'agresseur vaincu pour toutes ses déprédations et destructions, ainsi qu'une certaine compensation pour les frais de guerre dont il nous a imposé la charge, et que le retour de nos provinces perdues apportera une vigueur nouvelle à la mère patrie. Il est bien permis de penser aussi que le vainqueur aura pour lui, avec la faveur du monde, le prestige de la victoire; sa valeur financière sera grandie de toute sa valeur militaire, et la fortune économique lui viendra à la suite de celle des armes.

Nous voulons enfin espérer dans les bienfaits de l'étroite union qui lie les Puissances alliées, et qui, née de la guerre, survivra à la guerre. D'abord politique et militaire, elle s'est étendue à l'ordre économique et financier : elle s'élargira encore. Que ce soit en matière de circulation, de change, ou d'emprunts, l'entr'aide éventuelle des États de l'Entente ouvrira d'heureuses perspectives en vue de la liquidation des charges de la guerre. Les possibilités en sont encore incertaines, les modalités nuageuses; mais ce qui semblait chimérique hier paraîtra demain sans doute nécessaire, et prendra peut-être corps bientôt : nul meilleur terrain pour les débuts de la Ligue des Nations!

Voilà, n'est-il pas vrai? de précieux gages d'espoir. Mais, à côté de ces promesses de l'ordre moral ou virtuel, on peut se demander, — et c'est ce que nous voudrions faire ici, — comment et dans quel sens vont agir sur nos finances quelques-unes des forces qui de tout temps ont fait mouvoir le monde matériel. Loin de nous la pensée de vouloir établir un pronostic, ni même un diagnostic en règle devant le cas aigu de pathologie financière dont nous sommes à la fois les témoins et les sujets. Il ne s'agit que d'essayer de voir un péu clair dans notre situation et dans l'influence que pourront exercer sur elle tels ou tels mouvements économiques dont aussi bien le jeu devra régler notre action. Mais d'abord nous demanderons la permission de montrer, en manière d'illustration historique, ce qu'est l'écrasant fardeau qu'a pu supporter, sinon sans faiblir, du moins sans faillir, une grande nation, alors notre adversaire, aujourd'hui notre alliée, au cours et au sortir d'une guerre qui passait jusqu'à nos jours pour la plus grande des

guerres de ce monde : nous voulons parler de l'Angleterre dans sa lutte contre la Révolution et l'Empire.

I

La situation financière de la Grande-Bretagne, à la veille des guerres de 1792-1815, n'était pas brillante. Elle venait d'être fort compromise par les huit années de la guerre de l'Indépendance américaine. Hume, le plus sagace des observateurs de l'époque, disait en ce temps-là que le poids de la dette menaçait l'existence même de la nation. En 1784, William Pitt, en arrivant au pouvoir, avait trouvé, selon Lecky, les finances « dans un état de dépression déplorable et désastreux, » et si le grand ministre, nourri de la saine doctrine d'Adam Smith, réussit à améliorer les choses et à remettre de l'ordre dans le désordre, les charges financières n'en continuèrent pas moins à peser très lourdement sur le pays. De 1783, date du traité de Paris, à 1791, l'impôt s'était même accru d'un tiers, passant de 12 millions et demi de livres sterling à 16 millions et demi, en pleine paix. De 1775 à 1792, le budget avait doublé de chiffre. Et de même la dette publique, dont le capital s'élevait en 1793 à 239 millions sterling, chiffre énorme pour l'époque, et qui représentait environ 16 pour 100 de ce qui devait être alors le capital national de la Grande-Bretagne; si l'on sait, pour prendre un terme de comparaison, que notre dette française de 1913, fort considérable au dire unanime, ne dépassait pas 11 pour 100 du capital de la France, on conviendra que l'Angleterre était fort chargée de dette, aussi bien que d'impôts, au moment d'engager contre la France une guerre qui devait durer vingt-trois ans.

La conduite financière n'en fut pas heureuse, au début du moins, car, pendant six ans, Pitt ne sut qu'emprunter, à des conditions très onéreuses, et demander des avances à la Banque d'Angleterre, au prix de l'établissement du cours forcé et d'un accroissement énorme des billets en circulation. Ce n'est qu'à partir de 1798 que l'Angleterre se décida à augmenter ses impôts; elle le fit d'ailleurs dès ce moment avec une énergie croissante jusqu'après Waterloo, donnant ainsi au monde un bel exemple, bien qu'un peu tardif, de courage fiscal et de rigueur financière. N'empêche que le crédit britannique était

touché; les consolidés, qui avaient atteint le cours de 97 en 1792, tombaient à 47 cinq ans après; le billet de la Banque d'Angleterre perdait en 1814 plus de 29 pour 100 de sa valeur; l'or se cachait, la « cavalerie de Saint-Georges » ne servait plus qu'à l'extérieur. Comme aujourd'hui, les prix des choses, qui depuis l'avènement de George III avaient déjà subi une forte hausse, — de 1768 à 1786 ils s'étaient accrus, selon Hume, plus que dans les 150 années antérieures, — s'élevaient démesurément; le *quarter* de blé, qu'on payait 51 shillings en 1767-1770, en valait 110 en 1810; la viande haussa dans la même période de 146 pour 100, le beurre de 140; et ainsi du reste.

Grâce au renchérissement, grâce aussi à l'introduction des machines, l'industrie progresse, malgré la guerre; nombreux sont alors comme aujourd'hui les « profiteurs; » mais alors comme aujourd'hui la prospérité apparente repose pour une bonne part sur l'inflation monétaire et la spéculation. Les salaires ouvriers, bien que haussés en chiffres absolus, voient leur pouvoir d'achat diminué, du fait de la hausse des denrées nécessaires. Seuls, les agriculteurs, landlords et fermiers, jouissent pour un temps d'une fortune sans précédent. Les produits de la terre ont doublé de prix. La rente du sol, comptée en 1800 pour 22 millions et demi de livres, est évaluée en 1815 à 34 millions passés. Comme aujourd'hui, on cultive tout ce qui est cultivable. Tout le monde s'y met; le Roi daigne se faire appeler « le fermier George; » Burke et Fox rivalisent dans leurs essais... de culture maraîchère. De même que nous avons eu ces années-ci des potagers militaires ou scolaires, on voyait alors, oh! scandale, des jardins ecclésiastiques dans les cimetières, et un jour, comme certain archidiacre en tournée dans une paroisse protestait en voyant des plants de navets autour de l'église, et insistait auprès du *rector* pour qu'il ne recommençât pas l'an d'après : « Bien sûr, lui répondit-on, l'année prochaine on mettra de l'orge! »

L'Angleterre a souffert, ces vingt-trois années durant; mais, comme Sieyès pendant la Révolution, elle a vécu. Les pires épreuves devaient lui venir avec la paix, une paix qui, comme on sait, ne lui apporta d'ailleurs pas de bénéfices matériels, hors la possession de quelques points d'appui maritimes et coloniaux. C'est après 1815 qu'on la voit aux prises avec les plus graves difficultés financières.

Ce que sont les charges que lui lègue la guerre, quelques chiffres suffisent à le faire voir. La dette publique était déjà fort lourde, nous l'avons dit, en 1793, à 239 millions sterling; en 1816, elle se trouve presque quadruplée en capital et s'élève à 885 millions de livres. Le budget odinaire se montait en 1791 à 16 millions et demi de livres (deux fois plus qu'en 1775) : en 1815, il atteint 79 millions, soit près de cinq fois plus; l'impôt a presque *quintuplé*. Représentons-nous bien ce que cela veut dire : c'est comme si nos budgets de demain devaient s'élever à quelque 24 milliards de francs, au lieu des 5 milliards de 1914, ce qu'on peut tout de même espérer qui ne sera pas le cas! Voilà l'énorme charge fiscale annuelle qui incombe alors à l'Angleterre, la guerre finie. Napoléon avait prédit qu'elle succomberait sous le poids; les hommes d'État, les économistes lui annonçaient l'appauvrissement définitif, sinon la ruine fatale; l'industrie, le commerce devaient être paralysés à jamais. Or, elle tint le coup, fit mentir les Cassandre et réussit, à l'étonnement même des plus patriotes et des plus clairvoyants de ses fils, à porter un fardeau que tous jugeaient au-dessus de ses forces.

Les huit ou dix premières années qui suivirent Waterloo furent les plus dures, et semblèrent d'abord justifier les présages des plus pessimistes. Très vite, les prix naguère surélevés de toutes les denrées se mirent à fléchir, non sans de regrettables fluctuations qui firent le jeu des spéculateurs et causèrent bien des paniques. L'agiotage engendre les crises : en deux ans, deux cent quarante banques durent cesser leurs paiements en Grande-Bretagne. La chute des prix, aggravée par la surcharge de l'impôt, déprime alors l'industrie, abaisse les profits et les salaires, provoque le chômage. C'est d'ailleurs l'agriculture, qui avait le plus profité de la guerre, qui perd le plus à la paix, et ce sont les produits de la terre qui subissent la plus forte baisse : le *quarter* de blé, de 110 shillings (en 1810), tombe à 74 en 1819, à 43 en 1822. Les fermiers ne peuvent plus payer les hauts fermages consentis pendant la guerre, ni les landlords leurs hypothèques; la terre se déprécie; les plus beaux domaines, écrit un membre du Parlement en 1816, se vendent avec 50 pour 100 de perte. La culture dépérit, bien des terres tombent en friche, les expropriations se multiplient, et on voit disparaître ce qui restait chez nos voisins de petits proprié-

taires, de ces *yeomen* qui avaient fait autrefois la force de l'Angleterre. Cependant la masse du peuple souffre plus qu'elle n'avait fait au cours de la guerre. Les salaires bas s'aggravent du manque de travail à la ville; dans les campagnes, les ouvriers agricoles ne sont plus payés que 7 à 8 shillings la semaine, au lieu de 15; nombre d'anciens fermiers tombent à la charge de la « loi des pauvres, » et celle-ci même craquant sous le poids du paupérisme, il arrive que des administrations de paroisses tombent en faillite. Troubles et émeutes se multiplient; des bandes armées brûlent les récoltes, pillent les boutiques; les Luddites brisent les machines; l'*Habeas corpus* doit être suspendu en 1817, et le nouveau parti radical aura de la peine à canaliser l'agitation dans le mouvement politique qui aboutira à la réforme électorale de 1832.

Ce qui sauve alors le pays, c'est l'essor industriel qui, par les merveilleuses applications de la science, se développe, lentement d'abord, avec peine, puis d'un vol rapide, et rend à l'Angleterre la prospérité par le travail et la production. Il avait commencé avant la guerre et s'était continué pendant la guerre, mais ce n'est qu'après 1815 qu'il s'épanouit à la faveur de la paix, les premières années de crise passées. Avec la vapeur, la machine et les progrès mécaniques, l'industrie dans toutes ses branches prend peu à peu un élan prodigieux. Les découvertes et les inventions se succèdent. La navigation à vapeur fait ses débuts tout de suite après Waterloo; les chemins de fer une dizaine d'années après. Dans la fabrication textile, qui tient la première place à cette époque dans le Royaume-Uni, le métier à main était encore en 1815 d'un usage général; on ne comptait guère, cette année-là, que 3000 métiers mécaniques : en 1825, on en compte 30000 et 100000 en 1834. L'importation du coton brut ne dépassait pas 92000 livres en 1815 : elle atteint 202000 livres en 1825. Celle de la laine passe dans le même temps de 13000 à 43000 livres. La production du fer s'élève de 258000 tonnes en 1806 à 581000 en 1825, et montera à 1 million en 1835. L'Angleterre, d'agricole qu'elle était surtout, devient surtout industrielle; elle se mue en une immense manufacture.

Sans doute la transformation n'a pas lieu sans heurt ni dommage. Le retour au bien-être matériel est lent; le paupérisme ne diminuera qu'avec le temps. Cependant l'Angleterre

s'accroît en population : de 1815 à 1832, les Iles Britanniques gagnent 6 millions d'habitants. Financièrement, le progrès économique donne au pays le point d'appui nécessaire à son relèvement. Il rétablit le crédit de la nation; dès 1824, les consolidés britanniques sont remontés à 96, le plus haut point depuis 1792; la dette se réduit peu à peu, en capital et en intérêts, par l'amortissement et les conversions; son capital ne se monte plus en 1830 qu'à 784 millions de sterling, au lieu de 885 en 1816. De même, le chiffre du budget annuel s'abaisse progressivement jusqu'en 1833, date à partir de laquelle il reprendra sa marche ascendante. La fortune du Royaume-Uni, de 1815 à 1832, s'augmente de 50 pour 100, ce qui équivaut, si l'on tient compte de la baisse des prix, à une hausse réelle de 80 p. 100. En 1814, le capital national était évalué à 2 700 millions de livres, en pleine période de renchérissement; en 1840, au temps de la dépréciation, on le comptera à 4 milliards. Grâce à cet accroissement de richesse, l'impôt, si lourd soit-il, se supporte. L'effort industriel est venu à l'aide de l'effort fiscal, il le soutient, il le « conditionne. »

Faut-il ajouter qu'il le *suppose*, et prétendrons-nous que si la rapide croissance économique du pays a permis alors à l'Angleterre de supporter une charge de contributions qui autrement l'eût écrasée, il n'est pas moins vrai de dire qu'inversement la surélévation de l'impôt a elle-même contribué au développement industriel de la nation, et que, sans la guerre, l'industrie britannique n'aurait pas réalisé en si peu de temps de si magnifiques progrès? C'est la thèse de l'impôt « stimulant, » qui se fait jour alors en Angleterre, sous l'empire des événements, et que l'économiste Mac Culloch développera bientôt dans son « Traité sur la taxation : » elle n'est pas moins de circonstance à l'heure actuelle et chez nous qu'elle n'était il y a cent ans chez nos voisins! Comme l'oisiveté est la mère des vices, la nécessité est celle des vertus économiques, efforts, invention, épargne; en poussant l'homme à la production, en excitant son énergie, la pression de l'impôt provoque dans le pays une tension générale des volontés, un développement de toutes les forces, comparable, observe Mac Culloch, à l'influence exercée sur un père de famille par la venue des enfants et la multiplication des bouches à nourrir. « Le poids toujours croissant de la taxation pendant la guerre commencée en 1793,

écrit-il, fut senti par toutes les classes et donna de l'aiguillon à l'industrie, à l'entreprise et à l'invention, et engendra un esprit d'économie tel qu'on aurait en vain tenté de le développer par d'autres voies... Sans la guerre contre la France, il y aurait eu moins d'industrie et moins de frugalité, parce qu'il aurait eu moins de nécessité de l'une et de l'autre. L'homme ne subit pas seulement l'influence de l'espérance, mais aussi celle de la crainte : la taxation met en jeu ce dernier principe. » Hume l'avait déjà observé : « Toute taxe nouvelle crée chez celui qui y est assujetti une faculté nouvelle de la supporter, et toute augmentation des charges publiques accroît proportionnellement l'activité industrielle du pays. »

C'est là une vue bien optimiste des choses, et qu'il faudrait se garder de pousser trop loin; seule l'ironie cruelle d'un Swift se permettrait de représenter le percepteur ou le gabelou sous la figure d'un agent du progrès! Il est clair qu'il y a un point où l'imposition, comme l'oppression, loin de stimuler les énergies, les décourage, et tend à rendre l'homme indolent et pauvre au lieu de le rendre industrieux et entreprenant. C'est au reste ce que Hume et Mac Culloch étaient eux-mêmes bien loin de contester, et c'est ce que Montesquieu avait en son temps fait ressortir en disant que « la pesanteur des charges produit d'abord le travail, le travail l'accablement, l'accablement la paresse. » Mais on doit reconnaître qu'il y a tout de même une part intéressante de vérité psychologique dans cette thèse, si curieusement anglo-saxonne d'esprit, et dont il est opportun et salutaire de se souvenir en notre temps d'épreuves et de sacrifices. Quand la surcharge fiscale dérive d'une nécessité patriotique indiscutée, quand elle est répartie avec une équité suffisante et sans opprimer systématiquement l'épargne ou la production, il y a chance pour que, dans un pays industrieux et ordonné, on voie jouer le phénomène compensateur de réaction individuelle qui portera ceux qui produisent à produire davantage, ceux qui épargnent à épargner davantage. Puissions-nous voir aujourd'hui en France l'effet bienfaisant de ce facteur de résistance économique qui, s'il n'a pas été autrefois, comme on l'a paradoxalement soutenu, la *cause* du progrès industriel de nos voisins britanniques, ne laisse pas sans doute d'avoir joué un rôle dans le « rétablissement » de l'Angleterre après 1815!

Cet extraordinaire rétablissement de l'Angleterre d'il y a cent ans, avons-nous bien le droit d'en proposer le témoignage comme un « précédent, » et de tirer de ce « précédent, » avec une leçon, des conclusions favorables pour l'avenir de notre pays? Entre les luttes européennes d'autrefois et la guerre mondiale d'aujourd'hui, tout rapprochement n'est-il pas vain, même du seul point de vue économique et financier? Nul doute que les pertes subies alors par les Anglais en vies, en biens, en argent, ne nous apparaissent bien modiques, un siècle après, en chiffres absolus; et pourtant on ne saurait nier que la charge finale et totale de la guerre contre la France n'ait pesé d'un poids extrêmement lourd sur le pays, eu égard à ce qu'étaient alors ses moyens et ses ressources, et que l'effort nécessaire pour supporter cette charge n'ait été, en proportion de ce qu'étaient ses forces, assez comparable à celui que nous devons nous préparer à faire actuellement en vue de la liquidation de la guerre : cet effort, l'Angleterre l'a fait, elle nous a montré ce qu'une nation résolue et fière peut faire sans y succomber, et c'est toute la conclusion que nous voulions faire ressortir ici. D'autre part, on peut dire qu'il y a un siècle, le temps de l'après-guerre ayant coïncidé avec la grande période d'éveil de l'industrie moderne, les conditions économiques ont favorisé chez nos voisins de façon exceptionnelle l'effort financier. L'Angleterre a été sauvée par Watt, Arkwright et leurs émules. C'est la « révolution » industrielle qui, multipliant avec la production les ressources, a permis au pays de supporter les charges de la guerre. La leçon à en tirer, c'est qu'il faut qu'une « révolution » analogue, autre dans ses moyens, mais pareillement féconde, se produise demain chez nous dans le domaine de la production comme dans celui de l'exploitation des richesses naturelles. Qu'il nous suffise de dire ici qu'une telle « révolution » est à la fois nécessaire et possible, et que dans une certaine mesure elle a déjà commencé....

II

Pour juger de l'effort nécessaire au relèvement de la France, pour savoir même simplement où nous en sommes de nos affaires, il faudrait d'abord mesurer les pertes qu'a subies le pays du fait de la guerre. Dans quelle proportion sa richesse

est-elle atteinte, jusqu'à quel point s'est-il appauvri, « décapitalisé »? Le saura-t-on jamais? En tout cas il est trop tôt à l'heure actuelle pour calculer avec quelque précision des pertes dont on ne peut que passer en revue les intitulés de chapitres : elles sont trop, et trop diverses, et trop difficiles, — sinon même souvent impossibles, — à traduire en chiffres.

Ce n'est que d'hier qu'il nous est permis de compter nos morts : c'est là, pour le pays, la perte essentielle, la grande perte irréparable et incalculable qui de génération en génération laissera la France saignante et blessée. N'y aurait-il pas comme un sacrilège à vouloir évaluer ce que le pays a perdu en les perdant, ce qu'il perdra encore du fait des soldats mutilés, et de tous ces non-combattants martyrisés par un ennemi sans foi, comme si la vie humaine, cette chose divine, était susceptible d'une évaluation en capital et intérêts? Devant le deuil et la souffrance, nous ne voulons avoir d'yeux que pour pleurer, de parole que pour louer ceux dont le sacrifice a payé notre victoire.

Pour ne parler ici que de pertes matérielles, nous dirons qu'on n'a fait encore que commencer le recensement des dommages de guerre causés par l'agresseur en pays envahi, dans la zone de feu, à l'arrière, sur les mers. Œuvre délicate, et qui menace d'être parfois inextricable. Comment apprécier ce que l'art, l'histoire, la science ont perdu dans nos provinces ravagées? Qui évaluera en argent ce qu'a souffert la cathédrale de Reims? Qui dira ce que valaient ces forêts rasées et ces champs condamnés, ce que coûtera la réfection des usines, des voies ferrées et des routes, la reconstruction des villes et villages, la remise en état des mines du Nord? Le compte est ouvert. Sera-ce, pour la France seule, aux prix actuels, 75 milliards, ou 100, ou davantage? Qui sait? Ce que nous savons, c'est qu'il faut qu'à tout prix, et par quelque moyen que ce soit, le compte soit soldé par l'Allemagne responsable du crime (1) : et il le sera.

(1) Autre dommage, — indirect, — de guerre : c'est la perte subie par les porteurs français de valeurs ennemies, et il faut ajouter : de fonds russes. On sait que la plupart des valeurs mobilières ont baissé depuis le début de la guerre : dans la mesure où cette baisse en capital correspond à la hausse du taux de l'intérêt, s'il y a perte financière, il n'y a pas perte économique, le fonds ou gage représenté par le titre étant supposé intact : mais où est le gage des créanciers de la Russie, des ex-empires centraux, de la Turquie ou de la Bulgarie ? Le déficit sera considérable ; sera-t-il un jour couvert ou compensé ?

Compterons-nous, au passif de la guerre, tout ce que la guerre a empêché le pays de créer en fait de richesses nouvelles : épargnes qu'il n'a pas réalisées ou qu'il a offertes à la guerre, produits qu'il n'a pas mis en stock ou exportés parce que les producteurs se battaient pour lui dans la tranchée? Rien qu'en économies normales, il mettait autrefois de côté près de 4 milliards annuellement; pour quatre ans et demi de guerre, voilà 18 milliards d' « acquêts » qui lui ont échappé. J'entends bien que ce sont là des valeurs qui n'ont pas été soustraites réellement de l'actif national : elles n'y ont pas été ajoutées, voilà tout. Il y a eu « manque à gagner, » et non perte effective, hors le cas où, les produits non créés manquant à la consommation, celle-ci a fait appel à l'importation de l'étranger. Mais ce « manque à gagner » n'en est pas moins grave comme facteur d'appauvrissement pour l'avenir.

Voici enfin le gros bloc des dépenses exceptionnelles de guerre proprement dites : on sait que les crédits ouverts atteignaient la somme de 140 milliards à la fin de 1918, non compris les services civils (1). Tel était alors le coût financier de la guerre. Est-ce là une perte définitive pour la communauté? Non, car la majeure part de ces dépenses est restée dans le pays. Écartons l'illusion monétaire, le voile d'argent qui cache ou fausse la réalité économique. La guerre ne se fait pas avec des louis d'or ou des billets de banque, mais avec des produits, des richesses, qu'elle consomme et détruit. Ces richesses, le pays a pu en fournir une partie, en sus de la grosse masse de sa production journalière. Il a utilisé ses réserves en capitaux circulants, stocks, matières premières, cheptel. Il a mis à contribution ses capitaux fixes, soit directement, lorsqu'il a par exemple coupé ses bois, soit indirectement, quand il a usé de son outillage économique ou industriel (chemins de fer, matériel, bateaux, usines, machines, bâtiments) sans le réparer ou le reconstituer. Dans l'un et l'autre cas, c'est du capital qui a été absorbé ou s'est détérioré : d'où une perte qu'on a évaluée, pour la France non envahie, et en valeur d'avant-guerre, — ce

(1) Et non compris les intérêts de la dette. A ce chiffre il faudrait ajouter les déficits des comptes spéciaux, les services exceptionnels de 1919, et toutes les dépenses que vote actuellement le Parlement, dans un vertige étourdissant, et dans une incroyable inconscience de la gravité de notre situation financière : le gouffre des milliards ne cesse de se creuser, bientôt nous serons à 200 milliards de dépenses exceptionnelles de guerre.

serait deux ou trois fois plus aujourd'hui, — à une dizaine de milliards, chiffre qui nous semble devoir être bien inférieur à la vérité. D'autre part, tout ce que la guerre ou le ravitaillement ne trouvaient pas en France a dû être demandé à l'étranger, et payé en or, en valeurs, ou en emprunts : nos emprunts publics extérieurs s'élevaient à eux seuls, au 31 décembre dernier, à une trentaine de milliards. Seconde perte qui, jointe à la précédente, permet de se faire *grosso modo* une idée de ce que pouvait être à la fin de 1918 la diminution de l'actif *économique* du pays, la « décapitalisation » de la France, en sus des pertes humaines, des dommages de guerre et du « manque à gagner » sur le temps de paix.

A cette perte-là, il y a une contre-partie. L'État français a fait à plusieurs de ses alliés des prêts, moindres à la vérité que ceux dont l'Angleterre a pris dans le même temps la charge, mais dont le total s'élève cependant à dix milliards environ : un jour sans doute il pourra rentrer dans quelques-unes de ces avances. Puis les armées de nos alliés ont dépensé chez nous des sommes considérables, sur le montant desquelles on n'a encore aucune donnée : le règlement en viendra en déduction de nos dettes extérieures. Enfin la guerre, si elle a été surtout destructive, a été aussi par ailleurs créatrice de richesse : usines et installations nouvelles, améliorations des ports et voies ferrées, industries même créées de toutes pièces, toutes ces immobilisations ont été faites en vue de la guerre, mais une partie, une bonne partie sans doute pourra servir, après la paix, à des buts de paix.

Certes ces divers « à-côté » seront bien loin de compenser nos pertes en capital, dont le peu que nous avons dit suffit à montrer que le total, si jamais on arrive à l'établir, sera terriblement gros. Elles eussent été moindres, si le pays avait réduit sa consommation privée, en vue de laisser aux besoins de la guerre plus de produits français et de diminuer les achats à l'étranger ; s'il ne l'a pas fait, la faute en est moins peut-être au public qu'à nos gouvernants qui n'ont cessé de pousser à la consommation par l'abus systématique des allocations, des salaires surélevés, et des taxations de denrées. Elles eussent aussi été moindres, s'ils n'avaient eux-mêmes donné l'exemple du gaspillage et pris, semble-t-il, pour principe de donner sans compter, et de sacrifier sans contrôle « la dépense à la défense. » Mais

ce n'est pas ici le lieu d'entamer un procès dont le développement nous mènerait trop loin. Notons seulement que nos pertes en revenu seront dans l'avenir plus fortes proportionnellement que ne sont nos pertes en capital, puisqu'il nous manquera toute l'activité productrice de nos morts, une partie, de celle de nos mutilés : il faudra que ceux qui restent travaillent deux fois plus pour remplacer les absents, il faudra que le pays produise et épargne deux fois plus pour réparer la brèche faite dans son patrimoine héréditaire.

III

Bien téméraire qui voudrait préciser davantage le calcul de nos pertes de guerre, car rien n'est hasardeux comme d'apprécier aujourd'hui des « valeurs, » en présence de ce fait capital, et d'ailleurs général, la hausse des prix. De tous les phénomènes économiques nés de la guerre, c'est l'un des plus graves et des plus troublants. En grossissant la valeur de toutes choses, il donne au pays l'apparence, — trompeuse, — de la prospérité. Il rend la vie difficile, ou même plus, à beaucoup : à beaucoup en même temps il profite, et s'il fait le désespoir de ceux qui achètent, il fait la joie de ceux qui vendent. A la vérité personne n'y peut rien, ou du moins il n'y a que « tout le monde » qui y pourrait quelque chose, si « tout le monde » voulait bien, devant la restriction de la production, restreindre sa consommation ; mais « tout le monde, » eût-il, ce que je ne crois pas, plus d'esprit que M. de Voltaire, ne brille toujours pas par l'esprit de sacrifice.

On ne sait que plaindre, et non d'ailleurs sans cause. D'après une des dernières enquêtes, portant sur le prix des denrées alimentaires dans les villes, ce qui coûtait 100 francs à un budget ouvrier avant la guerre en coûtait 233 en juin dernier. Et cette hausse considérable est très dépassée par celle qui atteint bien des matières premières ou des produits manufacturés. Telle de nos compagnies de chemins de fer qui payait avant la guerre son charbon 25 francs la tonne en moyenne, l'a payé 90 francs en 1918. Sans doute n'est-il pas indiscret de dire que le papier sur lequel est imprimé cette *Revue* a presque quintuplé de prix depuis quatre ans. Il ne manque d'ailleurs pas de produits dont la valeur marchande a décuplé dans le

même temps. Et combien n'y a-t-il pas de denrées, de denrées même nécessaires, qui ont encore renchéri depuis l'armistice! Mais à quoi bon des exemples, quand chacun ne sait que trop ce qui en est? Dans l'ensemble, on peut dire que la hausse paraît un peu moins forte en Angleterre qu'en France, et beaucoup plus en Italie, en Suède, en Norvège, comme *a fortiori* chez nos ennemis.

Natura non fecit saltus! Le « saut, » ici, est d'importance, et, par sa soudaineté, sans précédent. En peut-on conclure que le phénomène disparaîtra aussi vite qu'il est apparu? Ne nous y fions pas, car il dépend à la fois de trop de causes et de causes trop complexes. C'est d'abord la raréfaction des produits, due à la guerre qui absorbait la plus grosse part du travail et des matières premières, et la réduction des moyens de transports : or, ce n'est que peu à peu que le monde recommencera à produire dans la paix et pour la paix, qu'il trouvera assez de bateaux pour ses expéditions, de locomotives pour ses trains, sans compter que partout la hausse des impôts haussera les prix de revient. C'est, d'autre part, l'accroissement des consommations, tant civiles que militaires : si les besoins de l'armée vont diminuer, en sera-t-il de même et de sitôt, à l'arrière, pour ces appétits de jouissance que la guerre a déchaînés et que les hauts prix eux-mêmes n'ont pas réussi à refréner? C'est enfin l'« inflation, » la multiplication des « signes » monétaires, la surabondance des billets, qui a fait fléchir le pouvoir d'achat de la monnaie. Au 1er janvier 1914, il circulait en France 6 milliards de billets et un peu plus de 4 milliards d'or; aujourd'hui il y a 33 milliards de billets émis et peut-être encore un peu d'or qui se cache : la masse de la monnaie en circulation a plus que triplé. Il est vrai que les besoins monétaires ont aussi augmenté : on thésaurise non seulement l'or, mais les billets; on paie comptant plus qu'autrefois; il y a plus d'argent qui traîne dans les poches; et puis, comme tous les phénomènes économiques réagissent les uns sur les autres, il est clair que plus les prix s'élèvent, plus il faut de monnaie pour les transactions. Seulement, la *demande* de moyens de paiement n'a pas triplé, tant s'en faut, comme l'*offre*, et l'excès de celle-ci sur celle-là a contribué, en abaissant la valeur de la monnaie, à faire hausser les prix. Dans quelle mesure? C'est ce qu'il est impossible de préciser. En Angleterre, on estimait naguère

que l'inflation monétaire pouvait être pour un tiers environ dans le renchérissement des denrées. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas de sitôt qu'on arrivera chez nous à remettre l'ordre dans la circulation fiduciaire. Pour l'instant, les billets sortent encore de la Banque de France bien plus vite qu'ils n'y rentrent; les maux et les dangers de l'inflation ne font que s'accroître, et il serait grand temps d'y remédier, si l'on veut protéger le crédit du billet de banque. En mettant tout au mieux, il est à croire que le renchérissement, s'il doit disparaître ou plutôt s'atténuer largement dans l'avenir, ne diminuera que lentement.

Préparons-nous donc à vivre avec lui encore un temps : un temps qui sera critique pour le plus grand nombre, critique au premier chef pour les démobilisés du front ou de l'usine. Quant à nos finances publiques, elles souffrent et profitent à la fois des hauts prix. S'ils alourdissent les charges des budgets, ils aident en même temps les budgets à porter ces charges. Acheteur de produits et services, l'État paie tout plus cher; collecteur d'impôts, c'est-à-dire vendeur de produits et services, il fait meilleure recette. Dans l'augmentation des dépenses publiques, le renchérissement tient une large, une trop large place, qui pourrait et devrait être réduite par des économies compensatrices. En revanche, le rendement de l'impôt s'accroît du fait même du renchérissement. S'il était perçu en nature, comme naguère en Chine, il ne varierait de produit que selon le revenu réel du pays; perçu en argent, comme il l'est partout aujourd'hui, son apport tend à suivre le mouvement général des valeurs. Tel un profiteur de guerre, le fisc bénéficie de la hausse des prix, soit qu'il vende plus cher sa marchandise, le tabac par exemple, soit qu'il réalise des plus-values plus ou moins importantes sur les impôts *ad valorem*, douane, bénéfices de guerre, taxes sur le revenu, enregistrement et timbre. Si donc le renchérissement accroît les dépenses budgétaires, il accroît en revanche les recettes du Trésor.

Et aussi le revenu national, c'est-à-dire l'ensemble des produits créés et des services faits en France, ou dus par l'étranger à la France, en évaluation monétaire : la valeur de la monnaie ayant baissé, le revenu national voit la sienne haussée en proportion. La guerre l'a diminué en réalité, *in re*, et la hausse des prix l'augmente en valeur, *in specie*. — Mais c'est fictif, dira-t-on, et voici que nous retombons dans l'illusion de

l'argent, dans la fausse conception « monétaire » des choses; qu'importe, *économiquement*, que notre revenu national soit grossi en argent, s'il est réduit en nature? — Sans doute, mais *financièrement*, plus ce revenu national est accru, fût-ce en valeur, plus il est à même de satisfaire à un impôt accru : si la France supporte actuellement sans trop de peine une grosse surcharge fiscale, — trois milliards d'impôts nouveaux, alors que nous avons en moins les contributions des pays envahis et des mobilisés, — c'est grâce à la hausse en valeur du revenu national, grâce au renchérissement qui allège le fardeau et facilite le jeu de nos finances. La nef budgétaire, bien qu'alourdie, flotte mieux en hautes eaux.

Seulement, il faut se garder de croire que ce secours temporaire nous fournisse la solution du problème financier de l'avenir : les difficultés, aujourd'hui dissimulées, n'en sont que remises, et c'est pourquoi nous ne pouvons nous féliciter du bénéfice que tire aujourd'hui le fisc du phénomène du renchérissement, ni espérer, comme on nous y invite parfois, que, par sa seule vertu, l'impôt futur ne pèsera guère sur le pays d'un poids plus lourd qu'il ne faisait avant la guerre. Un jour viendra où la baisse des prix fera baisser à la fois le rendement des impôts et la valeur du revenu national, et ce jour-là, nos déficits budgétaires, déjà énormes, se verront singulièrement aggravés. Dieu veuille qu'on n'écoute pas alors ceux qui voudraient, à l'exemple des *inflationists* américains d'après la guerre de Sécession, prolonger l'ère des hauts prix, parce qu'ils en profitent : le remède serait pire que le mal! Mais Dieu veuille que le développement économique ait alors fait progresser le revenu réel du pays en même temps que ses forces contributives, et que, par un phénomène inverse à celui dont nous sommes aujourd'hui témoins, une hausse *effective* de ce revenu national soit venue compenser, et au delà, sa baisse *en valeur!* Ce n'est qu'à ce prix que pourra s'opérer, au point de vue financier, la transition entre l'ancien ordre de choses et l'ordre du monde nouveau, entre le passé et l'avenir.

IV

L'avenir! Au lieu de regarder, comme nous venons de le faire, dix ou vingt ans en avant de nous, ou trente, — qu'est-ce

que cela dans la vie d'un peuple? — essayons d'envisager les temps plus lointains, au delà des années de liquidation et à partir du moment où l'équilibre sera retrouvé, la stabilité revenue. Et tâchons d'apercevoir ce que cet avenir nous réserve quant à la charge de notre dette de guerre.

Cette charge est effroyable. Le capital, à la fin de 1918, en dépassait 130 milliards, sans compter la dette viagère, et en plus de nos 34 milliards de dette antérieure; et si la guerre est finie, nous ne sommes pas au bout des emprunts de guerre : le Trésor aura encore bien des dizaines de milliards à demander au crédit. Voici mieux, ou pis, en Angleterre : on estime qu'au 31 mars 1919, la dette du Royaume-Uni s'élèvera à 7 milliards et demi de livres (187 milliards et demi de francs), y compris les 706 millions de livres de la dette ancienne. Chiffres inouïs et fantastiques, que l'imagination la plus folle n'aurait jamais osé envisager il y a seulement cinq ans, alors qu'on n'estimait qu'à un peu moins de 300 milliards le capital national de la France, et celui du Royaume-Uni à 15 milliards de livres (375 milliards de francs). Certes, nous saurons porter le fardeau, à l'exemple de l'Angleterre d'aujourd'hui, et de l'Angleterre d'il y a un siècle : mais à quel prix?

Cette dette de guerre, il est à vrai dire de notre droit d'en faire subir la charge, en tout ou en partie, à nos ennemis. L'équité stricte demande que l'agresseur porte, avec la responsabilité, les conséquences de son agression, et qu'il indemnise le vainqueur des dépenses qu'il lui a imposées comme des pertes qu'il lui a infligées. « Le plus terrible compte de peuple à peuple est ouvert, » a dit M. Clemenceau. Et M. Lloyd George : « Il faut que l'Allemagne paie le coût de la guerre jusqu'à la limite de sa capacité de payer. » A la veille de la guerre, l'Allemagne se vantait d'être la plus riche des nations européennes; c'est du moins ce qu'un de ses financiers en vue, qui depuis lors a paru, sans succès d'ailleurs, sur la scène des affaires à Berlin, le docteur Helfferich, s'est évertué à démontrer dans un gros ouvrage publié en 1913, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de Guillaume II. Aujourd'hui, vaincue, elle va sans doute tâcher de se faire passer pour la plus pauvre; et la seconde imposture ne sera pas pire que la première. Il est certain que, malgré l'appauvrissement dû à la guerre, elle possède encore de grosses ressources qui peuvent

servir de gage à nos revendications : forêts, chemins de fer, mines de charbon et autres, forces hydrauliques, ports, docks, et voies de navigation intérieure, sans oublier les réserves en impositions ou monopoles fiscaux. Mais quand elle aura pourvu à la réparation des dommages de guerre dont elle s'est rendue coupable dans les pays envahis, — cette réparation doit être obtenue, et par priorité, jusqu'au dernier centime, — il est assez à craindre que, quelle que soit sa richesse restante, les Alliés ne réussissent en fin de compte à se faire verser, sur l'énorme total de leurs dépenses de guerre, qu'un dédommagement très insuffisant.

D'autre part, la France, qui dès le début a été le principal théâtre, le premier acteur et la grande victime de la guerre, est de toutes les grandes puissances de l'Entente la plus éprouvée dans ses forces vives ; c'est elle qui, de beaucoup, a le plus souffert. Elle a perdu, à proportion de sa population, deux fois plus d'hommes que l'Angleterre ; elle a dépensé pour la guerre, par rapport à sa richesse nationale, plus de moitié en plus ; ses plus riches provinces sont pour longtemps frappées de paralysie industrielle : la France s'est usée, économiquement, plus qu'aucune des grandes nations alliées. De cette primauté dans le sacrifice, les Alliés ne lui tiendront-ils pas compte, et ne voudront-ils pas développer l'Entente financière proclamée par M. Lloyd George, afin d'aider la France à panser ses plaies et à reprendre sa place, à égalité avec les autres nations, dans la vie du monde? Ce serait de leur part une œuvre de justice. Emprunts interalliés, partage de charges ou mise en commun de ressources, les moyens ne manqueraient pas...

Quoi qu'il en soit, nous ne saurions oublier que nous avons une part notable de notre dette publique entre les mains de créanciers étrangers : cette dette « extérieure » devait atteindre à la fin de l'année 1918 environ 28 milliards, dette à terme et dette flottante, à quoi il faut ajouter un peu plus de deux milliards souscrits par l'étranger à nos grands emprunts de consolidation. C'est là le point le plus sensible, pour ne pas dire critique, de notre situation financière. Intérêts à payer, capital à rembourser, c'est une grosse hypothèque qui grève notre actif et draine nos ressources, en un temps où la balance économique nous est défavorable. Il n'est pour nous qu'un moyen de remédier au mal : mettons tous nos efforts à développer, à

décupler notre exportation, de manière à nous mettre à même de solder nos dettes étrangères en nature, en produits français, l'or ne pouvant guère servir que d'appoint dans des paiements internationaux de cette importance. L'afflux à prévoir des visiteurs étrangers en France après la paix nous aidera sans doute à nous libérer peu à peu de lourdes obligations dont au reste nos créanciers, principalement l'Angleterre et les États-Unis, sont, nous n'en doutons pas, très disposés à nous faciliter le règlement.

La majeure partie de notre dette est, en revanche, une dette « intérieure, » c'est affaire entre Français. Point de sorties d'or ou de valeurs : l'intérêt, prélevé sur le pays par l'impôt, retourne au pays; ce ne sont pas des milliards « jetés à la mer » que ceux qui rentrent dans le fonds commun de la nation. Il n'y a plus ici perte économique, destruction de richesse, il ne s'agit que de répartition de valeurs. Cette répartition engendrera sans doute de graves difficultés fiscales et sociales : ménager d'une part les moyens de la classe la plus nombreuse, et de l'autre les forces productives du pays, son pouvoir d'épargne, quel problème à résoudre! Mais à considérer l'économie nationale dans son ensemble, et la masse des citoyens comme une même unité économique, un « doit » qui est en même temps un « avoir » n'est pas *a priori*, dans un pays sain et ordonné, une cause fatale d'écrasement.

D'ailleurs, cette dette intérieure est une dette en argent, en valeur, donc soumise aux fluctuations des valeurs et du taux de l'intérêt : avons-nous, de ce chef, à espérer, comme on le dit parfois, quelque allégement à nos charges?

Le taux de l'intérêt ne restera sans doute pas dans l'avenir ce qu'il est actuellement. S'il a beaucoup monté depuis quatre ans, du fait des besoins de la guerre, si l'après-guerre même, absorbant beaucoup de disponibilités, risque de le maintenir d'abord assez haut, il est à croire que, la période de reconstruction passée, l'épargne grandissant, — si on le lui permet, — et la demande de capitaux diminuant, nos enfants et petits-enfants verront se reproduire le mouvement qui, au cours du XIXe siècle, a abaissé de 5 à 3 le loyer de l'argent. C'est alors que s'ouvrira la voie aux conversions des emprunts publics, avec le notable soulagement qu'elles apportent aux budgets. Mais nos budgets français n'en profiteront pas autant qu'il

serait souhaitable, car les plus gros de nos emprunts consolidés ayant été émis très au-dessous du pair, leur conversion éventuelle ne pourra être envisagée, si elle doit l'être, que dans un temps très éloigné. On ne peut que regretter qu'une politique financière plus prévoyante n'ait pas su réserver ici au Trésor, sans surcharge présente, une précieuse décharge d'avenir.

Quant au mouvement des valeurs, comment en présager le sens et l'influence sur notre dette en capital? Plaçons-nous au jour où, l' « inflation » ayant disparu, le renchérissement actuel et temporaire des prix aura été résorbé ou stabilisé : verrons-nous alors la valeur de la monnaie métallique, régulatrice des prix, reprendre cette marche à la baisse, d'ailleurs coupée d'incidentes réactions, dont les siècles passés ont été les témoins? Les belles études, si savantes et si vivantes à la fois, de M. le vicomte d'Avenel, nous enseignent en effet que cette valeur était six fois plus grande en l'an 1500 qu'en 1900, trois fois plus en 1750, deux fois en 1800. De 1800 à 1900, la valeur de la livre sterling, comme celle du franc, a baissé de moitié : on conçoit donc que les 885 millions sterling de la dette britannique de 1815 aient fait, aux yeux des Anglais de 1900, l'effet de quelque chose de beaucoup plus modeste qu'ils n'avaient paru à ceux des contemporains de Wellington.

Si le mouvement de dépréciation de la monnaie métallique devait continuer du même pas, il est clair que dans cent ans d'ici nos 130 milliards de dette de guerre, qui nous paraissent aujourd'hui si monstrueux, ne manqueraient pas de sembler assez modiques aux regards de nos arrière-neveux; le jour où le capital de la France aurait doublé de valeur par le jeu de cette dépréciation, le rapport entre ce qui nous resterait alors de dette publique et ce qui serait alors notre capital national n'aurait plus rien d'effrayant. Mais le mouvement se poursuivra-t-il? Rien n'est moins sûr. Le fait que, ces dernières années, la production de l'or, au lieu d'augmenter comme autrefois, a diminué, doit donner à réfléchir; et tandis que la production décroît, les besoins d'or ne cessent de s'accroître dans le monde. Ne verra-t-on pas à l'avenir un temps d'arrêt, sinon un rebroussement, dans la marche à la dépréciation des métaux précieux? Il ne serait guère prudent en tout cas d'escompter que la roue de la fortune continuera toujours de

tourner dans le même sens, en favorisant les débiteurs au détriment des créanciers, et que le xxe siècle nous allégera gratuitement notre dette de guerre comme le xixe a allégé celle de l'Angleterre.»

V

N'espérons donc pas trop dans le secours du temps : il n'est pas sûr qu'il travaille pour nous. Il faut s'aider soi-même, si l'on veut l'être par les circonstances. Nous n'avons qu'un moyen, économiquement parlant, de supporter et de réduire notre dette de guerre, c'est de développer notre richesse nationale, sous ses trois formes, ressources naturelles, force de production, pouvoir d'épargne. Et nous le pouvons, en voici la preuve : de 1812 à 1914, le capital du Royaume-Uni s'est élevé de 2 190 millions de livres à 15 milliards; de 1815 à 1911, celui de la France a passé de 45 à près de 300 milliards de francs; c'est-à dire qu'en France comme en Angleterre, au cours d'un siècle, le capital national a plus que sextuplé, ce qui, compte tenu d'une baisse de moitié dans la valeur de la monnaie, fait encore ressortir une hausse *effective* du triple. Ce que l'industrie humaine a réalisé au xixe siècle, pourquoi ne le réaliserait-elle pas au xxe?

Il faut bien entendre, d'ailleurs, qu'autre chose est le capital d'un pays, c'est-à-dire le total des capitaux possédés par les nationaux, tel qu'il est très approximativement évalué par la statistique, autre chose est la richesse de ce pays. Comprenons bien que cette richesse n'est pas quelque chose de fini, de défini, d'immobilisé, qui se laisse enfermer dans les cadres d'un bilan, mais un ensemble de possibilités actuelles ou virtuelles, latentes ou patentes, susceptibles, avec le temps et par l'action combinée de la nature, de la science et du travail, d'une expansion quasi illimitée. A côté de la richesse « acquise, » il y a la richesse à acquérir, les réserves en ressources ou forces matérielles, en découvertes et inventions, que l'avenir se charge de faire apparaître et de mettre en œuvre. La Grande-Bretagne possède, dit-on, 200 milliards de tonnes de charbon, valant 100 milliards de livres. Combien la France, avec la Lorraine retrouvée, a-t-elle de tonnes de fer? Combien de millions de chevaux-vapeur encore inutilisés dans les torrents des Alpes et des Pyrénées? Combien de milliards de matières pre-

mières dans son empire colonial ? Nous n'avons jusqu'à présent fait que commencer l'exploitation des trésors du monde. D'autre part, la science est en train d'apporter un ordre nouveau, une « révolution, » dans les moyens comme dans les objets de la production. Sans parler des secrets de demain, tels que l'utilisation des marées ou de la chaleur solaire, que ne peut-on attendre après la paix, dans l'ordre économique, des progrès de la chimie, de la métallurgie, de la mécanique, de l'électricité, à en juger par les miracles accomplis pendant la guerre ? N'est-ce pas un signe des temps que la récente création par l'Académie des sciences d'une section des sciences appliquées ? Il est certain que les forces productives de la France n'ont pas progressé depuis un quart de siècle comme celles des autres pays. En agriculture, on sait que l'Allemagne tirait avant la guerre 23 quintaux de blé à l'hectare, la Hollande 24, l'Angleterre 21, tandis qu'avec un sol supérieur, nous n'en obtenions que 13 et demi. De même à l'usine, à l'atelier : nous sommes en retard quant aux procédés, à l'outillage, au rendement du travail. L'ouvrier américain produit trois fois plus que l'ouvrier anglais : est-il bien sûr que le Français ne produise pas moins que l'Anglais, lequel a d'ailleurs doublé son rendement pendant la guerre ? Le machinisme, si avancé qu'il paraisse aux yeux des profanes, n'est encore qu'au début de sa carrière. Dans tous les ordres de la production, une immense perspective de développement s'ouvre à notre pays, s'il le veut.

Il faut qu'il le veuille, il faut qu'il apporte dans les arts de la paix, avec une ambition nouvelle, ce même esprit d'effort, méthodique et discipliné, dont il a donné pendant la guerre un si bel exemple. Cet esprit d'effort avait faibli chez nous, au temps de nos divisions politiques et sociales ; ce doit être le bénéfice moral de l'épreuve de le revivifier, et celui de la victoire de lui rendre confiance en lui-même. Et de l'esprit d'effort ne séparons pas l'esprit d'épargne, qui lui aussi avait baissé en France, et que la longue durée de la guerre a dangereusement altéré. Cette vertu traditionnelle de notre race, il faut qu'elle renaisse : c'est une commune nécessité, en un temps où nous avons à réparer les pertes de la guerre ; c'est aussi l'heure favorable, quand tous les prix sont hauts, et non moins haut le taux de l'intérêt. Moins noble, si l'on veut, que

celle de la production, la fonction de l'épargne n'est pas moins essentielle dans notre économie nationale : si l'une crée la richesse, l'autre la conserve et la féconde au profit de l'avenir.

Ce sont là d'évidentes vérités, de tous les temps et de tous les lieux, — surtout des lieux communs! Au vrai, il n'y a que ces vérités-là qui comptent. Notre pays est en un tournant décisif. Que par la production et l'épargne il entre largement dans la voie du progrès économique, et il sera sauvé : le poids de la dette s'abaissera à mesure que les forces et les moyens du pays s'élèveront, et le fardeau en sera aisément porté, comme il en a été en Angleterre après 1815. Revenir purement et simplement à la situation d'avant la guerre ne serait pas, avec nos charges nouvelles, une solution. Il faut que nous devenions plus forts et plus riches, sans quoi nous deviendrons plus pauvres, pauvres à jamais. Entre le progrès et la décadence économique il n'y a pas de milieu, pas d'état stationnaire : si la France ne s'enrichit pas, elle va fatalement à la misère. Il faut « tenir » pendant les années de liquidation, de transition, comme nous avons « tenu » pendant la guerre; mais cela ne suffit pas : il faut qu'un large et puissant essor économique nous vienne donner une vie nouvelle. Si le malheur veut que nous n'ayons rien appris et rien oublié, si nous devions retomber comme autrefois dans la discorde et le désordre, l'incurie et l'inertie, alors ce serait à désespérer de l'avenir. Notre salut n'est que dans l'effort acharné de travail et d'épargne. Puissent nos gouvernants favoriser cet effort, au lieu de l'étouffer par le socialisme, de l'épuiser par la fiscalité, ou de le décourager par le gaspillage, et puissent toutes les classes comprendre qu'elles sont solidaires devant le problème de notre avenir économique et financier! Plus difficile est la tâche, plus méritoire est l'effort : où a-t-on vu que les grandes œuvres aient jamais été réalisées autrement que dans la peine et l'épreuve?

L. Paul-Dubois.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra-Comique : Reprise des *Noces de Figaro.*
Cinquantième anniversaire de la mort de Berlioz.

On connaît l'avis qui fut affiché naguère dans un music-hall d'Amérique : « Prière de ne pas tirer sur le pianiste : il fait de son mieux. » Ainsi firent, à l'Opéra-Comique, les interprètes des *Noces de Figaro*. Soyons leur donc indulgents. Aussi bien, comment et pourquoi, grâce à quelles leçons, à quelles traditions, pourraient-ils faire davantage ? D'abord, voilà plus de vingt ans que les *Noces de Figaro* n'avaient pas été représentées. Et puis, décidément, il y a peut-être non pas même « au ciel et sur la terre, » mais dans la musique de Mozart, plus de choses que dans l'esprit et dans l'âme de la plupart des chanteurs, y compris les cantatrices de notre temps. La première de ces choses, c'est tout simplement le chant. « Chanter pour parler, et chanter pour chanter : » Grétry distinguait déjà les deux méthodes. Si la première n'est plus très commune, la seconde paraît à peu près oubliée.

Chanter, c'est d'abord poser une note, ou la prendre, ou l'attaquer, c'est ensuite la tenir, ou la soutenir. Et puis, c'est la lier avec la note suivante, sans que toutes les deux se heurtent ou se confondent. C'est encore conduire et comme « filer » cette ligne de sons qu'est une phrase, une mélodie. Il ne faut ici ni saccades, ni secousses. Mais il y faut l'observation du mouvement, du rythme, de la mesure et le respect des « valeurs. » Les « passages » de tel à tel registre, de telle à telle sonorité, ne sauraient non plus être négligés, brusqués moins encore. Autant qu'à moduler, chanter consiste en quelque sorte à modeler. Comme les formes visibles, les formes sonores, vocales même, ont leur clair-obscur. Un peu d'ombre parfois leur est nécessaire, et l'ombre, pour la musique, c'est, entre deux phrases, entre deux notes, un « temps » pris à propos, un silence. Mozart, le

plus musical peut-être des grands musiciens, est un maître terrible, en ce sens qu'on ne peut le servir que par les moyens de la pure musique. Tragédiens ou comédiens, les interprètes de *Don Juan* ou des *Noces* n'ont à chercher leur inspiration que dans l'inspiration musicale. Leur premier devoir est de vivre, de se mouvoir, non pas à côté, mais au dedans et comme au sein de la musique même. La musique est l'élément nécessaire et suffisant à leur art. Qu'ils le possèdent, le reste, presque tout le reste, leur sera donné par surcroît. Qu'il leur soit étranger, tout leur manque. Et voilà justement ce que la reprise des *Noces* à l'Opéra-Comique, une fois de plus, a fait voir.

Un seul, ou plutôt une seule interprète, Mme Ritter-Ciampi (la comtesse), a chanté musicalement la musique de Mozart. Les qualités, fort estimables ailleurs, de M. Vieuille, ne le désignaient guère pour le rôle de Figaro. Sachons-lui gré de l'avoir tenu convenablement en dépit de sa propre nature. Soldat et soldat courageux, soldat blessé de la grande guerre, comment le jeune M. Fontaine eût-il pris aux tranchées les allures et le ton du comte Almaviva ? L'opérette pouvait encore moins apprendre à Mlle Edmée Favart, qui s'y montra fort gentille, dans quel esprit et dans quel sentiment, — l'un et l'autre sont ici nécessaires, — se chantent les deux airs de Chérubin. Enfin la voix et le style de Mlle Vallandri (Suzanne) ont je ne sais quoi de raide et de lourd. La verve, la joie, la grâce légère, lui font défaut à tout moment, et quand vient le plus beau moment de son rôle, un des plus beaux de la musique entière, il lui manque la poésie. L'air des marronniers! C'est là pourtant, et même un peu plus tôt, au cours de l'admirable et mystérieux préambule, c'est là qu'il faut prendre de ces « temps » dont nous parlions tout à l'heure. C'est là qu'il sied, ne fût-ce qu'une seconde, de s'attarder, de rêver, de se troubler vaguement et de s'attendrir. C'est là que la voix doit s'épancher, *sfogarsi*, disent les Italiens, et l'âme, l'âme tout entière, s'abandonner avec la voix.

L'exécution générale du chef-d'œuvre de Mozart encourrait encore d'autres reproches. Pourquoi ces danses surérogatoires et ces entr'actes empruntés? J'ignorais aussi qu'il y eût des harpes dans l'orchestre des *Noces*. Après les y avoir vues et entendues, je persiste à croire qu'il n'y en a pas. Au lieu de les introduire ici, ces harpes impertinentes, que n'a-t-on gardé le clavecin et le récit rapide, brillant (*recitativo secco*), que le dit clavecin accompagne! Il a cependant son agrément, ce *parlando* musical, et sa raison d'être, musicale également. D'abord il court, il vole. Et puis il ne rompt pas, comme

le dialogue parlé, celui-ci fût-il de Beaumarchais, le fil ou la trame sonore. Enfin et surtout, il forme un lien tonal, harmonique, entre les morceaux qui se suivent, dont il assure ainsi l'enchaînement.

Voilà, nous dira-t-on, bien des querelles. Et peut-être on nous répondra comme à ce fâcheux qui se plaignait un jour du mauvais temps : « Mieux vaut encore ce temps-là que pas du tout. » Nous accorderons volontiers cette valeur relative à la reprise des *Noces de Figaro*. Mieux vaut, en effet, même ainsi, les entendre. Sans compter qu'il était nécessaire d'interrompre une regrettable, pour ne pas dire coupable prescription. Le moment paraît venu de revoir et de corriger, pour l'augmenter, et pour le réduire, le « répertoire » de nos deux « grands » théâtres de musique. Trop de noms, de titres y manquent, et quelques autres y sont de trop. Est-il admissible qu'à Paris on ne puisse guère ouïr que tous les quinze ou vingt ans! — et encore! et dans quelles conditions! — *Don Juan*, *les Noces de Figaro*, *la Flûte Enchantée*, *Fidelio*, le *Freischütz*, *Orphée*, *Alceste*, les deux *Iphigénies*, *Armide*, *Joseph*, *la Prise de Troie*, *les Troyens à Carthage*, *Falstaff*... Tout cela sans parler, — ou plutôt parlons-en, — des innombrables chefs-d'œuvre de l'opéra comique français, fragile et précieux trésor, dont ce brave petit théâtre du Trianon-Lyrique est seul à prendre aujourd'hui la défense et le soin. Voilà pour les additions nécessaires à nos programmes parisiens. En récompense, que d'errata, que de ratures désirables! Mainte fois, l'idée et la tentation nous vient d'établir ce compte en partie double. On y pourrait même ajouter l'analyse critique, sur deux colonnes aussi, des ouvrages qu'on chante mal et des chefs-d'œuvre qu'on ne chante pas.

Taine a dit, à peu près : L'idéal d'un artiste consiste « à manifester quelque caractère essentiel et saillant plus complètement et plus clairement que ne font les objets réels, en altérant systématiquement les rapports naturels de leurs parties, pour rendre ce caractère plus visible et plus dominateur. » L'idéal de Mozart nous paraît aussi contraire que possible à cette définition, parce que justement il consiste moins dans l'accentuation et la mise en saillie d'un caractère unique, que dans la conciliation de tous les caractères et dans leur harmonieux accord.

C'est bientôt fait d'appeler Mozart le musicien par excellence de la pure musique, ou de la musique en soi, ou de la musique absolue. Il n'est pas moins celui de la musique en quelque sorte appliquée, par où nous entendons une musique liée, et liée étroitement, au sentiment, à l'action, à la parole. Certes, nous n'ignorons pas que Mozart a

dit un jour : « La poésie doit être la fille obéissante de la musique. » Gluck avant lui, Wagner après, ont dit juste le contraire. Mais ni l'un ni les deux autres, chacun des trois à sa manière, n'ont toujours fait exactement comme ils avaient dit. Chez Gluck, chez Wagner même, il arrive que la musique l'emporte, et Mozart, de son côté, se défend de lui rien sacrifier. Rien, à commencer par « la poésie, » ou les paroles. Mais pour s'en convaincre, si par hasard on en doute encore, c'est avec ou sur les paroles originales, tantôt italiennes, tantôt allemandes, qu'il faut entendre ou lire la musique de Mozart. Alors, mais alors seulement apparaît cette union, cette unité verbale et sonore qu'ont dissoute ou rompue à l'envi tant de traductions traîtresses. « *Ah! taci, ingiusto core,* » soupire à son balcon donna Elvire éplorée. Et cela devient en français : « *Nuit fraîche, nuit sereine.* » Dans *Don Juan* toujours, quelque chose comme : « *Voici l'heure !* » a remplacé parfois la simple et terrible apostrophe du convive de pierre appelant par son nom « don Giovanni. » Avec *les Noces de Figaro*, l'on a pris naguère de pareilles ou de pires licences. Dans le célèbre et délicieux duo de la dictée (la comtesse et Suzanne), on ne craignit pas alors de changer non seulement le texte, mais la situation même, et jusqu'à l'une des deux interlocutrices. Suzanne céda sa place à Chérubin. Nous sommes devenus plus respectueux. Mais en dépit de nos soins, d'un idiome ou d'un mot à l'autre, il n'y a pas, il ne saurait y avoir d'équivalence parfaite, qui nous permette d'estimer à son prix, hors du texte original, ce qu'on appellerait volontiers, n'était le barbarisme, la « verbalité » de la musique de Mozart. Partout sensible, elle est admirable partout et jusque dans le moindre détail.

Crudel, perche fin' ora
Farmi languir così!

Ainsi débute le duo du comte avec Suzanne. Et sur ces deux notes qui montent, sur cette tierce mineure, si langoureuse en effet, on ne saurait imaginer, que dis-je ? on ne sait plus entendre, l'ayant une fois entendu, un autre mot que le tendre, l'amoureux « *languir* » italien. Ailleurs, quand Figaro, narquois, énumère à Chérubin, qui « s'en va-t-en guerre » tous les galants atours qu'il lui faudra quitter : « *quei pennachini, quel cappello, quella chioma,* ces plumes, ce chapeau, cette chevelure, » un orchestre ondoyant, des gammes souples et retombantes, des trilles pareils à des boucles sonores, accompagnent tout ce gracieux parler d'Italie, auquel on dirait que cette musique elle-même ressemble. Ailleurs, partout ailleurs (duo de la dictée, air

de Suzanne sous les marronniers et récitatif qui précède), il n'est pas une seule parole et pas un seul personnage, qu'un accent vocal ou rythmique, un accord, une sonorité, ne mette en valeur, en relief, en lumière. Le comte réclame-t-il à sa femme la clef du cabinet où Suzanne a déjà remplacé le petit page, il le fait en quatre notes, — sur ces trois mots : « *qui la chiave,* » — qui parlent aussi ferme, aussi juste qu'elles chantent. Un historien de la littérature italienne, Francesco de Sanctis, a fait un jour cette remarque, à propos de Métastase, que le moment peut venir, et qu'il vint en Italie, où le drame, et par conséquent la parole, finit par se fondre et se perdre dans la musique. Alors, de l'œuvre qu'il entend, l'auditeur ne se demande plus « *cosa dice,* » mais « *cosa suona.* » Rien de pareil en écoutant la musique de Mozart, parce que, seule peut-être, elle unit la perfection du sens à la perfection du son.

Pas plus que la parole, le drame, — ici la comédie, — ne se perd dans cette musique. « On peut, » dit Suzanne, de Figaro, « on peut s'en fier à lui pour mener une intrigue. » Autant qu'à Figaro, qu'à Beaumarchais, on peut s'en fier à Mozart. Pour la vivacité et la vie, pour l'esprit et la verve, pour l'*imbroglio* des épisodes et des péripéties, la comédie lyrique ne le cède en rien à l'autre, si même, grâce aux vertus propres à la musique, elle ne la surpasse. Pas une action, pas un mouvement ici, qui ne soit, à tous les degrés, sous toutes les formes, imité, quand il n'est pas redoublé par les sons. Mouvement de la pensée, des lèvres et de la main, on sait comment le suit et le figure la mélodie que se partagent et se renvoient, l'une dictant un billet, l'autre l'écrivant et le relisant, la comtesse et Suzanne. Qu'y a-t-il d'autre qu'un mouvement, celui-là prompt comme l'éclair, dans le duetto de Suzanne et de Chérubin, qui dure quelques secondes, le temps pour elle d'ouvrir la porte et pour lui de sauter par la fenêtre. Quand on s'étonnait qu'il n'eût pas fait du *Barbier de Séville* un opéra-comique, la pièce étant d'un genre à comporter la musique, Beaumarchais, pourtant bon musicien, donnait les raisons que voici : « Notre musique ressemble encore trop à notre musique chansonnière, pour en attendre un véritable intérêt ou de la gaîté franche. Moi qui ai toujours chéri la musique sans inconstance et même sans infidélité souvent, aux pièces qui m'attachent le plus, je me surprends à pousser de l'épaule, à dire tout bas à la musique : « Eh ! va donc, musique ! N'es tu pas assez lente ! Au lieu de narrer vivement, tu rabâches. Au lieu de peindre la passion, tu t'accroches aux mots. Le poète se tue à serrer l'événement, et toi tu le délayes. » A ces

reproches, et comme à ce défi de la poésie, il semble que la musique des *Noces de Figaro* d'abord, ensuite celle du *Barbier de Séville* n'ait pas trop mal répondu. Ce n'est pas ralentir le mouvement que le soutenir et le prolonger. Ainsi fait quelquefois Mozart : dans le duo de la dictée, par exemple. Ailleurs encore. Lorsque la Suzanne de Beaumarchais sort seule du cabinet où le comte s'attendait à trouver le page, elle n'a pour son maître que ce peu de mots railleurs : « *Je le tuerai ! Je le tuerai !...* Tuez-le donc, ce méchant page ! » La Suzanne de Mozart est plus cruelle ; ou du moins elle l'est avec plus de complaisance. C'est une longue, longue phrase qu'elle chante, une phrase impitoyable, où l'ironie se distille en notes piquées, s'étale en notes tenues, en cadences savoureuses et largement épanouies. Ainsi le sentiment s'accroît et s'avive par le progrès de la mélodie, et la musique, loin de rien délayer, comme Beaumarchais l'en accuse, redouble et renforce tout.

En dépit de Beaumarchais toujours, il est certain que la musique a pour élément principal, — nous ne disons pas unique, —. le mouvement. Elle tire du mouvement des effets autrement variés et puissants que ne peut le faire la parole, fût-ce un Beaumarchais qui parle. D'abord elle se meut dans un plus vaste espace et littéralement sur une plus grande « échelle. » Elle monte plus haut, elle descend, ou tombe, plus bas. Surtout, — écoutez un Mozart, écoutez un Rossini, — elle se meut infiniment plus vite. Les mots, sous peine de nous devenir inintelligibles, ne sauraient courir, voler comme les notes. Les vocalises, les traits appartiennent au domaine de la pure musique. Enfin, à la célérité des mouvements, la musique, et la musique seule, en peut adjoindre la simultanéité. Semblables ou contraires, elle les rassemble ou les oppose ; elle crée, à sa guise, ou leur conflit ou leur accord. « Je suis une force qui va, » dit un héros romantique, Hernani, je crois. Mais il allait sans savoir où. Chef-d'œuvre classique, chacun des deux finales des *Noces*, le premier surtout, est bien autre chose : succession d'abord, puis combinaison de forces, mais disciplinées et sages, qui vont, qui viennent, et qui, procédant les unes des autres, les unes par les autres se multipliant, concourent et convergent à l'infini. Tout cela sans un moment de relâche, encore moins de désordre, en pleine lumière, en pleine joie. Pour le coup, si vive que soit la pièce, c'est la musique ici qui « la pousse de l'épaule » et la précipite. Musique irrésistible et musique « innombrable, » tant elle est diverse, tout en demeurant une ; musique parlante, chantante, agissante à la fois. Il ne comprend pas moins de sept épisodes, ce premier, cet immense

finale. Il commence en trio pour s'achever en septuor. Et chaque entrée d'un nouveau personnage renouvelle aussi les éléments ou les ordres sonores : mélodie, rythme, orchestre. Enfin l'esprit symphonique anime chacune des parties et gouverne l'ensemble. Il compose tout, sans rien compliquer. Comme toujours, il développe, mais ne délaye pas. Et qu'un chef-d'œuvre tel que ce finale en soit un à la fois de musique de théâtre et de musique tout court, cela témoigne une fois de plus de cet équilibre, de ce concert, où nous avons reconnu tout à l'heure un caractère éminent du génie de Mozart.

« Pour du sentiment, c'est un jeune homme qui... » dit Suzanne encore, de Chérubin cette fois. On ne le redira jamais assez du jeune, de l'immortellement jeune Mozart. Si, par le mouvement et par l'esprit, sa comédie lyrique est l'égale de l'autre, elle la surpasse, de très haut, par la sensibilité. Sensible lui-même à la musique, Stendhal, un des premiers, a clairement vu la métamorphose, ou la transformation du sujet original. Moins de vingt ans après la mort de Mozart, il écrivait déjà : « L'opéra de Mozart est un mélange sublime d'esprit et de mélancolie, tel qu'il ne s'en trouve pas un second exemple... » Un peu plus loin : « Comme chef-d'œuvre de pure tendresse et de mélancolie, absolument exempt de tout mélange importun de majesté et de tragique, rien au monde ne peut être comparé aux *Nozze di Figaro*. » C'est la même idée que devait reprendre, sous une forme plus brillante, un maître critique de notre temps. Victor Cherbuliez estimait qu'aux grelots de la marotte de Figaro l'auteur des *Noces* avait ajouté des clochettes d'or ; à travers ou plutôt au-dessus d'une comédie qui réjouit l'esprit et l'excite, il goûtait « les enchantements d'une musique qui fond le cœur. » Elles abondent au cours de la partition, les cantilènes enchanteresses : c'est le *Non so più* et le *Voi che sapete* de Chérubin ; ce sont les deux airs de la comtesse. Le vulgaire traite ceux-ci d'« ingrats. » Pourtant, que ne rendent-ils pas à la cantatrice qui sait, comme Mme Ritter-Ciampi, leur donner le caractère qui leur sied et le style qu'il leur faut! Quant au petit page, « son âme entière, » dit encore Stendhal, « est indiquée » en ses deux chants, inquiets, troublés tous les deux, le premier d'une inquiétude plus extérieure, le second d'un trouble plus intime, plus profond et plus mystérieux. Du *Voi che sapete* surtout, sans parler de la mélodie elle-même, de son ordonnance, de son évolution, il n'est pas un détail, harmonique, instrumental, qui n'ajoute un trait, une lumière, une ombre, à la délicieuse figure de l'adolescent frère de Psyché, comme elle curieux, rêveur et penché sur l'amour.

Décidément, du « *Mariage* » aux « *Noces* » *de Figaro*, il y a plus qu'un mot de changé. La nuit, « sous les grands marronniers, » à peine reconnaissons nous Suzanne à des accents que peut-être elle ne se connaissait pas elle-même. Avec les parures et les voiles de sa maîtresse, il semble qu'elle en ait pris l'âme. Laquelle de ces deux femmes chante, soupire ainsi ? Entendons-nous Suzanne, ou la comtesse ? Ou peut-être l'une et l'autre, et d'autres encore que toutes deux. Le texte dit : « *i furti miei.* » Il a beau dire, et l'action, la parole, ont beau n'être ici que supercherie et mensonge, la musique, elle, ne ment, ne trompe pas. Elle est tendre, voluptueuse même avec sincérité et c'est le véritable, c'est l'éternel amour, qu'une voix féminine invoque dans la nuit bleue qui tombe sur « la folle journée. »

Amour, poésie, en souhaitez-vous une effusion nouvelle ? Attendez quelques minutes à peine. Dans cette nuit, favorable et trompeuse à la fois, Chérubin d'un côté, de l'autre la comtesse et le comte, se sont esquivés. Pour surprendre Suzanne, Figaro lui-même paraît, mais, à son tour, non plus tout à fait le même. Les fables de l'antiquité reviennent à sa mémoire et, sur ses lèvres, les noms de Mars, de Vénus et de Vulcain. Beaumarchais ne dit ici rien de pareil, et Mozart n'a jamais rien chanté de plus beau. C'est l'affaire d'un instant, d'un mouvement ralenti, d'une modulation imprévue. Suivent douze mesures de musique, pas davantage. Mais de quelle musique ! Auguste, solennelle et presque sacrée, on peut bien l'appeler divine, car elle nous fait, encore mieux que les paroles, nous ressouvenir des dieux. Pour le sentiment et pour le paysage, nous ne savons de comparable à cet épisode, que la scène, également de nuit et d'amour, par où commence le dernier acte de *Falstaff*.

« *Ombra mai fù*
Di vegetabile,
Cara ed amabile
E soave più.

Jamais ombre ne fut plus chère, plus aimable et plus suave. » Ainsi chante un air de Hændel. Seuls, par le mystère et l'harmonie que leur ombre enveloppe, les vieux chênes de Windsor sont un peu les frères des « grands marronniers » de Figaro.

Ailleurs, jusque dans le feu de l'action, et de la plus vive, de la plus prompte, un soupir de tendresse, un cri de passion même, peut échapper à Mozart. Chérubin, avant de sauter par la fenêtre, saute au cou de Suzanne et sur ces mots : « *Je t'embrasse pour elle,* » il

lui jette, avec un baiser, un frémissant adieu. C'est ainsi que la gaieté, que l'esprit de Mozart, sans jamais être la dupe de son cœur, en ressent à tout moment l'influence.

Les deux éléments se partagent son génie, plus que tout autre harmonieux. S'il fallait encore une fois le définir, on redirait volontiers ce que disait Jules Lemaître, abordant naguère l'éloge de son bien-aimé Racine : « J'emprunterai beaucoup et je m'en apercevrai quelquefois. » Avec Taine, admirant chez un Mozart, — comme chez un Raphaël, — « ce goût naturel de la mesure, ces instincts affectueux qui le portent... à peindre la bonté native ; cette délicatesse d'âme et d'organes qui lui fait rechercher partout les êtres nobles et doux, tout ce qui est heureux, généreux et digne de tendresse, » on citerait aussi le poète-musicien, du pays de Mozart, et qui, de tous les musiciens et de tous les poètes peut être, l'a compris le mieux et le plus aimé. Il y a près de quatre-vingts ans, devant un monument de Mozart, Franz Grillparzer parlait ainsi : « Vous le nommez grand ! Il l'est en effet. Ce qu'il a fait et ce qu'il s'est interdit pèsent d'un poids égal dans la balance de la renommée. Parce qu'il n'a jamais voulu plus que ce que doivent vouloir les hommes, l'ordre : « Il le faut » sort de tout ce qu'il a créé. Il a préféré paraître plus petit qu'il n'était, plutôt que de s'enfler jusqu'au monstrueux. Le royaume de l'art est un second monde, mais existant et réel comme le premier, et tout ce qui est réel est soumis à la mesure. »

Depuis, un de nos confrères étrangers a souhaité qu'on gravât ces paroles dans la chambre de tous les musiciens. D'aucuns, parmi les nôtres, ne feraient pas mal de les conserver en leur cœur. Et la musique de Mozart leur enseignerait autre chose encore. Elle leur apprendrait la grâce et le charme, le sourire et la joie, cette « *gioia bella* » qu'invoque amoureusement Suzanne et dont est faite au moins une moitié de l'œuvre et de l'âme de Mozart. Joie pure, ingénue, infinie, que rien de vulgaire, de bas ou de trouble ne corrompt ; joie humaine et divine tout ensemble, que la musique ne devait plus connaître et dispenser. « *Non più andrai...* » Il semble que l'adieu de Figaro ne s'adresse pas seulement au petit page, mais à la musique elle-même, et que dans les régions sereines, fortunées où Mozart l'avait conduite, elle ne soit jamais retournée. Grillparzer encore a dit : « Un trésor s'est perdu : le bonheur innocent. Et ce bonheur, ô mon Autriche, fut le tien. » Je ne suis par très sûr que son Autriche ait connu « le bonheur innocent ; » mais certainement c'est bien celui-là que donne et donnera toujours la musique de Mozart.

Il y eut un siècle l'an dernier que naquit Charles Gounod. Il y a cette année un demi-siècle qu'Hector Berlioz est mort. On n'a rien fait pour la mémoire de l'un ; pour celle de l'autre, presque pas davantage. Sans parler de quelques fragments, donnés çà et là, certain « Festival — Berlioz, » au Trocadéro, parut un hommage insuffisant. Aussi bien, en ce local déplorable, encore plus contraire à sa destination que l'Opéra lui-même, tout le monde sait qu'il ne saurait y avoir de fête, au moins de fête musicale.

Le programme du concert dirigé par M. Victor Charpentier comprenait avec deux ouvertures : celle des *Francs-Juges* et celle du *Carnaval romain*, plusieurs morceaux choisis des œuvres principales de Berlioz, ses œuvres de théâtre exceptées : *Symphonie Fantastique*, *Enfance du Christ* et *le Requiem*, *Damnation de Faust*, *Roméo et Juliette* et *Te Deum*. L'ouverture des *Francs-Juges* est une composition de jeunesse, dont le thème principal, un peu simplet, ferait penser à du mauvais Mozart, s'il existait du Mozart de cette espèce. Ici, pas un éclair encore et pas une ombre non plus de romantisme. Fulgurante au contraire, éblouissante, après un prélude chargé de mélancolie, telle est l'ouverture du *Carnaval romain*, la seconde que Berlioz écrivit pour *Benvenuto Cellini*. Il y rappela, ou plutôt il y exposa d'avance deux motifs de l'opéra : celui de la saltarelle et certaine phrase d'amour chantée par Benvenuto. Du premier il fit l'*allegro ;* de l'autre, l'introduction ; de tous deux un chef-d'œuvre de rêverie d'abord, puis de mouvement et de joie. L'*andante* est une pure merveille ; mais, chose curieuse, il n'est cela qu'à l'orchestre. Le timbre du cor anglais lui prête un charme triste et tendre, une poésie, un mystère, que plus tard, sur les lèvres de Benvenuto, le thème ne retrouvera pas. Et ce n'est pas la moindre preuve du génie symphonique ou instrumental de Berlioz, qu'il ait su donner à l'un de ses chants, par une des voix de l'orchestre mieux que par une voix humaine, l'accent et comme le son même de l'humanité.

Oui, plus encore que symphonique, l'art de Berlioz est instrumental. L'ordre des sonorités ou des timbres, voilà son véritable royaume, celui que le premier, avant même Wagner, il a découvert et possédé. Sans doute, le premier aussi (1830), il a fait d'un thème non pas seulement rappelé, mais transformé, voire déformé, le vrai « *leitmotiv* » de la *Symphonie Fantastique*. On peut néanmoins affirmer que le principe ou l'élément symphonique par excellence, l'évolution, le progrès d'une idée musicale, ne constitue pas le fond et l'essence du génie de Berlioz comme du génie de Beethoven ou du génie wagnérien.

La mélodie même de Berlioz ne diffère pas moins, par sa nature aussi, de la mélodie classique, soit d'une mélodie de Mozart, et, si l'on veut, du *Voi che sapete*, de Chérubin. Celle-ci procède en quelque sorte par l'imitation d'elle-même, par la génération de formes analogues à la forme primitive, et qui toutes entre elles se ressemblent et se répondent. Le *processus* de la mélodie romantique est exactement contraire. Plus de rappels ni de rapports ; indépendance, individualisme absolu de l'être sonore; pleine liberté pour lui de cheminer à sa guise, d'errer même, s'il lui plaît, à l'aventure et, la chose arrive quelquefois, de s'attarder ou de se perdre. « *Rêveries, Passions,* » de la *Symphonie Fantastique;* « *Roméo seul,* » de *Roméo et Juliette*, voilà des pages maîtresses, flottantes mélopées où se trouvent réunis les caractères éminents de la musique de Berlioz, ses défauts ou ses faiblesses peut-être, sûrement ses plus originales, ses plus émouvantes beautés.

Dans l'ordre de la mélodie encore, mais, pour cette oi0f, de la mélodie ordonnée, logique, Berlioz n'a rien écrit de supérieur à la cantilène, ou plutôt à l'incantation de Méphistophélès veillant Faust endormi parmi les roses. Jamais il n'a tenu, soutenu discours musical plus un et plus uni, que soulève seulement çà et là on ne sait quel afflux, quelle vague de tendresse. Et quel orchestre moëlleux porte la noble berceuse et l'ennoblit encore ! Oh ! l'heureuse trêve laissée à l'esprit du mal, ou plutôt, en cet esprit et par cet esprit lui-même ! Devant la misère de l'homme, son ouvrage, le démon s'émeut de pitié, sinon de repentir. Si la *Damnation de Faust* est le chef-d'œuvre de Berlioz, voilà peut être le chef-d'œuvre de la *Damnation*.

Le ballet des Sylphes en forme le délicieux épilogue. « Énorme et délicat, » l'art du grand artiste est l'un et l'autre tour à tour. Écoutant, il y a quelques semaines, avant le *Tuba mirum* du *Requiem*, la scène du bal, de la *Symphonie Fantastique*, et le trio des Jeunes Ismaélites, de *l'Enfance du Christ*, nous rappelant aussi le scherzo de *la Reine Mab*, nous avons compris le mot de Gounod : « Quel homme élégant, ce Berlioz ! »

Sa patrie pourrait dire, à peu près comme le personnage de Molière : « Vivant, je le querellais; mort, je le pleure. » Sans doute elle attendit moins de cinquante ans, dix à peine, pour acclamer le musicien disparu de la *Damnation de Faust*. Mais dans les jours d'anniversaire où nous sommes, on pouvait, on devait donner un autre éclat, national et patriotique, à sa commémoration funèbre. Les circonstances y prêtaient, et quelques-unes aussi, trois exactement, de

ses œuvres, qui sont le *Requiem*, le *Te Deum* et la *Symphonie funèbre et triomphale*. Trois « grandes machines » diront les délicats. Et sans doute ils n'auront tort qu'à moitié, s'ils entendent par là que dans ces vastes décorations musicales la matière, ou le matériel sonore l'emporte quelquefois sur l'esprit ou le génie de la pure musique. « Machines, » si l'on veut, mais grandes, mais grandioses même. Il faudrait les « monter, » quand viendra le jour des suprêmes actions de grâces, sous les voûtes et sous la coupole du Panthéon. Le *Requiem* serait pour les morts ; le *Te Deum* pour les vivants ; la *Symphonie funèbre et triomphale* pour les vivants et pour les morts, tous également victorieux. Et ce jour-là, nos drapeaux eux-mêmes frémiraient au souffle de la marche finale du *Te Deum*, écrite pour eux il y a trois quarts de siècle, magnifique hommage à leur gloire d'autrefois, que leur gloire d'hier a surpassée.

Pour nos morts bien-aimés, après ces honneurs éclatants, souhaitons-nous des prières plus discrètes et de plus pieux recours ? Demandons alors d'entendre, non pas certes au Trocadéro, ni même au Panthéon, mais dans cette chère et vieille salle du Conservatoire, où pas un son ne se perd, une exécution du *Requiem* qui forme la première partie de *Mors et Vita*, de Gounod. Presque toutes les pages en sont dignes de notre deuil, et l'exorde, l'exorde grandiose : « *Ego sum Resurrectio et Vita* » n'est pas inégal à l'infini de notre espérance. Enfin, s'il est des âmes trop douloureuses, dont un concert, fût-il religieux, irriterait la douleur, pour celles-là je sais une exquise musique, apaisante et consolatrice, un *Requiem* français encore, celui de M. Gabriel Fauré. Vous qui pleurez dans le secret de vos demeures, pères, mères, épouses, c'est ainsi que vous pourrez le lire ou l'écouter. Plus tendre, plus intime que tout autre, il est mieux fait aussi pour pleurer avec vous sur des êtres jeunes, purs, et qui ne sont plus.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUE SCIENTIFIQUE

UN MODÈLE D'ORGANISATION :
LE SECOURS DE GUERRE

Mes lecteurs me pardonneront d'aborder aujourd'hui des questions d'assistance et de bienfaisance qui semblent au premier abord fort éloignées des problèmes scientifiques que je traite d'habitude. Ce n'est là qu'une apparence. Il serait bien hardi celui qui prétendrait fixer des limites à la science et lui crier : « Tu n'iras pas plus loin ! » Combien de choses ont commencé par être des arts pour devenir ensuite des sciences, lorsque la coordination des expériences et l'induction les eurent arrachées aux contingences de l'inspiration et du tâtonnement, quand en un mot l'empirisme eut cédé la place à l'expérimentation. La chimie subit cette transformation lorsqu'elle s'échappa de la chrysalide alchimique ; l'astronomie fit de même plus anciennement ; plus près de nous (et sans parler des tentatives plus ou moins heureuses de Condorcet pour introduire le calcul dans les sciences politiques et morales) la psychologie est devenue une science, sans cesser tout à fait d'être un art ; la médecine n'en est pas encore là, mais depuis Pasteur elle y tend.

Il n'est pas jusqu'à la charité elle-même qui ne puisse gagner quelque chose à s'appuyer chaque jour davantage sur des bases expérimentales précises et à étayer l'inspiration, le noble sentiment d'où elle jaillit, sur des données utiles et précises. J'en voudrais donner aujourd'hui un exemple particulièrement frappant.

Déjà, au quatrième siècle saint Jean Chrysostome, qui était doué d'un robuste bon sens, reprochait aux familles byzantines la manière inconsidérée dont elles pratiquaient l'assistance, en se débarrassant des nécessiteux par une aumône, de telle sorte qu'en définitive les

secours ne parvenaient qu'aux quémandeurs professionnels au détriment des pauvres vraiment intéressants. Les secours parviennent-ils à ceux-ci, ils risquent encore d'être détournés de leur plus utile emploi par l'ignorance, — surtout en matière d'hygiène, — des intéressés. A tous ces points de vue nous sommes, hélas! restés beaucoup trop byzantins. L'œuvre dont je voudrais parler à mes lecteurs s'appelle le « Secours de guerre. » Elle n'est pas seulement unique par l'ampleur, sans seconde depuis la guerre, de son effort; elle l'est aussi bien par l'application systématique de certaines données toutes nouvelles, surtout en matière d'hygiène, — et par lesquelles elle relève directement de la critique scientifique. A l'heure où se réunit à Cannes un Congrès où les philanthropes sont mêlés aux savants et qui doit enseigner aux peuples l'hygiène et la lutte intelligente contre la misère et la maladie, à l'heure où nous voyons les Américains poursuivre en France contre la tuberculose l'admirable effort de charité scientifique, dont j'ai déjà parlé ici même, il est bon que l'on sache que des Français aussi ont su hardiment innover dans ce domaine. Leur effort intelligent et tenace mérite d'être connu et imité ; il mérite de servir de modèle comme on le verra, je pense, par ce bref exposé.

Le Secours de guerre a été fondé, au début même des hostilités, avec une somme de trois cents francs pour tout capital.. Son fondateur est M. Paul Peltier. Simple commissaire de police, officier de paix du 6e arrondissement, il fut, dès le début, secondé avec une abnégation qui ne s'est pas démentie, par de modestes soldats du devoir, par les gardiens de la paix sous ses ordres. M. Paul Peltier est un grand cœur servi par une intelligence aiguë, c'est tout ce que j'en veux dire. Au surplus, on le jugera sur son œuvre que nous allons décrire. Cette œuvre s'est installée dès le début dans les locaux du séminaire Saint-Sulpice alors vacants, et dont le caractère est certes mieux respecté ainsi qu'il ne l'eût été par l'installation projetée d'un musée. C'est ce qu'a admirablement défini le cardinal Amette, lorsqu'il écrivait naguère : « L'œuvre du Secours de guerre, organisée au séminaire Saint-Sulpice par une initiative et avec des concours dignes de tous éloges, a soulagé une multitude de détresses. J'ai été heureux de voir la maison si chère à mon éducation cléricale consacrée, momentanément du moins, à l'exercice de la charité. » Cette œuvre qu'entre tant d'autres adeptes enthousiastes, le bâtonnier Henri Robert a appelée « le triomphe de l'initiative privée bienfaisante et généreuse, » voyons maintenant dans quelles circonstances elle est née.

*
* *

Brusquement, quand la guerre éclata, des centaines de milliers de personnes, dont la plupart n'avaient jamais grevé le budget de la charité, se sont trouvées dans la plus profonde détresse, soit par suite du départ aux armées des chefs de famille, soit qu'elles aient dû abandonner leur foyer devant l'invasion. Pour remédier à tant de misères, on ne disposait que de moyens très restreints : d'une part, des établissements publics dotés d'un budget limité, et paralysés par leur propre organisation; de l'autre, un certain nombre d'établissements privés déjà insuffisants en temps de paix, n'étant jamais sortis du cadre restreint de leur champ d'action particulier, s'ignorant les uns les autres, et par suite, faute de cohésion, mal préparés à l'effort collectif qui s'imposait. En somme, au début de la guerre, il en était des questions d'assistance comme de tant d'autres : on était réduit à l'improvisation.

Il est regrettable qu'à ce moment les pouvoirs publics n'aient pas senti la nécessité de grouper sous quelques éminentes autorités, toutes les bonnes volontés, les énergies en présence dont le pays débordait. Par une sorte de compensation aux atrocités allemandes, un admirable élan de charité emportait la population tout entière sans distinction de classes sociales, ni de croyances. Canaliser de telles forces, les répartir selon un plan méthodique, tout en laissant la plus large part aux initiatives, telle était la tâche des autorités. Mais les graves événements qui se déroulaient alors firent qu'au début, l'on n'attacha pas à cette question toute l'importance qu'elle méritait.

Finalement, on s'arrêta au système des allocations que l'on pourrait appeler le système forfaitaire : moyennant une modique somme journalière, l'État se trouve déchargé de toute obligation envers l'assisté, procédé commode assurément, mol oreiller sur lequel se repose le fonctionnaire qui, dès lors, n'a pas à se préoccuper des problèmes moraux et sociaux que comporte l'assistance. En somme, l'État dit à l'assisté : « Je vous donne 1 fr. 25 par jour ; moyennant quoi, j'entends bien ne plus entendre parler de vous. » C'est le pire des systèmes parce qu'il ne comporte aucune idée sociale et qu'il semble surtout imaginé pour éviter tout effort ; il facilite les abus, les doubles emplois, et constitue dans bien des cas une véritable prime à la paresse. Pendant longtemps, en effet, le seul fait de se livrer à un travail quelconque a entraîné, du moins pour les réfugiés, la suppression de leur allocation. Non certes que l'on eût dû

écarter systématiquement toute idée d'allocations, mais on ne pouvait les considérer comme une panacée; la solution du problème était ailleurs.

La première mesure qu'il convenait alors de prendre était d'apporter un peu d'ordre dans l'exode des malheureux dont le nombre grossissait chaque jour, et que l'on voyait aux abords des gares, parqués comme de lamentables troupeaux. Tous imploraient quelques indications, quelques conseils, et surtout du travail. Il fallait donc procéder à un premier triage, permettant de récupérer les éléments valides, et de diriger ensuite chacun selon ses aptitudes vers divers points du territoire, selon une méthode bien arrêtée. Or, la seule préoccupation, qui était devenue une véritable hantise, était d'évacuer à tout prix les réfugiés vers l'intérieur de la France sans se préoccuper de ce qu'ils pourraient devenir par la suite. Quand une ville était arrivée au point de saturation, on passait à une autre, et ainsi de suite, de sorte que, pour éviter tout effort d'organisation, sous prétexte de décongestionner Paris, on créait sur certains points du territoire un encombrement et une confusion inexprimables. C'est ainsi que, pendant des semaines, on dirigea des milliers de Belges vers Saint-Étienne, en partant de ce postulat que tous les Belges étaient mineurs. Les résultats d'un semblable système, — à supposer que ce fût un système, — ne se firent pas attendre: non seulement c'était le renchérissement considérable du prix de la vie sur certains points, la difficulté de se loger, mais aussi l'impossibilité de se procurer un travail quelconque, et des malentendus continuels qui ne devaient pas tarder à dégénérer en hostilités de la population à l'égard des réfugiés.

Chose admirable chez un peuple qu'on a un peu facilement taxé de légèreté et d' « emballement, » l'élan de charité qui, dès ces jours inoubliables, souleva les Parisiens, se prolongea pendant toute la durée des hostilités, et il n'est pas encore arrêté. Aujourd'hui, nous sommes arrivés au dénouement de la lutte, et pour l'écrivain qui voudra se borner à mettre en lumière certains épisodes de l'immense épopée, ce sera une bien touchante histoire à écrire que celle de la bienfaisance privée à Paris et dans nos grandes villes durant le conflit universel.

***

Si l'œuvre du Secours de guerre était entièrement dénuée de ressources, elle était du moins riche du dévouement des gardiens de la

paix des 6e et 14e arrondissements, dont un grand nombre, aujourd'hui encore, tout en assurant la sécurité de la capitale, consacrent à l'œuvre leurs instants de liberté et prélèvent chaque mois à son profit quelques pièces blanches sur leur modeste solde.

L'ancien séminaire de Saint-Sulpice était tout désigné pour abriter la foule des réfugiés qui se présentaient aux abords des gares. Le vaste bâtiment, devenu propriété nationale, se trouvait depuis dix ans dans un délabrement indescriptible; tout, à l'intérieur, avait été dévasté par les passages successifs des troupes cantonnées et surtout par le séjour des inondés en 1910. Dans les locaux les moins délabrés, l'Administration des Beaux-Arts avait entassé nombre de statues et de tableaux, en attendant la transformation du séminaire en Musée national. Une mise en état même sommaire exigeait de longs mois, et comme il importait de faire vite, en peu de jours, grâce à la générosité de quelques particuliers, des refuges provisoires furent organisés sur la rive gauche. Pendant ce temps, les gardiens de la paix du 6e arrondissement, chacun reprenant l'outil qu'il avait manié dans sa jeunesse, s'évertuaient à rendre habitable l'édifice ouvert à tous les vents, de telle sorte que peu à peu l'édifice se trouva rempli jusqu'aux combles de réfugiés à qui des personnes de bonne volonté s'efforçaient d'apporter quelque réconfort en attendant qu'on pût les diriger vers un refuge définitif.

Ce que furent les difficultés du début, on a peine à se le rappeler, maintenant qu'après des années de luttes incessantes, le Secours de guerre est devenu la grande œuvre populaire vers laquelle convergent toutes les détresses et qu'un de nos ministres qualifiait si exactement de « gare régulatrice de la misère. » Assurer du jour au lendemain l'existence de près de deux mille réfugiés se renouvelant sans cesse, les vêtir, les préserver de la contagion, reconstruire pièce par pièce et aménager l'ancien séminaire dévasté, faire régner l'ordre et la décence parmi les éléments les plus hétéroclites, doter la cité naissante d'un minimum d'administrations, glaner au jour le jour l'argent nécessaire à la vie du lendemain; lutter enfin contre les préventions auxquelles se heurte toute initiative, voilà les principaux problèmes qu'il fallut résoudre à la fois.

Avant d'aller plus loin, je voudrais par quelques chiffres qui ont toute la sèche éloquence d'un bilan, laisser mesurer à mes lecteurs l'importance de l'effort accompli. Du 10 août 1914 au 31 décembre 1918 (et sans parler du 1er trimestre de 1919) le Secours de guerre a fourni 1 774 278 journées d'hospitalisation; il a placé plus

de 9 000 personnes dans le commerce et l'industrie; son vestiaire a secouru plus de 174 000 personnes.

La conception directrice de M. Paul Peltier fut que l'assistance limitée à une aumône risque d'être inopérante. De cette idée découlent deux principes qui en sont le corollaire : *l'obligation au travail* et *l'hospitalisation en commun*. L'assistance limitée au don d'une somme d'argent, d'un vêtement, et même l'hospitalisation en commun a paru au fondateur du Secours de guerre, très supérieure à la vie en garni avec toutes les promiscuités déprimantes et antihygiéniques qu'elle entraîne, et qui ont conduit parfois tant de réfugiés à la tuberculose et à une dégradante mendicité plus ou moins déguisée.

A ces risques l'hospitalisation collective peut permettre de parer, si elle est pratiquée par des hommes de cœur, d'esprit pratique et de volonté. Par la réduction des frais généraux, elle permet d'abaisser le prix de la vie dans des proportions considérables (1) et, par suite, de réduire l'effort de la charité publique et privée. Sans elle, le malheureux livré à lui-même se voit rebuté de toutes parts, renvoyé de bureau en bureau par des fonctionnaires indifférents que son cas « ne concerne pas. » L'hospitalisation collective, au contraire, le place sous la protection d'une administration bienveillante et éclairée, accessible à toute heure, qui le guide, l'encourage, abrège ses démarches, et trouve une solution à chaque cas.

Dès lors, les obstacles s'aplanissent. La famille est nombreuse, qu'importe? Une pouponnière se chargera des plus petits pendant que les aînés iront à l'école ou suivront des cours d'apprentissage. On trouvera sur place les vêtements et le linge, des bains-douches trop souvent ignorés des classes pauvres, un dispensaire, une bibliothèque, un office du travail, et cent autres ressources rassemblées pour ceux qui souffrent, par ceux qui ont l'impression de la souffrance. L'hospitalisation collective est enfin un puissant moyen de contrôle pour l'État que trop souvent les habiles dupent au détriment des timides. Elle facilite les enquêtes, prévient les supercheries et les doubles emplois qui, chaque année, grèvent de plusieurs millions, le budget de la charité. Saint-Sulpice est surtout le refuge de ceux dont la situation exige une solution provisoire, mais immédiate : réfugiés et rapatriés, démobilisés, orphelins, etc... Ce sont, pour la plupart,

(1) Le prix d'une journée d'hospitalisation au Secours de guerre à l'heure présente ne dépasse pas 3 fr. 70. Elle comprend la nourriture, le couchage, les soins médicaux et hygiéniques, les secours en linge. Le prix de la journée calculé depuis 1914 est de 1 fr. 94.

des gens de condition fort modeste qui, avant la guerre, n'avaient d'autres ressources que leur salaire.

Que des éléments douteux issus des faubourgs de nos cités industrielles s'y mêlent parfois, c'est incontestable; mais l'hospitalisation collective, précisément, facilite en ce cas la surveillance et la sélection nécessaires.

La durée du séjour dans l'Œuvre n'est pas indéfinie ; c'est une question d'espèce. En principe, on s'assure, avant de congédier un hospitalisé, s'il est en état de se procurer des moyens d'existence. La plus grande liberté est laissée à chacun sous les seules réserves que dictent l'ordre public, la morale et l'hygiène.

Le problème relativement simple, lorsqu'il s'agit d'adultes valides, devient plus complexe, quand on se trouve en présence, — le cas est fréquent, — de vieillards, d'infirmes, d'enfants orphelins ou abandonnés. Là encore, l'Œuvre s'efforce d'apporter à chaque cas une solution satisfaisante, mais c'est là surtout une question d'après-guerre qui apparaît grosse de difficultés pour l'avenir.

***

J'arrive maintenant aux méthodes d'hygiène, de prophylaxie et de traitement médical appliquées au Secours de guerre.

Nous avons ici un des exemples les plus typiques de ce que peut rendre, en matière d'assistance, l'application des méthodes scientifiques, en ce qui concerne l'hygiène générale et la prophylaxie des maladies contagieuses Il faut reconnaître qu'au séminaire Saint-Sulpice comme, hélas ! dans la plupart des maisons d'il y a un demi-siècle, on n'avait jamais appliqué qu'à moitié le vieil adage « *mens sana in corpore sano,* » et que les questions intellectuelles avaient de beaucoup pris le pas sur les questions d'hygiène. On imagine les difficultés que le fondateur du Secours de guerre dut résoudre lorsqu'il lui fallut organiser au séminaire Saint-Sulpice un établissement d'hospitalisation où simultanément *deux mille personnes et davantage se renouvelant sans cesse*, allaient vivre plus de quatre ans. D'une part, des locaux délabrés, rongés par l'humidité, ouverts à tous les vents, des canalisations détruites, très peu de portes, pas de serrures, les égouts obstrués ; de l'autre, — et c'était une nouvelle complication au problème, — des gens affaiblis par les privations, à peine vêtus, très souvent couverts de vermine, par suite des conditions misérables dans lesquelles ils avaient dû vivre durant des semaines entières sans se déshabiller, ni changer de linge, ni se laver.

Il y avait là un danger à éviter sous peine de voir une épidémie se répandre de Saint-Sulpice dans les quartiers avoisinants. Comme il ne pouvait être question à ce moment, faute d'argent et de temps, d'une organisation prophylactique étudiée, il fallut, pendant les premiers temps, recourir aux moyens héroïques. En quelques jours, des lavages furent improvisés dans tous les coins à l'aide de tonneaux sciés en deux, de récipients quelconques dans lesquels arrivait l'eau courante par des tuyaux accrochés à la hâte et branchés sur les canalisations de la ville. Un vaste lavoir de fortune fut organisé dans les mêmes conditions; le linge souillé pouvait du moins être passé à l'eau bouillante et d'abondantes distributions d'hypochlorite de soude faisaient le reste : on utilisa même, — *horresco referens*, — pour le rinçage du linge, l'antique vasque des jardins, découverte sous les décombres. Le murmure de ses eaux, — nous dit Ernest Renan dans ses *Souvenirs de jeunesse*, — avait bercé souvent ses longues nuits d'insomnie pendant son séjour au séminaire.

Ces premières mesures d'hygiène furent complétées par le lavage systématique des sols au crésyl versé à plein arrosoir. On brûla sans hésiter tous les vêtements et la lingerie dont l'infection était vraiment excessive; de vastes chambres à acide sulfureux furent installées rapidement et servirent à la désinfection sommaire des vêtements encore utilisables.

A ce moment, on ne disposait, en dehors des cinq cents lits fournis par la population, que de paille pour le couchage. (C'est ainsi d'ailleurs qu'au XIVe siècle les Vieilles Haudriettes, véritables précurseurs du Secours de guerre, avaient débuté dans leur organisation de l'hospitalisation en commun.) On ne pouvait songer à utiliser la paille qu'envahissaient immédiatement les parasites; on se contentait de la brûler. On se représente quelle dut être, pendant ces premiers mois, la vie de cette poignée de personnes : gardiens de la paix, commerçants, professeurs qui, bénévolement, acceptèrent d'accomplir cette besogne. Le plus curieux, c'est que nul ne semblait y apporter la moindre répugnance : un extraordinaire entrain régnait, au contraire, dans ce milieu, et ce n'était pas là un des moindres éléments de réconfort moral pour les pauvres gens dont on avait soin.

Quoi qu'il en soit, à aucun moment il ne se produisit d'épidémies, et les détracteurs du Secours de guerre (car toute initiative trouve des détracteurs) qui avaient pris le prétexte du danger d'épidémies pour attaquer l'œuvre naissante, en furent pour leurs frais. Dès le début de 1915, plusieurs hautes autorités médicales, des hygiénistes

qualifiés, tels que le docteur Collet pour la Belgique, les docteurs Thierry et Dubief pour la France, reconnurent, après une enquête approfondie, les excellents résultats des méthodes appliquées et l'efficacité incontestable des procédés héroïques de désinfection et de prophylaxie employés à Saint-Sulpice.

Cette situation du début ne pouvait se prolonger. D'étape en étape, grâce aux conseils bienveillants et éclairés des hygiénistes cités plus haut, du docteur Roux, du professeur Hutinel, du professeur Bordas, et de tant d'autres, on organisa un service d'hygiène dans des conditions plus confortables et plus pratiques. Sans retracer les diverses transformations qu'ont subies au Secours de guerre, les services d'hygiène, bornons-nous à exposer quelle est à ce point de vue la situation actuelle.

Nulle part peut-être l'application des méthodes scientifiques, à la vie des grandes agglomérations, n'a été poussée à un tel point. La nécessité de l'hygiène y a été placée au même rang que le besoin de manger et de dormir, et les précautions prises en cette matière en font véritablement une base de la vie au Secours de guerre. L'établissement est actuellement divisé en huit secteurs dont chacun est entièrement désinfecté tous les trois jours par le personnel spécial de l'Œuvre, assisté de celui que la Ville de Paris a mis gracieusement à sa disposition sous les ordres du docteur Thierry, chef des Services d'hygiène de la Ville. En principe, en effet, les locaux ont été déclarés en état de contamination permanente, de telle sorte que l'on n'attend jamais, pour désinfecter tel ou tel d'entre eux, qu'un cas contagieux se déclare, mais on suppose qu'il s'est déclaré et on agit en conséquence. En somme, plutôt que d'avoir à combattre la contagion, ce qui serait une tâche presque insurmontable, on préfère l'éviter par une sage prophylaxie, et tout le monde y trouve son compte.

L'antiseptique le plus employé pour les sols est le crésyl, largement dilué dans l'eau et *avec usage permanent de la brosse*. L'eau de Javel est principalement utilisée pour le lavage des rampes, boutons de portes, et en général de tout ce qui peut être touché par les mains. L'emploi du bichlorure de mercure est réservé aux parties difficiles à atteindre : fonds de placards, angles de plafonds élevés; il est projeté à distance au moyen de pulvérisateurs. Au départ de chaque occupant, les chambres sont, selon le cas, désinfectées à l'acide sulfureux ou à l'aldéhyde formique. Une propreté rigoureuse de ces chambres est d'ailleurs assurée par des visites

fréquentes et ce n'est pas une mince besogne en raison des habitudes de malpropreté, malheureusement encore si communes à nos classes pauvres.

Ces mesures ont été complétées par des travaux importants ayant pour objet de faire circuler partout où il est matériellement possible de le faire, et en abondance, l'air, la lumière, le soleil, — l'eau enfin, si parcimonieusement distribuée au début et dont il a été posé plus de trois mille mètres de canalisation, sans parler de 450 mètres d'égouts.

En ce qui concerne le matériel proprement dit : literie, vêtements usagés apportés par les hospitalisés ou provenant de dons, la désinfection est assurée par des étuves à vapeur fluante à 105° qui fonctionnent pendant le jour; la nuit, elles se transforment en étuves à formol, grâce à un simple réchauffeur placé sur l'appareil. La destruction des parasites est effectuée de préférence dans une vaste chambre à acide sulfureux où les vêtements de nos poilus permissionnaires se débarrassent des fâcheux « totos. »

Mais c'est à l'hygiène des personnes que le service spécial du Secours de guerre veille avec le plus de soin. Rien n'a été épargné pour que l'état sanitaire des hospitalisés fût aussi satisfaisant que possible. *Un grand danger en la matière est l'arrivée pendant la nuit de porteurs de germes*, particulièrement lorsqu'il s'agit d'enfants. Pour y parer, on a recours à la visite médicale à l'arrivée ; les suspects sont immédiatement isolés et les enfants, en particulier, sont soumis à une quarantaine qui peut aller jusqu'à dix jours.

Une installation complète de bains-douches presque coquette est mise à la disposition des hôtes de Saint-Sulpice et l'on éprouve parfois quelque difficulté à vaincre la répugnance invincible de ces pauvres gens à prendre un bain. Ce sont, disait un vieux réfugié, hôte habituel de la forêt des Ardennes, choses que l'on ne fait que le jour de son mariage.

Les nourrissons sont recueillis dans une vaste et claire *nursery* dotée de tous les perfectionnements de l'hygiène : salles spacieuses et resplendissantes de clarté, réfectoires spéciaux, bains, salles d'allaitement, etc...

Pour les petits malades, un hôpital spécial a été organisé en 1916 sur les conseils du professeur Hutinel. Cet hôpital est installé d'après la méthode employée à l'Institut Pasteur : les enfants sont traités isolément dans de petites cellules rigoureusement aseptisées, claires et aérées. Une ouverture vitrée, pratiquée dans la porte, permet

d'observer l'enfant sans troubler son repos, tout en conservant l'isolement complet.

La température de chaque cellule se règle extérieurement, au moyen de radiateurs. Enfin, des cellules spéciales d'isolement ont été réservées dans cet hôpital aux maladies contagieuses, particulièrement à celles où l'état du malade s'aggrave notablement par le seul fait de son transport.

Il n'existe pas, au Secours de guerre, d'hôpital pour les adultes, mais seulement de vastes salles d'observation où les hommes d'une part, les femmes de l'autre, sont confortablement installés en attendant que le médecin puisse établir son diagnostic et ordonner, s'il y a lieu, le transport à l'hôpital. Trois médecins-majors assurent ce service, assistés de trois infirmières-majors et d'un nombre important d'infirmières tant bénévolesque professionnelles. Le service d'hygiène a enfin été complété par une buanderie à vapeur, dotée de tous les appareils en usage à l'industrie du blanchissage. On se rendra compte de l'importance d'une telle organisation au Secours de guerre lorsqu'on saura qu'il n'y a jamais moins de huit cents draps de lit à laver par jour.

Le corps médical tout entier a le plus grand intérêt à connaître les résultats remarquables obtenus par l'organisation sanitaire du Secours de guerre. Elle a fait avancer d'un grand pas l'étude des questions d'hygiène dans les grands centres. Récemment, M. le docteur Roux, directeur de l'Institut Pasteur, qui vient de présider à la création d'une école de prophylaxie des maladies contagieuses, frappé de la simplicité des méthodes employées au Secours de guerre et des résultats acquis, a prié la Direction de l'Œuvre d'autoriser la création à Saint-Sulpice de cours pratiques et théoriques de désinfection. C'est le plus bel hommage que l'on puisse rendre à tant d'efforts.

Il faut insister, en effet, sur ce fait que, durant toute la guerre, s'il s'est produit au Secours de guerre comme ailleurs un certain nombre de cas de maladies contagieuses, ces cas ont toujours été localisés, et à aucun moment n'ont pris le caractère épidémique. On est frappé en particulier de ce fait qu'en 1918, lors de l'épidémie de grippe infectieuse, connue sous le nom de grippe « espagnole, » sur un total de 24 500 personnes hospitalisées au Secours de guerre pendant les mois de septembre et octobre, 364 cas ont été constatés; le nombre des décès a été de 14, moyenne de beaucoup inférieure à celle de la mortalité dans tous les établissements publics et même

à celle de la mortalité générale à Paris. Dans le même ordre d'idées, il convient de signaler qu'à l'hôpital des enfants, la proportion des décès n'a jamais dépassé 6 pour 100.

Telle est cette œuvre admirable et si profondément originale du Secours de guerre. A côté d'œuvres charitables d'un caractère différent, — comme « le Secours national, » qui a drainé si utilement les ressources de la charité privée pour les répartir entre diverses organisations charitables, — le Secours de guerre a, par d'autres méthodes hardies et audacieuses, et en se tenant en contact direct avec les malheureux, bien mérité de la solidarité nationale.

Cette œuvre, il ne faut pas la laisser périr et tomber en quenouille sous prétexte que la guerre est finie; de même qu'en ce moment, à Cannes, les Croix-Rouges assemblées s'organisent pour appliquer aux souffrances inévitables, même dans la paix, les activités que la guerre a stimulées en elles, pareillement il faut que demain le Secours de guerre soit le grand refuge temporaire des misères de la grand ville. La paix aussi aura demain ses réfugiés : détresses passagères auxquelles le moindre réconfort rendrait le courage et qui n'ont trop souvent d'autre issue que le suicide, la prostitution ou le crime : jeunes filles ou domestiques sans place, employés momentanément sans travail, familles expulsées de leur logement, etc. Il n'existe aucun moyen aujourd'hui dans Paris de venir en aide à ces infortunes d'un jour que la guerre a multipliées. La maison de Saint-Sulpice doit et peut être le grand caravansérail de la charité, l'asile qui les accueillera, les réchauffera, les réconfortera un instant. Il peut donner à Paris cela qui lui manque et qui existe dans tant de villes américaines ou anglaises, — car il vaut mieux ne pas parler des asiles de nuit parisiens, refuges lamentables des misères les moins intéressantes.

Il serait monstrueux et lamentable de vouloir une fois de plus désaffecter Saint-Sulpice en lui arrachant cet avenir de charité tout préparé, pour le transformer en je ne sais quel ministère, en grenier à paperasses. Ce serait un sacrilège contre la religion de l'humanité, pour parler comme Don Juan : les pouvoirs publics ne le permettront pas.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

On continue à connaître très peu de chose de ce que fait la Conférence de la paix, et à n'apprendre, par des démentis officiels aux journaux, que ce qu'elle ne fait pas. Où en est-elle? Ce qu'avaient préparé les comités d'études, proposé les sous-commissions, ce que les commissions avaient fait, et ce que les Cinq avaient défait, comment les Quatre le refont-ils? C'est un grand secret; mais on nous assure qu'il faut tout ce mystère pour qu'il n'y ait plus dans le monde une ombre de gouvernement autocratique et que les peuples possèdent enfin la libre disposition d'eux-mêmes. Dans ces ténèbres, nous allons tâcher de cheminer, en suivant à tâtons le long des murs les quelques fils ou bouts de fil que la main sévère de la censure n'a point arrachés. Nous considérerons comme vrai ce qu'elle n'a pas proclamé faux, en le laissant passer, puisqu'elle lit tout, et comme acquis ce qu'elle n'a pas désavoué. D'ailleurs, sur les trois ou quatre questions qui seront, ici, aujourd'hui touchées, nous nous occuperons moins de ce que la Conférence a fait que de ce qu'elle aurait pu ou dû faire. Nous ne prendrons ses communiqués que pour ce à quoi ils sont bons, pour servir de cadres, dont il n'est pas difficile d'apercevoir le vide, et de préférence parler de ce dont on nous dit qu'elle a parlé. Parce qu'elle nous prive de la satisfaction d'entendre ses voix intérieures, fortes ou persuasives, ce n'est pas une raison de ne pas essayer, tandis qu'il en est temps encore, de lui faire entendre les voix, maintenant éteintes, mais demain redevenues puissantes, et peut-être formidables, du dehors.

Le plus convenable est de nous régler d'après ce qui apparaît ou plutôt transparaît de la démarche du Conseil des Quatre. Car il nous est né, cette quinzaine, un Conseil des Quatre chefs d'État ou de gouvernement qui se sont eux-mêmes délégués à la Conférence comme premiers plénipotentiaires de leurs pays respectifs. Les voici désor-

mais non seulement premiers plénipotentiaires, mais, en réalité, seuls plénipotentiaires, ayant vocation de fixer les destinées de l'univers, et voici, aussi fidèlement que leur propre discrétion permet de la retracer, l'histoire de leurs délibérations où ils enferment, afin qu'il éclose mieux, le germe de toute histoire future.

Le mercredi 26 mars, le public recevait, par l'intermédiaire de la presse anglaise, et d'abord du *Daily Mail*, le « faire-part » suivant : « Convaincu de la nécessité de terminer sans délai l'élaboration du premier traité de paix, le Conseil suprême des Alliés a pris une décision de la plus haute importance. On croit savoir, en effet, que le Président Wilson, MM. Clemenceau, Lloyd George et Orlando ont l'intention de procéder immédiatement à l'élaboration du traité de paix préliminaire auquel seront incorporées toutes les décisions prises jusqu'à présent. Il est probable que le Conseil des Dix suspendra ses séances pendant tout le temps que les quatre plénipotentiaires poursuivront leurs conversations. On espère que le traité de paix sous sa forme définitive sera prêt dans le courant de la semaine prochaine. » La presse américaine, le *New York Herald* en tête, confirmait dans les détails l'intéressante nouvelle, et ajoutait : « Le traité de paix qui sortira des délibérations des quatre hommes d'État constituera très probablement un instrument beaucoup moins ambitieux que celui que se proposaient certains négociateurs dont le rêve était de réorganiser d'une façon définitive les affaires du monde entier et de ses habitants. Mais ce document réunira les éléments essentiels à l'établissement d'une paix satisfaisante qui permettra au monde de reprendre sa vie normale. » Puis le *New York Herald* répétait : « Entre temps, les séances du Conseil des Dix seront probablement suspendues. » Ainsi le Conseil suprême des Alliés n'était plus un Conseil suprême ; au-dessus de lui, dorénavant, il y avait un plus suprême Conseil, ce qui signifiait nettement qu'il était déchu de sa souveraineté, si, aux termes mêmes de la définition du célèbre jurisconsulte John Austin, la souveraineté consiste à être habituellement obéi et à n'avoir pas de supérieur humain. Les Quatre, d'autorité, se superposaient aux Dix, qui s'étaient imposés aux Cent, avant qu'entre eux les Cinq, pour achever la série, vinssent s'interposer.

Surtout, qu'on n'aille pas s'imaginer qu'il s'agissait uniquement de l'excroissance d'un organe nouveau ; c'était bien plus ; c'était « la méthode » qui serait entièrement nouvelle. Le premier changement concernait la forme des débats. Les chefs de gouvernement se rencontreraient seuls, non point au quai d'Orsay, mais tantôt chez l'un,

tantôt chez l'autre, et nous avons eu de ces tête-à-tête un tableau charmant, que nous ne reproduirons pas, voulant éviter tout ce qui, mal interprété, ressemblerait d'aussi loin que ce soit à une pointe d'ironie. On attendait de cette absence de solennité, de cette espèce de familiarité, un résultat plus prompt, avec un travail moins difficile. D'autant plus qu'un second changement concernait le fond. On avait songé jusqu'alors à examiner chaque problème séparément, et à prendre une décision immédiate à propos de chaque problème examiné. « A la suite des observations présentées, il paraît avoir été résolu de subordonner l'examen des détails à celui de l'ensemble. » (Ce procédé intellectuel laisse le logicien rêveur.) Mais le communiqué reprend : « Chacun des chefs de gouvernement soumettra en quelque sorte un ou plusieurs projets de traité complet, comprenant toutes les clauses territoriales et financières qui devront y figurer en dernier ressort, et c'est sur l'ensemble de chacun de ces projets que portera la délibération. On paraît croire que cette méthode permettra d'examiner les problèmes dans un esprit plus large et l'on semble espérer qu'il sera possible de mettre sur pied un projet commun dans l'espace de quelques jours. » Rien ne troublera la méditation sereine et profonde des Quatre. « Il paraît être dans l'intention des divers gouvernements de restreindre, pendant toute la durée de ces délibérations, les communications faites à la presse. » La vieille prudence diplomatique, qui n'est, pour une part, qu'une juste modestie, se reconnaît, en outre, à l'emploi abondant des : « On paraît croire... » « On semble espérer... » « Il paraît être dans l'intention. » Au surplus, tout ce qu'on paraît croire, tout ce qu'on semble espérer, tout ce qui paraît être dans l'intention, est excellent : après l'avoir tardivement conçu, il reste à le réaliser rapidement.

Tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, parfois chez le même, matin et soir, les Quatre se réunissent. Premièrement, le protocole le veut, chez M. le Président Wilson. Le lendemain, le *Daily Mail* nous confie : « Je crois savoir... (Quand les hommes d'État *paraissent croire*, il est naturel que les journalistes *croient savoir*.) Je crois savoir que le Conseil des Quatre s'est occupé hier de la question des réparations. Il résulte d'informations recueillies dans la soirée qu'il est possible que les traités de paix avec l'Autriche, la Bulgarie et la Turquie soient signés en même temps que le traité de paix avec l'Allemagne. Cette procédure reculerait sans doute la signature de la paix au 1er mai, mais on se trouverait alors en présence d'un traité définitif. » Par là, une manière de question préjudicielle est posée. Y aura-t-il un traité, ou y

en aura-t-il quatre ? Non point parce qu'il y a quatre plénipotentiaires suprêmes et que chacun d'eux doit soumettre aux autres un projet de traité complet, mais parce qu'il y a eu quatre Puissances en guerre contre l'Entente et ses associés. « La France, insinue le *New York Herald*, témoigne quelque hésitation à adopter la procédure du traité unique, car elle retarderait le règlement avec l'Allemagne. Mais, d'autre part, les partisans de cette façon de procéder font observer qu'elle aurait l'avantage de lier les anciens Alliés, qui deviendraient ainsi solidaires des conséquences qu'entraîneraient les décisions prises par la Conférence. » Au demeurant, comme « il n'est pas encore certain, remarque une note française du même jour, que toutes les Puissances ennemies seront invitées à signer la paix en même temps et que les traités à conclure avec elles seront réunis en un instrument unique, » il est certain, par conséquent, qu'aucune décision n'a encore été prise et que les Quatre n'ont pas encore décidé ce que la Conférence déciderait.

Laissons-les à leurs réflexions, dans lesquelles on comprend qu'il y ait un fort mélange d'incertitude, tant les problèmes sont ardus, multiples, compliqués, et tant il serait téméraire de se représenter un Conclave d'esprits, n'en fallût-il que quatre, qui fussent capables de les embrasser tous en tous les coins et sous toutes les faces de leur immensité. Laissons le Consistoire des Cinq ministres des Affaires étrangères (exactement quatre ministres et un délégué japonais, M. Makino), qui siège à l'étage au-dessous, dégrossissant les questions secondaires, et la Sacrée Congrégation des Trois, dernière émanation des Quatre, qui, dans les combles, est chargée de mettre au point de la réalité et de la possibilité les solutions politiques de telle ou telle question technique. Laissons-les en leur solitude qui se repeuple, puisque Quatre, puis Cinq, puis Trois, les Quatre sont déjà Douze, — un Cénacle, — et prenons ces questions elles-mêmes ou quelques-unes de ces questions, celles dont des indiscrétions vivement ressenties, quoique prudemment mesurées, font soupçonner que les Quatre, ou les Cinq, ou les Trois, ont eu l'occasion de s'occuper.

En relevant jour par jour ces indiscrétions, que commettent le plus généralement les correspondants à Paris de la presse américaine ou de la presse anglaise, il semble, il paraît, on croit savoir que dès sa première réunion, le 26 mars, le Conseil des Quatre s'est entretenu de la question des réparations et des indemnités. Ils seraient « virtuellement tombés d'accord, » ce qui leur aurait permis d'aborder sur-le-champ la question de la frontière franco-allemande. Ensuite viendrait

le problème de l'Adriatique. C'était merveille. On croyait que le Conseil des Quatre « aurait terminé le lendemain soir une première rédaction et qu'il entreprendrait, aussitôt après, une seconde lecture, article par article. « Le 27, ce Conseil se dessaisissait, au profit des cinq diplomates, « de certaines questions sur lesquelles l'accord avait été établi en principe, » telles que la question du Slesvig et la question du ravitaillement des pays de la Baltique et de l'Autriche. Cependant, le 28, il persévérait à délibérer lui-même sur les clauses des préliminaires avec l'Allemagne. Et l'on nous disait : « Ces délibérations paraissent porter actuellement sur deux points principaux : frontière polonaise et rive gauche du Rhin. » *Le Temps* pouvait même imprimer, sans suppression et sans rectification : « La plus épineuse de ces deux questions semble d'ailleurs être la première, le Conseil n'étant pas encore complètement d'accord sur le principe de l'annexion à la Pologne de deux à trois millions d'Allemands. Les chefs de gouvernement paraissent néanmoins avoir reconnu d'un commun accord que, si pareille annexion peut inquiéter l'opinion anglo-saxonne, il n'y a pas lieu d'éprouver les mêmes appréhensions en ce qui concerne les indemnités à imposer à l'Allemagne. En conséquence, il est probable que l'entente se fera plus vite sur la question des réparations que sur celle de la frontière polonaise. » Quant à ce qui touche la rive gauche du Rhin, aucune communication n'avait été publiée. Pourtant on croyait savoir « qu'après avoir traité la question de l'indemnité due par l'Allemagne pour la réparation des dommages causés par ses armées, les quatre chefs de gouvernement avaient abordé le problème des frontières franco-allemandes ; frontière *territoriale*, frontière *économique*, frontière *militaire*. » Dans la distinction des mots soulignés, il y avait une indication qu'il suffisait de savoir lire et, du reste, un commentaire était autorisé. « En effet, expliquait la note, il n'y a pas lieu seulement de fixer la ligne qui séparera désormais le territoire français du territoire allemand ; il importe, en outre, de délimiter, d'une part, les régions dont l'exploitation économique nous serait attribuée à titre de réparation ou de gage, et, d'autre part, celles où il serait interdit à l'Allemagne d'entretenir des forces militaires. »

Le 29, avec participation du maréchal Foch et des délégués militaires alliés, la délibération du Conseil des Quatre « a naturellement porté sur les questions qui font l'objet de préoccupations immédiates : incident de Dantzig et transport en Pologne des divisions Haller ; révolution bolcheviste en Hongrie et lutte contre la contagion. L'envoi rapide d'instructeurs, de matériel de guerre, de muni-

tions, d'équipements pour venir en aide à la Pologne et à la Roumanie a été envisagé. » De plus, le Conseil avait « poursuivi l'étude du problème de la paix, en ce qui concerne particulièrement les restitutions, réparations et garanties dues à la France. » Le *Daily Mail* éclairait d'une lumière moins ménagée l'indication sommaire de la veille. Il prononçait le nom du bassin minier de la Sarre, qui n'avait encore été que murmuré, et, s'étant cru obligé de rappeler que « l'un des axiomes de la politique anglo-saxonne à la Conférence de la paix est d'éviter la création d'une sorte d'Alsace-Lorraine allemande (d'une Alsace-Lorraine à rebours), qui pourrait devenir une source de froissements internationaux dans l'avenir, » il développait : « La solution pratique probable de cette difficulté semble devoir être trouvée dans l'établissement de trois sortes de frontières occidentales pour l'Allemagne : 1° Une frontière territoriale ; 2° Une frontière économique ; 3° Une frontière militaire. La première sera la limite politique régulière des territoires sur lesquels la France et l'Allemagne exerceront leur plein droit de souveraineté. La seconde frontière se trouverait en partie un peu à l'Est (?) et comprendrait la vallée de la Sarre. La France aurait des droits prépondérants d'exploitation commerciale et industrielle jusqu'à cette frontière. En d'autres termes, elle pourrait exploiter les ressources naturelles de cette région comme si elles lui appartenaient en propre et l'Allemagne ne pourrait pas les taxer. La troisième sera presque certainement limitée par le Rhin. Elle comprendra la zone dans laquelle toute organisation militaire allemande sera interdite. »

Le 30, les Quatre ne tinrent pas séance. Le 31, on se contenta de nous avertir qu'ils avaient repris leurs conférences bi quotidiennes. Celle de l'après-midi aurait été « particulièrement longue et importante. » Les quatre ministres des Affaires étrangères, MM. Pichon, Balfour, Orlando, Lansing, y avaient été appelés, ainsi que M. Hymans, ministre des Affaires étrangères de Belgique. Le maréchal Foch, les généraux Diaz et Wilson avaient assisté à la première partie de l'entretien. Ce jour-là non plus, aucune communication n'avait été faite, mais, disaient les journaux, « il est bien évident que les représentants politiques et militaires de l'Amérique, de l'Angleterre, de la France, de l'Italie, se sont occupés de l'affaire de Dantzig et du transport des troupes polonaises, de la révolution bolcheviste en Hongrie, de la situation en Pologne, en Oukraine, en Roumanie. Pour ce qui est des conditions de paix, la discussion des Quatre a porté hier, comme les jours précédents, sur la question de l'indemnité

et sur celle des frontières occidentales de l'Allemagne. » La question de l'indemnité mérite, sous cette date, une mention spéciale, en ce que la *Tribune* de Chicago donnait imperturbablement, à la fois sur le montant, les chapitres et le mode de paiement de cette indemnité, les précisions les plus rigoureuses, dont l'invraisemblance était simultanément démontrée. Le 1er avril, il semblait que le Conseil des Quatre dût revenir à l'examen des questions du bassin de la Sarre et du désarmement de la région du Rhin. « A la suite de la déposition du maréchal Foch, les délibérations relatives à la question du Rhin paraissent être entrées dans leur phase décisive. Sur un point l'accord paraît s'être fait, à savoir que l'Allemagne n'aura pas le droit d'entretenir des garnisons, de conserver des fortifications ou des usines de guerre non seulement sur la rive gauche du Rhin, mais dans une bande large d'au moins cinquante kilomètres sur la rive droite. En ce qui concerne le bassin de la Sarre, il semble acquis que la France aura le droit d'exploiter la totalité du bassin houiller à titre de réparations. D'autre part, il se peut que l'ensemble de la région minière et industrielle de la Sarre soit constitué en une entité distincte dont le statut serait à régler. » C'est encore là une « suggestion » à retenir, et dont le sens sera éclairci par la suite. Pour les indemnités, les assertions audacieuses de la *Chicago Tribune* contraignaient à en dire un mot, et voici ce qu'on en disait : « D'une manière générale, il semble très difficile de chiffrer dès maintenant les sommes que l'Allemagne sera en mesure de payer pendant les années à venir. La situation actuelle de l'Allemagne est pleine de données inconnues. Les possibilités futures de l'industrie n'échappent pas moins aux prévisions. Il serait peut-être plus sage d'inscrire uniquement dans le traité de paix : 1° la définition des dommages que l'Allemagne doit réparer; 2° certaines autres indications, notamment l'échelonnement des premiers paiements et la liste des sources de revenus dont les Alliés disposeraient pour assurer le recouvrement de leurs créances. En ce qui concerne les sources de revenus et l'échelonnement des paiements, on considère en général qu'il y aurait lieu d'entendre les délégués financiers de l'Allemagne, » qui allaient se rendre à Compiègne.

Ce qui était sûr, c'est qu'on ne lâcherait pas, au Conseil des Quatre, tant qu'on ne les aurait pas résolus, la discussion de ces problèmes fondamentaux : reparations financières et économiques dues par l'Allemagne, exploitation du bassin de la Sarre, etc... Pour le moment, ces questions ne semblaient pas, le 3 avril, avoir été encore réglées. « En ce qui concerne le bassin de la Sarre, il est probable qu'aucune

décision ne pourra intervenir avant demain après-midi, le Conseil ayant jugé nécessaire de faire procéder à un examen minutieux du statut qu'il conviendra d'imposer à toute cette région. Il ne semble pas que le Conseil ait pu encore aborder les problèmes de l'Adriatique. » Le 4, son attention était attirée par un autre sujet. Pour la première fois, le Conseil des Quatre lançait un communiqué estampillé, qui annonçait : « Le général Smuts part pour la Hongrie dans le but de faire une enquête sur certains problèmes soulevés par l'armistice et sur lesquels le Conseil suprême désire de plus amples informations. » Parallèlement, il nommait une Commission de trois membres, — deux spécialistes, un Américain, un Anglais, et, pour la France, M. André Tardieu, — à laquelle il confiait le soin « de rédiger une première formule au sujet de l'attribution à la France de l'exploitation économique du bassin de la Sarre et au sujet de la neutralisation militaire des pays rhénans. » Enfin, on a parlé de l'Adriatique. Mais il faut bien nous arrêter.

Peut-être aurions-nous dû le faire plus tôt, devant une énumération qui ne pouvait manquer d'être fastidieuse par sa longueur et ses redites; mais nous avons tenu à rassembler tout ce que la presse a publié d'essentiel sur les travaux de la Conférence, et qui est à peu près tout ce qu'on en sait. Le lecteur, — nous nous en excusons auprès de lui, — n'a pas dû recevoir de ce résumé une grande impression d'ordre; qu'il nous en croie davantage, quand nous lui dirons qu'à en transcrire les paragraphes successifs et contradictoires, la nôtre a été beaucoup plus fâcheuse encore. Que serait-ce, si à ces propos interrompus du Conseil des Quatre, tous les autres Conseils, commissions, sous-commissions et comités mêlaient les leurs? Entre temps, par exemple, les Cinq se sont promenés des frontières de l'État tchéco-slovaque aux rivages du Maroc, en se reposant dans l'organisation internationale du travail. N'attachons pas à leurs fatigues plus d'importance qu'il ne convient. On a soin de nous en avertir : « Il ne semble pas que ce Conseil des Cinq doive continuer très activement ses délibérations; les résultats auxquels il aboutit ne peuvent avoir un caractère définitif, car les quatre chefs de gouvernement ont toujours à statuer en dernier ressort. » Parmi cette multitude de questions de toute grandeur et de toute nature qui viennent là en dernière instance, qui y ont déjà été évoquées pour être, au premier accroc, renvoyées aux Cinq, aux Trois, ou aux Dix, ou aux Douze, déférées à une commission d'enquête, ou replongées en sommeil, tâchons de nous débrouiller et retenons-en quatre, — c'est

décidément le nombre qui, aujourd'hui, plaît aux dieux : ils fuient l'impair! — la question du Rhin et de la Sarre, celle des limites de la Pologne, et expressément de l'attribution de Dantzig, celle du bolchevisme hongrois; celle, par surcroît, des réparations et des indemnités.

Sur chacune de ces questions, et, en guise de préface, sur les dispositions dans lesquelles elles seraient abordées, les mêmes journaux, anglais ou américains, nous ont offert des révélations qui valent ce qu'elles valent, et que nous n'acceptons, bien entendu, que sous bénéfice d'inventaire. Comme on ne nous dit pas de quelle personnalité elles émaneraient, il est prudent et agréable de penser qu'elles n'émanent que de personnalités sans mandat. Mieux vaut glisser : à trop insister, on ferait croire, contrairement à la vérité, tout récemment encore affirmée par M. Lloyd George et rétablie par l'entourage de M. Wilson, que des dissentiments graves existeraient entre les alliés ou associés, alors qu'il n'existe entre eux que les plus naturelles et les plus légitimes différences d'information ou de jugement, lesquelles ont toujours tendu et tendent de plus en plus à se concilier, non à s'envenimer ou s'exaspérer dans la discussion. C'est pourquoi nous pouvons, et nous devons, nous Français, parler haut et clair à des alliés ou des associés qui sont des amis, à des amis qui restent des alliés ou des associés. Aux portes ouvertes ou fermées de la Conférence, jusqu'aux portes secrètes du Conseil des Quatre, soufflent donc les voix du dehors, si accordées, si unanimes qu'on ne peut pas ne pas entendre ce qu'elles disent, ces voix françaises.

Elles disent que, s'il n'y a plus pour nous, ni pour personne, — pas même pour l'Allemagne, qui paraît se soumettre à l'inévitable, — de question d'Alsace-Lorraine, il reste une question des frontières d'Alsace-Lorraine, plus exactement une question de la frontière Nord de l'Alsace et de la frontière Nord de la Lorraine, qui ne comporte pour nous qu'une solution. L'Alsace-Lorraine que nous n'avons cessé de revendiquer, ce n'est pas seulement l'Alsace-Lorraine de 1870, qui n'était plus que l'Alsace-Lorraine de 1815 ; c'est celle de 1814, qui n'était déjà plus tout à fait celle de 1792. Un deuxième brigandage n'efface pas le premier, et contre l'ennemi rapace, contre le voleur de provinces, il n'y a point de prescription : *adversus hostem æterna auctoritas.*

La frontière Nord de l'Alsace et la frontière Nord de la Lorraine, telles au moins qu'elles étaient à la fin de la monarchie, nous les réclamons en vertu du traité même qui a commencé à nous

dépouiller. Ce traité, le traité de Paris du 30 mai 1814, posait, lui aussi, des principes ; il avait, lui aussi, un « esprit ; » il en affichait un, et c'était que « le royaume de France conserve l'intégrité de ses limites telles qu'elles existaient au 1er janvier 1792. » Il est vrai qu'à peine avait-il posé ce principe, tout aussitôt il y dérogeait, dès le paragraphe 5 de son article premier. « Avant le traité de paix de 1814, a écrit quelque part l'éminent historien de l'Alsace, M. Christian Pfister, l'arrondissement de Wissembourg se composait de 10 cantons et de 182 communes. Le canton de Dahn tout entier, moins un village, 23 communes au total lui furent enlevées par le traité de Paris. Restaient 9 cantons et 159 communes. Mais, du département voisin du Mont-Tonnerre, 9 communes demeurèrent à la France et furent rattachées au Bas-Rhin et à l'arrondissement de Wissembourg, qui garda ainsi 9 cantons et 168 communes. » L'Allemagne y gagnait tout le canton de Dahn ; « c'était un canton de forêts superbes et un important point stratégique ; avec la perte de ce canton, les communications étaient coupées entre Bitche et Landau. » Les Cent-Jours et la défaite définitive de Napoléon Ier coûtèrent à l'Alsace française tous les territoires conservés en 1814 entre la Lauter et la Queich, rivière que la frontière de 1814 dépassait même au Nord, par les deux villages de Nussdorf et de Dammheim. Ces deux communes étaient françaises comme Landau, dont elles dépendaient de 1648 à 1789. » En résumé : « La frontière de 1814 n'était pas conforme aux limites de la France de 1792 : le traité du 30 mai 1814 nous enlevait le canton de Dahn qui, au XVIIIe siècle, par suite des conventions entre la France et le prince-évêque de Spire, faisait partie du royaume de France. La frontière du 30 novembre 1815 n'était pas conforme aux limites de la France de 1789 ou 1790, puisqu'à ce moment nous furent enlevés une série de territoires entre la Lauter et la Queich qui avaient reconnu, avant 1789, la souveraineté de la France, parmi lesquels la place de Landau elle-même, française depuis plus d'un siècle et où le sentiment français devait rester vivace encore pendant longtemps. »

De même en Lorraine, dans le bassin de la Sarre. L'article Ier du premier traité de Paris ne se contentait pas de dire que le royaume de France « conservait » intégralement ses limites de 1792 : il ajoutait que ce royaume « recevra en outre une augmentation de territoires comprise dans la ligne de démarcation fixée par l'article suivant. » Quoi que les conventions du 30 mai 1814 nous aient laissé, rendu ou donné, le deuxième traité de Paris du 20 novembre 1815

nous enleva, outre le pays de Sarrebruck, la place forte de Sarrelouis avec la plus grande partie de son canton (18 communes); le canton de Relling et 34 communes ; plus une commune du canton de Sierck et trois du canton de Bouzonville. » « C'était, a fait observer M. Vidal de la Blache, la perte de cette ligne de la Sarre qui, depuis Ryswick, avait été le but des efforts de notre diplomatie, la mise à néant d'une œuvre de près de deux siècles. »

Si donc nous demandons une partie du bassin de la Sarre, celle qui est notre voisine, nous ne la demandons pas seulement comme indemnité, comme réparation, en dédommagement du préjudice causé par la destruction, pour un certain nombre d'années, de nos mines du Nord et du Pas-de-Calais. A cet égard, ce nous serait peut-être une compensation de pouvoir exploiter à notre profit les houillères de ce bassin qui se trouvent être presque toutes des mines fiscales, propriétés de l'État prussien. Mais, sans compter que la faculté d'exploiter le fond sous une souveraineté territoriale qui ne nous appartiendrait pas, et avec une main-d'œuvre étrangère, nous exposerait à de fréquents et périlleux conflits, il s'en faut que, sur la Sarre, tout se réduise pour nous à une affaire de charbon. Il s'agit tout autant de notre sécurité. Il s'agit de boucher quelques-uns des trous que les profonds calculs de la Prusse avaient creusés tout le long de nos frontières du Nord-Est, depuis le Rhin jusqu'aux sources de l'Oise. Le coup, qui ménageait, dans notre flanc, ces portes à la perpétuelle invasion, ne nous a pas atteints tout seuls, ne nous a pas laissés tout seuls découverts. La diplomatie britannique a eu les leçons d'un siècle entier, dont la dernière lui aura coûté assez cher, pour s'éclairer sur la faute commise contre l'Europe et contre elle-même « en adoptant, comme un chef-d'œuvre de politique, suivant un autre mot de Vidal de la Blache, l'idée de mettre la Prusse en contact avec la France sur la rive gauche du Rhin. » Il y a plus, et, la Manche passée, le danger peut franchir l'Océan. Les frontières Nord et Nord-Est de la France sont le rempart non seulement de la France et de la Grande-Bretagne, mais le boulevard avancé des États-Unis mêmes : dans ces pays douloureusement privilégiés sont les Marches de l'Occident, de tout l'Occident, si loin qu'on en recule les bornes vers l'Ouest.

Il n'y aura de paix durable que si l'organisation militaire allemande est rejetée sur la rive droite du Rhin, que si, cette organisation militaire, restreinte au minimum, l'Entente ou la Ligue des nations est à même de la surveiller, de la contrôler constamment; si, pour la

contrôler, la marche d'Occident commande les débouchés au delà du Rhin, c'est-à-dire comprend les six têtes de pont de Kehl, de Mannheim, de Kastel, d'Ehrenbreitstein, de Deutz et de Wesel. Quelque autre jour, nous parlerons de la neutralité et de la liberté de navigation du fleuve, de l'utilisation de ses eaux comme force motrice, et des mesures qui en découlent. Un autre jour aussi, nous reviendrons à la question de Dantzig, à la question magyare, aux autres questions de l'Europe orientale; elles ne peuvent être ni traitées toutes à la fois, ni expédiées, et étranglées, en fin de chronique. Ce qu'il en faut dire tout de suite et toujours, c'est qu'elles doivent toutes être considérées et réglées toutes sous le même aspect, dans le même dessein, par rapport au même objet : une paix durable, dans une sécurité qui ne reposera que sur l'impuissance de l'Allemagne à remplir désormais son rôle historique, lequel fut de nuire, de menacer, d'envahir, de ruiner et de conquérir. En face de cette nécessité, il n'y a pas un intérêt français, mais un intérêt européen, un intérêt universel. Notre sécurité, et la sécurité du monde, c'est ce que le monde presque tout entier, mais la France d'abord, a acheté par des sacrifices sans nombre et sans nom; c'est ce qu'elle a payé de plus de sang que jamais aucune nation : c'est ce qu'on lui doit, strictement ce qu'on lui doit. Ici, il faut que ce soit par la victime que l'on commence. Il ne faut pas que le criminel soit épargné, ni que les neutres soient les mieux servis, ni que de moins éprouvés soient plus récompensés. Celui-là ne serait pas le Juste, ceux-là ne seraient pas des justes, qui ne sauraient ni peser, ni mesurer, ni graduer leurs justices.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant :

RENÉ DOUMIC.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXIXe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

CINQUANTIÈME VOLUME

MARS — AVRIL

Livraison du 1er Mars.

Pages.

LES NOUVEAUX OBERLÉ, troisième partie, par M. RENÉ BAZIN, de l'Académie française. 5

L'ORDRE DU JOUR, par EDMOND ROSTAND, de l'Académie française. 36

LES MERVEILLEUSES HEURES D'ALSACE ET DE LORRAINE. — II. *LES JOURS DE GLOIRE*, par M. LOUIS MADELIN. 74

LE « CAS » DE LAMENNAIS, par M. VICTOR GIRAUD. 112

AU LENDEMAIN DE LA VICTOIRE, par M. l'Abbé WETTERLÉ. 150

PROBLÈMES ÉCONOMIQUES D'APRÈS GUERRE. — V. *LES FORCES NATURELLES*, par M. LOUIS DE LAUNAY, de l'Académie des Sciences. 159

LA PASSION DES INNOCENTS, par Mme HENRIETTE CELARIÉ. 193

REVUE LITTÉRAIRE. — *L'HISTOIRE RELIGIEUSE DE LA RÉVOLUTION*, par M. ANDRÉ BEAUNIER. 206

REVUE DRAMATIQUE. — *PASTEUR*. — *LE SOURIRE DU FAUNE*, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française 218

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. CHARLES BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 229

Livraison du 15 Mars.

LES NOUVEAUX OBERLÉ, quatrième partie, par M. RENÉ BAZIN, de l'Académie française. 241

LA MANŒUVRE DE LA MARNE, par M. GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française. 281

LES MERVEILLEUSES HEURES D'ALSACE ET DE LORRAINE. — III. *L'AIR DE LA LIBERTÉ*, par M. LOUIS MADELIN. 332

COMMENT IL FAUT LIRE PÉTRARQUE, par M. HENRY COCHIN. 376

Pages

Les Chemins de fer pendant la guerre. — I. *L'Effort militaire*, par M. le Général DE LACROIX. 414

Le Souvenir de Vauvenargues, par M. André LE BRETON. 429

La Question du Slesvig, par Jacques DE COUSSANGE. 448

Revue scientifique. — *Le Relevage des navires torpillés*, par M. Charles NORDMANN. 459

Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. Charles BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 471

Livraison du 1er Avril.

Les Nouveaux Oberlé, cinquième partie, par M. René BAZIN, de l'Académie française. 481

Le Front de l'Atlas. — I. *Sur la Haute Moulouya*, par MM. Jérome et Jean THARAUD. 524

Les Merveilleuses Heures d'Alsace et de Lorraine. — IV. *L'Apothéose*, par M. Louis MADELIN. 553

Les Chemins de fer pendant la guerre. — II. *L'Effort économique et industriel*, par M. le Général DE LACROIX. 585

Poésies, par M. Régis DE BREM. 603

Louis de Clermont-Tonnerre, commandant de zouaves, par M. Louis GILLET. 614

Condamnée a mort par les Allemands. — *Récit d'une compagne de miss Cavell*, par Mlle Louise THULIEZ. 648

Revue littéraire. — *François Buloz et ses amis*, par M. André BEAUNIER. 682

Revue dramatique. — *Mangeront-ils ? — La Jeune Fille aux joues roses*, par M. René DOUMIC, de l'Académie française. 694

M. René Boylesve a l'Académie française, par M. Henry BIDOU. 705

Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. Charles BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 709

Livraison du 15 Avril.

Les Nouveaux Oberlé, dernière partie, par M. René BAZIN, de l'Académie française. 721

Notre infanterie. — I. (1914-1915), par M. Joseph BÉDIER. 771

Léonard de Vinci. — *A propos de son quatrième centenaire*. — I, par M. Édouard SCHURÉ 803

Perdue dans la révolution russe (1917-1918). — I, par Vera NARISCHKINE-WITTE. 836

Une curieuse histoire : La Vie posthume de M. de Cambrai, par M. Georges GOYAU. 863

Poésies, par M. Pierre DE NOLHAC. 894

Quelques réflexions sur l'avenir financier, par M. L. PAUL-DUBOIS . . . 899

Revue musicale. — *Les Noces de Figaro*, à l'Opéra-Comique, par M. Camille BELLAIGUE 923

Revue scientifique. — *Le Secours de guerre*, par M. Charles NORDMANN. 935

Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. Charles BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 947

Paris. — Typographie Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 54686.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 539 352